

БЪЛГАРСКА АКАДЕМИЯ НА НАУКИТЕ
ЦЕНТРАЛНА БИБЛИОТЕКА

III 17069

Т. 6.

ВЪВЕДЕНИЕ КЪМ ИСТОРИЯТА
НА ТЪРГОВИЯТА
НА
ТУРЦИЯ И БЪЛГАРИЯ

ОТ

акад. д-р НИКОЛА В. МИХОВ

С увод от акад. проф. ИВ. СТЕФАНОВ

ПРОВЕРКА
2004

VI

ФРЕНСКИ, НЕМСКИ И АНГЛИЙСКИ АВТОРИ

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
DU COMMERCE
DE LA
TURQUIE ET DE LA BULGARIE

PAR

LE DR NICOLAS V. MICHOFF

MEMBRE DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES

Avant-propos du prof. IV. STEFANOV

Membre de L'Académie Bulgare des Sciences

VI

AUTEURS FRANÇAIS, ALLEMANDS ET ANGLAIS

София · 1971

ИЗДАТЕЛСТВО НА БЪЛГАРСКАТА АКАДЕМИЯ НА НАУКИТЕ



БЪЛГАРСКА АКАДЕМИЯ НА НАУКИТЕ
ЦЕНТРАЛНА БИБЛИОТЕКА

ПРИНОС КЪМ ИСТОРИЯТА
НА ТЪРГОВИЯТА
НА
ТУРЦИЯ И БЪЛГАРИЯ

ОТ
акад. д-р НИКОЛА В. МИХОВ
с увод от акад. проф. ИВ. СТЕФАНОВ

VI
ФРЕНСКИ, НЕМСКИ И АНГЛИЙСКИ АВТОРИ

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
DU COMMERCE
DE LA
TURQUIE ET DE LA BULGARIE

PAR
LE DR NICOLAS V. MICHOFF
MEMBRE DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES
Avant-propos du prof. IV. STEFANOV
Membre de L'Académie Bulgare des Sciences

VI
AUTEURS FRANÇAIS, ALLEMANDS ET ANGLAIS

София · 1970
ИЗДАТЕЛСТВО НА БЪЛГАРСКАТА АКАДЕМИЯ НА НАУКИТЕ

B 184 628

17009

B 2367

41



AVANT-PROPOS

Le présent sixième volume de la série „Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie“ vient terminer la publication des matériaux d'une très grande valeur, résultat d'une grande assiduité, d'une rare patience et d'une profonde connaissance de l'essence même de la matière, que le Dr Nicolas V. Michoff offrit aux chercheurs pour l'étude des problèmes liés au développement du commerce extérieur de la Bulgarie dans le passé. Bien que le Dr N. V. Michoff ait désigné les volumes édités avec son concours personnel comme n'ayant trait qu'au commerce extérieur, il a recueilli en réalité également tout ce qui représente une caractéristique des ressources économiques de deux pays. Très souvent, les textes choisis contiennent des données et des estimations sur la production, principalement des marchandises qui faisaient l'objet du commerce extérieur avec le pays respectif ainsi que d'autres informations économiques.

Une particularité du sixième volume est qu'il ne contient pas in extenso des textes de rapports, articles, etc., mais surtout des extraits relativement courts. Lors de son travail, le Dr N. V. Michoff a très soigneusement trié les matériaux étudiés afin de ne choisir que ceux qui présentaient un intérêt particulier au point de vue du commerce et de l'économie bulgares au cours des deux derniers siècles précédant la Libération de la Bulgarie. Des considérations de cet ordre ont probablement incité l'auteur lui-même à inclure dans le cinquième volume, publié de son vivant (1948), non seulement les matériaux concernant le domaine du commerce extérieur, mais encore celui, beaucoup plus vaste, de l'économie en général.

L'utilité de l'énorme travail effectué par le Dr N. V. Michoff pour composer ce dernier volume de textes choisis, consiste en ce qu'il a mis à la portée des chercheurs une information de très grande valeur ayant trait au développement économique de la Bulgarie. De plus, l'importance du travail effectué s'accroît du fait que le Dr N. V. Michoff avait recherché les éditions les plus difficilement accessibles. L'authenticité des textes avec indication précise des pages des ouvrages originaux, permettent aux savants non seulement de s'informer de fait, mais aussi, faute d'autre moyen, de citer intégralement et exactement les publications respectives. On peut dire que le Dr N. V. Michoff a enrichi l'information bibliographique d'une information vraiment documentaire. Du reste, la liste des ouvrages cités qui suit le texte des extraits, permet de juger de la valeur des sources de l'information même que le Dr N. V. Michoff avait systématiquement recherchée avec une admirable assiduité dans des publications de genre très varié.

Le sixième volume offre des extraits de 179 publications qui représentent une grande variété de données documentaires non systématisées sur le

commerce extérieur et, dans une certaine mesure, sur d'autres phénomènes économiques en Turquie et en Bulgarie, pour une longue période. Les ouvrages les plus anciens étudiés avec le plus grand soin par le Dr N. V. Michoff, remontant à 1664 et 1674, sont ceux de deux voyageurs, Quiclet et Brown, édités à Paris.

Les publications datant du XVIII^e s. sont au nombre de 22. Parmi celles-ci, il y en a en français, allemand, anglais et italien. On trouve encore 140 publications du XIX^e s. et 15 seulement du XX^e.

Les ouvrages étudiés, pour la plupart des éditions rares, sont répartis entre les trois langues occidentales principales comme suit : en français 77, en allemand 83 et en anglais 18. Quant à l'italien, il n'y en a qu'un seul.

Le dernier volume de la série¹ est un digne couronnement du grand œuvre de l'éminent bibliographe et érudit bulgare par lequel ont été posés des fondements solides pour différentes recherches dans le domaine du passé économique du peuple bulgare.

Un plus grand intérêt présente également la série de cinq volumes, publiée plus tôt sur la population de la Turquie et de la Bulgarie, contenant une information très variée et d'une grande valeur scientifique concernant la structure ethnique de la population en général et sous divers aspects—religieux, territorial, etc. Pour la démographie historique ces données représentent un vrai trésor et seront, sans doute, appréciées à leur juste valeur à chaque nouveau pas fait par cette science.

Les ouvrages du Dr Michoff sont un monument immatériel qui vient non seulement perpétuer sa mémoire, mais également témoigner du travail gigantesque de l'un des plus éminents savants de la Bulgarie.

Prof. Iv. Stéfanov
Membre de l'Académie Bulgare
des Sciences

¹ N. V. Michoff. Contributions à l'histoire du commerce bulgare. Documents officiels et rapports consulaires. I. Rapports consulaires belges. S., 1941, XV, 162 p. ; II et IV. Österreichische Konsularberichte. 1. Band. S., 1943. VII, 461 p. ; 2. Band. S., 1953. V, 699 p. III. Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie. Rapports consulaires français. Svichtov, 1950. VII, 813 p. ; [V]. Contribution à l'histoire économique et commerciale de la Bulgarie. Svichtov, 1948. 100 p.

PRÉFACE

Les principaux travaux du fondateur de la bibliographie scientifique bulgare Nicolas Michoff, membre de l'Académie, forment deux séries : l'une est intitulée „La population de la Turquie et de la Bulgarie aux XVIII^e et XIX^e siècles“ et l'autre „Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et la Bulgarie“. Avec la parution du cinquième volume, la première série doit être considérée comme terminée quoique l'auteur n'ait pas pu la compléter comme il l'avait projeté (voir à ce propos notre „introduction“ au volume en question). Par la présente édition, la deuxième série se termine elle aussi. Ainsi, cet ouvrage imposant composé de onze gros volumes est mis à la disposition des chercheurs bulgares et étrangers dans toute sa plénitude.

Le présent sixième volume de la série „Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie“ offre des extraits de livres et revues, contenant des données intéressantes sur le commerce des deux pays, autrefois compris dans les mêmes limites, et depuis 90 ans voisins, pour une période d'environ deux siècles et demie (1664—1911). Ce sont pour la plupart des éditions rares, d'accès difficile, en trois langues occidentales — français, anglais et allemand, que l'auteur — digne représentant de la „bibliographie euristique“ selon l'expression de l'éminent bibliographe soviétique le professeur P. N. Berkov — avait réussi à découvrir au prix de longues recherches dans les bibliothèques bulgares et les grandes bibliothèques à l'étranger.

La rédaction de la présente édition se vit en face de bon nombre de problèmes, en premier lieu de celui touchant à la manière de classer les matériaux. Dans le manuscrit laissé par l'auteur, les matériaux étaient rangés dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs, respectivement du premier mot du titre. Or, compte tenu du fait qu'il s'agit d'un apport à l'histoire et que la majorité des publications contient des données historiques se rapportant à une époque proche à celle de l'édition respective, il a été jugé plus rationnel de classer les publications dans l'ordre chronologique en les groupant par siècles : XVII^e — 2 publications, XVIII^e — 22 publications ; première moitié du XIX^e — 75 publications, seconde moitié — 65 publications ; XX^e — 15 publications. Cet ordre ne diminue aucunement la valeur propre des extraits et il est, d'autre part, conforme à l'esprit des autres volumes de la même série, où les matériaux sont classés de cette manière.

Une question plus délicate avait surgi sous le rapport des extraits très vastes — quoique toujours intéressants — de certains ouvrages. Vu le volume

limité de l'édition, nous avons dû, avec un vif regret, nous résigner à abréger certains extraits. D'autre part, ont été admis des textes dépassant une feuille imprimée.

Une autre question se posait quant à l'orthographe, donnée par l'auteur conformément aux originaux. Pour obtenir l'unification désirable, respectivement la modernisation de l'orthographe fort variée des ouvrages parus à des époques si différentes, on a dû effectuer une rédaction orthographique assez difficile. L'orthographe originale n'a été conservée que dans les titres des sources.

Les index, surtout celui des matières, se sont également avérés être un autre problème. La présence de textes en trois langues rendait peu pratique l'appréparation d'un index commun pour les matières et il a fallu en dresser trois : en français, en allemand et en anglais.

Eléna Savova
maître de recherches
Directrice de la Bibliothèque Centrale
de l'Académie Bulgare des Sciences

SIGNES CONVENUS

Trois points . . . signifient texte supprimé .

Les parenthèses () signifient que ce qu'elles renferment ne figure pas dans le titre, mais a été tiré du document.

Les parenthèses [] signifient que ce qu'elles renferment est ajouté par nous. Par exemple, l'auteur, la ville, l'année renfermés dans ces parenthèses indiquent que l'ouvrage est anonyme, sine loco, sine anno, et que nous avons découvert ces éléments par d'autres sources.

Les parenthèses < > remplacent les deux autres sortes de parenthèses, soit (), soit [], se trouvant dans le titre même.

Une ligne — précède immédiatement le nom du périodique où l'article a paru.

LISTE DES SOURCES

Alexander, J. E. Travels from India to England	130
Allard, C. Souvenirs d'Orient. La Bulgarie Orientale	377
Allgemeine Handlungs-Zeitung	98
Andree, K. Geographie des Welthandels	379
Annuaire. Le premier annuaire de l'Empire Ottoman	238
Anthoine. Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire . .	108
Aubignosc, L. P. B. d'. La Turquie Nouvelle	179
Aussichten fuer den Handel bei einer friedlichen Loesung der orientalischen Frage	144
Babelon, E. Du commerce des Arabes	441
Balbi, A. Abrégé de Géographie	175
Beaujour, F. Schilderung des Handels von Griechenland	58
Beaujour, F. Voyage militaire dans l'Empire Othoman	147
Beaujour, F. Tableau du commerce de la Grèce	51
Beer, Ad. Allgemeine Geschichte des Welthandels	351
Belin. Des capitulations et des traités de la France en Orient	392
Berichte aus der Tuerkey	101
Berteaut, S. Marseille et les intérêts nationaux qui se rattachent à son port . .	235
Berton, J. M. Les Turcs dans la balance politique de l'Europe au 19 ^e siècle . . .	113
Beschreibung. Kurzgefasste Beschreibung der Handlung der vornehmsten euro- paeischen Staaten	27
Blanqui. Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841	207
Bonnac. Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople	475
Boscovich, J. Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne	20
Boué, A. Sur l'établissement de bonnes routes et surtout de chemins de fer dans la Turquie d'Europe	281
Boué, A. Remarks on the scenery, antiquities, population, agriculture and commerce of Central European Turkey	176
Boué, A. La Turquie d'Europe	180
Braun—Wiesbaden, K. Eine türkische Reise	407
Brogna rd . Tagebuch einer Reise längst den europäischen Küsten des Mar di Marmora	156
Brown, Ed. Relation de plusieurs voyages, faits en Hongrie. Servie. Bulgarie. Macédoine	15
(Brunswik, B.) Etudes pratiques sur la Question d'Orient	392
Bugistre—Belley ^{san} , D. La vérité sur les massacres de Bulgarie	418
Businello, P. Historische Nachrichten von der Regierungsart, den Sitten und Gewohnheiten der osmanischen Monarchie	31
Centraleisenbahn. Die grosse türkische Centraleisenbahn	338
Charrière, E. Négociations de la France dans le Levant	240
Code de la marine marchande italien promulgué le 24 octobre 1877	475
Collas, B. C. La Turquie en 1861	370
Collas, B. C. La Turquie en 1864	377
Couret, A. La Russie à Constantinople	407
Cousinéry, E. M. Voyage dans la Macédoine	157
Daru, P. Histoire de la République de Venise	117
Dearborn, H. A. S. A Memoir on the commerce and navigation of the Black Sea .	106
Demorgny, G. La question du Danube	504

Depping, G. B. Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe depuis les croisades	149
Doering, Ed. Handbuch der Muenz-, Wechsel-, Mass- und Gewichtskunde	300
Donau. Die Donau	272
Donau-Schiffahrt. Ueber die Donau-Schiffahrt und den Donau-Handel	76
Duckett, W. A. La Turquie pittoresque	321
Duemmler, E. Über die südöstlichen Marken des fränkischen Reiches unter den Karolingern	282
Dumont, A. Le Balkan et l'Adriatique. Les Bulgares et les Albanais	402
Enault, L. Constantinople et la Turquie	323
Engelhardt, Ed. Du régime conventionnel des fleuves internationaux	433
Evllya. Narrative of travels in Europe, Asia and Africa in the 17th century	271
Farley, J. L. The resources of Turkey	373
Farley, J. L. Modern Turkey	400
Ferrières — Sauveboeuf. Mémoires historiques, politiques et géographiques des Voyages du	49
Fischer, Fr. Chr. J. Geschichte des teutschen Handels	42
(Frachtpreise von Russland nach Constantinopel)	44
Frankland, Ch. Travels to and from Constantinople	155
Franz, Fr. Chr. Einleitung in die Handlungs-Erdbeschreibung	46
Grasset Saint-Sauveur. Beschreibung der ehemaligen venetianischen Besitzungen auf dem festen Lande und an den Kuesten von Griechenland	63
Grisebach, A. Reise durch Rumelien und nach Brusa im Jahre 1839	206
Gruber, C. A. Das Osmanische Reich	92
(Guer). Moeurs et usages des Turcs	18
Haeberlin, Fr. Kleine Schriften vermischten Inhalts aus der Geschichte	24
Hammer, J. Geschichte des Osmanischen Reiches	131
Handbook for travellers in Turkey in Asia including Constantinople	430
Handel. Ueber den Handel des mittellaendischen Meeres	76
Handel. Ueber den Levantischen Handel	101
Handel. Deutschlands und Oesterreichs Handel in seinen bisherigen Verhältnissen und Ergebnissen	264
Handlungseinverstaendniss zwischen dem k. k. Hofe und der ottomanischen Pforte	42
Hausbuch des geographischen Wissens	169
Heeren, A. H. Essai sur l'influence des croisades	85
Hellwald, Fr. Die heutige Türkei	432
Heuschling, Xav. L'Empire de Turquie	352
Heyd, W. Geschichte des Levantehandels im Mittelalter	435
Heyd, W. Die italienschen Handelscolonien am Schwarzen Meer	374
Heyd, W. Histoire du commerce du Levant au moyen-âge	456
Hilberg, A. Nach Eski-Djumaia. Reiseskizzen aus Bulgarien	408
Hochstetter, F. Reise durch Rumelien im Sommer 1869	393
Hoffmann, W. Die Geschichte des Handels	235
Hommaire de Hell, X. Voyage en Turquie et en Perse	303
Huellmann, K. D. Staedtwesen des Mittelalters	119
Huellmann, K. D. Geschichte des Byzantinischen Handels bis zum Ende der Kreuzzuege	88
Huetz, J. Beschreibung der Europaeischen Tuerkei	131
Jacob, G. Der Nordisch-baltische Handel der Araber im Mittelalter	462
Jacobovits. Die Consulate als Gerichtsbarkeiten im osmanischen Reiche	379
Jaekel, J. Neueste Europäische Münz-, Mass- und Gewichtskunde	133
Jireček, C. J. Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe	420
Jireček, C. J. Geschichte der Bulgaren	412
Jmrefi. Die ungarischen Fluechtlinge in der Tuerkei	275
Jorio, M. Storia del Commercio e della Navigazione	38
Juchereau de Saint-Denis. Histoire de l'Empire Ottoman depuis 1792 jusqu'en 1844	211
Kanitz, F. Donau-Bulgarien und der Balkan	441
Kleemann, N. E. Reisen von Wien ueber Belgrad bis Kilianova . . . in den Jahren 1768, 1769 u. 1770	22
Kohl, J. G. Ueber die Weltstellung Konstantinopels	421

Kunike, Ad. Zwei hundert vier und sechzig Donau-Ansichten... von seinem Ursprunge bis zu seinem Ausflusse in das Schwarze Meer	121
Lagarde. Voyage de Moscou à Vienne par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt	116
La Primaudaie, F. E. de. Etudes sur le commerce au moyen-âge	253
Lavallée, Th. Histoire de l'Empire Ottoman depuis les temps anciens jusqu'à nos jours	323
Lechevalier, J. B. Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin.	54
Le Play, F. Les ouvriers de l'Orient et leurs essaims de la Méditerranée	425
Levantehandel. Ueber den Levantehandel der Engländer	77
Lindner, Fr. L. Gemaelde der Europaischen Tuerkei	99
Lippmann, K. Die Konsularjurisdiktion im Orient	495
Luedeke, Chr. W. Beschreibung des Tuerkischen Reiches nach seiner Religions u. Staatsverfassung	40
Luschin von Ebengreuth, A. Die Handelspolitik der oesterreichischen Herrscher im Mittelalter	474
Malekewsky, P. Ueber den Handel auf dem Schwarzen Meer	74
Martens, F. Das Consularwesen und die Consularjurisdiction im Orient	403
Masson, P. Histoire du Commerce français dans le Levant au 17-e siècle	476
Masson, P. Histoire du Commerce français dans le Levant au 18-e siècle	506
Mathieu, H. La Turquie et ses différents peuples	341
Menadier, F. A. Merkwuerdigkeiten aus der Europaischen Tuerkei	156
Miller, W. The Latins in the Levant. A history of Frankish Greece	503
Miltitz, Al. Manuel des Consuls	173
Mitteilungen. Statistische Mitteilungen ueber Bulgarien	163
More, P. J. Under the Balkans. Notes of a visit to the district of Philippopolis in 1876	425
(Mue ller): Kurzgefasste Geschichte der Handlung zwischen Russland und der Tuerkey	19
Murray, H. An Encyclopaedia of Geography	171
Neigebaur, J. B. Beschreibung der Moldau und Walachei	307
Nelkenbrecher, J. C. Taschenbuch der neuesten Muenz-, Mass- u. Gewichtsverfassung aller Laender und Oerter	89
Noël, O. Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés	473
North, R. Etude sur la Question d'Orient	416
Numismatique mahométane	221
Ohsson, M. d'. Allgemeine Schilderung des Othomanischen Reichs	47
Olivier, G. A. Voyage dans l'Empire othoman, l'Egypte et la Perse	64
Pertusier, Ch. Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore	104
Pertusier, Ch. La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire Ottoman	116
Pitzipios—Bey, J. G. L'Orient. Les réformes de l'empire byzantin	345
Poujade, E. Chrétiens et Turcs	348
Pouqueville, F. C. H. L. Voyage de la Grèce	121
Pouqueville, F. C. H. L. Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'Empire Othoman	82
Quiclet. Les voyages de M. Quiclet à Coustantinople par Terre	15
Raicewich. Bemerkungen ueber die Moldau und Wallachey in Ruecksicht auf Geschichte, Naturproducte und Politik	49
Reden, Fr. W. von. Allgemeine vergleichende Handels- und Gewerbs-Geographie und Statistik	227
Reden, Fr. W. von. Die Tuerkei und Griechenland in ihrer Entwicklungs-Fähigkeit	329
Remer, J. A. Lehrbuch der Staatskunde der vornehmsten europaischen Staaten	44
Ressources commerciales de la Valachie et de la Moldavie	174
Robert, C. Les Slaves de Turquie	228
Rockstroh, E. Bericht über eine Reise von Samakof nach Melnik	405
Rosedale, H. G. Queen Elizabeth and the Levant Company	499
Roth, J. F. Geschichte des Nuernbergischen Handels	58
Rumler, K. Uebersicht der Masse, Gewichte und Währungen der vorzüglichsten Staaten und Handelsplätze von Europa, Asien, Afrika und Amerika	271
Saint-Clair, S. G. B. and Brophy, Ch. A. Twelve years' study of the Eastern Question in Bulgaria	427

Saint-Priest. Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant	427
Salvador, Ed. Histoire commerciale, politique et diplomatique des Echelles du Levant	342
(Samakow)	440
Saweljew, P. Ueber den Handel der Wolgaischen Bulgaren im 9ten und 10ten Jahrhundert	259
Schwarzes Meer	276
Schweiger-Lerchenfeld, A. Die Donau als Völkerung, Schiffahrtsstrasse und Reiseroute	483
Schweighofer, J. M. Abhandlung von dem Kommerz der oesterreichischen Staaten	43
Seide. Warenkunde. Seide	81
Spencer, Ed. Travels in European Turkey in 1850	279
Srbik, H. Der staatliche Exporthandel Österreichs von Leopold I. bis Maria Theresia	502
Stein, Chr. G. D. Handbuch der Geographie und Statistik	129
Steinbuechel, A. Neueste Dampfschiffahrt von Wien nach Trapezunt	177
Stuermer, L. von. Skizzen einer Reise nach Konstantinopel	105
Synvet, A. Traité de Géographie générale de l'Empire Ottoman	400
Thielen, M. Fr. Die europaeische Tuerkey	140
Thornbury, W. Turkish life and character	370
Thornton, Th. Etat actuel de la Turquie	92
Tomaschek, W. Zur Kunde der Hämus-Halbinsel. II. Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabers Idrisi	461
Tudele, B. Voyages de Rabbi Benjamin fils de Jona de Tudele en Europe, en Asie et en Afrique	17
Turner, W. Journal of a Tour in the Levant	109
Ubicini, A. Lettres sur la Turquie	283
Ubicini, A. La Turquie actuelle	327
Ubicini, A. et Pavet de Courteille. Etat présent de l'Empire Ottoman	417
Uebersicht des tuerkischen Handels ueber Semlin, mit den oesterreichischen Staaten	50
Ungewitter, F. H. Die Türkei in der Gegenwart, Zukunft und Vergangenheit	309
Ursu, J. La politique orientale de François Ier (1515—1547)	504
Vandal, A. Une ambassade française en Orient sous Louis XV. La mission du Marquis de Villeneuve, 1728—1741	464
Vandal, A. L'odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du Marquis de Nointel (1670—1680)	496
Viquesnel, A. Voyage dans la Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace	380
Vivien de Saint-Martin Nouveau dictionnaire de géographie universelle	439
Walpole, R. Travels in various couries of the East	111
Walsh, R. Narrative of a Journey from Constantinople to England	142
Walsh, R. Reise von Konstantinopel durch Rumelien, das Balkengebirge, Bulgarien, die Walachei, Siebenbürgen und Ungarn	143
Walsh, R. A residence at Constantinople, during a period including the commencement, progress, and termination of the Greek and Turkish revolutions	171
Wasiliewski, W. G. Kiew's Handel mit Regensburg in alter Zeit	500
Wege. Die Wege des Handels	148
Zustand. Politischer Zustand Bulgariens	161

EXTRAITS
DE
DIFFÉRENTES SOURCES

XVII SIÈCLE (1664—1700)

Quiclet

Les Voyages de M. Quiclet à Constantinople par Terre. Enrichis d'Annotations. Par le Sieur P. M. L. Paris, Fr. Clovsier, 1664. 146 p. — 2 f.

p. 118—162: Voyage de Belgrade à Constantinople.

(p. 129)... Le lendemain matin jeudi, jour de la Fête-Dieu, nous en partîmes pour aller à Nissa, ... (p. 130) ..., nous passâmes Kzul Derbend, et nous fûmes couchés auprès de Kouru Tchechmeh, fontaine saiche, (p. 131) village joli, dans un han, vis-à-vis de la palanque nommée Moussa Pacha Palankassi Kouri Yayla di Buldeh Kouri Tchechmeh Yamidas, la palanque de Moussa Pacha... (p. 132). Cette palanque était autrefois un château chrétien; mais ayant été négligé selon la coutume des Turcs, on a fait seulement ce petit réduit.

Ici la monnaie change, et les peves d'Allemagne ne font les deux qu'un sou ou aspre turc ou acchia.

Le sou d'argent turc y commence à avoir cours, dont 80 font l'escu arslan on lion, et 90 font la réalle ou pièce de 58 sous d'Espagne.

(p. 135) ...; et après avoir passé plusieurs ruisseaux nous arrivâmes le lendemain, mardi, 25 juin [1658] sur les dix heures du matin à la ville de Sofia.

Nous fûmes loger au kiarvansarai, qui porte le nom avec la mosquée qui est vis-à-vis de Ciauch Pacha Favi Giamissi, où logent les passagers qui vont à Constantinople.

Il y a six beaux kiarvansarais dans cette ville qui est très belle et riche en marchandises; il y a une église de chrétiens latins, et plusieurs gentilshommes et marchands ragusois qui l'entretiennent (p. 136). C'est le siège du beglerbeg de Romanie ou Romélie, il s'appelle Suleiman pacha, il a été grand vizir trois mois durant, pacha lui succéda, et celui de pacha à présent est vizir depuis quinze mois, il y a de très beaux beziers couverts, et de belles places.

Les caravanes se reposent ici un jour franc, et tous autres passagers, comme étant environ la moitié de chemin de Belgrade à Constantinople; et on y fait par une coutume un petit présent gaillard aux cochers, savoir de quelques ocques de vin, et de quelques pains qu'ils appellent Otufax Bakchichi. Ici nous revîmes les montagnes (p. 137) de neige que nous avons perdues, on entre dorénavant dans la Romélie, et l'on quitte ici la Servie et la Bulgarie.

(p. 139) ... , puis dans la même montagne nous trouvâmes un autre village nommé Lebevitha, en passant par ces lieux, de très belles filles chrétiennes nous vinrent apporter des plats de fraises, grosses, belles, et toutes épluchées, prêtes à manger, et plus pour la valeur de huit deniers de France, que l'on n'en donnerait à Paris pour dix sous. ...

(p. 140) ... nous arrivâmes à un gros bourg nommé Talar Bazargik, nous logeâmes à un beau han nommé Aghsi Hhani, où il y a une belle fontaine et une belle horloge sonnant les heures; il y a beaucoup de belles mosquées et de belles maisons en ce lieu. ...

Brown, Ed.

Relation de plusieurs Voyages, Faits en Hongrie. Servie. Bulgarie. Macedoine. Thesalie. Autriche. Styrie. Carinthie. Carniole. Friuli. Enrichie de

plusieurs Observations, Tant sur les Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre, et de Vif-argent; que des Bains et Eaux Mineralles, qui sont dans ces Païs. Avec les Figvres de quelqves Habits, et des Places les plus considerables. Traduit de l'Anglois ... Paris, Chez G. Clouzier, [au Palais,] 1674. 2 f. — 208 p.

(p. 62) ... Nous ne fimes point ensuite de difficulté de cheminer pendant la nuit; et de suivre le chemin qui nous conduisait droit sur le bord de cette fameuse rivière de Morava ou Moschius, qui est (p. 63) la principale de ce pays. Elle tire sa source des montagnes, et se divise en deux branches, dont l'une s'appelle Morava di Bulgaria, et l'autre Morava di Servia, et s'étant ensuite réunie, elle va se jeter dans le Danube à Zenderin ou Singidunum, qui est une ville justement à l'opposite du rivage de Rascie. ... On apporte par le moyen de cette rivière de Morava, toutes les marchandises de Servie, et de la plus grande partie de la Bulgarie, dans le Danube, et ensuite on les envoie partout où on veut. On fait aussi monter par le moyen de cette même rivière, du sel ou d'autres marchandises de Hongrie, d'Autriche, et de tous les pays circonvoisins. ...

(p. 64) Nous fûmes de là à Lescoa ou Lescouia, où je ne pus rien voir de beau, qu'une grande tour qui paraissait fort ancienne, mais où il n'y avait (p. 65) point d'inscription. Nous employâmes la plus grande partie de notre temps à voir une fort grande foire, qu'on y tenait en ce temps-là, dans une grande place fermée, où il y avait beaucoup de monde.

(p. 107) ... Nous donnions aux femmes quelques pièces des monnaies de l'Europe, et j'en trouvai une en Bulgarie, qui me remercia mille fois, pour lui avoir donné une pièce de cinq sols, qu'elle ajouta à toutes celles de sa coiffure et qu'elle mit sur son ront, avec plusieurs autres qu'elle avait auparavant. Il y a quelques-unes de ces femmes lui portent des ducats d'or, avec des perles et un très grand nombre de pierreries sur leur ront, ce qui paraît assez beau.

XVIII SIÈCLE (1701—1800)

Tudele, B.

Voyages de Rabbi Benjamin fils de Jona de Tudele en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine. Où l'on trouve plusieurs choses remarquables concernant l'Histoire et la Géographie et particulièrement l'état des Juifs au douzième siècle. Traduits de l'Hebreu et enrichis de notes et de Dissertations Historiques et Critiques sur ces Voyages. Par J. P. Baratier. Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1734. 2 T. 26 f. — 247 p. — 5 f.; 377 p.

T. I. p. 37—43: Route de Corfou par la Grèce et la Valachie jusque à Constantinople, Relation des Valaques.

p. 44—52: Description de la ville de Constantinople. Etat des Juifs dans cette grande ville.

(p. 45) La ville de Constantinople a¹ dix-huit milles de circuit, de telle sorte qu'il y en a la moitié située sur la mer et l'autre moitié sur le continent. Elle est sur deux bras de mer² dont l'un vient de Russie et l'autre de l'Espagne, les marchands y viennent de tous côtés de Babylone, de Sinear, de la Médie, de la Perse, de tout le Royaume d'Egypte, de la Terre de Canaan, du Royaume de Russie, d'Hongrie, de³ Phasianke, de (p. 46) Burie de la Lombardie et d'Espagne. La ville est fort peuplée à cause de la foule des marchands qui y abordent de tous côtés par mer et par terre, de sorte qu'il n'y a point de ville dans le monde qui puisse lui être comparée que Bagdad cette grande ville qui appartient aux Ismaélites.

T. II (p. 4) ... Benjamin commença à voyager l'an 4920 des Juifs, c'est-à-dire, l'an 1160 de Jésus Christ et qu'il revint l'an 1173.

¹ Dix-huit etc. Benjamin se trompe. Depuis le VIII s. Constantinople n'a que six milles de tour.

² Dont l'un etc. C'est-à-dire, l'un vient de la mer Noire qui s'étend jusqu'à la Russie, et l'autre de la Méditerranée qui s'étend en Espagne.

³ Phasianke, Burie, Selon l'ordre dans lequel Benjamin décrit ici les peuples en commençant par l'Orient et finissant par l'Occident, il faut que Phasianke et Burie soient entre la Hongrie et l'Italie. Je crois donc que Burie pourrait être la Liburnie des Anciens, qui comprend la Croatie et une partie du Windismark et de la Dalmatie. Pour Phasianke, je ne sais ce que c'est, à moins que ce ne soit (p. 46) la Bosnie, ou que Benjamin selon son habileté ordinaire distinguant la Pannonie des Anciens d'avec la Hongrie n'ait appelé la première Phasianke ou Phasianke. Joseph Ben Gorion fait aussi mention de ce pays, Lib. I. Cap. I. sous le nom de Patzinak, qu'il met vers les Bulgares et les autres peuples voisins, et un peu plus bas il l'appelle Phartzinak, et le met sur le Danube entre les Hongrois et les Bulgares.

(Guer)

Moeurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil, militaire, et politique. Avec un abrégé de l'Histoire Ottomane. Ouvrage enrichi de Figures, en tailles Douces. Paris, Pierre Mortier, 1747. 2 T. 1 f. — XXIV—453 p.—8 f; 1 f.—VIII—537 p.—1 f. Avec figures.

Table des matières :

T. I. Abrégé de l'histoire des Turcs, p. 1; De la Religion des Turcs, p. 147; Des usages des Turcs, p. 352.

T. II. De la Cour ottomane, p. 1; Du gouvernement des Turcs, p. 140; Du gouvernement militaire des Turcs. Suite du gouvernement militaire des Turcs, p. 247; Du faste ottoman, p. 283; De la politique des Turcs, p. 335; Réflexions sur la puissance des Turcs et sur l'affaiblissement de leur Empire, p. 413.

T. II (p. 189—192): De la Monnaie. —

(p. 189) On ne connaît que deux sortes d'espèces d'or dans tout l'Empire ottoman l'une du pays, l'autre étrangère.

Les schérifs, appelés autrement séquins ou souldanins, sont de la première espèce: ils ont valu d'abord quatre à cinq livres de notre monnaie; actuellement ils peuvent en valoir six. Les schérifs viennent d'Egypte. Aussitôt que le commerce est libre, et que les pluies n'inondent plus les campagnes d'Abyssinie, on voit arriver au Cair, et même à Alexandrie plusieurs Abyssins qui apportent, l'un deux livres de poudre d'or, l'autre quatre, plus ou moins, chacun selon son pouvoir. Quelques-uns de ces marchands sortent des terres possédées autrefois par la reine de Saba; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Royaume de Sannar: d'autres viennent de plus loin, et font quatorze journées de marche sans pouvoir trouver que de très mauvaise eau. Ces pauvres gens courent mille hazards dans leur voyage; c'est un prodige qu'ils puissent le faire sans accident.

Les espèces d'or étrangères qui ont cours en Turquie, sont les ducats d'Allemagne, de Hollande, de Hongrie et de Venise; ils y sont fort recherchés, et on en paye jusqu'à six livres dix et quinze sols, pour les porter aux Indes, où l'on en fait un fort grand commerce.

(p. 190) Il en est des espèces d'argent, comme des espèces d'or. Il y en a que l'on frappe dans le pays, telles que l'aspre et le parasi; c'est la plus petite monnaie: il y en a aussi d'étrangères, comme les réales d'Espagne et les richedales d'Allemagne. Les premières sont connues en Turquie sous le nom de groches, appelées autrement pièces de huit. Les richedales marquées au lion de Hollande, se nomment par les Turcs Azélanis.

Le dollar vaut à peu près une once d'argent, valeur intrinsèque. Il y a d'autres pièces, qui doublent et triplent la valeur des réales; ce sont les pièces de quatre réales et de deux réales, et les pièces de cinq sols, qui ci-devant on eut cours en Europe: il s'en est fait un grand commerce en Turquie.

L'aspre est une petite monnaie, qui valait ci-devant huit deniers, lorsqu'elle était de bon argent; selon la taxe, il en fallait quatre-vingt pour l'écu. Mais dans les provinces éloignées les bachas en font fabriquer une si grande quantité de fausses, qu'à présent on en donne jusqu'à cent vingt pour une richedale, ou un écu. Aidés des Juifs, les bachas contrefont et altèrent dans leurs gouvernements toutes les espèces étrangères. L'aspre vaut aujourd'hui environ six deniers de notre monnaie.

Un parasi vaut quatre aspres. Cinq aspres, font un beslik; dix aspres, un olik; vingt-quatre aspres, un florin; et deux cents soixante aspres, un ducat de Hongrie.

La monnaie de cuivre n'est point en usage dans tout l'Empire ottoman; les seules espèces d'or et (p. 191) d'argent y ont cours. On en fabrique d'argent d'un fort bas prix; tels sont les rous, ou quarts de réale, que l'on bat en Pologne. Les mangirs et les yhédikis sont aux Turcs à peu près ce que sont les liards pour nous; quatre font une aspre.

Comme nous distinguons notre argent par sacs de mille ou de douze cents livres, de mille et deux mille louis, les Turcs séparent leurs espèces par bourses et par kirés.

Le kiré est un sac de quinze mille ducats de Hongrie.

Une bourse commune est une somme de cinq cents écus; le Grand Seigneur en fait ses présents ordinaires. La bourse d'or est de quinze mille séquins, ou de trois mille écus; telles sont celles que les sultans généreux distribuent à leurs favoris et aux sultans.

Le Grand Seigneur seul peut faire battre monnaie dans ses Etats ; il n'y a que le kam des petits Tartares, à qui il soit permis d'en faire frapper à son nom. La monnaie ne porte point en Turquie, comme chez nous, l'effigie du prince ; mais seulement l'empreinte de son nom gravée d'un côté en beaux caractères, et de l'autre quelques-uns de ses titres, avec le nom de la ville où la monnaie a été fabriquée. Du temps d'Achmet III la monnaie portait cette inscription. Sultan Ahmet, ibn Sultan Mahomet, el Sultan, ibn el Sultan ; c'est-à-dire, sultan Achmet, fils de sultan Mahomet, lui-même sultan, et fils de sultan. Sur le revers on lisait ces mots : Sultan alberin vehaca (p. 192) nul bahrin Sarb. Fi Constantame ; qui veulent dire, Empereur Conquérant du monde, Souverain des mers. Frappé à Constantinople. La monnaie de Mahomet V aujourd'hui régnant ne diffère de celle-ci, que dans le changement du nom.

Dans tout l'empire il n'y a que quatre villes, qui aient le privilège de battre monnaie ; ce sont Constantinople, Andrinople, Smirne et le Caire ; cette dernière est la seule, où l'on frappe des espèces d'or. On y fait aussi beaucoup de parasis.

Le directeur de chaque Monnaie n'est pas en Turquie, comme chez nous, sujet à rendre compte du reçu et du déboursé ; il peut fabriquer à son profit autant d'espèces qu'il lui plaît, pourvu que chaque jour il remette au Trésor le nombre de bourses, auquel il s'est obligé en affermant le coin et le billon. L'inspecteur des mines les afferme de même à un certain prix payable chaque année, et fait son profit du surplus.

Mueller

Kurzgefaßte Geschichte der Handlung zwischen Rußland und der Tuerkey¹. — Hannoverische Beytraege zum Nutzen und Vergnuegen, 1760. 2. Theil. Hannover, 1761. p. 1473—1480.

(p. 1473) Vor dem Handel mit der Türkei ging der Handel mit Griechenland her² welche durch die großen Flüsse sehr erleichtert wurde, die sich von einer Seite in die Ostsee und von der anderen in den Pontum Euxinum oder in das Schwarze Meer stürzen ; und nicht wenig dazu beitrug, daß das russische Reich, gleich vom Anfange der Monarchie an, in einen blühenden (p. 1474) Zustand versetzt wurde. Alle nordische Völker nahmen an diesem Handel teil. Um nach Griechenland zu kommen, war der Weg durch Rußland der kürzeste und der bequemste. Oft fanden die fremden Kaufleute, welche den Vorsatz hatten nach Griechenland zu gehen, die griechischen Waren in ziemlich großer Menge in Rußland, ohne daß sie nötig hatten weiter zu gehen. (p. 1475) Dieses gab zu dem Fehler Gelegenheit, den man in den nordischen Geschichtsschreibern findet, daß sie von Rußland unter dem Namen Griechenland reden. Man sieht auch hieraus die Ursache der großen Jahrmärkte des alten Holmgards (das ist : der Stadt Nowgorod), von welchen eben dieselben Geschichtsschreiber erwähnen, daß sie mit kostbaren Waren reichlich versehen gewesen sein. Die Friedenshandlung, welche zwischen dem Groß-Herzoge Oleg von Rußland und dem Kaiser Leo im Jahre 912 und besonders die, welche zwischen dem Groß-Herzogs Igor und dem Kaiser Romanus im Jahre 945 geschlossen worden ist, beweisen, so wie sie vom Nestor, einem russischen Geschichtsschreiber des 11. Jahrhunderts aufgezeichnet worden sind, die große Verbindung, welche damals zwischen Rußland und Griechenland war und die nicht besser konnte befestigt werden, als durch die Freiheit der Handlung, welche durch eben dieselben Traktaten ausgemacht worden war. Es ist wahr, daß sie von Zeit zu Zeit durch Kriege unterbrochen wurde : allein, da die Griechen viel mehr Neigung zu der Handlung als zu Eroberungen hatten, so suchten sie allezeit die Russen mit großen Geschenken zu besänftigen. Folglich hatte die Handlung freien Lauf, wenn nicht etwa fremde Nationen, welche mitten zwischen den beiden handelnden Völkern wohnten, ihre Hinderungen in den Weg legten. Die Chazaren waren die ersten dieser Fremd-(p. 1476)linge, den im Jahre 969 die Pacinaciten folgten, welche von den Russen Petschenegi genannt werden, und welche den Groß-Herzog Swetoslaw umbrachten. Dieser Fürst wollte den Sitz seines Reiches nach Pereiaslaw, einer Stadt an der Donau verlegen und gab dabei zu verstehen, daß die Bequemlichkeit der Handlung der einzige Bewegungsgrund seiner Einschließung wäre. Pereiaslaw, sagte er, ist gleichsam der Mittelpunkt, wo ich alles haben kann, was ich brauche. Die Griechen bringen Gold, Wein, Früchte, Getreide, Stoff usw. dahin, die Czechi (Böhmen)

¹ Aus der französischen Handschrift des Herrn Prof. Müllers zu St. Petersburg übersetzt von Herrn Hube.

und die Ungarn verschaffen mir Silber und Pferde; aus Rußland ziehe ich Honig, Wachs und Sklaven. Er erwähnte Polen nicht, weil ein großer Teil dieses Königreichs, welches in den damaligen Zeiten noch nicht diesen Namen führte, ihm zu eigen gehörte und mit unter dem Namen von Rußland begriffen war. Als auf die Pacinaciten im Jahre 1061 die Polowzi und auf diese im Jahre 1224 die Tataren folgten, so wurde Rußland, welches in verschiedene Herrschaften zerteilt war, deren Besitzer sich beständig untereinander bekriegten, die Beute dieses letzteren Volkes, welches daselbst beinahe drei Jahrhunderte hindurch herrschte. Dieses konnte der Handlung unmöglich zuträglich sein. Überdieses wurde die Stadt Kiow mit ihrem Gebiete im Jahre 1320 von den Litauern eingenommen, welche geschworene Feinde der Russen waren. Dadurch wurde (p. 1477) der Handel dieser letzteren nach Griechenland völlig zu Grunde gerichtet, weil sie auf diese Art vom Boristhenes oder von der Dnieper abgeschnitten waren, auf welcher sie sonst Schifffahrt trieben. Während dieser Vorfälle setzten sich die Genueser in den Besitz der Stadt Asow, und versorgten die Russen mit griechischen Waren, welche diesen aus den eben angezeigten Ursache zu fehlen angingen. Ich finde aber doch nicht, daß die Russen und Genueser unmittelbar miteinander gehandelt hätten. Vielmehr waren es die Tataren, welche den Genuesern diejenigen Waren aus Rußland zubrachten, die sie nötig hatten, und welche den Russen wiederum dasjenige verkauften, was sie durch Tausch von den Genuesern erhalten hatten. Dieses dauerte bis auf die Eroberung Asows durch Temir Axac im Jahre 1392, ein Zeitpunkt, welcher der Handlung dieses Landes sehr nachteilig war, weil alle Genueser und die übrigen Christen in dieser Stadt ermordet, ihre Häuser aber geplündert und verbrannt wurden. Die Eroberung des Chersonesi Tauricae, oder der nachher so genannten crimischen Tatarey durch die Tataren war eine Folge hievon. Als einige Zeit nachher Griechenland neue Herren erhalten hatte, so wurde dessen Handlung die Handlung der Türkei. Die crimische Tatarey erkannte die Oberherrschaft der Pforte. Asow wurde den Türken abgetreten. Aber dieses waren die Mittel nicht, um die Handlung wieder in Stand zu setzen. (p. 1478) Die Ursachen davon sind offenbar. Die Armut der Griechen, welche nicht im Stande waren, die Kosten der Schifffahrt herzugeben, die Entfernung der Genueser und die Räubereien der Tataren, welche die crimische Tatarey und die Küsten des Schwarzen Meeres besaßen, brachten ganz natürlich diese Wirkung hervor. Die Griechen sowohl, als die Russen, müßten, wenn sie miteinander handeln wollten, große Umwege zu Lande nehmen, welches durch die Unterwerfung der Ukraine unter die russische Botmäßigkeit, ja selbst durch die Eroberung Asows von Peter dem Großen nicht geändert wurde. So gern der Kaiser auch die Schifffahrt auf dem Schwarzen Meere wieder herstellen wollte, so konnte er dieses doch nur in Ansehung der Kriegsschiffe bewerkstelligen, indem es den Russen an Kaufarteschiffen fehlte und die Türken aus Neid dazu nicht behilflich sein wollten. Die Stadt Asow wurde den Türken wieder gegeben. Sie wurde wieder erobert und zum zweiten Male wieder gegeben, ohne daß der Zustand der Sachen sich dadurch änderte. Die Erfüllung der Wünsche Peters des Großen scheint seiner durchlauchtigsten Nachfolgerin aufbehalten zu sein, welche das Vergnügen hat, einen guten Anfang dazu in der Errichtung des Handels, welcher seit einigen Jahren zu Temerenikow, einer kleinen kasakischen Stadt an dem Dom zwischen Tscherkaski und Asow getrieben wird, zu sehen, wohin sich die griechischen und türkischen Kaufleute über das (p. 1479) Schwarze Meer begeben, und daselbst mit den russischen Kaufleuten handeln, welche die den Türken nötige Waren dahin bringen. Unterdessen wird der Handel zu Lande gleichfalls hauptsächlich durch die Griechen fortgesetzt, (p. 1480) welche sich in der Ukraine, und zwar in der Stadt Neschin, niedergelassen haben. Außerdem handeln die Kosaken und die Einwohner der Ukraine gleichfalls zu Lande mit den Tataren aus der krimischen Tatarey.

Boscowich, J.

Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne, fait à la suite de Son Excellence Mr. Jaq. Porter, Ambassadeur d'Angleterre, par... en MDCCLXII. Lausanne, Franç. Grasset et Comp., 1772, VIII—323 p.

(p. 23)... Nous trouvâmes à Burgados un troupeau considérable de chevaux tartares; les jours suivants nous en rencontrâmes un plus grand nombre: on les mène vendre à Constantinople, on ne saurait s'imaginer combien on en vend annuellement dans cette capitale: quelques-uns sont conduits par des marchands turcs qui (p. 24) vont les acheter dans le pays même; d'autres par les Tartares qui viennent les vendre pour leur compte. Leur nourriture ne coûte rien pendant la route, parce qu'ils font le voyage dans une saison

où la campagne toute verte leur fournit partout un pâturage abondant. Le *Michmandar* [c'est le nom de l'officier turc, que la Porte accorde aux ministres étrangers pour les accompagner avec un commandement par lequel il est ordonné que dans tout ce qu'ils traversent des Etats du grand Seigneur on ait à leur fournir tout ce qui sera nécessaire pour leur voyage, comme vivres, voitures, chevaux, à compte des impositions que les villes et les villages par lesquels ils passent doivent payer à la Porte. *V. Boscowich* [J. Journal d'un voyage, p. 4—5] en acheta deux de cinq ans, beaux et forts, pour vingt piastres chacun¹, et sur le champ on les attela au carosse. Ils firent d'abord un peu de façon, mais peu après ils commencèrent à tirer, et ils s'y accoutumèrent si bien que les jours suivants ils s'en acquittèrent comme s'ils avaient toujours été à la voiture; des chevaux de cette espèce se vendent à (p. 25) Constantinople quarante à cinquante piastres; mais il s'en perd beaucoup dans le chemin. Les Tartares qui les conduisaient paraissent robustes quoique maigres; ils étaient armés d'arcs et de flèches.

(p. 65) Nous arrivâmes à *Faki* [le 2 Juin 1762] vers les six heures, grâce aux mauvais chemins, ayant mis une heure de plus qu'il ne faut ordinairement pour ce trajet: à l'entrée du village le carrosse fut entouré de quantité de petites filles qui avaient à la main un crible avec de l'orge en grain qu'elles jetaient dans les carrosses, l'ambassadeur leur jeta à son tour des paras. Le village est composé de quatre-vingt huit maisons, habitées par (p. 66) des chrétiens bulgares, il ne dépend d'aucun autre village ou ville, et paye au grand Seigneur sept cents *chilo* d'orge par an. Ce *chilo* comme celui de Constantinople contient le poids de vingt deux oques, l'oque trente deux onces grand poids; mais en avançant plus loin il croît jusqu'au double et même au quadruple. Nous eûmes pour logements plusieurs maisons pareilles à celles des jours précédents.

(p. 79) ... nous fûmes frappés en nous éveillant de la belle situation de *Carnabat*, qui est un gros bourg turc. . .

(p. 80) Il y avait en ce lieu une foire qui avait commencé la veille, elle dure trois jours, il y vient de Constantinople même des marchands turcs, grecs, juifs, qui y apportent beaucoup de marchandises, entre autres beaucoup de harnois pour les chevaux. Un Juif de Constantinople vint aussi à notre logis avec des miroirs et d'autres bagatelles. Pour la commodité de cette foire il y a quantité de boutiques: pendant le temps que nous nous arrêtâmes dans ce lieu nous vîmes aller et venir nombre de chariots, et une grande foule de gens.

(p. 90) ... dans le troupeau qui avait pour berger un jeune homme de bonne mine, on choisit (p. 91) un agneau pour divertir les enfants, on en donna quinze paras; tout est à très bon marché dans ce pays; l'oque (ou trois livres) de mouton se vend quatre paras, on a six oeufs pour un para.

(p. 124) *Sciumlu* est une espèce de ville fort (p. 125) grande, composée de plusieurs milliers de maisons; mais on nous avait certainement exagéré de plus du double en nous disant qu'il y en avait quinze mille, habitées par des Grecs, et quatre mille par des janissaires. Il s'y fait un grand commerce, et il s'y trouve quantité de fonderies de cuivre.

(p. 137) J'appris de cet ecclésiastique qu'on payait (p. 138) cinq paras pour chaque baptême, dix pour chaque mariage, et vingt pour un enterrement, ou plus, suivant les facultés de la famille.

(p. 142) Au près de la ville [*Haz Oghu Bazarzik*] nous remarquâmes une vingtaine de tertres faits de mains d'hommes, des grands cimetières, plusieurs minarets ou tours de mosquées (p. 143) dont quelques-uns bien bâtis en pierres et d'autres en bois: quand nous fûmes retirés dans notre logement nous crûmes entendre sonner une grosse cloche, ce qui nous parut d'autant plus surprenant que cela n'arrive jamais dans en pays: mais nous nous aperçûmes bientôt que c'était une grosse horloge qui se trouvait placée sur une tour, chose fort rare chez les Turcs; cette ville est considérable, et fait un assez grand commerce: elle est habitée par des Arméniens, et par des Juifs très riches: nous fûmes étonnés de trouver dans les boutiques de ces derniers des jeux de carte à la française exposés en vente: nous nous en pourvûmes.

(p. 160) ... Il [le paysan du village *Sarakioi*] nous dit que la maison qu'il avait bâtie (qui était celle où nous nous trouvions) lui coûtait vingt-cinq ou trente piastres.

1 La piastre turque revient à environ trois livres de France.

Kleemann, N. E.

Nikolaus Ernst Kleemanns Reisen von Wien ueber Belgrad bis K ilianova, durch die Butschiak-Tartarey ueber Cavschan, Bender, durch die Nogueu-Tartarey in die Crimm, dann von Kaffa nach Konstantinopel, nach Smirna und durch den Archipelagum nach Triest und Wien, in den Jahren 1768, 1769 und 1770. Nebst einem Anhang von den besonderen Merkwuerdigkeiten der Crimmischen Tartarey. Zweyte und vermehrte Auflage mit vielen Kupfern. Leipzig, Verlegts Johann Paul Krauss, 1773. 3 f. — 280 p.

Inhalt:

Vorrede, Reise von Wien nach Belgrad, p. 1.; Reise von Belgrad nach Kilianova, p. 16
Reise von Kilianova nach Cavschan in die Butschiak-Tartarey, p. 54; Audienz bei dem Tartar-Chan und was dabei vorgefallen, p. 59; Hofstaat des Tartar-Cháns in Cavschan, p. 67; Abzug des Chans von Cavschan, p. 71; Reise von Cavschan nach Bender, und Beschreibung dieser Festung, p. 74; Reise von Bender nach Okzakov und Beschreibung des Nogueu-Tartarey, p. 78; Reise von Okasakov in die Crimm, p. 88; Aufenthalt in Karasu, p. 96; Zweimalige Reise von Karasu nach Bachtschiesaray, p. 108; Einfall der Russen in die Nogueu-Tartarey ohnweit Prekop, p. 136; Letzter Aufenthalt in Karasu, p. 145; Reise von Karasu nach Kaffa, p. 153; Beschreibung der Stadt Kaffa, p. 168; Beschreibung der Crimm, p. 171; Abreise von Kaffa mit der türkischen Flotte nach Konstantinopel, p. 175; Reise von Konstantinopel nach Smirna, p. 193; Reise von Smirna nach Triest und Wien; p. 208. — A n h a n g. Von denen Ländern und Städten an der Donau, Bessarabien c. und deren Einwohnern, p. 217; Von deren Lebensmitteln, p. 221; Etwas von der Kriegsverfassung der Türken und Tartaren, p. 222; Von der Macht und Regierungsform des Chans in der kleinen Tartarey, p. 227; einige Merkwürdigkeiten von dem Crimm Gery Chan, welcher zu Anfang des gegenwärtigen Kriegs sehr bekannt war, p. 231; Von dem Adel in der Crimm und dessen Verhältnis mit dem Chan, p. 237; Von denen Nogueu-Tartarn, p. 240; Von denen Armeniern, p. 244; Von den Gastmahlen und der Art zu essen, p. 247; Von der Gerechtigkeit in bürgerlichen und Kriminalsachen, p. 250; Von der Religion, p. 255; Von der Handlung in der kleinen Tartarey und deren benachbarte Länder, p. 265; Gewicht und Ellenmaß in der Turkey und Tartarey, p. 272; Geldsorten, türkische und ausländische, nebst ihrem Wert, p. 273; Tartarische Münzen, p. 274; Übersetzung eines türkischen Firmans, oder Passes, p. 276.

p. 16—50: Reise von Belgrad nach Kilianova.

(p. 26) ... Wegen Nebel und widrigen Winden landeten wir erst den 9. [Winter Monat 1768] bei Widdin an, welches eine große befestigte Stadt in Bulgarien ist. Unser Enthalt daselbst war sehr kurz.

Wir hatten zu verschiedenen malen unangenehme Besuche von den Türken bekommen um sie also zu vermeiden, fuhren wir lieber Tag und Nacht: doch mußten wir bei der Nach sehr auf unserem Hut sein, denn diese Gegenden sind sehr unsicher. In Schistab versahen wir uns mit Lebensmitteln, ich hatte zwei Tage schon sehr schmale Bissen essen müssen. Dies ist eine große Stadt, und liegt in einer ungemein schönen Gegend. Auch macht Orotschuck¹ von ferne einen recht schönen Prospekt weil die Häuser auf lauter Anhöhen gebaut sind. Diese Stadt hat ein Kastell, ist ziemlich groß und nahrhaft. Man findet hier viele Zeuch-Tuch-Leinwand-Moselin und an- (p. 27) dere Fabriken. Die Einwohner sind mehrenteils Armenier, Griechen und Juden, und die Türken werden ungefähr den dritten Teil der Einwohner ausmachen. . .

Ich hörte mit wahrem Vergnügen, daß der Befehlshaber zu Orotschuck ein gerechter Mann wäre, der die allergenaueste Sorgfalt für die Polizei und Sicherheit trüge. Und doch konnte er mit aller seiner Vorsicht nicht verhüten, daß nicht Todschläge und Diebstähle sehr häufig waren. Man war nicht einmal bei Tage sicher, und immer in Gefahr ausgeplündert oder erschlagen zu werden. Nach 4 Uhr gegen Abend getraute sich niemand mehr

¹ Orotschuck wird auf den Karten mehrenteils mit dem Namen Russi oder Russzschuck bemerkt; Auch ist die Lage dieser Stadt öfters falsch, nämlich zu weit von der Donau angezeigt, da sie doch hart an derselben liegt.

auf der Gasse zu gehen. Es ist also leicht zu schließen, was die Einwohner für ehrliche und gesittete Leute waren, und wie viele Annehmlichkeiten ich da müsse genossen haben.

Der Krieg war bereits gegen Rußland erklärt, man hatte deswegen den christlichen Einwohnern alles Schieß- und Seitengewehr abgenommen, aber ihnen kaum den dritten Teil dafür bezahlt.

(p. 30) ... Indessen zeigten mir meine rechtsschaffenen Ratgeber die Fabriken in Orostschuck, und machten mich mit ansehnlichen Kaufleuten bekannt, welche mir verschiedene nützliche Nachrichten und Kenntnisse in Ansehung der Handlung in dieser in der europäischen Turkey berühmten Handelsstadt mittellen. Ich habe allhier von ausländischen Waren folgende hauptsächlich gefunden: grobe und feine Tücher besonders französische Halbtücher. Es werden Tücher in denen Fabriken gemacht, sie fallen aber sehr grob und rau aus. Atlas, Damask, Sammet, Stoffe, Farben, Brasilienholz, Zucker, Kaffee, rohe Baumwolle, Papier, Spezerei, trockene Früchte, Nürnberger Ware, Zinn, Eisen, Stahl, Quecksilber, Kupfer u. a. mehr.

An daselbst fabrizierten Waren, womit ein starker Handel getrieben wird, ist vorhanden: Leder, Saffian, Wachs, Rauchtabak, wollene Zeuche, Muselin, gesponnene Baumwolle, Seide, Schafwolle u. d. gl.

p. 273—274: Geldsarten, türkische und ausländische, nebst ihrem Wert.

(p. 273) Alle in der Turkey gangbare Geldsorten bestehen in folgenden.

	Piaster	Para	Para	Asper
1. Türkische Dukaten, Zechin, Altuen, auch Sermakub genannt, hält türkisch. Die großen sind von blassem, die kleinen aber von gelbem Gold.	2	30	110	330
2. Dergleichen doppelter Es gibt deren drei- u. vierfache, sie sind aber etwas selten zu sehen.	5	20	220	660
1/2 Altuen, oder 1/2 Sermakub	1	15	55	165
1. Fantuck Anjetzo sind alle türkische Goldmünzen und ausländische Dukaten um 10 Para gestiegen.	3	35	155	465
1. Piaster oder Löwentaler, welcher durchgehends Grusch genannt wird, hat l. fl. 7 1/2 kr. Wiener corrent, türkisch	—	—	40	120
1/2. Piaster, Jarim Grusch	—	—	20	60
1/4. Piaster Onlück	—	—	10	30
1. Altmisch ober 60 Parastück	1	20	60	180
1/2. Altmisch, alte Solota genannt	—	—	30	90
1. neue Solota	—	—	26 2/3	80
1/4. Altmisch, Onbeschlick genannt . . .	—	—	15	45

(p. 274) Auswärtige Geldsorten nach türkischem Wert.

	Piaster	Para	Para	Asper
1. Venetianischer, holländer, deutscher etc. Dukaten	3	28	148	444
1. ganzer Taler, so mehrenteils kaiserlich- und sächsisches Gepräge	2	—	80	240
1. Taler, ragusäisches Gepräge ist gleich einem türkischen Altmisch	1	20	60	180
1. Gulden wiener und sächsisch-Gepräge .	1	—	40	120
1/2. Gulden dergleichen	—	—	20	60

Türkische Scheidemünzen sind:

5. Parastück (Bäschlik)
2. Parastück
 1. Para, hat 3 Asper
 1. Asper (Achtze), hat 4 Manker.

Haerberlin, Fr.

D. Franz Dominicus Haerberlins Herzogl. Braunsch. Lueneb. Geheimen Justitz-Raths, ersten Lehrers der Rechte, ... Kleine Schriften vermischten Inhalts aus der Geschichte und dem Teutschen Staatsrechte. Helmstaedt, Johann Heinrich Kuehnlin, 1775—1778. 2 Bde in 4 Stück.

I. Bd. II. Stück. p. 450—461: Beantwortung der Aufgabe: Woher kommt die französische Redensart: les Echelles du Levant, in der Bedeutung, daß dadurch die Handelsplätze als Smirna, Aleppo, Cairo fc. verstanden werden?

(p. 450) In den beliebten Hannoverischen Beiträgen zum Nutzen und Vergnügen, und zwar Nr. 89, S. 1423 dieses Jahres 1759, findet sich unter anderen auch die Aufgabe von dem Grunde der Benennung: Echelles du Levant, (p. 451) womit in der französischen Sprache einige Handelsplätze in der sogenannten Levante pflegen belegt zu werden. In den gemeinen französischen Wörterbüchern wird man dieserhalben wenig Trost und nur die kurze Anzeige finden, daß unter den Echelles du Levant einige an dem Mittelländischen Meere gelegene See- und Handelsplätze verstanden würden, ohne den Grund zu bemerken, warum selbige diesen Namen erhalten haben.

Auch der berühmte und fleißige Savary gibt in seinem vortrefflichen Dictionnaire universel de Commerce keine Ursache dieser Benennung an. Dessen Worte in dem angeführten Buche, und zwar Tomo II. col. 196 der Pariser Ausgabe vom J. 1750 in Folio, sind folgende: „Echelle, Terme de Commerce maritime, qui pourtant ne se dit guères que de celui, qui se fait dans le Levant, par la Mer Méditerranée. C'est un Port, ou, comme on l'appelle quelquefois d'un nom plus connu dans le Nord et la mer Baltique, une Ville d'étape, où les Marchands d'Europe, surtout les Français, Anglais, Hollandais et Italiens, entretiennent des Consuls et des Commissionnaires; où ils ont des Magasins et des Bureaux, et où ils envoient régulièrement chaque année des vaisseaux, y porter des marchandises propres (p. 452) au Levant, et en rapporter celles, qui s'y fabriquent, qui y croissent, ou qui y sont voiturées du dedans des terres.“

Ich suchte sodann hier und da weiter nach, und endlich erholte ich mich Rats bei dem Menage in seinem Dictionnaire étymologique, in welchem ich dann, und zwar p. 266. der Pariser Ausgabe vom Jahr 1694 in folio, die Auflösung der gegebenen Aufgabe fand. Es schreibt nämlich Menage l.c. bei dem Worte Echelle, folgendes: „On appelle échelles les Ports de mer du Levant, où il y a commerce. Et on les appelle de la sorte, à cause que l'on y descend, pour y faire embarquer les marchandises. Les Latins se sont servis de Scala en la même signification.“ Und zu Ende dieses Artikels steht nach folgendes: „Encore aujourd'hui à Constantinople on appelle échelles les différents endroits, où l'on s'embarque.“

Aus dieser Nachricht des Menage ergibt sich also, daß man einige See- und Handelsplätze in der Levante in der französischen Sprache deswegen: Echelles nenne, weil man in solchen von dem erhöhten Molo, oder Damm des Hafens hin untersteigen muß, um die Kaufmannsgüter einschiffen zu können, 2) daß der Name Echelle von dem lateinischen Worte Scala, eine Treppe oder Leiter her-(p. 453) komme, welches schon ehemals in eben der Bedeutung, als heutzutage das französische Wort: Echelle, gebraucht worden. Folglich ist also diese Benennung nichts neues, sondern was altes.

Menage bemerkt, daß das lateinische Wort: Scala, in der Bedeutung des heutigen französischen Wortes: Echelle bereits im Corpore Iuris vorkomme. Es heißt nämlich l. 7. Cod. de Aquaeductu: „ad reparationem aquaeductum huius almae urbis omnia vectigalia quae colligi possunt ex universis Scalis huius inclytæ urbis, et ex operariis, qui Cyzaceni dicuntur, ad refectum ejusdem aquaeductus procedere.“

Die ersten und ältesten Ausgaben des Codicis Justiniani m. p. lesen gemeinlich für Scalis, das Wort Calculis. Aber sowohl in der Lionner Ausgabe vom Jahre 1575 in fol. mit den Scholiis des Accursii, als auch in des L. Charondæ Plantinischen Edition von eben diesem Jahr in folio findet sich bereits die rechte Lesart, nämlich Scalis, und werden dabei als variantes Lectiones angeführt, die von anderen Editoribus des Codicis gebrauchte Worte: calculis, oder collibus, oder callibus, oder cellulis oder Scholis.

Die alten Commentatores über die drei letzteren Bücher des Codicis, nämlich Baldus, Angelus de Perusio, und Lucas de (p. 454) Penna, haben bei dieser

Stelle nichts hieher dienliches bemerkt, und der letztere von diesen dreien hat auch die alte Lektion, nämlich *Calculus* beibehalten. In dem trefflichen *Commentario* des *Brunne manni* in *Codicem*, p. m. 1275. a. findet man auch nichts, was zu Erläuterung des Wortes: *Scalis* dienen könnte.

Hingegen hat der unsterbliche *Cujacius*, nachdem er die richtige Lesart, nämlich *Scalis*, hergestellt, in seinen *Commentar ad tres poster. Libros Codicis*, *Opp. Eius* T. III. p. 372. edit. *Francofurt. de a. 1595.* fol. zu Erläuterung dieses *Legis* eine gelehrte Anmerkung beigebracht, welche verdient hier ganz eingerückt zu werden, damit wir die Sache beisamen haben. Des *Cujacii* Worte sind: „*Antea legebatur: ex univ- versis calculis.* Emendavi: *ex univ- ersis Scalis,*„ tam ex veteri scriptura, quam ex *Graecorum* metaphrasi. Verba ipsa proponam: *εις ανανέωσιν τοῦ ἀγωγῶς τὰ παρεχόμενα. εις τας ΣΚΑΛΑΣ ἀναλισκέθω.* *Scala* e sunt *Trajectus maritimi*: qualis in regione sexta, *Scala Sycæna*, quæ *πέρασμα* *Justinianarum* dicitur in *Novella 69.* quod confirmat, *ΣΤΕΦΑΝΟΥΣ* iis verbis: *Εἶναι πόλις ἀντικρῦτης νέας Ῥώμης, ἣ καθ' ἡμᾶς Ἰουστι- νιανῶν προσαγορευθεῖσα.* Quamobrem *Gyllio* absentior, ad finem *Orationis primæ Περὶ Ἰουστινιάνου κτισμάτων* legenti, *Justinianis* pro *Jucundianis*: *Gyllio*, vir animi, *vigilan-* (p. 455) *tiae, industriae incredibilis*: quem non ita dudum suo ordine functum lugeant, lugeant *Helvii*: quo vix unquam parem edituri sunt. *Cedrinus Sycarum* appellationem sumptam scribit *ἐκ τῶν συκοφόρων δένδρων.* In quinta regione fuit *Scala Chalcedonensis*, in quarta *Scala Timasi*, ut antiqua descriptio urbis *Constantinopolitanae* docet. *Graece* dicuntur *χηλαί.* *Protensae* erant in mare, trajiciendi causa, usque ad navigia. *Nautae* in eam rem certi singulis *Scalis* destinati erant: et quidquid nummorum redibat inde, nescio an antea ad Principem pertinuerit, id haec lex deputat a quaeductui reparando et reficiendo.“

Aus dem bisher angeführten erhellt also, daß schon zu Anfang des fünften Jahrhun- derts, unter der Regierung der Orientalischen Kaiser *Theodosius II.* und *Valentini- anus III.* (dann diese haben den oben angeführten Legem in *Codice* gegeben,) das Wort *Scalae* von Seehäfen im Orient, oder wie wir heutigen Tages sagen: in der *Le- vante*, gebraucht worden sei. Diese Gewohnheit ist in den folgenden Zeiten beibehalten worden und ich kann daher nicht umhin; aus des *du Fresne Glossario ad Scrip- tores mediae et infimae latinitatis* eine Stelle anzuführen. Sie steht in des gedachten *Glossarii Tomo VI.* col. 177. sq. der neuesten und sehr vermehrten Aus- gabe, welche wir den *Bene-* (p. 456) *dictinermönchen* aus der *Kongregation* des *H. Maurus* zu danken haben, und lautet folgender Gestalt: „*Scala, Portus minor seu proprie tra- je- ctus vel πέρασμα, in maiori portu: quomodo variae exstiterunt Scalae in portu Constan- tinopolitano, quem Ceratinum vocabant, de quibus non semel agit vetus ejusdem Urbis descriptio, et nos multa conguessimus in notis ad Alexiadem p. 312. 313. 314. 315.* Sed et nostri *Scalae (Escales)* etiamnum vocant portus, ad quos applicant naves ex occasione aliqua, cum longius iter arripiunt recipiendarum virium, sive recipiendarum mercium, vel exonerandarum gratia, idque faire *escala* dicunt.“

Erstbelobter *du Fresne* bemerkt hierauf, daß von dem Worte *Scala* das *Dimi- nutivum* *Scaletta* gemacht, und von den Schriftstellern den mittleren Zeiten in gleicher Bedeutung gebracht werden sei. Zum Beweis dient folgende Stelle des *Johannis Stellae* in seinen *Annalibus Genuensibus* ad a. 1428, bei dem *Muratorio* in *Scriptor. rerum Italicat.*, Tomo XVII. col. 1300. A. „*Anno Do- mini MCCCCXXVIII. die Sabbati XXVIII. Februarii mensis, Reverendissimus in Christo Pater Dominus Bartholomaeus de la Capra de Cremona, Archiepiscopus Me- diolanensis, delectus ab illustrissimo Duce Mediolani in Gubernatorem patriae Januensis, de versus Savonam* (p. 457) *accedens super Galea nostrae Custodiae appulit Januam circa horum XX. et propter rapacitatem Boreae, ad molem portus nimium conflantis descendit ad Scalettam Darsinae cum eius honorabili Comitiva, ac Civibus septem insignibus sibi praemissis ad obviam nocte praecedenti versus Savonam.*“

Alles dieses bisher beigebrachte mag nun zu Aufklärung des Ursprungs der Ursachen, warum den *Levantischen* See- und Handelsplätzen der Name: *Echelles du Levant* in der *französischen Sprache* beigelegt worden, hinreichend genug sein.

Ich würde vielleicht den meisten Lesern dieser gemeinnützigen Blätter einen noch angenehmeren Dienst leisten, wenn ich von diesen sogenannten *Echelles du Levant*, und dem Handel, so von einigen Nationen daselbst getrieben wird, eine umständliche und zuverlässige Nachricht erteilen würde. Da es mir aber dermalen an der hiezu benötigten Masse mangelt; so will ich nur noch kürzlich mit ein paar Worten etwas davon einfließen lassen.

Savary bemerkt in der oben angeführten Stelle, daß das Wort Echelle so viel bedeute, als ein Seehafen, oder Stapelstadt an dem Mittelländischen Meere in der Levante, woselbst die europäischen Kaufleute (p. 458) besonders die Franzosen, Engländer, Holländer und Italiäner, eigene Konsuls und Kommissionsär, welche in der Landessprache Coagis genannt werden, halten, daselbst ihre Warenlager und Comptoirs haben, ordentlicher Weise alle Jahre einige Schiffe mit Waren, so sich für die Levante schicken, dahin absenden und dagegen wieder andere Waren so daselbst wachsen, oder fabriziert, oder aus den inneren Teilen des Landes dahin gebracht werden, nach Europa zurück bringen.

Die vornehmsten dieser Echelles du Levant, und wo der stärkste Handel wird, sind: 1) Smyrna, 2) Alexandrette, 3) Aleppo, 4) Seyde, 5) die Insel Cypem, 6) Echelle neuve, 7) Angora, 8) Bechazar, 9) Salee, 10) Constantinopel, 11) Alexandria, 12) Rosette, 13) Cairo, 14) Le Bastion de France, 15) Tunis, 16) Algier, 17) Tripoli di Siria, 18) Tripolis in Barbarey, 19) Napoli di Romania, 20) die Halbinsel Morea, 21) die Insel Negroponte, 22) die Insel Candia, 23) Durazzo, 24) Zea, 25) die Insel Naxis und Paros, 26) die Insel Tine und Miconi, und 27) die übrigen beträchtlichsten Inseln des Archipelagus.

* Einige wollen nun zwar zu diesen Echelles du Levant auch noch zwei oder drei Seehäfen der Königreiche Fetz, Marocco und Tre-(p. 459) meses rechnen, weil aber dieselbe fast insgesamt jenseits der Straße von Gibraltar an dem Großen Ocean liegen; so wird ihnen von den meisten Negocianten der Name und die Qualität der Echelles verweigert.

Die meisten nach diesen Levantischen Seeplätzen handelnden europäischen Nationen, besonders die Engländer, Franzosen und Holländer, halten daselbst ihre Konsuls, Vice-Konsuls, Agenten oder Kommissionärs, wovon die eine sich das Beste der Nation überhaupt angelegen sein lassen, die anderen aber sich um das Kommerzium der Particuliers bekümmern. Hiernächst hat an diesen Orten eine jede Nation, und an manchen bisweilen ein jeder Kaufmann seine Magazine und Vorrathshäuser, um daselbst sowohl die aus Europa kommenden Waren bis zu ihrem Vertrieb, als auch die in der Levante eingehandelten Waren bis zu ihrer Abschickung nieder zu legen.

Dieser Handel nach den Echelles du Levant ist sehr vorteilhaft und einträglich, aber ein Kaufmann allein ist nicht leicht im Stande, solchen zu bestreiten, weil ein großer Fond dazu gehört, daher in Frankreich Engel- und Holland, auch Italien sich einige Kaufleute mit einander assoziieren, oder sogenannte (p. 460) Handlungs-Kompanien auf beständig, oder auf einige Jahre miteinander errichten. Der beste und größte Vorteil ist in dem dortigen Handel durch das sogenannte Fraquieren, bisweilen auf eine unerwartete Art, zu machen. Weil aber die Coagis oder Kommissionärs, welche die Kaufleute daselbst halten, gemeinlich mehr auf ihren eigenen, als ihrer Prinzipalen Vorteil sehen; so ist am ratsamsten, daß einer aus der Handlungsgesellschaft seinen beständigen Aufenthalt in der Levante nimmt, wie dieses die Engländer, Holländer und Italiäner zu tun pflegen.

Die Franzosen treiben vornehmlich aus Marseille ihren Handel nach der Levante, und schicken jährlich etwa 10. Schiffe, und 4. Barquen oder Polackers bloß allein nach Smyrna. Aus Italien handeln vornehmlich die Einwohner von Venedig und Livorno dahin. Die Engländer pflegen ihre Schiffe unter einer Bedeckung von ein paar Kriegsschiffen abzufertigen, und treiben den stärksten Handel mit ihren Tüchern, welche die Türken wegen ihrer Dauerhaftigkeit allen anderen vorziehen. Endlich die Holländer haben den Handel nach der Levante erst im vorigen Jahrhundert in rechten Gang gebracht, und vertreiben daselbst viele Spezereien.

(p. 461) Übrigens will ich die Leser auf das vorhin gerühmten Savary Dictionnaire de Commerce T. II. col. 196. sq. und Tomo IV. col. 534.—663., wie auch auf dessen Parfait Negociant, P. II. L. V., welcher in oben angeführter Pariser Ausgabe den Tomum V. des Dictionnaire de Commerce ausmacht, p. 383. 430., ferner auf des Mr. de Tournefort Relation d'un Voyage du Levant verweisen.

Beschreibung

Kurzgefasste Beschreibung der Handlung der vornehmsten europäischen Staaten. Liegnitz und Leipzig, in der David Siegertischen Buchhandlung, 1778—1779. 2 Tle. 510 p.; 30—120 p.

1. Teil: Von der Handlung der vereinigten Niederlande.

(p. 36) §. 14. Unter der Handlung nach der Levante versteht man die Handlung nach den Häfen am Mittelländischen Meer, die der Botmäßigkeit der Türken unterworfen sind, also nach Griechenland, nach dem Archipelagus, nach der europäischen und asiatischen Türkei, wie auch nach Egypten. Ehemals war diese Handlung für die Europäer sehr wichtig, weil der ostindische Handel damit verbunden war; und weil Venedig diesen Handel beinahe allein trieb, so war Venedig dadurch zu dem großen Ansehen gekommen, darin es vormals stand. Ohnerachtet aber der ostindische Handel durch die von den Portugiesen entdeckte Fahrt um Afrika von dem Handel nach der Levante abgerissen ist, so bleibt dieser doch noch immer wichtig genug, um die Holländer aufzumuntern, auch daran teil zu nehmen. Vor dem siebzehnten Jahrhundert mußten die Holländer diesen Handel unter französischer Flagge führen, im Jahr 1612 machten sie aber ihren besonderen Vertrag mit dem Großsultan, und seit der Zeit führen sie diesen Handel in ihrem eigenen Namen.

Die Handlung nach der Levante wurde bald so ansehnlich, daß die Generalstaaten eine besondere Kammer errichteten, die alles dasjenige, was die Handlung und Schifffahrt auf dem Mittelländischen Meer und nach der Levante angeht, unter ihrer Aufsicht hat. Die Kammer besteht aus acht Aufsehern, einem Sekretär und einem, der die Schiffe durchsucht. Sie muß darauf sehen, daß den Verordnungen der Generalstaaten, die in Absicht auf diesen Handelszweig gegeben sind, nachgelebt wird, sie entscheidet alle Streitigkeiten, die dieses Handels und dieser Schifffahrt wegen entstehen, sie spricht die Generalstaaten um die etwaige Be-(p. 37) deckung von Kriegsschiffen an, die den Kauffarteschiffen mitgegeben werden soll, sie erwählt endlich mit Genehmigung der Generalstaaten alle Konsuls, die in den Handelsplätzen der Levante angesetzt werden. Außer allen diesen Konsuls unterhalten die Generalstaaten beständig einen Abgesandten bei der Pforte, der seinen Gehalt zum Teil von der Kammer bekommt. Die Kammer ist auch verbunden, von Zeit zu Zeit Geschenke an die vornehmsten Staatsbedienten der Pforte zu übermachen. Um alle diese Unkosten zu bestreiten, erhebt die Kammer von jedem Schiff, das nach der Mittelländischen See gehet, so viel Gulden, als es Kommerzlasten enthält, und eben so viel von jedem Schiff, das zuerst kommt, desgleichen zwei vom Hundert von allen aus Smirna und Aleppo kommenden Waren.

Die Generalstaaten haben verschiedene Verordnungen in Absicht des Handels nach der Levante bekannt gemacht, die hauptsächlich die Vorsicht vorschreiben, die in Absicht der Seeräuber zu nehmen ist, und verschiedene Waren nach Algier, Tunis, Tripoli und Salee zu führen untersagen.

Smirna ist die vorzüglichste Handelsstadt in der Levante. Die Holländer holen daher Seide, Kattun, Kameelhaare, Rhabarber, Gummi, vielerlei Spezereiwaren, türkischen Saffian, Baumwolle, Korinten, Mastix, Ziegenhaar von Angora, Opium, Senesblätter, Kaffee, Wachs, Alaun, Rosinen, feine Wolle, Büffelhäute, Safran, Galläpfel, Pottasche, Anies, Fußteppiche und so weiter. Die Holländer führen dahin Tücher, Gewürze, Koschenille, Indig, Quecksilber, Draht, Stahl, Zinn, Blei, Lasurstein, Zucker, Zinnober, Kampesche- und Brasilienholz, Juchten und so weiter. Die Holländer führen auch Piaster und Löwentaler nach der Levante wel-(p.38) che letztere eine in Holland geschlagene, und wegen des darauf geprägten Wapens der holländischen Republik von den Türken Löwentaler genannte Münze sind, die zwei und vierzig holländische Stüber gilt.

Nach Konstantinopel gehen eben die Waren als nach Smirna, besonders aber eine Menge wohl ausgesuchter Tücher. Man holt daselbst eben die Waren als in Smirna.

Nach Aleppo, Alexandria und Kairo gehen die nähnlichen Waren, wie nach Smirna. Man erhält auch daher die vorhin angezeigten Produkten und Waren, außer daß man aus Egypten auch noch den Salmiak bekommt.

Die Holländer haben bei dieser Handlung nach der Levante beinahe keinen anderen Gewinn, als den sie durch den Verkauf der aus der Levante gebrachten Waren machen. Denn da die Tücher fast die einzige Ware sind, woran die nach der Levante handelnden Kaufleute einen guten Gewinn haben, die holländischen Tücher aber

acht bis zehn vom Hundert teurer sind als die französischen: so müssen sie hierbei den kürzeren ziehen. Jedoch kommen die holländischen Kaufleute noch besser weg als die englischen, weil diesen es durch eine Parlamentsverordnung verboten ist, französische Tücher in die Levante zu führen, dieses aber jenen freisteht.

Übrigens, obgleich der Handel nach der Levante unter der Aufsicht einer besonderen Kammer steht, und durch gewisse Verordnungen die Art und Weise vorgeschrieben ist, wie er geführt werden soll, so ist er doch jedermann frei, und es haben weder einzelne Personen, noch etwa eine besondere Gesellschaft, das ausschließende Recht zu diesem Handel.

Von der Handlung Großbritanniens und Irlands.

(p. 115). §. 13. Der Handel nach der Levante wurde ehedessen von den Engländern unter dem Schutz und der Aufsicht einer Gesellschaft geführt, die die Türkische hieß. Diese Gesellschaft hatte zwar keinen gemeinschaftlichen Fond, es mußte aber jedermann, der nach der Levante handeln wollte, sich für eine gewisse Summe Geldes bei ihr einkaufen; er mußte sich gewissen von der Gesellschaft vorgeschriebenen Regeln unterwerfen, und unter anderen versprechen, bloß für eigene Rechnung zu handeln, und seine Geschäfte in der Türkei niemanden als einem Mitglied oder Faktor der Gesellschaft anzuvertrauen, er mußte überdem gewisse Abgaben von seinen Waren an die Gesellschaft entrichten, die zu Beförderung der gemeinschaftlichen Wohlfahrt angewendet werden sollten. Die Waren, die die Mitglieder dieser Gesellschaft nach der Türkei schickten, bestanden in Blei, Zinn, Tüchern, Halbtuch, Stahlwaren, Uhren, Schießgewehr, allerhand Tischlerarbeit, Taback, (p. 116) Zucker, Rum. Die Hauptsache hievon waren immer die Tücher. Die Engländer bekamen aber hierin an den Franzosen einen mächtigen Nebenbuhler, die mit ihren Tüchern wohlfeiler waren, sich bei Verfertigung derselben sehr nach dem Geschmack der Türken bequerten, und folglich in der Türkei großen Beifall fanden. Die Engländer, die daher sonst jährlich über zwei tausend Ballen abgesetzt hatten, wurden jetzt kaum vierhundert los. Das Parlament, aufmerksam auf den Verfall dieser wichtigen Handlung, glaubte, daß die durch die türkische Gesellschaft gemachten Einschränkungen zum Teil mit daran Schuld wären, und gab daher im Jahre 1754 die Handlung nach der Levante gegen Abführung einer sehr kleinen Abgabe an die Gesellschaft (nämlich von zwanzig Pfunden Sterling, die ein für allemal gegeben werden) gänzlich frei. Dieses hatte aber beinahe keine andere Wirkung, als daß sich ein englisches Haus zu Konstantinopel setzte, und daselbst seine Handlung mit französischen Tüchern führte. Dadurch wurde also eine neue Parlamentsverordnung veranlaßt, worin den Engländern verboten wurde, französische Tücher und Waren nach der Levante zu führen. Gleichwie aber durch alle diese Verordnungen weder die englischen Tücher wohlfeiler, noch die französischen teuer werden, so ist auch der Absatz der englischen Waren in der Levante dadurch nicht sonderlich vermehrt worden, und es ist daher die englische Handlung nach der Levante noch nicht wieder in den blühenden Umständen, darin sie vormals gewesen ist.

Die Rückladung der Engländer besteht vornehmlich in roher Seide, Baumwolle, Teppichen, Mandeln, Rosinen, Feigen, Datteln, Kaffee, in (p. 117) dem sogenannten Kamelhaar, türkischen Garn, Leder, Apothekerwaren, und so weiter.

Ungeachtet der Abnahme dieses Handlungszweiges wollen doch viele versichern, daß England noch jetzt unmittelbar vierhundert tausend Pfund Sterling dabei gewinnt. Mittelbar gewinnt England unstreitig mehr, weil es lauter verarbeitete Waren nach der Türkei schickt, und fast nichts als rohe Waren daher nimmt, die es erst zubereitet, und woran es also die Handarbeit verdient.

Von der Handlung Frankreichs.

(p. 229) §. 12. Der Handel nach der Levante geschieht in Frankreich lediglich durch Marseille. Es war auch ehemals eine besondere Gesellschaft von Kaufleuten aus Paris, Lion und Marseille, die das ausschließende Recht hatten nach der Levante zu handeln. Diese Gesellschaft ist aber eingegangen, und es steht die Handlung nach der Levante allen französischen Schiffen frei. Marseille hat indessen verschiedene Vorzüge, und deshalb bleibt der Sitz der levantischen Handlung daselbst. Auch ist einmal eine Zeit gewesen, wo die Franzosen nebst den Italienern diese Handlung allein hatten, nun müssen sie sie aber mit den Engländern und Holländern teilen.

Frankreich schickt dreierlei Waren nach der Levante. Waren zuerst, die eigentümliche Produkte oder in Frankreich verfertigte Waren sind, dahin gehören Tücher, Halbtücher, Sarsche, seidene Zeuge, Grünspan, Papier, allerhand wohlriechende Öle

und Wasser, etwas Pelzwerk, Fayencegefäße, in Paris gesetzte und eingefasste Juwelen und Edelsteine, Uhren, Blei, blecherne Waren (p. 230) und dergleichen. Zweitens schickt Frankreich Waren dahin, die Produkte seiner Kolonien sind, dahin gehören Schildplatten, Ingwer, Zucker, Indig und Kaffee. Drittens schickt Frankreich Waren nach der Levante, die es selbst aus anderen Ländern holt, als allerhand Gewürze, Farbbehölzert, Koschenille, Quecksilber, Korallen, Blei und Zinn. Alle diese Waren zusammen genommen sollen jährlich siebzehn Millionen Livres an Wert betragen, und von dieser Summe macht der Wert der ausgeführten Tücher mehr als die Hälfte aus. Vielleicht wundert sich mancher, daß unter diesen Waren Kaffee mit vorkommt, weil bekannt ist, daß die Türken selbst Kaffee ausführen. Allein weil der sogenannte levantische Kaffee sehr teuer ist, so findet der französische wohlfeilere anjetzt dort guten Abgang, ja die Türken verfälschen die arabischen Bohnen schon mit den französischen, daher der echte levantische Kaffee nicht mehr aus der Türkei, sondern aus Mokka mit den ostindischen Schiffen herzugeführt werden muß.

Ebenso kann man auch die Waren, die Frankreich aus der Levante abholt, in drei Gattungen abteilen. Die erste Gattung enthält die Produkte Asiens und der Türkei, die ohne weitere Zubereitung bei den Europäern verbraucht werden. Dahin gehört Reis, Getreide, Rosinen, Käse, cyprischer Wein, Wachs, Schwämme, Sennesblätter, Rhabarber und andere Apothekerwaren. Die zweite Gattung, enthält solche rohe Materien, die in Frankreich hernach bearbeitet werden, und dahin rechne ich Seide, Wolle, Baumwolle, baumwollenes Garn, Kameelgarn, Pferdehaare, Büffelhäute, Buchsbaumholz Öl und Asche, die zu den Seifensiedereien gebraucht werden, wie auch Galläpfel, Alaun und Vitriol. Zur dritten Gattung gehören (p. 231) die Fabrikwaren aus der Levante und dahin rechne ich allerhand grobe wollene und baumwollene Zeuge, Saffian, Schagrin, Nesseltuch, seidene und baumwollene Schnupftücher, türkische und persische Tapeten, und so weiter. Man schätzt den Wert von diesen zurückkommenden Waren auf zwei und zwanzig bis drei und zwanzig Millionen Livres; indessen besteht der größte Teil dieser Waren in rohen Materien, als Seide, Baumwolle und Kameelgarn, die hernach noch weiter in Frankreich verarbeitet werden.

Bei Beschreibung der Handlung von England habe ich schon angezeigt, daß die Franzosen anjetzt seit verschiedenen Jahren das Übergewicht über die Engländer in der Levante erhalten haben, und wahrscheinlich werden sie dieses auch fernerhin behaupten.

Von der Handlung des Russischen Reichs.

(p. 492) §. 10. Die Russen haben sich in dem letzten Friedensschluß mit den Türken die freie Schifffahrt auf dem Schwarzen Meere und eine freie Schifffahrt von da in das Mittelländische Meer ausbedungen. Es müssen also die Russen die Absicht haben, einen Seehandel mit den Türken, nach der Levante, nach Griechenland, nach Italien und so weiter von dem Schwarzen Meer aus zu unterhalten. Die Zeitungen haben auch schon verschiedene mal die Ankunft russischer Schiffe in den türkischen Häfen angezeigt, indessen scheint mir dieser Handlungsweig noch nicht recht gegründet zu sein. Ich will hier nicht einmal auf die politische Sicherheit sehen, die bis jetzt noch nicht groß gewesen ist, und die anjetzt, da ich dieses schreibe (im Jahre 1777) durch neue zwischen den Höfen von Petersburg und Konstantinopel entstandene Uneinigkeiten sehr geschwächt zu sein scheint; sondern ich will bloß die Kaufleute und (p. 493) die Handlung selbst betrachten. Noch fehlt es an Kaufleuten, an Schiffen, an Magazinen, noch sind die Flüsse, die nach dem Schwarzen Meer gehen, nicht schiffbar genug, noch sind die dahin leitenden Landstraßen nicht recht gangbar. Kurz, bis jetzt ist nur noch die Möglichkeit da, daß Rußland einen großen Handel in dem Schwarzen und Mittelländischen Meer haben kann.

Bleibt aber Ruhe und Friede, wird Rußland fernerhin von Regenten beherrscht, die den Geist und die Tugenden einer Katharina haben, und wird der dort zu errichtenden Handlung anfänglich alle nur mögliche Freiheit gegeben, so darf man nicht einen Augenblick zweifeln, daß die russische Handlung auch dem Schwarzen Meer wichtig und erheblich werden wird. Die südlichen Nationen Europas werden in Zukunft die russischen Waren, die sie anjetzt durch die Holländer und Hamburger erhalten, selbst von den Russen vermittelst des Schwarzen Meeres bekommen oder holen, und was Rußland in Zukunft von spanischen, portugiesischen und italienischen Waren braucht, wird es durch seine Schiffe über das Schwarze Meer abholen. Wenn alsdenn noch gute und hinlängliche Kanäle geführt würden, um die Kaspische See, das Schwarze Meer, die Ostsee und das Weisse Meer

vollends zusammen zu verbinden (dem Anfang nach ist es schon geschehen) und wenn man also dadurch in den Stand gesetzt würde, von Archangel bis nach Asow und von Petersburg bis nach Astrachan auf dem Wasser zu fahren, so würde Rußland einen sehr großen Teil des europäischen und asiatischen Handels in sich vereinigen.

Ob aber dieser Handel von Seiten der Russen tätiger werden wird, als ihr Handel auf der Ostsee und dem Weißen Meer, oder ob er eben so wie (p. 494) dieser von andern Nationen, zum Beispiel von den Engländern, Holländern, Venetianern, vielleicht auch von den Österreichern wird geführt werden, das steht noch zu erwarten. Jetzt sind, wie gesagt, nur noch wenig besondere Umstände von diesem Handel anzuführen.

2. Teil: Von der Handlung der Republik Venedig.

(p. 162) §. 3. ... An der Handlung nach der Levante hat Venedig noch einen beträchtlichen Anteil. Diese Handlung wird teils von ihnen selbst geführt, teils kommen auch sehr viel türkische und armenische Kaufleute nach Venedig. Die Waren, die von Venedig nach der Türkei gehen, sind hauptsächlich Tücher, das seidene, reiche mit Gold und Silber durchwirkte Stoffe und Dammaste, welche Waren dort noch einen guten Absatz finden, und von den Türken gemeinhin noch den englischen und französischen Waren vorgezogen werden. Venedig zieht dagegen aus der Türkei alle Arten von levantischen Waren, die es hernach teils selbst braucht, teils wieder an andere Nationen verhandelt. Die Türken und Armenier bringen ihre Waren teils auf eigenen, teils auf venetianischen, teils auf englischen, holländischen und dänischen Schiffen nach Venedig, und es ist ihnen ein großes Gebäude in Venedig angewiesen, welches der Türkische Pallast genannt wird, wohin sie ihre Ware bis zum Verkauf niederlegen können, zurück nehmen sie größtenteils Tücher.

Von der Handlung der dem Österreichischen Hause unterworfenen Staaten.

(p. 195) §. 3. ... Ungarn hat darin eine sehr nachteilige Lage, daß es durch keinen schiffbaren Fluß mit dem Weltmeer Zusammenhang hat. Dadurch wird diesem Land der auswärtige Absatz seiner Produkten erschwert und es kann keinen rechten Anteil an dem europäischen Handel nehmen. Es fließt zwar die Donau durch ganz Ungarn, die Donau ist durchaus schiffbar, und die Donau ergießt sich in das Schwarze Meer, welches mit der Mittelländischen See zusammenhängt. Allein außerdem, daß die Türken bisher fremden Nationen die Schifffahrt auf dem Schwarzen Meer nicht haben erlauben wollen, so bedenke man, daß dieser Strom die Ungarn auf Länder führt, die eben so fruchtbar sind und eben solchen Überfluß an Landesprodukten haben, als Ungarn selbst. Wie sollen sie also dort einen Absatz von ihren Produkten finden? Indessen kann diese Seite doch noch für Ungarn wichtig werden, wenn die Russen wirklich eine gewisse Art von ordentlicher Handlung an den Küsten des Schwarzen Meeres werden errichtet haben.

§. 4. Siebenbürgen hat beinahe die nämlichen Produkte an Metallen, Mineralien, Tieren und Gewächsen als Ungarn. Der Handel dieses Landes bedeutet aber auch nicht viel. Die siebenbürgischen Kaufleute kommen jährlich nach Leipzig und kaufen sich daselbst die Waren ein, deren ihre Landesleute benötigt sind, und die hauptsächlich in wollenen Waren und in allerhand Handwerkzeug bestehen. Eben (p. 196) so gehen die Siebenbürgen nach der Türkei, und holen sich daher allerhand türkische Waren. Und mit diesen türkischen und deutschen Waren trieben sie nicht nur in Siebenbürgen selbst Handlung, sondern sie führen wohl auch damit, wenn sie ihre Vorteile dabei sehen, einen Zwischenhandel. ...

(p. 211). §. 12. Die Handlung in Österreich ist überhaupt ansehnlich, und Wien insonderheit ist der Mittelpunkt, wo sich die Geschäfte vereinigen. Wien unterhält eine starke Handlung mit Ungarn, der Türkei, Italien, den Niederlanden, dem Reich, Hamburg, Böhmen und Mähren. Die vornehmsten Waren, die Wien ausführt, sind Quecksilber, das aus Ungarn und von Idria dahin gebracht wird, Kupfer aus Ungarn, ungarisches Leder, das entweder in Wien oder in Presburg zubereitet ist, Safran, ungarische sowohl als österreichische Weine, und andere Artikel mehr. Nach Wien gehen allerhand seidene und wollene Fabrikwaren, da nämlich die Einfuhr davon anjetzt wieder erlaubt ist, ostindische Musseline und Zilge, Leinwand, Getreide, feine Weine aus Frankreich und Italien, Rhein- und Moslerweine aus dem Reich; Gewürz- und Spezereiwaren; Ochsen und Schweine, wie auch viel Flü-

gelwerk aus Ungarn; gesalzene und getrocknete Fische aus den Niederlanden und von Hamburg; sehr viel türkische Waren aus der Türkei, und so weiter. Die Handlung nach der Levante ist sehr beträchtlich und wird teils zu Lande durch Ungarn, teils zu Wasser über Trieste geführt. Man schickt dahin Glaswaren, grobe Tü- (p. 212) cher und wollene Zeuge, hölzerne Waren, Nürnberger Waren und Spielzeug, Uhren, Schießgewehr, Dosen, Eisen in Stangen, Eisen und Stahlwaren, Messer, Sennen, und viele Taler, die ausdrücklich für die Türkei in Wien geprägt werden. Man rechnet den Wert der jährlich nach der Türkei geschickten Waren auf sechs Millionen Gulden; dagegen nimmt Österreich jährlich von der Türkei allerhand Waren an Baumwolle, Kameelhaare, Kaffee, Spezereien, Apothekerwaren und so weiter, deren Wert auf neun Millionen Gulden geschätzt wird. Die türkische Baumwolle allein beträgt fünf Millionen am Wert, und diese wird teils im Österreichischen verarbeitet, teils weiter verkauft. ...

Businello, P.

Peter Businello, Staatssekretärs der Republik Venedig, historische Nachrichten von der Regierungsart, den Sitten und Gewohnheiten der osmanischen Monarchie. In: Luedeke, Chr. W. Beschreibung des Tuerkischen Reiches nach seiner Religions- und Staatsverfassung. 2. Theil. Leipzig, 1778

Inhalt:

p. 107—110: Von der Handlung der Türken und ihrer Untertanen zu Constantinopel und überhaupt; p. 110—115: Von der Handlung der Venetianer zu Constantinopel; p. 116—118: Von der Handlung der Franzosen; p. 119—121: Von der Handlung der Engländer und Holländer; p. 121—122: Von der Handlung der Moscowiten und der Deutschen; p. 123—124: Von der Handlung der Schweden und Neapolitaner; p. 124—127: Von der Ursache des Verfalls der Ökonomie des osmanischen Reichs.

(p. 107) Von der Handlung der Türken und ihrer Untertanen zu Constantinopel und überhaupt.

Ich schreibe von der Handlung einer Materie, die zu meinem Ministerialzwecke nicht gehört und die ich auch nicht erlernt habe. Ich verspreche demnach keine kaufmännische Einsichten in das Innere der Handlung, welches ich den Handelsleuten überlasse. Mir genügt solche Nachrichten hievon zu geben, die meinen allgemeinen Bestimmungen gemäß sind, und die ich von alten, ehrlichen und erfahrenen Kaufleuten habe erlernen können. Ich werde also etwas melden von den Quellen dieser Handlung, von der Beschaffenheit des Aufwands und der Effekten, von der Eigenschaft und dem verschiedenen Preise der Tücher, der Güte und dem Ansehen der Manufakturen. Ich werde auch noch etwas von den zufälligen Bestimmungen und der Beschaffenheit der Personen sagen, durch deren Hände die Handlung geht.

Hier werde ich anfangen, von der Handlung zu reden, so die Türken und die ihnen unterworfenen Nationen allhier treiben. In dem folgenden werde ich von den europäischen Nationen und ihrer Handlung reden. Die (p. 108) Türken handeln sehr selten in fremden Ländern, denn sie können sich mit der Fruchtbarkeit ihrer weitläufigen Reiche und Provinzen begnügen. Folglich haben die Türken eine gedoppelte Art von Handlung. Die eine ist die Handlung auf dem Schwarzen Meere, welche sie mit Saiken, Voliken und anderen kleinen Schiffen treiben. Ihre Ladung ist verschieden, nach den verschiedenen Gegenständen, die sie an den Ufern dieses Meeres holen, und nach der Verschiedenheit der Örter, wo sie die Waren laden. An der Seite von Asien, und besonders in der Nachbarschaft des Flusses Phasis, laden sie bloß Holz. An der europäischen Küste holen sie Steinkohlen; und an den entfernteren Gegenden gegen die Donau laden sie Getreide, Wachs und Vieh.

Da die Krim an Leder, kleinem Viehe, Wachse, Honig, Butter und Getreide einen Überfluß hat, so machen sie da ihre Ladungen zu so vorteilhaften Preisen, daß die Handelsleute, die diesem Ast der Handlung nachgehen, sich ungemein dabei bereichern. Die andere beträchtlichere und ergiebige Handlung geschieht auf der Mittelländischen See mit Schiffen, die man Kaike nennt. Die Spezereien und Kaffee werden auf dem Roten Meere nach Suez gebracht. Hier werden damit Kameele beladen, die sie nach Kairo bringen. Von dieser Stadt bringt man die Waren auf großen Barken auf dem Nil nach Rosetto und Damiate, allwo sie auf größere Schiffe geladen werden. An anderen abgemeldeten Produkten hat Ägypten einen Überfluß.

Die Tücher, deren sich die gemeinen Leute bedienen, und wovon größtenteils auch die Miliz gekleidet wird, werden in Salonike bereitet, wovon sie auch den Namen haben. Bessere und feinere arbeitet man zu Constantinopel. Die Kamelotte werden in der Nachbarschaft von Angora verarbeitet, einem Lande, das sehr feine Wolle oder vielmehr das feinste Haar von Ziegenböcken, (p. 109) seidene Bänder und andere Manufakturen dieser Art hat. Auf der Insel, besonders in der Stad Scio, werden Sachen von Baumwolle und Seide, hauptsächlich aber Sachen von Baumwolle zu Alexandria und auf der Insel Cypern bearbeitet. Segeltücher für die Schiffe und Leinwand für die Armee werden in verschiedenen Ländern, diejenigen aber, die zum Gebrauche der Flotte erfordert werden, in Sifanto, einer Insel im Archipel, verfertigt, welche sie alle Jahre auf Rechnung ihres Tributs liefert.

Der Preis solcher Waren und Manufakturen wird gemeinlich durch die Gewohnheit und Gedenkungsart der türkischen Kaufleute bestimmt, welche doch meistens mit einem mittelmäßigen Gewinne zufrieden sind. Bei allen kaufmännischen Kontrakten wird nach Piastern gerechnet, wovon eine jede nach unserer¹ Münze ungefähr 6 Lire ausmacht. Die Türken schränken sich demnach bei ihrer Handlung bloß auf den Transport ihrer natürlichen Produkte und Manufakturen von einem Lande zum anderen ein, und sie sind mit einem geringeren Profit zufrieden, dagegen sie auch weniger wagen.

Unter den türkischen Untertanen legen sich viele von den Griechen auf die Handlung des Schwarzen Meers, und es sind viele hundert Saiken und Griechen besetzt, die sich mit dieser Handlung beschäftigen. Die anderen Griechen legen sich auf Künste und andere Äste der Handlung; sie handeln auch in europäischen Ländern mit solchen Produkten, die ich anführen will, wenn ich von jenen Nationen sprechen werde.

Die Armenier wagen sich nicht allzuviel zu See. Ihre stärkste Handlung besteht in kostbaren Steinen, welche sie roh von den Europäern kaufen, hernach nach orientalischem Geschmack bereiten und fassen lassen, und dabei große Summen gewinnen.

Auch die Juden beschäftigen sich nicht viel mit der Schifffahrt: sie wagen aber doch große Kapitalen im Seehandel, den sie mit allen Nationen in Europa treiben. Viele von ihnen legen sich auf die Arzneiwissenschaft mit Erlaubnis des Hekjym-Baschy, von welchem alle Ärzte abhängen. Die wenigen ausgenommen, die in den Diensten auswärtiger Gesandten stehen. Sehr viele derselben finden ihren guten Nutzen dabei, Mäkler bei anderen Kaufleuten zu sein. Denn Kraft eines Privilegii kann niemand außer ihnen zu Constantinopel Mäkler sein. Die europäischen Kaufleute haben schon oft getrachtet, sich so beschwerliche Leute vom Halse zu schaffen, sie haben auch zu Zeiten eine Weile Ruhe von ihnen gehabt. Da aber die Juden die Minister bei Hofe auf ihrer Seite haben, mit welchen sie in großer Vertraulichkeit leben, so mußten sie dieselben von neuem zu ihren Handlungsgeschäften zulassen.

Auch die Persianer trieben ehemals zu Constantinopel eine reiche und einträgliche Handlung. Der Chan oder das Niederlagshaus derselben, wo sie wohnen und ihre Waren in Verwahrung haben, ist eines von den schönsten Gebäuden des Landes. Indianische Stoffe, baumwollene Tücher, Seidenwaren von allerlei Gattungen waren die Hauptartikel dieser reichen Handlung. Heut zu Tage bedeutet sie nicht viel. Der langwierige Krieg zwischen beiden Reichen unterbrach die Reisen der großen Karavannen, welche alle Jahre aus Persien kamen.

(p. 110) Von der Handlung der Venetianer zu Constantinopel Weil die Venetianer als die ältesten Kaufleute in diesem Lande angesehen werden, will ich von ihrer Handlung zuerst vor allen anderen Nationen in Europa reden. (p. 111) Diese ist heutzutage durch unendliche Zufälle merklich geschwächt. Es sind viele Unordnungen eingeschlichen, welche derselben einen großen Stoß gegeben haben. So viele mit den Türken geführte Kriege, die oft so lange Jahre hindurch währten, haben sie unterbrochen und gehemmt. Andere Nationen haben diese Gelegenheit benützt, und den Verlust der Venetianer zu ihrem eigenen Vorteil angewandt. Engländer, Holländer, Franzosen und andere, haben sich in den Besitz der Ernte gesetzt und einen großen Teil der Güter an sich gezogen, die viele Jahrhunderte über durch die Hände der Venetianer gingen.

Hierzu halfen die in ihren Ländern angelegten Fabriken, vornehmlich die Tuchfabriken, welche die Franzosen durch die guten und wohlfeilen Preise beförderten. Ihre seidenen Zeuge empfahlen sich durch die Schönheit und durch die guten Farben, welche ihnen ein schönes Ansehen geben. Auch die Spiegel- und Kristallfabriken nicht nur in Frankreich, sondern auch in England und Deutschland haben der venetianischen Handlung großen Nachteil gebracht. Am meisten aber schadete ihr die Schifffahrt, welche die Portugiesen und Hol-

¹ d. i. nach venetianischer. Wie sie und alle türkische Münzen nach Dukaten berechnet werden, davon kann man meine Beschreibung § 41. nachsehen.

länder mit so gutem Erfolge nach Ostindien versuchten. Denn da diese Nationen nun un mittelbar mit den Einwohnern dieser Küsten handelten, so entzogen sie den venetianischen Kaufleuten, welche vormals durch die Verbreitung solcher Waren unendlich viel gewonnen haben, die schätzbarsten und verkäuflichsten Effekten von Spezereien.

Heut zu Tage besteht die meiste Handlung der Venetianer in goldenen und seidenen Tüchern, die man Dan:aste nennt. Diese erhalten sich noch immer in einigem Ansehen, und werden auch denen vorgezogen, die man gemacht hat, um die venetianischen Damaste herabzusetzen. (p. 112) Es ist unglücklich, wie stark der Absatz davon bei den Türken für ihre Familien ist¹.

Die venetianischen Tücher werden noch hochgeschätzt; der Absatz davon aber wäre weit größer, wenn der Preis derselben nicht zu hoch wäre. Diejenigen Türken, welche sparen wollen, sind mehr für englische und holländische Tücher geneigt. Die sparsamsten kaufen französische Tücher, weil sie in die Augen fallen, wegen ihrer gemengten Farben gefallen, und um einen sehr leidlichen Preis können gekauft werden.

Die Türken haben es versucht, Fabriken von Tuch, Draps d'or, Seide u. dgl. in der Hauptstadt und an anderen Orten einzuführen, um hiedurch anderen Nationen zu schaden, und die starken Summen Geld, die jährlich aus ihrem Lande gehen, im Lande zu lassen. Sie haben sich viel Mühe gegeben, und viel Geld aufgewandt. Aber ihr Vorhaben schlug fehl, entweder aus Unerfahrenheit der Meister, oder weil die Himmelsgegend und das Wasser nicht dazu taugten.

Es wurden für Gold und Seidenstoffe und für den Sammet viele Spinnhäuser und Weberstühle, teils zu Constantinopel, teils zu Bursa, teils auf Scio angelegt. Die Manufakturen, die man da macht sind auch ganz erträglich. Aber sie reichen nicht an die venetianischen weder im Glanze und in der Schönheit, noch in der Anordnung und Lebhaftigkeit der Farben. Ihr Absatz ist also gegen jene sehr gering.

Außer dem Tuch und Seidenstoffen gehören noch mehrere Artikel zum Aktivhandel der Venetianer in Constantinopel. Geldkonstanten, Glas, Mützen, Papier, Apothekerwaren, verarbeitetes Wachs, eingemachte (p. 113) Sachen und andere Dinge befördern eine ergiebige Handlung, die nicht zu verachten ist.

Von den Türken nehmen die Venetianer dagegen Leder, Wolle, Baumwolle, unreines Wachs, gedörrt Fleisch, Puder, Öl von Candia u. dgl. hauptsächlich aber Kaffee. Man kann nicht genau bestimmen, wie viel das Tuch, die Damaste, die Seidenwaren und andere Effekten betragen mögen, die von Venedig nach der Levante gehen, so wenig, als was die Waren betragen, die aus der Levante nach Venedig gehen. Denn das ist sehr veränderlich und hängt von allerlei Verbindungen, vom größeren oder geringeren Überflusse, von der Feinheit und Beschaffenheit der Arbeit, und vornehmlich auch von den Auflagen, Unkosten und der Fracht ab.

Dies sind die äußeren und unvermeidlichen Ursachen, welche der venetianischen Handlung geschadet haben. Ehe ich aber diesen Artikel schließe, muß ich noch etwas von anderen Ursachen sagen, in welche ihr freier Wille einen Einfluß hat, die sie gelassen leiden und entweder nicht achten oder nicht einsehen, ohnerachtet sie ihnen noch viel größeren Nachteil bringen. Nachdem die Venetianer von dieser Handlung durch die vielen Gefahren und den geringen Vorteil abgeschreckt wurden, den sie in Ansehung der vorigen Zeiten daraus zogen, und nach und nach durch ihren Reichtum und andere Bequemlichkeiten nachlässig wurden, so überließen sie ihre Geschäfte fremden Korrespondenten, denen sie ihre Waren zuschickten, z. B. den Juden, Armeniern, Griechen und Franzosen, welche an der Handlung und dem Nutzen teil nahmen, unter der Verpflichtung, den Verschluß der Waren gut einzuleiten. Sie setzten ihren Korrespondenten eine sichere Provision fürs Hundert vom Kapital fest, ja sie überließen ihnen auch das, was sie etwa über die bestimmten Preise noch mehr gewinnen konnten.

(p. 114). So groß der Vorteil war, den sie für ihre Mühe zogen, so genügte den Korrespondenten doch daran noch nicht, sie wollten noch mehr gewinnen, und gebrauchten das unerlaubte Mittel boshafter Fallimente, so daß viele von den venetianischen Kaufleuten entweder selber fallieren mußten, oder sich doch schwächten, und alle Neigung zu einer solchen Handlung verloren.

Dessen ungeachtet, da die Handlungsartikel alle der venetianischen Nation ganz eigen sind, ohne daß andere Nationen einen Anteil daran haben, da sie vieles kosten und doch sehr geschmeidig sind: so könnte die venetianische Handlung doch wieder aufleben, wenn man, wo möglich, den Preis mäßigte, den Absatz erleichterte, und dazu ehrliche Leute und geborene Venetianer nähme, welche den Handel ordentlich abwarteten, und nicht, wie ich

¹ Herr Griselini hat erst vor einigen Jahren, um diese Handlung zu beleben, ganz neue Desseins für die Damaste gemacht, welche gut aufgefallen sind. Anm. des Hr. Pr. Lebrét.

es bei so vielen mit Mißvergnügen sehe, den ganzen Vorteil an sich zögen, indem sie den venetianischen Kaufleuten ausschweifende Unkosten verursachen, teils die Kosten zu hoch ansetzen, teils die Rechnungen falsch machen, teils die Rückfrachten verzögern.

Ich finde zwei Arten, wie man den betrüglichen Umsturz unserer Handlung vermeiden könnte: erstlich, wenn man in der Levante selbst Häuser anlegte, die eigene Kapitalien haben. Denn, wenn diese selbst ihre Handlung abwarteten, so würden sie der boshafthen Verwaltung der Kaufleute nicht ausgesetzt sein, die doch bloße Kommissarien von ihnen sind. Hernach, wenn man Klassen machte und für jede bestimmte Preise setzte, z. E. Tücher, Spiegel mit goldener Einfassung, Damaste. Von jeder Klasse könnte man drei Gattungen setzen, fein, mittelmäßig, gering. Jeder Gattung könnte man einen gewissen und mit der Beschaffenheit der Ware übereinstimmenden Preis setzen, den man weder zu erhöhen, noch zu mindern verbieten müßte. Eben so müßte man auch die verschiedenen Stempel der Fabrikanten verbieten. (p. 115) Denn mit diesen spielt man doch nur, und sie dienen mehr zur Bosheit der Käufer als zur guten Meinung, die man von einer Ware hat. Ich habe es aus Erfahrung, wie sehr dadurch das Kapital der Handlung leidet. Auf diese Weise würde man nicht nur alle Streitigkeiten heben, sondern auch den Nachstellungen unserer eigenen Kaufleute ein Ziel setzen, da immer einer die Waren des anderen in Miskredit setzt. Sie schließen doppelte Kontrakte, wovon der eine wahr, der andere aber nur vorteilhaftscheinend ist. Sie gestatten den großen Nachteil der Abrechnungen, da alles durch Gegenrechnung verschlungen wird; sie verkaufen und räumen ein, daß die Zahlung erst nach vielen Monaten geschehe.

Allerwenigstens aber wäre eine Aufsicht über diese Kommissionäre nötig, damit man alle Jahre doch die Bilanz über ihre Kasse und den Zustand der Magazine machte, und diese Leute sich nicht die Freiheit nähmen, das Geld, das Eigentümern zugehört, den Einwohnern des Landes auf Interesse zu geben. Denn auf diese Weise ziehen sie allein den Nutzen; der Platz Venedig leidet allemal teils durch die Verzögerung der Rückfrachten, teils und zuweilen auch gar durch den gänzlichen Verlust des Kapitals.

Vor allen Dingen aber wäre nötig, alle Fremden, die sich in die venetianische Handlung gemengt haben, wieder davon auszuschließen und hierrinnen, dem Beispiel aller anderen handelnden Gesellschaften zu folgen. Ich könnte noch vieles sagen von der Beschaffenheit der Spedition venetianischer Waren, von der Zeit, wann die Abschickung geschehen soll, von der Quantität, damit sie den Absatz nicht übersteige. Wenn ich aber über jeden Umstand und jede Unordnung etwas sagen wollte, wodurch unsere Handlung gehemmt wird, so würde ich Dinge sagen müssen, die mir nur allzuverdrießlich sind.

(p. 116) Von der Handlung der Franzosen. Die französische Handlung ist, die reichste und die regelmäßigste. Keine Nation tut es den Franzosen zuvor¹. Man rechnet daß der Ertrag davon jährlich beinahe auf 20 Millionen Realen steige, das eingerechnet, was sie aus Frankreich nach der Levante, und aus der Levante wieder zurückbringen. Aus Frankreich kommen Tücher, seidene Stoffe, Mützen für die Türken, Papier, Zucker, Cochenille, Indigo, goldene Borten oder Tressen und eine Menge anderer Galanteriewaren. Dafür gehen nach Frankreich zurück Getreide, Kaffee, Ziegenhaar, Baumwolle, und vornehmlich Wolle. Dieses sind die Hauptartikel.

Das Tuch ist der ergiebige Zweig ihrer Handlung. Sie bringen Tücher von dreifacher Qualität nach der Türkei: das beste verkaufen sie zu drei Piaster, das mittelmäßige zu 2 1/2 und das geringste zu 2 1/4. Jedoch können die Preise einer Veränderung ausgesetzt sein, wenn im Falle eines Krieges zwischen Frankreich und England die Assekuration zu viel kostet. Der wohlfeile Preis, nicht aber die innere Güte der Tücher macht, daß sie die Türken allen anderen vorziehen. Außerdem macht sie auch die Vermischung der Farben so schön, daß sie sich bisher noch immer ohne Nachteil erhalten haben.

Der größte Vorteil für diese Tücher ist dieser, daß die Türken gewohnt sind, ihre zahlreiche Bedienung, die sie unterhalten, alle Jahre zweimal zu kleiden. Sie erwählen hiezu das französische Tuch, welches gut in die Augen fällt, wenig kostet und mit guten Anstande kann getragen werden. Diese Handlung wird durch bestimmte Personen versehen, welche von der Kammer von Mar- (p. 117) seille abhängen. Sie müssen sich hier eine bestimmte Zeit aufhalten, nach deren Verlaufe sie nach Frankreich zurückgehen und andere in ihre Stelle schicken.

Es kann niemand Tuch verkaufen, ohne daß der französische Gesandte und die gesamte französische Kaufmannschaft Nachricht davon haben. Denn der Verkauf muß in guter Ordnung geschehen und ein gewisses Verhältnis haben: eine Gewohnheit, die nachgeahmt

¹ nämlich in dem levantinischen Handel.

zu werden verdient, weil sie alle Streitigkeiten, Betrügereien und Verfälschungen hemmt, die allemal dem Kapitale der Handlung schädlich sind.

Die Nation hat ihre Kasse, und für jede Balle Tuch fließt eine gewisse Summe Geldes in die Kasse. Diese Last ist aber den Kaufleuten nicht beschwerlich, weil sie aus diesem Zweige der Handlung so großen Nutzen ziehen. Ohne die Handlung durch die Erhaltung dieser Kasse zu beschweren, verschaffen sie sich folgende Vorteile: Erstlich versichern sie die Kapitalien der Kaufleute ihrer Nation. Denn wenn auch ein Kaufmann falliert, so setzen sie sich voraus in den Stand, davon keinen Verlust zu leiden. Denn sie beobachten in ihren Kontrakten eine unveränderliche Gewohnheit. Die Franzosen verkaufen ihre Tücher gemeinlich auf Kredit von acht Monaten. Der Käufer muß in drei Fristen zahlen, in jeder ein Drittel der Summe. Entrichtet er seine Schuld nicht, so werden ihm gleich als Interesse zehn fürs hundert angesetzt. Dies macht, daß die Käufer meistens ihr Wort halten und daher werden die Retourkäufe nicht aufgehoben, und die Kapitalisten erhalten ihr Geld immer im Umlaufe. Zahlt der Käufer nicht, so hat die Nationalkasse den Vorteil der zehn für hundert, die unter dem Titel von Interesse ihr zufließen.

Aus dieser Quelle, und aus dem, was für jede Balle verkauften Tuches bezahlt wird, leistet die Kasse im Falle eines Falliments die ganze Bezahlung. Und da auf (p. 118) diese Weise das Interesse fortgeht, so leiden die Kapitalien der Kaufleute dabei nichts. Diese Kasse entrichtet ferner alle außerordentliche Bedürfnisse der Nation; es wird davon der Palast des Gesandten im Bau erhalten, und alle Jahre teilt man davon etwas gewisses als Almosen an die Armen aus, welches oft so weit geht, daß ganze Familien davon erhalten werden.

Durch diese Anordnung, welche den Einsichten dieser klugen Nation Ehre bringt, findet die königliche Ökonomie ihre Vorteile, die Religion hat ihren Anteil dabei, und die Nation behauptet ihr Interesse, ihre Ruhe und ihre Ehre. Ich kann dem Erfinder dieser Anstalt das ihm gebührende Lob nicht absprechen. Es war derselbe, der Herr Marquis de Villeneuve, der als französischer Abgesandter in Constantinopel stand. Die Wachsamkeit des folgenden Gesandten Grafen von Chatelet, hielt sehr auf jene Verordnung, und ließ sie noch genauer beobachten.

Außer dieser ergiebigen Handlung gewinnen die Einwohner der Provence noch sehr vieles mit ihren Tartanen und Schiffen, womit sie den Transport besorgen. Sie transportieren Leute und Waren von allerlei Arten von einem Ort zum anderen. Sie sind nie müßig: sobald sie ihre Waren ausgeladen haben, sehen sie sich gleich wieder nach neuen Frachten um. Es ist keine bewohnte Klippe, daß ich so sage, und kein Hafan, wo sich nicht ein französischer Konsul oder Vicekonsul aufhält, der die Handlung beschützt und befördert.

Hieraus sieht man, wie viele Mühe sich diese feine Nation gibt, um in allen Winkeln des Reiches Quellen der Einkünfte und Beschäftigungen zu suchen. Mit so glücklichem Erfolge betrieben die Franzosen die Handlung in diesen Provinzen.

(p. 119) Von der Handlung der Engländer und Holländer.

Die Handlung der Engländer ist bei weitem nicht mehr so ausgebreitet, wie sie ehemals war. Sie ist aber doch noch sehr einträglich und reich. Die französischen Tücher haben durch die Schönheit ihrer Farben und dadurch den wohlfeilen Preis den starken Absatz der Engländer geschwächt, welche vormals zu Constantinopel, Smyrna und Aleppo 25 000 Ballen abgesetzt haben. Einen anderen beträchtlichen Verlust hat ihre Handlung erlitten. Vormals war bei der englischen Handlung in der Levante dies die Grundlage: weder Tuch noch andere Waren, weder auf Kredit, noch durch Tausch wegzugeben; ein sehr löblicher Grundsatz, dem aber, sobald ihn die anderen Nationen zum großen Nachtheile der Handlung aus den Augen gesetzt haben, auch die Engländer entsagen mußten, wenn sie anders ihre Handlung nicht ganz zu Grunde gerichtet sehen wollten.

Dieser Handlung steht eine bestimmte Anzahl von Engländern vor, welche von einer Handlungsgesellschaft von London abhängen. Es wird ihnen alle Jahre durch einen einigen Convoy die Qualität von Waren zugeschiedt, die in die Türkei abgesetzt werden können¹. Man sieht aber allemal auf das Verhältnis der Bedürfnis, damit die Waren nicht durch den Überfluß ihren Kredit, und ihren hohen Preis verlieren. Eine Vorsichtigkeit, die für die Handlung vorteilhaft ist und nachgeahmt zu werden verdient.

(p. 120) Die Artikel ihrer Handlung sind Blei, Zinn, Uhren und andere Manufakturen und Tücher von verschiedener Beschaffenheit, von 3 Piastern die Elle bis auf höhere Klassen

¹ Beides fand in den Jahren 60 dieses Jahrhunderts nicht statt. Die Anzahl der englischen Handelnden war unbestimmt; und, die Kriegszeit ausgenommen, kamen die Schiffe, nun einzeln, nun mehrere zusammen, zu Constantinopel und Smyrna an.

Die Aufmerksamkeit, womit dieser Handel geschieht, kann zum Muster dienen. Da aber die Waren von hohem Werte sind, da sie einen sicheren Absatz haben, da man einen gewissen Nutzen dabei hat, so kann es nicht fehlen, diese Handlung muß nützlich und glücklich sein.

Zu Constantinopel ist kein Artikel, den die Engländer zurückführen und ihre Retourschiffe beladen könnten. Daher ladet keines ihrer Schiffe in diesem Hafen. Sie gehen alle nach Smyrna, wo sie etwas Wolle und Baumwolle, meistens aber angoraisches Ziegenhaar und persische Seide laden. Seitdem jedoch die Moscoviter die Handlung zur Kaspischen See an sich gebracht, so geht die meiste persische Seide nach Astrachan und von da auf dem Wolgastrome bis in die Kanäle von Petersburg. Der Überfluß hat daher zu Smyrna sehr abgenommen, folglich finden die englischen Schiffe in diesem Hafen nicht allemal genügsame Retourladung.

Die Handlung der Holländer hat auch gegen die vorigen Zeiten sehr abgenommen. Was sie noch von Handlung zu Aleppo, Constantinopel und Smyrna haben, ist ein sehr mittelmäßiger Überrest von dem vielen, das die vormals da hatten. Ihre Hauptartikel sind Tücher, Pfeffer, Metalle und Sammet. Die Metalle und den Pfeffer verkaufen sie für bares Geld. Was aber das Tuch und den Sammet betrifft, so sind sie in der nämlichen unglücklichen Lage, wie andere Nationen, und sie müssen sie auf viele Monate auf Kredit geben.

Ihre stärksten Retourfrachten sind das angoraische Ziegenhaar, das sie zu ihren Kamelotten nötig haben. Gegenwärtig ist zu Constantinopel keine einzige Ware und ursprüngliche holländische Kaufmannsfirmen. Die (p. 121) ganze Handlung ist also zerstreut und unter die Fremden geteilt, welche die Handlung abwarten, aber ohne die mindeste Rücksicht auf das allgemeine Beste der Handlung der Nation zu nehmen¹. Sie bekümmern sich um nichts, als um ihr Privatinteresse und richten sich zuweilen bloß nach ihren Bedürfnissen. Auf diese Weise nimmt also auch diese vormals so sehr blühende Handlung ab.

(p. 121) Von der Handlung der Moscoviten und der Deutschen.

Die Handlung der Moscoviten ist eine verborgene Handlung, die nicht viel Geräusche macht, sie ist aber die nützlichste und blühendste unter allen Handlungsarten der europäischen Nationen. Sie besteht in Pelzwaren von allen Arten. Die seltensten und teuersten sind die Pelze von schwarzen Füchsen und Zobelpelze. Die Hermeline, die Wasserzobel und die Füchse von allen Arten finden am meisten Absatz, sind klein, und werfen doch große Kapitalien ab.

Da die Türken und alle andere Einwohner des Reichs, sowohl Mannsleute als Weiber, zu allen Zeiten des Jahres Pelze trugen: so ist es unglaublich, wie stark der Absatz und folglich der Nutzen davon ist, den die Russen ziehen. Ausser diesem wichtigen Artikel bringen sie auch in die osmanischen Staaten Leder, Leinwand und andere Manufakturen, welche die Handlung der Russen mit den Türken einträglich machen. Sie ziehen dagegen wenige und (p. 122) wohlfeile Artikel, bereitetes Leder zu Schuhen, Limonen und trockene Früchte².

Die Deutschen suchen seit mehreren Jahren, sich eine Quelle der Handlung mit der Türkei zu öffnen, und sie haben deswegen geschickte Leute hingesandt, um sie ausfindig zu machen. Zwei³ Wege würden die Sache möglich machen: der eine ist der Landweg, wenn man die Waren auf Wagen weiter brächte; der andere ist der Weg auf der Donau, auf welcher die Waren in die Schwarze See gehen können⁴. Gleichwie aber die Hauptartikel, wovon sie sich einen Nutzen versprechen können, alle schwer und groß sind, so wird ihr Handel allemal wegen der schweren Frachtkosten minder vorteilhaft sein.

Überdies glaube ich, daß es immer eine mittelmäßige Handlung sein wird, deren Ausgang ungewiß ist. Denn alles, was aus Deutschland nach der Türkei gehen kann, kommt überflüssig aus so vielen anderen Gegenden und von anderen Nationen, die schon lange davon im Besitz sind. Die Artikel, die zu ihrer Handlung taugen können, sind Stahl, Blech, Eisen, Glas u. dgl. Aus der Beschaffenheit dieser Dinge kann man immer auf das geringe Kapital dieser Handlung schließen.

Gegenwärtig ist kein Kaufmann dieser Nation zu Constantinopel und die wenige Handlung, die von Deutschen hier getrieben wird, ist unter den Kaufleuten anderer europäischer Nationen und anderer Untertanen der Pforte geteilt.

¹ So schien es auch mir. Allein eingeborene Holländer versicherten mich, der Staat gewinne desto mehr an Konsulatgeldern und an den Frachten der freilich sehr blühenden und ansehnlichen Schifffahrt; nicht zu gedenken, daß ihre republikanischen Grundsätze eine Einschränkung in diesem Stücke keinesweges verstatteten.

² Das sind Feigen und Rosinen.

³ Meine Handschrift sagt: drei.

⁴ Meine Handschrift fügt, und zwar ganz richtig, hinzu: der dritte und hauptsächlichste ist der Weg über Trieste, vermittelt des Adriatischen Meeres.

(p. 123) Von der Handlung der Schweden und Neapolitaner.

Es sind nur wenige Jahre, da die Schweden und Neapolitaner Gesandten, mit dem Charakter als außerordentliche Minister an die Pforte geschickt haben. Schweden schickte seinen Gesandten, als man mit Moskau brechen wollte; Neapel aber, nachdem der König dieses Königreich dem Kaiser Karl dem VI. abgenommen hatte.

Die Minister dieser beiden Höfe haben zu Constantinopel zwei neue Nationen von Franken gebildet, und sich beiderseits Mühe gegeben, einige Handlung für ihre Nationen einzuführen. Ob es nun wohl so wenig bedeutet, daß es als Handlung kaum verdient in Überlegung gezogen zu werden, so will ich doch sagen, um nichts zu übergehen, worinnen es besteht, und wie es geführt wird.

Die Schweden treiben ihre Handlung auf kleinen wohl ausgerüsteten Schiffen, die sie mit erfahrenen Leuten versehen. Es kommt des Jahrs nur ein einziges¹ mit schwedischen Landesprodukten beladenes Schiff. Diese bestehen in Eisen und anderen Dingen, woran jenes kalte Land einen Überfluß hat. Die anderen Schiffe beschäftigen sich mehr mit der Schifffahrt nach der barbarischen Küste, daher der Nutzen dieser Nation in Ansehung des osmanischen Staats mehr in der Schifffahrt als in der Handlung besteht.

Noch eingeschränkter ist der Vorteil, den die Neapolitaner aus der Handlung mit diesem Reiche ziehen: denn es fehlt ihnen an Mitteln, von der Schifffahrt ihren Nutzen zu ziehen, wie den Schweden. In drei Jahren habe ich nur ein einziges kleines Schiff hier erscheinen gesehen. Ihre ganze übrige Schifffahrt besteht aus Tartanen und kleinen Polakern. Mit diesen befahren sie die Küsten; die Schiffe sind aber klein, folglich ist auch der Gewinn der Befrachtung gering.

Es fehlt ihnen an Waren, womit sie soviel gewinnen könnten, daß es verdiente, eine Handlung genannt zu werden. Der stärkste Artikel besteht in Seide, die sie in Messina verarbeiten. Ob sie wohl von schlechter Dauer sind, und keine Farben haben, welche halten, so fallen sie doch gut in die Augen und finden Absatz. Ihre ganze Handlung besteht in Schildkrötenarbeiten, Schachteln und anderen kleineren Dingen. Ihre Waren, die sie bringen, kosten demnach wenig, und die Retour ist folglich eben so gering. Überhaupt kann man ihre Rückfrachten nicht bestimmen. Bei den wenigen Gelegenheiten, die sie haben, sich mit etwas zu versehen, richten sie sich nach den Umständen, sehen auf das Wohlfeile und nehmen, was ihnen gefällt.

Weiter kann ich von der Handlung nichts sagen. Ich wollte nur von jeder Nation, die zu Constantinopel handelt, etwas weniges sagen. Ob aber diese ganze Handlung zusammengekommen, so wie sie von so verschiedenen Nationen getrieben wird, für die Türkei aktiv oder passiv, das ist, für die Ökonomie des osmanischen Reiches nützlich oder schädlich sei, das werden wir im folgenden sehen.

(p. 124) Von der Ursache des Verfalls der Ökonomie des osmanischen Reichs.

Ich behaupte ohne Anstand, daß die Handlung, welche die Franken in der Türkei treiben, für die Ökonomie des osmanischen Reichs eine Passivhandlung, folglich eine von den Hauptursachen seines Verfalls ist.

Man darf nur eine Vergleichung anstellen zwischen den Artikeln, die aus den europäischen Ländern nach den osmanischen Staaten gebracht werden und zwischen denen, die sie aus der Türkei ausführen. Man wird sehen, daß diejenigen Waren, die eingeführt werden, meistens in Dingen bestehen, die eine geringe Ausdehnung haben und doch einen hohen Wert haben, und daß hingegen das, was man ausführt, von großer Ausdehnung und geringen Kosten ist. Da nun die Kaufleute die Mittel nicht haben, ihre Retourwaren in kleineren Effekten zu verschicken, so tun sie es in großen Massen, und berauben auf diese Weise das Land jährlich sehr beträchtlicher Summen von baarem Gelde².

Unter den türkischen Münzen ist die beste die Fondukly, weil sie von vollkommenem Golde und vom Gewichte unseres³ Zechins ist. Sie ist aber selten geworden, weil fast alle nach Frankreich gegangen sind, wo die Kaufleute einigen Vorteil dabei finden.

¹ Das hat sich umgeändert. Hin und wieder ist wohl des Jahres kein einziges, hin und wieder aber sind mehrere angekommen. Letzteres geschieht vornehmlich zu Kriegeszeiten.

² Es geht zwar heut zu Tage ungemein viele spanische, venetianische, deutschkaiserliche und andere Gold- und Silbermünzen nach der Türkei. Es bleibt aber dort nicht, sondern geht nur durch nach Ostindien.

³ Das ist: venetianischen. Von dessen Werte zu meiner Zeit ist meine Beschreibung der Türkei § 41 zu vergleichen.

Eine beträchtliche Summe Geldes geht für eine Ware aus, die vor allen anderen großer Nutzen abwirft. Ich habe bisher davon keine Erwähnung getan, weil diese Handlung zwischen drei verschiedenen Nationen geteilt ist, nämlich zwischen den Holländern, Engländern und Venetianern. Die ist der Diamanthehandel, wovon man ein Jahr ins andere einen Absatz von einer Million Realen wenigstens rechnen kann. Selten wollen die Kauf- (p. 126) Leute die damit handeln, Retoureffekten. Alle suchen baar Geld, das sie desto geschwinder wieder auf neue Kapitalien verwenden und dadurch den Umlauf des Geldes und ihren Gewinn desto mehr vervielfältigen können¹. So oft ein Kourier von europäischen Nationen abgeht, so hat er viele Rollen von Geld bei sich. Ein jedes Schiff, das absegelt, hat ebenfalls etwas. Es ist auch kein Gesetz vorhanden, das die Ausfuhr des Geldes verböte. Hieraus kann man abnehmen, wie stark die Geldausfuhr alle Jahre ist.

Es ist unläugbar, je mehr man die zirkulierende Masse von Geld vermindert, desto mehr leidet dabei das Volk und desto weniger Vorteil hat die Schatzkammer des Fürsten. Ich halte dieses für eine der Hauptsachen vom Verfall der Staatsökonomie des Reiches. Ich habe schon vom Mangel an Bergwerken gehandelt. Die Silberbergwerke können aus Mangel an Holz, und die Goldminen aus Mangel an Leuten nicht befördert werden. Dies ist die zweite Ursache, welche die Staatsökonomie sehr schwächt.

Die dritte Ursache ist das gegenwärtige System der Regierung. Alle Macht ist in den Händen der Verschnittenen, welche eine unbeschreibliche Geldbegierde haben, und davon so wenig unter die Leute kommen lassen, als nur möglich ist. Sie bleiben beständig im Sseray eingeschlossen, und bekümmern sich sehr wenig um das Volk. Folglich bleiben die großen Summen, die in ihre Hände fallen, begraben, und haben keinen Einfluß in die inneren Gänge des Staats. Das Volk kann also unmöglich, so wie zuvor, die kaiserlichen Auflagen bezahlen.

Den wichtigsten und tödlichsten Stoß leidet endlich die Regierung von so vielen Kriegen, die die Pforte mit (p. 127) großem Verluste geführt hat. Selten oder nie macht sie solche Beuten, die vormalis die ergiebigsten Quellen dieses Reiches gewesen. Vornehmlich hat der persische Krieg unermeßliche Summen verschlungen, welche die Einkünfte weit überstiegen, und die Staatsökonomie in die traurigste Lage versetzt haben. Ändert sich das Glück dieses Reichs nicht, so muß es immer in größere Unordnung geraten. Wenigstens sehe ich es in einem solchen Zustande, daß ohne eine gänzliche Revolution des gegenwärtigen Zustandes es sich schwerlich wieder wird erholen können.

Hieraus kann man sich einen Begriff von dem unglücklichen Zustande der Ökonomie des osmanischen Reiches machen, und die Ursachen ermessen, welche es in die gegenwärtige schlechte Lage versetzt haben.

Jorio, M.

Storia del Commercio e della Navigazione dal principio del Mondo fino a'giorni nostri di... Napoli, Stamp. Simoniana, 1778—1783. 4 T.

T. I.^o p. 139—299. Commercio, e Navigazione de'Greci.

T. II. p. 3—40. Stato del Commercio, e della Navigazione in tempo di Alessandro.

p. 40—63. Stato del Commercio, e della Navigazione dopo Alessandro.

p. 63—74. Commercio, e Navigazione de'successori di Alessandro.

p. 265—273. Antico Commercio del Bosforo, e delle Paludi Meotidi, e del Chersoneso Taurico.

p. 274—279. Antico Commercio del Ponto Eusino.

p. 307—309. Commercio, e Navigazione dell'Illirico.

p. 310—316. Del Commercio degli antichi Traci.

p. 316—362. Commercio, e Navigazione de i Greci.

T. III. p. 480—493. Affari del mare nella guerra tra i Romani, e Filippo Re di Macedonia.

T. II. (p. 274) Antico Commercio del Ponto Eusino.

Ne'tempi di Omero il mare del Ponto era considerato come un secondo Oceano, e chi vi navigava, credevasi di essere allontanato dagli uomini in quella guisa, come si diceva, di coloro, che erano usciti di là dalle Colonne d'Ercole. Gli antichi pensavano, che il ter-

¹ Der Diamanthehandel und die Geldausfuhr nahm zu meiner Zeit beträchtlich ab, weil die türkische Münze merklich schlechter geworden war.

mine della nostra Terra abitata verso l'Oriente erano il Ponte, ed il Fiume Fasi. Platone¹, ed Eschilo² ce lo attestano. Il Ponto si credeva allora, seconde la testimonianza di Strabone³ il più grande di tutti nostri mari, e perciò gli fu dato per eccellenza il nome del Ponto, che è lo stesso, che dello del mare. E quindi forse Omero trasportò all'Oceano esteriore quello ch'era accaduto nel Ponto per facilmente ottener più credito, raccontando cose, che da tutt'i Greci si sapevano essere avvenute in quelle vicinanze.

Questo mare ne' tempi più rimoti ha somministrato a tutt'i popoli, che abitano sulle sue sponde, e anche a quelli, che abitavano sulle Coste del Mediterraneo, grand vantaggi per lo Commercio. La sua situazione vi era troppo a proposito. Il Ponto in una certa maniera poteva considerarsi come fossero due mari. Due Promontorj, che nel mezzo lo vengono a separare uno dall'Europa, e da i luoghi Settentrionali chiamato Crimeton, e l'altro Carambis, che lo separa dall'Asia, lo dividono (p. 275) in due gran mari. Il Pelago, che è verso l'Occidente, si stende da Bizanzio alle bocche del Boristene: quello dell'Oriente sino a Dioscuriade. Tutto il suo giro è di 25 mila stadj.

Polibio⁴ fa una galante descrizione di questo mare. Ci descrive la sua circonferanza: ci dipinge le due bocche, che aveva diametralmente opposte, una dalla parte della Propontide, ch'era chiamata Bosforo di Tracia, e l'altra dalla parte della Palude Meotide, chiamata Bosforo Cimmerico. Ne rapporta le misure, poi si trattiene a discorrere sull'acque della Paludi, e su quelle del Ponto, e come escono da i loro letti. Egli dice, che le ragioni, che ne adduce, non erano fondate sul rapporto de i Mercanti, ma tratte dalla stessa natura delle cose. Con tali parole ci fa vedere il Commercio di questi luoghi.

In fatti quaranta fiumi da tutte le parti, che andavansi a scaricare su questo mare, vi portavano il traffico, ed il commercio delle Nazioni. Il Danubio da una parte, il Boristene, ed il Tanai erano porte aperte a tutt'i popoli dell'Europa situati all'Occidente, e all'Settentrione di questo mare per condurvisi a trafficare. Dalla parte del Levante, et dal Mezzogiorno tanti piccioli fiumi usciti dal Monte Tauro, e dalle vicine montagne, che ne sono tanti rami, portavano in questo mare le merci dell'Asia. La grandezza, ed il numero de' fiumi, che vanno a scaricarsi nel Ponto, ne resero l'acqua dolce, e secondo il sentimento degli antichi, essendo questo mare ne' primi tempi simile ad un gran lago per impeto de' fiumi, fece l'irruzione prima a i Cianeì, (p. 276) e poscia all'Ellesponto. Lo riferiscono Diodoro di Sicilia⁵, Plinio, e Solino⁶.

Gli Egizj prima di tutti furono quelli, che s'inoltrarono fino all'estremità del Ponto Eusino. Insegnarono a quegli abitatori l'uso dell'Agricoltura: ivi si trattennero, e furono i progenitori della nazione de Colchi. Le favole attribuiscono ad Osiride la prima spedizione degli Egizj nel Ponto Eusino. Allora fu, secondo esse, ch'egli sali il Danubio sino alla sua sorgente con Izide, il cui culto poi fu celebre presso i Svevesi. Il porto degl'Isiaci, menzionato da Arriano, di là trasse il suo nome, cioè era un porto degli Egizj adoratori della Dea Iside. Sesostri Re d'Egitto, avendo voluto, secondo il costume de' suoi predecessori, insingnorirsi di Colco, vi fu battuto, e vi fece una guerra, che gli fu fatale, e disgraziata. E queste sono le testimonianze degli antichi, che ci portano gli Egizj in questo mare.

La spedizione degli Argonauti alla conquista del Vello d'oro, e, prima di essa, i viaggi di Frisso furono da i Greci creduti i primi, che si sieno cimentati in questo mare. L'impresa già si sa, che non fu tutta guerriera. L'oro, e le Fane de Colco furono gli oggetti di quelle celebri navigazioni. Io qui non mi trattengo di vantaggio, perchè ne ho parlato bastantemente nel Commercio de i Greci. Ma oltre all'oro, e gli altri metalli di Colco, il Ponto Eusino somministrava grani, cuoj, lino, mele, cera, mandre di pecore, e di capre, pelli per fodere, piante medicinali, e principalmente (p. 277) reobarbaro, regoligia, pistacchi, mandorle, e noci; somministrava legname ad uso di fabbricar vascelli, legno di bosso, ed anche gemme.

Tutte queste belle produzioni; e la sua felice situazione resero questo mare assai florido per lo Commercio. Le sue ricchezze vi trassero tante Greche Colonie, dalle quali vedevansi circondato, e quel tempio, e quella Statua, che Ariano⁷ trovò a Trabisona sulle sue rive, eretti a Mercurio, ne fanno altre sicure pruove. Nicomedia, Città della Bitinia assai vicina al Bosforo, divenne sotto gl'Imperadori un celebre intraposto, e dove portavansi le mercanzie del Ponto per esser distribuite in tutti i porti del Mediterraneo, cominciando

¹ In Phoed.

² De Colchis.

³ Lib. I, p. 21.

⁴ Lib. 4. c. 10

⁵ Lib. V.

⁶ Cap. 22 & 28.

⁷ Periopl. Pont. Euxin.

dall'Isola di Delo. La Città di Bizanzio in tempo della Repubblica Romana, oltre alla pesca del Bosforo, cavava un grosso pedaggio da' vascelli, che andavano a trafficare nel Ponto Eusino.

Dioscuriade era una Città situata al Nord-Est del Ponto Eusino nella parte più rimota di questo mare. Ella era fabricata da Castore, e Polluce, due degli Argonauti, secondo Pomponio Mela¹, e quindi ebbe il nome; perchè i Greci chiamavano Dioscuri quei due Fratelli. Questo era un magazzino generale di una moltitudine di Nazioni, che vi abbordavano, e particolarmente de i peasi Settentrionali, come i Sarmati, e i Popoli del Monte Caucaso. Timostene, Ufiziale di marina sotto il secondo Tolomineo, e lo stesso, che avea composta un opera di Geografia, in cui faceva la descrizione du tutt'i luoghi marittimi, e di tutt'i Porti conosciuti a suo (p. 278) tempo, rapporta, che si vedevano allora a Dioscuriade sino a 300. Nazioni straniere, che parlavano tutte un differente linguaggio². Le cose erano nell'istesso stato, quando questa Città passò sotto il dominio de i Romani, poichè Plinio³ ci assicura, che questi Conquistatori furono obbligati di mantenere in questa Città cento trenta Interpreti per poter trattare colle differenti Nazioni, che vi abbordavano da tutte le parti.

La famosa Sinople, situata sulla riva Meridionale del Ponto Eusino, era assai frequentata dagli Egizj, e Tolommeo Sotero vi era in un credito così grande, che fece trasportare da questa Città ad Alessandria la Statua del Dio Serapide, malgrado il dispiacere della maggior parte degli abitanti⁴. La Colchide questo paese così ricco per le sue produzioni, ed anche più per suo grand Commercio, avea sulla riva Orientale del Ponto Eusino de i Porti, dove come si è detto, concorrevano i Mercanti di tutte le Nazioni Gli Egizj, che aveano sempre riguardato questo paese come una delle loro Colonie, e che in ogni antichità vi aveano viaggiato per affetto, non lo trascurarono in un tempo, in cui l'avidità del guadagno faceva loro scorrere i paesi più remoti. La Città di Fasi, situata sul fiume del suo nome, avea tutto onde poterveli richiamare: per questa via essi potevano spingere il lor Commercio sino nel Mar Caspio, ed aprirsi una strada per penetrare nel Nord dall'Indie.

Anche per terra si poteva venire dal Ponto Eusino (p. 279) a trafficare in Persia. Gli abitanti delle rive di questo mare conoscevano fin dal tempo di Alessandro una strada assai breve, che conduceva, dal loro paese in quello de i Persiani. Nearco parla di certi Ambasciatori, che erano venuti dal Ponto Eusino a trovare Alessandro in Susa. Lo stesso autore nota, che questo Principe non poteva comprendere come queste persone avessero potuto scuoprire un cammino così breve, come quello, che aveano preso per venire sino a lui. Questo fa vedere, che non sempre la distanza de i luoghi è d'impedimento a i popoli per trafficare insieme. Gli antichi, parlando generalmente, non temevano i viaggi di lungo corso.

Luedeke, Chr. W.

· Beschreibung des Türkischen Reiches nach seiner Religions- und Staatsverfassung in der letzten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts mit Kupfern von... Neue Aufl. Leipzig, Johann Friedrich Junius, 1780—1789. 3 Thle.

Inhalt:

Der erste Abschnitt, welcher die allgemeine Einleitung in sich faßt; Der zweite Abschn. Die Vorstellung des Zustandes der christlichen Religion in der Türkei; Der dritte Abschn. Von den Griechen; Der vierte Abschn. Von den Armeniern; Der fünfte Abschn. Von anderen christlichen Religionsparteien der Türkei; Der sechste Abschn. Von den Türken; Der siebente Abschn. Religions- und Staatsvergleichungen aus den vorhergehenden Abschnitten; Der achte Abschn. Die Anzeige und Beurteilung der bekanntesten Reisebeschreibungen und Nachrichten von der Türkei.

I. Teil (p. 336) Die Geldarten und derselben Wert, sind zur Verständlichkeit der türkischen Nachrichten und Sachen zu wissen nötig. Zu Konstantinopel, Adrianopel und Groß-Kairo sind große Münzen, Geld zu schlagen, worauf nie Brustbil-

¹ Strab. lib. II. p. 498.

² Lib. 6. c. 5.

³ Lib. 6. c. 5.

⁴ Tacit. hist. lib. 3. Plutarch. De sollertia animalium.

der, sondern allein der verschlungene Namen des Kaisers ge- (p. 337) geprägt wird. Auf der Hauptseite steht; Sultan N. N., Jbn Sultan N. N. El-Sultan, Jbn El-Sultan; d. i. Kaiser N. N., ein Sohn des Kaisers N. N. der selbst Kaiser und ein Sohn eines Kaisers ist; auf der Rückseite aber: Sultan Alberin vehakanulbahrin sarb fi Konstantiniè (Edrenè, Misr), d. i. Kaiser und Eroberer der Welt, Herr der Meere, geschlagen zu Konstantinopel (Adrianopel, Ägypten). Sogar, wenn der Kaiser zu Felde geht, wird unter dieser Inschrift im Lager Münze geschlagen: Fi Ordüi humajun, unter dem Gezelte des Allerdurchlauchtigsten. Es gibt Silber- und Goldmünzen. Unter den ersten finden sich Asper, Para und Piaster. Ein Asper ist die kleinste Scheidenmünze. Es gehen drei auf einen Para. Es gibt ihrer nicht viele und die Kaufleute fingieren in ihren Rechnungen einen, davon zwei und ein halber auf einen Para gehen. Vierzig Para machen einen Piaster aus. Es gibt einzelne, fünf, zehn, zwanzig, dreißig Parastücke, wie auch Piaster, ingleichen auch anderthalb Piasterstücke. Ein Piaster ist ein Speciesgulden oder sechzehn Groschen in Gold. Von Goldmünzen werden allein Dukaten, welche mit dem italienischen Worte Zechinen genannt werden, geschlagen. Sie sind aber von verschiedenen Werten. Einige sind von hundert und fünf Para; andere, und zwar die gewöhnlichsten, von hundert und zehn Para, heißen nach dem verschiedenen Orte, wo sie geschlagen werden, Dschindscherli und Sermapuppen; die arabischen von hundert und dreißig Para; die Fondukli von hundert fünf und fünfzig Para. Von auswärtiger Silbermünze sind nur vorzüglich Ragusaerstücke zu einen und einen halben Piaster, und Kaisertaler zu zwei Piaster gang und gäbe; hingegen werden alle (p. 338) europäische Dukaten angenommen. Die Venezianischen werden den Fondukli gleich gerechnet; die holländischen und alle andere aber zu hundert sechs und vierzig und zwei Drittel Para, und also drei zu elf Piaster angebracht. Hin und wieder fällt auch in den Handelsplätzen ein veränderlicher Wechsel vor, ob er gleich durch kaiserliche Verordnungen untersagt ist. Fünf hundert Piaster machen einen Beutel aus. Von den großen Interessen, welche die Gelder geben, ist schon vorher etwas gedacht worden; die geringsten zwischen guten Freunden aber sind sieben bis acht pro Cent. Die Geldwechsler, welche auch auf hohen Procenten Geld ausleihen, heißen Sarafs. Es ist ke in Zweifel, daß nicht ein an Gebirgen so reiches Land, auch reich an Minen sein sollte, wie denn wirklich von Zeit zu Zeit dergleichen entdeckt werden; allein die Türken verstehen sich auf die Anlegung der Bergwerke schlecht, und für Christen ist das ebenfalls eine sehr bedenkliche und gefährliche Sache, da sie sich dabei großen Avaniens aussetzen können. An guten Arten von Steinen, Marmor, Porphyrr etc. fehlt es nicht. An Meersalze hat man einen Überfluß, und aus der Moldau kommt das Bergsalz.

Der Handel und Wandel ist in dem türkischen Reiche ziemlich frei. Es findet keine Jagdgerechtigkeit statt, und es kann sich jedermann das Wild schießen. Auf die Fischerei ist eine Abgabe gelegt, obwohl die Europäer frei fischen können. Monopolen, welche in den europäischen Staaten unter manchem scheinbaren Vorwande zum Schaden des größten Haufens der Landeseinwohner so gemein sind, waren bis gegen das Ende dieses Jahrhunderts noch nicht eingeführt. Von Europa werden ungemein viele Waren gebracht, besonders viel engländisches, (p. 339) holländisches und französisches Tuch. Die Armenier und Juden geben zwischen den Europäern und Landeseinwohnern meistens die Mäkler (Censals) ab. Sonst war auch der persische Handel sehr beträchtlich, allein seitdem Persien um das Jahr 40. dieses Jahrhunderts bei dem Aussterben des königlichen Stammes ein Schauplatz innerlicher Kriege und Verwüstungen geworden, hat er beinahe aufgehört. Die Türkei an sich liefert dem Kaufmanne ansehnlich Artikel. Die Baumwolle steht fast oben an. Damit werden sehr viele Schiffe beladen. Der Stamm, den wir Kamelshaare nennen, sind Ziegenhaare von Angora. Das türkische Garn wird bei Adrianopel und Smyrnen gefärbt. Dies hat bei allen Bemühungen der Europäer nicht nachgemacht werden können, wenn sie auch gleich die Species der Farbe gewußt haben. Und weil es selbst nicht an allen Örtern der Türkei geleistet werden kann, so ist es ein Kennzeichen: Es liege am Wasser und anderen Umständen der Gegend. Weitläufigere Nachrichten von dem levantischen Handel im Korne, Banmöle, gedörten Feigen und Rosinen, Kaffee, Reis, Arzneimitteln, Specereien, Seide etc. findet man anderweitig. In der Lewante wird fast alles, ja selbst der Wein und das Brennholz, nach dem Gewicht verkauft. Zu Smyrnen besteht das Gewicht in Drachmen, Okken und Kantharen. Eine Okke ist zwei und ein halb unserer Pfunde, und der Kanthar gleicht unsern Centnern.

Fischer, Fr. Chr. J.

Friedrich Christoph Jonathan Fischers Geschichte des teutschen Handels. Der Schiffahrth, Fischerei, Erfindungen, Kuenste, Gewerbe, Manufakturen der Landwirthschaft, Polizey, Leibeigenschaft, des Zoll-Muenz- und Bergwesens, des Wechselrechts, der Stadtwirthschaft, und des Luxus. Hannover, Helwingschen Hofbuchhandlung, 1785. 2 Tle. XII—564 p.; XVI—656 p.

Inhalt:

1. Teil. Verbindungen mit den Russen und Griechen, p. 196—209. Handelsverbindungen der Russen mit den Griechen und Asiaten, p. 232—235. Russische Handelsschiffahrt auf dem Dnieper nach Konstantinopel, p. 236—240. Allgemeine Niederlage der levantischen Waren in Konstantinopel, p. 241—243. Warenverzeichnis aller levantischen Verschickungen von Konstantinopel nach Kiow, p. 244—247. Stärkerer Zug der levantischen Waren an die Ostsee seit dem V. Jahrhundert, p. 248—255. Revolution im Europäischen Handel durch die Kreuzzüge. Aufnahme des Handels in Oberdeutschland, p. 393—403.

2. Teil. Fortdauer des levantischen Warenzugs über Kaffa, Novogrod und Wisby nach der Ostsee, p. 22—30.

Levantischer Warenzug aus Italien durch Hochdeutschland nach Sachsen. Vermehrung des inneren Handels. Soest. Erfurt, p. 264—267.

Teil I. (p. 235) Wenn Konstantin der Purpurborene¹ die Gegenden am Schwarzen Meer beschreibt, so macht er beim Dnieper die Anmerkung, daß auf ihm die Russen ihre Reisen nach den Häfen des Schwarzen Meeres, nach der Bulgarei, in Chazarien und Syrien anstellen. Außer ihm bemerken aber auch viele andere Byzantiner² das Gewerbe zwischen den Russen und Griechen.

(p. 236) Ein Griechischer Kaiser, eben dieser Konstantin Porphyrogeneta, hat uns von den byzantinischen Reisen der russischen Kaufleute eine ausführliche Beschreibung³ geliefert und andere Nachrichten über diesen Gegenstand stehen beim Prof. Bayer in der Beschreibung des russischen Nordens⁴...

(p. 239) Die Fahrt an der Küste des Schwarzen Meeres hinweg bliebe noch vielen Unfällen ausgesetzt, indem die Schiffe bald an den Strand getrieben würden, bald neue Anfälle von den Petschenegen zu erdulden hätten. In diesem Fall sprängen sie jedesmal alle aus dem Schiffe, um dem Feinde desto besser Widerstand tun zu können. Erst nachdem sie die Selma völlig passiert gehabt, wären sie von den Anfällen der Perschenegen ganz befreit gewesen. Nach erreichter Bulgarei hätten sie nie ermangelt, die Mündung der Donau zu besuchen, worauf noch verschiedene Flüsse vorbei gesegelt werden müßten, bis man zu Mesenbria ans Land treten könnte.

Handlungseinverständnis

Handlungseinverständnis zwischen dem kaiserl. koenigl. Hofe, und der ottomannischen Pforte zum Vortheile der oesterreichischen Handlung unter dem Namen Sined, oder Einverstaendnis geschlossen den 24. Hornung 1784. Nebst einem Anhande der früheren, die österreichische Handlung in dem türkischen Gebiete begünstigenden Verträge, und des Handlungstraktats zwischen Russland, und der Pforte von 10. Junius 1783. Auf hoehere Veranlassung herausgegeben. Wien, Sebast. Hartl, 1785. 276 p.+1 Bl.

¹ De Administr. Imperio P. II. c. 42. pag. 92.

² E v. Otto de titulo Imp. Russ. Hälae 1724. S. 4. p. 15.

³ De administr. Imp. P. II. c. 9. in Barduri Imp. orient. Venet. 1729. Tom. I. pag. 49.

⁴ S. 506.

Inhalt:

Vorbericht, p. 3—32; Übersetzung des Sineds der Pforte, welcher die künftigen Begünstigungen der Handlung der k. k. Untertanen in der Türkei betrifft, p. 33—44; Handlungs- und Schifffahrtsvertrag von Passarowitz, p. 45—72; Der elfte Artikel Karlowitzerfriedens, p. 73—78; Ferman, ergangen an den Befehlshaber des Hafens und den Uska von Karak, p. 79—88; Handlungsvertrag zwischen dem russischen Reiche und der ottomanischen Pforte, geschlossen zu Konstantinopel den 10. Brachmond 1783, p. 89—164; Preistabellen einiger der Erbländischen Fabrikenerzeugnisse. Zur Erleichterung und bequemerer Übersicht des Handels nach der Türkei, p. 165—276. — Verzeichnis der beladenen Schiffe, welche von Triest nach Konstantinopel in nachbenannten Jahren abgefahren sind. Mit Gattung der Waren.

(p. 17) Die freie Schifffahrt auf der Donau nach dem Oriente war zwar eine Folge des Passarowitzer Friedens, durch dessen zweiten Artikel den kaiserlichen Untertanen in das ottomanische Gebiet die freie Handlung zu Land und zu Wasser, mithin auch hauptsächlich auf diesem Flusse zugestanden worden. Allein unter dem Scheine, daß die Donauschiffe zu weiterer Frachtung und für die See unbequem wären, wurden dieselben gehindert, weiter, als bis Widdin und Rudstick zu fahren. Auf diese Art gingen keine anderen, als türkische Schiffe aus der Donau in das Schwarze Meer. Die Beschwerlichkeiten, welche die österreichischen Handelsleute bei der Umladung ihrer Waren ausgesetzt waren, die Kösten dieser Umladung, die übertriebene Förderung (p. 18) an Schiffslohnungen, die sie sich gefallen lassen mußten, die Erpressungen an besonderen Abgaben, endlich die geflüßentlich erregten Verzögerungen und Bedrückungen, denen nun durch Geld ausgewichen, oder ein Ende gemacht werden konnte, waren beinahe ohne Zahl. Der II. Artikel des Belgrader Friedens halb denselben nicht ab, da er alles bloß der bisher bestandenen Gewohnheit überließ¹. Die Folge war, daß die österreichischen Handelsleute von den Unternehmungen auf der Donau abgeschreckt wurden, und der Handel auf derselben ausschließlich in den Händen türkischer Untertanen geblieben ist.

Alle diese Beschränkungen werden durch den 6. und 7. Artikel des neuen Vertrags gehoben. Es steht den k. k. (p. 19) Untertanen nunmehr frei, je nachdem sie es ihrer Arbeit zuträglich finden, ihre Waren mit eigenen Donau- oder anderen Schiffen, die nur das Maß der russischen Kauffahrteischiffe nicht überschreiten müssen, aus den Flüssen in das Schwarze, und die übrigen Meere, und von da wieder zurück zu frachten, oder sich zu Überbringung ihrer Waren anderer Schiffe, welche das Schwarze Meer befahren, sei es russischer oder türkischer nach Wohlgefallen zu bedienen. Zur Handhabung dieser, der Schifffahrt auf der Donau, und dem Handel in der Moldau und Wallachei erworbenen Rechte, ist in den beiden Fürstentümern ein k. k. Hofsekretär, gegenwärtig Herr von Reisewich, als Agent mit zugegebenen zweien Kanzelisten angestellt worden. Der Kommandant von Semlin hat den Auftrag, bei einem den k. k. Untertanen, oder ihren Schiffen zu (p. 20) Belgrad begegnenden Anstande den erforderlichen Beistand zu leisten. Zu Rustschuk und Gallaz aber, oder wo sonst die Schiffe längs der Donau zu landen pflegen, wird die Konsularagentie sie zu vertreten haben.

Hätte auch jemand Unternehmungsgeist genug besessen, um sich von den ehemaligen, die Schifffahrt unmittelbar treffenden Hindernissen nicht abschrecken zu lassen, so stieß er erst in den türkischen Ländern auf andere, die auf die Handlung überhaupt eben so nachteilig einfließen mußten. Es fanden sich beinahe in jeder Provinz Monopolisten, die ausschließende Privilegien besaßen, vermög welcher die dahin gebrachten Waren, nur an sie allein verkauft werden durften. Dieser Zwang, der den Handelsmann der Willkühr des Propolioms un-(p. 21) terwarf, und ihn für seine Teilschaft nie einen günstigen Preis erwarten ließ, ist durch den 3. Artikel des neuen Handlungsvertrags vereitelt. Jedem Handelsmanne steht frei, seine Ware an wen, und unter welchen Bedingungen es ihm gefällt, zu verkaufen.

Schweighofer, J. M.

J. M. Schweighofers Abhandlung von dem Kommerz der oesterreichischen Staaten, worinnen der gegenwaertige Zustand der inlaendischen Fabriken und Manufakturen, die dermalige Lage des Provinzialverkehrs, und

¹ S. Beilage Nr. III.

die sämtliche Land- und Seehandlung der Oesterreicher mit den auswärtigen Staaten genau abgesehen wird. Wien, Sebastian Hartl, 1785. 435 p.

p. 304—325: Von der Seehandlung der Oesterreicher nach der Levante.

p. 340—363: Seehandlung auf dem Schwarzen Meer.

(p. 343) Die erste Untersuchung der österreichischen Untertanen nach Cherson und Konstantinopel wurde von Willehofen veranstaltet, und den 11. Juli 1782 fuhr das erste Schiff von Wien auf der Donau nach dem Schwarzen Meer ab. Mit dieser Unternehmung hatte es folgende Beschaffenheit. Das hier in Wien und Konstantinopel etablierte Handelshaus Willehofen und Kompanie hatte unter der Führung des von seiner Majestät dem Kaiser eigends hiezu allergnädigt beordneten Pontonierhauptmanns Herrn von Lautern ein Schiff mit tausend Zentner Ladung nach dem Schwarzen Meer gesandt, und zwar in folgenden Artikeln: 41 Ballen teils feine und ordinäre Tücher, Flanelle, wollene Zeuge, und Segeltuch; 82 Küsten Porzellan, feine und ordinäre Gläser, Spiegel, Messingwaren, Klingen, Knöpfe, Messer, Gewehre, Tabaksdosen, und Röhre, wollene, lederne und seidene Handschuhe, goldene und silberne Borden und Spitzen. Wollene und seidene Strümpfe, baumwollene Schlafhauben, leinene und seidene Tücher, Leinwand, Kannefas, Kotton, Bänder, Flohr, Gaze, Spalier, Hüte etc. 21 Fässer Geschmeide, Sensen und Farbwaren, sodann ledig Stahl, Eisen und Blei.

Die Ladung wurde zweien Kommiss in Diensten der Kompanie bis an den Ort seiner Bestimmung zur Aufsicht übergeben, von diesen wurde sie vom Willehofen, welcher aus Konstantinopel nach Chilianova kam, übernommen und von ihm der Verschleiß besorgt.

(p. 346) Die zweite Unternehmung geschah im Frühjahr 1783. Der Monarch versicherte die Kompanie seines allerhöchsten Schutzes, er verliehe derselben vorzüglich Begünstigungen in Bezug des Aus- und Durchfuhrszolles, man versah sich mit Fahrzeugen von besserer Bauart und Dauer, und lud in- und ausländische Freunde zur Teilnehmung an der zweiten Unternehmung ein²...

(Frachtpreise)

(Frachtpreise von Russland nach Constantinopel). — Handelszeitung oder Wöchentliche Nachrichten von Handel, Manufakturwesen und Oekonomie. III. Jahrg. 1786. 32 Stueck. 12. Aug. Gotha, 1786, p. 255.

Remer, J. A.

Lehrbuch der Staatskunde der vornehmsten europaischen Staaten von... Braunschweig' Waysenhausbuchhandlung, 1786. 572 p.

p. 544—572: Staatsverfassung des osmanischen Reichs.

(p. 570) Beschäftigungen. Die türkischen Länder sind nicht ohne alle Betriebsamkeit; es fehlt aber viel, daß die herrliche Natur gehörig genutzt würde.

Bei den starken Abgaben und dem ungemainen Druck der auf den gemeinen Mann liegt, wird der Acker und Landbau im ganzen schlecht und gewöhnlich nur zur notwendigsten Erhaltung getrieben. Die Türken selbst beschäftigen sich aus Stolz und Trägheit seltdamit, und einige nomadische Nationen treiben ihn gar nicht. Ägypten hat unter den türkischen Provinzen den stärksten Ackerbau. Die Getreideausfuhr aus dem Reiche ist verboten. Die Viehzucht ist hingegen sehr beträchtlich in allen ihren Armen, und viele nomadische

¹ Der Hof hatte diese Unternehmung zu unterstützen, für 25 000 fl. Waren aus seinen Fabriken an die Unternehmer verabfolgen lassen. Vorzüglich haben die k. k. Wollenzeug, Porzellan und Spiegelfabriken hiezu das Meiste geliefert.

² Es fanden sich wider Vermuten sehr viele Teilnehmer. Nicht nur ansehnliche Handelshäuser, sondern selbst unvermöglige Bürger nahmen durch Geld und Wareneinlagen an diesem neuen Kommerz Anteil. Man konnte deutlich wahrnehmen, das es den Bürgern Wiens mehr an bequemer Gelegenheit, als Lust zu Handelsunternehmungen mangle.

p. 6. Frachtpreise von Russland nach Constantinopel

(p. 255) Fracht	Bis	Tagan- rok	Russ. Zoll	Bis	Constanti- nopol	Türk. Zoll	Arbeitslohn	Verkauf in Constantinopel	Gewinn
Butter 1 Berkowey Rub.	27	—	2 92 1/2	1 65	1 50	—	30	53 —	19 62 1/2
Talgrichter	26	50	2 86	1 65	1 50	—	30	37 50	5 15
Talg, geschmelz.	24	—	2 86	1 65	1 —	—	30	36 62 1/4	6 81 1/2
Kavier, Gep.	23	50	— 85	1 65	1 20	—	30	38 —	10 50
Stang vt.	7	80	— 37 1/4	1 50	— 40 1/2	—	37	12 40	3 6
Bleich.	15	90	— —	1 65	— 60	—	30	30 90	6 45
Nägel, verschiedene Sorten, Schlösser verschiedene Sorten	geben ansehnlichen Gewinn								
Segeltuch 1000 Arschinen	100	—	2 50	1 48 1/2	5 —	—	26	195 —	25 75
Leinwand schmal	gibt nur 10 Prozent Gewinn								
Zobel	sind mit 100 Prozent zu verkaufen								
Ufünsche 100 St.	80	—	7 —	1 —	3 90	—	10	135 —	43 —
Grauwelt weißes 1000 St.	265	—	10 98 1/2	— 45	10 20	—	20	340 —	53 91 1/2
schwarzes	140	—	10 98 1/2	— 15	6 —	—	20	210 —	52 36 1/2
Irkutschkisches	105	—	10 98 1/2	— 45	5 10	—	20	170 —	48 26 1/2
Beresowsches od. Obisches	78	—	10 98 1/2	— 40	4 20	—	20	141 —	47 21 1/2
Kasanisches	55	—	10 98 1/2	— 30	3 —	—	20	102 —	32 51 1/2
Hermelne, ufünsche 400 St.	110	—	15 40	— 20	4 80	—	20	162 —	31 40
Jakutsch. u. Petschert	70	—	15 40	— 15	3 15	—	15	105 —	16 15
Steppen Füchse (Kasaki) 100 St.	115	—	5 —	— 30	4 80	—	10	160 —	34 80
Steinfüchse, gute, junge (Storki)	90	—	4 —	— 15	3 90	—	10	135 —	36 85
Fächt, Baeiche, Orenburg.	90	—	11 25	— 30	4 20	—	10	140 —	34 15
Steinfüchse, weiße	85	—	8 —	— 60	3 45	—	25	125 —	27 70
Buchar. Schaffelle schw. wollige	können 100 Prozent geben								
Buchar. und Schreisch. schw. Schaffelle	können 25 Prozent geben								
Lächse	können 25 Prozent geben								
Wallroßzähne 1 Pud.	26	—	— 40	— 20	1 20	—	5	40 —	12 15
Schwarze Katzen 1000 St.	250	—	10 —	2 —	12 —	—	50	400 —	125 50

Nationen haben allein davon ihren Unterhalt. Ungeachtet der Weinbau durch den Alcoran unterdrückt wird, so führt man vielen Wein ans sowie auch Tabak und Seide. Der Bergbau ist sehr unbedeutend. Es gibt einige Fabriken und Manufakturen, sowohl bei den Türken als bei den Griechen, aber auch die getriebenen sind bei weitem nicht hinlänglich zu den Bedürfnissen des Staats. Die vornehmsten Fabriken sind: Tapeten und andere Seiden- und Wollenarbeiten, angorische-kamelgarne Kamelotte, (p. 571) Musseline und Kotonarbeiten, Stickereien, Corduan und Lederarbeiten, damascener Klingen, Gold, Silber und andere Metallarbeiten.

Ungeachtet der Geringfügigkeit dieser Manufakturen hält doch die Vortrefflichkeit der Naturprodukte die Handelsbilanz ziemlich im Gleichgewicht. Die Türken in Europa lieben die Handlung wenig und überlassen sie den Griechen, Armeniern und Juden; die asiatischen treiben sie mehr und gehen in Kjärvanen oder Karavanen zu den benachbarten Nationen. Man braucht dabei zum Transport der Waren Kamele und Maulesel. In den Handel mit den europäischen Nationen verliert die Türkei sehr in den starken französischen und russischen Handel, weniger in dem englischen und holländischen; und sie gewinnt in dem deutschen und italienischen. Der Handel mit Frankreich ist jetzt bei weitem der stärkste. Die Türkei führt aus: Baumwolle, Seide, Wolle, türkisches Garn, Kameelgarn, Tabak, Wein, Wachs, Vieh, Leder, Kaffee, Kapottl, Abas, Reis, Früchte und einige Manufakturwaren; sie führt ein: Tücher, besonders die sogenannten Londrinen; Korn, Kaffee, Zucker, Indigo, Cochenille, Gewürze, Pelzwerke, Glas, Metallwaren, ostindische Waren und alle Arten von Manufakturen. Der stärkste Sitz der Handlung ist zu Konstantinopel und Smyrna; (p. 572) Haleb, Damaschk, Alexandrien, und Salonichi sind gleichfalls sehr wichtige Handlungsorte. Der Hauptsitz des östlichen asiatischen Handels ist Balsora, und nach ihm Bagdad. Zur Verwahrung der Waren hat man in den Handelsstädten große Magazine, die Besestan heißen.

Münze. Die türkischen Münzen sind von ungemein schlechtem Gehalt und die Juden, an welche die Münze verpachtet ist, verfälschen sie häufig. Die gewöhnliche Rechnung ist nach Aspern, Para, Piastern, Zechinen und Beuteln. 3 Asper machen 1 Para und 64 einen Piaster, der einem Gulden gleich ist. Zechinen sind Dukaten. die einzige türkische Goldmünze zu 105, 110, 130 und (Fondukli) zu 155 Para. Andere Silbermünzen sind: Solota 48 Asper, Tult 32 Asper, Rup 24 Asper, Grosch 12 Asper. Beutel bedeutet eine Summe von 500 Piastern. Die Münze enthält nicht das Bildnis, sondern nur den Namen des Sultans, sein Regierungsjahr und den Münzort. Man hat viel fremdes Geld in der Türkei und nimmt es gern. Im ganzen ist die Summe des kursierenden Geldes gering und die gewöhnlichen Interessen steigen auf 8 Procent.

Franz, Fr. Chr.

Einleitung in die Handlungs-Erdbeschreibung zum Gebrauch Akademischer Vorlesungen von... Frankfurt am Main, Varrentrapp und Wenner, 1788. 2 Theile. 356 p.

1. Teil. p. 333—348: Türkische Staaten.

(p. 345)... Endlich stehen noch die westlichen und nördlichen Provinzen des türkischen Reichs mit den zunächst angrenzenden Ländern in Rücksicht auf den Verkehr zu Lande in Verbindung. Ragusa und das Venezianische Dalmatien versehen die nahegelegene türkische Provinzen mit italienischen und französischen Waren. Leipzig, Breslau, Wien werden von griechischen und bulgarischen Kaufleuten besucht. (p. 346) Überdies schickt Wien auf der Donau Waren aus Deutschland und den österreichischen Staaten entweder bis nach Semlin und Belgrad, oder bis zu den Mündungen der Donau. Hieran nimmt besonders auch Ungarn teil¹. Ferner finden sich griechische und wallachische Kaufleute auf den Märkten zu Hermannstadt und Kronstadt ein, oder siebenbürgische Kaufleute versehen diese Gegenden aus ihren Niederlagen zu Kimpulung, Kimpina, Krajowa u. s. f.² Die Züge

¹ Nach den hungarischen Provinzen kamen bis zur neuesten Revolution des Handels jährlich zu Lande aus der Türkei für 1 350 000 fl. Waren: da hingegen Ungarn nur für 250 000 fl. Waren nach den türkischen Ländern schickte. Oder wenn man den Transitohandel darzu rechnen will, so gingen jährlich aus Deutschland und Ungarn für 500 000 fl. Waren nach Türkei, dafür kamen für 1 700 000 fl. zurück; folglich verlor Deutschland und Ungarn auf diesem Wege an 1 200 000 fl.

² Auch Siebenbürgen hatte im Handel mit den türkischen Ländern die Bilanz wider sich: denn es schickte nur für 70 000 fl. eigener Produkte dorthin, und erhielt aus der Türkei für 500 000 fl. zurück.

des Hornviehs aus diesen Provinzen haben bis auf die entferntesten Länder Europas Einfluß¹. Auch Polen und Rußland führen hierher durch die Ukraine einen Verkehr.

Ohsson, M. d'

Allgemeine Schilderung des Othomanischen Reichs. Aus dem Französischen des Herrn... mit einiger Abkürzung uebersetzt und mit Anmerkungen, Zusätzen, einem Glossarium und Register versehen von Christian Daniel Beck, Leipzig, in der Weidmannischen Buchhandlung, 1788—1793. 2 Thle. XXIV—605 p. — 5 f; XVI—673 p. Mit Kupfern u. Tabellen.

Inhaltsverzeichnis:

I. Teil. Aus dem Vorberichte des Verfassers, p. 1; Einleitung, p. 16; Von den Reinigungen, p. 236; Vom Gebet, p. 269; Vom Allmosenzehnden, p. 446; Zusätze, p. 533.

II. Teil. Vom Fasten, p. 1; Von der Wallfahrt, p. 32; Moralischer Teil; Von der Nahrung, p. 184; Von der Kleidung, p. 237; Von der Arbeit: Bemerkungen, Soldatenstand, Handel, Schiffahrt, Ackerbau, Mechanische Künste, Baukunst, Gartenkunst, Landhäuser, p. 291—321; Von den moralischen Tugenden, p. 321.

II. Teil. (p. 296) H a n d e l. Der Handel in den Staaten des Großherrn würde, so groß er auch ist, doch noch viel ausgebreiteter sein, wenn der Mohamedaner besser unterrichtet wäre, das Ministerium den Ackerbau und die Künste aufmunterte, und die Untertanen alle Vorteile der großen Länder, des fruchtbaren Bodens, der reichen und verschiedenen Produkte und einer so großen Menge Seeplätze, die ihre Lage zu bequemen Stapelplätzen des Morgenlandes und Abendlandes macht, genießen ließ. Alle Untertanen des Reiches, ohne Unterschied, treiben den inneren Handel mit den Produkten der Natur oder der Künste, die aus einem Lande in das andere gebracht werden. Große Karavaneen gehen oft durch das ganze Reich und viele Schiffe bedecken die Meere und schiffbaren Flüsse. Alles ist sehr einfach in ihren Handelsunternehmungen. Die Kaufleute machen kurze Verzeichnisse von dem, was sie kaufen oder verkaufen, bezahlen mit Waren oder mit Geld und sind genau genug in Erfüllung ihrer Verpflichtungen. Der Reichste, dessen Handel am beträchtlichsten ist, hat doch nur ein Kaufmannsbuch und höchstens zwei Kaufdiener. Von Wechselbriefen haben sie nur einen unvollkommenen Begriff und Assecuranzen kennen sie gar nicht. Im Namen Gottes fangen sie ihre Unternehmungen an: gelingen sie oder mißglücken sie, so segnet man die Vorsehung und unterwirft sich ohne Murren seinem Schicksal. Diese aus der Lehre von der Vorherbestimmung fließende Gesinnung hat sich unmerklich auch (p. 297) der Gemüter der christlichen Untertanen bemächtigt, zufolge einer Ähnlichkeit der Sitten und Meinungen, die in der Länge zwischen verschiedenen Völkern und Personen eines Reichs entsteht.

Der große Handel ist ganz in den Händen der herrschenden Nation; ihr Reichtum und ihre ausschließenden Vorrechte in Ansehung der Abgaben bringen dies so mit sich. Da man den Handel gar nicht für unanständig hält, so machen die Großen aller Stände ohne Bedenken ihre Spekulationen; wenn einige aus Delikatesse oder Unwissenheit sie verwerfen, so vertrauen sie doch ihre Kapitalien einsichtsvollen Faktoren oder Verwaltern an, denen sie einen Teil des Gewinns abgeben. Mehrere Handelszweige sind auch in den Händen der nichtmohamedanischen Untertanen. Griechen, Armenier, Juden u. s. w. haben die Freiheit, sie zu betreiben. Die Griechen, welche vornehmlich auf den Inseln, den Küsten und in den Seestädten leben, widmen sich deswegen mehr, als die übrigen Bürger, der Schiffahrt und Fischerei. Die Armenier machen mehr Handelsspekulationen auf dem festen Lande. Sie sind es, die mit den Mohamedanern vermischt, die reichen Karavaneen ausmachen, welche man jährlich Asien durchreisen sieht, um die Produkte der vier Welttheile zu verbreiten. Die Menge von Bagage, Tieren, Soldaten, Waffen bei einer solchen Karavane stellte

¹ Aus den türkischen Staaten nimmt der Handel mit Hornvieh einen gedoppelten großen Zug, vornehmlich gegen Westen: einmal nämlich aus der Moldau, Wallachey u. s. f. durch Ungarn, Österreich, Bayern, Schwaben, bis nach Paris, und vielleicht noch weiter; hernach schickt Polen Hornvieh nach Danzig, Lodomerien nach Polen, Siebenbürgen und die Bukowina nach Lodomerien, Moldau und Wallachey, aber nach Siebenbürgen und Bukowina. Man s. Schweigh. Abh. vom Kommerz der Öst. Staaten S. 15.

eine Gewohnheit des höchsten Altertums dar, und beweist zugleich die Notwendigkeit, sich nie von seinen Gütern zu trennen, sondern sie immer unter guter Bedeckung bei sich zu führen. Diese Vorsicht ist umso nötiger, da man in Gegenden, wo die Sicherheit der Meerstraßen noch unter den Mängeln der Polizei leidet, beständig den Angriffen der Räuber ausgesetzt ist. Juden machen vorzüglich die Mäcker. Sie sind die Faktoren von beinahe allen Handelsleuten im Reiche. Verkauf, Kauf, Tausch, Zahlungen, alle Handelsgeschäfte gehen durch sie. Sie (p. 298) verwalten auch als Unterbediente fast alle Finanzkammern, so wie die Güter der meisten Großen.

Börsen gibt es in keinem Platze des Reichs. Hier ist von keinen königlichen Effekten, öffentlichen Anleihen, Agiotieren, Abzug (escompte) die Rede. Der Wechselkurs in einigen Städten bezieht sich nur auf die europäischen Angelegenheiten. Aber Handel überhaupt geschieht in den Warenlagern der Kaufleute, oder in den Bézestenns (Bézesstenns), den Tscharschys, den Khanns und den Kéarbann-seraïhs¹. Die Bézestenns sind große Gebäude, in denen die kostbarsten Handelsartikel in Juweln, Kleinoden, Gold, Silber und reichen Stoffen aufbewahrt werden. Die Bewachung und Aufsicht derselben ist zwei Kéhayas anvertraut, die die Regierung ernennt. Sie sind für die geringste Unordnung, die hier vorfällt, für die kleinste nächtliche Entwendung verantwortlich. Es ist hier alles so gesichert, selbst gegen Feuersbrünste, daß sogar Obrigkeiten das Vermögen der Minderjährigen und Waisen hier gewöhnlich niederlegen. Auch Bürger, die bei einer Reise, ihre Brieftasche und Kostbarkeiten in Sicherheit bringen wollen, bedienen sich dieses Orts. Die Tscharschys sind ein unermesslicher Sammelplatz von Butiken, wo man verschiedene Gewerbe treibt, und wo fast alle Bedürfnisse der Nahrung, Kleidung und des Hausgeräts zu haben sind. Die Khanns sind öffentliche Häuser, welche den Banquiers und großen Kaufleuten vorbehalten sind; jeder nimmt hier ein oder zwei Zimmer ein, wo sie arbeiten und ihre Geschäfte treiben. Gewöhnlich bringen Mannspersonen hier die Nacht zu. Kein Frauenzimmer hat die Freiheit herein zu kommen, selbst am Tage nicht, es müßte sie (p. 299) denn der Aufseher des Khanns oder sein Stellvertreter hereinführen, aber einer von beiden muß auch Zeuge der Unterhaltung sein. Der erstere heißt Khandjy, der zweite Oda-Baschy. Zu Konstantinopel zählt man ungefähr 40 solche Khanns; die beträchtlichsten sind Walidé-Khany, Wesir-Khany, Jency-Khany, Tschokhad-schiler-Khany usw. Die Kéarbann-seraïhs sind Arten Hallen, in welche sich gewöhnlich die Karavannen, die Reisenden und die Kaufleute mit ihren Gütern begeben.

Alle diese Gebäude, die meistens von Marmor aufgeführt sind, dienen zu Niederlagen aller roher oder verarbeiteter inländischer oder ausländischer Produkte. In mehreren Staaten werden jährlich ansehnliche Messen gehalten, wo große Handelsleute die Waren aus der ersten Hand kaufen, und dadurch sich einen beträchtlichen Gewinn verschaffen.

Der auswärtige Handel ist fast ganz in den Händen der Ausländer. Es würde unnötig sein, hier von den europäischen Comtoirs zu Konstantinopel und den in vornehmsten Handelsplätzen der Levante zu reden. Man kennt den Umfang des Handels jeder Nation, vornehmlich der Franzosen, Engländer, Holländer, Venetianer. Alle bezahlen mäßigere Abgaben als die Eingeborenen selbst, wie wir im politischen Gesetzbuch beim Artikel von den Finanzen sehen werden. Wenn der othomanische Kaufmann nicht auf Handelsunternehmungen außerhalb des Reichs denkt, die grüne Flagge nicht in den Häfen des Mittelländischen Meeres und des Ozeans weht, keine Handelshäuser zu Marseille, Cadix, London, Amsterdam, errichtet sind, so muß man dies nur den Volksvorurteilen und den falschen Folgerungen aus dem Gesetz zuschreiben. Freilich erlaubt dies keinem Mohamedaner, sich in nichtmohamedanischen Ländern niederzulassen, aber er spricht nur von beständiger Wohnung, nicht von einseitigem Aufenthalt. Wenn also ein Moslem mehrere (p. 300) Jahre hintereinander in christlichen Ländern bliebe, mit der Absicht, in sein Vaterland zurückzugehen, so würde er nicht gegen das Gesetz sündigen, und wenn er auch im Auslande sterben sollte. Wollten die Gesetzverständigen und die Großen gemeinschaftlich an der Ausrottung so verderblicher Vorurteile arbeiten, so würde man bald in der Monarchie sich Grundsätze bilden sehen, die ohne Verletzung der Gesetze einer gesunden Politik und dem Staatsinteresse zuträglich sein würden. Noch hält ein anderer Grund den Mohamedaner zurück; er fürchtet seine Freiheit und seine Güter laufen unter fremden Völkern Gefahr, wo er das Völkerrecht nicht so streng befolgt glaubt, und niemand von seiner Nation in öffentlichem Charakter findet, der ihn so wirksam beschützen könnte, wie Ausländer in den Staaten des Grobherren beschützt werden. Daher entschließen sich nur wenige Mohamedaner, des Handels wegen, aus den Städten des Reichs zu gehen und einige Zeit selbst in den Städten, die von der Grenze nicht weit entfernt sind, zu verweilen.

¹ Auch werden die großen Handelsplätze in den Städten Bazars genannt. Franklin Reisen nach Persien, Forsters Mag. I. S. 341. Luedeke I. S. 69. II. S. 22.

Von den nichtmohamedanischen Untertanen, besonders den Griechen, sind viele, welche Häuser zu Venedig, Livorno, Petersburg, Amsterdam etc. errichten; mit ihren Korrespondenten in den vornehmsten othomanischen Städten unterhalten sie immer eine Handelsverbindung und befolgen übrigens die Methode der Europäer im Handel. Würden diese Handlungshäuser von der Regierung unterstützt, so könnten sie sehr viel zur Vergrößerung der Staatseinkünfte beitragen, indem sie den Landesprodukten einen größeren Wert und Betrieb verschafften; allein man duldet sie kaum. Das Vaterland verlassen wird als Verletzung des Gesetzes angesehen, und jeder Untertan, der da reiset oder sich in einem christlichen Staate niederläßt, wird gewöhnlich als Überläufer betrachtet, und er setzt oft seine Verwandten und Korrespondenten im Reiche üblen Handlungen aus. Solche Vorurteile (p. 301) hemmen nicht nur den Fortgang des auswärtigen Handels zum Vorteil der Bürger, sondern auch die Fortschritte des Seewesens und der Schifffahrt.¹

Raicewich

Bemerkungen ueber die Moldau und Wallachey in Ruecksicht auf Geschichte, Naturproducte und Politik. Aus dem Italienischen des Herrn von... Wien, Joseph Edlen von Kurzbek, 1789. 15 f. — 172 p.

p. 20—46: Verschiedene Erzeugnisse.

p. 47—58: Gegenwärtiger Zustand der Handlung in beiden Fürstentümern.

p. 58—61: Manufakturen die vom Auslande eingeführt werden.

(p. 45) Das Einzige, so man in beiden Provinzen bearbeitet, sind die Salzgruben, die vermuthlich schon vor mehreren Jahrhunderten gegraben wurden, und nicht nur das Inland, sondern auch die Nachbarschaft reichlich versehen. Die Wallachey gibt es nach Bulgarien, Servien und einem Teile von Bosnien ab, die Moldau nach dem südlichen Polen, zumal ist, da die polnischen Salzgruben im kaiserlichen Gebiete sind.

(p. 48) Der ganze Handel und die kleinen Manufakturen der unmittelbaren Bedürfnisse sind in den Händen der Ausländer: dahin gehören zuerst die Griechen aus Albanien und Mazedonien, dann die wenigen Wallachen aus Siebenbürgen, endlich die Armenier und Juden aus Galizien.

(p. 59)... Eine Gesellschaft wallachischer Stebenbürger, und Bulgaren, die sich in Kronstadt niedergelassen hat, läßt in dieser Gegend viele gemeine Artikel, die gemeinnützig fürs Volk sind, in Men- (p. 60) ge arbeiten, und beladet damit fünftausend Pferde,

Ferrières-Sauveboeuf

Mémoires historiques, politiques et géographiques des Voyages du Comte de..., Faits en Turquie, en Perse et en Arabie, depuis 1782, jusqu'en 1789; Avec ses Observations sur la Religion, les Moeurs, le Caractère et la Commerce de ces trois Nations; Suivies de détails très exacts sur la Guerre des Turcs avec les deux Cours Impériales, d'Autriche et de Russie; les dispositions des trois Armées, et les résultats de leurs Campagnes. Paris, Buisson, 1790. 2 T. XXIV—298 p.; X—303 p,

T. II (p. 249) Andrinople est située au bout d'une vaste plaine très agréable, traversée par la rivière Mariza; elle est très peuplée: les Bulgares, les Grecs, les Juifs et quelques (p. 250) Arméniens font la majeure partie du commerce. Les environs sont bien cultivés et fournissent les plus belles récoltes; on regrette, en revenant de Constantinople, de traverser les plaines immenses de la Thrace, autrefois si prodigieusement fertiles, et qui, n'étant pas cultivées aujourd'hui, produisent de l'herbe, qui, au mois de mai, vient au ventre des chevaux.

¹ Zu diesem Abschn. kann man D. C. W. J. Gatterers Abh. von dem Handelsrange der osmanischen Türken nützlich vergleichen.

Le commerce maritime d'Andrinople se fait par Aenos qui en est à vingt-quatre lieues; le mouillage est assez bon pour les petits bâtiments qui vont y charger les marchandises qui sont ordinairement des laines, des cotons et des peaux de lièvres.

Philipopoli, fondée par le père d'Alexandre le Grand, est la seconde ville de Bulgarie, sise dans une plaine immense sur les bords de la rivière Mariza, elle est très peuplée et ses habitants, dont la majeure partie sont Grecs ou Bulgares, s'occupent presque tous du commerce qui (p. 251) se fait avec la Hongrie, soit en soies, laines et cotons.

Les Bulgares sont les moins molestés de tous les tributaires des Turcs, parce qu'ils font partie du domaine de sa hauteurs. Ces peuples chérissent l'agriculture et une vie paisible, leurs villages ont un air de pauvreté qui annonce le peu d'ambition des habitants; des troupeaux nombreux et autant de terrain qu'ils en peuvent cultiver, forment toutes leurs richesses.

Très hospitaliers pour tous les voyageurs, j'ai retrouvé plusieurs fois dans leurs maisons l'air de franchise et la simplicité des bons Arabes du désert; leur religion est la Grecque, en général ils sont dévots, sans avoir jamais donné des marques de fanatisme; les femmes sont attentives à faire les honneurs de chez elles; et de jeunes filles, dont toute la coquetterie consiste à faire de belles tresses de leurs cheveux qui leur retombent presque sur les talons, aident modestement (p. 252) leurs mères à préparer pour leur hôte un repas champêtre.

Je retrouvai dans mon dernier voyage toute la Bulgarie presque déserte par la crainte qu'avaient inspirée les troupes qui se rendaient aux camps; j'avais déjà passé trois fois sur cette route, et reçu l'hospitalité dans un petit village, à six lieues de Philipopoli; j'y repassai encore avec les prisonniers autrichiens, et je vis avec plaisir l'intérêt que mes hôtes prirent à mon infortune. La jeune Hélina vint m'offrir un panier de fruits, et s'empressa de me montrer un sequin sur lequel j'avais gravé mon nom, et que je lui avais donné pour joindre aux autres pièces de monnaie dont elle avait un collier, suivant l'usage du pays.

Bazargic est une jolie ville assez agréable, située dans une vaste plaine, qui produit abondamment toutes sortes de grains et de fruits; on y voit une horloge au milieu de la place, avec une cloche qui sonne les heures, ce qui (p. 253) approche de la chrétienté; car les Turcs n'en souffrent pas dans leur religion, même pour les horloges dont ils méconnaissent l'usage, n'ayant que de mauvaises montres que les horlogers, les plus habiles de chez eux, ont bien de la peine à raccommoder. ...

(p. 275) Nicople, située sur la rive droite du Danube, est peu considérable; et ses fortifications délabrées ne sont pas d'une grande défense. Ses habitants sont presque tous chrétiens, et s'occupent d'un commerce assez étendu, par la navigation du fleuve qui baigne ses murs. Bayazet remporta une grande victoire dans ses environs sur Sigismond, roi d'Hongrie. De vastes plaines qui entourent cette ville, produisent beaucoup de blé, dont il se fait une grande importation à Constantinople ainsi que de la Valachie. ...

Uebersicht

Uebersicht des tuerkischen Handels ueber Semlin, mit den oesterreichischen Staaten, vom 1sten Nov. 1795. bis 31sten October 1796. — Handlungszeitung oder woechentliche Nachrichten von Handel, Manufakturwesen, Kuensten und neuen Erfindungen. Von Johann Adolph Hildt. 14. Jahrg. 1797. 9tes Stueck, den 4ten Maerz. Gotha, 1797. p. 65—66.

(p. 65) Nachstehendes Warenverzeichnis, der vom 1sten November 1795, bis 31sten October 1796 aus der Türkei in die oesterreichischen Staaten eingeführte Waren, dient zur Uebersicht des Donauhandels, der zwischen diesen beiden Staaten getrieben wird. In diesem Zeitraume sind nur allein durch Semlin gekommen:

17 274 Ballen, oder 24 148 Ztn. rohe Baumwolle.

3500 Zentner rotes türk. baumwollenes Garn, 241 Zentner weißes baumwollenes Garn.

121 Zentner Safran, 16 024 Zentner Safian und Korduanleder.

83 413 Zentner meerschaumene türk. Pfeifenstücker.

Die aus der Türkei eingegangene und in Semlin verwechselte türkische und oesterreichische Gold- und Silbermünzsorten betrogen:

(p. 66)	türkische Piaster	Goldmünzen		Silbermünzen K. K. Guld.	
		Souverain d'or	Dukat		
1795	November	38 112	—	568	512
	Dezember	39 438	—	200	1811
1796	Januar	49 146	—	132	1456
	Februar	55 055	—	—	2115
	März	71 613	—	—	5782
	April	41 211	—	—	2244
	Mai	65 744	100	104	1456
	Junius	82 547	38	52	3394
	Julius	48 867	399	317	3622
	Augustus	50 302	224	1502	2482
	September	47 322	117	735	2631
	Oktober	28 543	34	12	2016
		617 900	912	3622	29 521

Der Kurs der Piaster war: 149 bis 154 pro Z. gegen K. K. Münz, oder 38 qts 40 Kreuzer das Stück,
 alte Piaster galten 40 Kreuzer mit 5 pro Z. Agio.
 Souverain d'ors, 21 Piaster.
 Holländische Dukaten, 7 Piaster.
 K. K. Gulden und 20 Kreuzer, sind 60 Para oder 1 1/2 Piaster.

Beaujour, F.

Tableau du commerce de la Grèce. Formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1797; Par... Paris. Ant.-Aug. Renouard, 1800. 2 T. 331 p.; 333 (334) p.

T. II (p. 1) Commerce anglais. Les Français et les Anglais sont les seules nations franques¹ qui aient (p. 2) à Salonique une administration organisée dans toutes ses branches.

(p. 3)... Le commerce anglais du Levant est dans les mains d'une compagnie érigée en 1606, sous le règne de Jacques I. Tout Anglais protestant peut s'y faire agréger, en payant lors de sa réception vingt guinées de taxe, et une guinée et quelques sous sterlings de menus frais. La compagnie est composée de quatre cents membres; ils peuvent seuls commercer dans les mers du Levant, mais ils ne peuvent faire ce commerce que par bâtiments appartenant à la compagnie. Ils jurent (p. 4) en y entrant de ne prêter leur nom ni leur entreprise à personne, et ils s'engagent par le même serment à ne recevoir les produits de Turquie qu'en échange de valeurs fournies en productions nationales². Toute remise, tout envoi en especes leur sont interdits; mais ils peuvent faire circuler leurs fonds d'une échelle à l'autre, pour y être employés en articles de convenance. Aucun négociant anglais ne peut trafiquer en Levant, s'il n'est membre de la compagnie, à moins qu'il ne paie un droit de vingt pour cent, ce qui équivaut à une exclusion (p. 5) formelle...

¹ On appelle en Levant Francs les Européens, et nation le corps des marchands d'une nation. Ainsi on dit, la nation française, la nation anglaise.

² On ne conçoit pas une pareille ineptie glissée dans un règlement anglais. Quand les marchandises anglaises n'ont par de débit ou se vendent à perte, il faut donc que les commerçants anglais se ruinent ou suspendent leurs opérations? — Cette idée de n'acheter jamais avec de l'or, pour ne pas perdre la balance est une de ces vieilles idées qui ont empoisonné l'administration économique de toutes les nations.

³ L'existence de cette compagnie est une des principales causes de la langueur du commerce anglais dans le Levant..,

La compagnie nomme l'ambassadeur et les consuls : elle les paie, et le roi les brevète. (p. 7)... La factorerie anglaise a ici deux maisons. Elles débitent des draps, des châ-lons, des toileries, de l'étain, du plomb, du fer brut et ouvré, des ouvrages d'horlogerie et de bijouterie, et quelques marchandises coloniales.

(p. 53) Commerce allemand. ...

... De toutes les contrées qui trafiquent avec la Turquie européenne, l'Allemagne est sans contredit celle dont le commerce est le plus étendu. Salonique est le principal siège de ce commerce. Les Allemands tirent de la Macédoine une prodigieuse quantité de cotons qui se répandent par divers canaux dans tout le nord (p. 54) de l'Europe : ces cotons sont expédiés par terre à Semlin, et de Semlin, remontent le Danube jusqu'à Vienne. Vienne les répand ensuite dans toute l'Allemagne et dans tout le nord de la Suisse depuis la Valteline jusqu'à Constance, et depuis Constance jusqu'à Bâle. Orsova de la Bannat de Temesoar sur la même ligne que Semlin, et derrière cette ligne Hermanstadt et Brassaw dans la Transylvanie, sont les autres entrepôts des cotons macédoniens.

Le commerce allemand étend ses rameaux dans toutes les parties de la Grèce ; mais il s'exploite sur une multitude de points si imperceptibles, qu'il a échappé jusqu'ici aux regards de l'Europe commerçante. Il n'est même bien connu que depuis la dernière guerre des Autrichiens avec les Turcs, parce que les communications intérieures ayant été interrompues à cette époque. Salonique est devenue (p. 55) par sa position l'entrepôt nécessaire de toutes les marchandises turques, qui ont pris la route de Trieste au lieu de celle du Danube. Alors seulement on a pu évaluer avec quelque justesse les différentes branches des exportations allemandes, et les évaluations les mieux combinées les ont fait monter à 5 000 000 de piastres. Les Allemands paient le tiers de cette somme en produits de leur industrie et surtout en draps et les deux autres tiers en talaris et en sequins. La somme des envois ne passe jamais 2 000 000 ; elle s'arrête quelquefois à 1 500 000, et elle se compose toujours des articles suivants : draps, toileries, verreries, fers, clincaillerie et dorure.

(p. 82) Facteurs et canaux du commerce allemand. Le commerce de l'Allemagne avec la Turquie est tout entier dans les mains des Grecs répandus dans les deux empires : souples, déliés, intrigants, hardis, ces hommes qui n'étaient d'abord que les courtiers de ce commerce, s'en sont créés les agents privilégiés. Ils ont établi des comptoirs dans les principales villes d'Allemagne, et ils exploitent aujourd'hui le commerce allemand, comme les Français et les Anglais exploitent le commerce turc.

(p. 83) Vienne, d'un côté, et Salonique, de l'autre, sont les deux grands entrepôts du commerce de la Grèce avec l'Allemagne. Les canaux par où il passe sont le Danube et l'Adriatique. La voie du Danube a été longtemps la plus suivie. Quoique plus coûteuse, elle était plus courte : elle épargnait bien des détours : elle facilitait à la fois les envois, parce que le Danube par lui-même ou par les rivières qu'il reçoit, peut être regardé comme la grande artère de l'Allemagne. ...

(p. 84) ... Le Danube a un cours très tortueux ; il passe presque toujours entre des rochers et il est parsemé d'une quantité d'îles et de bas-fonds. On sait qu'il est extrêmement rapide. Son lit est jonché de roches dangereuses, entre lesquelles le courant forme des tourbillons qui rendent la navigation impraticable dans la baisse des eaux. (p. 85). On ne peut faire que peu d'usage de la rame en remontant le fleuve, et point du tout de la voile. Il faut faire tirer les bateaux par des boeufs, ce qui est lent et dispendieux. Un autre obstacle à la navigation du Danube, est la mauvaise construction des bateaux. ...

(p. 92) Commerce italien. Le commerce des Italiens en Levant est libre, et n'est soumis à aucun règlement. Ce sont les Vénitiens et les Livournais qui en sont les principaux facteurs. Il y a sur cette échelle un consul de Venise et un consul de Naples. Le consul impérial est réputé le consul des Toscans, et le consul français, celui des Romains, des Génois et des Piémontais.

Le commerce italien consiste en draps, armes à feu, verreries, soieries, papiers et bonneterie.

(p. 98) Soieries. Les Italiens font un grand commerce de soieries dans la Grèce et dans toute la Turquie. Aucune nation manufacturière de l'Europe n'a pu leur enlever jusqu'ici cette branche d'industrie. Ils l'exploitent avec succès depuis le règne de Mohamed II, époque où les arts de la main comme ceux du génie, furent de la Grèce en Italie, et y fleurirent sous l'influence des Médicis.

(p. 112) Papiers. C'est Venise qui fait en Turquie le plus grand commerce de papeterie. Les papiers que cette place envoie sont blancs, épais, mais très unis. Les Turcs ne

peuvent faire usage d'un papier moins fort, parce qu'ils se servent pour écrire d'un roseau taillé en forme de plume. ...

(p. 113) En somme, l'Italie verse pour plus de cent mille piastres de papiers dans la Grèce, et pour plus d'un million dans la Turquie; ce qui devrait engager nos papetiers à lutter avec les Italiens dans cette branche importante du commerce levantin.

(p. 127) Commerce russe. Le commerce des Russes en Turquie augmente tous les jours. La Mer Noire et le Danube sont les deux canaux de ce commerce. Constantinople en est le grand entrepôt. Ce qui ne se dépose pas dans cet entrepôt, entre dans la Roumélie par les provinces de Moldavie et de Valachie, et se répand dans le pays situé au sud du Danube, par les foires de Sélimia et d'Ozongiova. Les Grecs sont les seuls agents de ce commerce: les Russes sont encore trop engourdis pour y prendre part.

(p. 128) Il vient de Russie des soieries de toute espèce, comme taffetas, gazes, galons, fils et dentelles d'or: il vient aussi des velours qu'on a de la peine à accréditer ici, comme on en a partout à accréditer une marchandise nouvelle.

(p. 129) Pelleteries. L'article majeur du commerce russe dans la Grèce, comme dans tout l'Empire othoman, est l'article des pelleteries. Cette branche de commerce est d'une richesse inconnue parmi nous.

La pelisse est ici l'objet favori du luxe; c'est le galon de la Turquie, l'enseigne de l'opulence, l'étiquette de la grandeur. On n'est point habillé déceimment, quand on est sans pelisse: dans tous les états et dans toutes les saisons (p. 130), la pelisse constitue la grande. Aussi l'usage des fourrures est-il universel, et il s'en débit partout une très grande quantité: commerce continu, immense, que les Européens maîtres du nord de l'Europe, ont jusqu'ici vainement tenté d'enlever aux Prusses.

Les meilleures pelleteries viennent de l'intérieur de la Russie. Ce sont les Grecs qui les vont acheter dans les provinces méridionales de cet empire, dans les foires de l'Ukraine et de la Pologne, et qui viennent ensuite les revendre aux foires de Sélimia et d'Ozongiova, d'où elles se répandent dans toute la Roumélie. Les autres parties de la Turquie s'approvisionnent à Constantinople, où les pelleteries sont apportées par la mer Noire d'Akerman, d'Oczacow, de Csan et d'Astracan.

(p. 144) Commerce français. L'origine du commerce français dans les principales échelles du Levant remonte au temps des Croisades. Le commerce de Salonique doit sa prospérité commerciale aux avantages de sa position. C'est une des villes les plus centrales de la Turquie européenne; et par son golfe qui débouche au milieu de l'Archipel, elle a (p. 145) des communications aisées avec tous les ports de la Méditerranée.

(p. 179) D'ailleurs, l'argent est ici décidément rare. Cette rareté peut être envisagée sous deux rapports: en rareté accidentelle et en rareté absolue. La première naît des variations qu'éprouvent les monnaies étrangères en Turquie, et qui, par le résultat de la balance, y sont aussi communes que celles du pays. Quand une de ces monnaies hausse trop au gré du divan, le Grand Seigneur en fixe la valeur par un firman. Les firmans sont exécutés autant que cela plaît aux pachas: ils sont donc respectés dans certaines provinces et éludés dans d'autres (p. 180). Dans tous les pays d'ailleurs, le taux du prince est toujours modifié par celui du commerce. Quel est donc l'effet du tarif de la Porte? C'est que les monnaies étrangères se trouvant dans une fluctuation perpétuelle, affluent là où elles haussent, et qu'elles refluent des pays où elles baissent: c'est un mouvement perpétuel entre Smyrne, Alexandrie et Salonique. De là il résulte pour telle placé des moments de rareté, et pour telle autre des moments d'abondance. L'agiotage établit ses calculs sur ces variations, et c'est là un des plus grands maux qui affectent le commerce de Turquie. C'est encore là un vice, qui influe sur les difficultés des recouvrements.

(p. 184) Le commerce a toujours été croissant à Salonique jusqu'en 1775 et il s'est soutenu jusqu'en 1781. A la première de ces époques, la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie, l'Albanie et la Morée qui avait perdu ses établissements francs dans la révolution albanaise, s'approvisionnaient sur cette échelle. En 1778, on établit des droits de sortie et de transit dont la communication par les terres avait été jusqu'alors exempte. Ce fut là le premier coup porté à la prospérité de cette place. Insensiblement l'esprit de commerce s'est étendu; il a multiplié les sources et les canaux. Les négociants francs d'Andrinople, ennuyés de n'être que les facteurs de ceux (p. 185) de Constantinople, et plus à portée que ceux de Salonique des principales foires de la Roumélie, et surtout de celles d'Ozongiova et de Sélimia qui sont les deux plus grands marchés de la Turquie européenne, ont fait le commerce pour leur compte: ils ont fréquenté les foires, et ont nui par leur concurrence aux ventes de nos négociants. La position d'Andrinople est très favorable: la proximité du port Enos et la navigation de la Marizza facilitent les transports, et les rendent moins dispendieux que les charrois par terre. Si les négociants d'Andrinople savent profiter de leurs avantages, on peut

leur présager une prospérité brillante ; mais en déversant le commerce franc du golfe de Salonique dans celui d'Enos, ils s'enrichiront au dépens de nos négociants de la Grèce.

(p. 192) **Poids.** Les poids turcs sont le cantaar, l'oke et la dragme. Le cantaar vaut 44 okes, l'oke 400 dragmes, et la dragme qui est l'élément du poids turc, est la même chose que notre gros, et fait la huitième partie de l'once. Le cantaar vaut donc 137 livres 8 onces poids de table, et l'oke 3 livres 2 onces, ou 50 onces. On sait que dans nos anciens poids il y avait 12 onces dans la livre poids de marc, qu'il y en avait 16 dans la livre poids de table, et que par conséquent il y avait une différence (p. 193) entre les deux poids de 25 pour 100.

Mesures. Les mesures turques sont le pic pour les étoffes, et le quilot pour les grains. Le pic a 25 pouces : un pic et trois quarts font une aune de France. Le quilot de Salonique vaut trois quilots et trois-quarts de celui de Constantinople appelé vulgairement quilot de Stambol : quatre quilots et demi de Stambol font la charge de Marseille, et un septier de Paris plus un cinquième.

On appréciera les mesures turques avec plus de justesse encore, en indiquant leur rapport avec les poids. Le quilot de Salonique pèse 85 okes en blé macédonien, et celui de Stambol 22. La charge de Marseille peut être évaluée à 300 livres, et le septier de Paris à 250.

(p. 194) **Monnaies d'argent.** Les monnaies qui ont cours en Turquie, sont les monnaies propres du Grand Seigneur, et quelques monnaies étrangères fabriquées pour le commerce du Levant.

La monnaie turque qui sert de type et de mesure aux autres monnaies, est la pièce d'argent de 40 paras que les Turcs appellent *grousch* dans le langage ordinaire, et *aslanli* en termes techniques. C'est là proprement l'écu de Turquie : il est connu sous le nom de piastre turque dans le commerce européen, et au cours du change actuel il peut être représenté par deux livres tournois. Par la même raison le para peut être représenté par un de nos sous, la piastre valant 40 paras.

La piastre pesait autrefois 6 dragmes, et était au denier onze comme (p. 195) la plupart des monnaies européennes. Sultan Ahmid III, qui régnait au commencement de ce siècle, est le premier prince ottoman qui ait osé altérer les monnaies, et établir de nouveaux impôts. Toutefois il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de peur d'une révolte. Car les sultans peuvent bien étendre leur rapacité sur tous les officiers de l'empire, que ne sont après tout que leurs valets ; mais ils ne peuvent attenter ni à l'honneur, ni aux biens des autres musulmans, qui sont sous l'égide des lois.

Ahmid III altéra la piastre d'un dixième. Toutes les pièces qui sortirent des hôtels des monnaies du Caire et de Constantinople ne continrent pas plus d'alliage que les piastres d'Ahmid, jusqu'au règne de Mahmoud qui gouverna l'empire vers le milieu de ce siècle, et qui baissa à la fois le titre et le poids (p. 196) des monnaies. Les piastres battues sous son règne ne pèsent que 5 dragmes $1/2$, et ont un tiers d'alliage.

(p. 226) Vers le milieu du siècle dernier, la France avait perdu le commerce du Levant. Colbert le lui rendit en 1669, 1) en accordant à Marseille la franchise de son port ; 2) en y établissant l'entrepôt des retours du Levant ; 3) en permettant la liberté du transit ; 4) en imposant (p. 227) un droit de vingt pour cent sur le commerce et la navigation des étrangers.

Ces quatre réglemens forment tout le précis de la législation qui a régi le commerce du Levant depuis le ministère de Colbert jusqu'en 1781.

(p. 263) La Mer Noire verse dans l'Archipel, sous des pavillons masqués, une prodigieuse quantité de blés, qui nous sont revendus avec des frais énormes de commission : nous éviterons alors ces frais ruineux, et les détours plus ruineux encore de l'Italie.

Lechevallier, I. B.

Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin ; Avec la Carte générale de ces deux mers, la description topographique de leurs rivages ; le Tableau des moeurs, des usages et du commerce des peuples qui les habitent ; la Carte particulière de la Plaine de Brousse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople accompagnée de la description des Monu-

mens anciens et modernes de cette Capitale; Par... Paris, Dentu, Imp.-libraire, An VIII (1800). 2 T. XII—168 p.; de p. 160—416. 6 cartes¹.

Table des chapitres contenus dans cet ouvrage :

T. 1. 1^{ère} partie. De la formation de la Propontide, p. 1; Voyage de l'embouchure du Bosphore de Thrace à celle de l'Hellespont, p. 4; Voyage du cap Sigée à l'isthme d'Hexamilia, p. 10; Description de la presqu'île de Cyzique, p. 22; Description de Brousse; Voyage de Brousse à l'embouchure du Bosphore, par Nicée et Nicomédie, p. 33.

2^e partie. Du Bosphore, p. 41; Des dimensions du Bosphore, p. 43; Des courants du Bosphore; Du village de Fondoukli, p. 50; Du village de Bechik-Tash, p. 53; Du village de Kourou-Tchesmé; Du village d'Arnaout-keu; Du village de Balta-Liman (le port de la Hache), ou l'ancien port des femmes; Du village de Boïouk-déré (vallée profonde), l'ancienne Bathykolpos; De la côte du Bosphore, depuis Boïouk-déré jusqu'aux Cyanées d'Europe, p. 65; De la rive asiatique du Bosphore, depuis les îles Cyanées jusqu'au temple, p. 69; Du temple de Jupiter Urius, p. 71; De la montagne du Géant, p. 74; Des rivages asiatiques du Bosphore, depuis Magiar-Bouroun jusqu'à Scutari, p. 76; De l'ancienne Chryso-polis (Scutari), p. 78; De la ville de Chalcedoine (Kadikeu), p. 80.

3^e partie. Des régions ou quartiers de Constantinople, au temps des Romains, p. 83; Des portes anciennes et modernes de Constantinople, p. 89; De la Porte dorée, p. 97; Des murailles et des tours de Constantinople, p. 102; Des citernes de Constantinople, et de l'Aqueduc de Valens (Bosdoughan-Kemer), p. 105; De Sainte Sophie, p. 112; De l'Eglise des Saints-Apôtres, et de celle de Saint-Jean Studius, p. 118; Du phare de Byzance, et de l'Arsenal appelé Mangana, p. 122; De l'Hyppodrome, p. 124; Du Forum Augusteum; d'une des colonnes de Théodose; de celle de Justinien; du Palais impérial, et du Sénat, p. 131; Des thermes d'Arcadius; de la statue et de la colonne de Théodora; du Palais de Constantin (Tekyr-Seraï), p. 135; Description particulière du port de Constantinople; des fleuves Cydaris et Barbyssès, ou des Eaux douces, p. 138; De l'ancien port de Théodose (Vlangu-Bostan); du port de Julien (Cadhirga-Limani), et du quartier appelé Condoscalé, p. 144; Du faubourg appelé Sika, aujourd'hui Galata; et de l'Hebdomon (Eioup), p. 148; De la Colonne virginale; de la Colonne de porphyre; des Colonnes triomphales de Théodos e et d'Arcadius; de la Colonne de Marcian, p. 152; Siège de Constantinople par les Turcs, sous Mahomet II, p. 161.

T. 2. 4^e partie. Explication de la Carte, p. 169; Vue générale de Constantinople, p. 191; De l'intérieur de Constantinople, p. 198; Du Sérail, p. 201; Du collège des Itchoglans (Galata-Seraï), p. 207; De l'Hôtel des monnaies (Tarap-Hané), p. 211; De l'audience que le Grand Seigneur accorde aux ambassadeurs étrangers, p. 215; Du palais du visir (visir-seraï), p. 221; De l'Arsenal (Tersana), p. 224; De la Ménagerie (Aslan-Hané), p. 228; Des tavernes, des cafés, et des boutiques d'opium (Teriaki-Hané), p. 229; Des Bains, des kans, des bazars, et des bézestins, p. 232; Des hôpitaux des fous (Timar-Hané) et de ceux des malades (Tabi-Hané), p. 237; Des Ecoles publiques (Medressé); des ecoles particulières (Mekteb), et des bibliothèques de Constantinople, p. 240; Du château des sept-tours (Iedi-Kouléler), p. 244; Des cimetières, du tombeau de Bonneval, et des chapelles sépulcrales (Turbé), p. 251; Des églises grecques, p. 257; Des quartiers et faubourgs de Constantinople, p. 266; Des mosquées, p. 279; Du kiosk de Kiat-Hana, ou des Eaux douces, p. 320.

5^e partie. Dimensions de la mer Noire. Nom des principaux fleuves qui s'y jettent, p. 329; De la côte des Abazes, p. 332; De la Côte de la Crimée, p. 343. De la côte d'Oczakow, depuis la Crimée jusqu'au-delà du Danube, p. 348; De la côte de Bulgarie et de Romélie, p. 369; De la côte d'Anatolie, p. 377; Observations générales sur la mer Noire, p. 385; Sur les moyens de défendre Constantinople d'une invasion du côté du canal de la mer Noire, p. 391.

T. 2. p. 369: De la côte de Bulgarie et de Romélie.

(p. 369) Le mont Hoemus, dont le sommet est dirigé de l'ouest à l'est, vient se terminer à la mer Noire, au cap Eminé entre Varna et Bourgas, en étendant ses branches et contreforts, d'un côté sur le vallon du Danube jusqu'à Kara-Hirman, et de l'autre dans la Romélie, le long de ses côtes jusqu'au canal ou Bosphore. Ces hauteurs offrent, dans des anses formées par les vallons, des rusiseaux qui en descendent, plusieurs ports, rades ou

¹ Carte de la mer de Marmara; Plan du Déroit des Dardanelles; Carte de la ville de Brousse; Carte du Bosphore de Thrace; Carte de Constantinople; Carte de la mer Noire.



mouillages, sur cette côte généralement acore, très élevée et facile à reconnaître par les navigateurs.

Depuis Kara-Hirman jusqu'à Varna, principale échelle de cette partie, il (p. 370) n'y a que Keustengé, Mankalia, Cavarna et Balchik, où les bâtiments aillent prendre quelques denrées. Cependant ils chargent dans d'autres anses désertes, des bois dont ces montagnes sont couvertes, et des grains apportés de l'intérieur du pays.

Varna, grande ville sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière formant un grand lac et des marais dans son vallon, avait été entourée, l'avant-dernière guerre, dans la partie qui regarde la campagne, d'un simple retranchement en terre et sans flancs. Du côté de la mer et de la rivière qui environnent à peu près la moitié de son pourtour, les haies des jardins, les maisons, des palissades et quelques petites parties de retranchements lui servaient d'enceinte. Cette ville, la seule qui ait résisté aux efforts des Russes, renferme un château antique avec des tours. L'on a travaillé dès lors à réparer la mauvaise ligne qui (p. 371) la couvre, en suivant le même tracé, mais en donnant plus de largeur au fossé et d'épaisseur au parapet.

La rade de Varna, qui paraît sûre et propre à contenir une escadre, est bornée d'un côté par la pointe de Galata, et de l'autre par celle de Soganlik. Il y arrive sans cesse un grand nombre de bâtiments qui chargent pour Constantinople des grains, de la volaille, des oeufs, du beurre et du fromage, ainsi que du vin pour Cherson.

Une population d'environ seize mille habitants turcs, grecs ou arméniens, et une grande partie des denrées nécessaires à la subsistance de la capitale, embarquées à Varna, rendent cette ville trop importante pour négliger les moyens de la mettre à l'abri des entreprises de l'ennemi. Il est donc essentiel de la mieux fortifier et de défendre la rade par des batteries placées sur les différentes hauteurs qui l'environnent.

(p. 372) Varna, dont les alentours sont en partie incultes, renferme douze mosquées, deux églises grecques et une tour ou clocher ordinaire, construit depuis environ vingt-cinq ans, dans lequel est placée une horloge avec sa cloche : c'est le seul endroit de Turquie où nous ayons encore entendu ce son. Les chemins pour y arriver, mauvais et difficiles, traversent plusieurs rameaux ou contreforts du mont Hoemus que les Turcs nomment le Balkan.

Le golfe de Bourgas, dont le milieu est situé par 42° 22' de latitude septentrionale contient dans une étendue d'environ quatre lieues et demie de largeur sur cinq de profondeur, plusieurs rades praticables pour les plus gros vaisseaux. On y trouve celles de Mesembrie, Ahiolou, Bourgas, Tchingané, Sizéboly et l'ancien port de Foros où il n'existe plus de ville.

C'est à Bourgas, principale échelle de ce golfe et l'entrepôt d'un grand (p. 373) commerce de transit tant pour Constantinople que pour les différents ports de la mer Noire, qu'on charge des abacs ou étoffes de laine, des fers de Summakof, des grains, des laines, du beurre, du fromage et du vin.

Ahiolou, environné de marais salans dont le revenu appartient au Grand Seigneur, ne fournit que du sel de médiocre qualité.

Mesembrie, que les Turcs nomment Messouri, ville ancienne située sur une presqu'île environnée de rochers, où l'on n'aboutit que par un isthme fort bas, étroit et surmonté par les vagues dans les tempêtes, offre encore quelques restes d'une enceinte en maçonnerie que la mer détruit successivement. Elle fournit beaucoup de vin et quelques petits navires que l'on y construit entièrement en bois de chêne.

Tchingané, nouveau village turc où l'on charge beaucoup de bois à brûler et pour la construction des maisons, présente une rade assez bien couverte contre les vents, mais dangereuse par la mauvaise qualité de son fond et par des vers qui s'attachent aux vaisseaux.

Sizéboly, situé sur une presqu'île, et dont l'enceinte en maçonnerie a été ruinée possède la meilleure rade de tout le golfe, et où les vaisseaux de guerre peuvent mouiller. Dans ce port, habité par des Grecs seulement, on charge beaucoup de bois et de vin.

Quelques batteries faites pendant la dernière guerre à Bourgas, Ahiolou et Mesembrie pour défendre leurs rades, qui d'ailleurs n'en étaient point protégées, sont maintenant détruites. Toute la côte, depuis le lac et rivière de Bourgas jusqu'au-delà de Mesembrie, quoiqu'elle soit acore [sic] en grande partie, offre plusieurs anses ou plages sablonneuses favorables aux descentes. Le terrain au-dessus forme une petite plaine d'environ deux lieues de largeur, (p. 375) entrecoupée de lacs, ruisseaux et ravins qui en faciliteraient la défense. Depuis la rivière de Foros jusqu'à Sizéboly, les montagnes vont se terminer à la mer par des escarpements de rochers qui ne laissent entre eux que quelques anses sablonneuses, mais où les bâtiments peuvent mouiller. Il serait aisé de défendre le golfe avec des batteries mieux disposées que celles qu'on y a faites, et d'en bien protéger les rades, comme cela est indi-

spensable, pour offrir un asile assuré aux vaisseaux qui iront s'y réfugier en temps de guerre.

Depuis Sizéboly jusqu'au Bosphore, l'on trouve quelques autres ports ou rades que nous n'avons point reconnus ; mais la côte, toujours de même nature, donne des facilités pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Nous ferons aussi observer que, dans le cas où il aurait effectué sa descente sur quelque point, on pourrait (p. 376) aisément l'empêcher de pénétrer dans le pays, en occupant les excellentes positions que les hauteurs en arrière de la côte fournissent. Ces hauteurs ou montagnes, contreforts de l'Hoemus, sont généralement garnies de bois, par conséquent aisées à retrancher et difficiles à gravir. Au reste, c'est la partie la plus essentielle à garder et à forifier, tant pour faciliter les approvisionnements de Constantinople, que pour prévenir toutes les tentatives de l'ennemi sur cette capitale.

T. 2. p. 385—390 : Observations générales sur la mer Noire.

(p. 387) Le commerce de la mer Noire pourrait être plus avantageux à la Turquie elle-même et aux nations européennes, s'il était fait par des marins plus habiles et des négociants plus intelligents ; mais la lenteur de la navigation rend excessifs les frais du transport des denrées, et la maladresse des négociants dépourvus de grands magasins de marchandises, en augmente encore le prix par les délais du départ des vaisseaux. C'est en partie pour cette raison que (p. 388) les Turcs préfèrent les petits bâtiments aux grands, pour le cabotage de cette mer ; ils les chargent indifféremment de tous les effets qui se présentent, sans aucun égard à leur arrivage. D'ailleurs l'on ne fait aucun ouvrage public pour l'avantage du commerce. Le mauvais état des chemins qui aboutissent aux différentes villes maritimes, le manque de quais ou cales commodes pour l'embarquement et le débarquement des denrées, occasionnent toujours des frais et des retards préjudiciables.

Les principales marchandises à exporter de ce pays, sont les grains (qui sont réservés ordinairement pour Constantinople), les laines, les bois, goudrons, chanvres, cire, miel, cuirs, coton et cuivre. L'on pourrait y porter des draps, du café, du sacre, des galons et dentelles d'or et d'argent ; mais il faudrait pour cet effet établir, dans les différentes échelles, des facteurs (p. 389) protégés par le gouvernement turc, de manière à les soustraire aux vexations des pachas et autres puissances subalternes. Il serait aussi très avantageux de porter du vin et quelques autres articles de France pour la Russie. Ce commerce serait peut-être le plus lucratif, malgré les douanes exorbitantes et presque arbitraires qui y sont établies.

XIX SIÈCLE. PREMIÈRE MOITIÉ (1801—1850)

Roth, J. F.

Geschichte des Nuernbergischen Handels. Ein Versuch von . . . Leipzig in Commission bey Adam Friedrich Boehme, 1800—1801. 2 Tle. XVI—418 p. XII—372 p. 1 Kupfer.

2. Teil. p. 33—35. Handelsverbindungen in Tyrol, in der Levante Ägypten usw.

p. 161—164: Handel nach der Levante, Constantinopel etc.

(p. 161) Von der Beträchtlichkeit des Handels in der Levante mit Nürnberger Waren zeugt der Umstand, welchen Keyssler in seine Reisen anführt, daß noch 1728 die Nürnberger Kompanie allein in Constantinopel für 70 000 fl. solche Waren verkauft habe.

(p. 162) Nach der Levante gehen vorzüglich Leonsche Waren, gedruckte Papiere. Lohngold, messingene Nägel, Kitar-Saiten, Spiegel, Schellen, Näh- und Stecknadeln etc.¹

Nach Constantinopel werden sowohl direkte als auch über Wien, noch immer Versendungen von diesen und anderen hiesigen Waren gemacht.

Nach Italien gehen alle unsere Artikel. . . .

Beaujour, F.

Schilderung des Handels von Griechenland, besonders der Stadt Thesalonich. Entworfen von . . . Herausgegeben von M. C. Sprengel. Weimar, Industrie-Comptoirs, 1801. VIII—230 p. — Bibliothek der neuesten und wichtigsten Reisebeschreibungen zur Erweiterung der Erdkunde nach einem systematischen Plane bearbeitet, und in Verbindung mit einigen anderen Gelehrten gesammelt und herausgegeben von M. C. Sprengel. Dritter Band.

Inhalt:

Vorrede, p. I; Topographie von Mazedonien. Beschreibung von Saloniki, p. 3; Artikel der Ausfuhr. Baumwolle. Tabak. Getreide. Wolle. Honig. Öl. Korinthen. Färberröte. Kermes. Seide. Wachs. Hasenfelle. Kreuzbeeren (Graine d'Avignon). Opium. Gummi Tragant, p. 20; Verarbeitete Artikel der Ausfuhr. Türkisch Garn. Saffian. Türkische Teppiche. Abats von Mazedonien. Kaputröcke von Zagora, p. 86; Einfuhr fremder Waren. Englischer Handel. Tuchwaren. Uhren. Chalons. Indische Baumwollenwaren. Zinn. Blei. Juwelen. Goldarbeiten. Kolonienwaren, p. 108; Deutscher Handel. Tücher. Leinenwaren. Cattune. Musseline. Glatte Leinwand. Glaswaren. Porcellain. Stahlwaren. Kupfer- und Goldarbeiten. Faktoren und Kanäle des deutschen Handels. Geldzahlungen und Wechselgeschäfte, p. 139; Italienischer Handel. Tücher. Feuergewehre. Glaswaren. Glaskorallen. Seidenwaren. Sammet. Papier.

¹ Gatterer's Technol. Magazin. B. I. St. II. S. 515. [Статията носи заглавие Technologische Auszuge aus verschiedenen Briefen aus Nuernberg an den Herausgeber, p. 514—516.]

Wollene Mützen. Holländischer Handel. Russischer Handel. Pelzhandel. Zobel. Hermelin
Grauwerk. Schwarzer Fuchs. Ungebohrne Lämmerfelle, p. 163; Französischer Handel. Tücher
Mützen. Kaffee. Zucker. Indigo. Französischer Handelsgewinn. Übersicht des ganzen Han-
dels. Türkischer Handel. Gewichte, Maße und Münzen, p. 192.

(p. 108) Englischer Handel. Die Franzosen und Engländer sind unter allen fränk-
schen Nationen¹ die einzigen, die in Salonki eine eigene, vollkommen eingerichtete
Verfassung haben. Sie halten nicht nur einen Konsul daselbst, der öffentlich diesen Titel
führt, sondern dieser besitzt auch eine bestimmte Gerichtsbarkeit, die sich über alle Com-
ptoire der Nation erstreckt, und diese zusammen genommen bilden eine Art von Kolonie, die
nach ihren Nationalgesetzen regiert wird. . .

(p. 109) Der englische Handel nach der Levante ist in den Händen einer Kompanie,
die unter König Jacob I. im Jahr 1606 errichtet worden ist. Jeder protestantische Engländer
kann sich darin aufnehmen lassen, wenn er bei seinem Eintritt zwanzig Guineen bezahlt,
und noch eine Guinee und einige Schillinge für kleinere Kosten und Nebengebühren. Die
Mitglieder der Kompanie, deren jetzt vierhundert sind, dürfen allein in die Häfen der Le-
vante Handlung treiben und zwar nur mit Schiffen, die (p. 110) der Kompanie zugehören.
Sie müssen bei ihrem Eintritt einen Eid ablegen, daß sie niemand zu solchen Spekulationen
ihren Namen leihen wollen; auch machen sie sich durch eben diesen Eid verbindlich, die
türkischen Produkte nur in Tausch gegen Nationalprodukte anzunehmen. Alle baaren Re-
messen sind ihnen untersagt, und sie dürfen nur von einem Hafen in den anderen für ge-
kaufte Waren Geldsummen auszahlen lassen. Kein englischer Kaufmann, der nicht Mit-
glied der Kompanie ist, darf nach der Levante Handel treiben, außer wenn er eine Abgabe
von zwanzig Rthl. an die Kompanie bezahlt; was also eben so viel als eine förmliche
Ausschließung von diesem Handel ist.² Die Kompanie steht unter ei- (p. 111) nem Gou-
verneur, der auf Lebenszeit ernannt wird, und hat einen Schatzmeister und einen Sek-
retär, deren Stellen jedoch nicht lebenslänglich dauern. Ein Ausschuß von dreizehn Mit-
gliedern besorgt die Direktion der Geschäfte und legt zu gewissen bestimmten Zeiten den
sämtlichen Mitgliedern in einer allgemeinen Versammlung Rechenschaft ab. Es ist kein
Handelsvertrag gültig, wenn ihn nicht die dreizehn Kommissarien unterschrieben haben. Die
Kompanie ernennt und besoldet den Gesandten und die Konsuls, und der König erteilt
ihnen das Patent. Hiervon ist nur allein der Konsul in Alexandrien ausgenommen, der von
dem König ernannt und besoldet wird, denn weil dieser hauptsächlich dafür zu sorgen hat,
daß sich der Handel mit Indien nicht durch die Meerenge von Sues ins Mittelländische
Meer zieht, so ist er eher ein Agent von der ostindischen Kompanie als ein Aufseher über
den englischen Handel. Die (p. 112) übrigen Konsuls sind alle Mitglieder der levantinischen
Kompanie; sie legen den gewöhnlichen Eid ab, auch den Testeid, und überdies geloben
sie noch durch einen besonderen Eid, daß sie schleunig und nach den Gesetzen, auch ohne
alles Ansehen der Personen, Recht sprechen wollen.

Die Engländer haben ihre Comptoire in der Levante seit langer Zeit nicht durch neue
vermehrt, aber jedes von ihren Häusern setzt ansehnliche Kapitalien um, die drei franzö-
sische Häuser nicht aufzubringen im Stande sind. Das Verfahren ist äußerst weise und
ökonomisch, denn es ist mit Handelsunternehmungen wie mit der Benutzung von Feldgü-
tern; die größten geben immer am meisten Gewinn, und bei den kleinen verschlingen die
Kosten den Ertrag.

Die Waren, welche die Engländer in Griechenland absetzen, bestehen in Tüchern,
Chalons, Leinenwaren, Zinn, Blei, rohem und verarbeitetem Eisen, Uhren, Juwelen und
einige Kolonienwaren. Ich will diese verschiedenen Artikel einzeln hier durchgehen. . .

(p. 139) Deutscher Handel. Der Kaiser hat zwar eine Factorei und einen Consul zu
Saloniki; da aber der türkische Handel in seinen Staaten ganz frei ist, so haben ihn die
Griechen an sich gerissen, und die Faktorei macht sehr wenig Geschäfte. Unter allen Län-
dern, die mit der europäischen Türkei Handel treiben, hat Deutschland unstreitig den größ-
ten und ausgebreitetsten. Die Deutschen ziehen aus Mazedonien eine ungeheure Menge
Baumwolle, die in mehreren Kanälen durch das ganze nördliche Europa verbreitet wird.
Diese Baumwolle geht zu Lande nach Semlin, und von da auf der Donau bis nach Wien.
Von Wien wird sie durch ganz Deutschland und in die nördliche Schweiz von dem Velt-

¹ Man gibt in der Levante allen Europäern den Namen Franken, und Nation heißt dort das Corps der Kaufleute aus einem Lande. So sagt man die französische Na-
tion, die englische Nation u. s. w.

² Die Existenz dieser Kompanie ist eine der vorzüglichsten Ursachen, warum der
englische Handel in der Levante nie recht empor kommen kann. . .

Innerland bis nach Konstanz, und von da weiter bis nach Basel geschickt. Die übrigen Stapelstädte für die mazedonische Baumwolle sind Orsova in dem Temeswarer Bannat, das in der nämlichen Linie wie Semlin liegt, und hinter dieser Linie Hermannstadt und Brossau (Broos) in Siebenbürgen.

Der deutsche Handel erstreckt sich über alle Teile von Griechenland; er beschäftigt sich jedoch mit einer Menge so mannigfaltiger Gegenstände, daß er bis jetzt (p. 140) vor den Augen des handelnden Europas fast ganz verborgen geblieben ist. Man hat ihn erst in dem letztern Krieg zwischen Österreich und den Türken genauer kennen gelernt, denn weil damals alle innere Kommunikation abgebrochen war, so wurde notwendig Saloniki der Stapelort für alle türkischen Waren, die über Trieste gingen anstatt sonst auf der Donau. Nunmehr konnte man erst die verschiedenen Artikel der deutschen Ausfuhr mit einiger Genauigkeit berechnen, und man fand nach den zuverlässigsten Angaben, daß sie sich auf eine Summe von 5 000 000 Piaster belaufen. Den dritten Teil von dieser Summe bezahlen die Deutschen in Produkten ihrer Kunstfleisses, und besonders in Tüchern und Leinwand; die beiden übrigen Dritteile werden in Talern und Zechinen bezahlt. Ihre Warenlieferungen betragen nie mehr als 2 000 000 und manchmal nur 1 500 000 Piaster; sie bestehen immer in Tüchern, Leinwand, Glaswaren, Eisen und Stahlwaren, und in vergoldeten Arbeiten.

(p. 163) Italienischer Handel. Der Handel der Italiener nach der Levante ist ganz frei, und keiner Art von Regulativ unterworfen. Venedig und Livorno haben den größten Teil davon an sich gezogen. In Saloniki hält sich ein Konsul von Venedig und einer von Neapel auf. Der kaiserliche Konsul ist sogleich auch der Toscanische, und der französische Konsul ist es auch von Rom, Genua und Piemont.

Die Waren, die aus Italien nach Griechenland gebracht werden, bestehen in Tüchern, Feuergewehren, Glaswaren, Seidenwaren, Papier und wollenen Mützen.

(p. 180) Russischer Handel. Der russische Handel nach der Türkei nimmt täglich zu. Das Schwarze Meer und die Donau sind die beiden Kanäle desselben und Constantinopel sein Stapelort. Was hier nicht niedergelegt wird, geht durch die Moldau und Wallachei nach Rumelien, und wird durch die Messen zu Selivrea und Ozongiova durch das ganze Land südwärts der Donau ausgebreitet. Die Griechen treiben diesen Handel ganz allein, denn die Russen sind noch viel zu unwissend und unzivilisiert, um teil daran zu nehmen.

Es kommen aus Rußland Seidenwaren von aller Art nach Griechenland, z. B. Taffete, Gaze, Borten, (p. 181) ferner Golddraht und goldene Spitzen. Auch wird Sammet dahin geschickt, allein er findet keinen starken Absatz, denn es hält überhaupt schwer irgend eine neue Ware in Aufnahme zu bringen.

(p. 192) Französischer Handel. Der Ursprung des französischen Handels in die vorzüglichsten Häfen der Levante verliert sich in den Zeiten der Kreuzzüge. Der Handel von Saloniki hat jedoch erst unter Colberts Ministerium seinen Anfang genommen; allein er machte in einem Jahrhundert so außerordentlich schnelle Fortschritte, daß er beinahe dem Handel der ersten Häfen in der Levante gleich kam. Saloniki hat diesen ausgebreiteten Handel seiner natürlichen Lage zu verdanken, die nicht vorteilhafter sein könnte. Die Stadt liegt fast im Mittelpunkt der europäischen Türkei, und kann durch ihre Meerenge, die sich bis in die Mitte des Archipels erstreckt, mit allen Häufen im Mittelländischen Meere auf die leichteste Art in Verbindung kommen.

Diese Stadt ist die Niederlage des ganzen französischen Handels nach Griechenland, und der Ort, wo die ansehnlichsten Comptoire dieser Nation errichtet sind. Diese Comptoire verkaufen Tücher, Mützen, Goldwaren, Kaffee, Zucker, Indigo und andere Produkte der Kolonien.

(p. 210) Die verschiedenen Märkte in dem Innern der europäischen Türkei sind die Kanäle, durch welche die in Saloniki nicht konsumierten Waren weiter geschafft werden. Durch die Messe zu Zeiton, die zu Anfang Aprils Statt hat, werden die fränkischen Waren durch Thessalien verbreitet; durch die Messe zu Selimia, die im Junius anfängt, kommen sie in die an der Donau gelegene ottomanische Provinzen, und die Messen zu Negrocowp, Olooson und Ozongiova, die zu Ende Septembers und im Anfang Oktobers fallen, versorgen Servien, Albanien und ganz Obergriechenland mit diesen Artikeln.

(p. 217) Bis ins Jahr 1775 hat der Handel von Saloniki beständig zugenommen, und von da bis ins Jahr 1781 hat er sich in gleichem Flor erhalten. In der ersten Epoche wurde für Bulgarien, für Servien, Bosnien, Albanien und Morea, das durch die albanische Revolution (p. 218) alle seine fränkischen Niederlassungen verloren hatte, durchaus die nötigsten Waren aus Saloniki geholt. Im Jahr 1778 wurden Ausgang- und Transitzölle angelegt, von denen zuvor der Handel in das Innere des Landes verschont gewesen war. Dies war der erste Schlag, der dem Flor dieser Handelstadt beigebracht wurde. Unmerklich aber machte auch der Handelsgeist größere Fortschritte, und vermehrte seine Quellen und seine Kanäle. Die fränkischen Kaufleute zu Adrianopel wurden es überdrüssig, daß sie

immer nur die Faktoren von denen in Constantinopel sein sollten, und da sie nähere und bessere Gelegenheit hatten, als die Kaufleute in Saloniki, die vorzüglichsten Messen in Rumellen zu besuchen, besonders die zu Ozongiova und zu Selimia, welche die Hauptmessen in der ganzen europäischen Türkei sind, so fingen sie an, für eigene Rechnung Handel zu treiben. Sie besuchten nunmehr alle diese Messen, und taten den Kaufleuten in Saloniki durch ihre Konkurrenz den größten Abbruch. Die Lage von Adrianopel ist äußerst vorteilhaft; durch die Nähe des Hafens von Enos, und durch die Schifffahrt auf der Marizza wird der Transport der Waren nicht nur sehr erleichtert, sondern verursacht auch weit weniger Kosten als der Transport auf der Achse. Wenn die Kaufleute zu Adrianopel ihre Vorteile zu benutzen wissen, so kann man ihnen mit vollem Recht den glänzendsten Wohlstand prophezeien; indem sie den fränkischen Handel aus dem Hafen von Saloniki weg und in den von Enos hinziehen, werden sie sich auf Kosten aller fränkischen Kaufleute in Griechenland unermeßlich bereichern.

(p. 222) Gewichte. Die türkischen Gewichte sind der Kantaar, die Oke und die Dragme. Der Kantaar wiegt vier und vierzig Oken, und die Oke hat vierhundert Dragmen. Die Dragme, die das Element des türkischen Gewichtes ist, kommt ganz unserem Quentchen gleich, und beträgt den achten Teil einer Unze. Der Kantaar wiegt folglich hundert sieben und dreißig Pfund acht Unzen nach Tafelgewicht¹, und die Oke drei Pfund, zwei Unzen.

(p. 223) Nach dem alten französischen Gewicht betrug das Pfund nach Markgewicht zwölf Unzen, und das Pfund Tafelgewicht sechzehn Unzen, so daß zwischen beiden ein Unterschied von fünf und zwanzig Prozent Statt hatte.

(p. 223) Maße. Die türkischen Maße sind der Pic, zur Ausmessung von Tüchern, Zeugen etc. und das Quilot, für Getreide und andere Sämereien. Der Pic ist fünf und zwanzig Zoll groß; ein und dreiviertel Pics machen eine französische Elle. Ein Quilot von Saloniki hält drei und drei Viertel Quilots von Constantinopel, das im gemeinen Leben nur der Quilot von Stambul heißt. Vier und ein halbes Quilot von Stambul machen eine sogenannte Marseiller Last, und einen und ein Fünftel Pariser Sester aus.

Genauer wird man jedoch die türkischen Maße beurteilen können, wenn ich noch ihre Verhältnisse mit den Gewichten beifüge. Das Quilot von Saloniki wiegt fünf und achtzig Oken, und das von Stambul zwei und zwanzig. Die Marseiller Last kann zu dreihundert Pfund und der Pariser Sester zu zweihundert und fünfzig Pfund berechnet werden.

(p. 223) Silbermünzen. Die in der Türkei gangbaren Münzen sindte ils diejenigen die der Großherr selbst prägen läßt, teils ausländische, die ausdrücklich für den Handel nach der Levante geschlagen werden.

(p. 224) Zum Maßstab aller übrigen türkischen Münzen dient eine Silbermünze, die vierzig Paras wert ist. Sie heißt bei den Türken in der gewöhnlichen Sprache Grusch, und Aslanli in der Kunstsprache. Dies ist der eigentliche türkische Taler, den man in dem europäischen Handel unter dem Namen des türkischen Piasters kennt, und der nach dem gegenwärtigen Wechselkurs ungefähr zwölf Gr. sächsisch, oder zwei französische Livres gilt. Der Para, deren vierzig einen Piaster ausmachen, hat folglich den Wert von einem französischen Cols, oder viertelhalb Pfennige sächsisch.

Ehemals wog der Piaster sechs Dragmen, und wurde wie die meisten europäischen Münzen aus elf Lot feinem Silber geprägt. Sultan Achmed III. der zu Anfang dieses Jahrhunderts regierte, war der erste Großherr, der es wagte, die Münzen zu verfälschen, und neue Abgaben aufzulegen. Er mußte jedoch mit beiden Unternehmungen inné halten, weil sonst eine Empörung unausbleiblich erfolgt wäre. Die türkischen Kaiser können zwar ihre Raubsucht gegen alle und jede Beamte des Reichs den Zügel schießen lassen, denn diese sind doch nichts weiter als ihre Sklaven; allein sie können die anderen Musulmänner weder an ihrer Ehre angreifen und beleidigen, noch auch ihres Vermögens berauben, denn diese stehen unter dem Schutz der Gesetze.

Achmed III. verfälschte den Piaster um ein Zehntel; seitdem haben alle, die in den Münzstädten zu Kairo und Constantinopel geprägt wurden, nie mehr Zusatz bekommen, als die Piaster von Achmed, bis auf die Regierung Muhammeds, in der Mitte dieses Jahrhunderts; dieser aber verringerte das Gewicht und zu gleicher Zeit auch Schrot und Korn derselben. Seine Piaster wiegen nicht mehr als fünf und ein halb Dragmen, und

¹ Tafelgewicht ist ein besonders, in den südlichen Provinzen von Frankreich gebräuchliches Gewicht, das zwar wie auch das Markgewicht sechzehn Unzen hat, die Unzen sind aber nicht so schwer, indem sechzehn Unzen Tafelgewicht nach Verschiedenheit der Orte ungefähr dreizehn bis vierzehn Unzen Markgewicht ausmachen.

haben ein Drittel Zusatz. Seit dieser Epoche ist die Verfälschung immer ärger geworden. Deshalb sind auch alle alten Piaster durchaus verschwunden, und man sieht heutzutage keine mehr in der Zirkulation als die von den drei letzteren Regierungen. Der Piaster von dem Sultan Mustapha, der auch anfängt selten zu werden, wiegt fünf Dragmen; er enthält zwei und ein halb Dragmen in feinem Silber, und zwei und ein halb Dragmen Zusatz, oder, nach unserer Art zu reden, ihr Korn ist zu sechs Lot. Der Piaster von Abdul-Ahmed wiegt eine halbe Dragme weniger, als der von Mustapha, und enthält wie jener die Hälfte fein Silber und die Hälfte Zusatz; folglich ist er bloss durch den Unterschied im Gewicht um ein Zehntel schlechter. Die Sarrafs, oder Wechsler, kaufen die Piaster von den Sultanen Mustapha und Abdul-Ahmed um einen etwas höheren Preis ein, als der gewöhnliche Piaster gilt, und schicken sie in die Münze nach Constantinopel, wo sie umgeschmolzen werden. Hierdurch verschwinden auch diese Piaster in solcher Menge, daß man in dem türkischen Handel bald gar nicht mehr wird zu sehen bekommen, als die Piaster von der jetzigen Regierung, die wahre Kupfermünze sind.

Diese Piaster von Selim III. wiegen vier Dragmen, und enthalten ein und dreiviertel Dragmen fein Silber, und zwei und ein viertel Dragmen Zusatz. Die Dragme feines Silber kostet sechzehn Paras, nach dortigem Geld; (p. 226) folglich hat der Piaster einen inneren Wert von acht und zwanzig Paras. Der Sultan gewinnt also zwölf Paras durch die Ausmünzung. Die Dragme ist bei uns einem Quentchen gleich; acht Quentchen machen eine Unze und acht Unzen eine Mark; wenn man nun die Mark fein Silber zu vier und fünfzig Livres, oder dreizehn Rthlr. zwölf Gr. sächsisch annimmt, was sie ungefähr kostete, als ich Frankreich verließ, und folglich die Unze zu sechs Pfund fünfzehn Sols, oder 1 Rthlr. sechzehn Gr. sächsisch, und die Dragme zu sechzehn Sols acht Den., oder fünf Gr. sächsisch, so ist der Piaster seinem inneren Gehalt nach acht und zwanzig Sols 1 Den., oder acht Gr. sächsisch wert. Daß er aber jetzt in dem Kurs auf fünf und dreißig bis vierzig Sols, oder elf bis zwölf Gr. steht, hat seinen Grund bloß darin, daß die Handelsbilanz durchaus zum Vorteil der Türkei ist.

Der Asper ist das Element aller türkischen Münzen. Er gilt ungefähr vier Den. oder ungefähr ein drei achtel Pfennig, wenn man den Piaster zu zwei Livres oder zwölf Gr. rechnet. Drei Aspern machen nämlich einen Para, und vierzig Para machen einen Piaster. Folgendes sind die gewöhnlichsten Münzsorten: Der Asper, als erstes Element, ist eine kleine Kupfermünze, so wie auch der Para, der drei Aspern gilt, und von der Größe eines Pfennigs ist. — Der Bechlik ist die kleinste Silbermünze, und von einerlei Korn wie der Piaster; er gilt fünf Paras; — der Onluk gilt zehn Paras. — Der Yirmilik gilt zwanzig Paras; — der einfache Izlote, dreißig Paras. — Der neue Izlote, oder der Grusch, (p. 227) und in dem fränkischen Handel der eigentlich sogenannte Piaster, sechs und vierzig Paras. — Der Altmichlik, sechzig Paras — Der Ikilik, achtzig Paras. — Der Yusluk, hundert Paras. Diese letztere ist die größte Silbermünze von dem nämlichen Korn wie der Piaster, so wie der Bechlik die kleinste ist. Den Yusluk nennen die Franken auch den türkischen Taler, weil er vor seiner letzten Umprägung die größte Ähnlichkeit mit den österreichischen Talern hatte.

Dies sind die türkischen Silbermünzen, die zu den fremden, in der Türkei gangbaren, gehören, sind der deutsche Taler, der in der Türkei Karagrusch, in Egypten Patake, und in dem fränkischen Handel Talerei heißt. Er steht gegenwärtig auf drei Piaster, dreizehn Paras; er wiegt acht vierzehn sechshentel Dragmen, und besteht aus elflötigen Silber.

Der spanische, oder sogenannte sevillanische Piaster, ist von feinerem Korn als der Taler, und ob er schon nur acht achtsechzehntel Dragmen wiegt, so gilt er doch drei Piaster und zwölf Paras. Der sächsische Taler gilt drei Piaster acht Paras; der venetianische Dukaten, drei Piaster, zwölf Paras; und der ragusische, zwei Piaster, fünf Paras.

(p. 227) Goldmünzen. Die türkischen Goldmünzen sind: Die Fundukli — die Zermahub — und die Meshir-Zechinen.

(p. 228) Die Fundukli-Zechine wiegt ein und ein sechszehntel Dragme. Das Gold wird in der Türkei nach Meticalen und nach Karaten verkauft. Sechzehn Karate machen eine Dragme, und vier und zwanzig Karate ein Metical. Das Meticalgold kostet neun Piaster, und ein Karat fünfzehn Paras; folglich kostet eine Dragme sechs Piaster. Wir haben oben gesehen, daß die Dragme Silber sechzehn Paras gilt, die Proportion zwischen Gold und Silber ist folglich in der Türkei wie eins zu fünfzehn. In Europa ist sie jedoch wie eins zu vierzehn. Das Gold muß auch notwendigerweise in der Türkei teurer sein als das Silber, schon darum weil größere Summen vor der Raubsucht der Regierung verborgen werden können. Wer hier baares Vermögen besitzt, sucht es in Gold umzusetzen!

Die Fundukli-Zechine wiegt siebzehn Karat; sie enthält dreizehn Karat reines Gold und vier Karat Zusatz, oder, nach unserer Art zu reden, sie hat ein Korn von ungefähr neunzehn Karat. Diese Zechine hat folglich nur einen inneren Wert von hundert fünf und

neunzig Paras, oder von vier Piastern, fünf und dreißig Paras. Allein der Großherr hat ihren Wert auf sieben Piaster bestimmt, und sie wird auch dafür im Handel und Wandel genommen.

Die *Zermahub-Zechine*, die auch *Sambul-Zechine* genannt wird, um sie von denen in Kairo ausgeprägten, die *Meshir-Zechinen* heißen, zu unterscheiden, wiegt dreizehn Karat. Sie enthält zehn und ein (p. 229) achtel Karat feines Gold, und ihr innerer Wert beträgt drei Piaster ein und zwanzig Paras; allein der Großherr verkauft sie für fünf Piaster.

Ebenso ist es nur Wille des Sultans, daß die *Meshir-Zechine*, die in Kairo geprägt wird, vier Piaster gilt, denn sie wiegt nur dreizehn Karat, und enthält nicht mehr als acht und ein halb Karat feines Gold, wornach ihr wahrer Wert nur drei Piaster acht Paras ist.

Von ausländischen Goldmünzen sind in der Türkei gangbar: Die ungarischen und venetianischen Zechinen.

Die ungarischen Zechinen heißen *Madjar* und gelten sieben Piaster. Sie wiegen eine *Dragma* und ihr Korn ist drei und zwanzig Karat.

Die venetianische Zechine, die sieben und ein halb Piaster gilt, und ein sechzehntel *Dragma* wiegt, ist die beliebteste Geldsorte in der Türkei, und wird überhaupt im ganzen Orient für die erste unter allen Münzen gehalten. Sie hat das allerfeinste Korn, das man kennt, und das nur möglicherweise verarbeitet werden kann. Nach dieser venetianischen Zechine sind die holländischen und toscanischen Zechinen die gesuchtesten Goldmünzen.

Alle anderen Geldsorten werden in der Levante bloß als Ware behandelt, und wenn ihr Korn vorher ge- (p. 230) hörig erprobt worden, nach dem Gewicht verkauft. Große Summen werden in der Türkei nach Beuteln berechnet. Ein Beutel ist ein ideales Maß, das fünfhundert Piaster enthält. Der Zoll zu Saloniki ist für siebenhundert Beutel verpachtet, und der zu Larissa für dreihundert Beutel.

Grasset Saint Sauveur

Beschreibung der ehemaligen venetianischen Besitzungen auf dem festen Lande und an den Küsten von Griechenland. Nach dem Französischen des Herrn. . . Herausgegeben von M. C. Sprengel. Weimar, Industrie-Comptoirs, 1801. VIII—270 p. 1 Karte. — Bibliothek der neuesten und wichtigsten Reisebeschreibungen zur Erweiterung der Erdkunde nach einem systematischen Plane bearbeitet, und in Verbindung mit einigen andern Gelehrten gesammelt und herausgegeben von M. C. Sprengel. Dritter Band.

Inhaltsverzeichnis:

Vorrede, p. I.; Beschreibung der Insel Corfu. Lage. Größe. Kanal. Kleine Inseln. Klippen. Ankerplätze. Winde. Klima. Flüsse. Marmorbruch. Steinkohlen und Schwefelmine. Mineralisches Wasser. Erdbeben. Produkte. Fische. Vögel. Tierbevölkerung, p. 3; Römische und griechische Kirche, p. 13; Heiratsgebräuche. Leichenbegängnisse der Einwohner, p. 33; Regierung. Adel. Gerechtigkeitspflege, p. 44; Kriegsmacht. Seemacht, p. 72; Kultur und Produkte des Bodens. Industrie. Schiffahrt und Handlung, p. 103; Veränderungen in den Sitten. Luxus, p. 113; Gesellschaften. Cassinos. Theater. Karneval. Andere Festlichkeiten. Chiostra oder Pferderennen, p. 110; Physischer und politischer Zustand der Insel Paxo und der Festungen Bucintro und Parga, p. 128; Physischer und politischer Zustand von Prevesa, p. 145; Zustand von Vonitza, p. 160; Beschreibung der Insel San-Maura, p. 169; Physischer und politischer Zustand der Inseln Thiaqui und Cephalonien, p. 181; Physischer und politischer Zustand der Insel Zante und der Strophaden, p. 202; Beschreibung der Stadt Zante. Mahlerische Lage dieser Stadt. Die Festung. Der Pallast des Proveditor. Griechische und lateinische Klöster. Bevölkerung. Griechische Kirchen. St. Markusplatz. Lateinische Kathedralkirche. Bischoflicher Pallast. Hauptwache. Wohnung des Kommandanten. Adreßhaus. Bauhof. Gesundheitsbureau. Zollhaus. Leuchtturm St. Nikolas. Damm. Fontego oder das öffentliche Kornmagazin. Der Markt. Hauptstraße. Kirchen. Begräbnis eines russischen Generals. Lazaret. Arsenal. Soldatenhospital. Gottesacker der Engländer. Bevölkerung der Stadt und der Insel. Judenviertel. Garnison, p. 217; Lateinische und griechische Religion, Regierung, Sitten und Kleidung, p. 231; Ackerbau, Produkte, Industrie, Handel, Schiffahrt (sic), p. 237; Blick auf den venetianischen Handel mit Frankreich: p. 243; Handel der Buchten von Catharo und der Städte Perasto, Risano und Castelnovo, p. 253;

Physischer und politischer Zustand der Insel Cerigo und der Klippe Cerigotte, p. 256 ; Regierung. Sitten. Gebräuche. Industrie. Handelsverhältnisse der Einwohner von Cerigo, p. 264. — Charte der ehemaligen Venezianischen Besitzungen auf dem festen Lande und den Küsten Griechenlands. Nach S. L. de la Rochette und Grasset Saint Saur. 1800.

Olivier, G. A.

Voyage dans l'Empire othoman, l'Égypte et la Perse, Fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République ; Par... Paris, H. Agasse, an 9 (1801) — 1807. 6. T. Avec Atlas.

Table des matières :

T. I. Départ de Paris. Séjour à Toulon et à Marseille. Départ de cette dernière ville avec un convoi destiné pour le Levant. Conduite des officiers du navire. Arrivée à Constantinople, p. 1 ; Beauté du site de Constantinople. Séjour en cette ville. Arrestation à Trawnik de l'envoyé de la République. Conduite de la Porte. Arrivée d'une ambassade extraordinaire russe, p. 13 ; Caractère des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Population de Constantinople. Moyen d'existence des habitants, p. 24 ; Du sérail du Grand Seigneur. Des eunuques, des pages, des jardiniers, des muets, des nains, des capidjis, p. 40 ; Des caïques. Du capitán-pacha. De la marine turque. Des galiondgis. Avantage du port de Constantinople, p. 53 ; Promenade des environs de Péra. Tombeaux des Arméniens. Course à Scutari. Description des cimetières. Montagne de Bourgourlou. Cérémonies des derviches hurlleurs, p. 70 ; Description des environs de Constantinople. Promenade du sultan. Établissements de Levens-schiflit. Manufacture de poudre de Saint-Stéphane. Usage des Orientaux, p. 89 ; Description du Bosphore et de ses environs. Arrivée à Buyuk-déré. Du platane qu'on y remarque. Indices d'un volcan à l'embouchure de la mer Noire, p. 106 ; Erreur que présentent les cartes de la mer Noire. Montagne du géant. Tremblement de terre. Environs de Belgrade. Mine de bois fossile. Pêche usitée aux environs de Constantinople, p. 125 ; Course aux îles des Princes. Amusement qu'on y trouve. Leur description, leur culture et leurs productions. Position avantageuse pour l'établissement d'un lazaret, p. 137 ; Entrée dans un harem. Mariage des musulmans. Polygamie, ses résultats. Influence des femmes dans toutes les affaires, p. 148 ; Des Géorgiennes et des Circassiennes. De l'esclavage. Entrée dans le marché des esclaves femelles. Usage des femmes à l'égard de l'alaitement et de la stérilité. Des harems et des bains, p. 172 ; Promenade aux eaux douces. Revue d'une armée turque. Origine de la révolte de Pasvan-Oglou : précis historique des événements qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, p. 192 ; Position et température de Constantinople. Construction des maisons. Usage du tandour et des pelisses. Incendies. Chiens et vautours, p. 223 ; De la peste. Indications curatives de cette maladie, p. 243 ; Des ulémas. Différence qu'il y a entre ce corps et les ministres du culte. Des tribunaux de justice. De l'hérédité, p. 267 ; Des pachas, voivodes et mutselims. Des beylers-beys, sangiaks-beys, zaïms et timariots. Des janissaires, spahis et autres gens de guerre. Limites des pouvoirs du sultan et des pachas, p. 292 ; Du grand visir. Du divan de la Porte et des membres qui le composent. Des kodjakiams et des biens vacoufs, p. 315 ; Commerce d'exportation. Substances alimentaires. Bois de chauffage, de menuiserie, de charpente et de construction, p. 334 ; Des drogmans et des barataires. Du mariage des négociants. Des ouvriers français établis au Levant. De la caravane, p. 372.

T. II. Départ de Constantinople pour le golfe de Mundania. Séjour à Ghemlek. Chantier turc. Bois de construction. Culture. Histoire naturelle. Îles de la Propontide. Gallipoli. Lampsaque. Arrivée aux Dardanelles, p. 1 ; Séjour aux Dardanelles. Description de l'Hellespont et des villes situées sur ses rives. Productions et commerce de ces contrées, p. 26 ; Course à la Troade. Description de cette contrée. Aperçu de sa population et de ses productions. Des chênes qui produisent la galle du commerce et la vélanède, p. 46 ; Notice sur Alexandria-Troas et ses environs. Arrivée à Ténédos. Description de cette île. Ses productions. Mœurs des habitants, p. 70 ; Arrivée à Lesbos. Description de cette île. Sa population et son commerce, p. 84 ; Arrivée à Scio. Description de l'île. Mœurs et industrie des habitants. Privilèges. Antiquités. Histoire naturelle. Productions et commerce, p. 103. Départ de Scio. Séjour à Tchesmé, à Tine, à Andros, à Myconi, à Délôs, à Naxie, à Paros, à Antiparos, p. 143 ; Départ de Naxos. Relâche à Nio ; productions et industrie des habitants. Départ de cette île. Vue de Sikinos, de Pholégandros. Arrivée à Cimolli.

Crainte des habitants. Description de cette île volcanique. Origine de la terre cimolée. Fouille à des sépultures anciennes. Chasse à Polino. Serpents et chèvres sauvages de cette île. Son volcan, ses grottes, ses eaux minérales. Situation de l'ancienne ville. Nombreuses catacombes qui se trouvent aux environs, p. 201; Retour à Cimolis. Départ pour Santorin: description de cette île. Formation de sa rade et des trois îles qui s'y trouvent. Industrie des habitants: productions, impôt. Histoire naturelle. Etendue de la rade et profondeur de la mer, p. 231; Arrivée à Candie: description de cette ville. Visite au pacha. Départ. Arrivée à Réthymo. Conduite du pacha. Arrivée à la Canée: description des environs. Température. Observations sur les vents. Tremblement de terre, p. 265; Division de l'île. Des agas: de leurs droits sur les terres: de la police qu'ils exercent. Réflexions à ce sujet. Des peuples qui se sont succédés en Crète. Des Abadiotes. Des Sphachiotes. Précis historique sur Lambro Cansiani, p. 299; Etendue et population de l'île de Crète. Détails sur les produits de chaque province. Plantes dont les habitants font usage. Histoire naturelle p. 325; Etat de l'agriculture et de l'industrie en Crète. Caractère des Turcs: précautions qu'ils prennent contre la peste. Commerce d'exportation et d'importation de cette île, p. 359.

T. III, IV, V et VI: L'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie, et la Perse.

T. I. p. 334—371: Commerce d'exportation.

(p. 334) Le peu de confiance qu'inspire un gouvernement trop souvent injuste, le peu de solidité que présentent les fortunes des particuliers, la certitude de perdre son argent, si l'homme à qui on le prête meurt avec un emploi, ou s'il est puni de mort pour quelque malversation vraie ou supposée; la tyrannie qu'exercent partout ceux qui sont investis du pouvoir, la vénalité des tribunaux, la multitude innombrable de faux témoins, tout inspire en Turquie une telle méfiance dans les affaires de commerce que l'homme ne prête son argent qu'à un très gros intérêt, et ne livre ses marchandises à crédit qu'à un prix exorbitant. Très souvent même aucune affaire n'a lieu si le créancier ne se trouve nanti auparavant d'un gage au-dessus de la valeur de l'argent qu'il a prêté ou de la marchandise qu'il a livrée à crédit. L'intérêt de (p. 335) l'argent a dû s'élever en raison des risques que l'on avait à courir: il est ordinairement de huit à dix pour cent à l'égard des Européens, de quinze à vingt à l'égard des négociants musulmans, juifs, arméniens et grecs; il est à trente, quarante et même cinquante pour cent à l'égard des Turcs qui appartiennent au gouvernement. On prête aux particuliers à vingt-cinq et trente pour cent; mais on exige presque toujours dans les villes des gages pour la sûreté de la créance.

La bonne foi, cependant, n'est pas entièrement bannie de l'Empire ottoman. Les négociants européens savent que l'homme de campagne remplit presque toujours sans difficulté les engagements qu'il a contractés, que l'homme d'affaire est ordinairement esclave de la parole, que le marchand manque rarement de s'acquitter à l'échéance des paiements. Si la probité seule est le mobile des premiers, les autres sont jaloux de conserver une réputation sans tache qui augmente leur crédit, multiplie leurs opérations, et facilite toutes les affaires qu'ils entreprennent.

C'est avec les pachas et les grands que l'on doit éviter de traiter autrement qu'avec du comptant, parce que ce sont eux qui montrent le plus de mauvaise foi et qui abusent (p. 336) presque toujours de leur autorité. Autant on peut être confiant avec l'homme simple qui écoute et suit le cri de sa conscience, avec le négociant toujours mu par l'intérêt qui lui ordonne de paraître honnête homme, autant il faut se méfier de l'homme puissant que l'intrigue a conduit aux premiers emplois, qui, sourd à la voix de l'honneur, croit pouvoir se soustraire aux regards de la justice.

Je n'établirai point ici de parallèle entre les diverses nations qui habitent le Levant et qui sont soumises à la domination ottomane: les individus qui les composent, accusés d'être également cupides, également rusés, également fourbes, remplissent néanmoins leurs engagements lorsqu'on a pris avec eux les précautions convenables. Si la probité ne les y porte, la crainte du moins les détermine, parce que les Turcs sont toujours là pour leur faire une avanie.

Quant aux musulmans, on trouve en général chez eux plus de bonne foi: on peut en général se fier davantage à leur parole. Nous les regarderions comme les plus probes et les plus estimables de tous s'ils ne se montraient injustes envers les sujets tributaires, si le mépris qu'ils ont pour eux ne les portait à violer à leur égard le droit des gens, à leur faire (p. 337) essayer des humiliations et à les couvrir même assez souvent d'opprobres.

C'est au gouvernement seul, fondé sur une religion oppressive, qu'il faut imputer la fourberie des uns, la tyrannie des autres, les vices de tous. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs, privés des droits de citoyen, exclus des emplois civils et du service militaire, étran-

gers à la religion sur laquelle tout est basé, obligés de racheter tous les ans leur tête par un impôt avilissant¹, menacés sans cesse de perdre leur vie ou leur fortune, faibles et sans appui, ils ont appris, en venant au monde à dissimuler, à céder au moindre choc, à se soustraire à la force par l'adresse, à la violence par la soumission. Ils ont dû être faux par habitude, rampants et vils par la crainte, rusés et fourbes par le besoin de vivre et d'exister.

Les musulmans, fiers de leur supériorité, insolents envers des esclaves désarmés, orgueilleux d'appartenir à une religion qui inspire du mépris pour tous ceux qui n'y sont pas agrégés; fanatiques, féroces et injustes par l'effet de cette religion; tolérés dans les vexations qu'ils exercent envers les sujets tributaires (p. 338) enhardis même par un gouvernement qui redoute ceux qu'il opprime; les musulmans auraient, comme leurs aïeux, un caractère de grandeur, d'héroïsme et de brigandage s'ils avaient conservé leurs moeurs, leur courage et tout leur fanatisme. Mais aujourd'hui la vente de tous les emplois et leur amovibilité rend avides tous les particuliers, et oppresseurs tous les dépositaires de l'autorité. La justice est vénale, parce que les cadis ont été rançonnés: la vénalité des juges a fait naître les faux témoins; le zèle religieux s'est ralenti, le courage s'est usé, l'immoralité s'est glissée partout: on peut dire hardiment qu'elle est aujourd'hui parvenue à son comble dans les villes.

La loi des confiscations a fait souvent regarder comme criminels les hommes que leur naissance, le hasard ou leur industrie avaient enrichis. Celle qui attribue au sultan les propriétés de ceux qui reçoivent de lui une paye quelconque², a dû nécessairement, comme l'autre, gêner les opérations de commerce, (p. 339) inspirer des craintes et contribuer le plus au taux excessif de l'argent.

Si nous en exceptons quelques contrées des deux Indes, dans aucun pays de la Terre l'or n'est si commun qu'en Turquie; il circule partout; il est la base de tous les paiements, et chaque voyageur en a plus ou moins dans sa ceinture. Il n'y a pas une femme qui n'ait des chaînes, des colliers et autres ornements en sequins; pas un enfant qui n'ait sur sa tête quelques pièces de monnaie; mais cet or, ornement ou parure de la femme, est enlevé pour toujours au commerce. Le mari, poursuivi par des créanciers, n'oserait y toucher, et la femme voit traduire quelquefois au supplice le père de ses enfants, sans être tentée de faire le sacrifice de cet or qu'elle a arraché à sa faiblesse ou obtenu de son amour pour elle.

La Turquie cependant est tributaire de l'Inde, comme nous le sommes de la Turquie. L'or que les Européens portent en dernier résultat à cet Empire pour la solde de ses marchandises, s'écoule en grande partie par la mer Rouge, par le golfe Persique et par la Perse, et va s'engloutir sur les côtes fertiles et industrieuses de l'Océan Indien. C'est ce que je développerai ailleurs avec plus de détails.

(p. 340) Les négociants français se sont plaints très souvent de voir dans toutes les opérations de commerce, les Juifs et les Arméniens interposés entre eux et les musulmans; mais ils n'ont pas fait attention qu'instruits dans les usages et les langues du pays, ces Juifs et ces Arméniens se chargeaient d'un détail auquel les négociants européens n'étaient pas propres. Iraient-ils, comme eux, répandre leur argent d'avance dans les campagnes pour acheter à bas prix les denrées à la récolte? Voudraient-ils, comme eux, retirer un intérêt usuraire de leur argent? Pourraient-ils le suivre de vue, et feraient-ils les démarches et les sacrifices pécuniaires d'usage envers les cadis et les pachas lorsqu'il s'agirait de recouvrer leurs créances des débiteurs de mauvaise foi? Non sans doute. Eh bien! laissons à ces Juifs et à ces Arméniens tous les détails d'un trafic qui ne peut être avantageux qu'à eux seuls, et bornons-nous à troquer avec eux nos productions qu'ils savent mieux que nous placer à propos, qu'ils vendent en détail à la ville, ou qu'ils livrent aux habitants de la campagne à compte de leurs denrées.

Si nous jetions un coup d'œil sur Marseille et sur tous les ports de nos départements méridionaux; si nous observions le nombre prodigieux (p. 341) de manufactures que ce commerce alimentait dans tous les points de la France, combien de bras il faisait mouvoir partout, et combien de navires et de marins il employait, nous serions convaincus que ce commerce était une source inépuisable de richesses pour la métropole et pour ses colonies, et qu'il était établi de la manière la plus convenable aux intérêts de tous.

Sortis à peine de l'état convulsif dans lequel nous nous trouvons depuis plus de dix ans, il faut espérer que le commerce du Levant, aussi avantageux aux Orientaux qu'à nous-mêmes, sera bientôt repris de part et d'autre avec sa première activité. La guerre que la Porte a été forcée de nous faire, ne peut durer longtemps: nous profiterons de notre posi-

¹ Le karatch.

² Tous ceux qui reçoivent une paye du sultan ou de l'Etat, depuis le simple janissaire jusqu'au visir Azem, sont nommés kouls ou serviteurs; et comme tels, le sultan peut disposer de leur vie et s'emparer, s'il le veut, de tous leurs biens.

tion avantageuse malgré les efforts d'un ennemi jaloux et puissant. Nous tirerons parti, malgré lui, de nos productions territoriales et de notre industrie. Le nombre de nos marins s'élèvera en raison de notre commerce : notre marine, aujourd'hui sans force parce qu'elle est en général sans instruction ; sans énergie, parce qu'elle est sans confiance ; sans succès, parce qu'elle est commandée par des hommes qui ne sont plus à leur place ; notre marine, dis-je, nous assurera ce (p. 342) commerce important lorsqu'elle rivalisera de gloire avec les armées de terre, lorsque la bravoure des matelots sera dirigée par les talents, l'instruction et la prudence de chefs.

Si le génie malfaisant des Turcs ne les portait à étouffer les conceptions et paralyser l'industrie, si leur religion anti-sociale n'imposait silence à la raison et à la philosophie, nulle ville dans le monde ne serait plus propre à servir d'entrepôt à un commerce étendu, que Constantinople. Située aux confins de l'Europe et de l'Asie, entre la Méditerranée et le Pont Euxin, euvironnée de provinces fertiles, capitale d'un vaste Empire, Constantinople verrait passer dans ses murs les productions de l'Orient et de l'Occident, celles du Nord et du Midi. Les caravanes de l'Asie et les navires de l'Europe se succéderaient sans interruption pour effectuer des échanges avantageux à tous les peuples¹.

Mais dans l'état actuel ce commerce est très limité. L'industrie des habitants se borne aux simples besoins de la ville, et son territoire (p. 343) est si peu cultivé, qu'il n'offre aucun objet d'exportation. Cependant les contrées voisines sont si fertiles et si productives, qu'elles fournissent non seulement à la grande population de la capitale, mais qu'elles permettent aux négociants français d'en exporter de quoi payer la moitié de la valeur des marchandises qu'ils reçoivent de Marseille. Une partie de ces denrées par la ville, l'autre s'embarque immédiatement à Rodosto, à Mundania, aux Dardanelles ou port d'Enos.

En ne parlant ici que du commerce d'exportation, mon objet est de faire connaître les productions naturelles les plus utiles de chaque pays que je parcourai et les denrées dont le commerce européen a pu s'emparer. Je présenterai à la fin de cet ouvrage, le tableat général du commerce d'importation que la France fait avec tout le Levant. Je publierai ailleurs les objets d'histoire naturelle inédits ou peu connus.

Laines

Les laines forment le principal article d'exportation de Constantinople et le second de tout le Levant. On évalue, année moyenne, à 1 500 000 fr. le prix des laines que les négociants français envoient à Marseille de (p. 344) Constantinople, de Rodosto, des Dardanelles et d'Enos. Cette valeur a monté quelquefois à plus de 2 000 000. Elles viennent des environs du Bosphore, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie et des côtes méridionales de la mer Noire. Les boucheries de la capitale en fournissent à elles seuls une assez grande quantité.

On nourrit en Turquie deux sortes de moutons, celui à large queue et celui à queue simple. Le premier est plus grand, sa toison est moins belle, et sa queue reçoit une telle quantité de graisse, qu'elle pèse quelquefois au delà de dix livres. La laine du mouton à queue simple de la Bulgarie, de la Bessarabie, qui vient à Constantinople par Varna, ou qui passe par Andrinople pour être embarquée au port d'Enos, est la plus estimée. Les laines de la Bosnie passent pour être d'une qualité supérieure à toutes celles du Levant : elles sont transportées à dos de mulet ou de cheval, à Spalatro, à Zéra et à Raguse, d'où elles vont par mer à Venise. Les laines de la Valachie et du nord de la Servie se répandent ordinairement dans toute l'Allemagne.

Toutes les laines de la Turquie sont en général d'une médiocre ou d'une mauvaise (p. 345) qualité, et peu propres à la fabrication de draps fins et unis. Cependant lorsqu'elles sont tirées et mélangées avec les belles laines d'Espagne et du Boussillon, les commerçants du Languedoc savent en fabriquer les londrins premiers et les londrins seconds qu'ils envoient à Marseille, et de là dans toutes les Echelles du Levant, où il s'en fait une consommation considérable.

Laines de chevron

Dans les contrées froides de l'Asie Mineure et de la Perse, les chameaux ont, pendant l'hiver, une laine fine, soyeuse, assez abondante, qui tombe chaque année au commencement de l'été. On la connaît dans le commerce sous le nom impropre de laine

¹ Si le Bosphore et l'Hellespont appartenaient à une puissance civilisée, industrielle ; s'ils faisaient partie d'un vaste Empire, Constantinople deviendrait nécessairement la métropole du monde.

de chevron. La plus estimée est apportée de Perse par les caravanes d'Erivan, de Tiflis, d'Erzerum et de Tocat. Il y en a trois qualités : la noire, la rouge et la grise. La noire est la plus chère, et la grise ne vaut que la moitié du prix de la rouge.

Il en vient annuellement à Marseille par les voies d'Alep, de Smyrne et de Constantinople. Cette dernière ville en fait passer de quatre-vingts à cent balles du poids environ de trois cents livres la balle. Smyrne et Alep (p. 346) en envoient une quantité beaucoup plus considérable.

Cette laine est employée à la fabrication des chapeux : elle est achetée par toutes les nations européennes que font le commerce du Levant : les Français cependant, sont ceux qui en retirent le plus et qui en font la plus grande consommation. Les Anglais n'emploient qu'une petite quantité de la noire qu'ils prennent à Smyrne.

On ne doit pas confondre la laine de chevron avec une autre laine plus longue, plus soyeuse, plus fine que l'on trouve en Perse, et qui est produite par une chèvre abondante sur les montagnes du Kerman. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

Poils de chevre

On élève sur les collines et sur les montagnes des environs d'Angora, ville située au nord de l'Asie Mineure, une chèvre plus petite que la nôtre, à oreilles pendantes, à jambes courtes, dont la toison blanche, longue et très fine, est soigneusement filée par les habitants du pays, et employée en partie par eux à la fabrication des étoffes connues sous le nom de serges, camelots et chalis d'Angora. Les Français ont plusieurs (p. 347) comptoirs dans cette ville, pour l'achat du fil ; et quoique ce commerce se fasse depuis quelque temps plutôt par Smyrne que par Constantinople, il en passe cependant plusieurs ballots par cette dernière ville, que les négociants français expédient à Marseille.

Outre le poil de chèvre d'Angora, on connaît aussi dans le commerce celui de Beibazar, qui se trouve à quinze ou vingt lieues à l'ouest sur la route de Pruse. Le premier est plus estimé que le second ; il est plus fin, plus souple et plus facile à travailler ; mais celui de Beibazar est plus blanc, parce que les habitants de cette ville sont dans l'usage de savonner et de laver le poil avant de le filer.

La chèvre d'Angora a beaucoup de rapport, pour la finesse du poil, avec celle du Kerman et celle de Cachemire. Les unes et les autres habitent des lieux élevés, froids en hiver et très chauds en été ; les unes et les autres sont soignées et fréquemment lavées par les bergers qui les conduisent.

Coton

On ne cultive point le coton à Constantinople ni sur les rives de la mer Noire : le climat est trop froid. Ce n'est qu'à la partie méridionale et occidentale de la Propontide, aux environs de l'Hellespont, que commence la culture de ce végétal précieux. Le coton est la marchandise la plus abondante du Levant et celle que les Français retirent en plus grande quantité. Les négociants de Constantinople en expédient annuellement de Gallipoli, des Dardanelles et d'Enos, environ six cent cinquante balles, évaluées à 125 000 fr.

Le coton filé blanc et le coton filé teint en rouge d'Andrinople, ne sont pas non plus un objet bien important du commerce d'exportation de Constantinople : leur valeur n'excède guère celle de 40 000 fr., tandis que de Smyrne seulement, Marseille retire pour plus de 1 000 000 de francs de coton filé, moitié blanc, moitié teint en rouge, et pour 5 400 000 fr. de coton en laine : la plupart des autres échelles fournissent plus ou moins ce dernier article.

Autrefois le coton filé rouge d'Andrinople avait une très grande réputation ; mais depuis quelque temps on préfère celui de Larisse dans la Grèce, et ceux des environs de Smyrne et de quelques villes de l'intérieur de l'Asie Mineure. On est parvenu aussi depuis peu dans nos manufactures françaises, à donner au coton filé une couleur rouge pour le moins aussi belle et aussi durable que celle (p. 349) qu'on lui donne en Turquie. Les cotons filés rouges de la Grèce ne viennent point en France ; ils passent par l'Adriatique à Venise, à Trieste, d'où ils se répandent dans toute l'Allemagne.

Cuir s bufles

Le bufle est extrêmement abondant dans tout l'Orient : il sert au labourage : on l'attèle aux charriots ; on lui fait tourner les meules des moulins, les roues pour l'extraction des eaux de puits. Il est plus fort que le boeuf et plus généralement employé. Quoiqu'il se plaise plus particulièrement dans les lieux aquatiques ou marécageux, sur les bords des

fleuves et des rivières il réussit néanmoins partout, et il acquiert une grosseur au-dessus de celle des bœufs.

Sa chair n'est guère bonne à manger : elle est plus coriace, moins savoureuse que celle du bœuf, et a presque toujours avec elle une odeur de musc qui la rend peu agréable. Il est rare que les Orientaux s'en nourrissent ; ils préfèrent partout le mouton, dont la chair est bien plus délicate que dans nos contrées. Le lait de la femelle est abondant et d'un bon goût ; mais le beurre conserve une odeur (p. 350) un peu désagréable, à laquelle cependant on s'accoutume bientôt.

Le cuir de buffle est bien plus épais et bien plus solide que celui du bœuf : Il pèse depuis quatre-vingts jusqu'à cent livres et même davantage. Il en vient à Constantinople une très grande quantité de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie, de la Valachie, de la Moldavie, et très peu de l'intérieur de l'Asie Mineure. Les cuirs des mâles sont plus estimés que ceux des femelles ; ils sont plus épais, plus forts et beaucoup plus pesants. Il en passe annuellement à Marseille cinq à six mille, dont le prix est l'un dans l'autre de 15 f. Ancône, Livourne et Messine en consomment aussi une assez grande quantité. On se contente de saler ceux qu'on destine pour Marseille et Ancône, tandis que ceux que l'on transporte à Livourne et à Messine, ont été préparés et tannés avec la cupule du chêne Vélani.

Ces cuirs, préparés et tannés à Grasse dans le département du Var, avec différentes substances, et entre autres avec le myrthe, sont très épais, très forts, ont une couleur verdâtre, et sont employés par les gens de la campagne, à des semelles qui durent deux ou trois fois plus que celles des meilleurs cuirs de bœuf.

(p. 351) On expédie aussi pour Marseille deux ou trois mille peaux de bœufs et de vaches peu estimées. Le prix des peaux de bœuf n'excède pas 1 fr. 50 cent., et celle de vache 1 fr. Elles viennent des côtes de la mer Noire.

Langue de buffle

La langue de buffle fumée, qu'on prépare dans la Romélie, est assez estimée : on en fait une grande consommation à Constantinople. On en exporte tous les ans sept à huit cents à Marseille. Les Italiens en achètent aussi une assez grande quantité. Leur préparation consiste à les saler et à les exposer pendant quelque temps à l'action lente et continue de la fumée.

Peaux de Lièvre

Le lièvre est si commun dans toute l'Asie Mineure, la Romélie, la Bulgarie, qu'on le chasse pour sa peau, et qu'on expédie d'Andrinople, de Pruse et de Constantinople, pour Marseille seulement de trois à quatre cents ballots, évalués de 4 à 500 000 fr.

L'impôt dans le Levant, prélevé sur les marchandises de sortie, est acquitté par les vendeurs ; mais comme un ballot de peaux de lièvre est fourni quelquefois par plusieurs (p. 352) personnes, et que le douanier éprouvait des difficultés dans le recouvrement des droits, pour faire cesser les plaintes de la Porte et les tracasseries auxquelles les négociants étaient exposés à cet égard, il fut arrêté, sous l'ambassade de M. de Saint-Priest, que ce seraient dorénavant les acheteurs qui acquitteraient les droits sur cette marchandise, à raison d'un para ou d'un sou par ocque (l'ocque pèse quarante onces et demie).

Marroquins

Les fabriques de marroquins de Gallipoli, des Dardanelles et de quelques villes de l'Asie Mineure sont les plus renommées du Levant. Elles travaillent les peaux de chèvre et de bouc tués à la capitale, et celles qui sont expédiées de la Romélie et de l'intérieur de l'Asie. Presque toutes les villes de la Turquie en fabriquent aussi, parce que la consommation en est partout considérable. Les Turcs, comme on sait, ne se chaussent qu'en marroquin : les noirs et les violets servent aux Juifs et aux Arméniens. Les Grecs emploient plus ordinairement les rouges : cette couleur est aussi celle des janissaires et des gens du peuple. Les musulmans riches, hommes et femmes, sont tous chaussés de jaune. Le jaune est sévèrement (p. 353) interdit aux sujets tributaires, tels que les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Il n'y a parmi eux que ceux qui sont attachés aux légations et aux consulats des puissances étrangères, ou qui sont spécialement protégés par un barat, qui puissent se parer de cette couleur privilégiée.

On dit que les Turcs ont appris des Algériens à teindre les marroquins rouges, que l'on sait être très beaux chez eux, et pour lesquels ils emploient la racine de garance, le kermès et très peu de cochenille.

Leurs marroquins jaunes ne le cèdent pas en beauté aux rouges. Ils sont ordinairement d'une qualité supérieure, parce qu'on choisit dans les fabriques les peaux qui paraissent les meilleures, pour leur donner la couleur réservée aux musulmans.

Les marroquins ordinaires se vendent 2 fr. 50 cent. la pièce. Les négociants français en font passer annuellement de Constantinople, douze à quinze cents. Les autres nations européennes en achètent aussi une petite quantité.

Suivant les instructions qui nous furent données avant notre départ, nous avons fait quelques efforts pour connaître les procédés que l'on emploie dans la préparation et dans la teinture des marroquins: nous avons offert (p. 354) de l'argent si l'on voulait nous permettre de suivre la manipulation usitée dans les fabriques, mais nous avons trouvé partout une résistance dont nous ne croyions pas les Turcs capables. Quoique nous soyions entrés plusieurs fois dans leurs fabriques, il nous a été impossible le savoir si c'est à la qualité des peaux qu'ils emploient ou à leurs procédés, qu'il faut attribuer la beauté des marroquins du Levant. Parmi les substances que nous avons aperçues, se trouvent la chaux, le sumac, la noix de galke, la cupule du chêne Vélani, les crotes de chien, la racine de garance, la cochenille, le kermès, l'écorce de grenade et la graine d'un rhamnus, différent de celui qui donne la graine d'Avignon.

Soie

Avant les troubles de la Perse, les caravanes apportaient à Constantinople et à Smyrne beaucoup de soie du Guilan, du Chirvan et de l'Aderbejan, que les Français et les Anglais s'empressaient d'acheter; mais depuis quelque temps ces soies vont en Russie par la mer Caspienne, et une partie passe de là en Angleterre par la Baltique, comme j'aurai occasion de le dire lorsque je parlerai du commerce de la Perse avec la Russie.

(p. 355) Ou ne connaît aujourd'hui à Constantinople que les soies de Brousse, d'Andrinople et de la Bulgarie. Celles de Brousse sont les plus abondantes et les plus estimées; elles sont presque toutes blanches, et le fil en est fin, assez souple. Cette soie fournit aux nombreuses manufactures de la ville, à celles de la capitale et à celles de Scio; il en va même à Alep et à Damas, et cependant on en exporte encore chaque année pour 2 ou 300 000 fr. Les Français y ont une maison établie: les Anglais y envoient des factures lorsqu'ils veulent faire des achats, et les négociants de Tunis et d'Alger viennent encore s'y pourvoir tous les ans.

Les environs de Nicomédie, de Nicée et toute la contrée située entre l'Olympe et la Propontide, sont couverts de mûriers blancs cultivés avec soin et avec assez d'intelligence. Les habitants préfèrent de les tenir nains, afin de les dépouiller plus facilement de leurs feuilles.

La soie d'Andrinople et de la Bulgarie est presque toute blanche, et approche, pour la qualité, de celle de Brousse. Elle y est assez abondante depuis quelques années, et depuis surtout qu'un grand nombre d'habitants de Brousse y sont venus planter beaucoup de (p. 356) mûriers, et s'y livrer à l'éducation des vers à soie.

Cet arbre ne croit pas au-delà du Danube, mais il réussit très bien en Crimée; ce qui fait présumer que bientôt ce fertile pays, sous un gouvernement éclairé, produira aussi facilement de la soie que du vin, et qu'on y verra en même temps presque toutes les productions de l'Europe.

Cire

Il vient une si grande quantité de cire de toutes les côtes de la mer Noire, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Valachie, de la Moldavie, que les négociants français établis à Constantinople en expédient chaque année pour la valeur de 300 000 fr. On en fait beaucoup passer à Gènes, à Livourne, à Venise. Les Anglais et les Hollandais en achètent aussi, et il s'en fait en outre une très grande consommation dans les églises grecques et arméniennes, et chez tous les particuliers du pays, surtout pendant le mois de ramazan.

La cire de l'intérieur de l'Asie Mineure est transportée par les caravanes, à Alep et à Smyrne.

Buis

(p. 357) Le buis est abondant en quelques endroits de la côte méridionale de la mer Noire: il en vient de Barthin, petite ville située à l'embouchure du Parthenius; mais le plus beau se trouve sur le Caucase, et vient à Constantinople par les vaisseaux qui apportent des esclaves géorgiennes, circasiennes et mingréliennes. On en fait passer à Marseille chaque année pour la valeur de 12 000 fr.

C u i v r e

On retire une telle quantité de cuivre de mines qui se trouvent au sud de Trébisonde, aux environs de Tocat et dans plusieurs endroits de l'Asie Mineure, que la Turquie peut solder avec ce métal une partie des marchandises qu'elle retire de l'Inde. Il en vient annuellement à Marseille de Constantinople, de Smyrne et des ports de la Syrie, pour la valeur de 12 à 1 300 000 fr. Il en passe aussi beaucoup en Italie, et les Turcs en font une très grande consommation pour leurs canons, tous en cuivre, pour leurs ustensiles de table et de cuisine, pour leurs mangals, leurs chandeliers, et autres.

Il vient aussi à Marseille pour la valeur de (p. 358) 5 à 6000 fr. de cafetières de cuivre, faites à Trébisonde ou aux environs de cette ville.

O r p i m e n t

On retire aussi de l'intérieur de l'Asie Mineure une très grande quantité d'orpiment. Cette substance minérale, mêlée avec une terre bolaire, est employée dans toute la Turquie à épiler aux bains les hommes et les femmes de tous les états.

Outre la grande consommation qu'on en fait dans le pays, il en vient annuellement à Marseille pour environ 2000 fr. Les Italiens en retirent pour une valeur plus considérable

C o r n e d e c e r f

Le cerf est assez commun dans les forêts des environs de Constantinople. On fait passer annuellement à Marseille, pour la valeur de 200 fr. de son bois.

P e l l e t e r i e s

Les plus belles fourrures viennent de la Russie et de la Pologne : on en tire aussi de la Géorgie, de la Circassie, de la Crimée, de la Valachie et de tout le nord de la mer Noire. Celles de renard noir et de martre zibeline sont les plus estimées : les premières sont (p. 359) d'un prix auquel les particuliers ne peuvent atteindre ; les secondes coûtent quelquefois jusqu'à 2 ou 3000 francs chaque. La France se passe heureusement d'une marchandise qui nuirait considérablement à ses manufactures. Le peu qu'elle consomme lui vient du nord de l'Europe et de l'Amérique. On n'envoie guère du Levant que pour la valeur de 4 ou 5000 fr. de queues de zerdava ou martre ordinaire.

C r i n

Le crin de cheval est un objet qui s'élève annuellement à 4000 fr. Il vient presque tout de la Bulgarie et de la Bessarabie.

G a l e s

Quoique le chêne à gales commence à se trouver aux environs de Constantinople, cet article concerne plus particulièrement le commerce de Smyrne, d'Alep et de Chypre. J'en parlerai ailleurs.

B l é

Le gouvernement ottoman qui connaît plus que toute autre, combien il est dangereux de laisser manquer de subsistances au peuple, a eu dans tous les temps l'attention d'approvisionner la capitale et de faire même (p. 360) des sacrifices lorsqu'il le fallait, pour tenir le pain à bas prix : l'ocque ne valait, avant le règne de Salim, que trois paras. Mais depuis que le gouvernement fait imprudemment le monopole des grains, l'ocque se vend 5 et paras ; ce qui fait murmurer le peuple, qui ne croit être bien gouverné que lorsque le prix des denrées de première nécessité est à un taux très modéré.

Le pays à grains sont obligés d'en fournir à la capitale une certaine quantité à leurs frais, dont le prix est fixé et payé par la Porte, suivant les récoltes et les circonstances.

Le gouvernement envoie aussi des commissaires au Volo, à Salonique et dans quelques cantons de la Grèce, pour l'achat des grains. Le firman qui en fixe le prix et qui règle la quantité qui doit être livrée, est lu publiquement au mékemé, et les propriétaires sont tenus de s'y conformer, chacun en proportion de sa propriété. Les commissaires font toutes les dépenses d'emmagasinage, de transport et autres jusqu'à Constantinople, moyennant un bénéfice déterminé : par exemple, s'ils ont ordre d'acheter à 50 paras le quillo, il leur en est alloué 70, et ainsi, en proportion. Ils reçoivent toujours d'avance l'argent nécessaire à l'achat qu'on leur a ordonné de faire.

(p. 361) Le gouvernement fixe aussi le prix auquel les boulangers et les particuliers doivent acheter les grains qu'il leur fait distribuer, et il se réserve un bénéfice de cinquante à soixante pour cent. On assure que le produit de ce monopole s'élève annuellement à dix mille bourses ou 10 000 000 de nos francs.

On fait à Constantinople trois qualités de pain : l'un, nommé *pidé*, *fodola* ou pain turc, est plat, mal cuit, assez blanc ; l'autre, *somoun* ou pain des Arméniens, est relevé, arrondi, plus mal cuit, plus noir et plus mauvais que l'autre. Le troisième se nomme *fangeole* ; il est petit, oblong, et pétri à peu près comme celui que nous mangeons en France. Les boulangers du pays ajoutent au premier de la farine d'orge ; le second est un mélange de froment, d'orge, de seigle, de millet ; le troisième est rarement fait avec du pur froment : les boulangers européens qui le fournissent, pressés de s'enrichir, savent bien que ceux qui sont accoutumés à manger du bon pain, préféreront le leur, parce qu'il est plus blanc, plus cuit et surtout mieux pétri. Il se vend, 10, 12 et même 14 paras l'ocque. Comme il est supposé n'être fait que pour les Européens, la police ne le taxe pas, et le laisse vendre au prix que veulent les boulangers. Ceux-ci ont (p. 362) seulement l'attention de le fournir de meilleure qualité aux ambassadeurs qu'ils servent et dont ils tiennent leurs privilèges.

On fait un quatrième pain au sérail, que nous ne connaissons pas. On le dit très blanc, assez bon, moins bien pétri et moins cuit que les frangeoles. Les particuliers sont aussi dans l'usage de faire du pain, dont la qualité approche plus ou moins de celui des boulangers.

Les blés de la Romélie, de la Bulgarie et tous ceux qu'on tire en abondance des environs du Danube, passent pour être d'une qualité supérieure à tous ceux de l'Empire Ottoman : on estime aussi beaucoup ceux qui viennent de la Crimée et de Taganrog, situé vers l'embouchure du Don. Ceux du Volo, de Salonique et de la Morée passent pour être de la seconde qualité : viennent ensuite ceux de Syrie et de Chypre. Le blé d'Égypte est regardé comme inférieur à tous les autres.

Quoique l'exportation du blé soit prohibée, on trouve le moyen d'en faire quelquefois, dans le canal des Dardanelles, un ou plusieurs chargements venant des côtes occidentales et septentrionales de la mer Noire : on charge aussi à Rodosto, à la Troade, au Volo et dans le golfe d'Enos. On peut se procurer du blé en Égypte, en Syrie, sur (p. 363) la côte de la Natolie et dans quelques points de la Morée ; mais on doit toujours faire quelques sacrifices pécuniaires, et prendre les précautions convenables pour ne pas irriter le peuple ou trop mécontenter la Porte.

La France ne doit pas oublier que lorsqu'elle était menacée de toutes parts, pendant la révolution, de la plus terrible famine, le gouvernement ottoman a permis plusieurs chargements de grains et en a toléré un plus grand nombre, quoique les blés ne fussent pas plus abondants en Turquie cette année-là que les autres. Cette permission, contraire aux usages et à la politique ottomane, dérivait, à cette époque, de bonnes intentions du gouvernement à notre égard et de la conduite extrêmement sage de l'agent de la République auprès de lui.

Substances alimentaires

Constantinople retire de Philipopolis une assez grande quantité de riz, moins estimé que celui de l'Égypte : on en cultive aussi dans quelques endroits de l'Asie Mineure, et il en arrive chaque année plusieurs chargements de Damiette : celui-ci est le plus beau et le meilleur de tous. Les cerises, les prunes, les poires (p. 364), les pommes arrivent tous les jours de la côte méridionale de la mer Noire, ainsi que les châtaignes, les noisettes et les noix. Les abricots, les pêches, les raisins, les figues, les melons, les concombres, les pastèques, les jeunes courges, les ketmies, les aubergines et divers herbages viennent des villages voisins, des côtes de la Propontide et de la partie occidentale et méridionale de la mer Noire. L'île de Scio fournit des oranges, des citrons, des cédrats, des grenades et quelques prunes sèches ; elle fournit aussi les conserves de fleurs de roses et d'oranges, dont l'usage est si général et si fréquent en Turquie. Les meilleures figues sèches viennent de la Natolie ; celles de l'Archipel sont en général trop desséchées et de peu de valeur. Le raisin sec est apporté des environs de Smyrne.

Le fruit du *diospiros lotus*, cultivé aux environs de Constantinople, de Cérasonte, de Sinope, est mangé frais : on en fait aussi une marmelade que les Orientaux estiment : elle m'a paru peu agréable. Mételin fournit les olives salées dont les Grecs, les Arméniens et les Juifs font avec le caviar et le poisson salé, la base de leur nourriture. Le pois chiche et le maïs que l'on cultive partout, sont mis en farine ou simplement rôtis : les femmes et (p. 365) les enfants en ont presque toujours dans leurs poches.

On fait venir de toutes les côtes de la mer Noire, du miel, du beurre et du suff. Le premier vient aussi de la Grèce et de quelques îles de l'Archipel: la consommation du second est si grande, que le gouvernement veille à ce qu'il en arrive de toutes parts: la Turquie européenne et l'Asie Mineure en fournissent abondamment. Mételin et Candie envoient leurs huiles. Ténédos fait passer son vin aux Européens, aux Grecs et aux Arméniens: les Juifs font le leur à Scutari, aux Dardanelles et aux environs.

Les amandes que l'on tire de quelques contrées de la Natolie et de quelques îles de l'archipel, ne suffisent pas à la grande consommation de la capitale: la France en fait un objet de commerce assez important. Mais la Syrie, la Natolie envoient une grande quantité de pignons que les Orientaux mettent dans la plupart de leurs ragoûts, et dont ils font, avec le sucre, des friandises très recherchées. On retire de Damas des abricots secs, très doux, que l'on met aussi dans des ragoûts ou que l'on mange bouillis en guise de compote. Les dattes de l'Égypte et les pistaches d'Alep sont trop chères pour être à la portée du (p. 336) peuple; les dernières surtout sont réservées aux enfants et aux femmes des riches.

Je ne parlerai pas de quelques fruits de peu de valeur, tels que la nêfle, le cornouiller et celui de l'eleagnus ou olivier de Bohême, qui viennent des environs de la capitale ou de l'intérieur de l'Asie Mineure.

Le meilleur fromage du Levant est celui de Candie; il en vient beaucoup de la Bulgarie, de la Valachie et des environs de la Propontide; mais il est en général mauvais et très peu estimé, parce qu'il est fait sans intelligence, et parce qu'on est dans l'usage de retirer le beurre de tout le lait que l'on destine au fromage. Le yougourt ou lait caillé aigri ne plaît point aux étrangers: c'est cependant une nourriture saine à laquelle on s'accoutume bientôt, et que l'on mange ensuite avec plaisir: on en trouve abondamment dans tout l'Orient.

Il vient de la côte septentrionale de la mer Noire, une prodigieuse quantité de caviar et de poissons salés. La caviar n'est autre chose que les œufs d'esturgeon salés et entassés dans de grosses barriques. La consommation qui s'en fait à Constantinople et dans toutes les villes de l'Empire ottoman, est immense. Ce sont les Grecs et les Arméniens qui en (p. 367) mangent le plus à cause de leurs jeûnes et de leurs carêmes. Les Juifs s'en nourrissent aussi très fréquemment, parce que cet aliment est de peu de valeur. On fait usage aussi de divers poissons salés, dont les uns viennent de la mer Noire et les autres des environs de Patras. Ceux de la mer Noire sont coupés en aiguillettes, salés et séchés; les autres sont entiers, séchés ou placés dans des barils avec de la saumure. On apporte aussi des muges excellents, salés dans le golfe d'Enos.

Il y a à Constantinople, sous la surveillance de la Porte, un établissement considérable dans lequel un grand nombre d'ouvriers sont occupés à brûler du café d'Arabie, et le piler dans de grands mortiers de marbre. On le distribue en poudre aux cafetiers et aux marchands turcs de la ville, suivant les demandes qu'ils en font. Les particuliers ont aussi la faculté, moyennant un léger droit, de porter du café à cet établissement, pour l'y faire rôtir et piler: mais il est défendu, sous des peines très sévères, de mêler au moka le café de l'Amérique, moins cher et moins estimé que l'autre; ce qui n'empêche pas que Marseille, à elle seule, n'en fournisse à la capitale pour la valeur d'un million de nos francs chaque année. Il est vrai que dans la Bulgarie, la Bessarabie (p. 368) et aux environs du Danube, on préfère le café de l'Amérique à celui de l'Yémen, et qu'il en passe beaucoup dans ces contrées par la voie de Constantinople.

Le café moka est apporté d'Alexandrie toutes les années par les caravelles du grand seigneur; il arrive en même temps une assez grande quantité de sucre d'Égypte, que le peuple préfère à celui des Européens, parce qu'il est moins cher, et qu'il sucre, dit-on, plus que l'autre: il n'est pas aussi bien raffiné, et il conserve une partie de sa moscouade-

Combustibles; bois de charpente, menuiserie et de construction

Tout le bois de chauffage et de cuisine employé chez les particuliers, dans quelques fabriques et surtout pour les bains, vient de la partie méridionale de la Propontide et des côtes de la mer Noire, situées depuis le Bosphore jusqu'à Sinope. C'est plus particulièrement le bois de chêne que l'on brûle: on emploie aussi à cet usage le chêne vert, l'arbousier et presque tous les arbres dont je ferai bientôt l'énumération. On tire de ces contrées une plus grande quantité de charbon, parce qu'on ne se chauffe point en Turquie au feu des cheminées, comme je l'ai diti ailleurs, (p. 369) mais à celui des tandours et des mangals, pour lesquels in ne faut que du charbon. Le meilleur est fait avec le chêne et l'yeuse. On en fait aussi avec le pin, le sapin et l'arbousier.

Les contrées dont je viens de parler, couvertes de hêtres, de charmes, de chênes, d'ormes, de frênes, de noyers, de cerisiers, de poiriers, de pins, de sapins, de châtaigniers,

de platanes, de tilleuls, fournissent à la capitale, avec profusion, tout le bois nécessaire à la menuiserie et à la charpente des maisons qu'on est dans l'usage de construire en bois; aussi la consommation en est-elle prodigieuse dans une ville immense, où les fréquents incendies obligent de reconstruire sans cesse les maisons que le feu a détruites. Il arrive journellement des poutres de chêne, de pin et de sapin, des solives de chêne et de hêtre, pour les charpentes; des planches de châtaignier pour le toit des maisons; des planches minces de pin, de sapin et de chêne pour les planchers et les plafonds; des planches de noyer, de platane, de cerisier, de poirier, de tilleul, de chêne, de hêtre, de charme, de frêne, de pin, de sapin pour la menuiserie; des tuyaux de pompe et des gouttières en orme, en pin, en sapin, en chêne, etc.

(P. 370) Il arrive aussi des mêmes contrées, beaucoup de bois de construction pour l'arsenal, et des mâtures qui ne le cèdent point à celles du nord de l'Europe. La Porte retire aussi des bois de construction excellents de la Moldavie, que l'on embarque à Galas. Il y en a beaucoup en Pologne et dans la Russie méridionale, dont le gouvernement français avait fait des essais quelque temps avant la révolution, dont il avait été satisfait, et dont il se serait servi peut-être malgré les clameurs de quelques personnes intéressées à les décrier.

Sinope est la ville de l'Empire ottoman le plus à portée des bois de construction, et celle dont les chantiers sont actuellement le plus en activité. Le chêne est extrêmement abondant aux environs: son bois, plus beau pour la menuiserie, est aussi bon, aussi solide pour les constructions navales, que celui de nos départements méridionaux.

L'exportation des bois propres à la construction des vaisseaux de guerre est sévèrement défendue à Sinope. Un officier de la Porte est sans cesse occupé à faire couper, équarrir et transporter à l'arsenal les bois qu'il juge propres au service de la marine militaire. Les particuliers ne peuvent disposer, (p. 371) pour la construction de navires marchands, que de celui qu'il rejette ou qu'il ne peut employer.

La côte méridionale de la mer Noire fournit aussi une très grande quantité de goudron, de lin et de chanvre pour les constructions navales de Sinope et pour l'arsenal de Constantinople. On retire aussi du lin et du chanvre de la Valachie et de la Moldavie.

Malekewsky, P.

Über den Handel auf dem Schwarzen Meer. — *Minerva*. Ein Journal historischen und politischen Inhalts, herausgegeben von J. W. b. Archenholz. 4. Bd. Hamburg, 1802. p. 93—102.

(p. 93) Seit langer Zeit wurden die so sehr ergiebigen, mannigfaltigen Produkte Polens nur allein über das Baltische Meer exportiert. In den ersten Jahren der politischen Existenz dieses schönen Landes wurden die Polen müde, die sehr hohen Zölle der Preussischen Regierung zu bezahlen, und fingen an, sich zu überzeugen, daß in jeder Hinsicht der Weg über das Schwarze Meer für ihr Interesse, die vorteilhafteste Handelsroute wäre. Die alte Regierung Frankreichs, die die Fruchtbarkeit der südlichen Polnischen Provinzen und die Wichtigkeit ihrer Produkte für die französische Marine und den Handel der französischen Nation kannte, war so geneigt, als entschlossen, die Polen bei dieser neuen Unternehmung zu unterstützen; allein der Plan wurde dem Versailler-Kabinet erst in dessen Hinfälligkeit vorgelegt.

(p. 94) Diese Provinzen formieren fast die Hälfte von dem Umfang des alten Polens. Sie werden von drei großen Flüssen bewässert: von dem Dnieper oder Boristhenes, der oben halb Cherson in das Schwarze Meer fällt; von dem Bog, der nach Okzakow zu läuft und von dem Dniester, dessen Mündung bei Akierman ist. Die drei Flüsse durchströmen einen weit größeren Strich Landes, als der Niemen und die Weichsel, diese beiden einzigen großen Wege des polnischen Handels über das Baltische Meer; überdies kann man die Länder, die sie durchlaufen, trotz ihrer vernachlässigten Kultur, in Betreff der vornehmsten Bedürfnisse des Menschen, mit Recht das gelobte Land nennen.

Um den Überfluß der Erzeugnisse dieses Landes zu beweisen, ist es genug zu sagen daß die Ukraine allein den russischen Armeen während ihren letzten Kriegen mit den Türken, von Anfang bis zu Ende, ihren Unterhalt verschafft hat.

Das Bauholz ist hier sehr alt und in großem Überfluß. Um sich davon zu überzeugen, darf man nur die Berichte des Oberinspektors der Masten zu Toulon zu lesen, der ausdrücklich dorthin geschickt wurde, um die Wälder jener Länder in Augenschein (p. 95) zu nehmen. Die aus Riga und Frankreich kommenden Masten bedürfen achtzehn bis zwanzig Monate, ehe sie aus ihren ursprünglichen Wäldern über das Baltische Meer nach ihrem Be-

stimmungsort gelangen; dahingegen sie von Cherson aus, dem Versuch zufolge, den die alte französische Regierung gemacht hat, in drei Monaten in Toulon sein können. Man darf nur die Berechnung von M. Antheine ansehen, um sich arithmetisch zu überzeugen, daß für die polnischen Mastbäume der Weg von Cherson auf, weit vorzüglicher, als der von Riga her ist.

Die Einsalzungen der Ukraine sind vollkommen so gut, wie die irländischen, und die niedrigen Preise der Ochsen, so wie des Salzes aus der Moldau und der Krim, machen, wie die Erfahrung gezeigt hat, daß man dies eingesalzene Fleisch nach Akierman oder nach Cherson für den halben Preis des Betrags liefern kann, den man in Irland an Ort und Stelle dafür bezahlt.

Der Hanf der Segeltüchern und Tauen, das Pferdehaar, die gemeine Schafwolle, weißes und graues Linnen, Packtücher, so wie rohe und gegerbte Häute, sind hier häufig zu haben. (p. 96) Ferner findet man hier in Menge Salpeter, Theer, Pech, Talg, Leinöl und Hansöl, Honig, geschmolzene Butter, Schweinefett und andere Fettarten, Malz und Kornbranntwein.

Das Wachs hat einen so niedrigen Preis in der Ukraine, daß die österreichischen Kaufleute es zu Lande nach Galicien kommen lassen, von da sie es ebenfalls zu Lande durch die Moldau und Österreich nach Triest führen, wo sie diesen Artikel ungeachtet der großen Kosten bei der beständigen Landfracht, dennoch mit einem ansehnlichen Gewinn verkaufen.

Der Tabak in der Ukraine ist vortrefflich. Man hat damit im Jahre 1797 einen Versuch gemacht und ihn fast so gut als den Virginischen gefunden. Die General-Pächter waren auf dem Punkt mit einem Banquier in Warschau einen Lieferungs-Kontrakt zu schließen, allein wegen dem damals ausgebrochenen Krieg mußte man diesen Entwurf aufheben.

Die Potasche, die seit so langer Zeit aus Polen nach den Häfen von Danzig, Königsberg und Elbing, ausgeführt wird, ist auch ein Produkt der Ukraine; wobei man leicht er-messen kann, daß die Verschiedenheit des Transports über das Baltische oder über (p. 97) das Schwarze Meer, auch in den Preisen einen Unterschied machen muß.

Nur aber sind die Länder, die einen so großen Reichtum an Produkten und so viel Bedürfnisse der ersten Notwendigkeit darbieten, fast ganz ohne Manufakturen, daher denn der französische Handel über das Schwarze Meer, in beiden Staaten gleich vorteilhafte Ausfuhr verschaffen würde. Frankreich würde für jene Erzeugnisse liefern: Tücher, Seiden-Waren, Quincaillerien (mannigfaltige kleine Kram-Artikel), Weine, feine Öle, Liqueurs, Zucker, Kaffee, Spezereien, Farbe-Materialien, Arzneimittel &c. &c. Die vor der Revolution bereits gemachten Versuche haben bewiesen, wie wichtig dieser Handel für Frankreich, besonders für die am Mittelländischen Meer gelegenen Departements, sein würde.

Alle Produkte der Levante könnten sogar auf französischen Schiffen nach den dortigen Ländern gebracht werden. Dieser Handel ist jetzt in den Händen der Juden und Armenier und wird durch die Moldau getrieben; ein weiter und kostspieliger Weg, bei dem diese Unglücklichen unglücklichen überdies allerhand Erpressungen und Chicanen ausgesetzt sind.

(p. 98) Die Ausfuhrmaße aus diesen Ländern über das Schwarze Meer wird für die Franzosen viel beträchtlicher sein, als diejenige, die jetzt von den Engländern und Holländern über die Ostsee her gebracht wird; so wie auch die in jenen Ländern, von dort her zu machende Einfuhr bald viel größer sein würde, als in Danzig, Königsberg und Riga; weil die drei Flüsse, der Dniepper, der Bog und der Dniester, wenn sie einmal erst durchaus schiffbar gemacht wären, weiter ins Innere des Landes als der Niemen und die Weichsel dringen würden. Der Kanal von der Muchama, der schon die Weichsel mit den Kanälen von Pazibek und Odinsky verbindet, könnte, in besserem Stande gesetzt, auch den Boristhenes mit dem Niemen vereinigen, da denn alle diese Kanäle mit der Zeit fast den ganzen Handel des alten Polens nach dem Schwarzen Meer ziehen, und so die bereits unermeßlichen Handelsvorteile, die das letztgenannte Meer verschaffen, mit den Handelsvorteilen der Ostsee verbinden würden.

Rußland, das sich bei der Teilung dieser Länder zugeeignet hat, fängt an, auf dem Schwarzen Meer den Handel aufzumuntern, der diesem Staat wirklich (p. 99) große Aus-sichten darbietet; auch hat die Regierung kürzlich hier einen neuen Hafen anlegen lassen, der den Namen Odessa oder Odgibid bekommen hat.

Dieser Handel kann also für Frankreich eine kostbare und ganz neue Mine werden, deren durch das Genie und Tätigkeit der Regierung veranstaltete Bearbeitung, sodann unter ihren glorreichen Taten gerechnet werden würde. Ferner kann dieser Handel eine feste Grundlage werden, um das Interesse Frankreichs und Rußlands aufs genaueste zu verbinden. Auf diese Weise würden die Franzosen nicht auf dem Schwarzen Meer, so wie auf der Ostsee, und so wie überall jener rivalisierenden Nation im Wege kommen, die darauf ausgeht, den Handel der ganzen Welt an sich zu ziehen, und die bis jetzt durch ihre Kapitalien, durch die Natur hrer Manufakturen, und durch ihre ganz auf den Handel gestützte Politik, allenthalben Hindernisse aufstellte, die oft so schwer zu übersteigen sind.

Frankreich ist überdies durch seine Verhältnisse, durch seinen politischen Kredit, durch die Nähe seiner Häfen am Mittelländischen Meer, und durch (p. 100) seine Seemacht in diesen Gewässern, von allen Nationen vorzüglich zu diesem Handel geeignet.

Nachschrift des Herausgebers der Minerva

Der Verfasser des obigen Aufsatzes, der Pole Malekewsky, gehörte ehemals zum polnischen Legion, und befindet sich jetzt zu Paris, wo er, wie es scheint, durch gute Local-Kenntnisse vermocht, vorstehenden auffallenden Aufsatz niedergeschrieben hat. Sollten diese Winke je realisiert werden, so wäre allerdings eine große Handels-Revolution im nördlichen Europa zu besorgen, und die Schifffahrt auf der Ostsee würde sodann nur unbedeutend sein. Es käme jedoch darauf an, welchen Weg die Engländer in jenem Fall wählen, und ihrem Handel am vorteilhaftesten finden würden; denn sie vom Schwarzen Meer auszuschließen, wie der (p. 191) Pole vorauszusetzen scheint, dagegen haben sie sich schon vorgesehen, indem sie nunmehr auch bei der Pforte sich die freie Fahrt auf gedachtem Meer ausgedacht haben. Auf diese Weise wäre also die dortige Konkurrenz beider Nationen schon zum Voraus gegründet. Im Handel aber ist der Wettstreit der Engländer und Franzosen immer mit ungleichen Kräften geführt worden — der Himmel verhüte, daß es je anderes sein möge! denn zu gleicher Zeit ein großes Übergewicht an Gold und Bajonetten, wäre wahrlich zu viel — und so wird es auch bleiben, bis die englische Nation bankerot macht, oder die französischen Kaufleute reicher, als die britischen werden. Wenn der erste Fall nunmehr, nach geendigtem Kriege, noch entfernt ist, so scheint der andere, zum Trost der nordischen Handelswelt, es noch weit mehr zu sein. Ja, es sind mit dem letzteren solche Schwierigkeiten verbunden, woran der projektierende Pole Malekewsky gewiß nicht gedacht hat, weshalb wir (p. 192) Nord-Deutschen, Dänen, Schweden und Nord-Russen, uns also vor der Hand beruhigen können.

v. A.

Donau-Schifffahrt

Über die Donau-Schifffahrt und den Donau-Handel. <Mit einer Charte Tab. I.> — *Magazin* (Neues) der Handels- und Gewerbskunde. J. A. Hildt und C. L. Seebass. Jahrg. 1804. Drittes Stück. Leipzig. p. 26—39.

(p. 38) In neuerer Zeit (1768—1769) machte Kleemann¹, auf Veranlassung des kaiserlichen Hofes, die Reise auf der Donau von Wien bis Kilianova. Als im Jahr 1784 die kaiserl. Untertanen, durch den Kommerz-Traktat zwischen Oesterreich und der Ottomanischen Pforte, die freie Schifffahrt auf der Donau erhielten, gingen zwei Schiffe, welche eine Gesellschaft von Kaufleuten, Vilshofen und Kompagnie gehört, auf der Donau bis in das Schwarze Meer, und machten diese Reise in 56 Tagen. Eine andere Reise mit einem Schiff des Baron von Taufferer wurde im Jahre 1783 unternommen. Das Schiff hatte 120 Fuß Länge, 30 Fuß Breite und 9 Fuß im Raum, und enthielt 550 Tonnen und war mit Kanonen besetzt.

Handel

Ueber den Handel des mittellaendischen Meeres, und des Levant-Handels. — *Magazin* (Neues) der Handels- und Gewerbskunde. Hrsg. von J. A. Hildt und C. L. Seebass. Jahrg. 1804. Viertes Stück. Leipzig. p. 24—64.

(p. 49) Saloniki (Thessalonika) ist die vorzüglichste Handelsstadt von ganz Griechenland. Ihre Handelsgröße hat sie nicht nur den europäischen Waren zu verdanken, welche ihr zugeführt werden, sondern auch dem Absatz, welchen sie mit selbigen in Bosnien, Albanien, Dalmatien und in der Moldau und Wallachei wieder damit macht. Dieser Handel hat aber in den neueren Zeiten, sowohl durch den französischen Revolutionskrieg, als auch dadurch sehr gelitten, daß Adrianopel an demselben Teil nimmt, welcher sonst ausschließlich in den Händen von Saloniki war, daher man jetzt, statt 1000—1200 Ballen Tuch, nur noch 250 Ballen dahin bringt, welches Verhältnis von allen übrigen Artikeln gilt². Die Stadt Kavalle in Macedonien, welche 12 Meilen von Saloniki entfernt liegt, ist die Niederlage derselben Stadt. Man zieht

¹ Nikol. Ernst. Kleemanns Reise von Wien über Belgrad bis Kilianova. 8. Wien 1771.

² Peuchet. *Bibliothèque Commerciale*. 1 T. p. 335.

daher die nämlichen Waren und manchmal noch besser von Kavalle, besonders das Getreide. Die Waren, welche nach Saloniki zum Handel kommen, werden auf den benachbarten Märkten, welche zu gewissen Zeiten gehalten werden, abgesetzt. Man zählt deren drei, als zu Silimia, Ouzoundgiova und zu Doglia. Wenn die Zeit (p. 50) dieser Märkte herannaht, kaufen die Landesbewohner, welche meist Armenianer sind, französische Tücher und andere Artikel mehr. Nur allein die Franzosen und Engländer haben zu Saloniki ihre Comtoirs und Konsuls.

Der ganze Handel beträgt¹ von. . .

(p. 52) Der deutsche Handel, der größtenteils seinen Gang zu Lande über Semlin nimmt, ist hierunter nicht mit begriffen, von dem aber vermutet wird, daß er sich künftig über das Adriatische Meer hinziehen werde.

(p. 55) A d r i a n o p e l, 40 Meilen von dem Meer an drei Flüssen gelegen, woselbst sich seit einem halben Jahrhundert eine französische Niederlage befindet. Die Schiffe laufen in den Hafen von Enos ein, wo sie bei günstiger Jahreszeit zu Wasser, zur anderen aber die Waren ausgeladen und auf Kamelen nach Adrianopel gebracht werden. In dem Jahr 1788 liefen zu Enos 18 Schiffe von Marseille ein, welche Tücher, Casquetmützen, seidene und reiche Stoffe, Zucker, amerikanischen Kaffee, Indigo, Papier, Cochenille und Pfeffer dahin brachten und zur Rückladung Wolle, Wachs, Kupfer, Grain d'Avignon, Büffelshäute, Ziegenhäute, Roten Safian und Nüsse von Adrianopel einnahmen. Die französische Ein- und Ausfuhr wird zu 2—3 Millionen Franken angeschlagen. Dieser Handelsplatz verlegt Romelien, bis Belgrad, die Moldau und Wallachei mit seinen Waren. Die französischen Kaufleute sind die einzigen, welche sich zu Adrianopel niedergelassen haben, von denen sich zur Zeit der Revolution vier Handelshäuser daselbst befanden².

Levantehandel

Über den Levantehandel der Engländer. — M a g a s z n der Handels- und Gewerbskunde. Hrsg. von einer Gesellschaft von Gelehrten und Geschäftsmaennern. II. Jahrg. 6. Heft. Junius. 1804. Weimar, 1804. p. 482—424.

(p. 482) Der Handel der Engländer nach der Levante ist in den Händen einer Compagnie, welche unter der Regierung Jakob I. errichtet wurde. Jeder protestantische Engländer kann Mitglied derselben werden, und bei seiner Aufnahme hat er zwanzig Guineen zu entrichten, so wie an anderen kleinen Gebühren noch eine Guinee und einige Sous. Die Compagnie besteht aus vierhundert Mitgliedern, und diese dürfen nur mit ihren eigenen Schiffen nach der Levante Handel treiben. Bei ihrer Aufnahme in die Compagnie, müssen sie schwören, sowohl ihren Namen oder ihre Vermittlung keinem anderen zum Handel zu leihen, als auch keine t ü r k i s c h e n Produkte anzunehmen, als bloß gegen Nationalprodukte von gleichem Werte. Es ist ihnen verboten, in der Levante Waren gegen Münze zu kaufen, oder zu verkaufen, doch dürfen sie ihre Kapitale von einer Stadt zur anderen in der Levante zirkulieren lassen, um sich dadurch die vorteilhaftesten Artikel zu verschaffen. Kein e n g l i s c h e r Kaufmann darf nach der L e v a n t e handeln, wenn er kein Mitglied der Compagnie ist, oder er muß zwanzig Prozent ab- (p. 483) geben, das beinahe so gut als eine formliche Ausschließung ist. Die Compagnie hat einen Direktor, einen Kassierer und Serketär; die Stelle des ersten ist bleibend, die der beiden letzten aber können gewechselt werden. Ein Ausschuß von dreizehn Mitgliedern hat die Direktion der Geschäfte, und zu gewissen Zeiten legen diese in einer allgemeinen Versammlung den Mitgliedern Rechnung ab. Alle Verhandlungen müssen von diesen dreizehn Gliedern unterzeichnet sein, außerdem sind sie nicht gültig. In Rücksicht des Handelsverkehrs ernennt die Compagnie den Botschafter und die Kommissäre, die sie besodet, und der König bestätigt, ausgenommen den zu Alexandrien. Diesen ernennt und bestätigt der König, weil er mehr Agent der I n d i s c h e n Compagnie als des e n g l i s c h e n Handels ist, indem er bloß darauf sehen muß, daß sich der i n d i s c h e Handel nicht nach dem Mittelländischen Meere über den Isthmus von Sues ziehe. Alle anderen Kommissionäre oder Handelsagenten sind Mitglieder der L e v a n t i s c h e n Compagnie, und sie müssen nicht nur den gewöhnlichen Handels-, sondern auch den Religionseid ablegen, und außerdem noch besonders schwören, ohne Ansehen der Person immer prompt und gut Recht und Gerechtigkeit zu handhaben.

Die E n g l ä n d e r haben ihre Comptoirs in der L e v a n t e eben nicht sehr vermehrt, aber in jedem ihrer Etablissements rolliert ein eben so großes Kapital als in drei Fran-

¹ Schilderung des Handels von Griechenland, besonders der Stadt Thessaloniki, von Felix B e a u j o u r, 8. Weimar 1801.

² Peuchet — p. 336.

zösischen Häusern. Wirklich eine kluge und ökonomische Einrichtung, auf welcher der Vorteil des Handels und der Benutzung der Landwirtschaft beruht. Die größten Kapitale geben den größten Gewinn, aber der Gewinn kleiner Kapitale wird ganz durch den Aufwand bei der Feldarbeit verschlungen.

Die Engländer fahren nach der Levante Tücher, Schalons, Leinwand, Zinn, Blei, rohes und (p. 484) verarbeitetes Eisen, Uhren, Galanteriewaren und einige Handelsartikel von den Kolonien. Von allen diesen Handelsgegenständen will ich hier eine kurze Erläuterung geben.

Tuchwaren

Die englischen Tücher machten ehemals in der Levante viel Glück, allein sie fielen in ihrem Werte 1731 unter der ersten Regierung des Ministers de Maurepas, welcher die Inspektion über die nach den Städten in der Levante bestimmten Tücher wieder geübt einrichtete, und sie dadurch in Aufnahme brachte. Seit dieser Zeit fielen die englischen Tücher immer mehr in ihrem Werte, und der Absatz der eigentlichen Londenr Tücher wurde durch unsere nachgemachten Londenr Tücher (Londrins) immer geringer. Londenr nennt man sie, weil die ersten Fabrikanten sich zu London niederließen. Die Tücher waren leicht und grob, und das Sortiment bestand vorher unveränderlich aus einem Drittel grünen, einem Drittel blauen und einem Drittel grappfabrigen Tüchern; aber das Sortiment ist viel verändert worden und jetzt besteht ein großer Teil aus blauen Tüchern.

Mahouds

Die Mahouds sind weit feinere Tücher, als die Londenr und werden auch mehr geschätzt. Sie haben ein sehr schönes Gewebe und sind so leicht, daß wir sie schwerlich nachahmen können. Sie haben feine Farben und Glanz, wodurch sie sehr in die Augen fallen. Die Türken brauchen sie zu Frühlings- und Herbstkleidern, nur ist der Absatz nicht beträchtlich, weil sie sehr teuer sind.

Schalons

Die englischen Schali, die man gewöhnlich (p. 485) Schalon nennt sind eine Art von gekiepertem Serge, der seit zehn bis zwölf Jahren in der Levante viel Absatz fand. Das Gewebe dieses Zeuchs ist viel feiner als bei den schönsten französischen Serges, und dies entschädigt die Engländer für den Verlust, den sie bei unserer Konkurrenz durch den geringern Absatz ihrer Tücher hatten. Der englische Schalon macht selbst dem angorischen Schali den Vorzug streitig, indem das Gewebe des letzten zwar ungleich feiner ist, aber bei weitem nicht den Glanz und das Ansehen des ersten.

Was eigentlich den starken Absatz der englischen Schalons begünstigt, ist ihr mäßiger Preis, und wir könnten leicht ihnen den Vorzug streitig machen. Denn unsere Wolle von Berrin und Bourbonnais ist nicht nur sehr fein, um diesem Zeuche eben die Leichtigkeit zu geben, als die englischen haben, sondern wir könnten sie auch sehr leicht durch das brillante unserer Farben und den mäßigen Lohn unserer Arbeiter überspringen. Und da auch diese Schalons einer der betrefflichsten Handelszweige nach der Türkei werden können, so verdient die Verfertigung derselben desto mehr in Aufnahme zu kommen.

Indische Leinwand

Indische Musseline und Leinwand finden in der Levante einen starken Absatz. Die Musseline braucht man zu Gürteln und Turbans, sowie auch zu Schleiern für Frauenzimmer, und Scherpen, welche die griechischen Frauen umtun, wenn sie ausgehen. Die Leinwand hingegen brauchen die reichen Türken zu ihrer Kleidung. Diese Leinwand übertrifft an Güte unsere seidenen Zeuche von Lyon, weil sie leichter ist, und auch sich besser waschen läßt. Man schätzt sie sehr, und sie macht eigentl. (p. 486) lich das, aus was man grande parure (Hauptputz) nennt; allein der Absatz wird doch immer geringer, weil sie so außerordentlich teuer ist und höchstens nur von Beys oder Aghas Frauen kann gekauft werden. Minder reiche Frauen ersetzen ihre Itelle durch die Bours, die in den vornehmsten Städten des Reichs, besonders aber in Konstantinopel, Aleppo und Damask verfertigt werden. Diese Bours sind ganz nach dem Muster der indischen Leinwand fabriziert, und Geschmack und Dessins sind glücklich nachgeahmt, wenn man auch ihre Feinheit und Güte nicht hat erreichen können. Es gibt auch zu Aleppo und Damask Manufakturen, welche in Indien gesponnene Baumwolle verarbeiten, und die davon gewebten Bours geben den schönsten bengalischen Tüchern nichts an Schönheit nach.

So wie aber der Absatz der gedruckten indischen Tücher in der Türkei immer geringer wird, so nimmt der mit Musselinen täglich zu, und die Engländer setzen davon außerordentlich viel ab. Man versendet sie zu Wasser nach Smyrna und von da gehen sie weiter in die anderen Städte. Einige englische Kaufleute, die in Indien ihre Niederlage hatten, versuchten den Handel über Ägypten zu treiben, allein seit dem unglücklichen Ereignisse, das der Karawane bei ihrer Reise von Sues nach Kahira 1779 wiederfuhr, ist jenen die Lust vergangen, es weiter zu wagen. Übrigens glaubt man allgemein, daß der damalige englische Botschafter zu Konstantinopel, Chevalier Ainslie die Araber zu dieser Plünderung veranlaßt habe, um die bengalischen Kaufleute, von der Ausführung des Projekts abzuschrecken, die sichere und kurze Verbindung mit Konstantinopel zu befestigen. Seit dieser Zeit werden die Judischen Musselinen durch den armenischen Handel und über Bassora von englischen Schiffen und von Holland aus durch Deutschland zu Lande eingeführt, nur sind die Transportkosten in Holland sowohl als England zu beträchtlich, als daß die Holländer und Engländer jemals einen entschiedenen Vorteil über die Armenier erhalten werden. Erhielt hingegen Frankreich bei dem Frieden seinen indischen Handel wieder, so wäre es das einzige Land, das mit jenen drei Nationen weitteifen und selbst den Vorteil über sie erhalten würde, nur müssen die Ladungen nach Marseille gehen, von wo aus sie sehr bequem nach den türkischen Häfen könnten gebracht werden.

Von indischen Tüchern werden zu Salonichi für fünf bis sechsmal hunderttausend Piaster abgesetzt, zu Konstantinopel für acht bis zehn Millionen Piaster und für das ganze Ottomanische Reich ist die Summe nicht zu berechnen. Es verdiente wohl, daß wir versuchten, für uns diese reichhaltige Quelle zu öffnen, ein Versuch, der gewiß gelingen wird, so bald wir Friede haben.

Zinn

Man schätzt, wie überall, so auch hier, das englische Zinn vorzüglich. Das beste kommt aus der Grafschaft Cornwallis und Devonshire. In Jahren, wo man Mangel daran hatte, erhielt man aus Spanien über Italien und Marseille eine Art sehr weiches Zinn, das aus Amerika kam. Man bringt es nach der Levante in großen Stücken vierzig Okes schwer.

Auch aus Deutschland wird Zinn eingeführt. Das von Schlackenwald in Böhmen und Altenbergen in Sachsen wird am meisten gesucht.

Das Zinn, welches man von Hamburg bringt, ist entweder in großen Stücken 22 Okes schwer, oder in kleinen Platten, in Form eines Backsteins, daher es auch Zinnenbrique heißt.

Blei

Mit dem Bleihandel kommen wir den Engländern nicht gleich, denn die Bleiminen in Frankreich sind arm, so daß zu unserem Gebrauche eine Menge fremdes und selbst englisches in großen Stücken eingeführt wird. Das englische Blei ist äußerst rein und selten mit anderen Materien vermischt, worauf hauptsächlich seine Güte beruht.

Rohes und verarbeitetes Eisen

England versieht nicht nur die Levante, sondern auch ganz Europa mit den feinsten Eisenarbeiten. Indessen sind die Türken hierin eben nicht eigensinnig und sie ziehen daher die deutsche Eisenarbeit vor, weil sie wohlfeiler ist.

Seit einigen Jahren haben die türkischen Klempner das englische weiße Blech vorgezogen, weil es sich sehr gut hämmern läßt. Andere könnten sehr leicht konkurrieren, wenn dieser Artikel beträchtlicher wäre.

Uhren

Der Vertrieb der englischen Uhren in der Levante ist so stark, daß man in Europa gar keine Begriffe davon hat. Jedes Jahr gehen nach Salonichi 30 Dutzend, nach Morea eben so viel, nach Konstantinopel 300 Dutzend, nach Smyrna 400 Dutzend, nach Syrien 150 Dutzend, nach Ägypten 250 Dutzend. Jede Uhr gilt 80 bis 120 Piaster, also im Durchschnitt 100 Piaster, und dieser Handelsartikel beträgt also 1 392 000 Piaster.

(p. 489) Es ist fast unglücklich, daß jährlich in der Türkei eine so ungeheure Menge Uhren verbraucht werden. Der englische Uhrmacher Prior, welcher die stärkste Versendung macht, wunderte sich selbst darüber und meinte scherzhaft: die Straßen aller türkischen Städte müßten mit Uhren gepflastert sein.

Doch in einem Lande, wo man den Gebrauch der Sonnenuhren sowohl als öffentlicher Uhren nicht kennt, und doch täglich zur bestimmten Stunde fünfmal beten muß, mag der Verbrauch der Uhren wohl ziemlich stark sein.

Die nach der *L e v a n t e* bestimmten Uhren haben ein *t ü r k i s c h e s* Zifferblatt und drei Gehäuse; nämlich zwei von Silber und das dritte äußere von Schagrin. Dies letzte ist so schön und sauber gearbeitet, daß darauf beinahe der hauptsächlichliche Wert der *e n g l i s c h e n* Uhren beruht. Warum die *T ü r k e n* gerade dreigehäusigte Uhren lieben, ob sie glauben, daß sie dauerhafter sind, oder ob es Eigensinn oder Geschmack ist, ist nicht leicht zu bestimmen. Die *T ü r k e n* tragen die Uhren in einem kleinen Beutel von Zeuch im *B u s e n*, und das äußere Gehäuse soll ihrer Meinung nach die Uhr von dem Schweiß bewahren. Allein der Schweiß verdirbt weit eher den Schagrin als das Silber, und gerade das äußere Gehäuse ist von Schagrin. Man glaubt die *Türken* zögen die dreigehäusigten Uhren vor, weil sie gebräuchlich sind, und der Gebrauch ist hier die Mode.

Die schweren, platten Uhren werden hier am meisten geschätzt. Wenn der *T ü r k e* eine Uhr kaufen will, so macht er sie nicht auf, wie wir, um das Räderwerk zu untersuchen, sondern er wägt sie blos in der Hand und schätzt ihre Güte nach der Schwere. Die Uhrmacher des Landes (p. 490) kaufen sie in Dutzenden, um sie dann einzeln zu verkaufen. Auch sie sind eben keine bessern Kenner, das Einzige, worauf sie sehen, ist der Name des Verfertigers, der immer auf dem Zifferblatte steht. Die bekanntesten und berühmtesten Meister sind *M a r k w i c k*, *M a r k h a m*, besonders aber *G e o r g e P r i o r*, *B e n j a m i n*, *B a r b e r* und *P e r i g a l*.

Das Verhältnis, nach welchem diese Künstler Uhren versenden, ist folgendes: *P r i o r* verschickt vier Zehnteile, zwei Zehnteile *B a r b e r*, ein Zehnteil *P e r i g a l*, ein Zehnteil *M a r k w i c k* und *M a r k h a m*, und zwei Zehnteile die übrigen Meister.

Goldne Uhren finden keinen Absatz und machen daher im Sortiment nur ein Zwanzigteil aus; die *Türken* halten es nach der *Moslimischen* Religion für Überfluß. Selten daß ein *B a s c h a* oder *B e y* sich eine Schlaguhr kauft, und wenn es ja geschieht so bestellen sie diese Herren bei den *französischen* oder *englischen* Kaufleuten, die in ihrer Stadt ein Etablissement haben. Zugleich bestimmen sie auch den Künstler; wenn sie sie nämlich von *L o n d o n* haben wollen, so muß sie von *G e o r g e P r i o r* sein, soll sie von Paris kommen, von *B e r t h o u d* oder *B e r e g u e t*. Die Gehäuse von Emaille ziehen sie denen von quillochées vor, und gewöhnlich müssen die Zapfen auch in *Deman-*ten laufen.

In dem Uhrenhandel nach der *L e v a n t e* sind die *G e n e v e r* die einzigen, welche mit den *E n g l ä n d e r n* konkurrieren, allein sie kommen ihnen schwerlich bei. Denn sie mögen sich nach dem wunderlichen Geschmack der Käufer nicht so ängstlich richten, als die *E n g l ä n d e r*, und verstehen auch nicht den Chagrin so fein zuzubereiten, um der (p. 491) Uhr durch das dritte Gehäuse ein schönes Ansehen zu verschaffen. Die in *F r a n k r e i c h* verfertigten finden ebenfalls wenig Abgang.

Der eigentliche Grund davon, daß man die *französischen* und *genever* Uhren, ohnerachtet ihrer Wohlfeilheit, nicht schätzt, liegt aber auch darin, daß sie nicht dauerhaft und gut gearbeitet sind. Ausschuß mag niemand, und so dumm auch der *t ü r k i s c h e* Käufer ist, so läßt er sich doch nicht lange von Unglaubigen betrügen.

Seit fünfzig Jahren hat sich auch der Uhrenhandel um die Hälfte in Europa vermehrt, und wahrscheinlich wird er auch immer mit den Fortschritten der gesellschaftlichen Kultur zunehmen. Denn, wo Kultur ist, da ist auch die Zeit eine kostbare Sache und ihr Wert macht ein Instrument notwendig, das sie abteilt. Die Uhrmacherkunst verdient daher immer einige Aufmerksamkeit in dem *französischen* Handel, um so mehr, da wir in dieser Hinsicht schon einen Vorteil besitzen, den uns fremde Nationen nie streitig machen werden. Denn wir besitzen im hohen Grade die Kunst recht niedliche Gehäuse zu verfertigen, und mit dem ausgesuchtesten Geschmacke zu dekorieren; wir herrschen in der Mode über *E u r o p a*, und so können wir die allgemeine Neigung, uns nachzuahmen anwenden, uns das Übergewicht im Uhrenhandel zu verschaffen und ihn zu vergrößern.

G a l a n t e r i e - u n d J u w e l e n h a n d e l

Nächst den Uhren schicken auch die *E n g l ä n d e r* kostbare Galanteriewaren nach der *L e v a n t e*, als Uhrgehäuse, goldene Ketten und andere Juwelier- und Goldschmiede-Arbeiten; nur müssen sie alle ganz einfach gear- (p. 492) beitet sein, weil erhabene Arbeiten im Lande selbst verfertigt werden.

Noch ist in *G r i e c h e n l a n d* die Goldschmiedearbeit die nämliche, wie zu den Zeiten *H o m e r s*. Was Schönheut der Form, Geschmack des Dessins und Feinheit der Arbeit und Ausführung betrifft, so stehen zwar die *Türken* weit unter uns, aber dagegen ver-

stehen sie verschiedene Metalle mit einander zu vermischen und zu verbinden. Auch ihre Degengehänge, Säbelgriffe und Dolchfutterale machen sie recht niedliche Arbeiten, die man täglich mit den Arbeiten auf dem Schilde des Achilles vergleichen kann. Man kann eine sehr richtige Idee von diesen Arbeiten erhalten, wenn man die ansieht, welche zur Zeit Karls IX. zu Paris verfertigt wurden. Hier sind auf glattem Grunde verschiedene Sujets ausgeführt, indem man bloß Gold und Silber auf verschiedene Art mit einander verbunden hat. Die ganze Kunst dieser Arbeit besteht darin, daß man eine unendliche Menge kleiner Stücke einlegt und zusammenschweißt; durch die Verschiedenheit der Farben, erheben sich auf dem Grunde die bestimmten Sujets und fallen sehr angenehm in die Augen.

Filigrane- (Draht-) Arbeiten versteht man auch sehr gut in der Türkei und man kann keine andere mit ihr vergleichen, als die Venetianische.

In den ersten Jahren der Revolution schickte man von Paris und London mehrere kostbare Edelsteine nach der Türkei, der unglückliche Zustand von Europa trieb sie also wieder aus dem Occident nach dem Orient, aber weil man auf den Geschmack der Käufer keine Rücksicht genommen hatte, so hatte man auch keinen Vorteil davon. Die Türken schätzen nur weiße Diamanten (Diamans (p. 493) blancs) in Rosetten oder Brillanten. So richtig aber dieser Geschmack ist, so sieht man doch selten in der Türkei ganz reine Diamanten, (nets et sans glace), weil die türkischen Arbeiter bei dem Brechen der Kiesel den rohen Diamant durch Schläge oft verletzen, wodurch er Ritzen bekommt.

Die türkischen Diamanten zeichnen sich durch ihre Schönheit und Durchsichtigkeit, so wie durch ihr Wasser aus, aber sie haben nie die Lebhaftigkeit und den Glanz, den ihnen der europäische Steinschleifer gibt. Der Großherr besitzt wirklich vortreffliche Steine, aber alle Diamanten Sr. Hoheit sind von französischen Steinschleifern gearbeitet.

Der Saphir, der Amethyst, der Topas und andere harte, durchsichtige Steine, welche die Eigenschaft haben, im Feuer ihre Farbe zu verlieren, werden hier zu falschen Diamanten angewendet. Auch hier wie überall treiben Juden diesen Handel, täuschen den Unerfahrenen und stehlen ihm ungestraft das Geld aus dem Beutel.

Die Franzosen könnten vielleicht in den türkischen Bezestins Kästchen und andere kleine Sachen von Emaille verkaufen, da viele Beys oft bloß des Glanzes grobe Emaille-Sachen kaufen. Nur dürften die Künstler keine Figuren weil diese durch den Koran verboten sind, sondern lieber Landschaften und Blumen. Einige deutsche Künstler haben sich in dieser neuen Art vorteilhaft ausgezeichnet und mit unendlicher Lieblichkeit Nelken und Rosen auf das Emaille getragen. Schon vor ihnen machte sich der Schwede Zinck durch schöne Ausführung der Dessins und brillante Farben bekannt, und es scheint, daß dieser Künstler besondere Handgriffe und Mittel besitzt, (p. 494) denn sonst suchte man umsonst die Kühnheit des Pinsels so wie die Lebhaftigkeit und Wahrheit, die in dem lieblichen natürlichen Kolorit liegen, und wodurch seine Arbeiten sich so sehr auszeichnen.

Kolonistische Handelswaren

Aus den Kolonien führen die Engländer nach der Levante weißen Ingwer, Pfeffer, Zucker in Hüten, karolinischen und bengalischen Indig und Koschenille. Diese Koschenille ist besser als die von Havanna und gilt auch immer 25 Prozent mehr.

Zu diesen Handelsartikeln kommt nach Campeche- und St. Martha-Holz, so wie Kaffee von Granada und Jamaika. Diese letzte Ware wurde erst vor dem Kriege ein Handelsartikel für die Engländer, aber seit einigen Jahren hat er erstaunend zugenommen: besonders seit sie im Besitz von Martinique sind, und den ausschließenden Handel aus den Inseln in Händen haben.

Eben dies kann man auch vom Zucker sagen, da sie die einzigen sind, welche denselben in hinreichender Menge nach den levantischen Städten führen. Überhaupt hat seit den Seekriegen der Handel zu ihrem größten Vorteile zugenommen.

Übrigens ist dies immer der Fall, wenn Frankreich mit England in Krieg verwickelt ist; England macht dann immer allein die Geschäfte mit Zucker, die zur Zeit des Friedens auch andere Seemächte, welche in ihren Kolonien Zuckerrohr bauen, mitmachen.

Seide

Warenkunde. Seide. — Magazin (Neues) der Handels- und Gewerbskunde. Hrsg. von J. A. Hildt und C. L. Seebass. Jahrg. 1804, 3. Stueck. Leipzig. p. 57—75.

(p. 70) Von der türkischen Seide ist die bulgarische die häufigste; sie ist sehr gut und weiß; die beste kommt von Zagara, Tschirpan und Kozantik [sic]. Adrianopel hat beinahe 300 Seidenmühlen im Gang¹. Mit der türkischen Seide treibt Unia einen großen Handel. In Kairen ist die jährliche Ausfuhr 1500 Oken, und Hereclea, 2000 Oken.

Pouqueville, F. C. H. L.

Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, et dans plusieurs autres parties de l'empire Othoman, pendant les années 1789, 1798, 1800 et 1801. Comprenant la description de ces pays, leurs productions, les moeurs, les usages, les maladies et le commerce de leurs habitans; avec des rapprochemens entre l'état actuel de la Grèce, et ce qu'elle fut dans l'antiquité. Par ... Ouvrage enrichi d'un Précis historique et géographique sur l'ancienne Epire, et de Cartes dressés par M. B a r b i é d u B o c a g e; accompagné de Pièces Justificatives, et orné de Figures et de Vue nouvelles. Paris, Gabon et Comp. 1805. 3 T. VII—542 p.; XV — 287 p.; XXI — 344 p.

T. I. p. 458—461: Commerce de la Morée

(p. 458) Les affaires commerciales de la Morée doivent être considérées sous le rapport du commerce intérieur et du commerce extérieur. Cette province unique dans son genre, ne peut pas être comparée à la Sicile, qui est soumise à un gouvernement faible à la vérité, mais qui ne ressemble en rien à celui des Turcs. On ne peut pas plus raisonnablement l'assimiler à l'Espagne, et encore moins à la Sardaigne, pays essentiellement pauvre, malsain presque inhabité, et plongé dans la plus affreuse misère. C'est donc en considérant la Morée isolément, que je vais donner un aperçu sur son commerce, car je me garderai bien de qualifier autrement ce que je sais à ce sujet. Je pourrais (p. 459) décorer d'un autre nom les matériaux qui m'ont été fournis par le tribun Félix Beaujour, auteur d'un excellent ouvrage sur le commerce de la Grèce. Ses données m'ont puissamment aidé pour traiter le commerce d'exportation, et pour indiquer comment s'écoule la quantité des produits territoriaux qui excèdent la consommation.

Les Moraïtes dépendent sur les lieux peu de raisins de Corinthe et il s'en exporte annuellement les huit dixièmes, ou environ huit millions de livres, qui sont chargés sur des vaisseaux hollandais ou danois. Il se fait huit chargemens de blé pour Trieste, Venise, Ancône, Gênes, et deux chargemens de laine, un pour Livourne, et l'autre pour Marseille. Cette dernière ville reçoit encore tous les ans directement, ou par la voie d'Italie, cinq à six cargaisons d'huile, et une ou deux cargaisons de soie, de coton, de cordouans, de vermillon, de vallonée, et de noix de galle. Il ne s'exporte du beurre, des vins, des fromages, des fruits et des légumes, que pour Smyrne, Constantinople, ou les îles de l'Archipel. La plus grande partie des petits grains, des comestibles et des bois, se consomment à Zante et dans les îles Ioniennes.

Ce commerce d'exportation était autrefois dans les mains de quelques maisons françaises et italiennes établies à Patras, Naupli et Coron; mais la plupart de ces maisons ayant été ruinées (p. 460) par les derniers troubles de la Morée, il est passé dans les mains des gens du pays. Les beys du Magne font aujourd'hui le commerce des huiles, et les agas de Patras, de Corinthe, de Naupli, font celui du blé. Les négociants européens ne sont plus que des brocanteurs qui achètent à la récolte pour vendre au moment de la hausse. Ils sont même souvent supplantés dans ce négoce par les Grecs du pays qui achètent, et vivant avec plus d'économie, se sont établis presque partout les entremetteurs entre le producteur et le negociant.

Les marchandises que la Morée reçoit en retour de ses productions, sont des draps, du café, du sucre, de l'indigo, de la cochenille et des galons de soie et d'or. Les draps et le café font seuls les trois quarts de ces marchandises, et c'était la France qui, avant la révolution, les importait. Trieste et Venise se sont enrichies depuis des pertes de Marseille, et ce que les deux premières villes n'importent pas aujourd'hui, est importé sur des bateaux grecs, au retour de la foire de Sinigaglia; mais les importations n'égalent jamais les exportations, et la balance est en moins d'un cinquième en faveur de la Morée. Les étrangers soldent l'excédant en argent, et cet argent est envoyé à Constantinople, sous la forme de tribut, ou de mille autres manières; de sorte qu'il n'en reste rien ou presque rien dans les autres pays (p. 461) pour y être employé à la culture de la terre et à la reproduction des subsistances; ce qui explique pourquoi la Morée fait depuis si longtemps un commerce avantageux sans s'enrichir.

¹ Peyssonel. Verfassung des Handels auf dem Schwarzen Meer.

Naupli et Coron sont aujourd'hui les deux principales résidences des négociants de la Morée, et surtout des Européens. Le motif de préférence pour Coron est la salubrité de l'air; celui pour Naupli, la proximité de Tripolitza qui; étant devenue le siège de l'administration, est pareillement celui des grandes fortunes et des grandes consommations. Patras a été abandonnée à cause de son mauvais air, et cette ville, qui fut autrefois une des plus florissantes de la Grèce, ne sera bientôt plus qu'un lieu désert.

T. II. p. 127—133: Suite du tableau de Constantinople, etc.

(p. 129). . . les professions, les métiers sont à Constantinople, l'apanage de certaines nations de l'empire, qui forment des corporations souvent riches et importantes. Comme elles ne varient point dans la direction de leur industrie, je croirai faire une chose utile d'en donner ici une liste, et rendre service au voyageur, en plaçant pour cela, sous ses yeux le tableau des arts et métiers de Constantinople, avec la désignation des nationaux qui les exercent, chose importante pour savoir avec qui on traite.

Tableau industriel

Les caféiers sont tous Turcs: quand le café est tenu par des barbiers, quelques-uns de ceux-là sont Grecs.

Les vitriers, Turcs. Les tanneurs, Idem. Danseurs de corde, Idem. Meréchaux, Idem. Cochers, Idem. Relieurs, Idem. Graveurs, Idem. Pompier, Idem. (p. 130) Selliers, Idem. Layetiers, Idem. Cordiers, Idem. Couvertureurs, Idem. Dentistes, Turcs. Peintres barbuilleurs, Idem. Coedonniers, Turcs et Arméniens. Pionniers, Idem. Faiseurs de cahouks, Idem. Tailleurs de marbre pour les tombeaux, Idem. Tourneurs, Idem. Serruriers, Idem. Chaudronniers, Idem. Porteurs d'eau (Saka), Idem. Armuriers, Idem. Menuisiers, Idem. Meuniers¹, Idem. Scherbetgis, Turcs, Arméniens et Juifs. Fileurs de soie, Idem. Droguistes, Des quatre nations. Chirurgiens, Idem. Marchands de tabac à fumer, Idem. Bateliers, Idem. Pêcheurs, Idem.

(p. 131) Les Juifs ne se servent jamais que des Juifs, et concentrent toujours, autant que possible, leurs profits entre eux.

Médecins, Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens et Français. Il y a un achim bachi turc, ou archiatre devenu médecin par la grâce du grand seigneur. . . .

Apothicaires, Turcs, Grecs, Juifs, Français. Boulangers, Arméniens, Albanais, Turcs. Confiseurs, Juifs et Turcs. Parfumeurs, Arméniens, Juifs. Joueurs de gobelets, Juifs. Luthiers, Grecs et Turcs. Orfèvres, Arméniens, peu de Grecs. Pelletiers, Grecs (corporation riche). Architectes, Arméniens et Grecs.

Ce sont des Arméniens qui ont bâti les mosquées impériales de Constantinople.

Teinturiers, Arméniens et Grecs. (p. 132) Tisseerands. Cet art est exercé par des femmes.

Les estimateurs employés à la douane, ainsi que les courtiers (uo sansales) sont tous des Juifs.

Les cabaretiers, Grecs. Distillateurs, Idem. Marchands de tabac à priser, Idem. Rubaniers Lazes et Arméniens.

On trouve ensuite certaines nations de l'empire, presque exclusivement en possession d'une branche spéciale d'industrie.

Ainsi, les Albanais chrétiens sont tous maçons, bouchers, marchands de foie, et les Albanais mahométans sont en général garçons de bains, charpentiers et épiciers.

Les habitants de Chio sont drapiers, marchands de chaussons, de bonnets, de mastic, de citrons, d'oranges, de figues, et des productions de leur pays.

Les Candiotes sont négociantes, navigateurs, marchands et fabricants de savon.

(p. 133). Les Barbaresques vendent les fils, les ouvertures de laine, et sont marins.

Les Arabes, Egyptiens, sont palefreniers et plongeurs; ceux des autres pays vendent des châtaignes, des dattes et des pâtisseries.

Syriens, marchands d'étoffes et de pistaches. Alepains, marchands d'étoffes des Indes. Smyrniens, marchands de fruits confits. Lazes, calfats, matelots, bateliers, porte-faix. Bulgares, bergers, charretiers, laboureurs. Valaques, bonnetiers, marchands de fourrures et de suif. Géorgiens et Circassiens, marchands d'esclaves.

T. III, p. 37—51: Champs-Élisées — Topographie de Janina, etc.

(p. 42). . . La population de Janina s'élève au-dessus de quarante mille habitants, qui sont peut-être les plus industriels de toute la Grèce. On trouve parmi eux des négociants riches, et des hommes qui ont une sorte de culture qu'on ne rencontre pas aille-

¹ Cette corporation est riche et privilégiée

urs. . . La ville de Janina¹, outre la prerogative de ses lumières naissantes, est l'entrepôt d'un commerce considérable qui s'étend dans toutes les parties de l'empire. On trouve plusieurs de ses marchands établis dans les échelles principales de la Roumilie, dans la Valachie et la Moldavie, en Hongrie et même à Vienne, et elle devrait être la résidence de l'agent commercial de France, plutôt (p. 43) qu'Arta et Prévessa.

p. 178—184: Commerce de l'Albanie

(p. 178) Les productions de l'Albanie auraient dû être récapitulées dans un article à part, avant de traiter du commerce de cette province; mais, outre que j'aurais à détailler un grand nombre d'objets dont j'ai fait mention dans la partie de mon voyage qui traite de la Morée, j'ai cru pouvoir former un tout de cet objet.

Le commerce de l'Albanie n'est qu'une faible (p. 179) partie du commerce de la Grèce, dont on peut voir le tableau dans l'ouvrage de M. Félix Beaujour, auquel je renverrai toujours le lecteur, lorsqu'il sera question de considérer cette partie en grand, et sous les rapports politiques: je me contenterai donc de donner ici idée spéciale et succincte de celui du pachalik d'Ali, pour suppléer aux détails dans lesquels cet auteurs n'a pas cru devoir entrer.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'Albanie, où je n'ai pas retrouvé le sol gras de l'Elide, même dans les vallons les mieux ouverts, on croira sans difficulté que son terrain est peu productif; mais malgré les montagnes et les forêts dont ce pays est couvert, il s'y trouve de pâturages nombreux, dans lesquels on nourrit beaucoup de bétail.

On a planté des oliviers partout où la terre s'est trouvée susceptible d'en recevoir, ainsi que des mûriers dans les plaines, et des vignes sur les côtes les mieux exposés. On cultive dans les vallons et sur les plateaux l'orge, le maïs et le tabac: il y a même des vallées privilégiées, dont le terroir donne de très beau blé.

Les abeilles fournissent aussi, par leur nombre, une quantité de miel et de cire qui surpasse de beaucoup la consommation. Enfin, on fait des fromages et du beurre; on confit des fruits secs et des olives; les habitants, des côtes de la mer préparent (p. 180) de la poutargue, des sardines, et quelques salaisons de poissons.

Le pays n'étant pas peuplé à raison des productions que la terre, quoique négligée et peu fertile, donne de tous côtés, il arrive qu'on recueille plus qu'on ne consomme; et la sobriété naturelle des Albanais augmente encore la somme des denrées, qu'on a intérêt d'exporter. Je dis intérêt, parce qu'on a besoin de l'argent étranger pour payer les impositions, et de quelques objets des manufactures européennes, dans un pays où les arts, même les plus communs, sont presque inconnus.

Les armes de toute espèce sont un objet indispensable pour les peuples belliqueux de l'Épire, qui, outre le besoin qu'ils en ont, en font encore un objet de luxe. Ils accordent la préférence aux fusils et aux pistolets qui sortent des manufactures de Brescia. Ils tirent également d'Italie les verres, les glaces et les papiers dont ils ont besoin. Leurs femmes, dont la plus belle parure est un mouchoir brodé à fleurs d'or, reçoivent des fils d'or ou d'argent de Vienne, et l'Albanie, outre ces articles, a une infinité de besoins qui l'obligent d'entretenir des rapports avec l'Europe, dont elle se rend ainsi tributaire.

Ses denrées, qui, comme je viens de le dire, excèdent ses besoins, et celles qui sont destinées à alimenter les manufactures, ou à approvisionner (p. 181) les chantiers, passent en France, en Allemagne et en Italie. Celles qui sont de simple consommation, sont portées en Italie par des vaisseaux ragusais ou esclavons, qui font leur chargements principaux dans les ports d'Arta, Prévessa, la Vallona et Durazzo, ou aux bouches de la Bojana.

Il se fait, chaque année, dans les ports que je viens de citer, cinq ou six chargements d'huile pour Trieste et Venise; trois ou quatre de laines non assorties, et dans lesquelles les laines en suint, les laines bâtarde et celles de pelage sont confondues: elles ont leur destination pour Ancône et pour Gênes; il s'y fait encore trois ou quatre chargements de blé pour Gênes, et un ou deux de tabac pour Naples et Messine.

La France, qui a constamment entretenu des relations commerciales suivies avec l'Albanie, en extrayait tous les ans, avant la révolution, plusieurs chargements de bois de construction, et ces bois, beaucoup meilleurs que ceux de la Baltique, étaient tous mis en oeuvre dans les chantiers de Toulon: nos plus belles frégates étaient construites de bois d'Albanie. Depuis dix ans que les événements de la guerre ont suspendu la majeure partie des affaires que nous faisons en Orient, nous avons retiré de l'Épire, par la voie des neutres, quelques chargements de blé, surtout pendant la guerre d'Italie; et maintenant il ne nous vient

¹ На стр. 48 и 49 авторът говори за село Вopiла недалеч от Янина, населено само от българи, преселени принудително от Али паша, когато е ходил против Пазвантоглу. (бележка на д-р Н. Михов.)

plus sous le pavillon étranger (p. 182) que quelques chargements de vallonée et de cordouans. Tel est l'état de nos affaires, dans la position o nous sommes aujourd'hui, et quelques années de paix leur donneraient plus de spendeur qu'elles n'en eurent dans aucun temps, parce que je présume que le commerce de Marseille a acquis des lumières sur ses inérêts.

Janina, qu'on doit considérer comme le comptoir principal du commerce, possède un grand nombre de négociants riches, qui font des affaires dans les principales villes d'Allemagne, et dans les ports de l'Adriatique; elle tient en outre le premier rang dans le commerce intérieur. C'est elle qui est le dépôt des contons filés qui lui viennent de la Thessalie, et que ses marchands expédient en Allemagne par Trieste, et presque aussi souvent par la voie de terre, qui paraît n'être guère plus dispendieuse. Cette branche de négoce est très considérable, et les Grecs de Janina, qui possèdent de très gros capitaux, peuvent seuls le faire, et soutenir avec avantage la concurrence avec ceux de Salonique.

Enfin, les îles Joniennes reçoivent du territoire d'Ali pacha le bétail qu'elles consomment, et qui s'élève à plusieurs milliers de boeufs, qu'elles paient en sequins de Venise: cet objet est d'une importance majeure pour les Albanais, en faveur desquels la balance commerciale se trouve. Tel est l'aperçu des exportations.

(p. 183) Les importations, dont j'ai indiqué en partie le besoin, se composent de bonnets, de galons, d'armes à feu, de couteaux, de sucre, de café, de cochenille, d'indigo, de boulets et de quincaillerie. Le café et les draps forment l'article principal: c'était la France qui avait l'avantage de les fournir avant la révolution, et les deux parties gagnaient à ce commerce. Trieste a depuis ce temps remplacé Marseille: elle envoie en Albanie des draps de Leipzig, qui elle reçoit de l'Allemagne, et des marchandises coloniales, que les Anglais lui apportent.

Venise, malgré son changement de domination, a conservé ses anciennes relations avec l'Albanie, pour la vente des armes à feu, qu'elle tire, comme je l'ai déjà dit, des ateliers de Brescia. Les Albanais préfèrent ces fusils et ces pistolets à ceux de nos manufactures, parce qu'ils sont plus légers, et qu'ils ne sont point bronzés, étant dans l'usage de les nettoyer avec la lime; ils aiment aussi que la crosse soit mince, et garnie d'une marqueterie bizarre. La verroterie, qui a perdu de sa vogue, depuis que l'usage des diamants se répand, et que les grands sont devenus plus opulents, la bonneterie, et quelques articles, sont passés dans les mains des armateurs de Trieste, de Gènes et de Livourne.

Les marchands d'Ancone, et ceux de la foire de Sinigaglia, inondent tout ce pays de faux galons, qu'ils n'ont pas honte de vendre pour des galons (p. 184) de Lyon. Ils présentent également, sous le nom de fabriques françaises, toutes les marchandises que nous avions coutume de fournir, quoique celles qu'ils vendent soient de qualités bien inférieures.

Enfin, depuis douze ans, où il s'est fait un changement dans les affaires commerciales du Levant, le commerce de l'Albanie est tombé entre les mains de gens si subtiles, que les marchands juifs n'osent plus le faire concurremment avec eux. Il faut espérer qu'à la paix, les habitants de l'Epire se dégoûteront de traiter avec des fripons; et alors Marseille écrasera aisément tous ces misérables agioteurs qui osent être ses rivaux, parce qu'elle seule peut fournir aux Albanais les différentes marchandises dont ils ont besoin, les leur fournir à meilleur marché. n'y a d'ailleurs, dans toute la Méditerranée, que ce port où l'on puisse asortir les cargaisons.

Malgré les profits des armateurs qui font le commerce d'Albanie, en vendant à un prix élevé ce qu'ils importent, et en recevant les objets qu'ils exportent à un taux très modéré, la somme des importations n'égale point celle des exportations. L'Albanie reçoit la solde e sequins de Venise, et ce sont ces sequins qu'Ali pacha reprend par les impositions, et qui font de cet Albanais un des plus riches riches et des plus puissants pachas de la Turquie.

Heeren, A. H. L.

Essai sur l'influence des croisades, ouvrage qui a partagé le prix sur cette question, proposée, le 11 avril 1806, par la classe d'histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France: . . . Par. . . , . . . Traduit de l'Allemand par Charles Villers. A Paris, Treuttel et Würtz, 1808. XXII — 513 p.

Table des divisions de l'ouvrage:

Préface du traducteur, p. VII—XX; Introduction: Considérations générales sur les Croisades, pp. 1—70; 1ère partie: Esquisse de l'état politique de l'Europe avant les Croisades, pp. 71—138; Influence politique des Croisades, pp. 139—291; 2^{ème} partie: Esquisse de l'état du commerce avant les Croisades, pp. 292—328; Influence des Croisades sur le com-

merce et l'industrie des Européens, pp. 329—403; 3^{ème} partie: Progrès des lumières, pp. 404—452; Table des matières, pp. 453—513.

(p. 57) Deux principales voies se présentaient aux Croisés pour arriver à la Terre-Sainte; le chemin de terre, et celui de mer. L'un et l'autre exigeaient des préparatifs et des soins différents.

Le chemin de terre n'était pas toujours le même; mais toutes les divergences se réunissaient cependant en un point, qui était Constantinople. La route la plus fréquentée suivait le Danube en descendant ce fleuve, et d'ordinaire sur la rive méridionale¹.

(p. 58) Quand on avait traversé la Hongrie, on rencontrait le pays des Bulgares. Ce peuple, après de longues et sanglantes guerres, qui avaient duré depuis les dernières années du septième siècle presque sans interruption, s'était enfin soumis en 1010 à l'Empire grec. Malgré cette dépendance, les Bulgares tout féroces ne pouvaient être contenus, et le passage dans leur pays était accompagné de plus de difficultés encore que celui par la Hongrie. On parvenait ainsi aux frontières de la Thrace ou Roumanie, où l'on pénétrait plus (p. 59) facilement, et où l'on rencontrait des villes, telles que Philippopolis et Andrinople, qui, par leur beauté, étaient propres à donner d'avance aux croisés une idée de la grandeur et de l'opulence de la capitale de l'Orient. Dans cette dernière était le point de concours de tous les chemins de terre, et même de celui que prenaient les Italiens, qui venaient par la Grèce, après avoir traversé la mer Adriatique. . . .

(p. 323) Commerce continental. Le commerce maritime de l'Orient avec l'Europe offrait plusieurs points de départ; celui qui se faisait par terre n'en eut qu'un dans l'origine, ce fut Constantinople; de là il suivait, comme nous l'avons fait voir, le vallon du Danube, par la Hongrie et autres pays contigus. Trois peuples, depuis la chute de l'Empire d'Occident, dominèrent tour-à-tour sur les contrées qu'arrose le Danube; les A v a r e s, les B u l g a r e s et les H o n g r o i s, tous trois également barbares, mais faisant pourtant quelque commerce. Ce furent d'abord des guerres qui les mirent en rapport avec les Byzantins; mais bientôt ils reconnurent l'avantage de leur position géographique, entre l'Empire grec d'Orient et le nouvel empire fondé dans l'Occident par les les Francs, position qui les rendait les intermédiaires du commerce entre l'un et l'autre empire. Des le temps de C h a r l e m a g n e il s'était établi une route commerciale très fréquentée (p. 324) d'Allemagne à Constantinople, par le pays des A v a r e s, ainsi que nous l'apprennent les ordonnances de ce grand prince.² L'entrepôt de ce commerce était l'abbaye de Lorich sur l'Ems, dans la Basse-Autriche. De là les denrées se transportaient par Ratisbonne, Forchheim, et fort, Magdebourg, jusqu'à la fameuse abbaye de Bardowick, près Lunebourg d'où elles se distribuaient plus loin dans le Nord.³ Mais, à cette époque, la domination des A v a r e s était proche de sa fin. Vers le milieu du huitième siècle ils furent subjugués par leurs voisins les Bulgares, qui avaient la même origine qu'eux. Ceux-ci s'emparèrent à (p. 325) leur tour du commerce, qui les enrichit. Cette prospérité éveilla la jalousie des Grecs, qui essayèrent, mais en vain, d'interdire aux Bulgares leur commerce.⁴ Ils en restèrent en possession pendant tout le X^e s. jusque vers le commencement du XI^e s., temps où ils furent enfin réduits sous l'obéissance des empereurs grecs. Depuis ce moment ils paraissent avoir perdu de leur activité. Les Hongrois alors leur succédèrent. Ce peuple venait de se convertir au christianisme. Le commerce des Hongrois à Constantinople paraît avoir été considérable, puisque dès avant le milieu du XI^e s. ils y avaient une église⁵, ce qui, dans ces temps de ferveur religieuse, fut toujours la marque d'un établissement (p. 326) commercial. Le trafic entre Constantinople et l'Allemagne continua de leur temps à se faire le long du Danube par ce chemin, que bientôt suivirent les premières armées de croisés. Ratisbonne

¹ On trouve cette route décrite fort exactement, à l'occasion de la Croisade entreprise par C o n r a d I I I, dans G u i l l a u m e d e T y r. (Gesta Dei per Francos t. II, p. 902).

² Capitularia Car. Magn. III, 6, ap. B a l u z e, t. I, p. 755. — De negotiatoribus, qui partibus Sclavorum et Avarorum pergunt, quousque procedere cum suis negotiis debent: id est, partibus Saxoniae usque ad Bardowick, et ad Megadoburg, et ad Erpesfur, et ad Halechstadt, et ad Forachheim, et ad Regensburi, et ad Lauriacum.

³ V. une très bonne histoire des finances pendant le moyen âge, publiée en allemand par M. H ü l l m a n n, professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, p. 191.

⁴ Consultez le Lexicon de Suidas, au mot Βουλγαροι. On y trouve ce passage remarquable: „Que les Bulgares étant devenus tous marchands, l'amour du gain et la corruption des moeurs s'étaient aussitôt emparés d'eux“.

⁵ Elle fut bâtie par leur roi E t i e n n e I^{er}, en 1038. Voyez S c h w a n d t n e r, Script. rer. Hungar. t. I, 420, et t. II, p. 611.

qui, par son heureuse position, devint une place d'entrepôt, dut à ce passage du commerce dans ses murs, ses premiers beaux jours et le fondement de sa prospérité. . . .

(p. 337) Nous avons dit que le commerce continental, en Europe, ne connut longtemps d'autre chemin que celui qui s'offrait sur l'une et l'autre rive du Danube. De puis que les armées croisées prirent ce même chemin pour se rendre à Constantinople, il dut devenir plus praticable, plus frayé, plus sûr pour le commerce. Ce nouvel état de choses dut rendre les relations et les communications plus actives et plus fréquentes; ce qui, en effet, ne manqua pas d'arriver. A l'époque surtout où Constantinople tomba au pouvoir des Occidentaux, la route commerciale du Danube semble avoir été suivie plus fréquemment. D'anciens tarifs de douanes qui existent encore, prouvent sans réplique que les denrées de l'Orient pénétraient en Europe par cette voie.¹ Ils font expressément mention (p. 378) de poivre, de gingembre, de cannelle, de safran, de géofle, de soies écruës et préparées. Les villes situées sur le Danube et dans le midi de l'Allemagne, durent devenir les entrepôts du commerce, et fleurir à la faveur de cette heureuse position; Vienne surtout, et Ratisbonne, qui se trouvaient le plus avantageusement situées. On voit, par les privilèges que les archiducs d'Autriche accordèrent à la première de ces villes², combien elle sut tirer parti de cet avantage. La seconde fut, durant un certain temps, la place principale de commerce dans tout le Midi de l'Allemagne, et avant la fin du XII^e s., elle était déjà appelée *la plus riche de ses villes*³ (p. 379). Cependant, à mesure que le commerce maritime de Venise et des autres villes d'Italie prit de l'accroissement, et que la première surtout fut devenue le dépôt général de toutes les denrées de l'Orient, les villes du Midi de l'Allemagne trouvèrent plus avantageux de prendre ces denrées en Lombardie, que d'aller les chercher sur les rives du Bosphore, et elles tentèrent de se frayer une route par-dessus les Alpes.

Plusieurs écrivains, et même des plus estimés, ont commis l'erreur de penser que cette voie commerciale avait été ouverte avant l'époque où des monuments écrits nous l'attestent.⁴ Mais il n'en est rien. Aux difficultés qu'offrait le local, se joignait encore la barbarie des montagnards, pour rendre, dans les temps antérieurs, ce chemin impraticable. Il est vrai que, soit pour (p. 380) avoir plusieurs routes constamment ouvertes, soit pour suppléer à celle de la mer, quand le golfe Adriatique était trop infesté de corsaires, ou impraticable dans une saison orageuse, les Véniciens tentèrent à plusieurs reprises, et avec succès, d'assurer à leur commerce un chemin de terre vers Constantinople, par la Dalmatie, la Serbie et la Bulgarie, en longeant le pied méridional de la chaîne des Alpes. Mais ils ne purent y parvenir qu'au moyen de traités spéciaux avec les princes serviens et bulgares. Le plus ancien que l'on connaisse est de l'an 1352, ainsi déjà bien avant dans le XIV^e s.; et il fut conclu à Nicopolis avec le prince bulgare *Alexandre*. Il y était stipulé que, moyennant trois pour cent de la valeur de leurs marchandises, les commerçants vénitiens auraient le passage libre et assuré dans tout le pays; qu'ils pourraient y établir des factoreries, y bâtir des églises et y acheter des fonds.⁵ Vingt ans plus (p. 381) tard, ils firent un autre traité avec Etienne, roi de Serbie, qui leur permit de passer par ses Etats pour aller se rendre à Constantinople.⁶

¹ On en trouve un de cette espèce, fait au temps de l'archiduc *Léopold*, par l'abbaye de Stein, sur le Danube (p. 378), dans le Recueil de *Rauch*, Script. rer. Austriae, t. II, p. 105; — et un autre encore plus ancien dans le recueil allemand de morceaux pour servir à l'Histoire du droit germanique pendant le Moyen Age, par *M. Brown*, p. 336.

² Celui qui fut accordé par Frédéric le Beau, en 1320, se trouve dans le t. III de la collection de *Rauch*, p. 15 et suiv. A la p. 24 il est question de bourgeois de Vienne, qui conduisaient des marchandises à Venise.

³ Dans une vie de *S. Eberhard* (an 1198) qui se trouve (p. 379) dans le recueil de *Canisius*, Thes. Monumentor. ecclesiastic. t. III, part II, p. 302.

⁴ De ce nombre est le savant *M. Busch*, de Hambourg, qui a avancé cette opinion dans le *Magaz. Hanséat.* t. II, p. 121.

⁵ Ce traité renferme onze articles. La lettre du prince au doge y est jointe: comme il n'y est nullement question (p. 381) d'aucun traité antérieur, il est probable que celui-ci était le premier. (*V. la Storia*, etc. t. IV, p. 174).

⁶ *Ibid.*, p. 178.

Huellmann, K. D.

Geschichte des Byzantischen Handels bis zum Ende der Kreuzzüge. Von . . . Preisschrift, gekroent von der koenigl. Societaet der Wissenschaften zu Goettingen. Frankfurt an der Oder, in der Akademischen Buchhandlung, 1808, 144 p.

Inhalts-Verzeichnis:

Einleitung. Byzanz und Constantinopel, p. 1; Erstes Hauptstück. Staatsmonopolien, p. 11; Zweites Hauptstück. Freier Handel. Erster Abschnitt. Morgenländischer Handel. I. Zwei Perioden, nach den Handelswegen. Erste Periode. Von den früheren Zeiten bis gegen das Ende des zwölften Jahrhunderts. Warenzug über Ägypten und Syrien, p. 18; Zweite Periode. Von dem Ende des zwölften Jahrhunderts bis in das vierzehnte./1. Warenzug durch die Bucharey, p. 38; 2. Anhang; Warenzug über Tauris-Schleichhandel, p. 50; II. Gegenstände des morgenländischen Handels, p. 66; Zweiter Abschnitt. Abendländischer Handel. I. Zwei Perioden, nach den Völkerschaften, Inhabern desselben. Erste Periode. Von den früheren Zeiten bis in das zwölfte Jahrhundert. Eigentümer: Avaren, Bulgaren, Ungarn, p. 73; Zweite Periode. Von dem zwölften Jahrhundert bis gegen das Ende des dreizehnten. Eigentümer: Regensburger und Österreicher. A. Vorrichtung: Kein Großhandel zwischen Italien und Deutschland bis gegen das Ende der Kreuzzüge, p. 81;/1. Nicht zu Lande, über die Alpen, p. 83; 2. Nicht zur See, über Belgien, p. 88; B. Starkeher Verkehr zwischen Constantinopel und den nordwestlichen Ländern, p. 94; II. Gegenstände des Abendländischen Handels, p. 100; Dritter Abschnitt. Nordischer Handel./1. Eigentümer, Veränderungen, p. 114; 2. Gegenstände des nordischen Handels, p. 126; Drittes Hauptstück. Verfassung des freien Handels. 1. Größtenteils Passivhandel der griechischen Häuser zu Constantinopel, p. 132; 2. Zwischenhandel Constantinopels. — Ausfuhr einheimischer Natur- und Kunstprodukte. — Einfuhr fremder Waren zum inländischen Verbraucher. — Balance, p. 136; 3. Proprehandel, p. 138; 4. Verkehr der Ausländer zu Constantinopel: nicht periodisch, Cargason-Factory-Commandit-Handel, p. 140; 5. Zahlungen, p. 143.

(p. 73) Abendländischer Handel. Erste Periode. Von den früheren Zeiten bis in das zwölfte Jahrhundert. Eigentümer: Avaren, Bulgaren, Ungarn.

Diese drei Völkerschaften, enge verwandt, nicht Finnischer, sondern Hunnischer Abkunft, nach der richtigen Angabe der Byzantischen Geschichtsschreiber, sind vom sechsten bis zum zwölften Jahrhundert nacheinander im Besitze des Handels zwischen Constantinopel und den nordwestlichen Ländern gewesen. In allen Gegenden der Erde fordert ein bedeutender Strom die Völker zum Handel auf, sobald kultiviertere Nachbarn nur einiges Farbenspiel in das einfache, öde Gemälde des Jäger- und Hirtenlebens derselben gebracht haben. Jene drei Völkerchaften, in der Mitte zwischen Griechen, die das ererbte Kapital der Kultur ihrer Väter noch nicht völlig verschwendet hatten, und den Deutschen, die sich ein solches mit Hilfe des Priesterstandes zu erwerben anfangen, wurden durch diese Lage zu einiger Konkurrenz ermuntert. Nun konnte die Würdigung des großen, schiffbaren Stroms nicht fehlen.

Bis zum Anfange des neunten Jahrhunderts war das mächtige Avaren-Volk im Besitz der Donau-Provinzen zwischen dem Deutschen und Byzantischen Reiche, und des Zwischenhandels von Constantinopel nach Lorch in Nieder-Österreich, unweit der Donau und Ens. Der bischöfliche Sitz, in der Folge nach Passau verlegt, hatte auf diesem Grenzplatze (p. 75) den Stapel der im Griechisch- Deutschen Handel umgesetzten Waren veranlaßt. Unter einiger Teilnahme der benachbarten Wenden führten die Avaren die morgenländischen und griechischen, über Constantinopel gekommenen, Waren, hierher, zum weiteren Vertriebe durch Deutschland, bis in die Niederlande und den Skandischen Norden, und nehmen die deutschen Exporten in Empfang¹. Es ist unbekannt, ob sich ihr Aktivhandel bis nach Constantinopel erstreckt habe, oder ihnen der griechische Kaufmann entgegen gekommen sei. Wie der Handel unter den Völkern Licht und Leben verbreite, aber häufig ein Licht, das zuletzt die Nation blendet, ein Leben voll Genüsse, deren Übertreibung in

¹ Fredegar. Chron. a. 632. c. 48.

Caroli M. capitular. II. a. 805. c. 7. et III. c. 9.

Todesgefahr stürzt: dazu liefert auch die Geschichte der Avaren einen Beitrag. Durch lebhaften (p. 76) Verkehr gelangte dieses Volk zu manchen bürgerlichen Kenntnissen und zu einer gewissen Geistes-Gewandtheit; daher galt es bei den Griechen für das aufgeklärteste unter den Barbaren¹. In Vergleichung mit dem rohern Zustande der andringenden Bulgaren, war die gesellschaftliche Ausbildung der Avaren schon Verzärtlung. Sie wurden von den überlegenen Stammverwandten völlig unterjocht. Gefangene, von Krem oder Krum, den Fürsten der siegenden Feinde, geführt, wurden von diesem gefragt, was die Ursache der Schwäche, des Verfalls ihrer Nation sei? Entartung des Handelsgesistes war die vorzüglichste, von ihnen angegebene Quelle des Unglucks².

An ihre Stelle traten die Bulgaren in merkantilischer, wie in politischer und sittlicher Hinsicht³, und behaupteten dieselbe vom neunten bis zum elften Jahrhundert. Von diesen ist es bekannt, daß sie aktiv nach Constantinopel handelten und Reichthümer erwarben, die den Neid der griechischen Kaufleute daselbst erregten. Zwei dortige Handelshäuser Staurak und Kosmas, am meisten eifersüchtig, entwarfen einen Plan, den Bulgaren den Handel nach Pannonien aus den Händen zu spielen, und denselben, da dieses Volk die Territorialherrschaft an der Donau besaß, auf einem Umwege, über Thessalonik, zu führen. Abgesehen von der Beschaffenheit des gewählten Mittels, ergibt sich hieraus wenigstens, daß noch einige griechische Kaufleute Einsicht genug hatten, den Vorzug anzuerkennen, den der Aktivhandel damals durchaus vor dem Passivhandel hatte, ein Umstand, auf den der Verfasser (p. 78) unten zurückkommen wird. Der Vater des damaligen griechischen Kaisers Lev des Weisen, Zautzas, hatte einen Verschnittenen, der über seinen schwachen Gebieter alles vermochte. Diesen Menschen gewannen jene beiden Häuser. Sein Einfluß auf Zautzas bewirkte, daß dieser den Urhebern der Handels-Kabale die Zoll-Einnehmerstellen an der Handelsstraße nach Pannonien von dem Sohne verschaffte. Übermäßig drückten und plagten die neuen Einnehmer die reisenden bulgarischen Kaufleute, um dieselben von Constantinopel zu verdrängen. Die Bulgaren führten Beschwerde bei Simeon, ihrem Fürsten. Leo, gefesselt von der väterlichen Autorität, vernachlässigte die Vorstellungen des bulgarischen Regenten. Simeon griff endlich zu den Waffen. Durch Handelsirrigungen veranlaßt, entstand ein langwieriger und für die Griechen verderblicher Krieg⁴.

(p. 79) Nach dem Verluste der Selbständigkeit im Jahre 1019 wurden die Bulgaren mutlos; ihre Handelstätigkeit verschwand immer mehr. Nun bewarben sich ihre Nachbarn, die Ungarn, um die erledigte Stelle ergriffen den aktiven ungarischen, und den Zwischenhandel nach Deutschland, und behaupteten ihn bis in die zweite Hälfte des zwölften Jahrhunderts. Sie bezogen den Markt zu Constantinopel, und vermittelten zwischen diesem und dem Donauischen Oberdeutschland. Die ungarischen Kaufleute mußten entweder jedes Mal ziemlich lange in Constantinopel verweilen, oder gar Faktoren daselbst gehalten, mithin ausgebreitete Geschäfte auf diesem Platze gemacht haben, da ihr König Stephan der erste oder der Heilige, der im Jahre 1038 starb, ihnen eine (p. 80) prächtige Kirche daselbst einrichtete⁵. Daß die griechischen Goldmünzen in Ungarn umliefen und seit der zweiten Hälfte des elften Jahrhunderts der Nationalwohlstand daselbst sehr zunahm⁶: diese Umstände scheinen anzuzeigen, daß Ungarn in dem Handel mit Constantinopel gewonnen habe. Einer von den Hauptplätzen, über die der Transitohandel geführt worden ist, scheint Semlin oder Zeugme gewesen zu sein; es war dies wenigstens ein reicher Handelsort.⁷

Nelkenbrecher, J. C.⁸

J. C. Nelkenbrecher's Taschenbuch der neuesten Muenz-, Maass- und Gewichtsverfassung aller Laender und Oerter, ihrer Wechselarten, Usi, Respecttage, oeffentlichen Banken, Messen und andrer zur Handlung gehoerigen Anstalten und Gegenstaende. Zum bequemern Gerbauche und schnel-

¹ Therphylactus Simocatta I. VII. c. 8. p. 175.

² Suidas, voce Bulgari. Ed. Kuester, T. I. p. 445.

³ Ibid.

⁴ Leo grammat. Ed. Paris, p. 447. 478 segg.

Cedrenus, T. II. p. 595—597.

Zonaras, I. II. p. 176.

⁵ Charluitil episc. vita S. Stephani, ap. Schwandtner. Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini P. II. p. 11.

⁶ Johannis de Thwrocg Chron. Hungar. c. 45. circa a. 1060. ap. eund. P. I. p. 138. 139.

⁷ Cinnamus, ed Paris. p. 139 seqq.

lern Uebersicht fuer die oesterreichischen Staaten nach wiener, oder nieder-
oestr. Muenz, Maass und Gewicht. Bearbeitet von S. G u n z . . . Prag, Go-
ttlieb Haase, 1802. XXVI — 502 p.

p. 104—107: Konstantinopel.

(p. 104) Konstantinopel und die sämtlichen Türkischen Staaten rechnen ge-
wöhnlich nach:

Piaster zu 40 Para s, 100 guten oder 120 Kurant-Asper

1 " 2 1/2 " " 3 " "
1 " " 1 1/5 " "

Der gewöhnliche Beutel (Keser) wird zu 500 Piaster, der Beutel Gold aber (Kit-
ze zu 30 000 Piaster oder 15 000 Zechinen gerechnet.

Der Zahlwert wird hier eigentlich auf zweierlei Art, nämlich: 1) bei dem groß-
en oder ausländischen Handel, nach den fremden Münz- und Wechselpreis-
en, und 2) bei dem einländischen Verkehr nach dem jetzigen Wert der
türkischen Münzsorten bestimmt. Die Kölln. Mark fein Silber enthält nach dem ersten
Wert 26 1/2 Piaster, und nach dem zweiten Wert jetzt 38 3/5 Piaster; das ist:
26 1/2 Piaster nach dem ausländischen, oder 38 2/5 Piaster nach dem inländischen Handels-
fuß, haben einen Wert von 20 fl. Konvention.

Wonach also der Konv. fl. 53 Para, nach dem ersten Fuß und 76 4/5 do., nach dem
zweiten Fuß

(p. 105) Daher der Wert in Konvention:

	in 1ter Valuta		in 2ter Valuta	
	kr.	pf.	kr.	pf.
Von 1 Piaster à 40 Para	45	1	31	1
— 1 Para	1	1/2	—	3 1/3
— 1 Asper (guter)	—	1 4/5	—	1 1/4
— 1 do. Kurant	—	1 1/2	—	1 1/24

5 gute machen immer 6 Kurant-Asper.

Nach diesem Konv. Werte eines Piasters usw. lassen sich die Konv. Werte aller
wirklichen türkischen Münzen, deren Piaster oder Parawerte hier folgen, nun leicht be-
stimmen.

Z. B. der Juzlik à 2 1/2 Piaster oder 100 Para

ist also im ausländischen Handelsfuß = 1 fl. 53 kr.

im inländischen do. = 1 " 18 "

in Konv. und so alle übrige folgende türkische Gold- und Silbermünzen.

Wirkliche jetzige türkische Nationalmünzen

Gold: ganze, halbe und 1/4 Zechinen, Fonduk genannt, zu 5, 2 1/2 und 1 1/4 Piaster.

Dergl. ganze und halbe Altunen, Zerimahbub oder Zindsjerli
genannt, zu 3 1/2 und 1 1/2 und 1 3/4 Piaster.

Silber: Juspara od. Juzlic von 2 1/2 Piaster od. 100 Para.

Ikilic oder Ikigrusch von 2 Piaster oder 80 Para. Almichlec, Alt-
mischlic, Iselota oder Doppel-Zolota von 1 1/2 Piaster oder...

60 Para. 40 Para

Zolota oder Solota von 30 "

Jarimlic oder Ighirmischlic von 20 "

Onbeschlic, die halbe Zolota von 15 "

Onlic oder Onpara von 10 "

Beschlic oder Beslic von 5 "

Para zu 3 Asper und Asper- oder

Akdsje-Stücke.

Kupfer, wenigstens sonst: Maenkir oder Gjeduky zu $1\frac{1}{4}$ Asper.

Pul zu $\frac{1}{4}$ Maenkir.

Von fremden Münzsorten galten den 15ten Juli 1791.

Gold: Venetianische Zecchinen 5 Piaster 30 Para.

Holl. Dukaten 5 Piaster 8 à 9 Para.

Kremnitzer Dukaten 5 Piaster 7 à 8 Para.

(p. 106) Silber: Kaiserl. Konvent. Speziestaler und Spanische Pesos Durós 2 Piaster 21 $\frac{1}{2}$ à 22 Para.

Ragusaer-Taler oder Vislini zu 60 Para.

Im März 1794 galt der holl. Dukaten $6\frac{7}{8}$ bis 7 Piaster und stieg nachher sogar bis $7\frac{1}{2}$ Piaster; vor kurzem aber hat der Großherr denselben, bei Strafe, von $7\frac{1}{2}$ auf 6 und den österreichischen Dukaten, von 6 auf 5 Piaster heruntersetzen lassen.

Wechselarten oder Preise nach dem Silber-Parì

Konstantinopel gibt :	empfängt	zu oder in
43 Para	1 fl. Holl. Cour.	Amsterdam
97 $\frac{1}{4}$ Para	1 Pezza da otto	Livorno
12 $\frac{1}{3}$ Piaster	1 Liv. Sterl.	London
147 $\frac{2}{3}$ Piaster	100 Ecús à 3 Liv.	Marseille
232 $\frac{1}{2}$ Para	1 Zecchin	Venedig
52 $\frac{2}{1}$ Para	1 Rfl. Konv. Cour.	Wien

Maße und Gewichte in Konstantinopel :

Von Längen- und Ellenmaßen hält die große Pik 296, 6 Fr. Lin., und 100 machen 86 wiener ($112\frac{3}{4}$ prager) Ellen. Die kleine Pik, oder Draa Stambuln, hält 287, 2 Fr. Lin., und 100 sind = $83\frac{1}{3}$ wiener (109 prager) Ellen. Eine andere Pik zu Canevas soll 367, eine andere 314, eine andere Pik Stambuln 293, und die Endrezeh. 284 $\frac{1}{2}$ Fr. Lin. enthalten;

also 100 von ersterer = 106 wiener ($139\frac{1}{8}$ prager)
do. von zweiter 91 do. (119 do.)
do. von dritter 84 $\frac{3}{4}$ do. (111 do.)
do. von vierter 82 $\frac{3}{8}$ do. (108 do.) Ellen

Von den türkischen Meilen, Berri, sollen $66\frac{2}{3}$, Agash oder Parasange $22\frac{2}{9}$ und, nach d'Anville, 73,3 Meilen auf einen Grad des Äquators gehen. Insgemein wird die türkische Meile (Berri) zu 758 französischen Toisen angegeben, und da 100 000 Toisen genau 102 764 wiener Klaftern machen, so käme die türkische Meile zu 779 wiener Klaftern, folglich circa 5 türkische Berri 1 n. öst. Postmeile.

Vom Getreidemaß wird der Fortin zu 4 Kisloz à 1770 Fr. Kubikzoll gerechnet;

1000 Kisloz machen 57 n. öst. Metzen ($37\frac{1}{4}$ böhm. Strich) oder 7 Kisloz = 4 n. öst. Metzen.

Von Maßen flüssiger Dinge sol der Öl-Mètre circa 80ka ($20\frac{1}{2}$ Pfund wiener, den Okazu (p. 107) $2\frac{9}{16}$ Pfund wiener) wiegen, und der Alm a 264 franz. Kubikzoll = $3\frac{3}{4}$ n. öst. Maß, nach anderen aber 865,9 franz. Kubikzoll, oder $12\frac{1}{8}$ n. öst. Maß, halten.

Vom Handelsgewicht hat der Quintal $7\frac{1}{2}$ Batmans, 440kas und 100 Rottels oder Lodras à 2 Cheky, und hält 113 wiener Pfund. Der Rottel wiegt am richtigsten 13 275 holl. As, und ist $1\frac{1}{8}$ wiener Pfund.

Vom Gold- und Silbergewicht wird der Cheky in 100 Dramen, 1600 Kara und 6400 Grän eingeteilt; er wiegt $6637\frac{2}{5}$ holl. As, und ist $2\frac{3}{16}$ wiener Lot schwerer, als die wiener Mark. Der Dramm ober die Drachme, woraus sehr viele türkische Gewichte zusammengesetzt sind, wiegt $66\frac{2}{5}$ holl. As, und es gehen $73\frac{1}{4}$ Drammen auf die Kölln. Mark und $87\frac{9}{10}$ auf die wiener Mark.

Beim Probiergewicht wird das Ganze in 24 Karat à 4 Grän fein Gold, und in 100 Karat von 4 Grän fein Silber eingeteilt.

Bei zählenden Dingen ist 1 Mazze = 50 Stück.

Gruber, C. A.

Das Osmanische Reich. Geographisch-statistisch- und geschichtlich dargestellt. Von. . . Wien, Geroldsche Buchhandlung, 1811, VIII — 24 p. Mit 1 Charte.

Inhalt:

Geographische Übersicht, p. 1—71; Statistische Übersicht, p. 72—181; Historische Übersicht, p. 182—214.

(p. 174) **H a n d l u n g.** Der sehr wichtige Handel ist meistens in den Händen der Griechen, welche dazu 600 Schiffe besitzen. Nach den Griechen beschäftigen sich mit dem Handel die Juden, Armenier, Arnauten und andere Christen, weil sich die Osmanen damit fast gar nicht befassen. Man führt aus: Vieh, Häute, Felle, Wolle, Getreide, Wein, Tabak, Baumwolle, Südfrüchte, Baumwollengarn, Seidenstoffe, Kamelotte, Tappetten, Kamelhaar, Kamelgarn, feine Lederarten, Harze u. s. w. führt dagegen ein: Leinwand, Wollen, Seiden, Pelz, Glas, Galanterie — Metall- und andere Fabrikwaren, Taschenuhren, Kanarienvogel, Kolonialwaren usw.

Die wichtigsten Handelsplätze in Europa sind: Constantinopel, Scutari, Durazzo, Napoli di Romania, Sofia, Adrianopel, Bukarest, Belgrad usw.

In Europa bedienen sie sich nicht der Wagen, sondern der Pferde oder Kameele. Die Eilboten, (p. 175) welche ihres tatarischen Kalpaks wegen Tataren genannt werden, vertreten die Stelle der allgemeinen Post. In der europäischen Türkei findet man gute und mit Pferden wohlversehene Posthäuser.

M ü n z e n, G e w i c h t, M a a s: Ein türkischer Beutel beträgt 500 Piaster, ungefähr 1000 Franken nach dem französischen Gelde.

Ein Piaster enthält 40 Paras, einen Konventions-Gulden.

Ein Para 3 Aspern 9 Pfennige.

Ein Asper 3 Pfennige.

Ein Quilot (Getreidemaß) enthält 18—22 Okas.

Ein Oka 2 1/2 Pfund.

Ein Kantaar enthält 44 Okas.

Ein Pik Längenmaß, deren 4 in Konstantinopel sind.

Thornton, Th.

Etat actuel de la Turquie, ou description de la constitution politique, civile et religieuse, du gouvernement et des lois de l'Empire Othoman, des finances, des établissements militaires de terre et de mer, des sciences, des arts libéraux et mécaniques, des mœurs, des usages et de l'économie domestique des turcs, et autres sujets du Grand-Seigneur; Auquel on a ajouté l'état géographique, civil et politique des principautés de la Moldavie et de la Valachie, D'après les observations faites pendant une résidence de quinze ans, tant à Constantinople que dans l'Empire turc; par . . . Traduit de l'anglais par M. De s****. Paris, J. G. Dentu, 1812, 2 T. XVI—425 p.; 537 p.

Table des matières:

T. I. Avis de l'éditeur, p. I—IV; Préface, p. V—XVI; Introduction: **O r i g i n e e t m o n a r c h i e d e s T u r c s e n A s i e.** Empire de Mahomet et des khalyfes. Usurpations et dynasties des Turcs et des Turcomans. Royaume de Roum ou Anatolie. Ambassade de l'empereur de Byzance au Concile de Plaisance. Les Croisades. Conquêtes de Djenguyz-Khan. Emigration des Otomans. Othman, fils d'Orthogrul, fondateur de la dynastie ottomane. Son gouvernement militaire, politique et civil. Orkhan. Murad I. Bajazet I. Interrègne. Mahomet I. Murad. II. Mahomet II. Bajazet II. Sélim I. Soliman I. Sélim II. Murad III. Mahomet III. Ahmed I. Mustapha I. Osman II. Murad IV. Ibrahim. Mahomet IV. Soliman II. Ahmed II. Mustapha II. Ahmed III. Mahmud. Osman III. Mustapha III. Abdulhamid. Sélim III. p. 1—220.

V u e g é n é r a l e d e s m o e u r s, a r t s e t g o u v e r n e m e n t d e s T u r c s. Caractère national. Leur conduite comparée à celle des Romains. Sciences et arts étran-

gers adoptés et imités. Les sultans ottomans protecteurs des sciences. Etendue et imperfection des connaissances en Turquie. Langue. Littérature. Imprimerie. Agriculture et productions. Manufactures. Architecture. Sculpture. Peinture. Chronologie. Géographie. Astrologie. Médecine. Chirurgie. Navigation. Commerce. Chemins et manière de voyager. Courriers. Abus d'autorité. Maux du despotisme. Possibilité d'amélioration, p. 221—337.

Constitution de l'Empire Ottoman. Moulteka ou Code religieux des lois. Cànoun-nâmeh ou Constitutions impériales. Autorité et prérogatives du sultan. Lois de la succession. Princes du sang. Vice-régents du sultan. Classes des Oulémâs. Ordre des dignités légales. Subordination de la prêtrise. Privilèges et pouvoir des Oulémâs. Grand-vézyr. Dywan ou Conseil d'Etat. Sublime Porte ou Cabinet ottoman. Gouvernement des provinces. Revenus des pachahs. Leur mode de vie. Instabilité de leurs places. Réflexions sur l'intervention du sultan dans le gouvernement, dans l'administration de la justice, dans la conduite de la guerre. Soumission du peuple. Distinctions politiques, civiles et religieuses. Moyens d'obtenir justice la tyrannie et l'oppression, p. 338—425.

T. II. Administration des lois civiles et criminelles. Juges et magistrats. Mehkemeh ou tribunal. Pratique des tribunaux. Administration de la loi civile. Faux témoins. Défaut d'exactitude de l'instruction. Avanies. Procédures dans les causes criminelles. Torture, p. 1—28.

Forces militaires des Ottomans. Divisions militaires de l'Empire. — Système féodal des Ottomans. — Zyâmehs et Tymars. — Janissaires. — Adjem-Oghlâns. — Autres corps d'infanterie à la solde de la Porte. — Topdjys. — Gebedjys. — Sakkas. — Cavalerie à la solde de la Porte. — Serraculy, ou troupes à la solde des pachahs. — Ordre de campement. — Tentés et équipages de camp. — Méthode d'approvisionnement les armées en vivres. — Ordre de marche et de bataille. — Manière de combattre. — De défendre les places. — Récapitulation. — Lois de la guerre en Turquie. — Traitement des prisonniers. — Marine turque, p. 29—113.

Finances de l'Empire ottoman, et revenus du sultan. Systèmes de finances sous le gouvernement féodal. — Divisions du département des finances. — Trésor public. — Sources des revenus. — Taxes sur les terres. — Impôt sur les propriétés. — Douanes. — Capitation. — Monopole. — Mines. — Aubaines et confiscations. — Monnaie. — Tributs. — Dépenses du trésor public. — Revenus fixes et éventuels du sultan. — Douaires, dots et pensions. — Nizâmî djedyd (ordre nouveau), p. 114—167.

Progrès et décadence de la puissance ottomane. Grandeur et étendue de l'Empire turc. — Alarmes de la Chrétienté. — Conséquences de l'invention de la poudre à canon. — Système du gouvernement turc envers ses sujets tributaires. — Partage des terres entre les conquérants. — Sources des revenus. — Insuffisance du système militaire. — Considérations sur la destinée probable des Turcs; — Sur la justice ou la politique de leur expulsion hors de l'Europe; — Sur l'émancipation des Grecs. — Les Grecs modernes comparés aux anciens; Aux Athéniens et aux Spartiates. — Causes de la supériorité des anciens Grecs. — Et de la décadence de l'esprit national. — Caractère des Grecs modernes. — Craintes que les Turcs ont de la Russie. — Histoire de la première guerre avec le czar de Moscovie. — Conséquences de la conquête de la Turquie pour la Russie. — Pour les autres états de l'Europe, et pour les Ottomans. — Eglise russe. — Gouvernement russe. — Examen des arguments allégués pour déposséder les Turcs. — Impossibilité d'une amélioration, p. 168—225.

Religion, morale, mœurs et coutumes des Turcs. Constitution physique et habitudes générales. — Education morale et religieuse. — Croyance et pratiques du peuple. — Prêtres. — Derwyches. — Emirs. — Pélerinages de la Mekke. — Prédestination. — Invocation des saints. — Foi dans l'efficacité des amulettes, reliques et enchantements. — Foi dans les présages et les songes. — Préjugé contre les tableaux. — Punition de l'apostasie. — Moralité. — Prosélitisme. — Manière de proposer la foi aux Infidèles. — Charités publiques. — Aumônes et hospitalité. — Tendresse envers les animaux. — Caractère des Turcs. — Leur austérité. — L'irritabilité de leur caractère. — Intempérance dans l'usage du vin. — De l'opium. — Avarice. — Ambition. — Hypocrisie. — Conduite envers les étrangers. — Vertus de la moyenne classe. — Habillement des Turcs. — Bains chauds. — Luxe et amusement des Turcs. — Conversations. — Conteurs d'histoires. — Ombres chinoises. — Danseurs et gladiateurs. — Exercices du corps. — Régime général. — La peste. — Deuils. — Enterrements et monuments funéraires, pp. 226—356.

Des femmes, et de l'économie domestique. Distribution des appartements dans les maisons turques. — Sujétion des femmes. — Et leurs privilèges. — Mariage. — Polygamie et divorce. — Devoirs réciproques du mari et de la femme. — Arrangements domestiques. — Etablissement de la maison des femmes. — Ameublements, et manière de vivre. — Amusement. — Occupations. — Caractère des femmes turques. — Motifs

principaux de la réclusion des femmes. — Recherches sur les effets de multiplier les mariages. — De forcer à l'observation des devoirs entre les époux, — D'influencer le caractère public. — Personnel et habillement des femmes. — Harem des Turcs bien élevés. — Et des Grands. — Harem impérial. — Titres et degrés de préséance parmi les dames. — Domestiques, et garde d'honneur. — Etat des femmes. — Princesses du sang. — Marché des esclaves. — Femmes publiques. — Eunuques, p. 357—432.

Moldavie et Valachie. Système du Gouvernement turc envers les sujets tributaires. — Puissance et immunités du clergé. — Places lucratives données aux rayahs. — Avantages particuliers des Grecs. — Causes et conséquences de cette distinction. — Exceptions au mode ordinaire de Gouvernement turc. — Dacie. — Géographie de la Moldavie et de la Valachie. — Leurs départements et diocèses. — Saisons, sol et température. — Agriculture et productions naturelles. — Apparence du pays. — Constitution physique et qualités morales des habitants. — Distinctions civiles. — Gouvernement. — Vainodes ou princes. — Cérémonie de l'auguration. — Cour, officiers de l'Etat et gardes-cu-corps. — Dywan ou conseil. — Ses départements. — Boyars ou noblesse. — Pouvoirs du dywan. — Classes et privilèges des boyars. — Magistrats turcs. — Officiers civils et militaires. — Lois et police. — Revenus et impôts. — Villes capitales. — Etablissements publics. — Moeurs des Grecs et des boyars. — Princes déposés. — Relations extérieures, p. 433—517.

Appendice: Histoire physique de Byzance. — Chalcedoine — Situation, sol et climat de Byzance. Etendue de l'ancienne ville. — Situation de ses ports. — Port de Constantinople. — Avantages de la position de cette métropole de l'Orient. Le Bosphore. Ancienne étendue du pont Euxin. — La Propontide. — L'Hellespont. — L'île de Leuce. — Tombeau d'Achille. — Etablissement des anciens Grecs sur les côtes septentrionales du pont Euxin. p. 518—537.

T. I. p. 291—293: Agriculture et productions.

(p. 291) La Turquie ne dépend d'aucun pays étranger pour sa subsistance; le travail de ses habitants tire du sol, plus abondamment que dans aucune partie de l'Europe, toutes les productions alimentaires, animales et végétales, utiles et agréables. En dépit des restrictions impolitiques du gouvernement, le blé qui s'y recueille fournit non seulement avec profusion à tous les besoins de l'Empire, mais encore à une exportation considérable. Ainsi, quoique négligée et découragée, l'agriculture produit au delà des besoins.

Le blé, le maïs, le riz y sont d'une qualité supérieure. Le vin et l'huile, quoique privés de la moitié de leur valeur par la maladresse et la négligence avec laquelle ils sont manipulés, suffisent non seulement pour une consommation immense, mais encore alimentent plusieurs marchés étrangers. La grande exportation des marchandises les plus précieuses, après avoir alimenté leur (p. 292) commerce intérieur, prouve suffisamment leur industrie. La soie, le coton, la laine, le lin, les drogues, le café, le sucre, la cire, le miel, les fruits, les cuirs, le tabac et d'autres articles de commerce, sont répandus jusque sur les continents d'un autre hémisphère, et les produits de leurs sueurs soutiennent et embellissent l'existence de ceux qui leur reprochent leur nonchalance. . . .

(p. 239) Je ne sais si l'Europe peut égaler les Turcs, mais certainement elle ne peut les surpasser dans plusieurs de leurs manufactures. Les velours, les satins, et les étoffes de soie de Bruse et d'Alep, les serges et les camelots d'Angora, les crêpes et les gazes de Salonique, les toiles peintes de Constantinople, les tapis de Smyrne, et les étoffes de soie, de lin, de coton du Caire, de Scio, de Magnésie, de Tocat et de Costambol, présentent des échantillons aussi beaux que favorables de leur adresse et de leur industrie en général.¹ Dans l'opinion de Spon, les ouvriers de Constantinople l'emportent sur ceux de France dans beaucoup d'objets de commerce (p. 293) inférieur. Ils suivent toujours les pratiques qu'ils ont trouvées établies. Mais d'après leur indolence à adopter les innovations, ils n'ont ni introduit ni encouragé plusieurs arts utiles ou agréables d'invention moderne. Ils n'ont besoin d'aucun étranger pour les aider dans les travaux de leurs mines et de leurs substances fossiles: c'est de leur propres carrières qu'ils tirent le marbre et les pierres plus ordinaires qu'ils emploient dans leurs bâtiments. Leur architecture navale n'est point à mépriser, et leurs barques

¹ Ne doit-on pas s'étonner, dit M. Eton, que depuis qu'ils ont établi la première manufacture de tapis, ils n'aient pas perfectionné les dessins, leur étant permis surtout d'imiter les fleurs? On peut en dire autant de leurs broderies et des étoffes faites à Bruse, à Alep et à Damas?" p. 208.

On doit être encore plus étonné de ce que les dessins des tapis de Turquie sont copiés en Angleterre, et de ce qu'en imitant les schalls de Cachemire, nous continuons à conserver des fleurs aussi grotesque que celles des tapis de Turquie.

et leurs canots sont de la construction la plus gracieuse. Leur fonderie de canons de bronze a été admirée. Leurs canons de fusil et de pistolet, et surtout leurs lames de sabre, (p. 295) jouissent de la plus haute réputation, même chez les étrangers.

p. 309—311: C o m m e r c e .

(p. 309) Quand le ministre Colbert demande aux négociants français de quelle manière le gouvernement devait intervenir dans les affaires du commerce pour leur plus grand avantage, ils lui conseillèrent de laisser à leur disposition le soin de pourvoir à leurs propres intérêts (p. 310). Cette maxime, adoptée par les hommes d'Etat les plus éclairés, d'après la conviction de son utilité et de son importance, est suivie, à la vérité sans le savoir, par les Turcs, parce qu'elle coïncide parfaitement avec leur inertie et leur apathie. Il n'y a aucune restriction au commerce, excepté la défense générale d'exporter à l'étranger aucun des objets nécessaires à la vie, spécialement de la capitale, où cette défense est rigoureusement observée. Il n'est pas douteux que cette restriction impolitique sera supprimée lorsque le gouvernement turc commencera à sentir que ce moyen, établi dans l'intention d'y assurer l'abondance, est, dans le fait, la seule cause accidentelle des disettes qu'on y éprouve quelquefois. À cette exception près, le commerce est parfaitement libre et sans entraves. Tous les articles produits ou manufacturés soit chez l'étranger, soit dans l'intérieur, entrent et sortent de tous les ports dans toutes les provinces, sans que le magistrat en prenne aucune connaissance, après le paiement des droits. J'en parle d'après ce qui se passe aujourd'hui, et je puis appeler en témoignage de la vérité de cette assertion tous les négociants étrangers ou naturels de la Turquie.

Si nous en rapportons à M. Eton, les idées (p. 311) qu'ont du commerce les personnes de tous les rangs, ne sont pas moins étroites et moins absurdes que toutes leurs autres opinions. „Nous ne devrions pas commercer, disent les Turcs, avec ces nations m e n d i a n t e s qui viennent pour acheter de nous ces marchandises rares et ces objets précieux, que nous ne devrions pas leur vendre, mais avec les peuples qui nous apportent ces mêmes articles sans que nous ayons la peine de les manufacturer ou de les importer nous-mêmes. C'est d'après ce principe qu'il est défendu de vendre aux étrangers le café moka¹. Sans douter de l'exactitude d'un tel discours, dont il est difficile de saisir le sens précis, nous pouvons nous permettre de demander par qui un tel langage a été tenu parmi les Turcs. Est-ce par le législateur? Il n'interdit le commerce avec aucune nation. Est-ce par le gouvernement ou les magistrats? Ils n'excluent de leurs marchés aucun étranger. Est-ce par le propriétaire turc? Il confond tous les Européens sous le nom général de Francs, et ne connaît entre eux aucune autre distinction.

(p. 312) Les grandes routes, en Turquie, sont rarement fréquentées par les particuliers pour autre raison que pour leurs affaires. Les caravanes de marchands en Europe et en Asie sont composées de chevaux et de chameaux, et c'est par ce moyen que les marchandises sont transportées des frontières de la Hongrie au golfe Persique. Les voitures à roues ne sont pas inconnues; mais on n'en fait plus usage, à cause de leur incommodité, eu égard à la nature du pays.

T. II (p. 137—145): M o n o p o l e .

(p. 137) Le trésor public est aussi enrichi par le produit des monopoles, comme, par exemple, celui du blé que le Grand Seigneur reçoit des provinces à un prix très bas et qu'il revend en détail aux boulangers au prix qu'il lui plaît de fixer.

Les maux, que fait en général une administration vicieuse, sont augmentés par les défenses imposées par le gouvernement, non seulement sur l'exportation des denrées nécessaires à la vie, mais encore sur leur libre circulation dans les diverses parties de l'Empire turc. Il n'est pas de réglemeut plus absurde que la fixation arbitraire du prix et des autres conditions de vente entre l'acheteur et le vendeur. Le commerce des grains à Constantinople est sous l'inspection de l'is t a m b o l e f e n d i l, magistrat de l'ordre des oulémâs et chargé du gouvernement et de la juridiction civile de la métropole. Son n â ï b est à la tête d'un bureau appelé o u n c a p a n, situé sur le bord de la mer, dans le port, entre la pointe du sérail et le fanal. Tout bâtiment chargé de grains venant de la mer Noire ou de l'Archipel, décharhe sa cargaison à ce (p. 138) quai. Le nâib enregistre la quantité délivrée, et après en avoir fixé le prix, il distribue le blé aux boulangers dans la quantité et aux conditions qu'il juge à propos. Le monopole particulier n'est pas toléré, et le motif principal du gouvernement, en soumettant le commerce des grains à un réglemeut si pernicieux, a été de prévenir les maux qui pourraient résulter de l'accaparement des objets nécessaires à la subsistance. Il n'est permis à aucun

¹ Survey of the Turkish empire, p. 238.

individu d'amasser du blé dans ses magasins pour le revendre à son profit. Il n'y a même à Constantinople aucun grenier ou magasin construit pour une telle spéculation¹. On peut compter parmi les nombreux inconvénients de ce système la longue (p. 139) détention des bâtiments marchands, au grand détriment de leurs cargaisons; les mesures violentes qui sont parfois employées pour obliger les boulangers à recevoir une quantité de blé plus considérable que n'en peuvent contenir les hangards qui leur tiennent lieu de magasin, et dont la conséquence inévitable est la nourriture malsaine distribuée alors au peuple: sans compter les pertes qu'occasionnent les fréquents incendies qui désolent la capitale et qui détruisent de grandes quantités de blé, ainsi exposées dans des bâtiments en bois. Depuis le traité de Kaidnardgy qui a ouvert la mer Noire au commerce des nations étrangères, les vaisseaux qui ont pris leurs cargaisons dans des ports russes, ou se sont chargés de denrées de la Hongrie qui ont descendu le Danube, passent librement les deux détroits de Constantinople et des Dardanelles, pour se rendre dans les ports de la Méditerranée, à moins qu'ils ne trouvent plus avantageux de vendre leurs cargaisons au *m y r y* de Constantinople. Ce privilège de traiter avec le *m y r y*, au lieu d'être forcé de se soumettre aux conditions qui ne sont imposées que pour la convenance ou le bénéfice du gouvernement, est si important, que j'ai eu connaissance de bâtiments (p. 140), dont les armateurs, après s'être chargés en fraude de grains dans les provinces turques, faisaient voile pour le port russe d'Odesse, et se soumettaient aux délais et aux dépenses qu'entraîne la quarantaine, payaient les droits de douane et d'ancrage sans autre but que d'obtenir un certificat d'origine russe pour leur chargement, et de se mettre par là à l'abri des vexations et des extorsions des officiers du *m y r y* turc.

Les provinces les plus fertiles en grains, telles que Volo, Salonica, Rhodosto, Cara-Agatz, Varna, etc. sont obligées de fournir aux officiers du Grand-Seigneur une quantité de blé égale à environ un douzième de la récolte. Cette contribution est appelée *i s t i r a*: les officiers nommés pour recevoir les droits de l'empereur et qui sont ordinairement des *c a p i d j y b a c h y s* ou chambellans de sa cour, portent le nom d'*i s t i r a d j y* ou *m u b a i a d j y*, qui signifie un acheteur pour le compte du public. En recevant le blé du propriétaire, l'*i s t i r a d j y* le lui paie au prix de vingt paras le killo, mesure contenant environ soixante livres pesant de grains. La quantité totale du grain acheté pour l'approvisionnement de la capitale monte à environ un million de killos par an. On l'envoie par mer à Constantinople, où il est (p. 141) resserré dans des greniers publics situés sur le côté septentrional du port, près de l'arsenal. Ce fonds étant considéré comme une ressource en cas de disette, il n'est distribué que lorsqu'il commence à s'endommager, à moins qu'il ne puisse être vendu avec un bénéfice considérable. Il est vrai que comme le prix ordinaire du blé est de trois à quatre piastres le *k i l l o*, le profit du gouvernement, le frêt et les frais amplement payés, ne peut être estimé moins de deux à trois millions de piastres.²

(p. 143) En imposant sur les provinces une contribution en blé pour l'approvisionnement de la capitale, les Turcs n'ont fait que suivre l'usage adopté par les empereurs d'Orient et d'Occident. L'Afrique prodigua ses riches moissons à ses vainqueurs, comme un hommage, et Constantin imposa aux industrieux agriculteurs de l'Égypte un tribut annuel de blé, qui ne servit qu'à nourrir un esprit de faction et de licence parmi la populace insolente de sa nouvelle capitale.³

L'imposition de l'*istira* ne doit pas, dans tous les cas, être considérée comme une vexation particulière sur les provinces sujettes à cette contribution. Le territoire cédé en Macédoine par Murad II à son général Gazi Ghavrinos, fut affranchi de toute espèce de taxe et de contribution, excepté celle de l'*istira*, et il est transmis aux descendants de cette illustre famille avec ses franchises. Les Ghavrinos ont si bien soutenu la réputation de leur illustre aïeul que, jusqu'à ce jour (p. 144), l'un d'eux est communément nommé *i s t i r a d j y* du district de Salonique, qui embrasse le territoire compris entre Vardar et le Strymon.

Je n'ai cité que le blé, mais le gouvernement turc achète, de la même manière, dans différentes provinces, les autres articles nécessaires à la consommation. Au printemps de chaque année, une compagnie d'acheteurs composée de Turcs et de Grecs arrive dans les

¹ „Les Turcs sont aussi extrêmement circonspects sur la vente des blés. Il est défendu, sous peine de la vie, d'en transporter hors du pays, ni même d'en vendre dans les maisons particulières; et pour empêcher que cela ne puisse arriver, on met des gardes dans les marches publics, qui n'en laissent point emporter, à moins qu'on n'ait un billet du *n â i b*, ou lieutenant de police, qui ne permet jamais un achat de plus de quatre muids à la fois; et si un paysan était convaincu d'avoir vendu son blé à un chrétien, il n'en serait pas quitte pour cinq cents coups de bâton.“ Dumont, *N o u v e a u V o y a g e a u L e v a n t*, p. 165. A la Haie, 1694.

² Olivier estime le produit de ce monopole à dix mille bourses, ou cinq millions de piastres (t. I, p. 233).

³ Gibbon, t. III, p. 27.

deux provinces de la Moldavie et de la Valachie avec des firmans émanés de la Porte, pour y acheter de la manière la plus vexatoire et la plus oppressive cinq à six cent mille moutons pour la consommation des janissaires de la maison du sultan et de ses principaux officiers. D'autres, sous le nom de canly, munis de lettres du grand-vézyr, achètent, au prix qu'ils fixent eux-mêmes, le beurre, le fromage, la cire, le suif et les provisions fumées. Dans ces deux provinces, la graisse de plus de quatre-vingt mille boeufs, moutons et chèvres, est fondue tous les ans pour fournir le suif nécessaire à la consommation de la capitale. Les malheureux habitants ne peuvent exporter leur blés que par les ports de Galatz et Ibraïl sur le Danube, où les marchands turcs (et surtout les Lazes de Trébisonde, race d'hommes (p. 145) d'une injustice et d'une cruauté infâmes) font leurs achats avec encore moins d'honnêteté et de bonne foi que les agents mêmes du gouvernement¹.

p. 151—155: La monnaie.

(p. 151) La monnaie est sous la direction du (p. 152) zarphanémyny, qui fait frapper les espèces de manière à pouvoir délivrer au trésor un certain nombre de bourses par jour: c'est conséquemment un profit pour l'Etat. L'altération et la baisse des espèces a été depuis longtemps comptée comme une des branches de revenu des sultans ottomans. J'ai entendu dire à un négociant polonais, à Lemberg en Gallicie, que dans une remise qui lui avait été envoyée de la Moldavie, en 1797, en espèces turques, il n'avait trouvé que quinze trente-deuxièmes d'argent, et que la monnaie avait encore été depuis cette époque altérée tous les ans.²

(p. 153) Le gouvernement ottoman n'est pas assez éclairé pour apercevoir les inconvénients et (p. 154) les pertes auxquelles le commerce est exposé par une telle fluctuation perpétuelle de la valeur de représentatif général. Lorsque les rênes du gouvernement étaient entre les mains du vézyr Kioprily, quelques Chrétiens conseillèrent à ce ministre de faire frapper des mangours d'une valeur intrinsèque plus faible que ceux alors en circulation et d'en élever en même temps la valeur, en ordonnant que deux mangours fussent reçus pour

¹ Osservazioni storiche, etc. intorno la Valachia e Mold. Napol., 1788, p. 120, etc.

² Le docteur Wittman dit que les espèces d'argent de Constantinople contiennent trente centièmes d'argent pur, et que celles du Caire n'en contiennent que vingt-cinq. Travels, p. 37—367.

Peu après l'an 1500, époque à laquelle Theodore Spanduginus écrivit son Rapport sur la Turquie, huit pièces de monnaie en cuivre, appelées mangours, équivalaient à un aspre d'argent:

Quatre aspres à une drachme.

Neuf drachmes, ou trente-six aspres, à un écu d'Allemagne.

La sulthanyah, pièce d'or de quarante-cinq aspres, était égale en poids et en beauté au sequin de Venise.

Quand Leunclavius écrivit ses Pandectes, la prix de toutes les denrées s'était tellement élevé, à cause des (p. 153) fardeaux de la guerre de Perse et pour d'autres raisons, qu'au bout de quarante à cinquante ans, un aspre, valait vingt-quatre mangours; cinq aspres, une drachme; douze drachmes, l'écu allemand; un écu et demi, un sequin de Venise ou quatre-vingt-dix aspres: de manière que la drachme de cinq aspres fût égale à six kreutzers, cinquante aspres à un florin; soixante aspres à un thaler ou écu; et bientôt apres, l'écu s'éleva à quatre-vingts aspres. Leunclavius, De variis monetis, Elzevir, p. 178. — Estimation des diverses monnaies turques, par Lazarus Soranzus, p. 228.

„Les mangours et les ghediks sont les seuls monnaies de cuivre en usage. Les pièces d'argent sont les aspres, les paras, les bechlis, les onliks et les solotta, ou piastres. Celles d'or sont les cheryfs ou ducats. La table suivante fera voir leurs valeurs respectives:

„Quatre mangours Un aspre

„Trois aspres Un para

„Cinq aspres Un bechlik

„Dix aspres Un onlik

„Quatre-vingts aspres Une solotta

„Deux cent soixante-dix aspres. Un ducat de Hongrie“. Marsigli, chap. Delle monete d'oro, d'argento, e di rame che si battono d'entro l'Impero othomano, t. I, p. 45.

L'argent actuellement en circulation en Turquie est divisé en paras et ghourouch, ou piastres de quarante paras. Les espèces ne portent d'autre marque que les titres du sultan régnant. l'année de l'hégire et le nom (p. 154) de la ville où elles ont été frappées. D'après leur taux actuel, quinze piastres par livre sterling sont le change au pair.

un a s p r e. Par ce moyen il délivra l'Etat des embarras passagers; mais il introduisit en même temps une telle confusion dans les affaires du peuple, que la populace de Constantinople fût, ainsi que la garnison, forcée d'en venir à une insurrection.¹ Le trésor retira un nouveau profit en établissant deux taux différens pour la recette et la dépense. Dans le paiement des tributs par les provinces, la rixdale ne fut reçue que pour la valeur de quatre-vingts a s p r e s; mais dans tous les déboursés faits par la trésorerie, elle fut comptée pour cent-vingt a s p r e s. Le bénéfice (p. 155) de l'Etat ne fut cependant que momentané et illusoire mais les ministres s'enrichirent et le public fut ruiné.

Allgemeine Handlungs-zeitung. 20. Jahrg. 1813. Nürnberg

(p. 29) Semlin vom 21. Dez. 1812. Nach Berichten aus Orschowa ist die Kommerzialstrasse daselbst seit 14 Tagen ganz unterbrochen, da ein Theil der in Rustschuk und Schumla liegenden Türkischen Armeen gegen Widdin vorgerückt ist, um den dortigen Pascha zu züchtigen. Vor einigen Tagen sind unterhalb Belgrad auf 2 Kähnen, samt den Schiffsleuten eingerechnet, 16 Personen in der Donau, die bei einem heftigen Winde es wagen nach Belgrad zurück zu fahren, ertrunken. Einige davon waren sehr wohlhabende Kaufleute aus Serbien, und hatten über 2000 Stück Dukaten bei sich.

N r. 42. 27. F e b r u a r 1813:

(p. 187) Im Monat Dezember und Januar sind in Konstanizza für 13 703 790 Waren von der Türkei und Levante angekommen; unter andern 24 795 Ballen Baumwolle 12 428 527 Fr. wert. Die Kontumaz der 18 046 Ballen, welche im Dezember ankamen, war am 15. oder 20. Januar geendigt; zu dieser Zeit waren wieder 6749 Ballen angekommen.

N r. 49. 9. M ä r z 1813:

(p. 211) Aus Alt-O r s c h o w a wird unterm 25. Januar folgendes geschrieben: Obwohl einige behaupten wollten, der Handelszug werde wieder über Belgrad gehen, so ist doch diese Nachricht ungegründet, indem seit 8 Tagen viele Waaren aus der Turkey in der hiesigen Kontumaz anlagten; und wie man sicher weiss (p. 211) sind etliche tausend Towar auf dem Wege, welche ebenfalls hieher gerichtet sind. Wegen zu großem Schnee und schlechten Straßen in der Wallachei werden viele Waren auch auf Schlitten hieher eingeführt, zu deren schleunigen Beförderung unser guter nächster Nachbar, Hr. Recsep-Aga, seiner Seits alles Mögliche beiträgt. — Nach Aussage der tagtäglich aus Mazedonien hier ankommenden Kaufleute, soll daselbst gegenwärtig ein guter Gesundheits-Zustand herrschen.

N r. 55. 17. M ä r z 1813:

(p. 235) Semlin vom 22. F e b r u a r. Der Handelszug scheint nun, wenn er so fortdauert, sich über Servien gewendet zu haben. Es sind seit kurzem beträchtliche Quantitäten von Kolonialwaren, Baumwollgarne und Leder hier in der Kontumaz angelangt, die verschiedenen griechischen und deutschen Handelsleuten im Auslande gehören, und Transito für Deutschland bestimmt sind. Die wegen dem noch immer fortherrschenden Pestübel in Konstantinopel auf 28 Tage erhöhte Quarantine verursacht freilich im Handel einen großen Aufschub, allein doch ist der Kaufmann höchst erfreut, weil diese einzige und die kürzeste Kommerzialstraße von Wien nach Konstantinopel, nach einer durch die Unruhen in Serbien beständig angehaltenen Sperre von 8 Jahren endlich wieder eröffnet worden ist, und ihm so viel an Frachtkosten in Ersparung bringt, wodurch er sich nun auf den Märkten einen leichteren Absatz an seiner Ware verschaffen kann.

N r. 139. 16. J u l i 1813:

(p. 575) F r e i e S c h i f f a h r t d e s S c h w a r z e n M e e r e s. Aus Smirna wird unterm 8. dieses Monats gemeldet, daß die Pforte dem Nachsuchen des russischen Ministers nachgegeben, und die Schifffahrt des Schwarzen Meeres unter der Bedingung freigegeben habe, daß die Hälfte jeder Kornladung nach Konstantinopel, zu 5 Piaster das Kilo, geliefert, und die andere Hälfte ins Mittelländische Meer ausgeführt wird.

N r. 141. 18. J u l i 1813:

(p. 583) W e c h s e l k u r s v o n K o n s t a n t i n o p e l. In Konstantinopel gibt es beim Kurs weder Uso, noch Respectage, sondern man zieht gewöhnlich auf diesen Platz 31 Tage nach Sicht. Am 1. Mai stand der Kurs also: Paris 19 bis 20 S. für 1 Piaster; London 20 1/2 Piaster für 1 Pfund Sterling; Amsterdam 87 1/2 Paras für 1 Gulden; Augsburg 105 Paras für dito; Livorno 205 Paras für 1 Piaster von 20 S.

¹ „Moi présent“, dit Marsigli, dont j'ai extrait ce passage (t. I, p. 46).

Nr. 152. 3. August 1813:

(p. 628) Semlin, vom 18. Juli. . . Nach Berichten aus Orschowa hat sich wieder seit kurzem der Handel von Brood mehr dahin gewendet. Die Warentransporte geschehen alle zu Wasser von Widin herauf, und um den Handel möglichst zu befördern, und ihn auf diesem Strassenzuge fortan zu erhalten, leistet der neue Widiner Pascha, Sohn des vormaligen alten Basman-Oglu in Gemeinschaft mit Pascha Recseb Aga aus Neuorschowa, allen erdenklichen Vorschub, auch ist die von ihm festgesetzte Zoll- und Frachtgebühr sehr leichtlich.

Nr. 252. 21. Dezember 1813:

(p. 1027) Freie Fahrt auf dem Schwarzen Meer. Aus Konstantinopel hat man in London die angenehme Nachricht erhalten, daß der englischen Flagge die freie Fahrt auf dem Schwarzen Meere zugestanden ist, unter der Bedingung jedoch, daß die Rückladung von dorthin in Getreide bestehen, und daß dieses der Regierung zu Konstantinopel nach dem jedesmaligen marktgängigen Preise überlassen werden soll.

Allgemeine Handlungs-Zeitung. 22. Jahrg. 1815. Nürnberg:

Nr. 248. 16. Dezember 1815:

(p. 998) Semlin, vom 23. Nov. Auf Befehl des Beglerbegs von Rumelien müssen alle Chans (Unterkunftsplätze) auf der Handelsstraße von Belgrad nach Nissa binnen 4 bis 5 Wochen in vollkommenen Stand hergestellt, und mit allen erforderlichen Viktualien und Foudrage hinlänglich versehen sein, damit der Handelszug wieder seinen gehörigen Weg über Belgrad nehmen kann. Für die Sicherheit der Karawanen, und eines allenfalls durch Raub entstehenden Schadens, muß sowohl der türk. kais. Gouverneur, als auch die Serwier gemeinschaftlich haften. Brieflichen Nachrichten von der Moldauischen Graenze zufolge, soll in Galatz die Pest ausgebrochen, und der englische Konsul daran gestorben seyn. Auch in mehreren Ortschaften der Wallachej soll sich dieses Uebel bedeutend zeigen.

Allgemeine Handlungs-Zeitung. 23. Jahrg. 1816. Nürnberg:

Nr. 65. 2. April 1816:

(p. 264) Mannigfaltigkeiten. In der Türkei an der ungarischen Grenze kostete vor dem Krieg mit den Russen eine Gans fünf Kreuzer. Nach demselben sind die Preise aller Lebensmittel etwas gestiegen, und man hört Klagen über Teuerung. Dennoch kosten auch jetzt noch fünf bis sechs Eier nur einen Kreuzer.

Nr. 214. 2. November 1816:

(p. 881) Zunahme des Handels von Salonika. Die Stadt Salonika ist jetzt in Hinsicht auf Handel die zweite des türkischen Reiches, ihr Hafen ist gewöhnlich mit Schiffen, und ihre großen Magazine mit Waren erfüllt. Eine Menge Matrosen, Träger und andere mit dem Handel beschäftigte Personen erfüllen den Hafen. In der Stadt selbst herrscht ein Leben und eine Gewerbtätigkeit, welche in türkischen Städten nicht gewöhnlich ist. Freilich sind auch die Einwohner meistens Christen und Juden; wegen des Handels sind (p. 882) viele deutsche, französische und englische hier. Erstere haben große Häuser, welche den Transitohandel treiben; die Franzosen sind größtenteils schon lange in der Levante wohnende Kaufleute oder Künstler.

Lindner, Fr. L.

Gemaelde der Europäeischen Tuerkei! Ein Beitrag zur Laender- und Voelkerkunde. Herausgegeben von . . . Weimar, Verlag des Geographischen Instituts, 1813, VI — 581 p. Charten und Kupfern. — Neueste Laender- und Voelkerkunde. 14. Band.

Inhalt:

1. Abt. Einleitung, p. 5; Lage, Gränzen, Gestalt, Größe, Bestandteile, p. 19; Chorographie, Meerbusen, Meerengen, Küsten, Vorgebirge, Ebenen, Flüsse, Seen, Quellen, p. 28; Boden, Klima, p. 71; Naturprodukte, Mineralien, Pflanzen, Tiere, p. 84.

2. Abt. Einwohner, p. 99; Nahrung, Kleidung, Wohnungen, p. 137; Familienleben, Frauen, p. 165.

3. Abt. Feste, Spiele, p. 195; Industrie, p. 230; Handel, Münzen, Maße, Gewichte, p. 276.

4. Abt. Künste und Wissenschaften, p. 291; Religion, p. 331; Der Hof und der Staat, p. 360.

5. Abt. Militärverfassung, p. 391; Würdigung des Staates, p. 410; Topographische Beschreibung, p. 427.

6. Abt. Topographische Beschreibung (Fortsetzung und Schluß), p. 495; Literatur, p. 545. (p. 276) Daß der Handel nur in solchen Staaten gedeihen könnte, wo Sicherheit des Eigentums, Gerechtigkeit und bürgerliche Freiheit gefunden werden, ist ein unter den politischen Schriftstellern allgemein angenommener Grundsatz. Doch scheint derselbe, auf die Türkei angewendet, seine Gültigkeit zu verlieren; denn hier herrschen Despotismus und eine auf Raub und Ungerechtigkeit sich stützende Gewalt, und gleichwohl ist der levantische Handel von hoher Bedeutung und unermeßlicher Ausbreitung. Er allein erhält das Leben des Staates, dessen Regierung seit Jahrhunderten an seinem Untergange arbeitet. Dieses Phänomen kann indessen den obigen Grundsatz nicht umstoßen; es beweist nur, daß der Mensch stets schwächer sei, als die Natur; wo diese ein Land begünstigt, da werden auch die verkehrtesten Maßregeln die natürlichen Vorteile nicht gänzlich zerstören können. Die Lage der Türkei, im Mittelpunkt zwischen Asien, Afrika und Europa, die busenreichen Küsten, ein Inselmeer, die Produkte des herrlichen Bodens und die Bedürfnisse der Nachbarstaaten, alle diese Umstände unterstützen hier so kräftig den Handel, daß er sich auch gegen allen Druck des Despotismus erhalten konnte. Aber es ist leicht einzusehen, daß er ohne diesen Druck weit kräftiger empor geblüht sein würde, indem alle inneren Bedingungen seines Flors sich hier, wie sonst nirgends (p. 277) in der Welt vereinigt finden. Denkt man sich den türkischen Handel, wie er sein könnte, und vergleicht man damit, was er wirklich ist, so wird man bald gewahr, wie nachteilig der raubsüchtige Despotismus der Ottomanischen Regierung auf ihn gewirkt hat. Konnte der levantische Handel, blos durch die Lage des Landes begünstigt, sich bis nach dem äußersten Norden von Europa, über alle südlichen Länder unsers Welttheiles, bis in das Innere von Afrika, und bis nach Persien und Indien verbreiten, was hätte er werden müssen, wenn er unter einer aufgeklärten Regierung, durch Kanäle, Handlungsfreiheiten, weise Gesetze und kräftigen Schutz unterstützt worden wäre! Gewiß, er würde der eigentliche Welthandel geworden sein und die Britten hätten ihn nie dem Kontinente entreißen können. Es scheint, daß die frühere Politik der europäischen Kabinette die Wichtigkeit der Türkei, in Absicht auf den Handel, wohlwogen und eingesehen habe, daß, wenn einst die Ottomanische Regierung gestürzt und eine europäische Macht hier herrschend würde, sie notwendig im Besitz aller natürlichen Vorteile, die Lenkung des europäischen Handels in ihrer Gewalt haben würde. Daher war eben dieser Politik (die wohl das Vorhandene zu benutzen verstand, aber nie daran dachte, einen besseren Zustand einzuführen) die schwache oder törichte Regierung des Serails gerade recht, denn von ihr war keine Einsicht des eigenen Vorteils, keine kluge Benutzung der vorhandenen Mittel zu besorgen. Und so vereinigten sich leicht zwei oder drei Mächte zum Schutz der Türken, wenn irgend eine europäische Regierung sie in dringende Gefahr stürzte. Aber die Zeit ist gekommen, wo in Europa eine vorherrschende Macht mit der Gewalt auch die tiefste, Einsicht des wahren europäischen Interesse verbindet und den Willen zeigt, die Beförderung dieses Interesse, wenn es sein muß, selbst mit augenblicklichen Aufopferungen zu verfolgen. Bei diesem Zustand der Dinge ist zu erwarten, daß die Wichtigkeit des (p. 278) türkischen Handels, die Mittel, die er darbietet, um dem brittischen Alleinhandel entgegen zu wirken, bald der Gegenstand sein werde, den die neueste Politik kräftig erwägen und sie sodann bestimmen werde, zu tun, was längst geschehen wäre, wenn Europa sich nicht stets für kleinliche Zwecke im Innern angefeindet hätte, und nie sich vereinigen konnte für ein gemeinschaftliches Interesse. Der mächtige Genius, dem das Schicksal von Europa anvertraut ist, und den zu begreifen, die kommenden Zeiten durch augenblickliche Not nicht gehindert sein werden, der große Feldherr und Regent, der von der pyrenäischen Halbinsel bis an die Moskwa die Überlegenheit seiner Macht und seines großen Willens kund gemacht hat, er wird dem lange nur erschrockenen Europa, für dessen Ruhe er streitet, auch die Vorteile erkämpfen, welche ein rechtlicher Zustand in der Dardanischen Halbinsel über alle Teile unsers Welttheiles bringen würde.

Da es hier nicht unsere Absicht sein kann, ein ausführliches Gemälde des türkischen Handels zu entwerfen, indem dasselbe ein eigenes Werk erfordern würde, so begnügen wir uns, im Allgemeinen darauf aufmerksam zu machen, daß der Welthandel notwendiger Weise einen ganz anderen Gang als bisher nehmen würde, wenn die Türkei, als das natürliche Stapelland des europäisch-asiatisch-afrikanischen Handels durch eine rechtliche Regierung dem Handel Sicherheit und Schutz gewähren sollte. Alle Produkte der wärmeren Zone könnten dem übrigen Europa zugeführt werden, ohne daß irgend eine Seemacht solches hindern könnte, ja hier würde selbst eine Seemacht entstehen, die alle Erfordernisse für Ausrüstung einer Flotte im eigenen Lande findet und in den vielen Busen der Halbinsel oder hinter einem leicht zu verschließenden Meere unzerstörbar wäre.

Zur Bestätigung des Gesagten wollen wir eine Stelle (p. 279) aus Oliviers Reisen hersetzen, der als Augenzeuge und so aufrichtiger als scharfsinniger Beobachter mehr Glauben fin-

den wird, als der Gelehrte, der in seinem Zimmer nach fremden Berichten urteilt, und wenn er auch richtig kombiniert, doch selten das vornehme Vorurteil bekämpfen kann, als müsse man Minister sein, um in politischen Angelegenheiten richtig sehen zu können. . .

(p. 281). Wir wollen nunmehr die einzelnen Artikel der Ausfuhr nach Beaujour's Angabe anführen, und sodann über die Einfuhr, nach eben diesem Schriftsteller, einige Nachrichten mitteilen. . .

Berichte

Berichte aus der Tuerkey. — *Allgemeine Handlungs-Zeitung*. 21. Jahrg. 61. Stueck. 27. Maerz 1814. Nuernberg. p. 250.

(p. 250). . . Die guten Münzsorten, vorzüglich holländische, und kaiserliche Dukaten, sind seit evriger Zeit in der Moldau und Wallachei verschwunden, weil die türkische Regierung wieder eine Finanzspekulation macht, welche den Handel bedeutend stört, und bereits viele Anstände verursacht hat. Sie bringt alle fremden Geldsorten an sich und prägt neue kleine Goldmünzsorten mit einem Gewinn von 25 Prozent aus. Diese kleinen Goldstücke, welche Rubien, ganze und halbe Massiren und ganze und halbe Stambulen heißen, und wovon die kleinsten nur 2 Piaster und 30 Paras gelten, sind nebst den alten türkischen Silbermünzen von 1, 2 und 2 1/2 Piaster, den neuen 5 Piastestücken, endlich den kleinen Paras, die einzigen nun in der Moldau und Wallachei sichtbaren Münzen. Dafür gilt der holländische Dukaten dasselbst 15 Piaster, der noch vor einem Vierteljahre und seitdem die Russen diese Provinzen besetzt hatten, nur 12 Piaster galt. Im Jahr 1805 war ein Piaster noch der achte Teil eines holländischen Dukatens, und man konnte den Dukaten in der Türkei nicht teurer anbringen. . .

Handel

Ueber den Levantischen Handel, und ueber die Staedte Smyrna und Aleppo. — *Allgemeine Handlungs-Zeitung*. 21. Jahrg. 10. Stueck. 15. Jan. 1814. Nuernberg. p. 41—43.

(p. 41) Der türkische oder levantische Handel hat in neueren Zeiten viele Veränderungen erlitten, und großen Einfluß auf mehrere Gegenden Europas gehabt. Ehemals teilten ihn hauptsächlich die Franzosen, Engländer und Italiener unter sich, doch hatten erstere immer das Übergewicht behauptet. Durch den Krieg mit England und durch die Seesperre wurde Frankreichs und Italiens Handel nach Smyrna und andere benachbarte Seehäfen größtenteils vernichtet; die Engländer setzten dagegen ihre Produkte besser ab, rissen fast den ganzen Handel an sich, und Frankreich mußte seine Bedürfnisse an Baumwolle und anderen levantischen Produkten durch Oesterreich beziehen. Als es aber später die Illyrischen Provinzen in Besitz nahm, war es zu Lande mit der Türkei verbunden, und kommunizierte unmittelbar mit derselben. So entstand der Handel über Konstanizza, der sich nach vielen Schwierigkeiten, besonders im vergangenen Jahre, sehr hob, und den Wiener Transito-Handel beträchtlichen Schaden tat. Jedoch erlangte Frankreich dadurch nicht die Vorteile, welche ehemals der Seehandel mit der Türkei gewährte; denn bei den letzteren hatte es gewonnen, bei den ersten verlor es aber beträchtlich, da die Preise der französischen Tücher und anderer Fabrikate durch die Transportkosten zu sehr erhöht wurden, und daher mit den englischen nicht konkurrieren konnten.

Während dem hatte sich der Handel noch einen anderen Weg durch die Türkei eröffnet. Die Kolonialwaren, deren Einfuhr im ganzen westlichen und nördlichen Europa teils ganz verboten, teils nur unter hohen Abgaben erlaubt war, wurden von den Engländern in Odessa, Smyrna und anderen levantischen Handelsplätzen abgeladen, und gingen zu Land durch die Türkei nach Oesterreich, von wo aus sie weiter durch Europa versandt wurden. Wien fand in diesem Handel Ersatz für den Verlust, den es durch die Abtretung der Illyrischen Provinzen erlitten hatte, und der europäische Handel nahm einen ganz anderen Gang. Die Kolonialwaren, welche ehemals von Westen nach Osten gingen, nahmen nun die umgekehrte Richtung, und Hamburg, das ehemals Deutschland mit Zucker und Kaffee versorgte, erhielt diese Artikel von Augsburg, Frankfurt und Nürnberg.

Die Türkei hätte aus diesem Handel weit größeren Nutzen ziehen können, wenn nicht die häufigen inneren Unruhen und Kriege die Straßen unsicher gemacht, und die Kaufleute genötigt hätten, die Waren durch das russische Gebiet zu senden. Hierzu wirkte ebenfalls die Pest, welche wenigstens jährlich einmal die Türkei verheert und der schlechte Zustand der Straßen. Aus diesen Gründen gingen die meisten Waren über Odessa, durch das südliche Rußland, und dann entweder über Polen nach Leipzig, oder über Brody nach Oesterreich.

Als später der Krieg mit Rußland und die Pest in Odessa die Zufuhr auf diesem Wege hemmten, geschah sie hauptsächlich durch die Türkei und durch Ungarn über Wien und einige andere österreichische Städte.

Die beträchtlichsten levantischen Handelsstädte sind außer Konstantinopel, Salonika und Adrianopel: Smyrna, Aleppo, Alexandrette und nach diesen Bursa und Bagdad. Wir wollen hier bloß die beiden ersteren beschreiben.

Smyrna oder Ismir ist eine der größten und blühendsten Handelstädte in der Welt; man findet hier stets Schiffe aller Nationen, und zu jeder Jahreszeit langen Karavane von allen Gegenden an. Hier ist der Stapelplatz des europäischen und türkischen Handels. (p. 42) Die Produkte von Persien, Natolien, Syrien, Arabien und Egypten werden hier gegen die Manufakturwaren aller europäischen Länder eingetauscht. Bloß Frankreich allein führte ehemals für 5 bis 6 Millionen Waren ein und für 13 bis 16 Millionen Franken aus. Italien, Holland und Schweden hatte ebenfalls großen Anteil an diesem Handel, der aber leider durch das Kontinentalsystem vernichtet wurde, und nicht sobald seinen vorigen Gang wieder erhalten wird.

Die Juden und Armenier haben fast den ganzen Handel in Händen; sie machen die Mäcker zwischen den Franken und Türken und bloß durch ihre Hilfe kann man kaufen und verkaufen. Sie häufen daher gewöhnlich große Reichtümer zusammen, klagen aber immer über Mangel an Geld. In dem Umgang der Kaufleute herrscht viele Höflichkeit. Die Franken oder Europäer bewohnen einen eigenen Teil der Stadt, in den selten Türken kommen, und wo man bloß englisch, französisch, italienisch und holländisch sprechen hört. Die Kaufleute der verschiedenen europäischen Nationen begegnen sich alle sehr freundschaftlich und politische Gespräche sind gewöhnlich, besonders aber in Kriegszeiten, ganz aus den Gesellschaften verbannt, weil dadurch leicht Streitigkeiten entstehen könnten.

Außer den Juden und Armeniern, welche als Mäcker dienen, gibt es noch eine andere Art Leute, denen der Handel hier hauptsächlich Nahrung gibt: nämlich die Träger. Da man keine Karren hat, so werden alle Waren von Männern aus einem Teile der Stadt in den anderen getragen. Es gibt sehr viele Träger, und obgleich ihr Gewerbe als erniedrigend betrachtet wird, lohnt es doch sehr gut, so daß stets eine große Anzahl Personen diese Stellen zu erhalten suchen. Sie müssen sich bei der Regierung angeben und, um Ordnung unter ihnen zu erhalten, muß jährlich eine gewisse Zahl abtreten und anderen Platz machen. Durch die unaufhörliche Übung in körperlichen Arbeiten, haben diese Leute eine erstaunliche Stärke bekommen, und die meisten tragen 5 bis 700 f. schwere Ballen. Die Ballen, welche sie tragen, stehen in einem Gestell, das kreuzweise um ihre Schultern befestigt ist, und lang an ihrem Rücken hinabgeht, so daß sie in einer gebückten Stellung, ihre Hände auf die Knie gestützt, gehen müssen.

In Hinsicht der Bankerotteure herrschen in Smyrna eigene Gesetze, welche häufig zu Betrügereien Anlaß geben und durch welche Leute von niedriger Denkungsart sich leicht bereichern können. Der Bankerotteur braucht nämlich seine Sachen nicht gerichtlich untersuchen zu lassen, um sich mit seinen Gläubigern abzufinden, auch hat er kein Certificat von diesen nötig, um sich vor künftigen Ansprüchen zu bewahren. Alles was er zu tun hat, wenn er noch für ehrlich gelten will, besteht darin, da er seine Effekten herausgibt und diese seinen Gläubigern überläßt. Ist dieses geschehen, so ist er weiter wegen der unbezahlt gebliebenen Schulden nicht verantwortlich. Auf diese Art geschehen öfters durch Verheimlichungen und ähnliche Mittel große Betrügereien.

Die Franzosen trieben ehemals, wie schon oben bemerkt wurde, den stärksten Handel nach Smyrna. Sie bezogen aus diesem Ort jährlich ungefähr 65—75 000 Zentner Baumwolle, 1000 Ballen Kameel-Ziegenhaare, 4500 Ballen feines Ziegenhaar, 34 000 Ballen Schafwolle, ferner Wachs, Öl, Gallus, Getreide, Alizari, Perlen, Seide, Gummi, Rhabarber, Opium, Mastix etc. Dagegen führten sie ein: Kamelotte; kurze Waren, Stoffe, Gold- und Silbergeschmeide, Indigo, Kaffee, Zucker, Mützen, Papier, Weinstein etc. Von 1785 bis 1789 betrug ihre Ausfuhr jährlich 11 bis 16 Mill. und die Einfuhr 5 bis 7 Mill. Franken.

Die Engländer, Holländer und Italiener brachten ungefähr dieselben Waren nach Smyrna; die Schweden führen Stahl ein und holen dagegen verschiedene levantische Waren.

Von Persien erhält Smyrna durch Karavane Seide, Ziegenhaare, Rhabarber, Wurm-samen, Gummi Galbanum, Amoniakharz, Zitze, Musseline und Teppiche; aus Angora Kamelotte; aus Bursa Baumwolle; aus Natolien Wolle; Ziegenhaare, Häuter, Safran, Storax und Opium etc.

Dem Handel von Smyrna schadet besonders die Pest, die fast regelmäßig alle Jahre im Herbst anfängt, im Frühling zunimmt und sich im Johannis endigt. Sie soll hieher aus Alexandrien und Konstantinopel kommen, und richtet außerordentliche Verheerungen an. Alle Geschäfte stehen alsdann still, die Franken halten sich eingeschlossen oder gehen aufs Land, und Totenstille herrscht in den Straßen.

Die Gegenden in der Nähe dieser Stadt sind sehr romantisch und fruchtbar; man baut hauptsächlich Getreide, Reis, Tabak, Safran, Feigen, Oliven und (p.43) andere Früchte. Leider drückt aber auch diese Gegenden, sowie viele andere, der türkische Despotismus. Die Landleute sind zahllosen Bedrückungen ausgesetzt; mit Lumpen bedeckt können sie sich kaum des Hungertodes erwehren. Die Dörfer und die Menschen werden immer seltener; die wilden nomadischen Völker, welche auf den ehemals fruchtbaren und kultivierten Ebenen, herumstreifen, plündern die noch übrigen, und lauern auf allen Bergen und an allen Wegen, so daß man bloß bewaffnet und mit Bedeckungen reisen kann. Die nomadischen Völker haben noch gewöhnlich das Glück sich den großen Bedrückungen der Pascha's und Unterbefehlshaber zu entziehen, aber demungeachtet kein beneidungswürdiges Los. Die ewigen Plünderungen und Bedrückungen, die jeden Tätigen, der sich etwas erworben hat, des seinigen berauben, haben den Geist des Volkes herabgedrückt und es träge und geistlos gemacht.

Man kann oft Tagelang reisen, ohne einen einzigen Menschen anzutreffen, und wenn man einen sieht, so ist er so vollständig bewaffnet, als wenn er einem Todfeind in die Hände zu fallen fürchtete. Die Justiz wird in Natolien, wie in der ganzen Türkei, zwar sehr schnell verwaltet, allein sie sieht nicht auf das Recht, sondern auf das Geld, das der Richter erhält. Mit dem Leben der Menschen spielt man und den Pascha oder seinen ersten Beamten, begleiten bei ihren Wanderungen stets Henker, die jeden, der Verdacht erregt, sogleich in die andere Welt befördern.

Nächst Smyrna ist eine der beträchtlichsten Handelsstädte in Asien, und eine der größten und schönsten Städte der Türkei

Aleppo oder Haleb,

welche der Insel Cypren gegenüber liegt, und den Handel von ganz Armenien und Diarbahr in Händen hat. Ehemals, als unzählige Karavaneen noch über Arabien die Schätze Indiens nach Europa brachten, war der Handel dieser Stadt äußerst bedeutend. In neueren Zeiten wurde sie der Sammelpunkt der nach Bagdad und Persien gehenden Karavaneen, daher der größte Teil der nach Persien bestimmten europäischen Tücher über diesen Ort geht.

Die Verbindungen mit dem persischen Meerbusen, mit Ostindien und mit Egypten sind sehr lebhaft. Der Handel ist fast bloß Tauschhandel. Die Hauptgegenstände desselben sind inländische baumwollene Zeuge und Garn, grobe Tücher, die auf den Dörfern verfertigt werden, seidene Stoffe, Kupfergeschirre, Kamelhaare, Galläpfel, indische Waren, Pistazien etc.

Von Europa werden hier Tücher, Cochenille, Indigo, Zucker, Spezereien und Kaffee eingeführt. Letzterer ist zwar verboten, wird aber doch heimlich eingebracht und unter den Mockaischen gemischt.

Die in Haleb anwesenden Franken oder Europäer sprechen untereinander gewöhnlich italienisch, und leben in großer Eintracht. Weder Kriege noch andere Ursachen, die in Europa Völker entzweien, haben hier den gesellschaftlichen Umgang Einfluß. Sie besitzen große Vorrechte, und sind auch vom Volk geachtet. Mit den Türken haben sie wenig oder gar keinen gesellschaftlichen Umgang, und sehen sie selten, außer in Geschäften, die fast immer durch einen Dolmetscher abgemacht werden, selbst wenn die Franken die türkische Sprache verstehen.

In den Vorstädten von Haleb soll sich eine Glashütte befinden, und in der Stadt sind mehrere Seiden- und Baunwollenmanufakturen. Übrigens sind die Künste auf einer niederen Stufe und selbst die gemeinsten Handwerkssachen werden grob gearbeitet. Das Tabakrauchen ist so allgemein, daß auch die niedrigsten Handwerksleute beständig eine Pfeile im Munde haben.

Aleppo hat eine sehr gesunde Luft, so daß die Einwohner des Nachts ohne Nachteil auf den platten Dächern schlafen. Der Frühling fängt im Februar an, im Mai ist das Getreide reif und dann tritt eine heiße schwüle Witterung ein. Im August regnet es und gegen den zwanzigsten Dezember fängt erst der wahre Winter an.

Die Juden haben in dieser Stadt wegen ihrer Wechselgeschäfte großen Einfluß auf die Großen des Landes. Sie sind entweder Wechsler, Handelsleute und Mäcker, oder Gewürzkrämer und Hausierer. Wenige legen sich auf Manufakturen oder treiben Handwerke. Sie sind mäßig, aber auch arm, und das gemeine Volk ist unter dem Pöbel aller anderen Völker das liederlichste und schmutzigste. Ihre vielen Fasten und Festen, die sie genau beobachten, verursachen wegen ihrer ausgebreiteten Verbindungen mit der Handelswelt, allgemeines Stocken im Handel.

(Die Adressen der vorzüglichsten Kaufleute dieser beiden Städte werden wir nächstens mitteilen.)

T. I. p. 44-103: Le canal de la mer Noire et les Cyanées. Description du canal de la mer Noire. — Opinions des anciens et des modernes sur sa formation. — Détails sur les différentes contrées qui avoisinent la mer- Noire; sur leurs productions, le com-

merce de cette mer, suivis de réflexions relatives à celui de la Turquie en général. Hes Cyanées — Colonne dite de Pompée. — Des Tartares de la Crimée, et de Krim-Gierai-Kan.

T. II. p. 168-198: Les khans, bazar et bezestins. Définition de ces différentes dénominations, et description des édifices qui les portent. — Des arts mécaniques.

— Partage que les quatre nations en ont fait entre elles d'après leurs inclinations particulières. — Probité dépouillée de défiance qui caractérise les Osmanli. — De la profession de médecin, et de l'art de guérir en Turquie. — Des vêtements et de la toilette.

Pertusier, Ch.

Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, suivies d'une notice sur la Dalmatie, par . . . Paris, H. Nicolle, 1815, 3 T.

T. I. p. 44—103: Le canal de la mer Noire et Cyanées. — Description du canal de la mer Noire. — Opinions des anciens et des modernes sur sa formation. — Détails sur les différentes contrées qui avoisinent la mer Noire; sur leurs productions, le commerce de cette mer, suivis de réflexions relatives à celui de la Turquie en général. — Hes Cyanées. — Colonne dite de Pompée. — Des Tartares de la Crimée, et de Krim-Gierai-Kan.

T. II. p. 168—198: Les khans, tchiartchi, bazare et bezestins. Définition de ces différentes dénominations, et description des édifices qui les portent. — Des arts mécaniques. — Partage que les quatre nations en ont fait entre elles d'après leurs inclinations particulières. — Probité dépouillée de défiance qui caractérise les Osmanli. — De la profession de médecin, et de l'art de guérir en Turquie. — Des vêtements et de la toilette.

T. I. (p. 65) Les Vénitiens, et principalement les Génois, furent les premières nations modernes qui surent apprécier les richesses ainsi que la position de la mer Noire. Combien même n'aidait-elle pas ces républiques marchandes dans leurs projets ambitieux! Gênes en fit l'entrepôt du commerce de l'Inde, réussissant un instant à faire oublier à celui-ci la route qu'Alexandre lui avait tracée par l'Égypte. Elle lutta quelque temps avec sa rivale, qui ne put, malgré l'assistance des Soudans du Caire, ramener en entier, dans les canaux du (p. 66) Nil, les richesses qui en avaient été détournées par l'Indus, l'Oxus et le Phase.

(T. II, p. 168) Les khans bâtiments publics dont la fondation est due à des grands ou même à de simples Musulmans, qui les premiers par un motif d'ostentation, les seconds par un sentiment de piété, consacrent à l'érection et à l'entretien de ces établissements des legs proportionnés à leur étendue. Dans les villes, ils servent d'entrepôt aux négociants qui trouvent à s'yloger ainsi que leurs marchandises moyennant une modique rétribution perçue par des intendants, sans avoir à craindre, comme dans (p. 169) nos hôtelleries, de devenir la proie de la rapacité et de la mauvaise foi. On donne aussi le nom de kan à d'autres établissements nommés encore karavan-sérai; et disposés de distance en distance sur les routes pour recevoir les caravanes. Ces derniers bâtiments, qui pour la plupart ne consistent qu'en écuries très spacieuses, sont les seuls asiles que les voyageurs peuvent espérer trouver dans la Turquie d'Europe, s'ils sont de la classe des infidèles; mais il en est tout autrement en Asie. . . .

(p. 170) On nomme bazare, des marchés tenus à jours fixes sur les places et dans les rues; où l'on trouve principalement des comestibles et des hardes. Les foires aux chevaux, les marchés aux esclaves portent aussi le nom de bazare. C'est dans mêmes lieux que se fait la vente aux enchères, et les acheteurs forment là, comme partout ailleurs, des compagnies qui tiennent toujours les objets bien au-dessous de leurs prix.

Les bezestans sont, après les mosquées, les édifices de Constantinople qui méritent le plus d'être visités par les curieux amis de convenances. Ces bâtiments spacieux dont le caractère sévère annonce la solidité, se font remarquer par l'intention bien prononcée dans leur construction de les mettre à l'épreuve du feu. Aussi tout ce que Constantinople possède de marchandises précieuses est renfermé dans ces lieux, qui souvent encore reçoivent en dépôt la fortune des particuliers.

Les bezestans sont décomposés symétriquement en portions égales, recouvertes chacune par une voûte en dôme d'une forme à la fois solide et élégante, portant sur d'énormes piliers qui servent de points (p. 171) d'appui à l'étalage des boutiques. Cette distribution heureuse multiple les locaux destinés aux vendeurs; met ceux-ci également en évidence, et fournit en même temps aux acheteurs la facilité de passer en revue chaque magasin. Les plus beaux besestins sont ceux des soieries, des étoffes des Indes, des armes, des bijoux et celui des drogues. Leur police est confiée à deux kéaya nommés par le gouvernement. La plupart des marchandises y restent jour et nuit étalées sous la sauvegarde de ces officiers, qui se contentent d'en fermer les portes, et d'y laisser un surveillant. Les mosquées retirent le produit des locations des uns; le gouvernement et des compagnies possèdent les autres.

Il est probable que les Ottomans, lorsqu'ils prirent possession de Constantinople, trouvèrent, pour ce genre d'édifices, des modèles, de même que pour les bains et les temples; et qu'ils les auront suivis avec cet esprit d'imitation servile qui les caractérise, quand il s'agit de beaux-arts. Les vestiges de l'antiquité offrent des restes d'édifices qui, par la similitude du plan, annoncent la même destination que les bezestans d'Istanbul, et le *l a m p s e r u m* de (p. 172) Constantinople; les ruines de Perynthe en fournissent un exemple.

Les tchiartchi sont élevés dans le même but que les bezestans, mais cependant, pour les plus grand nombre, beaucoup moins bien défendus qu'eux contre les incendies. Les uns présentent à l'oeil de longues rues voûtées, qui se croisent, et par leur nombre ainsi que leurs détours, exigent une certaine étude avant qu'on puisse s'y reconnaître; d'autres, au lieu d'être couverts sur toute leur largeur sont garnis de portiques, laissant entre eux un espace trop étroit, et ayant eux-mêmes trop peu de largeur pour la commodité de la circulation. C'est le défaut qu'on remarque dans ces édifices où l'acheteur est coudoyé par tous les promeneurs oisifs, pour qui les bezestans, les tchiarchi et les bazares sont des lieux de rendez vous; les femmes turques, surtout les mardis et vendredis, en font leurs galeries.

Les marchandises de chaque espèce sont réunies dans un même canton du tchiarchi, en sorte que, sans recherches pénibles, on peut arriver à la première qualité. Outre cet avantage, tout au profit des acheteurs (p. 173), ceux-ci doivent encore gagner à cette disposition relativement au prix, amené là forcément à être le plus bas possible par la concurrence, dont l'effet ne peut manquer de s'y faire sentir dans sa plénitude. Elle contribue surtout à redresser la mauvaise foi des marchands grecs qui ne se font point un cas de conscience de surfaire d'une manière révoltante lorsqu'ils croient avoir trouvé des dupes; mais aussi qui se punissent eux-mêmes ce de vice national en mettant leurs marchandises au rabais pour s'enlever réciproquement les chalands.

(p. 177) La probité est une vertu tellement en pratique chez les Osmanlis, qui les boutiques dans les bezestans et les tchiarchi restent souvent ouvertes dans le jour, quoique les (p. 178) propriétaires n'y soient point pour les garder; cela se remarque surtout le vendredi, à l'heure où la prière appelle les fidèles à la mosquée; les plus défiants ferment alors leurs magasins au moyen d'un ruban placé en travers de la porte. Cet obstacle suffit pour les rassurer sur le respect dû aux propriétés; d'ailleurs, la construction des maisons et la fragilité des fermetures déposent suffisamment en faveur de ce point de doctrine, à l'épreuve de toutes contestations. Il est assez rare qu'un marchand musulman surfasse pour le prix, et il devient à peu près inutile et même hors d'usage de marchander avec lui. Cette remarque se rapporte cependant plus à la province qu'à la capitale, où les commerce des France a un peu altéré le caractère national, sur l'article probité.

(p. 197) Les principaux khans de Constantinople sont valide-han, vèrir-khan, jeni-khan. Le premier a des logements pour trois mille personnes; le second pour dix-huit cents; le dernier est à peu près aussi spacieux. Un appartement composé de quatre ou cinq petites pièces, coûte de location par mois trente-cinq à quarante piastres, ce qui pour le maximum répond aujourd'hui à trente-six francs. Quelques petits khans appartiennent à des particuliers. C'est dans ces établissements que se font les affaires les plus importantes du commerce, car les saraffes (banquiers) y tiennent aussi leurs comptoirs, ainsi que les marchands de riches étoffes des Indes.

Stuermer, L. von

Skizzen einer Reise nach Konstantinopel des Freyherrn L. v. Stürmer, in den letzten Monathen des Jahres 1816. Herausgegeben von Joseph Goluchowski. Pesth, Konrad Adolph Hartleben, 1817. 291 p.

(p. 113) Ruschtschuk auch Rusdschuk, Russi, Rosczig, Ruschik, eine der berühmtesten Handelsstädte des türkischen Reiches mit Kastell, ist an der Donau auf Anhöhen gelegen, die sich auf einer Ebene erheben. Sie hat keinen geringen Umfang, an fünf bis sechs tausend Häuser, und in ihrer Mitte regt sich ziemlich viel Leben. Das macht vorzüglich der Handel. Armenier, Griechen, Juden und Osmanen tummeln sich hier durcheinander. Es gibt Zeug-, Tuch-, Leinwand-, Musselin-Fabriken und andere Manufakturen. Die meisten aus den österreichischen Staaten über Bukarest nach Konstantinopel Reisenden setzen von hier über Schumna und Kolidtscha den Weg bis nach Varna fort, wo sie sich ein- (p. 114) schiffen und an Ort und Stelle segeln, jedoch werden sie sich zur Äquinoktialzeit vor einer solchen Reise hüten, da sie der dazumal herrschenden Stürme wegen selten ohne Gefahr abläuft.

(p.132) Am Donaustrome in Dschurdsuevo oder Ruschtschuk müssen alle türkische Untertanen, Griechen, Armenier, Juden, Wallachen usw. ihre Reisekarten vorweisen: sobald es aber heißt (p. 133) Niatts (ein Deutscher), Moskov (Russe), Fresnoz (Franzose), Inglese etc., so wird nicht einmal darnach gefragt, und man ist auch des Zahlens enthoben, was den Eingeborenen nicht zu statten kommt. Schiffe, die diesseits der Jantura, welche sich in die Donau ergießt, geladen sind, erlegen ihren Zoll in Ruschtschak. Den Salzkarawanen, die aus der Wallachej kommen, werden 10 Salzstücke von 100 abgenommen; davon kommen 4 dem Zollamte, 3 dem Vesire und wieder 3 dem Ararium (Mirij) zu. Von den Mautgebühren sind die Gesandtschaftskuriere ausgenommen. Musulmanen, die mit Zeugen und Stoffen nach der Wallachej handeln, geben 3, nicht-mohamedanische Untertanen 4, Fremde 3 pr. Cent. Von den Donaufischereien werden 25 pr. Cent entrichtet.

(p. 224) Aber da bietet sich meinem Auge ein noch schöneres Schauspiel dar. Eine ganze Heerde gepackter Kameele naht mit gravitätischen Schritten in einer langen Reihe heran. Nebenher gehen ihre Treiber zu Fuß, und viele Packpferde sind unter die seltsamen Tiere gemischt. Das sind die berühmten Karawanen des Orients, die man merkantilische Armeen heißen könnte, die alle Stapelplätze der Türkei durchziehen, und dieses Land mit Europa in Verbindung bringen. Von Adriaopel nach Konstantinopel braucht die Karavane gewöhnlich 4—5 Tage.

Dearborn, H. A. S.

A Memoir on the commerce and navigation of the Black Sea, and the trade and maritime geography of Turkey and Egypt. By . . . Boston, Wells and Lilly, 1819. 2 vol. XXIX—376 p.; VIII—414 p. Ill. with Charts.

Contents:

Vol. I: Preface, p. 1X; A list of the works from which this memoir was compiled, p. XI, Introduction, p. XV; The history of the commerce of the Black Sea; Turkey. Turkey in Europe; Turkey in Asia; Territories of Turkey on the Black Sea. Rumelia; Bulgaria; Anatolia; Anatolia Proper; Amasia; Territories of Russia on the Black Sea and Sea of Azof. The Government of Bessarabia; The Government of Cherson; The Government of Taurida; The Government of Georgia.

Vol. II: Nautical observations on the Black Sea and Sea of Azof; Navigation from Constantinople to Cherson, Odessa, and the Ports of the Crimea, p. 12; Navigation from Constantinople to Taganrock, p. 19; Navigation in returning from Cherson, Odessa, and Taganrock to Constantinople, p. 20; The Sea of Marmora, p. 23; Islands in the Sea of Marmora, p. 34; The Dardanelles, p. 38; Dominions of Turkey without the Hellespont; Anatolia, p. 47; Karamania; Syria, p. 120; Albania; Livadia; The Morea; Eastern Livadia; Thessaly, p. 199; Macedonia; Turkish Islands; Tenedos, p. 231; Mitylene; Scio, p. 240; Samos, p. 247; Nicaria, p. 249; Patmos, p. 250; Lero, p. 252; Calamo, p. 253, Stancho, p. 254; Rhodes, p. 256; Candia; Scarpanto, p. 272; Milo, p. 273; Argentera, p. 277; Siphanto, 278; Serpho, p. 279; Thermia, p. 279; Policandro, p. 280; Sikino, p. 281; Santorin, p. 281; Nio, p. 285; Naxia, p. 287; Paros, p. 291; Amorgo, p. 294; Nanfio, p. 295; Stanpalia, p. 296; Zia, p. 297; Syra, p. 298; Myconi, p. 299; Delos, p. 300; Tino, p. 302; Andros, p. 304; Hydra, p. 306; Negropont, p. 307; Skiro, p. 309; Skiato, p. 310; Scopelo, p. 310; Tasso, p. 312; Samothraki, p. 313; Imbro, p. 313; Lemnos, p. 314; Cyprus, p. 316; Egypt, p. 329; Description of monies, weights, and Measures; Turkey, p. 393; Smyrna, p. 397; Aleppo, p. 399; Damascus, p. 400; Acre, p. 400; Partas, p. 401; Cyprus, p. 402; Canea, p. 403; Sayd, p. 403; Russia, p. 404; Alexandria, p. 408; Cairo, p. 410; Suez, p. 411; Judda, p. 411; Mocha; Persia, p. 413.

Vol. I (p. 182) Wool forms the principal article of exportation from Constantinople, and the second from all the Levant. It is estimated that the price of the wools which the French merchants have sent to Marseilles amounted in some years from 1 500 000 (p. 183) to 2 000 000 livres. They come from the environs of the Bosphorus, from the Propontis, and from the Hellespont, as well as from Rumelia, Bulgaria and the southern coast of the Black Sea. The slaughter houses of the city alone furnish a considerable quantity.

In Turkey are bred two sorts of sheep, that with a broad tail, and that with a common tail. The former is the larger, its fleece is less fine, and its tail receives such a quantity of fat, that it sometimes weighs upwards of ten pounds. The wool of the plain-tailed sheep of Bulgaria, which comes to Constantinople by the way of Varna, is the most esteemed.

(p. 199) **Burgos**, or **Bourgaz**, situated at the head of the gulf of **Bungos**, or **Foras**, is a considerable place, and has a large trade with Constantinople, whither it exports wool, woollen cloths, buffalo hides, iron, corn, butter, cheese, and wine.

The gulf of **Burgos**, limited on the south by **Cape Emeriah**, is between four and five leagues wide, and runs in nearly the same distance. Beside **Burgos**, it has several good anchoring grounds, for the largest ships; the principal of which are **Sizeboli**, **Tchingana**, **Ahiolu**, and **Messouri**.

Sizeboli, the ancient **Apollonia**, stands on a peninsula, and offers the best road where men-of-war can moor. It is inhabited solely by Greeks, who export wood and wine.

(p. 200) **Tchingana**, is a modern Turkish village, and exports a great deal of timber and wood. The road is tolerably well protected, but dangerous on account of its loose bottom.

Ahiolu, is surrounded with salt marshes furnishing salt of an inferior quality, the revenue of which belongs to the Grand Signior.

Messouri, the site of the ancient **Messembria**, on the north shore of the gulf, is on a peninsula surrounded with rocks, and accessible only by an isthmus, which being very low and narrow, is overflowed by the sea, during violent storms. Small vessels are built there entirely of the oak of the neighbouring country.

Bulgaria

(p. 201) **Bulgaria** is bounded on the north by the **Danube** and **Walachia**, on the east by the **Black Sea**, on the south by **Mount Haemus**, which separates it from **Rumelia** and **Macedonia**, and on the west by **Servia**. It was formerly called the **Lower Moesia**, but derives its present name from the **Bulgarians**, by whom it was conquered. Its extent is about two hundred and eighty miles in length, and one hundred and eighty in breadth. The country in general is mountainous, but the plains and vallies, washed by the **Danube** and the rivers that flow into it, are rich and fertile, and produce corn and wine in great abundance. The mountains too, are far from being barren, and in particular afford excellent pasturage. Thus, that of **Stara Planina**, though bare and desolate towards its summit, is extremely fertile in the middle and lower regions. The inhabitants are mostly christians of the Greek church; they are mixed, however, with **Mahometans** and **Jews**. Their language is the **Sclavonic**. The present inhabitants, though descended from ancestors, who distinguished themselves by their martial achievements, are occupied in **graziery**, **agriculture** and **mechanis**. This country is famous for a gate constructed by the Emperor **Trajan** in the hills of **Sophia**, among steep rocks and precipices almost inaccessible, in commemoration of his having marched with his (p. 202) army along a road, formed by himself, through places that were before impervious. It consists of two stone pillars, with an arch over them, representing a gate; but it is now in a mutilated and ruinous state.

The province contains 1 800 000 inhabitants, and is divided into the four **Sangiachs** of **Sardic**, **Bibin**, or **Widin**, **Nicopoli** and **Silistria**. **Sophia** is the capital of **Bulgaria**. The towns on the seacoasts are **Varna**, **Kalekria**, **Balchak**, **Mangolia**, **Keustengi**, and **Kara-Kerman**.

Sophia is a very large and populous trading town, well built, but without walls. It is in the **Sangiachat** of **Sardic**, on a large beautiful plain, and surrounded with distant mountains; but the streets are narrow, uneven and dirty, being paved only in the foot way. However every house has a garden well planted with fruit trees and shrubs. A branch of the **Ischa**, the **Esker** of **D'Anville**, in some places runs along the skirts of the town, and in others passes through it. The principal part of the traders are **Greeks** or **Armenians**. It is the residence of a **Begler-beg** or **viceroi**, and was built by the emperor **Justinian**, out of the ruins of the ancient city of **Sardica**, not far distant, which was the metropolis of the **Mediterranean Dacia**, and acquired from the **Bulgarians** the name of **Triaditza**.

Sophia is one of the greatest thoroughfares in **Turkey**, as well who travel from **Constantinople** to **Ragusa**, **Venice**, or into **Hungary**, must pass through (p. 203) it. This town is famous for its hot baths, which possess great medicinal virtues. It is two hundred and eighty miles west north west of **Constantinople**, and contains forty six thousand inhabitants.

Varna, **Vrana**, or **Urana**, is the most commodious port in the province of **Bulgaria**. It is at the mouth of a small river, in the vicinity of a large lake, to which it gives name, and was formerly an important fortress belonging to the **templars**, and the residence of the **Grand Prior**. The town contains sixteen thousand inhabitants, consisting of **Turks**, **Greeks**, and **Armenians**, is surrounded by a ditch and defended by an old castle. The exports of buffalo's hides, wool, corn, fowls, butter, eggs and chees to **Constantinople** are very great, as a large portion of the latter articles, consumed in the capital, is drawn from thence.

Some suppose Varna to be the site of the ancient Tiberiopolis, others of Dionysiopolis, but D'Anville, of Odessus. Near this town an important battle was fought in 1544 (sic), between the Turks and Hungarians, in which Ladislaus, king of Hungary, lost his life.

To Varna succeeds Kalekria, with a good road, Balchak or Baltchik¹, Mongolia¹, Monkolia or Monkalia¹, Keustengi, Keustendge, or Kiustinge¹, all of which export provisions and wool to Constantinople.

(p. 204) K a r a - K e r m a n, or Kara-Erman, is a large village on the beach, defended by a square castle, flanked with round towers. Several shoals off the port make it necessary for vessels to anchor a league south of the village. The principal export is corn.

Anthoine

Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire, ou Voyage et entreprises pour établir des rapports commerciaux et maritimes entre les ports de la mer Noire et ceux de la Méditerranée: Ouvrage enrichi d'une carte où se trouvent tracés, 1^o la navigation intérieure d'une partie de la Russie européenne et celle de l'ancienne Pologne; 2^o le tableau de l'Europe, servant à indiquer les routes que suit le commerce de Russie par la mer Baltique et la mer Noire pour de la Méditerranée; 3^o le plan des cataractes du Niéper. Par . . . 2^e éd. Paris, 1820. XVI—394 p.

(p. 3) Le projet de faire reprendre au commerce son ancien cours par la mer Noire, avait été conçu par Pierre le Grand. . . .

La mer Noire et la mer d'Azow, jointes l'une à l'autre par le détroit de Taman, et connues par leur anciens nos de P o n t É u x i n pour la mer Noire, de P a l u s M é o t i d e s pour celle d'Azow, et de B o s p h o r e C i m m é r i e n pour le canal qui en opère la communication, ont été jadis le centre du commerce le plus riche de l'Univers. Il avait été (p. 4) fondé par les Egyptiens et les Phéniciens, ces premiers navigateurs connus à leur exemple les Grecs cultivèrent ce même commerce; ils furent imités à leur tour par les Romains, et de ces derniers il passa aux Grecs du Bas Empire. Les Genoïs, après l'avoir porté au plus haut degré de splendeur, en faisant de la Crimée l'entrepôt de leurs relations avec la Perse et l'Inde par la mer Caspienne, furent forcés, en 1476, de céder aux Turcs ce théâtre de leur industrie.

(p. 5) Pendant trois cents ans, c'est-à-dire, depuis la conquête de Caffa par les Turcs, en 1476, jusqu'au traité de Kainardgy, en 1774, seuls ils ont navigué et commercé dans la mer Noire: ils en usaient comme de leur propre domaine, et c'était avec justice, puisque, tous les pays limitrophes leur appartenaient.

(p. 6) . . . Pendant les saisons navigables, la mer Noire était couverte d'une quantité prodigieuse de grandes et petites embarcations; les petites formaient le plus grand nombre. Ces bâtiments importaient à Constantinople:

De la Crimée, par les ports de Kerch, Caffa, Baluklava, Batcheserai, Gheuslevé, autrement Kosolow, beaucoup de laine, de cuirs secs et salés, de cire, de peaux de lièvres, de beurre, de miel, de caviar, de sel, d'orge, de blé, etc. . . .

(p. 7) De la Romélie, de la Bulgarie et du Dobrudja, par les ports de Varna, de Burgas, de Roudsjouk et de Galaz, des blés, du riz, de la cire, du miel, des cuirs de boeufs et de buffles, du suif, du tabac, du fer, des peaux de lièvres, et des graines jaunes pour la teinture.

De la Valachie, par Guiorghow et Roudjsouk, situés sur le Danube, de la cire, du miel, des cuirs, de la laine, du beurre, du suif, du chanvre, du tabac, des peaux de lièvres et des grains de toute espèce.

De la Moldavie, par Galaz, situé sur le Danube, les mêmes articles que de la Valachie, et en outre des mâtures, des bois de construction et du goudron.

(p. 8) De la Bessarabie, nommée à présent le B u d j i a k, par les ports d'Akkerman et d'Oczakow, de la laine, des cuirs de boeufs et de chevaux, des peaux de chagrin, de la cire, du miel et des blés en grande quantité. . . .

La balance de ce commerce était en faveur des pays situés sur la mer Noire. Ils retiraient de Constantinople le solde en monnaie du Grand Seigneur et en espèces étrangères.

(p. 50) . . . il fut arrêté, en 1796, de faire du village de K o j a b e y une place de commerce sous le nom d' O d e s s a.

¹ The positions of the ancient cities of Crami, Calatia, and Constantiana.

(p. 52) La population d'Odessa et des villages voisins est évaluée à soixante mille âmes environ. Elle se compose d'indigènes, de Polonais, de colonies d'Allemands et de Bulgares, de Tartares nogai's, d'anciens habitants de la Crimée, de Cosaques, de Grecs, de Juifs et Arméniens sujets du Grand Seigneur, enfin de divers capitalistes et commerçants de la Russie et de l'étranger: aussi parle-t-on à Odessa toutes sortes de langues.

(p. 53) L'empereur Alexandre a pris plusieurs mesures pour hâter les progrès du commerce d'Odessa. Par son ukase du 7 février 1817, il a déclaré franc le port de cette ville, et, par un manifeste du 16 avril même année, il a ordonné quelques dispositions provisoires pour son exécution.

Enfin, en exécution de son ukase du 4—16 juillet 1819, l'ouverture solennelle de ce port a eu lieu le 15—27 août dernier, avec les cérémonies les plus imposantes.

(p. 55) Pour favoriser le commerce de transit par Odessa, ce prince [Alexandre] avait rendu en premier lieu (en 1804) un ukase portant que toutes les marchandises étrangères dont l'importation à Odessa, par mer, est permise, et celles provenant des différentes villes de la Russie, pourraient passer en transit, franchises de tout droit, savoir, pour la Moldavie et la Valachie (p. 56), par les douanes de Mohilow et de Doubasar; pour l'Autriche, par Radzivilou; pour la Prusse, par Kezinky.

(p. 69) Le principal commerce d'Odessa consiste dans la quantité considérable de blé provenant du superflu de ses récoltes et de celles de plusieurs provinces russes et des pays de l'ancienne Pologne. Cet excédant est vendu dans les marchés de cette place, et forme le fond des relations suivies et journalières qu'elle entretient avec Cherson, avec tous les ports de la Crimée situés sur la mer Noire et la mer d'Azow, avec Akkerman sur le Niester, avec Galatz et Ismael sur le Danube, avec les différents ports de l'Asie, tels qu'Anapa, Sinope et Trébisonde; relations toutes susceptibles des plus grands accroissements, celles surtout (p. 70) avec Akkerman et la Bessarabie. Cet excédant forme enfin la base des relations d'Odessa avec Constantinople, et plupart des autres échelles de l'empire Ottoman.

(p. 94) Constantinople tirait de Taganrok, depuis la paix de 1774, presque tout le fer et le caviar qu'elle consommait: à ces deux branches importantes (p. 95) se joignaient quelques importations de ce port russe, en beurre, colle de poisson, toiles, etc.

Turner, W.

Journal of a Tour in the Levant, by . . . London, John Murray, 1820.
3 vol.

Contents:

Vol. I: Voyage to Cadiz, thence to Gibraltar, Sicily, Malta, Milo, and Constantinople. Journal of tour to Zante, Albania, and Greece. Appendix.

Vol. II.: Voyage to Rhodes, Cyprus, and Barout. Journey to Mount Lebanon, Sidon, Tyre, Acre, Nazareth, and the Sea of Galilee, through Samaria to Jerusalem, Jaffa, Damietta, Rosseta, Cairo, Suez, Mount Sinai, and return to Alexandria and Cyprus. Appendix.

Vol. III: Voyage from Cyprus to Rhodes, Symi, Cos, and Boudroun. Journey to Melasso, Yassus, Miletus. Voyage to Patmos, Samos, and Scala Nova. Journey to Ephesus, Smyrna, Brusa, and Constantinople. Journey home through Brusa, Troad, Pergamus, Smyrna, Mitylen, Zante, Trieste, Venice, Milan, and Paris. Addenda.

Vol. I. p. XVII—XXIII: Preliminary remarks on the money, weights and measures of Turkey.

(p. XVII) I think it more advisable to make my readers acquainted at the outset with such particulars as will most frequently require their attention, than to harass them by repeated explanatory notes, inserted successively in the pages.

The following is the Money at present most generally current in Turkey:

Paras; Piastres; Rubiehs; Beshliks; Mahmoudies. 40 paras make 1 piastre; 2 $\frac{3}{4}$ piastres make 1 rubieh; 5 piastres . . . 1 beshlik; 25 piastres . . . 1 mahmoudie, which is also called a yeermeh beshlik, viz., a piece of 25 piastres.

Large sums are calculated by purses. A purse is 500 piastres, and is an imaginary value.

The para, piastre, and beshlik are of silver, extremely base, particularly the first. The rubieh and mahmoudie are of gold. There is likewise a gold coin called a foondook, and another coined in Egypt, thence called a half-mysseer, but these are not frequently met with.

The value of this money to a foreigner depends of course on the rate of exchange between Turkey and the country on which he draws: of the fluctuation of this value some idia

may be formed from the fact, that when I arrived in Turkey, in 1812, a bill on London procured only 17 piastres² for the pound sterling, for which 30 piastres were given, when (and some little time before) I left it in 1816. In the intermediate years it had varied frequently between these two extremes. Of its intrinsic value, compared with its current value, (p. XIX) can fortunately give a more definite account, having brought home with me several specimens which I procured to be assayed. The following was the result, which gives the exact amount of the depreciation of the Turkish coin:

Gold Coins of Turkey, assayed at the Royal Mint,
January, 1820

	Current Value		Weight		" Fineness "		Standard		Pure Gold		Sterling Value	
	Piast.	Par.	Dwt.	Grains	Carats.	Grains	Dwt.	Grains	Grains	L.	s.	d
Yeermeh Beshlik or Mahmoudie ³	25	0	3	1 ³ / ₄	B ⁴ 0	3 ¹ / ₂	3	4,68	70,5	0	12	5 ¹ / ₄
Foondook	11	0	2	5	W ⁴ 2	3	1	22,37	42,5	0	7	6 ¹ / ₄
Half Myseer	3	20	0	18 ¹ / ₄	W 5	3 ¹ / ₄	0	13,27	12,16	0	2	2
Rubieh	2	30	0	12 ¹ / ₂	W 2	3 ¹ / ₄	0	10,9	9,9	0	1	0 ¹ / ₄

Silver Coins of Turkey, assayed at the Royal Mint,
January, 1820

	Current Value		Weight		Fineness		Standard		Pure Gold		Sterling Value	
	Paras	Dwt.	Grains	Oz.	Dwt.	Dwt.	Grains	Grains	L.	s.	d	
Piece of ten paras	10	0	16 ³ / ₄	W 5	14	8	14	7,5	0	0	1 ¹ / ₂	
Piastre	40	6	6 ¹ / ₂	W 5	14	3	1,2	67,7	0	0	9 ¹ / ₂	
Beshlik	5 piast.	15	16 ¹ / ₂	W 2	5	12	10,4	276	0	3	2 ¹ / ₂	

For these accurate valuations, I am indebted to the kind attention of Mr. Bingley, the King's Assay Master.

(p. XX) Fraudulent advantage is sometimes taken of the extreme depreciation of Turkish money, though, from the low state of the arts in Turkey, not so often as might be expected. Some of my Zantiote friends knew a man of that island, who had speculated largely in the fabrication of Turkish coin, and defended his practices by pleading, perhaps with truth, that his money was intrinsically more valuable than the Sultan's; and when I was at Smyrna preparing to embark for England in December, 1816, a large supply of Turkish money, coined at Marseilles, had been just received by a French merchant. Nor is this a new speculation; for I find in Mignot's History of the Ottoman Empire, that, in 1668, during the reign of Mahomet IV., great commotions were excited at Constantinople, by the abundance of false money introduced into that capital by French and Dutch merchants.

¹ Three aspers make one para, but the asper is now no longer current. I succeeded in obtaining one only during my residence in Turkey. As an imaginary coin, however, it is much used among the Turks, the incomes of the Timars (military Fiefs), the pay of the Janizaries, and all that part of their finances which is connected with ancient institutions, being still computed in aspers.

² Thirty years ago, eight piastres for the pound sterling was the usual exchange on London.

³ The Mahmoudie is a new coin of the present Sultan. It loses in weight, the superiority which it has in fineness over the other Turkish coins.

⁴ B. and W. signify whether the coin be better or worse in fineness than the English standard.

Turkish Weights reduced to English Weights
Avoirdupois

1 oke¹ (which consists of 400 Turkish drachms) (p. XXI) = 2 lbs. 13 oz. English. 5 okes are nearly equal to 14 English lb.

1 Turkish drachm = $\frac{5}{8}$ of an English drachm.

1 metical = $1\frac{1}{2}$ Turkish drachm.

1 rotolo = 176 Turkish drachms, or $1\frac{1}{4}$ lb. English.

1 teffeh = 610 Turkish drachms, or nearly $4\frac{1}{4}$ lb. English.

1 quintal = 100 rotolos, or 44 okes, or 125 lb. English.

M e a s u r e s

The principal corn-measure is the kilo, which is nearly equal to 1 Winchester bushel and when filled with good wheat, weight 22 okes.

Liquids are commonly measured by the weight of the oke.

1 pic = 27 English inches.

The valuations of Turkish weights and measures were furnished to me by an English merchant at Constantinople, in the printed form which was commonly used in his counting-house. Finding, however, that those which I received from him were extremely inaccurate and even contradictory: I subsequently corrected them by calculation, and (p. XXII) by comparison with the *Universäl Cambist*, published by Dr. Kelly, which is considered the best authority on such subjects, and the author of which kindly favoured me with his personal assistance. It is however impossible to fix any general standard of weight or measure in Turkey, where almost every town has a weight and measure peculiar to itself. For instance there are no two cities in Turkey, which have more mercantile connexion than Smyrna and Constantinople; yet in these two places the weight of the quintal differs, being in the former 45, and in the latter 44, okes. Several other differences of the kind, equally striking might be mentioned.

In journeys the Turks compute distance by hours, and hour may be estimated at three English miles, that being nearly the pace of a loaded baggage-horse, to which the traveller must, however impatient, confine his speed, as it would be hazardous for him to lose sight of his baggage. An hour of the Arabs must not be estimated at more than two miles and a half, from the greater slowness of a loaded camel. The Turkish miles at sea are reckoned in the proportion of four Turkish to three English.

(p. XXII). The Turks begin their computation of time from sunset; it is then with them twelve o'clock, and again twelve hours afterwards. They are therefore obliged to alter their clocks and watches frequently, and can never tell at what hour the sun sets.

Walpole, R.

Travels in various countries of the East; being a continuation of Memoirs relating to European and Asiatic Turkey, etc. Edited by . . . London, Longman, . . . 1820. XXI—603 — 8 p.

p. 148—162: Miscellaneous Remarks written at Constantinople, 1802 (from the Papers of Mr. Browne). Government. — Revenue. — Depreciation of the coin. — State of Education. — Notice of various Customs.

(p. 176—177) Letter from Mr. Browne to the late Smithson Tennant, Esq., dated Tabriz (on the frontiers of Persia), July 16. 1813. — Prices of Commodities at Smyrna in the Years 1780, 1790, 1800 and 1812, procured by Mr. Browne, at the desire of Mr. Tennant.

(p. 176) „Aware of the little interest which will attach to my own materials, I have prepared a document which I obtained at Smyrna, and which will enable you to form some idea of prices at that place. You may judge of the difficulty of procuring any exact infor-

¹ The Oke is, on a rough calculation, generally estimated at two pounds and three-quarters English weight, and is therefore so valued throughout my Journal.

Prices of Commodities at Smyrna in the years 1780, 1790, 1800 and 1812

1780	1790	1800	1812
Beef, per oke, 6 paras	16 paras	28 to 28 paras	36, 40, 44 paras
Mutton, per oke, 8 paras	18 paras	34 paras	42 paras
Butter, per oke, 36 to 40 paras	66 to 70 paras	2 piastres	4 ¹ / ₂ to 4 ³ / ₄ piastres
Olive-oil, per oke, 36 to 40 paras	16 to 18 paras	36 to 44 paras	60 paras
Wheat of Asia Minor, per kilot, 60 paras	3 ¹ / ₂ to 4 piastres	5 ¹ / ₂ to 6 piastres	14 ¹ / ₂ to 15 piastres
Fine flour, per oke, 4 paras	6 to 8 paras	18 paras	24 to 25 paras
Ordinary flour, per oke, 2 ² / ₃ paras	5 paras	16 paras	23 paras
Black grapes for making wine, per quintal, 1 ¹ / ₄ to 1 ¹ / ₂ piastres	3 to 3 ¹ / ₂ piastres	4 ¹ / ₄ to 4 ¹ / ₂ piastres	5 ¹ / ₂ to 6 piastres
Red wine, per oke, 3 paras	6 to 8 paras	14 paras	15 to 16 paras
Six eggs, 1 para	2 for a para	1 para each	3 to 5 paras each
A good fowl, 14 to 15 paras	25 paras	35 to 40 paras	70 to 80 paras
Chickens, 4 to 5 paras each	11 to 12 pa. each	25 to 30 pa. each	40 to 50 pa. each
Smoked tongues from Adrianople, 5 for a piastre	3 for a piastre	1 piastre each	60 to 70 pa. each
Fresh fruit: grapes, 2 paras, figs, 4 paras, apricots, 6 paras per oke	4, 8, 12 paras	6, 12, 15 paras	8, 16, 20 paras
Herbs worth 2 paras were sufficient for a soup for 5 or 6 persons	4 to 5 paras	8 to 10 paras	10 to 12 paras
A salad which cost 1 para, sufficed for 6 persons	4 paras	5 to 6 paras	7 to 8 paras
Egyptian rice, 2 piastres the kilot of 10 okes	4 ¹ / ₂ to 5 piastres	5 ¹ / ₂ to 5 ³ / ₄ piastres	7 ¹ / ₂ piastres
Fish, from the smallest to the largest, 8 to 14 paras per oke	18 to 36 paras	24 to 50 paras	50 to 80 paras
Hire of a boat for 2 hours, 15 to 20 paras	20 to 40 paras	40 to 60 paras	2 to 2 ¹ / ₂ piastres
A good horse for 2 or 3 hours, 30 to 40 paras	50 to 60 paras	60 to 80 paras	2 ¹ / ₂ to 3 piastres
A labourer, per day, 20 paras	40 to 50 paras	50 to 60 paras	70 to 80 paras
Rent of a fire-proof warehouse 120 to 150 piastres per annum	200 to 250 piast.	350 to 400 piast.	500 to 800 piast.
A dwelling on the Marina, 4 to 500 piastres per annum	1000 to 1500 pi.	2000 piastres	2500 to 3000 piast.
A female servant, 20 to 30 piastres per annum	50 to 60 piastres	100 piastres	120 to 150 piast.
A nurse, per month, 4 piastres	8 to 10 piastres	15 to 16 piastres	18 to 20 piastres
A cook, per annum, 70 to 80 piastres	150 piastres	250 to 300 piast.	350 to 400 piast.
Any other domestic, 40 to 50 piastres	100 piastres	150 piastres	200 piastres

mation, when I tell you that it took me three (p. 177) months to obtain this; and that it was completed only the day before my departure¹.

Berton, J. M.

Les Turcs dans la Balance politique de l'Europe au dixneuvième siècle, ou Considerations sur l'Usurpation ottomane et sur l'Indépendance de la Grèce, Par . . . ; Suivies d'une nouvelle Traduction des Lettres de L a d y M o n t a g u e sur la Turquie, Avec des Notes et une Notice biographique sur l'Auteur anglais, Par Mme D u f r è n o y. L'Ouvrage est terminé par un Vocabulaire explicatif des principales dénominations civiles et militaires des Turcs. Paris, Libr. Nationale et Etrangère, 1822. 432 p.

(p. 127) . . . La marine grecque, la marine russe, celle des Etats-Unis, domineront tôt ou tard dans la Méditerranée: la France est appelée au partage des immenses bénéfices qui doivent résulter de cette triple alliance. . . .

(p. 128) On dirait que le ciel a fait choix de l'époque actuelle pour rouvrir au commerce de l'Europe une carrière formée par la barbarie du Moyen Age, et que jadis avait imparfaitement tracée le conquérant macédonien. Jadis en effet l'Europe, par l'entremise de Venise, de Gênes, de Marseille, de Constantinople, alimentait son luxe des productions de l'Orient. Venise, infatigable dans son industrie, continua longtemps à travers les possessions ottomanes, un commerce qui ne s'affaiblit qu'avec sa puissance, et qui survécut aux conquêtes faites par les Portugais dans l'Inde et au Japon. . . . (p. 129). Aujourd'hui l'état moral et politique des Turcs, le réveil des Hellènes, leurs succès incontestables dans la Grèce et dans l'Archipel, ont rendu probable l'exécution future du plan qui ferait l'Alexandrie et l'isthme de Suez la clef de l'Orient. L'affaiblissement des Turcs a assuré l'indépendance des pachas (p. 130) d'Alep, de Damas et d'Egypte. Ce dernier fait germer, autant qu'il est en lui, les semences de civilisation que les Français, dans leur mémorable expédition, ont confiées à la terre des Sésostris et des Ptolomées; on peut donc voir, dans Méhémet-Ali-Pacha, un allié des Grecs régénérés, quoiqu'il ait, à ce qu'on assure, fourni aux Turcs un petit nombre de vaisseaux, comme un dernier hommage à la suzeraineté de la Porte. Et bien! Dans quelques années, Méhémet-Ali, ou ses successeurs peuvent ouvrir à l'Europe, le golfe arabique, et lui épargner une navigation immense par son étendue, effrayante par ses dangers, exclusive à peu près pour l'Angleterre, presque nulle pour la France, attendu l'état de déperissement dans lequel l'île Bourbon, Chandernagor et Pondichéry nous ont été rendus par le traité de 1814.

Les puissances les plus intéressés à cette révolution commerciale, sont la France, l'Autriche l'Italie, l'Espagne, en un mot, toutes les puissances qui ont des ports dans la Méditerranée, auxquelles il faut joindre les Etats de la Confédération du Rhin limitrophes du Danube (p. 131), tels que le Wurtemberg et la Bavière. Un canal de jonction du Rhin au Danube, si souvent projeté, mais dont la construction a été, jusqu'à ce moment, suspendue par les guerres du continent, ce canal, disons-nous, ferait participer à cette nouvelle alliance les provinces rhénanes de la Prusse, la Belgique et la Hollande; la Pologne elle-même y participerait par les avantages qu'elle retirerait de la navigation du Pruth et du Dniester. La navigation de la mer-Noire a des dangers en hiver. Mais un canal de jonction de la Morava, qui a son embouchure dans le Danube, au Drino, qui a le sien dans l'Adriatique, les autres canaux qu'un gouvernement industriel établirait en Turquie, entre les rivières qui ont leur confluent dans le Danube, et celles qui versent dans l'Archipel le tribut de leurs ondes, seraient autant de veines destinées à faire couler la richesse, et la vie dans le centre de l'Europe.

¹ For the information of the reader, a copy of the document here alluded to is inserted. It was procured by Mr. B. at the desire of Mr. Tennant, who to his other acquirements added a considerable knowledge of political economy. He had found reason to believe that the rise of prices, so remarkable in Europe during the last fifty years, was universal throughout the world; and that it was probably occasioned by a general and permanent cause, namely, a gradual and continued increase in the quantity of the precious metals; the fact of such an increase appearing very probable, as he thought, from other circumstances.

(p. 133) Les massacres commis par les Turcs achèvent de ruiner le peu d'industrie que leur empire devait aux Grecs. La guerre à mort déclarée à ce dernier peuple, ôtera désormais au commerce étranger toute sûreté. Les preuves de cette vérité sont évidentes. Tandis que l'Autriche enchaîne loin des frontières des boyards réfugiés de la Valachie, la marine de cette puissance fait retentir ses plaintes sur la déloyauté des Ottomans; les consuls des nations étrangères sont pour la plupart forcés d'abandonner leur poste, sous peine d'être égorgés; et si jamais nos marchandises abordent sur ces plages fumantes de sang et d'incendie, je doute que nous soyons tentés de rétablir nos relations avec des barbares impitoyables, isolés dans l'énivrement de leur funeste vengeance.

Mais si les efforts de la nation grecque (p. 134) étaient secondés, sa marine alors formidable deviendrait protectrice pour la chrétienté; l'indépendance de l'Égypte serait assurée; les Druses et les Curdes, d'origine chrétienne, peuplèrent, en s'éclairant, le littoral de la Syrie. Nous n'aurions plus besoin d'établir à grands frais des facteurs, qui livrent eux-mêmes aux Grecs et aux Juifs les détails de leur commerce. Ces derniers auraient des facteurs aussi, qui ranimeraient le commerce de Marseille, comme ils ont ranimé celui de Triste et de Livourne. D'ailleurs, avec la peste, qui, chaque année, visite les Turcs sans défense contre ce fléau, disparaîtrait le système ruineux et vexatoire des lazarets.

Notre commerce avec les Turcs peut, au premier coup d'oeil, paraître lucratif en ce que nous leur livrons des marchandises confectionnées pour des produits bruts, si l'on en excepte l'acier damassé (encore nos fabriques d'acier l'emportent déjà sur celles de Damas, pour sa trempe, comme pour le fini de l'exécution); mais après tout, pense-t-on que la Grèce, rendue enfin à elle-même, soit, de prime abord, in pays de luxe et de manufactures (p. 135)? Hélas! les Grecs ont tant à faire pour devenir un peuple agricole! Qu'ils ne se hâtent point d'appeler des Phydias, pour élever des statues d'argent massif à Jupiter olympien; qu'ils bornent leurs vœux au culte modeste de Cérès; qu'ils nous abandonnent les toisons brutes de l'Orient et les vins de Chypre, nous leurs céderons de modestes étoffes, nous aiguiserons le soc de leurs charrues, le fer de leurs baïonnettes: ils ne perdront point au change. Quand au sucre, au café, que nous allons chercher à si grands frais dans le Levant, quant aux cotons que nous offre le Bengale tous ces trésors croîtront désormais à notre portée. Nos Antilles seront dans l'Archipel: le littoral de la Méditerranée, l'Égypte, la Syrie et le Péloponnèse fourniront nos manufactures de coton et de soie. N'est-ce pas en Arabie que croît ce café si recherché sous le nom de Moka? Et la canne à sucre elle-même n'est-elle pas déjà naturalisée sur les rives brûlantes du Nil? Hâtons-nous de faire nos provisions dans notre voisinage: un temps viendra où, d'un bout du monde à l'autre le charbonnier voudra rester maître chez lui.

(p. 136) . . . La Turquie sera-t-elle une province russe ou anglaise? Le commerce de la Méditerranée sera-t-il nul pour tout son littoral, et exclusif pour l'une des deux puissances qui, en se l'arrachant, vont porter le coup le plus funeste à l'indépendance européenne? Telles sont les questions que la politique est appelée à examiner . . . Que dis-je? en ce moment, la question est décidée sans doute, et décidée dans l'intérêt de l'une des deux grandes puissances rivales.

(p. 149) Lorsque les richesses de l'Est arrivaient aux ports du Levant par les caravanes, et que la compagnie turque exerçait un monopole sur les marchandises qui s'exportent actuellement en Angleterre par d'autres voies, l'ambassade de Constantinople était d'une grande importance commerciale. M. Wortley [nommé ambassadeur à la porte, le 5 juin 1716] joignait à sa fonction politique d'ambassadeur celle de consul général au Levant, et jouissait à ces titres d'un double crédit, et d'émoluments considérables.

p. 196—199: [Lettre] A son Altesse Royale la Princesse de Galles. Andrinople, avril, en 1717.

(p. 196) . . . Les ambassadeurs des cours d'Allemagne, et les Anglais qui viennent ici en petit nombre, suivent toujours le Danube jusqu'à Nicopolis; mais nous avons trouvé ce fleuve couvert de glace, et M. Wortley était si zélé pour le service d. S. M., qu'il a mieux aimé partir de suite que de faire son voyage plus commodément.

Nous traversâmes les déserts de la Serbie, presque entièrement couverts de bois, bien que le pays soit naturellement fertile. Les habitants sont industriels, mais l'oppression sous laquelle gémissent les paysans, les a forcés d'abandonner leurs chaumières, et de négliger la culture de leurs champs; ils ont tous été la proie des janissaires, (p. 197) lorsqu'il a plu à ceux-ci de les dépouiller. Cinq-cents janissaires composaient notre garde; et j'avais presque tous les jours des larmes aux yeux, à la vue des vexations qu'ils commettaient dans les pauvres villages où nous passions.

Après sept jours de marche à travers des bois épais nous arrivâmes à Nissa, autrefois la capitale de la Serbie, située dans une belle plaine sur la rivière de Nissava. L'air y est très pur,

et le sol d'une fécondité extraordinaire. On m'assura que les dernières vendanges ont donné une quantité de vin si prodigieuse, qu'on a été obligé, à défaut de tonneaux, de creuser des réservoirs pour le contenir. A peine le peuple s'aperçoit-il de cette abondance; c'est un nouveau sujet digne d'exciter la compassion. Les pauvres gens qui, moyennant un prix fixé, avaient fourni des charriots pour le transport de nos bagages de Belgrade ici, ont tous été renvoyés sans paiement, et ils ne reçurent aucune indemnité, quoique plusieurs de leurs chevaux aient été estropiés, d'autres tués. Ils vinrent autour de la maison, ils pleuraient, s'arrachaient les cheveux et la barbe, de manière à émouvoir le cœur le plus insensible; mais ils n'obtinrent que des coups de bâton que leurs distributeurs soldatesques insolentes. Je ne saurais exprimer à V. A. R. combien je fus affectée de cette scène; je les aurais (p. 198) volontiers payés de mon argent, mais c'eût été seulement enrichir l'aga, qui ne se serait pas fait un scrupule de le leur enlever.

Partis de Nissa, nous fîmes route pendant quatre jours à travers les montagnes, avant d'atteindre Sophia; cette ville est située sur la rivière de Lisca, dans une grande et belle plaine qu'environne une chaîne de montagnes, qui se dessine en amphithéâtre dans l'éloignement. Il est presque impossible de voir un plus beau site; la ville elle-même est très grande et très peuplée; elle renferme des bains chauds extrêmement renommés pour leur vertu médicale. Nous arrivâmes en quatre jours à Philippopolis, après avoir franchi les défilés entre l'Hémus et le Rhodope, montagnes toujours couvertes de neige. Philippopolis est située sur une hauteur au bas de laquelle coule l'Hebre. Elle n'est habitée que par des Grecs. On y trouve d'anciennes églises chrétiennes; les Grecs y ont un évêque; plusieurs des plus riches familles de la Grèce demeurent dans cette ville; mais elles sont obligées de cacher leurs richesses avec le plus grand soin: l'apparence de la pauvreté, malgré, ses inconvénients, est le seul moyen d'y échapper. De là jusqu'à Andrinople le pays est ce qu'il y a de plus beau au monde. (p. 199) Les vignes croissent sans culture sur toutes les collines; le printemps éternel qui règne dans ces contrées, leur donne sans cesse un aspect riant et fleuri. . . .

p. 207—218: [Lettre] A l'Abbé***. Andrinople, avril, a 1717.

(p. 207) Le voyage de Belgrade à Andrinople ne peut être entrepris que par un homme revêtu d'un caractère (p. 208) public. Les bois, les déserts de la Serbie sont le refuge accoutumé des voleurs qui, rassemblés par compagnie de cent cinquante, vont attaquer les passants, en sorte que toute notre garde nous devenait absolument nécessaire, pour traverser avec sécurité ce pays. Les villages y sont si pauvres, qu'on ne peut s'y procurer que par la force les denrées de première nécessité. Toutefois les janissaires, sans aucune pitié pour les misérables habitants, tuaient toute la volaille et tous les moutons qu'ils pouvaient rencontrer; ils ne s'informaient pas même à qui ces troupeaux appartenaient, et les malheureux propriétaires n'osaient réclamer, dans la crainte de subir d'indignes traitements. Ils égorgaient les agneaux qui ne venaient que de naître, les canards, les oies, les dindes, même au moment de l'incubation. Je me suis rappelé avec attendrissement les plaintes harmonieuses de Mélébée sur la perte de son troupeau chéri. C'est encore pis quand les pachas voyagent; ces oppresseurs, non contents d'avoir dévoré tout ce qui était de nature à satisfaire leur appétit et celui de leur nombreuse suite, ont encore l'impudence d'exiger des pauvres paysans ce qu'ils appellent l'argent des dents: c'est une contribution établie pour servir aux pachas de dédommagement des dents qu'ils ont usées en consommant les provisions des villageois (p. 290): ceci est exactement vrai, tout extravagant qu'on doive le trouver. Telle est la corruption naturelle qu'amène un gouvernement militaire . . .

(p. 217) Tous les paysans de la Bulgarie professent la religion chrétienne. Ils n'ont pour habitation que de petites cabanes construites avec de la boue séchée au soleil; et ils les abandonnent pour fuir dans les montagnes, quelques mois avant la marche de l'armée turque, qui les ruinerait entièrement en leur enlevant leurs troupeaux. Cette précaution conserve parmi eux une espèce d'abondance: ils possèdent en commun des champs d'une vaste étendue, où ils ont la liberté de semer tant qu'il leur convient; et ils sont en général bons cultivateurs. J'y bus diverses sortes de vins délicieux. Les femmes portent des colliers de verre, de toutes sortes de couleurs; elles ne sont pas laides, mais leur teint est basané.

(p. 249—254): [Lettre] A Madame S. C. Andrinople, avril 1717.

(p. 249) . . . Il ne serait pas possible à un chrétien, non protégé par un ambassadeur, de vivre en sécurité sous ce gouvernement; ses dangers s'accroîtraient à proportion de sa fortune.

p. 275—286: Lettre A l'Abbé De . . . Mai 1717.

(p. 277) J'ai observé que le plus grand nombre des riches négociants professe le judaïsme. Ils exercent une grande influence dans ce pays, où ils jouissent de plusieurs privilèges,

dont les Turcs sont privés. Les Juifs ont formé en Turquie une république assez considérable, et ils ne sont jugés que d'après leurs propres lois; le commerce est presque tout entier dans leurs mains, parce qu'ils sont très unis entre eux, et parce que les Turcs, naturellement paresseux, manquent d'industrie. Chaque pacha a pour homme d'affaires un Juif, qui est initié dans tous ses secrets. Il ne se conclut pas un marché, on ne reçoit pas un présent, on ne dispose enfin d'aucune marchandise, que par l'entremise des Juifs. Ils sont les médecins, les intendants, les interprètes de tous les grands. Vous jugerez facilement quels avantages les Juifs, qui ne manquent jamais la plus légère occasion de gagner de l'argent, retirent de la confiance qui leur est accordée.

Ils ont trouvé le secret de se rendre tellement nécessaires, qu'ils sont assurés d'être protégés à la cour, quel que soit le ministre en crédit.

(p. 278) . . . Les Juifs pour la plupart possèdent des richesses immenses; mais ils prennent soin de n'établir aucun luxe en public, et se contentent de vivre dans leur intérieur avec magnificence.

(p. 279) La guerre est en général un fardeau pour (p. 280) le peuple; ce fardeau pèse surtout sur les commerçants, car lorsque le Grand-Seigneur commande en personne l'armée, toutes les compagnies de marchands sont obligées de lui faire, dans cette circonstance, un présent proportionné à leur fortune.

Pertusier, Ch.

La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire Ottoman; Par . . . Paris, Ch. Gosselin, 1822. 372 p.

Table des matières :

Partie historique et considérations générales, p. 13; Géographie physique, statistique, économie rurale, p. 63; Caractères, mœurs et usages, p. 91; Du commerce et de l'industrie en Bosnie et dans l'Empire ottoman, p. 109; Du gouvernement et de l'administration, p. 164; Des finances et des impôts, p. 224; La Bosnie considérée sous le point de vue militaire et sous le rapport géographique. Itinéraires dans plusieurs directions, et relation du voyage de l'ambassade française en 1812, depuis Costanitz jusqu'à la frontière de la Roumélie, p. 264; très humbles représentations adressées à sultan Achmet III, p. 358.

(p. 160) Si l'on passe aux côtes occidentales de la mer Noire, on trouvera les riches provinces de la Moldavie et de la Valachie sur la rive gauche du Danube; la Bulgarie et la Roumélie au-delà du fleuve. Plusieurs de leurs productions entrent dans le commerce d'exportation, tels que le sel, les cuirs, le suif, le miel, la cire, les peaux de lapins et de chagrin, le goudron et le tabac. Le riz et les grains de toutes espèces (p. 161) y passent aussi, mais par contrebande. L'Autriche, la Russie, la France et l'Angleterre, surtout les deux premières, entretiennent des relations suivies avec la Valachie et la Moldavie. Constantinople reçoit de ces provinces et de la Roumélie, la majeure partie de son approvisionnement en blé, beurre, miel, cire, volailles, bois de construction et de mâture. Ces productions sont tellement abondantes qu'elles se répandent jusque dans l'Archipel, et s'étendent à plusieurs autres parties de l'empire. Les places de Varna, de Galatz, de Bourgas et de Roudchiouk, sont les principaux marchés de ce commerce important.

Lagarde

Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt; ou Lettres adressées à Jules Griffith: par le comte de . . . , Paris, Treuttel et Würtz, 1824. VIII — 440 p. Avec 1 portait.

(p. 290) V a r n a, Janvier [1812]

. . . Cette ville est grande, mais mal bâtie: située à l'embouchure d'une rivière, sa population est d'environ seize mille habitants, turcs, grecs et arméniens. Elle fournit à Constantinople du grain, de la volaille, du fromage, des oeufs, et on en exporte du vin pour Cherson Sa rade est belle, mais peu sûre. On y compte douze mosquées, et plusieurs églises grecques, dont quelques-unes sont fort belles.

Si l'on peut juger de la fertilité du sol par la modicité du prix des denrées, tu t'en convaincras par ce tarif:

Quatre livres de pain blanc coûtent 3 sous de France.

L'ock de boeuf, équivalant à 40 onces, 4 sous.

L'ock de vin, contenant un peu plus d'une pinte, 1 sou.

La volaille, le poisson de mer et celui d'eau douce, sont dans cette proportion:

Une arraba de bois, équivalant à une de nos voies, 2 fr. 10 sous.

Le sucre, le thé et le café sont également à très bas prix.

(p. 308) K a l a r a c h, Janvier [1812.]

. . . Me voici dans un village nommé l' A r b r e N o i r e, et je ne suis qu'à vingt-cinq lieues de Varna; cependant nous marchons depuis six jours.

(p. 309) . . . Voici une caravane composée de seigneurs et de marchands qui se rendent à Varna.

Daru, P.

Histoire de la République de Venise. Par. . . 3^e éd. Paris, F. Didot, 1826. 8 T.

T. III. p. 248—354: Livre XIX: T a b l e a u d u c o m m e r c e d e s V é n i t i e n s; leurs manufactures; leur marine. Causes locales de la direction des Vénitiens vers le commerce; Privilèges que les Vénitiens obtiennent pour commercer chez leurs voisins; Tendancé de la législation vénitienne à favoriser le commerce; Etat des autres peuples à l'époque où les Vénitiens devinrent un peuple commerçant; Diverses routes qu'a prises successivement le commerce de l'Europe avec l'Asie; Etablissements des Vénitiens dans les pays étrangers; Commerce des esclaves; Commerce des Vénitiens avec l'Europe; Obstacles que la cour de Rome oppose au commerce des Vénitiens avec les mahométans; L'étendue et la situation des possessions de la république favorisaient son commerce; Son système de conduite où elle ne dominait pas; Influence du commerce sur la puissance de la république; Législation commerciale; Envoi périodique de grandes escadres dans les ports principaux; Dans la mer Noire, En Syrie; En Egypte; Ports de l'Océan; Efforts des Vénitiens pour interdire les avantages de la navigation aux étrangers; Leur jalousie contre les Portugais lorsque ceux-ci se furent établis dans les Indes; Causes de l'accroissement du commerce de Venise; Causes de sa décadence; De la banque de Venise; Des monnaies de Venise; Des poids et mesures; Influence du commerce sur l'activité industrielle; Manufactures. Etoffes de soie. Draps et Tissus de coton. Teintures, Cuir. Produits chimiques. Imprimerie. Autres objets. Glaces et verrerie; Stagnation de l'industrie; Répartition des manufactures sur le territoire; Importation et exportation; De la marine des Vénitiens; Progrès de leur puissance navale; Constructions navales; Personnel de la marine; Arsenal de Venise; Difficultés que la nature opposait aux Vénitiens pour la construction des grands vaisseaux.

(p. 253) Les Vénitiens vendaient deux qualités de sel; celui qu'ils fabriquaient eux-mêmes dans leurs lagunes, et qu'ils appelaient sel de Chiozza, et celui qu'ils tiraient des salines de Cervia, de l'Istrie, de la Dalmatie, de la Sicile, des côtes d'Afrique, de la mer Noire et même d'Astrakan. Tous ces sels étrangers étaient compris sous la dénomination de s e l d e m e r o u d'o u t r e - m e r. Les premiers étaient d'une qualité supérieure, et, par conséquent, d'un prix plus élevé.

Les salines de Cervia appartenaient aux Bolognais; les Vénitiens traitèrent avec eux, et, pour se réserver le commerce de tout le sel qui proviendrait de cette origine, ils déterminèrent la quantité qu'il serait permis d'en exploiter; et ils établirent des surveillants sur le lieu même de la fabrication.

(p. 258) Dès le huitième s., le commerce des Vénitiens avec l'Orient était assez important, pour les déterminer à rester dans l'alliance de l'empereur Nicéphore, malgré les menaces de Charlemagne.

(p. 260) La presque île de la Chersonnèse Taurique, située au fond de la mer Noire, fut de tout temps pour les grandes villes de l'Hellespont et des mers de la Grèce, ce que la Sicile était pour Rome, un grenier inépuisable, (p. 261) qui assurait la subsistance de la population. Elle nourrissait Athènes; elle avait payé un tribut annuel de cent quatre-vingt mille mesures de froment à Mithridate, elle avait d'abondantes salines, et fournissait des laines et des pelletteries. Ces objets de première nécessité acquéraient un nouveau prix par le voisinage d'une ville comme Constantinople. Le Vénitien Marc-Pol parle déjà d'un voyage fait sur cette côte, vers le milieu du troisième siècle, par son père.

L'abondance des séquins dans tout l'Orient prouve que les Vénitiens y faisaient un grand commerce, que leur monnaie y jouissait d'une grande confiance, et qu'ils étaient obligés de payer une partie de leurs achats en argent comptant.

(p. 270) Ardents à saisir toutes les branches du commerce de l'Asie et de l'Afrique, les Vénitiens n'étaient pas moins jaloux de transporter eux-mêmes tout ce qui pouvait se vendre ou s'acheter dans les marchés de l'Occident. Les discordes qui régnaient en Europe, la servitude des peuples et le mépris des nobles pour toute profession étrangère aux armes, laissaient un champ libre aux voyageurs vénitiens, qui ne trouvaient pour concurrents que les autres marchands venus de Toscane ou de Gènes.

Mais les désordres de la guerre, l'imperfection de l'administration publique, l'indépendance et la tyrannie des seigneurs multipliaient les dangers sur les routes que le commerce avait à parcourir. C'était une précaution encore plus indispensable en Europe qu'en Asie de voyager par caravanes et avec des escortes. Les avanies y étaient encore plus fréquentes que chez les infidèles. Les seigneurs, non contents d'établir arbitrairement des péages sur leur terres, couraient le pays pour rançonner et piller les riches voyageurs. Il fallait à chaque pas se racheter de la cupidité de ceux dont le donjon gardait un défilé; il fallait leur rendre agréable et profitable l'arrivée des caravanes. Ce fut l'origine de l'usage que les marchands vénitiens conservèrent longtemps, de conduire avec eux des troupes (p. 271) de musiciens, de charlatans, de baladins et d'animaux curieux, pour amuser les grossiers barons qui voulaient bien leur donner asile ou passage.

Malgré la difficulté de parcourir des contrées encore barbares, ces infatigables voyageurs se montraient dans toutes les villes un peu considérables, depuis la source du Danube jusqu'à son embouchure, et sur toute la surface de l'Allemagne et de la France.

(p. 272) Ce vaste commerce que les Vénitiens entretenaient avec les mahométans dans tout l'Orient éprouve une forte opposition de la part de la cour de Rome, qui ne tendait à rien moins qu'à se rendre maîtresse de cette source de richesse et de puissance. Le père Paul Sarpi rapporte avec beaucoup de clarté toute la suite de cette controverse, dans laquelle les intérêts mondains étaient mêlés avec les intérêts spirituels.

La cour de Rome, à l'occasion des Croisades, défendit à tout les chrétiens de porter aux infidèles des armes (p. 273) ou autres munitions de guerre. Les Vénitiens eurent bien de la peine à se soumettre à cette prohibition. Ce fut bien pis lorsqu'en 1307 le pape Clément V l'étendit à tous les objets de commerce quelconques, et défendit, sous peine d'excommunication, d'avoir des relations avec les mahométans, par conséquent de leur porter aucunes marchandises. Comme il jugea que les censures spirituelles pourraient être insuffisantes, pour effrayer les spéculateurs, il y ajouta une amende égale à la valeur des marchandises exportées, laquelle amende devait être perçue au profit de la chambre apostolique.

Le gouvernement vénitien ne se crut pas obligé de tenir la main à l'exécution d'une bulle qui paralysait son commerce; les négociants trouvèrent, dans leur avidité, des arguments pour se rassurer contre les censures de l'église; mais quelques-uns, au moment de mourir, se rappelèrent qu'ils les avaient encourues. Le confesseur leur refusait l'absolution, il fallut faire le calcul de toutes les marchandises qu'ils avaient vendues aux infidèles, et ils se trouvaient débiteurs, envers la chambre apostolique, d'une somme qui excédait leur fortune. L'église voulut bien se contenter de tout ce qu'ils avaient et devint leur héritière; de sorte qu'en moins de quinze ans, la chambre apostolique se trouvait créancière de tous les capitaux du commerce, dans la ville la plus riche de l'univers. Mais il fallait obtenir l'exécution de tous ces testaments signés (p. 274) par des mourants au préjudice de leurs héritiers naturels. Jean XXII, successeur de Clément V, et l'un des pontifes les plus intéressés qui se soient assis dans la chaire de saint Pierre, envoya à Venise, en 1322, deux nonces, avec la mission de recueillir tous les héritages dévolus au Saint-Siège.

Ils avaient ordre d'user de l'excommunication, pour contraindre les héritiers à se dessaisir des successions, et les notaires à représenter les originaux des testaments. En peu de temps, plus de deux cents personnes, parmi lesquelles on comptait des magistrats revêtus des premières dignités de la république, se virent excommuniées.

Le gouvernement, après avoir consulté, avec sa gravité accoutumée, les théologiens de la république, qui désapprouvèrent cet abus du pouvoir spirituel, fit notifier aux nonces de sortir de Venise. Le Saint-Siège, réduit à négocier, se détermina, au bout de deux ans, à révoquer les censures prononcées par ses nonces; mais en même temps il nomma un nouveau commissaire, pour faire exécuter la bulle, et exigea que tous ceux qui avaient été atteints par l'excommunication, le doge seul excepté, comparussent à Avignon, en personne, ou par procureur, pour voir régler la somme dont ils étaient débiteurs envers la chambre apostolique.

L'historien, dont j'abrège le récit, ajoute qu'on ne sait pas positivement quel fut le résultat de cette bulle (p. 275) mais qu'il se trouva des esprits hardis qui avancèrent hautement que ce n'était point un péché de trafiquer avec les infidèles, pourvu qu'on ne leur por-

tât ni armes, ni munitions de guerre. Le pape s'empessa de condamner cette opinion par une nouvelle bulle de 1326, et déclara hérétiques ceux qui la professaient.

Malheureusement pour le pape, il était alors engagé dans un démêlé encore plus important avec l'empereur Louis de Bavière, qui prétendait que sa couronne était indépendante du Saint-Siège. Lean XXII mourut, sans avoir pu parvenir ni à faire plier les Vénitiens, ni à s'accommoder avec eux.

Son successeur, Benoît XII, qui était un esprit moins porté à la violence, réduisit ses prétentions à exiger que ceux qui voudraient trafiquer avec les infidèles, en toute sûreté de conscience, en obtinssent la permission du Saint-Siège.

Ces permissions n'étaient point gratuites, car on calcula que, dans une seule année, elles avaient rapporté à la chambre apostolique neuf mille ducats d'or.

Ce ne fut qu'au commencement du quinzième siècle, que cet usage d'acheter de la cour de Rome la permission de faire légitimer ce qui était auparavant un péché. c'est-à-dire de trafiquer avec les mahométans, tomba en désuétude.

* Mais deux siècles après, Clément VIII imagina un autre règlement pour lever un impôt sur le commerce. Par une bulle de 1595, il défendit à tous les Italiens (p. 276) d'aller trafiquer dans les pays où le culte de la religion catholique ne s'exerçait pas publiquement, à moins qu'ils n'en eussent obtenu la permission du Saint-Office, et qu'ils ne se soumissent à justifier tous les ans de l'observation du devoir pascal; ceux qui se dispensaient de l'une ou de l'autre de ces obligations devaient être traduits à l'inquisition.

Le gouvernement vénitien détourna l'effet de cette bulle, en ajoutant, le 3 septembre 1610, à ses réglemens sur le Saint-Office, un article qui défendait de citer devant l'inquisition les sujets de la république, trafiquant au-delà des monts, et les déclarait justiciables, seulement des tribunaux séculiers.

Telles furent les entreprises de la cur romaine sur le commerce de Venise.

(p. 285) Le commerce n'était pas seulement à Venise la profession de tous les particuliers, il employait aussi la marine de l'Etat. Quoique l'exportation ou l'importation des marchandises occupassent plus de trois mille bâtimens, le gouvernement envoyait tous les ans, dans les ports principaux, des escadres de quatre ou six grosses galères, qui recevaient les marchandises que les particuliers avaient à envoyer ou à faire venir. Cet usage avait pour motif d'exercer la marine militaire, d'en tirer parti pendant la paix, de faire, par cet appareil, respecter le pavillon de Saint-Marc, de fournir des moyens de commerce à ceux qui n'étaient pas en état d'armer des vaisseaux pour leur compte. Mais cette méthode, au lieu de favoriser le commerce, l'aurait frappé de stérilité, si elle eût été conçue dans la vue du monopole. Ces galères ne trafiquaient point pour le compte du gouvernement; on les louait à des spéculateurs pour le voyage, et, probablement par cette raison, le commandement n'en était point donné à des particuliers. Mais ces escadres n'étaient confiées qu'à des marins habiles, que le gouvernement choisissait, et qu'il environnait de beaucoup (p. 286) de considération. Un grand nombre de jeunes nobles s'y embarquaient, pour acquérir l'expérience du commerce de la marine.

Voici quelle était la destination de ces escadres. Celle qui faisait voile vers la mer Noire, se partageait en trois divisions: la première longeait toutes les côtes du Péloponnèse, et allait vendre à Constantinople ce que la Grèce avait à fournir à cette capitale, et les marchandises apportées de Venise: la seconde se dirigeait vers Sinople et Trébizonde, sur la côte méridionale du Pont-Euxin, pour y acheter les productions de l'Asie, arrivées par le Phase: la troisième s'élevait au nord, entrait dans la mer d'Azof, et allait, à l'embouchure du Tanaïs, acheter, dans le port de Caffa ou de Tana, et le poisson qu'on pêchait en grande abondance aux bouches de ce fleuve, et les marchandises et l'Orient, arrivées par la mer Caspienne, le Volga, le Tanaïs, et les divers objets que venaient vendre, sur cette côte, les caravanes de Russes ou de Tartares. Ces deux divisions, à leur retour, approvisionnaient Constantinople de ces divers objets, laissaient une partie de leurs cargaisons dans les ports de la Roumanie, de la Grèce ou de l'Archipel, et venaient déposer, dans les magasins de Venise, ce qui était destiné à la consommation de l'Europe.

Huellmann, K. D.

Staedtewesen des Mittelalters. Von . . . Bonn, bei Adolph Marcus, 1826—1829. 4 Teile.

1. Teil: Kunstfleiß und Handel.

(p. 333) . . . In der großen Verzweigung des Verkehrs, als deren Stamm Constantinopel dargestellt worden, war auch der Warenzug begriffen, der an der Donau auf- und

abwärts veranlaßt wurde, und hinauf reichte bis das Herz von Europa. Die erste handelschaftliche Vermittlung zwischen jener Haptstadt, und dem mittleren, größtenteils auch dem oberen, Donaugebiete, ward bewerkstelligt durch das große Ostgotische Reich, das Theodorich im ersten Drittel des sechsten Jahrhunderts stiftete; denn dasselbe umfaßte unter anderen die Reihe von Ländern an dem genannten Strome herauf: Bulgarien, Servien, Bosnien, Slavonien; ferner das alte Pannonien, Vindelicien und Noricum; auf heutigem deutschen Boden also die, in der Nähe der Donau liegenden, Teile von Österreich, Bayern und Schwaben. Lorch (Lauriacum), nicht weit von dem Einflusse der Ens in die Donau, Regensburg und Augsburg, alte römische Anlagen, wurden frühzeitig Mittelpunkte kaufmännischer Geschäftskreise. Nach dem Ver- (p. 334) falle des Ostgothischen Reichs treten zuerst die Wenden-Slawen um die Mittel-Donau, und ihre damaligen Beherrscher, die Avaren, als Vermittler auf, in deren Händen der Warenaustausch zwischen Constantinopel und dem innern und westlichen Europa während des siebenten und achten Jahrhunderts sich befanden¹; es ist wenigstens die größte Wahrscheinlichkeit, daß der Handel, der viele von den Avaren beschäftigte², da er an dem bewußten Stromgebiete Statt hatte, in den angegebenen Zusammenhang gehört habe. Mit der Zertrümmerung der Avarischen Herrschaft durch die Bulgaren, ging jener Zwischenhandel an die Sieger und neuen Herren über, von denen sich die Nachricht findet, daß sie in Constantinopel selbst Geschäfte gemacht haben³. Sie blieben im Besitz in den beiden folgenden Jahrhunderten, dem neunten und zehnten. Endlich seit dem elften nahmen die Ungarn ihre handelschaftliche Stelle ein. Daß der König Stephan der erste, gestor- (p. 335) ben im Jahre 1038, für eine Kirche seiner Untertanen in jener großen Handelsstadt gesorgt hat⁴, laßt voraussetzen, daß ungarische Handelshäuser daselbst eingerichtet gewesen. Aber der Handelsstand des südlichen Deutschlands, aufgeweckt durch die Kreuzzüge, begnügte sich nicht lange mit der untergeordneten Handelsrolle; er drang vor bis auf den Hauptmarkt. Schon um das Jahr 1140 ward auch für die Deutschen eine Kirche in Constantinopel erbaut⁵.

Unter den Gütern, welche an der Donau herauf kamen, werden urkundlich Indische genannt, als Pfeffer, Galgantwurzel, Ingwer, Gewürznelken, Muskatnüsse, Reisblume (Cymeins); dazu verschiedene Griechische, unter andern Seidenzeuge, Purpurstoffe, Zindel, Priestergewänder, Lorbeerblätter, Safran; auch viele Ungarische, vorzüglich Schlachtvieh, Häute, Pelze, Wachs, Wolle, Wein, Hopfen, Getreide, Kupfer und Zinn. Auf dem Strome hinab gingen Arbeiten des Deutschen und Niederländischen Kunstfleißes: (p. 336) Tuch, Leinwand, Leder, Waffen, Geschirre, Glas, Mühlensteine, Bier und Meth⁶. Haupt-Zollstätte waren auf deutschem Boden Calmünz⁷, im Fürstentum Neuenburg in der Oberpfalz, Stein⁸, zwischen Ens und Wien, und Heimbürg⁹, unterhalb Wiens, an der Ungarischen Grenze. Die Kaufleute von Regensburg und Wien hatten den Handel an dieser Straße in Händen; (p. 337) Ens, zwischen beiden Plätzen gelegen, verhielt sich leidend, nahm eine untergeordnete Stelle ein.

Anfänglich behauptete Regensburg, als große und reiche Märkstadt berühmt, schon seit dem Anfange des elften Jahrhunderts¹⁰, vor Wien den Rang; bis zum Ende des zwölften die

¹ Fredegar chron. c. 48. a. 623.

Caroli M. capit. II. a. 805, c. 7, et III. c. 9.

² Suidas v. Bulgari.

³ Cedrenns, Paris. T. II. p. 596, Venet. p. 467.

Leo grammat. Paris. p. 477, Venet. p. 379.

⁴ Charluitii vita S. Stephani, ap. Schwandtner. scriptt. rer. Hungar. P. II. p. II.

⁵ Conradi III. regis litterae ad Joannem imperatorem, ap. Otton, Frising. de rebus gestis Friderici I, lib. I. c. 23.

⁶ Forma minoris mutae in Stein, a duce Leopoldo (exeunte sec. XII) statuta, ap. Rauch. II. 106 seqq.

Das sint de Reht ze Stain, von der minnern Maut, de man geben soll. In Bruns Beiträgen zu den Deutschen Rechten des Mittelalters S. 336 ff.

Zolltafel bei Rauch I. 209.

Urk. Rudolfs I. v. J. 1278, bei Lambacher, Österreichsches Interregn. p. 157.

Urk. Friedrichs des Schönen, Herzogs von Östr., v. J. 1320, bei Rauch III. 21—26.

Urk. des Königs Bela von Ungarn, v. J. 1260, bei v. Hormayr; Wien usw. I. Urkundenbuch, p. LXXXVII. Es wird unter den, die Donau aufwärts gehenden Waren, P e f f e r genannt.

⁷ Friderici II. regis dipl. a. 1230, ap. Hund. Metrop. Sal. I. 160.

⁸ Die eben angeführten Zolltafeln.

⁹ Das sint di Recht von der Wazzermaut ze Haimburch bei Rauch I. 206 ff.

¹⁰ Conradi II dipl. a. 1030, in (v. Lori) Urkundenbuche der Geschichte des Lechrains, p. 1.

bevölkerteste, wichtigste Stadt von Deutschland¹. Sie vermittelte handelsschäftlich nicht bloß zwischen dem Osten und Westen, also der Donau und dem Rhein, sondern auch zwischen dem Norden und Süden, also zwischen Polen, Preußen und Rußland, auf der einen Seite, und Italien auf der andern.

Kunike, Ad.

Zwei hundert vier und sechzig Donau-Ansichten nach dem Laufe des Donaustromes von seinem Ursprunge bis zu seinem Ausflusse in das Schwarze Meer. Samt einer Donaukarte, herausgegeben von . . . Begleitet mit einer topographisch-historisch-ethnographisch-pittoresken Beschreibung von Dr. Georg Carl Borromäus Romy. Wien, auf Kosten des Herausgebers, 1826. 2 Bde. 1 Karte.

Bd. 2. (p. 39) Die Stadt S i s t o w in Bulgarien. Es folgt am rechten Donauufer die Stadt S i s t o w in Bulgarien, in einer schönen Gegend mit 4000 Häusern und 21 000 Einwohnern, die bedeutenden Handel treiben. Auf einem Hügel sieht man die Ruinen eines alten Kastells. Diese Stadt ist merkwürdig wegen des ihr im Jahre 1791 zwischen dem österreichischen Hofe und der ottomanischen Pforte geschlossenen Friedens.

Festung Ruschtschuk in Bulgarien. Hart am rechten Donauufer liegt die Festung R u s c z u k (spr. Ruschtschuk), auch Orostschuk (auf unserer Donaukarte Ruscuk), eine feste Handelsstadt mit einer großen Zitadelle, bei welcher die zwei Flüsse Ak-Lom und Kara-Lom, nach ihrer Vereinigung miteinander, in die Donau fallen. Von ferne gewährt nicht nur die Zitadelle sondern auch die Stadt selbst einen recht schönen Anblick, weil ihre Häuser auf Anhöhen erbaut sind. Die Stadt ist gros und sehr nahrhaft, denn es gibt in ihr viele Zeug-, Tuch-, Musselin-Manufakturen, Leder- und andere Fabriken, und der Handel mit Saffian und anderen Leder, Wachs, Rauchtabak, gesponnener Baumwolle, Schafwolle, wollenen Zeugen, Musselin usw. ist sehr bedeutend, Sie hat 6000 Häuser und 30 000 Einwohner. Die Einwohner sind, außer Bulgaren, viele Armenier, Griechen, Juden und Türken, welche letzteren den dritten Teil der Einwohner ausmachen. Im Jahre 1773 in dem Kriege zwischen den Russen und Türken eroberte am 22. Mai der russische General Rehbock die bei diesem Orte gelegene türkische Batterie und setzte die Türken in solche Furcht, daß sie die Flucht ergriffen. Nach besiegt Feinde ließ er die Stadt plündern und der Generalmajor Suwarow zwölf große Kanonen in die Donau werfen. Auch wurde damals in der Festung das Pulvermagazin in die Luft gesprengt und das Proviantmagazin verbrannt.

(p. 41) . . . Die Bulgaren sind ein kräftiger Volksstamm, von ansehnlicher Statur und schönem, starken und nervigen Körperbau. Ihre Gesichtsbildung ist die tatarische. Sie treiben Ackerbau und Viehzucht, auch einigen Handel, und sind größtenteils der griechischen Kirche zugetan, ein Teil ist aber (sowie ein Teil der Bosnier) zum Muhamedanismus übergetreten. Ihre Kleidung kommt größtenteils mit der türkischen überein; doch haben die Matrosen, Fischer, Hirten usw. eine für Arbeiten bequemere engere Kleidung. Dr. R o m y.

Pouqueville, F.-C.-H.-L.

Voyage de la Grèce, Par . . . 2ème éd. revue, corrigée et augmentée. Paris, F. Didot, 1826—27. 6 T. Avec cartes, vues et figures.

Table des matières:

T. I. Précis des annales de la seigneurie ou république de Raguse. — Aperçu sur son gouvernement, tel qu'il existait en 1805. — Etendue, division, ports de son territoire, population, marine, commerce, productions, industrie, p. 9—48; Vaivodilik de Pekini. — Genus-sus. — Sangiac d'Elbassan. — Vaivodilik de Cavailha. — Vaivodilik de Dyrrachium. — Ululeus ou Spirnatza. — Sangiac de Tyranna. — Fleuve Lisanus. — Sangiac de Croïa. — Fleuve Matis ou Matia. — Allesso. — Embouchure du Drin-Scodra, p. 385—413.

¹ Vita S. Eberhardi, archiepiscopi Salisburg., a. 1190, ap. Canisium, ed Basnage, T. III. P. II. p. 302.

T. II. Premiers établissements des Français dans l'Epire. — Considérations sommaires sur le commerce de ses diverses provinces, jusque vers la fin su XVIII s. — Précis des événements majeurs qui s'y sont passés, p. 413—435.

T. III. Réception. — Assemblée des notables. — Cérémonies usitées à cette occasion. — Ruines de Célétrum. — Etat moderne de Castoria. — Description de son lac et des environs. — Ichtyographie du Goulianos. — Restes d'Argos — Oresticum près de Crépéni. — Route de Castoria jusqu'au mont Bôras surnommé Baxor et Vitzi. — Opinion sur les Hyperboréens. — Cours du Vardar-Sarigul, ou Erigon. — Route de Castoria à Caïlari. — Ruines de Palaeo-Chori, anciennement Doberus. — Commencement des plaines de l'Emathie p. 1—24; Itinéraire de M. H. Pouqueville, depuis Travnik jusqu'à Guilan, frontière de la Macédoine, p. 138—168; Notice sur Osman Passavan Oglou. — Suite de l'itinéraire depuis Guilan, à travers la Macédoine et le Pinde, jusqu'à Janina. — Note indicative de la marche d'un détachement de canoniers français, depuis Raguse jusqu'à Thäinitza, p. 169—188.

T. IV. Population des provinces grecques décrites dans ce voyage. — Commerce intérieur et extérieur depuis 1790 jusqu'en 1815. — Monnaie. — Marchés. — Foires. — Importation et exportation, p. 248—270; Etat physique des provinces de la Hellade situées en dehors de l'Epire et du Péloponèse. — Culture du tabac, de la garance ou Alyzari. — Grains de diverses espèces. — Météorologie. — Indications sommaires sur les plantes, l'ornithologie, et quelques quadrupèdes, pour servir de renseignements aux voyageurs, p. 270—293.

T. VI. Revenus agricoles de la Morée, p. 250—274; Aperçus historiques sur le commerce des Français dans le Levant. — Origine et état de la marine marchande des Grecs ottomans, p. 274—297.

T. I (p. 14). . . Les colonies commerciales de la république [de Raguse] étaient alors [au XII^e siècle] Seraglio, Novi Bazar, Belgrade, Vidin Bukarest, Andrinople, et ses spéculateurs exploitaient seuls les mines d'or et d'argent qui existent en Bosnie et en Albanie.

(p. 399) La France, qui fut la première en date dans tous les marchés de l'orient, avait un consul établi à Durazzo dès l'année 1640. C'était alors l'échelle principale de la Macédoine; et une lettre du vice-consul Comte, adressée à M. de Pontchartrain, sous la date de 1699, dit qu'il y avait alors cent négociants turcs et grecs dans cette ville¹ qui faisaient des affaires considérables.

(p. 400) L'anarchie qui désola la haute Albanie en 1700, avait anéanti Durazzo, lorsque la France, qui voulait entretenir des correspondances avec les insurgés de la Hongrie et Constantinople, y accrédita un agent. Le coup fatal était porté à cette ville. On voit, dit le consul Isnard, dans une lettre du 2 octobre 1716, „par ses vieilles murailles que Durazzo dut être une très grande ville; mais à présent elle est réduite si petite, que le nombre de ses habitants n'arrive pas à deux cents. Le pays est pauvre et inculte, l'air empestiféré, et cette échelle n'est intéressante que comme lieu de transit des marchandises venant des provinces voisines“. On peut inférer par ce qui existe qu'elle s'était relevée dans ces derniers temps, mais c'est toujours le séjour des fièvres, que les missionnaires de la propagande seule bravent pour se rendre dans les missions latines de la haute Albanie, que nous ferons connaître dans une autre partie de ce voyage.

T. II (p. 413) La France la première puissance de l'Occident qui ait ouvert des rapports avec le Levant depuis la prise de Constantinople par les Turcs.² Elle avait (p. 414) depuis longtemps des ambassadeurs, accrédités auprès des sultans, des consuls en Syrie et en Egypte, avant que les vues de ses armateurs se portassent vers l'Epire. La barbarie de ses peuplades belliqueuses, la jalousie des Vénitiens, maîtres des îles Ioniennes et de plusieurs places située sur le continent de la Hellade, semblaient en écarter toute autre nation que les marchands

¹ Ces marchands, qui avaient des maisons de commerce dans les colonies es valaques du Pinde, à Scutari, Elbassan, Voscopolis, Chatista, Janina et Salonique, chargeaient annuellement pour Venise:

Cire	3000 quintaux
Laine fine	15 000 idem
Soie	30 balles
Des cordouans, des peaux de boeufs et de buffles; ils recevaient en retour des draps à l'usage du pays	15 000 pièces
Londrins, seconde qualité	300 idem
Etoffes de soie et diverses merceries.	6 caisses

On pouvait y charger en blé, orge, avoine, maïs, sorgo (p. 400) et mil, de soixante à cent bâtimens, malgré toutes les défenses de la Porte.

² V. le chapitre du commerce de la Grèce en générale au liv. XI de ce Voyage.

protégés par le pavillon de saint Marc. Mais le négoce et la fortune des peuples ont leurs variations. Si tout avait change dans l'Orient depuis l'apparition des Barbares sortis des forêts du Caucase, tout y devait changer encore, et Venise était destinée à s'éteindre au fond des lagunes d'où elle était sortie pour exploiter le commerce du Levant.

Après de longs tâtonnements, le commerce français parvint à établir, vers l'année 1695, ce qu'on appelait alors un viceconsul marchand, au port de Sayadèz, situé vis-à-vis de Corfu. On lit dans une lettre de Garnier fixé dans cette échelle que ce fut pour la première fois qu'un agent commercial pénétra jusqu'à Janina. . . (p. 415) Garnier étant mort fut remplacé, non à Sayadez, mais à l'Arta, par un nommé Pelissier, auquel succéda, en 1705, le sieur Dubroca.

(p. 416) Une longue étude des dossiers des consuls de France en Epire qui nous précédèrent dans cette province, et des documents positifs recueillis sur les lieux, nous ont démontré qu'on achetait à Janina six mille quintaux de cire, provenant de la Valachie, de la Moldavie et de la Bosnie, d'où elle était apportée, ainsi que cela se pratique encore, par des caravanes. Le temps propre à l'accapement était en janvier, février: il n'y avait alors à ajouter que 3 p. % de douanes et la commission.

(p. 418) Liés d'intérêt avec les MégaloVLachites, nos négociants commencèrent à fréquenter les foires de Moscolouri et d'Allassona. Ils y faisaient au début des affaires qui s'élevaient à 2 000 000 de vente par des retours en cotons et en soies, lorsque l'Angleterre établit un vice-consul à Larisse en 1706.

(p. 420) . . . le consul Isnard, mort en 1717, fut le dernier agent que la France ait entretenu dans la Haute-Albanie, où l'Espagne nous remplaça afin de soutenir les missions catholiques, que nous ferons connaître dans une autre partie de ce voyage.

T. III (p. 12) . . . De ce point [de Photinitza], en longeant le rivage, on arrive¹ à Mavrovo, bourg de cent cinquante maisons, auprès duquel il se tient (le 25 septembre, v. s.) une foire annuelle appelée P a n é g y r i - D o b é r i. Les habitants racontent que cette assemblée, qui avait lieu autrefois à Cosmopolis, a été transférée dans la vallée de Castoria à l'époque où cette ville fut érigée en métropole ecclésiastique, renseignement qui ne permet de fixer la date de cette translation qu'au IX^e s. Mais quelle était cette ville appelée Cosmopolis, et d'où venait le nom donné à (p. 13) cette foire? Ces deux circonstances me firent supçonner que je ne devais pas être éloigné de l'antique Doberus.

Les marchands de la Bosnie orientale, de la haute Albanie, de la Dassarétie, de la Thessalie, de l'Epire et de la Macédoine, qui ont tenu la foire de Stronga près d'Ochrida, terminent par celle de Doberi, l'année commerciale de la Romélie, qui s'ouvre au printemps à Mavronoros dans la Stymphalide, non loins de Gréveno. Cette marche du commerce, qui remonte peut-être aux temps anciens, me donnant, au lieu de ruines, une tradition particulière, je m'appliquai à suivre ce fil, afin de retrouver les villes anciennes.

(p. 153) Jeni-Bazard, capitale de la Rascie, possédait autrefois une église métropolitaine suffragants de Raguse, qui avait été bâtie par Esè le Macédonien². C'est à sa situation qu'est dû son nom de marché neuf, parce qu'elle est l'entrepôt de la Bosnie, de la Serbie, de l'Albanie et de la Hongrie. Les marchands de ces différentes provinces s'y réunissent annuellement vers la fin de septembre, et il s'y tien une foire d'un mois, dont la clôture a lieu le jour de la fête de Saint- Démétrius.

(p. 175) La ville [de Coumanova], qui consiste en trois cents maisons, était alors commandée par Mahmoud bey, lieutenant du Romily-Valicy. On me dit que les habitants, qui sont propriétaires de nombreux troupeaux,³ exportent leurs laines à Salonique, et vendent l'excédant de leur bétail aux bouchers de Sophia et d'Andrinople

(p. 179) Tchiouperli, que les Turcs prononcent Kuprulu (le pont), située près de l'emplacement de Bylazora, est une ville de deux mille maisons bâties en amphithéâtre au penchant des deux rives de l'Axius, qui divise la Macédoine du Nord au midi. Comme je n'étais pas dans une position favorable à rechercher les antiquités, je dus me contenter d'apprendre que cette place est le point central des routes du commerce de la Bosnie (p. 180), de la haute Albanie⁴

¹ De Clandropina à Photinitzia E. et O., deux milles; de Photinitza, après avoir doublé un coteau, une demi-lieue S. S. E., Listitza, cinquante familles bulgares et turques; de Listitza à Mavrovo, S. S. E., une demi-lieue.

² Luccar. Ann. Raus. lib. I, p. 26.

³ Ces pâturages sont ceux dont il est fait mention dans l'Anthologie, lib. VI, épigr. 22. Suid.

⁴ Route des caravanes entre Salonique et Scutari d'Albanie.

	Lieux de 20 au degré
De Salonique à Kelkétz	9
De Kelkétz à Doiran	6

(p. 161) Itinéraire entre Constantinople et Pristina

Noms des villes, bourgs et villages	Désignation des lieux de passage	Etat des chemins	Distances en heures de route de 20 au deg.	Menzilshanès ou postes aux chevaux
Constantinople	capitale	plaines, collines		} Il n'y a point de postes entre Constantinople et Andri-anople; on loue des chevaux à chaque halte
Kuchuk-tchémedjé	bourg	idem	3 ¹ / ₂	
Tchifflick	palanque	idem	2 ¹ / ₂	
Buoiuk-tchémedjé	bourg	plaines	2	
Coumbourgas	idem	idem	2	
Buhados	idem	idem	2	
Sylivri	ville	plaine et côteaux	4 ¹ / ₂	
Geûtnetleû	bourg	plaine	3 ¹ / ₂	
Tchiorlu	ville	idem	6	
Karastoran	bourg	idem	4	
Burgas	idem	idem	4	
Eski-baba	idem	idem	6	
Capsa	idem	chemin entre collines	4	
Andrinople	ville	plaines	6 ¹ / ₂	
Moustaï pacha	bourg	idem	2 ¹ / ₂	
Hebidjé	palanque	idem	3 ¹ / ₂	} M. H.
Hacnaouli	bourg	idem	4 ¹ / ₂	
Uzum-Giova	ville	idem	3	
Semisché	palanque	idem	9	M. H.
Papezi	bourg	idem	5	
Philippopolis	ville	idem	6	M. H.
Tatar-Bazardžick	idem	idem	9	M. H.
Bagna	village	4	M. H.
Samakow	ville	plaine et montagnes	8	
Dubnica	bourg	montagnes et vallons	6	M. H.
Kjustendil	ville	vallées, montagnes	6	M. H.
Egridéré Palanca	village	montagnes, mauvaise route	12	M. H.
Coumanova	ville	route entre montagnes	6	M. H.
Uskioup	idem	montagnes, chemin de vingt pas percé dans le roc	6	M. H.
Katchukique	palanque	pays dangereux	12	
Pristina		

Total des heures de poste entre Constantinople et Pristina 153 h.

et des provinces situées à l'orient de l'Axius. Ce fut là tout ce que je pus savoir; et comme les chevaux me furent fournis dès le soir, je partis vers minuit.

(p. 181) . . . Le soleil venait de se lever quand nous partîmes du han Babouna, d'où nous fîmes cinq lieues entre des montagnes tour-à-tour cultivées et couvertes d'arbres. Nous descendîmes de là pendant une demi-heure, et nous marchâmes ensuite l'espace d'un mille et demi, dans une vaste et riche plaine pour arriver à Prélépé².

De Doïran à Stroumdgia12
De Stroumdgia à Stip	8
De Stip à Kuprulu, ou Tchiouperli18
De Kuprulu à Shiup10
De Shiup à Calcandéren	8
De Calcandéren à Prisrendi10
De Prisrendi, pendant trois jours dans un désert, jusqu' à Scutari34

Total des lieues 115

¹ Itinéraire des caravanes traversant de Scutari en Albanie, par Monastir et Prélépé jusqu'à Salonique.

Cette ville, citée parmi les évêchés suffragants d'Achrida, qui se rapporte assez bien à la position que Danville appelle *ad praesidium*, et dont il est souvent fait mention par les historiens du Bas-Empire sous le nom (p. 182) de *Prilapussoppidum*¹, présente un aspect délabré, quoique sa population soit évaluée de mille à onze cent familles mahométanes et chrétiennes. Malgré son peu d'apparence, on y fait un commerce considérable en grains, laines, moutons; et la foire qui s'y tient annuellement est une des plus considérables de la Romélie. C'est en remontant au nord-ouest qu'on découvre une ville ruinée appelée *Marcocrale-Palancra*, construite à l'extrémité des défilés du mont Balathista. On avait autrefois découvert une mine d'argent aux environs, mais le peu de profit qu'on en retirait l'a fait abandonner. Il n'en est pas de même des rivières, que les Zingari exploitent, et surtout celle de Tifiche, où ils ramassent un sable aurifère qu'ils vendent secrètement aux Juifs.

(p. 183) . . . Monastir, qui compte quinze mille habitants, chrétiens, turcs et juifs, est traversé par une rivière appelée Péristéra, dont la source principale existe dans le mont Dovletgic. C'est sur les bords de cet affluent du Vardar, en remontant au nord-ouest, qu'on découvrirait l'emplacement de *Stobi*², d'où les modernes ont probablement dérivé le surnom de Bitolia, qu'ils donnent à Manastir, qui est la capitale moderne de la Macédoine cisaxienne. Le blé, le maïs et les autres grains sont toujours à des prix très bas dans le marché de cette ville, à cause de la difficulté des débouchés, mais l'on en exporte une grande quantité de laines, de cotons, de peaux d'agneaux, de buffles et on y fait des remontes de chevaux, qui passent, par le moyen des caravanes, en Hongrie.

(p. 185) Nous marchâmes, comme le jour précédent, à travers les riches plaines de la Romélie, ayant en vue, pendant six lieues, des villages épars sur des monticules, et des herbages couverts de bêtes aumailles, qui s'étendent jusqu'à *Foroun*, ou Florina. Audessous de cette ville, qui doit être peu éloignée de l'ancienne *Scurium*, coule une rivière qui tarit en été; le pays et les coteaux voisins abondent en blé, vins et cotons. Quoique la population ne soit que de sept cents familles chrétiennes et mahométanes, son bazar est un des plus fréquentés de la province. Chaque dimanche, on y voit arriver des caravanes de *Castoria*, de *Monastir*, de *Chatista* et de *Cojani*. Ce commerce fait que le *cadi* et l'*aïan* sont fort riches, tant à cause des droits qu'ils perçoivent sur les marchandises, que des avanies dont ils savent tirer un parti lucratif.

T. IV. (p. 253) L'altération dans la monnaie du Grand Seigneur avait été remarquée il y a plus d'un siècle³. La piastre turque, sous le règne de Louis XIV, était égale à l'écu de France au soleil⁴; durant la régence, elle fut cotée à cinq francs; en 1775, à trois livres deux sous, et elle se soutint à ce taux tant que vécut sultan *Abdulhamid*. Pendant le règne de *Sélim III*, elle subit une altération de moitié, ce qui n'empêcha pas de la compter à nos malheureux prisonniers de guerre à deux francs et quatre sous, quoiqu'elle ne passât dans le commerce que pour trente-deux sous. Enfin, cette piastre avilie est maintenant descendue à quatre-vingt-dix centimes dans le cours du change, où elle gagne (p. 254) encore, puisqu'elle ne renferme pas plus de soixante centimes d'argent fin; et le tableau suivant peut servir de base pour comparer ce qu'elle était en 1800, et ce qu'elle est en 1819, avec les espèces étrangères reçues dans le commerce.

	Lieues de 20 au degré
De Scutari à Elbassan	18
D'Elbassan à Monastir	16
De Monastir à Prélépé	8
De Prélépé à Cafadar	8
De Cafadar à Dêmîr-Capi	
De Dêmîr-Capi à Coumlé-Keu	10
De Coumlé-Keu à Avret-Hissar	12
D'Avret-Hissar à Salonique	12
Total des lieues	92

¹ Gott. Stritt. *Servic. c. VI, § 67. Oriens. Christian. t. II, p. 283, 284.*

² *Tit.-Liv., lib. XL, c. 21.*

³ *Duvigau [sic. Duvignau, L'Etat présent de la Puissance Ottomane] p. 142, 143, 144. Paris, 1687.*

⁴ Au temps de *Thevet* 100 aspres ou 33 paras valaient 4 livres 5 sols de France, ce qui portait la piastre turque de 40 paras à 5 livres 6 sols environ. La piastre turque est maintenant fixée (1826) à 40 centimes.

Tableau comparatif du cours des espèces étrangères en Turquie dans les années 1800 et 1819

Indication des différentes espèces étrangères	Francs		Valeurs en espèces turques, en 1800		Valeurs en espèces turques en 1819	
	Francs	Centimes	piastres turques	paras	piastres turques	paras
Talari de Marie-Thérèse	5	25	3	12	6	
Talari d'Espagne	5	30	3	13	6	10
Idem de Saxe	5		3	5	5	25
Idem de Venise	5	3	3	8	5	30
Sequin d'or vénitien	12	10	7		14	
Idem de Hollande	11	95	6	30	13	30
Double d'Espagne	83	75	50		91	

Il résulte du bas prix de la piastre¹, qu'on traite (p. 255) les affaires au jour le jour, comme dans un marché livré à l'agiotage. La misère augmente au milieu du prix croissant de chaque chose, et quoique la journée de travail ait plus que doublé depuis 1800, le laboureur et l'artisan n'ont pu atteindre la progression croissante du prix des denrées de première nécessité².

Si on prend encore une fois pour terme de comparaison la première année de notre siècle et celle de 1819, on saura qu'à l'une de ces époques, l'oque de pain se vendait dans la Romélie à raison de quatre paras, équivalents alors à dix-huit centimes, tandis que la même quantité se paie actuellement vingt-quatre paras, ou quarante-sept centimes et demi. Ainsi la nourriture principale de l'homme, le pain, qui est presque le seul aliment du laboureur, a plus que doublé (p. 256) de prix, tandis que son salaire n'a augmenté que d'un quart. En appliquant, sur ce pied, la même échelle de proportion aux prix des autres denrées de première nécessité et aux habillements, on verra que la condition du peuple a empiré.

Que ceux qui ne voient dans les prolétaires que des instruments destinés à subvenir aux besoins des grands, me pardonnent de déplorer encore une fois le sort des chrétiens. L'accusation que je porte contre l'aristocratie militaire des Turcs est, comme je le sens, trop intimement liée à la cause du despotisme, pour que mes observations le fassent dévier de sa marche. Mais plus le mal est grand, et plus la voix du philanthrope doit s'élever contre les vices des oppresseurs.

(p. 258) . . . Il est arrivé enfin, comme on l'observe depuis un demi-siècle, que la Turquie d'Europe ne fournit plus à l'exportation qu'une (p. 250) quantité peu considérable de denrées céréales maigres et de mauvaise qualité. Les provinces naguère les plus fertiles sont exposées à la disette, et le grenier d'abondance de Constantinople, qui était la Thrace, a passé, avec ses vieux cultivateurs, dans les s t e p s d'Odessa, ville que le génie de M. le duc de Richelieu, avait élevée au rang des premiers comptoirs de l'Europe.³

¹ L'espèce de monnaie appelée aspre était commune aux Français (car nous disons encore s i x b l a n c s) ainci qu'aux Grecs, et c'est le premier nominateur de la monnaie turque. Trois aspres ou b l a n c s font un para; quarante paras, une piastre a s l a n i q u e, du lion.

On se sert, dans le commerce, de la piastre izelote, qui est (p. 225) une monnaie de convention, comme la bourse, ou somme de cinq cents grosses piastres. Cette dernière manière de compter vient encore des Grecs, comme il paraît d'après une lettre de l'empereur Constantin à Cécilien, évêque de Carthage, rapportée par Eusèbe et Nicéphore, par laquelle il est enjoint au trésorier général d'Afrique de payer à Cécilien 300 f o l l e s o u b o u r s e s, suivant la traduction de Fleury, qui évalue le f o l l i s à 250 deniers d'argent, ou 500 liv. tournois.

² Les poids turcs sont la drachme, et l'oque, composée de 400 drachmes=2 liv.+4 gros, + 4 grains, poids de marc. Leurs mesures de longueur, dans le commerce, sont le pic ordinaire de deux pieds grecs, ou 22 pouces + 8 lignes de notre pied-de-roi. Pour l'arpentage des terres, ils emploient le stremma, qui est de quarante pas carrés. Dans le toisé, et pour la sonde des navigateurs, on compte par orgye de 6 pieds grecs, qu'on partage en 12 spithames de 6 doigts, dont chacun est égal à 6 grains deriz, qui se subdivisent en 6 crins de cheval, comme dans la mesure Hacémique.

³ Je n'apprends rien de nouveau à personne, en disant que M. le duc de Richelieu peut être regardé comme le fondateur d'Odessa.

(p. 264) La classe des artisans est aussi peu protégée que celle des laboureurs. Les forgerons, les charpentiers, et tous ceux qui exercent des arts mécaniques, qu'un gouvernement sage ne peut trop encourager, semblent cependant avoir fixé l'attention des anciens conquérants, si on en juge au premier coup-d'oeil, d'après leurs statuts. Chaque profession, divisée en corps de métier, comme on le voit dans le traité de l'administration de l'Empire par Constantin Porphyrogénète, fut maintenue par les Turcs dans ses titres. Les marchands conservèrent (p. 256) leur maire qui prit le nom de *b a z i r i a n - b a c h i*; les tailleurs leur *t e r z i - b a c h i*; mais ce ne furent plus que des dénominations sans réalité. On laissa à chacun le droit d'exercer le métier qu'il voulait; mais au lieu de parvenir à la maîtrise par l'apprentissage, elle devint entre les mains du gouvernement un instrument applicable à ses vues, et étranger au bien-être des corporations.

Les titres de chef de marchands, ou de tout autre métier, furent l'apanage exclusif de la caste conquérante, placée par le droit inique de la guerre au-dessus d'une roture asservie composée de chrétiens. Non contents de ce partage, les Turcs se réservèrent le droit exclusif de certaines professions. En même temps il fut ordonné, pour conserver la suprématie du vainqueur que les mahométans seuls seraient les chefs de toutes les jurandes et maîtrises, non pour favoriser l'industrie, mais dans le but de tenir un surveillant à la tête de chaque classe d'ouvriers. Par ce moyen les artisans furent divisés en corps de réserve tenus à la disposition du gouvernement, et le découragement qui flétrissait l'agriculture étendit bientôt son influence sur les travaux particuliers. Certains d'être mal payés, ou craignant de ne pas l'être du tout, les artisans et les manoeuvres travaillèrent d'après leurs routines, comme par corvée, de manière à se rédimmer des avanies et des appréciations arbitraires de la taxe ou du *m a x i m u m*, qui se reproduisent aussi périodiquement en Turquie que le fléau de la peste. Comme l'apprentissage négligé fut, bientôt après, suivi du défaut de division dans le travail, chaque individu exécuta toutes les parties de son ouvrage, et les choses qui étaient déjà sur un mauvais (p. 266) pied ne firent qu'empirer. Les bateaux furent fabriqués par des calfats, et les maisons, bâties à la hâte, se trouvèrent construites de toutes pièces des hommes qui devinrent à la fois architectes, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, décorateurs et serruriers. Enfin les arts déclinerent, ils finirent par tomber aussi bas que la monnaie du prince, et ils s'anéantiraient si une espèce de force vitale ne luttait contre l'action du despotisme.

Le commerce, dans lequel on chercha de tout temps les commodités plutôt que les nécessités de la vie, s'est maintenu seul à peu-près sur le pied où il était quand les vaisseaux de Tyr et les caravanes qui parcourent de toute antiquité les déserts, versaient les produits étrangers dans le port de l'Orient à demi barbare. Comme aux temps anciens, si un autre Platon ne trafiquait plus avec l'Égypte afin de s'instruire, la navigation soutient cependant la civilisation des Grecs au-dessus du niveau de la barbarie. Les insulaires qui fréquentent les échelles de Marseille et d'Odessa; les Calaritotes établis dans la plupart des ports de la Méditerranée, sont les intermédiaires des connaissances qu'ils reportent dans leur patrie, et le négoce qu'ils font restaurera peut-être celui qui déserte chaque jour les marchés publics de la Grèce, dont il me reste à parler.¹

Les anciens, en appelant les peuples aux fêtes d'Olympie, (p. 267) de l'Isthme, de Némée, de Nicopolis et de Thermus, unissaient à leurs solennités² l'exposition des produits des arts³ et les intérêts du commerce.⁴ Les Romains, après avoir subjugué les Grecs, substituèrent à ces brillantes panégyries condamnées par le christianisme, les foires que Servius Tullius avait instituées, dont un édit rendu par Valens dans les temps postérieurs fixa l'ordre et la distribution dans l'étendue de l'Empire d'Orient.⁵ Les révolutions avaient respecté ces institutions, et les Turcs, qui les trouvèrent établies, les maintinrent assez religieusement pour permettre aux peuples de langues différentes répandus dans leur vaste empire, de se voir et de communiquer ensemble à des époques déterminées. Ainsi les Illyriens vendent encore chaque année des armes, des lames de poignards, et de la coutellerie qu'ils tirent des fabriques de Gasco et de Fochia, aux panégyries de la Macédoine. Les Hyperboréens de Baxor, dont les ancêtres envoyaient des présents à Délos; les Bosniaques, successeurs des Triballes; les peuplades de Cal-

¹ Je continue à prévenir le lecteur que ces considérations sont écrites bien antérieurement à l'insurrection de la Grèce qui n'a surpris que les hommes d'Etat accoutumés à vivre au jour le jour.

² Cic. Tuscul., lib. V, c. 3.

³ Polyb., lib. V, cité par Huet, Histoire du commerce et de la navigation des Anciens, p. 77.

⁴ Lucian, In Herodot., t. I, c. 4, p. 834.

⁵ Les premiers Césars référèrent, pour l'ordre et la durée de ces foires, aux consuls, jusqu'à Valens, qui rendit un édit à ce sujet. (V. Cod., lib. IV, tit. 60, leg. unic.)

candôren, descendants farouches des Tavasbars, y exposent des laines de leurs troupeaux, les peaux de cerfs et d'ours, produit de leur chasse, à côté des riches marchandises tirées des bazards d'Andrinople et de Salonique. On y voit des Epirotes de Janina avec leurs boutiques de selleries, (p. 268) et les pistolets montés en argent à l'usage des Schypetars; les Valaques avec leurs capes; les Thessaliens, fiers des produits des fabriques de Tournovo, et riches de la soie de la Magnésie; des marchands forains avec des pelleteries de Moscou, des mousslines de Carnate, et des cachemires de l'Inde. D'autres y apportent des cafés de l'Hièmen, des riz d'Egypte, des peaux de lions et de panthères des déserts de l'Afrique; enfin des esclaves de Darfour, conduits par des négriers (qu'on ne fera jamais renoncer à la traite), arrivent chaque année à ces réunions, qui, moins considérables qu'autrefois, se reproduisent cependant encore dans l'ordre suivant:

Indication des panégyries ou foires	Epoque de leur ouverture, suivant l'ancien calendrier	Temps de leur durée	Nom des provinces dans lesquelles elles ont lieu
Strongia	février 29	15 jours	Illyrie Macédonienne
Prélépé	avril 30	25	Macédoine Cisaxienne
Moscoulourl	mai 20	15	Thessalie
Nicopolis	a l'Ascension	3	Epire
Mavronoros	juillet 30	15	Macédoine Cisaxienne
Zertoun	août 1	8	Thessalie
Pogoniani	août 15	15	Epire (Janina)
Vrachôrl	septembre 8	8	Etoile (Thermopyles)
Pharsale	septembre 15	8	Thessalie
Mavrôvo	novembre 29	20	Macédoine Cisaxienne

(p. 272) Le tabac, plante importée de l'Amérique dans l'ancien continent, fut introduite sous le règne de Henri de Valois, roi de Pologne, en Turquie, par deux négociants français, qui en semèrent les premiers plants aux environs de Thessalonique, d'où il ne tarda pas à être transporté sur la rive gauche de l'Axius ou Vardar. C'est maintenant aux environs de Lémidgé qu'on cultive les deux variétés de cette plante connues sous la désignation de *Nicotiana latifolia* et de *Nicotiana rustica*.

T. VI. (p. 274) Le savant Huet, évêque d'Avranches, qui nous a laissé un ouvrage sur le commerce des anciens, ne dit presque rien de celui que Marseille entretient de tout temps dans l'Orient, et que les Français y font depuis le sixième.

(p. 276) ... Ces entreprises de nos armateurs, qui remontent à la première race de nos rois, furent un moment entravées lorsque Omar, vicaire de Mahomet, s'empara de Jérusalem. Mais après les orages inséparables d'une invasion, le commerce reprit son cours; et les pèlerins, tout en visitant les lieux saints ainsi que les solitaires de la Thébaïde,¹ étendaient nos relations commerciales. On avait obtenu des tarifs pour les douanes, des lieux de sûreté sous le patronage des vicomtes ou consuls; et ce fut à la violation de ces pactes par les Sarrazins que fut due en grande partie l'idée des *croisades*. En lisant attentivement les chroniques du temps, on est convaincu que ces *saintes ligue*s avaient autant pour objet le rétablissement de la *foire* de Jérusalem² que la délivrance du saint tombeau, chantée par le Tasse; et finalement, que ce ne fut pas un zèle purement religieux qui enflamma tout-à-coup les chrétiens du onzième siècle, pour entreprendre la conquête de la Palestine.

¹ V. Vitae patrum.

² Les actes de SS. de l'ordre de saint Benoît contiennent la relation du voyage de saint Arculf, telle qu'il la dicta à saint Adamnon, ou il est parlé de la foire qui se tenait à Jérusalem le 15 septembre dans les termes suivants: *Diversarum gentium undique prope innumera multitudo XV die septembris anniversario more, in Hierosolymis convenire solet ad commercia mutuis conditionibus et emptionibus peragenda. Saint Arculf vivait vers l'an 705.*

Stein, Chr. G. D.

Handbuch der Geografie und Statistik nach den neuesten Ansichten fuer die gebildeten Staende, Gymnasien und Schulen von . . . 3. Band. 5. vermehrte und verbesserte Aufl. Leipzig, J. C. Hinrichssche Buchhandlung, 1826, IV—863 — LXXVII p.

p. 168—241: Das türkische Reich.

(p. 187) *Manufakturen* überlassen die Osmanen meistens christlichen und jüdischen Einwonern, und suchen für sich lieber Hof-, Kirchen-, Armee- und bürgerliche Ämter. Ungeachtet des Reichthums an rohen Stoffen findet man nur Fabriken in Tuch und anderen Wollzeugen (macedonische Abats, Kaputröcke von Zagora, Wollgürtel von Helle, Kamlotte von Angora wozu aber auch das Haar der Angoraziege genommen wird), Seide (besonders zu Brussa, Mardin, Bagdad, Haleb, Konstantinopel, Saloniki, auf Saki), Baumwolle (vorzüglich zu Turnowo, wo die schönen Aladjitas aus Seide und Baumwolle gewebt werden, Saloniki, Karaveria, Seres, Konstantinopel, Silistra, Haleb, Damascus, Mossul, Guselhissar, Diarbekir, Ismir, Manissa; Segeltuch aus Baumwolle zu Maida), Leinwand (zu Brussa, Trabes unt), Teppiche (zu Brussa, Karahissar, Bergamah, Haleb, Damascus, Saloniki), Leder (der rote Safian von Diarbekir, Orfa und Kuskin, der himmelblaue von Konia, der gelbe von Kaiserie); Corduan in Diarbekir und Konia; Sattel in Aintab; Pferdezüane (in Hille), Glas, Seifensied, Färber, (die vorzüglichsten Türkischgarnfabr. sind in Thessalien, besonders in dem berühmten Tal Tempe am Ossa, auch in Ambelakia, Jenischeer und Tirhala), Opium, Faience und irdene Geschirre, Pfeifenköpfe von Meerschäum und Pipak, Tause aus Dattelfasern und Schilf, Salmiak, Pulverf., etwas Schiffbau, Tabak-, Segeltuch-, Chagrin-, Metall-, besonders Stahl- (damascener Klingen) und Kupferf. wenig Werkstätten; Stickereien, Uhrf., Silberarbeiten etc. Das türkische Industriegemälde läßt sich füglich nach den 4 Hauptnationen ordnen; Türken allein sind Glaser, Gerber, Seiltänzer, Hufschmiede, Buchbinder, Kupferstecher, Seiler, Sattler, Kistenmacher, Dentisten, Anstreicher und Deckenstopfer; Griechen allein: Pelz- und Schnupftabakhändler, Destillateurs und Weinschenker; Armenier fast allein: Goldschmiede und Juwelenhändler; Juden allein: Mäkler, Taxatoren und Taschenspieler; Türken und Griechen: Kaffeewirte und Lautenmacher; Türken und Armenier: Müller, Bäcker, Tischler, Schuster, Drechler, Schlosser, Kupfer- und Waffenschmiede, Marmorhauer und Wasserträger; Türken und Juden: Seidenspinner, Konditoren, Apotheker und Scherbetschenken; Griechen und Armenier: Architekten und Färber; (p. 188) Armenier und Juden: von allen 4 Nationen: Fischer, Fuhrleute, Rauchtobakhändler, Droguisten, Ärzte und Wundärzte.

Der *Land- und Seehandel* ist sehr wichtig; die meisten Geschäfte sind in den Händen der Griechen (deren Marine 1813. 615 Schiffe mit 5878 Kanonen und 17 526 Matrosen zählte; Hydra hatte 120 Fahrzeuge von 3—400 Tonnen, Spezzia 60), Armenier, Arnauten und Juden; denn die Osmanen sind keine Handelsleute. Von den anderen europäischen Staaten betreiben besonders Engländer, Niederländer, Franzosen, Sardiner etc. den Handel nach der Levante; die Engländer haben 3/5, die Franzosen 1/5, die Niederländer und Oesterreicher jede 1/10 des Ganzen in Händen. *Exporten*: Vieh, besonders Pferde, Rindvieh, Schweine, Häute, Felle, Wolle, Getreide, Wein (Cyper- und Chierwein), Tabak, Baumöl, Korinthen und Rosinen, Mandeln, Datteln, Mastix, Feigen u. a. Früchte, Galläpfel, Knoppfern, Honig, Wachs, rohe und gesponnene Seide, Kamelotte, Tapeten, türkisches Garn, Kameelhaar, Kameelgarn, Korduan, Saffian, Chagrin, Leinwand, türkische Säbel, Baumwolle, Gummi-Tragant, Laudanum, Safran, Krapp, Anis, lemnische Erde, Meerschäumköpfe, Schleifsteine, Kupferwaren, seidene und baumwollene Waren, Opium, Alaun, Bolus, Rabarber, Salmiak, Kaffee, Perlen, Diammanten, Kermes, Leinsamen, Hasenbälge, Käse, Manna, Storax, Buchsbaum, Terpentin, Teppiche, Flachs, Natrum, Saflor, Senesblätter etc., so wie die durch den Karawanenhandel bezogenen arabischen, indischen und iranischen Waren; *Importen*: Leinwand, wollene und seidene Waren, Mützen, Pelzwerk, Spiegel und andere Glaswaren, Taschenuhren (aus England nach Konstantinopel allein jährlich an 300 Dutzend für 1 332 000 Piaster), Porzellan (in manchen Jahren aus Deutschland für mehr als 800 000 Taler), Papier, Nadeln, hölzerne, metallene und andere Fabrikwaren, Piaster und Löwentaler, Zucker, Kaffee, Gewürze, Getreide, Lebensmittel, Branttwein, Kanarienvögel (aus Deutschland), Skorpione, Edelsteine, Blumen (aus den Niederlanden), Quecksilber, Grünspan, wohlriechende Essenzen und Öle, Cochenille, Indigo, Färbeholz, Zinn, Blei etc. Der Vorteil ist öfters auf türkischer Seite. Im J. 1779 war die Ausfuhr nach Ungarn 1 328 337 Gl. und die Einfuhr 231 770 Gl. Der deutsche Handel nach der Türkei (*Levantienscher Handel* genannt) wird jährlich auf 5 Mill. Piaster berechnet, von denen 2 Mill. durch Waren gedeckt und 3 Mill. bar von Wien aus durch

griechische Hände gehen. Der Handel kennt keine anderen Einschränkungen, als das Verbot der Ausfuhr (p. 189) unentbehrlicher Lebensmittel ins Ausland, welches jedoch allein in der Hauptstadt mit Strenge beobachtet wird. Der Kaiser hat das Monopol des Kornhandels, womit er jährlich mehrere Millionen gewinnt, indem die kornreichsten Provinzen ihm den 12. Teil des Ernteertrages nach einem Anschlag liefern müssen, der oft kaum das 9^{tel} des laufenden Preises beträgt; auch müssen die Bäcker in Konstantinopel öfters 1/3 mehr Getreide kaufen, als ihr Bedarf verlangt. Nach dem Firman vom Jahre 1823 ist die türkische Flagge auf dem Schwarzen Meere vor allen anderen privilegiert; nur türkischen Schiffen ist es gestattet, das in den Häfen des Schwarzen Meeres geholtete Getreide wieder an Bord anderer europäischer Schiffe, die nicht zu Fahrt auf dem Schwarzen Meere berechtigt sind, zur weiteren Ausfuhr zu verladen. Englische, französische, russische, österreichische, niederländische und sardinische Schiffe, die das Schwarze Meer befahren dürfen, können ihr Getreide nicht verladen, sondern müssen es an dessen Bestimmungsort führen. Schwedische aus dem Schwarzen Meer kommende Schiffe müssen ihr an Bord befindliches Getreide an die Pforte abliefern. Nach einem anderen Firman von demselben Jahre sind den türkischen Kauffahrern verschiedene Privilegien in Rücksicht des Zolls erteilt; alle türkischen Schiffe, die nach christlichen Ländern fahren, oder von da kommen, entrichten einen Zoll von 3 p. C., und der 4. Teil des alten Tarif wird den mittelst Mietung befrachteten Schiffen erlassen. Im Jahre 1819 hat die Pforte den spanischen und dänischen Schiffen dieselben Zoll- und Handelsvorrechte wie den österreichischen und den neapolitanischen die Handels- und Zollvorteile der französischen Schiffe bewilligt. Haupt- und Handelsplätze und Häfen sind: Konstantinopel, Thessalonich, Warna, Skutari, Durazzo, Napoli di Romania, Sophia, Adrianopel, Canea, Bukarest, Belgrad, Rustschuck, Smyrna, Haleb, Damask, Angora, Bursa, Erzerum, Bagdad, Mosul etc. Isdin in Egribos, Ostromdscha in Konstandil, Islemje in Nikopoli, Haleb, Damascus, Mossul, Mardin, Karahissar und Gusehissar haben die wichtigsten Märkte. Karawanen gehen aus Persien mit persischen und indischen Waren durch Armenien über Erzerum nach Kleinasien, über Cerasonte nach Tokat in Siwas, von wo ein Teil nach Ismid und der andere über Angora nach Smyrna geht; von Basra nach Haleb und Mosul; von Haleb nach Ägypten; von Konstantinopel durch Kleinasien über Damask und von Bagdad nach Mekka und zurück. Außer diesen Handelszügen gibt es keine Verbindung der entfernten Orte, keine Posten (deren Stelle die öffentlichen Eilboten, Tataren genannt, vertreten, die bei Hofe, bei der Armee und den Statthaltern der Provinzen angestellt sind und z. B. (p. 190) von Konstantinopel nach Bagdad d. i. 1500 engl. M. in 9—10 Tagen zu Pferde reisen), und Fuhrwerke, selbst keine Gasthöfe, da die Karawanenserai nur Obdach geben. — Buch und Rechnung wird nach Piastern geführt, die jetzt nur 40 Kr oder 10 Gr 8 Pf. wert sind; sie zerfallen in 40 Paras oder 120 Aspern. Größere Summen werden nach Beuteln gerechnet, deren jeder 500 Piaster oder 3334 Fl. hält. Die Türken haben ihre eigenen Münzen; aber die neuen goldenen Münzen haben ein um 20 Prozent verringertes Schrot (Gewicht), sind 19 karätig und werden zu 10 Piastern ausgegeben; die bisherigen Mahmudies gelten 12 1/2 Piaster.

Alexander, J. E.

Travels from India to England; comprehending a visit to the Burman Empire, and a Journey thorough Persia, Asia Minor, European Turkey, etc. In the Year, 1825—1826. . . .with Maps and Plates . . . London, Printed for Parbury, Allen, and Co., 1827. XVI—1 f. — 301 p.

Chap. 14. Constantinopel. Visit to the British Ambassador. Dragomans. Leave Constantinopel. Camparookchees. Locusts. Enter Bulgaria. Carnabad. Sheumla. Rooshook. Enter Wallachia. Buckarest. Description of the City and its Inhabitants. Leave Bucharest. The Carpathian Mountains. Rothen Thurn. Quarantine. Hermanstadt. Vienna. Frankfort. Cologne. Brussels. Calais. Paris. Arrival in England, p. 242—257.

(p. 246) On the 23^d [October 1826] we entered Bulgaria, the peasants of which are Christians, but half the population of the towns is Osmanee. This is a very wild but beautiful part of Europe. Where the country is not covered with oak forests, it is well cultivated. In the oak-woods through which we passed there are vast numbers of wild hogs: of these the Bulgarians make the finest hams in the world. . . .

(p. 247) The towns through which we passed were particularly clean and neat, with large clocks on the minarets. After a march of twenty-two saut (eighty-eight miles), we slept in a Bulgarian cottage. Nothing could exceed the cleanness of the habitation: the walls were

wattled, the interstices filled with mud; inside they were neatly plastered. The mother of the family and grandmother were dressed in chemises, white as the driven snow; their petticoats were of a dark stuff: round the head and under the chin was tied a white handkerchief. Two or three whitw-headed children lay opposite the fire on a rug, and the infant slept on a square board suspended to a beam by four strings. The master of the house was dressed in brown, with a skullcap edged with black fur on his head. They were most attentive and civil to us: the young mistress of the family pulled off our boots, and placed before us the best fare the house afforded.

We rode on the 24th four saut, to Carnabad, a town of some size (p. 248): from thence sixteen saut to Sheumla, in all eighty miles. Our unfortunate fellow of a servant, a Venetian by birth, whom we had engaged at Pera, now began to exhibit symptoms of insanity, in consequence of the excessive fatigue, to which he was unaccustomed. He said piteously that we had brought him here to kill him; that he should certainly die that night, and wanted a confessor.

We passed next day through a country abounding in game, particularly pheasants; and in the evening came in sight of the darkrolling Danube. We slept on its banks in the fortified town of Rooschook. . . In Rooschook there was a great deal of plague; in fact, it was flying about every where in the dominions of the Grand Seigneur. . . .

(p. 249) Having crossed this noble stream, half a mile in breadth, in a large single-masted boat with a projecting prow, we entered Wallachia, and mounted (for Bucharest, the capital, distant twelve saut) the most horrible conveyances that were ever contrived for jolting the soul out of the body of a poor sinner.

Hammer, Jos.

Geschichte des Osmanischen Reiches, grossentheils aus bisher unbenützten Handschriften und Archiven durch. . . Pest, C. A. Hartleben's Verlage, 1827—1835. 10 Bde. Mit Karten.

9. Bd. p. 277—302: Verzeichnis der Kapitulationen, Friedensschlüsse, Handlungsverträge und anderen Traktate des osmanischen Reiches, von der Gründung desselben bis zum Frieden von Kainardsche i. J. 1774.

p. 303—334: Verzeichnis der Gesandtschaften fünfzig europäischer, asiatischer und afrikanischer Mächte an die Pforte, und von dieser an dieselben, von der Gründung des osman. Reiches bis zum Frieden von Kainardsche. In alphabetischer Ordnung der Mächte.

Huetz, J.

Beschreibung der Europäischen Tuerkei, nebst einer allgemeinen Uebersicht des ganzen Tuerkischen Reichs. Nach den vorzueglichsten Huelfsquellen bearbeitet von . . . Muenchen, 1828. VIII—387 p.

Inhalt:

Allgemeine Übersicht des Türkischen (Osmanischen) Reichs: Lage, Grenzen, Größe und Menschenzahl, p. 1; Einwohner, p. 2; Staatsverfassung und oberste Verwaltung, p. 42; Innere Verwaltung, p. 45; Finanzen, p. 57; Kriegsmacht, p. 61. — Beschreibung des Türkischen (Osmanischen) Reichs in Europa: Lage, Grenzen, Größe und Menschenzahl, p. 64; Beschaffenheit der Meere und Küsten, p. 72; Gebirge, p. 81; Gewässer, p. 106; Moore und Sümpfe, p. 133; Wälder, p. 134; Ebenen, p. 136; Boden, p. 138; Klima, p. 141; Naturprodukte, p. 148; Kunstfleiß, p. 164; Handel, p. 167; Münzen, Maße und Gewichte, p. 171; Vorzügliche Orte, p. 174; Hauptstraßen, p. 292; Die Inseln, p. 320.

(p. 167) H a n d e l. Der Handel des Türkischen Europas teilt sich in Binnenhandel und Außenhandel.

1. Der Binnenhandel bedeutet wenig und befindet sich ganz in den Händen der Armerier, Griechen und Juden, die alle Zweige desselben an sich gerissen haben und zum Teile die

Faktoren der Türken machen. Den lebhafteren Betrieb zwischen den einzelnen Provinzen hindern vielerlei Ursachen, besonders die wenige Annäherung der verschiedenen Nationen, ihre wenigen Bedürfnisse, der Mangel an guten Herrstraßen, an einer (p. 168) Posteinrichtung, der Despotismus der Paschen und der hohe Zinsfuß. Eine Provinz tauscht selten den Überfluß ihrer Produkte mit der anderen aus, und ein wechselseitiger Verkehr findet fast gar nicht statt. Was fehlt, schafft der Jude, der Grieche, der Armenier in das Haus, und nimmt dagegen, was von eigener Produktion übrig ist, in Empfang, um es zu einer Seestadt und aus dieser auf einen auswärtigen Markt zu bringen. Es gibt zwar Handelsplätze im Innern, allein in diesen ist gerade vornehmste Tummelplatz dieser Mäkler. Übrigens ist im ganzen Türkischen Europa die Einrichtung, daß auf allen großen Marktplätzen die Waren von den Handwerkern und Fabrikanten in den Bazars ausgelegt werden. Doch gibt es auch einige Marktplätze, wo größere Messen gehalten werden, wie Zeitun im Sandschak Egribos, Ostromdscha im Sandschak Kostendil, Selimnia in Sandschak Nikopoli etc. Was vorzüglich jede Unternehmung aufhält ist der ungeheuer hohe Zinsfuß, indem Privatpersonen nicht unter 25 bis 30 Proc. Gelder geliehen erhalten können, und noch dazu Unterpfänder geben müssen.

2. Der Außenhandel ist dafür desto wichtiger, aber es sind wieder Griechen und Armenier, die die Geschäfte mit dem Auslande abmachen; es sind nicht Türken, die die Produkte ihres Landes fremden Nationen zuführen, sondern entweder Franken, besonders Britten, Franzosen, Oesterreicher, Niederländer, Russen und Nordamerikaner, die sie ihnen abholen, oder Griechen, die sie in allen Häfen des Mittelländischen Meers feil bieten. Die Griechen sind die einzigen von allen Einwohnern des (p. 169) Türkischen Europa die eigene Schiffe unter türkischer Flagge mit Fracht absandten. Zwar gibt es noch Sphagioten, Dulcignoten und andere Arnauten, die eben diese Flagge führen, aber nicht um Handel damit zu treiben, sondern sie als Seeräuber zu mißbrauchen. Demungeachtet und obgleich nur ein kleiner Teil des türkischen Handels aktiv ist, so war es doch für das Reich vor der griechischen Insurrektion durchaus vorteilhaft, das fast alle Nationen ihm tributär waren, und bares Geld nachzahlen mußten. Seine vornehmsten Exporten sind: Baumwolle, Seide, Wolle, Tabak, Korinthen, Rosinen, Wein, Pferde, Rindvieh, Schweine, Häute und Felle, Saffian, Korduan, Kermes, Leinsamen, Hasenbälge, Käse, Korn, Türkisch Rotgarn; — die Importen: Tücher und Tunerer-Mützen, seidene und baumwollene Zeuche, Kolonialwaren, Gewürze, Materialwaren, Pelzwerk, Glas, Metallwaren, besonders Uhren, Apotheker- und Galanteriewaren, Schminke, Papier, Tischler- und Drechslerarbeit, Korallen, Bier, Rum, Kaisertaler, Diamanten, Nürnbergerwaren und Spielzeug, auch Sklaven und Sklavinnen aus Georgien und den Kaukasusländern wie aus Afrika. Man nennt überhaupt den Handel der Europäer nach den türkischen Häfen des Mittelländischen Meeres den Levantehandel.

Der wichtigste Handel wird mit Oesterreich getrieben und zwar teils zu Lande über Semlin, Kostainicza, Kronstadt und Hermanstadt, wohin die Waren durch Saumrosse gebracht werden, und über Ragusa, (p. 170) Spalatro, Cattaro und Zara, wohin noch immer Kiervanen gehen, teils aber zu Wasser über Triest, Venedig und die Dalmatinischen Häfen. Oesterreich holt aus dem Türkischen Europa hauptsächlich Baumwolle, die es durch die Schweiz und den ganzen Norden verbreitet, dann Tabak, Seide, Schafswolle, Wachs, Ochsen, Ziegen- und Schafhäute, Schweine, Maroquin, wogegen es Tücher, Leinwand, Glaswaren, Eisen- und Stahlwaren, vergoldete Arbeit, Porzellan (wohl für 1 200 000 Gulden), Baumwollenwaren usw. zurückgibt, und das Übrige in Kaisertalern saldiert. Im Ganzen nimmt Oesterreich gewiß für 8 Millionen Gulden und gibt für etwa 4 Millionen, oft noch weniger zurück. Dieser Handel ist, ungeachtet der Kaiser von Oesterreich Konsuln und Faktore in allen bedeutend-türkischen Handelsplätzen unterhält, fast gänzlich in den Händen griechischer Handelsleute, die in den beiden Reichen zerstreut wohnen.

Auf den Deutschen folgt im Range der britische, dann der französische, italienische und russische Handel; die Britten bringen Tuch, Leinen, Zinn, Blei, rohes und verarbeitetes Eisen, Uhren (1200 Dutzend für 1 332 000 Piaster), Juwelen und Kolonialwaren; die Franzosen Tuch, Mützen, Goldwaren, Kolonial- und Galanteriewaren; die Italiener Seidenwaren, Gewehre, Papier und Mützen; die Russen Pelzwerk, Seidenwaren, Holzwaren und auch wohl Korn, und die Niederländer Tuch, Gewürze und Kolonialwaren. Einträglich ist auch der Handel mit den Jonischen Inseln, die fast alle Lebensbedürfnisse als Korn, Fleisch etc. (p. 171) vom Festlande holen müssen, und diese Lebensbedürfnisse durch Handarbeiten zu verdienen suchen, oder mit barem Gelde saldieren. Handelstabellen, Aus- und Einfuhrlisten fehlen ganz. Was das vormalige Griechenland in den auswärtigen Handel bringt, schlägt Beaujour zu 8 821 320 Piaster an, wogegen die Einfuhr nur 4 970 270 Piaster betragen soll, follich der Handel sehr zum Vortheile Griechenlands wäre.

3. Der Handel mit den türkischen Nebenhändlern in Asien und Afrika ist äußerst wichtig und kann als der einträglichste Kolonialhandel betrachtet werden. Konstantinopel ist sein Mittelpunkt, aber auch Saloniki nimmt einen lebhaften Teil daran. Was die Türken aus ihren

Ländern jenseits des Bosphorus erhalten, besteht vorzüglich in Kaffee, Seide, Kamelhaar, Korn, Reis, Kupfer, Schiffsbau-, Brenn-, und Arbeitsholz, Leinwand, kostbaren Teppichen und Stoffen, Geschmeide, Perlen, Safran, Opium, Sennesblättern, Gummi, Weihrauch, Balsam, Ambra und vielen indischen, arabischen und ägyptischen Waren, wovon freilich ein Teil nur als Transito anzusehen ist. Auch Sklaven liefern diese Länder, zwar nicht aus ihrem Schoße, sondern durch Ankauf vom Kaukasus und aus Afrika.

Die Haupthandelsplätze sind Konstantinopel, Saloniki, Enos, Galipoli, Varna, Galatz. . .

Münzen, Maße und Gewichte.

1. **Münzen.** Die einheimische Silbermünze, wornach im Türkischen Reiche Buch und Rechnung (p. 172) gehalten wird, ist der Piaster, von den Venetianern Löwentaler genannt, der früher hin etwa zwei leichte Gulden wert sein mochte, aber durch Verschlimmerung der Münze allmähling so sank, daß es mit dem Konv. Gulden gleichen Wert hatte. Jetzt ist sein Gehalt so gering daß er nur den inneren Wert von 40 Kreuzern hält. Er zerfällt in 40 Parahs oder 120 Asper. Größere Summen werden nach Beuteln berechnet, deren jeder 500 Piaster enthält.

Die Türken haben folgende Münzsorten, auf welchen auf der einen Seite der Name des Sultans und der Wert der Münze, auf der anderen der gezogene Name des Sultans, das Wort Zara und das Jahr der Hedschra, in welchem die Münze geschlagen ist, steht: a) in Golde, die sämtlich Zechinen genannt werden: Stambul, die erste türkische Münze, die nach der Eroberung von Konstantinopel (Istanbul) geschlagen wurde und 150 Parahs (2 fl. 30 Kr.) gilt; Fundukly = 200 Parahs (3 fl. 20 Kr.); Mydir oder Sultanine = 110 Parahs (1 fl. 50 Kr.); Zyndgerly = 105 Parahs (1 fl. 45 Kr.) und Rubie = 60 Parahs = einen Gulden. b) In Silber: Kara Krus oder Iky-Lyk = 80 Parahs (1 fl. 20 Kr.); Almys-Lyk = 60 Parahs = 1 Gulden; Byr- Krus oder Piaster = 40 Parahs; Zol — Oka = 30 Parahs; Jarym-Lyk = 20 Parahs; Oubes-Lyk = 15 Parahs; On=Lyk oder Rubb = 10 Parahs; Bess-Lyk = 5 Parahs Parah = 3 Asper oder 1 Kreuzer und Asper 1/3 Kreuzer. Alle diese Münzen werden zu Konstantinopel, Adrianopel, Sidrekaissi, Kahira etc. ausgeprägt. Aush ist (p. 173) vieles auswärtige Geld in den Händen und auf den Marktplätzen der Türken, wovon Dukaten und Kaisertaler die beliebtesten sind.

2. **Ma ß e** und zwar: a) Längemaß: der Pic zur Ausmessung von Tüchern und Zeichen, die türkische Elle = 25 Zoll oder 122 Par. Linien. Eine türkische Meile oder Berri ist noch nicht 1/4 einer geographischen, indem 66 2/3 auf einen Grad des Äquators gehen. b) Flächenmaß. Bloß der Streme, welcher 25 Q. Schritte enthält; Ackerstücke werden auch nach Hufen gemessen. c) Körpermaß. Der Quilot, welcher aber nach den Provinzen und Städten sehr verschieden ist. In Morea wird das Korn nach dem Kübeb, dem Kilo, dem Xinopulo oder halben Kübel, und nach dem Malter von 960 Pfund gemessen, aber auch der Kübel ist sehr verschieden, und hält in den Handelsplätzen zwischen 25 bis 66 Okas. In der Moldau sind Getreidemaße der Kille, Mirze, Demerlik, Oka und Litra: eine Oka enthält 4 Litre, eine Demerlik 12 Okas, eine Mirze 10 Demerlik, eine Kille 2 Mirze. d) Flüssigkeitsmaß. Der Alm, welcher 264 Par. Kubikzoll enthält, ist das gemeine Flüssigkeitsmaß zu Konstantinopel. In Morea mißt man Wein, Brantwein und andere flüssige Dinge nach den Fäßchen, welches 24 Pokale, der Pokal 1 1/3 Kannata enthält, und eine Kannata hat etwa 4 Pfund, jedes zu 12 Unzen; Öl und Honig aber nach dem Fäßchen, welches 19 Pfunde, das Pfund 1 1/3 Pokal faßt. In der Walachei und Moldau ist das Flüssigkeitsmaß, das (p. 174) Wtara oder der Eimer, welcher 10 Maß oder Okas faßt, und die Litra den vierten Teil einer Oka.

3. **Gewichte.** Die türkischen Gewichte sind der Kantar, die Oka und die Drachme. Der Kantar wiegt 44 Okas, die Oka 400 Drachmen. Diese kommt dem Quentchen gleich und beträgt den achten Teil einer Unze. Gold und Silber wird nach Metikalen und Karaten gewogen. 16 Karate machen 1 Drachme und 24 Karate ein Metikal, welches 9 Piaster, ein Karat 15 Parahs kostet.

Jaeckel, J.

Neueste Europäische Münz-, Maß- und Gewichtskunde mit Beziehung auf die erlassenen Verordnungen auf's genaueste verglichen mit den Baierschen, Dänischen, Englischen, Französischen, Hamburger, Leipziger, Lombardisch-Venetianischen, Niederländischen, Oesterreichischen, Preussischen, Russischen und Schwedischen Massen und Gewichten für Banquiers, Kauf- und Handelsleute, Fabrikanten, Freunde der Metrologie und Zeitungsleser von . . . Wien, Carl Gerold, 1828. 2 Bde. XIV—448 p.; VI—500 p.

B d. I. p. 10—11: A d r i a n o p e l.

(p. 10) A d r i a n o p e l, 44° 6' 38" L.; 41° 41' 0" Br.¹

Türk. E d r e n e; Lat. A d r i a n o p o l i s; Franz. A d r i a n o p l e.

Hauptstadt der türkischen Provinz Rumelien (Rum-Ilî), am Zusammenflusse der Arda, der Tundscha und der schiffbaren Maritscha, in einer gut angebauten und fruchtbaren mit Hügeln umgebenen Ebene, nach Constantinopel die ansehnlichste Stadt der Europäischen Türkei, zählt 130 000 Einwohner, hat eine Börse, viele große Waren-Niederlagen (Karawanserai und (p. 11) Chane genant), gute Seiden- und Leder-Manufakturen, viele Türkengarnfärbereien und Seidenmühlen, erzeugt Seife, Rosenwasser, Rosenöl, roten Saffian; die hier eingesottenen Früchte sind im ganzen Orient berühmt, der hier wachsende Wein wird für den besten in der ganzen Türkei gehalten; treibt mit ihren und fremden Produkten lebhaften Handel, der von Flüssen begünstigt wird, und hier Menschen aus den verschiedensten Nationen versammelt.

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

M e r c a n t i l i a

Hier residirt ein königl. Dänischer Vice-Konsul,

„ „ „ „ Großbritan. Konsul,

„ „ „ kaiserl. Österr. Handels-Agent,

„ „ „ königl. Schwed. Norweg. Vice-Konsul.

p. 74; B e l g r a d

(p. 74) B e l g r a d, 39° 7' 30" L.; 45° 3' 0" B.

Lat. A l b a G r a e c a, S i n g i d u n u m; Franz. B e l g r a d e, A l b e G r e q u e, Hauptstadt des Osmanischen Königreiches Serbien, am Einflusse der Save in die Donau, zählt 30 000 Einwohner, hat unbedeutende Fabriken; der Handel ist hier blühend und der Verkehr mit dem gegenüber liegenden Semlin sehr stark, weil alles, was zu Wasser oder zu Lande zwischen Wien und Constantinopel verkehrt wird, Belgrad berühren muß.

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

p. 148—151: B u k a r e s t.

(p. 148) B u k a r e s t, 43° 48' 0" L.; 44° 26' 45" Br.²

Bukarest, Bucharest, Bukurescht, Bukarescht; Franz. B u k a r e s t, Hauptstadt des Fürstentums der Walachei (Türk. Ak-Iflak, Walachisch Zara rumanaska), Vasallen-Land der Pforte, am Fluße Dumbrowitza, Residenz-Stadt des Hospodars, zählt 60 000 Einwohner, hat Überfluß an Getreide, Wein, Obst, Honig, Wachs, Talg, Butter, Fischen, Schwefel, Salz, dagegen keine Manufakturen und Fabriken, treibt mit Landes-Produkten bedeutenden Handel.

M ü n z - S y s t e m

Führt Buch und Rechnung nach Lée (Pia- (p. 149) ster) und Paralle (Para), wie Constantinopel. Ein Österreichischer und anderer vollwichtiger Dukaten — 14 Lée oder Piaster.

M a ß - S y s t e m

Die Walachische Elle zu Tuch und Seidenwaren, Halibiu
= 310.8753 alt Pariser Linien.

= 0.9000	Wiener Elle,
= 0.841 864 489 398 001	Baierischen Elle,
= 1.117 251 752 021 563	Dänischen Elle,
= 0.776 944 780 282 999	Englischen Imp. Yard,
= 0.584 401 364 780 389	Französischen Aune,
= 1.223 918 503 937 007	Hamburger Elle,
= 1.240 523 942 537 909	Leipziger Elle,
= 0.701 281 637 736 466	Lomb. Venet. Metro,
= 0.701 281 637 736 466	Niederländischen Elle,
= 1.051 493 271 210 590	Preußischen Elle,

¹ Nach Major v. Z a c h allgem. geogr. Eph. Juli 1798. S. 33.

² Das Pariser Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'an 1826 hat 23° 48' 0" ö. L.; 44° 26' 45" Br.

=0.985 654 090 044 388 Russischen Arschin,
 =1.181 137 158 034 711 Schwedischen Elle

Die Walachische Elle zu Leinwand, Endesé
 =293.604 45 alt Pariser Linien,
 =0.8500 Wiener Elle,
 =0.795 094 239 987 001 Baierischen Elle,
 =1.055 182 210 242 587 Dänischen Elle,
 =0.724 336 736 933 943 Englischen Imp. Yard,
 =0.551 934 624 172 447 Französischen Aune,
 =1.155 923 031 496 062 Hamburger Elle,
 =1.171 605 945 790 247 Leipziger Elle,
 =0.662 321 546 751 107 Lomb. Venet. Metro,
 =0.662 321 546 751 107 Niederländischen Elle,
 =0.993 076 978 365 557 Preußischen Elle,
 =0.930 895 529 486 366 Russischen Arschin,
 =1.115 518 427 051 671 Schwedischen Elle

Das Walachische Getreidemaß, die gewöhnliche Kile = 2 Mirze = 16 Demerli = 256 Oka = 19842.2016 alt Pariser Kubik-Zoll.

(p. 150) Das Maß, mit welchem gewöhnlich gemessen wird, ist die Dimerli = 16 Oka = 1240.1376 alt Pariser Kubik-Zoll,
 =0.400 001 290 183 573 Wiener Metzen,
 =0.110 631 903 708 568 Baierischen Scheffel
 =0.176 834 108 084 985 Dänischen Tonne,
 =0.084 625 798 942 677 Englischen Quarter,
 =0.024 798 167 514 773 Franz. Kilolitre,
 =0.233 459 638 554 216 Hamburger Scheffel,
 =0.228 976 661 742 983 Leipziger Scheffel,
 =0.247 981 675 147 730 Lomb. Venet. Soma,
 =0.247 981 675 147 730 Niederländ. Rasiere,
 =0.447 583 210 562 362 Preußischen Scheffel,
 =0.126 440 736 911 275 Russischen Tschetwert,
 =0.167 902 997 778 417 Schwedischen Tonne

Der Walachische Eimer, Viadra = 10 Oka,
 =713.342 75 alt Pariser Kubik-Zoll,
 =0.243 905 439 054 390 Wiener Eimer,
 =0.222 607 700 245 991 Baier. Schänk-Eimer,
 =0.094 501 262 502 483 Dänischen Ahm,
 =3.115 380 752 005 135 Engl. Imp. Gallons,
 =0.014 150 116 763 106 Franz. Kilolitre,
 =0.097 717 481 845 458 Hamburger Ahm,
 =0.186 538 728 066 734 Leipziger Eimer,
 =0.141 501 167 631 060 Lomb. Venet. Soma,
 =0.141 501 167 631 060 Niederländischer Vat,
 =0.205 964 395 099 432 Preußischen Eimer,
 =1.114 598 046 875 000 Russischen Wedro,
 =0.090 067 781 098 956 Schwedischen Ahm,
 =0.112 584 869 697 877 „ Tonne.

Gewicht-System

Der Walachische Kantar (Zentner) = 44 Oka = 99 Pfund des Wiener Markgewichtes,

1 Oka = 4 Litre = 400 Dram,	} des Wiener Markgewichtes,
(p. 151) 1 Oka = 2 1/4 Pfund	
1 Litre = 18 Lot	
5 1/2 Dram = 1 Lot	

eine Oka = 26827.282 944 alt Holländischen As,
 =2.301 700 677 842 617 Wiener Pfund,
 =2.301 750 0.. Baierischen Pfund,

=2.581 432 868 634 771	Dänischen Pfund,
=3.453 839 813 537 277	Engl. Imp. Troy Pound,
=2.842 016 760 0..	Engl. Imp. avoirdupois P.,
=1.288 980 0..	Franz. Kilogramme,
=2.661 191 422 943 996	Hamburger Pfund,
=2.757 483 676 880 222	Leipziger Pfund,
=1.288 980 0..	Lomb. Venet. Libb. met.,
=1.288 980 0..	Niederländ. Pond,
=2.755 930 787 788 345	Preußischen Pfund,
=3.151 586 575 842 117	Russischen Pfund,
=3.043 362 992 747 090	Schwed. Victual. Pfund.

Mercantilia

Hier residirt ein königl. Französischer Consul,
 „ „ „ kaiserl. Österr. Konsular-Agent,
 „ „ „ königl. Preußischer Consul,
 „ „ „ kaiserl. Russischer Gen. Consul.

p. 190—196: Constantinopel

(p. 190) Constantinopel, 46° 35' 0'' L.; 41° 1' 27'' Br.¹,

Türk. S t a m b u l; Lat. C o n s t a n t i n o p o l i s, olim: B y z a n t i u m; Franz. C o n s t a n t i n o p l e, Hauptstadt der Europäischen Türkei, der Provinz Rum-Ilî (Rumeliens oder Romaniens) und Residenz des Groß-Sultans, an der gleichnamigen Meerenge, in einer der reizendsten Gegenden, in einem angenehmen und gesunden Klima, auf 7 Hügeln sich erhebend, zählt 80 000 Häuser und 597 800 Einwohner, hat einen trefflichen Hafen und Leuchtturm, einen Münzhof im Serai (Residenz-Palast des Großherrn), 40 Karawan-Serais, eine Menge Basars (Kaufhallen mit 2 Reihen Läden), viele vortreffliche Gewehr-, Bogen- und Pfeilfabriken, Manufakturen in Seide, Baumwolle, Saffian, Tapeten, Kameelgarn und Chagrin, mehrere Türkisch-Garn- und andere Färbereien; treibt wichtigen See- und Landhandel, an welchem Griechen, Armenier, Juden, Italiener, Deutsche, Franzosen, Russen und Engländer Teil nehmen.

Münz-System

Führt Buch und Rechnung, wie sämtliche Türkische Staaten, nach Piastern zu 40 Para à 3 Asper. Der Beutel (Keser) = 500 Piaster, der Beutel Gold (Kitze) = 30 000 Piaster = 15 000 Zechinen; 1 Spez. Dukaten = 5 Piaster; 1 Spez. Taler = 2 ²/₉ Piaster.

Goldmünzen sind:

Der Fonduk od. Fondukli = 3 fl. 39 Kr. i. 20 fl. F.	
Der Sequin Mahbub = 6 „ 9 „ „	} N. d. Valvierung d. Münzhof
Der einf. Sequin Mahbub = 2 „ 26 „ „	
D. Misseir od. halbe Mahb. = 1 „ 1 „ „	
Der Rubieh = — „ 50 „ „	
Der Yermeebeschlek = 5 „ 55 „ „	

Der Halb-Machmud wurde im Münzhofo zu Odessa 1825 auf 3 Rubel 59 bis 88 Kop. welcher vorher 6 Rubel galt (nach der Liste der Börsenhalle vom 17. August 1825), valviert Silbermünzen sind:

Der Juzlik oder Juspara = 2 ¹/₂ Piaster = 100 Para;
 Der Ikjilik oder Ikigrusch = 2 Piaster = 80 Para;
 Der Hallenschlik, Almischlek oder die doppelte Solota oder Zolota = 1 ¹/₂ Piaster = 60 Para;
 Der Grusche, Grosche, Gruche, Biergrusch, auch Tarolo oder der Türkische Piaster = 40 Para;
 Der Zlota, Solota oder Izelotte = 30 Para;
 (p. 192) Der Ighirmischlik oder Jarimlik = 20 Para;
 Der Onbeslik oder halbe Solota = 15 Para;
 Der Onlik oder Onpara oder Rubb = 10 Para;
 Der Beslik, Beschlik oder Beschlek = 5 Para;

¹ B v. Vega hat 46° 36' 15'' L.; 41° 1' 10''. Br. Das Pariser Längen-Bureau hat 26° 35' 0'' L.; 41° 1' 27'' Br.

Der Para oder Parasi = 3 Asper; und Asper-Stücke.
 Der Zahlwert wird beim Großhandel nach den fremden Münz- und Wechselpreisen, beim inländischen Verkehr nach dem Wette der türkischen Münzen bestimmt.

M a ß - S y s t e m

Die Elle, Draa Stambulin, kleine Pik = 287.198 138 056 32 alt Pariser Linien,	
=0.831 453 397 071 713	Wiener Elle,
=0.777 745 655 093 346	Baierischen Elle,
=1.032 158 627 336 280	Dänischen Elle,
=0.708 532 047 703 020	Engl. Imperial Yard,
=0.539 891 666 854 652	Franz. Aune,
=1.130 701 330 930 393	Hamburger Elle,
=1.146 042 051 302 154	Leipziger Elle,
=0.647 870 0..	Lomb. Venet. Metro.
=0.647 870 0..	Niederländ. Elle,
=0.971 408 502 606 770	Preußischen Elle,
=0.910 583 823 894 483	Russischen Arschin,
=1.091 178 336 080 243	Schwedischen Elle
Die große Pik = 296.596 011 899 52 alt Pariser Linien,	
=0.858 660 725 730 117	Wiener Elle,
=0.803 195 526 036 531	Baierischen Elle,
=1.065 933 555 793 423	Dänischen Elle,
=0.731 717 068 480 860	Engl. Imper. Yard,
=0.557 558 3..	Französischen Aune,
=1.167 700 834 250 078	Hamburger Elle,
=1.183 543 543 094 652	Leipziger Elle,
=0.669 070 0..	Lomb. Venet. Metro, (p. 193)
=0.669 070 0..	Niederländischen Elle,
=1.003 195 528 175 578	Preußischen Elle,
=0.940 380 506 973 747	Russischen Arschin,
=1.126 884 543 691 185	Schwedischen Elle
Die Kanevas-Pik = 367 alt Pariser Linien,	
=1.062 483 896 276 095	Wiener Elle,
=0.993 852 736 480 082	Baierischen Elle,
=1.318 957 771 787 960	Dänischen Elle
=0.905 407 198 204 105	Engl. Imp. Yard,
=0.689 907 821 156 594	Französischen Aune,
=1.444 881 889 763 779	Hamburger Elle,
=1.464 485 235 434 956	Leipziger Elle,
=0.827 889 385 387 913	Lomb. Venet. Merto,
=0.827 889 385 387 913	Niederländischen Elle,
=1.241 327 408 559 916	Preußischen Elle,
=1.163 601 775 523 145	Russischen Arschin,
=1.394 376 899 696 048	Schwedischen Elle,
Die Endrezeh = 284.5 alt Pariser Linien,	
=0.823 642.148 475 636	Wiener Elle,
=0.770 438 974 192 322	Baierischen Elle,
=1.022 461 814 914 645	Dänischen Elle,
=0.701 875 607 327 160	Engl. Imp. Yard,
=0.534 819 550 733 109	Französischen Aune,
=1.120 078 740 157 480	Hamburger Elle,
=1.(?)35 275 339 185 953	Leipziger Elle,
=0.641 783 460 879 731	Lomb. Venet. Metro,
=0.641 783 460 879 731	Niederländer Elle,
=0.962 282 418 897 264	Preußischen Elle,
=0.902 029 169 308 814	Russischen Arschin,
=1.080 927 051 671 732	Schwedischen Elle.
Das Getreidemaß, der Frotin = 4 Kisloz	
=7.080 052 377 646 08 alt Pariser Kubik-Zoll,	
=2.283 641 819 767 186	Wiener Metzen,
=0.631 607 067 550 696	Baierischen Scheffel,
=1.009 561 154 662 210	Dänischen Tonne,

=0.483 135 975 406 519	Engl. Imper. Quarter, (p. 194)
=0.140 442 400 0..	Franz. Kilolitre
=1.332 841 185 550 843	Hamburger Scheffel,
=1.307 247 484 794 327	Leipziger Scheffel,
=1.404 424 0..	Lomb. Venet. Some,
=1.404 424 0..	Niederländ. Rasiere,
=2.555 291 101 678 207	Preußischen Scheffel,
=0.721 861 057 998 725	Russischen Tschetwert,
=0.985 572 676 640 873	Schwedischen Tonne.
Das Flüssigkeitsmaß, der Alma=264.002 192 310 528 alt Pariser Kubik-Zoll,	
=0.090 266 255 053 862	Wiener Eimer,
=0.081 645 100 069 040	Baier. Schänk-Eimer,
=0.034 974 126 291 386	Dänischen Ahm,
=1.109 303 403 700 097	Engl. Imper, Gallon,
=0.005 236 840 0..	Franz. Kilolitre,
=0.036 164 423 671 881	Hamburger Ahm,
=0.069 036 424 860 889	Leipziger Eimer,
=0.052 368 400 0..	Lomb. Venet. Soma,
=0.052 368 400 0..	Niederländ. Vat,
=0.076 225 701942 245	Preußischen Eimer,
=0.412 503 425 485 200	Russischen Wedro,
=0.033 3..	Schwedischen Ahm,
=0.041 666 719 709 753	Tonne.
Der Öl-Metre wird 8 Oka schwer berechnet.	

Gewicht — System

Quintal oder Kantar, große Batman, kleine Batman, kleine					
Oka, Rottel, Cheky,					
Kantar. Gr. Batman. Kl. Batman. Kl. Oka. Rottel. Chery.					
1	=	71/3	=	29 1/3	= 58 1/3=117 1/3=234 2/3
		1		4 1/4	8 16 32
				1	2 4 8
					1 2 4
					1 2

(p. 195) Der Rottel=13275.5069184	Holländischen As,
=1.138 998 807 168 417	Wiener Pfund,
=1.139 023 214 285 714	Baierischen Pfund,
=1.277 424 552 403 679	Dänischen Pfund,
=1.709 135 973 082 742	Engl. Imp. Troy Pound,
=1.406 374 743 142 857	Engl. I. Avoirdupois Pd.,
=0.637 853 0..	Franz. Kilogramme,
=1.316 893 150 164 546	Hamburger Pfund,
=1.364 543 465 181 058	Leipziger Pfund,
=0.637 853 0..	Lomb. Venet. Libb.,
=0.637 853 0..	Niederländischen Pond,
=1.363 775 016 511 679	Preußischen Pfund,
=1.559 565 665 999 990	Russischenf Pund,
=1.506 011 121 206 465	Schwed. Victual. Pfund.

Ein Quintal oder Kantar=117 1/3 Rottel= 1557 659.4784256	Holländischen As,
=133.642 526 607 760 024	Wiener Pfund,
=133.645 390 476 190 476	Baierischen Pfund,
=149.884 480 815 365 074	Dänischen Pfund,
=200.538 620 841 708 448	Engl. Imp. Troy Pd.,
=165.014 636 528 761 914	Engl. avoirdupois Pd.,
=74.841 4(?)86..	Franz. Kilogrammes,
=154.515 462 952 640 105	Hamburger Pfund,
=160.106 432 479 108 635	Leipziger Pfund,
=74.841 418 6..	Lomb. Venet. Libb.,
=74.841 418 6..	Niederländischen Pond,
=160.016 268 604 037 110	Preußischen Pfund,
=182.989 038 143 998 852	Russischen Pfund,
=176.705 304 888 225 297	Schwed. Vic. Pfund,

Gold- und Silbergewicht, der Cheky = 100 Drammen = 1600 Kara = 6400 Grän = 6657,640 988 8 Holländischen As = 0,318 921 Französischen Kilogramme. Gold wird in 24 Kara à 4 Grän, Silber in 100 Kara à 4 Grän fein abgeteilt.
1 Mazze bei zählenden Dingen = 50 Stück.

(p. 198) *Mercantilia*

Hier residirt ein königl. Dänischer General-Konsul u. Handels-Agent

„ „ „ „ Großbrit. Gen.-Konsul
„ „ „ „ kaiserl. Russischer Gen.-Konsul,
„ „ „ „ königl. Sardinischer Gen.-Konsul, Konsul und Vice-Konsul
„ „ „ „ Schwed. Norweg. General-Konsul für die ganze Levante,
„ „ „ „ Spanischer Konsul.

Uso und Respekt-Tage sind nicht vorgeschrieben.

Auf auswärtige Plätze wird gewöhnlich 31 Tage Sicht gezogen, wenn keine andere Verfallzeit bedungen ist; dagegen wird gleiche Sicht auch auf Constantinopel gezogen.

Wer ordnungsmäßig verfährt, bezahlt den letzten Verfalltag; viele aber bedienen sich der Respekt-Tage jener Städte, von welchen der Wechsel gezogen ist; dieses alles versteht sich von christlichen Handelsleuten oder Franken.

Die Juden und Türken nehmen es weniger genau und nicht selten wird 3 bis 4 Wochen nach der Verfallzeit des Wechselbriefes, willkürlich, mit oder ohne Zinsen bezahlt.

Im Jahre 1814 wurde das bereits mehrere Jahre bestandene Wechselgericht durch einen großherrlichen Firman bestätigt und festgesetzt, daß kein Handelsmann einen akzeptierten Wechsel, vorwendend das Geld noch nicht erhalten zu haben, oder der Trassant habe falliert, unbezahlt lassen dürfe.

p. 249: *Durazzo*

(p. 249) *Durazzo*, 36° 50' 0" L.; 41° 30' 0" Br.,

Duradsch; Latin. olim *Dyrrachium*,

Seestadt des Sandschakes (Statthalterschaft) Ilbessan, in Albanien (Epirus), in Ejalet-Rum-III, auf einer Halbinsel, an der Küste des Adriatischen Meeres, in einer ungesunden Gegend, zählt 5200 Einwohner, hat einen guten Hafen; treibt Seehandel.

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

Hier ist ein kaiserl. Österreich. Vice-Konsulat,

„ „ Russisches Gen.-Konsulat.

p. 254: *Enos*

(p. 254) *Enos*, 28° 45' 31" L.; 50° 59' 8" Br.,

Lat. *Erfordia*; Franz. *Erford*,

Hauptstadt des gleichnamigen Regierungsbezirkes in der königl. Preußischen Provinz Sachsen, in einer trefflich angebauten Ebene, an der Gera, zählt 2780 Häuser und 21 340 Einwohner, hat Gemüse- und Waidbau, Wollenzeug-, Baumwollen-, Band-, Strumpf-, Tabak- und Lederfabriken; treibt Handel mit Gartensämereien, Gartenfrüchten (worunter die beliebten Erfurter Bastard-Rettige sind), ferner mit Tabak, Leder, Waid, Anis, Kümmel, Senf etc.

p. 289: *Galatz*

(p. 289) *Galatz*, 45° 49' 25,0" L.; 45° 29' 20,0" Br., Stadt des Fürstentums Moldau (Vasallen-Land der Pforte), am Einflusse des Pruth in die Donau, zählt 9100 Einwohner, ist der vornehmste Handelsplatz der Moldau, hat einen Schiffswerft, einen Hafen, wo Levantische Schiffe Holz, Wolle, Honig, Wachs, Salz und andere Lebensbedürfnisse holen; treibt nebst genannten Artikeln auch Handel mit Häuten, Flachs, Salpeter, Rohwaren und Getreide.

Hier wohnt ein kaiserl. Österreichischer Handels-Starost.

p. 289—290: *Gallipoli*

(p. 289) *Gallipoli*, 44° 17' 15" L.; 40° 25' 33" Br.¹ See- und Handelsstadt am Hellespont, in Rum-III, unter der Statthalterschaft des Kapudan-Pascha (der hier wohnt), auf einer Halbinsel und an dem Ausgange der Dardanellen-Straße in das Marmor-See, zählt 19 500 Einwohner, hat (p. 290) einen guten Hafen, Saffian-Fabriken und Baumwollen-Pflanzungen; treibt ansehnlichen Handel vorzüglich mit Wolle, Garn und Wachs.

¹ Die *Connviss.* d. *temps* hat südliche Bastion 8° 47' 50" ö. L. von Paris; 36° 51' 15" n. Br.

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

Hier amtiert ein königl. Dänischer Vice-Konsul,
" " " kaiserl. Österr. Vice-Konsul,
" " " Römischer Vice-Konsul,
" " " königl. Schwed. Norweg. Vice-Konsul.

p. 393 — 394: J a s s y

(p. 393) J a s s y, 45° 10' 0" L.; 47° 8' 0" Br. ¹

Türk. J a s c h y auch J a s c h; Franz. Y a s s y, Haupt- und Residenz-Stadt des Fürstentumes Moldau (Türk. Bogdan), Vasallen-Land der Pforte, nicht weit vom Einflusse des Bachlui in den Prut, Residenz des Hospodars, zählte vor dem am 31. Juli 1827 ausgebrochenen fürchterlichen Brande 1300 Häuser und 16 700 Einwohner, hat anstatt des Pflasters mit Die-len belegte Straßen, einen Hafen, guten Weinbau, Fabriken in Kanefass; treibt Handel mit Getreide, Wein, Pelzwerk, Häuten, Wolle, Honig, Talg, Flachs, Pökelfleisch, Zuchtvieh, Tabak, Wein etc. Landes-Produkten.

Münzen, Maße und Gewichte wie Bukarest.

(p. 394) Hier residirt ein königl. Franz. Vice-Konsul,
" " " kaiserl. Österreich. Handels-Agent,
" " " Russischer Konsul.

B d. II. p. 138: N a p o l i d i R o m a n i a.

(p. 138) N a p o l i d i R o m a n i a, 40° 28' 15. 0" L.; 37° 33' 45.0" Br.,

A n a b o l i; N a u p l i a,

befestigte Seestadt des Paschaliks Anadoli am Meerbusen von Napoll, in der Osmanischen Provinz Morea oder Mora-Vilajeti, zählt 600 Einwohner, hat einen Hafen; treibt Handel mit Getreide, Wein, Öl, Tabak, Baumwolle und Seide;

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

Hier residirt ein königl. Französischer Konsul und ein kaiserl. Österreichischer Kon-sulats-Verweser.

p. 308: S a l o n i k i

(p. 308) S a l o n i k i, 40° 35, 45" L.; 40° 38' 7" Br. S e l a n i k j; T h e s s a l o n i c h; Lat. T h e s s a l o n i c a; Franz. S a l o n i q u e, Haupt- und Handelsstadt der Landschaft Makedonia (Macedonia), in der Osmanischen Provinz Arnaut- (oder Filiba-) Vila-jeti, an dem steilen Abhange eines Berges, am gleichnamigen Meerbusen (Sinus Thermaicus), eine der wichtigsten Handelsstädte in der Türkei, zählt 4070 Häuser und 70 260 Einwohner, hat einen viel besuchten, 300 Schiffe fassenden Hafen, viele Fabriken in Baumwolle, Seide, Tuch, Teppich und Saffian; treibt Handel mit inländischer Baumwolle, Saffran, Leder, Tabak, Tüchern und Getreide; sendet viel Baumwolle, Leder, Meerscham, Levantischen Kaffee etc. nach Österreich.

Münzen, Maße und Gewichte wie Constantinopel.

Hier residirt ein königl. Französischer Konsul,
" " " Großbritan. Agent,
" " " Niederländischer Konsul,
" " " königl. Preußischer Konsul,
" " " kaiserl. Österreich. Konsul,
" " " Sardinischer General-Konsul,
" " " Schwed. Norw. Vice-Konsul.

Thielen, M. Fr.

Die europaeische Tuerkey. Ein Handwörterbuch für Zeitungsleser, enthal-tend die alphabetisch geordnete Beschreibung aller türkische Provinzen in Europa, ihrer Bewohner, der Gebirge und deren merkwürdigsten Pässe, der Flüsse und der vorzüglichsten Wohnorte mit ihrer Bevölkerung, mit besonderer Rücksicht auf deren Lage in der Nähe der Hauptverbindungsstras-

¹ Nach J. E. B o d e.

sen durch das Reich, nach den besten geographischen Werken und Reisebeschreibungen, mit Benützung der neuesten Charten und vieler handschriftlichen Quellen, zusammengestellt von . . . Mit einer kleinen Uebersichts-Charte der europäischen Turkey. Wien, Carl Gerold, 1828. 313 p. 1 Chart.

(p. 85) *Filibé* (Philippopol), Stadt im Sdsch. Sofia in Bulgarien, an der Maritza, die hier schiffbar wird, und an der Heerstraße von Belgrad über Sofia nach Adrianopel und Konstantinopel, in einer reizenden und weinreichen Gegend, auf drei Hügeln gelegen; Sitz eines griechischen Erzbischofs, hat sie viele griechische und armenische Kirchen, 20 Moscheen, mehrere Karavanserais und Bäder, nach einigen 30 000 Einwohner, nach anderen 26 000 Häuser und 101 000 Einwohner, unter denen 60 000 Griechen; die Stadt hat bedeutende Fabriken in Seide, Baumwolle, Wolle, Leder und Tabak, wovon vieles ausgeführt wird. Der hiesige Reissbau versieht die ganze Gegend zwischen hier und Belgrad mit diesem Artikel, auch gibt es hier treffliches Obst.

(p. 120) *Islemje* (Selimnia), Stadt im Sdsch. Silistria, am südlichen Fuße des Balkan, in einer sandigen, von einem kleinen Flusse durchströmten Gegend. Es ist ummauert, hat 3 Moscheen, ein Bad und betriebsame Einwohner, die sich meistens mit Kotzenwollene Decken-machen beschäftigen; hier wird einer der berühmtesten Märkte in der europäischen Türkei gehalten; schöne Gärten umgeben die Stadt, die wohl reich an Odst, aber arm an Korn sind; ein Produkt der Umgegend ist der Weinschierling.

(p. 238) *Ruscsuk* (Rusdschuk), (43° 51' 3''), Stadt im Sdsch. Nikopolis in Bulgarien, an der Mündung des Kara-Lom in die Donau. Sie ist ummauert, hat weitläufige Vorstädte, 1 Schloß, 9 Moscheen, mehrere griechische und armenische Kirchen, Synagogen, mehrere Bäder und Hane, auf dem Marktplatz einen schönen Springbrunnen, (p. 239) 6000 Häuser und gegen 30 000 Einwohner, teils Türken, Amehr aber Griechen, Armenier und Juden; sie ist der Sitz eines griechischen Erzbischofs und hat ein Hauptzollamt und eine Hauptüberfuhr über die Donau. Die Einwohner unterhalten Fabriken in Schaf- und Baumwolle, Seide, Leder und Tabak, und treiben einen wichtigen Handel und Donauschiffahrt. Am 4. Juli 1811 fiel hier eine große Schlacht vor, zwischen den Russen unter Kutusow und den Türken unter dem Großvezir Achmet Pascha, zum Nachteile der Russen, welche die Werke des festen Schlosses sprengten und sich dann über die Donau zurückzogen, wobei die ganze Stadt in Brand geriet, seit welcher Zeit diese aber besser wieder hergestellt wurde. Unterhalb der Stadt, am Kara Lom, sieht man die Ruinen von Csernow oder Csernavodo, dessen Einwohner sich nach Rusdschuk übersiedelt haben, und wo jetzt nur noch einige Hütten stehen.

(p. 268) *Sofia* (bulgar. Triaditza, das alte Sardika), Hauptstadt des gleichnamigen Sandschaks, Sitz eines griechischen Metropolitens und katholischen Bischofs, in einer weiten Ebene, von hohen Bergen umkreist, zwischen den beiden Flüssen Isker und Nissava, bewässert von einem kleinen Nebenflusse der letzteren; sie ist mit Wällen, Mauern und Thürmern umgeben, hat ein Schloß, 33 Moscheen, mit Schulen, Armenküchen, Bädern und Hospitälern, mehrere griechische und 1 katholische Kirche, 2 katholische Klöster, 1 großen Han, gegen 8000 Häuser und zwischen 46 000 und 50 000 Einwohner, teils Türken, teils Griechen, Armenier, Juden, Bulgaren etc., die sich von mancherlei Fabriken und Manufakturen, besonders Wollenzeug- und Seidenweberei, Tabakfabriken und Gerbereien, von Handwerken, Krämerei und Handel nähren; dieser letztere ist meistens in den Händen der Griechen und Armenier; auch wird Acker-, Obst- und Gemüsebau getrieben. Die Stadt gehört unter die besseren und wohlhabenderen Städte der Türkei, zwar eben so gebaut wie alle übrigen, hat sie nur hölzerne Häuser, die zum Teil ohne Fenster, nur mit Gittern versehen sind. Es sind hier zwei warme Bäder, die abgesondert in besonderen Häusern für beide Geschlechter hergerichtet sind. Kaiser Justinian erbaute die Stadt auf den Ruinen von Sardika, und 1382 fiel sie durch Kapitulation in türkische Hände, nachdem sie von Lala-Schachin-Pascha lange vergeblich war belagert worden, und ihr Befehlshaber durch Verrätere in die Hände der Türken geliefert worden war.

(p. 295) *Varna* (Br. 43° 17' 30''; L. 45° 30'), Stadt im Sdsch. Silistria in Bulgarien an der Mündung des gleichnamigen Flusses ins Schwarze Meer. Sie ist mit festen Mauern umgeben, hat ein altes Kastell mit großen Türmen, 12 Moscheen, 2 griechische Kirchen, 4000 Häuser und 16 000 Einwohner, Türken, Griechen, Armenier und Juden und ist der Sitz eines griechischen Bischofs. Sie hat einen guten Hafen, der einzige in der europäischen Türkei am Schwarzen Meere, der große Schiffe aufnehmen kann, Seehandel, Schiffahrt und Fischerei, und ist der Stapelort des Handels der Bulgaren, mit Korn, Federvieh, Eiern, (p. 296) Butter, Käse und Wein nach Konstantinopel. Bei Varna verloren 1444 die Magyaren jene berühmte Schlacht gegen Sultan Murad, in welcher ihr König Wladislaus V. blieb und in welcher jene die Hilfsvölker der Griechen unter ihrem Kaiser Johannes VIII. waren.

(p. 307) *Widdin* (Vidin), Hauptstadt des gleichnamigen Sandschaks an der Donau, eine der stärksten Festungen der europäischen Türkei, Sitz eines griechischen Bischofs, und wie alle türkischen Städte in Europa, mit einem großen Schlosse, das für sich selbst eine Festung ausmacht, mehreren Moscheen, vielen griechischen Kirchen und 25 000 Einwohnern, die sich von Handwerken, Handel, Krämerei und Fischerei nähren. In der Donau, unter den Kano- (p. 308) nen der Festung, liegt eine befestigte Insel, Kalefat, und über die Donau ist hier eine Hauptüberfuhr.

Walsh, R.

Narative of a Journey from Constantinople to England. By . . . London, Frederick Westley and A. H. Davis, 1828. IV — 415 p. 111. With 2 maps.

(p. 132) In the evening, after the moon had risen, we arrived at Doolath Haghe, another village inhabited entirely by Bulgarians, and here we proposed to pass the night.

(p. 134) . . . ; and the boba, or good woman of the house, sent us in a comfortable supper without the necessity of flogging her husband. Our charge for all was as follows: — wine, raki, and meat, sixty paras; lodging, horses, etc. one hundred; making, for board and entertainment of these persons and four horses, four piastres, or about two and eight pence!

(p. 161) Shumla is a very large and populous town, containing about sixty thousand inhabitants. It is divided into two parts, the Turkish and Christian. The Turkish is the upper part. It is filled with mosques, whose domes and minarets are covered with burnished tin plates, which glitter in the sun with dazzling splendour; so that when the sun shone bright I could not look at the town. Here is, besides, an extraordinary novelty in a Turkish town — a large town clock; it tells the hours by a bell which is heard all over the city, and regulates the time of the inhabitants, instead of the muezzims crying the hour from the minarets.

(p. 162) *I t i s* here the most celebrated tinmen and braziers of the Turkish empire reside, who supply Constantinople with their manufacture, and cover their own mosques with tin and copper, which look so glittering.

(p. 170) The great body of them (Bulgarians) is altogether pastoral, and live in small hamlets, forming clusters of houses, which have neither the regularity, nor deserve the name, of towns. They have a few, however, where they are engaged in commerce, and carry on manufactures. The town of Selymnia, on the south side of the Balkan, contains nearly 20 000 inhabitants, the large majority of whom are Bulgarians. Here they fabricate, to a great extent, several manufactured articles, which are famous in Turkey; one is a coarse woollen cloth, and another, rifle gunbarrels, which are held in high esteem. But that which is most congenial to their rural habits, is the preparation of the essential oil, called otto, or attar of roses. A large district, in the neighbourhood of Selymnia, is laid out in gardens for this purpose; and the abundance of rose-trees adds another feature to this beautiful country. A great part of the produce (p. 171) is brought to England; and we are indebted to these simple peasants for the most exquisite and elegant perfume in nature.

Of all the peasantry I have ever met with, the Bulgarians seem the most simple, kind, and affectionate; forming a striking contrast with the rude and brutal Turks, who are mixed among them, but distinguished by the strongest traits of character.

(p. 176) We descended a steep bank, and entered the town of Rutschuk by a handsome gate, emblazoned with coats of arms and stained stone. On either side ran the wall, which extended down to the river, with a fosse in front; but it seemed very incapable of any defence, notwithstanding that it opposed a barrier to the Russians, which they found it very difficult to overcome. After passing a market full of cattle and Indian corn, we came to a gate and paling of stakes, which forms a second defence to the town, and apparently as inefficient as the first.

(p. 178) The town of Rutschük is a very considerable place, containing, it is said, eighteen or twenty thousand houses, which are very conspicuous at a distance, from their tall white chimneys. It stands on the steep bank of the Danube, and the streets generally have a sudden descent to the river. It is surrounded on three sides by walls in the manner of Turkish fortifications, but it is partly open to the river. About seven thousand of the houses are inhabited by Greeks, Jews, and Armenians, who carry on an active trade with Wallachia.

Walsh, R.

Reise von Konstantinopel durch Rumelien, das Balkengebirge, Bulgarien, die Walachei, Siebenbürgen und Ungarn. Ein Beitrag zur neuesten Kunde des türkischen Reiches. Von . . . Aus dem Englischen übersetzt. von W i l h e l m A d o l f L i n d a u. Dresden und Leipzig, in der Arnoldischen Buchhandlung, 1828. 2 Thle. 232 p.; 198 p. Mit einem Plane der Gegend um Konstantinopel.

- I. T e i l: Reise von Konstantinopel bis Rustschuk.
II. T e i l: Walachei. Siebenbürgen. Ungarn.

I. Teil. (p. 160) Am Abende, nach Aufgange des Mondes, erreichten wir D u l a t h H a g i, ein anderes bloß von Bulgaren bewohntes Dort, wo wir die Nacht zubringen wollten.

(p. 163) . . . Die B o b a oder die Hausfrau schickte uns ein erquickendes Abendessen, ohne daß wir nötig gehabt hätten, ihren Mann zu peitschen. Unsere Rechnung für alles stand so: Wein, Raki und Fleisch 60 Para — Wohnung, Pferde usw. 100 Para — überhaupt für Obdach und Beköstigung auf drei Personen und vier Pferde: 4 Piaster oder ungefähr 2 Schillinge und 8 Pence.

(p. 194) Schumla ist eine sehr große und wohlreiche Stadt mit etwa 60 000 Einwohnern. Sie zerfällt in zwei Teile, die türkische und die christliche Stadt. Der türkische Bezirk ist der obere Stadtteil. Es gibt in diesem Bezirke viele Moskeen, deren Kuppeln und Minarete mit geglätteten Blechplatten gedeckt sind, die in der Sonne mit einem so blendenden Glanzeschimmern, daß ich bei hellen Sonnenscheine nicht auf die Stadt sehen konnte. Hier gibt es auch eine außerordentliche Neuerung in einer türkischen Stadt, eine große Uhr, welche die Stunden mit einem lauten Schläge verkündigt, den man in der ganzen Stadt hört, und der den Bewohnern statt des die Stunden von den Minareten ausrufenden Muezzim's, zur Bestimmung der Zeit dient.

(p. 195) . . . In Schumla wohnen die berühmtesten Blechschläger und Kupferschmiede, die Konstantinopel mit ihren Arbeiten versorgen und ihre eigenen Moskeen mit glänzenden Bedeckungen versehen.

(p. 204) Die meisten Bulgaren führen ein Hirtenleben und wohnen in kleinen Dörfern, (p. 205) die Häusergruppen bilden, aber weder die Regelmäßigkeit einer Stadt haben, noch diesen Namen verdienen. Sie haben jedoch einige Städte, wo sie Handel treiben und Manufakturen angelegt haben. Die Stadt Selymnia auf der Südseite des Balkengebirges hat gegen 20 000 Inwohner, die meist Bulgaren sind. Hier verfertigen sie in ansehnlicher Menge verschiedene, in der Türkei berühmte Manufakturwaren, besonders ein grobes wollenes Tuch und gezogene Flintenläufe, die sehr geschätzt werden. Mit ihren ländlichen Gewohnheiten stimmt aber nichts so sehr überein, als die Verfertigung des R o s e n - A t t a r s oder Rosenöls. Ein ansehnlicher Bezirk in der Nähe der Stadt Selymnia hat Gartenanlagen, die zu diesem Zwecke dienen, und die zahlreichen Rosenbüsche geben diesem schönen Lande eine andere reizende Eigenheit. Ein großer Teil des Ertrages geht nach England und wir verdanken diesen einfachen Leuten den trefflichsten und lieblichsten Wohlgeruch, den es gibt. Unter allen Landleuten, die ich je gesehen habe, sind die Bulgaren die einfachsten, gutmütigsten und libreichsten und sie stehen in einem auffallenden Gegensatze zu den groben und rohen Türken, die unter ihnen leben, aber durch die stärksten Charakterzüge von ihnen sich unterscheiden.

(p. 211) Wir stiegen einen steilen Abhang hinab, und kamen in die Stadt Rustschuk durch ein schönes Tor, (p. 212) das mit einem Wappen und bunten Steinen geziert war. Auf beiden Seiten lief die Stadtmauer, die sich bis zum Flusse erstreckte, und hatte vorne einen Graben; aber sie schien keineswegs eine Schutzwehr zu sein, obgleich es den Russen schwer wurde, diese Schranken zu übersteigen. Als wir über einen Marktplatz gegangen waren, wo wir viel Rindvieh und Mais sahen, kamen wir zu einem Tore mit einer Verpfählung, die eine zweite Schutzwehr bildete, aber eben so unwirksam als die erste zu sein schien.

(p. 214) Rustschuk ist sehr ansehnlicher Ort, der 18 bis 20 000 Häuser enthalten soll¹, die wegen ihrer hohen weißen Schornsteine in der Ferne sichtbar sind. Sie liegt am steilem

¹ Die Häuser in den türkischen Städten sind klein, daher verhältnismäßig sehr zahlreich, aber gewöhnlich sind die Angaben von der Zahl der Häuser übertrieben, wie es A r u n d e l l auch in Kleinasien fand. S. A. V i s i t t o t h e S e v e n C h u r c h e s o f A s i a. London, 1828. 8^o.

Ufer der Donau und die Straßen fallen meist plötzlich nach dem Ufer ab. Sie ist auf drei Seiten von Mauern nach der Art türkischer Befestigungen umgeben, auf der Wasserseite aber zum Teil offen. Gegen 700 Häuser werden (p. 215) von Griechen, Juden und Armeniern bewohnt, die einen lebhaften Handel nach der Walachei treiben.

Aussichten

Aussichten für den Handel bei einer friedlichen Lösung der orientalischen Frage. — Das Ausland. Ein Tagblatt für Kunde des geistigen und sittlichen Lebens der Völker. II Jahrg. Nr. 235 und 236. München, 1829, p. 937—939.

(p. 937) Große Veränderungen im innern Zustande des Orients, wie in seinen Verhältnissen zu den europäischen Mächten, werden durch die neuesten Ereignisse angekündigt. Durch Siege, die in solcher Schnelle und Ausdehnung vielleicht nicht erwartet wurden, sind diese Veränderungen schon zu sehr berkäftigt, als daß man hoffen dürfte, den bisherigen Stand ferner erhalten zu können. Der Wendung der Dinge muß eine neue Richtung der Politik folgen, ohne daß jedoch das frühere System deswegen weniger den damaligen Verhältnissen angemessen zu achten wäre. In einer Zeit, wie die unsere, wo so viele Revolutionen plötzlich aufloderten und eben so plötzlich wieder verschwanden; durften die Staatsmänner durch jede neue Erscheinung von der Bahn, die sie, zur Erhaltung des allgemeinen Friedens, gewählt hatten, nicht zu abwenden lassen. Daher wird es begreiflich, wenn von einer oder der anderen Seite in dem Aufstande der Griechen nicht sogleich ein anderer Charakter wahrgenommen wurde, als jener war, der sich in den Empörungen jenseits der Pyrenäen und in Italien ausgewiesen hatte, Allerdings zeigte sich hier der bedeutende Unterschied, daß die Griechen nie, im europäischen Sinn, Untertanen der Türken, sondern nur die Unterjochten waren: ihre Dynastie war verjagt oder hingemordet, und die Türken hatten kein anderes Recht auf den schönsten Teil Europas, als das Schwert, das sein Recht verliert, wo es nicht mehr siegreich ist. Ein dauernder Friede mit diesen Eroberern war nicht möglich, denn ewiger Krieg gegen die Christen ist Glaubenspflicht des Islam, und diese Richtung war so innig mit dem Wesen des ottomannischen Reichs verbunden, daß es seit der Zeit in Verfall geriet, da die Osmanlis, auf fernere Eroberung gezwungen verzichtend, in Frieden zu genießen sich anschickten. Weil diese Verhältnisse anerkannt wurden, darum erweckte denn auch das Schicksal eines in der Geschichte berühmten Volkes die Teilnahme aller gebildeten Männer. Doch war ein humanes Gefühl noch keine unabweisliche, entscheidende Tatsache, in welche sich die Politik, mit Aufopferung aller Vorteile des früheren Verstandes, eiligst hätte schicken müssen. Die Staatsweisheit erlaubte nicht, selbst Hand anzulegen, den Umsturz eines alten bisher unschädlichen Gebäudes zu beschleunigen. Daraus erklären sich die Zögerungen in Anerkennung eines befreiten Griechenlands — dadurch sind sie gerechtfertigt.

Wenn unterdessen entferntere Staaten mit dem Gedanken an die Selbständigkeit der Griechen an eine Legitimation des Aufstandes, bald sich befreunden zu müssen glaubten: so war ein Gleiches nicht von einem Staate zu erwarten, in dessen Nähe die Empörung aufgebrochen war, der mehrere Millionen Griechen unter seine Untertanen zählt, und welcher sich in seinen wesentlichen Interessen bedroht glauben mußte. Es ist wahr, Rußland grenzt wie Österreich an die Türkei, aber der Unterschied ist nicht zu übersehen, daß die Schwächung der Pforte für Rußland vorteilhaft ist, während gerade dieser Umstand die Politik Österreichs noch vorsichtiger machen muß. Wenn so nach letztere Macht an dem Traktate vom 6. Juli keinen Anteil nahm, so wird dies um so weniger auffallen, als selbst Preussen das System der Neutralität vorzog. Die Erwägung aller früheren Verhältnisse erlaubte keine andere Politik. Wohl aber ist mir Zuversicht anzunehmen, daß die humanen Gesinnungen, die sich in Wunsche eines bessern Schicksals der Griechen aussprachen, den Bewohnern der österreichischen Kaiserstaates nicht fremd waren; und vielleicht konnte selbst eine strenge Neutralität der österreichischen Regierung den Griechen nützlich werden, indem sie ihnen Zeit ließ, zu beweisen, daß wirklich Elemente des Verstandes in ihrer Unternehmung zu finden wären. Es ist sehr möglich, daß die Geschichte, die nicht nach dem Schein des Augenblicks, sondern nach den bleibenden Folgen urteilt, einmal anerkenne, es habe Österreich den Griechen viel dadurch genützt, daß es seinen Einfluß auf Erhaltung des allgemeinen Friedens verwendete, denn ein Krieg der europäischen Mächte hätte wahrscheinlich eher eine Teilung der Türkei als die Unabhängigkeit der Griechen herbeigeführt. Österreich kann demnach mit Ruhe das Urteil der Nachwelt über seine bisher befolgte Politik erwarten.

Ist aber nicht gegenwärtig der Zeitpunkt eingetreten, ein verändertes System aufzustellen?

Der Weisheit der österreichischen Regierung kann getrost die Entscheidung dieser Frage überlassen werden. In dessen scheinen die neuesten Ereignisse allerdings in ihren möglichen und wahrscheinlichen Folgen so bedeutend, daß auch der isolierte Beobachter (p. 938) ter zum Nachdenken über die Nützlichkeit eines den Freignissen angemessenen Systems sich aufgefordert fühlt. In dieser Beziehung sei es gewagt, die bescheidenen Gedanken eines Einzelnen der Prüfung sachkundiger Kenner zu unterwerfen.

Öffentliche Blätter haben die Hoffnung ausgesprochen, daß durch die Siege der Russen über die Türken die Verbreitung der Zivilisation im Oriente, und mit ihr die Belebung des orientalischen Handels, zum allgemeinen Vorteil des Festlandes, befördert werden könnte. Sollte auch, ursprünglich, vielmehr eine wohlwollende Gesinnung, als eine kalte Berechnung des Verstandes an dieser Hoffnung Anteil gehabt haben: so kann doch, bei der Entscheidung, die das Schicksal im Sinne zu haben scheint, gerade die ruhigste Berechnung der großen Interessen den Staatsmännern anraten, diese Hoffnung möglichst zu realisieren, damit großem Unglück und einer völligen Vernichtung aller schützenden Verhältnisse vorgebeugt werde. — Ist eine neue Gestaltung der türkischen Länder unvermeidlich, so könnte eine auf jeden Fall den Osmanlis wenig nützende Unterstützung des sinkenden Reichs durch Österreich diese Monarchie nur zur Teilnehmerin der fremden Unfälle machen, ohne ihr die Aussicht zu gewähren, Ersatz für die Opfer zu erhalten, welche unerreichbaren Zwecken wären gebracht worden. Auf jeden Fall wäre der Krieg kostspielig und sein Ausgang ungewiß.

Erklärte sich das Kabinett von Wien dagegen für Ausbreitung der Zivilisation und für ein System der Freiheit und Sicherheit des Handels: so würde es dadurch in den edelsten Bund mit Rußland treten, würde gefahrlos für seine höchsten Interessen sorgen, und könnte zugleich Europa Bürge sein, daß die Veränderungen, welche die Zeit nötig und unvermeidlich macht, nicht für einseitigen Vorteil, sondern zum allgemeinen Besten sollen geleitet werden. — Und, in Wahrheit, ein geregelter, durch Ordnung gesicherter Zustand im Oriente bietet Vorteile für den Kaiserstaat dar, die er bisher nur nicht verfolgen konnte, weil die Umwälzungen im Okzident jede Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, und gerade deshalb der Feind im Rücken nicht gereizt werden durfte. — Jetzt ist Europa beruhigt, und der Zustand der Völker, die Bedürfnisse der Regierungen fordern nicht mehr kommende, sondern treibende, bewegende Kräfte, denen der Zustand der Türkei einen deutlich von der Vorsehung bezeichneten, Österreich zur Hilfe bereiteten, freien Spielraum gibt. Wohl ist es edel, denjenigen, der uns in früheren schweren Kriegen nicht beunruhigte, dann wieder zu schonen, wenn er sich in bedrängter Lage befindet. Und diesem Grundsatz ist Österreich treu geblieben, trotz allen lockenden Aufforderungen der Zeit. Freundliche Warnung, treuer Rat, selbst sichtbare Vorliebe für das Wohl des Nachbars, haben nicht gefehlt. Der Großmut zu genügen, wagte man sogar das Mißtrauen anderer, durch noch wesentlichere Dienste treu erwiesener Freunde auf sich zu laden. Der Ausspruch des Schicksals, auf welchen die Türken trotzig sich beriefen, wurde sorgsam und ängstlich erwartet — nicht ohne eigenen Nachteil und mit Verwendung großer Kosten. Sollte jetzt, da das Sicksal sich entschieden hat, Österreich die drängenden Anforderungen seiner höchsten Interessen nicht achten, und dem, was nicht mehr ist, sich zum Opfer bringen? Solche Großmut würde sich selbst überspringen, und wäre unverträglich mit der Klugheit. Es ist nicht nur erlaubt, es ist Pflicht, für den Bestand der eigenen, verhältnismäßigen Macht zu sorgen, wo der Nachbar, dem Gutes geraten wurde, durch Eigensinn, leeren Stolz und Prahlerei sich ins Verderben stürzt, und dadurch selbst alle Bande löst. Denn als Prahlerei weisen sich jetzt jene Versicherungen aus, daß die hohe Pforte durch die blutigen Reformen und durch kräftige Rüstungen sich in den Stand gesetzt, die Vermittlung der europäischen Mächte entbehren, ja sie zurückweisen zu können. — Hatte eine europäische Macht Verbindlichkeiten gegen die Pforte, so hat des Sultans törichter Eigensinn, diese Macht von jeder Pflicht entbunden. Für ungeschwächten Bestand der Türkei mit dem Sieger in die Schranken zu treten, kann nicht gefordert werden, so wenig als Ähnliches bei dem Fall von Venedig, das auch zur Unzeit trotzte, hätte zugemutet werden können. — Darf man also über die Frage des Reichs vollkommen beruhigt sein, so darf man auch die Lage der Dinge, in sofern sie nützlich werden kann, ohne Scheu in Erwägung ziehen. Und hier scheint es, daß Österreich durch eine große Nationalangelegenheit bestimmt werde, gleichen Wunsch zu nähren mit den Russen — für Sicherheit des orientalischen Handels. Das schöne, reiche, von einem hochherzigen Volke bewohnte Ungarn leidet dadurch, daß die Barbarei seines östlichen Nachbars ihm nicht erlaubt, einen hier so möglichen als vorteilhaften Verkehr mit dem Oriente anzuknüpfen, einen Verkehr, der von den Tagen der Kreuzzüge bis zum Fall von Constantinopel Ungarns Reichtum und Macht auf den Gipfel erhob; der in den Ländern an der Donau aufwärts, von Belgrad bis Ulm, ein fröhliches Leben der Betriebsamkeit schuf und mit großen Reichtümern segnete; der endlich das süddeutsche Städtewesen vorzugsweise ausgebildet hat. — Österreichs große Wasserstraße, die Donau, ist ihm am Ausgange verschlossen, weil die Ungeschicklichkeit

der Barbaren sie unfähig macht, die Schwierigkeiten der Versandung, der Klippen und andere Hindernisse zu überwinden, und durch Kunst der Schifffahrt zu Hilfe zu kommen. Würden in America, im Umstande fast der Natur, wo neue Völker die Hilfsmittel der Kunst sich tausend Meilen weit herholen mußten, ungleich größere Schwierigkeiten durch die Wasserbaukunst und durch die Dampfschiffe überwunden: warum sollte es unmöglich sein, die Donau schiffbar zu machen, die auf ihren Wellen aus dem Herzen des zivilisierten Europa Mittel für alle Bedürfnisse herbeiführen kann? Was Trajan, Konstantin und Julian im Kindesalter der mechanischen Künste zum Schrecken der Barbaren glücklich zu Stande gebracht, dies sollte unserm Zeitalter, bei allen Riesenfortschritten dieser Künste, unmöglich sein? Nein, nur die Barbarei der Türken trägt die Schuld, daß der größte Strom Europas für den Welthandel verschlossen ist. — Und Ungarn, durch seine Lage berufen, den östlichen Handel in sich aufzunehmen, selbst unzählbare Schätze der Natur in sich bewahrend, Ungarn, dessen kräftiges, männliches, kühnes, edles, wahrhaft königliches Volk alle Anlagen besitzt, die Gaben der Natur durch die Künste der Betriebsamkeit und des Geistes zu veredeln, dieses Reich sollte verurteilt sein, die Grenzen der (p. 939) Barbarei zu verewigen? Es sollte einen Nachbar schonen und schützen, der vielfach mit wilden Horden hereinbrach, die schönsten Provinzen in Wüsten zu verwandeln; der während anderthalb Jahrhunderten, da er im Besitz dieser Länder war, nur durch Verödung und durch Entwürdigung seine Herrschaft bezeichnete; dem Ungarn viel Elend, nie eine Wohlfahrt verdankte? Wie, die Aufgabe des ungarischen Reichs sollte sein, die Barbaren ja nicht in ihrer erhabenen Bestimmung zu stören, durch Trägheit, Unverstand und Brutalität eine unübersteigliche chinesische Mauer — der Zivilisation entgegen zu setzen? — Was würde Ungarn sein, wenn es seine früheren, oft ohne Not an die Türken verlorenen Provinzen, die es noch in Fahnen und Wappen führt, und deren Wiedereroberung der König vor seiner Krönung in der Wahlkapitulation beschwört, wieder in Besitz nehme, wenn es seine alten Grenzen wieder gewönne — vom Adriatischen, bis an das Schwarze Meer reichend! Wenn es, mittels geordneter Handelsverhältnisse mit Asien und Egypten, einen weitem, unermesslichen Markt für seine Erzeugnisse erhalte, und sich dadurch, Schätze erwärbe, womit der Fleiß des dritten Standes und des Bauern belohnt, und letzterer zur Würde eines Staatsbürgers erzogen werden könnte! — Gewinnt Ungarn die Donaumündungen und zwei Meere zu Ausfuhrstraßen seines Handels: so mag immerhin der Zoll — und Dreißigamt — Kordon fort-dauern, der das ungarische Reich von den übrigen Erbstaaten trennt und bis jetzt in ein fortwährendes Kolonialverhältnis setzte — dieses, mit dem Innersten des österreichischen Gefälls- und Bankal-Wesens verzweigte Ausschließungssystem mag fort-dauern — es mag fortan die hochbesteuerten deutschen und slavischen Provinzen gegen eine Überschwemmung mit den Reichthümern Ungarns und gegen einen plötzlichen Unwert ihrer Erzeugnisse schützen: — Ungarn wird keinen Anlaß zum Neide haben, es wird Niemanden Eintracht tun wollen, sobald jene großen Wasserstraßen des Westhandels sich ihm öffnen. — Und welche Aussichten für Deutschland — zumal wenn die so wohlthätigen als großgedachten Handelsverträge, die bereits Preußen, Bayern, Würtemberg und Rhein Hessen verknüpfen, auch zu ähnlichen Verabredungen mit Oesterreich führen sollten! — Oesterreich würde solchergestalt, durch Verbreitung der Zivilisation, die herrlichsten Eroberungen in seinem Innern gemacht haben! Die Absonderung von den andern Erbstaaten würde nicht mehr beschwerlich oder schädlich sein; vielmehr könnte das in sich gerundete untarische Reich alle Vorteile eines selbstständigen Staats genießen und gewähren, ohne dem alten Erzhaue weniger mit unterschütterlicher Treue anzugehören. Die seit dem letzten Landtage neugekräftigte Konstitution, die wünschenswerteste Vormauer gegen Willkür und gegen die Wiederkehr der Handels-, Münz- und Finanz-expertimente, könnte sich von allen Schlacken reinigen und würde ein allgemein verehrtes Band der verschiedenen Stände. Die Konstitution gewährte, eben dadurch nach allen Seiten freie Entwicklung, und zugleich die größte Sicherheit für den Staat; denn ein aufgeklärtes, arbeit-sames, reiches Volk wagt nicht, im Sturm der Revolutionen Alles zu verlieren! — Diese Hoff-nungen können realisiert werden, wenn es gelingen sollte, die gegenwärtige Bewegung der Zeit auf eine Art zu benutzen, die dem Reiche Ungarn seine natürlichen alten Grenzen zu-rückgäbe, und in ihm, durch erweiterten Handel, ein neues, reges Leben hervorriefe, welches in wenigen Menschenaltern die Bevölkerung um das Zweifache vermehren, und allen Erzeug-nissen einen höhern Wert geben würde. — Es scheint demnach, soweit der Einzelne die Ver-hältnisse beurteilen kann und darf, daß Oesterreich ein gleiches Interesse vielmehr mit Ruß-land verbinde, als daß es berufen sein sollte, Englands Anträgen, falls dieses zu einer Allianz gegen Rußland einladen möchte, Gehör zu geben. Sich der Politik Englands auf die Dauer anzuschließen, war für Oesterreich von jeher ein mißliches Unternehmen, da der dort, vermöge der Verfassung, leicht mögliche Wechsel der Minister gewöhnlich auch andere Partei-Ansich-ten herbeiführt. Überdem weiß man — womit hier kein Tadel ausgesprochen werden soll — daß das eigene Interesse dem Engländer als höchstes Gesetz gilt, daher er nach dem Dienste, den ein Verbündeter ihm leistet, solchen bald vergißt, wo der nächste eigene Vorteil drän-

gender mahnt. Die Österreicher aber werden sich noch erinnern, daß in den Kriegen, seit dem utrechter Frieden und besonders in jenen mit Friedrich II. von Preußen, England bald Frankreich durch Österreich, bald dieses durch jenes zu lähmen suchte, so seine Alliierten zum Spielball machte, und am Ende Österreichs größten Feind unterstützte, vor allem aber stets die Mindermächtigen auf Kosten Österreichs zu vergrößern suchte. Selbst in neueren Zeiten hat man erfahren, wie leicht englische Minister in Brasilien, Portugal, Turin, Neapel und sogar in Constantinopel die Rücksicht auf den Alliierten vergessen konnten, um desto ungestörter für britisches Interesse zu sorgen. Wie einst der größte Kaunitz erkannte, daß eine engere Verbindung mit Frankreich der zweideutigen und beschwerlichen Allianz mit den Seemächten vorzuziehen sei, so wird der große Staatsmann, der den Geist des alten Fürsten geerbt hat, aus der Natur der unabweislich gewordenen Ereignisse erkennen, daß ein Bund mit Rußland und seinen aufrichtigen Freunden allein den allgemeinen Frieden erhalten, und, bei den unvermeidlichen Veränderungen im Oriente, Österreich in den Stand setzen könne, sowohl seine eigene Würde, Sicherheit und Selbstständigkeit, als das Gleichgewicht von Europa zu behaupten, und die Interessen der Zivilisation am Mächtigsten zu vertreten. — Wenn aber die Zeit oder die Weisheit der Kabinete auch ein anderes als das hier angedeutete Resultat herbeiführen sollte, so hofft der Verfasser dieser Zeilen doch, daß man der Reinheit seiner Absichten die, wie er glaubt, verdiente Gerechtigkeit nicht versagen werde.

Beaujour, F.

Voyage militaire dans l'Empire Othoman, ou description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles soit artificielles, avec cinq cartes géographiques. Par . . . Paris, F. Didot, . . . 1829. 2 T. 539 p.; 608 p.

T. I (p. 201) Thessalonique est le siège d'un pacha, et une des villes des plus commerçantes de la Turquie: son principal commerce est avec Livourne, Trieste et Marseille, où elle envoie principalement des cotons, des tabacs, des laines, des soies, et d'où elle reçoit des draps, des bonnets, du sucre, du café et d'autres marchandises coloniales. C'est aujourd'hui le principal comptoir de la Grèce (p. 202). On peut même regarder cette ville par sa position au fond du golfe Therméen comme le point de la Turquie européenne, le plus important, après Constantinople.

(p. 207) Quelques-uns des villages, que l'on rencontre sur la route d'Istip à Keuperli et de Keuperli à Uscup, sont habités par des chrétiens Bulgares, dont l'activité et la propreté contrastent avec la paresse et la saleté des autres chrétiens.

(p. 217) Sérès, l'ancienne Siris ou Sirra, est située à une lieue à l'est du Strymon, au pied des montagnes couronnées par le mont Cercina, et sur un ruisseau qui vient de ces montagnes et que quelques voyageurs ont pris pour le Pontus des anciens, à cause de ses fréquentes inondations. La ville fermée d'un simple mur s'élève des bords du ruisseau sur une colline qui porte une vieille citadelle flanquée de tours, et peut renfermer 25 à 30 mille habitants, dont 12 à 15 mille sont Turcs et les autres chrétiens, mêlés de quelques Juifs. Cette ville, la plus peuplée de la Macédoine après celle de Thessalonique, est le principal entrepôt des cotons macédoniens, qui se répandent de là dans toute la Turquie et même dans toute l'Europe (p. 218), et elle a plusieurs manufactures où l'on file et où l'on teint ce lainage: elle est pour cette raison un des grands marchés de la Turquie européenne et le centre de toutes les communications avec les villes voisines.

(p. 232) La Macédoine est la contrée de la Grèce la plus riche en subsistances et en hommes; et voilà pourquoi les maîtres de cette contrée le furent presque toujours de toutes les autres. C'est aussi la contrée la plus commerçante (p. 233), et la ville de Thessalonique fait à elle seule presque la moitié du commerce extérieur de toute la Grèce.

(p. 250) La route d'Andrinople à Sélivrie, qui est la grande route de Constantinople, peut donner une idée de toutes les autres routes de la Turquie. Le chemin est à peine tracé et n'est indiqué que par quelques levées naturelles ou par quelques restes d'anciennes chaussées, entièrement dégradées; en sorte qu'il n'y a pas réellement de chemin, ou que le chemin est partout. En général les chemins turcs ne sont tracés que dans les montagnes, où ils présentent des sentiers inégaux et tortueux: sur les terrains unis, ils passent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et ne sont marqués que par les traces que l'on y a laissées. Tel est le chemin l'Andrinople à Constantinople.

(p. 265) La côte est très escarpée depuis le port de Derkon jusqu'au bourg de Média, situé sur un promontoire bordé de deux ruisseaux, dont les bouches sont obstruées par des bancs

de sable. Ce bourg est environné (p. 266) de grottes qui paraissent avoir été habitées, et on voit sur l'isthme du promontoire l'enceinte d'une ancienne ville, que l'on croit être Salmydesse: c'est peut-être une autre ville du Moyen Age, où les Génois avaient établi une factorerie intermédiaire entre celles de Constantinople et de Varna. Une batterie, placée sur la pointe de Média, défend l'accès des deux petites baies environnantes.

(p. 269) La Thrace est la province la plus importante de la Turquie européenne, et elle en est la plus peuplée et la plus riche. On lui donne plus de deux millions d'habitants, et elle est très fertile en grains, en pâturages et en fruits de toute espèce. La côte de la mer Noire est une mine inépuisable de bois et de charbon de terre; et l'on trouve des mines de fer et d'argent dans le mont Rhodope et dans le mont Pangée.

La Thrace termine au nord le littoral Egéen de la Grèce, et l'Étolie commence au sud le littoral ionien.

(p. 447) . . . Roustchouk a plus de 30 mille habitants, et Sistove en a près de 20 mille.

Turtukaï ou Toutrakan, située sur la rive droite du fleuve entre Roustchouk et Silistrie, vis-à-vis l'embouchure de l'Argis, n'a quelque importance militaire, que parce qu'elle est sur un des principaux passages du Danube; mais Silistrie, située sur la même rive au confluent de la Drista, en a une très grande, parce qu'elle est, comme Roustchouk, l'entrepôt du commerce de la Bulgarie avec la Valachie.

(p. 462) Varna est une ville de douze à quinze mille habitants: elle est l'entrepôt du commerce de Constantinople avec la Bulgarie, et elle a une grande importance militaire, parce qu'elle commande la meilleure rade qu'il y ait sur la mer Noire au nord du Balkan, et qu'elle est sur une des routes du Bas Danube à Constantinople. Ces routes se réunissent toutes à Karasou au pied du rempart de Trajan; d'où l'on s'élève par les petites villes de Karagadch et de Bazargik sur les premiers gradins du Balkan, vers le bourg de Koussidji. Le Balkan, le mont Hoemus des anciens, se divise, en approchant de la mer Noire, en trois branches, dont une se courbe au nord jusqu'au Danube, une autre au sud jusqu'au Bosphore, et dont la troisième s'abaisse à l'est dans la mer Noire au cap Emineh, ainsi nommé du nom ancien de la plus haute H a e m i e x t r e m a. C'est à Koussidji que l'on entre dans les montagnes: ce bourg est au noeud de trois routes, qui conduisent l'une à Varna en se dirigeant à l'est, une autre par Yéni-Bazar à Choumla en se dirigeant à l'ouest, et la troisième à Pravadi en se dirigeant au sud.

(p. 465) La Bulgarie est un pays aujourd'hui dépeuplé, parce qu'elle a été souvent ravagée par la guerre, et on ne lui donne qu'une population de 5 à 600 mille habitants, Turcs ou chrétiens, sur une superficie de près de trois mille lieues carrées: elle est cependant très fertile, surtout en grains et en pâturage: c'est la Moesie inférieure des anciens, tandis que la Serbie est leur Moesie supérieure. La population y est presque toute concentrée dans les villes: ce sont les Turcs, qui les habitent, et les Bulgares ou Volgares, proprement dits, sont dispersés dans les campagnes. Ces peuples venus sous l'empereur Théodose des bords du Volga sur ceux du Danube, d'où ils se sont répandus (p. 466) sur les deux revers du Balkan, ont conservé les moeurs pastorales de leurs ancêtres: ils fuient les villes où ils sont opprimés par les Turcs, et habitent les campagnes, où ils élèvent de nombreux troupeaux et se livrent à l'agriculture. L'amour du travail et le goût de la propreté les distinguent des autres habitants du pays, et les vexations continuelles, auxquelles ils sont exposés, ne les empêchent pas d'ensemencer leurs champs, comme s'ils devaient seuls en recueillir les fruits: c'est la meilleure race d'hommes qu'il y ait en Turquie, ou du moins la plus laborieuse et la plus patiente.

Wege

Die Wege des Handels. (Ges.) Literary Gazette. — D a s A u s l a n d.
Ein Tageblatt fuer Kunde des geistigen und sittlichen Lebens der Voelker.
II. Jahrg. Nr. 41. Muenchen, 1829. p. 164.

(p. 164) Während der Herrschaft Napoleon's wurde Zucker, Kaffee, Tabak, Baumwollengarn etc. von London zur See nach Salonichi gesandt; von da wurden diese Güter auf Pferden und Maultieren durch Mazedonien, SerVien und Ungarn nach ganz Deutschland und selbst nach Frankreich verführt, so daß Waren zu Calais konsumiert wurden, die aus dem sieben Lieues entfernten England gekommen waren und einen Weg gemacht hatten, der, was die Kosten betrifft, einer zweimaligen Reise um die Welt gleich kam.

Depping, G. B.

Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe depuis les croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique. Par . . . Ouvrage qui a été couronné en 1828. Paris, Imp. Royale, 1830. 2 T. VIII— 344 p.; 375 p.

Table des matières:

T. I. Préface, p. V; Introduction, p. 1. Commerce de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse: Cambaie, Calicut et Malacca, entrepôts du commerce de l'Inde. — Fabriques d'indiennes sur la côte de Malabar, dans le Décan et au Bengale. — Factoreries arabes. — Opulence des marchands de cette nation. — Leurs établissements à Ceylan. — Commerce des épices des îles Moluques, et des marchandises de Chine, à Malacca. — Entrepôt dans l'île d'Ormuz. — Pêcheries de perles à Bahrein. — Grand commerce au port d'Aden. — Jedda, Suakem, Aïdab, Koseïr, Sues, échelles dans la mer Rouge, p. 27; Commerce de l'Egypte, de la Syrie, de la mer Noire, etc.: Productions de l'Egypte. — Traité des esclaves. — Exportation du lin et du coton. — Fabriques d'étoffes de soie. — Baume. — Chevaux. — Foires de Jérusalem. — Factoreries et comptoirs en Syrie; Saint-Jean-d'Acre, Damas. — Commerce de Chypre. — Constantinople. — Ports et états de l'Asie Mineure. — Commerce de grains de la mer Noire; colonies génoises en Tauride. — Trébizonde. — Arménie. — Route commerciale de Tauris. — Caucase. — Denrées du Levant, p. 55; Venise: Possessions des Vénitiens. — Expéditions périodiques des flottes marchandes, d'après Pegoletti, Marin et autres auteurs. — Exportations pour le Levant, pour la Flandre, pour la France. — Importations. — Système prohibitif. — Commerce avec les Allemands. — Discours du doge Mocenigo sur la prospérité du commerce maritime et de l'industrie des Vénitiens. — Commerce de grains et de sel. — Fabriques de draperies, laines étrangères; fabriques de soieries, armes, verreries. — Route de commerce par la Bulgarie, par l'Autriche et par la Hongrie. — Entrepôts d'Augsbourg et de Nuremberg, p. 149; Gênes, Pise, Florence: Commerce des Génois avec les Grecs. — Etablissement à Péra. — Colonies et factoreries dans la mer Noire. — Traité des esclaves. — Commerce entre Gênes et l'Allemagne. — Etablissement des Génois en Espagne. — Combats sur mer contre les Catalans. — Banque de Saint-George. — Cartes géographiques des Génois. — Audace des pirates de cette nation. — Navigation des Pisans. — Fabriques de draperies à Florence. — Importation des laines anglaises par la France. — Marine de Florence. — Relations avec l'Egypte. — Tableau de la prospérité florentine. — Amalfi; Ancône. — Commerce de transit en Italie, p. 203; Barcelone: Relations des Catalans avec l'Egypte et la Syrie. — Bourse de Barcelone, son consulat. — Commerce aux foires de Champagne. — Ordonnances des rois d'Aragon sur le commerce du Levant. — Présents envoyés au Soudan d'Egypte. — Maisons de négociants étrangers à Barcelone. — Factoreries à Seville. — Relations des Maures d'Espagne avec le Levant; leurs fabriques, p. 243; France, Pays-Bas et Angleterre: Commerce maritime de Marseille. — Envois en Syrie. — Juifs. — Transports de pèlerins. — Epicerie, soies, pelleteries. — Commerce d'Aigues-Mortes et d'Avignon. — Fabriques de draps en Languedoc et en Roussillon. — Débit de ces draps en Orient. — Drogueries de Montpellier. — Foires de Champagne. — Draperies du Nord de la France. — Transit de laines d'Angleterre. — Commerce de La Rochelle. — Grand commerce manufacturier en Flandre, à Bruges, Gand, etc. — Ligue anséatique. — Foires du Midi de l'Allemagne. — Commerce maritime de l'Angleterre, p. 278.

T. II. Consuls: Origine des consuls de commerce. — Magistrats commerciaux à Venise. — Consuls de mer à Barcelone. — Conservateurs des Foires de Lyon. — Bourse de marchands à Toulouse. — Consuls de Paris. — Origine des lois nautiques de la Méditerranée, Loi Rhodienne. Livre du Consulat de mer, revendiqué par les Catalans. — Règles d'Oléron. — Lois de Wisby. — Consuls dans l'Orient, leur origine. — Magistrats maritimes chez les Maures, au Moyen Age. — Consuls marseillais en Syrie aux douzième et troisième siècles, à Tyr, à Saint-Jean-d'Acre, à Bérithe; consuls vénitiens à Tyr, à Byblos, à Antioche. — Rivalité des consuls de Venise et de Gênes en Chypre. — Leurs consuls en Crimée, en Egypte. — Consuls catalans à Alexandrie. — Consuls à Séville. — Fondes ou loges des chrétiens en Orient. — Fondes d'Alexandrie. — Droits consulaires, p. 1; Traités de commerce: Traités de Venise, de Gênes et de Pise avec les empereurs grecs. — Privilèges des Marseillais en Syrie; leurs conventions avec les rois de Jérusalem. — Traités de Venise, de Gênes et de Pise avec les princes chrétiens. — Traités avec le sultan d'Icone, les Sarrasins d'Alep et de Jaffa. — Conventions entre Chypre et Marseille, entre Venise et Trébizonde. — Traités entre les rois d'Arménie, Venise et Gênes. — Pactes conclus par les Vénitiens et les Génois avec les khans tartares et les Bulgares, p. 57; Suite des Traités de commerce: Négociations des Catalans avec les Soudans d'Egypte. — Stipulations du commerce des Vénitiens dans ce pays. — Article

concernant leur commerce de marchandises prohibées. — Traité fait en 1290 par les Génois avec le Soudan. — Traités des Pisans et des Florentins avec l'Égypte. — Traités conclus avec les États barbaresques par Pise, Gênes, Venise et l'Aragon. — Stipulations contenues dans ces traités. — Tarifs de douanes établis par les Sarrasins de l'Orient, p. 108; Obstacles du commerce du Levant: Défenses promulguées par les papes et les souverains. — Licences du commerce d'Orient accordées par les papes aux marchands barcelonais. — Expéditions des vaisseaux licenciés pour l'Égypte. — Absolutions accordées aux négociants. — Monitoire adressé par Benoît XI aux Vénitiens pour empêcher le commerce d'Orient. — Excommunication des marchands. — Efforts faits par Raymond Lulle et Mar. Sanuto pour faire prohiber le commerce avec l'Égypte. — Licences obtenues ou sollicitées par les Français. — Piraterie. — Peste, p. 170; — Envahissement de l'Empire grec par les Turcs: Progrès des Turcs dans l'Asie occidentale. — Ils passent le Bosphore, et attaquent l'Empire de Byzance. — Les places de la Syrie tombent en leur pouvoir. — Venise et Gênes traitent avec les sultans. — Prise de Constantinople. — Capitulation des Génois de Péra. — Traité entre Venise et les Turcs. — Crédit des Florentins à la Porte ottomane. — Marchands vénitiens expulsés de l'Égypte. — Nouveau traité et confirmation de leurs franchises. — Florence et l'Espagne traitent aussi avec l'Égypte. — Capitulation entre la France et la Turquie, p. 205; Découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique: Premières navigations le long de la côte d'Afrique. — Découvertes des Canaries, de la Guinée. — On transpose la vigne et le sucre dans les îles d'Afrique. — Découverte du Cap de Bonne-Espérance. — Arrivée des Portugais dans les marchés de l'Inde. — Jalousie des marchands maures; ils sont expulsés des ports du Malabar. — Progrès des Portugais dans la mer des Indes. — Leur arrivée en Arabie. — Vains efforts des Vénitiens pour empêcher le commerce portugais de vendre des denrées orientales. — Echelles portugaises en Afrique et en Asie. — Arrivées des cargaisons orientales dans les marchés d'Europe. — Projet de Christophe Colomb de se rendre dans l'Inde par la route de l'ouest pour chercher les denrées de ce pays. — Il découvre l'Amérique. — Les Européens y fondent des colonies, et y transportent les végétaux de l'Orient. — Changement prodigieux dans le commerce d'Europe, p. 251; Notes et éclaircissements de divers passages de cet ouvrage, p. 297.

T. I (p. 8) Une troisième voie était fréquentée par les marchands romains: on transportait les marchandises de l'Inde par le fleuve Oxus, par la mer Caspienne et par les fleuves Cyrus et Phase, dans la mer Noire.

(p.10) Byzance possédait la clef de la mer Noire; elle pouvait aisément correspondre avec tous les états situés sur cette mer, et même avec ceux de la mer Caspienne et de l'intérieur de l'Asie.

(p.13) D'autres routes de commerce étaient fréquentées par les Arabes: à l'orient de la Perse, les marchands allaient traverser la Boukharie, le lac Aral et la mer Caspienne; et allant même au-delà de cette mer, ils se rendaient chez les Bulgares, les Slaves, et d'autres peuples des bords du Volga et du Don. Il existe assez de preuves du commerce que les Arabes ont fait, au Moyen Age, avec la Russie, dont le Midi surtout leur était bien connu; et par cette voie, les denrées orientales se répandaient dans le vaste empire soumis actuellement aux Russes.¹

Une autre route passait par la Perse et la Mésopotamie, et se dirigeait vers le Caucase et la mer Noire. La domination arabe s'étendait jusqu'à l'ancienne Colchide; ce peuple se trouvait donc, sur toute la route, chez des sujets ou des alliés. Dans les ports de la mer Noire, il communiquait, comme dans ceux de la Méditerranée avec les Grecs, qui s'étaient faits les facteurs du commerce entre (p. 14) l'Europe et l'Asie. L'empire de Byzance gagna beaucoup à ces commissions et transits; cependant la mollesse grecque ne s'accommoda pas longtemps des fatigues de la vie mercantile: elle les abandonna à d'autres peuples.

(p. 112) Constantinople, capitale d'un vaste empire et siège d'une cour habituée au faste et plongée dans la mollesse, était peut-être de toutes les villes de l'Orient celle qui promettait aux Italiens, aux Français et aux Espagnols, le commerce le plus important. Déjà dans l'antiquité, (p. 113) Byzance avait attiré les riches productions de l'Asie, pour les consommer ou pour les envoyer à des peuples situés plus vers l'Occident; elle avait eu des relations très suivies avec les colonies grecques de la Tauride, et le commerce de la mer Noire avait passé, en grande partie, par les mains des habitants de Byzance.²

(p. 116) Depuis lors [1264] les Génois attirèrent à leur grande factorerie le principal commerce de la capitale avec la mer Noire et avec l'Occident. Quant aux marchands grecs, il y avait longtemps que les étrangers leur avaient enlevé la ressource du commerce maritime.

¹ V. Rasmussen, Essai histor. et géograph. sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie, au Moyen Age, dans le journal l'Athènes de Molbeck; 1814; tome. II — Frähn, Ibn Fozlans Bericht, etc., Pétersbourg, 1823, in 4^o.

² V. Hüllmann, Histoire du commerce byzantin jusqu'à la fin des Croisades; trad., dans le Magasin encyclopédique, en 1808, tome VI, et 1809, tome II.

(p. 117) Depuis les Croisades Constantinople fut l'entrepôt des marchandises de l'Orient et de l'Occident; il en arrivait par toutes les voies et de toutes les régions. Les Génois y apportaient les poissons, la pelleterie et (p. 118) les grains des bords de la mer Noire; Caffa passait pour fournir la meilleure qualité de blé du Pont-Euxin, dont les bords donnaient aussi les blés d'Azilo et de Montcastro, tandis que la Romanie fournissait l'excellent froment de Rodesto.¹ Les vins de l'Italie se vendaient concurremment avec ceux de la Romanie, de Chypre et de Candie. Les épices, les parfums, les drogues, le coton, l'indigo, le sucre arrivaient de l'Asie Mineure, de Trébizonde et de l'Egypte. Il paraît qu'une partie de ces denrées orientales s'écoulait par le Danube en Allemagne.² Du moins, elles sont notées dans un ancien tarif de Stein, ville sur ce fleuve, dans la basse Autriche.³ Les Hongrois livraient aux Grecs, en échange de ces denrées, des ouvrages en bois et en fer, des armes, de la sellerie,⁴ etc. Par mer, les Francs apportaient à Constantinople de la draperie de Châlons, Beauvais, Paris, Saint-Denis, Toulouse, Narbonne, Carcassonne, Beziers, Castelnaudary, Perpignan, Bruxelles, Malines et Florence, l'écarlate de Gênes, les étoffes blanches de Narbonne, les couvertures de Provins et les bancals de Bagnoles.⁵ Sans doute une grande partie de (p. 119) ces tissus, fabriqués dans de petites villes de France, s'expédiaient pour des contrées plus lointaines, soit de l'Asie, soit des bords européens de la mer Noire. Les Grecs avaient excellé longtemps dans le tissage de la soie; quoique les Francs eussent introduit chez eux-mêmes cette branche d'industrie, il est vraisemblable que les soieries de Grèce furent longtemps encore un article d'exportation.

Les Russes envoyaient à Constantinople leurs fourures; on tirait de la côte de la Romanie une quantité considérable d'alun, qu'on embarquait ensuite dans le port de Byzance. Ainsi les navires étrangers trouvaient dans la capitale de l'Empire grec, jusqu'à l'époque de son entière décadence, un marché pour les marchandises qu'ils apportaient et pour les cargaisons qu'ils allaient prendre à leur retour. Que l'on ajoute à ces avantages ceux d'un port magnifique, l'entrée d'une vaste mer, des magasins de vivres toujours remplis; une ville opulente, habitée par un peuple avide de plaisirs et de nouveautés, et l'on aura une idée des affaires nombreuses qui devaient occuper les marchands indigènes et étrangers de cette superbe cité.

D'autres ports de l'Empire grec attiraient les étrangers. A la foire de Saint-Démétrius, à Salonique, se rassemblaient les marchands italiens, français espagnols, et des Arabes de l'Egypte et de la (p. 120) Syrie.⁶ Les Italiens y avaient des établissements permanents, comme nous le verrons plus tard.

(p. 137) . . . Il en résultait un commerce considérable, pour lequel on vit plus d'une fois aux prises les marins et les marchands de Venise et de Gênes. Ce fut pour se livrer avec plus de sûreté à ce commerce que les Génois fondèrent à l'entrée de la mer de Zabach, dans la Ghazarie ou Crimée, la colonie de Caffa, qui devint leur (p. 138) principal entrepôt pour la mer Noire. Déjà auparavant ils avaient eu des comptoirs à Soldaia (Saduk), à Sorgathi (maintenant Eskykyrim), et dans d'autres places de la Crimée, auprès de ceux des Vénitiens.⁷ . . .

(p. 138) L'esprit de spéculation ne négligea pas non plus les côtes occidentales de la mer Noire. Des actes publics de Venise et de Gênes prouvent que ces deux républiques avaient cherché à acquérir la bienveillance (p. 139) des princes bulgares pour le commerce du Levant.⁸ Les Bulgares étaient venus des bords septentrionaux de la mer Caspienne s'établir à l'ouest de la mer Noire. Les ruines de la ville de Bulgare ont subsisté pendant longtemps auprès de la première de ces mers. On estimait les fourrures de la Bulgarie. Les marchands vénitiens pénétraient même jusqu'à l'embouchure du Volga. Githerkhan, qui dans la suite a été remplacé par la ville d'Astrakhan, était, avant l'invasion de Tamerlan, un entrepôt considérable pour les épicerie et les soieries⁹ que Venise y envoyait prendre, tandis que les Russes y venaient chercher du sel, et probablement aussi les marchandises apportées par les Vénitiens.

(p. 153) Au XIV s., Venise n'était plus maîtresse d'un quartier de Constantinople: les Génois avaient supplanté les Vénitiens dans cette capitale; mais la république avait dans ses mains presque tout le commerce des côtes de la Romanie; une partie de la Grèce et de l'Archipel était son fief, Candie et Négrepont lui appartenaient, elle partageait avec Gênes l'im-

¹ Balducci Pegoletti, Divisamenti de'paesi, etc.

² Hüllmann, Histoire du commerce byzantin, 2e sect.

³ Forma minoris mutae in Stein, à duce Leopoldo statuta; dans le tome II de Rauch, Script. rerum austriac.

⁴ Ibid. — Arnold Lubec., liv. I, chap. IV.

⁵ Uzano, Pratica della Mercatura.

⁶ Dialogues grecs publiés par M. Hase, dans le tome IX des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

⁷ Voyage de Joseph Barbaro, au quinzième siècle; dans la Collection de Ramusio.

⁸ V. plus bas chap. VIII.

⁹ Voyage de Joseph Barbaro.

portant commerce de la mer Noire; les Bulgares, les Hongrois et d'autres peuples, du continent étaient ses alliés, ou la craignaient assez pour ne pas oser s'opposer à ses entreprises; elle dominait à l'embouchure des fleuves de l'Adriatique; l'Istrie, la Dalmatie, le Vicentin, le Padouan lui étaient soumis, avec deux millions d'habitants; elle avait des consulats dans les ports de l'Arménie, de la Syrie, de Chypre, de la Tauride, de l'Égypte, des États barbaresques; elle était en relations de commerce avec la Sicile, les États romains, l'Espagne, la France; et déjà ses flottes fréquentaient les ports de la Flandre et de l'Angleterre.

(p. 179) Les bords de la mer Noire abondaient en grains alors, comme aujourd'hui, et Venise tirait, par le détroit de Constantinople, une grande partie des provisions en grains dont son immense population avait besoin.

(p. 193) Venise approvisionnait de cire tous les États chrétiens. Nulle part on ne travaillait cette substance avec autant d'habileté que dans cette ville . . . (p. 194). Il fallait pour alimenter le grand nombre de fabriques et de blanchisseries, chercher la cire non seulement dans les ports d'Italie, dans les îles de la Grèce, dans les contrées voisines de l'Adriatique, mais aussi dans les contrées plus éloignées, surtout dans la mer Noire¹, où la cire arrivait en abondance de la Moldavie et de Valachie. . . .

(p. 194) Il nous reste à rechercher par quelles routes de (p. 195) terre s'écoulaient les marchandises et les denrées que Venise fournissait au continent. Déjà du temps des Croisades, un de ses concitoyens, Marin Sanuto, conseillait à ses compatriotes de chercher une route terrestre pour communiquer avec les plus riches contrées de l'Asie, avec la Perse, la Syrie et l'Inde, sans être exposés à l'hostilité des Sarrasins. Cependant les Vénitiens, peuple éminemment maritime, ont toujours préféré la voie de mer. Nous avons vu plus haut qu'il était défendu d'introduire chez eux les denrées du Levant par d'autres voies que par celle là. Ce n'était qu'en cas de guerre maritime qu'ils recouraient à la voie terrestre. Ils avaient conclu à cet effet de bonne heure des traités avec les rois de Bosnie² et de Bulgarie, par le pays desquels ils pouvaient se rendre assez facilement du littoral dalmate à Constantinople. Lorsque Venise perdit son influence dans la capitale de l'Empire grec, et surtout lorsque les Grecs succombèrent sous les armes des musulmans, les routes de terre pour arriver au Levant furent trop peu sûres et trop hasardeuses pour les marchands vénitiens. Toutefois ils ont dû continuer d'entretenir quelques relations (p. 196) par terre avec la mer Noire, où ils avaient des échelles.

(p. 203) Gênes avait devancé Venise dans ses établissements commerciaux au Levant, et rivalisait avec la puissante république des lagunes.

(p. 204) La pomme de discorde entre Gênes et Venise, ce fut toujours le commerce du Levant: c'est aussi dans le Levant que leurs flottes se portèrent les plus rudes, et se firent réciproquement le plus de mal.

(p. 206) Gênes résolut de renverser le trône latin de Constantinople, et d'y replacer la dynastie grecque, réfugiée à Nicée, en Asie. Pour prix de cet immense service, elle demandait la franchise de son commerce dans l'empire, et le monopole de celui de la mer Noire. . . . La marine génoise ramena la dynastie grecque dans le port de Constantinople et tandis que les Vénitiens et les autres Français se réfugièrent dans les îles et dans la Morée, les Génois, munis du diplôme impérial, changèrent en forteresse un des faubourgs de Constantinople, et exploitèrent seuls la mer Noire.³ Cette époque est celle où leur puissance jeta le plus grand éclat: jamais elle n'avait eu autant de succès. . . . Ayant fait de Péra l'entrepôt de leur commerce avec l'Asie et la Tauride, les Génois construisirent des (p. 207) navires particuliers pour la mer Noire. Ce fut un sujet d'étonnement aux yeux de Byzantins, de voir les navires génois sillonner hardiment la mer Noire, même en hiver,⁴ saison pendant laquelle le timide Grec suspendait sa navigation.

(p. 211) Le commerce de la mer Noire fut d'une grande importance pour la ville de Gênes, qui confia la direction des affaires de ces parages à un bureau composé de six membres, et appelé *Ufficio de Gazaria*.

(p. 335) Le Midi de l'Allemagne avait d'autres voies et d'autres entrepôts pour se procurer les denrées du Levant en échange des siennes. J'ai déjà signalé les relations que Ratisbonne, Augsbourg et Nuremberg, eurent avec Venise et Gênes, ainsi que celles qui mirent l'Autriche en communication par le Danube avec l'Empire grec. Enns et Ratisbonne, villes situées

¹ „Les cires de la Romanie et de la mer Noire, dit Bald. Pegoletti, arrivent à Pera et Constantinople: celle qui est appelée *s a v o r r a* est la meilleure. *Prattica della Mercatura*, chap. VIII.

² V. le traité conclu en 1444 par Etienne Thomas, roi de Rascie, Bosnie et le littoral, avec la république de Venise, en confirmation des traités antérieurs, accordant la liberté du passage aux Vénitiens à travers les états de ce prince (De Hormayer, *Geschichte von Tyrol*).

³ G. Pachymère, *Histor. Mich. Palaeolog.*, tome I, livre II, chap. XXXII.

⁴ G. Pachymère, *Histor. Mich. Palaeolog.*, tome I, livre V, chap. XXXII.

toutes deux sur le Danube, avaient de grandes foires, où les denrées du Levant arrivaient d'abord de la Romanie ou de l'Empire grec, puis de la mer Noire, par Kiew en Russie, terme des caravanes. De là elles étaient expédiées en Allemagne par Breslau, Brunn et Prague. A la grande foire d'Enns en Autriche, qui se (p. 336) tenait vers la Pentecôte, on voyait venir non seulement les marchands de la Souabe, et le grand bateau de Ratisbonne avec les marchands et les drapiers de cette ville, ayant à leur tête un *h a u s g r a f*, espèce de consul chargé de la police, mais aussi les Bohémiens, les Hongrois, et même les marchands de Metz, Cologne et Aix-la-Chapelle. Il y a quelques motifs de croire que la France orientale recevait, par Enns, une partie des denrées du Levant et les pelleteries de la Russie, ainsi que le cuivre et le plomb.¹ Un exilé de Cornouailles avait découvert des mines d'étain en Bohême; ce fut un nouvel article de commerce pour le Midi de l'Allemagne.

Cependant les croisades et les guerres civiles en Russie ralentirent beaucoup l'activité de ce commerce, et firent préférer la voie de l'Italie, pour l'expédition des denrées du Levant, à la voie du haut Danube. C'est alors que commença pour les villes d'Augsbourg et de Nuremberg une époque de prospérité qui se soutient pendant quelques siècles.

L'Angleterre ne prit pas au Moyen Age beaucoup de part au commerce du Levant, et on était loin de prévoir qu'un jour elle dominerait dans l'Inde.

T. II (p. 36) Le quartier de Pére à Constantinople exigeait évidemment un magistrat génois; aussi tant que Gênes posséda un quartier dans cette capitale, elle y eut son podestat, tandis que Venise y avait son bayle, et Pise son consul. Pachymère² nous dit que l'empereur Michel Paléologue laissa instituer ces trois fonctionnaires, lorsque, à l'aide des Génois, il eut repris Constantinople; mais les consulats italiens y avaient certainement existé auparavant. Le podestat de Gênes à Péra était regardé comme feudataire ou vassal de l'empire; en cette qualité il assistait aux cérémonies de la cour de Constantinople.

Gênes avait aussi des consulats à Salonique et au port de Cassandre, en Macédonie, à Smyrne, dans les îles de Scio et Mételin. Par un acte de l'an 1261, on voit que ses consuls dans l'Empire grec expédiaient déjà des lettres de connaissance pour les cargaisons venant de Gênes sur bâtiments génois, afin de les faire exempter des impôts de douane que d'autres nations payaient dans cet empire³. . . . A l'égard de la mer Noire, c'est encore une question de savoir laquelle des deux républiques, Gênes ou Venise, a eu la première des consuls dans les ports de cette mer. L'abbé Oderico cite des actes de l'an 1289 faisant mention de consuls génois dans la p. 38) Crimée⁴; Mais Marin lui oppose un acte des archives de Venise, qui constate que cette république avait un consul en Crimée trois ans auparavant⁵; peut-être aucun de ces consuls n'était-il le premier établi. Toutefois les consulats de la mer Noire ont dû être postérieurs au moins d'un siècle à ceux de la Syrie. Déjà au quatorzième siècle on ignorait à Gênes la date des premiers établissements de cette république en Crimée.⁶

(p. 39) Le podestat de Péra concluait quelquefois des traités avec les princes voisins. C'est ainsi qu'en 1387, il stipula, de la part de la république, que le prince bulgare Juanchus recevrait dans ses états un ou plusieurs consuls génois; qu'il serait toujours disposé à les entendre; qu'il rendrait promptement les décisions sollicitées par eux, et qu'il maintiendrait au consul la juridiction civile et criminelle sur tous les Génois.⁷ Dans un document de l'an 1343, Dondedeo de Giusti est nommé *c o n s u l d e t o u t e l a G a z a r i e*; dans le siècle suivant, un autre consul génois signe une lettre au pape Eugène IV par ces mots: *P a u l i m p e r i a l i*, consul de Caffa et de toute la mer Majeure, c'est-à-dire la mer Noire.⁸ Probablement les autres consuls des échelles de cette mer étaient subordonnés au consul général, qui, par con-

¹ V. M. de Lang, Bruchstücke einer bayerischen Handelsgeschichte vom Jahr 1253 bis 1294; Munich, in 4^o.

² V. Histor. Mich. Palaeolog., liv. II, chap. XXXII.

³ V. au chapitre VIII, le traité entre Gênes et Michel Paléologue.

⁴ Lettere ligustiche, lettre 15^e.

⁵ Storia del commercio de'Veneziani, tome IV.

⁶ Stella, Annal. genuens. dans le tome XVII de Muratori, Script. rer. ital. — Comparez la note de M. Hase, dans le t. XI des Notices et Extraits de la Biblioth., pag. 336.

⁷ M. Silv. de Sacy, Mémoire sur un traité etc., dans le tome VII des Mémoires de l'Institut, Académie des inscriptions. Le texte du traité porte entre autres ce qui suit: „In ipsisque terris consulem januensem recipere, qui reddat et ministret jus et justitiam Januensibus quibuscumque de et super omnibus causis et controversiis inter ipsos Januenses emergendis, vel oriendis, seu inter dictos Januenses et subditos praefati domini Juanchi, civiliter et criminaliter, ita tamen quod actor sequi debeat forum rei . . .“

⁸ „Paulus Imperialis, consul Caffae et totius maris majoris et imperii Gazae (Gazariae)“. Acta conc. florent., part III, pag. 1215.

séquent, était le troisième chef consulaire. Nous (p. 40) avons vu que les deux autres siégeaient à Ceuta et à Tyr, du moins au XIII s.

Venise et Gênes avaient l'usage de ne nommer leurs consuls au Levant que pour un an. Gênes étant plus éloignée des ports orientaux que Venise, surtout de la mer Noire, y envoyait deux et même trois consuls à la fois, qui, à ce qu'il paraît, exerçaient chacun un an, et attendaient par conséquent leur tour¹.

(p. 62) Venise fut au comble de ses vœux le jour où elle installa une dynastie latine à Constantinople; elle fit du commerce de cette capitale ce qu'elle voulut, car (p. 63) les autres Francs ne s'y entendaient et ne s'en mêlaient guère; cependant la politique de Gênes ne cessa de chercher un moyen d'ôter aux Vénitiens leur monopole. Ce moyen, elle sut le trouver dans la révolution qu'elle opéra soixante ans après, en ramenant en triomphe la dynastie grecque, et renversant le pouvoir des Latins. L'empereur installé par les Génois paya cher le service de ses alliés, éliés, étant obligé de souscrire d'avance à un traité par lequel il livrait tout le commerce de la mer Noire à leur république.

Par ce traité, qui se trouve au trésor des chartes à Paris,² il promit de la manière la plus solennelle d'avoir toujours les Génois pour amis, et les Vénitiens pour ennemis; de laisser les sujets de la république de Gênes commercer librement dans l'Empire, sans les assujettir à aucun impôt; de leur accorder loge, palais, église, bain, four, maisons et boutiques, et de plus une juridiction consulaire, tant à Constantinople qu'à Salonique, Cassandra, Smyrne, dans les îles de Métélin et de Chio, et, avec l a g r â c e d e D i e u, dans les îles de Négrepont et de Candie, que Gênes espérait enlever bientôt aux Vénitiens. Toutes les autres nations devaient être soumises aux tarifs de douane (p. 64) et à toutes les coutumes du fisc de l'Empire. L'empereur jura qu'il ne permettrait qu'aux Génois et aux Pisans d'entrer dans la mer Noire, pour y commercer à volonté.³

(p. 99) Dans la mer Noire, les Vénitiens et les Génois paraissent avoir établi solidement leur commerce à peu près à une même époque. Les traités qu'ils firent avec les Tartares de la Tauride et de la mer d'Azof ne sont pourtant que du quatorzième siècle; mais ils auront été précédés d'autres traités, conclus peut-être avec les Grecs, lorsque ce peuple occupait encore ses anciennes colonies sur le Pont-Euxin. Tana, sur l'Azof, était alors une des principales places de commerce: c'est aussi avec les chefs tartares de cette place que les Vénitiens et les Génois conclurent plusieurs traités. L'ambassadeur de Venise, André Zéno, en fit un, en l'an 1333, avec Usbek, empereur des Tartares Kipchaks.

(p. 106) Venise et Gênes n'eurent garde de négliger les Bulgares, qui, étant voisins de l'Empire grec et contigus à la mer Noire, pouvaient servir au commerce général de cette mer. Venise fit, en 1352, un traité avec eux pour le passage des marchandises.⁴ Gênes, qui avait plus d'intérêt encore à avoir les Bulgares pour amis, lorsque cette république eut fait de Péra son entrepôt du commerce de la mer Noire, Gênes fit conclure, en 1387, par le podestat et le conseil génois de Péra, un traité détaillé avec les ambassadeurs du prince Juanchus, qui paraît avoir régné sur le pays de Dobruze, ou la Bulgarie maritime.⁵ Dans ce traité, expédié avec toutes les formalités, et affirmé par le serment des parties contractantes, il est stipulé que le prince accordera dans ses états, sur terre et sur mer, protection, sûreté et justice aux Génois; qu'il leur (p. 107) cédera un terrain pour établir une loge et une église; qu'il recevra un consul génois qui exercera son pouvoir dans toute sa plénitude; que, dans le cas de guerre entre les deux puissances, il sera accordé un délai aux Génois établis en Bulgarie pour partir avec leurs marchandises; que les Génois pourront tirer de ce pays toute espèce de denrées et de produits, à l'exception des vivres, en cas de famine; que les Génois ne paieront, pour le transport de leurs marchandises à travers les états du prince Juanchus, que deux pour cent, dont la moitié à l'entrée et l'autre moitié à la sortie; mais que les navires, l'or, l'argent, les parles et les bijoux seront francs de taxe. Celle des deux parties qui contreviendra aux stipulations du traité paiera une somme de cent mille p e r p e r i s; les propriétés serviront de garantie réciproque.⁶

¹ Marin, Storia del commercio de'Veneziani, vol. IV.

² Imprimé dans le Recueil de diverses chartes pour l'histoire de Constantinople, à la fin de la deuxième partie de l'Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français; Paris, 1657, in folio.

³ „Promisit interum et convenit quod non permittet de caetero negotiari inter majus mare aliquem Latinum, nisi Januensem et Pisanum". Ibid.

⁴ Marin, Storia del commercio etc., tome IV.

⁵ Silv. de Savy, Mémoire sur un traité fait entre les Génois de Péra et un prince des Bulgares; dans le tome VII des Mémoires de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres.

⁶ „Item promixerunt praedicti nuncii et ambasatores (sic) ut suprâ quod dictus dom. Juanchus salvabit et custodiet omnes et singulas res et merces quorumcunque Januensium praedictorum, nec exigere, percipere vel colligere, exigi, colligi vel percipi facere à dictis Januensibus

(p. 220) Malgré le traité conclu lors de la prise de Constantinople (1453), les Génois sentirent que leur commerce dans la mer Noire allait être perdu. En vain le pape Calixte III exhorta à voler à la défense des églises catholiques et des possessions génoises dans cette mer:¹ la ferveur des Croisades était éteinte; personne ne défendit les colonies et les comptoirs de Gênes, et elles tombèrent en proie aux vainqueurs barbares de la Grèce. Immédiatement après la prise de (p. 221) Constantinople, la république de Gênes, voyant que ses comptoirs sur la mer Noire exigeaient des moyens qui étaient au dessus de ses forces, les avait cédés avec tous les revenus, droits et prérogatives, à la banque, ou, comme on disait alors, aux *C o m p è r e s* de Saint-George. Le droit de nommer des consuls fut au nombre des prérogatives cédées à la banque. Dans le préambule de l'acte de cession, la république reconnaît que les Turcs, depuis la prise de Constantinople, sont devenus des ennemis trop formidables pour pouvoir être combattus avec succès sans l'assistance du pape et des souverains d'Occident.²

(p. 321) La ville de Venise renfermait, outre les étrangers appelés par le commerce, une foule d'étrangers d'une condition malheureuse: c'étaient les esclaves. Le gouvernement et les particuliers se faisaient servir par un grand nombre de Sarrasins, de Tartares, de Turcs, d'Arméniens, de Bulgares, de Bosniaques, de Russes, etc., acquis par la voie du commerce, ou enlevés pendant les guerres.

(p. 340) Selon Filiati,³ on possède à Venise les textes de plusieurs traités que la république avait conclus avec les rois de Rascie, les empereurs de Zagorie, et les *b a n s* de Croatie. Un de ces traités fut signé à Varna, en 1346, par Alexandre, empereur de Zagorie.

Frankland, Ch. C.

Travels to and from Constantinople, in 1827 and 1828. Or Personal Narrative of a Journey from Vienna, through Hungary, Transilvania, Wallachia, Bulgaria, and Roumelia, to Constantinople; and from that City to the Capital of Austria, by the Dardanelles, Tenedos, the Plains of Troy, Smyrna, Napoli di Romania, Athens, Cyprus, Syria, Alexandria, ect. By . . . 2d. ed. London, Henry Colburn and Richard Bentley, 1830. 2 vol. XIV — 373 p.; VIII — 310 p. With Illustr.

C o n t e n t s :

C h a p. III: Departure from Bucharest. — Mode of Travelling. — Night at Tiya. — Wallachian Villages. — Giurgevo. — Embarkation of horses. — Ferryboats. — Danube. — Ruschuck. — Khan. — Eagerness of Turkish Soldiery to learn European tactics. — Fortifications of Ruschuck. — Evening Devotions of Hadjee Achmet and Surrudjee. — Illuminated Minarets of Rasgratz. — Khan at Rasgratz. — Ramazan of the Turks, and Religious scruples. — Tumuli and Cemeteries. — Ruined Towns and Villages. — View of the Balkan. — Sylvan flowers. — Bulgarian cottages, costume, and manners. — Shunla, or Chumla. — Gipsies. — Dragoleu. — Dancing girls. — Midnight ride. — Chali Kavack. Hadjee Achmet's pistols. — Forging the river Kamtchi Sû. — Gallantry of Turkish peasants. — Passage over the Balkan. — Nocturnal ride. — Carnabat. — Pastures at the foot of the Balkan. — Conduct of Turkish herdsmen. — Scenery about Brimale. — Forging a river. — Forests. — Buffaloes. — Faki. — Roumeliote peasantry. — Country beyond Turki. — Kirk Iklessee. — Conduct of Hadjee Mehmet. — Scene in the Khan. — Nocturnal ride to Burgaz, p. 38—76.

(p. 46) . . . Ruschuck is a fortified and large town. It has a wall and a trench, with drawbridges, all around it. The fortifications are however, apparently much neglected and decayed. Its position upon the bank of the Danube is very commanding, and has many fascine bastions, well garnished with cannon, towards the river. It contains about nineteen

nostris, pro eorum rebus et mercibus ibidem portandis, vehendis vel transmittendis, et tam per mare quam per terras, nisi duo pro centenario tantum valoris et existimationis dictarum rerum etc."

¹ Raynaldi, Annal. ecclésiast. tome X, ad ann. 1455.

² V. cet acte parmi les pièces diplomatiques extraites des Archives de Gênes par M. Silv. de Sacy.

³ Saggio sull'ant. commercio, part. I.

thousand houses: a great proportion of its inhabitants are Greeks and Armenians. It has a considerable commerce (p. 47) by water with the towns of Hungary, and even with Vienna. Its minarets and domes give it a very picturesque appearance. It was taken by the Russians, under Kaminski, in 1810, and set fire to by Kutusof on evacuating it when pressed by Ahmed Aga¹. . . .

(p. 54) . . . Shumla, or Chumla, is called the Thermopylae of Bulgaria; and indeed the pass over the mountains which separate it from the Danube is a vary difficult one, but the town itself is commanded by the heights which surround it on three of its sides, in the shape of a crescent. (p.55) These heights seem nearly impregnable, and form the chief strength of the fortress, or rather vast entrenched camp.

We saw here many tailors and braziers at work, which gave the town an appearance of activity and commerce. There are likewise many vines upon the sides of the sandy hills which nearly surround Shumla, which therefore I infer manufactures vine. . . .

Menadier, Fr. A.

Merkwuerdigkeiten aus der Europäischen Türkei, enthaltend: eine Beschreibung des Landes, seiner Staatsverfassung und Regierung, seiner Bewohner, ihrer Religion und ihrer Sitten, und Gebraeuche; Schilderungen schoener und bewunderungswuerdiger Naturscenen, Beschreibungen von seltenen und merkwuerdigen Naturproducten, ausgezeichneten Kunstwerken und Alterthuemern etc. Ein unterhaltendes Lesebuch fuer jeden Gebildeten von . . . Quedlinburg und Leipzig, im Verlage der Ernst'schen Buchhandlung, 1830. 2 Abth. VIII — 214 p.; VI — 182 p.

I A b t. p. 40—51: Produkte; p. 52—56: Industrie; p. 56—58: Handel.

II. A b t. p. 54—55: Khans, Karavanserais, Tschirtschis, Bazars, Besestins; p. 106—108; Der Hafen von Konstantinopel; p. 139—147: Der Bazar oder Warenmarkt in der konstantinopolitanischen Vorstadt Pera.

I. A b t. (p. 56) H a n d e l. Der Handel der europäischen Türkei zerfällt in B i n n e n- und A u ß e n h a n d e l. Der Binnenhandel ist unbedeutend und befindet sich ganz in den Händen der Griechen, Juden und Armenier. Hauptursachen seiner Unbedeutsamkeit sind die geringe Annäherung der verschiedenen Hauptnationen, der Mangel an guten Heerstraßen, an einer guten Posteneinrichtung, der Despotismus der Regierung und ihrer Statthalter etc. Der Außenhandel, der wieder fast ganz in den Händen der Griechen, Armenier und Franken, von allen handeltreibenden Nationen. Die vornehmsten A u s f u h r a r t i k e l der Türken sind: Baumwolle, Seide, Wolle, Tabak, Korinthen, Rosinen, Wein, Pferde, Rindvieh, Schweine, Häute, Felle, Hasenbälge, Saffian, Kreduan, Kermes, Leinsamen, Käse, Korn, türkisches Garn; die E i n f u h r a r t i k e l sind: Tücher und tunesische Mützen, sei- (p. 57) dene und baumwollene Zeuche, Kolonialwaren, Gewürze, Materialwaren, Pelzwerk, Glaswaren, Uhren, Apotheken- und Galanteriewaren, Schminke, Papier, Drechsler- und Tischlerarbeit, Korallen, Bier, Rum, Kaiserthaler, Diamanten, Nürnbergerwaren und Spielzeug, Sklaven und Sklavinnen aus Georgien, den Ländern am Kaukasus und Afrika. Der Handel mit der Türkei heißt überhaupt der Levante-Handel. Den wichtigsten Handel treibt Deutschland und Österreich mit den Türken; dann folgt dem Range nach der französische, diesem der russische, dann der italienische, brittische und niederländische. . . .

(p. 58) Die Haupthandelsplätze in der europäischen Türkei sind Konstantinopel, Salonichi, Enos, Gallipoli, Varna, Galatz.

Brognard

Tagebuch einer Reise längst den europäischen Küsten des Mar die Marmora durch die Dardanellen, über Tenedos, Kababa, Mitilene, Scio, Smirna, Magnesia und Mahalitsch zurück nach Constantinopel, von . . . im Jahre 1786². — O e s t e r r e i c h i s c h e s A r c h i v fuer Geschichte, Erd-

¹ See Dr. Walsh and Dr. Clarke.

² Man nehme die Karte zur Hand, welche Graf Choiseul Gouffier von den Ingenieurs Kauffer und Faucherot aufnehmen ließ, und die im Jahre 1784 zu Paris erschien. — . . .

beschreibung, Staatenkunde, Kunst und Literatur. Herausgegeben von J. W. Ridler. I. Jahrg. Wien, 1831. p. 66—68, 70—72, 75—76, 79—80, 95—96, 117—120, 121—123, 125—125.

(p. 66) *Vorwort*. Dieses Tagebuch eines durch seinen Dienstfeier, durch seine Kenntnisse und Schicksale gleich denkwürdigen österreichischen Officiers enthält sehr viele belehrende Winke und Aufschlüsse sowohl über die Geschichte des levantinischen Handels, als über die innere Verwaltung des türkischen Reiches zu jener Zeit; daher sind sie als schätzbare statistische Beiträge zu betrachten, und verdienen der Vergessenheit entrissen zu werden.

(p. 70) . . . Der Haupthandel dieses Ortes (Rodosto) besteht jedoch in dem Verkehr mit Korn und Reis aus den Ebenen von Adrianopel und Philippopel, die mit Recht das europäische Ägypten genannt zu werden verdienen, indem sie bei jeder gestörten Zufuhr aus diesem Lande, beinahe allein die Hauptstadt mit Lebensmitteln versehen. Dessen ungeachtet ist die Zufuhr an Getreide nach Rodosto so groß, daß der Preis von einem halben Zentner Korn zwischen acht und dreißig und fünfzig Piaster, von einem Zentner Reis aber zwischen zwölf bis fünfzehn Piaster sich fortwährend hält. . . .

Rodosto wird von englischen, holländischen, venetianischen und deutschen Schiffen nur wenig besucht, außer um sich mit dem nötigen Mundvorrat, der auszuführen erlaubt ist, zu versehen, oder auch um ihre Ladung zu ergänzen. Aber ein um so wichtigerer Handelsort ist es für die Franzosen, da es die Hauptniederlage für ihre Waren ist, welche sie auf den unzähligen Wägen, die Getreide (p. 71) nach Rodosto bringen, nach Adrianopel und den zwei grossen Märkten Uzundschova und Islimie senden, daher Frankreich auch hier einen eigenen Handelsbeamten hält. Dagegen beziehen wieder die französischen Handelsleute aus Rumelien und Bulgarien Wachs, Hasenbälge und grobe Wolle, die sie zu den Sahlleuten ihrer Tücher (li-sières) verarbeiten; diese Rückfrachten werden von eigenen Handelsbeamten, die zu Adrianopel wohnen, gesammelt, auf kleine Fahrzeuge geladen und auf der Maritza nach dem Hafen Enos am Golfo di Saros gebracht, wohin die französischen Schiffe entweder ihre Waren selbst bringen, oder auch von Smirna sich dahin begeben, nachdem sie dort einen Teil ihrer Waren abgegeben haben.

Man schätzt den jährlichen Absatz der französischen Tücher in diesen Gegenden auf fünf bis sechshundert Ballen; an Kaffee verkaufen sie zwischen drei bis viertausend Zentner und an Zucker gegen zwei tausend Zentner, so daß die Gesamt-Einfuhr, wenn man dazu noch die kleineren französischen Gewerbszeugnisse zählt, bis auf drei Millionen Livres steigt, während die Rückfracht auch auf zwei Millionen angeschlagen werden darf.

Cousinéry, E. M.

Voyage dans la Macédoine, contenant des recherches sur l'histoire, la géographie et les antiquités de ce pays, par . . . Paris, Impr. Royale, 1831. 2 T. VII — 270 p. — 2 f.; VI — 202 p. — 2 f. Avec 1 carte et 22 planches.

Table des matières:

T. I. De la Macédoine en général, et de ses habitants anciens et modernes, p. 11 à 22; Salonique; ses anciens monuments; ceux du Moyen Age; son commerce; ses manufactures; son Gouvernement actuel; ses environs. Emplacement du mont Disoron, nommé aujourd'hui Cort-hiat, et du mont Cissus, nommé par les Turcs mont Salomon, p. 23 à 56; Voyage de Salonique à Berée ou Caravéria; retour par Edesse et Pella, successivement capitales de la Macédoine avant les Roumains. Description de ces trois villes et des plaines qu'elles dominent, p. 57 à 99; Premier voyage à Amphipolis. Description de l'Anthémonide et du lac de Bolbe. Retour par les rivages sud du lac Cercine. Première visite à Ismail-Bey, gouverneur de Serrès, p. 100 à 139; Second voyage à Serrès. Description de cette ville et de ses environs. Passage par la Crestonie. Première visite à Jusuf-Bey, fils d'Ismail, ci-devant gouverneur de Patras. Gouvernement et commerce de Serrès, p. 140 à 166; Reconnaissance du mont Cercine. Description des plaines que parcourt le Strymon. Conjectures sur les anciens habitants de cette vallée. Du séjour d'été que font les Turcs de Serrès sur le mont Cercine, auquel on donne le nom de Jaïla, p. 167 à 183; Des ialias en général dans la Turquie, p. 184 à 203; Des environs de Serrès, Eclaircissement sur le Pontus, pris faussement pour le Strymon, p. 204 à 211; Visite au monastère de

Saint-Jean-Prodomos, p. 212 à 224; Deux inscriptions découvertes à Serrès à des époques différentes. Temples dont elles font mention. Divinité honorée dans ce temple. Monnaies d'Alexandre le Grand, p. 225 à 270.

T. II. Voyage dans la plaine de Philippi, en passant de nouveau par Serrès, ensuite par Zighna et par Drama. Description de ces deux départements. Etat des ruines de Philippi et de ses alentours, y compris le nord du Pangée. Erreur des géographes au sujet de cette montagne. Médailles de Philippi considérée sous son ancien nom de Crénidès, et comme ville libre sous le règne de Philippe II. Médailles de la même ville, devenue colonie romaine. p. 1 à 44; Retour à Salonique par les sources de l'Angitas, faussement regardé comme le Strymon. Route par les montagnes de la Bisaltique. Découverte de Lété, ancienne ville de cette province; ses monnaies; conjectures sur celles de la Crestonie, adjacente à la Bisaltique, p. 45 à 60; Voyage à Cavala, anciennement nommée Galepsus, colonie de Thasos. Route dans l'intérieur du mont Pangée. Séjour à Cavala, p. 61 à 85; Voyage à l'île de Thasos, p. 85 à 100; Voyage par mer à Néopolis, nommée par les musulmans Eski-cavala, ancienne Cavale. Dissertation pour prouver que cette ville a été une des colonies d'Athènes. Comparaison des médailles de Néopolis avec celles de sa métropole, p. 109 à 132; Voyage dans la Chalcidique de Thrace. Etat ancien et présent de cette province. Découverte de diverses villes anciennes. Opinion sur le canal de Xerxès et sur le transport de la flotte persane par l'isthme de l'Athos, p. 133 à 165. — Réunion de plusieurs catalogues, composant trois planches, sur les monnaies du mont Pangée, du mont Bertiscus et de Thasos. Rapport de quelques-unes de ces monnaies avec celles de la Macédoine. Conjecture sur une monnaie incertaine qui porte le nom de Trailium, p. 166—202.

T. I (p. 49) Depuis la prise de la ville de Salonique par Amurat second, les Juifs sont privilégiés pour une manufacture de draps bleus, très grossiers, qu'ils exploitent pour le grand seigneur. Ces draps servaient autrefois à l'habillement des soldats qui étaient les plus favorisés par sa Hauteesse; mais depuis que les fabriques d'Europe ont remplacé ces sortes d'étoffes, dont se servaient anciennement les Turcs militaires et les gens du peuple, les draps de Salonique ne se fabriquent plus qu'en très petite quantité, et ils ne servent à ceux qui les reçoivent du grand seigneur, selon l'ancien usage, qu'en guise de tapis. La diminution de travail que cette fabrication a éprouvée n'empêche pas le directeur, qui prend le titre *beylicchi* ou *chef impérial* de la fabrique, de profiter de son droit sur le produit des laines du pays, aux dépens des Turcs ou des Européens qui en font le commerce, sous le prétexte qu'il peut en prendre une certaine quantité destinée à sa fabrique. Ce n'est qu'en achetant son droit qu'on se tire d'embarras, quand on fait le commerce des laines du pays.

Des Juifs sont en possession d'une manufacture de tapis; eux seuls en fabriquent de toutes les grandeurs, depuis les plus belles qualités jusqu'au plus communes: la consommation qu'on en fait dans toute la Turquie d'Europe porte un grand tort aux tapis de Smyrne. Ceux-ci sont veloutés et plus chers, tandis que ceux de Salonique, qui imitent le velours ras, sont à meilleur marché, mais durent beaucoup moins. Cette fabrication est toujours active et ne peut se passer des (p. 50) moulins à foulon de Caravéria, où elle reçoit son dernier complément.

Dans les environs de Salonique on cultive beaucoup de muriers: les femmes grecques en emploient la feuille à élever des vers à soie. Le produit de la récolte sert à fabriquer deux sortes de gazes très claires: les unes sont employées pour des chemises d'hommes et de femmes; elles sont plus recherchées à Constantinople que celles de Brousse, l'ancienne *Pusa* sous l'Olympe; les autres sont rayées et mi-parties en soie plate et en soie tordue très fine; on en fait des rideaux pour se garantir la nuit de la piqure des maringouins, dont la basse ville est infestée. A Constantinople et dans quelques échelles du Levant, les Européens appellent cette étoffe du *souci*. On y emploie non seulement la soie du pays, mais encore celle de Zagora, petite ville située sur la côte orientale de la Thessalie.

De toutes les manufactures établies à Salonique, celle de la tannerie est la plus remarquable et la plus lucrative; elle est par privilège l'apanage de la seconde compagnie des jannisaires *ikindjorta*. Cette tannerie, dont le local est toujours infect et malsain, n'est habitée que pendant le jour; elle occupe, hors des remparts, toute l'étendue du terrain où avait été creusé l'ancien port.

Le corps de tanneurs jouit à Salonique d'une grande considération; on n'y parvient à la maîtrise qu'après de longues épreuves, qui durent depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente. Lorsque ce corps crée de nouveaux maîtres, toute la ville est en fête; la musique guerrière se fait entendre dans toutes les rues; des aubades se jouent aux portes de tous les grands et de tout particulier qui est à la tête d'une corporation ou d'un *esnaf*. Ces préludes qui se continuent pendant quinze jours et quelquefois davantage, se terminent par de grands festins qui ont lieu hors (p. 51) de la ville, sous des platanes, et qui durent trois jours. Tous les habitants de la ville et ceux des environs y sont invités de droit, sans distinction de rang et de religion. ...

Les établissements des Européens à Salonique y ont prospéré pendant tout le temps que nous y versions les produits de nos importations. Ce sera dans un autre chapitre que je ferai mention des onze factoreries que nous avions dans cette échelle, et de leur nullité actuelle.

(p. 52) Depuis une quarantaine d'années, cette ville se dépeuple; mais elle se relèvera toujours de ses pertes, quel que soit son gouvernement, par la raison qu'elle est le dépôt nécessaire des denrées d'un riche territoire et celui des marchandises que les Européens y apportent pour la consommation de l'intérieur du pays. La crise actuelle n'agit pas seulement sur cette ville. elle porte la désolation, sur tous les ports de la Turquie; mais l'orage une fois passé, il est facile de prévoir que les éléments du commerce de Salonique remettant cette ville dans son ancien état de prospérité, toute l'Europe reprendra avec empressement le trafic qu'elle faisait naguère par son entremise avec des provinces si fécondes et qui ont tant de besoins.

Si, après avoir observé le commerce, les manufactures, le gouvernement de la ville de Salonique, on veut connaître les campagnes qui l'environnent, et que l'on sorte du côté de l'est, on trouve une population de cultivateurs entièrement grecque, tandis que du côté de l'ouest on ne voit pour colons que des Bulgares. Cette singulière division date du X^e s., époque où des princes bulgares, s'étant emparés du pays, devinrent propriétaires de la partie de l'ouest, soit par des capitulations, soit par la force. Il paraît que les montagnes favorisèrent l'arrestaion et l'indépendance des Grecs, qui ne cessèrent de se maintenir dans diverses parties de la Macédoine. L'invasion des Turcs a tout légalisé. Devenus les maîtres de la presque totalité des terres, ils ont réduit les habitants des campagnes à l'état de simples cultivateurs: les propriétaires grecs ou bulgares ne forment que de rares exceptions.

(p. 58) Le désir de faire le tour d'un si beau plateau m'engagea à profiter du départ d'une caravane de marchands de Salonique, qui allait se rendre à la foire de Perlépe, petite ville frontière de la Macédoine, au-delà du mont Bermius, entre le Drinet l'Aiius, dont le territoire renferme les principales sources de l'Erigon.

Cette caravane est dans l'usage de prendre la route la plus directe, en remontant l'Axius jusqu'à Gradisca, de passer le fleuve dans cet endroit, d'aboutir ensuite à Demir-Capi, où coule l'Erigon qu'on traverse à gué, mais dont le passage est souvent très dangereux.

Peu avant le départ des marchands, on eut avis que, la fonte des neiges ayant été tardive, le passage du Carasou, nom que porte aujourd'hui l'Erigon, était impraticable. La caravane fut obligée de prendre la route de Caravéria pour parvenir avec plus de sûreté à la foire, par le nord du mont Bermius, le long d'une grande vallée où se trouvent Siatista, Castoria, ville située sur (p. 59) un grand lac dont elle prend le nom, Florina, et Monastir, l'ancienne Héraclée de la Lyncestide.

Je me joignis d'autant plus volontiers à cette caravane, où l'on comptait plus de deux cents chevaux, qu'elle allait contourner la plaine, et traverser les quatre fleuves dont j'ai fait mention. Nous avions cinq à six lieues de plus à faire. La route était ainsi divisée:

De Salonique à Bérée	lieues 14
De Bérée à Siatista	6
De Siatista à Castoria	6
De Castoria à Florina	6
De Florina à Monastir ou Toli	6
De Toli à Perlépe	8
	<hr/>
	Total 46

La route ordinaire nous aurait donné,

De Salonique à Avrat-Issar	lieues 6
D'Avrat-Issar à Koumli-Kieni	8
De Koumli-Kieni à Gradisca	4
De Gradisca à Demir Capi, où l'on traverse l'Erigon	6
De Demir-Capi à Kavadargik	8
De Kavadargik à Perlépe	9

Total 41

Par cette déviation, la route devenait plus longue de cinq lieues; mais le voyage était beaucoup plus sûr et la campagne était plus belle.

Un janissaire, un domestique, et un peintre bulgare, nommé Apostoli, natif de Vodina^a ancienne Edesse, firent mes compagnons de voyage.

(p. 111) La situation du village de Corthiat occupe le centre nord de la montagne, et les habitants cultivent les côteaux qui en forment les avenues. Dans moins d'une heure, nous

eûmes dépassé ces côteaux; en les parcourant, nous avions à notre gauche le village de J e n i - k i e u i , dénomination fort souvent répétée dans tout l'Empire ottoman, et que prennent aussi deux villages du mont Pangée. Celui dont il s'agit est le seul de tout le canton qui soit habité par les Bulgares. Cette peuplade qui parle son ancienne langue, ainsi que le grec et le turc, n'ayant pas beaucoup de terres à cultiver, a choisi le métier qui lui convient le plus par la nature de son domicile; elle s'occupe à faire de la chaux, et à cet égard, elle s'est rendue fort utile. Une troupe de ces villageois ne manque jamais de fréquenter (p. 112) la basse Asie, et lorsqu'elle y a séjourné pendant quelque temps, elle y est relevée par une autre. Ces Bulgares voyagent sur des mules qui leur servent au transport de la chaux; ils prennent leur route par la Thrace maritime; et lorsqu'ils sont arrivés sur les bords de la Marica, anciennement l'Hebre, ils vont côtoyer le golfe de Mélas, et passent en Asie par Gallipoli; là ils trouvent de grands bateaux qui les transportent des bords d'un rivage à l'autre: arrivés en Asie, ils parcourent plusieurs provinces.

(p. 163) La nouvelle ville de Serrès forme un point central pour la vente de ce genre [le coton] de production. Elle contient les bazars où se passent toutes les transactions commerciales. On y voit arriver, les jours de marché, les cultivateurs de toute la vallée, que parcourt le Strymon, depuis Mélenc jusqu'au canton de Zigna. L'habitant éloigné du marché y apporte des échantillons, de ses cotons; sur cette montre on traite du prix, et l'on convient du jour où l'on pourra recevoir livraison dans chaque village. L'acheteur porte ensuite au rendez-vous des sacs de crin; là se font les ballots, qu'on charge sur des chevaux pour les diverses destinations.

Plusieurs nations fréquentent le marché de Serrès; il y en a qui y forment des établissements fixes. Des Turcs habitants des environs du Danube viennent chaque année y faire de grands achats de coton, qu'ils font filer en grande partie dans leurs pays, et qu'ils reexportent dans la Pologne ou jusque sur les bords de la mer Noire. On remarque que ces Turcs sont tous des émirs; on ne sait trop la raison de cette affiliation générale avec la race de Mahomet, ni pourquoi on applique à ces commerçants le nom de K e r g i a l e s ou K e r g i a l i s .

Les Grecs de Serrès, ainsi que les Valaques, font leur principal commerce avec l'Allemagne; on évalue le nombre des (p. 164) ballots de coton qu'ils y expédient à plus de trente mille. Ils y envoient aussi des marroquins, marchandise dont la fabrication est très belle en Turquie. Ces commerçants exportent de l'Allemagne beaucoup de merceries, de bijoux, d'étoffes et surtout de draps. Ce dernier moyen d'échange est devenu d'une grande importance pour l'Allemagne, depuis que notre draperie n'est plus appréciée à Salonique, où nous avons autrefois un débouché très considérable. Les Grecs et les Valaques se sont emparés de ce débit. Ce sont les fabriques du Brabant et de la Belgique qui nous ont supplantés dans ce genre de fabrication.

Ces draps s'introduisent dans la Macédoine par Serrès; on évalue le nombre des ballots importés chaque année à plus de douze cents. Les Européens établis à Salonique achètent annuellement dans ce marché de sept à huit mille charges de coton de la vallée du Strymon, qui passent par la route de Lahana, et par la grande route, lorsqu'elles sont chargées à Drama ou à Orphano.

T. II (p. 61) C a v a l a , située dans le golfe Piérique, est une petite ville dominée par un ancien château dépendant du pachalik de Salonique, où commande un mussellim, lieutenant du pacha. Cette ancienne ville de la Thrace, située à l'extrémité des plaines de Serrès, entre l'Hebre et le Strymon, dut offrir, dans tous les temps, des avantages considérables pour le commerce avec l'intérieur du pays. Depuis les premières capitulations que nous avons obtenues de la Porte ottomane, le port et le château de Cavala ont été compris au nombre des places où la France a le droit d'établir un consul.

Malgré cette prérogative, et malgré tant de ressources locales, pendant longtemps aucune tentative n'avait réussi pour former un établissement stable dans ce port. Enfin, en 1771, une des maisons françaises établies à Salonique, dirigée par une personne expérimentée et capable par son génie d'agrandir les plus petites voies commerciales, se détermina à envoyer sur les lieux un de ses principaux commis pour y sonder le terrain. L'accueil (p. 62) que reçut ce commis des membres du gouvernement et des habitants, tous intéressés à voir prospérer le commerce maritime de leur patrie, l'encouragea à s'établir parmi eux, et il commença dès ce moment à former quelques entreprises.

Sur le compte rendu à Marseille aux majeurs de l'établissement de Salonique, des premiers succès qu'avait obtenus ce préposé, il fut décidé que, sans faire intervenir ni le gouvernement ottoman ni celui de France, on se confierait à l'appui du consul et le pacha de Salonique pourraient donner à cette nouvelle maison. Depuis lors, on vit chaque année divers bâtiments français, expédiés directement de Marseille, aborder à Cavala avec des cargaisons françaises. Des correspondances s'établirent bientôt entre cette maison, Andrinople, Constantinople et Smyrne, ce qui valut à l'établissement des expéditions fréquentes. Nous vendions à

Cavala, pour la consommation des pays voisins, des objets d'importation très considérables, et nous en retirions de coton cultivé à Orfano, à Pravista, à Drama, et même du riz de cette dernière ville. L'île de Thasos nous livrait aussi de la cire et de l'huile, que nos bâtimens allaient y chercher. Tous ces achats présentaient une grande économie, comparative-ment aux opérations faites à Salonique et à Smyrne, à cause de la différence des frais de transport, depuis l'intérieur des terres jusqu'au rivage de la mer.

Divers régisseurs du même établissement se sont succédé dans cette échelle, sans trouble de la part des Turcs indigènes, et plusieurs y ont prospéré, jusqu'aux catastrophes qui ont anéanti la plupart de nos comptoirs, sur toutes les côtes de la Turquie.

Ce ne fut que par un accident très malheureux que l'établissement de Cavala cessa des premiers à être fréquenté par les Français. Cet événement est assez frappant et assez digne de l'histoire du commerce, pour que je doive en faire mention.

Zustand

Politischer Zustand Bulgariens. (Aus der Zeitung von Odessa.) — D a s A u s l a n d. Ein Tagblatt fuer Kunde des geistigen und sittlichen Lebens der Voelker. IV. Jahrg. Nr. 349. Muenchen, 1831. p. 1395—1396.

(p. 1395) Die Bulgaren bewahrten selbst nach ihrer Unterjochung durch die Türken noch einige Spuren ihrer ehemaligen Freiheit, besonders im gebirgigen Teile des Landes, der anfänglich noch seine Wojewoden hatte, welche den verschiedenen Distrikten vorstanden. Allein nach und nach rissen die Türken die ganze Gewalt an sich und obgleich die Wojewodschaften noch fort bestanden, so wurden sie doch von Türken, die den Titel Wojewoden führten, verwaltet.

In politischer Hinsicht kann man die Bulgaren in die Bewohner von Niederbulgarien oder das Bulgaren der Täler, und in die Ayanlyks teilen, unter denen die Zahl der Mahomedaner eben so groß, wo nicht größer ist, als die der Bulgaren. Die Türken der niederen Klasse erlauben sich oft Ausschweifungen gegen die Landeseinwohner, deren Ursachen man teils einem überverstandenen Religionseifer, teils der Unmacht der Ayanen zuschreiben muß, Leute von so unruhigem Charakter und so ungezähmten Leidenschaften im Zaume zu halten. Zum Teil ist aber auch die Art, wie sich die Christen benehmen, Ursache solcher Gewalttätigkeiten. Die Bulgaren der Täler sind völlig von jenen der Gebirge verschieden. Die meisten sind dem Trunke ergeben, betrügerisch, zänkisch, immer zur Empörung bereit, dem Straßenraube und zuweilen auch dem Diebstahle ergeben, welches letztere Laster im ganzen ottomanischen Reiche verabscheut wird. Da die Bulgaren ihre liegenden Gründe mit den Türken gemeinschaftlich oder doch in deren Nachbarschaft besitzen, so fehlt es natürlich nie an Anlaß zu Streitigkeiten; da sie nun überdies noch an der russischen Grenze wohnen, folglich gehalten sind, die Festungen mit Proviant zu versehen, Frohndienste und Transportfahrten zu leisten, so stehen sie mit den Türken fortwährend in feindseligem Verhältnisse. Dessen ungeachtet befinden sie sich doch in blühenden Umständen; die reichsten Pächter in den Dörfern sind Bulgaren und viele unter ihnen besitzen das größte Vertrauen der Türken; die angesehensten Bewohner der Städte, Kaufleute, Handwerker usw. sind ebenfalls fast alle Bulgaren. Die Einfachheit der Verwaltung, die Freiheit des Handels und die, im Vergleich mit anderen Ländern, sehr mäßigen Auflagen, machen, daß sie den Ayanen gern einige Ungerechtigkeiten übersehen. Man hat indessen doch viele Beispiele, daß gegründete Klagen der Einwohner die Zurückberufung dieser Beamten veranlaßten.

Die Bulgaren sind mit einem Worte an den Geist der türkischen Regierung gewohnt und dieser völlig ergeben, was neuere Ereignisse hinlänglich beweisen. Eine große Anzahl von Bulgaren, die durch persönliche Rachsucht oder religiösen Fanatismus sich hatten hinreißen lassen, erweck- (p. 139) ten, während des Feldzugs 1829, den gerechten Verdacht ihrer Regierung und folgten, um nachteiligen Folgen auszuweichen, den russischen Truppen nach Besarabien, der Moldau und Wallachei. Schon einige Monate nach ihrer Ankunft in diesen Provinzen kehrte eine große Anzahl wieder in ihr Land zurück. Nur jene blieben in der Moldau und Wallachei zurück, deren Vergehungen zu auffallend gewesen waren.

Die Maßregeln, die der Sultan gegen diese Entweichungen ergriff, führten unstreitig diese schnelle Rückkehr herbei. Es war nämlich den Ayanen auf das strengste geboten, die Häuser, Gärten oder sonstiges Eigentum der Bulgaren, die ihre Wohnungen verlassen hatten, sechs Monate hindurch auf keine Weise anzutasten, und ihnen, wenn sie vor dieser Zeit zurückerkehrten, alles unberührt, wieder zu übergeben. Diese Verordnung wurde durch die Reise Hussein Aga's, Ayan von Jambol, der unter dem Vorwande Einkäufe zu machen, nach Buka-

rest kam, in den Fürstentümer allegemein bekannt; überdies verbreitete er auch das Gerücht, daß bulgarische Deputierte ernannt werden sollten, um mit ihnen die Mittel zu Verbesserung ihrer Lage zu beraten.

Die Verhältnisse der Gebirgsbulgaren zu den Türken sind ganz anderes. Sie bilden in gewisser Hinsicht einen nationalen Körper, der sich sowohl durch die Gewalt der Masse als auch durch den kriegerischen Geist, der ihn belebt, durch Mäßigkeit, Liebe zur Arbeit, Pünktlichkeit und Treue in Erfüllung übernommener Pflichten, in Achtung zu setzen weiß. Die Ayanen und die Wojewoden, von denen sie beherrscht werden, benehmen sich gegen sie, als ob sie ihre Religionsverwandten wären, denn sie wissen, daß die geringste Ungerechtigkeit, die sie sich gegen diese Gebirgsbewohner erlauben dürften, streng bestraft werden würde, wenn sie zur Kenntniss der Pforte gelangte.

Die von den Bulgaren bewohnte Gegend hat den Türken schon oft Lust gemacht, sich dort, so wie in dem benachbarten Serbien, niederzulassen; allein die Furcht, dieses kriegerische Volk aufzubringen und es vielleicht zu veranlassen, in seinen unzugänglichen Schlupfwinkeln die Waffen zu ergreifen, hinderte immer die Ausführung dieses Vorhabens. Die unter dem Namen Dich-Parassi und Dich-Khaki¹ bekannten Rechte, die von den Türken in Serbien und anderen Provinzen so häufig in Ausübung gebracht wurden, sind den Bulgaren unbekannt geblieben.

Diese Bulgaren zeichnen sich vor ihren Landsleuten sogar durch eine Art von Zivilisation aus. Sie haben ihre Schulen und lesen geschichtliche und andere Werke, die zu Ofen in slawonischer Sprache gedruckt werden; sie genießen besonders unter den jetzigen Verhältnissen vollkommene Glaubensfreiheit² und leben in Frieden unter einer fremden Regierung. Nur durch eine Sache werden noch bisweilen ihre Leidenschaften aufgeregt, durch den Wunsch, das Recht zu erhalten, sich selbst richten zu dürfen. Während die russischen Truppen Sophia, Vratza, Chibka, Gabrowa, Tyrnova und andere Plätze besetzt hielten, blieben sie vollkommen ruhig. Bis zum Jahre 1821 genossen die Bulgaren ausschließend das Recht, Waffen tragen zu dürfen. Zu jener Zeit aber wurden mehrere von ihnen, besonders in Niederbulgarien, von dem berüchtigten Bim Bascha Sava³ verleitet, der im Jahre 1817 durch einen gewissen Galati, Ephoren der Hetäristen, beauftragt worden war, Verbindungen im Lande anzuknüpfen, die sich der Verschwörung anschließen sollten. Es glückte Sava, einige zur Teilnahme am Aufstande zu vermögen; er versicherte die Bulgaren, daß er seine Werbungen unter den Auspizien und mit Vorwissen Rußlands, ja unter einem der Generale dieses Landes unternehme. Die leichtgläubigen Bulgaren gingen in die Falle und als Fürst A. Ypsilanti im Jahre 1821 mit seinen Hetäristen in Bucharest ankam, kamen aus verschiedenen Gegenden Deputierte⁴ zu ihm, die im geheim alles vorbereitet hatten, um bei Sistof schnell über die Donau gehen und

¹ Die Dehly's und Janitscharen, so wie auch die übrigen Türken pflegten auf ihren Reisen, besonders in Serbien und Obergriechenland, die Nacht bei irgend einem Christen zuzubringen, wo sie sich satt aßen und tranken. Am anderen Morgen, oder nach Verlauf einiger Tage, je nachdem es dem Türken beliebte abzureisen, forderte er den Dich-Parassi oder das Zahlgeld. „Zahle mich“, sagte er, „daß ich meine Zähne an deinem Brode müde gekaut habe.“ Der Dich-Khaki wurde bezahlt, wenn der Reisende ein Pferd hatte. Unter dem jetzigen Sultan und besonders in den letzten Zeiten, ist dieser barbarische Gebrauch außer Gewohnheit gekommen. Der erste jener Gebräuche gab einst zu folgendem sonderbaren Vorfalle Anlaß: Nach dem Friedensschlusse des Jahres 1829 ging der berüchtigte Karadjanem mit einem Teile seiner Truppen von Schumla nach Rustschuk. Zwei seiner Deyly-Paschen ließen sich von einem reichen Bulgaren in der Gegend von Razgrad den Dich-Parassi bezahlen. Kutschuk-Achmet-Pascha von Razgrad, der es erfuhr, ließ die Unglücklichen verhaften, ihnen die Zähne ausreißen und schickte sie Karadjanem zurück. Es erhob sich hierüber zwischen den beiden Anführern ein Streit in Folge dessen die beiden Schuldigen enthauptet wurden und überdies verweigte Kutschuk-Achmet unter allerlei Vorwänden dem Karadjanem den Einmarsch in Rustschuk, so daß dieser genötigt war, mit seinen Truppen an den Ufern des Lome zu lagern.

² Nach dem Kriege fing man an, in einigen Gegenden Kirchen aus Steinen aufzubauen, was früher streng verboten war.

³ Im Jahre 1829 wurden sie zu Bucharést im Hause des Kikhai-Bey Achmet, Seraskiers von Silistria, verräterisch ermordet.

⁴ Es waren ihrer siebenzehn. Unter ihnen zeichneten sich besonders aus: Khadji-Mikhailaki von Siivno, Khadji Ivane von Osman Bazar und Khadji Mikhailaki Tscharobadji-Oglu von Philippopolis. Sie wurden alle, ohne Gnade, zu Sistof ermordet, den ersten ausgenommen, den das Fieber in Zimnitza zurückgehalten hatte, von wo aus er, nachdem er das unglückliche Schicksal seiner Gefährten vernommen hatte, nach Kronstadt flüchtete. Im Jahre 1830 war er Abgeordneter der Bulgaren, die nach der Wallachei auswanderten.

sich dieses Punktes bemächtigen zu können; überdies brachten sie auch noch die Unterschriften von Mehreren, die an der Unternehmung teilnehmen wollten. Allein damals schon hatten Ypsilanti's Absichten sich geändert! Er verweigerte ihnen stolz die hunderttausend türkischen Piaster, die sie verlangten und deren sie bedurften, um ihre Operation einzuleiten und jagte sie später fort, indem er ihnen drohte, sie bei seiner Ankunft in ihrem Lande spießen zu lassen, wenn sie nicht sogleich nach ihrer Heimkehr den Aufstand organisieren würden. Da diese Unterredung öffentlich vorgefallen war, so wurden die Türken von allem unterrichtet. Zu spät sahen die unglücklichen Deputierten ihren Irrtum ein, und kaum waren sie von Zimnitza nach Sistof über die Donau gegangen, so wurden sie alle ermordet. Später traf mehrere Bulgaren, die, ob mit Grund oder nicht galt gleich, verdächtig waren, das gleiche Schicksal, und bald darauf wurde die ganze Bevölkerung entwaffnet.

Gegenwärtig ist nur wenigen bekannten Männern gestattet, Waffen zu tragen. Auch die Pferderennen und das Exerzitium des Dscherid¹ usw. wurden zu jener Zeit verboten. Diese Maßregeln bezogen sich jedoch meist nur auf die Bulgaren des Flachlandes; denn den Gebirgsbewohnern ist größtenteils das Tragen der Waffen unter mancherlei Vorwand noch gestattet, besonders denen, die unter türkischen Truppen gegen die Albanesen zu dienen pflegen.

Mitteilungen

Statistische Mitteilungen über Bulgarien². (Aus der Zeitung von Odessa.)
—D a s A u s l a n d. Ein Tagblatt für Kunde des geistigen und sittlichen Lebens der Völker, 5. Jahrg. Bd. 1. Nr. Nr. 30, 31, 37, 41. München, 1832. p. 119—120; 124, 147—148; 163—164.

(p. 119) Der A c k e r b a u ist die hauptsächlichste Beschäftigung der Bulgaren, in der sich die arbeitsamen Bewohner der Distrikte von Sofia, Komanoff, Kratoff und Post-Rumelien auszeichnen. Der fruchtbare Boden dieser Distrikte und die Industrie der Bewohner hat diese nicht nur wohlhabend gemacht, sondern auch ihrem Lande den Namen des Kornspeichers der europäischen Türkei verschafft. R e i s wird besonders von den Bewohnern von Tatar Bazardschik und Philippopolis angebaut; in den Distrikten dieser beiden Städte befinden sich ausgedehnte Plantagen, wo der Anbau dieser Frucht im Großen betrieben wird. Die Kultur des M a u l b e e r b a u m s bildet den Haupterwerbszweig der Bewohner von Tirnova, wo es eine große Menge jener Bäume gibt. Auch die Einwohner von Philippopolis und Adrianopel beschäftigen sich mit diesem Anbau; doch ist bei ihnen die Anzahl der Bäume nicht so beträchtlich als zu Tirnova, und die Seide aus letzterer Gegend ist weit geschätzter. Da der R a u c h t a b a k für alle Klassen der Bewohner des ganzen türkischen Reichs ein Bedürfnis ist, so macht es auch einen Hauptzweig der Industrie aus, auf den man viele Sorgfalt verwendet. Er wird in fünf Sorten eingeteilt. Die erste wird im Distrikt von Jumurd-scheni, und besonders in dem Dorfe Kara-Enidsche angebaut. Hier gibt es eine Gattung Tabak, die wegen des steinigten Bodens, auf dem sie wächst, „Tachlyk“ genannt wird. Dieser Tabak, von dem am Platze selbst nur eine geringe Quantität vorhanden ist, wird für die Rydjals und andere vornehme Leute zu hohen Preisen aufgekauft, und man bezahlt an Ort und Stelle für den Ok (ein Gewicht von drei Pfund) acht Piaster oder drei Rubel zwanzig Kopeken. Die zweite und nach der ersteren vorzüglichste Gattung von Tabak wird in der nämlichen Gegend gebaut, ebenfalls für den Bedarf von Konstantinopel aufgekauft und am Platze mit vier und einem Viertelpiaster der Ok bezahlt. Diese beiden Sorten werden von den Bulgaren und einer kleinen Zahl Griechen kultiviert. Die dritte Gattung wird zu Strumitza und zwar nur von Bulgaren gebaut; der Preis derselben ist an Ort und Stelle drei Piaster für den Ok. Die vierte Sorte, im Preise von zwei Piastern für den Ok, wird im Distrikte Kirdschala, vier Stunden von Uzonschava und zwei Stunden von Hassekio, von Türken und Bulgaren gebaut. Die fünfte Sorte endlich pflanzt man in großer Menge im Distrikte Tschinghe-ness-kele zwischen Sizopoli und Burgas gelegen, und zum Kreise von Hassekio gehörig, der dreißig Dörfer begreift. Dieser Tabak ist gelb, sehr schwach und findet im Innern des ottomanischen Reiches fast gar keinen Absatz. Man verkauft ihn an die nach Tschinghe-ness-kele kommenden Schiffe, die ihn dann nach verschiedenen Gegenden von Europa ausführen. Nur Bulgaren beschäftigen sich mit dessen Anbau, und der Ok wird an Ort und Stelle mit zwanzig Paras bis ein Piaster bezahlt. Auch der Jussuply, einem Dorfe des Ajanlyks von Karnabat, so wie zwischen Kar-

¹ Eine Übung zu Pferde, wo man sich gegenseitig lange Stäbe zuwirft.

² Als Fortsetzung des in Nr. 349 des Auslandes vom vorigen Jahre mitgetheilten Berichtes über den politischen Zustand von Bulgarien.

nabat und Kaban findet man Tabak von der nämlichen Qualität; dort wird er von Türken gebaut, die ihn ebenfalls zur Ausfuhr bestimmen.

Brennholz, zuweilen auch **Bauhholz**, wird von den die Distrikte von Akhiolo und Messemvria bewohnenden Bulgaren geschlagen, die es nach der Küste zwischen Varna und Inada bringen und dort an jene Schiffe verkaufen, welche Konstantinopel mit diesem Artikel versehen. Ein kleiner Wagen Brennholz wird mit einem Piaster bezahlt; für den Bedarf an Bauholz schließen die Türken mit den Einwohnern eigene Lieferungskontrakte. — **Kohlen** werden in dem nämlichen Distrikte und zwar ebenfalls von Bulgaren gebrannt, der Ok wird mit einem Para bezahlt. — **Salz** wird in einem Salzsee bei Akhiolo gefunden, dessen Ausbeutung der Erwerbszweig der Einwohner ist. Obgleich eine große Menge dieses Salzes in Bulgaren selbst zum häuslichen Gebrauche verkauft wird, so verwendet man doch weit mehr zum Einsalzen der Fische. Der Preis dieses Artikels an Ort und Stelle ist ein Para für den Ok oder weniger als vierzehn Para's für das Pfund; also ungefähr ein Piaster oder vierzig Kopeken für drei Puds. Die Einwohner von Akhiolo tauschen ihren ganzen Bedarf von Nahrungsmitteln gegen Salz ein; besonders mit Philippopolis treiben sie diesen Tauschhandel und bezahlen nur Kleidungsstücke und jene Lebensmittel, die (p. 120) man im Lande unter den Namen Bakalia begreift als: Gewürz, Mandeln, Obst, Käse, Öl, Oliven usw. mit barem Gelde. — **Salpeter** wird auf einem Gebirge, sieben Werste von Kasan, gegen Tirnova, in einer von der Natur in dem Felsen ausgehöhlten Grotte, gefunden, deren Eingang nicht breiter als eine russische Klafter ist; jedoch nach und nach immer breiter wird, und endlich in einen Raum von einer Länge von fünf und einer Breite von dritthalb Werste führt, wo sich mehrere Quellen befinden. Die Bulgaren und nach ihnen die Türken, haben diesem Orte den Namen Petschira gegeben, was wahrscheinlich, so wie das russische Petschera, Grotte bedeutet. Die Eingeborenen sammeln hier den Salpeter, der sich ungefähr zwei Werste vom Eingange befindet, und treiben einen bedeutenden Handel damit. Obgleich sie diese Höhle nur mit Fackeln versehen betreten, so geschieht es doch zuweilen, daß mancher sich verirrt und oft zwei Tage braucht, bis er den Ausgang wieder findet. Vor demselben fließt ein kleiner Fluß, dem die Bulgaren den Namen Sukha-reka oder trockener Fluß gegeben haben, weil er im Sommer fast ganz austrocknet. — Die **Eisenminen** von Samikoff geben unbestritten das beste Mineral dieser Art im ganzen ottomanischen Reiche. Sie waren schon im grauesten Altertum bekannt, und jetzt kann man sagen, daß sie allein den Bedarf von Konstantinopel liefern. Die Bergleute sind sämtlich Bulgaren. Noch gibt es in einer zwölf Stunden oder sechzig Werste von Kirklißsa gegen das Meer hin, zehn Stunden von Widza und sechs Stunden von Bunar-Issara gelegenen, Samikoff genannten Gegend ebenfalls Eisenminen, die mehr von Griechen als von Bulgaren ausgebeutet werden. Die Türken haben dieser Gegend den Namen Budjak gegeben. — Das beste **Rosenöl** wird zu Kasanlyk und Karlova bereitet. Die Bulgaren allein beschäftigen sich mit dieser Fabrikation, und die Rosengebüsche oder vielmehr Wälder in jenen Gegenden bieten einen herrlichen Anblick. Das Öl von Kasanlyk ist das beste und ausschließend für den Gebrauch des Serails bestimmt. Die Bulgaren von Slivno und Eski-Zaara bereiten ebenfalls Rosenöl, allein ihr Erzeugnis steht dem von Kasanlyk an Güte und Menge nach. — Die besten **Färbereien** der europäischen Türkei findet man zu Ikhtimame. Die Güte der dortigen Färbung hat, wie man sagt, ihren Grund in den Eigenschaften eines Baches, der im Balkan entspringt und dessen Wassers man sich ausschließend bei Bereitung der Farben bedient. Die Fabstoffe werden größtenteils in Bulgarien erzeugt und hauptsächlich von Gatrova bezogen. — **Steine und Mineralien** besitzt Bulgaren in hinreichender Menge, um teils aus ihrer Verwendung zu Schmuck, teils im Handel großen Nutzen zu ziehen; allein die Regierung und die noch geringe Zivilisation der Einwohner sind Ursache, daß diese Reichtümer ohne Nutzen für ihre Eigentümer im Schoße der Erde verschlossen bleiben. Die Bulgaren von Kasan verfertigen indessen herrliche Schleifsteine von bedeutender Größe, von denen sie bedeutende Sendungen nach Konstantinopel machen, teils für den Bedarf dieser Stadt, teils zur Ausfuhr nach anderen Gegenden. Diese Fabrikation ist ein Haupterwerbszweig der Bulgaren von Kasan.

Das beste **Obst** des ganzen Landes kommt von Slivno; besonders wächst hier eine vorzügliche Gattung Sauerdorn¹, dessen herrliche Früchte auf Befehl des Sultans jährlich in großer Menge für den Hof geliefert werden. In Varna und dessen Umgebung gibt es vorzügliche Kirschen in ungeheurer Menge, aus denen die Bewohner vielen Gewinn ziehen. Man versendet sie auf Barken in Ladungen von zehntausend Oken oder dreißigtausend Pfund nach den Küsten des Schwarzen Meeres bis auf hundert und fünfzig Werste von Varna. — Was **Schafzucht** und **Fabriken** betrifft, so ist die türkische Regierung eben nicht geeignet, solche Industriezweige in den christlichen Provinzen des Reiches in Aufnahme zu bringen.

¹ Ein Dornstrauch mit kleinen zylinderförmigen Früchten, die sobald sie reifen — rot werden.

gen, und man findet auch deshalb in Bulgaren weit weniger Manufakturen und Fabriken, als es unter einer anderen Regierung dort vielleicht geben würde. Indessen ist Schafzucht und Tuchfabrikation dennoch ein Haupterwerbzweig eines großen Teils der Bewohner von Kasan. Die Tücher, die man hier verfertigt, werden nach Konstantinopel, der Moldau und Wallachei verkauft; sie sind von nur geringer Breite, und werden gewöhnlich mit zwei bis fünf türkischen Piastern, oder achtzig Kopeken bis zwei Rubeln, die Elle bezahlt. Dieser niedrige Preis läßt vermuten, daß sie von nur sehr geringer Qualität sind; ähnliche Tücher werden auch in Slivno fabriziert. Alle Bewohner des oberen Bulgariens bereiten übriggens fast alle zu ihrer Bekleidung nötigen Stoffe selbst.

(p. 124) F i s c h e r e i e n gibt es sehr bedeutende zu Messemvria, Akhiollo^f und Siopolis; Griechen und Bulgaren beschäftigen sich mit diesem Erwerbe. In den Gewässern der erwähnten Gegenden wird eine große Menge Makrelen gefangen, die von den Einwohnern während des Winters, wo sie fett sind, „Skumbria“ und während des Sommers „Tzira“ genannt werden. Die Zeit des Fischfangs für den Skumbria ist vom 1. September bis Ende Oktobers, und für den Tzira vom 1. Mai bis Ende Julius. Der Fang geschieht mit dem Schleppnetz und ist in guten Jahren sehr ergiebig. Der Skumbria wird eingesalzen, der Tzira hingegen getrocknet und an die von Konstantinopel, Griechenland und von anderen Gegenden wegen dieses Handels kommenden Schiffe verkauft. Das Tausend Skumbria wird mit zwanzig bis vierzig Piastern und das Tausend Tzira mit acht bis zwölf Piastern bezahlt. Die Ajanen haben für den Fischfang einen Aufseher der Regierung, der beauftragt ist, zwanzig Prozent vom Ertrage einzuziehen. Ferner werden zu Messemvria und Akhiollo auch Solen oder Meerzungen (Pleuronectes) gefangen. Der Fang dieses Fisches, den die Türken Kalkan-Balyk nennen, geschieht vom 1. März bis 15. April. Der Ok wird an Ort und Stelle mit zehn bis fünfzehn Paras bezahlt. Die Griechen sammeln überdem sich noch zwischen den Felsen zu Sisopolis und auf dem Sand zu Messemvria Muscheln, mit denen sie in Bulgarien und Mazedonien einen großen Handel treiben, der ausschließend in ihren Händen ist. Auch die Bulgaren von Burgas treiben Fischfang; sie fangen besonders viele Sazanen, eine Art Karpfen, sowie noch eine andere Gattung von Fischen, die von den Türken Pissi-Ballu und von den Griechen Lifirida genannt werden. Dieser Fisch hat Ähnlichkeit mit der Sole, von der er sich jedoch rücksichtlich der Gräten, sehr unterscheidet, und erreicht kein größeres Gewicht als sechs Pfunde. Er ist sehr selten und wird, wie man sagt, sonst nirgends gefunden. Eingesalzen und getrocknet, wird er nach Konstantinopel und dem Archipel versendet. Der Preis an Ort und Stelle ist zwölf bis fünfzehn Paras für den Ok. Der Sazan ist ein bedeutender Handelsartikel in Bulgarien selbst. Sieben und eine halbe Werste von Jurnudscheni ist ein See, der von den Griechen Limni genannt wird, aus dem die Bulgaren eine große Menge Fische fangen; unter anderm eine im Lande unter dem Namen Akhelia bekannte Gattung, die einige Gegenden von Albanien ausgenommen, in der europäischen Türkei sonst nirgends gefangen wird. Der Fischfang auf diesem See macht fast den einzigen Erwerb vieler in der Umgegend wohnenden Bulgaren aus, die die gefangenen Fische nach mehreren Gegenden versenden. Der Akhelia wird eingesalzen und nach Konstantinopel geschickt, wo man den Ok mit zehn Piastern oder vier Rubeln bezahlt. Der See wird gewöhnlich von den Türken in Pacht gegeben und zuweilen den Bulgaren überlassen.

Die besten W a f f e n s c h m i e d e der Bulgarien sind zu Slivno, Gabrova, Dschidmai und Razgrad. In der ersten Stadt werden meist Pistolen verfertigt, die man mit hundert bis zu fünftausend Piastern das Paar bezahlt. In Gabrova verfertigt man hauptsächlich Flinten und in den beiden letzten Städten Schtutsars, eine Art Flinten oder Büchsen, in welche die Kugel mit Gewalt getrieben wird. Die Türken nennen diese Waffe Chechene, sonst wird sie auch Deli-Orman genannt. Die Bulgaren verfertigen nur die Läufe; die Damaszierung in Gold und Silber, so wie die Schösser, werden von den Türken gearbeitet, und es ist den Bulgaren verboten, diese Gegenstände zu verfertigen. Es gibt jedoch mehrere, besonders zu Slivno, die in türkischen Werkstätten gearbeitet und das Damaszieren und die Verfertigung der Schösser gelernt haben; diese beschäftigen sich nun im Geheim oder vielleicht auf besondere Erlaubnis mit dieser Arbeit, deren Verbot übrigens nicht mehr so streng aufrechterhalten wird. Die meisten der Bulgaren von Slivno sind Handwerker. Die Bulgaren von Schumla und einigen anderen Gegenden verfertigen ebenfalls Flintenläufe; jedoch in geringerer Anzahl. In Widdin und Sophia werden die besten Jatagans und türkischen Dolche gemacht. Vor dem Jahre 1821 gab es in allen den genannten Städten Waffenfabriken, die jedich damals zerstört wurden, weshalb die Handwerker anfangen in ihren Häusern zu arbeiten.

Die M e s s e n zu Slivno und Uzudschara waren früher die berühmtesten des türkischen Reichs und von Kaufleuten aus allen Ländern Europas besucht. Die im Jahre 1800 von den Kirdschalen in diesem Teile des Reiches erregten Unruhen waren Ursache, daß diese Messen aufhörten. Sie wurden zwar in neuerer Zeit wieder gehalten, jedoch durch den Krieg des Jahr-

es 1828 abermals unterbrochen. Wahrscheinlich wird die türkische Regierung die Handelsverbindungen ihrer Staaten wieder herzustellen suchen.

Die besten Pferde Bulgariens werden im Walde von Dehli Orman gezogen. Die Bewohner dieses Distrikts, die größtenteils Türken sind, beschäftigen sich mit Züchtung dieser Pferde, deren man sich nur zum Reiten bedient. Einige Werste von Turtukai gegen Tirnoff war das berühmte türkische Kloster Teke-Baba, das die beste Stuterei im Lande besaß, deren Pferde nach Konstantinopel geschickt und dort für die besten Reiter, ja sogar für den Marstall des Sultans gekauft wurden. Diese Pferde zeichneten sich bei den eigenen Kreiswendungen, die die türkischen Reiter bei ihren Übungen machen, durch Stärke und Leichtigkeit aus. Die besten mazedonischen und bulgarischen Reiter bezahlen diese Pferde bis zu dreitausend Piastern. Als im Jahre 1826 die Janitscharen aufgelöst wurden, ließ der Sultan auch das Kloster Teke-Baba zerstören; die Mönche wurden ermordet und verjagt und die Stuterei der Plünderung preisgegeben. Die Pferdezucht der Bewohner des Dorfs zeigt jedoch noch einige Spuren dieser Anstalt. Das Kloster wurde von Mönchen bewohnt, die unter dem Namen Bektaschen bekannt sind. Die Türken hielten sie in ihrer Unwissenheit für Freimaurer, weil sie weder die mohammedanische noch eine andere bekannte Religion übten. Die meisten der Albanesen waren Bektaschen.

(p. 147) Jeder Distrikt oder Ajanlik wird von einem Ajan regiert, der die ausübende Gewalt und die Verwaltung der Finanzen besorgt. Dem Ajanen stellt immer ein von der Gemeinde gewählter Bulgare zur Seite, der den Titel eines Tscharabadji oder Kadjibaschi hat. Der Ajan hat nicht das Recht, sich selbst einen Beamten zu ernennen, aber er kann den gewählten absetzen und verlangen, daß man einen anderen ernenne. Dies geschieht jedoch nur selten und meist nur dann, wenn die ärmere Klasse der (p. 148) Bulgaren, die bei der Wahl keine Stimme hat, sich bei dem Ajan gegen den Tscharabadji beschwert, worauf dann der erstere, nach vorausgegangener Untersuchung, den Beamten zuweilen entsetzt. Indess entsagt der Tscharabadji, wenn er sieht, daß der Ajan ihm nicht geneigt ist, meist freiwillig seiner Stelle. Der Tscharabadji hat die Pflicht auf sich, alles Nötige in Vollzug zu setzen, um den Vorschriften und Forderungen der Ajanen zu genügen, und also auch die Lieferungen an Lebensmitteln und Kriegsbedürfnissen für die Türken, die Itschiri genannt werden, zu veranstalten. Dem Tscharabadji ist noch ein anderer Bulgare beigegeben, der den Titel Kabzimal oder Schreiber hat, nebst einem Türke, den man Koldji nennt und der nötigenfalls den Kabzimal in die Dörfer begleitet. In jedem großen Dorfe oder Kreise befindet sich ein türkischer Chef, Subaschi oder Izobtschi genannt, der ebenfalls seinen vom Dorfe oder der Gemeinde ernannten Tscharabadji an der Seite hat, dem gleiche Pflichten, wie jenem den Ajanen beigegebenen obliegen. Der Subaschi wird vom Ajan ernannt. In den von Wojewoden verwalteten Wojewodschaften findet dieselbe Rangordnung unter den Beamten statt wie bei den Ajanliks¹. In den Ajanliks, wo ein dem Fiskus gehöriges Eigentum besteht, sei es nun ein Zoll oder irgend eine andere Abgabe, deren Ertrag in die Kasse des Sultans fließt, ist die Verwaltung einem eigenen Beamten übergeben, der den Titel Wojewoda hat und dessen Anstellung, so wie die der übrigen Wojewoden, von Konstantinopel aus verpachtet wird. Oft geschieht es, daß Bulgaren solche Ämter in den Ajanlyks kaufen. Der Wojewode und der Ajan, die sich in einem Ajanlyk befinden, sind gänzlich unabhängig von einander. Gegenwärtig sind diese Wojewoden durch Serdars ersetzt worden, die ungefähr den Wirkungskreis unsrer Polizeibeamten haben und über kleinere Vergehen der Eingeborenen, als z. B. über Verkauf nach falschem Gewichte u. dgl. entscheiden. Jedes Ajanlyk oder jede Wojewodschaft hat einen Kadi oder Richter, der weder unter dem Ajanen, noch unter dem Wojewoden, ja nicht einmal unter dem Pascha steht. Diese Ämter werden auf einige Monate in Konstantinopel verkauft. Die Bulgaren, die von ihren Glaubensverwandten gerichtet sein wollen, sind mit dieser Einrichtung sehr unzufrieden.

Die Erhebung der Abgaben geschieht, wenn das Land ruhig ist, zweimal im Jahre. Zu diesem Zwecke versammelt der Ajan alle Tscharabadjis seines Ajanlyks jedes Mal am Tage des heiligen Georgs (25 April) und am Tage des heiligen Demetrius (26 November) im Hause des Kadi, und teilt ihnen den Bestand der Ausgaben für sechs Monate mit. Gewöhnlich bezahlt er die Summe, die nach Konstantinopel geliefert werden muß, aus seiner Tasche und vergrößert sie so wie das Budget aller übrigen Ausgaben, um sich keiner unangenehmen Verantwortlichkeit auszusetzen. Hierauf nimmt er mit den Tscharabadjis die Verteilung der Summen auf die einzelnen Dörfer vor; ein Geschäft, bei dem nicht immer Unparteilichkeit waltet. Überdies wird noch ein Para von jedem Piaster oder dritthalb Prozent für den Kadi zum Voraus abgezogen². Solche Versammlungen finden jedoch nur dann statt, wenn

¹ Seit einiger Zeit fängt man an, die Wojewoden durch Ajanen zu ersetzen. Indess behalten die Distrikte noch immer den Namen Wojewodschaften.

² Auf alle Fälle erhält der Kadi siebentausend Piaster für sechs Monate und reicht der Bezug von einem Para für jeden Piaster nicht hin, so wird ihm das Fehlende aufgezehlt.

die Pforte durch einen Ferman eine außerordentliche Vermehrung der Einkünfte verlangt. Im gewöhnlichen Geschäftsgange nimmt der Ajan die willkürliche Verteilung der Abgaben auf die einzelnen Dörfer selbst vor. Jene Ajanen, denen daran gelegen ist, sich auf ihren Posten zu erhalten, machen besonders in Oberbulgarien nie eine solche Verteilung ohne Vermittlung der Generalversammlung. Die Türken, welchen in den bulgarischen Ajanlyks ansässig sind, bezahlen die gleichen Abgaben. Zahlt ein Dorf die ihm zugeschiedene Summe nicht auf der Stelle, so begibt sich der Kabzimal in Begleitung von Türken sogleich dorthin, um die Bezahlung zu erzwingen, wobei dann diese Exekutionsmannschaft noch zehn Prozent für ihre Mühe erhebt¹. Sobald die Gesamtsumme der Auflagen für jede Stadt oder jedes Dorf bestimmt ist, machen die Tscharabadjis ihre Verteilung auf die einzelnen Familien oder Individuen, und zwar ebenfalls nicht immer mit Unparteilichkeit. Rücksichtlich der Auflagen ist das Volk in drei Klassen geteilt, von denen die erste in gewöhnlichen Zeiten bis zu tausend Piaster, die zweite von zweihundert bis zu fünfhundert Piaster und die dritte von hundert bis zu hundert und fünfzig Piaster jährlich bezahlt. Die Tscharabadjis versetzen einzelne Individuen, je nach der Zu- oder Abnahme ihres Vermögens, in eine andere Klasse; eine solche Versetzung geschieht jedoch oft auch auf einen Beschluß des Ajans. In Kriegszeiten haben die Auflagen keinen festen Satz; während des letzten Krieges waren sie dreimal stärker als gewöhnlich, andere durch den Krieg verursachte Abgaben ungerechnet.

(p. 163) Die Abgabe von den Ernten wird in Konstantinopel verpachtet. Der Pächter, wer er auch immer sei, erhebt von den Ernten der Bulgaren von je zehn Maß eines. Tritt in Kriegszeiten Mangel an Lebensmitteln ein, so müssen die Einwohner liefern ohne, trotz der zuweilen gemachten Versprechungen, einige Entschädigung zu erhalten. Die Bulgaren der Ebene sind solchen Kontributionen am meisten ausgesetzt. Die Bulgaren und Türken, die Pascha's selbst nicht ausgenommen, unterliegen einer Auflage, Beglik genannt, die darin besteht, daß sie von je zehn Schafen eines in Natura abgeben müssen. Überdies sind sie noch gehalten, von jedem dieser Tiere acht bis zehn Paras, sowie noch eine dritte Auflage zu bezahlen, die unter dem Namen des Wollrechts bekannt ist und in einem Para von jeden Schafe besteht, das nach den Städten auf den Markt gebracht wird. Diese drei Abgaben werden von Konstantinopel aus in Pacht gegeben, um den auch Christen sich bewerben können. Die Erhebung dieser Steuern wird auch zuweilen den Ajans übertragen. Da die Türken keine Schweine züchten, so haben nur die Bulgaren, die auf diesen Tieren lastende Abgabe zu entrichten, die an den Toren der Städte den Umständen nach mit vier bis vierundzwanzig Paras erhoben wird².

In jenen Ajanlyks, wo Wein gebaut wird, zahlt man die Abgabe von diesem Artikel nach einer zwischen dem Ajan und den Einwohnern abgeschlossenen Übereinkunft, die zuweilen eine Summe von hunderttausend Piastern festsetzt. Die Abgabe von den Bienen besteht bei den Bulgaren in einem Maß Honig von acht und bei den Türken in einem von zehn.

Zölle werden von den Türken und Christen gleich bezahlt und nur in den Städten erhoben. Waren, die in Dörfern verkauft werden, sind zollfrei; übrigens der Zoll in einer Abgabe von nur drei Prozent. Gegenwärtig sind rücksichtlich der Zölle mehrere neue Verordnungen erschienen, von denen auch bereits einige in Bulgarien in Kraft getreten sind. In den Städten wird ohne Unterschied der Religion bei Verkäufen und Kontrakten eine Abgabe von zehn Prozent bezahlt, die dem Ajan gehört.

Ohne Erlaubnis des Kadi, die nach einer beiderseitigen Übereinkunft oder dem Vermögen des Verstorbenen jedoch nie geringer als mit fünfzig türkischen Piastern bezahlt wird, darf kein Bulgare begraben werden. Früher wurde der ganze Nachlaß des Verstorbenen geschätzt und von jedem Piaster zwei Asper erhoben (der Piaster hat hundert und zwanzig Asper). Diese Abgabe ist vom jetzigen Sultan abgeschafft worden. Wenn in einer Stadt, wo der Sitz eines Kadi ist, ein Bulgare ohne Erben stirbt, so nimmt der Kadi den Titel eines Bruders des Verstorbenen an und wird sein Erbe. In jenen Orten, wo nur ein Wojewode residiert, findet jenes Erbschaftsrecht nicht statt, das übrigens in neueren Zeiten bedeutend geändert worden ist. Der Ajan oder Wojewode bemächtigen sich jetzt des Nachlasses und überlassen dem Kadı nur ein Zehntel. Will ein Bulgare sich verheiraten, so muß er dem Wojewoden oder Ajan zwei bis zwölf Piaster für die Erlaubnis bezahlen. Die Bulgaren, so wie alle Christen des ottoma.

¹ Dieser Gebrauch besteht noch jetzt in der Moldau und Wallachei, nur nehmen hier mehrere Beamten und Gerichtsstellen an diesem Privilegium des Bezugs von zehn Prozenten Teil, das sogar auch auf Privatschulden ausgedehnt wird.

² Die Abgabe von Schafen und Schweinen besteht, nebst andern eben so lästigen Steuern, noch jetzt in den Fürstentümern und wurde im Anfange des letzten Krieges noch in Natura eingefordert. In Bessarabien war dieselbe Abgabe noch bis zum Jahre 1824 bezogen, doch nicht in Natura; dem Grafen Woronzow dankt das Land die Befreiung von dieser Last, und die Krone hat nichts dabei verloren.

nischen Reichs unterliegen einer Auflage, Haratsch genannt, die ihren Namen, von einem Billet in Form einer Quittung hat, das jeder auf ein Jahr erhält. Die Erhebung des Haratsch geschieht gewöhnlich am Kurbanbairam, dem (p. 164) neuen Jahre der Türken, und dann läßt man jeden Christen den Haratsch da bezahlen, wo man ihn trifft. In Folge eines Mißbrauchs, der zur Gewohnheit und endlich zum Gesetze wurde, erhebt man den Haratsch sogar von einem Hause, dessen Eigentümer abwesend ist. Diese Abgabe wird in zwei Klassen eingeteilt, von denen die erste, Alia genannt, zweiundfünfzig Piaster, und die zweite, Ivsate genannt, zweiunddreißig Piaster beträgt. Es besteht auch noch eine dritte, Odna genannte Klasse im Betrage von vierzehn Piastern, die, so viel mir bekannt ist, nur in den Umgebungen von Risopol und auf dem Gebirge Hassi-Kilik, dessen Bewohner arm sind, bezogen wird. Obgleich auch andere Gegenden die Begünstigung des Odna haben, so verfährt man doch willkürlich und erhebt ihn selbst von Kindern und ohne eine Quittung zu geben. Der Haratsch wird in der Regel nur von den Familienhäuptern erhoben und die Kinder sind auf dem Billetführer Väter mitbegriffen; meist werden jedoch widerrechtlich von fünf bis zu fünfzehn Piaster für jedes Kind noch besonders erhoben und nicht in der Quittung bemerkt. Die Frauen bezahlen diese Auflage nicht.

Jeder, der ein Haratschbillet hat, muß auch noch ein enderes Billet, Spenza genannt, lösen. Ein solches Billet wird von dem Wojewoden erteilt, ist mit seinem Siegel versehen und kostet jährlich von zehn bis hundert Paras oder dritthalb Piaster. Diese Abgabe wird gewöhnlich am 1. Mai erhoben; in Konstantinopel kostet ein solches Billet nur sechs Paras. Armenier, Juden und alle, die nicht Mohammedaner sind, unterliegen dem Haratsch, jedoch nach verschiedenen Taxen. Die Zingaren oder türkischen Zigeuner, die sich zum Islamismus bekennen, sind ebenfalls jener Abgabe unterworfen.

Jeder Bulgare, der in ein anderes Ajanlyk reisen will, muß sich mit einem Passe vom Kadi versehen. Ein solcher Paß ist nichts als ein mit einem Siegel versehenes Billet und wird unentgeltlich verteilt. Diese Polizeiverordnung besteht seit der griechischen Revolution im Jahre 1821.

Die Zivil- und Kriminalrechtspflege ruht in den Händen des Kadi. Die Rechtsverhandlungen geschehen mündlich; die Parteien bringen nach der Reihe ihre Gründe vor und der Kadi spricht dann nach Anhörung der Zeugen sein Urteil. Weder der Ajan, noch selbst der Pascha dürfen sich in die Amtsverrichtungen des Kadi mischen¹ Niemand, wer es auch sei, darf ohne einen Ilam oder Beschluß des Kadi einen Bulgaren mit dem Tode bestrafen. Einige Pascha's maßen sich wohl dieses Recht an, jedoch nur in Kriegszeiten; außerdem setzten sie sich einer schweren Verantwortlichkeit aus, wenn der Kadi, was häufig geschieht, den Fall an die Pforte berichtet.

Meuchelmord, Diebstahl, Aufruhr und Verschwörungen gegen die Regierung werden ohne weitere Untersuchung und ohne nach Namen oder Aufenthaltsort des Schuldigen zu forschen mit dem Tode bestraft. Es geschieht oft, daß der Kadi, wenn er die Möglichkeit sieht, den Verbrecher zu befreien, ihn foltern läßt und ihn so zwingt, sich loszukaufen. Auch verurteilt der Kadi bei Zivilprozessen, sehr oft eine der Parteien zu einer Geldbuße, von der er den zehnten Teil für sich behält. Gewöhnliche Polizeiübertretungen, als Schlägereien, Zänkereien, Ungehorsam u. s. w. werden nach einem Beschlusse des Kadi und zuweilen auch des Ajan oder Wojewoden, mit der Bastonade oder Stockschlägen auf die Fußsohlen bestraft; der Leidende muß überdies noch für jeden Streich einen Piaster bezahlen, und die genannten drei Beamten teilen diese Sporteln unter sich. In den Dörfern werden solche Vorfälle von den Subaschis gewöhnlich durch Geld und ohne Schläge geschlichtet. Geld ist übrigens das beste Mittel, um vor dem Kadi jeden Prozeß zu gewinnen.

Brücken und Staßen werden in Kriegszeiten auf Befehl des Chefs des Sandschak oder des Ajans ausgebessert oder neu angelegt. Bei den Türken und Bulgaren ist es entweder aus Liebe zur Wohltätigkeit oder um seinen Namen auf die Nachwelt zu bringen, Sitte, auf den Straßen und in den Städten Brücken und Brunnen anzulegen; auch errichten sie Odai oder Herbergen, wo Reisende jedes Glaubens über Nacht unentgeltlich Obdach finden.

¹ Von dem letzten Kriege war Soliman Pascha von Breikoff mit dem Kadi unzufrieden, weil dieser die ungesetzliche Einnahmen des Pascha nicht beachtete. Der Pascha benutzte daher die Abwesenheit des Kadi, um ein öffentliches Weib in dessen Haus zu führen und dort zu verbergen. Als der Kadi zurückkam und sich eben mehrere Personen bei ihm einfanden, zeigte sich das Weib.

Der Pascha ließ folglich das Haus von dem Aga (Polizeiaufseher) durchsuchen; das unglückliche Weib wurde statt der reichen Belohnung, die man ihr versprochen hatte, ins Wasser geworfen und der in Kostantinopel verklagte Kadi durch einen anderen ersetzt.

Hausbuch

Hausbuch des geographischen Wissens. Eine systematische Encyclopädie der Erdkunde für die Bedürfnisse der Gebildeten jedes Standes. Frei bearbeitet nach dem „Abrégé de Géographie“ des A. Balbi von Cannabich, Littrow, Sommer, Wimmer und Zeune. Güns, Reichard's Buch- und Kunsthandlung, 1834, 2 Bde. CIV—628 p.; 252 (sic 352); 347 p., Mit Karten.

I. Bd. p. 574—599: Das osmanische Reich.

(p. 587) . . . Folgende sind die anderen merkwürdigsten Städte Rumeliens: Im Innern nennen wir: Philippopoli (bei den Türken Filibè), große und durch ihre Seiden-, Tuch- und Kattunfabriken so wie ihren Handel blühende Stadt, auf zwei Bergspitzen und an der Maritza, Sitz eines griechischen Erzbischofs, hat nach Palma 30 000 Einw. und zeigt einige interessante Reste des Altertums; das Erdbeben im Jahre 1818 zerstörte einen großen Teil ihrer Gebäude. — Tatar-Basardschik, Stadt von 10 000 E., auf der großen Staße von Belgrad nach Konstantinopel und an der Maritza, wo man schon vor dem Jahre 1658 eine öffentliche Schlaguhr errichtet hat. — Eskisagra, Stadt am Fuße des Balkan, in der Mitte gut angebauter Fluren, mit mehreren Fabriken in Teppichen und anderen Gegenständen, sehr besuchten Bädern und 18 000 E. — Kasanlik, Stadt in den engen Pässen des Balkan, an der Tundscha, mit ungefähr 10 000 E. — Selimnia (bei den Türken Islemje), Stadt, in der Nähe des wichtigen Balkanpasses, Namens Demir-Kapu oder das Eiserner Tor, mit 20 000 E., fast lauter Bulgaren, hält eine der berühmtesten Messen des Reichs und verfertigt mehrere sehr gesuchte Artikel, z. B. gemeine Wollenzuge, Flintenläufe, sehr bei den Türken geschätzte Karabiner; auch bereitet man eine große Menge Rosenessenz, indem dem Anbau dieser Blumen ganze Ländereien gewidmet sind. — Uzundschova, Stadt, wichtig durch ihren Handel und ihre Messe, welche wie die zu Selimnia der Sammelplatz der vornehmsten Kaufleute Kleinasiens, Armeniens, der Krim, Rußlands, Deutschlands, Polens und der umliegenden Länder ist.

(p. 592) Bulgarien und seine Zubehörungen bieten uns folgende Städte dar:

Sofia (Triaditza bei den Bulgaren), eine große, schlecht gebaute Stadt, wie fast alle anderen Städte der Türkei, liegt zwischen den Flüssen Isker und Nissava, von hohen Bergen umgeben, und ist der Sitz eines griechischen Metropolitens und eines katholischen Erzbischofs und wurde als der Hauptort des gleichnamigen Sandschak und als die Hauptstadt des Eyalet Rumili betrachtet. Ihr blühender Handel wurde (p. 593) durch mehr Fabriken in Tüchern, Seide und Tabak und durch zahlreiche Gerbereien unterhalten. Man gab ihr 30 bis 50 000 Einwohner.

In einem Halbmesser von 10 Meilen findet man: Ichtiman, eine sehr kleine Stadt an der großen Staße von Konstantinopel, wo man den Balkan zu ersteigen anlangt, um den berühmten Paß namens Sulu-Derbend oder Tor des Trajan zu passieren, der seinen Namen von den Resten eines Tores hat, das man diesem Kaiser zuschreibt. — Samakof, kleine Stadt in einem hohen Tale, wichtig durch ihre seit langer Zeit im Betriebe stehenden Eisenbergwerke und durch die blühenden Hüttenwerke, worin man dieses Metall verarbeitet. In ihrer Gegend ist der berühmte Gebirgspaß namens Kis-Derbend, welcher selbst dem Sulu-Derbend und seinen Zweigen die große Zentralmilitärstellung bildet, welche der Schlüssel zu der europäischen Türkei ist. — Dupindscha (Dupnizza), Stadt von 6000 E., die zu Mazedonien gerechnet wird, liegt in einem hohen Gebirgstale und blüht durch die Eisenbergwerke in ihrer Nähe, deren Erzeugnis man in ihren Hammerwerken verarbeitet. — Berkofdscha (Bergovacs), kleine Stadt, wichtig durch das in ihrer Umgegend im Betriebe stehende reiche Silberbergwerk. — Mustapha Palanka, Festung an der Nissava.

Schumla oder Schumna, eine ziemlich große Stadt, in einer angenehmen Lage, auf einem Hügel, welcher man 30 000 Einwohner gibt, und die man mit Recht für eines der Hauptbollwerke des Reiches und für eine der festesten Stellungen Europa's hält. Der große Umfang, den ihre unregelmäßigen Festungswerke einnehmen, die Täler, welche das Terrain durchschneiden und die Böschung der Abhänge sind Hindernisse, welche sich der Blokade und dem Angriffe dieser Stellung entgegensetzen. Vollkommen gesichert gegen ein Bombardement, hat sie einen hinreichenden Raum, um der sie verteidigenden Armee ihre Bedürfnisse zu verschaffen, ist der wichtigste militärische Punkt der östlichen Türkei, und nimmt den Mittelpunkt ein, wo alle Straßen der Donaufestungen zusammentreffen und von wo die Straßen aus-

gehen, die über den Balkan gegen das Schwarze Meer und nach Thrazien führen. Schon unter den Römern war diese Stellung wichtig; lateinische in ihrer Umgebung gefundene Inschriften beweisen, daß hier ansehnliche Truppen standen, um den Durchgang zu verteidigen. Schumla nimmt auch einen ausgezeichneten Rang durch seine Industrie und seinen Handel ein, besitzt mehrere Seidenspinnereien und Seidenfabriken, zahlreiche Gerbereien, Kupfergießereien und zeichnet sich besonders durch das Talent seiner Kupfer- und Weißblechschmiede aus, die für die geschicktesten in der ganzen Türkei gehalten werden. Erwähnenswert ist auch das Mauseleum des berühmten Admirals Hassan-Pascha.

In einem Halbmesser von $14\frac{1}{2}$ Meilen findet man: **M a d a r a**, großes Dorf in der Umgegend von Schumla, das bloß von 2000 mohamedanischen Weibern bewohnt sein soll, die in Gemeinschaft leben und sich seit langer Zeit aus allen jungen und schönen Personen der angrenzenden Länder ergänzen, die sich der Rache eines Ehemannes oder über ihre schlechte Aufführung aufgebracht Eltern entziehen wollen. In dieser sonderbaren Kolonie wählten die **D e r e - B e y s** ihre **G u v e n d e n**, welche zu Kriegszeiten, von Kopf bis zum Fuße bewaffnet, zu Pferde ihnen auf ihren Feldzügen gegen den Feind folgten. — **R a s g r a d** (**H a z a r g r a d**), kleine Stadt am Abklom, treibt ziemlichlichen Handel und ist vorzüglich wegen ihrer schönen Moschee bemerkenswert. — **T o r l a k** oder **T o r l o q u i**, kleines Dorf, das wir nur anführen, weil es nach dem Doktor Neale, die Wiege einer Sekte von herumirrenden Derwischen ist, welche auf Kosten der dummen Furcht der Türken leben, die den Glauben haben, vermittelst Geschenke, sich von den Verwüstungen der Pest, der Erdbeben, der Hungersnot und anderen Geißeln, womit sie ein alter Schelm bedroht, den diese Derwische mit sich führen und der hier seinen Hauptsitz hat, befreien zu können; diese außerordentliche Person wird so wie der **Z a m o l x i s** bei den Geten und der **D a l a i - L a m a** bei den Tibetanern für einen eingefleischten Gott gehalten und mit (p. 594) den größten Ehrenbezeugungen behandelt. — **R u s t s c h u k**, ziemlich große Stadt am Einflusse des Kara-Lom in die Donau, Sitz eines griechischen Erzbistums, wichtig durch ihre Industrie und ihren Handel, soll 30 000 E. haben. Die Festungswerke von **G i u r g e w o**, welches auf dem linken Donauufer liegt, sollen geschleift werden; und diese Vorstadt gehört zur Wallachei. — **S i l i s t r i a** (**D r i s t r a**), ziemlich große Stadt an der Donau, der man 20 000 E. gibt, wichtig durch ihren Handel und noch mehr durch ihre Festungswerke und weil sie für die Hauptstadt des gleichnamigen Eyalet gilt, welches die ganze Linie der Niederdonaufestungen begriff.

B a s a r d s c h i k, kleine Stadt, wegen ihrer Lage und ihres Handels bemerkenswert. — **W a r n a**, Stadt und Sitz eines griechischen Metropoliten, wichtig durch ihre Festungswerke, ihren Hafen, welcher der beste der europäischen Türken am Schwarzen Meere ist, hatte vor dem letzten Kriege 16 000 E. — **K a r n a b a t** (**K a r i n a b a d**) und **P a r a v a d i**, bemerkenswert durch ihre Lage, an den Militärstraßen, mitten in den Defileen des Balkan. — **A i d o s**, Stadt, wegen der warmen Mineralquellen und des großen Markts, der daselbst gehalten wird, merkwürdig. — **D e m i r k a p u** (**e i s e r n e s T o r**), berühmter und sehr wichtiger Paß im Balkan, welcher von Selimnia in Rumelien nach Stareka in Bulgarien führt.

Die anderen merkwürdigsten Städte **B u l g a r i e n s** sind:

An der Donau findet man außer den schon beschriebenen **R u s t s c h u k** und **S i l i s t r i a**, folgende Städte: **W i d d i n**, Hauptort des gleichnamigen Sandschak, eine ziemlich große, Handel treibende Stadt, Sitz eines griechischen Bisthums und eine der wichtigsten Festungen des Reiches, der man 20 bis 25 000 E. gibt. — **N i k o p o l i**, befestigte Hauptstadt des gleichnamigen Sandschak, Sitz eines griechischen Erzbistums und eines katholischen Bistums, mit Handel und ungefähr 10 000 Einw. — **S i s o t v a** (**S c h t a b**), wichtig durch ihre Baumwollenfabriken, ihre Gerbereien, ihren blühenden Handel und ihre Bevölkerung die man auf 21 000 Seelen schätzte. — **R a s s o v a** (**R i s z o v a t**) und **H i r s o v a**, zwei wegen ihrer Festungswerke, bemerkenswerte Städte; sowie **M a t s c h i n**, **I s a t s c h i** und **T u l t s c h a** feste Plätze zur Verteidigung des rechten Donauufers. Zu **Isatschi** befindet sich eine Fahre, wo man gewöhnlich aus Niederbulgarien nach der Moldau überfährt. **Tultscha** beherrscht die wichtigste Gabelteilung der Donau. Alle diese Festungen haben eine neue Wichtigkeit erlangt, seitdem die Türken genötigt worden sind, die Festungen **Braila**, **Giurgewo**, **Turna** und andere auf dem linken Donauufer abzutreten.

In dem tatarischen **Dobrudscha** nennen wir **B a b a - D a g h**, eine ziemlich hübsche Stadt nahe bei dem See **Rassein**, wichtig wegen ihres Handels und ihrer militärischen Lage; eine schöne Wasserleitung versorgt die Einwohner, deren Zahl man auf 10 000 anschlug, mit Wasser. Gegen Süden findet man die Spuren eines alten Donaubettes und einer römischen Mauer, die dem Laufe derselben folgte. — **Fast** mitten in Bulgarien liegt an der **Jantra T i r n a v a**, eine Stadt mit einem festen Wall umgeben und von 12 000 Menschen bewohnt, wo ein griechisches Erzbistum seinen Sitz hat.

Murray, H.

An Encyclopaedia of Geography: comprising a complete Description of the Earth, Physical, Statistical, Civil, and Political; . . . By . . . Lonman, 1834. XII — 1567 p. Ill. and Maps.

p. 829—850: Turkey in Europe.

p. 843—844: Productive Industry.

(p. 843) 3555. Agriculture, in European Turkey, is depressed at once by arbitrary exactions, and by the devastation consequent on frequent wars in many of the finest provinces; yet its productions are valuable. The grain, which grows in the plains of Roumelia, Bulgaria, and on the banks of the Danube, is considered the finest in the empire. From the same plains a great quantity of excellent butter and bad cheese is obtained, the latter being made of skimmed milk. The steep sides and deep valleys of Haemus and Rhodope are covered with vast flocks of sheep, affording the most delicate mitton, but a coarse kind of wool, which, however, from its plenty, forms a large article of export. Buffaloes are chiefly employed in agriculture; and though their flesh is unpalatable their skins, being thick and strong are of considerable value. Hare skins, also, are so abundant as to form an article of importance in commerce. Bees innumerable are reared, and yield a profusion of honey and wax. A fine white silk is produced in Bulgaria and the plain of Adrianople, but not equal to that of Bursa. Cotton flourishes in the plains south of Haemus, though nowhere so copiously as in Macedonia and Thessaly.

3556. Manufactures are still in a less flourishing state; yet the very fine one of Turkey leather has been carried to the lightest perfection at Gallipoli, and some other places along the Dardanelles, as well as in several cities of Asia Minor. Olivier vainly enquired into the secret of its preparation, which is still hid from Europeans; he could not even ascertain whether it lay in the excellence of the leather, or in the mode of dressing and dyeing, Adrianople fabricates a fine cotton thread, similar to that of Larissa, by which it now surpassed. Mr. Thornton praises the printed muslins of Constantinople. Turkey carpets belong to Asia Minor, where manufacturing industry is generally more advanced than in European Turkey.

3557. The commerce of this part of the empire, excluding Greece, is almost confined to Constantinople. Perhaps no city was ever better situated for trade, either by land or sea; but the proud indolence of the Turks, altogether averse from such occupation, reduced it to a secondary rank; it is therefore confined to the tributary races, and to Frank merchants at Constantinople, acting under great difficulty and restraint. From Constantinople would be exported a good deal of grain, were it not for the impolitic prohibition, which does not however prevent a considerable contraband trade. Other production of European and Asiatic Turkey, wool, buffalo hides, skins, goats' hair, Turkey leather, wax, drugs, silk, cotton and copper, find their chief vent through the capital. The pride of the Orientals, and their peculiar habits, render them little dependent on imports from the West. Nevertheless, the European merchants contrive to introduce some cottons and sugar also coffee from the West Indies, under the disguise of Mocha, together with glass, porcelain, and other brilliant fabrics for the ornament of the haram. From the Black Sea and the Caspian are brought slaves in great numbers, also a vast quantity of salt-fish and caviare, which are required for the Greek fasts. Before the revolutionary war, the intercourse with the West was chiefly maintained by Marseilles and Leghorn; but when their flags could not appear on the Mediterranean, the mercantile marine of the Greeks carried on all the traffic of the Levant. In the present state of confusion, it is difficult to say either what are, or what are likely to be, the channels of this commerce.

3558. The roads, as usual in absolute monarchies, are supported by the government, the (p. 844) pachas having assignments upon the national domains for that purpose. The grand military routes are thus maintained in tolerable order; but the by-paths are greatly neglected. We are not aware that canals have ever entered into the plans of Turkish improvement.

Walsh, R.

A Residence at Constantinople, during a period including the Commencement, Progress, and Termination of the Greek and Turkish Revolutions, by . . . London, Frederick Westley and A. H. Davis, 1836, 2 vol. XV—412 p.; VIII — 542 p. Ill. with 1 map.

Vol. II. p.264—289: Chap. X. Return to Constantinople. Political Changes. Russian War. Extinction of Janissaries. Of Levant Company. Turkish Reforms. Expulsion of Dogs. Tolerantation of Pigs. Use of Wine. Military Parades. Newspapers. Sultan's Clemency. Emancipation of Slaves. Liberality to Sciotes. Indulgence to Greeks.

Vol. II. (p. 266) The last event was the extinction of the Levant Company, who had hitherto held such a distinguished rank among the merchants of the world. Till the reign of Elizabeth the English were supplied with the produce of the East through the medium of the Venetians, then at the height of their commercial prosperity. They sent an annual vessel, called *Argosie*, so named from Ragusa, the port in the Gulf of Venice from whence they were first dispatched, to Southampton, in Hampshire, the appointed depôt for Oriental merchandise. One of them was lost on the Goodwin Sands, with all her crew and cargo, and the Venetians were deterred from sending another. This event was recent and of much importance to the English in the time of Shakespeare, and he has alluded to it in one of his plays¹. From that time the English themselves established a commercial intercourse with the East and Elizabeth formed a treaty with the Grand Turk. Her letter on the subject is given in Hackluyt. It is written in Latin, which she seems to have „brushed up“ for the occasion. The more to ingratiate herself with the Mahomedan, she alludes to the Reformation (p. 267) in England, and professes herself the invincible and most powerful, opponent of idolatry². The first English Ambassador was Mr. Harebone, and the first treaty was a leave to trade for five years. On this occasion certain capitulations, as they are called, were entered into, which now form the basis of our intercourse with the Turks³. The Levant Company, formed on this commencement, became the most valuable body of merchants perhaps in the world. They consisted at one time of eight hundred members. They had a fleet of twenty-four large vessels, carrying thirty guns each, trading in the different ports of the Turkist dominions. They appointed and paid the ambassador, secretaries, chaplains, physicians, and consuls, not only in the capital, but in the principal ports of the Turkish empire in Asia and Africa, with dragomans, janissaries, and all the exterior appendages of such establishments, amounting to 15 000 l. per annum. But the march of mind was against their existence. The inutility and worse than useless effects of trading companies was a subject that had long exercised the pens of intelligent men. So early as the year 1669, Sir Josiah Child had exposed their injurious tendency, and his opinions were adopted and followed up by others. In 1803 an important change took place in the Levant Company. Government assumed to themselves the appointment and payment of the ambassador, and his Majesty's representative was no longer the creature of a trading company. In 1821 a further change took place. Turkey became the great theatre of political contest, and the whole establishment of consuls and dragomans was taken from (p. 268) them, and placed in the appointment and control of Government alone. It was finally determined to abolish the exclusive monopolies of the Company altogether; and curtailed as they were their most important privileges and patronage, little was them to regret. On the 11th of February, 1825, a special general court was held to take into consideration a letter of Mr. Canning on the subject, and the society quietly dissolved by surrendering its charter, having existed as a body for two hundred and forty-four years. On the year of their dissolution they had exported produce from England to the amount of nearly seventeen millions, and had imported silks, opium, and other Oriental produce to the amount of twenty thousand tons, and they generously handed over to Government the sum of 70 000 l., a balance remaining in their hands. Lord Elgis was, I believe, the last Ambassador they had appointed, and I was the last chaplain. Their officers not only supported the proper character of their stations, but many of them contributed eminently to promote the cause of humanity, literature, and the fine arts. As a body they were generous and indulgent, and as individuals kind and freindly to all appointed under them. I am glad of an opportunity of adding my testimony of the worth of departed friends
— τό γάρ ἐστι γέρας Θανόντων.

¹ Merchant of Venice, Act II. Scene 1.

² Fidei Christianae contra omnes omnium inter Christianos degentium et Christi nomen falso profitentium idolatrias invectissima et potentissima defensatrix. — Hackluyt, vol. II, p. 157.

³ See Appendix, No VIII.

Miltitz, Al. de

Manuel des Consuls. Par . . . Londres, Berlin, A. Asher, 1837—1839.
2 T. en 3 Parties.

T. I: Tableau du développement des institutions judiciaires et administratives créées pour l'utilité du commerce, ainsi que de la législation commerciale et maritime des principaux Etats de l'Europe et des Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

T. II: Des Consulsats à l'étranger tels qu'ils ont été institués par les principaux Etats de l'Europe et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

T. I. p. 516—531: Turquie.

Commerce intérieur, p. 516; Commerce extérieur, p. 518; Commerce maritime, p. 521; Institutions judiciaires pour juger les contestations commerciales, p. 523; a) entre les sujets de la Porte, b) entre les sujets de la Porte et les Etrangers; Immunités dont jouissent les Etrangers, sujets des Puissances chrétiennes, p. 524; Législation commerciale et maritime, p. 527.

T. II. Partie I. Suite du développement de l'institution consulaire à l'étranger: Italie, p. 18—165; France, p. 167—219; Espagne, p. 220—336; Consulsats dans le Levant, p. 433—456; Des prérogatives des Consuls, p. 461—470.

T. II. Partie II. France et Porte ottomane, p. 102—135; Deux-Siciles et Porte ottomane, p. 233—237; Sardaigne et Porte ottomane, p. 307—319; Espagne et Porte ottomane, p. 457—462; Grande-Bretagne et Porte ottomane, p. 779—804; Pays-Bas et Porte ottomane, p. 940—966; Danemark et Porte ottomane p. 1054—1060; Suède et porte ottomane, p. 1128—1138; Russie et Porte ottomane, p. 1277—1333; Prusse et Porte ottomane, p. 1377—1384; Autriche et Porte ottomane, p. 1408—1446; Porte ottomane, p. 1459—1497.

T. II. Partie I (p. 43) Venise n'eut garde de négliger les Bulgares¹, qui étant voisins de l'Empire grec, et contigus à la mer Noire, commandaient l'embouchure de plu

¹ Les Bulgares ou Voulgares, étaient une ancienne nation turque ou tatare, qui vivait dans le IV^e s. sur le Volga, aux environs de Casan, où l'on voit encore les ruines de leur ancienne capitale Bolgar ou Bolar. Ils vinrent s'établir dans le pays entre le Don et le Bog, auxquels ils donnèrent le nom seconde Bulgarie. En 539, ils passèrent le Danube, et s'emparèrent des rivages de la mer Noire jusqu'au mont Hémus.* En 678, ils subjuguèrent sept tribus slaves, et formèrent le Royaume de la Bulgarie Noire, dont Presthlabao ou Perejaslacol fut la capitale. Les Bulgares pénétrèrent en Thrace, en Macédoine, en Thessalie; un de leurs essaims s'établit dans le Duché de Bénévènt, et une bande fugitive de Bulgares périt en partie dans la Carinthie sous le fer des Bavarois. Leurs guerres avec l'Empire grec eurent le caractère le plus atroce; ils réduisaient des provinces entières à n'être que des déserts, qu'on appelait (p. 44) forêts de Bulgares; et de leur côté les Grecs firent dans un seul jour brûler les yeux à 15 000 prisonniers bulgares. Vers l'an 1010 le Royaume ou Empire des Bulgares s'étendait sur la Macédoine, l'Albanie, la Servie, lorsque l'Empereur Basile II détruisit enfin cette aggrégation de Peuplades, dont les restes sont disséminés à travers la Turquie. En 1185 les Valaques,** ou proprement les Kutzovales au Sud du Danube, et les Bulgares restés dans la Bulgarie Noire, en se soulevant de concert, fondèrent le Royaume valaque-bulgare, tantôt vassal tantôt allié des Byzantins, qui fut conquis par les Ottomans dans la dernière moitié du XIV^e s. (Comparez Thunmann, Peuples orientaux de l'Europe, T. I. p. 37 sqq. — Malte-Brun, I. c. T. I. Liv. XV. p. 351. Liv. XVI. p. 371. — Bischoff und Möller, p. 210, 211. — Schoell, Cours d'histoire, Bulgarie (premier Royaume de) T. II. Liv. I. Chap. XV. p. 35. T. III. Liv. III (p. 45) Chap. X. p. 98. 148. 149. Bulgarie (second Royaume de) macédonienne T. III. Liv. III. Chap. X. p. 99. Bulgarie (troisième Royaume de) valaque-cumane T. VI. p. 138. T. XI. Liv. V. Chap. XXIV. p. 100—102.)

* Le Haemus des anciens est nommé aujourd'hui par les Turcs Balkan ou Tschengje. (Malte-Brun, I. c. T. VI. Liv. CXIV. p. 20. Liv. CXVII. p. 124. — Bischoff und Möller, I. c. p. 583. — Sickler, I. c. T. I. p. 472. 481. T. II. p. 9.)

** Valaques, Walaches ou Woloches, mélange d'anciens Gètes ou Daces, et de Colons romains, comme le prouve leur langue, composée du Slave on du Latin. . . .

sieurs fleuves, et pouvaient servir au commerce général de cette mer. Elle fit en (p. 44) 1352 un traité avec le Souverain de ce pays qui avait pris le titre (p. 45) d'Empereur de Zagora et dont la résidence était à Nicopolis. Ce traité portait, en outre des stipulations relatives au commerce et à la navigation que le père ne répondrait pas des méfaits du fils et que le fils ne répondrait pas de ceux du père; qu'on ne pourrait point mettre les scellés dans les maisons des Vénitiens, ni en enlever des effets comme gage d'une créance, avant d'avoir eu recours aux Tribunaux; que dans le cas de décès d'un Vénitien, qui n'aurait point disposé de ses biens, les Vénitiens seuls pourraient connaître de ce qui concerne la dite succession; que les Vénitiens pourraient acheter un terrain, et construire une église et une loge; que dans le cas de naufrage des bâtiments vénitiens les naufragés seraient saufs quant à leurs personnes et leur biens. Selon Filiasi (Saggio sull'antico commercio Part. I.), on possède à Venise les textes de plusieurs traités que la République avait conclus avec les Rois de Rascie, les Empereurs de Zagorie et les Bains de Croatie. Un de ces traités fut signé à Varna, en 1346, par Alexandre, empereur de Zagorie.

(p. 108) Lorsque la République de Gênes eut fait de Péra son entrepôt du commerce de la mer Noire, elle dut nécessairement apprécier l'avantage d'entretenir des relations amicales avec les Bulgares, voisins de l'Empire grec, et contigus à la mer Noire. Elle fit conclure, le 27 mai 1387, par le Podestat et le Conseil génois de Péra, un traité détaillé avec les ambassadeurs du Prince Juanchus, qui paraît avoir régné sur le pays de Dobruze ou la Bulgarie maritime.¹ Dans ce traité, expédié avec toutes les formalités, et affirmé par le serment des (p. 109) parties contractantes, il est stipulé: que le prince accordera dans ses Etats, sur terre et sur mer, protection, sûreté et justice aux Génois; qu'il leur cédera un terrain pour établir une loge et une église; qu'il recevra un consul génois qui exercera son pouvoir dans toute sa plénitude, dans les matières civiles et criminelles; que le Consul, chaque fois qu'il le demandera, sera admis en présence du prince; qu'aucun Génois ne sera responsable des méfaits commis par un autre Génois; qu'aucun Génois ni aucun Bulgare ne pourront être admis à déposer en justice comme témoin dans des contestations, dans lesquelles serait impliqué un Génois, avant d'avoir prêté serment, dans les formes requises et usuelles; qu'en cas de naufrage les Génois jouiront d'une sûreté entière pour leur personne et leur biens; que, dans le cas de guerre entre les deux puissances, il sera accordé un délai aux Génois, établis en Bulgarie, pour partir avec leurs marchandises, etc.; celle des deux parties qui contreviendra aux stipulations du présent traité, payera une somme de cent mille perperis; les propriétés serviront de garantie réciproque.

(p. 445) Par le traité de 1387, le prince bulgare, Juanchus, consentit à recevoir un Consul génois, qui exercerait dans toute sa plénitude la Jurisdiction en matières civiles et criminelles. On stipula qu'aucun Génois ne serait responsable des méfaits d'un autre Génois, et qu'aucun Génois ni aucun Bulgare ne seraient admis à disposer en justice comme témoin, dans des contestations dans lesquelles serait impliqué un Génois, avant d'avoir prêté serment, dans les formes requises et usuelles.²

(p. 467) Par le traité de 1387, entre la République et le Prince Juanchus (qui paraît avoir régné sur le pays de Dobruze ou la Bulgarie maritime), il fut stipulé que le consul génois serait admis en la présence du Prince, chaque fois qu'il le demanderait.

На края на всяка глава са изброени градовете, в които чуждите държави са поддържали консули в Турската империя.

Ressources

Ressources commerciales de la Valachie et de la Moldavie. — Le Port-folio ou Collection de documents politiques relatifs à l'histoire contemporaine. Traduit de l'anglais. T. V. Paris, 1837. p. 277—296.

(p. 277) Brăilow, juin 1836. — Cette ville est située sur les bords du Danube, à quatre lieues au-dessus de Galatz. Le commerce de Brăilow ne date que de 1828, époque où il fut

¹ Silv. de Sacy, Mémoire sur un traité fait entre les Génois de Péra et un Prince des Bulgares, dans le T. VII. des Mémoires de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres p. 229. — L. Sauli, l. c. T. II. Liv. V. p. 86—89.

² V. plus haut p. 109.

pris par les Russes qui en rasèrent les fortifications. Depuis ce temps, on y a bâti quelques maisons, et quelques marchands grecs et italiens sont venus s'y établir. Autrefois, le commerce se trouvait entre les mains des Turcs.

(p. 281) La moyenne de l'exportation annuelle du suif valachien peut se monter à un million et demi d'okas. On en exporte aussi de Giorgevo par la route de Varna pour Constantinople.

(p. 291) Une compagnie composée de Valachiens, de Transylvaniens et de Bulgares établis à Kronstadt, fabriquait, dans le voisinage un grand nombre d'articles à l'usage du peuple. Cette compagnie jouissait de beaucoup de privilèges qui lui furent accordés par le prince précédent, mais que le prince actuel ne respecte guère.

Balbi, A.

Abrégé de Géographie, rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes, par . . . , 3 éd. Paris, chez J. Renouard et C , 1838. LXXII—1361 p. 24 cartes et plans.

p. 562—605: Péninsule orientale.

(p. 566) Industrie. Toutes les branches de l'industrie sont plus ou moins arriérées dans cette région, malgré la beauté et l'abondance des matières premières. L'invariabilité des usages a pendant longtemps contribué à cette langueur, pour tout ce qui regarde l'habillement et les branches de commerce qui en dépendent. Quelques villes se distinguent cependant par leur industrie et font exception. Constantinople, Salonique, Andrinople, Roustchouk, Seres et Choumla sont les villes qui offrent le plus d'activité sous le rapport manufacturier. On prépare bien le maroquin et le cordouan ou cuir à Larissa, Salonique, Gallipoli, Janina, etc. Il y a des teinturiers très adroits à Ambelakia, à Larissa, etc.; des manufactures de coton à Salonique, Seres, Constantinople, Silistrie et à Turnavos en Thessalie. On fait d'assez bonnes étoffes de soie à Constantinople et à Salonique. Les chaudronniers et les ferblantiers de Choumla ont porté leur art à une très grande perfection. On travaille bien l'acier à Bosna-Seraï, à Scutari, à Caratova et à Constantinople. On fabrique des armes à feu à Semendria, à Grabora, etc. Enfin, l'imprimerie orientale établie à Constantinople fournit (p. 567) concurrence avec l'imprimerie du Caire, des livres arabes, persans et turks à tout l'empire. On ne peut rien dire de l'industrie du nouvel Etat de la Grèce et des principautés de Valachie et de Moldavie; désolés par la guerre, ces pays n'offrent sous ce rapport rien qui mérite d'être mentionné. Les Iles Ioniennes, malgré les progrès faits par certains arts depuis une trentaine d'années, sont encore très arriérées sous le rapport de l'industrie. Cependant les habitants de ces Iles ainsi que ceux du nouvel Etat de la Grèce se distinguent par leur habileté dans la construction des nombreux bâtimens marchands qui naviguent dans les parages de cette partie de l'Europe, et qui pendant la longue guerre de la révolution française poussaient leurs courses jusqu'en France, en Espagne et même en Amérique.

Commerce. Le commerce maritime et terrestre de l'Empire ottoman est très important; mais la plupart des affaires sont faites par les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Albanais; ainsi que par le grand nombre d'étrangers Autrichiens, Russes, Anglais, Français, Hollandais et autres Européens qui y sont établis. Le commerce du nouvel Etat de la Grèce, si florissant avant la guerre de l'insurrection, est presque entièrement anéanti: nous signalerons dans la topographie les villes qui offrent encore quelque importance sous ce rapport. Les Iles ioniennes, grâce à la paix dont elles jouissent depuis plusieurs années, présentent un commerce florissant et une navigation assez étendue; les franchises accordées d'abord à Corfou et depuis aux autres ports en sont en grande partie la cause. Les principales exportations des Etats compris dans cette région consistent en bétail, surtout chevaux, boeufs et cochons; en peaux tannées et brutes; laine, vins, tabac, coton, raisin de Corinthe, amandes, figues sèches, dattes et autres fruits, huile d'olive, cire, miel, soie crue et filée, camelot, tapis, maroquin, noix de galle, garance, gomme dragant, éponges, cuivre, alun, terre sigillée, etc. Les principaux articles d'importation sont: toile, étoffes de soie, draps, bonnets, fourures, miroirs, verres et autres objets de cristal et de verre; montres et pendules, porcelaine, papier, aiguilles, plusieurs articles en métal et en bois, sucre, café et autres denrées coloniales, et des sommes assez considérables d'argent comptant, surtout de sequins de Venise. On doit ajouter que l'on importe une grande quantité de blé, de gros et menu bétail et de bois dans les Iles ioniennes, qui exportent en revanche une grande quantité d'huile, de vin, de liqueurs, de raisin de Corinthe et de sel.

Les villes maritimes les plus commerçantes sont: Constantinople, Salonique, Gallipoli, Enos et Varna dans l'Empire Ottoman; Syra, Hydra, Nauplia et Patras dans le nouvel Etat de la Grèce; Zante, Corfou et Argostoli dans la république des Iles ioniennes. Parmi les places les plus commerçantes de l'intérieur de l'Empire Ottoman, on doit nommer Andrinople, Bosna-Seraï et Janina; et dans les principautés, Belgrade en Serbie, Bukarest en Valachie et Galatz en Moldavie.

Boué, A.

Remarks on the Scenery, Antiquities, Population, Agriculture, and Commerce of Central European Turkey. By . . . Communicated by the Author in a Letter to the Editor. — The Edinburgh New Philosophical Journal. Vol. XXIV. Edinburgh, 1838, p. 121—131, 237—251.

Part I: Scenery and Antiquities, p. 121—131.

Part II: Population, Agriculture, and Commerce, p. 237—251.

(p. 245) In Agriculture the Bulgarians seem to be farther advanced than the Servians, for the former have fine gardens, and cultivate more culinary plants than the latter, who are contented with maize, corn, kidney-beans, water-melons and the common fruits. On chief branch of agriculture in Servia, and some parts of the country occupied by the Wallachians, is the cultivation of plum-trees for making brandy. For this reason the villages in Servia often seem to be surrounded with forests of plum-trees. In Bulgaria, and especially in Macedonia, these trees are not cultivated; because, the country being warmer, vines are more plentiful. In Servia the occurrence of vast forests of oak and wild pear trees has given rise to the rearing of pigs on an extensive scale. These animals are constantly in the woods; and the Servians export such numbers of them to Austria, that this trade forms their greatest revenue. The Austrian government could do them a great deal of harm by prohibiting it; but in that case the price of pigs would rise greatly in Hungary and Austria, where pork is much used by the common people. In the other parts of Turkey pigs are occasionally seen, but never in such numbers; nor indeed could they always be reared on the same extensive scale, owing to the want of large forests.

The Bulgarians have a great talent for irrigation, and for this purpose they conduct the smallest streams of water from great distances; but they too often destroy the roads by using them as channels for the water. They cultivate maize, corn, the vine, cotton, plants for dyeing and for making oils, a little rice, etc. The vineyards afford a good fiery red wine like that (p. 246) of Cahors. The cultivation of the olive-tree is only to the south of Salonichi, and is chiefly in the hands of Greeks.

They plough with oxen, which have their heads placed in two square peaces of wood. The hay is kept in the open air either in large piles or on low trees, on the branches of which wooden frames are sometimes placed. Considering the activity of the Bulgarians, it is quite certain that if they were under a wiser administration, all the ground which could be cultivated in Turkey would soon be covered with the most luxuriant crops. At present these are seldom met with; as they occur only in some of the great valleys; in other parts too many thistles are to be seen in the corn-fields. The hiring of men and women from the high lands for the labours of the harvest is a general custom; and in summer one meets large bands of young women and men travelling about. The Bulgarians, like the Servians, do not seem to understand the proper management of land by a rotation of crops; and for this reason fields sometimes remain uncultivated for years. Potatoes are unknown throughout the whole of Turkey with the exception of Montenegro, where they were introduced above twenty years since by the late Valadika Peter Petrovich. The art of improving the quality of fruit-trees seems also to be very little known in Turkey, and scarcely any thing is known about the proper application of manures to the soil. Lastly, throughout the whole of Turkey, no care whatever is taken of the forests; a circumstance which requires the serious attention of the Turkish government, particularly in regard to the mining districts, as, from want of wood, owing to the present careless way of cutting down the trees, some of the mines may soon become useless. There is much more wood in northern than in southern Turkey; but even there people should not be allowed to commit such havoc in the finest oak-forests. The largest trees are burnt down below by travellers or shepherds merely for the sake of a fire; and the trees afterwards fall upon the road or in the forest or perhaps rest suspended on other trees, nobody paying any attention to them.

Some trees remain half burnt, and occasionally parts of the forest catch fire from carelessness. No regulation is enforced as to the cutting of the trees. It is said that some regulations have been made in Servia to remedy (p. 247) these evils, but they are of little avail, as the custom has been so long continued. In Southern Turkey many places are already devoid of wood; and, where the country is hilly, the water carries away the vegetable earth, and there only remain bare rocks and dry beds of streams, as in so many parts of France, which, from like causes, present the same barren appearance. The Servians and Bulgarians are accustomed, like the Italians, to take a siesta during the hottest time of the day; but the climate almost renders it necessary, and they cannot therefore be called lazy: indeed, the soil is so rich that they do not require to work so hard as the Germans.

The Commerce of Turkey is chiefly in the hands of the Armenians, Jews, Greeks, and Bulgarians. All the various merchants, with the exception of the Servian, have correspondents in many of the commercial parts of Europe, and elsewhere; but the Servian is less inclined to commerce than to agriculture; and, if he does enter into trade, so soon as he has made a little money in foreign countries, he returns to Southern Hungary or Servia. The Armenians are worse than the Jews, and hate the Greeks and Servians; but the Turks reckon them most faithful servants. It is well known in what way the Armenian bankers in Constantinople dispose of the revenues of the state, and keep the Pashas in a sort of dependence, which is most injurious to the interests of the state and the happiness of the people. If Sultan Mahmud succeed in effecting a change in the financial part of his administration, he will have cut the gordian knot, and will easily get the better of other difficulties.

It is astonishing to see the high interest at which Armenians and Jews lend their money, by taking advantage of the misery of the people, and their inability to pay the exactions of the Turks. The very men who sometimes urge the Pashas to levy an extraordinary tax are those who derive most benefit from it; and, from receiving in pledge the crops and other things, they may with justice be called the leeches of Turkey. I conversed with one very rich Jew at Monastir, who told me that he lent money to the merchants at 25 per cent per annum, and to the Albanians at 25 per cent per month! He mentioned that he seldom lost money, and was never robbed on the high way; a (p. 248) fact confirmed to me by the bankers in Vienna who trade with Turkey. This person was living in a small house, the walls of which were so bad that they could have been easily knocked down by a hammer, and yet his money-chest was perfectly secure. The trade of Turkey seems to be always in favour of this rich country. The chief exports are cotton, some silk and a great quantity of wool, leather or skins, oil of various kinds, and leeches.¹ For the home market they manufacture woollen and cotton cloth, silk and cotton stuffs, carpets, shawls, and some coarse iron instruments, made at Egri Palanka, Vrana, and Somakov: at which latter place there is a manufactory of iron balls. They receive from foreign countries all their paper, earthenware and a small quantity of porcelain glass, a great variety of iron articles even of the coarser kind, such as sickles, etc., a great quantity of dyed woollen, cotton and silk stuffs, watches, musical boxes, and various kinds of musical instruments. The Turkish trade seems to be chiefly enjoyed by the Austrians and English: French goods are scarcely seen at a distance from the maritime districts; but there the higher orders are for the most part supplied from France with articles for the toilette. I am surprised that no one has yet tried to export the best qualities of red wines, which seem admirably adapted to the English and northern taste. In the country a bottle of wine costs only two or three sous (French); and it has no taste of goat skins like the common Greek and Spanish wines. At Samos there is an excellent Muscat wine, which costs only five sous per bottle at Salonichi. . . .

Steinbuechel, A.

Neueste Dampfschiffahrt von Wien nach Trapezunt oder die grosse Donaustrasse zu einem der reichen Ursitze des asiatischen Welthandels von . . . Wien, Carl Gerold, 1838, 125 p.

(p. 9) . . . Das Schwarze Meer wurde zum Pontus Euxinus, dem vorzugsweise gastlichen, viel befahrenen Meere. Aus ganz Griechenland richteten dahin ihren Lauf Flotten von Handelsschiffen, alle kleinerem und größeren Städte und Staaten Griechenlands nahmen an dieser Bewegung Teil; sie brachten hochgefärbte Kleidungs-

¹ The trade in leeches is already extended to Asia Minor; and at Semlin, vehicles are always ready to convey them onwards. The leeches from Bosnia and Albania are sent to Triste or Italy; and the marshes in which they are found are let at an annual rent.

stoffe, Schmuck, Waffen, Spielband, die feineren Früchte des Südens, Wein, Öl, und alles wurde im vorteilhaftesten Austausch verwertet.

Bald bezeugten zahlreiche griechische Handelsniederlassungen den hohen Aufschwung der hierher gerichteten Tätigkeit, weil gesicherter Verkehr von einiger Ausdehnung mit Völkerschaften, die nicht durch feste Sitte und Gesetz gezügelt sind, nur möglich ist, mittels *Niederlassungen*, die im Mittelalter sich zu *Faktoreien* gestalteten, und in unseren Tagen noch in den, nach den verschiedenen Gegenden, mehr oder weniger erweiterten, Befugnissen oder *Konsulaten* fortleben.

Welch ein Schauspiel der beglückendsten Betriebsamkeit stellen in dieser Beziehung, in jener frühen griechischen Zeit, die Küsten des Schwarzen Meeres dar? Man mußte freilich unter, von den bis dahin gewohnten, ganz verschiedenen Boden- und Witterungs- (p. 10) verhältnissen sich die neue Heimat bilden: doch geschah's; man mußte jedes einzelne Haus, alle öffentlichen Gebäude, die Stadtmauern den Hafen, alles von Grund aus neu aufführen: die mit Prachtbauten gezierten, wohnlichen, wohlbefestigten Städte erhoben sich rings in einem blühenden Kreise.

Wie groß ist ihre Zahl! Da sind, um nur die vorzüglichsten zu nennen: Apollonia, Anchialus, Messembria, Odessus (das heutige Varna), Dionysopolis, Callatia, Tomi, Istrus, usw. (sämtlich mehr oder weniger ausgezeichnete, einige, wie Callatia und Istrus, ganz besonders reiche Handelsorte), bloß an der *westlichen Küste*; im *Norden* sind es Olbia, Chersonesus, Panticapäum, Phanagoria, Cegi, sämtlich Handelsstädte des ersten Ranges; im *Osten* ist Dioscurias allein, zum deutlichen Belege, wie sehr von jener an dieser, auch für die Schifffahrt gefährlichen Küste, die Nähe der wilden Bergvölker freundliche Annäherung erschwerte; im *Süden* dagegen, welche überraschende Menge: Heraclea, Tium, Amastris, Cromna, Sinope, Amisus, Cerasus, Trapezus usw., sämtlich Orte von der größten Bedeutung.

Alle diese Städte mußte man mit Einwohnern bevölkern, mußte sie mit Schiffen, mit Waffen versehen, mußte die bürgerliche Ordnung begründen, für den nötigen Unterhalt Vorsorge treffen: und siehe, die ganze Seeküste, nach allen Weltgegenden (nur, wie angeführt, mit einziger Ausnahme der östlichen Gebirgsküste, des heutigen Tscherkessenlandes) wimmelt von geschäftigen griechischen Ansiedlern; der Boden rings um die neuen Städte ist vortrefflich bebaut, und gewinnt die einladende Gestalt, wie sie überall den friedlichen Feld- und Ackerbauarbeiten der Menschen entkeimt; im Hafen und auf den Marktplätzen herrscht gewinnreiche Tätigkeit; und die kleinen Gemeinden erhalten sich (p. 11) siegreich in jedem Kampfe mit ihrer rohen Umgebung, durch persönliche Tapferkeit sowohl in Verteidigung des eigenen Herdes, als durch kluge, umsichtige Benützung aller Umstände, um im Lande selbst, bei geteilten Interessen, immer auf Bundesgenossen rechnen zu können.

Und all dies vielfache Gedeihen, es entsproßt dem hier getriebenen Handel, und in Fülle strömen die segensreichen Wirkungen zurück auf die griechische Heimat.

Was ist dort *Megara* für eine kleine Stadt? Kaum erscheint es anders als um, durch den Gegensatz, die demütigende Größe des benachbarten Athens um so glänzender hervorzuheben: und doch, dieses kleine Megara, wie viele blühende Töchterstädte wurden in jenen Gegenden von da aus gegründet? Und wäre das (oben erwähnte, bithynische) *Heraclea* die einzige Pflanzstadt Megara's es würde für sich hinreichen, das Andenken der kleinen Vaterstadt glänzend zu erhalten, und die Großartigkeit der Erfolge zu bewähren, die in diesem Meere von jeher auch das kleinste Beginnen krönten. Wie einst die deutsche Hansa, sieht man diese Stadt Heraclea (jetzt als Erecli ein verfallener Flecken), deren ganzes Gebiet sich nicht über die nächste Umgebung der Stadt hinaus erstreckte, Flotte und Heere halten, und mit den mächtigen Königen Bithyniens andauernde, glückliche Kriege führen.

Was, in dem neueren Europa, die Königinnen unter den Handelsstädten, Venedig, Genua, Amsterdam, Antwerpen, Hamburg, London, Liverpool usw., das war, in der alten griechischen Welt, *Miletus* an der jonischen Küste Kleinasiens; das Gebiet aber, das seine Herrschaft und seine Macht begründete, das war der *Handel im Schwarzen Meere*. Ein bloßer Seitenstrom des (p. 12) in diesem Handel gewonnenen Reichtums reichte hin, auf weite Entfernungen, eine Fülle von Glanz und Glück über befreundete Städte zu ergießen. So verdankte in dem gegenwärtigen Falle *Sybaris*, an der lucanischen Küste Italiens, einen beträchtlichen Teil seines zum Sprichworte gewordenen Wohlstandes, der gesellschaftlichen Verbindung mit Miletus, einer Verbindung, deren rührende Innigkeit schon die Alten mit preisendem Ruhme hervorhoben. Und in wie frühe Zeiten reicht diese in den Umgebungen des Schwarzen Meeres begründete Handelsblüthe? Fünfhundert elf Jahre vor Chr. Geb. fällt Sybaris schon unter den zerstörenden Händen der siegenden Crotoniaten zu Trummern, und ganz Miletus legt Trauerkleider an; keine zwei Jahrzehnte darauf geht selbst im Sturme an die Perser über, und erholte sich nie mehr wieder von diesem fürchterlichen Schlage.

Von welcher wunderbaren Größe und Bedeutung aber mußte diese Blüthe Miletus's sein? Wie viele große Staaten zählen in unseren Tagen hundert ihrer *Konsulate*? Nun wohl

Miletus, diese Haupthandelsstadt nach dem Schwarzen Meere, sie hatte, bis zu dem Augenblicke ihres Verfalles, fast ein volles Hundert (abwechselnd auf siebzig bis achtzig geben die alten Schriftsteller die Zahl an) nicht von Konsulaten, sondern förmlichen H a n d e l s t ä d t e n und A n s i e d l u n g e n begründet, und zwar die meisten in dem Schwarzen Meere; so namentlich mehrere die vorzüglichsten unter den früher genannten, als: Apollonia, Odesus, Istrus, Olbia, Panticapaeum, Cēpi (κηποι, die Gartenstadt, wahrscheinlich wegen der Reize der Landschaft), Tium, Amastris, Cytorus, Sinope usw. Welch ein Bild von Gedeihen! (p. 124) Provinz B u l g a r i e n am westlichen Ufer des Schwarzen Meeres, längs der Donau.

Zeitlich schon schließen G e n u a und V e n e d i g hier Handelsverträge mit den regierenden Fürsten ab zur freien Einfuhr der Erzeugnisse der großasiatischen Handels. Diese gesuchten Waren (besonders Zucker, Gewürze, Edelsteine) verbreiten sich auf diesem Wege über die angrenzenden Länder, über Ungarn bis nach Ö s t e r r e i c h.

Aubignosc, L. P. B. d'

La Turquie Nouvelle jugée au point où l'ont amenée les réformes du Sultan Mahmoud; par . . . Paris, Libr. de Delloye, 1839. 2 T. XIII—462 p.; XLV—450 p.

T. I (p. 118) La Turquie n'a pas de signe monétaire qui puisse être admis hors de son territoire. Ses hôtels des monnaies ne frappent plus en espèces d'or que trois sortes de pièces auxquelles une décision arbitraire, que le commerce ne s'accommode pas, donne une valeur de 5 fr., 2 fr. 50, 1 fr. 25 cent. hors des frontières turques; la différence en moins sur cette estimation est immense.

La Turquie n'a pas de monnaie d'argent; elle n'en a pas de cuivre. Ce qui en tient lieu et circule dans le pays, sous des dénominations fixées (p. 119) par des firmans, est formé d'un métal que l'on ne sait comment nommer. Si demain ces signes représentatifs étaient démonétisés, ou si la fin de la domination des Turcs leur ôtait l'appui de la loi, les gens qui en seraient munis ne sauraient qu'en faire.

Quelques avilies que soient les monnaies turques, il se trouve cependant des spéculateurs audacieux qui disputent au gouvernement, par des contrefaçons, le droit de tromper le public. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que depuis que la détérioration de ces signes est devenue rapide, ces ténébreux fabricants, n'ayant pas les mêmes craintes à supporter que l'Etat, et pouvant, par conséquent, se contenter de moindres bénéfices, ont toujours fourni à la circulation des espèces meilleures que celles du fisc.

Sous le règne de Sélim III (1789), de faux-monnayeurs condamnés au supplice de la corde, essayèrent de trouver une justification dans le fait qu'ils travaillaient à l'avantage du public, car leurs produits étaient d'un titre supérieur aux espèces officielles. C'est précisément pour cette raison, leur répondit le juge, que vous avez doublement mérité la mort, en ce que vos produits obtiennent la préférence sur ceux du gouvernement, et lui font un tort sérieux. Ils furent exécutés.

Rien n'est rare aujourd'hui sur le territoire (p. 120) turc comme les espèces au type étranger. Le commerce les retire de la circulation et les renvoie en Europe. Les bateaux à vapeur français, anglais, autrichiens et russes, qui font un service régulier de leur pays à Constantinople, en emportent toujours en faisant leur retour sur les ports de la chrétienté. La ville seule de Marseille est, assure-t-on, comprise pour un million par mois dans ces exportations.

T. II (p. 295). On trouve à Constantinople deux espèces de marchés publics. Les uns se tiennent dans les rues, sur les places, et en dedans des murs qui ceignent le terrain hors-d'œuvre des mosquées. Les premiers se nomment b a z a r s, les seconds b e z e s t a n s. Ceux-ci sont dans des édifices spéciaux.

Les bazars ne sont soumis à aucun règlement. Les débiteurs y arrivent quand ils veulent, et s'en vont quand il leur plaît. Leur séjour ne dévance jamais le lever du soleil, ni ne se prolonge après son coucher. Cette réserve ne résulte pas de prescription, mais de l'usage général, qui veut, en Turquie (p. 296), qu'on ne fasse rien la nuit, et qu'on soit rentré chez soi dès qu'elle commence.

Les bazars ne sont soumis qu'à une seule action de la police: c'est la vérification des poids et mesures. A part cette surveillance, dictée par l'intérêt public, la liberté pour tout le reste est sans limite. Chacun y vend ce qu'il lui plaît, et quand bon lui semble; bon ou mauvais, frais ou avarié, mûr ou vert, sain ou dangereux; personne ne surveille la qualité des denrées. C'est à l'acquéreur à ne pas se laisser tromper. Les plaintes à cet égard sont rares, ainsi que les disputes et rixes si ordinaires dans nos cités.

Les places, dans les marchés, ne sont point assignées par l'autorité. Les habitués ont fait une première fois leur choix; et l'habitude leur constitue un titre, en faveur duquel ils invoquent, en cas de trouble, la notoriété publique.

Les bezestans sont les marchés couverts. Ils sont consacrés aux marchandises; et chaque branche un peu importante, telle que la droguerie, la pelleterie, la soierie, etc., a son bezestan spécial.

Ce sont de vastes magasins, solides et voûtés, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et quelquefois une manière de grenier pour l'entrepôt des gros ballots. Ils sont en général fort mal pavés.

Dans l'intérieur des murs, très épais de leur nature, sont pratiquées des niches, qui marquent la place du boutiquier. Il a devant lui des établis, (p. 297) sur lesquels sont étalés divers objets et des échantillons de tout ce qu'il tient.

Les bezestans sont sous la garde d'un concierge, qui en a la police, la surveillance et la responsabilité; il répond de tout ce qui s'y trouve; les clefs ne sortent pas de ses mains.

Le matin, à une heure fixe qui suit la marche des saisons, il ouvre la porte principale. Les marchands, déjà réunis en dehors, entrent et vont, sans confusion, occuper leur place habituelle. Les chalands y pénètrent ensuite.

Un peu avant la nuit, le signal de l'évacuation est donné; et aussitôt, boutiquiers, acquéreurs et curieux quittent les lieux sans se presser, sans se heurter. Le concierge fait ensuite sa ronde; et quand il s'est assuré qu'il ne reste plus personne, il ferme la porte et ne l'ouvre plus, pour quelle que raison que ce puisse être, jusqu'au lendemain.

Ces solides constructions sont à l'abri du feu, grâce à la solidité de leurs murs, comme aussi au moyen des plaques de fer qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, masquent les rares ouvertures par lesquelles le jour pénètre.

Ce qu'il est important de faire remarquer, c'est que le soir, quand on se retire, on ne plie ni n'enferme les marchandises qui sont en étalage. Tout reste dans l'état où cela se trouve au moment de la retraite, et se retrouve le jour suivant à même place (p. 298), dans le même ordre, et en mêmes quantités.

Cette fidélité est surtout admirable dans le bezestan de la droguerie. Les denrées sont étalées par nature, origine et qualité, sur les établis des marchands qui les tiennent. Il en est de précieuses et de chères, surtout dans le nombre des parfums. Une main qui saisirait une poignée de telles matières pourrait causer un préjudice notable au propriétaire; cela ne se voit jamais.

Tous les sujets de la Sublime-Porte, s'ils sont connus et pourvus de denrées de manière à pouvoir remplir leur place, peuvent être admis à en occuper une dans les bezestans.

Boué, A.

La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les moeurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire; par . . . Avec une carte nouvelle de la Turquie d'Europe. Paris, Ar. Bertrand, 1840, 4 T.

Table des matières:

T. I. Préface, p. V. Géographie générale de la Turquie d'Europe, p. 1: Monténégro, p. 7; Bosnie et Croatie, p. 5; Herzégovine, p. 41; Albanie, p. 50; Rhodope, p. 83; Balkan et Bulgarie, p. 91; Valachie et Moldavie, p. 99; Thrace, p. 101; Servie, p. 106; Mésie supérieure, p. 138; Macédoine et Chalcide, p. 171; Thessalie, p. 198; Résumé, p. 210; Géologie de la Turquie d'Europe, p. 219; Formations des schistes cristallins et demicristallins, p. 219; Terrain particulier de schistes et de calcaire en partie primaire (intermédiaire), p. 230; Terrains secondaires, p. 234; Grande formation crétacée, p. 235; Sol tertiaire et alluvial, p. 282; Dépôts massifs cristallins, p. 325; Filon et amas métallifères, p. 372; Eaux minérales, p. 380; Comparaison du sol de la Turquie avec des pays environnants, p. 391; Végétation de la Turquie d'Europe, p. 410; Faune de la Turquie d'Europe. Mollusques, sangsues et autres animaux marins, p. 477; Insectes, p. 478; Crustacés, p. 487; Poissons, p. 487; Reptiles, p. 490; Oiseaux, p. 492; Mammifères, p. 498; Météorologie, p. 510.

T. II. 2^e partie. — Partie ethnologique, p. 1. Habitants de la Turquie d'Europe, leurs langues, leur caractères, leur dispositions naturelles et leurs défauts, p. 3; Population de la Turquie d'Europe, p. 3; Langues des habitants de la Turquie d'Europe, p. 32; Formes corporelles et caractère des peuples de la Turquie d'Europe, p. 57; Dispositions naturelles et

défauts des habitants de la Turquie d'Europe, p. 79; Costumes et nourriture, p. 179; Costumes, p. 179; Nourriture, p. 234; Habitations, ameubelements, édifices, monuments et forteresses, p. 259; Habitations, ameublements et édifices, p. 259; Monuments, p. 306; Forteresses et châteaux forts, p. 328; Notes archéologiques, p. 348; Sociabilité, coutumes et usages des habitants de la Turquie d'Europe, p. 399; Sociabilité, p. 399; Coutumes et usages, p. 456.

T. III. Agriculture, industrie et commerce, p. 1; Agriculture, p. 1; Charrues, p. 5; Chariots, p. 7; Moissons, p. 8; Granges, p. 10; Battage du blé, p. 11; Forêts, p. 12; Haies, p. 14; Horticulture, p. 14; Vergers, jardins d'agrément, p. 16; Promenades publiques, p. 17; Culture, p. 18; Blé, etc., p. 18; Maïs, p. 19; Rizières, p. 19; Doliches Lablab, safran, etc., p. 20; Lin et chanvre, p. 20; Sésame, ricin, roses, p. 21; Coton, tabac et garance, p. 22; Localités des vignobles, p. 22; Variétés de raisins, p. 25; Fabrication du vin, p. 26; Pekmes, p. 27; Arbres fruitiers, p. 28; Variétés de prunes, p. 29; *Cerasus halepensis* pour des tuyaux de pipes, p. 30; Melons et pastèques, bames, poivron, p. 31; Autres légumes cultivés, p. 32; Légumes peu usités, p. 33; Lentilles, p. 34; Pomme de terre, p. 34; Légumes presque inconnus, p. 35. Betterave, p. 36; Bestiaux, p. 36; Fromage, p. 37; Miel, p. 37; Vers à soie, p. 38; Magasin de prévoyance en Serbie, p. 38; Industrie ou arts et métiers, p. 39; Manque d'ingénieurs en Serbie, p. 39; Navigation fluviale en Bosnie, p. 39; Bateau à vapeur sur la Save, p. 40; Etat de la Bojana, des Drins et du lac de Scutari en Albanie, p. 41; Varder, Strymon et Maritza, p. 43; Dessèchement des marais, p. 43; Lignes particables de chemin de fer, p. 44; Routes pavées, p. 45; Routes de voiture, p. 47; Leur énumération en Serbie, p. 47; En Turquie, p. 49; Routes pour des cavaliers, p. 53; Chemins excrables, p. 53; Réparation des routes, p. 56; Carrières, p. 56; Exploitations de meules de moulins, p. 57; Carrières de poix, p. 58; Corps des mines, p. 58; Orpailleurs, p. 59; Mines de plomb argentifère de Karatova en Macédoine, p. 59; Opérations métallurgiques, p. 60; Mines de fer d'Egri Palanka, p. 61; Hauts-fourneaux, p. 63; Mines et fonderies de fer de Samakov, p. 63; Mines de fer de Voinitza et de Croatie, p. 64; Usines de ses localités, p. 65; Anciennes mines de Serbie, p. 66; Examen minier à faire, p. 66; Architectes, p. 68; Paratonnerres, p. 69; Girouettes, p. 70; Pompes à incendie, p. 70; Ponts, p. 71; Bacs, p. 72. — Énumération des ponts principaux en bois p. 72; Ponts en pierre, p. 73; Leur réparation, p. 74; Énumération des bacs, p. 75; Bateaux d'Ochrida, p. 76; Gondoles du Bosphore, p. 77; Vaisseaux turcs, p. 77; Fonteniers, p. 77; Sculpteurs, p. 78; Graveurs, p. 79; Peinture, p. 79; Horlogers, p. 81; Bijouterie, p. 82; Moulins de toute espèce, p. 82; Moulins à poudre, p. 84; Meules, p. 84; Moulins à bras, p. 84; Charronnage, p. 85; Chariots, p. 86; Charpentiers, p. 87; Menuisiers, p. 88; Tonneliers, p. 89; Bâts et selles, p. 89; Fouets, p. 91; Ferblantiers, p. 91; Chaudronniers et serruriers, p. 92; Couteliers et armuriers, p. 93; Tailleurs, p. 94; Cordonniers, p. 95; Boulangers, p. 96; Bouchers, barbiers, portefaix et porteurs d'eau, p. 97; Confection des pierres à fusil, p. 98; Confection d'objets en bois, p. 98; Tissage de toiles et de drap, p. 98; Soieries, p. 99; Châles et bas, p. 100; Drap, p. 100; Fabrique impériale de drap, p. 101; Fabrique de couvertures, p. 102; De tapis, p. 102; D'étoffes imprimées, p. 103; Teintureries, p. 103; Tanneries, p. 104; Passementerie, p. 105; Broderie, p. 105; Nattes et cordiers, p. 106; Etouffe de poil de chèvre, p. 106; Pâtes parfumées, p. 107; Tuiles, p. 107; Art du potier, p. 107; Cruches diverses, p. 108; Tailleurs de têtes de pipe, p. 108; Verrerie, p. 109; Opticiens, p. 109; Distilleries, p. 109; Fabrication de savon, de potasse, de salpêtre, p. 110; Marais salants, p. 111; Chabron, p. 111; Papeteries, p. 111; Écrivains publics, p. 112; Relieurs, p. 113; Imprimerie, p. 113; Dans le Monténégro, p. 130; En Serbie, p. 114; Gazette serve, p. 115; Imprimerie à Constantinople, p. 115; Corporation des professions, p. 116; Commerce, p. 118; Quels sont les peuples les plus mercantiles, p. 118; Époques des paiements, p. 120; Mesures employées, p. 120; Monnaies diverses, p. 121; Monnaies particulières, p. 123; Argent d'Autriche, p. 123; Hôtel de la monnaie, p. 124; Taux de l'intérêt de l'argent, p. 124; Lettres de change, p. 125; Prix des objets usuels, p. 126; Blé et pain, p. 126; Journée de l'ouvrier, p. 127; Prix du riz, de l'orge, p. 128; Avoine, foin et bois, p. 129; Bestiaux et leur viande, p. 130; Chevaux, p. 130; Poulets, légumes, vin, etc., p. 131; Eau de-vie, etc., p. 132; Commerce des tripes, p. 132; Monopole et prix du sel p. 133; Prix du sucre, du tabac, des peaux et du miel, p. 135; Pruneaux, soie, laine, p. 136; Coupe du bois de chêne, p. 136; Buis, noix de galle et vallonée, p. 137; Kermès et tortues, p. 138; Commerce intérieur, p. 138; Approvisionnement de la capitale, p. 139; Commerce des ânes, p. 140; Bois résineux et amadou, p. 140; Commerce des cochons, p. 140; Commerce des sangsues, p. 143; Commerce de la mer Noire et du Danube, p. 147; Navigation du Danube, p. 148. — Ses difficultés, p. 150; Bateaux à vapeur, p. 151; — Descente du Danube, p. 153; Remonte, p. 155; Recette des bateaux en 1838, 1857; Traité entre l'Autriche et la Porte, p. 157; Débouché de Soulina, p. 158; Foires, p. 160; Marchés, p. 160; Exportations de la Turquie, p. 161; Expédition des laines et soies, p. 162; Autres articles, p. 163; Villes de commerce, p. 164; Commerce du Monténégro, p. 164; Importations de la Turquie, p. 165; Objets demandés, p. 169; Douanes turque et serbe, p. 170; Douane de Belgrade, p. 171;

Traité de commerce de la Porte avec l'Angleterre et d'autres Etats, p. 173; Consuls, p. 177; Agents, p. 179; Administration de la Turquie d'Europe, p. 181; Divisions politiques et administratives, p. 181; Gouvernement turc et ses revenus, p. 208; Gouvernement serbe, p. 255; Gouvernement du Monténégro et des districts libres de l'Albanie, p. 312; Gouvernement des principautés valaques, p. 323; Etat militaire de la Turquie d'Europe, p. 327; Troupes turques et albanaises, p. 327; Troupes serbes, p. 343; Troupes du Monténégro, p. 347; Troupes valaques, p. 348; Justice, police, postes et esclaves, p. 349; Justice, p. 349; Police, p. 375; Poste aux chevaux et aux lettres, p. 383; Esclaves, p. 390; Clergés et religions, p. 396; Clergé turc et islamisme, p. 396; Clergé et religion grecs, p. 421; Clergé et culte catholique romain, p. 500; Culte juif, p. 509; Instruction publique, art médical et maladies, p. 513; Instruction publique, p. 513; Art médical et maladies, p. 535.

T. IV. Partie historique et politique. Coup d'oeil sur l'importance politique et militaire des diverses provinces de la Turquie d'Europe, p. 2; Rapports politiques des peuples de la Turquie d'Europe, p. 57; Position politique des Valaques et des Moldaves, p. 57; Position politique des Slaves et des Grecs, p. 71; Position politique des Bosniaques, p. 106; Position politique des Akbanais, p. 120; Position politique des Monténégrins, p. 130; Position des Slaves turcs relativement aux Valaques, p. 133; Position politique réciproque des Slaves et des Grecs, p. 137; Position de la Porte relativement à ses sujets et aux puissances étrangères, p. 178; Précis historiques, p. 255; Histoire de Tzerni George et du prince Milosch, p. 255; Histoire de la Bosnie, p. 364; Histoire du Monténégro, p. 388; Histoire du pays de Cattaro, p. 409; Histoire des Albanais, p. 411; Appendices: Manière de voyager, p. 442; Notes géographiques, p. 469; Indication des lieux sur les principales routes, et leur distance respective, p. 491; Tableau des hauteurs mesurées ou estimées, p. 569.

T. III. (p. 118) C o m m e r c e. De tous les habitants de la Turquie, ceux qui ont le plus d'aptitude et de goût pour le négoce sont les Grecs, les Arméniens et les Juifs; ceux qui en ont le moins sont les Serbes et les Albanais. Les Bulgares, surtout sur le Danube et dans les villes de la Macédoine, ont déjà plus de penchants pour le commerce que les Serbes; mais les Valaques instruits et les Zinzars se rapprochent à cet égard tout à fait des Grecs. Aussi on trouve des négociants grecs et zinzars, surtout dans ceux voisins de l'Empire ottoman. Les grandes villes turques ont des maisons affiliées dans la plupart des grands ports de l'Adriatique et des Etats d'Italie, surtout à Trieste, à Livourne, à Gène, à Naples, à Malte, à Cadix, à Smyrne, à Aleppe, à Alexandrie, à Odessa, à Pet et à Vienne.

Au contraire, les négociants¹ albanais sont rares, quoi qu'il y ait des petits détaillants schkipes dans quelques villes turques qui appartiennent à cette nation éminemment agricole et de bergers. Quelques Scutarins sont établis à Venise. Quant aux Servs, il y en a peu qui soient négociants, et surtout hors de chez eux. S'ils ont pu se résoudre à aller chercher fortune au loin, dès qu'ils se sont amassé un petit capital, ils se hâtent de retourner chez eux, et en outre ils ne s'allient guère avec des femmes d'autres races. Le Turc est quelquefois négociant dans les grandes villes, mais il des bien loin d'en avoir le goût autant que les Persans. En combinant cette différence de caractère avec la richesse respective des provinces turques, on s'explique pourquoi les gens le plus à leur aise se trouvent dans les villes de la Thrace, de la Macédoine, de la Valachie et le long du Danube.

(p. 119) L'état des fortunes en Turquie est bien différent de celui en Europe; aussi, les Turcs sortant de leur pays ont de la peine à comprendre que des particuliers possèdent autant d'argent que le prouvent leurs maisons et leur luxe. S'il y a des personnes qu'on nommerait riches chez nous, elles sont obligées de cacher leur fortune, d'éviter tout luxe de vêtement ou dans leur ménage; or, ces gens ne se trouvent que dans la capitale et quelques grandes villes. Ce sont encore surtout des négociants arméniens, juifs, grecs ou zinzars. Les marchands craignent tellement de montrer leur richesses, que des Grecs ou des Zinzars allant de l'intérieur de la Turquie aux foires de Pest ou de Leipzig cachent quelquefois leur avoir dans des sacs de poivre d'Espagne, et prétextant aller le vendre à l'étranger, tandis qu'ils laissent leur marchandise postiche à Belgrade et n'arrivent en Hongrie qu'avec leur argent.

D'un autre côté, si on examine la grande masse de la nation et qu'on aille dans la campagne, on est étonné du maximum de fortune admis par les gens de ces pays. Ainsi, en Servie, un revenu de 3000 fl. ou 7 à 8000 fr., constitue déjà un homme très riche, 10 à 12 000 fr. de rente est une grande fortune. Il en est ainsi en Turquie et même en Valachie, où la vie est à très bon marché, et où les grands boyards seuls dépensent beaucoup plus d'argent. Le paysan, en Servie, s'enrichit surtout par la vente des cochons, mais il ne sait pas assez faire fructifier son avoir. Il thésorise, place ses sequins dans des cachettes de manière qu'un villageois mal vêtu

¹ T. Bazardji, s. Tergovatz et Veliki tergovatz (grands négociants), les Grosshändler. d'Autriche, a. Bazerghian et Peschperré, v. Negoutetorian, g. Emporos et Pragmatevtès.

étaie quelquefois des sacs d'or aux yeux étonnés de l'étranger. Il arrive aussi qu'ils mettent une partie de leurs économies sur la tête de leurs femmes.

De même en Turquie, le paysant enfouit trop souvent son argent sans profit pour la communauté. L'institution des caisses d'épargne y serait, sous ce rapport, une innovation aussi utile pour la société que pour la bourse de chacun, mais avec un gouvernement si capricieux et si despotique, on ne peut pas espérer de pareils établissements.

Les ventes et les achats en Turquie, se concluent en se (p. 120) tapant mutuellement dans les mains devant témoins. Des contrats régulièrement écrits ne se font que rarement.

Il est particulier que les musulmans aient adopté pour les époques de paiement des baux, des loyers, etc. celles en usage parmi les chrétiens du temps de l'Empire grec, c'est-à-dire la Saint-George, ou le 5 mai, et la Saint-Démétrius, ou le 23 octobre. On sait qu'ils ne comptent que par mois lunaires de 28 jours, de manière que dans les comptes à régler par mois avec eux, il est difficile de leur faire comprendre nos mois de 30 et 31, et il ne faut leur parler que du nombre des jours écoulés.

L'ocque (O k k a) est le poids et la mesure (s. M e r a) turque; elle équivaut à environ deux livres et quart. La mesure d'une ocque correspond à un peu plus de trois L e i d e l ou quart de bouteilles autrichiennes. On pèse à la livre en Turquie bien des choses qu'on mesure (s. M e r i t i) chez nous, et on se sert quelquefois au lieu de poids en métal de pierres d'un poids analogue. On y emploie la balance ordinaire¹ ou une grande balance avec un seul bassin, et une tige de fer pour supporter les poids.

La demi-ocque s'appelle s. P o l, g. M i s o l i t h r o n, le quart d'ocque L i t r a (g. L i t r o s) et le huitième d'une ocque, en slave P o l i t c h. On a des pots d'une ocque, d'une demi-ocque, d'un quart d'ocque (s. L i t r e n j a t s c h a) et d'un huitième d'ocque. Ces derniers sont en fer-blanc, les autres quelquefois en terre. En Bosnie et Herzégovine, on nomme J o u n g a une ocque et demie. L'ocque est composée de 400 drachmes ou d r a m e s = 2 livres, 8 onces, 4 gros, 4 grains, poids de marc. Un litre d'or a 100 drames et vaut 100 ducats. Un drame turc est environ la 1/5 partie d'une once.

Le quintal est le M a j a des Slaves, valant 440 ocques. Une mesure de blé est l' I s c h n e k. La mesure contient 20 ocques et elle porte supérieurement, comme en Europe une croix (p. 121) en fer, et on passe une règle dessus pour donner juste ce qu'il faut. Le baril grec est en général de 50 ocques.

Pour auner, on se sert de l' a r s c h i n (équivalant à 22 pouces 8 lignes pied de roi), et pour mesurer des terrains, on a le D e n o u m des Turcs, ou le Joutro des Slaves, savoir: l'espace carré qu'on peut labourer avec une paire de boeufs en un jour. Les Turcs appellent D e u l u m ou D o e n o u m, un espace carré de 40 archines en tous sens, et E v l e k un espace quadrangulaire de 10 archines de large et 40 de long. Les Grecs ont le Stremma qui fait le tiers d'un âcre ou 14 520 pieds carrés.

Les monnaies² turques sont battues d'après le système décimal et duodécimal. Les monnaies d'or sont les j y i r m i l o u k s ou mahmoudieh³, les i k o s a r e s (g. E i k o s a r i) des Grecs, pièces minces portant le chiffre du sultan, et valant 20 piastres ou environ 5 francs. Dans la circulation on en rencontre une moindre quantité qui ne sont que des demi et des quart d'Ikosare. Les monnaies courantes d'argent sont les b e s c h l o u k, ou pièces de 5 piastres. (1 fr. 30 à 35 c.), les demi beschlouk (t. J u r e m - B e s c h l o u k, s. S t o P a r a s o u c e n t P a r a s), les piastres ou g r o s c h des Slaves valant à présent 25 centimes, les demi-piastres, les quart de piastres et les paras, dont 40 équivalent à une piastre. En outre, il y a des nouvelles pièces de 6 piastres qui sont peu différentes des Beschlouks, et ont comme eux la grandeur d'une pièce de 5 francs avec la moitié de son épaisseur. Ils ne se distinguent des Beschlouks que par une quirlande particulière d'un côté, autour du chiffre du sultan, et de l'autre, autour de quelques mots turcs; de plus les chiffres et les mots turcs ne sont qu'à demi encadrés entre deux demi-lunes. Enfin, il y a d'anciennes pièces usées de 10 et de 12 piastres, les O n g r o s c h e t o n i k i - g r o s c h. Ces dernières ne passent plus qu'en Bosnie et Belgrade.

(p. 122) La petite monnaie⁴ turque est si mauvaise, n'étant qu'un alliage cuivreux, faiblement argenté, qu'au bout de quelques années on refuse de prendre ces pièces, sans valeur intrinsèque, et ausées à falsifier. Si certains sultans, comme Murad II en 1584, avaient déjà altéré la monnaie, elle s'était bonifiée de nouveau sous d'autres monarches, mais depuis un

¹ T. T e r a z i, s. O k a t s c h ou K a n t a r. a. g. P a l a n t z a, a. t o s k. Z i g a r é, v. K o u m p e n a, g. Z y g a r i a.

² T. A k d j é, s. N o v a t z, a. et v. M o n e t é, g. N o m i s m a ou M o n e d a.

³ T. Nous trouvons aussi cités des C h a i r i e h s, qui vaudraient le tiers d'un ducat, mais nous n'en avons pas vu.

⁴ T. O u f a k ou G o u s o u r, s. S i t n o, a. G o u r s o u r, g. L i a n a - C h r e m a t a.

siècle, elle n'a que diminué graduellement de prix. Au temps de Thevet, la piastre turque, battue sur le modèle de celle d'Espagne, valait environ 5 livres s tournois 6 sous. Pendant la régence, elle fut cotée à 5 fr.; mais en 1775 (ou même déjà en 1728) elle ne valait plus que 3 livres 2 sous, et, à l'avènement de Selim III, 50 sous. Sous ce dernier sultan, elle fut altérée de moitié, et ne passa plus que pour 32 sous, et plus tard pour 30 sous; en 1819, elle était descendue à 90 centimes, en 1826 à 40 centimes et en 1836 à 25 centimes. Il serait bien temps que le gouvernement turc pût comprendre que l'altération des monnaies ne produit qu'un gain momentané en détruisant tout crédit pour l'avenir. Au lieu de mettre hors de cours certaines monnaies et voler ses sujets, il devrait les retirer à fur et mesure, comme dans les États bien réglés en Europe. Du reste, les Turcs peuvent retorque que dans l'Europe continentale, de semblables mesures désastreuses ont été prises encore ça et là dans ce siècle.

Les paras sont une monnaie si petite et si mince qu'on peut aisément la perdre; il y en a beaucoup de faux. On en voit surtout un grand nombre en Valachie. Les voyageurs en prennent quelquefois dans les villes de petits sacs, afin de n'en pas manquer dans les auberges où on est sans cela arrêté ça et là, lorsqu'on veut payer sa dépense (s. Troschak).

Le fait le plus curieux dans le cours usuel de l'argent turc, c'est qu'à Scutari en Albanie, à Alessio, dans les pays des Malsores, et une partie de celui des Myrdites, la piastre vaut 42 paras, ce qui complique les comptes et n'est pourtant (p. 123) qu'une valeur fictive dont la perte se récupère sur le prix des choses.

Les petites monnaies prennent ça et là en Turquie des noms particuliers; ainsi des pièces anciennes de 60 paras s'appellent *V i j l i n* en Serbie, *V i s e l i n* en Bosnie et *P o u l* à Leskovatz. D'autres pièces aussi anciennes de 30 paras se nomment *S o l o t* en Bulgarie; les 20 paras sont les *K a t z e l i s* de 21 paras de Scutari, des Myrdites, des Malsores et de Gousinie; les pièces anciennes de 12 paras sont les *L o u t s c h s* de la Roumélie; les pièces de 10 paras sont les *R o u p s* du bassin d'Ochrida, et les *M a r i a s c h s* des Slaves de la Moésie supérieure et les 10 piastres sont nommés, ça et là *R o u p i a*.

L'argent blanc d'Autriche est la monnaie étrangère la plus courante en Turquie, mais elle n'est en circulation dans sa valeur complète qu'en Valachie, en Serbie, en Bosnie, en Herzégovine et dans la Haute Albanie catholique. A Belgrade, on connaît même les billets de la banque de Vienne (s. *B a n k a*). Le *Z w a n z i g e r*, le Plet des Herzégoviniens, ou pièce de 85 c. y vaut 3 piastres et demie, tandis que dans le reste de la Turquie, on ne le prend que pour trois piastres. L'écu ou thaler d'Autriche vaut 20 piastres et le florin 10 piastres; mais en 1839, le cours de l'écu était 22 piastres en Serbie. Il faut donc toujours prendre à cet égard ses informations d'avance, car sans cela des marchands reçoivent quelquefois l'argent d'Autriche d'après un taux supérieur aux cours. Les ducats (doukat) de Hongrie et de Hollande se voient aussi dans ce pays, et valent de 40 à 43 piastres, mais leur cours varie, et on ne veut les recevoir que dans les villes et après les avoir pesés. C'est en Bosnie où leurs cours est le plus haut, parce qu'ils sont recherchés par les négociants et on en obtient quelquefois plus que leur valeur. Dans la Bosnie — Herzégovine, on est si habitué à l'argent autrichien qu'on compte même dans le commerce de détail par *K r e u t z e r s*. Dans le Monténégro, l'argent d'Autriche est courant, mais on y compte encore d'après la valeur ancienne de la piastre turque, savoir: deux *z w a n z i g e r s* pour une piastre.

(p. 124) Dans la Thessalie et la Basse Albanie, le joli argent blanc et les monnaies de cuivre (les *L e p t a*) d'Othon, battues à la française, circulent dans le commerce, malgré les défenses du gouvernement. On en voit même arriver jusqu'à Monastir, Belgrade, Sarajevo, et maints Grecs ou *Z i n z a r e s* en conservent comme venant de leur roi légitime.

D'une autre part, la monnaie de Prussie se voit surtout en Valachie et Moldavie, et il n'y a que de *K o p e k s* qui circulent ça et là en Turquie. Ce n'est que dans les grands ports de mer où on rencontre encore d'autres monnaies.

Le seul *H ô t e l d e m o n n a i e*¹ est à Constantinople, dans l'enceinte du sérail, et sous la direction d'un homme assez entendu. Des jeunes Turcs élevés en Europe, en particulier *M M*, *E g u i b e g* et *E t i m b e g*, y sont attachés comme essayeurs.

Les payement du gouvernement se font par bourses ou *K h o u r d j o u K e s é* (g. *K e s t e s*), contenant chacune 500 piastres /125 fr./. L'argent se tient dans des sacs de cuir² ou des mouchoirs (s. *Z a b e s a k*). Les grandes sommes s'envoient de même dans des sacs pareils, d'où est venu le nom de bourse pour 500 piastres.

¹ *Z a r b h a n é*, s. *K o v n i t z a*, a. v. *P i n s é r i e*, g. *P y r o k o p e i o n*.

² *T. K é d é*, s. *T o b o l a t z*, g. *S a k k o u l a*.

Le taux de l'intérêt de l'argent¹ est bien plus élevé en Turquie qu'en Allemagne, en France, et surtout qu'en Angleterre. Ainsi à Scutari, en Albanie, et ailleurs dans cet Empire, on emprunte sur hypothétique à 12, 15, 18 et même 24 pour %. A Bitoglia, un banquier juif nous disait qu'entre confrères in se prêtait entre 24 et 25 p. % d'intérêt, mais, ajoutait l'honnête usurier: „pour les Albanais, je demande jusqu'à 5 p. % par mois.“ En Turquie, 20 p. % est un terme moyen de prêt, au moins en Servie on peut emprunter (Z a i m i t i) à ce dernier taux. A Janina on emprunte à 20, 25 et même 48 p. % D'après cela on peut juger l'état dans lequel est le crédit en Turquie².

(p. 125) Il est fort curieux de voir les comptoirs des banquiers établis dans misérables baraques, ou dans des premiers étages de bazars, dont les murs ne sont que de terre ou de mortier, tandis que l'argent est dans des caissons non fixés sur le plancher, et des piles de monnaies gisent sur le tapis où ils sont accroupis.

Il est difficile d'avoir des lettres de change sur des villes autres qu'une douzaine des principales, et encore le plus souvent il faut se procurer ces lettres dans le pays, car depuis l'extérieur les relations commerciales sont telles, que de grands banquiers, à Vienne ou à Trieste, ne peuvent pas même donner de lettres de crédit sur des villes aussi importantes que Sarajevo, Janina, Larisse, etc. C'est à Constantinople, à Salonique, à Scutari, à Raguse, à Belgrade et Bukarest qu'on peut se procurer des lettres de change pour les villes de second ordre, mais pour celles de troisième ordre c'est impossible. Il faut donc porter toujours assez d'argent-avec soi. Ensuite il faut que les lettres de crédit soient écrites dans la langue parlée par celui à qui elles sont adressées, car il nous est arrivé qu'à Scutari M. Pietro Souma, riche négociant albanais de ces lieux, n'a pas voulu faire honneur à une lettre de M. le baron Lina, son correspondant à Vienne, parce qu'elle était en grec, et qu'il correspondait en italien.

D'après la valeur si élevée de l'argent, on peut penser que tout est meilleur marché en Turquie qu'en Europe. Les prix bien fonds étonnent les étrangers, qui voient d'excellents terrains se vendre pour le quart, le cinquième ou le dixième de la valeur qu'ils auraient sous un autre gouvernement. Il en est de même des bâtiments. Une grande maison, dans les villes serbes, coûte de 4 à 5000 ou 10 000 piastres (1000 à 2500 fr.); mais celles à un étage coûtent à Belgrade jusqu'à 2000, 4000 et 6000 florins (5000, 10 000 et 15 000 fr), parce que la place pour bâtir est rare. Dans les pays où le bois est pour rien, une maisonnette de paysan se bâtit pour 12 à 20 fr., sans compter les journées de travail. Une grande (p. 126) habitation bosniaque en bois peut s'établir dans les montagnes de ce pays pour 800 piastres (200 fr.).

Le prix du blé³ était, en 1837 et 1838, en Servie, à Semendria et Belgrade, 10 fr. ou 4 fl. les 200 livres, ou 5 fr. le quintal. D'après M. Germanj, le prix varierait de 30 à 35 piastres. A Etropol, il ne coûtait que 12 à 12 paras l'ocque, ou 2 fr. 80 c. à 3 fr. 15 c. le quintal; à Ichtiman, le quintal valait 10 piastres ou 2 fr. 50 c.; et à Tatarbasardik, 3 f. 35 c. A Scutari, 90 ocques ou une charge coûte, en hiver, 120 piastres ou 30 fr., et en été le prix descend à 80 piastres ou 20 fr.; mais il monte quelquefois à 130 piastres (32 fr. 50 c.) et 140 piastres (35 fr.). En Basse Herzégovine, à Mostar, le blé coûte 4 à 4 1/2 kreutzers autrichiens l'ocque, et à Senitzza, en Bosnie, il était, en 1838, à 11 à 16 paras.

A Vienne, en Autriche le prix moyen du boisseu viennois est pour le froment 5 florins. 15 kreutzers (13 fr. 10 c.), pour le blé 3 florins (7 fr. 50 c.), et pour l'avoine 2 florins (5 fr.).

La farine⁴ coûte à Belgrade 14 paras l'ocque, et à Janina 32 et 36 paras. A Brod l'ocque valait, en 1838, 6 à 8 Kreutzer (10 à 14 c.), tandis qu'à Semlin le quintal se payait 10 fr.

Le meilleur pain se paie en Turquie, à Belgrade, 14 paras, l'ocque, et à Janina 1 pastre, tandis qu'ailleurs, il se paie de 12 à 20 et 30 paras. Il vaut en Esclavonie 20 c. les 2 livres viennoises.

A Constantinople, le gouvernement tâche de tenir le pain toujours à un prix assez bas. Les greniers à blé du gouvernement sont les seuls où les boulangers de la capitale aient le droit de s'approvisionner. Il y a 3 ou 4 magasins de farine qui sont surtout destinés aux troupes. A l'exemple des empereurs grecs, l'Etat s'est réservé pendant longtemps le droit de pouvoir acheter la blé en province. Un maximum de prix était donc fixé, ce qui était une grande injustice pour le pauvre paysan dans (p. 127) les temps de mauvaise récolte, parce que le plus bas prix ne descendait guère au dessous du maximum du prix du gouvernement. Depuis Selim III, les paysans de la Thrace sont seuls obligés d'apporter du blé à Gallipoli, où on le leur paie à un taux qui s'est trouvé quelquefois une bagatelle plus élevé que le prix courant. Jusqu'en 1837 l'exportation du blé était défendue en Turquie. En Hongrie, au contraire, on a tellement du blé, et son prix est si avili, que son importation est prohibée.

¹ T. Akdjé faizi, s. Kamata, v. Kirie, g. Diaphoron.

² T. Itibar, s. Veresia, g. Veresè.

³ T. Baaghday, s. Jito, a. Drithe, v. Graou, g. Litos.

⁴ T. Oun, s. Braschno, a. Miel, v. Thaina, g. Alevri.

Le m a i s valait en 1837, dans la Servie méridionale, 10 paras l'ocque; à Mostar, 4 à 4 1/2 kreutzer; à Lenitz, en Bosnie, 15 paras; à Belgrade, 20 paras, et à Semlin, le quintal était à 5 fr.

Le prix de la journée de l'ouvrier¹ se réglant en général sur le prix du blé, varie aussi en Turquie, ainsi à Scutari, en Albanie, un manoeuvre gagne par jour 5 à 6 piastres (1 f. 20 c. à 1 fr. 55 c.); à Kragoujevatz, 85 c. avec 3 repas par jour; à Belgrade, de 3 1/2 à 5 piastres (85 c. 1 f. 20 c.) ou 7 piastres, c'est-à-dire le double sans nourriture. Dans la Bosnie méridionale, il ne reçoit que 2 piastres par jour avec ses trois repas. A Mitrovitz, un ouvrier gagne de 50 paras à 1 piastre avec ses trois repas par jour. A Mostar, en Basse Herzégovine, l'ouvrier se paie 30 Kreuzers autrichiens (1 fr. 27 1/2 c.) quand les jours sont longs, et 24 Kreuzers (1 fr. 5 c.) quand ils sont courts. A Etropole, en Bulgarie, il n'obtient au contraire que 1/2 piastre ou 7 1/2 c. avec la nourriture, quand il travaille loin de son habitation, et 1 piastre ou 15 c. quand il est occupé près de sa demeure. A Ichtiman, enfin, il ne reçoit avec la nourriture que 30 paras ou 10 c., tandis qu'à Lemlin l'ouvrier gagne par jour 1 fr. 50 c., et une ouvrière 80 c.; et à Brod, en Esclavonie, hommes et femmes reçoivent 1 fr. en été et 85 c. en hiver. Le gage d'un domestique homme est à Scutari, en Albanie, 40 piastres avec les présents de caleçons et de paboudji, les servantes reçoivent 60 à 70 piastres par an avec deux vêtements, un pour l'hiver, un autre pour l'été. Dans le Monténégro, les domestiques laboureurs, les P r i s t a v i ou M o m k i ont un gage annuel de 50 à 75 fr. avec les vêtements et la nourriture.

Les ouvrages exécutés en Turquie par des ouvriers étrangers se paient en général fort cher; aussi, les ouvriers de divers métiers, tels que des tailleurs, des cordonniers, des serruriers, des menuisiers, des charpentiers, des selliers, etc., trouveraient à y faire fortune s'ils savaient mener une vie plus réglée. A Constantinople, par exemple, la sellerie à l'européenne coûte près d'un tiers plus cher qu'à Vienne, et les militaires turcs commencent à prendre goût à notre genre de sellerie et de chaussure. A Belgrade une couturière reçoit 3 fr. pour la confection d'une chemise, tandis qu'en Esclavonie et à Smyrne cet ouvrage ne rapporte que 50 à 75 c., tant est petit le nombre des personnes du sexe qui savent faire en Turquie des chemises avec la perfection européenne.

L'ocque de r i z se vend suivant les lieux de 2 à 2 1/2 piastres jusqu'à 5 ou 6 piast. Le prix commun est à Belgrade, 3 à 4 piastres, à Janina et à Mostar 3 1/2 piast ou un zwanziger, mais à Tatarbazardschik on le paie jusqu'à 7 piastres; c'est un monopole des pachas.

L'o r g e se vend l'ocque 10 à 12 paras (6 à 7 c.) à Belgrade, 10 paras dans la Bulgarie; 10 à 12 paras sont des prix assez courants, mais en Valachie, il descend jusqu'à 4 paras, tant ce pays en produit. Au contraire, en Hongrie, l'ocque valait, en 1838, à Brod, en Esclavonie, 1 1/2 à 2 kreutz (6 à 8 c.) et à Lemlin en 1837, la mesure nommée M e t z e n 2 fr. Dans les montagnes et les pays méridionaux, surtout en moyenne et Basse-Albanie, l'orge devient plus chère. Ainsi, à Mostar, l'ocque se payait en 1838, 4 à 4 1/2 Kr. autrichiens; à Senitz, en Bosnie, 16 à 20 paras; à Tirana, en Albanie 35 paras, à Berat 25 à 30 paras, à Janina 30 à 32 paras dans les auberges voisines 35 à 40 paras, à Alossone en Thessalie 18 paras, et à Larisse 24 paras. Du reste, dans certaines auberges isolées, nous l'avons payé jusqu'à 40 paras (p. 129) comme à l'auberge de Podborim, près de Mostar, et au han Teman, entre Berat et Klissoura, et 45 paras, au han Kyra, entre Janina et Metzovo.

L'a v o i n e se payait, en 1837, à Semlin, 1 fr. à 1 fr. 15 c. la mesure, et à presque la valeur de l'orge dans les localités de Turquie où on l'emploie. Le T r i t i c u m p o l o n i c u m valait, en 1838, en Herzégovine, 3 kreuzers autrichiens l'ocque.

Le foin se vend à Belgrade 5 à 10 paras l'ocque, ou d'après M. Viquesnel, 10, 15 à 20 piastres la charrette; à Mostar, 1 1/2 kreutz l'ocque, à Tirana 12 paras, à Bérat 10 à 12 paras, à Janina 10 paras et à Larisse 8 paras. En Macédoine, en Thrace et en Bulgarie, le prix moyen est de 8 à 10 paras ou même 12 paras. A Constantinople, on pèse le foin à la livre tant il est rare; son prix varie de 25 à 30 paras l'ocque.

Le b o i s d e c h a u f f a g e¹ est sans valeur dans tous les pays boisés. Chacun peut en couper ce qu'il veut, et on n'a à supporter que les frais du coupage et du charriage. Dans les contrées dégarnies de forêts, comme dans les plaines de Thessalie et certains endroits de la Basse Albanie le bon bois de chauffage revient déjà cher; mais, vu le climat, on s'y contente surtout de fagots de bois de moindre qualité. A Belgrade, une charrette turque chargée de bois coûte déjà 27 piastres (entre 6 à 7 fr.), et une petite, d'après M. Viquesnel, 12 piastres, quoique les forêts ne soient qu'à 3 l. de la ville. A Janina, le bois de médiocre qualité revient, la charge d'un cheval, de 4 à 5 piastres; à Bérat la charge d'un âne coûte 60 paras; à Lesch, la charge d'un cheval est à 3 piastres, et à Tricala à 5 piast., ou bien on donne le cheval et 50 paras à l'homme pour aller chez le bois.

¹ T. I c h d j i, s. R a b o t n i k, a. R o g é t a r e, v. A r g a t o u, g. E r g a t è s.

² T. O d o u n, s. D r v o, a. g. D r o u, a. g r e c. P i l, v. L e m n, g. X y l o n.

Le prix d'un mouton varie en Macédoine et en Albanie de 10 à 12 piastres (2 f. 50 c. à 2 f. 80 c.) et à Janina de 15 à 18 piastres. A Etropole, le mouton des vallées coûte 6 piast. et celui de la montagne 10 piast. (2 fr. 50 c.) tandis qu'à Lemlin, on le paie 3 à 4 fr. et à Vienne 10 à 15 fr. suivant la qualité (p. 130). La peau de mouton se vend en Turquie de 5 à 6 piastres (4 fr. 40 c. à 55 c.); mais à Vienne en Autriche on en retire jusqu'à 2 f. 50 c.

Le prix moyen de la viande de mouton en Turquie est de 30 paras à 1 piast. A Etropol, on ne la paie que 20 à 30 paras (17 c.), à Belgrade 60 paras (35 c.), à Janina jusqu'à 90 paras; mais en Herzégovine à Mostar elle ne coûte que 3 kr. autrichiens. La viande rôtie vaut à Janina 3 piastres l'ocque, et à Scutari en Albanie 1 piast. 4 paras.

Un agneau¹ se vend 10 à 12 piastres, à Belgrade, de 8 à 15 et 20 piast. suivant la saison et à Mostar 6 à 11 piast. Une chèvre vaut à Belgrade 5 à 6 piast., à Janina 8 à 9 et une vieille 10, et à Mostar 2 fl. autrichiens (5 fr.) Les poils de chèvre (s. Dbaka) valent à Janina 3 piastres l'ocque, et à Mostar 25 kr. d'Autriche, et ailleurs 2¹/₂ piastres.

Le prix d'une vache est à Belgrade 150 à 200 et 300 piast., à Mostar 150 piastres, et en Esclavonie une vache à lait coûte 40 francs.

Le prix d'un Bœuf est, lorsqu'il est jeune, 10 fl. (25 fr.) dans la Servie méridionale, et en Basse Herzégovine à Mostar 150 à 300 piastres.

Le prix d'un Veau varie en Esclavonie de 10 à 12 fr. 50 c., à Lemlin un veau de 15 à 20 jours vaut 12 à 13 fr., et à Vienne de 20 à 30 fr. En Turquie on n'en vend pas.

Le prix d'un bon cheval ordinaire varie en Servie de 45 à 50 fl. (112 fr. 50 c. à 125 fr.); on peut même en avoir de médiocres pour 35 fl.; mais les chevaux sont bien plus chers en deça des chaînes centrales de la Turquie, et surtout dans la Macédoine méridionale et la Thrace; aussi les voyageurs venant du nord y trouvent aisément à se défaire de leurs chevaux au prix d'achat et au-dessus. L'entretien journalier (p. 131) d'un cheval coûte pour la nourriture de 2¹/₂ piast. à 3¹/₂ piast. (60 à 85 cent.); ce dernier prix est celui des auberges de Belgrade, tandis qu'à Constantinople, où ils ne reçoivent que de la paille hachée et de l'orge, il s'élève à 5 piast. ou 1 fr. 25 c. Trois piastres ou 78 cent. est le prix courant dans l'intérieur.

Les poulets ont en Turquie une valeur de 1¹/₂ à 2 piast.; on en achète aussi quelquefois pour 1 piast. tandis qu'on les paie aussi 3 piast. dans les auberges isolées d'Albanie. À Belgrade 1 poulet coûte 1 piastre 40 paras à 2¹/₂ piast. et à Janina 2 piast. Les poules³ et les coqs³ pour le pillav ou la soupe sont un peu plus chers. A Tirana, 28 oeufs coûtèrent 5 piast., c'est-à-dire 10 paras la pièce, ce qui était bien cher. A Mostar 1 oeuf vaut 1 kreutz autrichien

Un canard revient à 2 à 3 piast. en Turquie, et à Belgrade 2¹/₂ à 3 piast. 5 piast., et une vieille oie 3¹/₂ piast.

En Thrace et en Bulgarie, une Oie coûte environ 5 à 6 piast. suivant la grandeur. A Belgrade une jeune paire d'oies se vend 5 piast., et une vieille oie 3¹/₂ piast.

Une dinde vaut en Thrace et Macédoine 8 à 10 piastres.

Les crevisses se vendent à Janina 5 paras la pièce.

Les pommes de terre se vendent en Bosnie et en Servie à Belgrade 12 à 20 paras l'ocque, et à Sarajevo 8 à 12 paras; en 1836, le sac valait en Servie 2 à 3 francs.

Les ognons s'achètent en Turquie 7 à 8 paras l'ocque, à Belgrade 10, 12 ou 15 paras, et à Janina 1 piastre.

Les Haricots valent à Belgrade 20, 25, 30 paras l'ocque. Quoiqu'on en cultive une énorme quantité en Macédoine et en Bosnie, dans le mois d'août 1838, nous n'avon pas trouvé à acheter de haricots secs à Janina.

Le prix courant du vin dans les auberges est en Turquie de 20 à 36 paras l'ocque; on le paie aussi quelquefois 1 piastre, mais ce prix paraît haut aux habitants. A Belgrade, le bon (p. 132) vin rouge se paie double, et à Janina de 1 piast. à 44 paras. D'après cela on peut se faire une idée de ce que le vin coûte pris en quantité chez le vigneron. Sur les bords de la Save en Hongrie, le vin coûte de 20 à 40 c. la grande bouteille, suivant les qualités. Dans ce royaume, il y a des années où l'Emér, ou les 160 bouteilles de vin, ne revient sur les lieux aux marchands en gros qu'à 2 f. 50.

On n'exporte pas de vin en Turquie, mais on en importe dans les contrées de cet empire où il n'y a pas de vignobles, comme depuis Mostar, Prises, et Novibazar, dans les montagnes de l'Albanie et de la Bosnie. Dans la partie septentrionale de ce pays, on en tire même de l'Esclavonie. Ce commerce intérieur est peu de chose, parce qu'on ne fait venir le vin que des vig-

¹ T. Kouzou, s. Jagnie, a. g. Bera, a. tosk. Keggi, v. Miel, g. Arniou

² T. Dana, s. Tele, a. Vitz ou Dema, v. Vizel ou Vitelou, g. Moschari.

³ T. Taouk, s. Kokosch, v. Kokosch, g. Ornitha.

chien.

⁴ T. Khoros, s. Petao, a. Kokoschi, v. Kokoschal, g. Peteinos.

nobles les plus voisins. D'une autre part, il s'importe dans la Turquie maritime du vin de Samos et de Tenedos.

La bonne Eau-de-vie de prunes (s. Slivovitza) se paie, en Serbie et dans les pays où on en fait, 2 piast. l'ocque, tandis qu'ailleurs on en demande jusqu'à 4 à 5 piast.; 2, 2¹/₂ à 3 piast. sont les prix les plus courants. Mais il y a aussi dans la Turquie septentrionale du Rak très faible à 1 piast. ou 50 à 60 paras l'ocque. Le raki double (s. Prepetshentza) ou distillé deux fois coûte de 4 à 8 piast. En Esclavonie, la grande bouteille de raki ordinaire coûte 50 c. et celle de Schligovitz 50 c. (12¹/₂ kr.).

On n'emploie point d'eau de Seltz en Turquie, et on n'expédie pas de l'eau minérale des bains turcs; c'est à la source même qu'on va boire ces eaux bienfaisantes. Si quelques pachas ou gens riches en veulent boire chez eux, ils en envoient chercher, comme cela a lieu principalement à Kisliak et à Lepenitza en Bosnie. On vient surtout en chercher depuis Mostar et la Serbie.

Le Pekmes ou jus de pommes épaissi se vend en Basse-Bosnie 25 paras l'ocque.

Le commerce des Tripes ou Entrailles (s. Vnoutrenie) de moutons est une industrie qui paraît surtout être entre les mains des étrangers et des Juifs. On se sert de ces entrailles pour (p. 133) faire des cordes d'instruments ou pour la confection des saucisses, surtout en Bavière. M. Pouqueville dit que ce commerce existait déjà dans le XII^e siècle à Scutari, où les habitants des montagnes ou Bridi ani fournissaient aux Vénitiens des boyaux pour faire des cordes d'instruments.

Les gens qui font ce commerce s'arrangent avec les bouchers, et vont acheter ces boyaux chez les particuliers. Cent intestins de moutons se payaient en 1838, à Belgrade, 10 piastres, et à Travnik seulement 3 piastres, parce que ce commerce y était nouveau. L'individu qui s'y livrait et qui était cordonnier en hiver, avait un local sur le torrent pour laver les boyaux. Comme on ne peut pas procéder en même temps au lavage de tout ce qui est acheté, il en résulte une infection épouvantable. Les tripes de Travnik s'expédiaient à Costainitza et en Italie. On les payait en 1838, à Costainitza, bien nettoyées, salées et emballées dans des tonneaux, 10 florins (25 fr.) sans indemnité de transport. Celles de Belgrade remontaient en Bavière par le Danube.

Ailleurs, en Turquie, ce négoce paraît encore inconnu. Comme on jette les tripes de toutes des bêtes, il y a là une opération commerciale à faire pour les amateurs de ce genre de trafic. C'est du reste un métier fort dégoûtant, et qu'on ne peut faire surtout qu'en été et en automne, temps où on mange le plus de moutons en Turquie.

Le sel¹ en Turquie, vient surtout de la Valachie et d'une petite partie des marais salants d'Albanie et de Thrace; celui de la Petite-Valachie est du sel de roche qui se débite en gros cubes (ou liska). Sa vente est un grand revenu pour cette principauté. La Serbie en emploie annuellement pour plus de 2 500 000 fr. et le prince Milosch, qui monopolise la vente de cet article, a ses magasins à Belgrade, au bord de la Save. Il y arrive par eau, tandis qu'on l'amène avec des chariots ou à dos de cheval dans le reste de la Turquie.

(p. 134) En Bosnie, il y a aux deux Touzla des sources salées qui donnent aussi une certaine quantité de sel; néanmoins, le plus grange portion employée dans ce pays vient de Valachie ou de Belgrade.

A Roujai, le sel marin de Scutari se payait l'ocque 28 à 30 paras, et à Janina 20 paras. On vend en Serbie le quintal de sel 5 florins (C. M.) ou 12 fr. 50 c., et en Bosnie 4 fl. (60 fr.); tandis qu'en Esclavonie il vaut 7 fl. (17 fr. 50 c.), et en Hongrie 30 fr.; aussi il y a une contrebande active de sel les frontières de la Serbie et des Etats hongrois. Cette fraude est si tentante que les postes militaires le long de la Save et du Danube se laissent très souvent gagner, et prêtent la main à l'introduction de cette lourde marchandise. Malgré des punitions très sévères, les prisons de la quarantaine de Semlin et de Panchova renferment presque toujours des militaires surpris en flagrant délit de ce genre. Il y en avait dans le moment même que, vu le voisinage de la peste en Serbie, on avait proclamé la loi martiale, et qu'on fusillait ceux qui enfreignaient les réglemens de la quarantaine.

Cependant la douane seule de Semlin à 12 inspecteurs; les autres postes de la frontière ne sont pas moins bien garnis, et les douaniers, comme les soldats du cordon sanitaire, font des patrouilles de nuit et de jour, sur terre et en bateau. Il se fait du reste, sur cette frontière, bien d'autres contrebandes avec des objets turcs de valeur, tels que du tabac, des châles, diverses étoffes, des mouchoirs turcs, de l'huile de rose, etc. Les Juifs établis sur les deux rives facilitent ces fraudes, et beaucoup d'entre eux ne se font naturaliser Serbes que dans ce but.

Comme le riz et le tabac, le café pilé est un article dont la vente est monopolisée par les pachas. Le café pilé est même un monopole en Serbie, et il n'y a à Belgrade qu'une boutique de Tamis ou on en trouve. Aussi dit-on qu'on y mêle de la brique pilée. Il se paie l'ocque

¹ T. Touz, s. Sol, a. gueg. Kroup. a. tosk. Kripa, v. Sarn, g. Alas.

de 10¹/₂ à 12 piastres, tandis qu'il ne coûte brut que 8 à 10 piastres, suivant la qualité, et à Semlin la livre est de 2 fr.

(p. 135) Le sucre¹ se paie en Turquie 10 piastres l'ocque, ou 5 piastres la livre; en Servie 7 piastres l'ocque, et à Semlin 2 fr. la livre. L'impôt sur le sucre est donc assez fort en Turquie, savoir: entre 2 ou 3 piastres, tandis qu'il ne paie en Servie qu'une taxe minime d'entrée.

Le tabac à fumer se vend à Belgrade, l'ocque 8 à 12 piastres; à Janina, le tabac médiocre est à 5 à 6 piast., et le bon à 8 à 10 piast. En Hongrie, il se vend, en médiocre et bonne qualité de ¹/₂ à 1 florin la livre. Pour chaque livre de tabac turc introduit de Turquie, on y paie 2 f. 50 c. d'impôt.

Le tabac à priser ordinaire est vendu à Janina, par le gouvernement à raison de 14 piast.; mais le meilleur coûte un peu plus cher.

Les peaux² se vendent à Mostar 35 kreutz. d'Autriche la paire. Les personnes qui s'occupent du commerce des peaux ont leurs gens pour les acheter dans les campagnes et les villages; mais l'ignorance des paysans est telle que souvent ils aiment mieux aller vendre eux-mêmes leurs peaux à la ville voisine, ou plutôt les échanger contre ce dont ils ont besoin, que de s'épargner cette peine en les cédant aux commis voyageurs. On exporte à Ancône celles d'Albanie par Douratz, et celles de la Turquie centrale sortent surtout par Belgrade.

Le pelletterie comprend des peaux d'ours, de blaireaux, de lynx et de lièvres, qui viennent des montagnes d'Albanie, de Bosnie et du Despoto-Dagi. Ces pelletteries sortent encore par Aulone pour aller à Naples, ou par Belgrade pour aller en Allemagne.

Le miel se vend à Mostar 23 Kr. l'ocque, et à Senitza en Bosnie 3¹/₂ piastres.

La cire s'achète à Mostar à raison de 2 fl. l'ocque, et à Senitza pour 15 piastres.

(p. 136) Les pruneaux secs viennent surtout de Bosnie; aussi, comme pour la cire, les années où ils manquent sont funestes aux finances des agriculteurs bosniaques. A la quarantaine, on ne fait que les nettoyer en pleir air avec un râteau pour en ôter tous les cheveux, la laine et d'autres objets susceptibles de communiquer la peste. L'ocque de pruneaux se vend aux marchands de Brod en Esclavonie à raison de 20 paras (près de 12¹/₂ c.), tandis que rendus à Vienne on les paie plus de 80 c. A Belgrade, ils valent 10, 12 et 20 paras l'ocque.

L'ocque de soie crue coûte à Larissa 110 piastres quand elle est bon marché, et 150 piast. quand elle est chère; 120/30 fr.) est un prix moyen, tandis qu'à Mostar elle vaut 160 piast. et la soie teinte 300 piast. A Belgrade, le prix de la soie crue monte déjà à 400 piast. (100 fr.) Les soies s'expédient surtout de Larisse et d'Andrinople.

La laine coûte à Janina et à Larisse 4 à ou 6 piast. l'ocque, à Mostar en Herzégovine 25 kreutz. autrichiens, et en Bosnie 4 piast. Sur son lavage en Turquie, on perd déjà ¹/₂ ocque sur chaque 1¹/₂ ocque, et en Allemagne le quintal de laine lavée et triée vaut 33 fl. d'Autriche (81 fr. 70 c.) Le coton s'achète à Larisse 6 ¹/₂ à 7 piast. l'ocque. Les lieux d'expédition des cotons sont surtout Salonique, Seres, Larisse, Kojani; ceux des laines, Bitoglia, Scutari, Janina et Philippopoli.

Le cuir ou vrage se paie à Belgrade et en Turquie à raison de 5 fr. l'ocque.

Le bois de chêne (s. G r m o v i n a) étant beaucoup plus rare en Hongrie qu'en Servie, des tonneliers hongrois viennent quelquefois en Servie pour se procurer des bois convenables. Ils paient une redevance au prince pour le droit de couper un certain nombre d'arbres ou d'exploiter à leur manière un certain espace de forêt. Cette spéculation a cela de chanceux, qu'ils ne peuvent pas pas toujours prévoir tout le bois qu'ils coupent sera (p. 137) propre à faire des cuves ou des tonneaux, ainsi ils courent risque de faire des travaux inutiles. Il arrive aussi qu'on exporte du bois de construction de la Servie en Hongrie, où la grande plaine entre le Marosch, le Danube et la Transylvanie est totalement dénuée d'arbres.

Le buis est devenu pour la Turquie méridionale et la Grèce un article d'exportation assez fort, depuis qu'on est revenu à l'ancienne mode d'intercaler des vignettes et des gravures sur bois dans le texte des ouvrages et des magasins pittoresques.

La récolte des noix de galle³ est une autre branche d'industrie. En Albanie, l'insecte de la galle ne s'éloigne pas à 25 l. de la mer, d'après M. Poukeville. On paie un droit de récolte pour cela comme pour les sangsues, et cette espèce de ferme se conclut sic pour un, deux ou trois ans. A la sortie de la Servie et de la Turquie, les noix de galle sont soumises à un droit de douane. Le quintal de noix de galle valait, en 1837, sur la frontière hongroise, de 100 à 150

¹ T. Scheker, s. Scheker, a. Zachare ou Scheker, v. Sacharou, g. Zakchari.

² T. Deri, s. Kojja, a. Lekoure, v. Pijale, g. Derma.

³ T. Ipek, s. Svila, a. g. Visnia ou Sirme, a. tosk. Mentaphsche, g. Metaxi.

⁴ T. Maze, s. Schischka, v. Gogosou, g. Kekidi.

fl. (250 à 375 fr.). C'est dans la Basse-Albanie et la Grèce qu'il y a le plus de chênes gallifères, comme dans les environs de Konitza.

La *Vallonée* (en all. *Knope*), ou la capule du fruit du Chêne égllops (*Quercus ilex*), forme un article de commerce dans toute la Turquie occidentale, et surtout dans l'Épire et la Grèce. Son nom vient de *Vlano*, gland en grec, et le port d'Aulone, en italien *Vallona*, a été ainsi nommé comme le lieu d'où on en exporte le plus. Des étrangers ou des indigènes paient un certain droit, ou prennent, comme on dit dans le pays, à ferme (*Arenda*) des forêts pour recueillir ces godets de glands. Or, ils sont moins faciles à rassembler et moins nombreux dans les pays où les forêts de chênes sont livrées aux cochons, comme en Serbie, et le long de la Save en Bosnie. Dans ce dernier pays, des Croates, des Hongrois et des Juifs les recueillent; dans l'Épire, ce sont les indigènes. Ainsi, en 1838, M. Popovitch de Brod avait envoyé en Bosnie des gens (p. 138) pour cette récolte et pour les noix de galle. On emploie la vallonée dans les tanneries pour la préparation de cuirs. La vallonée se vend, prix fort, au-dessous de 40 à 45 piast. (10 à 12 fr.) le quintal.

Une espèce de *Kermès* pour la teinture se recueille sur le *Quercus coccifera*, dans l'Albanie moyenne et inférieure, à partir, de Douratzo, comme dans l'Acroceraune, près d'Arta, etc.

Les *torques* abondent en Turquie, nous avons déjà dit que des Européens ont quelquefois essayé d'en rassembler et d'en exporter, soit pour leur chair, soit pour leur écaille.

Le *commerce intérieur* des petits marchands de la Turquie se borne surtout à l'approvisionnement des boutiques pour les objets suivants: de la ferraille, des bèches, des faux, des faucilles, des couteaux de poche, de la quincaillerie grossière, telles que des petites clochettes pour les vaches, des plats de fonte de fer pour cuire le pain, des briquets, des tabatières; des pierres à fusil, de la poterie grossière, de la verrerie commune, des petits miroirs, de la verroterie, des selleries turques, telles que brides, licous, cordes, ceintures, etc.; des draps de genre et de couleur si peu variés, que le casimir, surtout croisé, est presque inconnu en Turquie et le drap gris rare; diverses étoffes de coton et de soie, des mouchoirs, des sacs de poil de chèvre, des nattes, des bottes, des pantoufles, des *Opankes*, des morceaux de cuir de chèvre avec le poil pour la chaussure, du sel, du vin, de l'eau-de-vie et de l'huile.

En été, il se fait un commerce considérable de fruits des plaines dans les montagnes, parce que les fruits sont plus tardifs dans les lieux élevés. Mostar approvisionne de raisins et d'autres fruits la Bosnie centrale et méridionale. Les excellents raisins s'exportent surtout en énorme quantité dans les montagnes de l'Herzégovine et de la Bosnie. Ce sont des *Kiradjis* qui font ce commerce assez lucratif. On est tout étonné de rencontrer en septembre dans les lieux les plus sauvages des bandes de chevaux chargés uniquement de raisin (p. 139) et en route pour 30 à 50 l. à la ronde. Les fruits de la Macédonie septentrionale s'amènent de même dans la Moésie supérieure. Ainsi les cerises, mûres plus tôt dans la vallée du Vardar, remontent en voiture jusqu'à Pristina ou Mitrovitza, et les raisins arrivent sur des chevaux encore plus loin. Les bassins d'Arta et de Parga fournissent à Janina et les lieux élevés de l'Épire une quantité prodigieuse de fruits, surtout d'oranges, de citrons, de cédrats, etc.

Les *olives salées* des bords maritimes de l'Épire et de l'Albanie sont un autre objet de commerce qui se distribue dans toute la Turquie.

Depuis la Thace, on envoie des sacs de graines du *Dolichos-Lablab* jusque sur les bords du Danube et de la Save.

On importe assez de poissons séchés ou salés des ports de mer dans l'intérieur, ou ils viennent du Danube et des lacs de Scutari et surtout d'Ochri. Dans le temps de carêmes, il y a des détaillants qui débitent à la campagne, comme en ville, de maison en maison, leurs grands poissons chargés sur un âne ou un cheval.

Le fromage, le beurre et le bétail sont aussi des articles qui donnent lieu à un commerce intérieur. Il passe beaucoup de gros bétail et de mouton, du Monténégro et de l'Herzégovine à Cattaro, ainsi que de la viande séchée de mouton nommée *Castradina*, qui s'exporte à Venise et en Istrie. En 1808, on estimait à 15 000 les boeufs et les cochons provenant annuellement de l'Herzégovine, et à 110 000 les moutons de ce pays et du Monténégro.

L'approvisionnement de Constantinople produit un mouvement considérable dans les environs, mais les arrivages ont lieu surtout par mer. Néanmoins, nous avons rencontré entre Tschorlou et Silivri des voitures à cages remplies de volaille, et des chariots de charbon. Les légumes et les fruits viennent en partie de Rodosto. Du blé, des volailles, des oeufs, du fromage, du miel, de la cire, des bois de construction, etc., sont expédiés de la Valachie, de la Moldavie, de la Bulgarie par Galatz, Routschouk et Varna. Une énorme quantité d'oeufs (p. 140) et de volailles viennent de la dernière ville. Les environs de Rodosto fournissent, une partie des légumes et des fruits consommés dans la capitale, et le marché aux poissons est alimenté surtout par les pêcheurs des côtes de la mer de Marmara.

Un commerce particulier en Turquie est celui des Anes et des Mulets, qu'on élève en Hongrie, en Serbie ou en Romélie, pour aller les vendre à bon compte dans la Macédoine méridionale, la Thessalie et l'Albanie méridionale. Un âne venant de Hongrie vaut à Bérat 340 piast.

Le bois de pin (*pinus silvestris* et *bracea*) sert dans la plus grande partie de la Turquie à allumer le feu, et remplace quelquefois les chandelles, ce qui produit un petit commerce des montagnes dans les vallées et les plaines. On transporte ce bois, nommé *bor* en serbe et *loutsch* en bosniaque, en bloc à dos de cheval. La poix du pin se récolte ça et là, et devient un objet de commerce intérieur. Le goudron de l'Acroceraune sert à goudronner les tonneaux de vin et les vaisseaux. Il en est de même de la poix minérale de la Valachie et de Karbonera, près d'Aulone, objet précieux d'exportation, négligé jusqu'ici. L'amadou turc donne lieu encore à un petit trafic. Tiré du *Boletus ignarius* ou amadou des bouleaux, il est beaucoup plus ligneux que le nôtre, et est moins doux ou pliant et non imprégné de salpêtre. Les habitants le frottent quelquefois avec un peu de poudre à fusil. Les Pierres à fusil de l'Albanie inférieure s'exportent dans toute la Turquie.

Le commerce des cochons (s. *Svinie* ou *Krmak*) est la principale branche d'industrie des Serbes ; c'est elle qui leur a fourni assez d'argent, même dans les tems les plus critiques, pour se procurer les munitions nécessaires, afin de pouvoir résister aux Turcs. Ceux-ci auraient peut-être réussi dans leurs guerres contre les Serbes s'ils avaient tâché d'extremier non les hommes, mais les cochons, c'est-à-dire s'ils avaient brûlé les forêts où ces animaux se nourrissent sans frais, pour les habitants. Le nombre des cochons qui sortent annuellement de Serbie paraît s'élever à 3 ou 400 000 quoique M. Germani (p. 141) directeur de la douane, n'en veuille admettre que 100 000 pour la sortie de Belgrade.

Ces animaux sont vendus maigres ou engraisés (t. *Semis-Domus*) à des espèces de courtiers, nommés *bourgijash*, qui parcourent le pays pour acheter en gros au paysan, et revendre ensuite à Semlin à quelques grands marchands de cochons, qui les font passer à Pest et surtout à Vienne. Ce commerce occupe aussi les Serbes qui habitent en Bosnie sur les bords de la Save, ainsi que les Esclavons.

Un cochon de lait¹ vaut 10 à 12 piast., un cochon ordinaire de 44 ocques ou d'un quintal coûte dans la Schoumadia en Serbie 30 piast. (7 fr. 50 c.); un cochon de près de 2 quintaux ou de 80 oches, valait, en 1837, dans la vallée de la Grande Morava, de 60 à 65 piast. (15 à 16 fr. 35 c.). A Semlin, un cochon maigre de 2 ans se payait alors 15 fr. à 20 fr., et un cochon gras de 2 quintaux 45 à 50 fr. Chaque cochon paie à Semlin un octroi de 1¹/₂ fl. ou 3 fr. 75 c. Un cochon gras de 150 à 200 livres vaut en Esclavonie de 50 à 55 fr., et un cochon ordinaire de 7 fr. 50 à 15 fr. Les cochons ne sont guère passés en bateaux de Belgrade à Semlin, mais on les chasse (s. *Nadonedou*) dans la Saxe, près de l'île des Zingares (*Zigouner-Iinsel*) et ils la passent à la nage, en obtenant ainsi pour eux libre pratique.

De Semlin, on les envoie plus loin de la manière suivante. Cent cochons maigres n'ont besoin que de 15 conducteurs, dont chacun reçoit 1 f. 50 c. par jour, tandis que les cochons cherchent eux-mêmes leur nourriture le long des routes, et font de 3 à 4 stations de poste ou 5 à 8 l. par jour. Ils mettent ainsi environ 15 jours pour arriver sur le marché de Vienne, en passant par Esseg et la forêt Bakonienne (*Bakonywald*). Cent cochons gras (s. *Ranienitsche*) n'ont besoin que de 8 conducteurs, payés à raison de 2 f. par jour; ces animaux reçoivent par jour 60 ocques ou 120 livres de maïs, ils ne (p. 142) marchent en été que la nuit, et, ne faisant que 4 l. par jour, ils mettent 6 à 8 semaines pour aller à Vienne. Dans chaque station des cochons se trouvent des étables (s. *Obor*) ou des clôtures avec quelques petits coins couverts de planches. L'abondance ou le manque des glands dans les forêts turques donnent lieu à plus ou moins de cochons gras dans une année.

Au marché de Vienne, l'arrivée ou la non-venue des convois de cochons serbes influe considérablement sur leur prix. On les achète à Vienne au poids, mais sans les peser et d'après l'apparence extérieure. Dans cette capitale, le prix ordinaire moyen d'un cochon gras est environ de 75 fr. ou 44 cent. la livre. Chaque cochon paie à l'octroi de Vienne 6 fr. tandis qu'un veau ne paie que 4 fr. et un mouton 3 fr.

Les cochons de Turquie dépassent même Vienne, et approvisionnent les marchés de la Haute Autriche, d'où des spéculateurs étrangers les envoient en Bavière dans le Wurtemberg, et même jusqu'en Alsace. D'après le tarif des douanes de l'association allemande, le droit d'entrée pour les cochons gras est cependant 1 thaler de Prusse, et pour les cochons maigres 20 kreutzer, et le droit de transit n'est que de 1 kreutz. Dans le Wurtemberg, les cochons se vendent de 6 à 12 fl. d'empire (12 fr. 50 à 25 fr.) suivant leur poids. D'une autre part la douane française préleve un droit énorme de 13 fr. 20 c. sur chaque cochon, ce qui fait revenir le cochon allemand à

¹ T. Damouz-yavrousou, s. Pratzia, Kelioas-deri, v. Pourschel, g. Gourounpoulou.

Strasbourg environ 36 fr. et le cochon hongrois ou turc à 50 à 60 fr. Ce dernier est plus estimé, et il y a même des spéculateurs à Strasbourg qui en ont fait venir pour ne les revendre qu'après les avoir engraisées. On nous a cité en particulier un meunier qui avait fait construire des étales pour plusieurs centaines de cochons, et qui les engraisait avec le résidu des brasseries, etc. D'après le droit de douane, il paraît douteux que ce soit une bonne opération. Dans ces dernières années, on a fait un essai d'exportation de porc salé, qui pourrait arriver par le Danube jusqu'en Angleterre. Lorsque l'Ouest de l'Europe sera lié ou moins à l'Est par des chemins de fer, il n'est guère douteux que les cochons et les (p. 143) jambons turcs ne soient appelés à faire encore de plus longs voyages en dépit des douanes.

Il vient en Hongrie peu d'autre bétail de la Turquie, excepté peut-être des moutons et des chevaux. Ces derniers paient chacun 3 fl. 43 Kr. (environ 9 fr. 27 c.) à la douane hongroise.

Le commerce de Sangsues de l'Europe orientale est venu de la pratique médicale qui a prévalu en France depuis une vingtaine d'années, d'employer une énorme quantité de sangsues, et d'être moins prodigue de la lancette. Le nombre des sangsues paraît avoir diminué dans les marais, par suite de l'enlèvement des plus jeunes comme plus vivaces et plus capables de supporter un long voyage.

Les sangsues s'y pêchent avec des chevaux ou bien avec des espèces de dragues; les pêcheurs sont munis de grandes bottes de cuir de Russie, pour pouvoir aller impunément dans l'eau. On tire bien ces animaux, et on met seulement les sains dans des sacs humides. Ces derniers sont placés en Turquie dans des boîtes à étagères et grillages de bois; un cheval peut en porter deux. A Semlin, on les distribue sur des étagères, dans des espèces de fourgons carrés suspendus sur des ressorts en fer. Suivant l'époque de l'année et le temps, on lave pendant le voyage plus ou moins souvent les sangsues, et on en sépare alors soigneusement celles qui sont mortes, car la décomposition de quelques sangsues peut gâter tout un sac.

Les variations de température et les orages sont fort à redouter pour le transport de ces bêtes, et il n'arrive que trop souvent en été qu'un changement subit du temps fait périr presque toute une cargaison. C'est donc le commencement de l'automne et la fin du printemps qui sont les moments les plus favorables pour le voyage des sangsues. Ce commerce en devient fort chanceux, et s'il offre des bénéfices assez considérables, c'est souvent une véritable loterie. Pour obvier aux effets de l'électricité on a essayé d'isoler les caisses à sangsues au moyen de supports de verre, mais cette précaution est insuffisante.

Plusieurs marchands de sangsues, en France, ont des (p. 144) réservoirs où ils mettent ces animaux dès qu'ils les ont amenés en poste jusque chez eux, et ce n'est que plus tard qu'ils les repêchent, pour les distribuer de ces étangs, situés dans les départements, aux pharmaciens des villes.

Le profit de ce commerce a fait monter le prix des baux des marais de la Hongrie, qui fournissait jadis la plupart des sangsues. La concurrence a augmenté, et on a épuisé tellement les marécages, qu'on a commencé, il y a environ 10 à 12 ans, à exploiter certaines provinces de la Turquie, comme la Valachie et la Serbie, puis la Bosnie, l'Albanie et le reste de l'Empire; mais ce n'est qu'en 1833 ou 1834 que des Français se sont aventurés dans la Bulgarie et la Turquie centrale. Jusque là on n'y avait vu que des Italiens, des Grecs ou des Juifs. Depuis lors, on a même été jusqu'à aller chercher des sangsues dans l'Asie Mineure, comme autour de Broussa, et même, en 1838, dans la Géorgie.

Plus le transport de ces animaux est long, plus il y a de chance à risquer; aussi bien des gens ont perdu leur temps et leur argent dans ces spéculations lointaines. D'une autre part, la navigation par la Méditerranée était quelquefois trop lente, et les sangsues périssaient en route, tandis que celles par les bateaux à vapeur leur paraît être fatale, à cause de l'odeur du charbon.

Il était réservé à MM. Bourlet et Frère de Paris d'établir en Turquie même des réservoirs où ils déposaient leurs pêches pour les reprendre plus tard, et ne les embarquer en voiture de poste qu'à Belgrade. A cet effet, après avoir parcouru, conjointement avec M. Pommier, la Valachie et la Bulgarie dès 1835, ils avaient affermé par an les marais des paschaliks de Sérès, de Sophia et de Kjustendil; ils avaient établi des réservoirs près de Seres et de Radomir, ce qui les mettait en état de ne faire voyager leurs sangsues à dos de cheval que 7 jours tout au plus.

En 1837, M. Bourlet a continué la même opération, tandis que M. Frère s'était associé à Belgrade avec M. Germani, banquier, le docteur Kunibert et d'autres personnes, et avait obtenu (p. 145) du prince Milosch une ordonnance par laquelle toutes les sangsues venant de Turquie ne pouvaient être vendues qu'à cette société à un prix fixé d'avance ou par elle. On comprend avantage il y avait, puisque la société seule avait le droit d'aller les porter au marché à Semlin. Cette assiation s'est dissoute malgré cela vers la fin de l'été de 1837, et les réservoirs à Belgrade ont été utilisés par d'autres. En 1838, MM. Bourlet et Frère se contentaient d'envoyer depuis Semlin des gens en Turquie pour la pêche des sangsues. Outre ces massieurs, ce com-

merce occupe encore, surtout à Belgrade, d'autres Français et Italiens, tels que M. Chanterelle; à Brod, ce sont MM. Popovitch qui le font, tandis que des Juifs et d'autres personnes parcourent en sous-ordre la Turquie pour rassembler des sangsues, ce qui a contribué à accoutumer partout les Turcs au costume européen. Souvent on a pris notre caravane pour des pêcheurs de sangsues, et on nous en a offert. Certains paysans slaves font déjà une petite spéculation de cette pêche et ont toujours une certaine quantité de sangsues rassemblées.

Les personnes occupées en sous-ordre à la pêche des sangsues sont payées tant par mois, ou plus souvent elles n'ont d'autre solde qu'un tant sur chaque ocque de sangsues livrée au chef de l'expédition. Ce dernier distribue ses gens sur divers points et les laisse se tirer d'affaire comme ils peuvent. Si les stations sont mauvaises, c'est-à-dire si les marais contiennent peu de sangsues ou que l'été soit très sec, ces pauvres diables de pêcheurs de sangsues risquent d'y mettre du leur au lieu de rapporter chez eux quelque argent. Il fait avoir l'habitude de cette pêche et vivre très économiquement pour s'en tirer avec profit quand on n'est qu'un agent subordonné!

Toute la Turquie a été examinée sous ce rapport; quelques paschas ont eu même vent de l'espèce d'escroquerie de n'enlever que les jeunes sangsues, et ont suspendu la pêche pendant une année pour en laisser accroître de nouveau le nombre. Les marais de Servie sont mis à l'enchère chaque année et ceux de Turquie sont donnés à bail au plus offrant; mais lorsqu'ils sont peu considérables, un été sec peut dessécher toutes (p. 146) les mares; on en est alors pour sou millier de francs ou ses deux mille francs de bail, qu'on paie d'avance. Il y a des baux qui ont augmenté énormément ces dernières années. Il y a des exploitants particuliers pour la Moldavie, la Valachie, la Servie, les diverses parties de l'intérieur de la Turquie, l'Albanie, l'Herzégovine et la Bosnie. Les sangsues de ce dernier pays s'exportent par Kostainitza et Brod et vont à Trieste, dernière ville où on en amène aussi dans l'automne depuis Belgrade. Les sangsues de l'Herzégovine suivent aussi la même route ou vont à Raguse.

En 1837 le docteur Deligny avait en bail les marais de paschaliks d'Uskioul et de Scutari, et exportait sa marchandise par Scutari pour éviter la société monopoliste de Belgrade. En 1838, M. Joachim, fils de l'aubergiate della Pischina, à Scutari, avait affermé fort chèrement (pour 15 000 piastres) les marais de l'Albanie supérieure, et exploitait par ses gens jusqu'aux environs de Plava et de Gousinie. Il avait construit à grands frais un réservoir pour ces animaux dans les montagnes à quelque distance de Scutari, sur le route de la Dalmatia, et il comptait faire ses expéditions par mer vers l'automne.

Les sangsues de Valachie s'exportent par Orchova, où il a, comme à Semlin et à Aleksinitza, sur la frontière serbo-turque, des agents toujours prêts à faire voyager plus loin les sangsues pour éviter le délai des quarantaines. On dit que les marais en Moldavie sont déjà épuisés pour le moment.

En Turquie, l'ocque ou deux livres de sangsues coûtent 12 piastres ou 2 f. 80 c.; mais on en achète aussi quelquefois à 10 piast. ou 2 f. 50 c., et même à 3 piastres ou 75 à 80 c., comme l'a fait le docteur Deligny à Uskioul, en 1835 ou 1836. Dans la Bosnie septentrionale, les gens de M. Popovitch payaient, pendant l'été très sec de 1838, les sangsues apportées par leurs chercheurs 2 fl. 20 Kr. (5 fr. 85 c.); mais quelquefois le prix est de 2 fl. (5 fr.), 2 fl. 40 Kr. (6 fr. 70 c.) et de 3 fl. 20 Kr. (8 fr. 35 c.). A la fin de l'automne de 1838, on les payait à Brod 8 fl. Kreut. (16 fr. 60 c.). En Servie on en trouvait pour 20 piast. l'ocque; la compagnie de Belgrade (p. 147) payait le quintal de sangsues rendu à Belgrade, 375 fr., et en général le quintal de sangsues contient de 30 000 à 35 000 de sangsues. On compte 4 ou 500 sangsues pour une ocque, mais quand elles sont petites il faut presque le double. A Belgrade l'ocque de sangsues vaut ordinairement de 35 piastres à 46 $\frac{1}{2}$ piast., 50 piast. et 53 $\frac{1}{2}$ piast.; le quintal revient en Turquie 250 fr., tandis qu'il vaut à Semlin, prix bas d'été, de 625 à 705 fr., mais il est monté, en octobre, 1837 à 450 fl. ou 1,125 fr. Or, ce n'est pas le droit de la douane à payer en sortant de Servie ou de Turquie qui change le prix à ce point. A cette époque, on payait à Paris le quintal 1000 fl. (2500 fr.), la sangsue y valait la pièce 15 à 20 c. En 1835, le quintal se vendait à Semlin 500 fr., et à Paris 2,500 fr. Pendant l'été de 1838, l'ocque de sangsues se payait à Gousinie 11 piast., à Scutari 1 fl. et à Trieste 11 fl. d'Autriche.

On voit d'après d'qu'à côté d'assez forts déboursés en commençant, il y a d'assez beaux bénéfices à réaliser si l'opération est heureuse; mais cela dépend non seulement du temps, mais encore de l'époque à laquelle on arrive à Belgrade. Si on y trouve peu de concurrents, prix restent fermes, sinon, ils tombent tout à fait, et comme on ne peut garder la marchandise, on est obligé de se soumettre aux prix des entremetteurs, en partie des Juifs de Semlin. Ceux qui ont des réservoir près des limites européennes ont l'avantage de pouvoir laisser leur marchandise chômer jusqu'à ce qu'ils trouvent des prix convenables. M. le docteur Deligny ayant acheté, en 1835, à très bon marché 100 quintaux de sangsues dans le paschalik d'Uskioub, eut l'imprudence de jeter tout à coup cette énorme quantité sur le marché de Semlin; les Juifs

en eurent vent; les prix baissèrent; il ne voulut pas vendre; petit à petit ces bêtes crevèrent et à la fin il ne lui resta plus que 12 quintaux, qu'il fut bien heureux de vendre au prix courant.

Le commerce de la mer Noire et le long du Danube tend à reprendre la même activité qu'il avait il y a près de mille ans. (p. 148). Les Bosphores sont ouverts à tous les vaisseaux marchands, la Russie méridionale et la Géorgie se peuplent et se civilisent, les commerçants de la Perse, d'Erzeroum et de Trébizonde viennent échanger leur produits sur cette mer¹, tandis que le Danube y déverse tous les trésors de l'Europe centrale, et y ramène, par contre, les productions de l'Orient. Cette nouvelle direction du commerce n'est qu'une portion des changements mercantiles, civilisateurs et politiques qui ont commencé en Orient, et qui formeront sans doute dans l'histoire une époque aussi mémorable que les Croisades. Nous voulons parler des liaisons du commerce du Danube et du pourtour de la mer Noire avec les relations entre l'Europe et l'Indostan, par l'isthme de Suez², avec la navigation à vapeur établie sur l'Euphrate et le Tigre, et avec la concurrence rivale commerciale et politique en Asie, entre les Anglais et les Russes, qui ne sont plus guère séparés les uns des autres que par des pays ne pouvant soutenir leur indépendance, et devant vivre désormais sous la tutelle de l'une ou de l'autre de ces puissances.

Le mouvement commercial sur le Danube turc est surtout entre les mains des étrangers, savoir: des Allemands ou des sujets autrichiens dans le haut, des Valaques, des Autrichiens des Grecs, des Russes et des Anglais dans le bas.

On descend et remonte le Danube et la Sava avec de grands bateaux, dont ceux des Turcs ont des poupes plus élevées que les bâtiments autrichiens, qui sont peints en bandes (p. 149) noires et blanches. Ils portent en Hongrie le nom de *Kehlammere* et *Watzzeilen*. Ils sont quelquefois couverts avec un toit en planches, et ont un mât très court au bout duquel s'attache la corde avec laquelle on les tire. Ils ont ordinairement 140 p. de long, un tirant d'eau de $4\frac{1}{2}$ à 5 p., et peuvent porter une charge de 5 à 6000 quintaux.

Pour remonter, on se sert, depuis Vidin, de chevaux et d'hommes, et même de femmes en Turquie. Ces pauvres gens appelés *Tschamdja*, mettent ainsi un mois à faire le trajet de Vidin à Belgrade, et ne gatent que 37 fr. 50 c., 62 fr. 50 c. à 75 fr., suivant les moments d'activité ou de langueur du commerce. Pour passer les défilés du Danube où les rochers tombent à pic dans l'eau, les bateaux sont obligés d'attendre un vent favorable ou de se faire remorquer par des bateaux à rames. Le long des Etats de Hongrie, les bâtiments n'osent pas aller pendant la nuit à cause de la quarantaine; on les oblige de s'arrêter, et on les met sous l'observation d'un poste jusqu'au lendemain.

La navigation du Danube, ce canal naturel d'écoulement des produits surabondants de la Hongrie, aurait dû exciter depuis longtemps l'attention des magnats hongrois, qui ne font que se réveiller de leur long sommeil aristocratique, et commencent à comprendre que la civilisation actuelle ne consiste pas uniquement à se cramponner à une constitution surannée. Leur roi vient de proposer à leur diète la rectification du lit du Danube et de ses principaux affluents. D'abord on donne peu de soins à la construction des bateaux parce que les propriétaires sont sûrs de pouvoir les vendre pour la vingtième partie des frais de construction, à la fin de leurs voyages, de manière qu'on ne remonte qu'une partie des barques descendues, et qu'on les dépece à Vienne, à Pest ou à Semlin.

Le halage en aval revient à 4 fr. par cheval avec son conducteur; ou, une grande barque a besoin de 20 à 30 chevaux qu'on attelle en ligne, et elle ne parcourt pourtant que 3 l. par jour, ce qui fait que les frais du transport en aval (p. 150) par eau se rapprochent assez de ceux par terre, surtout en Valachie et Hongrie, vu le pas prix de toutes choses dans ces pays. Il serait important de construire non seulement des bateaux plus selon les règles de l'art, mais encore d'y ajouter des mâts et des voiles, des ancres et un cabestan pour pouvoir les rencontrer contre les plus forts courants. Une quantité plus forte de rameurs pourrait être très utile.

Quant aux bords de la rivière, le halage y est sujet aux plus grandes difficultés, vu que le gouvernement n'a pris guère jusqu'ici de soins pour établir un chemin de halage fixe, et que même des arbres y obstruent quelquefois le passage. De plus, l'état capricieux du cours du fleuve déplace le parcours du halage dans certaines saisons. Ce n'est vraiment qu'à force de brutaliser et de sacrifier des chevaux qu'on surmonte les obstacles du halage. D'immenses

¹ V. sur l'histoire et le commerce de Trébizonde la brochure de M. Ant. de Steinbuechel. *Nouvelle navigation à la vapeur de Vienne à Trébizonde, ou la grande route du Danube à un des points les plus riches du commerce asiatique ancien* (Neueste Dampfschiffahrt von Vienne nach Trapezunt, etc. (Vienne, 1838, in 8°).

² Des bateaux à vapeur vont tous les mois de Suez à Bombay en 18 jours; la place coûte 800 fl. (2000 fr.). On peut ainsi aller en 56 jours de Londres à Bombay, tandis que moins de 12 jours suffisent pour se rendre de Londres à Constantinople.

travaux sont nécessaires pour régler le cours du Danube, pour réduire les branches de ce fleuve, entre Presbourg et Raab, et pour diminuer la distance à parcourir en creusant des canaux entre les contours si fréquents du fleuve, surtout, au-dessous de Pest, et pour faire sauter les rochers qui obstruent son cours entre Drenkova et Kladova, sans parler du chemin de fer de Rasova à Kostendsche qui épargnerait sur le Bas Danube un très long détour. En fait de tranchées on n'a exécuté que celle sous Batak qui abrège de $1\frac{1}{2}$ l. Les plus grands travaux sont à faire à la porte de fer inférieure, au Dolni Kapi ou Djerdap, au-dessous d'Orchova, et au défilé supérieur au-dessus d'Islas, où, par les eaux basses, les rochers traversent si complètement en biais le fleuve, qu'on prétend qu'une fois un homme a pu passer d'une rive à l'autre sur cette espèce de digue, appelée *Greena* par les gens du pays.

Le roi de Bavière a ordonné qu'on fit des travaux pour rectifier le cours du Danube dans ses États; en Autriche, la navigation y est libre et assez bien entendue, depuis l'empereur Joseph et les derniers travaux faits au *Strudel*, à Agstein, au-dessous de Moelk. Néanmoins, il resterait encore à voir s'il ne serait pas possible d'obliger, dans la plaine de Toulm, (p. 151) le fleuve à conserver en toutes saisons au moins une branche d'une profondeur convenable. En deça de Presbourg, on a commencé des travaux partiels et fait quelques digues pour empêcher l'eau d'entamer davantage la plaine; mais on ne peut espérer de réussir, pour un si grand fleuve, que par des mesures générales. La place près de Vaika est toujours très peu profonde en août et septembre, de manière que quelquefois les bateaux à vapeur n'y peuvent passer. Au-dessous de Pest, on n'a rien fait pour diminuer les contours du fleuve, excepté la coupure de $\frac{1}{4}$ l. de Batak. Entre Drenkova et Kladova, on a fait sauter quelques rochers et établi une route en corniche. Au-dessus d'Islas, et entre Islas et Scinicla, des récifs traversent en biais le Danube et sont surtout dangereux dans les basses eaux. On n'a fait que peu de travaux. A la porte de fer, la même chose a lieu sur une plus grande échelle. Le Danube n'y a qu'environ 100 t de largeur. Sur la rive gauche il y a un canal qui n'offre, dans les eaux de moyenne hauteur, que $2\frac{1}{2}$ p. d'eau au-dessus des rochers, de manière que l'eau y court très vite et produit des tourbillons et des remous. A la droite du fleuve il y a une petite île entre laquelle et la rive il y a une autre passe dont on se sert pour remonter. Comme ces passages sont sur les territoires valaque et serbe, le gouvernement hongrois n'y peut faire des travaux que du consentement de ces gouvernements. Les bateaux à vapeur n'ont franchi ces passages que par les grandes eaux¹. Les hongrois ont bien fait bâtir à Kasan, sur le Danube, un bâtiment avec une cloche de plongeur; mais pour ne pas être tributaires de l'étranger, ils ont perdu plusieurs années dans cette construction et sont encore loin d'avoir terminé ce curage du lit du Danube.

Les bateaux à vapeur, à présent en ligne double sur tout le cours du Danube, depuis Ulm jusqu'à la mer, tendent à diminuer la navigation des barques. Ces bateaux, surtout (p. 152) la propriété d'une compagnie résidant à Vienne, ont commencé à être établis en 1834. D'abord ils n'allèrent que de Vienne à Orchova; mais, au commencement de 1835, ils ont étendu leur navigation jusqu'à Galatz; plus tard, et surtout en 1836, est venue la navigation jusqu'à Constantinople, Smyrne, Syra et Trébisonde, ainsi que la correspondance avec la compagnie des bateaux à vapeur de Trieste, qui vont à Athènes et Syra, en touchant à Ancône, Corfou, Patras, Smyrne et Alexandrie, et qui depuis la fin de 1838, touchent tous les quinze jours dans les principaux ports de la Dalmatie, savoir, à Zara, Sebenico, Spalato, Lesina, Curzola, Raguse et Cattaro.² Depuis 1837 il s'est établi une correspondance entre Galatz et Odessa et une autre entre les bateaux autrichiens arrivant à Constantinople et le bâtiment russe allant de cette capitale à Odessa.

En 1838 a commencé la navigation entre Ratisbonne et Vienne, qui a été l'oeuvre de la société de Vienne et d'une autre société bavaroise et wurtembergeoise établie à Ratisbonne. Cette dernière a été chargée de la navigation de Ratisbonne, à Linz, et le gouvernement autrichien lui a accordé de n'être pas arrêtée par la douane à la frontière, mais de prendre un inspecteur à bord, et de procéder à la visite à Linz. En 1839, la société d'Allemagne a complété sa tâche en poussant sa navigation jusqu'à Ulm, tandis que celle de Vienne a établi une ligne de bateaux entre Constantinople et Salonique, et entre Smyrne et Alexandrette en Syrie une navigation touchant à Scio, Rhodes, Chypre, etc.

Maintenant il reste encore à la société autrichienne d'utiliser, s'il est possible, la Drave, la Save et la Theiss; d'établir des bateaux sur le lac Balaton; d'avoir plus d'un bateau remorqueur pour les barques, et de multiplier ses embarcations de manière qu'il y en ait presque ex-

¹ V. un Mémoire sur la navigation du Danube dans les *Annales de M. Berg-haus*, 3e série, vol. I, p. 32.

² Le voyage de Trieste à Cattaro a lieu en 12 jours pendant huit mois de l'année, et en 15 jours pendant l'hiver, et celui de Trieste à Syra en 8 à 9 jours.

clusivement pour les marchandises (p. 153) qui encombrant surtout à la remonte, tandis que les voitures achetées par les boyars de Valachie embarrassent quelquefois le pont à la descente.

Les bateaux à vapeur au nombre de 13 sont à présent en ligne double sur tout le Danube, depuis Ulm jusqu'à mer; parmi eux se trouvent deux bateaux de fer, l'un de 60 et l'autre de 76 chevaux, et un remorqueur au-dessous de Pest. On veut n'employer entre Ulm et Ratisbonne que des bateaux de 20 chevaux, et augmenter le nombre de ceux entre Linz et Vienne¹. On va deux fois par semaine d'Ulm à Ratisbonne, trois fois de cette ville à Linz, de Linz à Vienne, et de cette capitale à Pest. Sous cette dernière ville, la navigation n'a plus lieu qu'une fois la semaine, et sur la Bas Danube turc la navigation a lieu alternativement une semaine sur la rive valaque et l'autre sur la rive bulgare. On ne peut donc que tous les quinze jours aller à Constantinople sans être obligé de s'arrêter nul part.

Le plus court trajet pour ce voyage était, jusqu'en 1839, à la descente trois jours pour aller d'Ulm à Vienne; trois jours de cette ville jusqu'à la Theiss ou même à Semlin; deux jours pour aller jusqu'à la frontière valaque; mais avec le bateau de fer on va à présent en 4 jours de Vienne à Orschova. On met 5 jours depuis là jusqu'à Constantinople, c'est-à-dire qu'on pouvait aller dans les hautes eaux en quatorze jours d'Ulm (p. 154) à Constantinople pour 100 fl. (250 fr.) à la seconde place, et pour 143 fl. (381 fr. 50 c.) à la première place, où on trouve quelques lits sur le Bas Danube, et la mer Noire. Depuis cette année, le service a été abrégé de 120 h. ou de 4 jours en employant des bateaux en fer, en débarquant les passagers à Rasova, en les conduisant en voiture à Kostendsche, qui en est à 16 l., d'où on les rembarque pour Constantinople. On va donc de Vienne à Constantinople en 8 jours, en conservant toutefois une ligne sur Galatz et Odessa.¹

Néanmoins ce passage n'est pas toujours si prompt sur le Haut Danube en Bavière, tandis qu'en Hongrie et le Bas Danube les brouillards retardent quelquefois un peu la navigation; d'ailleurs cela dépend aussi si le clair de lune permet d'aller de nuit ou s'il faut interrompre la marche. Les stations les plus certaines pour le temps d'arrivée en un jour sont celles de Ratisbonne à Linz, de Vienne à Pest et de Pest à Mohatsch. La plus désagréable partie de cette navigation est l'endroit de l'embarcation à Vienne au bout du Prater à 1 1/2 l. de la ville à 4 h. du matin; des omnibus y conduisent les voyageurs. Le bras du Danube qui passe à Vienne n'est navigable pour les bateaux à vapeur que par les hautes eaux.

Une autre incommodité est que la navigation était interrompue jusqu'ici à Drenkova, et remplacée, à cause des rapides (p. 155) du Danube à Islas et Scinica, par des bateaux ordinaires qui conduisent les voyageurs jusqu'à Orschova, d'où des chars les amènent jusqu'à Skela-Kladova en Valachie, à travers les defilés de la Porte-Fer, où il y a deux rapides pleins d'écueils, le *G o r n i e t D o l n i D e m i r K a p i*. Drenkova n'est qu'une petite hôtellerie ou un café isolé, et à Orschova l'auberge est beaucoup trop petite. Heureusement, entre Drenkova et Kladova, la beauté des sites produits par l'encaissement profond du Danube dédommage de cette perte de temps. Depuis Orschova on a aussi quelquefois le temps d'aller visiter la vallée des eaux sulfureuses thermales de Mehadi qui est à 3 1/2 l. de là et rappelle certaines parties du pays de Glaris.

Enfin, en été, on a à redouter les eaux basses soit audessus de Vienne, dans la plaine de Toulou, soit sous Vaika, entre Presbourg et Raab; aussi il arrive que dans le mois d'août les bateaux, sur ces parties du Danube, refusent les bagages trop considérables.

¹ Les bateaux qui navigent sur le Danube sont les suivants: entre Ratisbonne et Linz la *R e i n e T h é r è s e*, de 76 chevaux et un autre de 60 chevaux; entre Linz et Vienne, la *M a r i e-A n n e* et la *S o p h i e*, bateaux en fer; entre Vienne et Pest, le *N a d o r*, de 42 chevaux, et l'*A r p a d*, de 80 chevaux; entre Pest et Drenkova, le *L r i n y*, de 80 chevaux, le *F r a n ç o i s I* de 60 chevaux et le remorqueur l'*E r o s*, de 140 chevaux; entre Sketa, Kladova et Galatz, l'*A r g o* de 50 chevaux et la *P a n n o n i a*, de 36 chevaux; de Galatz à Constantinople, le *F e r d i n a n d I* de 100 chevaux; de Constantinople à Smyrne, la *M a r i e D o r o t h é e*, de 70 chevaux; et le *S t a m b o u l* de 160 chevaux; de Constantinople à Trébisonde le *P r i n c e d e M e t t e r n i c h* et le *C r o i s s a n t*, l'un de 140 chevaux et l'autre de 120; de Constantinople en Syrie, le *S e r y - P e r v a s*, de 120 chevaux.

¹ A la descente d'Ulm à Ratisbonne, de Ratisbonne à Linz, de Linz à Vienne et de Vienne à Pest, on paie 12 fl. (30 fr.) aux premières places, et 8 florins (20 fr.) aux secondes; de Pest à Semlin, 15 fl. aux premières et 10 fl. aux secondes; de Semlin à Skela-Kladova 17 fl. aux premières et 11 fl. aux secondes; de Skela-Kladova à Galatz, 25 fl. aux premières et 16 fr. 40 Kr. aux secondes; de Galatz à Constantinople, 50 fl. aux premières et 36 fl. aux secondes; de Constantinople à Smyrne, 40 fl. aux premières et 26 fl. aux secondes. A la remonte de Galatz à Drenkova, 37 fl. aux premières et 24 fl. 40 K. aux secondes; et de Pest à Vienne, 8 fl. aux premières et 6 fl. aux secondes. Sur mer et sur le Bas Danube il y a encore des places sur pont, et sur le Haut Danube deux ou trois cabines pour des personnes seules.

La remonte du Danube n'est point si agréable que la descente, parce que les bateaux sont encombrés de marchandises et qu'on y emploie beaucoup plus de temps. On met 4 à 5 jours de Galatz à Skela-Cladova, d'où on remonte en chariot de là à Drenkova; 4 jours sont employés de Drenkova à Pest, près de deux jours et une nuit de Pest à Presbourg, 8 heures de là à Vienne, deux jours de cette ville à Linz, deux fois autant pour aller à Ratisbonne et de là à Ulm. On remonterait donc de Constantinople à Ulm en 20 à 21 jours; mais, vu les séjours, on met déjà 23 jours pour arriver à Pest, outre 5 jours de quarantaine à Orschova. Les plus belles parties de cette navigation pour les sites sont le passage du défilé entre Theben et Presbourg, celui de Gran à Vatz (Waitzen) et Pest, celui de Uj-Palanka à Skela-Kladova, et celui de Straubin en Bavière à Vienne, où le Danube passe une série continue de défilés où les rives de son lit resserré sont ornées de villages et de châteaux.¹

(p. 156) Les bateaux à vapeur sur le Haut Danube emploient pour le chauffage du bois, du charbon de terre véritable, et du joyet ou lignite qu'on exploite en Bavière, à Wolsberg dans la Haute Autriche, à Sirning, à Losenstein, à Zelking près de Moelk, etc. Sur le Bas Danube, on brûle la houille de Steuersdorf, près d'Oravitz dans le Bannat, combustible aussi bon que celui de Newcastle. L'établissement de ces bateaux a fait que la route de Steuersdorf à Drenkova est toujours parcourue nuit et jour par des charrettes valaques. On a aussi employé la houille de Pecsvar, près de Cinq-Eglises (Fünf-Kirchen), qu'on embarquait à Mohatsch, mais sa qualité est bien inférieure à celle de Steuersdorf, en contenant moins de Bitume. Le quintal de la houille de Mohatsch revient à 65 c. et celui de la houille d'Oravitz, prise à Drenkova, 1 fr. 10 c. Le bâtiment le Français, de la force de 60 chevaux, emploie 1000 quint. de charbon depuis Pest jusqu'à Drenkova. Les résultats de la navigation à la vapeur sur le Danube au-dessous de Vienne ont été les suivants pour 1837 et 1838, et ont été encore plus favorables l'an passé.

Sur le Danube autrichien et valaque ont navigué en 1837, 47 436 passagers, et en 1838 — 74 584. Sont descendus et montés, en 1837, 73 971 quintaux de marchandises, et en 1838 — 320 614 quint. Sur le Bas Danube ont descendu ou remonté, en 1837, 8326 quint. et 123 voitures, en 1838 — 12 855 quint. et 140 voitures. Sont venus de Servie et de la Turquie, en 1837, 26 729 quint., et en 1838 — 33 936 quint.

Le produit total de la navigation à la vapeur sur le Danube (p. 157) par le société de Vienne a été, en 1838,

de	483 841 fl. 27 kr.
Gain d'escompte	2 575 fl. 33 kr.
Ensemble	486 417 fl. 20 kr.
On a consommé en 1838, — 324 516 quint. de charbon.	
Frais généraux	223 673 fl. 28 kr.
Intérêts	91 918 fl. 45 kr.
Ensemble	315 592 fl. 13 kr.
Profit net	170 825 fl. 13 kr.
En 1838, le produit total n'avait été que	195 692 fl. 43 kr.

La compagnie des bateaux du Danube est dans doute une innovation précieuse; mais comme toutes les sociétés privilégiées, elle a aussi des côtés désagréables pour le public. Ainsi, le manque de concurrence fait qu'il faut supporter l'encombrement des bâtiments par des ballots de coton ou de laine et les voitures, ainsi que le ton quelquefois peu poli des capitaines, malheureusement la plupart anglais, ou même celui des conducteurs chargés des barages. Il serait bien à souhaiter que tous les capitaines fussent Italiens ou Dalmates, au lieu de ces taciturnes anglais ou hollandais, car chacun aura pu remarquer la différence entre l'amabilité du capitaine Mayr du Zriny et ses confrères.

¹ Consultez le Voyage pittoresque sur le Danube, d'Ulm à Constantinople, Vienne, 1858, 12 fr. avec carte; le Manuel du Voyage du Danube, du canal du Main au Danube jusqu'à Constantinople, avec un Voyage en Grèce (Handbuch für Reisende an der Donau, etc. Leipzig, 1838, avec 3 cartes et 2 pl., chez Engelmann. Le Danube autrichien, d'Engelhardszell, à Vienne (Oesterreichs Donaustroms, etc. par Schultes, Stuttgart, 1838, in 8^o. La description topographique du Bannat et des bains d'Hercule à Mehadia (Das Bannat etc.), par Jos. de Dorner. Presbourg, 1839, in 12; et le Voyage du Danube, etc. par M. Thouverel, Paris, 1840.

Des traités anciens avec la Porte assurent à l'Autriche la liberté de navigation et de commerce sur le Danube en Turquie, avec ses propres vaisseaux ou ceux d'autrui. Les Autrichiens peuvent exercer leur culte dans les provinces danubiennes, ainsi que leur commerce, et même ils ont à cet égard des avantages supérieurs à ceux des Moldaves. Dans le port de Galatz, il y a ces établissements autrichiens, de manière que cette ville peut être assimilée à un port autrichien, puisque les marchands autrichiens des principautés sont dans une position (p. 158) particulière au milieu des indigènes. C'est fondé sur ces privilèges particuliers que Galatz a été mentionné parmi les ports danubiens dans le dernier traité de navigation commerciale mutuellement libre entre l'Autriche et l'Angleterre.

D'une autre part, les Russes doivent tenir à ce que la navigation sur le Danube ne soit pas employée à leur désavantage, et que le commerce des principautés ne soit pas absorbé par les Anglais, les Autrichiens et d'autres étrangers. C'est en vue de pouvoir contrôler la navigation de ce fleuve qu'ils se sont fait céder, dans le traité d'Andrinople, ses bouches et son Delta. La rive droite turque, dans le Delta, doit rester non habitée sur 1 l. de profondeur, afin d'ôter aux Ottomans tout prétexte de se mêler de la navigation.

Le Danube a eu, il y a 800 ans, six débouchés indiqués par Pline, maintenant il n'en a plus que trois qui tendent à s'ensabler. Le Sulina-Bogosi ou S o u l i n a est le seul bras assez profond pour y entrer, tandis que les Russes ont obstrué, dit-on, artificiellement le bras nommé Georgevskoi, déjà ça là peu profond. Pour remonter le Soulina, on perd beaucoup de temps, à cause des détours du fleuve et la nécessité d'attendre des vents favorables. Le débouché du Soulina tend à s'ensabler, depuis qu'on y néglige les travaux de curage qu'y faisaient les Turcs. A cet effet un Italien de Galatz a proposé de se charger de ce nettoyage. Ses offres seront-elles acceptées par la Russie. Nous l'espérons pour l'honneur de ce pays. En attendant, le gouvernement russe est occupé à établir, à l'entrée du Soulina, un bourg, sous le prétexte spécieux d'être utile aux marins; jadis il n'y avait qu'un fonal. Plus tard, on y ajoutera peut-être des redoutes.

Cette occupation subreptive des Russes est une de ces choses qui indiquent le poids énorme que la politique conséquent, fine et astucieuse des Moscovites a su gagner parmi la diplomatie. La Russie a plus perdu que gagné en dévoilant son injuste ambition aux yeux des moins clairvoyants, tandis qu'à l'ordinaire ses agrandissements sont légitimes en apparence aux yeux des philanthropes, par les vues (p. 159) les plus élevées, de civilisation, ou la nécessité, comme par exemple, d'avoir à tout prix la liberté entière de navigation à travers les Bosphores. Du reste, cette puissance pourrait excuser ses prétentions par celles toutes semblables des Hollandais, qui, malgré la décision du congrès de Vienne, ont fermé si longtemps la mer aux vaisseaux du Rhin et de ses affluents. Nos descendants pourront à peine croire à une si longue condescendance de la part des souverains allemands, laissant souffrir les intérêts de leurs sujets pour un petit prince tenant d'eux son trône. Tant que les bouches du Danube pourront être fermées par les Russes, on pourra dire que le lion d'Angleterre et l'aigle d'Autriche ont perdu leurs griffes.

Pour ne faire que contre-carrer habilement la Russie sans l'égratigner, on était venu à l'idée de creuser un canal de Tschernavoda à Kostendsche, en Bulgarie, parce que d'après le dire du vulgaire ignorant, le Danube avait une fois débouché par cette voie. Puis, la nature du terrain, les collines sans eau à l'Ouest de Kostendsche, plaçant ce projet parmi ceux beaux seulement sur le papier, on est revenu à celui plus rationnel de rendre navigable le canal de St. George, ou d'établir un chemin de fer partant de Rasova, et on a demandé à la Porte la permission pour l'exécution éventuelle de ces projets. Mais le divan est trop pauvre, est trop circonvenu par la Russie, et a bien d'autres choses à faire qu'à dépenser de l'argent pour un pareil ouvrage. Si la compagnie autrichienne des bateaux à vapeur, concurrentement avec les gouvernements d'Autriche et d'Angleterre, ne se charge pas de ces ouvrages, ce sera encore une vue utile réservée pour la postérité, comme le canal du Main au Rhin, projeté par Charlemagne, et exécuté après mille ans, par le roi actuel de Bavière. D'ailleurs les difficultés, les chicanes suscitées par les Russes ne manqueront pas si on y met la main, et pour la certitude de l'entretien, on n'a que l'instabilité de l'Empire ottoman et l'ambition moscovite. Les diplomates russes doivent se mordre les doigts de n'avoir pas poussé les conquêtes de leur maître jusqu'à Kostendsche car quelques pots-de-vin de plus (p. 160) aux diplomates turcs et le pays des Cosaques Dobroutscha, d'ailleurs très peu peuplé, aurait du aussi bien devenir russe que les montagnes près des sources du Kour, en Arménie. Les cabinets d'Europe auraient accepté alors, quoique de fort mauvaise grâce, les faits accomplis par l'amour du s t a t u q u o.

Il y a des voyageurs qui ont prétendu qu'il n'y avait pas de foires¹ dans la Turquie transdanubienne, c'est une erreur, car nous avons assisté nous-mêmes à une des plus grandes foires de la Thrace à Islivné. Il y avait des marchands de toute espèce venus même de fort loin, et les auberges étaient si pleines que nous ne pûmes que nous loger très mal. Une foire encore plus considérable se tient à Usunschova. M. Frère y a vu réunies et campées en partie plus de 100 000 personnes. En Bulgarie, il y a aussi quelques foires comme à Eski-Djomas; en Macédoine, une grande foire se tient en été à Prilip, deux fois par an à Komouldschina, une fois par an à Janina; il y en a aussi une vers la fin de septembre, pendant un mois, jusqu'à la fête de St. Démétrus, à Novibazar, place bien située, entre la Bosnie, la Serbie, l'Albanie et la Romélie occidentale. Les autres foires sont: à Strouga, le 29 février (A. S.) pendant 15 jours et le 8 septembre; à Prilip, le 30 avril, pendant 25 jours; Moscououri le 20 mai, pendant 15 jours; à Nicopoli à l'Ascension, pendant 3 jours; à Mavronoros, près Greveno, le 30 juillet, pendant 15 jours, et au printemps; à Zeitoun, le 1-er août, pendant 8 jours; à Pagoniani, le 15 août, pendant 15 jours; à Vrachori, le 8 septembre, pendant 8 jours; à Pharsale le 15 septembre, pendant 8 jours; à Mavrovo, sur le lac de Castoria, le 29 novembre, pendant 20 jours, et le 15 septembre².

Les marchés se tiennent ordinairement le dimanche dans les villes chrétiennes, et dans les grandes villes il y en a (p. 161) encore un petit le mercredi. Dans quelques villes turques, comme à Travnik, c'est le vendredi. Les visites périodiques annuelles de certains couvents donnent lieu aussi à quelques rassemblements de petits détaillants. Les vendeurs, en Turquie, surtout les Arabes sont aussi criards que les Napolitains.

Dans le Monténégro, il y a des marchés chaque semaine, sur le Tzernojevitchka-Rieka et dans la Sermnitza, près de Vir. On y voit arriver, outre des Monténégrins et des Dalmates, des habitants de l'Albanie, qui y apportent surtout du blé, ce qui est quelquefois la cause de paix conclues avec certaines villes albanaises. Les Monténégrins fréquentent aussi le samedi et le dimanche le bazar, ou le marché entouré d'un mur, à la sortie de la porte de Floumera, à Cattaro.

Dans plusieurs bourgs turcs, il y a des endroits où les paysans venant au marché peuvent laisser leurs bêtes à la surveillance d'un aubergiste ou d'un autre individu; mais comme cette espèce de garde se paie très peu, cela donne souvent occasion à des disputes. Ainsi à Alasone, sur les frontières de la Thessalie et de la Macédoine, un aubergiste recevait pour chaque bête admise dans sa cour deux paras; or, comme ces pauvres chevaux ou ânes ne prennent aucune nourriture, ils s'échappent quelquefois. Nous avons vu ainsi un paysant se désolant de ne plus retrouver son âne, d'autant plus qu'un autre animal était provisoirement en prison pour avoir mangé dans un jardin une demi-douzaine de melons, jusqu'à ce que son maître eût payé le dégât.

Les enchères publiques sont en usage; quand on veut vendre ainsi quelque chose, on s'adresse au *tellal* ou crieur, sorte de gens qui existe dans chaque ville. Ils vont annoncer la marchandise à haute voix dans chaque carrefour et ont pour % pour leur peine.

La Turquie exporte en Autriche et en Angleterre une énorme quantité de coton de la Thrace méridionale, de la Macédoine et de la Thessalie. De toutes les parties de cet Empire, on amène aussi de la *Laine* brute, et ces deux (p. 162) marchandises arrivent, la première dans des grands sacs ou *Deng* de poil de chèvre quadrillés en brun et noir, et la seconde dans des sacs de toile blanche. Les laines de Turquie seraient susceptibles de beaucoup de bonifications, si on voulait plus soigner les races de moutons, et faire attention que les laines ne souffrissent pas tant par la quantité de plantes épineuses parmi lesquelles les moutons sont obligés de chercher leur maigre nourriture. Depuis que la Serbie est séparée de la Turquie par une quarantaine, les laines et les cotons n'arrivent plus à dos de cheval à Belgrade; mais sortis du lazaret d'Aleksinitze, ils sont amenés sur des charrettes traînées par des boeufs ou des chevaux.

L'expédition des laines est précédée de la tonte, qui donne lieu à une espèce de fête, comme les vendanges; ensuite on lave les laines, on les fait sécher à l'air et on en remplit des sacs. Pour fouler la laine dans ces derniers on érige une espèce de trépied au moyen de trois perches qui servent à tenir le sac tendu, tandis qu'un homme se tenant aux deux perches est occupé à tasser la laine au fur et à mesure qu'on la met dedans. Ce sont en général des femmes qui lavent les laines, comme nous l'avons vu pratiquer sur la Bojana à Scutari. Les laines de Scutari vont à Trieste. L'expédition des cotons et des laines comme celle des peaux produit sur-

T. P a n a i r ou P a n a y e r, s. P a s c h a r, a. P a z a r, v. B a e l t s c h ou J a r m a r o k (J a h r m a r k des Allemands), g. P a z a r i ou P a n a g i r i, parce que ces marchés coïncident souvent avec des fêtes de saints.

² Voyez le Voyage de M. Pouqueville, vol. 2, p. 418.

³ T. Y u n, s. V o u n a, a. L o u l a ou L e s c h, v. L a e n e, g. M a l l i.

tout un mouvement considérable de transit sur les grandes routes qui aboutissent à Belgrade, à Brod, à Costainitza, à Scutari, à Douratzo et Prevesa.

La soie¹ est un autre article très important d'exportation, qui s'écoule par Larisse, Agio ou Volo, par Belgrade ou par les ports albanais, pour aller à Trieste et Vienne, ou en partie en Angleterre. Elle est exportée écrue, ou teinte, ou en tissu.

Une quatrième marchandise propre à la Turquie, ce sont les poils de chèvre, qui s'exportent, ainsi que du crin, en grande quantité.

Une masse très considérable de peaux de toute espèce (p. 163) arrive de Turquie dans les Etats autrichiens. Ce sont les dépouilles de bêtes à cornes ordinaires, de buffles, de moutons de chèvres, de renards, de lièvres, de cerfs, d'ours et d'autres bêtes fauves. Les peaux de lièvres et de renards viennent surtout de Bosnie et de Macédoine, et celles de cerfs, d'ours, de lynx, etc. des montagnes de la Bosnie méridionale, de celles entre les Dïbres et le Vardar, du Pinde, ainsi que du Rhodope. Une partie de ces dernières passe à Ancône. Du cuir travaillé arrive aussi en quantité en Autriche, sous la forme de Saffian ou de Cordouan rouge, blanc ou jaune, ou en maroquin.

Les autres articles exportés sont des Fils de coton teints en rouge, venant de la Macédoine, et de la Thrace, en partie importés écrus de l'étranger; du tabac, des bois de teinture, en particulier de l'Alizari des noix de galle, de la Vallonée, du bois de Cypresse, du buis, du bois de réglisse, du goudron, des gommes, de l'huile d'olive² et de plantes oléagineuses, de l'huile de rose, de la potasse, du suif³, de la cire, du miel, du poivre d'Espagne, des olives valées, des pruneaux, des raisins secs, des noix sèches, des noisettes, un peu de cuivre brut et d'émeri provenant de l'Asie Mineure. La cire, le miel et le goudron viennent surtout de Bosnie, d'Albanie, de Serbie et de la Valachie; le suif vient de partout: les pruneaux secs de Bosnie et les raisins de la Thessalie et de l'Epire. Jadis il venait surtout beaucoup de noisettes du Corylus colurna. Les huiles sont exportées dans des outres. La quantité de noix de galle sorties en 1836 par la seule douane de Semlin s'élevait à 100 000 livres. Les principautés valaques exportent beaucoup de blé, ainsi que du vin, en Transylvanie et dans la Russie méridionale. Enfin, on introduit, de la Serbie en Hongrie, du gros bétail, pes moutons, des chèvres, des cochons et du lard.

(p. 164) Les marchandises turques passent en Angleterre et en Europe surtout par Bukarest, Kronstadt, Hermannstadt, Semlin, Brod, Kostainitza, Trieste, Livourne et Marseille. Les places de commerce les plus importantes en Turquie sont, après Constantinople, Salonique, Seres, Philippopoli, Belgrade, Bukarest, Jossy, Galatz, Rutschouk, Varna, Andrinople, Scutari en Albanie, Gallipoli, Larisse, Bitoglia, Serajevo, Janina, Prevesa, Douratzo, Bérat, Schatista, Metzovo, Kojani, Istib et Mostar. Des villes de moindre importance commerciale sont Vidin, Nicopoli, Silistria, Varna, Tricala, Eski-Sagra, Sophie, Nisch, Castoria, Prisren, Uskioub et Pristina.

Dans l'Albanie méridionale et le S. O. de la Macédoine, on est tout étonné de trouver, dans de petits endroits, des commerçants grecs ou valaques ayant des correspondants au loin, en Europe, aussi bien qu'à Constantinople, où ils vont même eux-mêmes exploiter les marchés de Russie, de Pest, de Vienne ou de Leipzig, comme par exemple c'est le cas pour des marchands de Négatés de Niausta, de Capessovo, de Veitza, de Chioniades, de Vlach-Klissoura et de Calarités. Des négociants voyageurs de Philippopoli et d'Andrinople n'étonneraient pas; mais dans ceux de ces autres villes on ne peut s'empêcher de reconnaître le jugement fin, l'économie et la hardiesse commerciale du Grec et du Zinzare.

Les ports albanais sont surtout en rapport avec l'Italie, Trieste, Ancône, et les marchands de Berat et de Scutari vont faire leurs emplettes aux foires de Sinigaglia.

Les Monténégrins n'ont que peu de commerce d'exportation, le commerce n'étant pour eux qu'une chose accessoire. Ils exportent des poissons, des viandes de moutons et de chèvres fumées, nommées Castarina, du bétail et du fromage. La Nahie de Sernitza exporte des poissons de Cattaro. Le Castradina se prépare surtout dans la tribu des Njegouchi. On ôte en automne la tête et les intestins à ces animaux, et le reste du corps entier est étendu, salé et fumé. On achète même du bétail en Herzégovine pour faire du castradina, qui s'écoule (p. 165) à Trieste et Venise. On exporte plus de 600 000 livres de fromage.

Ils amènent à Cattaro les mardis, jeudis et samedis de la laine, des peaux du bois de chauffage, des jambons, du lard, du beurre fondu, du suif, du miel, de la cire, des tortues, des légumes, de la volaille, du gibier, des oeufs, du lait, du blé, de la farine surtout de maïs,

¹ T. Ipek, s. Svila, a. Visnié ou Sirmé, v. Metasa, g. Metaxi.

² T. et s. Zeitin, a. Baigou Bal, v. Maslinou ou Ouleiou, g. Elaion.

³ T. Itj, s. Loj, a. Diame, Seou, g. Stear.

ainsi que des pommes de terre. Ces marchés sont tenus au devant de la porte septentrionale de la ville, dans un enclos muré. Les Monténégrins déposent leurs armes avant d'y entrer; car il est aussi d'usage pour les sujets autrichiens qui portent des armes de les quitter pour entrer à Cattaro ou dans d'autres forteresses. Si un Monténégrin veut entrer en ville, il se munit d'un permis. De semblables rapports ont lieu à Boudva et à Castel-Lastua.

La Turquie tire de l'étranger en fait de métaux presque tout son or et son argent, ainsi que beaucoup de fer et d'acier, tout son fer battu, étamé, son fer-blanc, son fil de fer, une foule d'ustensiles en fer pour l'agriculture ou la vie usuelle, tout son étain et son laiton, la plus grande partie de son plomb et beaucoup de cuivre brut et ouvragé. Le reste de ce dernier métal lui vient en assez grande quantité de ses mines de Tokat entre Trébizonde et Erzerum en Asie; une petite portion de son argent et de son plomb lui vient de ses mines de Karatova, de la Chalcide et du mont Ida dans la Troude.

En outre le pays reçoit de l'étranger la plus grande partie de sa poterie, de sa faïence et de ses porcelaines en général grossières, toute sa verrerie et verroterie, la presque totalité de sa quincaillerie et de son horlogerie, des accordéons, des boîtes et des coffrets hongrois ou tyroliens en bois peint, des bouteilles de bois ou S c h o u t o u r a, des cuillers en bois peint, une bonne partie de ses draps faits à l'européenne et de ses châles, beaucoup de toiles, de calcots, de percales, de mousselines, de gazes, de soieries, des galons et des fils d'or et d'argent, des fourrures fines, des ouvrages en chapellerie, la plus grande partie de son papier et de son savon, l'indigo, la cochenille, le bois de Brésil et d'autres matières de teinture, (p. 166) des drogues telles que l'opium (t. A f i y o n), la rhubarbe (t. R a v a n), du salpêtre, de la poudre, des armes et des munitions de guerre, son sucre, son café, son poivre, son ambre, ses crayons et ses voitures européennes.

Malgré cette énorme consommation à l'étranger, la balance du commerce est, dit-on, quelquefois en faveur de la Turquie, à cause de ses exportations considérables de substances ayant de la valeur pour les Européens. Quoique cela devrait tendre à introduire dans le pays du numéraire, cependant le gouvernement est occupé sans cesse de son côté à faire venir des ducats de Hongrie pour convertir en J y i r m i l o u k s. Il en est de même des monnaies d'argent, puisque les mines de Turquie ne suffisent pas annuellement à la quantité nécessaire de ce métal.

Le plomb en bloc vient presque tout d'Espagne ou d'Angleterre. Ce dernier pays livre aussi beaucoup de fer en barre, provenant de Cardiff, et arrivant comme lest, l'Autriche fournit le reste. Le fer battu ou fondu et la tôle usités en Turquie ont la même origine, et on commence dans les grands ports de mer à employer les fourneaux de fonte ou de tôle pour la cuisine. Le zinc n'y est guère connu, et pourrait trouver du débit en vases, aux formes en mode dans le pays. La hoille ne s'emploie qu'en très petite quantité à Constantinople et Smyrne.

La poterie grossière vient de Hongrie par Semlin ou des Etats autrichiens, et surtout de la Bohême par Trieste, Scutari, Douratzo ou Salonique; une énorme quantité de cruches noires à eau ou vin proviennent des environs de Mohatsch en Hongrie. D'une autre part, la faïence est en bonne partie anglaise, et s'introduit des villes maritimes jusqu'au centre de la Turquie. La porcelaine vient surtout d'Autriche et d'Angleterre. La verrerie, la verroterie et la quincaillerie proviennent en grande partie de Bohême et en moindre quantité il arrive de la quincaillerie anglaise dans les ports de mer. Les incendies étant fréquents à Constantinople, il s'y consomme une assez forte quantité de vitres. La miroiterie paraît aussi fabrication allemande; l'acier, la clouterie, la ferraille, une partie du fer-blanc, (p. 167) le fil de fer, les bèches, les faux, les scies, les canons de fusil et de pistolet viennent presque en totalité des Etats autrichiens et les objets de fer surtout de Styrie; néanmoins, il y a aussi assez d'acier, du fer-blanc, de la ferraille, et surtout des limes qui sont importés d'Angleterre. De plus, les fabriques de Birmingham fournissent des ouvrages de serrureries et en laiton. Les canons d'armes à feu viennent des Etats vénitiens de Bergame et d'autres endroits, ainsi que de Liège en Belgique, ou même de l'Angleterre, qui fournit aussi une partie des pièces d'artillerie. Le laiton, le cuivre et l'étain sont des objets qui viennent d'Angleterre et d'Autriche. Nous présumons que l'exportation de cette dernière puissance égale dans ces articles au moins celles des îles Britanniques.

Les ustensiles en bois, les coffrets, les bouteilles, viennent de la Hongrie et surtout du Tyrol. Les objets d'horlogerie, les montres, les boîtes à musique, les accordéons, proviennent de ce dernier pays, de la Suisse et de la Bavière méridionale.

Les draps seulement, de médiocre qualité, sont de Moravie ou de l'Italie autrichienne, mais d'autres qualités sont de fabrique anglaise, belge ou française. Les draps fins commencent à être recherchés par les hauts employés et les militaires turcs. Les casimirs y sont peu connus et surtout les croisés; il en est de même des camelots ou étoffes d'été de soie et de poil de chèvre. Une partie des f e s s turcs viennent d'Autriche et de France, le reste se fabrique dans le pays.

Les mérinos et la flanelle viennent surtout d'Angleterre. Les satins, les velours et des soieries sont de fabrique autrichienne, d'autres viennent de France et d'Angleterre. Les soieries des Indes, venues par caravanes, sont de raretés. Les châles précieux arrivent par les caravanes de la Perse et de Bagdad.

Des calicots des étoffes de coton imprimées, des mousselines et des gazes proviennent surtout d'Angleterre, d'Autriche et de Suisse. L'Angleterre importe aussi beaucoup de coton filé qui est teint en rouge ou bleu en Turquie, le rouge est en (p. 168) grande partie exporté et le bleu est consommé dans le pays. L'Angleterre importe aussi des armes, des matières de teinture, du sucre, du café des Antilles, des drogues, des épices; mais les objets de mode, les savons et la chapellerie viennent surtout de Marseille, et les marchands de nouveauté trouvent principalement leur débit dans les grandes villes maritimes.

Le sucre vient de Trieste, ou est amené par les Anglais, les Belges, les Américains ou les Français, et une bonne partie du café arrive par le même voie, et la plus petite partie vient directement d'Arabie par Egypte. A présent que les Anglais ont un établissement à Aden, ils attireront probablement à eux la presque totalité de l'exportation du café de l'Arabie, ou la partageront avec les Américains au détriment de la Turquie, qui ne boira peut-être plus de si bon café.

L'Allemagne importe encore en Turquie des toiles, la Belgique des dentelles, la France et l'Angleterre des faux bijoux et des objets en bronze dorée, le royaume de Naples des galons et fils d'or et d'argent qui arrivent dans les ports albanais.

Le papier et les objets de papeterie viennent en partie d'Allemagne et d'Angleterre, au moins tout le papier fin, et beaucoup de papiers d'emballage sont étrangers. Une plus grande importation des ardoises pour chiffrer pourrait être de bonne vente. Les pierres à aiguiser viennent de Bavière et les fines de Salms, en Belgique. Des ardoises pour la toiture arrivent d'Angleterre en petite quantité, comme lest, et on y amène aussi de ce pays des plaques de marbre pour les cheminées.

Les fourrures sont importées par la Russie et les Américains des Etats-Unis. Une partie du salpêtre employé en Turquie vient d'Egypte, et quelques-unes de ses drogues par les caravanes d'Asie. En Valachie, les selliers de Vienne ont un débit considérable de voitures de toutes espèces.

Un goût non entièrement satisfait en Turquie est celui pour tous les ouvrages en chrysolite, en pakfond, et en général pour tous ces petits objets de luxe ou d'utilité journalière qui remplacent à peu de frais le travail en or et argent (p. 169). Les marchands oublient d'importer maints objets qui auraient du débit, tels que des chandeliers, des kaléidoscopes, des aiguilles aimantées des briquets à éponges de platine, le rebut des gravures de vues de pays et de villages, des linettes de diverses espèces des livres slaves et grecs, etc.

On y remarque aussi une demande assez forte de bons souliers lacés, de guêtres et de cire à souliers pour les troupes. Il s'importe même, dans les ports de mer, des bottes et des souliers de France et des Etats-Unis, mais on se plaint du cuir trop mou. Il y a une tendance à substituer les bretelles à la boucle des culottes. Quelques meubles viennent aussi de l'étranger, du moins à Constantinople et Smyrne, en particulier des chaises de Mechel, en Belgique. La bière est recherchée dans la capitale et à Smyrne, et vient d'Angleterre.

Il est assez particulier de pouvoir acheter en Turquie certains objets, de temps à autre, à meilleur compte qu'en Europe, à cause de la trop grande quantité importée à la fois. Il en était ainsi, en 1836, des accordéons à Monastir, qui plaisaient cependant et se vendaient assez.

Il semblerait qu'il y aurait des bénéfices considérables à faire d'établir en Turquie des fabriques de papier, de draps et d'étoffes diverses, ainsi que des usines de fer, des manufactures d'acier, des poteries, des fabriques de potasse et des verreries. Si les spéculateur devaient encore craindre la rapacité et la jalousie des paschas, ou les intrigues à Constantinople des négociants qui approvisionnent à présent la Turquie de tous ces objets, la Serbie est un pays où ils seraient sûrs d'être hors de toute atteinte de ces avanies ou de ces sourdes machinations. Ils trouveraient, même dans le prince serbe un puissant protecteur, et pourraient introduire leurs marchandises en Turquie sans avoir à payer de trop forts droits de douane, auxquels sont sujettes toutes les marchandises étrangères. De plus, la Serbie offrirait bien des avantages pour de semblables établissements, par la quantité de ses forêts, le bas prix du bois à brûler comme de construction et de la main-d'oeuvre, la multitude de ses cours d'eau et de ses routes, et son voisinage (p. 170) des pays d'où on pourrait tirer des contre-mâtres ou même des ouvriers entendus.

La commerce des chiffons pour faire le papier devrait aussi fixer l'attention des spéculateurs, depuis que la demande du papier a fait monter le prix de ces derniers. Pour éviter les dangers de la propagation de la peste, les marchands turcs n'auraient qu'à faire piler les chiffons avec leurs machines à piler ordinaires, et exporter ainsi ces matières séchées.

Les Monténégrins importent chez eux du sel, du vin, de l'eau-de-vie et des ouvrages de fabrique. La plupart de ces objets sont apportés à dos par des femmes et une petite quantité sur des chevaux. Une femme reçoit 40 kreutzers (1 fr. 70 c.) pour porter un fardeau de 45 livres depuis la Tzernojevitchka-Rieka à Cattaro, 20 kreutz. depuis Cetigne, et 10 kreutz. depuis Niegousch. On fait les achats à Cattaro ou à Boudva, ainsi qu'à Tzernojevitchka-Rieka, où des marchands émigrés de Podgoritza ont des boutiques fournies de poudre, de soie, de fil de coton, d'indigo, d'aiguilles, etc. Néanmoins, en général il n'y a dans le Monténégro, ni boutiques, ni marchands forains.

Les Douanes¹ turques prélèvent à l'entrée un tant pour cent sur les marchandises. Cette taxe variait suivant les objets et les nations. D'après le traité de 1838 sa douane ne prélève plus que 3 p. % sur la valeur de toutes les marchandises, de quelque pays qu'elles viennent. Il y a aussi un droit d'exportation de 3 p. % sur les marchandises; mais si la douane de Constantinople et d'autres grandes villes maritimes est bien organisée et stricte, sur les limites de la Servie et de la Bosnie, le service se fait très négligemment. A Constantinople, a douane turque, près du marché de Balouk-Bazar, et la douane franque, à Galata, sont trop petites pour l'immense commerce de cette capitale.

Le commerce est libre entre la Servie et la Turquie et vice versa, et les droits prélevés par la douane serbe de Belgrade (p. 171) une fois payés, les marchandises étrangère circulent librement en Turquie. Le Teské ré de la douane serbe est reconnu valable, vu que le prince est censé payer à la Porte la ferme de cette douane. Sur la route de Belgrade à Constantinople, il n'y a de grandes douanes qu'à Nis, Sofia et Andrinople. A l'entrée de Constantinople, les marchandises expédiées de Servie, comme de toute la Turquie, sont sujettes à des droits particuliers de douane. Les marchandises venant de Valachie et de Servie sont sujettes à un droit de douane en Turquie, et réciproquement les objets exportés de ce dernier Empire dans les principautés, et même en Servie.

La douane serbe, à Belgrade, s'appelle, nous ne savons trop pourquoi, consulat, et est sous un agent appelé consul, tandis qu'au fond il n'est chargé que de la réception et de l'expédition des marchandises reçues en douane. C'était, en 1839, M. Bando-Hadgi — Stolio, et M. le major Germani était le directeur-général de l'administration. Elle est fort considérable, car en 1800, où le commerce n'était pas si actif qu'à présent, elle rendait 100 000 écus ou 500 000 francs. M. Germany a eu la complaisance de communiquer à M. Viquesnel les données suivantes sur cette douane:

Les objets suivants entrent annuellement dans la douane de Belgrade, savoir: laine en sac de qualité commune, 4 à 500 quintaux, au prix de 20 à 24 kreutzers (85 c à 1 fr.); 150 000 peaux de mouton garnies en bonne qualité valant 12 à 15 piastres la paire; 100 000 peaux agneaux se vendent en bonne qualité, la paire 8 à 10 piastres; 5000 peaux de boeufs ou de vaches au prix de 150 piastres la paire; 2000 quintaux de cire, l'ocque au prix de 18 à 21, ou de 20 piastres comme moyenne; 200 à 400 000 ocques de miel au prix de 2 à 2½ piastres; 400 000 à 1 000 000 d'ocques de tan au prix de 5 à 7 kreutz. les 100 ocques; 3, à 4000 ocques de soie au prix de 100 à 120 piastres l'ocque; 3 à 4000 boeufs ou vaches de Turquie et d'Autriche au prix de 3 à 5000 piastres la paire de boeufs, et 200 à 250 piastres celle de vaches; 100 000 cochons pour l'Autriche, au prix (p. 172) de 14 écus (70 fr.) la paire de gras, et 3 à 7 écus (15 à 35 fr.) la paire de maigres.

La douane prélève sur ces objets les droits suivants: sur le quintal de laine 60 paras, sur les peaux de moutons et d'agneaux 1 para la pièce, sur la cire 6 paras l'ocque; sur le miel 60 paras le quintal, sur le tan 2 kreutz. pour 100 ocques, sur la soie 60 paras l'ocque, sur les boeufs et les vaches 3 pour % de la valeur, sur les cochons 1 florin (1 fr. 50 c.) la pièce. Il faut ajouter à cela 15p.% comme frais de chancellerie, et le maximum de 3 p. sur les marchandises importées en Turquie. A l'entrée de Belgrade, il y a un octroi de 4 piastres pour chaque charrette de marchandises, et de 60 paras pour chaque cheval de charge. Les peaux de boeufs et de vaches se consomment dans le pays.

Cette douane paraît n'avoir pas toujours de règles fixes, au moins pour les petits impôts; ainsi nous eu à payer pour la même quantité de coffres et d'effets 85 c. et une autre fois le double. Puis à la sortie de la Servie on nous a fait payer 1 fr. 50 c. pour un fusil albanais, tandis que nous n'avions rien payé en passant la frontière depuis la Turquie. Comment pouvaient-ils savoir que ce fusil n'avait pas été acheté en Servie?

Il se pratique aussi à Belgrade un autre genre d'industrie de pot-de-vin. Le consul ou douanier en chef de Belgrade a la direction des bateaux qui font le trajet de cette ville à Belgrade. Le prix de passage est fixé à 2 piastres, lorsqu'on ne prend que sa place dans le bateau, et de 12 piastres quand on loue tout un bateau pour soi seul. Or, si un étranger arrive de Semlin avec un bateau serbe vide ou rempli d'autres passagers, on lui fait payer 7 piastres, comme une espèce d'impôt pour son entrée dans le pays.

¹ T. s. et a. Gueumruk, v. Vamé, g. Teloniou ou Giemprouki.

Il serait temps de lever toutes les redevances de douanes entre les différentes provinces turques, et surtout d'ôter aux paschas la faculté de gêner individuellement le commerce pour des intérêts privés en opposition à ceux de tout l'Empire. Ainsi, en 1838, le Roumeli-Valesi avait décrété, un instant, (p. 173) que toutes les marchandises importées dans son paschalik n'y seraient reçues que dans le port de Douratzto, ce qui aurait changé tous les modes d'envois ordinaires. Cet ordre a été retiré. Toutes les marchandises de Turquie payaient jadis 30% de leur valeur à la douane hongroise, qui porte pour cela le nom de *D r e g s s i g a m t* (administration de trente). En outre, il y a une redevance de 42¹/₂ c. par quintal pour quarantaine.

Les Turcs n'entendent pas les avantages du commerce de transit, et sans s'inquiéter de la destination des marchandises, ils les taxent toutes de même, de manière que les négociants aiment mieux faire de grands détours à leur envois que de les faire passer en Turquie. Il est possible que le nouveau traité de commerce avec les Anglais les éclaire à ce sujet sur les intérêts bien entendus des habitants, qui ne cessent sur certaines routes principales du centre et du N.-O. de regretter les temps de guerre et du système continental, où les chemins étaient couverts de *K i r a d g i s*. Il y en a qui vont jusqu'à désirer la guerre seulement dans la stupide persuasion que les marchands reprendraient ces anciennes voies.

Les Anglais ont conclu, le 16 août 1838, un traité de commerce avec la Porte, qui abolit tous les monopoles en Turquie. C'est l'oeuvre du Reschid-Pascha, ministre des affaires étrangères, et de lord Ponsonby, c'était le désir ardent de M. Urguhart, son secrétaire disgracié. Ce traité est de la teneur suivante:

Art. 1er. Tous les privilèges, les faveurs et les concessions accordés jusqu'ici d'après les traités aux sujets et vaisseaux anglais, seront maintenus, autant qu'ils n'éprouveront pas de modifications par les présentes stipulations. Néanmoins, les sujets anglais jouiront de tous les privilèges et de toutes les faveurs que la Porte jugera à propos d'accorder à présent ou par la suite aux sujets d'autres nations.

Art. 2. Dès à présent, il est permis aux sujets de Sa Majesté britannique d'affirmer, d'acheter et d'exporter les (p. 174) produits bruts ou ouvragés du pays, dans toutes les parties de l'Empire turc, sans exception, et sans être tenus d'en obtenir la permission, car la Porte déclare être disposée de son propre mouvement à lever tous les monopoles qui pèsent sur les produits de l'agriculture et d'autres objets qui ne sont pas mis en régie par les gouvernement. Afin qu'on ne rende d'aucune manière cette disposition illusoire, ou qu'on ne la viole pas, la Porte s'engage de rendre responsable, avec la plus grande sévérité, toutes les autorités pour son exécution exacte, et si quelque sujet de l'Angleterre devait être lésé par suite d'un abus de pouvoir d'un serviteur de la Porte, elle lui ferait donner l'indemnité nécessaire.

Art. 3. D'un autre côté, les marchands anglais sont tenus dans les achats destinés pour la consommation de l'intérieur de payer, au moment de l'achat et de la vente, les impôts que les sujets de la Porte ont à payer en faisant de tels achats ou de telles ventes.

Art. 4. Chaque négociant anglais, ou son fondé de pouvoir peut conduire les marchandises d'exportation à l'endroit qui lui paraît le plus convenable, sans payer aucun impôt; mais il doit le droit d'exportation au lieu de la sortie.

Art. 5. La permission pour le navigation des vaisseaux anglais, à travers les Dardanelles, comme dans la mer Noire, sera donnée de manière que les navires obtiennent toutes les facilités désirables et ne souffrent aucun dommage.

Art. 6. La Porte accorde que les précédentes clauses aient force de loi dans toutes les parties de l'Empire turc, aussi bien dans les gouvernements d'Europe et d'Asie, que dans ceux d'Afrique et d'Egypte.

Art. 7. La Porte se déclare prête à accorder le commerce dans ses Etats à toute autre puissance d'après les principes du présent traité.

Art. 8. Pour prévenir tous les mécontentements et les pertes de temps qui pourraient résulter aisément, d'après les usages établis entre l'Angleterre et la Porte, pour la taxation du prix des marchandises qui seraient introduites par les marchands (p. 175) anglais dans les pays turcs, des commissaires seront nommés de chaque côté pour fixer pour 10 ans le tarif des droits.

Les articles additionnels de ce traité de commerce sont les suivants:

Art. 1er. Tous les objets de commerce en nature ou ouvriers, venant des pays anglais, appartenant à des négociants anglais et embarqués sur des navires anglais, ou même venant par mer ou par terre d'autres pays étrangers, peuvent être importés dans toutes les parties de la Turquie, moyennant un droit de douane de 3 p. % de leur valeur. A la place d'autres impôts, levés jusqu'à présent sur ces articles, on ne prendra désormais à l'expéditionnaire que 2 p. % de cette valeur, la vente ayant lieu à l'endroit de l'arrivée ou dans tout autre endroit de l'Empire turc. Personne ne pourra plus lever d'impôts sur ces objets, s'ils sont échangés dans l'intérieur de la Turquie ou exportés à l'étranger.

En même temps il est stipulé qu'un Anglais ayant payé l'impôt d'importation de 3 p. % dans un port ou tout autre endroit d'entrepôt, pourra conduire les articles ainsi imposés à tou

autre port ou lieu d'entrepôt, sans avoir rien autre chose à payer. Les 2 p. % pour la vente ne seront exigibles que quand la marchandise est vendue dans un port ou un entrepôt.

De son côté, le gouvernement anglais déclare que, conformément à l'esprit et le contenu de cette stipulation, comme dans tous les autres articles de la présente convention, il n'entend nullement mettre aucun obstacle quelconque dans l'exercice des droits de la Porte relativement au droit public et à l'administration, qui, d'ailleurs, n'ont jamais été employés aux désavantages du commerce anglais.

Art. 2. Les marchands anglais ou leurs délégués peuvent acheter, dans toutes les parties de la Turquie, toutes les marchandises et autres objets importés de l'étranger. Néanmoins ceux ou leurs délégués seront obligés de payer 2 p. % d'impôt de vente, quand il sera prouvé qu'ils n'ont pas été payés à l'entrée des marchandises. Cet impôt payé, ils peuvent conduire, vendre et échanger ces marchandises dans toutes (p. 176) les parties de l'Empire ottoman, ou même les exporter à l'étranger sans avoir à payer la moindre chose.

Art. 3. Toutes les marchandises en nature ou ouvrées appartenant à des négociants anglais ou étrangers n'auront rien à payer au passage des Dardanelles et du Bosphore, soit qu'elles restent à bord des bâtiments où elles sont chargées, soit qu'elles soient rechargées sur d'autres bâtiments, à l'entrée desdits détroits, ou même soit qu'elles aient été déposées à terre provisoirement, pour une raison quelconque, et rechargées ensuite sur un vaisseau; mais pour cela il faut que ces marchandises soient destinées pour un pays n'appartenant pas à la Porte.

De même, toutes les marchandises et les autres objets qui sont apportés en Turquie pour être exportés depuis là dans les pays n'appartenant pas à la Porte, n'auront à payer d'autres impôts que lesdits 3 p. % si du moins ces marchandises importées sont toujours restées dans la première main.

Depuis la conclusion de ce traité, la France, l'Autriche et d'autres Etats y ont accédé, et le gouvernement grec a voulu conclure un traité sur les mêmes bases par l'intermédiaire de M. Zographos. On a beaucoup parlé des modifications que le commerce avec la Turquie va éprouver par ce traité. Les monopoles doivent être abolis, les habitants auront plus de liberté dans leur commerce; mais cela n'intéresse guère que le vice-roi d'Egypte, qui étant par le fait possesseur d'une grande partie des biens fonds en Egypte, pourra interpréter le traité en sa faveur, étant producteur et vendeur en même temps. Ce n'est que l'introduction des marchandises étrangères sous les conditions stipulées et la liberté accordée aux négociants étrangers qui peuvent le gêner.

La levée de la prohibition de l'exportation du blé et des céréales en général peut avoir des bons et mauvais effets. En parlant plus loin des monopoles, on prendra une idée de la véritable portée de cette innovation. Si les marchandises étrangères sont admises librement en Turquie, ce sera plutôt un bien (p. 177) pour l'étranger que pour le pays turc. Plusieurs industries y cesseront de toute nécessité, les étrangers fabriquant certains objets de meilleure qualité, et pouvant néanmoins les livrer au même prix qu'eux. D'ailleurs, si on donne aux étrangers encore plus de facilités d'acheter les matières premières en Turquie, on leur met dans les mains les moyens de ruiner plus aisément certaines fabriques turques. Vis-à-vis de l'Europe, l'industrie turque aurait besoin d'un tarif de douane si bien étudié que les industries nationales ne fussent pas écrasées ni par la concurrence étrangère, ni par une contrebande qui naîtrait d'une protection outre mesure. En effet, si le gouvernement établissait ainsi une espèce de nouveau monopole en faveur de certains industriels, le prix de leurs objets fabriqués pourrait augmenter artificiellement, et alors la contrebande deviendrait active; or, l'établissement de cordons rigoureux de douane est impraticable en Turquie, autant par rapport à la nature de ses frontières et de ses usages qu'à l'état de ses finances.

Ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce traité de commerce doit être avantageux à l'Angleterre, puisqu'on le voit vanter par les personnes intéressées à la prospérité de ce pays; or, dans ce cas, n'est-il pas permis de présumer qu'il n'est pas également utile à la Porte et que certaines industries y éprouveront la ruine de la ville thessalienne d'Anbalakia, qui, de l'éveu même de M. Urguhart, aurait pu subsister, malgré des mauvaises affaires, sans la concurrence impossible à supporter des filatures anglaises.

Si à Constantinople la plupart des souverains d'Europe ont des consuls et les princes valaques et serbes des agents, s'il en est à peu près de même pour Boukarest, il n'en est pas ainsi dans l'intérieur de la Turquie. L'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la France, l'Espagne, le royaume de Naples, la Sardaigne et la Grèce ont seuls des consuls à Salonique.

A Andrinople, il y a un consulat autrichien, français et (p. 178) russe, mais à Monastir, il y a qu'un agent consulaire grec. A Janina, il y a un vice-consul anglais — M. Clerici, des consuls français (M. Grasset) et grec. Le vice-consulat autrichien a été supprimé. A Prevesa existent des consuls anglais, autrichien, français et russe; et à Douratzo il y a un consulat autrichien. Malgré l'importance de la place de Scutari, il n'y a qu'un viceconsulat autrichien qui n'a que 1500 fl. de traitement; c'est M. Balerini, dont le fils est le chancelier. On y a at-

tendu en vain un consul anglais et français. La France y a eu un consul dès l'an 1640, mais depuis le milieu du XVIII^e s. elle a retiré son consulat. L'Espagne a eu un consul à Scutari jusqu'en 1804, et soutenait les missions des moines franciscains parmi les Myrtdites; depuis que la Dalmatie a passé à la France et à l'Autriche, elle a supprimé ce consulat. Maintenant l'Autriche fournissant seule les ecclésiastiques nécessaires pour les hautes charges du clergé, a en main un moyen efficace de s'attacher les catholiques albanais.

En Bosnie, aucune puissance n'a de consul, quoique l'Autriche ait eu longtemps un consul à Travnik, remplacé maintenant par des agents secrets. L'Angleterre avait nommé, à la fin de 1837, M. le prince de Vassoevitch vice-consul de Bosnie et de la Haute-Albanie avec résidence à Novibazar, le chef su premier pays, mais il en a été chassé par des intrigues et par les habitants en décembre 1838; depuis lors la place est vacante. A Belgrade, il y a depuis 1836, un consul autrichien, à présent M. D. Atanaskovitz, ex-consul de Galatz. Un consulat anglais y a été établi en 1837. En 1838, M. Vaschtschenko, consul général russe, résidant depuis 1835 près du pascha du Nouveau-Orschova, a échangé cette singulière station pour celle de Belgrade. Enfin, en 1839, un agent consulaire français est aussi arrivé dans cette ville.

M. Atanaskovitz a un secrétaire, un interprète et quatre pandoures; son traitement est, dit-on, de 4000 fl. (10 000 fr.) avec 1000 fl. (2500 fr.) pour frais de table. C'est le seul consul qui ait vraiment affaire en Serbie, car à Belgrade seul il y a près d'une centaine d'ouvriers, sujets de l'Autriche ou (p. 179) de l'Allemagne. De plus, l'établissement du consulat autrichien épargne des frais aux négociants car jadis tout se faisait par le moyen des interprètes de la quarantaine de Semlin, et un seul voyage d'un de ces messieurs de Semlin à Belgrade coûtait 5 fr.

L'ex-consul anglais, M. Hodges, avec son secrétaire et ses 3000 livres sterling de traitement, n'avait à soigner que les intérêts de deux ou trois Anglais, domiciliés en Serbie. Aussi, les Serbes, peu habitués aux manières anglaises, se demandaient depuis longtemps ce qu'on avait besoin d'un pareil agent, qui ne savait pas parler serbe et ne voyait presque aucun des notables du pays. En faveur auprès du prince, qui l'avait logé dans le bâtiment destiné au sénat, on disait en 1838 qu'il était opposé à l'introduction de lois stables désirées par bien des patriotes, et qu'il avait fait à ce sujet un voyage à Constantinople. M. Vaschtschenko était en faveur comme favorable aux nouvelles lois réglementaires. Depuis lors, l'abdication de Miłosch a été suivie par la retraite de M. Hodges.

La protection particulière que les consuls donnent aux Européens en les soustrayant tout à fait à la juridiction turque remonte à des usages anciens de l'Empire byzantin; car sous les empereurs latins, les Vénitiens à Constantinople avaient déjà leurs magistrats particuliers. Si jamais le gouvernement turc s'eupéanisait, il ne souffrirait plus ce droit exorbitant des consuls comme il en montre déjà prématurément des vellétés. Les consuls (t. s. a. K o n s o l, g. K o n s o u l o s) servent en même temps d'agents diplomatiques, car il n'y a que les cinq grandes puissances qui aient des ministres plénipotentiaires (L E l d j i, g. E l n t z è s ou P r e s v y s) résidant à Buyukdere et Therapia.

En fait d'agents secrets la Russie paraît en avoir bien plus que l'Autriche; ainsi on a remarqué dans plusieurs grandes villes du Danube, à Philippoli, à Seres, à Larisse, à Janina, à Monastir, etc. et maints chef de grands couvents ou des moines influnts peuvent servir d'auxiliaires à cette puissance. Le but politique des voyages de ces saints personnages est déguisé par des quêtes et la nécessité d'aller chercher des livres (p. 180) à l'étranger. L'Autriche est en apparence moins active dans des menées, au moins ses agents ne se font pas faute de s'en plaindre et de comparer leur position à celle des Russes. Certains Italiens semblent être çà et là à la solde de l'Autriche, et elle peut se servir des hauts ecclésiastiques catholiques en Bosnie et Albanie. Feu l'évêque de Scutari en Albanie, M. Benigni Albertini, était tellement connu pour s'intéresser à l'Autriche, qu'à notre arrivée, nous dirigeant vers son quartier pour y gagner une auberge, des musulmans nous crièrent: „Gredins d'Allemands, vous allez chez l'évêque.“

Grisebach, A.

Reise durch Rumelien und nach Brussa im Jahre 1839 von . . . Göttingen, Vandenboeck und Ruprecht, 1841, 2 Bde. VI—361 p.; 373 p.

I n h a l t :

I. B d. Vorwort, p. III; Vorbereitung, p. 1; Einzelne Bemerkungen über die Reise von Wien nach Constantinopel, p. 5; Reise nach Brussa, p. 29; Aufenthalt in Brussa, p. 61; Rückreise von Brussa nach Constantinopel, p. 85; Reise durch Thracien nach Enos, p. 102; Auf

enthalt in Enos, p. 144; Cap. Reise von Enos nach dem Hájon-Oros, p. 189; Aufenthalt in Pandocrátas und Caraes, p. 227; Besteigung des Athos, p. 263; Noten, p. 346.

II. B d. Reise durch Chalcidice, p. 1; Aufenthalt in Saloniki, p. 41; Reise von Saloniki nach Vódéna, p. 65; Orogaphische Übersicht des Scardus und Pindus, p. 109; Besteigung des Nidgé, p. 144; Aufenthalt in Bitólia (Monastir). Besteigung des Peristeri, p. 178; Reise von Bitólia nach Ueskúeb über das Babunagebirge und Koeprilli, p. 214; Aufenthalt in Ueskúeb und Reise nach Calcádele, p. 230; Besteigung des Ljubatrin, p. 248; Besteigung der Kobelitza, p. 291; Reise durch Nordalbanien von Prisen nach Scútari, p. 313; Noten, p. 367.

Bd. I. (p. 184) Vor zehn Jahren betrug der übliche Zinsfuß in Constantinopel 12 Procente, jetzt geben die Banquier's 18¹, die Türken 24 und mehr. In demselben Sinne, allein in höherem Grade ist seit jener Zeit der Preis der Lebensmittel gestiegen:

	kosten	Plaster	kosten	Plaster
20 Oka ² Weizenmenl (blé)	1829	— 6	1839	— 18
27 „ Hafer	„	3 ¹ / ₂	„	10
1 „ Weizenbrod (1. Qual.)	„	3 ³ / ₅	„	1 ¹ / ₂
1 „ Weizenbrod (1. Qual.)	„	2 ² / ₅	„	1
1 „ Reis	„	1 ¹ / ₅	„	2 ³ / ₄
1 „ Hammelfleisch	„	1	„	4
1 „ Huhn	„	1 ¹ / ₂	„	5
100 Eier in der besten Jahreszeit	„	3	„	15
1 Oka Butter	„	3 ¹ / ₂	„	11

Bd. II. (p. 42) Die Lage der Stadt (Saloniki) bietet ungemeine Vorteile für einen Aufschwung des Handels über dessen Verfall die fränkischen Kaufleute große Klage führten. Wo die Hauptströme Westmazedoniens, der Ingé-Carasu und Wardar, aus den Gebirgen hervortreten und durch benachbarte Mündungen in den Meerbusen von Saloniki sich ergießen, bewässern sie zuletzt eine breite und fruchtbare Küstenebene, die in reichlicher Fülle die Produkte des Landes, Getreide, Reis und Baumwolle³, erzeugt und zur Seidenzucht höchst günstig gelegen ist. Auf der anderen Seite der Hauptstadt breitet sich die Kulturläche von Calameria aus. Endlich bestehen genaue Hangelsverbindungen und erleichterter Verkehr mit der reichsten Landschaft des inneren Landes, die nur zwei Tagereisen entfernt ist, mit dem Talbecken des Strymon, der Ebene von Seres, die man als Mittelpunkt der Baumwollenerzeugung in Rumelien betrachtet, deren Seide gleichfalls berühmt ist und deren Manufakturwaren, Zeuge aus diesen Stoffen, man in allen Bazaren der Levante antrifft. Die Seeplätze von Orfano und Kawala, die zwar näher bei Seres liegen, als Saloniki können sich durchaus nicht mit den Handelselementen dieser letzteren Stadt messen. Eine gesicherte Rede, eine starke und dem Handel ergebene Bevölkerung, der Reichtum jüdischer Familien, der Zusammenfluß von Europäern, der unmittelbare Ver- (p. 43) kehr mit Triest und Marseille bezeichnen deren Vorzüge; der Mangel an Häfen und Handelsplätzen auf der ganzen ägäischen Küstenlinie von Rumelien beweist, daß sie keine Nebenbuhler zu fürchten hätte. Daß ihr Handel während der letzten Jahre nichtsdestoweniger im entschiedensten Sinken begriffen war, erklärt sich nur aus den politischen Einflüssen, so wie aus der steigenden Blüthe von dem constantinopolitanischen Stadtviertel Galata, wodurch gerade während meiner Unwesenheit einer der angesehensten Kaufleute bestimmt wurde, von Saloniki dahin überzusiedeln. Unter solchen Umständen wird die Feuersbrunst, welche im Spätsommer desselben Jahres auch das fränkische Viertel verwüstet hat, um so verderblicher auf die Abnahme des Verkehrs eingewirkt haben.

Blanqui

Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841, Par . . . Paris, W. Coquebert, 1843, X—414 p.

¹ Ganz dieselbe Angabe erhielt ich auf Erkundigungen bei angehenden Kaufleuten in Constantinopel, welche ihre Ersparnisse den Banquiers zu überbringen pflegten und dafür ohne Schwierigkeit 18 Proc. Zinsen erhielten.

² 1 Oka enthält 266 ²/₃ Drachmen oder Miscal: also beiläufig 2 Pfund 2 Lot.

³ Mein Eeg hat mich jedoch nirgends in Mazedonien an Baumwollenzüchtungen vorübergeführt.

Table des matières :

Chap. XIII. De l'agriculture en Bulgarie. — De l'industrie et du commerce; (p. 223—237; Chap. XIV. Départ de Yénicheu. — Tatarbazardschik. — Plaine de Philipopolis. — Aspect des rizières. — Curieuse variété de saules. — Visite au Pacha. — Arrivée à Ousounjova. — Foire d'Ousounjova. — Départ pour Andrinople, p. 238—257; Chap. XV. Arrivée à Andrinople. — Cimetières immenses. — Aspect intérieur de la ville. — Caravansérail de Rustan-Pacha. — Mosquée du sultan Sélim. — Vue de la ville du haut des minarets. — Le bazar. — Une soirée priée. — Danse et musique, p. 258—282.

(p. 223) De l'agriculture en Bulgarie. — De l'industrie et du commerce.

Nous nous sommes arrêtés un moment pour examiner quelle pourra être l'influence de la religion sur l'avenir de la Bulgarie. Il est bon de constater les ressources de ce pays dans toutes les branches de la production, et d'examiner si, dans le cas où l'esprit religieux donnerait l'indépendance à ses habitants, le travail pourra la leur rendre féconde et capable de se maintenir. Les Bulgares possèdent la plus sûre base de l'existence d'un peuple, un sol riche, un climat doux, un grand fleuve frontière, des plaines cultivables, des montagnes boisées, des mines de fer (p. 224) et des bestiaux nombreux, susceptibles d'un accroissement presque illimité. De toutes les qualités qui distinguent ce peuple, son goût et son aptitude pour l'agriculture sont les plus remarquables; l'industrie n'occupe que le second rang: le commerce est presque nul, à cause de l'absence des routes et de l'éloignement des grands centres de consommation.

La maïs est la culture céréale par excellence de la Turquie, et particulièrement de la Bulgarie. Le blé ne vient qu'ensuite, mais il est cultivé sur une petite échelle, et encore nul part ne fume-t-on la terre, si ce n'est pas hasard, et grâce au séjour sur place des boeufs, des moutons et des chevaux. L'écobuage est quelquefois pratiqué, presque toujours sans discernement et trop souvent au détriment des forêts. Les prairies artificielles sont inconnues; mais les Bulgares sont très ingénieux à profiter du moindre filet d'eau pour les irrigation. Les champsensemencés sont quelquefois (p. 225) envahis par des chardons, des fougères, des boillons-blancs qui en diminuent beaucoup le produit et qui deviennent souvent inextricables. Quoique la marne abonde, personne ne l'emploie à modifier le sol cultivable qui est léger en beaucoup d'endroits et qui recevrait de ce réactif une amélioration sensible. A quoi bon recourir aux cultures savantes, puisque l'immense majorité des plus fertiles terrains demeure en friche et en proie à la vaine pâture? Il suffit de voir moissonner des Bulgares, pour apprécier le peu de cas qu'ils font de la paille; ils ne daignent pas même enlever les tiges de maïs, qui pourrissent ou se desèchent sur pied, quand la récolte est faite. Cette récolte est la seule du pays, et le maïs est l'unique plante à qui l'on fasse l'honneur de la sarcler et de veiller sur elle. Toutes les autres, à l'exception du tabac et du riz, sont abandonnées à la garde de Dieu.

La vigne est surtout cultivée entre le Balkan et le Danube et dans les plaines (p. 226) méridionales. Mais le vin est mal fait, plat, épais, peu susceptible de conservation, très foncé en couleur, jaune quand il a pu vieillir, ce qui arrive rarement, sauf pour certains crus. On trouve dans presque tous les villages des traces qui prouvent que cette culture a eu jadis plus d'étendue; mais elle diminue tous les jours à cause du système effréné de pillage, qui ne permet à aucun ray de compter sur la vendange. Tout le monde se régale à la vigne d'un Bulgare, comme à une table ouverte, et peu à peu le raisin se réfugie dans les jardins, comme un fruit d'agrément, pour s'y mettre à l'abri de la rapacité turque. Les variétés de ce fruit sont d'un grain plus volumineux, plus allongé et plus charnu que les raisins du reste de l'Europe. Ils sont plus secs et plus fades, excepté dans les provinces du midi de l'Empire, où leur saveur sucrée permet de faire des vins doux, recherchés des habitants. J'ai vu dans un village de la Thrace une variété de vigne qui donnait (p. 227) cinq récoltes, de mois en mois, à partir de la fin de juin. On trouvait sur le même pied du raisin en pleine maturité, du raisin presque mûr, du raisin moins avancé, et de petites grappes en fleurs. . . .

Les Bulgares aiment beaucoup les arbres fruitiers, mais ils en possèdent bien peu de variétés. Le prunier à fruits bleus ou violets est l'arbre dominant dans leur vergers; on en trouve à l'approche de tous les villages. On retire de la prune une pulpe qui sert aux habitants à faire des sorbets assez agréables, des confitures et une liqueur particulière obtenue par la fermentation. Ces arbres sont les seuls que j'aie vus plantés (p. 228) en quinconce ou avec une sorte de régularité. On les compte par milliers, et leur seule présence suffit pour indiquer d'une manière certaine l'existence des villages, ordinairement cachés hors des routes et dans les profondeurs des bois. Les cerisiers sont très communs, mais de petite espèce, et le fruit en est aigre et sauvage. Les pêchers réussissent en plein vent. Les noyers, les pommiers et les poiriers dé-

corent les jardins. Les amandiers, les cognassiers¹ et les abricotiers abondent surtout à mesure qu'on descend vers la mer de Marmara et qu'on approche de Constantinople. Le mûrier réussit d'une manière merveilleuse. Il y en a de vraiment extraordinaires par leur immense envergure, qui couvrent des espaces fort étendus; tel était celui dont j'ai parlé en décrivant la ville de Sophie, où (p. 229) il ombrageait un carrefour tout entier. Dans les environs d'Andrinople, j'en ai trouvé des pépinières bien tenues, où figuraient des milliers de pieds de la variété multicaule, du plus bel aspect.

On devine aisément que l'horticulture doit être très bornée dans un pays où l'on semble ignorer jusqu'à l'existence des fruits si agréables et si variés de nos vergers. Aussi ai-je vu peu de légumes soit dans les marchés, soit dans les jardins de la Bulgarie. La pomme de terre y est à peine connue et je n'ai pu obtenir qu'on m'en servît nulle part, pendant toute la durée de mon voyage. Parmi les végétaux farineux et alimentaires, les haricots sont le plus cultivés. On peut même dire qu'ils jouent dans la consommation des Orientaux le même rôle que la pomme de terre parmi nous; on en trouve partout. C'est pour ces légumes que l'on entretient avec soin les moyens d'irrigation; eux seuls peut-être ont droit à la faveur d'être fumés si rarement prodiguée aux végétaux en Turquie (p. 230). Les citrouilles, les pastèques, les melons, les fèves, les concombres, quelques variétés de choux, les oignons, les laitues, et comme assaisonnement l'ail, le poivron, la tomate: tel est le catalogue fort restreint du jardinage turc et bulgare, car les Bulgares sont les jardiniers des Turcs. On ne trouve ni artichauts, ni pois, ni lentilles, ni raves, ni asperges, ni salsifis, ni betteraves, si ce n'est à Constantinople, et plutôt comme objets de curiosité botanique que comme plantes maraîchères, car tous ces légumes y sont verts, ligneux, amers, désagréables.

La Bulgarie est destinée à s'enrichir un jour de la culture de certaines plantes que j'appellerai industrielles, telles que le riz, le lin, le tabac, la garance, le sésame, le coton, les roses. C'est dans les environs d'Eski-Zaara et de Kesanlick que l'on rencontre ces gracieux champs de rosiers plantés avec ordre, et entretenus avec une sollicitude vigilante par la main des jeunes et belles filles de cette partie de la Bulgarie. Dans la saison où se fabriquent les essences et les eaux distillées de roses, les villages sont littéralement jonchés de pétales de ces fleurs et les chevaux y marchent comme sur une litière parfumée. C'est une production considérable, dont le marché est tout entier en Orient et ne manque jamais aux producteurs, quoique l'article qui en est la base soit un objet de luxe et la plus grande, peut-être, de toutes les superfluités. Le tabac qui en est une autre, donne aussi des revenus considérables; il prospère surtout dans les terrains bas et fertiles, et j'avoue que le tabac des Turcs est bien supérieur à tous les autres, en raison de son odeur douce presque agréable, qui n'a rien de commun avec celle de la feuille que l'on consomme en France, en Belgique et en Allemagne. La culture du sésame a pris, depuis quelques temps, une extension énorme. C'est une petite graine oléagineuse, jaunâtre, très riche, puisqu'elle donne communément 40 à 50 pour cent de son poids (p. 232) en huile, et dont l'importance sur la seule place de Marseille a dépassé dix millions de francs, en 1842. Le riz, qui se cultive plus spécialement dans la grande plaine de Philippopolis, est affermé administrativement. La garance, le lin et le coton, moins importants que les denrées dont nous venons de parler, n'en auront pas moins beaucoup d'avenir, le jour où ce beau pays, rendu à lui-même, pourra consommer ses propres produits.

Mais la fortune agricole des Bulgares s'accroîtra surtout par l'élève des bestiaux, déjà très nombreux dans leur pays. Les boeufs, les buffles, les moutons surtout, et malheureusement aussi les chèvres, s'y comptent par centaines de milliers, mais n'y ont point de prix commercial. On se procure pour moins de 80 francs une paire de boeufs de labour, un mouton pour 5 francs, deux chèvres pour le prix d'un mouton. Les volailles de tout genre, principalement les poules et les dindons, y sont en telle abondance qu'on en achète pour 25 ou (p. 233) 50 centimes la pièce, et que ces animaux peuvent supporter les frais de voyage jusqu'à Constantinople, où on les expédie par troupes de quinze à dix-huit cents sous la garde de deux hommes à cheval. Le jour où la Bulgarie jouira d'un régime qui donne quelque sécurité aux capitaux et aux personnes, les domaines immenses abandonnés aujourd'hui aux ravages des chèvres ou aux cursions stériles de la vaine pâture seront mis en culture et pourront nourrir une population triple, peut-être quintuple de celle qui existe en ce moment. Les vers à soie, dont la Turquie meridionale a eu jusqu'à ce jour le monopole, y joindront leurs profits à ceux des autres branches de l'industrie agricole; et l'industrie manufacturière, plus richement dotée de matières premières, participera de l'élan imprimé à tous les genres de travail.

Cette industrie n'a pas, en Bulgarie, le caractère qu'elle tend à prendre dans l'Europe civilisée, et cependant elle n'est point (p. 234) indigne de l'attention des économistes. Elle

¹ En visitant les jardins sérail, à Constantinople, j'ai été frappé de la grande quantité de cognassiers dont ils étaient remplis; ils appartenaient à la variété connue sous le nom de cognassier du Portugal.

est simple, individuelle, patriarcale, manuelle. Il n'y a point de machines à vapeur en Turquie, pas de filature ni de tissage à la mécanique, point d'ingénieurs civils, point de constructeurs instruits et exercés, point d'horlogers. Cependant les hommes du pays ont une très grande facilité à imiter les procédés meilleurs que les leurs, et l'on ferait d'excellents fabricants de draps des tisserands grossiers du Balkan. Leurs moulins à foulon et à blé, leurs ateliers de charronnage, leurs tanneries sont très arriérées sans doute, mais la sellerie, la passementerie, la broderie pourraient rivaliser avec les produits de Londres et de Vienne. Les écharpes de la Bulgarie septentrionale, brodées en soie de couleur sur fond blanc de mousseline, seraient des articles très recherchés à Paris, s'ils y étaient plus connus. J'ai vu à Sophie des tissus façon mérinos, des bombazines, des bourracs, des gazes légères qui attestent un travail intelligent et régulier. Presque (p. 235) tous les métiers sont d'ailleurs organisés en corporations, présidées par une espèce de syndicat électif, qui rend la justice et qui représente ses confrères devant les autorités. Les discussions sont rares, parce que la division du travail n'est pas poussée à l'extrême et que le capitaliste ne peut pas abuser de l'ouvrier, comme dans les pays de grande fabrication. Les ouvriers travaillent d'ailleurs au grand air, presque jamais la nuit, et libres de mille entraves qui portent atteinte ailleurs à la santé et à la dignité de l'homme.

Le commerce devait se ressentir de l'état étrié des autres industries. Les Turcs y paraissent plus propres que les Bulgares, et le trafic s'y fait presque entièrement par leurs mains. On peut juger de ce qu'il doit être dans une contrée où la lettre de change est presque inconnue, où la monnaie n'a cessé d'être altérée de siècle en siècle, où le taux moyen de l'intérêt est de 20 pour cent, et où les difficultés résultant de la diversité des dialectes (p. 236) écrits et parlés, compliquent toutes les relations. L'absence des voies de communication donne lieu chaque jour aux contrastes les plus étranges de disette et d'abondance. Ainsi, tandis que le bois de chauffage abonde dans les forêts du Balkan et les fourrages dans les plaines, ces deux articles sont d'un prix si élevé à Constantinople, qu'on les vend à la livre comme le pain. Toute marchandise qui ne peut pas transporter elle-même, comme le bétail, ou sous un petit volume comme certains objets précieux, ne saurait être utilisée au-delà d'un rayon fort étroit. Aussi, le commerce intérieur se réduit-il à l'approvisionnement des boutiques, assez médiocrement fournies, si l'on excepte les bazars des grandes villes dont nous parlerons plus tard. On ne comprendrait même pas comment les producteurs de la Turquie d'Europe peuvent trouver le placement de leurs produits, s'ils n'avaient la ressource de quelques grandes foires où se consentent en un petit nombre de jours, (p. 237) toute l'activité paralysée pendant le reste de l'année.

(p. 252) Ousounjova nous apparut enfin à l'extrémité d'une plaine bordée de collines assez bien cultivées. C'est un bourg de deux mille habitants, dont la position presque également éloignée de la mer Noire, du Danube et de la Méditerranée, ne semble pas justifier au premier abord la préférence qui lui a été donnée pour la grande foire qui s'y tient tous les ans au mois de septembre. Mais comme rendez-vous intérieur de toutes les provinces européennes (p. 253) de l'Empire, cette bourgade paraît bien choisie à cause de sa situation centrale. Déjà ses rues et ses environs étaient envahis par d'innombrables baraques en bois, absolument semblables à celles que nos marchands improvisent à Beaucaire et à Guibray. Les théâtres en plein vent, les bateleurs, les diseurs de bonne aventure, les arracheurs de dents, les conducteurs de ménagerie occupaient une partie du terrain et se livraient aux mêmes exercices que les nôtres; et pourtant la physionomie de la foire différait sous plus d'un rapport de tout ce qui se voit en ce genre dans nos contrées civilisées. Nulle force publique, nulle police apparente ne présidait à cette immense réunion de plus de cinquante mille hommes, où l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner. Grecs et Bulgares, Moldaves et Valaques, Turcs et Persans, Autrichiens et Russes Juifs et chrétiens s'y trouvaient réunis et vivaient en parfaite harmonie, sans autre but que de faire de bonnes affaires et de gagner de l'argent. Les (p. 254) consuls des diverses puissances européennes étaient arrivés pour veiller aux intérêts de leurs nationaux; les nôtres brillaient par leur absence.

J'ai été particulièrement frappé de la splendeur de quelques-uns des marchands qui figuraient à cette foire importante. L'un d'entre eux, originaire à ce qu'il nous dit, de la Valachie, avait un magasin de fourrures supérieur en richesse et en assortiment aux plus beaux établissements de Paris et de Londres. Ses marchandises, de la valeur de plus de 1 500 000 francs, étaient pliées dans des vastes besaces en cuir, recouvertes comme des portefeuilles; il nous en fit les honneurs avec une patience digne d'un plus grand succès, je ne dis pas d'admiration, car la nôtre fut au comble, mais de vente. Non loin de lui, des négociants de Perse exposaient des châles de cachemire longs et carrés, de mille nuances éclatantes; des fabricants de l'Asie Mineure étalaient des tapis veloutés de toutes les grandeurs, et l'on (p. 255) comptait jusqu'à vingt marchands de pierres précieuses qui trouvaient tous des acheteurs. Les denrées coloniales, les drogues pour la teinture, le fer en barres, le riz, les cuirs, les draps fins et grossiers, les tissus de coton étaient fortement demandés. La verrerie, la porcelaine, les armes, les lai-

nes, les soies s'échangeaient, en masses considérables. Il était facile de voir que tous ces acheteurs s'approvisionnaient pour une année entière, et dès lors on s'explique le mouvement presque fébrile d'une telle agglomération d'hommes. L'intermédiaire des échanges, le *circulating medium* de cette foire, consistait en lingots d'or et d'argent que tout le monde peut contrôler au moyen de la pierre de touche.

La manière dont tous ces marchands s'étaient ingénies pour vivre pendant quinze jours sur un espace étroit était vraiment remarquable. Il n'y a que des Orientaux qui soient capables de pareils tours de force. Leur sobriété et la simplicité (p. 256) de leurs habitudes peuvent seules expliquer comment la famine n'avait pas dissipé, au bout de quarante-huit heures, d'aussi nombreux rassemblements. Ceux qui étaient venus sur des chariots s'en servaient comme d'une demeure; les autres déployaient leurs tentes dans la plaine, y étendaient des tapis, les couvraient de coussins et pouvaient tenir un état de maison comme dans leur ville natale. Quelques cafetières et un chaudron complétaient le mobilier culinaire, toujours très simple en Orient, mais réduit en voyage à la moindre expression. Les bouchers tuaient le bétail dans les champs; de la forêt voisine on apportait le bois pour rôtir les viandes, et les fontaines fournissaient l'eau. Ces divers campements étaient dignes d'attention par leur tolérance mutuelle en par l'orde général qui y régnait. On n'y éprouvait pas même de mauvaises odeurs, tant chacun prenait soin de veiller à la propreté de ses alentours, de peur d'éloigner les acheteurs (p. 257) par des impressions désagréables.

(p. 276) . . . On ne saurait pourtant méconnaître l'importance de ces relations, quand on parcourt l'un des basars d'Andrinople, si différent des marchés couverts auxquels on donne ce nom en Turquie, Celui-là est sans rival par son étendue et par la solidité de sa construction. Il faut se figurer une rue voûtée de plus d'un kilomètre de (p. 277) longueur, avec une chaussée pour les cavaliers et pour les voitures, des trottoirs pour les piétons, des banquettes pour les marchands, et derrière ces banquettes, des magasins en forme de vastes armoires verticales pour les marchandises. A droite et à gauche, quelques ouvertures rares et sombres, précédées dans l'épaisseur des murs, jettent dans ces immenses passages une lumière insuffisante, perfide pour les acheteurs, flatteuse pour les vendeurs. L'air y circule difficilement, de sorte qu'il s'en exhale sans cesse une odeur de renfermé, qui contient des germes de peste, et d'où elle sort presque toujours. Tel est le bazar d'Andrinople, et tels sont tous les autres, à la grandeur près, qui est un danger de plus. Aussi les ferme-t-on habituellement dans les moments critiques, au lieu de les assainir dans les temps calmes et salubres. Les marchands sont assis, les jambes croisées devant leurs marchandises, toujours disposées avec art, surtout la droguerie et les matières tinctoriales (p. 278). Les tissus sont rangés dans des caisses et assez souvent découpés par aunages propres à faire un vêtement.

Juchereau de Saint-Denis

Histoire de l'Empire Ottoman depuis 1792 jusqu'en 1844, par. . . Paris, Imprimeurs Unis, 1844, 4 T.

Table des matières :

T. I. Statistique générale. 1^e partie: Géographie physique et politique. Turquie d'Europe. Configuration physique, p. 1; Géologie et météorologie, p. 7; Provinces comprises dans le bassin du Danube, p. 16; Valachie et Moldavie, p. 18; Communications et positions militaires, p. 27; Bosnie, p. 30; Servie, p. 33; Bulgarie, p. 35; Cours d'eau et principales communications dans les provinces slaves, p. 39; Principales routes de communication entre les provinces slaves et les autres provinces turques, p. 49; Population des villes les plus remarquables des cinq provinces turques du bassin du Danube, p. 53; Thrace, p. 59; Cours d'eau, mers environnantes et communications, p. 61; Routes principales, p. 76; Population des principales villes, p. 78; Macédoine et Thessalie, p. 81; Communications avec les provinces voisines, p. 87; Population, p. 94; Albanie et Epire, p. 96; Routes de communication avec les provinces voisines, p. 100; Population, p. 104; Grèce (nouveau royaume), p. 109; Routes de communication dans la partie continentale et septentrionale, p. 118; Presqu'île de Morée, p. 124; Laconie et Messénie, p. 131; Eline, p. 137; Achaïre, p. 139; Population actuelle du royaume de la Grèce, p. 148; Ile de Candie ou Crète, p. 155; Turquie asiatique, p. 161—243; Egypte, p. 245—304. — 2^e partie de la statistique: Institutions politiques, religieuses, militaires, financières et commerciales, p. 305—435; Commerce de la Turquie, p. 414—435.

T. II. Statistique générale. 3^e partie: Population, gouvernement, p. 1—42; Histoire, p. 43—403.

T. III et IV. Histoire (suite).

T. I (p. 36—37) Les Bulgares sont généralement actifs, honnêtes et industriels. Semblables aux Auvergnats de la France, ils quittent en grand nombre leurs montagnes pour chercher du travail dans les autres provinces de la Turquie.

Ils s'appliquent avec zèle à la culture des terres, à l'éducation du bétail et au commerce. On trouve des colporteurs bulgares, avec leurs ballots de marchandises, dans la Turquie d'Europe et quelquefois dans celle d'Asie. On les regarde comme les palfreniers les plus soigneux et les plus intelligents de l'Empire turc. Les écuries du Grand-Seigneur à Constantinople sont confiées exclusivement à des Bulgares.

(p. 38) Le revenu agricole de la Bulgarie est estimé à 64 millions de francs par an. Celui des établissements industriels de cette province ne dépasse pas 10 millions de la même monnaie. — La Porte tire de ce pays 8 millions et demie de francs par an pour la dîme des produits de terres et de l'industrie, pour le bétail, pour le karadge, ou la capitation des chrétiens, et pour les droits de douanes.

De toutes les provinces de la Turquie d'Europe la Bulgarie est celle qui a le plus souffert, à cause du passage fréquent des troupes ottomanes et russes pendant la guerre, et surtout à cause des vexations de tous genres et des déprédations commises par les corps irréguliers et non soldés qui font partie des armées turques et moscovites.

Sans les effets désastreux de ces fléaux, trop souvent répétés depuis un siècle et demi, la Bulgarie, dont le sol est naturellement très fécond, dont les habitants sont honnêtes, laborieux et très économes, et dont la position à l'extrémité orientale du bassin du Danube leur offre d'utiles débouchés par le port de Varna sur la mer Noire, n'aurait pas manqué devenir une des parties les plus riches et les plus florissantes de la Turquie.

(p. 414) Commerce de la Turquie.

Avant que le commerce de l'Inde eût pris une nouvelle direction vers le milieu du XVII^e s., et que les Européens, en créant des colonies en Amérique, eussent procuré de nouveaux débouchés à leur activité industrielle, le Levant était le grand théâtre des spéculations des principaux commerçants de l'Europe. On allait y chercher les marchandises de l'Inde et de la Perse, les drogues de la Tartarie et les produits riches et variés des provinces ottomanes et de l'Arabie. Ce commerce concentré pendant longtemps entre les mains des Vénitiens et des Génois, soutenait la puissance et faisait la richesse de ces deux républiques. Celles-ci n'en tirèrent jamais les profits dont il était susceptible, à cause de leur jalousie mutuelle. Le sénat de Venise sacrifia souvent ses avantages commerciaux à l'orgueil de sa domination sur quelques îles de l'Archipel (p. 415) et lutte avec gloire, mais sans succès contre la Turquie, dans le temps de sa splendeur et de sa plus grande force.

Les ressources du commerce du Levant restèrent longtemps inconnues aux autres nations de l'Europe. Jacques Coeur, dans la cours du XV^e s., étonna nos ancêtres par la prompte création et la grandeur de sa fortune personnelle, qu'il devait, dit-on, au commerce du Levant, et passe pour sorcier aux yeux du vulgaire.

Les Anglais qui connurent de bonne heure les grands avantages qui résultent du commerce extérieur, dirigèrent dès le XVI^e s. leur attention vers l'Orient. Leur compagnie du Levant fut créée sous le règne de Jacques I^{er}, environ cinquante ans avant l'expédition des chartes qui constituèrent les compagnies des Deux-Indes et du Sud. C'est au commerce de Turquie que les plus anciennes maisons commerçantes de la Cité de Londres doivent le commencement de leur fortune.¹

C'est en se livrant à des spéculations heureuses dans cette partie du monde que les plus illustres familles d'Angleterre parviennent à réparer les pertes qu'elles avaient éprouvées dans le cours des guerres civiles. Le titre de facteur de la compagnie du Levant fut longtemps considéré en Angleterre comme extrêmement honorable.

La France qui a eu des relations amicales avec la Turquie dès le commencement du XVI^e s. s'est laissée avancer dans le commerce du Levant comme dans celui des Indes orientales et de l'Amérique par l'Angleterre et la Hollande. Cependant le baron de Brèves² (p. 416)), ambassadeur de Henri IV près la Sublime Porte, était parvenu par son adresse insinuante à obtenir de très grands avantages commerciaux en faveur de la France. Il s'était fait constituer par la Porte le protecteur de tous les Francs trafiquant dans le Levant, et il avait réussi à obtenir un firman du Grand Seigneur qui défendait à tous les bâtiments européens de se présenter dans les mers de la Turquie sous un autre pavillon que celui de la France.

Mais l'esprit belliqueux et turbulent né de nos guerres civiles, lequel animait alors toute la nation française, la misère générale et les orages continuels du règne de Louis XIII, donnaient peu de dispositions aux Français pour les spéculations commerciales.

¹ Le fameux Hampden, si célèbre dans les guerres civiles du règne de Charles I^{er}, était facteur de la compagnie anglaise du Levant, et mourut à Constantinople, où l'on voit encore son tombeau.

² C'est lui qui a fait bâtir le palais de France à Péra.

Ce ne fut que lorsque Colbert, par de sages dispositions eut ranimé l'industrie nationale et favorisé le commerce extérieur, que les négociants français dirigèrent leur attention du côté de la Turquie. Nos manufactures de Lyon, du Languedoc et de la Provence, furent animées par ce commerce, dont les retours étaient aussi avantageux que les envois.

Les grands profits qui résultaient du commerce de ces riches contrées devinrent un puissant motif de haine et de jalousie entre les puissances maritimes qui y participaient.

Les parages de la Turquie furent souvent témoins de combats terribles que se livrèrent les flottes rivales de l'Angleterre, de la France et de la Hollande, dans lesquels s'illustrèrent les Black, les Ruyter et les Duquesne.

Un séjour de quelques années dans le Levant suffisait dans ces temps heureux, pour faire la fortune d'un négociant (p. 417) actif et économe. C'est avec une surprise mêlée d'envie que les commerçants actuels observent, par la lecture des livres de correspondance de leur prédécesseurs, qu'une spéculation était alors regardée comme peu heureuse si elle ne produisait qu'un profit net 25% à 30% sur la facture d'achat.

Cependant les Hollandais, s'étant rendus maîtres du cap de Bonne-Espérance, et ayant formé de nombreux établissements dans les îles les plus importantes de la mer des Indes, se retirèrent à peu du Levant, vers le commencement du XVII^e s., pour diriger la plus grande partie de leurs capitaux vers le riche et immense marché des îles des épiceries et de la presque île de l'Indostan.

Les Anglais, négociants et conquérants à la fois, ayant arraché plusieurs des îles Antilles à l'Espagne, fondé un vaste empire sur le continent de l'Amérique septentrionale, établi de nombreux comptoirs sur la côte d'Afrique, et étant devenus maîtres de la riche province du Bengale, où ils prenaient et achetaient de première main les marchandises de l'Inde, se montrèrent avec moins d'affluence dans les marchés de la Turquie.

Le nombre des facteurs anglais établis dans les échelles diminua à tel point, que la compagnie du Levant, qui avait été chargée par les conditions de sa charte de création, de toutes les dépenses relatives à l'entretien de l'ambassade et des consulats d'Angleterre en Turquie, se vit obligée en 1754 d'avoir recours à la bienfaisance du parlement britannique. Celui-ci, voulant encourager cette ancienne et respectable branche du commerce de l'Angleterre, et se trompant sur la cause du mal, crut qu'il suffisait de mettre fin au monopole, et permit à tout particulier de faire librement le commerce du Levant (p. 418) en payant une faible redevance à la compagnie, et en promettant par serment d'obéir à ses règlements et aux ordres de ses gouverneurs. La factorerie anglaise du Levant continua à être chargée de l'entretien des ambassadeurs et des consuls; mais, devenant plus pauvre de jour en jour, elle n'a pu faire face à ses obligations, et le gouvernement anglais s'est vu obligé, il y a environ 40 ans, de payer lui-même ses représentants et ses agents consulaires.

La France, à qui le commerce du Levant convient beaucoup plus qu'aux deux autres puissances à cause de sa proximité de la Turquie, mit toujours beaucoup de zèle à entretenir ses relations commerciales avec elle, et profita de quelques circonstances politiques pour leur donner un plus grand développement. Outre l'envoi des produits de ses manufactures et des denrées de ses colonies, elle avait trouvé le moyen d'établir entre les provinces maritimes de l'Empire ottoman un commerce de cabotage qui lui était plus profitable que celui de ses relations directes.

La terreur que les corsaires maltais¹ inspiraient dans tous ces parages engageait les commerçants turcs et grecs à se servir de bâtiments français pour faire transporter avec sûreté leurs marchandises d'une échelle à l'autre.

Le commerce français du Levant, favorisé par toutes ces circonstances, était devenu actif et avantageux. La France, d'après les calculs de M. Payssonel, y employait (p. 419) encore en 1792 un capital de 30 millions de francs. Ce capital y circulait avec une extrême rapidité, tant à cause de la promptitude des envois et des retours dans le commerce direct que de l'activité des opérations particulières qui avaient lieu entre les différentes échelles.

Il est à craindre que plusieurs des ressources que la France retirait du commerce de Levant avant la guerre de 1793 n'aient disparu pour toujours. Les riches capitalistes de Marseille, de Loyn, et de nos provinces méridionales, ont péri presque tous avec leurs richesses sous le régime de la terreur. Notre colonie de Saint Domingue, d'où nos négociants de la Provence retiraient les plus utiles denrées de leur commerce du Levant, languit dans la misère sous le vain titre d'État indépendant. Malte, dont les corsaires aussi audacieux qu'avidés, en effrayant les Turcs les obligeaient à avoir recours à la protection du pavillon de France, a passé

¹ Par ces corsaires maltais je n'ai pas l'intention de désigner les bâtiments armés appartenant à l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, et commandés par des chevaliers; mais des embarcations, souvent légères, dirigées par des aventuriers de toute espèce, et dont l'armement était autorisé par le grand-maître, en sa qualité de souverain de l'île de Malte.

sous le joug de l'Angleterre. La Porte, qui a été irritée contre nous à cause de notre invasion de l'Egypte, n'a plus pour nous cette prédilection et cette confiance qu'elle nous témoignait autrefois comme à ces plus anciens et plus fidèles alliés. Les négociants turcs, n'ayant plus depuis longtemps de communications directes avec nos ports, s'étaient procuré par d'autres voies les marchandises que nous avions la coutume de leur fournir.

Les négociants français, aussi bien que ceux de la Hollande et de l'Angleterre, s'accordaient d'ailleurs à se plaindre, plusieurs années avant l'époque de notre révolution, que le commerce du Levant n'offrait plus les mêmes avantages qu'autrefois, et attribuaient le peu de débit de leurs marchandises et la diminution de leurs profits à la misère toujours croissante et à la dépopulation (p. 420) de la Turquie¹. Ces causes doivent avoir eu nécessairement une grande influence sur la décadence du commerce des Francs dans le Levant; mais elles ne sont pas les seules.

Je crois qu'on ferait bien de regarder comme un des principaux motifs du peu de succès de nos spéculations commerciales en Turquie le réveil de la nation grecque, les progrès rapides qu'elle a faits depuis environ 50 ans dans la civilisation, et surtout l'introduction de ses négociants dans le commerce de notre continent. Autrefois les Grecs, accablés sous le joug du despotisme ottoman, ne portaient pas les spéculations de leur commerce languissant et timide au delà des limites de l'Empire turc, et recevaient, à l'exemple de leurs maîtres, les marchandises d'Europe de la main des facteurs européens établis dans les échelles. Mais réveillés depuis plus de cinquante par l'espérance souvent trompée d'un avenir plus heureux, ils ont étudié notre langue et adopté une partie de nos mœurs et de nos usages. Ils ont cherché à connaître l'Europe en la parcourant. Leurs négociants, aussi sagaces que hardis, n'ont pas tardé à reconnaître qu'en allant chercher eux-mêmes dans les villes manufacturières et dans les grands marchés de l'Europe les marchandises que les facteurs européens y faisaient acheter par leurs correspondants, ils pourraient lutter contre eux et obtenir des profits considérables, (p. 421) même en les débitant à un prix inférieurs à celui de leurs rivaux.

On a vu les plus riches d'entre eux quitter leur pays natal, traverser obscurément les villes principales de l'Europe, y vivre avec la plus sordide économie, et faire des achats considérables sans avoir aucun commis pour les aider dans leurs courses et dans le travail de leur correspondance.

Pensant que les draps d'Allemagne, quoique en général grossiers et mal teints, leur convenaient mieux, à cause de la modicité du prix et de la facilité de leur transport par le Danube, que ceux de France et d'Angleterre, ils en importèrent une grande quantité en Turquie, les vendirent à un prix modéré et accoutumèrent peu à peu les Turcs à se servir de ces draps et à les préférer aux autres. On les a vus, durant la dernière guerre entre la Turquie et l'Angleterre, faire par terre des expéditions immenses de coton en France, en Suisse et en Autriche, accompagner eux-mêmes les voitures durant leur long et pénible trajet par la Hongrie et l'Allemagne, et montrer autant d'adresse et d'activité dans leurs opérations commerciales que de parcimonie dans leur manière de vivre.

L'activité des commerçants grecs ne se fit pas remarquer seulement dans les principales échelles; on vit les insulaires de l'Archipel, et entre autres les habitants de la petite île d'Hydra et ceux de petits îlots connus sous le nom de Spezzia et d'Ipsara, construire des navires de plus de deux cent tonneaux, parcourir la Méditerranée, se lancer dans l'Océan, et aller chercher les denrées coloniales à Londres et jusque dans les principaux ports de l'Amérique.

Les Anglais ont coutume de porter dans le Levant des draps (p. 422), dont les Turcs font peu d'usage, de la quincaillerie, des outils de fer, des montres, des pendules, du plomb, du ferblanc, de l'étain, de la morue, quelques percales et de la cochenille, ainsi que du sucre et du café.

Leurs exportations consistent en soie écrue, cotons, poils de chèvre et de chameau, tapis, café de Moka, drogues médicinales, vins, huiles, bois d'ébène, bois de cyprès, miel, cire et fruits secs.

La France y importait des draps de toute espèce, fort estimés dans le pays, de la quincaillerie, des montres, des denrées coloniales, des fers ou bonnets, des toiles et beaucoup de soieries. Elle en retirait à peu près les mêmes objets que l'Angleterre. La promptitude des envois et des retours rendait ce commerce infiniment plus profitable à la France qu'à l'Angleterre. — Mais notre commerce avec le Levant, étant contrarié par les causes que j'ai indiquées plus haut et

¹ Cette dépopulation est tellement sensible dans quelques provinces que de vingt villages florissants qui existaient autrefois dans les environs d'Alep on en voit à peine quatre ou cinq. La tyrannie des gouverneurs des provinces force les habitants des campagnes à se retirer dans les villes, où bientôt la misère les dévore.

qui tiennent aux événements des époques les plus malheureuses de notre révolution, aura beaucoup de peine à reprendre une partie de son ancienne activité.

La Hollande, qui apportait dans le Levant le fruit de l'industrie des autres peuples, en exportait des matières brutes qu'elle allait débiter dans les pays manufacturiers. Il est probable que le nouveau gouvernement des Pays-Bas, qui a perdu ses plus belles colonies de l'Inde, fera des efforts pour rendre à la Hollande cette branche de son ancien commerce de transport. Les draps de la Belgique sont estimés dans le Levant. Le roi de ce nouveau royaume entretient en Turquie un ministre plénipotentiaire et des consuls.

L'Autriche, qui est parvenue à réunir à ses vastes domaines tous les Etats maritimes de l'ancienne république (p. 423) de Venise, lutte avec avantage contre les autres puissances commerçantes dans les marchés de la Turquie. La ville de Venise avait des manufactures particulières dont les produits n'étaient destinés que pour le commerce du Levant. Ce sera le pavillon d'Autriche qu'on verra entrer à l'avenir dans ces échelles les verres de la Bohême, les draps de l'Allemagne, les produits des manufactures de la Suisse et les soieries de la Lombardie. Ce pavillon y deviendra plus commun que ceux de France et d'Angleterre.

L'Espagne qui depuis plus de soixante ans a fait sa paix avec les Turcs, et qui entretient constamment un envoyé extraordinaire à la Porte et des consuls dans les échelles, n'a jamais eu de relations commerciales avec le Levant. Cette puissance qui, ayant les plus belles et les plus riches colonies du monde, négligeait le commerce de ses propres Etats, ne pouvait guère s'occuper de celui d'un pays où elle aurait eu à lutter contre les nations les plus industrieuses de l'Europe.

La Russie est de toutes les puissances européennes celle qui fait le commerce le plus avantageux avec la Turquie, car elle n'en reçoit qu'un peu de vin et des fruits secs, et elle y fait des envois considérables de beurre, de suif, de caviar, de goudron, de toiles, de fourrures et de grains provenant de la Pologne et de la Crimée. Elle attire à elle une grande partie de l'argent des Turcs et travaille à leur ruine autant par son commerce que par sa politique.

C'est avec les provinces méridionales russes dont la prospérité, quidée par les principes les plus sages, croît tous les jours d'une manière merveilleuse, et dans lesquelles on a vu le hameau obscur de Khodga-Bey changer de nom¹, s'agrandir et devenir, en moins de 50 (p. 424) ans, une des villes les plus commerçantes de l'Europe, qu'il conviendra dorénavant aux puissances à qui les Turcs ont permis le passage de la mer Noire, d'aller chercher un théâtre actif et profitable pour leurs spéculations commerciales.

Le commerce que les Turcs faisaient autrefois avec les Indes et la Perse se soutient encore par des caravanes dans lesquelles les Arméniens sont les principaux intéressés. Mais depuis que les marchandises de ces pays ne sont plus destinées comme autrefois à être exportées pour l'Europe et sont consommées presque entièrement dans le pays, ce commerce est devenu extrêmement préjudiciable à la Turquie, dont il enlève le numéraire.²

Les caravanes qui se rendent de l'Inde dans la Turquie se partagent, après avoir passé la Candahar et le pays des Afghans, en deux parties dont l'une prend la route d'Ispahan et se rend de là à Bagdad et à Alep, et l'autre marche directement sur Téhéran, capitale actuelle des rois de Perse, et se dirige, après cela, sur Constantinople par Sultanié, Erzeroum, Tokat et Angora.

Nous allons présenter quelques détails sur les relations commerciales que la France entretient actuellement avec la Turquie. Ils sont fondés sur le tableau général du commerce extérieur de la France, publiée annuellement par l'administration des douanes.

Nous croyons devoir faire remarquer que dans les exportations de la Turquie destinées pour la France figurent des valeurs de 2 687 000 francs en or et en argent monnayés ou en lingots.

Le chiffre des importations de la Turquie en France n'est guère que la moitié de ce qu'il était du temps de M. de Peyssonnel, avant la révolution française de 1789.

Les exportations de la France pour la Turquie ne valent guère plus de trois cinquièmes de ses exportations d'autrefois. La différence provient de la diminution dans les envois des draps de laine de toute espèce, des soieries de toute qualité, des objets de quincaillerie et (p. 429) d'horlogerie et des denrées coloniales. Les nouveaux concurrents qui ont porté préjudice à l'industrie commerciale de la France en Turquie sont Venise, Trieste, les possessions illyriennes de la maison d'Autriche, les nouveaux Etats maritimes du roi de Sardaigne, la Sicile, et

¹ Odessa.

² Surtout par la grande consommation des châles de cachemire, dont la mode s'est trop généralement répandue depuis soixante ans, et qui sont devenus pour les deux sexes des classes un peu opulentes, un objet de première nécessité. Le nouveau costume adopté par le sultan Mahmoud pour les militaires de toute classe et les employés civils tend à diminuer en Turquie la consommation des châles de l'Inde. C'est un grand service que ce prince a rendu à son pays.

(p. 425) Importation de Turquie en France
Par année moyenne, depuis 1830 jusqu'en 1840

	kilog.	Prix du kilog.	Francs
Soies	90 000	40 6	3 600 000
Eponges	31 000	5 "	155 000
Salep	5 240	6 "	31 440
Fruits secs	"	"	68 910
Tabacs	7 000	1 40	16 100
Gommés	92 000	1 40	128 000
Sucs résineux	48 000	2 40	115 200
Opium	23 000	32 "	566 000
Huiles d'olives pour fabriques	802 000	" 70	561 400
Coton de Turquie	1 500 000	} 1 20	5 740 000
Coton d'Egypte	2 600 000		
Garances	42 000	" 75	31 500
Noix de galle	315 000	2 "	636 000
Avelanèdes	680 000	" 30	204 000
Cuivre coulé en masse	50 200	2 "	100 400
Natrons de Turquie et d'Egypte	"	" "	263 550
	grammes		
Or en monnaie	280 000	" "	840 000
Argent en lingots	9 235 000	" "	1 847 000
Divers articles	"	" "	500 000

Total des importations par année 15 344 500

les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Les Américains furent principalement pour l'article important des denrées coloniales.

Mais la France fournit depuis une quinzaine d'années à la Turquie des objets de modes et de luxe, des livres, des gravures et une assez grande quantité de produits chimiques, qui ne faisaient pas partie de ses anciennes expéditions. Ces envois qui sont dans un état progressif, annoncent que le goût de la civilisation se développe et se propage dans cette partie du monde. Les progrès des lumières et de la civilisation dans les deux Turquies sont à désirer pour la France, tant sous le rapport des intérêts généraux de l'humanité que sous celui de ses propres intérêts commerciaux.

L'Angleterre et la Hollande ne font plus avec le Levant un commerce aussi considérable qu'autrefois. Embrassant dans ses relations commerciales les cinq parties du monde et possédant des colonies florissantes, la Grande-Bretagne ne porte plus qu'un intérêt secondaire à son commerce de Turquie. Mais ce pays est pour elle du plus haut intérêt à cause de ses communications beaucoup plus courtes avec l'Indostan par cette voie que par celle du cap de Bonne Espérance.

La Hollande, peu manufacturière, n'a jamais fais en Turquie, comme ailleurs, qu'un commerce de transport. Mais les peuples, plus avisés qu'autrefois, portent eux-mêmes leurs produits industriels aux lieux de (p. 430) consommation. Les draps de laine, les toiles de lin et les dentelles de la Belgique, sont portés actuellement par les Belges eux-mêmes dans les échelles du Levant.

Les marchandises importées en Turquie payaient et paient encore, à leur entrée dans les ports, un droit de trois pour cent sur une appréciation fixée par le traité de tarif. La même marche était suivie pour les marchandises exportées. Mais, la valeur des denrées de tout genre ayant éprouvé de grandes variations par suite des vicissitudes du commerce et des progrès de l'industrie, et les monnaies de la Turquie ayant subi de grandes altérations qui ont diminué considérablement les prix commerciaux, un nouveau traité de tarif entre la Sublime Porte et les autres gouvernements européens était devenu indispensable.

Débarquées dans les villes maritimes, les marchandises importées étaient en outre assujetties à payer, à leur entrée dans les provinces intérieures et dans quelques localités particulières, plusieurs droits extraordinaires qui, dans leur ensemble, s'élevaient quelquefois à 12 et 15 pour cent.

Exportation de France en Turquie
Par année moyenne, depuis 1830 jusqu'en 1840

	kilogr.	Prix du kilog.	France
Poissons salés	102 000	„ „	48 000
Dents d'éléphant	2 200	7 „	15 400
Comestibles	8 500	1 20	9 800
Fruits confits et autres	11 300	„ „	11 300
Sucre brut et terré	10 400	„ „	7 800
Sucre terré	„	„ „	334 000
Sirops, confitures	7 000	1 80	12 600
Café	962 000	„	1 254 000
Epicerie	7 500	4 50	33 750
A reporter			1 726 650
(p. 426) Muscades	2 050	7 „	14 650
Poivre piment	122 400	„ „	171 300
Térébenthine distillée	110 000	„ „	77 000
Baumes (benzoin, copahu)	8 000	„ „	24 000
Liège	26 000	1 20	31 000
Bois de teinture	„	„ „	60 000
Marbre	„	„ „	4 000
Briques et ardoises	„	„ „	10 200
Soufre	24 000	„ „	15 000
Or filé sur soie	90 000 grammes	„ 50	45 000
Fer et acier	308 000 kilog.	„ „	151 200
Etain	16 000	2 30	39 800
Mercure natif	1 100	4 60	5 060
Acides minéraux	2 800	„ „	3 050
Produits chimiques	„	„ „	70 180
Cochenille	„	„ „	1 760 000
Indigo	3 200	20 „	64 000
Couleurs	8 000	3 „	25 000
Médicaments	500	10 „	5 000
Cacao et chocolats préparés	460	7 „	3 220
Sucre raffiné en pains	2 150 000	1 40	3 125 000
Vin en futailles	800 000 litres	„ 50	400 000
Idem en bouteilles et liqueurs douces	36 000	1 50	54 000
Bière	4 500	„ 30	1 350
Eau-de-vie	15 000	1 „	15 000
Poterie grossière et faïence	74 000	„ 40	29 600
Poterie fines	„	„ „	18 000
Porcelaine	9 000	5 „	45 000
Miroirs grands et petits	„	„ „	51 500
Bouteilles vides	220 000	„ 30	66 000
Cristaux	15 000	2 „	30 000
Verreries (autres que cristaux)	910 000	1 „	910 000
Toiles écru	2 140	14 „	29 960
Draps de laine	232 000	27 „	6 348 000
Etoffes diverses, serges, lescots, ets	7 000	26 „	182 000
Bonneterie	18 000	26 „	468 000

A reporter 16 161 420

(p. 427)			Report 16 161 420
Etoffes pures unies et tissus en soie	5 300	120 "	600 000
Etoffes de soie façonnées	540	30 "	70 200
	gramm.		
Idem brochées d'or et d'argent	960 000	25 "	241 500
Etoffes mêlées de fil, coton et autres matières, et brochées d'or et d'argent	4 200	110 "	462 000
Crêpes	2 200	88 "	283 600
Tulles et dentelles	"	"	46 000
Rubans	600	120 "	72 000
Toiles percales	520	15 "	7 800
Idem peintes	3 100	26 "	80 600
Châles et mouchoirs de coton	"	"	109 200
Etoffes printanières	350	14 "	4 900
Couvertures de laine	620	8 "	4 960
Chapeaux	812	14 "	11 368
Cartons et papiers d'enveloppe	"	"	56 400
Papier blanc	9 600	2 50	24 000
Livres en français et autres langues	"	"	60 000
Cartes à jouer	2 740	5 "	13 700
Cartes géographiques	"	"	3 300
Gravures	"	"	77 000
Peaux tannées et corroyées	"	"	208 000

	gramm.	Prix du kilog.	Francs
Idem préparées ou vernissées	"	"	131 400
Idem ouvrées (gants)	"	"	34 480
Idem ouvrées (autres que gants)	"	"	480 000
Limes et râpes	"	"	6 500
Outils de pur fer	"	"	24 000
Ouvrages en plomb	"	"	156 000
Idem en fonte	"	"	210
	kilog		
Idem en fer	131 000	90	117 000
Idem en étain	"	"	6 200
Idem en cuivre	"	"	3 400
Orfèvrerie (or ou vermeil)	"	"	33 880
Idem en argent	grammes		
Bijouterie d'or (non compris les pierres précieuses)	600 000	24	144 000
Perles fines	1 200	4 "	4 800
			A reporter 19 739 818
(p. 428)			Report 19 739 818

	kilog.	Prix du kg.	
Plaqués	16 000	10 "	160 000
Machines	"	"	10 000
Armes à feu de luxe	2 100	15 "	34 500
Pendules	"	"	129 600
	grammes		
Montres en or, en argent ou en cuivre	8 000	"	6 400

	killog.	Prix du killog.	Francs
Coutellerie	4 850	12 „	58 200
Merceries communes	32 000	6 „	192 000
Idem fines	2 400	14 „	33 600
Aiguilles	420	40 „	16 800
Divers articles de l'industrie parisienne	„	„ „	75 000
Meubles	„	„ „	180 000
Instruments d'arts libéraux et de musique	„	„ „	28 600
Linges et habillements	3 500	20 „	7 000
Modes	„	„ „	36 000
Divers articles non mentionnés dans ce tableau	„	„ „	140 000
Total des exportations de France en Turquie			20 800 018
Total des exportations de Turquie en France			15 344 500

L'excédant de la valeur des importations sur les exportations est de 5 455 518

Ces droits, qui frappaient également les marchandises destinées à l'exportation et à l'importation, et dont l'avidité des agents du fisc ottoman augmentait souvent la valeur, empêchaient les marchands européens de diriger par eux-mêmes des expéditions commerciales dans l'intérieur des deux Turquie, et les obligeaient à avoir recours à des intermédiaires qui accaparaient les profits et faisaient la loi pour la fixation des prix de vente et d'achat.

Les principaux gouvernements de l'Europe crurent devoir prendre à cet égard, avec la Sublime Porte, des arrangements qui, ayant pour base une nouvelle (p. 431) évaluation des prix des marchandises, fissent disparaître les anciens abus et ouvrissent aux commerçants européens le commerce intérieur et le commerce extérieur des deux Turquies, tant sur le littoral maritime que dans l'intérieur des provinces.

Nous allons présenter quelques détails sur le dernier traité de commerce conclu entre la France et la Porte Ottomane, en 1838.

Dès l'année 1535, la France avait conclu avec le sultan Soliman II, dit le Magnifique, un traité qui, sous le nom de capitulations, régit encore les Européens résidant dans le Levant. D'après quelques modifications que ces capitulations ont subies sous le règne de Mahmoud Ier, en 1740 en ce qui concerne les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises importées ou exportés par les Européens, il fut stipulé qu'elles seraient soumises à un droit uniforme et égal de trois pour cent, d'après les bases d'un tarif fixant leur valeur.

Le gouvernement ottoman ayant commis l'énorme faute d'altérer ses monnaies au point qu'elles n'obtiennent, dans les échanges du commerce extérieur, que la vingtième partie de leur valeur primitive, et le tarif d'évaluation des marchandises étant établi sur la valeur réelle des anciennes monnaies, il en résultait un énorme déficit dans le trésor par la diminution progressive du produit des douanes.

Appelées à procéder à un réglemeut plus conforme aux règles de l'équité et aux de l'Empire ottoman, les nations européennes intéressées au commerce de la Turquie se prêtèrent sans beaucoup de difficultés à adopter de nouvelles bases d'appréciation qui missent les produits des douanes turques au taux de la valeur réelle fixée par les anciennes capitulations.

(p. 432) Le sultan Soliman II avait accordé en outre aux négociants européens l'avantage de transporter d'une échelle à l'autre, sans addition d'impôt, leurs marchandises qui avaient acquitté le droit de trois pour cent. Mais de nombreuses difficultés avaient fini par entraver l'exercice de cette faculté. Ces obstacles suscités par la Porte, avaient acquis par leur longue durée le caractère d'un droit légal auquel les ministres du divan ne consentaient à faire quelques exceptions que comme une faveur, et pour des services politiques qu'ils exigeaient en échange.

Cédant aux instances de la Sublime Porte, le marquis de Rivière, ambassadeur de France en 1818, avait consenti à faire dans l'ancien tarif des changements nécessités par l'altération des monnaies. Son travail de réduction, approuvé par le gouvernement français, avait été adopté par le cabinet de Vienne. Mais la cour de Saint-Petersbourg l'avait repoussé comme trop favorable aux intérêts de la Turquie.

Le commerce de Marseille regarda le nouveau tarif adopté par le marquis de Rivière non comme un retour à la valeur réelle des anciens droits établis par les capitulations, mais comme

un accroissement, quoique purement nominal, des impôts sur l'entrée et la sortie des marchandises européennes.

Le divan ottoman continuant à altérer d'une manière aussi exorbitante qu'absurde ses monnaies courantes, qui étaient aussitôt évaluées en piastres turques en raison de leur valeur métallique, et ces piastres servant de base au tarif des douanes, un nouveau travail de régularisation était devenu indispensable en 1838.

La France fut la première à entamer avec la Porte des négociations relatives à ce travail, et proposa de mettre (p. 433) un terme aux obstacles abusifs qui en travaient l'introduction des marchandises européennes dans l'intérieur de l'Empire. Elle désirait aussi faire disparaître les monopoles, création de nouvelle date, qui dénaturaient d'une manière grave l'esprit des anciennes conventions.

Le traité à intervenir devait avoir pour base la haute pensée de garantir aux commerçants européens une sécurité complète pour les droits qu'ils avaient à payer sur les marchandises qu'ils importaient ou exportaient non seulement dans les échelles maritimes, mais aussi dans les provinces intérieures. Les négociations commencées à ce sujet par l'amiral Roussin au nom de la France, et continuées pendant son absence temporaire par le marquis d'Eyragues, chargé d'affaires, furent conduites par eux avec beaucoup d'activité et d'intelligence. Les commis saires turcs auraient voulu augmenter le droit fondamental de trois pour cent sur l'importation et l'exportation. Mais, après une longue discussion sur la quotité de ces droits, on convint de part et d'autre que les marchandises achetées dans l'intérieur paieraient, à leur sortie de la Turquie, un droit de neuf pour cent, et que les marchandises débarquées et introduites dans les Etats ottomans seraient soumises à l'ancienne redevance de trois pour cent.

L'ambassadeur de la Grande-Bretagne, lord Ponsonby, adopta ces conditions. Mais, en consentant à faire ces concessions importantes, les deux ambassadeurs de France et d'Angleterre s'entendirent pour déclarer et faire constater dans le nouveau traité que leurs gouvernements respectifs ne renonçaient pas aux privilèges des traités antérieurs; que leurs motifs actuels étaient d'anéantir les abus consacrés par le temps, et que leur principal but tendait à assurer à leurs négociants la (p. 434) liberté et la sécurité dont leur commerce avait été privé depuis plusieurs années.

Quant à la demande de l'abolition de tous les monopoles, elle paraissait devoir rencontrer une forte opposition de la part du gouvernement ottoman. Mais le réis-effendi de cette époque, Reschid-Pacha, crut voir dans cette suppression une arme puissante contre le vice-roi d'Egypte. Son opinion fut approuvée par le sultan Mahmoud, qui témoignait en toute occasion, à haute voix sa haine contre son redoutable vassal, qui avait combattu avec succès son autorité souveraine, et avait humilié son amour propre. La demande de la suppression des monopoles fut promptement accordée.

Lord Ponsonby aurait désiré obtenir l'admission sans droit d'entrée, dans tous les ports ottomans, des marchandises destinées au simple transit à travers les provinces de la Turquie. Cette affaire était du plus haut intérêt pour la Grande-Bretagne, puisqu'il est constaté que les Anglais envoient en transit, par Constantinople, et encore plus par Trébizonde, des produits manufacturés estimés à la valeur de 40 millions de francs, pour être vendus dans les marchés de l'Asie, hors des limites de l'Empire turc. Mais, malgré l'insistance de l'envoyé de la Grande-Bretagne, le divan ottoman refusa de renoncer à ses droits d'entrée pour les marchandises destinées au simple transit; mais il réduisit ce droit à deux pour cent au lieu de trois.

Rompues et renouées à plusieurs reprises, les négociations pour le traité de commerce furent enfin terminées dans le mois d'août 1838, et signées par lord Ponsonby le 17 du même mois.

L'amiral Roussin, qui avait tardé à recevoir de son gouvernement des pouvoirs assez étendus pour conclure, (p. 435) les obtint enfin, et apposa sa signature au traité dans la journée du 23 novembre de la même année.

Les avantages obtenus par la France et l'Angleterre par ce traité sont:

1^o La faculté d'acheter librement sur les lieux d'origine et d'exporter les produits de la Turquie sans autre droit que celui de neuf pour cent au point d'embarquement.

2^o La conservation du droit d'entrée très modéré de trois pour cent sur les marchandises importées par les européens dans les ports ottomans, et destinée à la consommation du pays. Ce droit est perçu d'après un nouveau tarif d'évaluation annexé au traité de commerce.

3^o La libre circulation des marchandises d'importation dans l'intérieur de l'Empire, soit pour la consommation ou soit en transit, moyennant un droit additionnel de deux pour cent.

4^o L'abolition des monopoles et des privilèges.

5^o La fixité dans les droits.

La Russie, dont le tarif ne devait échoir que quelques années après, loin d'opposer des entraves à la conclusion de ce traité, déclara qu'elle était disposée à approuver en temps utile tout traité qui obvierait aux abus introduits dans l'application des conventions antérieures, et qui mettrait toutes les nations sur un pied d'égalité parfaite.

Numismatique

Numismatique mahométane. Extrait de l'Eho de l'Orient, journal de Smyrne. [Signé] G. H. G. — *Revue de l'Orient*. Bulletin de la Société orientale, T. IV. Cahiers XIII à XVI. Paris, 1844. p. 41—51.

(p. 41) La monnaie est le cachet de toute civilisation; dès l'antiquité la plus reculée, en a-t-elle toujours été l'expression. Elle se distingue surtout par le caractère religieux, comme on peut s'en convaincre en jetant un coup d'oeil sur les symboles qui couvrent les médailles grecques et romaines. On en voit même les traces sur la monnaie moderne.

L'origine de l'art monétaire est enveloppée de ténèbres épaisses. La numismatique étant la mère de l'histoire, l'industrie, le commerce, toute l'activité sociale, étaient représentés par elle, avant même que les peuples songeassent à transmettre leurs annales à la postérité. Que nous croyions avec Lucain qu'Ithas, roi de Thessalie et fils de Deucalion, fut le premier auteur de la monnaie; que nous attribuions, avec Aglosthène, cet honneur aux habitants de l'île de Naxos; que nous partagions le sentiment de la plupart des historiens, sentiment d'après lequel Phidon, roi d'Argos et contemporain de Lycurgue, aurait été le premier à mettre en usage la monnaie, toujours est-il qu'alors même qu'il aurait été importé dans la Grèce, qui fit plus d'un emprunt aux vieilles civilisations de l'Orient, l'art numismatique y a acquie cette perfection qui donna l'anthropomorphisme aux Grecs, fit un culte du sentiment du beau, et forma les Phidias et les Apelle.

En vain chercherons-nous dans Homère ou dans Hésiode, dans la Bible ou dans l'historien Josèphe, une expression qui puisse faire penser que la monnaie fut connue à l'époque du siège de Troie, chez les Hébreux, chez les Egyptiens, et chez les Phéniciens, dont le commerce les mettait en rapport avec tous les peuples. Dans ces temps reculés, la valeur des choses était exprimée par celle d'un certain nombre de boeufs ou de moutons, et de là le nom de pecunias que les Latins donnèrent, sous le roi Servius, à des masses métalliques représentant cette valeur.

Une révolution des plus merveilleuses vint arracher les Arabes à leur vie nomade. Mahomet paraît comme un de ces messagers que la Providence envoie sur la terre de siècle en siècle pour pousser l'humanité vers le progrès. Abou-Talat, son oncle, l'éleva dans le commerce, et pour l'y former il l'emmena avec lui en Syrie, où il le recommanda à Rhadija, noble et riche veuve dont il devint le facteur. Mahomet se conduisit avec tant de prudence, que cette veuve l'épousa et l'éleva ainsi au niveau des plus riches habitants de la Mecque. C'est sans doute en mémoire de cette circonstance, rapportée par les Recherches asiatiques, que les Orientaux honorent particulièrement le commerce, qui surtout en Arabie, constitue la classe noble. Le Médicis de l'Arabie, qui commença par être marchand et finit par devenir législateur, ne devait pas perdre de vue l'importance de la monnaie. Cependant le tumulte des armes et l'ivresse des victoires ne donnèrent (p. 42) aux Arabes le temps de songer à ce moyen de mettre en rapport la jouissance des biens avec la consommation; ils se contentèrent de retirer tout l'or monnayé des Romains et l'argent des Persans, qui leur payèrent tribut avec leurs monnaies, connues sous le nom de corsroïnes, à l'époque de la dernière période de la Perse, sous la dynastie des Sassanides.

La monnaie kufique fut fabriquée, pour la première fois, sous le khalifat de Muawiah, l'an de l'hégire 41; mais les khalifes confièrent leurs ateliers monétaires aux artistes juifs et chrétiens, et chez les Ottomans, ce sont encore ces derniers qui surveillent la fabrication de la monnaie. M. M. Duz, par leur science profonde et leur zèle infatigable, sont parvenus à élever cette industrie au niveau des hôtels des monnaies existant en France et en Angleterre. On ne doit donc pas s'étonner de la présence d'une foule de mots étrangers, tels, par exemple, que sikè, dérivant de sicile, cecca et zecca, des Italiens; dinar, de danarius, et dirhem, de drachma.

Les étymologues, et d'autres qu'on pourrait citer, prouveraient que les Arabes empruntaient à l'Europe divers termes techniques, et qu'ils y puisèrent leurs connaissances, comme le prouvent les ouvrages de tous les savants traduits en Arabe. On peut bien dire que c'est de contact des mahométans avec les chrétiens, que jaillit la lumière qui fit l'éclat des khalifes de Bagdad et de Cordoue.

Il est curieux d'observer, tant sur les monnaies arbes que sur celles des chrétiens, vers le XII^e s. de l'ère vulgaire, l'antagonisme des deux religions rivales, comme les savants numismates l'ont déjà remarqué. Les pièces mises en circulation de part et d'autre étaient autant de cartels portant des aphorismes religieux. Ainsi, le commerce servait la controverse et devenait un moyen de prosélytisme. Les khalifes couvrirent bientôt leurs monnaies de caractères kufiques, qui sont à l'écriture arabe ce que la gothique fut à la calligraphie du Moyen Âge parmi les chrétiens, dans le but de déclarer qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mahomet est son envoyé, tandis qu'Alphonse III, roi de Castille, frappait de son côté des pièces sur lesquelles on lit en caractères arabes; Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il n'y a que Dieu lui seul; celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé.

Les Byzantins adoptèrent les devises: J. — C. rex regnantium, et Servus Christi joint au nom de l'empereur. Les mahométans mirent sur leurs monnaies ce précepte du Coran: Hors de l'islamisme, il n'est point de salut. Plus tard, des princes mahométans, vassaux des empereurs chrétiens, sont obligés de rendre hommage au christianisme, sur leurs monnaies, comme cela est arrivé aux débris des Selgioucides disséminés dans l'Asie Mineure, dont un fragment donna naissance à cet Empire ottoman qui surpassa en gloire tout ce que le mahométisme avait produit depuis son origine. Les chrétiens, à leur tour, obligés de reconnaître la suzeraineté arabe, placèrent sur leurs monnaies le nom de Mahomet, et lui donnèrent le titre de prophète; l'évêque d'Apt, celui de Maguelonne, ainsi qu'Alphonse de France comte de Toulouse, furent de ce nombre. Tychsen rapporte que le pape Innocent IV excommunia les habitants d'Acre et de Tripoli, pour avoir mis (p. 43) sur leurs monnaies le nom de Mahomet que les musulmans leurs imposaient.

Quoique les images ne soient pas un caractère propre du type mahométan, les circonstances qui contraignirent les sectateurs de Mahomet à rendre hommage au christianisme les obligèrent aussi de placer sur leurs monnaies l'effigie des empereurs grecs. On voit sur celles d'Héraclius et de Léon Chazane l'influence mahométane qui supprime les croix et le monogramme du Christ, mais qui tolère néanmoins l'image de ces princes, d'où l'on doit déduire que l'islamisme ne les proscrit pas entièrement. Les khalifes Abassides se servirent de tapis avec des figures, et les antiquités de Grenade et de Cordoue prouvent que les Arabes n'avaient pas horreur des images. Cette dynastie alla jusqu'à en mettre sur la monnaie.

Les Ottomans furent aussi indifférents que les Arabes sur l'unité monétaire; cependant ils conservèrent longtemps leur système, appelant leurs pièces d'or d i n a r, celles d'argent d i r h e m. Ils adoptèrent la dénomination des monnaies avec lesquelles leurs voisins. leur payèrent tribut et leur valeur de compte à divers noms, tous étrangers. Ainsi, ils la désignent indistinctement sous le nom d'a s l a n l i ou écu du Lion flamand, ou de g r a u c h, du mot allemand g r o s h, g r o s. Le nom d'a t h z e, aussi, est la traduction de l'a s p r e grec et de notre b l a n c.

A l'imitation des Arabes, les Ottomans prirent aussi pour étalons des substances matérielles en suivant toujours l'usage des Grecs. Le d i n a r d'or fut divisé en vingt-quatre parties appelées k i r a t s, de k e r a t i o r s i l i q u e, et constituant le m i t h c a l arabe. Les fractions de la d r a c h m e étaient de 61 grains de blé. Le poids du d i r h e m d'argent fut originairement à celui du d i n a r d'or ce que 7 est à 10.

Les f u l s, ou monnaie de cuivre très usitée sous les khalifes, reparaissent sous quelques règnes des sultans ottomans. Les médailles de bronze de l'Égypte, sous les Ptolémées, étaient frappées sur des plans coniques, et longtemps après les khalifes, sur les mêmes lieux, donnent à leur monnaie de cuivre la même physionomie. On dirait que les pyramides, avec leur architecture merveilleuse, y étaient toujours présentes à l'imagination de l'artiste.

Ce serait une tâche bien difficile que d'entreprendre l'histoire métallique de l'Empire ottoman, et cette difficulté provient de ce que le droit régalien de la monnaie est le moyen d'établir une dette nationale lorsqu'une guerre vient grever le budget. C'est en agissant alternativement, et sur la taille et sur le titre, qu'en diverses occasions les Turcs déprécièrent leur monnaie de compte ou la restaurèrent à leur gré, avec une facilité étonnante; de sorte que là où le trésor semble épuisé, où les fortunes se sont dissipées, où la monnaie de billon devient seule l'âme des transactions, où une banqueroute menace l'Etat, soudain, comme par enchantement, les coffres s'emplissent, l'or devient abondant, et la monnaie de compte, en augmentant de valeur, enrichit l'agriculture, le commerce et l'industrie. Il est vrai que quand l'importation surpasse l'exportation, le change ne peut que devenir défavorable, car il tend toujours à trouver son pair intrinsèque, qui n'est que le (p. 44) pair des monnaies réelles ou pair métallique, sa valeur étant déterminée par celle des monnaies effectives qu'il représente. Aussi, pour que l'exportation puisse annuellement combler son déficit, il est indispensable que ce déficit sorte de la Turquie en valeurs métalliques au pair de celles de la place avec laquelle l'échange a lieu. Néanmoins, cette valeur progressive du change fait naître des opéra-

tions de banqué, et le prix des effets baisse comme celui de tout objet de commerce, suivant la proportion qui existe entre les demandes et les quantités qui se trouvent sur la place, mouvement servant d'équilibre à la fluctuation du change. Tout ce qui circule tend vers son niveau et le lingot est celui du monde commercial.

Pénétré de cet axiome, le gouvernement turc s'est décidé à faire un sacrifice équivalant du solde qui existe entre l'importation et l'exportation, pour fixer le taux du change, et, en établissant ainsi la balance du commerce, empêcher ces demandes effrayantes d'effets, qui tendent à pousser à l'altération du change, manoeuvre au moyen de laquelle d'avidés spéculateurs obtenaient les produits de la Turquie avec une moins-value et augmentaient de la sorte le déficit de l'exportation; tandis que, d'un autre côté, la sollicitude intelligente du sultan s'applique à donner du développement à l'agriculture et à l'industrie, afin de parvenir à établir la balance du commerce, dont le défaut est la seule cause du malaise des États, parce que partout où la consommation dépasse la production, une fatale atrophie devient inévitable.

Qu'on ne pense pas que le remède à ce mal soit impossible; il ne l'est pas, car ce n'est qu'une petite cause qui produit de si grands effets.

L'altération de la monnaie, pour ce qui concerne la capitale, peut être calculée, terme-moyen, de 4 à 5 tout au plus, lorsqu'il ne s'agit que de faire face aux besoins réels du commerce, ce qui, si l'on prend pour base des opérations de change annuelles le chiffre de 100 millions, produirait dans la même période de temps une dépréciation de 5 millions faciles à combler, si la générosité de S. H. Abdul-Medjid ne l'eût fait consentir à les payer de ses propres deniers par le bénéfice de la nouvelle monnaie, bénéfice que l'on peut estimer à environ 10 p. 100.

On aurait assurément lieu de s'étonner de la disparition d'une masse de billon qui s'est opérée à diverses époques, et qu'on aura sans doute occasion de remarquer à l'égard des béchicks et des pièces de 20 paras, si l'on n'envisageait pas la refonte sous le point de vue où s'est placé le baron Marchant dans une savante dissertation sur la légende numérale XCVI des médailles d'argent de Dioclétien, l'existence du *d e n i e r d e c o m p t e*, le cours légal des divers *a r g e n t e u s*, et la monnaie désignée sous la dénomination de *m o n e t a m a j o r i n a*.

Nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de citer un fragment de ce travail remarquable, qui nous donne une idée de la manière dont s'est effectuée la restauration de la monnaie en Turquie, à diverses reprises et sans secousse.

„Dioclétien, dit le numismate distingué que nous venons de nommer, (p. 45) changea la monnaie d'argent et celle de bronze; il émit un nouvel *a r g e n t e u s* primitif. Par cette mesure, l'empereur a voulu faire correspondre exactement la valeur de la monnaie courante avec le poids réel du métal au même titre, en se chargeant, en dehors, des frais de fabrication. C'était un puissant moyen pour faire arriver les matières aux ateliers monétaires, que de rendre en *a r g e n t e u s* fabriqué le poids de l'argent fourni, en ne laissant à la charge des propriétaires que les frais d'affinage, comme cela a lieu aujourd'hui chez les Turcs. Cette facilité conduisait naturellement à la refonte successive des anciennes monnaies lorsque l'état eut à s'en occuper autrement. Il a fallu pourtant mettre en rapport les nouveaux *a r g e n t e u s* avec les poids légaux, pour faciliter les comptes avec les fournisseurs et satisfaire loyalement aux besoins des relations commerciales. En conséquence un chiffre fut placé sur les *a r g e n t e u s* pour faire connaître à la fois que chaque pièce était en réalité la monnaie de poids et de compte. A dater de la mise en circulation de l'*a r g e n t e u s* de Dioclétien, tout le billon romain, depuis Septime Sévère, reçut la dénomination de *m o n e t a m a j o r i n a*: *m a j o r*, par rapport à la taille, *i n a*, titre inférieur de cette monnaie, de sorte que la *m o n e t a m a j o r i n a* ne fut qu'une classification administrative de toutes les médailles romaines de billon depuis Caracalla. Cette monnaie ne comptait que pour ce qu'elle valait en réalité, et la refonte et la refonte générale s'opéraient sans mettre à la charge de l'empereur la défaveur qui serait résultée d'une monétisation obligée. Les ateliers monétaires reçurent les monnaies anciennes d'argent en les échangeant contre les *a r g e n t e u s* de la nouvelle fabrication, et les possesseurs des anciens *a r g e n t e u s* s'empressèrent d'autant plus de répondre aux vues de l'empereur, qu'il n'y avait aucune perte pour eux, puisqu'ils étaient payés en monnaie de bon argent, poids pour poids, sans supporter aucuns frais. Que leur importait de recevoir de l'argent fin pour du billon, à poids égal, puisque la valeur légale du cours de l'*a r g e n t e u s* était toujours en raison de son titre et de son poids? ”

Cette hypothèse, à laquelle le baron Marchant donne les développements les plus lucides, peut bien avoir été le système monétaire suivi par les Turcs pour faire disparaître de la circulation la monnaie de billon; et qui sait si dans la grande variété qu'offre la série des monnaies ottomanes, telle taille ne fut pas établie comme l'*a r g e n t e u s* de Dioclétien, et tel titre pour la *m o n e t a m a j o r i n a*, vu que sur les pièces battues à Constantinople on ne voit que le millésime de l'avènement du sultan au trône; le nombre d'années qui se sont

écoulées depuis cette époque, le monogramme de Sa Hauteſſe et le nom de la capitale, qui conserve son origine de C o n s t a n d i n i è , sans désignation aucune de valeur.

Dans le cos où un pareil système n'aurait jamais existé, nous le proposerions comme moyen efficace de retirer cette monnaie obsidionale sur laquelle s'exerce la coupable industrie des faux monnayeurs au préjudice des sujets ottomans, depuis si longtemps et avec tant de succès. Mais nous persistons cependant à croire que le remède a existé à côté du mal, puisque ces monnaies, auxquelles des besoins pressants donnèrent autrefois le jour, (p.46) comme de notre temps, ont disparu sans retour et sans qu'on en trouve à peine quelques rares échantillons dans les plus riches médaillers.

L'unité monétaire ayant subi plusieurs variations, il serait extrêmement difficile, comme nous l'avons déjà remarqué, d'établir la proportion de l'or à l'argent, et de désigner avec exactitude la taille et le titre de la monnaie à diverses époques compartivement à la valeur de compte, et de déterminer aussi la dénomination de cette valeur, qui fut appelée d i r h e m , a h t z è , g r u s h , a s l a n l i e t p i a s t r e , selon qu'elle fut l'équivalent de la d r a c h m e , du b l a n c , du g r o s , de l'è c u a u x l i o n s et de la p i a s t r e f o r t e d'Espagne. Mais aujourd'hui tous ces noms n'ont conservé que leur étymologie, car la p i a s t r e espagnole vaut environ 5 francs, tandis que la p i a s t r e turque ne vaut pas même 25 centimes. Nous allons toutefois essayer l'appréciation de la monnaie ottomane, à diverses époques, en nous appuyant, en grande partie, sur des mots puisés dans l'histoire de M. de Hammer, qui est ce que les annales ottomanes offrent de plus complet.

Sous Sélîm Ier, la p i a s t r e valait 40 a s p r e s , et le d u c a t de Venice 60 a s p r e s . A cette époque, l'a s p r e était à la p i a s t r e nominalemment ce que le p a r a est de nos jours à la p i a s t r e , dont 50 font le d u c a t . D'après Menavino, qui s'accorde avec Mouradja d'Ohsson, la p i a s t r e valait, en 1512, 50 a s p r e s . On observe que les faveurs de Soliman envers Roustem portèrent la fortune de ce visir à un revenu de 10 millions d'd'a s p r e s , ou environ 200 000 d u c a t s .

Le d u c a t équivalait, sous Soliman, à 1 p i a s t r e $\frac{1}{6}$. A cette époque, 50 a s p r e s faisait ent 1 d u c a t , mais les historiens ne sont pas bien d'accord à ce sujet.

Mahmoud Ier altéra la monnaie, et la haine populaire qualifia ses actes du nom d e m a h m o u d i è s .

L'o k a d'argent, qui d'après le cours adopté jusqu'en 1584, n'aurait dû être mise en circulation qu'à raison de 500 a s p r e s , reçut une valeur nominale de 100 a s p r e s et plus, et la d r a c h m e d'argent valut 10 et 12 a s p r e s au lieu de 2.

En 1512, 60 a s p r e s valaient 1 d u c a t , et la p i a s t r e 40 a s p r e s . Le y u k ou charge était de 100 000 a s p r e s .

Le p i a s t r e valait, en 1587, 50 a s p r e s , et le d u c a t 120 a s p r e s , Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, la réduction de la monnaie de compte a été du double, abstraction faite de l'altération du titre.

Les o s m a n i s et les m a ï d i n i s sont synonymes de l'a h t z è ou a s p r e . 40 aspres faisaient 1 p i a s t r e g r o u s c h ou è c u , mais la monnaie s'étant détériorée dans la proportion du double, et même du triple, les p a r a s actuels remplacèrent les a s p r e s ; 1 p a r a valait 3 a s p r e s , la p i a s t r e représentait une valeur de 40 p a r a s ou 120 a s p r e s ; 100 000 a s p r e s étaient égaux à 1000 d u c a t s .

En 1597, la Porte songe à améliorer la monnaie; en conséquence elle prescrivit que la d r a c h m e d'argent, qui sous Soliman avait donné 5 aspres, et 12 sous Murad III, fournirait à l'avenir 8 a s p r e s seulement. Mais cette mesure ne fut point exécutée; bien au contraire, la monnaie subit une nouvelle détérioration, car le d u c a t valut bientôt 180 a s p r e s .

(p. 47) Sous Soliman, la piastre d'or valait 12 d r a c h m e s d'argent, cours qui ne différerait pas beaucoup de l'ancien système monétaire des Arabes, chez lesquels le d i n a r fournissait 13 d i r e h m s $\frac{1}{2}$. L'a h t z è ou a s p r e était donc le douzième de la petite monnaie d'or des Turcs à l'époque où le cours de la monnaie n'était pas encore détérioré. A l'avènement de Henri VIII, la livre d'or valait, en Angleterre, douze fois plus que la livre d'argent.

Le grand visir Cara-Moustapha donna, en 1642, toute son attention à l'amélioration de la monnaie. La p i a s t r e était de 120 a s p r e s et le d u c a t de 250 a s p r e s . Ce visir réduisit, par l'émission d'une nouvelle monnaie, les valeurs étrangères à leurs cours primitifs; la p i a s t r e forte fut fixée à 80 a s p r e s , l'è c u d u l i o n à 70, et le d u c a t à 160. Les réglemens de police furent étendus, non seulement aux marches des vivres, mais encore aux marchés de chevaux et d'esclaves.

Dix ans après la réforme salutaire de Cara-Moustapha, la monnaie subit de nouveau une altération exigée par les campagnes que la Porte avait à entreprendre.

Dans les premiers temps de l'Empire, on avait fait usage de la monnaie de cuivre; depuis, l'or et l'argent eu cours; mais, sous Soliman II, le grand visir Ismaïl ordonne de faire frapper de nouvelles monnaies de cuivre.

Le hermahoub, qui valait 6 livres tournois ou 2 piastres^{3/4}, correspond à peu près au $\frac{1}{2}$ mahmoudiè de Mahmoud II. La bourse d'argent équivalait à 500 piastres ou 60 000 aspres, et le yuk ou charge de cheval, à 100 000 aspres. En établissant cette charge à 100 ocques d'argent, chaque aspre devait peser environ $\frac{1}{3}$ de drachme.

En 1657, pendant le séjour de Quiclet à Constantinople, le réal, écu d'Espagne, valait 58 sols. Au commencement du règne d'Ibraïm, la piastre fut monnayée à 9 drachmes^{1/2}, la drachme à 10 aspres. La piastre valait donc 95 aspres; mais bientôt on se plaignit du monnayage à 12 drachmes, c'est-à-dire de 114 aspres. Plus tard, il y eut même des piastres à 8, 7 et 6 drachmes.

Sous le règne de Mahmoud Ier, vers 1730, on songea à améliorer la monnaie. De nouvelles piastres et de nouveaux ahtzès furent mis en circulation; les anciens paras, dont, sur le pied légal, 8 ou 9 valaient une drachme, furent rachetés sur le pied de 13 paras^{1/2} pour chaque drachme d'argent. En 1740, une boîte en or pesant 50 miskals fut achetée pour 950 piastres; en supposant cette boîte du titre du ducat, elle vaudrait aujourd'hui 6250 piastres.

Nous terminerons cette appréciation de la monnaie ottomane, par quelques détails que nous a laissés Peukler, et auxquels nous ajouterons une note empruntée au commerce de Galata, qui nous donne le titre de quelques vieilles monnaies.

Peukler rapporte qu'en 1744, 2763 piastres 20 paras représentaient 921 ducats 401 aspres. En l'année 1743, la somme de 6088 piastres 24 paras était égale à 2029 ducats 1 piastre 21 paras. En l'année 1744, 2230 piastres (p. 48), 30 paras équivalaient à 740 ducats 1 piastre 30 paras. En l'année 1745, 11025 piastres 34 paras équivalaient à 3675 ducats 34 paras. En 1741, Peukler comptait le ducat à 3 piastres.

La sultan s'engagea, par le traité de Kaïnardjik, à payer à la Russie 7 000 000^{1/2} de piastres, qui, d'après le cours de la monnaie russe, en 1775, forme la somme de 4 000 000 de roubles d'argent de cette époque. En janvier 1820, la piastre était égale à 14 sous^{1/2}, et la livre sterling à 35 piastres.

Evaluation du titre de quelques monnaies anciennes qui se trouvent encore dans le commerce

Fondouks d'or de Mahmoud Ier, une drachme; Stambouls du même règne $\frac{3}{4}$ de drachme, titre 23 carats $\frac{955}{1000}$, manquent.

Moustapha or, même système, 22 carats $\frac{915}{1000}$, rares.

Hami d, même système, 21 $\frac{1}{2}$ carats $\frac{990}{1000}$.

Hami, Sélim et Mahmoud II, même système, 19 $\frac{1}{4}$ carats $\frac{802}{1000}$.

Mahmoud II, une drachme^{3/4} et $\frac{3}{8}$ dits mahmoudiès, 23 carats $\frac{955}{1000}$.

Mahmoudiès, pièce de $\frac{3}{4}$ de dragme avec des $\frac{1}{2}$ et des $\frac{1}{4}$, 19 $\frac{1}{4}$ carats $\frac{802}{1000}$.

Adliès neufs, $\frac{1}{2}$ dragme carats, ayant des $\frac{1}{2}$ et des $\frac{1}{4}$ comme les vieux adliès.

La petite pièce de 3 piastres 15 carats $\frac{825}{1000}$.

La pièce de 20 piastres, dernière monnaie de Mahmoud II, pesant $\frac{1}{2}$ drachme et ayant des $\frac{1}{2}$ et des $\frac{1}{4}$, est du titre de 19 $\frac{1}{4}$ carats $\frac{802}{1000}$.

Les variétés des vieilles monnaies d'argent ne sont pas si nombreuses, mais le titre est toujours proportionnellement inférieur à celui de l'or. Nous ne parlerons pas des béchliks et des pièces de 20 paras, appelés par les Turcs eux-mêmes monnaies obsidionales.

Il serait bien injuste d'attribuer cette dépréciation prodigieuse de la piastre à la cupidité des ministres turcs dans tous les temps; on doit plutôt en rechercher la cause dans cet esprit de croisades, dont l'Empire ottoman a été constamment victime depuis que Mahomet II établit son siège dans Constantinople.

Les financiers ont su fort adroitement créer des ressources à l'Etat dans les circonstances les plus difficiles, sans recourir à aucun emprunt, et ce système est bien loin d'être tyrannique; la monnaie est un signe établi pour les échanges, et sa circulation étant légale, il n'importe point à la nation que ce signe représente une valeur.

Si la Turquie avait été épuisée par toutes les vicissitudes que sa monnaie a éprouvées, son sort serait bien déplorable; mais dans aucun pays, il n'existe, encore aujourd'hui, plus d'or en circulation que dans l'Empire ottoman.

En 1740, si l'on pouvait citer un négociant dont les capitaux s'élevassent à 60 000 piastres d'alors, ce que nous mettons en doute, combien n'en (p. 49) compte-t-on pas de nos jours, qui possèdent 1 000 000 de piastres actuelles, ou l'équivalent du premier chiffre?

Les fortunes particulières sont donc non seulement assurées, mais en progrès. Le commerce fleurit, les arts, dont l'abaissement est la marque la plus positive de la décadence d'un peuple, ne brillèrent jamais, en Turquie, d'un plus vif éclat que de nos jours.

Des hommes sérieux, de savants publicistes, ont déploré le dépérissement des arts dans ce pays; mais ont-ils jeté un coup d'oeil sur l'art monétaire? S'ils l'eussent fait, ils auraient assurément vu ses progrès, surtout depuis que MM. Duz dirigent les ateliers de cette industrie. On est sûr de rencontrer cette honorable famille, toutes les fois qu'il s'agit du progrès des arts à Constantinople. Que l'on compare les pièces informées des précédents règnes, ces monnaies octogones, carrées, triangulaires, élégance bizarre que repousse le goût, avec ces belles pièces d'or dont les types récemment frappés offrent l'échantillon et qui ont atteint la pureté de style des monnaies de France et d'Angleterre, et que l'on dise si les arts sont stationnaires en Turquie.

Ces pièces offrent l'épaisseur et le module de la guinée ainsi que son cordon. Sur la face de cette monnaie, qui devra avoir cours pour 100 piastres dont 110 équivalent à la livre sterling, on remarque le monogramme du sultan Abdul Medjid Han; dans le champ, une rose avec sa hampe et ses feuilles; à l'exergue, l'année de l'avènement au trône; au-dessus du monogramme, sept étoiles; une guirlande de laurier avec un arc et deux carquois en sautoir, sous l'exergue. Au revers, une légende ayant rapport à la restauration de la monnaie, et les mots *Z e r b C o n s t a n t i n i e*, c'est-à-dire „frappée à Constantinople“; et une guirlande de laurier à l'instar de la monnaie d'or en France.

Le monogramme du sultan, appelé *toughra*, commence à paraître, sur la monnaie turque, sous les successeurs de Mourad I^{er}; puis on y renonce. Ce n'est qu'au commencement du XVIII^e s. qu'on voit le *t o u g h r a* figurer de nouveau sur la monnaie.

D'après M. de Hammer, les Ragusains devaient payer au sultan un tribut annuel de 500 ducats: lorsque vint le moment de ratifier ce traité, Mourad, ne sachant pas signer, trempa sa main dans l'encre et l'apposa en tête de l'acte, les trois doigts du milieu réunis, le pouce et le petit doigt écartés. Plus tard, les calligraphes ornèrent ce seing privé de lettres entrelacées, et y inscrivirent en chiffres les noms des sultans régnants. Au milieu de l'empreinte de la main, que les contours du *toughra* imitent encore aujourd'hui, est placé le nom du sultan Han, accompagné de celui de son père et de l'épithète de „toujours victorieux“.

Mahomet, dont la puissance intellectuelle, embrassant le judaïsme et le christianisme, fit, suivant les plus belles traditions orientales, avec les éléments de ces religions, un culte propre à être appliqué à l'Arabie, qui gémissait alors sous une grossière idolâtrie, prenant en haine les scribes, dont il redoutait les subtilités, et sentant toute la puissance de la parole (p. 50), déclara que, malgré sa brillante éducation, il ne savait pas écrire. Aussi, quand l'archange Gabriel, rapporte Abulfeda, lui dit: „Lis! — Je ne sais pas lire, répondit Mahomet. — Lis, ajouta l'ange, au nom du Dieu créateur: il forma l'homme en réunissant les sexes; lis, au nom du Dieu adorable: il apprit à l'homme à se servir de la plume, il mit dans son âme le rayon de la science.“

C'étaient les *toughras* du Koran qu'il lui apportait du ciel.

Les sectateurs du prophète, loin d'avoir honte de l'ignorance de leur maître s'en glorifiaient comme d'une preuve évidente de sa mission, et ne se font pas un scrupule de l'appeler, comme il est aussi appelé dans le Koran, „le prophète non lettré.“ Cependant, la dynastie ottomane s'est toujours piquée de cultiver les lettres, et nous opposerions à l'ignorance dont M. de Hammer accuse Mourad I^{er}, à l'occasion de la ratification du traité avec les Ragusains, l'autorité de M. Mouradja d'Olsson. Ce savant orientaliste affirme que Mourad I^{er}, Mourad II, Mahomet II, Sélim I^{er}, et Suleyman I^{er}, tous protecteurs zélés des sciences, voulurent faire renaître dans la nation les beaux jours de la littérature arabe.

Nous devons chercher une autre raison de l'usage de quelques souverains d'apposer l'empreinte de leur main sur leurs actes, à l'exemple du prophète, qui le pratiqua à l'égard des caloyers du mont Sina; car ces religieux montrent des lettres patentes à eux octroyées par Mahomet et portant pour sceau l'empreinte de la main du législateur de l'Arabie.

Le conquérant de Constantinople publia également en faveur des Grecs une ordonnance sur laquelle il imprima sa puissante main.

La main fut le symbole de la force chez les Egyptiens, et chez les Romains celui de la foi, à qui elle fut consacrée par Numa Pompilius. La main a aussi été regardée comme le symbole de l'autorité et de la puissance. Sur une médaille d'argent de Tancrede, roi de Sicile, on lit ces mots: *D e x t e r a D o m i n i e x a l t a v i t m e*. Au revers sont des inscriptions arabes.

Le nom de *t o u g h r a*, donné, chez les Turcs, à cette image de la main, vient probablement du mot persan *t o g h r a*, cimier des Selgeucides de la Perse, parce qu'elle figure au haut des actes impériaux, étymologie qui peu lui être commune avec celle de l'aigrette des sul-

tans, qui leur tient lieu de couronne, t o u g h, et qui est en même temps la désignation del a dignité de pacha.

Les sultans décoraient originairement leurs généraux de l'aigrette qui paraît leurs turbans, et celui d'entre ces derniers qui en avait obtenu trois était parvenu au comble de la faveur. De là, les Européens ont dit pacha à trois queues, en se basant sur l'usage établi dans l'armée du temps des janissaires, usage qui consistait à faire porter devant les généraux les queues de chevaux en nombre égal à celui des aigrettes dont ils étaient décorés. Par conséquent, l'expression de p a c h a à t r o i s q u e u e s n'est guère plus exacte que celle de c r o i s s a n t que les Européens donnent mal à propos aux a l e m s dont les dômes des mosquées sont surmontés, confondant ces signes mahométans (p. 51) avec l'attribut de la D i a n e b y z a n t i n e, qui est le croissant étoilé des médailles de la colonie des Mégariens, et qui passa à la Constantinople chrétienne, puis à la Stamboul des Osmanlis. Le croissant étoilé, sans caractère religieux, n'est donc que l'armoirie de la capitale de l'Empire.

Nous retrouvons l'importance de la main dans le mot persan p e u n t z è, qui correspond à notre g r i f f e; p e u n t z è s a h est le paraphe du grand visir.

L'autorité souveraine repose, en Turquie, sur deux droits; celui du k o u t b è, consistant à être nommé, dans les prières publiques, après le prophète; et le droit du s i k è, ou de battre monnaie. Tous les sultans furent jaloux de cette dernière prérogative de la royauté, et les ateliers monétaires les suivaient même dans les camps. Anciennement, la monnaie se fabriquait aussi près des mines d'or et d'argent, mais les abus qui s'y commettaient forcèrent le gouvernement à réunir tous les ateliers dans la capitale. Il importait que l'émission de la monnaie n'eût lieu que sous les yeux du souverain, puisque c'était par son moyen que l'équilibre s'établissait dans le budget de l'Empire. En effet, les guerres continuelles que la Turquie eut à soutenir faisaient de larges brèches dans ses finances; on s'en fera une idée par le tableau suivant des revenus et des dépenses de l'Empire pendant le règne de Mourad IV.

Hégire	Jésus-Christ	Revenus	Dépenses
En 1058	1648	361 800 000 aspres	550 000 000 aspres
En 1059	1649	361 800 000 „	550 000 000 „
En 1060	1650	532 900 000 „	687 200 000 „
En 1080	1669	481 270 828 „	590 604 360 „

Les autres règnes offrent la même progression, et l'on voit bien que, si tout le déficit qui en résulte en définitive passait à l'étranger, la Turquie cesserait d'exister politiquement; mais la masse d'argent ne sortait du trésor que pour passer entre les mains de l'armée et du peuple, d'où il revenait aux coffres de l'Etat: de sorte que, nous le répétons, l'effrayante dépréciation de la p i a s t r e a prévenu la banqueroute du gouvernement et n'a point fait la misère des particuliers; le principe de nullité dans la monnaie, considérée comme signe représentatif des échanges dans l'Etat, étant incontestable.

Outre la monnaie frappée pour les besoins de ces échanges, l'hôtel monétaire frappait aussi, sous divers règnes, des médaillons d'or d'assez grand module, dans l'esprit religieux des médailles catholiques; et ces pièces, d'un type élégant, couvertes de versets du Koran, sont des phylactères dont on orne encore communément la tête des enfants.

Reden, Fr. W. von

Allgemeine vergleichende Handels- und Gewerbs-Geographie und Statistik. Ein Handbuch für Kaufleute, Fabrikanten und Staatsmänner, auch Grundlage öffentlicher Vorträge in gewerblichen Lehr-Anstalten, so wie zu handelspolitischen und volkswirtschaftlichen Besprechungen. Zunächst für Christ. Friedr. Enslin, 1844, XX—1062 p.

p. 359—371: Die Land-Handelswege.

p. 828—862: Das Türkische Reich in und außer Europa.

(p. 366) 59. Von Konstantinopel über Tschatal, Kirkkilisia, Aidos, Paravadi (am Meere Varna 57 M.), Basard- (p. 367) schik, Mangalia, Kostendsche, Babatag, nach Ismail 95 M. usw. — 60. Von Konstantinopel über Tschatal, Adria-

nopel 30 M., Selimno, Stareka, Ruscuk, Giurgevo nach Bukarest 80 M.; von da weiter über Kronstadt (20) oder Hermannstadt (35). — 61. Von Konstantinopel über Tschatal, Adrianopel, Kasanlik, Kabrona (sic Gabrovo), Ostrova, Widdin 90 M., Tschernez, Orsova, Karanschess, nach Temeswar 135 M. und weiter. — 62. Von Konstantinopel, über Tschatal, Adrianopel, Philippopel, Ichtiman, Sofia 70 M., Scharkot, Nissa, Jagodina, Belgrad 125 M., Semlin, Peterwardein, nach Neusatz 138 M. und weiter. — 63. Von Konstantinopel über Tschatal, Adrianopel, Philippopel, Köstendil, Uskub, Pristina, Novibazar, Priepol, Bosna-Serai 140 M., von da über Tvarnik nach Brod 30 M., oder über Tvarnik, Banjaluka, nach Karlstadt 45 M. — 64. Von Konstantinopel über Uskub (Nr. 63), Perserin, nach Skutarie 115 M. — 65. Von Konstantinopel über Rodosto, Keschan, Feredschik, Ienidschei-Karasu, Orfano, nach Salonik 75 M. — 66. Von Salonik über Seres, Petrich, Koprili, Uskub, nach Scutarie 70 M. — 67. Von Salonik über Ienidsche-Vardar, Vodina, Toli-Monastir, Ochrida, Ibessan, nach Alessio 50 M. — 68. Von Salonik über Platamina, Larissa, Trikala, Mezze, Ianina nach Delvino und Butrinto (Korfu gegenüber) 55 M. — 69. Von Athen, über Thiva, Livadia, Zeitun, Larissa, nach Salonik 55 M. — 70. Von Athen über Megara, Korinth, Argos, nach Tripolitza 22 M. . .

(p. 833) . . . Die aus Rumelien und Bulgarien kommende Wolle schätzt man im allgemeinen höher als die anatolische. — Das bulgarische Wachs ist sehr geachtet und von besserer Güte als das Smyrnaer. . . .

(p. 835) Durch ihre Seidenwaren sind besonders berühmt: Konstantinopel, Skutary, Brussa, Turnovo, Damask, Aleppo, Diarbekir, aber an dem ersten Orte sollen von 3000 Webestühlen nur 350 übriggeblieben sein, im zweiten finden sich jetzt kaum noch 300. In Brussa ist ihre Zahl von 2000 zu 500 zusammengeschmolzen, in Turnovo gab es schon 1831 nur 200 statt 2000. . . .

(p. 836) Hinsichtlich des Ausfuhr-Handels können die Provinzen der Türkei auf folgende Weise verteilt werden: Rumelien und Bulgarien teilen ihren Überfluß zwischen Konstantinopel und Salonich, welchem letzteren Platze vorzugsweise die Ausfuhr von Mazedonien und Thessalien zufallen; Albaniens Häfen sind Skutari und Durazzo; der Moldau: Galatz; der Walachei: Braila; Damask und Beirut sind die Stapelplätze Syriens, der südliche Teil Anatoliens hängt von Smyrna ab.

Robert, C.

Les Slaves de Turquie. Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares. Leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques, par. . . Paris, L. Passard, Libraire-Ed.; J. Labitte, Libraire-Ed., 1844. 2 Pars. III—360 p; 416 p.

Table des matières:

Partie I. Introduction. Etat actuel, moeurs privées et politiques des peuples de la péninsule gréco-slave. Du monde gréco-slave en général, p. 1; Etats et provinces gréco-slaves dépendants de la Turquie. Leurs ressources et leur avenir, p. 8; Les cinq peuples de la péninsule gréco-slave. Leurs tendances sociales et leurs rapports avec l'Empire d'Orient, p. 19; Productions du sol, systèmes de culture de la péninsule, p. 30; Arts, industrie et commerce des Slaves de Turquie, p. 42; Aspects pittoresques des pays slaves. Scènes de la vie privée, p. 53; Superstitions, usages et fêtes populaires, p. 64; Moeurs politiques des Slaves de Turquie. Leur constitution naturelle. Critiques du hattichérif de Gulhané. Système fédéral, p. 76; Octrois et douanes turques, étoffes anglaises. Chute du commerce français, et moyens de le relever en Orient, p. 86; L. 1^{er}. Les Monténégrins. Description du Tsernogora. Organisation religieuse et civile, forces militaires, commerce, p. 98; Histoire des Monténégrins. — Epoque primitive, p. 124; Le Monténégro au XVIII s. — Chansons historiques, p. 149; Histoire contemporaine des Monténégrins. Leurs guerres contre les Français, les Turcs et les Autrichiens. — Règne de Pierre II, p. 158; Situation actuelle du peuple et du gouvernement monténégrin. Dangers des dernières réformes, intérêts des diverses puissances d'Europe, relativement à ce pays, p. 186; L. II. La principauté de Serbie. Histoire de Miloch. Divisions territoriales. ressources physiques et tendances nationales de la principauté serbe, p. 209; Histoire civile et parlementaire de la Serbie de 1804 à 1839. Règne de Tserni-George, p. 220; Règne de Miloch, p. 243; Etat actuel de la principauté. Intérêts rivaux des grandes puissances, rôle de la France en Serbie, p. 345.

Partie II. L. III. Les Bosniaques. Le peuple et la noblesse de Bosnie. Spahilik et Tchiflikks. Etat des serfs, chansons de haïdouks, p. 1; Description de la Bosnie, p. 29; Histoire de la Bosnie musulmane depuis le XVII s. jusqu'à nos jours, p. 44; Révoltes et dissolution finale de l'aristocratie bosniaque domptée par les efforts réunis des raïas serbes et des Turcs. Exploits de Vouseïne, p. 71; Résultats des réformes turques. Retour prochain de la race serbe à l'unité. Intrigues étrangères. Moyens pour la France d'agir en Bosnie, p. 110; L. IV. Les quatre Albanies. Tableau ethnographique et politique des tribus skipetares et slaves de l'Albanie, p. 118; Description géographique des quatre provinces albanaises. Scènes de voyage p. 151; Révolutions intérieures des Mirdites et des Toskes. Leur histoire depuis la mort d'Ali Pacha, p. 189; Décadence des tribus musulmanes. Développement des tribus chrétiennes. Anciens rapports à rétablir entre la France et l'Albanie. Influence de l'Autriche. Avenir des Skipetares, p. 212; L. V. Les Bulgares. Statistique de la Bulgarie. Aspect général, p. 228; Caractères, moeurs, industrie du peuple bulgare, p. 240; Voyage à travers les cinq provinces de la Bulgarie. Côte bulgare de la mer Egée, p. 249; Etat social, corvée, écoles et clergé. Les Haïdouks, p. 281; Réveil politique et tentatives d'émancipation des Bulgares depuis le commencement de ce siècle, p. 293; Intérêts des grandes puissances en Bulgarie. Faiblesse de la Russie dans les Balkans. Mesures à prendre par la diplomatie française, p. 319; L. VI. L'union bulgaro-serbe. Les Bulgaro-Serbes dans leurs rapports avec les peuples voisins et avec l'Europe, p. 337; Etat physique et ressources matérielles des provinces bulgaro-serbes. Avantage de leur réorganisation pour le commerce européen, p. 346; Géographie politique des provinces de l'union, p. 356; Eléments de l'union. Peuples libres et peuples raïas, leur solidarité. Dynasties princières. Conseils municipaux, diètes provinciales de Bulgarie, p. 375; Résultats de l'union bulgaro-serbe pour l'Empire ottoman et l'équilibre européen, p. 398.

Partie I (p. 89). Aussi, dans toute la Turquie slave, la monnaie courante est-elle forcément l'argent autrichien. L'Autriche exploite complètement les rives du Danube, tant moldo-valaques que serbes et bulgares; ses commerçants, qui ne sont au fond que des marchands de pacotille, nommés *lipisikani*, parce qu'ils s'approvisionnent (p. 90) à Leipsig, n'importent des pays slaves que de l'argent sans marchandises, et les appauvrissent ainsi doublement.

Il n'est qu'un moyen pour l'Empire d'échapper à la dissolution qu'un pareil état de choses rend inévitable: c'est de modifier en même temps et le traité de commerce conclu avec l'Europe, et le fatal hattî-chérif; c'est d'opposer au premier un système d'octroi plus favorable aux indigènes, ainsi que des primes d'encouragement pour les industries locales, et de paralyser le second par des constitutions provinciales mieux adaptées aux besoins des divers peuples de l'Empire, et créées de concert avec leurs représentants.

La France devrait avoir dans cette grande oeuvre de régénération le principal rôle. Elle qui favorise partout l'essor des nationalités, devrait s'intéresser enfin à celles de l'Orient gréco-slave. Mais depuis longtemps, la France ne s'occupe guère que de l'Orient turc et arabe; elle néglige profondément les raïas européens, qui néanmoins disposent des clefs de Stambol. Le cabinet français avait compris que, pour régner sur l'Asie, il faut avoir à soi les Arabes; mais pendant qu'il poursuivait ce but, l'Angleterre s'affermissait à Corfou, et la Russie obtenait en Moldo-Valachie et en Serbie le droit de tutèle sur cinq millions d'hommes. Depuis que cette puissance est investie de ce triple protectorat, elle remue (p. 91) incessamment les provinces gréco-slaves; en Bulgarie, en Macédoine, en Herzégovine, en Bosnie, partout elle répand des bienfaits, et promet sous main des libertés moins menteuses que celles du hattî-chérif de Gulhané. Pendant ce temps la France, absorbée ailleurs, oublie les régions qui, étant les greniers de Stambol, peuvent envoyer à cette cité la vie ou la mort.

D'incalculables avantages récompenseraient pourtant la France de l'appui qu'elle prêterait aux Gréco-Slaves. L'organisation nouvelle de l'Orient chrétien aurait pour premières conséquences l'agonie du commerce anglais en Turquie, et le roulement de l'action russe vers les contrées asiatiques. Une grande partie du négoce et mouvement de transit entre l'Orient et l'Europe, qui maintenant se fait par l'Allemagne, se rabattrait vers le sud et tomberait en partage aux armateurs d'Italie et de Marseille. Il est évident qu'une fois constitués sous l'égide du sultan, les états gréco-slaves, ayant une administration séparée et n'étant plus forcés de subir les traités de commerce imposés à la Turquie par l'Angleterre, disposeraient leurs douanes de manière à grever surtout ceux des négociants étrangers qui, ne cédant leurs marchandises que pour de l'argent, excluent la réciprocité du gain; ils favoriseraient au contraire ceux qui, en leur apportant tous les objets de fabrication nécessaires à la péninsule, leur offriraient en même temps les (p. 92) débouchés les plus avantageux pour leur propre industrie. Dans ce cas, l'Autriche, qui exploite la moitié de la Turquie d'Europe, devrait bientôt céder une grande partie de ses profits à la France, puisque, déjà pourvue abondamment par ses provinces hongroises de tous les produits bruts qu'elle pourrait tirer des pays gréco-slaves, le commerce d'échanges avec la péninsule lui devient presque impossible. Aussi, quoi-

que cette puissance importe dans les seules principautés moldo-valaques pour plus de 10 millions par an, les spéculateurs autrichiens, forcés de laisser à d'autres peuples l'exportation des produits indigènes, finissent-ils par se ruiner. Il n'en serait pas de même pour la France, qui manque souvent des objets dont le sol greco-slave abonde. Mieux en état que les Allemands de faire des échanges, les Marseillais approvisionneraient avec avantage ces pays de ce qui leur est nécessaire, et si, pour échapper aux vexations douanières du transit autrichien, ils prenaient la voie de Salonik et de l'Albanie, ils réussiraient infailliblement, après quelques années de sacrifices, à établir, même sur le Danube, en face des Allemands, une concurrence lucrative. Si le commerce autrichien, vient au contraire à prédominer dans ces contrées, on verra s'y reproduire les dévastations qui signalèrent la domination vénitienne. L'Autriche ne fait pas même grâce de l'impôt à ses trente mille sujets établis en Moldo-Valachie; elle prélève sur eux annuellement au-delà de 40 000 ducats, tandis que ces mêmes Allemands ne payent pas un para au pays étranger qui les nourrit. Pourtant c'est le commerce autrichien qui, malgré tant de conditions défavorables, a le plus de chances de prédominer, si le s t a t u q u o se maintient et si l'Orient, par sa régénération intérieure, ne parvient pas à lui opposer une concurrence indigène.

Le Danube est le grand canal de communication entre l'Europe continentale et l'Orient. Fondant sur ce fleuve tous ses rêves de grandeur, l'Autriche va jusqu'à espérer que le Danube, tombant dans la mer Noire, rivalisera un jour avec la Méditerranée, comme voie de transport vers l'Asie. En effet, les richesses de l'Inde ont pour s'écouler en Europe trois voies naturelles, au midi et au nord les deux mers Rouge et Noire, et entre elles la mer Blanche ou l'Archipel. De ces trois grands bassins du commerce, l'Angleterre en a usurpé un; les Grecs aspirent légitimement à en occuper un autre; l'Autriche et la Russie se disputent, au détriment des Slaves du Sud, la possession du troisième. Si ce dernier canal tombe exclusivement aux mains de l'Autriche, elle réduira par là même le commerce de tout le nord de la France à n'être que son tributaire. La Bavière le sent si bien qu'elle va creuser enfin le canal, déjà rêvé par Charlemagne, pour unir par le Mein le Danube au Rhin, (p. 94) et la société viennoise des bateaux à vapeur danubiens élargit de plus en plus son action. Ses pyroscaphes ne s'arrêtent plus à la Valachie; ils atteignent, à des intervalles fixes et très rapprochés, Trébizonde, Scio, Chypre, la Syrie. Ils avaient porté sur le Danube, en 1837, 47 000 passagers et 73 000 quintaux de marchandises; dès l'année suivante, le chiffre des marchandises s'élevait à 320 000 quintaux, tandis que le nombre des passagers atteignait 74 000. Oublieuse de ces résultats, la France n'a pas même de vice-consul dans les deux grands ports danubiens, Galatz et Braïla, où tous les pavillons affluent. 449 voiles ont paru en 1837 à Braïla, dont 25 autrichiennes, 20 russes, 2 anglaises, une belge, de françaises point; à Galatz, dans la même année sont entrés 528 bâtiments, dont 48 autrichiens, 50 russes, 8 anglais, 1 sous le pavillon belge, aucun sous celui de la France. Pourtant, le Danube, qui, suivant Napoléon, avec ses 500 lieues de cours et ses 120 affluents navigables, est le premier fleuve de l'Europe, le Danube n'appartient à l'Autriche que par l'entremise des Hongrois, et de plus la double rive serbo-bulgare et moldo-valaque occupe les 300 principales lieues de son cours. Il serait donc facile d'en disputer aux Autrichiens l'exploitation exclusive, surtout s'il est vrai, comme on l'assure, que notre poterie et notre porcelaine commune pourraient être vendues avec bénéfice en Valachie au même prix que la grossière faïence allemande (p. 95). Les objets d'exportation seraient les viandes salées pour alimenter notre marine, les bois de construction des immenses forêts des Karpathes et des Balkans, les céréales, le sel, les peaux, les laines, la cire, le goudron. L'extrême bon marché de tous ces produits bulgares et moldo-valaques, si le commerce de Marseille consentait à les aller chercher, mettrait fin aux gains énormes que font sur nous les armateurs d'Odessa. Mais il faudrait pour cela des encouragements officiels.

Partie II. (p. 257) En entrant à Philibé, capitale de la Zagora, on est frappé de la magnifique situation de cette ville sous le rapport pittoresque et commercial. Disposée en amphithéâtre, elle s'élève par gradins des bords de la Maritsa, qui baigne les quartiers nouveaux, jusqu'à la vieille ville, qui entoure le grand ou la forteresse, bâtie par les Byzantins sur une roche escarpée. Dans le grand se rencontrent encore des fragments reconnaissables de murs grecs, et, même dans la ville basse, il n'est pas rare de trouver aux portes des hanes de beaux chapiteaux antiques qui servent de marchepied aux cavaliers. La tcharchia, fermée par des portes, est, comme dans toutes les villes bulgares, un labyrinthe de rues couvertes en planches, avec des ouvertures qui laissent tomber un faible jour sur les rangées de boutiques où vivent entassés des milliers de marchands chrétiens ou turcs. Comme en Russie, chaque marchandise y a son quartier fixé.

(p. 259) Philibé n'a pas plus de quarante mille habitants, malgré ses riches manufactures de laine et son commerce de transit si actif, que, seule entre toutes les villes de la Turquie européenne, elle a établi pour communiquer avec Edrené et Bazardjik, un service régulier de diligences suspendues seulement, hélas! sur leur essieu, et où il faut s'asseoir les jambes croisées.

Les Grecs t s i n t a r s sont peut-être à Philibé plus nombreux que les Bulgares mêmes; aussi enseigne-t-on le grec dans toutes les écoles chrétiennes. Les Grecs ont compris l'admirable position de cette place, dont le commerce de la Méditerranée pourrait tirer un si grand parti. En effet, dès que les Bulgares auront réussi à canaliser la Maritsa jusqu'à Enos, Philibé deviendra le principal comptoir de leurs exportations. Malheureusement le fleuve est encombré de bancs de sable qui ne permettent jusqu'à présent d'y faire naviguer que des bateaux plats. En outre, le long demi-cercle que ses eaux décrivent en tournant la chaîne du Rhodope est pour Philibé un grave inconvénient; sans ce détour, il est vrai, le fleuve des Bulgares ne passerait point par Andrinople; et ne recevrait pas (p. 260) dans son sein les principaux torrents de la Thrace, l'Arda (H a r p e s s u s), l'Usundcha et la Tchernia.

Philibé, où les Turcs sont encore assez nombreux, est toujours censée faire partie des districts ottomans; mais Bazardjik, à huit lieues plus loin dans les Balkans, ne renferme plus que des Bulgares. Une longue plaine de sable, vraie steppe tatare, sans habitations, où des troupeaux de chevaux paissent en liberté l'herbe rare, sépare Philibé de Bazardjik, ville très commerçante de dix à douze mille âmes. Ses habitants ont, les premiers d'entre les raïas, obtenu à force d'or, du sultan Mahmoud, un firman pour construire une église nouvelle, contradictoirement aux lois de l'islamisme, qui défendent à tout chrétien de souiller par de pareilles constructions le sol du saint empire.

(p. 261) Essentiellement agriculteur, le Bulgare se répand partout où il reçoit des terres; cette active population croît à vue d'œil, et inonde la partie musulmane de la Romélie, où le spahi, indolent et trop fier pour labourer, lui afferme à bas prix les plus riches terrains. L'envie et le mépris de la race slave et chrétienne sur la race ottomane n'a pas lieu d'ailleurs seulement dans les campagnes: les villes turques de la Thrace se remplissent peu à peu de Bulgares. Slivno, l'antique Selymnia, en compte 4000 sur 12 000 habitants; ils remplissent, comme ouvriers, les fabriques d'Éski Sagara, cité de 20 000 âmes; ils couvrent les marchés de Kirk-Kilisse (les quarante églises), amas confus de 4000 maisons ruinées, où ils apportent leur beurre et leur fromage, que les Juifs allemands de cette ville ancienne vont vendre à Stamboul. Tout le district de Kasanlik, qu'on pourrait appeler le pays des roses, tant la plaine en est couverte, est cultivé principalement par des Bulgares. Enfin, on les trouve mêlés aux Turcs dans toutes les vallées qui avoisinent le grand port de Bourgas, et de là ils se répandent, sinon comme colons, du moins comme travailleurs, le long de la chaîne basse qui, détachée de l'Hémus sous le nom de S t r a n d j a , sépare le plateau intérieur de la Thrace (p. 262) des côtes de la mer Noire, et ne s'arrête que dans les forêts de Belgrad, devant Constantinople.

(p. 268) L'ensablement du Danube et la dévastation du Dobroudja forcent le commerce bulgare à prendre pour son transit la voie de terre. C'est à travers les défilés les plus périlleux du Balkan que les caravanes vont porter les produits de l'Asie aux bazars danubiens de Silistrie, de Rouchtchouk, de Nicopoli, de Vidin, d'où ils passent en Allemagne. Ces quatre villes, qui sont les principales de la Bulgarie danubienne, étaient hérissées de fortifications avant la dernière campagne des Russes; démantelées par eux, elles ne relèvent aujourd'hui que lentement leurs ceintures de murailles d'après le système européen. Nicopoli, perchée sur un roc aérien, est seule restée dans le même état qu'avant la guerre. Rouchtchouk, avec son immense p l a n k e qui s'élève comme Nicopoli sur une montagne, n'est guère terrible que de loin. Cette grande ville contient de quinze à dix-huit mille cabanes, dont sept mille sont occupées par des Bulgares, des Arméniens et des Juifs; elle a de nombreuses manufactures de laine, de mousseline et de maroquin. Giurgevo, qui s'étend sur l'autre rive, dans les marais valaques, lui offre pour ses fabriques un important débouché.

Les Bulgares danubiens, qui peuplent les villes dont nous venons de parler, n'ont conservé que faiblement l'originalité du caractère national. Pour retrouver le vrai Bulgare, il faut s'enfoncer dans les montagnes du pachalick de Vidin, et (p. 269) suivre la vieille route qui, du fort ruiné de Tchistov sur le Danube, mène à Ternovo.

Cette cité célèbre est réduite à dix mille habitants. Située sur le versant d'une montagne, baignée par la lantra, et entourée de vignobles, de tilleuls et de pruniers sauvages, Ternovo est dominée par un cône escarpé. *Un isthme de rochers tellement étroit qu'il ne laisse d'espace que pour un aqueduc et un petit sentier, forme la seule voie de communication entre ce cône et la ville. Environnée d'abîmes verdoyants, Ternovo présente des aspects délicieux qui rappellent ceux de Kiiöv, la ville sainte des Bulgares; leurs derniers rois, ou k r a l s , habitèrent ses murs. Malheureusement rien n'est resté du palais de ces rois, et la cathédrale des patriarches n'a pas eu un meilleur sort. L'église métropolitaine actuelle peut à peine être comparée à un temple de village; les nombreux couvents qu'on remarque sur les collines d'alentour ne sont que des misérables amas de cabanes. De la puissante Ternovo du Moyen Âge, dont les marchands et les moines portaient la civilisation et le commerce jusqu'au fond de la Moscovie, c'est à peine s'il reste le souvenir. Néanmoins, jusqu'à ce qu'elle ait une héritière sur le Danube ou sur la Maritsa, cette ville demeurera l'objet du culte superstitieux des pauvres Bulgares; ils y viennent en pèle-*

rinage et leurs chants célèbrent toujours sa S v e t a - H o r a t a (p. 270) (montagne sacrée), dont les forêts mystérieuses recèlent des génies propices et les mânes des anciens rois.

• (p. 273) Dans cet état même d'abaissement et de misère, Sofia est encore une des premières villes de Turquie; avant la dernière peste, elle renfermait cinquante mille habitants, sans compter la garnison. On y rentre par une porte de bois basse et délabrée et par un petit pont turc jeté sur Isker, affluent du Danube, qui coule presque à sec dans un lit de rochers profondément encaissé. Si les rois bulgares (p. 274) tenaient leur cour à Ternovo, la nation tenait la sienne à Sofia; de majestueux débris l'attestent. L'ancien entrepôt des marchandises que les caravanes bulgares transportaient de l'Asie en Europe, offre encore des restes aussi imposants que ceux d'un amphithéâtre romain; c'est un vaste carré bordé de trois superbes rangs de galeries voûtées et superposées; la voûte supérieure est en partie écroulée, mais les autres en grosses pierres granitiques sont intactes. A ce beau temple de l'ancien commerce oriental s'appuient les murs de bois de la t c h a r c h i a ou du bazar moderne. Les boutiques de cet immense quartier sont aux trois quarts occupées par des Bulgares; les autres marchands du bazar sont Arméniens ou Turcs. On rencontre aussi à Sofia beaucoup de riches Juifs; leurs femmes, voluptueusement parées, marchent comme des prêtresses antiques, la tête couverte d'une longue mitre ogiva le blanche à rubans rouges, d'où un grand voile de gaze tombe sur leur sein demi-nu.

Quoique bâties en terre glaise, les maisons des Bulgares de Sofia annoncent une certaine aisance; elles ne se touchent point, chacune est isolée et entourée d'un jardin, les fenêtres sont grillées comme celles des maisons musulmanes. Depuis que cette ville n'est plus la résidence du b e g l e r b e g (prince des princes), ou gouverneur-général, ses fortifications s'écroulent, ses palissades vermoulues tombent, et ses fossés se comblent peu (p. 275) à peu; mais le commerce continue d'y fleurir.

(p. 292) On rencontre en Bulgarie une autre espèce d'aventuriers, les colporteurs (k i r a d c h i a s), qui, en qualité de commissionnaires et de rouliers des négociants, parcourent toutes les provinces, et vont, jusqu'en Syrie, jusqu'au Caucase, porter des marchandises aux comptoirs indiqués, d'où ils reviennent avec un nouveau chargement, que leurs chameaux ou leurs petits cheveaux du Balkan rapportent en Europe. Ces hommes se distinguent par une droiture à toute épreuve: on détournerait le soleil de sa route plutôt que le kiradchia de la sienne. Grâce à leurs lointains voyages, ils ont toujours à raconter des aventures du plus grand intérêt; à ce qui se passe dans l'intérieur des cours serbe, valaque, moldave, ils opposent l'histoire secrète des cours de Méhémét-Ali, du pacha de Bagdad, des chefs druses et maronites. Leur expérience fait de ces colporteurs l'oracle de leurs villages. Malheureusement, ces hommes que le Bulgare consulte avec tant de confiance sont habitués à vivre chez l'étranger, et n'ont conservé que d'assez faibles sentiments de nationalité.

(p. 329) Il est certain que la France n'aurait que bien peu à faire pour secourir et s'attacher la nation bulgare. Trois services importantes pourraient lui être rendus. Il faudrait d'abord pousser activement les explorations dans ce pays, lier des rapports (p. 330) commerciaux avec ce peuple nouveau par Enos, Sères et le port de Kavala, en détachant de nos vaisseaux marchands, qui vont annuellement à Salonik et à Constantinople, quelques barques vers ces côtes bulgares, où l'on s'approvisionnerait au plus bas prix de miel, de viandes salées, de fruits exquis. Quoique la plus grande partie de nation bulgare habite les bords du Danube, ce n'est probablement ni sur ce fleuve ni sur la mer Noire que la nation, une fois émancipée, cherchera son principal débouché. Sur ces deux points elle aurait trop de peine à combattre la concurrence que lui opposerait le commerce d'exportation des Russes et des Moldo-Valaques. Comme elle a sur tous les peuples danubiens l'avantage immense d'un contact immédiat avec la Méditerranée, il est probable qu'elle en profitera. En descendant vers ses petits ports méditerranéens, ce peuple de laboureurs se mettra en relations d'échanges avec les marins et les insulaires grecs, pour qui les produits bruts du Balkan seront un trésor toujours bien venu; et, si quelque nation occidentale songe enfin à entrer en rapport avec les Bulgares, il en résultera, pour elle comme pour eux, une nouvelle source de prospérité.

Il faudrait toutefois éviter d'agir par l'intermédiaire des consuls. Dans tout l'Orient, nos consuls ne se préoccupent pas assez des populations indigènes, et trop souvent ils ne comprennent (p. 331) rien à ce qui se passe autour d'eux. Ignorant les langues greco-slaves, ils ne possèdent au plus que la langue des Turks, cette langue odieuse à tous les raïas. Mais s'il est désavantageux de traiter commercialement avec les raïas par des agents consulaires, en qui le bon sens de ces peuples voit d'ordinaire des complices plus ou moins zélés de leurs oppresseurs, à plus forte raison se rendrait-on impopulaire à leurs yeux si l'on voulait négocier uniquement avec leurs pachas ou leurs princes. Les Anglais ont pu l'apprendre par expérience en 1838, lorsque ayant dû céder à la France le monopole des produits égyptiens, ces prétendus amis de la liberté commerciale se rabattirent sur le Danube, et vinrent en Serbie pour conclure avec Miloch un traité en vertu duquel il devenait le seul négociant de son pays. Qu'en résulta-t-il? Une oppression plus forte pour la Serbie et un nouveau triomphe de la Russie

chez les populations ainsi vendues. Maintenant que la France est repoussée d'Alexandrie, son intérêt l'invite, comme autrefois l'Angleterre, à chercher un dédommagement dans la péninsule gréco-slave. Plusieurs circonstances nous feraient croire qu'elle a porté son attention du côté de ces riches provinces, et que les immenses ressources de la Bulgarie sont appréciées par ceux qui s'intéressent à notre avenir commercial. Malheureusement nous sommes trop portés à juger l'Orient avec des idées françaises. Dans un rapport adressé (p. 332) à l'Institut par un de nos principaux économistes, le digne *p o b r a t i m* de Miloch, l'accapareur décrié Hussein de Vidin, n'est-il pas présenté comme „un partisan de la liberté du commerce, qui fait la guerre la plus originale et la plus spirituelle à nos tarifs? Si des tarifs et des douanes sont nécessaires quelque part pour assurer l'industrie du pauvre contre la domination exclusive des capitalistes, c'est assurément dans les pays gréco-slaves. Sans doute la France aurait pendant un certain temps un grand avantage matériel à traiter avec seul homme pour l'exportation des produits bruts de ces contrées fertiles. Si l'on se rappelle d'ailleurs que notre diplomatie est habituée à tout juger du point de vue de l'unité, et que, dans tout pays, elle commence par capter la bienveillance du chef, on comprendra que Hussein, visir de toutes les terres bulgares, ait attiré principalement l'attention de nos voyageurs. Mais il ne faut pas oublier que l'Orient ignore la centralisation, que chaque pays y a beaucoup de chefs, et que, si l'on traite avec l'un d'eux sans avoir pour soi les autres, on ne règne pas longtemps. Mieux vaudrait adopter une politique d'avenir, renoncer à quelques profits passagers qui seront suivis d'une longue disette, et s'entendre avec la race indigène, qui seule ne disparaîtra pas du sol, pour fonder avec elle des rapports de négoce de l'amitié durables. Certes, la Russie se rejouirait de voir le commerce français (p. 333) s'adresser aux pachas, oppresseurs de la Bulgarie, pour conclure avec eux un traité dans le genre de ceux passés naguère avec Méhémet-Ali ou Miloch. Ce traité ouvrant au monopole des débouchés nouveaux, l'oppression des raïas atteindrait son dernier terme, et la nation qui aurait conclu un tel pacte s'attirerait toutes les malédictions des victimes. La comparaison entre Hussein et Méhémet-Ali serait fautive d'ailleurs sur un point. Nos agents commerciaux ne trouveraient pas en effet chez le Bulgare, quelle que soit la douceur naturelle de son caractère, la résignation fataliste du paysan d'Égypte. Il serait imprudent, on le voit, de s'aliéner sans de graves motifs un peuple qui peut armer deux cent mille bras pour venger son injure ou soutenir la cause qui aura ses sympathies. On trouverait au contraire, nous le répétons, dans l'amitié des raïas bulgares, une source de relations durables et utiles. Les produits bruts de la Bulgarie sont les mêmes que ceux qu'on va péniblement chercher en Moldavie et jusqu'à Odessa, les mêmes que ceux de la Crimée et de toute la Russie méridionale. Un comptoir d'achats pour ces produits, établi par des compagnies françaises dans le golfe d'Enos, à l'embouchure de la Maritsa, deviendrait, au bout de peu d'années, le but de nombreuses caravanes venant du Balkan et même du Danube. Les armateurs de Marseille, en s'ouvrant avec les Bulgares de la Méditerranée, (p. 334) au lieu d'aller en Russie, épargneraient à nos vaisseaux marchands un trajet de plusieurs centaines de lieues, et ainsi la sympathie d'une nation pleine d'avenir serait acquise à la France.

La seconde mesure utile que provoque la situation de ce peuple est la réforme de son administration intérieure. On obtiendrait cette réforme du divan sans lui inspirer aucune défiance, si on la présentait comme devant mettre un terme aux révoltes des Bulgares. Les évêques grecs se coalisent souvent contre leurs ouailles avec les pachas, et ce n'est pas là une des moindres causes d'anarchie pour le pays. On mettrait fin à ce scandale en faisant cesser la vente des évêchés, vente qui, à demi secrète et mal réglée, au lieu d'enrichir le fisc impérial, ne profite qu'à des intrigants. La substitution de prélats indigènes à ces étrangers ne serait que la remise en vigueur des anciens hattichérifs par lesquels les Bulgares choisissaient eux-mêmes en synode leurs dignitaires ecclésiastiques. Un tel bienfait obtenu par l'intervention de la France la populariserait au Balkan plus que des victoires. Qu'importerait même qu'afin de trouver moins de résistance dans la poursuite de ce but, elle s'aïdât de la coopération du ministre du tsar? Pour être accomplie de concert avec un rival ou un ennemi, une bonne action ne perd pas son prix.

Enfin il est encore un bienfait que la France pourrait rendre à cette nation malheureuse, et (p. 335) cette fois sans l'aide de la Russie: il s'agirait de favoriser le développement de la littérature bulgare. Les Turcs ne permettraient jamais à ce peuple d'avoir des journaux dans le pays même. Ils savent que, réduites à prendre le masque de l'allégorie littéraire, ces feuilles serviraient à propager des opinions hostiles à la domination musulmane; mais la circulation des livres ne leur inspire aucune inquiétude. Ainsi, un écrivain slave, Vénéline, a fait sur l'histoire ancienne des Bulgares un précis indigeste, mais patriotique et émancipateur. Quoique imprimé à l'étranger, il se trouve dans toutes les cabanes des didaskales. La France pourrait beaucoup sous ce rapport. Il y a à Paris, à l'Institut, des presses cyrilliques qui ont dû coûter très cher et qui ne servent à rien; on devrait les utiliser en faveur des raïas slaves, et aussi pour la gloire de la France. Il y a quelques hommes en Bulgarie dont le patriotisme et l'érudition ne demandent qu'à être aidés pour contribuer par de beaux ouvrages à la réhabilitation de

leur pays; mais leurs livres ne circulent que manuscrits. Pourquoi ne les publierait-on pas? Les presses slaves acquises par Napoléon attendent toujours, depuis 1814, qu'on les mette à l'oeuvre.

Ainsi, se propagerait peu à peu le mouvement régénérateur qui, en éclairant les Bulgares, finirait par leur rendre une patrie, telle seulement qu'elle peut être, c'est-à-dire ou vassale (p. 336) ou confédérée de l'Empire d'Orient. La puissance de la Turquie, loin de diminuer, se relèverait par cet énorme accroissement de citoyens et de soldats. Ces peuples, dit-on, tournent leurs regards vers la Russie. — Oui, parce qu'elle leur fait du bien: qu'on les aide plus que ne fait la Russie, et ils cesseront d'implorer les secours du tsar. Une politique haineuse à leur égard serait d'autant plus déraisonnable, que l'intérêt de la France est évidemment bien moins opposé que l'intérêt russe au développement réel des diverses nationalités gréco-slaves, ou à leur formation en un faisceau d'états confédérés avec l'Orient, tous solidaires les uns des autres et tenus à s'entredéfendre. Les Orientaux sont les moins oublieux des hommes; ils se souviennent à jamais du bienfait et de l'injure: aussi tout service que leur rendra la France lui sera-t-il compté au jour qui décidera entre la Russie et l'Occident.

(p. 346) En laissant s'établir une administration régulière dans ces contrées, l'Europe n'opposerait pas seulement une digue à la Russie, elle rendrait des bras découragés et d'immenses régions inexploitées au travail et à la production; elle ferait refluer vers ses manufactures les matières brutes en bien plus grande abondance et à des prix bien bas qu'elle n'a pu les avoir jusqu'ici; elle ouvrirait pour ses étoffes des débouchés fermés (p. 347) jusqu'à ce jour, elle ferait sortir du néant la marine bulgaro-serbe, elle créerait sans frais des ports marchands qui ne tarderaient pas à rivaliser avec ceux de la Russie et de l'Autriche. Si tant de beaux résultats paraissent un rêve, qu'on jette seulement les yeux sur une carte d'Europe: on verra que les pays bulgaro-serbes débouchent à la fois sur la mer Noire, l'Adriatique et l'Archipel, que les Serbes d'Albanie possèdent en face d'Ancône Antivari, que leurs frères les Bulgares ont en face d'Odessa, l'excellente baie de Varna, et Orfano vis-à-vis de l'Hellade. Les provinces occupées par ces deux nations forment une superficie qui équivaut à plus de la moitié de la France, et comptent parmi les terrains les plus féconds et les plus privilégiés de l'Europe. Dès que le laboureur serait assuré de recueillir le fruit de ses sueurs, des chantiers et des comptoirs pour l'exportation s'élèveraient sur ces deux côtes, frontières de l'empire, des centaines de barques légères s'élanceraient au besoin pour couvrir comme avant-garde la grosse marine militaire des Ottomans, stationnée dans les mers intérieures, depuis le magnifique port de Bourgas, qui pourrait devenir le Toulon de la Turquie, jusqu'à Smyrne. Les rivières mêmes changeraient de face. La navigation de la Save et du Danube, dont on laisse si imprudemment l'Autriche s'emparer, serait restituée aux riverains de ces deux fleuves, sur une longueur de quatre cents lieues, dont trois (p. 348) cents pour le Danube seul. Ranimés par la liberté, les Gréco-Slaves rendraient au commerce de leur péninsule toute son antique prospérité, et le besoin d'exporter leurs produits, devenus plus abondants, couvrirait de caïques les rivières, qui aujourd'hui coulent abandonnées entre des rives sans habitants. Il serait injuste d'attribuer aux Turcs cette dépopulation, qui se retrouve au même degré sur les côtes et dans l'archipel serbe de l'Adriatique. Malgré tout l'intérêt que l'Autriche aurait à vivifier ces lieux couverts autrefois des plus florissants villages, elle les laisse languir dans une misère affreuse, tant il est difficile à une nation d'exploiter avec intelligence et selon sa valeur une terre qui n'est pas sa terre natale.

En Bulgarie, on retrouve l'humus jusqu'au sommet des Balkans qui semblent le plus inaccessible. L'infatigable activité des habitants couvre les versants de ces monts d'arbres fruitiers: pendant que le Bulgare transforme les hauts plateaux en prairies pour les troupeaux, il rend les vallées aptes à produire toute espèce de céréales. Mais ce peuple, qui sème et cultive avec tant d'ardeur, n'a point de marché pour écouler ses denrées. Ce ne sont cependant pas les débouchés naturels qui lui manquent; ils abondent. Outre le Danube, les Bulgares ont Maritsa et le Strouma, les deux principales rivières de l'intérieur de la Turquie, et qui, après avoir arrosé (p. 349) des champs bulgares durant une grande partie de leur cours, forment, à leur embouchure dans la mer Egée, de petits ports où habitent des pêcheurs également bulgares. Des colonies de cette nation sont semées le long de la côte, depuis Orfano, dans le golfe de Contessa, où se perdent les eaux du Strouma, jusqu'au mont Athos, où un grand couvent n'est peuplé que de Bulgares. La Maritsa, qui traverse les deux grandes villes de Philippopoli et d'Andrinople, et qui ne s'arrête que dans le golfe d'Enos, offrirait surtout aux produits du Balkan un moyen de transport admirable, si quelques travaux de canalisation faisaient seulement disparaître les principaux bancs de sable qui encombrant son cours.

(p. 369) Ainsi la Bulgarie confine à la mer Noire et à la Méditerranée; d'un côté, par Var na, elle pourrait recevoir directement de Trébizonde les produits de la Perse et de la Caspienne, de l'autre, par Orfano ou Salonik, elle pourrait expédier à la Grèce et à l'Europe ces mêmes produits asiatiques, joints à ceux du Balkan, et recevoir en échange les produits européens.

Mais, privés de toute organisation tant commerciale que civile, les producteurs bulgares sont réduits ou à consommer eux-mêmes ou à vendre à vil prix leurs denrées aux monopoleurs autrichiens et à la société des bateaux à vapeur du Danube. Encore ne peuvent-ils traiter avec ces marchands que par intermédiaires étrangers qui s'enrichissent aux dépens du laboureur. Ainsi le vieux pacha de Vidin, Hussein, accaparait dans ses magasins la laine, le coton, la soie brute de la Bulgarie, sur lesquels il s'arrogeait le droit de vente exclusive. Il forçait de même les Bulgares à ne vendre qu'à lui seul leurs bestiaux, et entretenait habituellement dans ses bergeries 11 000 bœufs et jusqu'à 100 000 moutons pour fournir les marchés d'Allemagne. Ces monopoles ont deux résultats: en empêchant la surenchère, ils maintiennent tous les produits et la main-d'œuvre à un prix incroyablement bas; de plus en enlevant au paysan tout espoir de s'enrichir par le travail, ils le rendent indifférent aux plus légitimes jouissances, et l'habituent à vivre dans le dénûment le plus absolu.

Berteaut, S.

Marseille et les intérêts nationaux qui se rattachent à son port, par. . .
Marseille, Typ. Barlatier—Feissat et Demonchy, 1845, 2 T. XII—383 p.
X—377 p.

T. II. p. 213—227: Chap. VII. Traité de 1838 avec la Turquie.

(p. 213) De temps immémorial, la France avait su conquérir sur les marchés ottomans des avantages commerciaux que les nations rivales lui enviaient à juste titre. Des fautes successives, commises par nos divers ambassadeurs à Constantinople, nous ont fait perdre peu à peu cette brillante position, et nous ont même placés dans un état d'infériorité qui contraste avec notre prépondérance passée. Il est à craindre que de nouvelles fautes ne se commettent, ou du moins qu'on ne répare pas les anciennes; et pour sauver notre commerce d'une ruine complète, nous ne saurions trop signaler les dangers qui le menacent.

En 1816, M. de Rivière, premier ambassadeur de la restauration, conclut avec la Turquie un traité de commerce; c'était un apprentissage diplomatique dont la France payait tous les frais. Dès ce jour, les Russes (p. 214) et les Anglais furent en position de nous supplanter; ces rivaux dangereux envahirent des marchés qui leur avaient été jusqu'alors fermés.

Le 28 novembre 1838, M. le contre-amiral Roussin signa avec la Porte Ottomane la convention qui est actuellement en vigueur, et dont les effets, si l'on ne s'empresse de remédier au mal, ne seront pas moins déplorable.

(p. 223) Depuis que ce fatal traité [de 1838] a été mis en vigueur, le nombre des maisons russes s'est considérablement accru dans l'Empire ottoman. Non seulement la majeure partie du commerce de la Turquie avec la France est tombée dans les mains moscovites, mais encore nos établissements sont, le plus souvent, obligés d'opérer sous prête-noms. Peu à peu notre influence s'éteint. Autrefois, les étrangers en Levant ne pouvaient commercer avec la France que sous une caution française; aujourd'hui, nos nationaux ne peuvent commercer avantageusement avec leur propre pays que par l'intermédiaire d'un Russe.

Hoffmann, W.

Die Geschichte des Handels, der Erdkunde und Schifffahrt aller Völker und Staaten, von der frühesten Zeit bis auf die Gegenwart, mit Rücksicht auf die politischen Verhältnisse, die Zustände der Kultur, Industrie, des Gewerbewesens und der Landwirtschaft, nebst statistischen Übersichten und vier Tabellen. Nach den vorzüglichsten Quelle für Kaufleute, Fabrikanten, Staatsmänner, alle Freunde des Fortschritts, sowie zum Gebrauch in den Handels-, Industrie-, Gewerbe- und Realschulen bearbeitet von . . . 2. Auflage. Leipzig, Otto Wigand, 1847. VI — 609 p.

I n h a l t :

1. B u c h : Die Zeit des alten Handels bis zur Entdeckung von Amerika durch Columbus 1492: Der Handel als Gegenstand der Geschichte, p. 1—32; Erd- und Völkerkunde bis zur Entdeckung von Amerika, p. 33—155; Die Geschichte des alten Handels von der frühesten Zeit bis zur Entdeckung Amerikas, p. 155—337; Fortsetzung der Geschichte des alten Handels. Das Mittelalter, p. 338—424.

2. B u c h : Der Handel seit dem sechszehnten Jahrhundert bis auf die Gegenwart: Die Weltkunde, p. 425—449; Der Handel, p. 450—609.

(p. 344)... Von dem sechsten bis zum zwölften Jahrhundert n. Chr. waren die A v a r e n , B u l g a r e n und U n g a r n im Besitz des Handels zwischen Konstantinopel und den nordwestlichen Ländern Europas. Bis zum Beginn des neunten Jahrhunderts besaß das mächtige Avaren-Volk die Donauländer zwischen Deutschland und dem byzantinischen Reiche, und betrieb zugleich den Zwischenhandel von Konstantinopel nach Lorch in Nieder-Österreich. Der bischöfliche Sitz, der später nach Passau verlegt wurde, hatte in jenem Grenzorte den Stapel der Waren im griechisch-deutschen Handel bewirkt. Hier geschah der Umsatz der Orientalischen Erzeugnisse nach Deutschland, Skandinavien und den Nuederlanden, so wie der von hier nach Konstantinopel bestimmten Waren. Durch diesen Verkehr hatte sich unter den Avaren Gesittung verbreitet, die jedoch in Verweichlichung ausartete. Deshalb erlagen sie den kräftigen Bulgaren, die seitdem, von dem neunten bis zum Beginn des elften Jahrhunderts, den Handel von Pannonien nach Konstantinopel betrieben. Man kann jedoch nicht zweifeln, daß die Bulgaren schon in ihren früheren Sitzen an der Wolga, ehe sie in die Donauländer südwestlich herab gegen das byzantinische Reich zogen, einen starken Handel zwischen den damals beinahe über ganz Asien ausgebreiteten und herrschenden Arabern und dem Nordwesten Europas betrieben. Sie blieben in dem Besitz dieses Handels Jahrhunderte lang, bis zum Verlust ihrer Selbstständigkeit im Beginn des elften Jahrhunderts, der mit dem Sinken der Araberherrschaft zusammentrifft. Die unwidersprechlichen Zeugnisse für jenen bedeutende Verkehr besitzen wir in den Münzen und Schmucksachen in Gold, Silber und Glas, welche zu verschiedenen Zeiten in den Ländern und den Inseln der Ostsee, mitten hin durch das europäische Rußland, gefunden worden sind. Der östlichste Punkt dieser bedeutsamen Funde ist K a s a n , im alten Lande der Bulgaren, der westlichste das Stift Christianstadt in Norwegen, der nördlichste auf der skandinavischen Halbinsel Angermanland in Schweden und der südlichste in Rußland die Krimm, in Deutschland aber Frankfurt an der Oder und westlich Mainz. Der Verkehr geschah ohne Zweifel meistens durch Karawanen. Den Ausgangspunkt und Zug desselben erkennt man noch in den Prägorten der gefundenen arabischen Münzen, sowie durch die Fundorte derselben. Die Münzprägorte sind Bochara, Samarkand, Balkh, Schasch (p. 345) (Taschkend), Nisabur, Rasched, ein Bergstädtchen am obern Oxus-Fluß, Astrabad, Dschordschan, Amol oder Taberistan, Basra, Kuf, Dschey (Ispahan), Teimera, Muhammedia neben Teheran, Bagdad, Aeran, Salam, Wasit, Kufa, Dowin, die alte Hauptstadt Armeniens, Damask, Serendsch oder Sedschistan und anderen Orten. Den lebendigen Binnenverkehr in dem großen Reiche der Araber beweisen die arabischen Münzen aus den afrikanischen und spanischen Provinzen des Araberreichs, in den Jahren 721 bis 803 geprägt, welche zu jenen verschiedenen Münzfunden gehören.

I t t i l , die Hauptstadt des alten Volkes der Chasaren, an der Nordwestseite des Kaspischen Meeres, auf der Stelle des heutigen Astrachan, war der damalige Stapelplatz aller Waren aus Asien, Arabien und Afrika. Nördlicher bildete B u l g a r , die Hauptstadt der alten Bulgaren, deren ausgedehnte Ruinen unfern Simbirsck an der Wolga liegen, den Mittelpunkt jenes großen nordischen Völkerverkehrs. Bulgar war sicherlich der nördlichste Handelsplatz, den die arabischen Kaufleute in jener großartig bewegten Zeit des Mittelalters besuchten. Ein sehr wichtiger Handelsplatz war damals auch K i e w . Zu den dortigen großen jährlichen Märkten zogen die nordischen Völker, besonders die L a d o g e r , in Karawanen, wo dann der Umtausch der Waren mit den Chasaren und Bulgaren geschah. Übrigens beweist der auffallend bedeutende Reichtum der gefundenen arabischen Münzen, daß die Araber mehr aus den Nordländern ausführten, als dorthin brachten. So war das alte Bulgarenland, im Gebiet des heutigen Rußland bis zum Beginn des elften Jahrhunderts der große Markt morgenländischer Waren für den europäischen Norden und Westen; denn man hat auch zu Tscherdin an der Kolva bei den Ostjaken, im alten Permien, eine Metallplatte mit arabischer Schrift gefunden¹.

Einen Beweis dafür, daß die Bulgaren den Handel mit dem Norden fortwährend unterhielten, als sie schon in den Donauländern waren, gibt ein Münzfund bei Grahlow in der Nähe von Landsberg an der Warthe, der Münzen aus der sächsischen Kaiserzeit, deutsche, nordische, arabische und auch byzantinische enthielt. Der Gewinn, welchen die Bulgaren aus diesen ausgedehnten Handelsverkehr zogen, erregte den Neid der Kaufleute zu Konstantinopel (p.

¹Hier sind die vorher erwähnten Schriften v. Ledebur's (Über die in den Baltischen Ländern in der Erde gefundenen Zeugnisse eines Handelsverkehrs mit dem Orient zur Zeit der Arabischen Weltherrschaft. Berlin 1840) und v. Minutoli's (Topographische Übersicht der Ausgrabungen griech., röm., arab. und anderer Münzen und Kunstgegenstände in den Küstenländern des Baltischen Meeres. Berlin 1843) mit Vorteil für die Sache benutzt worden. Das Nähere über den alten nordischen Handel enthält der denselben betreffende Abschnitt.

346), die deshalb denselben auch durch Zollplackereien zu beeinträchtigen suchten. Nachdem die Bulgaren im Jahre 1019 ihre Unabhängigkeit durch den byzantinischen Kaiser Basilius den Zweiten eingebüßt hatten, verloren sie auch jenen Handel, der nun in die Hände der Ungarn kam. Diese bezogen den Markt von Konstantinopel und vermittelten den Handel mit Deutschland an der Donau. Ihr König, Stephan der Erste, richtete ihnen im Jahre 1038 eine prächtige Kirche zu Konstantinopel ein. Dies so wie die Verbreitung griechischer Goldmünzen in Ungarn können tatsächliche Zeugnisse von der bedeutenden Handelsbetriebsamkeit der Ungarn sein. Semlin war ein reicher Handelsort. Mit dem zwölften Jahrhundert erschienen die Deutschen selbst auf dem Markt zu Konstantinopel. Im Jahre 1140 waren dort schon so viele ansässig, daß ihnen eine Kirche gegeben wurde. Regensburg gehört zu den ältesten Handelsstädten Deutschlands, und betrieb vielleicht damals den Handel nach Konstantinopel. Schon zu Karls des Großen Zeit war es ein Markt für die Schlesier und Böhmen hatte auch seine Handelsschiffe auf der Donau, und bezog aus Rußland Pelzwerk. Als Friedrich der Erste im Jahre 1189 seinen Zug in das gelobte Land unternahm, ließ er sich von Regensburg bis an die Morawa in Servien Lebensmittel auf der Donau nachfahren. Wien gehört ebenfalls zu den frühen Handelsstädten, die sich bei dem Handel zu Konstantinopel beteiligte und denselben sogar bis Venedig ausdehnte, als dies 1261 aus Konstantinopel verdrängt wurde. In Rücksicht auf den Handel, so wie überhaupt auf Kultur, Staatszustände und jedes Verhältnis des sozialen Lebens waren die Kreuzzüge mit ihren Folgen für Deutschland und die übrigen europäischen Westländer von der höchsten Bedeutung, selbst wenn sie nicht Teil nahmen. Der Weg nach Konstantinopel, dem europäischen Stapelplatz für orientalische Waren, war bekannter, das Bedürfnis dieser Produkte allgemeiner, aber auch die Westländer selbst zur Ausfuhr der eigenen Erzeugnisse mehr angeregt worden. Alle diese Umstände wirken natürlich auf die Betriebsamkeit der Westländer. Mit dem Bedarf wuchs die Einfuhr, aber auch die Ausfuhr. So entwickelte sich allmählich jener mächtige Verkehr und das großartige industrielle Treiben in Deutschland und besonders den Niederlanden, und verbreiteten Wohlstand und Völkerglück. In der Mitte des dreizehnten Jahrhunderts hatte dieser Handelsverkehr eine nicht geringe Höhe erreicht. Kaufleute aus Österreich, wahrscheinlich Wien, so wie aus Breslau und vielleicht aus Krakau in Polen (p. 347) zogen selbst in die Bucharei, auf den Hauptmarkt der orientalischen Waren und Spezereien. Breslau blieb fortan in direkter Verbindung mit dem Osten durch die Levante, wo es zu Smyrna Pfeffer und Alaun holte.

Die Waren, welche aus Konstantinopel durch Ungarn nach Deutschland gebracht wurden, kennen wir aus zwei Zolltarifen der Zollstätte Stain an der Donau in Niederösterreich. Der dortige Zoll gehörte zu den Einkünften des Herzogs Leopold und seines Sohnes und Nachfolgers Friedrich, in den Jahren 1177 bis 1198. Die Waren sind Lorbeerblätter, Safran, Haselnüsse, Öl, Lakritz, rohe Seide, Zindel, seidene und halbseidene Priesterornate, Purpurmäntel, Goldbrokat, Degenkoppeln mit Messing oder Kupfer beschlagen, Pfeffer, Ingwer, Gewürznelken, Muskatnüsse, Galgantwurzel, Kümmel. Ein Pfund Safran z. B. mußte mit zwei Pfennigen verzollt werden, ein Saum Pfeffer mit dreißig, ein Saum Ingwer mit sechzig, ein Saum Galgant mit ebensoviel, geichviel Zimmt und Nägelein jedes mit sechzig Pfennigen. Mit Venedig stand Deutschland damals noch in unmittelbarem Handelsverkehr, so wie mit Konstantinopel, wohin zum Teil die Donau als die natürliche Straße benutzt wurde.

Die Einfuhr aus den deutschen Ländern auf den Markt nach Konstantinopel bestand in Leibeigenen, Wenden-Slaven, aus Böhmen und Mähren; außerdem in Waffen, Sattlerarbeit, Wollenzeugen, Leinwand, Holzwaren, nebst Gold und Silber. Die Waffen wurden gegen das Ende der Kreuzzüge besonders in Norddeutschland und den Niederlanden gearbeitet; im zwölften und dreizehnten Jahrhundert gab es Waffenwerkstätten zu Magdeburg, zu Hagen oder Hayn, einer fuldischen Villa an der Messe, unweit Eisenach. Heinrich der Löwe nahm deutsche Waffen zu Geschenken mit an den Hof in Konstantinopel, ein Beweis, daß dieselben dort in gutem Rufe standen. Die Niederlande, vorzüglich Lüttich, waren schon im zehnten Jahrhundert ein bekannter Sitz des Kunstfleißes in Eisen und anderem Metall. Die Wollenmanufaktur blühte in den Niederlanden und Friesland, in Quedlinburg, Magdeburg, Stendal, Salzwedel; Passau nebst Regensburg waren durch ihre Scharlachtücher berühmt. In Franken und Thüringen, besonders in Quedlinburg, ward die Leinweberei betrieben. Goldwäschen gab es an der Donau, in der Gegend von Passau, in Siebenbürgen und am Rhein; Gold- und Silberbergwerke in (p. 348) Ungarn sowie in Siebenbürgen. Für diese Waren wurden zu Konstantinopel die indischen Spezereien eingetauscht.

Der Verkehr der Nordvölker mit Konstantinopel war bedeutend, aber, wie es scheint, erst seitdem die Bulgaren ihre nördlichen Sitze verlassen und seit sie ihre Selbständigkeit verloren hatten; denn so lange sie im Norden von dem Schwarzen Meere und dem Kaspischen See wohnten, und so lange sie überhaupt ein freies Volk waren, besaßen und unterhielten sie den asiatisch-indischen Handelszug in die Nord- und Nordwestländer, wie wir schon gesehen haben, entweder östlich vom Aral-See oder über den Kaspischen See, im Verkehr mit den Arabern.

Der große Verkehr Konstantinopels mit dem hohen Norden bildete sich also wahrscheinlich erst, nachdem jene Weltherrschaft der Araber zerstört war, und seit die Bulgaren bis an die Grenzen des byzantinischen Reiches vorgedrungen waren. Aus der reichlichen Koloniestadt Bosphoros, auf der Ostküste der Halbinsel, an der gleichnamigen Meerenge, wurde, weil es Stapelort für die Hirtenvölker in Taurien und dem benachbarten Festlande war, viel Schlachtvieh in Konstantinopel eingeführt. Ebenso verkehrte Konstantinopel mit den Patzinaken oder Petschenegen, und mit den Kumanen oder den Uzen und Polowzern. Ursprünglich geschah dieser Verkehr nur mittelbar, nämlich mit den Patzinaken über Cherson; später gingen die Handelsleute dieses Volkes bis Konstantinopel. Diese waren es, mit denen die Kaufleute der Hauptstadt im Jahre 1043 in blutige Händel gerieten, woraus ein schwerer Krieg entstand, in dem auch die Russen als Feinde der Griechen erschienen. Sehr bedeutend war der Verkehr der Russen zu Konstantinopel. Dieselben konnten jedoch dorthin nur während des Friedens mit den Patzinaken reisen. Sie hatten in der Hauptstadt ein besonderes Quartier in der St. Mamants-Vorstadt, und im zehnten Jahrhundert wurden sie daselbst sogar auf öffentliche Kosten verpflegt, indem sie monatlich Brot, Fleisch, Fische, Wein und Obst erhielten. Gewöhnlich reisten sie von Nowogorod, Tschernigow, Mielniza und anderen Orten bis Kiew; von da in Karawanen bis Konstantinopel. Diesen Verkehr störten die unternehmenden Kaufleute von Venedig, Regensburg und Wien, indem sie selbst zu den Russen gingen, um Geschäfte zu machen. Kiew, früher nur Sammelort der russischen Kaufleute, die nach Konstantinopel zogen, wurde nun unter den neuen Verhältnissen ein großer selbständiger Handelsort, über den viele Russen nicht mehr hinausgingen, und in (p. 349) dem die deutschen Kaufleute Faktorien anlegten. Diesen Verlust glaubten die kurzsichtigen, in ihren theologischen Streitigkeiten um Glaubenssätze befangenen Griechen durch das Verbot abwenden zu können, daß die Russen künftighin nicht mehr zu Konstantinopel über Winter bleiben, sondern in die Heimat zurückkehren sollten. Wie konnte dies einen Vorteil sichern, der allein durch Emsigkeit und kluge Tätigkeit gewonnen werden kann? Statt durch das Verbot den russischen Verkehr an ihren Markt zu fesseln, wie sie wädhnten, verscheuchten sie denselben vielmehr; denn die italienischen und deutschen Kaufleute hatten denselben als vorteilhaft kennen gelernt und suchten ihn daher lieber an seiner Quelle auf. Wahrscheinlich standen mit diesem nordischen Verkehr die Handelsverträge der Venediger mit den Bulgaren für ihren Transito-Handel in Verbindung. Sie suchten diesen Weg für die Fälle des unmöglichen Zugangs zum Schwarzen Meere. So lehrt der Gang des Handels zu Konstantinopel mit jeder davon bekannten Tatsache, daß der Handel sehr empfindlich und leicht verletzbar, nur durch umsichtige Betriebsamkeit, selbst unter ungünstigen äußeren Verhältnissen, gedeihen kann. Weder Gebote noch Verbote vermögen ihn zu begünstigen. Sie schaden; denn sein Element ist Freiheit, welche die Benutzung günstiger Umstände gewährt. Auch dafür bietet der sinkende Handel Konstantinopels ein besonderes tatsächliches Zeugnis. Ein einheimisches Produkt war der Purpur, den man gewöhnlich Sammt nannte. Daraus wurden die Luxus-Kleider gemacht. Um den Preis derselben im Lande niedrig zu halten, durfte kein Stück zu einem Mantelkleide, im Werte über fünfzig Goldstücke, ohne besondere Erlaubnis ausgeführt werden, und die weniger kostbaren Stücke mußten mit einem gestempelten Blei versehen sein, ehe dieselben über die Grenze gelassen wurden. Wenn nicht der Schleichhandel der venediger und amalfitaner Kaufleute das Verbot zu umgehen gewußt hätte, so würde dadurch die industrielle Tätigkeit in diesem Zweige sehr empfindlich gelitten haben.¹

Eine Hauptrolle in dem Handel Konstantinopels spielen die H a n d e l s s t ä d t e I t a l i e n s . . .

Annuaire

Le premier annuaire de l'Empire Ottoman ou tableau de l'état politique, civil, militaire, judiciaire et administratif de la Turquie depuis l'introduction des réformes opérées dans ce pays par les sultans Mahmoud II et Abdul-Medjid, actuellement régnant; Traduit du Turc et accompagné de notes explicatives par T. X. B i a n c h i . . . Paris, Imprimerie Nationale, 1848. 106 p.

— Extrait du Journal Asiatique. Cahiers de Septembre 1847, Janvier et Avril-Mai 1848.

¹ H u e l l m a n n , Geschichte des byzant. Handels bis zum Ende der Kreuzzüge, 1808.

Table des matières :

Calendrier, p. 6; Conseils de l'Empire ottoman, p. 7; Conseil d'Etat et de justice p. 8; Conseil ou commission de l'instruction publique, p. 9; Conseil supérieur de la guerre, ou conseil militaire, p. 10; Conseil de l'amirauté, p. 11; Conseil de l'intendance de l'artillerie, p. 12; Cour des comptes, p. 12; Conseil de l'agriculture, p. 13; Conseil des mines, p. 13; Conseil

(p. 64) Des monnaies (or et argent), meskioukiat.

	Pour chaque Pias- tres ¹	dra- chme Para
Anciens ducats ou sequins (altounler) appelés foundouq des sultans Ahmed, Mahmoud et Moustafa	45	10
Anciens ducats et demi-ducats de sultan Mahmoud	44	30
Anciens ducats et demi-ducats de sultan Moustafa et de sultan Abdul-Hamid, jusqu'à la septième année de son règne	42	30
Ducats foundouq, istamboli, roubiè, ou quart de ducat, et nouveaux ducats roumi	37	25
Ancien ducat roumi	45	5
Ancien ducat adli	39	5
Nouveau ducat adli et roubiè	35	10
Ducat khaïriè	41	5
Ducat d'Egypte	32	15
Ducat d'Egypte, appelé barbouth	31	10
Iuzlyq, pièce d'argent de cent paras; ikilik de deux piastres, altmichlyq de soixante paras ou d'une piastre et demie, zolota et danèghuorouch ou pièce d'une piastre	1	13
Djehadiè	2	7
Paras d'Egypte	2	32
(p. 65) Sahyb qyran	2	36
Pembath	2	12
Ducat appelé ialdyz altouni	47	00
Ducat de Hongrie, madjar altouni	46	10
Lira impériale, et ducats de Lisbonne	43	10
Napoléons et louis d'or	47	20
Ducat d'Espagne	41	00
Souanzek marqué au chiffre de 20	1	29
Djeryq marqué au chiffre de 10	1	47
Djeryq marqué au chiffre de 15		30
Soldo	1	38
Altmichlyq de Raguse et autres lieux	1	65
Talari et demi-talari aux colonnes	2	30
Talari et demi-talari à l'aigle	2	21
Franc	2	30
Morariali, talari de la Morée	2	30
Carboun avec empreinte de lettres	2	36
Carboun marqué à l'aigle	2	11

Valeur de la pièce de monnaie même, ou de la monnaie de compte

	Piastres	Paras
Lira (livre sterling)	110	00
Direkli/rial, colonata ou piastre forte d'Espagne	23	00
Florin	11	00
Franc	4	10

¹ La piastre turque ghourouch de quarante paras l'une, est une monnaie d'argent dont la valeur ordinaire, qui est un peu moins de vingt-cinq centimes, varie encore suivant le cours du change. Le para se divise en trois aspres aqtchè, et l'aspre est le $\frac{1}{120}$ de la piastre.

d'administration de la police, p. 14; Intérieur du palais, ou maison militaire et civile du sultan, p. 14; Officiers auxiliaires ou aides de camps attachés à la maison militaire du sultan, p. 14; Bureaucratie, emplois du divan ou de la chancellerie, p. 18; Employés ou officiers supérieurs des bureaux, p. 24; Emplois de l'épée ou de l'armée, p. 28; Conseil ou commission militaire de la garde impériale, p. 28; Conseil militaire de l'armée de Constantinople, p. 28; Conseil militaire de l'armée de Roumilie, p. 29; Conseil militaire de l'armée d'Anatholie, p. 29; Conseil militaire de l'armée d'Arabie, p. 29; Services spéciaux de l'armée, p. 30; Tableau des cinq grands corps de l'armée ottomane, p. 30; Dignités scientifiques de la loi, p. 31; Charges ou offices des grands juges de la Roumilie ou de l'Anatholie, p. 31; Charges ou offices des juges de Constantinople et des divers quartiers et faubourgs de la capitale, p. 32; Magistrature judiciaire ou emplois de la loi en province, p. 35; Chefs des communautés chrétiennes et juives (dans la capitale), p. 41; Gouverneurs généraux et autres fonctionnaires en province, p. 42; Agents ou procureurs fondés auprès de la Porte, p. 53; Ambassadeurs et consuls de la sublime Porte auprès des gouvernements européens, p. 54; Service consulaire de la Porte dans les ports d'Europe, p. 56; Ambassadeurs des gouvernements étrangers résidant auprès de la sublime Porte, p. 57; Des monnaies (or et argent), p. 64; Des postes. Maisons de postes impériales, p. 66; Route de Constantinople à Andrinople, p. 67; Route d'Andrinople à Galatz, r. 67; Route d'Andrinople à Vidin, p. 68; Route d'Andrinople à Monastir, p. 69; Route de Constantinople à Salonique et à Janina, p. 70; Route de Philippopoli à Belgrade, p. 72; Route de Qomanova et la de Bosnie, p. 73; Route de Monastir à Scutari d'Albanie, p. 74; Route de Constantinople à Smyrne, p. 74; Route de Constantinople à Ajajé, p. 76; Route de Constantinople en Syrie, p. 77; Route de Constantinople à Césarée (de Cappadoce), p. 79; Route de Constantinople à Diarbekir, p. 81; Route de Diarbekir à Bagdad, p. 82; Route de Trébizonde à Erzeroum, p. 83; Compagnie des bateaux à vapeur ottomans, p. 84; Compagnie du bateau à vapeur d'Alexandrie, p. 84; Poste de terre autrichienne, p. 84; Compagnie autrichienne des bateaux à vapeur, p. 85; Compagnie Rostan, p. 86; Paquebots à vapeur de la poste française, p. 86; Poste de terre russe, p. 86; Paquebots à vapeur de la poste russe, p. 87; Compagnie anglaise des bateaux à vapeur, p. 87; Tableau des empereurs, rois et princes souverains en Europe, p. 87; Indications sur le deuxième annuaire ottoman de 1848, p. 88; Exposé comparatif et abrégé des différences entre l'ancien ordre de choses dans l'Empire ottoman et la situation présente de cet empire (Traduction et texte turc), p. 90; Appendice. Membres du conseil sanitaire, p. 103.

Charrière, E.

Négociations de la France dans le Levant ou correspondances, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France à Constantinople et des ambassadeurs, envoyés ou résidents à divers titres à Venise, Raguse, Rome, Malte et Jérusalem, en Turquie, Perse, Géorgie, Crimée, Syrie, Egypte, etc. et dans les Etats de Tunis, d'Alger et de Maroc, publiés pour la première fois par . . . Paris, Imp. Nationale, 1848—1860. 4 T. CXXXV — 663 p.; XL — 823 p.; LXIV — 951 p.; 787 p. — Collection des documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du Ministre de l'instruction publique. Première série. Histoire politique.

Table des matières :

T. I. Introductoin, p. I; Précis des relations de la France dans le Levant, antérieures au règne de François 1^{er}, p. LXXV; Extraits des bulles, lettres et actes divers des papes, empereurs, rois, sultans, princes, seigneurs, chefs d'ordre, ambassadeurs, etc., depuis Charlemagne jusqu'à l'avènement de François 1^{er}; Privilèges accordés par Mahomet aux chrétiens de Syrie, p. LXVI; Lettre de Louis XI au roi de Tunis, p. CXXI.

Négociations sous François 1^{er}. Première partie 1515—1525. Affaires de Hongrie 1515—1516. Lettre de François 1^{er} au roi de Navarre (Additions), p. CXXIX; Lettre de Léon X à François 1^{er} p. 6; Extraits des lettres de Léon X aux rois de France, de Pologne, de Hongrie, etc. (Notes, passim.); Projet de croisade de Léon X. 1516—1517. Bulle de Léon X pour la croisade (Note), p. 10; Lettre du prince Soliman au sénat de Raguse, p. 12; Lettre de Léon X à François 1^{er}, p. 13; Lettre de François 1^{er} à Léon X, p. 16; Deux lettres de Léon X à François 1^{er}, p. 19; Bref de Léon X pour la levée des décimes en Bretagne (Note), p. 28; Lettre de Léon X à François 1^{er}, p. 29; Mémoire de Léon X à François 1^{er} sur la guerre

contre les Turcs, p. 31; Lettre de François 1^{er} à Léon X, en réponse au mémoire, p. 41; Extraits de bulles, instructions et lettres de Léon X, François 1^{er}, l'évêque de Bayeux etc. (Notes, passim); Trêve de cinq ans.—Traité de ligue entre les princes chrétiens 1518—1520. Lettre de Léon X à François 1^{er}, p. 47; Consultation de l'empereur Maximilien 1^{er} sur la guerre contre les Turcs, p. 49; Avis du roi d'Espagne sur le même sujet (Note), p. 63; Bulle de Léon proclamant la trêve de cinq ans, p. 63; Lettres de Léon X à François 1^{er}, de Léon X au chancelier Duprat, p. 68; Traite de ligue entre les princes chrétiens (Note), p. 75; Mémoire sur l'élection de François 1^{er} à l'Empire (Note), p. 77; Lettre de François 1^{er} à Léon X, p. 78; Extraits des lettres et actes de Léon X, Henri VIII, François 1^{er}, Bibiena, Sadolet, Duprat, etc. (Notes, passim); Evénements du siège de Rhodes 1521—1524. Six lettres du grand-maitre de Rhodes, Villers-l'Île-Adam, p. 85; Sommation de Soliman II au grand-maitre de Rhodes, p. 91; Lettre de Villers-l'Île-Adam, écrite pendant le siège de Rhodes (Additions), p. CXXXI; Articles de la capitulation de Rhodes, p. 92; Lettre de Villers-l'Île-Adam sur la reddition de Rhodes, p. 94; Avis des ordres religieux du Levant sur la guerre contre les Turcs (Note), p. 102; Bulle de Adrien VI pour une trêve de trois ans, p. 96; Lettre du sacré collège à François 1^{er}, d'Adrien VI à François 1^{er}, p. 103; Trois lettres de Villers-l'Île-Adam, p. 108; Extraits des lettres de Soliman II à Rhodes et à Venise, etc. (Notes, passim).

2^e partie 1525—1533. Premières relations de la France avec la Porte 1525—1528. Lettre de Soliman II à François 1^{er} pendant sa captivité; de François 1^{er} à Soliman II, p. 116; Confirmation par Soliman II du traité fait par les sultans mamelucks d'Egypte avec les consuls de France à Alexandrie, p. 129; Lettre de Soliman II à François 1^{er} sur les privilèges de Jérusalem, p. 137; Extraits de lettres de Ferdinand d'Autriche, François 1^{er}, bailes de Venise à la Porte, etc. (Notes, passim); Etablissement de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem à Malte 1524—1530. Série de dix sept lettres du grand-maitre Villers-L, Ile-Adam, p. 141; Traité pour l'établissement de l'ordre à Malte (Note), p. 146; Affaires de Pologne et de Hongrie 1524—1530. Lettre de Sigismond, roi de Pologne, à François 1^{er}, p. 149; Lettre de Clément VII à François 1^{er} sur la bataille de Mohacz, p. 152; Lettre de François 1^{er} à Jean de Hongrie, de Jean de Hongrie à François 1^{er}, p. 155; Actes de François 1^{er} sur la levée des décimes sur le clergé (Note), p. 155; Lettre de Sigismond à François 1^{er}, p. 159; Deux lettres de Rincon au maréchal de Montmorency, p. 160; Lettre de Jean de Hongrie au même, p. 162; Traité entre François 1^{er} et Jean de Hongrie, p. 162; Deux lettres de Rincon, p. 170; Extraits des lettres de Charles-Quint à Ferdinand, au roi de Perse, etc. de Hannard, de Luther, d'Erasmus, etc. (Notes, passim); Suite des affaires de Hongrie. — Première mission de Rincon en Turquie 1531—1533. Lettres de François de Dinteville, évêque d'Auxerre, ambassadeur à Rome, et de Lazare de Baïf, ambassadeur à Venise, Premier extrait, décembre 1531 et janvier 1532, p. 183; Lettres de François 1^{er} à l'évêque d'Auxerre, et au sacré collège, p. 184; Deuxième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, de février à septembre 1532, p. 192; Lettre de Nicolas Jurissitch à Ferdinand d'Autriche sur la défense de Guns, p. 215; Avis de l'électeur Palatin sur la guerre contre les Turcs, p. 220; Troisième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, septembre et octobre 1532, p. 226; Lettre d'un agent en Allemagne sur la retraite des Turcs, p. 231; Quatrième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, d'octobre 1532 à février 1533, p. 233; Traité entre François 1^{er} et Henri VIII (Note), p. 234; Bulles de Clément VII pour jeûne public et levée des décimes (Notes), p. 240; Soliman veut envoyer des ambassadeurs à François 1^{er} (Note), p. 242; Extraits des lettres de Charles-Quint Ferdinand d'Autriche, Jean de Hongrie, François 1^{er}, Clément VII, Gritti, Lasky, etc. (Notes, passim).

3^e partie 1534—1540. Relations de la France avec les Etats barbaresques. — Expédition de Charles-Quint contre Tunis 1530—1535. Ordonnance de François 1^{er} contre les corsaires barbaresques (Additions), p. CXXXIII; Lettres de Charles de Hémard, évêque de Mâcon, ambassadeur à Rome, et des évêques de Rodez et de Laveur, ambassadeurs à Venise, Premier extrait, Janvier 1535, p. 253; Deux instructions de François 1^{er} à Jean de la Forêt, p. 255; Lettre de François 1^{er} à l'évêque de Mâcon sur les préparatifs de l'empereur (Additions), p. CXXXIV; Deuxième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, de mai à juin 1535, p. 263; Lettre de Nicolas Rince à François 1^{er} sur la prise de la Goulette, p. 268; Lettre du comte Anguillara sur la prise de Tunis, p. 272; Troisième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, d'août à novembre 1535, p. 276; Extrait de lettres de Charles-Quint à son frère, à ses ministres, à ses ambassadeurs, etc. (Notes, passim); Invasion de Naples par les Turcs. — Guerre de la Porte avec Venise 1536—1538. Quatrième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, janvier et février 1536 (Lettres de l'évêque de Mâcon, etc.), p. 282; Premier traité officiel de la France avec la Porte, p. 283; Cinquième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, mars 1536, p. 294; Lettre de M. Dodiou de Velly et de l'évêque de Mâcon à François 1^{er}, p. 295; Sixième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, de juin à septembre 1536, p. 309; Lettre de l'évêque de Rodez à François 1^{er}, p. 313; Septième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, septembre à décembre 1536, p. 318; Huitième extrait de la correspondance

de Rome et de Venise, de janvier à avril 1537, p. 323; Lettre de Jean de Montluc au cardinal du Bellay, p. 327; Neuvième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, de mai à septembre 1537, p. 329; Pièces interceptées par Doria (Note), p. 334; Journal de la croisière du baron Saint-Blancart, première partie, p. 340; Dixième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, d'octobre à décembre 1537, p. 353; Extraits des lettres de Charles-Quint, François 1^{er}, Paul III, etc. (Notes, passim); Trêve de dix ans. — Suite des affaires de Venise avec la Turquie. — Deuxième mission de Rincon à la porte 1538—1539. Onzième extrait de la correspondance de Rome et de Venise, de janvier à avril 1538 (Lettres de l'évêque de Mâcon, etc. p. 363; Journal de la croisière du baron Saint-Blancart, deuxième partie, p. 371; Quatre lettres de Rincon, de juin 1538 à février 1539, p. 384; Lettres de Joachim des Vaux, résident de France à Venise, Premier extrait, de février à mars 1539, p. 391; Lettre de Rincon à François 1^{er}, p. 395; Deuxième extrait de la correspondance de Venise, avril 1539, p. 398; Lettre de Soliman II à François 1^{er}, de François 1^{er} à Rincon, de Rincon au maréchal de Montmorency, de Soliman II à François 1^{er}, p. 408; Lettres de Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, ambassadeur à Venise. Premier extrait, d'octobre à décembre 1539, p. 418; Extraits des lettres de Charles-Quint, Paul III, François 1^{er}, Costelnau, Marillac, etc. (Notes, passim).

4^e partie 1540—1547. Paix de Venise avec la Turquie. — Guerre pour la succession de Hongrie 1540—1541. Deuxième extrait de la correspondance de Venise, de février à décembre 1540 (Lettres de l'évêque de Montpellier), p. 425; Recherche des manuscrits orientaux pour les bibliothèques de Paris (Note), p. 440; Troisième extrait de la correspondance de Venise, de janvier à mars 1451, p. 462; Comptes de l'ambassade de Rincon en Turquie, p. 474; Traité entre Venise et la Porte (Note), p. 451; Extraits des lettres de Charles-Quint, Paul III, Jean de Hongrie, etc. (Notes, passim); Expédition de Charles-Quint contre Alger. — Première et deuxième mission de Paulin de la Garde. — Rupture de la Trêve de dix ans 1541—1542. Quatrième extrait de la correspondance de Venise, de mai à novembre 1541 (Lettres de l'évêque de Montpellier), p. 493; Rapport d'un agent à François 1^{er} sur l'expédition d'Alger, p. 522; Cinquième extrait de la correspondance de Venise, décembre 1541, p. 525; Sixième extrait de la correspondance de Venise, de janvier à mai 1542, p. 528; Septième extrait de la correspondance de Venise, septembre 1542, p. 548; Extraits de lettres de Charles-Quint, Ferdinand d'Autriche, Soliman II, François 1^{er}, Paul III, etc. (Notes, passim); Guerre générale en Europe. — Coopération armée de la France et de la Turquie 1543—1544. Lettre de François 1^{er} à la diète de Nuremberg, p. 558; Avis du camp de Carignan, Avis d'Allemagne, p. 561; Actes relatifs au séjour de la flotte turque en Provence, p. 567; Lettre de François 1^{er} à l'électeur de Saxe, p. 575; Extraits des actes de François 1^{er}, Soliman II, Paulin de Garde, du Bellay, Montluc, etc. (Notes, passim); Ambassade de Jean de Montluc. — Médiation de la France auprès de la Porte en faveur de Charles Quint 1545—1546. Trait des instructions de Charles-Quint et des lettres de Gérard Veltwick, ambassadeur de l'empereur à la Porte (Notes), p. 581; Premier rapport de Jean de Montluc sur son ambassade, p. 596; Second rapport de Jean de Montluc sur son ambassade, p. 612; Imminence d'une nouvelle guerre. — Ambassade de Gabriel d'Aramon 1546—1547. Lettre de M. de Cambray, résident à la Porte par interim, à François 1^{er}, p. 621; Lettres de Jean de Morvilliers, ambassadeur à Venise, Premier extrait d'octobre à décembre 1546, p. 625; Deuxième extrait de la correspondance de Venise, janvier 1547, p. 630; Lettre de François 1^{er} au drogman de la Porte, Janus-Bey, p. 632; Troisième extrait de la correspondance de Venise, janvier à mars 1547, p. 634; Lettre de M. de Cambray à François 1^{er}, p. 651; Quatrième extrait de la correspondance de Venise, avril 1547, p. 654; Extraits des lettres de Charles-Quint, François 1^{er}, Veltwick, Mesnage, du Mortier etc. (Notes, passim).

T. II. Négociations sous Henri II; Négociations sous François II. Première partie 1547—1552. Suite de l'ambassade d'Aramon. — Trêve de cinq ans entre la Turquie et l'Empire 1547—1548. Correspondance de Venise (Lettres de M. de Morvilliers, etc.). avril-mai. — Avis de la mort de François 1^{er}, Conjectures faites à Venise sur les armements de la Porte; Nouvelle politique à suivre avec la Turquie, Effet de la victoire remportée à Mulhberg par Charles-Quint, p. 6; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, etc.) mai; — Circonspection de la Porte à l'égard de l'Autriche, en présence des agressions de la Perse; Bruits répandus sur la maladie et la mort du roi; — Réponse de Soliman II aux ouvertures de François 1^{er}, p. 11; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Morvilliers, etc.) mai-juin. — Suites de la bataille de Mulhberg; Mission du baron de Fumeil à la Porte et son passage à Venise. — Soulèvement de Naples contre l'empereur, p. 16; juin-août. — Conclusion de la trêve entre la Turquie et l'Empire, Renvoi de Veltwick pour sa ratification; Mission de M. de Codignac en France et d'un agent de la Porte à Venise, p. 21; septembre-décembre; — Mission de M. d'Huyson pour engager la Porte à une campagne contre l'empereur; Assassinat du duc de Parme et de Plaisance; Événements de la Perse qui disposent la Porte à la guerre, p. 30; (1548) janvier-mars. — Consulation de la Porte adressée à Venise au sujet de la trêve; Ligue traitée par la France à Rome; Armements de l'empereur; Démarches de Venise pour re-

tenir le sultan en Europe, p. 40; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, etc.), janvier-avril. — Ratification de la trêve par la Porte malgré la nouvelle instance de Henri II, Ouverture faite au sujet de Venise, Départ du sultan pour la guerre contre la Perse, p. 46; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Morvilliers, etc.) avril-mai. — Menaces des Impériaux contre le pape au sujet de Parme; Usurpations de l'Espagne sur les Etats d'Italie, Interprétation du sens de la ratification donnée par l'empereur à la trêve avec la Porte, p. 53; mai-juillet. — Expulsion du prince mineur de Piombino et saisie de ses domaines. Rupture de la France avec l'Angleterre; Le prince d'Espagne est appelé par l'empereur en Italie, p. 58; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, etc.), juillet-août. — Arrivée de M. d'Aramon au camp de Soliman II; Incidents de la guerre de Perse; Voyage de Henri II en Piémont; Convention secrète avec Dragut pour enlever le prince d'Espagne à son passage en Italie, p. 66; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Morvilliers, etc.) août-décembre. — Révolte de la Guyenne, Bruits de la retraite du sultan; Intrigues pour éloigner de son camp l'ambassadeur de France; Nouvelles contradictoires sur l'issue de la guerre de Perse, p. 72; Guerre de la Turquie avec la Perse. — Suite des affaires d'Allemagne et d'Italie 1549—1558. Correspondance de Venise (Lettres de M. de Morvilliers, etc.) janvier — mars; Diète de Bruxelles, tenue par l'empereur, Fêtes célébrées à Constantinople pour les victoires du sultan, Mission de Nicolo Secco à la Porte, projetée par l'empereur, p. 86; avril-juin; Etat de l'Empire ottoman par suite de la guerre de Perse; Bruits sur la prise de M. de Fumeil par les corsaires turcs; Courses de Dragut, supposé agir à l'instigation de la France, p. 94 juillet-décembre. — Mission d'un envoyé de la Porte à Venise au sujet de la famille Mendez. Maladie de Soliman II et bruit de sa mort; Division des fils du sultan, p. 101; (1550) janvier-août; — Retour du sultan à Constantinople; Election du pape Jules III; Paix de la France avec l'Angleterre; Prise d'Africa par Dragut; Menées de Ferdinand d'Autriche en Transylvanie; Réclamations de Venise au sujet de Zara, p. 106; Correspondance de Venise (Lettres d'Odet de Selve, etc.), septembre-décembre. — Départ de M. de Morvilliers; Siège et prise d'Africa, enlevée par l'Espagne à Dragut; Tentatives de l'empereur à la diète d'Augsbourg; Soulèvement de la Transylvanie, p. 119; Affaires d'Allemagne et d'Italie. — Guerre de la France et de la Turquie contre l'Empire, p. 1551—1552. Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selve, etc.) janvier-avril. — Nouvelle convocation du concile à Trente; Marche de l'armée de Mansfeld en Allemagne, Armement naval de la Porte pour reprendre Africa, p. 135; mai-août. — Protection donnée par la France à l'état de Parme, Départ de la flotte turque pour la Méditerranée. Son attaque contre les îles de Malte et de Gozzo; Cession de la Transylvanie faite par la reine Isabelle à Ferdinand d'Autriche, p. 144; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, etc.) mai-août; Renvoi de M. d'Aramon en Turquie, avec mission à Alger, Son passage à Malte et son voyage à Tripoli; Prise de cette ville par les Turcs; Intervention de l'ambassadeur français et bruits calomnieux à ce sujet, p. 154; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selve, etc.) septembre-décembre. — Mouvement et retraite de la flotte turque; Défection du prieur de Capoue; Martinuzzi est nommé cardinal; Nouveaux conflits en Transylvanie et prise de Lippa, Fermentation dans le royaume de Naples, p. 163; (1552) janvier-mars. — Assassinat du cardinal Martinuzzi ou frère Georges, Dénûlés des princes d'Allemagne avec l'empereur; Armement d'une nouvelle flotte par la Porte, à l'instigation de la France; Arrestation du capitaine Coste revenant de Constantinople, pour s'emparer de ses dépêches, p. 172; mars-juin. — Ligue de la France avec les princes d'Allemagne; Expédition contre Naples, proposée à Venise, de concert avec la France, et la Turquie; Attaque de Maurice de Saxe sur Inspruck; Fuite de Charles-Quint; Recours à la médiation de Ferdinand d'Autriche, p. 186.

Deuxième partie 1552—1556. Suite de la guerre entre la France et l'Empire. — Diversions opérées par la Porte en Italie 1552—1553. Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selve, etc.) juin-juillet. — Départ de la flotte turque; Conquête des Trois-Evêchés par Henri II; Contestations entre les princes allemands aux conférences de Passau; Opérations des Turcs en Transylvanie, p. 201; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, etc.), juin-juillet. — Mission d'un envoyé de l'empereur à la Porte pour obtenir une prolongation de la trêve; Opérations de la flotte turque sur les côtes du royaume de Naples; Absence de la flotte française; Insuccès et retraite de l'expédition, p. 209; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selve, etc.), juillet-août. — Manifeste de Soliman II aux électeurs d'Allemagne; Insurrection de Sienne; Nouveaux mouvements des protestants, Prise de Temeswar par les Turcs, p. 218; septembre-décembre. — L'empereur se dirige contre la France; Ses actes à Augsbourg, à Ulm, à Spire; Course de la flotte française à la recherche de la flotte turque; Siège de Metz par l'empereur; Suite de la guerre en Transylvanie, p. 227; (1553) janvier-mars. — Désastres de l'armée impériale devant Metz, Expédition du vice-roi de Naples contre Sienne, Négociation de la France pour la reprise de la tentative contre Naples; Démarches de Ferdinand d'Autriche à la Porte pour une trêve en Transylvanie, p. 244; avril-juin. Dispositions de l'Italie dans l'attente du secours de la France, Direction à donner aux flottes turque et française. Difficultés qui

entraient à la Porte leur envoi; Conclusion de la trêve en Transylvanie, p. 251; Correspondance de Turquie (Lettres de M. d'Aramon, de Henri II, etc.) juin-juillet. — Instructions de Henri II aux chefs des flottes turque et française, Affaires de Sienne et siège de Montalcino, Dispositions prises pour l'embarquement d'un corps d'armée sur la flotte, Avis sur la guerre des Pays-Bas et les affaires d'Allemagne, p. 259; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selve, etc.) juillet-août. — Echec des Français à Théroüanne et prise de Hesdin; Retraite des impériaux de Sienne; Victoire et mort de Maurice de Saxe; Campagne navale des flottes turque et française, Attaque et réduction de la Corse, p. 264; septembre-décembre. — Conquête de la Corse; Etat de l'Angleterre par l'avènement de Marie Tudor; Reprise des hostilités entre la Turquie et la Perse; Menées du prince Mustapha, Retour de M. d'Aramon et fin de son ambassade, p. 275; Trêve de Vaucelles.—Séparation de l'empire et de l'Espagne par l'abdication de Charles-Quint | 1553—1556. Correspondance de Venise (Lettres de M. de Selva, etc.), novembre-décembre. — Meurtre du prince Mustapha, Destitution du grand vizir Roustem, Démarches de l'empereur pour le mariage du prince d'Espagne avec la reine Marie d'Angleterre, p. 287; (1554) janvier. — Inquiétudes de Venise sur le projet du mariage du prince d'Espagne; Mésintelligence entre l'empereur et son frère; Conditions du mariage et ses conséquences présumées; Dispositions à inspirer à la Porte sur ce sujet pour obtenir l'emploi de sa flotte en Corse, p. 294; février-avril. — Difficulté pour la France de se maintenir en Corse sans l'appui de la Turquie contre l'union de Gênes avec la Toscane; Révolte de Wyatt en Angleterre; Exécutions sanglantes ordonnées par la reine; Conclusion de son mariage avec le prince d'Espagne, p. 303; avril-août. — Démarches pour la paix sous la médiation du pape et de l'Angleterre, Voyage de M. de Codignac pour rejoindre le sultan en Asie; Négociation pour l'envoi de la flotte turque; Evénements de Sienne; Victoire de Renty et défaite de Strozzi; Conférence de Mark près de Gravelines, p. 312; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de Codignac, etc.) (1555) mai-décembre. — Expédition d'une nouvelle flotte sous la conduite de Piali-Pacha; Négociations de l'Autriche pour obtenir la prolongation de la trêve et la cession de la Transylvanie; Paix de la Turquie avec la Perse, conclue à Amasie; Rétablissement du prince Sygismond en Transylvanie, résolu par la Porte; Campagne navale des turcs et des Français en Toscane et en Corse; Affaire de Calvi et retraite des Turcs; Opérations dans les Pays-Bas et trêve de Vaucelles, p. 329.

Troisième partie 1556—1559. Chap. VI: Expédition du duc de Guise en Italie.—Rupture de la trêve de Vaucelles 1556—1558. Correspondance de Turquie (Lettres de M. de la Vigne, de Henri II, etc.) (1556) février-décembre. — Ratification de la trêve de Vaucelles par Philippe II; Démarches du pape Paul IV pour la faire rompre; Guerre entre le pape et le nouveau roi d'Espagne; Echec des Turcs en Transylvanie; Expédition du duc de Guise à Naples; Envoi de M. de la Vigne en ambassade à la Porte, p. 362; (1557) février-avril. — Arrivée de M. de la Vigne à son poste; Hospitalités de la Porte avec l'Autriche et le Maroc, Suites de l'échec reçu par les Turcs en Transylvanie; Malveillance du vizir Roustem et réclamations au sujet des dettes contractées par les agents français; Nouvelles de la reprise de la guerre, fondées sur l'expédition du duc de Guise en Italie, p. 374; mai-juillet. — Instances du sultan pour faire rompre à la France la trêve de Vaucelles; Influence française compromise par les fautes des agents précédents; Avis donnés à la Porte par Henri II de sa rupture avec l'Espagne; Dispositions à prendre pour l'emploi de la flotte turque dans la Méditerranée, p. 389; Correspondance de Venise (Lettres de François de Noailles, évêque d'Acqs, etc.) septembre-novembre. — Retour de M. de la Vigne en France et son renvoi en Turquie, Bataille de Saint-Quentin; Effet de cet événement sur la Porte; Arrivée de l'évêque d'Acqs au poste de Venise, et de M. de la Vigne à celui de Constantinople, p. 405; novembre-décembre. — Dispositions de Venise envers la France, et situation du reste de l'Italie; Bruits de paix démentis par le progrès de la guerre; Réponse de la Turquie aux propositions de la France; Mission de M. de Boistailié à la Porte, p. 412; (1558) janvier-mai. — Tentatives de rapprochement entre l'Espagne et la Turquie, traversées par la France; Offre de Gênes de se mettre sous la protection de la Porte; Situation critique du duc de Ferrare; Désordres des agents français dans le Levant; Prise de Calais, et son effet à ménager sur la Porte; Couronnement de l'empereur Ferdinand I^{er}, Mariage du dauphin avec Marie Stuart; Invasion des Tartares en Moscovie, p. 426; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de la Vigne, etc.) mars-mai. — Accomplissement de la mission de M. de Boistailié, Réponse de la Porte aux propositions de la France, Difficulté sur le concours du grand prieur de Malte, Avantages des Turcs en Afrique; Situation intérieure de l'Empire; Départ de la flotte turque; Corruption des ministres de la Porte pratiquée par Philippe II, Rupture de la trêve avec l'empereur Ferdinand, p. 452; Correspondance de Venise (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.) juin-juillet. — Conférences de Péronne, Retard de la flotte turque et ses premières opérations, Avantages des Turcs en Hongrie; Prise de Thionville par le duc de Guise, Succès de la France dans les Pays-Bas; Dispute de présence à Venise, p. 471; Fin de la guerre entre la France et l'Empire par le traité de Cateau-Cambrésis, 1558—1559. Correspondance de Venise (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.), août. — Opérations suspectes de la flotte turque; Conduite de l'ami-

ral; Intrigues des Génois, Déroute de Gravelines; Indices de défection chez les princes d'Italie, p. 487; septembre-novembre. Mission de M. Dolu à la Porte pour le châtimeut de l'amiral turc; Nouvelles conférences pour la paix; Pertes de la France en Toscane et avantages qu'elle remporte en Piémont; Différend de Venise avec l'empereur; Précautions à prendre en Turquie pour le cas où la paix serait conclue, p. 499; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de la Vigne, de Henri II, etc.), août-novembre. — Attaque de la flotte turque contre Minorque, Son arrivée à Toulon; Entreprises proposées successivement contre Villefranche, Bastia, Port-Hercule, rejetées par l'amiral turc, Ses intelligences secrètes avec les Génois, et retraite de la flotte; Mission de M. Dolu pour dénoncer la conduite de l'amiral; Réponse officielle de la Porte, p. 508; Correspondance de Venise (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.), novembre — décembre. — Conférences de Cercamp; Mort de Charles-Quint, Défection de Codignac, passé au service de l'Espagne; Mort de la reine Marie d'Angleterre; Nouveau mariage avec la reine Elisabeth, poursuivi par Philippe II; Trêve de deux mois et dissolution des conférences de Cercamp. Nouvelles apparences de guerre et secours à réclamer de la Porte, p. 530; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de la Vigne, de Henri II, etc.), novembre (1558) — février (1559). — Conférences de Cercamp, Démarche réclamée par la France de la part de la Porte auprès des électeurs d'Allemagne; Situation intérieure de l'Empire turc, qui force la Turquie de maintenir sa trêve avec l'Autriche, p. 541; Correspondance de Venise (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.) (1559) janvier-février. — Complot ourdi par Codignac pour livrer Antibes et Mondovi à l'Espagne; Projet qu'il forme sur le Levant; Paix présumée d'après la libération du connétable de Montmorency; Armements de l'Espagne et secours de la Turquie à leur opposer, p. 553; mars-juin. — Découverte du complot de Codignac; Motifs de Venise pour faire croire à la paix; Troubles religieux en Espagne; Suite de la guerre civile en Turquie; Nouvelles conférences à Cateau-Cambrésis, et conclusion de la paix; Conflit accidentel entre des vaisseaux vénitiens et turcs, p. 560; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de la Vigne, de Henri II, etc.) avril-juin. — Communication de la paix de Cateau-Cambrésis faite par la France à la Porte, Réponse de Soliman II aux demandes particulières du roi, Bruit d'une agression navale préparée par Philippe. II contre la Turquie; Ratification du traité fait avec l'Autriche, p. 578.

Négociations sous François II. Partie et chapitre uniques: Ligue chrétienne formée contre la Turquie. — Médiation de la France à la Porte par suite de l'échec de Gerbé 1559—1560. Correspondance de Venise et de Turquie (Lettres de l'évêque d'Acqs, de M. de la Vigne, de François II, etc.) juillet-décembre. — Avis de la mort de Henri II; Intrigues de Venise pour supplanter auprès de la Porte l'influence de la France; Retour et mort M. de la Vigne, remplacé par M. Dolu, Préparatifs de la ligue chrétienne pour l'expédition de Gerbé, p. 595; Correspondance de Turquie (Lettres de M. Dolu, etc.) (1560). mai-juillet. — Arrivée de M. Dolu à son poste, Avis des troubles de la France par suite de la conspiration d'Amboise; Mésintelligence de la France avec l'Angleterre au sujet de l'Ecosse; Désastre éprouvé par la ligue chrétienne à l'île de Gerbé, Médiation de la France en faveur du pape, Incertitudes de la Porte sur les dispositions de la Perse, Démarches de l'Autriche pour la conclusion définitive de son traité, p. 608; août-décembre. — Siège et prise de Gerbé par les Turcs, Doutes de la Porte sur la connivence de la France avec l'Espagne, Retour triomphal de la flotte turque; Captivité de Bajazet en Perse, Rapprochement de la France avec l'Angleterre, Négociations de la Porte en Perse pour l'extradition de Bajazet, et de la France en Turquie pour la libération des captifs espagnols; Guerre civile près d'éclater en France, p. 621.

Négociations sous Charles IX. Première partie 1560—1566. Minorité de Charles IX. — Abaissement de l'influence extérieure de la France 1560—1563. Correspondance de Venise et de Turquie (Lettres de l'évêque d'Acqs, de M. Dolu, etc.), décembre (1560) — mars (1561)). — Mort de François II, Régence établie pendant la minorité de Charles IX, Défiance de la Turquie au sujet de l'alliance de la France avec l'Espagne, Invasions du côté de la Hongrie et de la Russie, Négociations avec la Perse pour l'extradition de Bajazet, Réformes religieuses du sultan, p. 644; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Boistailié, etc.) mai-août. — Remplacement de l'évêque par M. de Boistailié, Appréhension de l'Italie sur la puissance de Philippe II, Projets inspirés à ce prince contre la France par l'inaction de la Turquie, Réponse de la Porte aux communications du nouveau règne, Peste à Constantinople et mort du résident français à la Porte, p. 653; Correspondance de Turquie (Lettres de M. de Petremol, de Boistailié, etc.) Juillet-Décembre. — Mort de M. Dolu, Mort du grand vizir Roustem, remplacé par Ali-Pacha, Rapprochement de la Porte avec l'Autriche par suite de l'hésitation de la Perse sur la restitution de Bajazet, Médiation de la France en faveur de l'Espagne pour la libération des prisonniers de Gerbé, Arrivée et réception de l'ambassade de Perse, p. 663; (1562) janvier-juin. — Sentiments de la Porte sur l'éloignement politique de la France; Mission de Chevalier Salvati; Conflits et hostilités en Hongrie; Défaite des impériaux; Nouvelles perturbations religieuses en France; Issue des réclama-

cions de la France à la Porte, et remise des captifs espagnols à l'Autriche, p. 682; juillet-décembre. — Première guerre de religion en France; Effet de ces troubles au dehors, Attitude suspecte de Rome et de l'Espagne; Belle conduite de Venise à l'égard de la France; Mort de Baszet; Retour de Busbecq en Autriche et mission du drogman Ibrahim, Etat des relations avec la Perse, Démarches faites à la Porte par le Corse Sampète Ornano, p. 697; (1563) janvier-mai. — Victoire remportée à Dreux par Charles IX sur les protestants; L'avis en est donné à la Porte; Siège d'Orléans et meurtre du duc de Guise; Fin de la guerre civile en France; Soupçons conçus sur la mission de Sampète Ornano en Turquie, p. 716; Siège de Malte par les Turcs. — Dernière campagne de Soliman II contre l'Autriche 1563—1566. Correspondance de Turquie (Lettres de M. de Petremol, de Boistaillé, etc.) juillet-décembre. — Mission de Vincent Justiniani à la Porte, Guerre de la France avec l'Angleterre, et reprise du Havre. Troubles en Moldavie causés par Tumpcha ou Etienne, Ambassade de l'Autriche pour la ratification de son traité avec la Porte; Voyage de Charles IX dans les provinces, Effacement de l'influence de la France en Turquie, p. 732; (1564) janvier-juillet. — Suite de la révolte de la Moldavie, Réclamations que la Turquie oppose à celles de la France, M. du Ferrier succède à M. de Boistaillé à Venise; Tumpcha est décapité en Pologne, Arriement maritime de l'Espagne contre la Barbarie, p. 745; août-décembre. — Mort de l'empereur Ferdinand I^{er} et avènement de Maximilien II, Ambassade du roi de Pologne à la Porte; Tentative de Sampète Ornano en Corse, Réponse catégorique de la Porte à l'objet des diverses missions de la France; Révolte du second faux Mustapha; Conseil secret de la Porte, suivi d'armements maritimes inopinés, p. 756; (1565) janvier-mai. — Réveil des dispositions belliqueuses de la Turquie; Menaces contre Chypre et Malte, Complications croissantes entre la Turquie et l'empereur Maximilien II, Révolte d'un faux Bajazet, Départ de la flotte turque et instructions de Charles IX à ce sujet, Appréhension de la Porte sur l'entrevue de la régente de France et de la reine d'Espagne, p. 774; juin-octobre. — Expédition de la Turquie contre Malte, Mission de M. Bonnet, Mort du grand vizir Aly, remplacé par Mohammed Sokolly; Retour de la Porte vers la politique de la France, Mort de Dragut, tué au siège de Malte, Ravages des corsaires turcs sur les côtes de France, Complications nouvelles avec l'Autriche, Retraite de la flotte turque de Malte, p. 789; novembre (1565) — septembre (1566). — Dernière campagne de Soliman II contre l'Autriche; Siège de Szigeth et mort de Soliman II, p. 807.

T.III. Négociations sous Charles IX. Deuxième partie 1567—1571. Guerre civile en France. — Méintelligence entre la France et la Turquie 1567—1570. Correspondance d'Espagne, d'Allemagne et de Rome (Lettres de M. N. de Fourquevaux, de Fiesque, de l'évêque du Mans, etc.) (1567—1570) Fermentation religieuse au dedans et au dehors de la France, Événements des Pays-Bas; Marche du duc d'Albe avec un corps d'Armée, Armements simultanés en France; Événements de l'Ecosse, Ambassade de M. de Fourquevaux en Espagne auprès de Philippe II, Négociations pour le mariage de Charles IX, continuées par Scipion de Fiesque auprès de l'empereur Maximilien II, Premières relations de la France avec le nouveau sultan Sélim II, Prise d'armes de protestants et nouvelle guerre civile en France; Tentative pour enlever la cour à Meaux; Blocus de Paris et bataille de Saint-Denis, Mort du connétable de Montmorency, Retraite des huguenots vers la Lorraine; Jonction des protestants en Lorraine avec les auxiliaires d'Allemagne; Retour offensif qu'ils opèrent dans la Beauce. Démarches de la cour pour la paix; Catastrophe du prince d'Espagne don Carlos; Paix de Longjumeau, Révolte des Maures en Espagne; Renversement et captivité de Marie Stuart; Mort de la reine d'Espagne Elisabeth; Nouveaux troubles des Pays-Bas, L'armée du prince d'Orange en France; Nouvelle prise d'armes des protestants et combats en Poitou, Dispositions d'Elisabeth, reine d'Angleterre; Marche du duc d'Anjou sur la Charente, Bataille de Jarnac et mort du prince de Condé; Mort de Dandelot et marche du duc de Deux-Ponts en France; Bataille de Moncontour, Charles IX rejoint l'armée; Retraite et opérations de Coligny; Paix de Saint-Germain, p. 1; Correspondance de Turquie (Lettres de M. M. de Grantrie de Granchamp, Claude du Bourg, etc.) (1569) mars-février (1570). — Guerre de la Turquie avec les Arabes et les Moscovites, Projet de la Porte pour la jonction du Volga à la mer Caspienne; Intrigues des huguenots à la Porte; Avanie exercée contre le commerce français à Alexandrie; Mission de du Bourg de Guérines, Contestations entre lui et M. de Grandchamp. Sentiment de la Porte sur la mariage de Charles IX avec la fille de l'empereur, Demande que la Turquie fait du port de Toulon pour porter secours aux Maures d'Espagne, Echec des Turcs dans l'Hiémen, Appréhensions de guerre avec la Perse, Commencement de la rupture entre la Porte et Venise, p. 57; Guerre entre la Porte et Venise. — Ligue sainte formée contre la Turquie 1570—1571. Correspondance de Rome (Lettres du cardinal de Rambouillet, etc.) mai-décembre. — Résolution de Pie V de prendre part à la guerre entre Venise et la Porte, Réponse de la France aux premières ouvertures du pape, Négociations pour le traité de ligue des trois puissances contre la Turquie; Attaque des Turcs sur Chypre et siège de Nicosie; Inaction de la flotte chrétienne et sa retraite de l'Archipel, Investissement de Famagouste, Contestations sur le commandement de la flotte com-

binée de la Ligue, p. 112; Correspondance de Turquie (Lettres de M. M. de Grantrie de Grandchamp, de la Tricquerie, etc. août-décembre. — Ouverture des hostilités de la Porte contre Venise. Accord de Philippe II avec les Maures d'Espagne; Envoi de M. de Grandchamp pour la médiation de la France entre Venise et la Turquie, Démarche de la Porte en Pologne faite par défiance des projets de l'empereur, p. 129; Correspondance de Rome (Lettres du cardinal de Rambouillet, etc.) (1571) janvier-septembre. — Motifs qu'on prête au roi d'Espagne dans les nouveaux délais apportés à la ligue; Contestation des parties pour le commandement; Dispositions de Venise à traiter avec la Porte devant les conditions de l'Espagne; Mort de Sigismond Zapolya, Conclusion de la ligue, Communications officielles faites aux autres gouvernements et fêtes célébrées à Rome, Arrivée de don Juan d'Autriche en Italie, Ralliement à Messine des escadres combinées de la ligue, Mouvement de retraite de la flotte turque, p. 143; Correspondance de Turquie (Lettres de François de Noailles évêque d'Acqs), juillet-septembre. — Révocation de M. de Grandchamp, remplacé par l'évêque d'Acqs, Objet de sa mission à l'égard de Venise et de la Turquie, Projet de mariage du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth d'Angleterre, Attitude réservée de l'empereur à l'égard de la ligue, Nouvelles instances faites à Charles IX pour y entrer, Offre du commandement proposé au duc d'Anjou, Difficultés suscitées au voyage de l'ambassadeur; Démarches auprès du sénat pour la libération de l'envoyé turc adressé à la France et retenu prisonnier par Venise, p. 161; Correspondance de Rome (Lettres du cardinal de Rambouillet, etc.) octobre-décembre. — Attente où l'on est des opérations de la flotte de la ligue, Bataille navale de Lépante et désastre des Turcs; Dissolution des escadres combinées après leur victoire; Mécontentement de la cour de Rome au sujet de la mission de l'évêque d'Acqs; Indices de mésintelligence entre les confédérés de la ligue, p. 184; Correspondance de Turquie et de Venise (Lettres de M. du Ferrier, de l'évêque d'Acqs, etc.) septembre-décembre. — Démarches de la France pour faire accepter par Venise la mission de l'évêque d'Acqs contre l'opposition de Rome et de l'Espagne, Retour de l'amiral de Coligny à la cour, Impression produite à Venise par la nouvelle de la victoire de Lépante. Conséquences à tirer de cet événement, et situation qu'il fait à la France; Refus du sénat de laisser partir l'évêque d'Acqs, Campagne contre les Turcs marquée par la séparation des flottes de la ligue, Départ de l'ambassadeur pour le Levant sur l'injonction de la France, p. 195.

Troisième partie 1572—1754. Négociations avec la Porte pour la cession de l'Etat d'Alger à la France. — Massacre de Saint-Barthélemy 1572—1573. Correspondance de Turquie (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.) (1572), janvier-mai. — Départ de l'évêque d'Acqs pour la Turquie; Effets de la bataille de Lépante sur la Porte, Communication qu'elle fait à la France à ce sujet; Dispositions de l'empereur à entrer dans la ligue, Alliance entre la France et l'Angleterre. Difficultés mises par la cour de Rome au mariage de Madame avec le prince de Navarre, Réception faite à l'évêque d'Acqs en Turquie, Etat des relations commerciales de la France dans le Levant; Premières démarches auprès de la Porte pour la disposer à la paix avec Venise, Attaque méditée par la ligue contre l'Afrique et la Morée, Affaire de la Flandre, Mort de Pie V et élection de Grégoire XIII, p. 240; juin-septembre. Revue de la flotte turque devant l'ambassadeur de France. Double intervention de la France en Allemagne et en Turquie pour empêcher la guerre entre les deux pays, Instances de la Porte pour obtenir de Charles IX qu'il se déclare contre l'Espagne du côté de la Flandre, Ouvertures faites à la Turquie pour la cession de l'état d'Alger à la France, Réponse évasive d'abord, puis explicite, donnée par la Porte à ce sujet, Départ précipité de l'évêque d'Acqs pour la France, p. 271; septembre-janvier (1573). — Séjour de l'évêque d'Acqs à Raguse, Convocation de la diète de Pologne par suite de la mort de Sigismond-Auguste, Concours à réclamer de la Porte pour faire élire le duc d'Anjou, Nouvelle instance de la France pour rétablir la paix entre Venise et la Turquie; Effet du massacre de la Saint-Barthélemy sur la politique extérieure de la France, Communication du gouvernement français à ce sujet; Nouveaux armements de la Porte; L'évêque d'Acqs retourne à Constantinople, p. 303; Paix de la Turquie avec Venise sous la médiation de la France. — Election de Henri de Valois comme roi de Pologne 1573—1574. Correspondance de Turquie (Lettres de l'évêque d'Acqs, etc.) janvier-avril. — Mission de M. de Germigny et instructions pour l'élection de Pologne, Propositions relatives à la Moldavie et à la Valachie, Commencement du siège de la Rochelle; Conclusion de la paix entre Venise et la Turquie, décidée par l'arrivée de l'évêque d'Acqs à Constantinople, Ouvertures faites à la Turquie pour l'élection du duc d'Anjou, Réserve de la Turquie et alternative proposée par elle à ce sujet, Envoi d'une ambassade turque en Pologne, p. 339; mai-août. — Dispositions de guerre prises par la Porte contre la Pologne au sujet de la Moldavie, et pour appuyer l'élection du duc d'Anjou, Sortie de la flotte turque dans la Méditerranée, Election du duc d'Anjou par la diète de Varsovie, Menaces des puissances exclues contre la Pologne, Le royaume est mis sous la protection de la Turquie en l'absence du roi; Démarches de l'Espagne pour entrer en relations avec la Porte; Présence et manœuvres des agents espagnols en Turquie,

p. 382; septembre-décembre. — Négociations pour le passage de Henri de Valois en Pologne, Réception de la grande ambassade polonaise en France; Difficultés nouvelles sur l'exécution du traité entre la Porte et Venise, Tentative de don Juan d'Autriche pour reprendre Tunis, Départ de Henri de Valois pour la Pologne par l'Allemagne, Attitude menaçante prise par la Turquie à l'effet de contenir l'empereur pendant le voyage du prince, Changement des dispositions de la Porte à l'égard de l'Espagne par suite de la prise de Tunis, p. 424; (1574) janvier-mai. — Voyage de Henri de Valois et sa réception en Allemagne, Intrigues entre les princes de la cour de France pour la lieutenance générale du royaume; Dispositions hostiles de la Turquie contre l'Espagne; Arrivée de Henri de Valois en Pologne et son couronnement, Symptômes d'une nouvelle perturbation en France, Difficultés de Venise avec la Porte et projet d'une nouvelle ligue, Avantages du prince d'Orange dans les Pays-Bas; Actes du nouveau roi de Pologne et sa mésintelligence avec la Turquie, Conspiration de La Mole en France et révolte des Malcontents, Mesures prises par Charles IX contre les princes, suivies d'une répression armée dans les provinces, Nouveaux préparatifs de la Turquie pour une guerre navale, de concert avec la France, Mort de Charles IX, p. 457.

Négociations sous Henri III. 1574—1580. Avènement de Henri III en France et d'Amurat III en Turquie. — Inaction de la politique extérieure par suite des complications intérieures des Etats 1574—1578. Correspondance de Venise (Lettres de M. du Ferrier, etc.), juin-août. — Opposition mise par les Polonais au départ de Henri III pour la France, Actes de la régence de Catherine de Médicis; Disposition de la Pologne à élire le duc d'Alençon, Levées faites par le prince de Condé en Allemagne, Evasion du roi de Cracovie, et son arrivée à Vienne, Préparatifs de Venise pour la réception du roi à son passage, Contestation sur le cérémonial, Effets présumés du changement de règne sur la Porte, Opérations de la Turquie en Moldavie et en Afrique, Fêtes pour l'arrivée et le séjour de Henri III à Venise, Départ du roi pour la France; Reprise de Tunis et expulsion des Espagnols de la position de la Goulette; p. 511; Correspondance de Turquie (Lettres de l'évêque d'Acqs, de Gilles de Noailles, abbé de Lisle, etc.) septembre-décembre. — Arrivée de M. Lisle pour succéder à l'évêque d'Acqs auprès de la Porte, Avis du changement de règne en France, Mission de M. de Montagnac pour retenir la Pologne par la crainte de la guerre avec la Turquie, Difficultés sur la réception de l'abbé de Lisle et contestations avec l'Autriche, Effet produit sur la Porte par la réception faite à Henri III dans son voyage; Départ de l'évêque d'Acqs pour la France, Premières démarches faites auprès de la Turquie par Henri III pour se conserver la Pologne, p. 559; Correspondance de Venise (Lettres de M. du Ferrier, etc.) (1575), février-juin. — Sacre et mariage de Henri III; Mort de Sélim II et avènement d'Amurat III, Contestations pour la présentation de l'ambassadeur français au nouveau sultan, Conférences de l'Union du Midi avec Henri III, Convocation de la diète de Pologne pour pourvoir à l'absence du roi, Mission et instruction des envoyés française en Pologne, Candidature du duc de Ferrare, Diète de Stecziska, Déclaration de la vacance du trône ou interrègne de Pologne, p. 582; juillet-décembre. — Défaite et supplice de Montbrun en Dauphiné, Difficultés croissantes dans les relations de la France avec la Porte; Troubles de Gênes, Suite des affaires de Pologne, Démarches et nouvelles instructions de l'ambassade français pour la diète définitive, Division des partis en Pologne; Evasion du duc d'Alençon de la cour, Entrée du corps auxiliaire en France et sa défaite par le duc de Guise; Réunion de la diète de Pologne, et double élection simultanée, p. 602; (1576) janvier-décembre. — Election du prince de Transylvanie comme roi de Pologne en opposition à celle de l'empereur Maximilien II, Nouvelle invasion de la France et marche de l'armée allemande auxiliaire sous la conduite de Jean-Casimir et du prince de Condé; Jonction des auxiliaires avec le duc d'Alençon, Evasion du roi de Navarre; Paix de Monsieur, conclue à Châtenay par Catherine de Médicis; Refus fait de la Pologne par Maximilien II devant l'attitude de la Turquie; Négociations des subsides pour la retraite hors de France de l'armée allemande, Peste de Venise, Mort de l'empereur Maximilien II, p. 630; (1577) janvier-août. — Nouvelles divisions en France par la formation de la ligue et la première tenue des états généraux à Blois; Rupture de l'édit de pacification et reprise de la guerre civile en France; Tentative pour une intervention de la Turquie en faveur des huguenots, Opérations du duc d'Anjou dans le Berry et du duc de Mayenne dans le Poitou; Défection du maréchal de Damville amenant la dissolution de l'Union du Midi, p. 673, Correspondance de Turquie (Lettres de l'abbé de Lisle, etc.) septembre-janvier (1578). Trêve négociée par l'Espagne avec la Turquie, Prise de Brouage et opérations du duc de Mayenne en Bretagne, Rappel de l'abbé de Lisle, Conflits sur les frontières de la Turquie et de la Perse par suite des troubles de la succession de Shah-Thamas, Conclusion en France de la paix de Bergerac, Guerre et contestation des prétendants en Moldavie, Mort de Shah-Ismael en Perse et nouveaux troubles pour sa succession, Difficultés suscitées au départ de M. de Lisle par la Porte, p. 688; Tentatives de la France sur les Pays-Bas et ouverture de la succession du Portugal. — Diversions extérieures négociées par la France avec la Turquie 1578—1580. Correspondance de Turquie (Lettres de Sébastien Juyé,

etc.) février-août. — Appréhension de nouveaux troubles en France par la retraite du duc d'Anjou de la cour; Indices et préparatifs d'une guerre prochaine entre la Turquie et la Perse, Nouveau changement de règne en Perse, Conflits en Hongrie et en Moldavie, Supplice de Cantacuzène et troubles sur divers points de l'Empire, Préparatifs du roi don Sébastien de Portugal pour son expédition en Afrique, Ambassade et démarche du grand-duc de Florence à la Porte, p. 30; septembre-décembre. — Première rencontre des armées turque et persane, Attente d'une guerre entre la France et l'Espagne par suite des desseins du duc d'Anjou sur les Pays-Bas, Désastre de l'expédition de Portugal en Afrique et mort du roi don Sébastien, Avantages de Moustafa sur la Perse et conquête du Schirwan et de la Géorgie, p. 753; (1579) janvier-septembre. — Victoire remportée par la Turquie sur la Perse, Nouvelle instance mise à la négociation de l'Espagne à la Porte, Intrigues et arrestation de Claude du Bourg à Venise, Le duc d'Anjou revient à la cour. Départ de M. de Germigny pour la Turquie, Voyage et négociations de Catherine de Médicis dans le Midi de la France, Prise d'armes du maréchal de Bellegarde dans le marquisat de Saluces, Imminence de la succession de Portugal par la maladie du cardinal-roi don Henri, et candidature du duc d'Anjou, Défaite des Turcs sous Osman-Pacha, Mort de l'ancien favori de Sélim II, le Juif Nasi ou Miguez, p. 773; Correspondance de Turquie (Lettres de Jacques de Germigny, etc.) septembre-décembre. — Premières conférences de M. de Germigny à la Porte, Préparatifs de l'Espagne pour envahir le Portugal; Démonstration projetée sur Fontarabie pour y faire diversion; Arrangement conclu par Catherine de Médicis au sujet du marquisat de Saluces, Nouveaux incidents de la guerre de Perse, Assassinat du grand visir Mohammed Sokolli, Effets du changement de direction de la Porte; Démarches de la France pour obtenir le rétablissement du prince Pierre Tcherscheb dans la Valachie, p. 814; (1580) janvier-avril. — Démarches de la France pour traverser la négociation de la trêve de la Turquie avec l'Espagne, Fin de la guerre de Saluces et mort du maréchal de Bellegarde, Dispositions prises par le duc d'Anjou pour son mariage avec la reine d'Angleterre; Conclusion de la trêve entre la Turquie et l'Espagne, Premières tentatives de l'Angleterre pour se faire admettre à la Porte, p. 850; mai-août. — Mort du grand-visir Achmet-Pacha remplacé par Moustafa-Pacha, Effet de cette conjoncture pour l'influence de la France et pour celle de l'Espagne, Invasion du Portugal opérée par Philippe II par suite de la mort du cardinal-roi don Henri, Guerre civile ou des Amoureux en France, Progrès des négociations de l'Angleterre pour se faire admettre à la Porte; Mort de Moustafa-Pacha remplacé par Sinan-Pacha, Ambassade persane à la Porte et dispositions à la paix montrées par la Turquie et la Perse, p. 901; Correspondance de Venise (Lettres de M. du Ferrier, etc.) septembre-décembre. — État de la guerre en France, en Portugal et dans le marquisat de Saluces, Préparatifs faits par le duc d'Anjou pour une nouvelle invasion dans les Pays-Bas, Résistance du roi don Antonio à l'invasion des Espagnols en Portugal, Nouvel échec éprouvé par les Turcs en Perse, Médiation du duc d'Anjou amenant le renouvellement du traité de Nérac.

T. IV. Négociations sous Henri III. Deuxième partie 1581—1589. Suite des affaires de Portugal et des Pays-Bas.—Ouverture de la succession à la couronne 1581—1585. Correspondance de Venise et de Turquie (Lettres de MM. du Ferrier, de Germigny, etc.) (1581), janvier-mars. — Suite des affaires de Portugal et de la guerre civile de 1580 en France, Aventures du roi don Antonio, Préparatifs du duc d'Anjou pour une nouvelle entreprise sur les Pays-Bas; Nouvelles instructions d'Henri III pour la coopération de la Porte dans cette entreprise, Motifs qui prédisposent la Turquie à renouveler avec l'Espagne la trêve de trois ans; Mesures qu'elle prend pour la continuation de la guerre avec la Perse; Ambassade extraordinaire pour la demande en mariage de la reine Elisabeth avec le duc d'Anjou, p. 17; avril-juillet. — Rétablissement du prince de Valachie, demandé par la France à la Porte, Violation de la trêve conclue entre l'Espagne et la Porte, Expédition d'une flotte turque à proximité du Portugal, Choix et désignation de l'ambassade ottomane, envoyée en France à l'occasion de la circoncision du fils d'Amurat III, Préparatifs du duc d'Anjou pour l'expédition des Pays-Bas, Actes et protestations contradictoires d'Henri III, Suspension de la négociation du mariage d'Angleterre, p. 40; août-décembre. — Entrée du duc d'Anjou et de son armée dans les Pays-Bas, Premières opérations militaires du prince, Arrivée à Venise de l'ambassade turque et refus opposé par le roi à son passage en France, Dispositions hostiles de la Porte contre l'Espagne et l'Autriche, Le duc d'Anjou passe en Angleterre pour reprendre la négociation du mariage avec la reine, Changement de résolution d'Henri III, qui presse l'arrivée des envoyés turcs en France, Réception faite à l'ambassade de la Porte et son séjour à Paris, p. 66; Correspondance de Venise et de Turquie (Lettres de MM. du Ferrier, de Germigny, etc.) (1582), janvier-avril. — Séjour prolongé du duc d'Anjou à la cour d'Angleterre, Insuccès de la recherche du prince et son retour dans les Pays-Bas, Manifeste sur la question du mariage; Le duc d'Anjou est proclamé duc de Brabant, Préparatifs faits en France de l'expédition navale pour les Açores en faveur du roi don Antonio, Tentative d'assassinat sur le prince d'Orange, p. 99; avril-octobre. — Avis donné par Henri III à la Porte de la réception de son ambassade, Ré-

pouse de la France aux instructions des envoyés turcs; Leur retour en Turquie, Ambassade persane pour la conclusion de la paix entre la Porte et la Perse, Négociations à propos de l'expédition navale des Açores, Solennité de la circoncision du fils d'Amurat III, Tentative du duc de Savoie sur Genève; Ligue d'Italie et ligue du Nord traitées à Rome, Désastre de l'expédition des Açores, p. 113, Correspondance de Venise (Lettres de M. de Maisse, etc.) novembre-décembre. — M. de Maisse remplace le président du Ferrier à Venise; Raisons qui font craindre à Venise d'avoir à soutenir la guerre contre la Turquie après celle de Perse, Résolution de Venise de reconnaître, malgré l'opposition de la France, Bathory comme roi de Pologne, en nommant un ambassadeur auprès de lui, Démêlés de ce prince avec l'Autriche et la Turquie; Exécution de Salcède à Paris, p. 144; Correspondance de Venise et de Turquie (Lettres de MM. de Maisse, Germigny, etc.) (1583) janvier-mars. — Entrée du maréchal de Biron et de son corps d'armée dans les Pays-Bas, Motifs qui font désirer à Venise la rupture entre la France et l'Espagne; Ambassade extraordinaire des cantons suisses à Paris, Echéec signalé des Turcs dans la guerre contre la Perse, Protestation de Henri III contre la reconnaissance de son successeur Bathory comme roi de Pologne, Négociations poursuivies par la cour de Rome pour la conclusion de la ligue du Nord contre la Turquie, Tentative du duc d'Anjou pour s'emparer des villes de Flandre, Son plan échoue par la révolte d'Anvers; Position critique du prince et de l'armée française dans les Pays-Bas, p. 153; avril-octobre. — Irritation de la Porte contre Venise, qui pousse celle-ci à rechercher l'alliance de Bathory; Accord conclu pour réconcilier le duc d'Anjou avec les Belges; Apparition de la flotte turque dans la Méditerranée et appréhensions des Etats d'Italie, Opposition de la France aux négociations de la ligue contre la Turquie; Opérations de la flotte turque à la côte d'Afrique, Retraite du duc d'Anjou en France devant les succès du prince de Parme et la désaffection des Belges, p. 185; Correspondance de Turqu (Lettres de M. de Germigny, etc.) novembre-décembre. — Etablissement et progrès de l'influence de l'Angleterre à la Porte, Liaison des intérêts de Venise et de la France pour l'exclusion de la Turquie, Conjonctures dans les affaires de la Turquie qui la disposent à renouveler la prolongation de la trêve de trois ans avec l'Espagne, Evénements domestiques dans l'intérieur du sérail et dans la famille d'Amurat III, p. 223; Correspondance de Turquie (Lettres de MM. de Germigny, de Maisse, etc.) (1584), janvier — août. — Intrigues et corruption des agents de la Porte, Mesures d'Amurat III, qui s'en prend à ses ministres des nouveaux désastres de la guerre de Perse, Démarches de l'Espagne pour profiter de la situation critique de la Turquie et du projet de ligue négocié contre elle par la cour de Rome, Etat de la France désarmée au dehors et agitée de mouvements insurrectionnels dans le Midi, Retour et maladie du duc d'Anjou, Troubles du Languedoc produits par l'intelligence du duc de Montmorency avec le duc de Savoie, Nouvelle instance collective de la France et de Venise pour faire révoquer par la Porte le traité d'Angleterre et celui d'Espagne; Re chute et mort du duc d'Anjou, Catherine de Médicis accepte le testament de son fils dans la protection de Cambrai, Aggravation de l'état de la France par la succession ouverte de la couronne; Revers de la réforme en Flandre et assassinat du prince d'Orange; Nouveaux désastres des Turcs en Perse, Osman-Pacha est nommé grand-vizir, Rappel de M. de Germigny, remplacé par M. de Lancosme, p. 242; Correspondance de Venise (Lettres de M. de Maisse, etc.) septembre-décembre. — Interim du gouvernement rempli par Catherine de Médicis pendant le voyage du roi dans les provinces du Midi, Ambassade des Pays-Bas pour offrir à la France de se mettre sous sa souveraineté directe, Mission du duc d'Epéron pour rapprocher Henri III et le roi de Navarre, Mariage du duc de Savoie avec l'infante d'Espagne, Philippe II et son nouveau gendre menacent de se saisir du marquisat de Saluces, en représailles de la protection de Cambrai acceptée par la reine-mère; Menées des partis et indices précurseurs de la reconstitution de la ligue; Dispositions à la paix montrées mutuellement par la Turquie et la Perse; Attentat imprévu de la marine de Venise contre celle de la Turquie, p. 298; Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Berthier, etc.) (1585) janvier-mars. — Situation critique de Venise résultant de l'acte commis par le patricien Ermo dans la prise de la galère des sultanes et dans le massacre de l'équipage, Négociations de la France pour appuyer Venise auprès de la Porte; Satisfaction donnée à la Turquie par le procès et le supplice d'Ermo, Audience solennelle pour la réception par Henri III des envoyés des Pays-Bas, Sommation de l'Espagne aux chefs de la ligue d'exécuter le traité de Joinville, assurant la couronne au cardinal de Bourbon et l'assistance armée de la Ligue contre les Pays-Bas; Renvoi de l'ambassade flamande avec refus dilatoire d'Henri III; Mouvement des princes et confédération des villes catholiques, Mort de Grégoire XIII et avènement de Sixte-Quint, p. 318. Reconstitution de la ligue en France. — Extinction de la dynastie des Valois 1585—1589. Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Berthier, etc.) avril-juillet. — Organisation de la Ligue en France et armements faits au dehors en coïncidence avec elle, Conférences tenues à Eprenay entre Catherine de Médicis et les chefs de la Ligue, Conditions impérieuses de la Ligue et nouvelles conférences à Nemours, Henri III adopte par l'édit de Nemours une politique exclusivement catholique, Mani-

feste du roi de Navarre, L'offensive est prise par la réforme en Dauphiné et en Anjou, Premiers avantages remportés par les troupes du roi à l'attaque d'Angers, et dispersion du corps du prince de Condé, Ligue défensive des Etats d'Italie proposée par la Toscane, Explication donnée par Henri III aux gouvernements étrangers de sa nouvelle politique à l'égard de la réforme et de la Ligue; Conflit élevé à Venise pour la nomination d'un doge, terminé par l'élection de Pascal Cicogna, Projet de ligue formé par Sixte-Quint contre la Turquie et contrarié par la ligue de France, Dépossession du prince de Valachie; Incidents de la guerre de Perse, p. 356; août-décembre. — Politique de Sixte-Quint à l'égard de la France et de la Ligue, Adhésion conditionnelle qu'il donne à la Ligue, et seulement pour agir d'une manière comminatoire sur Henri III; Déclaration de la cour de Rome contre le roi de Navarre et le prince de Condé, Grande expédition navale préparée à Lisbonne par Philippe II, Appréhension à donner à la Turquie sur l'emploi supposé de cette flotte; Envoi de Savard de Lancosme comme ambassadeur à Constantinople; Faveur croissante et prédilection montrées à Venise par Sixte-Quint dans l'intention de l'associer à ses vues sur l'Orient; Nouvelle défaite éprouvée par les Turcs à Tauris, Meurtre mystérieux accompli à Padoue par suite des vengeances de Sixte-Quint contre la famille Acorambono, p. 389; Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Lancosme, Berthier) (1586) janvier — mars. — Passage de M. de Lancosme à Venise, Conflit compromettant pour la France entre l'ordre de Malte et la marine turque; Démarche officieuse de Venise en faveur d'Henri III auprès de Sixte-Quint; Projet de ligue des Etats catholiques proposée à l'exclusion de la France, Incident du voyage de M. de Lancosme en passant à Zara; Pertes croissantes des Turcs dans la guerre de Perse; Double croisade projetée par l'Espagne contre l'Angleterre et contre Genève, Vues qu'apporte Sixte-Quint, en entrant dans le projet de l'Espagne; Réserve qu'il fait pour son projet de ligue contre la Turquie, Motifs politiques qui forcent Henri III à s'opposer à l'attaque projetée contre Genève, Opinion de l'amiral turc Ochiali sur la portée des troubles de la France, p. 442; Correspondance de Turquie (Lettres de MM. de Lancosme, de Maisse, etc.) Avril-Août. — Réception du nouvel ambassadeur en France, Savary de Lancosme, à la Porte; Ses efforts pour relever le crédit de la France, et ses démêlés avec l'envoyé d'Angleterre, Etat et disposition de la Turquie, Contestation sur l'affaire de la galère du chevalier d'Aumale, Ambassade extraordinaire du Denemark et des princes protestants d'Allemagne à Paris; Opinions répandues sur l'entreprise méditée par l'Espagne contre l'Angleterre, Effets prévus pour l'Europe en cas de succès de cette invasion, Nouveaux incidents de la guerre de Perse, Tentative de l'Espagne du côté de la mer Rouge, Intervention de Catherine de Médicis pour amener les deux partis, en France, à déposer les armes, p. 484; Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Lancosme, etc.) août-décembre. — Alternatives qui font reprendre et différer l'exécution du double projet d'attaque contre Genève et l'Angleterre; Prétextes de Venise pour ne pas s'y engager, ayant à se défendre contre la Turquie, Irritation des Etats italiens contre les empiétements et l'arrogance de l'Espagne; Démarche de l'Angleterre pour obtenir du sultan l'envoi d'une flotte contre l'Espagne, de manière à faire diversion à l'invasion qu'elle projette; Nouvelles instances de Sixte-Quint pour entraîner Venise dans la ligue contre la Turquie, Dispositions de Henri III à l'égard de la ligue proposée des Etats catholiques, dont on veut l'exclure, Vive opposition qu'il fait au choix de l'ambassadeur que Venise lui destine, comme inférieur en rang à celui qu'elle a nommé pour l'Espagne, p. 542; Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Lancosme, etc.) (1587) janvier-juillet. — Conférences de Catherine de Médicis avec le roi de Navarre, Conjoncture à ménager dans la crise intérieure de la France, de la Paix annoncée entre la Turquie et la Perse, Mort du roi de Pologne Etienne Bathory, Sixte-Quint soutient la candidature du cardinal Bathory dans l'intérêt de son projet de ligue contre la Turquie, Reprise de la tentative d'invasion de l'Espagne contre l'Angleterre par suite du procès et de la condamnation de Marie Stuart; Alliance des Tartares avec la Perse amenant de nouveau la guerre contre la Turquie, Supplice de Marie Stuart, et son effet sur Sixte-Quint et la cour de Rome; Philippe II négocie une trêve avec la Turquie pour être libre d'agir contre l'Angleterre, Changement de règne en Perse par le meurtre d'Hanza et l'avènement de Schah-Abbas, Tentative de l'amiral Drake sur Cadix, L'Angleterre traverse la négociation de l'Espagne avec la Porte, Menaces de Philippe II de faire servir l'armada de Lisbonne contre Alger et la côte d'Afrique, Conseil tenu par Philippe II, sur la politique à suivre avec la Turquie et sur les moyens d'écarter du trône Henri III, Levées faites pour la Ligue en Italie et concentration d'une puissante armée en Allemagne pour se joindre au roi de Navarre, Attitude de Henri III entre les deux factions, et ses prétentions sur la Pologne au moment de perdre la France, p. 573; juillet-décembre. — Entrée de l'armée auxiliaire allemande en France, Réunion apparente des Guises avec Henri III pour faire face à cette invasion; Conseils de Venise pour engager le roi à maintenir sa neutralité entre les deux partis; Moyens de diversion à espérer de la situation actuelle de la Porte par la paix présumée de nouveau avec la Perse, Double élection en Pologne du prince Sigismond de Suède et de l'archiduc Maximilien d'Autriche, Demande d'emprunts faite à Ve-

nise et à Rome par Henri III, pour subvenir à la campagne qu'il va faire contre les protestants et l'armée étrangère; Succès différent des deux négociations, et refus motivé de Sixte-Quint; Guerre en Pologne entre les deux prétendants nommés à la couronne; Le grand chancelier fait proclamer le prince de Suède et défend Cracovie contre l'armée de Maximilien; Bataille de Coutras gagnée par le roi de Navarre et mort du duc de Joyeuse, Grands apprêts de l'Espagne par terre et par mer présumés contre la France sous des désignations différentes; Défaite de l'armée auxiliaire d'Allemagne, opérée par le roi et le duc de Guise, Effet avantageux pour Henri III à l'extérieur, dû à la part qu'il s'attribue dans le triomphe; Le prince de Suède rejoint l'armée du grand chancelier et force Maximilien à la retraite, Il est couronné à Cracovie, But de l'armada déclarée officiellement à destination de l'Angleterre, Effet balancé par l'apparition prochaine de la flotte turque dans la Méditerranée, p. 595; Correspondance de Turquie (Lettres de MM. de Lancosme, de Maisse, etc.) (1588) janvier — avril. — Sentiments de Venise sur la maison de Bourbon et la maison de Guise, à propos de la dernière victoire d'Henri III, Alliance offerte par la Russie contre la Pologne à Maximilien d'Autriche, Bruit d'un accord entre Philippe II et la reine d'Angleterre, Contestations sur les conditions de l'emprunt accordé par Venise à Henri III, Défaite par le grand chancelier de l'archiduc Maximilien, qui reste prisonnier des Polonais, Démarches des princes de la maison d'Autriche par suite de cette catastrophe, Instances de l'Angleterre à la Porte soutenues par la France pour obtenir la sortie d'une flotte de force à contrebalancer l'armement naval de l'Espagne; Démarches du prince de Suède auprès de Sixte-Quint pour se faire reconnaître par la cour de Rome, p. 634; Correspondance de Venise (Lettres de MM. de Maisse, Lancosme, etc. — Lettres du cabinet en réponse aux lettres de M. de Vignay) mai-août. — Journée des barricades à Paris; Retraite de Henri III à Chartres, Emotion produite au dehors, et anxiété des gouvernements, Démarche de Venise auprès de Sixte-Quint pour qu'il intervienne entre la Ligue et Henri III, Division des Etats italiens partagés entre les deux factions françaises, Démarche concertée entre l'Espagne et le pape pour la libération de Maximilien, prisonnier en Pologne, Nouveau contretemps de la politique française et anglaise par la reprise des hostilités entre la Turquie et la Perse, Communication de la réponse de Henri III à la requête de la Ligue, Moyens proposés du dehors pour la création d'un tiers parti catholique, appuyé sur la convocation prochaine des états généraux. Départ de Lisbonne de la grande armada, Attente universelle sur les résultats de cette entreprise, L'approche de l'armada force Henri III à souscrire son accommodement avec Paris et la Ligue. Vues de Sixte-Quint pour s'associer à Henri III dans l'exercice de la royauté; Insurrection comprimée à Constantinople, Diète tenue à Prague pour l'arrangement des affaires de Pologne, Manœuvres de l'Espagne contre Henri III, malgré la soumission apparente des Guises et de la Ligue jusqu'à la réunion des états généraux, p. 664; septembre-décembre. — Opérations de l'armada; Tempêtes, dispersion de la flotte et son anéantissement, Effet produit en France et au dehors; Conjonctures à l'extérieur, favorables aux vues formées par Henri III pour relever son pouvoir; Ouvertures des états généraux à Blois; Violence de l'assemblée, qui repousse toutes les mesures de Henri III; Le roi de Navarre est exclu de la succession à la couronne, Le duc de Savoie profite des troubles pour se saisir du marquisat de Saluces; Henri III se décide à se défaire du duc de Guise, Communication faite à Rome et à Venise sur cet assassinat, p. 689; Correspondance de Venise (Lettres du cabinet, réponses à M. de Vignay, lettres de MM. de Maisse, de Lancosme, etc.) (1589) janvier-août. — Mort de Catherine de Médicis; Explosion populaire à Paris, La Ligue se forme en gouvernement et proclame la déchéance du roi, Entrée à Paris du duc de Mayenne, nommé lieutenant général du royaume, Sixte-Quint fulmine l'excommunication contre Henri III pour le meurtre du cardinal de Guise, Ouvertures secrètes pour la réunion d'Henri III avec le roi de Navarre, Henri III tente de relever son pouvoir par lui-même et renvoie M. de Maisse, absent de Venise, à son poste, Explications qu'il doit donner de la conduite du roi en passant par les cours d'Italie, Levées faites en Suisse par M. de Sancy et emprunt négocié à Venise par M. de Maisse, Injonction de Sixte-Quint faite à Venise de ne pas admettre l'envoyé d'Henri III, Insulte préméditée de l'Espagne par une dispute de préséance, Attitude suspecte de l'ambassadeur français en Turquie, Les partisans de la Ligue s'insinuent à la Porte, Concours insuffisant prêté à Henri III par la sortie de la flotte turque sur la fausse interprétation donnée aux événements, Préparatifs de guerre et partage convenu de la France entre les puissances coalisées, Nouvelle assistance à réclamer de la Porte, Jonction de l'armée d'Henri III et de celle du roi de Navarre, Ascendant repris par la cause royale et revers de la Ligue, Marche combinée des deux rois contre Paris, Siège de la ville et assassinat d'Henri III par Jacques Clément, p. 703; Appendice: Additions au tome III — Extraits de la correspondance de Paul de Foix, ambassadeur de France à Venise (1569—1570), p. 745; Complément des lettres omises de la correspondance de M. du Ferrier sur l'année 1580, p. 769. — Omissions et rectifications, p. 786.

La Primaudaie, F. E. de

Etudes sur le commerce au moyen âge. Histoire du commerce de la mer Noire et des colonies génoises de la Krimée. Par ... Paris, Imp. Unis Comon et C^e, 1848. XIII — 404 p.

Table des matières:

Avant-propos, Auteurs cités, p. I—XIII; Commerce ancien du Pont-Euxin. Le commerce cause première de l'émancipation des peuples. Importance du commerce du Nord-Est au Moyen Age. Expédition des Argonautes. Etymologie du mot Euxin. Colonies grecques au nord de la mer Noire: Olbia, Théodosie, Panticapée, Phanagoria, Tanais. Colonies de la côte méridionale: Dioscurias, Amisus, Sinope, Héraclée. Panticapée et Dioscurias, fameux marchés d'esclaves. Olbia et Théodosie, célèbres par le commerce des céréales. Pêches du Palus-Méotide. La Colchide centre d'un commerce très actif. Relations des Grecs avec l'intérieur de l'Asie. Route d'Olbia à Issedon. Autre route qui traversait le pays des Parthes et la mer Caspienne. Les Romains. Dioscurias ou Sébastopolis. La colonie du Phase, principal entrepôt des marchandises indiennes. Commerce de la soie, luxe effréné des Romains, p. 1—17; Les empereurs d'Orient. Commerce des Russes avec Constantinople. Le commerce du Nord-Est pendant la première moitié du Moyen Age. Monopole odieux des empereurs grecs. Avarice de Michel Dukas, surnommé Parapinakès. Le commerce maritime négligé par les empereurs. Les Russes. Voyages des marchands de cette nation à Constantinople. Célébrité de Kief au Xe s. Cataractes du Dniéper, le chemin de la Grèce. Traité du grand-prince Oleg avec l'empereur Léon VI. Principales clauses du traité. Marchandises que les Russes portaient à Constantinople. Commerce des Grecs avec les Hongrois, p. 18—31; Les Vénitiens, les Pisans et les Génois à Constantinople. La république d'Amalfi. Code maritime, connu sous le nom de Table amalfitaine. Les Vénitiens. Leurs premiers traités avec les empereurs grecs. Industrie et activité des marchands vénitiens. Alexis Comnène leur accorde de grands privilèges. Les Pisans. Ils sont admis à Constantinople. Concessions qu'ils obtiennent. L'empereur Manuel chasse les Vénitiens, puis les rappelle. Les relations entre Venise et Constantinople interrompues une seconde fois. Arrestation des marchands vénitiens. Premier traité des Génois avec les Grecs. L'empereur Manuel refuse pendant longtemps de la mettre à exécution. Il consent enfin à écouter les réclamations des Génois. Les Italiens s'emparent du principal commerce de l'Empire grec. Ils obtiennent le droit d'établir des fabriques dans Constantinople. La mer Noire leur est ouverte. Haine mutuelle des Latins et des Grecs. Massacre des Latins établis à Constantinople. Ils éprouvent une nouvelle attaque. Les Vénitiens méditent la conquête de l'Empire grec. Siège et prise de Constantinople par les croisés. Partage de l'Empire. Les Vénitiens obtiennent les îles de l'Archipel. Colonie vénitienne de Constantinople. Puissance du baile. Les Vénitiens dominent dans la mer Noire. Fondation de la colonie de la Tana. Soudagh ou Soldaïa. Commerce des Vénitiens en Arménie, p. 32—61; Colonies génoises de la Krimée. Les Pisans sont admis de nouveau à Constantinople. Ils pénètrent, à la suite des Vénitiens, dans la mer d'Azoff. Les Génois se font accorder de force la liberté de commercer dans les ports de l'empire. Mais ils ne peuvent lutter contre la prépondérance des Vénitiens. Ils s'allient avec les Grecs de Nicée. Rétablissement de l'Empire grec. Privilèges accordés aux Génois par l'empereur Michel Paléologue. Il leur donne le faubourg de Galata. Politique de Michel. Il se réconcilie avec les Vénitiens. Fondation de Kaffa par les Génois. Deux marchands, Baldo Doria et Antonio dell'Orto, s'établissent les premiers en Krimée. Leur traité avec les khans tartares. Prospérité rapide de la nouvelle colonie. Elle envoie une escadre au secours de Tripoli de Syrie. La ruine de Kherson favorise les progrès de la ville génoise. Jalousie des Vénitiens. Ils attaquent Kaffa et s'en emparent, mais ils sont forcés de l'abandonner. Les Génois y reviennent et fortifient la ville. Colonie arménienne en Krimée, p. 62—83; Gouvernement et administration de Kaffa. Conseil des XXIV et des VI. Le consul premier magistrat de la colonie. Les deux assesseurs. Le chancelier, les quatre juges de la campagne. Les clavaires. Le châtelain. Le tribunal de la Ghazarie. Mode d'élection des membres du tribunal. Obligations imposées aux navigateurs et aux marchands. Défense d'acheter ou de vendre des marchandises à Soudagh. Police intérieure de Kaffa. Envois périodiques d'escadres vénitiennes dans la mer Noire. Kaffa érigée en évêché. Les Génois s'établissent à Kertch. Les Génois s'établissent dans l'île de Taman. Les Génois s'établissent à Balaklaw. Ils mettent un frein aux pirateries des Turcs de Sinope. Grande puissance de Gènes à cette époque, p. 84—99; Histoire de la colonie de la Tona. Toutes les nations maritimes de l'Occident commerçaient aux bords du Tanais. Importantes factoreries des Génois et des Vénitiens. Traité de ces derniers avec Usbeg. Consul vénitien à la Tana. Guerre entre les Tartares et les marchands latins. Siège de Kaffa

par Giani-Beg. Les Tartares sont battus. Ils pillent Balaklaw. Le pape Clément VI secourt les Génois. Alliance des Génois et des Vénitiens. Elle dure peu. Les Vénitiens, contre leur promesse, rentrent dans la mer d'Azoff. Les Génois arrêtent trois navires vénitiens qui revenaient de la Tana. Guerre entre les deux républiques. L'empereur Cantacuzène s'allie avec les Vénitiens. Il est forcé de conclure la paix. Défaite des Génois à Cagliari par les Vénitiens et les Catalans. L'année suivante, les Vénitiens sont battus à leur tour auprès de Sapienza. Les Latins se réconcilient avec Giani-Beg. Tous les marchands retournent à la Tana. Les Génois entourent Kaffa d'une nouvelle enceinte de murailles. Tour du pape Clément. Occupation de Soudagh par les Génois. Expédition de Lucchino Varino dans la mer Caspienne. Traité de paix des Trois-Fontaines. — Le petit pays de la Gothie cédé aux Génois. Nouveau traité qui confirme le premier. La forteresse de Soudagh. Themir-Lenk envahit le Kipjack. Il menace la Tana. Ambassade des marchands latins à Themir-Lenk. Accueil qu'ils reçoivent. Destruction de la Tana par les Mongols. Les Vénitiens abandonnent les marchés du Nord-Est, p. 100—123; Commerce de la Krimée et des pays au nord de la mer Noire. Situation avantageuse de la Krimée. Commerce des marchands italiens avec les peuples du Kipjack. L'île de Vaman. Mines d'argent dans le Caucase exploitées par les Génois. Colonies génoises en Mingrélie. Tradition conservée dans le pays. Les Génois en Bulgarie. Traité avec Janouka ban du Dobrouzè. Comptoir vénitien à Varna. Commerce des Italiens avec les Russes. Trafic des pelleteries. La culture de la vigne propagée en Krimée par les colons de Kaffa. Pêcheries de la mer d'Azoff. Salines de Kertch et de Kaffa. Commerce des esclaves. Les Arméniens, gens pires que des musulmans. Consul égyptien à la Tana. Les Génois et les Vénitiens se livraient également au commerce des esclaves, p. 124—140; Commerce de l'Inde par la mer Noire. L'île d'Ormuz, principal entrepôt du commerce de l'Inde avec la Perse. Opulence et faste des marchands de cette ville. Ormuz, le séjour de la sûreté. Pêcheries fameuses de l'île de Bahrein. Route d'Ormuz à Tauris: Kerman, Jezd, Caswin, Sullanieh. Deuxième grande route commerciale de l'Inde. Bokhara, Balk, Astrabad, Tiflis. Les Vénitiens, écrasés par le monopole des Génois à Constantinople, tournent leurs regards vers l'Egypte. Ils rétablissent l'ancienne route de la mer Rouge, p. 141—149. Grandes routes commerciales de la Chine. Commerce de Tauris. Itinéraire de Pegolotti. La Tana, Astrakhan, Serai, Saratchik, Urgenz. Importance d'Urgenz au XIV^e s. Elle est détruite par Themir-Lenk. Oltrar, Almelegh, Khamil, Hangtcheou, Pe-king. Autre route moins septentrionale. Le désert des sables qui chantent. Kouatcheou, Lo-pou, le désert de Gôbi, So-tcheou, Pe-king. Précautions prises par les inarchands qui allaient au Kathay. Dépense d'un voyage de la Tana à Pe-king. Babisch ou papier-monnaie. Sûreté des routes de l'Asie centrale au Moyen Age. Elles étaient très fréquentées par les marchands latins. Commerce de Samarkand. Tauris, Taussi fameuse que Paris en France. Les Génois y possédaient un comptoir très important. Biscarello de Gisulfo. Marchandises que les négociants de Kaffa portaient à Tauris. Droits qu'ils payaient, p. 150—164; Colonies latines de Trébisonde, de Sinope et d'Amasra. Route de Tauris à Trébisonde. Commerce des marchands italiens avec cette ville. Traité des Vénitiens avec l'empereur Alexis Comnène. Fréquentes querelles entre les Latins et les habitants de Trébisonde. Turbulence des Génois. Ils veulent obtenir d'Alexis Comnène des privilèges semblables à ceux dont ils jouissaient à Constantinople. L'empereur refuse. Ils menacent d'abandonner Trébisonde. Ils sont forcés de se soumettre. Nouvelle insolence des Génois. Ils brûlent Kérésoun. Ils se réconcilient avec l'empereur. Histoire de Megollo Lercari. Il déclara la guerre à l'empereur de Trébisonde. L'empereur est obligé de demander la paix. Commerce des Italiens avec la Haute-Arménie. Laine ou kamel des chèvres d'Angora. Mines de cuivre de Sinope. Samsoun. Amasra, p. 165—182. Les Turcs à Constantinople. Siège et prise de Kaffa. Mohammed II s'empare de Constantinople. Capitulation de Galata. Le sultan oblige les Génois à démolir leur fortifications. Il fait décapiter le bayle vénitien et le consul catalan. Il consent à traiter avec la république de Venise. Les marchands de cette nation obtiennent la liberté de commercer dans l'Empire turc. La République de Gènes, désespérant de sauver les colonies de la mer Noire, en transmet la possession à la banque de Saint-Georges. Les Génois, maltraités par Mohammed, lui déclarent la guerre. Le sultan s'empare d'Amasra, de Sinope et de Trébisonde. Il menace Kaffa. Tentatives des Génois pour y faire passer des secours. Voyage de Galeazzo en Pologne. Un capitaine d'aventure réussit à conduire quelques troupes en Krimée. Orgueil et avarice des bourgeois de Kaffa. Le consul Antonio della Gabella et Mengheli-Gheraï. Les Tartares, soulevés par Emïnek-Beg, appellent les Turcs. Siège de Kaffa. Les habitants se rendent sous condition d'avoir la vie sauve, mais la capitulation est violée par les Turcs. L'évêque Simon. Les Turcs s'emparent de toutes les possessions génoises en Krimée. Belle défense de Soudagh. Projet de recouvrer la colonie de Kaffa, p. 183—208; Périple de la mer Noire au Moyen Age (Occident et Nord). I. Côtes de la Thrace et de la Bulgarie, de Constantinople à Varna. II. Côtes de la Bulgarie, de Varna à l'embouchure du Dniester. III. Côtes de la Russie, d'Akherman à Pérékop. IV. Côtes de la Krimée. V. Côtes de la mer d'Azoff, p. 209—233; Périple de la mer

Noire au Moyen Age (Orient et Sud). I. Côtes de l'île de Taman et du pays des Sikhes ou Tcherkesses (Circassiens). II. Côtes de l'Abasie. III. Côtes de la Mingrèlie et de l'Iméreth. IV. Côtes du pays des Lazes. V. Côtes de l'Anatolie, de Trébisonde à Sinope. VI. Côtes de l'Anatolie, de Sinope à Amasra. VII. Côtes de l'Anatolie, d'Amasra au Bosphore, p. 234—265; Commerce et navigation de la mer Caspienne. I. D'Astrakhan à l'embouchure du Kour. II. Du désert de Moghan à Astrabad. III. De l'embouchure du Gourghen à Serai, p. 266—294; Notes et Pièces justificatives. N° 1. Kaffa en 1840, p. 297; N° 2. Capitula et Ordinaciones curiae maritimae nobilis civitatis Amalphiae, p. 305; N° 3. Capitoli 1^o, 2^o, 3^o della Pratica della mercatura, scritta da Francesco Balducci Pegolotti. I. Viaggio del Gattajo, p. 318; II. Cose bisognevoli a mercatanti che vogliono fare il viaggio del Gattajo, p. 319; III. Ragguaglio di pesi e misure. Diritti di mercatanzia alla Tana, in Caffa, a Torissi e in Trebisonda, p. 322; No 4. Traité entre l'empereur Manuel et les Génois, p. 327; No 5. Impositio officii Ghazariae, p. 332; Certus Ordo de Caffa, p. 362; No 6. Lettre de Clément VI à Humbert II, dauphin de Vienne, p. 368; No 7. Extrait de l'Histoire du commerce des Vénitiens de Marin, p. 369; No 8. Traité entre l'empereur Cantacuzène et les Génois, p. 371; No 9. Description de Samarkand, p. 377; No 10. Ordinatio Taurixii, p. 381; No 11. Lettre écrite de Péra, p. 385; No 12. Liste des consuls génois dont on a pu retrouver les noms, p. 389; Appendices, p. 391—393.

(p. 129) Les marchands italiens fréquentaient également les marchés de la Bulgarie, où ils trouvaient à débiter avec avantage les marchandises des contrées étrangères. Ils exportaient de ce pays du miel qui passait pour être de très bonne qualité, des cuirs, de la laine et des céréales. La partie du royaume qui borde le Danube était une source inépuisable de grains de toute espèce.¹ Les Génois occupaient plusieurs points de la côte, entre autres: Kostriz, auprès de Varna, forte-esse importante, et Kilia-Vecchia, à l'embouchure du Danube.² Ils avaient conclu, en 1387, par l'entremise du podestat de Galata, un traité de commerce très avantageux avec Janouka, ban du Dobrouzé (la Bulgarie maritime³).

Dans ce traité, le prince bulgare cédait aux marchands génois un terrain convenable pour y établir une loge et une église, leur accordait sûreté et justice dans tous ses Etats, sur terre comme sur mer, promettait de les protéger en cas de naufrage et consentait à recevoir, à Varna ou dans toute autre ville de sa domination, un consul auquel il reconnaissait (p. 130) le droit de juger toute espèce d'affaire, tant civile que criminelle, qui pouvait survenir entre Génois ou même entre Génois et Bulgares. Ce consul devait exercer son pouvoir dans toute sa plénitude, et le prince s'engageait à lui donner assistance sur sa réquisition. Il était convenu qu'une audience lui serait accordée toutes les fois qu'il la demanderait et qu'un accueil favorable serait fait à ses réclamations. En cas de guerre entre les deux nations, des navires devaient être fournis aux Génois établis dans le pays pour se retirer avec leurs effets à Kaffa ou à Constantinople; le traité stipulait expressément que les marchands auraient un délai d'un mois pour transporter hors du territoire leurs marchandises légères, et de six mois pour faire sortir les navires. Le paiement d'une dette contractée par un Génois ne pouvait être exigé d'un autre Génois; le débiteur seul pouvait être poursuivi: selon la parole du prophète, les dents des enfants ne devaient pas être agacées des raisins verts que les pères avaient mangés.⁴

Les Génois pouvaient tirer du pays toute espèce de denrées et de produits, à l'exception des vivres en cas de famine, et même, dans ce dernier cas, si quelque nation étrangère obtenait une permission (p. 131) particulière d'exporter des denrées de première nécessité, les Génois devaient jouir du même privilège. Les négociants, pour le transport de leurs marchandises à travers le pays, ne devaient payer que deux pour cent, dont la moitié à l'entrée et l'autre moitié à la sortie; les navires, l'or, l'argent, les perles vraies et les bijoux étaient exempts de toute taxe.⁵ De son côté, le podestat de Galata, au nom de la république de Gênes, promettait de bien traiter les sujets du prince bulgare, quels qu'ils fussent, de les accueillir avec

¹ Payssonel, [Commerce de la mer Noire], t. II, p. 170. — Aujourd'hui encore les Turcs appellent ce fleuve le père nourricier de Constantinople.

² Famiglie nobili di Genova, ms., t. IV, p. 133.

³ De Sacy, Nouv. Mém. de l'Acad. des Inscript., t. VII, p. 292.

⁴ Ezéchiel, ch. XVIII, v. 1.

⁵ „Item promixerunt praedicti nuncii et ambasatores, quod dictus dominus Juanchus salvabit et custodiet omnes et singules res et merces quorumcumque Januensium, nec exigere vel colligere, exigii vel colligi facere dictis Januensibus pro eorum rebus et mercibus ibidem portandis vel transmittendis, et tam per mare quam per terras, nisi duos pro centenario tantum valoris et exstimationis dictarum rerum, videlicet unum pro centenario, pro introitu et alterum pro exitu; non tamen intelligantur in ipsis rebus navigia aurum, argentum, perlae veraces seu jocalia aliqua.“

amitié dans toutes les terres soumises à la domination de la république, et de leur faire rendre prompte et bonne justice. Une somme de cent mille hyperpères devait être payée par celle des parties qui contreviendrait aux clauses du traité; les propriétés et les marchandises servaient de garantie réciproque.

(p. 132) Les Vénitiens avaient, ainsi que les Génois, un traité de commerce avec les rois de Bulgarie. Leur consul résidait à Varna, où les marchands possédaient un terrain et une église. Les navires vénitiens pouvaient visiter tous les ports du royaume; un léger droit était seulement exigé.¹ Ackerman, à l'embouchure du Dniester, était l'entrepôt du commerce opulent que la Pologne, alors puissante et riche, entretenait avec les provinces danubiennes. C'était aussi un établissement de pêche très important. Quelques négociants de Kaffa y avaient fondé une petite colonie. Le port d'Ackerman était peu profond et ne pouvait recevoir que de légers bâtiments; mais à quelques lieues de la ville, on trouvait un autre port plus commode, qui présentait un asile sûr aux navires de toute espèce. Dans la Moldavie, à Soukhava, les Génois s'étaient également établis; on voit encore les ruines de l'église et du château qu'ils y avaient construits.²

Le commerce que les Italiens faisaient avec la Russie n'était pas moins important. Ce vaste pays était alors le magasin des bois de construction de l'Europe. Les provinces méridionales donnaient en (p. 133) abondance du chanvre et du lin, et la Sibérie fournissait du fer, du cuivre, des planches, de la poix, du goudron et du suif. On tire aujourd'hui ces objets si nécessaires à la navigation de la Baltique et de l'Amérique septentrionale; mais, au Moyen-Age, ce commerce se faisait tout entier par la mer Noire.

Toutes ces marchandises arrivaient des gouvernements de Perm et de l'Oural en suivant le cours du Kama et du Volga jusqu'à Doubowka. Elles franchissaient en cet endroit l'isthme de quinze lieues qui sépare le Volga du Don,³ et, embarquées sur ce dernier fleuve, elles descendaient jusqu'à la Tana. Cette ville, après sa destruction par Themir-Lenk, avait été rebâtie par les marchands italiens. Les Vénitiens y étaient revenus; mais ils faisaient peu d'affaires.⁴ Les Génois, à la Tana comme dans tout le reste de la mer Noire, étaient les maîtres absolus du commerce; la croix rouge de Gènes dominait aux embouchures du Danube, du Tanais et du Phase.

(p. 209) Chap. XII. Périphe de la mer Noire au Moyen Age⁵. Occident et Nord. I. Côtes de la Thrace et de la Bulgarie, de Constantinople à Varna.

Constantinople.

Filleo, Filloa,	aujourd'hui Ouskoum.
Malatia, Malero,	„ le cap Malitra.
Omidia,	„ Midia h.

L'ancienne Salm y dessus. Les Génois y avaient formé un établissement; on leur attribue les fortifications (p. 210) qui défendent encore la ville. Le golfe d'Omidia, parsemé d'écueils, avait une assez mauvaise réputation, et les navigateurs ne s'y aventuraient qu'avec crainte.

Stagnaria, Smignira.

Setopoli, Gatopoli,	„ Aïaboli.
---------------------	------------

Petit port, où les barques de moyenne grandeur pouvaient seules pénétrer. Les marchands de Galata allaient y acheter du bois de chauffage, qu'ils conduisaient à Constantinople. C'était la seule production du pays, dont le commerce était à peu près nul.

Vardizo, Vesical,	„ Vorditza.
Cropotomo,	„ le cap Krada h.
Stafida,	„ Akhteboli.
Sisopoli, Sisopol,	„ Seuzeboli.

¹ Marin, [Storia del commercio de' Veneziani] t. IV, p. 174—175.

² Boskowich, Voy. de Constantinople en Pologne, p. 254. Lausanne, 1772.

³ Cet isthme, appelé Portage par les Russes (Perevoloka), est formé par un large plateau; mais comme il est peu élevé au-dessus du niveau des deux fleuves, les habitants du pays le traversent facilement, avec leurs barques. Voy. de Lepetchin, ap. Notices et Extraits de Mass., t. XI, p. 353. — Recueil de voy. au Nord, t. IV, p. 475.

⁴ Serra, [Storia di Genova], t. III. liv. VI, cap. VI; t. IV, disc. IV, p. 228. — Barbaro, Voy. à la Tana, cap. I, ap. Ramusio, t. II.

⁵ Je me suis servi, pour composer ce périple, d'une carte vénitienne du XIII^e s., publiée par Formaleoni; des cartes génoises de Pietro Visconti (1318) et de Battista (1514); de celle de Benincasa (1480) et de Freduce (1497), tous deux Ancônitaîns, et d'un atlas catalan de 1375, récemment découvert par M. Buchon (Not. et Ext. des Mss., t. XIV, part. I, p. 80).

L'antique *Sozopolis* ou *Apollonia*. Cette ville faisait un commerce assez actif. Les Génois et les Vénitiens y portaient des draps d'Italie et d'Allemagne, des toiles, des épiceries. Ils en tiraient des grains, principalement de l'orge, un peu de vin et quelques chargements de bois, les seuls articles d'exportation. La rade était commode et sûre. Les (p. 211) navires de toute espèce pouvaient y aborder et y séjourner pendant l'hiver.

Poriti, „ *Bourgas*.

C'était après Varna, le principal entrepôt du commerce de la Bulgarie. Une route conduisait dans l'intérieur du pays, et la rade, dont l'ancrage était excellent, offrait aux navigateurs un abri assuré. De *Kaffa*, de *Kertsch* et des autres ports de la Crimée, on y expédiait du sel, du feutre, du chanvre, des bois et quelques fourrures; de Constantinople, des toiles de coton, des draps, du savon, de l'huile et des fruits. Les habitants de *Poriti* ne s'occupaient que du commerce des céréales; le pays ne produisait pas autre chose; mais des provinces de l'intérieur on y amenait du riz, du miel, des cuirs, de la laine et une foule d'autres marchandises que les négociants italiens venaient y chercher.

Azilo, la *Sidio*, „ *Ahïolou*.

Le petit canton d'*Azilo* fournissait quelques bois de construction propres à la marine; sur la côte on récoltait un peu de sel.

Mexember, *Mosson*, „ *Misevria*.

La *Mésembrie* des Grecs, où les marchands russes qui se rendaient à Constantinople relâchaient ordinairement (p. 212). Le vin de *Mexember*, quoique d'une qualité assez inférieure, formait une branche d'exportation considérable.

Lemona, „ *Adaliman*.

Veza, *Viza*, „ *Vizeh*.

Mauro, „ *Zeitoun-Bouroun*.

Bourgades sans importance, où abordaient seulement de petits bateaux pour y charger du bois et quelques céréales.

Galato, *Galasy*, „ *Galatza*.

Le port était assez bon, mais peu fréquenté. Le voisinage de Varna nuisait au commerce de cette ville.

Khustrici, *Catreni*, „ *Kostriz*.

Lieu fortifié des Génois où ils déposaient les marchandises qu'ils tiraient de l'intérieur du pays, avant de les embarquer pour Constantinople.

Varna.

Située entre deux promontoires, à l'embouchure d'une rivière qui forme un grand lac, Varna possédait la meilleure rade de toute la côte. C'était aussi le marché le plus considérable de la Bulgarie. Le port, un peu trop ouvert, mais vaste et profond, (p. 213) était bien abrité; de hautes montagnes l'entouraient de tous côtés. Les plus gros bâtiments, et même des flottilles entières, pouvaient y entrer et y séjourner en sûreté pendant toute la saison d'hiver. Varna était l'entrepôt du riche commerce de la Valachie. Toutes les marchandises de cette province, destinées pour Constantinople, y étaient conduites. Un grand nombre de marchands grecs et latins la visitaient continuellement; mais les principales affaires étaient faites par les Vénitiens et les Génois. Ces deux peuples avaient des traités de commerce avec les princes du Dobroudzè, et les autres négociants ne pouvaient trafiquer en Bulgarie que sous leur patronage. On portait à Varna du sel, de la quincaillerie, du poivre, des épiceries de toute sorte, qui se vendaient avec un grand bénéfice; des toiles, des draps d'Europe, des tissus de soie, des camelots et des fruits de l'Asie-Mineure. Une partie de ces marchandises était débitée dans le pays et s'y consommait; mais la plus grande quantité allait à Bukarest. La quincaillerie, les épices, les étoffes dites de Venise et les toiles peintes de l'Anatolie formaient le fond du commerce d'importation de la Valachie. Les Génois et les Vénitiens, en échange de leurs marchandises, recevaient des marchands valaques des cuirs de boeufs et de buffles, du chanvre propre à faire toute espèce de cordages, des (p. 214) suifs, de la laine, qui était fort recherchée, des céréales, quelques pelleteries et de la cire d'une très bonne qualité, l'article le plus considérable du commerce de la Valachie. Le territoire de Varna ne produisait que des grains et des bois de construction.

II. Côtes de la Bulgarie, de Varna à l'embouchure du Dniester.

Cravea.

Chavarna, *Gavari*, „ *Kavarna*.

Le port de *Chavarna* était excellent, et le commerce y avait un peu d'activité. De Constantinople et de *Kaffa* on y expédiait à peu près les mêmes marchandises qu'à Varna, en plus petite quantité, et on en exportait du blé, du millet, de l'orge, du maïs et quelques autres denrées.

Sibucicho, Sassilunca, „ Ghelegra.

La baie de Sibucicho, profonde et bien située, était praticable pour toute espèce de navires. C'était un point de relâche très connu. Les navigateurs qui allaient commercer à l'embouchure du Dniéper s'y arrêtaient presque toujours.

(p. 215) Panigalia, Pangali, „ Mangalia.

Les marchands de Galata et de la Krimée visitaient cette ville, dont le commerce de céréales avait de l'importance. Le port était spacieux et défendu contre les vents du nord et de l'ouest par un promontoire élevé. Le fromage de Panigalia avait une certaine renommée, et de belles vignes qui couvraient tout le pays donnaient de fort bons raisins. On en exportait la plus grande partie.

Caliocra, Caiacra.

Costantza, „ Keustendjeh.

Le port, assez mauvais, n'offrait aux navigateurs aucun asile; mais cela n'empêchait pas qu'il fût très fréquenté. Un grand nombre de navires venaient y charger des grains pour l'approvisionnement de Constantinople. Le territoire de Costantza était un des cantons de la Bulgarie les plus fertiles en blé.

Zuovavarda, Zanava, „ Temeswar.

L'ancienne Tomi.

Grossea, Grosea, „ Sout-Gheulou.

Lieu désert et sans commerce. La baie, en hiver, ne présentait aucune sûreté; mais pendant l'été les (p. 216) navires qui se rendaient aux embouchures du Danube allaient quelquefois y jeter l'ancre.

Sanzorzi, une des nombreuses îles
formées par les bouches
du Danube.

La Spera, Aspera, id.

Avichio, Strautho, id.

Fedonxi, Fedonissi, „ Ilan-Adasi.

L'île des Serpents. Elle était placée à l'entrée de la bouche la plus septentrionale du Danube et servait de mouillage aux bâtiments. C'était une excellente relâche; on en pouvait partir en tout temps et avec tout vent. Les navires qui revenaient du Dniéper y relâchaient ordinairement.

Lachostoma, Lichostoma, „ Kilia.

Lachostoma, située sur la rive gauche de la principale branche du Danube, était le grand marché des peuples du Boudjiak, qui s'y rendaient fréquemment pour s'approvisionner des marchandises d'Europe. Les Génois y avaient fondé un comptoir et faisaient avec les habitants du pays un commerce très avantageux. Ils portaient à Lachostoma du savon, de l'huile, du coton filé, des fruits secs, des draps italiens, des camelots et des toiles de Trébisonde. (p. 217) Le trafic de ces deux derniers articles était surtout considérable; les habitants en consommaient une immense quantité. Le Boudjiak fournissait en abondance aux marchands latins des cuirs, de la laine, du miel, de la cire et des grains. La pêche, à l'embouchure du Danube, était très importante, et les Génois faisaient à Lachostoma un grand commerce de caviar et de poisson salé. Ce dernier objet était transporté à Constantinople; mais le caviar, d'une qualité inférieure à celui de la mer d'Azoff, ne trouvait de débit qu'en Moldavie et dans les villes qui bordaient le Danube. La rade de Lachostoma était bonne et bien abritée.

Selina, Saline, „ Sunieh.

C'était le lieu où les négociants qui commerçaient en Moldavie allaient échanger les marchandises de contrées étrangères contre les productions de cette province. Le port était sûr et commode, et l'on pouvait y passer l'hiver. Le commerce de la Moldavie était le même à peu près que celui de la Valachie. La laine de ce dernier pays, très nette et d'une grande finesse, était plus estimée; mais on recherchait, de préférence à ceux de la Valachie, le chanvre et les cuirs moldaves; la cire de cette province était aussi d'une qualité plus belle. De Selina on portait beaucoup de viandes salées et (p. 218) fumées, qui étaient répandues dans toute l'étendue de la mer Noire; c'était un article qui donnait de grands bénéfices. La Moldavie fournissait encore du vin et quelques peaux de renards; des forêts de l'intérieur on amenait à Selina de magnifiques bois de construction et des mâtures de toute espèce que l'on obtenait à très bon marché. Les Génois entretenaient avec les habitants de la Moldavie d'actives relations; à Soukhava, capitale de la province, ils avaient formé un établissement.

Falconayra, Falconayre, „ le cap Balaban.

218—233: III. Côtes de la Russie, d'Akherman à Perekó

(p. 219) L'embouchure du Dniéper (l'ancien Borysthène) était très fréquentée. Il s'y tenait de grandes foires, (p. 220) où les Russes de Novogorod, de Kief, de Moscou, apportaient des pelleteries, du miel, du lin, du chanvre, des munitions navales, et les Tartares de l'Ukraine des cuirs, des cordages, des suifs, des bois et de la laine qu'ils échangeaient contre du sel, des fruits, de l'huile, des vins de Mésembrie et de Krimée, des ornements pour les chevaux, des étoffes et autres objets d'habillement.

(p. 222) Le Saline, Solitico, „ Koslov.

C'était la place de commerce la plus importante de la côte occidentale de la Krimée; mais l'ancreage était mauvais: découverte de tous côtés, la rade était dangereuse, lorsque les vents d'ouest soufflaient. Les navires étaient obligés d'aller chercher un abri dans quelque baie voisine. Les marchands turcs et arméniens faisaient de fréquents voyages à Koslov; de tous les points de la mer Noire, de Varna, de Constantinople, de Synope, de Trébisonde, de Sebastopolis, il y abordait des navires; les négociants russes, lorsque leur pays était en paix avec le khan de Krimée, la visitaient et y apportaient leurs marchandises; elle était encore le rendez-vous des hordes tartares de l'Ukraine qui allaient y échanger des grains contre du sel. . . . De Varna, (p. 223) de Constantinople et de l'Anatolie, on expédiait à Koslov du riz, de l'huile, du savon, des étoffes de soie et de coton, des draps, des camelots et des fruits, principalement des figues sèches, des dattes (k a r a - k h o u r m a, dattes noires), article d'une très grande consommation dans le pays, et du n a r d e n k, espèce de raisiné, dont les Tartares étaient très friands. Le plus estimé venait de Kérésoun et de Trébisonde.

Saweljew, P.

Ueber den Handel der Wolgaischen Bulgaren im 9ten und 10ten Jahrhundert. — Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland. Hersg. von E. E r m a n. 6. Bd. Berlin, 1848. p. 91—104.

(p. 91) Der Name der Stadt B u l g a r als eines Handelsplatzes war im Osten noch bekannter als im Westen. Die, wenn auch nur unansehnlichen Trümmer dieser Hauptstadt der W o l g a - B u l g a r e n, welche nachmals von den Tataren umgebaut ward, haben sich im Gouvernement Kasan, im Kreise Spassk, bei der Stadt Tetjut, bis heute erhalten: es ist das Kron-Dorf B o l g a r y oder B o g o r o d i z k o — U s p e n s k, an der Ostseite der Wolga, 123 Werst südlich von Kasan und 10 Werst vom Flusse entfernt. Hundert ärmliche Bauerhütten und ungefähr zehn alte zerstörte Gebäude sind jetzt die einzigen Überbleibsel jenes reichen und mächtigen Bulgar des 10. Jahrh., jenes Mittelpunktes des nördlichen Handels, wo so viele Völker zusammenströmten und dessen Name im ganzen Morgenlande berühmt war.

Zur Zeit des I b n — H a u k a l zählte die Stadt Bulgar ungefähr zehntausend Einwohner. Man baute hier künstlicher als in I t i l. Mit Lehm beworfene Häuser, nach Art der Chasarischen, waren nicht zu sehen; es gab aber auch keine so hohen Minaret's und keinen steinernen Palast wie in Itil. Alle (p. 92) Häuser waren, nach Abu Hamed Andalusî, aus großen Balken von Weißtannenholz errichtet, die mittels großer Zapfen aneinander befestigt waren. Zu Anfang des II. Jahrh. erhielt die Stadt eine Mauer aus Eichenholz. Man zählte nicht viel über fünfshundert Häuser. Ich muß übrigens bemerken, daß Ibn Haukal, der diese statistischen Notizen mittheilt, die Stadt Bulgar nach der Zerstörung durch die Russen (968 oder 969) gesehen, welche dem Handel des Bulgaren-Landes eine Zeitlang empfindlichen Schaden zufügte. Jene 500 Häuser aus Balken bildeten nur einen T e i l von Bulgar, welcher der Zerstörung entgangen war; und außerdem, mußten bewegliche Wohnungen, Kibitken und Juten, deren Zahl Ibn-Haukal nicht angibt, den bei weitem größeren Teil der Stadt ausmachen. Dazu bauten sich die zu Handelszwecken nach Bulgar kommenden Russen große hölzerne Hütten am Ufer, denen ähnlich, wie sie noch jetzt von den Besuchern unserer großen Jahrmärkte für die Zeit des Jahrmarkts gebaut werden. Der Zulauf fremder Kaufleute im Sommer und die Übersiedlung der beweglichen Wohnungen in die Stadt zur Winterzeit mußten die Bevölkerung sehr vermehren und selbst den Umfang von Bulgar erweitern. Dies war überhaupt im 9. und 10. Jahrh. der Charakter der Städte an der Wolga, die man besser Winterquartiere oder Tauschplätze nomadischer Völker, als Städte nennen konnte. Indem der arabische Autor von 10 000 Bewohnern Bulgar's sprach, konnte er wohl nur die ansässigen Leute darunter verstehen, welche Handel und Gewerbe trieben; gesetzt aber auch man nähme diese Zahl unbedingt an, so konnte die Stadt auch dann, als in einem Lande mit so schwacher und obendrein

halbnomadischer Bevölkerung belegen, im Nordosten des 10. Jahrh. gar nicht unbedeutend heißen.

Die russischen Kaufleute wohnten zur Handelszeit in ihren Hütten, zu zehn oder zwanzig Personen, mit ihren Frauen und mit den zum Verkauf gebrachten Sklavinnen, indem die Hütte zugleich als Lager für alle Waren diente. Der russische Kaufmann ging in eine ihm bekannte Gegend (p. 93) des Waldes, wo die aus Holz geschnitzten Idole seines Glaubens aufgestellt waren: er fiel vor ihnen huldigend nieder, zählte die Artikel her, die er zum Verkaufe gebracht, und betete um baldigen vorteilhaften Absatz derselben. Ging der Handel nicht glücklich von statten, so begab sich der Kaufherr mit allerlei Opfergaben wieder in den heiligen Hain und betete wieder. Im Fall eines schnellen und vorteilhaften Verkaufes opferte er den Göttern einen Hammel oder ein anderes Stück Vieh: er schlachtete es vor ihren Bildern, verteilte das Fleisch unter die Armen, und hing den Kopf zur Seite des Idols an einen Baum.¹

Als die Gesandten des Kalifen aus Bagdad nach Bulgar kamen, überschütteten sie den König und dann seine Großen bei der ersten Begegnung mit silbernen Münzen. — Diese nicht eben wohlfeile Zeremonie beweist, daß man schon im Jahre 922 arabisches Geld in Bulgar hatte — arabisches und vielleicht auch parsisches (aus Taberistan), weil nur dieses Geld damals auch in benachbarten Gegenden Asiens kursierte, von wannen es über Itil und die Kirgisenstepe nach Bulgar verführt war. Durch den Hebebaum des Handels in Bewegung gesetzt, strömten die Dirhem's bereits von hier aus durch das nordliche und mittlere Rußland nach den Küsten der Ostsee. Da die im Herzen Rußlands ausgegrabenen arabischen Münzen nicht bloß dem 10., sondern auch dem 9., 8., ja zum Teile dem 7. Jahrh. angehören², so darf man hieraus schließen, daß im Bulgarenland, wo nicht in der Stadt Bulgar selber, deren Gründungszeit unbekannt ist, arabisches Geld wenigstens zwei Jahrhunderte vor jener Gesandtschaft des Kalifen Muktader kursierte. Im 10. Jahrhundert war die Masse geschlagenen Silbers, das aus fremden Ländern dahin verführt worden, für den Verkehr der Bulgaren nicht ferner zureichend: die Bulgaren selbst fingen an, (p. 94) Silbermünzen nach Art der arabischen mit den Namen ihrer Könige zu schlagen. Ihre ersten Münzhöfe waren in Bulgar und in Suwäs (vielleicht dem heutigen Swiajsk)³.

Was für kostbare Erzeugnisse des Nordens konnten nun die Untertanen des blühenden Kalifates nach der entfernten, unter 55° Breite liegenden Stadt Bolgar verlocken, da der Kalif doch über Länder herrschte, die von der Natur so reich ausgestattet waren und wo Industrie und Künste einen Höhepunkt erreicht hatten, der dem damaligen Europa noch unbekannt war?

Wir wissen, daß man in Itil Getreide, Honig, Wachs und Pelzwerk aus Bulgarien, Reussen (R u s) und Kiew erhielt. Alles Getreide verbrauchte man wahrscheinlich in dem unfruchtbaren Chasarenlande; die Länder des Kalifates selber hatten an Getreide jeglicher Art einen solchen Überfluß, daß sie gewöhnlich keines aus Norden zu beziehen brauchten; außerdem lieben die Bewohner des Nordens vorzugsweise Reis und Mais, zwei Arten, die im Norden gar nicht wachsen. Honig und Wachs konnten in solche Gegenden verführt werden, wo man der Bienenzucht wenig oblag. Aber den vornehmsten Ausfuhrartikel bildeten dichthaarige Pelze, an denen Rußland immer so reich war⁴.

Das Pelzwerk des russischen Nordens war seit alter Zeit berühmt. Im hohen Altertum handelten schon die griechischen Kolonien am Schwarzen Meere mit solchem. Der Gote Jordanes, ein Schriftsteller des 6. Jahrh. u. Z., bewahrt die Kunde, daß man zu seiner Zeit Pelze aus Jugra (d. i. dem Lande der Ugren) jenseits Chasariens und Bulgariens ausgeführt habe. In der glänzenden Epoche des Harun- (p. 95) al-Raschid, als Reichtum und Üppigkeit im Osten sich verbreiteten, wurde das Bedürfnis nach Rauchwerk stärker. Pelze wurden eine Ehrenkleidung; fürstliche und andere vornehme Personen bezahlten sie sehr teuer und Kaufleute eilten nach Bulgarien, um Zobel, Biber, Hermeline, Füchse usw. aufzukaufen, mit denen sie über Derbend oder Charesm heimkehrten. Der dauerhafte Frieden, den das Kalifat im letzten Jahre des 8. Jahrh. mit den Chasaren abschloß, gewährte den an der Wolga wandernden Arabern noch größere Sicherheit. Nach Masudi brachte Sobeida, die berühmte Gemahlin des Harun, die ersten mit Hermelin oder Zobel gefütterten Kleider in Mode.

¹ So erzählt Ibn-Fodhlan im Wörterbuche Jakuti's im Artikel Rus.

² Frähn, im Bulletin scientifique (Th. 9. S. 301) und Saweljew's Zugabe ebendas. S. 337.

³ Die älteste Bulgarenmünze ist im J. 949, zu Suwäs geprägt.

⁴ Wir sprechen hier nur von solchen Erzeugnissen, über die wir bei Ibn-Fodhlan, Ischachri und Ibn-Haukal positive Kunde erhalten, und ergänzen das von ihnen übergangene aus den späteren Schriftstellern Abu-Abdallah Garnati und Abu-Hamed Andalus, die ebenfalls in Bulgarien gewesen.

Arabische Schriftsteller des 10. Jahrh. sprechen von der Ausfuhr von Zobel-, Biber-, Marder-, Otterpelzen und Grauwerk aus Rus und Bulgarien. Zu den Fuchspelzen zählten sie auch die von Eisfüchsen und unter dem Grauwerk verstanden sie, so scheint es, auch Hermeline¹. Es versteht (p. 96) sich, daß dieses durchaus keine vollständige Aufzählung aller Arten von Rauchwaren ist, die damals aus Rußland exportiert wurden. Am höchsten schätzte man die schwarzen oder schwarzgrauen Füchse, die *b u r t a s* genannt wurden, nach dem Namen des Volkes *B u r t a s* (der *M o k s c h a* oder *M o r d w i n e n*); und darum ist es wahrscheinlich, daß die Araber, als sie noch nicht Bulgarien besuchten, durch Vermittlung dieses Volkes in Itil die ersten Fuchspelze erhielten. „Es gibt“, sagt Mas'Udi, „rote, weiße und gestreifte (d. i. Eis-) Füchse; die schwarzen kommen nur im Lande der Burtas und in der Nachbarländern zu Welt. Die fürstlichen Personen schätzen diese Pelze außerordentlich hoch; sie machen sich Mützen und Kleider daraus. Man verschickt sie nach Derbend, Berdá'a, Chorasán, sogar in die Länder der Franken und nach Spanien. Aus Spanien werden diese Pelze, die schwarzen wie die roten, nach *M a g h r i b* (dem westlichen Afrika) transportiert.“ Dieser Schriftsteller behauptet auch, die erwähnten Pelze seien wärmer als die aller übrigen Tiere.²

Außer dem Rauchwerk erhandelten die Muselmänner noch andere Gegenstände des Luxus an der Wolga. Abu-Hamid-Andalusí gedenkt der Mamont-Knochen (zu denen (p. 97) wohl auch Wallroßzähne, die man aus Jugrien bekam, gerechnet wurden). „Ich sah in Bulgarien— so erzählt er — ungeheure Zähne, so groß wie der Hirnschädel eines Menschen. Man findet sie in der Erde und sie gleichen dem Elfenbein. Man weiß nicht, welchem Tiere sie angehören, und vermutet, daß es vor Alters in diesem Lande als Lasttier gedient habe. Diese Zähne verfährt man nach Charesm, wohin beständig Karawanen aus Bulgarien abgehen. In Charesm werden die Zähne teuer gekauft. Man verarbeitet sie wie das Elfenbein zu Kästchen und Messerstielen; sie sind aber fester als Elfenbein.“ Diese vorlütigen Knochen gaben in der Bulgarei wie unter den arabischen Kaufleuten selber zu vielen Märchen Anlaß. Der wißbegierige Ibn-Fodhlan hörte, daß irgend ein erstaunlicher Riese in der Bulgarei lebe und fragte den König selber nach diesem menschlichen Ungeheuer. Der König antwortete ihm, ein solcher Riese habe wirklich im Lande gelebt, sei aber gestorben; auch sei er nicht von seiner Nation und kein eigentlicher Mensch gewesen. Einst, zur Zeit des Austretens der Wolga, kamen Kaufleute zu ihm (dem Könige) und sagten ihm mit Schrecken, im Wasser schwimme ein Mann von einem benachbarten Volke; er könne nun nicht mehr am diesseitigen Ufer verweilen (?). Der König ging mit ihnen hinaus und erblickte wirklich einen Menschen, der wohl zwanzig Ellen lang war; sein Kopf war wie ein großer Kessel; die Nase war spannenlang; Augen und Finger waren ungeheuer. Der König erschrak nicht weniger als seine Leute. Man zog den Riesen aus dem Wasser, führte ihn in den Palast des Königs, und schickte Leute zu dem Volke *Wis* (*W e s i*), die sich nach ihm erkundigen sollten. Dort antwortete man, er sei kei-

¹ Das Wort *s i n d j a b* übersetzt man gewöhnlich mit *H e r m e l i n* (*g o r n o s t á i*); aber Frähn vermutet auf den Grund der arabischen Zoologie Demiri's, daß das *E i c h h o r n* (*b j é l k a*) gemeint sei. Demiri selber, welcher sagt, daß dieses Tierchen in den Ländern der Slawen und Türken (Finnen) lebe, setzt hinzu, sein Pelz sei außerordentlich teuer, und Kleider aus demselben ein Anzeichen großer Üppigkeit. Obwohl selbst aus der Bestimmungs dieses Wortes bei Demiri hervorgeht, daß *s i n d j a b* nach seiner Meinung das Eichhorn bedeutet, so erlaubt uns doch der Umstand, daß er einem im Norden so gewöhnlichen Pelzwerk einen so hohen Wert beilegt, wo nicht an der Genauigkeit seiner Bestimmung, so doch an der Bedeutung dieses Wortes bei den arabischen Reisenden des 10. Jahrhunderts zu zweifeln. Sie konnten die Pelze zweier Tiere vermengen und den des Hermelin nur für eine edlere Sorte des Eichhornpelzes halten. Demiri der Zoologe sagt selber: „das Hermelin (*k a k y m*) ist ein dem Eichhorn (*s i n d j a b*) ähnliches Tier, nur von kälterer und feuchterer Natur“. Wenn Ibn-Batuta noch im 14. Jahrhundert in der Bulgarei Hermeline (*k a k y m*) verhand, wie kann man voraussetzen, daß ein so kostbarer Pelz den Arabern des 10. Jahrh. nicht bekannt gewesen sei? Hätten auch arabische Kaufleute den Pelz des Eichhorns mit Biber-, Zobel- und schwarzen Fuchspelzen in eine Reihe gestellt? Noch bemerke ich, daß die Namen der Pelze bei den Arabern größtenteils aus der persischen oder türkischen Sprache entlehnt sind: *s i n j a b* ist persisch; *k a k y m* aber türkisch.

² Um dies zu beweisen, erzählt er noch einen Versuch, den der Kalif Mahdi (775—785) anstellen ließ. „Als dieser einst in der Stadt Rai war, wünschte er zu erproben, welche Pelze die wärmsten seien. Zu diesem Zwecke ließ er mehrere Flaschen mit Wasser füllen und den Hals jeder Flasche mit einem anderen Pelze umwickeln. Der Versuch wurde bei grimmiger Kälte angestellt. Am folgenden Tage ließ der Kalif die Flaschen zu sich bringen und fand das Wasser in allen hart gefroren, ausgenommen in denjenigen, deren Hals mit schwarzem Fuchspelz umwickelt war. Dieses war nicht gefroren, woraus sich ergab, daß jener Pelz wärmer und trockener ist, als alle übrigen.“

ner von ihren Leuten, sondern vom Volke *J a g j u d j* und *M a d j u d j* (Gog und Magog), das jenseits des Meeres wohne. Der Riese starb bald nach seiner Gefangennahme. „Ich habe seine *K n o c h e n* gesehen — sagt Ibn-Fodhlan — sie waren von ungeheurer Größe!“ Dies ist nichts anderes, als eine örtliche Überlieferung, zu welcher die ausgegrabenen *Ma*-(*p. 98*) montknochen den Stoff hergaben; noch jetzt hält man diese Knochen in jener Gegend für die Überbleibsel ehemaliger Riesen. Die Araber deuten ihre Abkunft anders; nach einigen sollten es Gebeine des sagenhaften Volkes *A a d* sein, das Weiland aus den Sandwüsten Arabiens nach dem fernen Norden zog, Abu-Hamid erzählt sogar, er habe einen vom Volke *Aad* in der Bulgarei gesehen: dieser Mann sei sieben Ellen hoch und so stark gewesen, daß er die stärksten Hufeisen zerbrechen konnte. Veranlassung zu dem halben Märchen mochte wohl irgend ein damals in Bulgarien lebender *Wotjake* von riesenhaftem Wuchse geben; denn die *Wotjaken* nennen sich *O d* oder *U t*; und die Ähnlichkeit dieses Namens mit *A a d* ließ den Mann unserem Araber als einen Nachkommen des untergegangenen vorweltlichen Stammes erscheinen.

Ein drittes kostbares Erzeugnis, das durch die Bulgarei nach dem Morgenlande abging, war der *B e r n s t e i n*. Die Muselmänner bezeugen dies ausdrücklich¹; aber gesetzt auch sie täten es nicht, so könnten wir schon aus den Handelsverbindungen zwischen der Bulgarei und den Ostseeländern und aus der Geschichte des Bernsteinhandels im Aitertum darauf schließen. Nur kostbare Naturerzeugnisse konnten so ungeheure Kapitalien des Orients an die sandigen Gestade des heutigen Preußen ziehen. Der Bernstein war das vornehmste Verbindungsglied der Bulgarei mit dem Abendlande.

Ein arabischer Geograph des 10. Jahrh. erwähnt noch, daß man *T e p p i c h e* aus den Ländern der Slawen (soll heißen Bulgaren) und der Chasaren nach Charesm ausgeführt habe: diese waren natürlich keine kostbaren Teppiche, zu denen es in Rußland weder Material noch Manufakturen gab, sondern bloße Matten. Wegen ihrer Wohlfeilheit waren sie auch den unbemittelten Einwohnern Charesm's anschaffbar (*p. 99*) und konnten ihnen wirkliche Teppiche ersetzen. Man weiß, daß heutzutage in den meisten Städten Mittelasiens der Grund, auf welchem das Haus errichtet ist, den Gemächern als natürlicher Fußboden dient; bisweilen überdeckt man ihn mit einer Lage Lehm und nur in den Häusern wohlhabender Leute ist der Fußboden mit Backsteinen ausgelegt. Allein in der blühenden Periode des Handels von Buchara und Charesm, im 9. und 10. Jahrh., kannte man daselbst offenbar größeren Komfort im Leben, und Teppiche waren in allgemeinem Gebrauche.

Rohe Häute und sogar *J u f t* (Juchten) heißen bis auf den heutigen Tag im Osten *b u l g a r i* und wurden vermutlich von den Arabern ausgeführt. Es unterliegt jedenfalls keinem Zweifel, daß Tierfelle den vornehmsten Reichtum der Bulgaren ausmachten; denn ihre Abgaben selber bestanden nach dem Zeugnisse Ibn-Fodhlan's darin, daß die Regierung von jeder Wohnstelle oder *K i b i t k a* eine Tierhaut oder einen Balg erhielt. Daß sie aber die Häute auch zu *g e r b e n* verstanden, ergibt sich aus einer Bemerkung, die *Dobryn* zur Zeit des Feldzuges *Wladimir's* des Großen an die Wolga machte; er sagt nämlich, alle Bulgaren seien in *S t i e f e n* gegangen, nicht in *B a s t s c h u h e n* (*w s i w ' s a p o s j e c h*).

Auch die russischen Nüsse erhielten in Mittelasien den Namen der bulgarischen: *g ü s i b u l g a r*. Ibn-Fodhlan sagt, Bulgarien habe zu seiner Zeit vor allem Überfluß an Nußbaumwäldern gehabt; es ist also gar nicht zu verwundern, daß sie noch damals in Länder verführt wurden, wo sie bis heute den Namen ihrer Herkunft bewahrt haben.

Noch müssen wir eines Handelszweigs gedenken, der, wie sehr er auch die Menschheit schändet, zu jener Zeit in den meisten Ländern blühte: ich meine den Handel mit Menschen. Indem *Swjätoslaw* das Bulgarenland an der Donau preiset, wo „aller Segen zusammenströmt“, erwähnt er unter den Waren, die aus Rußland dorthin kamen, auch Sklaven oder Leibeigene, *t s c h é l j a d i*. Konstantin Porphyrogenet spricht ebenfalls von der Sklaven-Ausfuhr aus Rußland nach (*p. 100*) dem oströmischen Reiche. Auch in die Bulgarei an der Wolga wurden solche Unglückliche aus Rußland gebracht, die Muselmänner kauften sie, um schwere Arbeiten durch sie verrichten zu lassen oder um ihnen die Aufsicht über ihre Harems anzuvertrauen. Die stämmigen und starken slawischen Arbeiter² wurden von den Arabern sehr geschätzt; sie bezogen solche nicht allein aus Rußland, sondern auch von den Gestaden des Adriatischen und Baltischen Meeres. Die Lage dieser Leute in den Ländern des Kalifates war übrigens durch

¹ *M a s ' ū d i* im Buch der Wunder, bei *I d r i s i* (*Géographie d'Érési*, publiée par *Jaubert Th. II.*, S. 422). *M a s ' ū d i* läßt übrigens den Bernstein aus einem Lande *Skusia*, welches *S c h o t t l a n d* (*S c o t t i a*) sein muß, ausführen.

² Der Name Slawen wurde im Munde der Araber zu *S a k l a b* und diese verdorbene Wortform bildete wohl den Übergang zu *S k l a v*, *e s c l a v o* usw.

aus nicht hoffnungslos: sie erlangten nicht selten ihre Freiheit, traten gewöhnlich unter die Leibwächter der Kalifen und stiegen bisweilen zu hohen Staatswürden empor¹.

(p. 101). Es ist zu verwundern, daß die arabischen Schriftsteller gar nichts von einem nützlichen Gewächse melden, das die Ufer der Wolga sehr früh in Ruf brachte und welches bei heute im Handel, in Wissenschaft und Leben den klassischen Namen dieses Flusses (R h a, woher r h a - b a r b a r u m) bewahrt. „Nicht weit vom Don“ — so schrieb Ammianus Marcellinus noch im 4. Jahrh. — „ist der Fluß R h a (die Wolga), wo auf Hügeln die Wurzel gleiches Namens wächst, welche zu vielfachem Gebrauch in der Heilkunde dient.“ Elf Jahrhunderte nach Marcellinus fand der Italiäner C a m p e n s e, Verfasser eines nicht großen Werkes über M o s c o v i a, ebenfalls einen Überfluß an Rhabarber (r e u p o n t i c o) an den Ufern der Wolga. Die persischen und türkischen Stämme sind vermutlich lange vor dem Islam, zu einer Zeit, als die Wolga noch unter ihrem alten Namen R a, R a u oder R e u bekannt war, mit diesem Gewächse bekannt geworden: wie die Griechen und Römer, bewahrten sie dieser Wurzel den Namen, der an ihre Heimat erinnerte; und die Araber erbortgten von ihnen das Wort r â w e n d (russich rewen), welches in verschiedener Form den meisten Sprachen Europa's und Westasiens gemein ist.

Alle die hier aufgezählten Waren bezahlte der Araber entweder mit dem baren Gelde der herrschenden Dynastie oder mit Erzeugnissen seines Landes. Die Geldstücke waren ausschließlich von Silber und ihre Größe war von der eines russischen Stückes von fünf Altyn bis zu der eines Doppeldukaten. Die eingebrachten Waren Asiens reichten nicht zum Tausche mit den örtlichen Erzeugnissen und die Geld-Bilanz blieb auf Seiten der Wolga-Länder. Die Muselmänner brachten Edelsteine (diese haben bis auf den heutigen Tag ihre arabischen und persischen Namen in der russischen Sprache bewahrt), Glasperlen, besonders von grüner Farbe, ein Lieblingsputz der russischen Frauen, die sie an Schnüren trugen und deren Männer (sic Männer) oft sich zu Grunde richteten, indem sie für jedes Glasperlchen einen Dirhem (15 bis 20 Kopeken Silbergeld) bezahlten; goldene und silberne Arbeiter (p. 102) ten aus ihren Fabriken; Kettchen von verschiedener Größe; Hals- und Armbänder; Ringe; Stecknadeln; Knöpfe; Goldbleche zum Schmucke der Kleidung und des Pierdegesschirrs²; stählerne Degenklingen; Harpune und andere Haken zum Fischfange. Auch seidene, wollene und baumwollene Zeuge mögen einen nicht unwichtigen Einfuhr-Artikel ausgemacht haben³. Goldstoffe wurden aus Konstantinople⁴ nach Bulgarien verführt; in späterer Zeit aber pflegten sie

¹ Der Kalif von Cordova, Hakim II., dem die fränkischen Großen zwanzig slawische Eunuchen schenkten, machte einen Slawen zu seinem ersten Minister (R e i n a u d, *Invasions des Sarazins*, S. 252, 257); ein großer Teil seiner Garde bestand ebenfalls aus Slawen (Ebendas. S. 257. *Conde, Historia de la dominacion de los Arabes en Espana*. Paris, 1840. S. 175). Arabische Schriftsteller erzählen von einem Slawen Mas-ûd, der im Jahre 924—925 u. Z. aus Afrika nach Sicilien kam und die Festung Santa Agata eroberte. Vier Jahre später hauste ein anderer S a k l a b i, seines Namens Sarib, der 30 „slawische“ Fahrzeuge befehligte, in Afrika und Sicilien als Pirat (I b n - H a u k a l, im *Journal Asiatique* von 1845, S. 104). Bei der Stadt Santarem in Portugal war eine ganze slawische Niederlassung, die auch den Namen S a k l a b, in der Folge S c a l a b i erhielt. S. J a k u t 's Mu' a d j d j e m, Artikel S a k l a b. Eine nicht geringe Zahl Slawen befand sich im Hofe des fatimidischen Chalifen Mu' i s - l e - D i n - A l l a h in Ägypten (s. *Quatremère, Vie du Khalife Moezz-Lidin-Allah*, im *Journ. Asiat.* 1837, S. 207); desgleichen im westlichen Afrika (*M a s G u c k i n S l a n e: Description de l'Afrique par Ibn-Haukal*, im *Journ. Asiat.* 1842, S. 251) und in Sicilien; im Palermo führten um die Mitte des 10. Jahrh. zwei Stadtviertel und eine Moschee den Beinamen der slawischen (Jakut, Artikel *Sicilia*).

² Proben dieser Arbeiten haben sich mit den arabischen Münzen in Rußland erhalten. Der im Gouvernement Jaroslaw ausgegrabene Fund ist besonders darum bemerkenswert, weil die k u f i s c h e n Inschriften auf einige Arbeiten ihre asiatische Abkunft ganz außer Zweifel stellen.

³ Obwohl man von der Einfuhr solcher Waren in Bulgarien keine sichere Kunde hat so können wir doch daran glauben, da uns aus I d r i s i, I b n - e l - W a r d i, A b u l - f e d a und Anderen bekannt ist, daß diese Artikel aus eben den Ländern exportiert wurden, die unbezweifelt mit Bulgarien verkehrten: so z. B. die Seidenstoffe aus Gilan und Masenderan, welche Länder zu jeder Zeit ob ihrer Seide berühmt gewesen.

⁴ Der Tron des Bulgaren-Königs war mit Griechischem Goldstoffe R û m i überzogen, wie Ibn-Fodhlan bezeugt. Einem vornehmen Russen, dessen Beerdigung dieser Reisende mit

aus Buchara und Chiwa zu kommen. Diese Artikel blieben zum Teil in Bulgarien; anderenteils wanderten sie von dort in verschiedene Gegenden Rußlands, ja bis zu den Inseln und Küsten des Baltischen Meeres. Dies alles waren, wie jeder sieht, vorzugsweise Luxusartikel und es ist darum nicht zu verwundern, daß sie für Rußland usw. bei weitem keine solchen Wert hatten wie die Pelze für Asien.

Die Artikel der Ausfuhr waren bei weitem nicht alle Erzeugnisse der Wolgaichen Bulgarei. Honig und Wachs deuten auf Bienenzucht, die noch jetzt den vornehmsten Betrieb (p. 103) zweig der Tschuwaschen und Tscheremissen bildet. Wegen ihrer Lederbereitung ist Kasan, die Vorgängerin Bulgar's, noch jetzt berühmt. Matten und Doppelmatten (zynowki) waren und sind ebenfalls örtliche Artikel¹. Die Jagd gehörte zu den vornehmsten Handtirungen im Lande; allein Bulgariens Wälder lieferten nicht alle Pelzarten, die von den Arabern begehrt wurden; also mußten die Bulgaren mit Nachbarvölkern in Nordost und Nordwest in Handelsverbindung treten. Das Monopol des Handels war in den Händen der Bulgaren; als schlaue Kaufleute wollten sie die Araber in keine unmittelbare Verbindung mit ihren Nachbarn treten lassen; sie schilderten ihnen diese Leute als Menschenfresser und erfreuten sich unterdessen der Vorteile, welche der Zwischenhandel ihnen gewährte.

Auch wagten sich die Araber in der Tat nicht über Bulgar hinaus. „K e i n e r reist um des Handels willen weiter als Bulgar“ — so schreiben arabische Reisende — „k e i n e r geht bis Ersä (Mordwa) und zwar darum, weil die Eingeborenen die Fremden ermorden.“

An anderen Stellen gedenken die Schriftsteller jedoch der Erzeugnisse des Mordwinen-Landes und der Warenausfuhr von dorten: es ist hiernach klar, daß k e i n e r in der zitierten Stelle s. v. a. k e i n e r Araber heißen soll; die bulgarischen Kaufleute fürchteten sich nicht von den Mordwinen gefressen zu werden.

Die Stadt Bulgar war also die äußerste Grenze der Wanderungen der Araber im 10. Jahrhundert und der nördlichste Punkt des Handels der Kalifen. Vom Bulgarenlande an beginnt längs der Wolga eine Reihe altarabischer Münzenfunde. Die 1840 hier gefundenen Münzen gehören nicht bloß dem 10., sondern auch dem 9. Jahrh. an. Der Verfasser einer Übersicht des altrussischen Handels² (p. 104) schreibt den numismatischen Denkmälern nicht jene Wichtigkeit zu, die sie in den Augen der Numismaten haben, und meint, die Chroniken könnten sie ersetzen, ohne daß die Geschichte dabei zu Nachteil käme. Es gibt aber Fakta, von denen nur die Münzen reden; wie z. B. das folgende, welches eines der merkwürdigsten ist. Bei Weliki-Luki fand man einen Schatz arabischer Münzen, der über 7000 Zelk. an Wert gleichkam⁴. Diese Summe hatte unbezweifelt e i n e r Person angehört: denn wo es noch keine Handelsgeschäften gibt, da werden nicht zwei oder mehrere Personen ihr Geld an e i n e m Orte und ungetrennt in e i n e m Kessel vergraben, — und diese Person wohnte am Ufer des Lowat, in der 2. Hälfte des 10. Jahrhunderts, da sämtliche zu dem Funde gehörende Münzen von 924 bis 971 geschlagen waren; denn die kufischen Münzen zirkulierten bekanntlich nur unter der Regierung derjenigen Fürsten, deren Regierungsjahre die Aufschriften darstellen, und nur um diese Zeit konnten sie in's Ausland kommen. Mit anderen Worten — es war dies das vorrätige Kapital oder auch nur ein Teil des Kapitals eines Bürgers von Nowgorod, der in den Zeiten Jaropolk's oder Wladimir's lebte. Also der handgreiflichste Beweis, daß es schon im 10. Jahrh. im nördlichen Rußland Kapitalisten gab!

Handel

Deutschlands und Österreichs Handel in seinen bisherigen Verhältnissen und Ergebnissen. D i e G e g e n w a r t. Eine encyclopädische Darstellung der neuesten Zeitgeschichte fuer alle Stände. 3. Bd. Leipzig, 1848. p. 565—604.

ansah, hatte man ein Oberkleid aus gleichem Stoffe angelegt; aus Goldstoff war auch seine nit Zobel verbrämte Mütze und das Kissen, auf welchem der Kopf des Toten ruhte.

¹ Allein im Bezirke Gorodischtsche des Gouv. Pensa werden jährlich an 100 000 Doppelmatten und eben so viele einfache (r o g o j i) gefertigt.

² Idrisi behauptet sogar, daß sie die Fremden v e r b r a n n t e n !

³ S. das Journal des Ministeriums der Volksaufklärung, T. 48, Abt. 2. S. 81—132.

⁴ S. Topogr. Übers. im Bulletin. Scient. Th. 9, S. 321—22. Ein Teil dieses Schatzes enthielt sieben Pud Silber. Ein Pud Silber in Stangen ist bekanntlich ungefähr 800 Zelk. — von gemünztem Silber aber mit einer Ligatur von mehr als 10% gehen bis an 900 Zelk. auf das Pud.

Inhalt:

Die allgemeinen Zustände des deutschen Handels. — Die bisherigen deutschen Zollgebiete. — Verkehrs- und Arbeitsverhältnisse Österreichs und der Donauländer. — Verkehrs- und Arbeitsverhältnisse des Zollvereins.

p. 579—587: Verkehrs- und Arbeitsverhältnisse Österreichs und der Donauländer.

(p. 579) Wie viele Mängel auch die staats- und volkswirtschaftlichen Zustände Österreichs darbieten: dieses Reich ist von Natur gesegnet wie keines sonst, und die großen Natur- und Bodenkräfte, die Volkskräfte, die vielfachen Bergschätze, die glückliche Lage gegen den Osten und das Mittelmeer verheißen den schönen Donauländern noch die großartigste wirtschaftliche Entfaltung. Auch sind die Fortschritte nicht gering anzuschlagen, welche während der letzten Jahrzehnte Erzeugung und Verkehr in diesen Ländern gemacht haben. Und wenn solche Fortschritte unter ungünstigen Umständen und einem meist verkehrten Handelssystem gemacht werden konnten, wie groß werden sie erst sein nach Beseitigung der bisherigen inneren Hindernisse, wenn alle Vorteile der Natur und der Lage in freie Wirksamkeit und in belebende Wechselwirkung mit ganz Deutschland treten können!

Die Fortschritte des Verkehrs in den Donauländern wollen wir in der Hauptsache kurz darlegen. Die Donau selbst, welche im Mittelalter die Hauptrolle unter allen europäischen Strömen im Verkehr zwischen Abendland und Morgenland spielte, war dann mit ihren Städten zur Bedeutungslosigkeit herabgesunken, als die Wege nach Ostindien eine andere Richtung genommen hatten, und als zugleich die dem Handel so unheilvolle Macht der Türken mehr und mehr über die Pontus — und untern Donaulande Barbarei und Finsternis verbreitete. Allmählich aber, als die Macht des Osmanen versank, das Mittelmeer an neuer Wichtigkeit gewann, das vom türkischen Joch befreite Griechenland maritime Bedeutung anstrebe, als die Freiegebung des Handels auf dem Pontus bewirkt ward und die Meeresgegenden, in welche die Donau mündet, dem freien Verkehr eröffnet wurden: da traten auch die Donaulande aus ihrem Dunkel wieder hervor, und gegenwärtig nimmt dieser mächtige Strom von allen europäischen wieder die größte, allgemeinste Aufmerksamkeit in Anspruch. Besonders war es der Dampf, der, als er zur Anwendung gelangte, der Donau bald Flügel verlieh. Die Dampfschiffahrt hat im Jahre 1847 auf der Donau und den Nebengewässern schon nahe bei 100 Fahrzeuge beschäftigt, und voraussichtlich wird sie, zumal als Dampfschleppschiffahrt, mit der Zeit in diesem Stromgebiet großartiger aufblühen als sonst irgendwo. Güter, die ehemals von Pest nach Ulm drei Monate Zeit bedurften, gehen jetzt in 18—20 Tagen stromaufwärts. Von Wien bis zur Donaumündung sind die Waren nur noch acht Tage unterwegs, und die Fracht aus den mittleren Donauegenden nach Odessa ist jetzt sechs mal billiger als auf dem früheren Landwege. Noch nicht bloß dem Wasser, auch auf den Eisenbahnen entwickelt in den Donaulanden der Dampf bereits seine Schwungkraft, und strebt diesen Strom in dreifache Verbindung zu bringen mit den Meeren nach Norden, Süden, Westen. Und welch herrliche Gebirgsstraßen, zum Teil Prachtwerke (p. 580) der Baukunst, sind während der letzten Jahrzehnte über die Donauegebirgslande und die Alpen entstanden! Mit der vermehrten Schiffbarkeit der Flüsse, der Wegschaffung mancher Hindernisse, selbst von Zollbarrieren, mit der Ausbildung verschiedener Handels- und Schifffahrtsinstitute und anderer wichtiger Vereine, an der Donau wie an der Adria entlang, mit der erhöhten Verkehrstätigkeit überhaupt ging auch der bessere Anbau des Landes Hand in Hand. Selbst in den untern Donauländern war dies der Fall, wo namentlich die Handels- und Zollvereinigung der Fürstentümer Moldau und Walachei wohlthätig einwirkte, indem infolge davon alle Schranken des Verkehrs zwischen beiden Ländern hinwegflogen. Auch die Erleichterung in den früher so drückenden Kontumazanstalten war von höchst vorteilhaftem Einfluß, die nämlich stattfinden konnte, als die Pforte trotz der alten moslemanischen Vorurteile selbst derlei Anstalten traf.

Ebenso nahm die Industrie einen bedeutenden Aufschwung in den Donauländern, zumal in den deutschen Provinzen Österreichs. Im Jahre 1830 gab es im außerungarischen Österreich 7000 gewerbfleuerpflichtige Etablissements, 1840 aber schon 14 000. Im Jahre 1802 war die erste Wollenspinnerei in Österreich gegründet, schon 1834 besaß eine Provinz deren 40. Das freundliche wohlhabige Brünn ist jetzt ein stolzer Hauptsitz der österreichischen Wollenmanufaktur, ein mährisches Leeds. Viele deutsche Fabrikanten, Franken, Niederländer haben sich dort niedergelassen wegen bequemen Bezugs der Rohstoffe, als sie in Folge des von Joseph II. eingeführten Prohibitivsystems ihren Tuchabsatz dahin unterbrochen sahen, denn früher hielten sie in jenen Städten nur Magazine von ihren im Reich fabrizierten Waren. Brünn hatte 1839 82 zum Teil höchst bedeutende Fabrik- und Handelsetablissements, neun Jahre später (1848) aber 153. Auch Wien hat eine sehr ausgedehnte Industrie erlangt, zumal im Modetiteln von Wolle, Baumwolle und Seide. Böhmen aber ist der Hauptsitz der österreichi-

schen Baumwollenindustrie und Glasfabrikation; seinen Reichtum übrigens an Etablissements aller Art sieht man am besten, wenn man auf Schwarzer's treffliche „Industriekarte von Böhmen“ einen Blick wirft. Verhältnismäßig am entwickeltsten in Österreich sind, außer einigen Luxusartikeln, die Eisenerzeugung und Verarbeitung, die Glaserzeugung, die Baumwollenspinnerei, die Tuch- und Shawlsfabrikation. Bis zum Jahre 1839 wurden auf österreichischen Spinnereien jährlich nur erst 80 000 Zentner roher Baumwolle versponnen, 1837 schon 230 000, in den letzten Jahren über 400 000 Zentner.

Von den großen Anstalten Österreichs zur Förderung des Verkehrs erwähnen wir seines im Jahre 1815 gegründeten umfassenden Kreditinstituts der Nationalbank, die im Jahre 1839 schon einen Gewinn von 4 500 000 Gulden erzielte; dann der merkwürdigen Handels- und Dampfschiffahrtsgesellschaft des österreichischen Lloyd, die besonders seit 1833 eine immer glücklichere und einflußreichere Tätigkeit entwickelte; endlich der Donaudampfschiffahrtsgesellschaft, der jetzt eine zweite konkurrierende an die Seite treten soll. Allenthalben in den Donauländern entstanden landwirtschaftliche, pomologische, montanistische, industrielle und kommerzielle Vereine. In Triest und Venedig wurden in den letzten Jahrzehnten 16 Versicherungsgesellschaften gegründet. Ob die wilden Fluten des Jahres 1849 von der magyarischen Handelsgesellschaft, vom Schutzverein und von der pestungarischen Kommerzialbank noch etwas übrig lassen werden, kann freilich niemand vorhersagen.

Auf diese Weise vermehrte sich die Produktionsfähigkeit sowohl als die Verbrauchsfähigkeit der Donaulande bis 1848 von Jahr zu Jahr, und die Bevölkerung verdoppelte sich sogar seit 1815. Daß auch der Verkehr hierbei außerordentlich zunehmen mußte, liegt auf der Hand. Wir wollen dies möglichst in Zahlen nachweisen, deren Anhaltspunkt die Handelsstatistik bildet, welche von der österreichischen Regierung bereits seit mehreren Jahren in sehr vollständiger und übersichtlicher Weise der Öffentlichkeit übergeben wird. Was zunächst den Verkehr zwischen den oberen Donauländern (Württemberg und Bayern) und den unteren betrifft, so zeigt sich trotz der beiderseitigen Zollketten eine beständige Zunahme sowohl im Warenaustausch als (p. 581) in der Zahl der Dampfschiffe und der gewöhnlichen Donaubarken. Den Wert dieses Warenaustausches, mit Einfluß des gegenseitigen Transits, schlug man in den letzten Jahren auf 28 Millionen Gulden an. Regensburg und Nürnberg, unterstützt vom Donau-Mainkanal, dessen Schifffahrt sich über Erwarpen hob, wurden wieder, was sie schon im Mittelalter waren, die Hauptpunkte für die Verbindung der Donau mit dem mittleren und westlichen Deutschland. Auch der Landverkehr des Zollvereins mit der Türkei auf der Donau nahm im letzten Jahrzehnt beständig zu, schon im Jahre 1844 im Vergleich mit dem Vorjahre um ein Achtel, indem der Wert der zwischen Türkei und Zollverein auf dem Donauwege ausgetauschten Waren von 9 400 000 Gulden im Jahre 1843 auf 10 500 000 Gulden im Jahre 1844 stieg. Im Jahre 1847 kauften allein die Moldauer und Walachen auf der Leipziger Messe für drei Millionen Taler Waren, von der die größere Hälfte auf der Donau hinabging. Überhaupt fand der orientalische Handel, namentlich der mit den unteren Donauländern, immer mehr Eingang in Norddeutschland. Sahen wir in Berlin doch eine zollvereinsländische Handelsgesellschaft sich bilden zu dem Zwecke, die Leipziger Messe gleichsam beständig nach der unteren Donau für die levantischen Kaufleute zu verlegen, um diesen die bequemste Gelegenheit zu verschaffen, sich mit deutschen Fabrikaten zu versehen. Der Wert sämtlicher Waren, welche die Grenze zwischen Österreich und dem Zollverein passieren, stieg fast auf 100 Millionen Gulden Rheinisch. Bloß innerhalb des einen Jahres 1846, das mit dem folgenden die günstigsten Verkehrsverhältnisse für Österreich zeigt, hob sich der Wert der Einfuhr Gesamtösterreichs zu Lande um acht Millionen über den Wert der Einfuhr des Vorjahres hinaus, und die weit größere Hälfte dieses Mehr kam auf Rechnung des vermehrten Handelslebens der österreichischen Donauprovinzen. Folgende Tafel veranschaulicht den Wert der gesamten Wareneinfuhr im Jahre 1846 nach Hauptkategorien und nach den einzelnen Grenzen, über welche die Einfuhr stattfand.

Die Einfuhren aus der Türkei bestehen vornehmlich in Schlachtvieh (für 6 193 309 Gulden) und Rohstoffen (6 440 777 Gulden). Die Einfuhren über Triest bestanden aus 9 106 051 Gulden Kolonialwaren, 2 403 849 Gulden an Südfrüchten, 2 291 835 Gulden an Ölen, 1 233 164 Gulden an Tabak, 1 286 770 Gulden an Fischen u. s. w.; sodann aus 8 770 198 Gulden an Rohstoffen, 1 392 629 Gulden an Farben, 417 411 Gulden an Garnen. Die Einfuhren über Venedig und der übrigen Seeküste bestanden hauptsächlich aus Ölen (dort für 3 875 930 Gulden), Kolonialwaren (dort 1 948 030 Gulden), Getreide, Fischen und Rohstoffen (in Venedig für 3 224 587 Gulden). Die Einfuhren aus dem übrigen Italien in Korn und anderen Vegetabilien (p. 582) (1 301 003 Gulden), Getränken (1 401 775), Schlachtvieh (1 327 692 Gulden) und in Rohstoffen (nahezu vier Millionen Gulden).

Wert der gesamten Wareneinfuhr Österreichs im Jahre 1846

Fremde Länder, von welchen oder über welche die Einfuhr stattfand	Natur- und landwirtschaftliche Erzeugnisse	Industriegegenstände		Zusammen
		a) Fabrikstoffe u. Halbfabrikate	b) Ganzfabrikate, Literair- und Kunstgegenstände	
Gulden Conv. — Münze				
Die Zollvereinstaaten	8 827 362	23 841 884	4 893 101	37 562 347
Krakau und Polen	284 633	293 790	50 490	628 963
Rußland	1 646 014	1 060 799	355 973	3 062 789
Türkei	8 229 963	7 317 575	836 951	16 384 489
Die Italienischen fremden Staaten	8 500 050	5 602 051	674 414	14 776 515
Die Schweiz	973 850	1 066 013	226 575	2 266 438
Zur See über Fiume	308 092	181 920	23 184	513 196
„ „ „ Triest	16 418 627	12 506 523	482 050	29 407 200
„ „ „ Venedig	10 621 762	4 782 869	535 161	15 939 792
Sonstige Seeküsten	4 728 105	1 303 014	169 391	6 200 510
Summa	60 538 508	57 956 438	8 247 290	126 742 236

Der Wert der gesamten Warenausfuhr im Jahre 1846 nach den einzelnen Grenzen, über welche die Ausfuhr stattfand, stellt sich also heraus:

Wert der gesamten Warenausfuhr Österreichs im Jahre 1846

Fremde Länder, nach welchen oder über welche die Ausfuhr stattfand	Natur- und landwirtschaftliche Erzeugnisse	Industriegegenstände		Zusammen
		a) Fabrikationsstoffe und Halbfabrikate	b) Ganzfabrikate, Literair- und Kunstgegenstände	
Gulden Conv. — Münze				
Zollverein	11 470 525	14 463 837	11 096 047	37 030 409
Krakau und Polen	1 558 406	1 015 372	941 982	3 515 760
Rußland	576 104	238 462	1 184 144	1 998 710
Türkei	933 425	1 033 108	8 092 173	10 058 706
Die Italienischen fremden Staaten	2 168 667	8 450 685	2 428 516	13 047 868
Die Schweiz	1 737 087	15 873 983	721 473	18 332 543
Zur See über Fiume	989 407	167 198	221 298	1 377 903
„ „ „ Triest	3 695 116	4 044 750	5 875 805	13 615 671
„ „ „ Venedig	1 347 396	758 542	2 311 786	4 417 724
Sonstige Seeküsten	1 502 084	437 122	486 691	2 425 897
Summa	25,978217	46,483059	33,359915	105,821191

Rechnet man hierzu noch die Werte der Warenein- und Ausfuhr im für sich bestehenden Königreich Dalmatien, welche nach den obigen Haupttribriken für die Einfuhr 1 751 886 — 690 034 — 1 471 479 Gulden und für die Ausfuhr 4 395 486 — 1 154 678 — 92 766 Gulden betragen, so ergibt sich folgender Gesamtwert der Ein- und Ausfuhr im Jahre 1846 (s. S. 269).

Der Wert der Gesamteinfuhr überstieg hiernach den der Gesamtausfuhr um 19 791 298 Gulden. Das Bedürfnis der österreichischen Monarchie an fremden Naturstoffen erscheint überwiegend, und der Einfuhrwert derselben übersteigt den Ausfuhrwert um die bedeutende Summe von 43 025 390 Gulden — ein Ergebnis, das, obschon ein Viertel dieser Mehreinfuhr

	Wert in Gulden Ausfuhr :	Conv. — Münze Einfuhr :
a) Natur- und landwirtschaftliche Erzeugnisse	62 290 394	30 273 739
b) Fabrikationsstoffe und Halbfabrikate	58 646 472	47 637 737
c) Ganzfabrikate u. s. w.	10 218 769	33 452 881
Summa	131 155 635	111 364 357

aus Kolonialwaren besteht, doch bei den reichen natürlichen Hilfsquellen dieses Reichs befreundet erscheint. Der Handel in Korn u. s. w. glich sich beinahe aus, indem der Gesamteinfuhrwert an landwirtschaftlichen Produkten 8 260 371 Gulden, und der ganze Ausfuhrwert 8 870 757 Gulden betrug. An Brenn- und Bauholzstoffen erscheint die Ausfuhr sehr überwiegend — 6 066 265 gegen nur 157 589 Gulden — ebenso an unedeln Metallen — 4 832 115 gegen nur 92 182 Gulden!

Die amtlichen Angaben über die Fabrikate dürfen am wenigsten verlässlich sein wegen des ausgedehnten Schleichhandels, der der Natur der Sache nach nicht mit Rohstoffen, sondern hauptsächlich mit hochwertenden Fabrikaten besonders von den Küstenländern und den Freihäfen aus in großem Maßstab betrieben wird. Die meisten feineren Waren besonders in Baumwolle, doch auch in Wolle, Seide u. s. w. werden eingeschwärzt. Von den eingeführten 10 Millionen Fabrikaten gehen nach Wien allein für nahe drei Millionen, sodaß auf den Kopf der übrigen Provinzen (p. 583) kaum 20 Kreuzer kämen. Der Überschuss in der Fabrikate ausfuhr war 23 234 114 Gulden, meist in kleineren Positionen. Diese Summe legt immerhin Zeugnis von erheblicher Entwicklung der inneren Betriebsamkeit ab, und beweist die Konkurrenzfähigkeit der österreichischen Manufaktur- und Hüttenindustrie im Allgemeinen um so schlagender, als ein volles Drittel der gesamten Fabrikatenausfuhr in oder über die Zollvereinststaaten exportiert wurde.

Den auswärtigen Verkehr der deutsch-österreichischen Bundeslande insbesondere anlangend, so betrug derselbe 1846:

	Wert in Gulden Einfuhr :	Conv.—Münze Ausfuhr :
Natur- und landwirtschaftliche Erzeugnisse	23 362 075	13 387 962
Fabrikationsstoffe und Halbfabrikate	36 026 871	16 113 070
Ganzfabrikate u. s. w.	4 996 985	22 246 995
Summa	64 385 931	51 748 027

In den Bundesländern übersteigt also die Ausfuhr von Fabrikaten die Einfuhr um 17 250 010 Gulden. Die für die Manufakturindustrie wichtigsten Teile der österreichischen Bundeslande sind das Erzherzogtum Österreich und Böhmen, wie auch aus folgender Übersicht der Warenausfuhr (Wert in Gulden Conv.- Münze) nach den einzelnen Provinzen, in welchem die Zollbehandlung stattfand, näher hervorgeht.

Die Ausfuhr Ungarns besteht hauptsächlich in Schlachtvieh (1 089 060 Gulden), Getreide (625 062 Gulden), Brennstoffen (893 193 Gulden) und Rohstoffen (2 977 296 Gulden); die der Lombardei in 23 549 381 Gulden an Rohstoffe. Die Ausfuhr von Steiermark wird hauptsächlich über das Küstenland besorgt, weswegen sich in dessen Ausfuhr z. B. für 2 319 231 Gulden bloß an unedeln Metallen befinden.

Auch zwischen den verschiedenen Provinzen und Staaten Österreichs zeigte sich der Austausch in kräftigem Wachstum, und gerade die Städte, welche diesen inneren Verkehr hauptsächlich vermitteln, wie Wien, Brünn, Pest, Grätz, Linz, Raab, Semlin u. s. w. sind verhältnismäßig am meisten aufgeblüht. Ganz Österreich zählte 1842 an 29 000 kaufmännische Handlungen, und schon im folgenden Jahre 30 700, wovon über 1500 auf Wien allein kamen. Nach Wien war Pest der größte und lebhafteste Donauhafen, der Zentralpunkt des ungarischen Handels, die vornehmste Donau-Dampfstation; seine Messen und Wollmärkte wurden weltberühmt. Zwischen Wien und Pest wurden zuletzt jährlich 200 000 Personen und eine Mil-

Werte der Warenausfuhr in den einzelnen österreichischen Provinzen

Landesteile, aus welchen die Ausfuhr stattfand :	Natur- und landwirtschaftliche Erzeugnisse	a) Fabrikationsstoffe und Halbfabrikate	b) Ganzfabrikate, Literair- u. Kunstgegenstände	Zusammen
Österreich unter und ob der Ens	1 599 339	4 676 762	12 729 503	19 005 604
Steiermark, Kärnten u. Krain	208 854	94 924	132 033	435 811
Das Küstenland	2 777 597	2 884 233	2 773 977	8 435 807
Tirol	1 005 733	2 246 806	511 586	3 764 125
Böhmen	6 838 866	5 412 471	5 718 655	17 969 992
Mähren und Schlesien	957 573	797 874	381 241	2 136 688
Galizien	2 512 161	1 515 235	2 801 930	6 829 326
Ungarn	4 504 917	3 559 459	1 221 112	9 285 488
Siebenbürgen	431 467	358 710	2 538 137	3 328 314
Lombardei	3 295 286	24 033 047	2 592 687	29 921 022
Venedig	1 846 460	903 538	1 959 254	4 709 252

lion Zentner Waren bloß mittels der Dampfschiffe ausgetauscht. Der Wert des Gesamtverp. (p. 584) kehrs zwischen den ungarischen Ländern und dem österreichischen Zollverbände verdoppelte sich binnen 15 Jahren, indem er sich im Jahre 1831 auf 61 Millionen, im Jahre 1846 aber auf 120 Millionen Gulden Conv.- Münze belief, und die weit größere Hälfte dieses Umsatzes bewegte sich auf der Donau selbst. Auf den die österreichischen Binnenstädte verbindenden Eisenbahnen zirkulierten 1845 $3\frac{1}{2}$ Millionen Personen und 9 Millionen Zentner Güter, 1847 aber 5 Millionen Personen und über 12 Millionen Zentner Güter.

Einen beispiellosen Aufschwung nahm Triest. Diese Stadt, durch deren Vermittlung jetzt die größere Hälfte des Donaugebietes mit der romanischen Welt und mit der Levante verkehrt, hatte 1750 etwa 6000 Einwohner, 1810 29 900, 1830 44 000, zu Anfang 1848 beinahe 90 000 Einwohner. Triests Seehandel hat sich in diesem Jahrhundert fast verzehnfacht. Im Jahre 1842 belief sich die Zahl sämtlicher in Triest angekommenen Schiffe auf 7717 von 436 000 Tonnen, 1845 auf 8530 von 502 000 Tonnen, 1847 auf 8792 von 519 000 Tonnen — eine Vermehrung des Tonnengehalts binnen sechs Jahren um 2 %. Auch hob sich bedeutend der Verkehr der Häfen des ungarischen und des dalmatinischen Küstenlandes, welche die Emporien für die Gegenden an der Sau und für Illyrien sind. Der Wert des Gesamtverkehrs der ungarischen Häfen belief sich während der dreißiger Jahre im Durchschnitt auf ungefähr 4 Millionen Gulden, und stieg im Jahre 1846 auf nahebei 7 Millionen. Den Verkehr in den unteren Donauländern weckte zuers die Anwendung der Dampfkraft gegen Ende der dreißiger Jahre. Schon anfangs der vierziger Jahre führten die Dampfer eine Warenmasse von 4 Millionen Gulden Conv.-Münze an Wert aus und über Österreich durch die Katarakten des Eisernen Tores nach der bulgarisch-walachischen Donau. 1844 betrug dieser Wert 5 800 000, 1845 schon 6 670 000, 1847 aber infolge der ungewöhnlichen Getreidetransporte 11 600 000 Gulden. Die Zahl der durch Dampf von Ungarn zur unteren Donau geförderten Reisenden stieg schon 1846 auf 1650, 1847 auf 2600. Damals belief sich allein die Einfuhr nach Rustschuk auf drei Millionen. Semlin und Belgrad, die Hauptvermittler des in den letzten Jahren sich auf acht Millionen Gulden Conv.-Münze berechnenden serbisch-österreichischen Handels, erhoben sich am Eingange nach Serbien wieder aus dem Schutte, und wetteifern auf den Messen Mazedoniens mit den über Saloniki eingeführten englischen Waren, einem am Ägeischen Meer aufblühenden Hafen. Während dieser Verkehr im Süden sich ausdehnte, ging auf der linken Donauseite von Pest aus eine Handelsströmung durch das Theissgebiet und Siebenbürgen nach der Moldau und Walachei über Szegedin, Temeswar, Kronstadt, Hermannstadt als Hauptknoten dieses Zweigs des Donauverkehrs.

In den Seehäfen der Donaumündung gibt es erst seit den dreißiger Jahren, in den bulgarischen seit den vierziger Jahren einen beachtenswerten Handel. Es verdreifachte binnen 15 Jahren der walachische Hafen Brailow seine Einwohner auf 20 000, der moldauische Hafen Galatsch auf 30 000. Griechische, italienische, türkische, deutsche Handelsleute ließen sich darin nieder, von allen Seiten strömten Schiffe herbei, 1845 in Brailow schon 830, in Galatsch 627; ja der Wert ihres Gesamtverkehrs erreichte 1847 mehr als das Doppelte von 1845, indem die Ein- und Ausfuhr beider Städte von 25 auf 59 Millionen Gulden Conv.-Münze stieg. Die bulgarischen Häfen, auch als Ausfuhrplätze der Bodenerzeugnisse des Donaugebietes, wurden bis 1844 von etwa 300, 1847 schon von 628 Schiffen besucht. Waren im vorigen Jahrhundert

außer türkischen Kriegsschiffen nur Küstenfahrer zu den Donaumündungen gekommen, so liefen hier anfangs der dreißiger Jahre an 600, im Jahre 1844 2030, jetzt an 3000 Seeschiffe ein. Die russischen Häfen an der Donaumündung, Ismail und Reni, blühten nur als Bessarabien noch außerhalb des russischen Zollcordons lag, haben aber unter dem lähmenden Alp des russischen Systems keinen Gewinn von dem allgemeinen Aufblühen des Donauhandels. Dagegen rivalisiert Odessa, nur 25 Meilen von der Donaumündung gelegen, in vieler Hinsicht mit den Donauhäfen, und Rußland mag es mit neidischen Auge sehen, wie die Vertrautheit europäischer (p. 585) Schiffer und Kaufleute mit diesen Gewässern jährlich wächst. Doch steht Odessa als Hauptmarkt mit fast 100 000 Einwohnern, was Börse und Warenpreise betrifft, auf dem Schwarzen Meer befehlend am Ruder, obwohl „im Wüstenstaube der kahlen Steppe aufgewachsen“. Fast von gleicher Größe, Bedeutung und Wachstum wie Triest, gleich sein Handelsverhältnis zu Rußland überraschend der kommerziellen Stellung Triests zur österreichischen Monarchie. Der Entwicklungsschritt beider Städte war durch gleiche Ereignisse hervorgerufen: die Eröffnung des Pontus, die Zugänglichkeit der Donaulände, das Zivilisierungswerk der zwischen beiden Plätzen in der Mitte liegenden türkischen Länder. Im Jahre 1847 betrug der Gesamtwert der Aus- und Einfuhr von Odessa die bisher noch nie erreichte Summe von 46 000 000 Silberrubeln. Da der Handel der anderen russischen Häfen am Schwarzen Meer in ähnlichem Verhältnis zugenommen, so mag der russische Pontushandel 1847 nahezu 100 Millionen Silberrubel in Umlauf gesetzt haben, ungerechnet den auf etwa 20 Millionen zu veranschlagenden Küstenverkehr. Das bei der Donaumündung jährlich aus- und einströmende Kapital auf wenigstens 60 Millionen Gulden Conv.-Münze geschätzt, und dazu noch mehrere Millionen als Umsatzwert der türkisch-kleinasiatischen Häfen gefügt, ergibt bereits zusammen einen Warenverkehr auf dem Pontus im Werte von etwa 300 Millionen Gulden. An diesem Handel, der zum Drittel Beziehung zur Donau haben mag, nahmen etwa 500 deutsche Schiffe teil, die unter österreichischer, preussischer, hansischer u. s. w. Flagge den Pontus besuchten. Konstantinopel, das Eingangstor zum Schwarzen Meer, erreichten im Durchschnitt der letzten Jahre über 1000 Schiffe unter österreichischen und preussischen Flaggen, und zwar 1846: österreichische 982, hansische 58, hannoversche 37, preussische 32, mecklenburgische 30.

So hob sich im Schatten 30jähriger Ruhe der Verkehr an der Donau, der Wohlstand der Städte, der Anbau des Landes. Flüsse, Jahrhunderte lang vereinsamt, wurden von den geschäftigen Rudern der Dampfer geschlagen, und die kriegerischen Völker dieses Stroms reichten sich wieder die Hände zu nützlicheren Schöpfungen. Die Donau glich in der Tat einem lange gefesselten Riesen, der, von der alten Kette befreit, zum ersten Mal seine Glieder frei bewegt. Welch reges Leben und Streben in den Donauländen überall! Für kein Jahr noch war der Anfang zu so vielen neuen Unternehmen angekündigt als für das Frühjahr 1848; keines aber nahte drohender und zog im schwarzen Unwetter aus dem Westen vernichtender einher. Gerade die Städte, welche die Güter des Friedens am üppigsten gepflegt, wurden nun vom Unglück am härtesten heimgesucht, das kaiserliche Wien, das stolze Pest, das strebsame Triest. Der Hafen von Triest war Monate lang in seiner ganzen Bewegung behindert, von der Schwesterstadt Venedig, die ihm zu seinem Leben fast unentbehrlich, völlig abgeschnitten. Die Gesellschaft des österreichischen Lloyd, die noch kurz zuvor in Untersuchung der Landenge von Suez ihren Unternehmungsgeist betätigt und ihre hochliegenden Plane angedeutet hatte, erlitt große Verluste und mußte ihre Operationen, die sich bisher jedes Jahr zu erhöhen gewohnt war, jetzt bedeutend einschränken. Pest war fast ein Jahr lang aus seinem ganzen kommerziellen Zusammenhang herausgeschnitten, von der Adria durch die Kroaten, von der unteren Donau durch die Serben und Russen, von der oberen durch die Österreicher getrennt. Bisher waren alle Völker Ungarns auf den großen Zentralmärkten von Pest zum Austausch ihrer Produkte jährlich zusammengetreten; jetzt aber suchten die Serben für den Süden und Osten einen besonderen Handelsstaat zu bilden und gründeten in Semlin eine eigene Messe. Die Dampfschiffahrt geriet auf der ganzen Donau und ihren Nebenflüssen ins Stocken, wie wenn der Winter hart ins Land hereingebrochen wäre. Alle die Vereine, zu heilsamen Zwecken gestiftet, zerflattern „wie Blüten im Winde“ und die Kapitalien, gesammelt für Straßen, Kanäle, Entwässerungen, Eisenbahnen u. s. w., wurden auf Waffen, auf Pulver und Blei verwandt; manche mit Mühe kaum vollendete öffentliche Anlage war wieder vernichtet.

(p. 586) Es bleibt uns noch übrig, auch den Verkehr Österreichs mit dem Zollverein noch näher ins Auge zu fassen. . . .

Rumler, K.

Uebersicht der Masse, Gewichte und Währungen der vorzüglichsten Staaten und Handelsplätze von Europa, Asien, Afrika und Amerika, mit besonderer Berücksichtigung Oesterreichs und Russlands. Von . . Wien, Jaspar, Hügel und Manz, 1849. 82 p. — 7 f.

(p. 80) T ü r k e i. Der H a l e b i o d e r A r s c h i n, welcher zum Feldmessen dient = 0,70865 Meter. — Der P i k (Draa) für Seidenwaren und Tücher = 0,675788 Meter. — Der E n d a s e h für alle übrigen Schnittwaren = 0,6525 Meter. — Der A g a t s c h (die türk. Meile) = 5224 Meter. — Die B e r r i, ein zweites Meilenmaß, soll nach der einen Angabe 1475,576 und nach der anderen 1666,660 Meter betragen. — Die S e e m e i l e soll 1312,336, und der armenische F a r s a n g 4444,444 Meter lang sein. — Das F o r t i n = 4 Kilo. — Das K i l o = 9,35266 Hektoliter. Man rechnet bisher gewöhnlich 3 Kilo von Konstantinopel = 2 Kilo in Smyrna, und 4 Kilo von Konstantinopel = 1 Kilo in Salonik. Seit dem 17. November 1841 ist jedoch der Kilo das allgemeine Getreidemaß des ganzen türkischen Reiches. — F l ü s s i g k e i t e n werden nach dem Gewichte verkauft; nur für den Verkehr im Kleinen bedient man sich eines dem österr. Seidel ungefähr gleichen Maßes, dessen Inhalt eigentlich eine Oka wiegen soll. — Die A l m a oder der A l m u d O l = 5,2047 Liter = circa 8 Oka an Gewicht. — Der K a n t a r = 44 (bei Baumwollgarn aber = 45) Oke, oder auch = 100 Rottel. — Die O k a = 400 Drachmen = 1278,48 Gramm. — Das T s c h e k i oder S c h e k i, als Gold-, Silber-, Juwelen- und Apothekergewicht = 100 Derhen (Drachmen) = 1600 Kilo oder Karat (Kara) = 6400 Grän = $\frac{1}{4}$ Oka des Handelsgewichtes = 319,62 Gramm. — Das T s c h e k i für O p i u m = 250 Drachmen = $2\frac{1}{2}$ gewöhnliche Tscheki. — Das T s c h e k i für K a m e e l h a r = 800 Drachmen = 2 Oke. — Das T e f f e h Seide von B r u s s a = 610 Drachmen. — Der B a t m a n persische Seide = 6 Oke. — Das M e t i k a l für kostbare Waren = $1\frac{1}{2}$ Drachmen.

Evliya

Narrative of travels in Europe, Asia and Africa, in the seventeenth century, by . . . Translated from the Turkish by the Ritter Joseph von Hammer, F. M. R. A. S., etc. etc. etc. London, Printed for the Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland; sold by William H. Allen and Co., 1850. 2 vol. in 3 parts.

Contents:

V o l. I. Part 1. Of the Grand Kháns for Merchants, p. 176—177; Section XXVI. Of the Cáravanseráis, p. 177.

V o l. I. Part 2. Of all the Guilds and Professions existing in the Jurisdiction of the Four Mollás of Constantinople; with the Number of their shops, men, Sheiks and Pirs, p. 104—251.

Vol. I. Part 1. (p. 176) O f t h e G r a n d K h á n s f o r M e r c h a n t s. The first is the Khoájeh Khán, near the Mahmúd Páshá, in which all the great Persian merchants have their establishments. It has seventy rooms. The khán of Mahmúd Páshá has one hundred and twenty rooms; the Kobejilar Khán one hundred rooms: this is the residence of the rich Bulgarian merchants; . . .

XIX^e SIÈCLE—DEUXIÈME MOITIÉ (1851—1900)

Donau

Die Donau. — *Ergänzungs-Conversationslexikon*. Herausg. von einem Verein von Gelehrten, Künstlern und Fachmännern unter der Redaktion von Dr. Fr. Steger. 6. Bd. 1. Heft. Nr. 267. Leipzig und Meissen, 1851. p. 97—105.

(p. 98) . . . Die Donauschiffahrt lag bis zur Anwendung der Dampfkraft in völliger Kindheit und ist auch jetzt noch keineswegs so ausgebildet, als sie es sein könnte. Da der starke Fall die Bergfahrt (auf der Donau der Gegentrik genannt) sehr erschwerte, brauchte man Schiffe von der schlechtesten Qualität, die in Wien gewöhnlich auseinandergeschlagen und verkauft wurden, worauf die Schiffsmannschaft den Rückweg zu Lande antrat. In den seltenen Fällen, daß sich Rückfracht fand, die keine verbotene war, wozu für die Regensburger Schiffer alle Waren außer Wein gezählt wurden, mußte der Schiffer sich durch Pferde aufwärts ziehen lassen. Eine solche Fahrt war eine sehr kostspielige, denn ein Schiff von 3000 Zentner Ladung brauchte zwischen 30 und 40 Pferde und brachte bei hohem Wasserstande an einigen Punkten, z. B. bei Strudel und Wirbel, auf Strecken von ein paar Stunden mehrere Tage zu. Diese Schiffe von 3000—4000 Zentner Ladungsfähigkeit, Kellheimer oder Hohenau genannt, von einer Länge von 128 Fuß, sind die größten Donauschiffe, die zweite Klasse bilden die Gamsel, deren Länge von 90—100 Fuß variiert, die dritte Plätten von 30—40 Fuß Länge. Keines dieser Schiffe führt Segel, der Personentransport, von dem unter diesen Umständen nicht viel und nur talabwärts die Rede sein konnte, geschah teils durch diese Schiffe, teils durch die zahlreichen Flösse, die von bedeutender Größe waren, aber nie die auf dem Rhein gebräuchlichen erreichten. Die Einführung der Dampfschiffahrt erfolgte erst im Jahre 1830 und auf der keine Schwierigkeiten darbietenden deutsch-ungarischen Strecke von Wien bis Pest. Um die weitere Ausbildung der Dampfschiffahrt in Ungarn hat sich Graf Cz e c h e n y i Verdienste erworben. Die Fahrt talaufwärts bis Linz wurde nicht früher als im Herbst des Jahres 1837 versucht, und mit Glück ausgeführt. Eine privilegierte Gesellschaft übernahm (p. 99) die Fahrten. Von 1830—1835 war das Unternehmen verpachtet, seit dem letztgenannten Jahre fährt die Gesellschaft auf eigene Rechnung. Sie besorgt den Dienst auf fünf Strecken, zwischen Linz und Wien auf einer Ausdehnung von 24 Meilen, Wien und Pest 40 Meilen, Pest und Semlin 70 Meilen, Semlin und Orsowa 30 Meilen, Orsowa und Galatz ungefähr 100 Meilen, zusammen 264 Meilen. Ende 1841 hatte die Gesellschaft ein Aktivkapital von 3 773 000 Gulden, und besaß auf der Donau 15 Schiffe mit 1044 Pferdekraft, das größte Schiff von 140 Pferdekraft, das kleinste von 40 Pferdekraft, auf dem Schwarzen Meer 7 Schiffe, mit 774 Pferdekraft, das größte von 166 Pferdekraft, das kleinste von 44 Pferdekraft. Von diesen kamen 5 Flußschiffe gar nicht in Tätigkeit, die beiden größten Seeschiffe litten Schiffbruch und fuhren beinahe gar nicht. Befördert wurden 170 078 Reisende und 513 578 Zentner Waren, die Bruttoeinnahme betrug 928 577 Gulden auf der Donau, 728 954 auf der See, Eskomptgewinn 6893 Gulden, zusammen 1,664,424 Gulden. Die Ausgaben betragen zusammen 1 218 263 Gulden, so daß eine Nettoeinnahme von 446 161 Gulden blieb, die sich so verteilte: Interessen 173 250 Gulden, Abschreibung 10 Prozent vom Schiffsinventar, Gebäuden 5 Prozent, Lastschiffen 25 Prozent 87 195 Gulden, Gewinn 185 716 Gulden. Ein Vergleich der beiden Jahre 1838 und 1841 zeigt, daß die Zunahme gegen das erstere betrug an Reisenden 228 Prozent, an Waren 60 Prozent. Der Assekuranzkonto hatte seit 1836 nur im Jahre 1840 8000 Gulden, dafür 1841 186 160 Gulden zu tragen gehabt. 1845 betrug die Pferdekraft sämtlicher Boote auf der Donau 2500, im Jahre 1847 hob sie sich auf 5000, also auf das Doppelte, das Kapital erhielt in dem letzten Jahre eine Vermehrung von 2 Millionen Gulden, die mittels eines fünfprozentigen Anlehens aufgebracht wurden. 1844 verkaufte die Gesell-

schaft ihre Seeschiffe an den österreichischen Lloyd, der seitdem den Dienst auf dem Schwarzen Meere versieht. Mehrmals verriet die Regierung Neigung, das ausschließliche Privilegium zurückzuziehen, so 1842, in welchem Jahre die mit diesen Verhältnissen beauftragte Kommission darauf antrug, indessen gaben dieselben Männer, die diesen Rat erteilt hatten, im Jahre 1846 ein ganz anderes Gutachten ab, in dessen Folge das Privilegium bis zum Jahre 1880 erneuert wurde. Unter dem jetzigen Handelministerium, das Monopolen keineswegs geneigt ist, hat man sich gleichwohl genötigt gesehen, ein auf das frühere österreichische Staatsrecht gegründetes Privilegium anzuerkennen. Übrigens ist das ausschließliche Privilegium jener Gesellschaft an sehr erschwerende und ihre Alleinmacht beschränkende Bedingungen geknüpft, die dem Verkehr auf der ganzen Länge der Donau und auf ihren Nebenflüssen zu gute kommen und welche die Gesellschaft und ihr Monopol doch wieder lediglich von der Regierung abhängig machen. Seit Anfang 1848 fahren die Schiffe der Donau-Dampfschiffahrt-Gesellschaft, abgesehen von einer Unterbrechung durch die Revolution, die indessen mit möglichster Schnelle beseitigt worden ist, auf der Strecke zwischen Linz und Pest täglich hin und zurück. Zwischen Wien, Orsowa und Galatz besteht für die Strecke Wien—Orsowa ein doppelter Dienst; und zwar ein gewöhnlicher längerer mit Umschiffung in Pest und Berührung aller Zwischenstationen, und ein Eildienst, ohne Umschiffung in Pest, mit Beschränkung der Passagierzahl auf nur 60 Passagiere für jedes Schiff, und bloß mit Berührung der Hauptstationen von Preßburg, Pest, Mohacs, Neusatz, Semlin, Basiasch, Drenczowa und Orsowa, wo der Anschluß an die nach Galatz fahrenden Dampfboote stattfindet. Zugleich ist seitdem die Einrichtung getroffen, daß die österreichischen Dampfboote sich in Linz an die königlich bayerischen und in Galatz an die russischen Dampfboote für Odessa und an jene des österreichischen Lloyd für Konstantinopel anschließen. Die Dampfboote der Donau-Dampfschiffahrts-Gesellschaft befahren auch die Theis bis Szolnok, im Lauf des Sommers bis Tokay und die Save bis Sissek. Die Dampfschiffahrt auf der oberen Donau von Linz aufwärts hatte mehrere Jahre mit unüberwindlich scheinenden Hindernissen zu kämpfen. Die bayerisch-würtembergische Dampfschiffahrt- (p. 100) Gesellschaft, die sich in Regensburg gebildet hatte, fuhr 1838 mit einem einzigen Schiffe, das in 35 Fahrten 3702 Personen und 273 Zentner Waren beförderte und eine Gesamteinnahme von 19 898 Gulden hatte. 1843 beförderten die auf 4 angewachsenen Schiffe der Gesellschaft in 176 Fahrten 19 139 Passagiere, 28 366 Zentner Waren und hatten eine Gesamteinnahme von 108 572 Gulden. Ungeachtet dieser Frequenzzunahme standen die finanziellen Verhältnisse der Gesellschaft so wenig günstig, daß sie den Staat um Übernahme ihrer Unternehmung bat, welche auch im Jahre 1846 unter recht annehmbaren Bedingungen erfolgte. Zur Verwaltung wurde eine eigene Behörde mit dem Sitz in Regensburg gebildet und dem Ministerium des königlichen Hauses und des Auswärtigen untergeordnet, 1848 aber zweckmäßiger mit der Generalverwaltung der Posten und Eisenbahnen verbunden. Seitdem sind die Fahrten auch zuweilen bis Donauwörth ausgedehnt worden. Eine württembergische Dampfschiffahrt-Gesellschaft, die sich 1843 zu Ulm mit Beteiligung der württembergischen Staatsregierung und der städtischen Gemeinde Ulm gebildet hat, ist in ihren Resultaten kaum weiter gekommen, als bis zu dem Beweise, daß sehr flach gehende Dampfschiffe bei günstigem Wasserstande, diese Donaustrecke befahren können. Ein Schleppdampfschiff dieser Gesellschaft hat bis Regensburg glückliche Fahrten gemacht und diese Stadt in einem Falle in zwölf, in einem zweiten in neun Stunden erreicht. Auf bayerischem Gebiet mündet der die Donau und den Rhein verbindende Ludwigskanal, der im Jahre 1843 dem Verkehr übergeben, aber erst 1847 völlig vollendet worden ist. Durch den eiteln Gedanken, den Ruhm Karls des Großen überbieten zu wollen, ins Leben gerufen, mit Geldmitteln ausgeführt, die auf gute und üble Weise herbeigeschafft wurden, hat dieser Kanal den sanguinischen Erwartungen, die man an seine Vollendung zu knüpfen suchte, nicht entfernt entsprochen. Seit der Tronentsagung König Ludwig's von Bayern sind die Lobpreisungen der Zeitungen plötzlich verstummt, und auch die mit künstlichen Zahlengruppierungen ausgestatteten Nachweise über die „steigende Frequenz“ des Ludwigskanals haben seitdem aufgehört. . . .

(p. 103) Daß der Donauhandel einer außerordentlichen Belebung fähig ist, liegt außer allem Zweifel.¹ In Folge der langen Vernachlässigung sind die Ufer der Donau bei Weitem weniger bevölkert als jene des Rheins und anderer großer Ströme. (p. 104) Auf langen Strecken selbst der oberen Donau glaubt der Reisende inmitten einer Einöde zu fahren, denn die Menschen haben mit ihren Ansiedlungen den Fluß fliehen müssen, dem kein Uferbau wehrt, seine Überschwemmungen stundenweit auszudehnen. Noch mehr gilt dies von dem unteren Lauf des Stroms, in den gesegneten Ebenen Ungarns. Viele tausend Ansiedler könnten sich hier Sitze gründen, durch den Verkehr mit dem Strom wohlhabend werden und auf diesen Verkehr selbst ungemein fördernd zurückwirken. Die Wichtigkeit der Donau für den allgemeinen Ver-

¹ Vgl. den Aufsatz: Die deutsch-österreichische Zolleinigung in Bd. 5, S. 548 fgg.

kehr Deutschlands und der Schweiz braucht nicht besonders hervorgehoben zu werden. Die größte Perspektive eröffnet sich auf dem Schwarzen Meer. Die österreichische Dampfschiffahrt hat die längs der Nordöstküste von Kleinasien sich hinziehende pontische Handelsstraße dem europäischen Verkehr wieder im grösseren Maßstabe aufgeschlossen, und die seit zehn Jahren immer zunehmende Tätigkeit dieses Verkehrs hat bereits sehr günstige Resultate geliefert. Früher, wo der pontische Handelsweg beinahe ganz verschlossen war, bewegte sich der kümmerliche, europäische Transithandel mit Persien und den ostasiatischen Ländern unter Vermittlung schwerfälliger Karawanen von Konstantinopel und Smyrna, den beiden Hauptstapelplätzen, durch die nördlichen Teile Kleinasiens über Amasia, Tokat, Siwas weiterhin nach Osten. Nach dem Auftreten der europäischen Dampfschiffe, besonders jener des österreichischen Lloyd im Schwarzen Meer, verlor sich allmählig jener Landtransithandel und zog sich in der Richtung des pontischen Handelswegs hin, der seiner großen Vorteile wegen als der wohlfeilste Vermittler zwischen Europa und Persien, auch dem direkten asiatischen Handelsverkehr solches Leben einhauchte, daß die Karawanen sich bloß zu den viel näher gelegenen Plätzen Trapezunt, Samsun und Synope wendeten, um dort den Austausch fränkischer Industrieartikel gegen ihre Landeserzeugnisse wohlfeiler und vorteilhafter für den weiteren Binnenverkehr zu bewirken. Der geeignetste und vorteilhafteste Weg zur Verführung europäischer Waren in das Innere von Asien geht von Samsun, Kawak, Ladyk, Amasia, Durhal bis Tokat¹, wo schon früher der Hauptstapelplatz für den persischen Landtransithandel war, und wo sich die Wege von den verschiedenen Handelsplätzen des nördlichen und mittleren Asiens kreuzen. Von Tokat aus ließen die Waren sich strahlenförmig in alle abzweigenden Richtungen mittels Karawanen spedieren. Dem Herrn von Bruck ist die Wichtigkeit dieser Verhältnisse für den österreichischen Handel so wenig entgangen, daß vielmehr im Werke ist, wie schon England und Frankreich getan, im Innern von Asien, zu Tokat oder Siwas und zu Diarbekr, österreichische Konsulate zu errichten.

Dem Verkehr auf dem Schwarzen Meer, stellt sich Rußland mit seinen vielen Mitteln und deren überdenklichem Gebrauch entgegen. Rußland sieht den Euxinus in dem Licht eines russischen Binnenmeers, um dieses schöne Becken verteilen sich die zur Zeit noch halbtoten Länder seines Gebiets, die seine Stationen und Etappenstraßen nach dem Orient sind. Aber noch eine andere Macht, fast gefährlicher als Rußland, welches in seiner Lage notwendig auf den östlichen Handel verwiesen ist, erscheint mit jährlicher Steigerung auf dem Schwarzen Meer und in der Donau selbst: ich meine England. Seine Flagge zählte im Jahre 1848 in Galatz als die dritte (70 Schiffe ein-, 75 ausgelassen) und eben 50 in Braila (101 Schiffe ein-, 114 ausgelassen). Aber als zweite unmittelbar nach der österreichischen zählt sie, wenn man auf den Wert der Einfuhren sieht. Derselbe betrug im Jahr 1849 3 527 832 Gulden, der Wert der österreichischen Einfuhren dagegen 7 544 094 Gulden. Allein man muß von letzteren abziehen 1) den Wert der Transitogüter nach Konstantinopel, Odessa, Trapezunt u. s. f., und 2) die durch die Dampfschiffe versendeten Geldsummen. Dann reduziert sich die Zahl der österreichischen Einfuhr auf eine mit der englischen beinahe gleiche Zahl. Sodann über- (p. 105) sehe man nicht, daß die englische Einfuhr ausschließlich aus englischen Fabrikaten besteht. Ein österreichischer Konsularbericht erwähnt ausdrücklich der „fortwährend steigender Zunahme der Einfuhr englischer Fabrikate in die Donaufürstentümer“. Allein unter britischer Flagge wurden 1848 Belange von 3 127 000 Gulden C.-M. in beide Donauhäfen eingeführt. Außerdem waren die unter jonischer, griechischer, walachischer und moldauer Flagge ausklarierten Manufakturwaren englischen Ursprungs. Das englische Eisen beherrscht ausschließlich den levantinischen Markt. Auch bei Eisen und Stahlwaren gewinnen die englischen Erzeugnisse immer mehr Raum und verdrängen die Siebenbürger und Steirer Waren. Ebenso geht es bei englischen Twisten, glatten und bedruckten Baumwollgeweben, gemischten Wollwaren und hauptsächlich auch Linnen, wo die deutsche Ware mehr und mehr in den Hindergrund tritt. Die Geschäfte mit englischen Fabrikaten werden im Großen vorzüglich durch ein Hamburger und sciotisches Haus betrieben; letzteres hat die Detailisten und Hausirer in allen Städten und Dörfern der Moldau durch bewilligte Kredite in seinen Händen und dehnt seinen Absatz dergestalt aus, daß das ganze Land durch seine Kommissionäre wie mit einem Netz umgarnt ist. Die Aufhebung der englischen Korngesetzte war mehr als ein Akt der Humanität für die armen Klassen, war zugleich ein bewundernswerter Akt handelspolitischer Klugheit. Den Donauländern ist allerdings damit eine lohnende Absatzquelle ihrer reichen Getreideproduktion eröffnet, und sie haben 1848 auch ein ansehnliches Kontingent auf den englischen Markt geliefert. Die Zahlung aber will England nicht mit Geld, sondern mit seinen Manufakten leisten, und man muß gestehen, daß die ersten Versuche in kurzer Zeit wohl gelungen sind. Allein die Rechnung ist nicht so gleich wie sie aussieht. Der Unterschied liegt darin, daß in England nicht alle Jahre Mißernten

¹ Die Entfernung von Samsun am Schwarzen Meer bis Tokat beträgt nur 26 deutsche Meilen, und kann im Sommer in 4 bis 5 Tagen zurückgelegt werden.

sind, und deshalb die Donauländer nicht alle Jahre einen sicheren Absatz dahin finden werden; während, wenn einmal die englischen Artikel Feld gewonnen haben, sie nicht nur einen regelmäßigen Bedarf befriedigen, sondern auch bisher gewohnte herkömmliche Verkäufer verdrängen.

Die deutsche Industrie hat diese Erfahrungen schon verschiedene Male gemacht, sie wird also endlich wissen, welcher Energie und Intelligenz es bedarf, um den Wettkampf zu bestehen. Auf dem inneren Markt mag der Schutzzoll ausreichen, aber auf dem auswärtigen entscheidet die bessere Leistung. Wir, haben in dem Donau- und Levante-Handel gegen die Engländer natürliche Vorteile voraus, so daß, wenn wir auf diesem Felde geschlagen werden sollten, wir niemand anders anklagen mögen als uns selbst. Aber freilich bedarf es unermüdlicher Aufmerksamkeit, rastloser Tätigkeit, fortschreitender Bestrebnisse. Man glaube nicht weil etwas geschehen, daß nun alles vollbracht sei, und man mit Ruhe des Besitzes genießen könne. Stillstand ist Rückgang. Es schadet gar nichts, wenn unsere Fabrikanten den Sporn der Konkurrenz immer ein wenig fühlen.

Jmrefi

Die ungarischen Flüchtlinge in der Türkei. Eine Zusammenstellung bisher unbekannter Daten zur Geschichte der Emigration von 1849. Nach dem Tagebuche eines in die Türkei geflüchteten und von dort zurückgekehrten Augenzeugen, mitgeteilt von . . . Aus dem Ungarischen übersetzt, mit mehreren Actenstücken vermehrt und bis auf die neueste Zeit fortgesetzt durch V a s f i. Leipzig, Friedrich Ludwig Herbig, 1851. VIII — 274 p. Mit 1 Karte.

p. 157—168: XX. Türkischer Feldbau, Gewerbe, Märkte und Handel. — Besestan in Widdin, Türkische Männer- und Frauenkleidung. — Verschleierte Frauen auf der Straße, Koketterie derselben. — Ochsenequipage. — Kaffeehausbauen. — Die Medda's und männlichen Tänzer. — Türkische Musik und Gesang. — Das Hamam. — Khane.

(p. 157) Der Muselman verachtet und vernachlässigt die einem freien Menschen meist zusagenden Beschäftigungen, als Feldbau und Landwirtschaft ebenso wie Kunst und Wissenschaft, und überläßt solche den christlichen Einwohnern. Es gibt wenige türkische Großen, die eigenes Grundbesitzum haben, sondern sie nehmen große Ländereien in Pacht und lassen diese durch ihre unbehilflichen Sklaven bearbeiten; daher kommt es, daß in der Türkei noch so viele fette Gründe brach liegen, und von rationeller Ökonomie keine Spur zu finden ist.

Die Türken wohnen überhaupt lieber in Städten als auf Dörfern oder Haiden, und beschäftigen sich als städtische Einwohner größtenteils mit Handel und Industrie. Jedoch, seitdem die Türkei mit den übrigen Völkern Europas — besonders auf der See — in ein näheres Verhältnis getreten ist, und seitdem sich viele Christen auch in den Städten niedergelassen haben, ist der verspottete Giaur auch hier dem Muselman über den Kopf gewachsen.

Die Einfuhr ausländischer Handelsartikel übertrifft bei weitem die Ausfuhr der inländischen Erzeugnisse, und ihr Handel mit rohen Produkten und Manufakturen ist auch den viel klügeren Franken, Griechen, Armeniern und Juden anheimgefallen. Die wirklichen Großhändler, bedeutendere Fabrikanten und Handwerker gehören meist zu einer dieser Sekten, während der Muselman meist nur Kleinhandel und ganz untergeordnete Handwerke treibt. Die meisten unter ihnen sind: Schuster, Kürschner, Schneider, Maurer, Weber, Tischler, Waffen-, Lampen-, Saffian- und Schnürmacher, Cotton- und Teppichweber. Pferde, Getreide, Reis, Salz, Gewürze, Tabak, Kaffee, Obst, Öl, Csibuke, Pfeifenrohre, Meerscham, Säbelblech, Schießwaffen, Kleidungs- und Möbelstoffe, als Seide, Cotton, Cachemirs, Shwals usw. sind die Hauptartikel, mit welchen der Osmane am meisten Handel treibt. Hierzu kommt noch der Handel mit Sklaven und Weibern, welchen die Türken in Europa ausschließlich (?) treiben.

Das öffentliche Leben des Türken ist auf einen sehr engen Kreis beschränkt; es sind nur der Handel und die Industrie, welche den Straßen der Städte etwas Leben verleihen. Der B a z a r von Constantinopel ist nicht nur durch die aus allen Teilen der Erde zusammengetragenen mannigfaltigsten Warenmassen berühmt, welche sich hier dem Käufer in größter Auswahl und in ausgezeichnetster Qualität darbieten, sondern auch durch die daselbst herrschende Lebhaftigkeit, und durch das Gedränge von unzähligen Menschen von den verschiedensten Trachten und Nationalitäten. Aber selbst in einer so kleinen Stadt wie Viddin bietet außer den segelreichen Kauffahrteischiffen auch der B a z a r oder B e s e s t a n einen schönen Anblick. Man sieht hier zwar keine Diamanten aus Golkond, Rubinen aus Bedaschan, teure Perlen aus Bahrein, Klängen aus Damaskus, Mouseline aus Indien, Shwale aus Angora, Cachemire aus Persien und andere für ungeheure Summen dargebotene Talismane, geschliffene Steine usw.; doch findet man in dem überdachten Viddiner Besestan die gewöhnlichen Handels-

artikel in großer Anzahl und Auswahl, und herrscht auch hier unter Verkäufern, Käufern und Gaffern eine bedeutende Lebhaftigkeit. Der Besestan oder Marktstand ist ein großes viereckiges Gebäude, und die Handelsleute und Handwerker bieten hier in kleineren und größeren Buden ihre Artikel zum Kaufe an. In manchen dieser Buden (p. 159) wird nicht nur verkauft, sondern sie dient zugleich dem Handwerker als Werkstätte. Die Verkäufer einer und derselben Warengattung stehen alle nebeneinander, was als Zeichen des zünftlichen Zusammenhaltens dient; denn nicht nur bei uns gibt es zünftliche Monopole, sondern auch in der Türkei und haben auch die türkischen Zünfte wie die unsrigen ihre heiligen Patrone; so haben z. B. die Schneider den Enoch, die Fischer den Jonas, die Zimmerleute den Josef, die Handelsleute den Mo h a m e d, die Reisenden den J e s u s, die Feldbauer den A d a m usw.

Es ist ein eigentümlicher Anblick zu sehen, wie der etwas schwer bewegliche, ernste Türke zwischen seinen Waren auf der Erde mit übereinander geschlungenen Füßen auf einem Teppich oder auf einer Matte kauert, und sich den Bart streicht, oder mit Gravität auf und angeht, und unter den halbgeschlossenen Augen mächtige Rauchsäulen aus seiner Pfeife aufsteigen läßt, ohne, wie die Handelsleute in anderen Städten, die Vorübergehenden durch gewisse Kunstgriffe oder lärmende Anpreisungen heranlocken zu wollen. Nur manchmal deutet er mit stummen Zeichen oder mit leisen Worten auf seine Waren hin und preist ihre Güte, Schönheit und die billigen Preise an. Der Ungar, welcher ebenfalls wenig spricht, und asiatische Ruhe liebt, pflegt seine Handelsartikel eben auf solche Weise feilzuhalten.

Am auffallendsten sind auf dem Bazar von Viddin die großen Massen von Schuster-, Schneider- und Kürschnerarbeiten, ferner Reis, Salz, Kaffee und Tabak. Mit letzterem Artikel wird in der Türkei viel Betrug getrieben; der mazedonische und syrische Tabak ist der vorzüglichste, doch bekommt man diese Gattungen nur selten in der ursprünglichen Güte. Ferner gibt es allerlei Kräuter und Gewürze, Konditorwaren, lange Pfeifenrohre, Chibuke, Lampen, gewebte Stoffe, Shwals zu Turbane und Gürteln, in den Harems zum Verkauf verfertigte, mit Gold und Perlen ausgestickte Tabaksbeutel, Geldbörsen und Schuhe. Diese Artikel sind im allgemeinen (p. 160) zu sehr billigen Preisen zu haben, denn bei den Türken zirkuliert nur Gold und Silber, welche einen größeren Wert haben als das unsichere Papiergeld. Die kleinen Fischschuppen ähnlichen P a r a ' s sind sehr bequeme Scheidemünzen.

In Constantinopel gibt es noch einen D e s s i r - B a z a r-Sklavenmarkt, und einen A v r e t - B a z a r-Frauenmarkt. - In Viddin gibt es für diese Artikel keine stehenden Märkte, und nur manchmal pflegen sich einige Tiere, die mit Menschen handeln, hierher zu verirren. Während des Aufenthalts der Flüchtlinge in Viddin wurden zweimal schwarze Frauen zum Verkauf eingebracht. Einer von den Flüchtlingen wollte sich auch eine Negerin kaufen, aber der Preis war ihm unerschwinglich.

Schwarzes Meer

Das Schwarze Meer. — E r g ä n z u n g s - C o n v e r s a t i o n s - L e x i k o n. Herg. von einem Verein von Gelehrten, Künstlern und Fachmännern unter der Redaktion von Dr. F r. S t e g e r. 6. Bd. 1. Heft. Nr. 271. Leipzig und Meissen, 1851. p. 161—171.

(p. 161) D a s S c h w a r z e M e e r, in weiter Ausdehnung die Grenze zwischen Asien und Europa, gegen Abend von Romanien und Bulgarien, gegen Mitternacht von den südrussischen Staaten, gegen Morgen von den kaukasischen und transkaukasischen Ländern, gegen Mittag von Natolien eingefabt, hat mit dem Asowschen Meer eine Größe von 14 000 Geviertmeilen. Abgesehen von den Inseln, die in der Meerenge des kimmerischen Bosphorus liegen, hat dieses Meer nur ein einziges Eiland, die Schlangeninsel, südlich von der Donaumündung, im Altertum ein einsamer Priestersitz mit einem griechischen Tempel. Die russische Regierung hat vor mehreren Jahren zwei Gelehrte, den Naturforscher Professor N o r d m a n n und den Altertumsforscher Dr. K ö h l e r, zur Untersuchung dieses Eilandes abgeschickt. Ihrem Bericht zufolge besteht die Schlangeninsel, welche kaum drei Werste im Umfang hat, aus Kieselkonglomerat, auf dessen verwitterten Stellen fünfzehn phanerogame Pflanzenarten wachsen. Ihren Namen hat sie von den Schlangen (Coluber hydrus) erhalten, die sich dort in großer Menge auf dem Boden sonnen. Köhler fand noch Reste des alten Tempels und Münzen. Die russische Regierung hat die Erbauung eines Leuchtturms auf dem lange unbewohnten pontischen Eiland beschlossen. Die Gewässer des Schwarzen Meeres sind dunkler wie jene des mittelländischen und auch süßer, was von den vielen Strömen herrühren mag, die in dasselbe münden. . . .

(p. 164) Bei unserer Übersicht der Küstenländer des Pontus machen wir mit den russischen Besitzungen den Anfang. Über diese Länder existieren viele und gediegene Werke von P a l l a s,

Bieberstein, Steven, Engelhardt, Parrot, Eichwaldt, Kupfer, Dubois de Montperreux, Sjögren, Köppen, Meyer, Menetries, denen sich in neuester Zeit Nordmann, Kohl Marmont und besonders Moritz Wagner anschließen. Die Hauptstadt der russischen Pontusländer ist Odessa (vgl. den Aufsatz: Die Donau in Nr 267), dessen Alter nur 56 Jahre beträgt. 1794 von der Kaiserin Katharina auf Anraten der Akademie gegründet, zählt die Stadt gegenwärtig nahe an 70 000 Einwohner und gedeiht mit jedem Jahre mehr. Die gewaltig wachsende Macht Rußlands am Schwarzen Meere, die fortschreitende Agrikultur in Volhynien, Podolien, Bessarabien und in den Steppen jenseits der Perekop'schen Landenge, die allgemeine Tätigkeit, welche die Regierung hier entfaltet — alles wirkt zusammen, diesem größten Handelsplatz des Schwarzen Meeres eine noch viel bedeutendere Zukunft zu sichern. . . .

(p. 169) Varna, der Hauptseeplatz von Bulgarien und dazu bestimmt, den Handel zwischen Odessa, Trapezunt und Konstantinopel zu vermitteln, ist tief gesunken. Die Stadt hat im letzten Russenkriege sehr gelitten, denn um die Nebenbuhlerin Odessas für immer unschädlich zu machen, plünderten und drückten die Russen die reichen Einwohner so schamlos, bis sie sich entschlossen, ihre Heimat zu verlassen. So ist die Bevölkerung auf nicht ganz 20 000 Kopfe herabgesunken, während sie früher das Doppelte betrug, und die vortreffliche Reede ist vereinsamt. (Quitzmann, Deutsche Briefe über den Orient).

Von Touristen wird das Schwarze Meer selten besucht, denn der ungeheure Schwarm, den die Dampfer jedes Jahr aus dem Occident in Konstantinopel abladen, macht am Bosphorus gewöhnlich Halt und wendet sich von dort wieder nach Westen. Man kann indessen fast um den ganzen Küstenkreis die Reise mit Dampfschiffen machen. Zwischen der Donaumündung und der türkischen Hauptstadt unterhält der österreichische Lloyd Verbindungen, zwischen Konstantinopel und Odessa finden monatlich dreimal Fahrten statt, zwischen Odessa und der Krim besteht gleichfalls eine regelmäßige Dampfschiffahrt, welche die Reisenden nach Koslof, Sewastopol, Jalta und Kertsch führt. Von letzterer Stadt fährt monatlich ein Kriegsdampfbboot nach Redut Kaleh und landet an allen russischen Küstenpunkten Tscherkessiens, Abchasiens und Mingreliens. Reisende werden von diesen Kriegsdampfbbooten unentgeltlich aufgenommen. In Redut Kaleh aber hört jede weitere Dampfschiffahrt nach dem Süden auf. Die Verbindung zwischen Redut Kaleh und Trapezunt wird nur durch sehr kleine türkische Segelschiffe unterhalten, und eine solche Fahrt gehört zu den unangenehmsten und gefährlichsten Seereisen. Zwischen Trapezunt und Konstantinopel fahren Dampfschiffe, zuerst ein österreichisches und ein türkisches, jetzt auch englische. Im Jahre 1841 wurde österreichischerseits die erste Dampfschiffahrtlinie zwischen den beiden genannten Punkten eröffnet, seit 1846 konkurrieren die Engländer, wie überall siegreich. Von Segelschiffen und Handelsverkehr überhaupt ist der Bosphorus begreiflicher Weise am lebhaftesten. Nach dem Indicatore Bisantino betrug die Zahl der Segelschiffe, welche 1847 durch diese Straße fuhren, 10 500, die der Dampfschiffe — 437. Die Gesamtzahl von 10 937 überstieg die des Jahres 1846 um 3772 Schiffe, augenscheinlich eine Folge des ausgedehnten Getreidehandels. Die Zahl der griechischen Schiffe allein, welche den Frachthandel vorzugsweise betrieben, belief sich auf 2776, die Zahl der englischen, worunter die ionischen und maltesischen nicht mit inbegriffen sind, auf 1894, nach diesen kam Sardinien mit 1440. Osterreich mit 1260 und Rußland mit 1068 Schiffen. Französische Schiffe zeigten sich nur 545, und doch ist diese Zahl eine ausnahmsweise, denn im allgemeinen ist die französische Flagge im Schwarzen Meer am schwächsten vertreten. Wie geringe Aufmunterungen hinreichen, den Handel am Pontus zu beleben, zeigt der Aufschwung, den die Dampfschiffahrt dem Verkehr von Trapezunt und Samson gegeben hat. Durch sie ist für Europa eine neue Bahn ins Innere des großen asiatischen Kontinents eröffnet, indem, statt ganz Kleinasien wie ehemals zu durchziehen, die Waren aus Konstantinopel in vier Tagen mit Dampf nach Trapezunt gelangen und von dort über Tebris nach Teheran gehen. Im Hafen von Samson, wo 1841 nicht mehr als 97 Schiffe verkehrten, zeigten sich 1846 schon 192. Einen an allen Küstenpunkten bemerklichen Aufschwung, wie die natürlichen Verhältnisse ihn bedingen, hemmen zur Zeit verschiedene Ursachen: die systematische Vernachlässigung der Donau durch Rußland, die lange Dauer der russischen Quarantäne, die an den Küsten des Schwarzen Meeres vierzehn Tage beträgt, während an den Landgrenzen vier Tage hinreichend erachtet werden, die noch mangelhafte Entfaltung der Steppenländer, der Krieg im Kaukasus, die Plackereien und Prellereien an den russischen Grenzen in Asien, die Indolenz der türkischen Regierung und Bevölkerung. Fünf Jahre haben die Bewohner von Anatolien die Dampfer an ihren Küsten vorübergefahren sehen, ehe ihnen eingefallen ist, daß sie diese Gelegenheit zum Verkauf ihres Tabaks benutzen könnten. Vier wenig bedeutende Karawanenreisen vom Südrande des Schwarzen Meeres entfernt, strömt, der Euphrat, aber was die Natur für diese prächtige Straße getan hat, ist alles, was dort geschehen ist.

Statt utopischer Betrachtungen, was der Pontus werden könnte¹, begnügen wir uns mit einem Rückblick auf das, was er war, ehe russische Politik und orientalische Indolenz seine schönen Ufer vereinsamten. Im griechischen Zeitalter war Milet durch seine Kolonien an Schwarzen Meer gebietend und trief hier den gewinnreichsten Handel. Heraklea in Bithynien, zum Unterschied von anderen Städten des gleichen Namens das pontische genannt, Sinope in Paphlogonien, Amisus in eben demselben Lande, Cerasunt in Kappadocien, Trapezunt, eben daselbst gelegen, Phasis und Dioskurias im Lande Kolchis am östlichen Ufer des Schwarzen Meeres, Pontikapäum und Phanagoria an der Küste des südlichen Rußlands, später die beiden Hauptstädte des sogenannten bosporanischen Reichs, Tanais an der Mündung des Don, Olbia an der Mündung des Bug in den Dniepr, Odessus in der Nähe des jetzigen Varna waren blühende griechische Pflanzstädte, fast alle von Milet gegründet, die von den halbwildern skytischen Stämmen gegen Wein, Tuch und andere Produkte der griechischen Betriebsamkeit Häute, Pelzwerk, Wolle und Sklaven eintauschten. Aus der späteren Zeit des Mithridates sind noch manche Trümmer früherer Herrlichkeit vorhanden. In der Zeit des Mittelalters, die den Kreuzzügen vorangeht, herrschte zwischen dem Schwarzen Meer und der damals von Slaven umwohnten Ostsee der lebhafteste Verkehr. Nicht durch Italien, sondern durch Rußland wurde bis zu den Kreuzzügen der Handel der westlichen Gegenden mit dem Morgenlande vermittelt. In der Levante war Konstantinopel der Stapelplatz. Die Russen, die das Schwarze Meer so häufig besuchten, daß dasselbe auch wohl das Russische Meer genannt wurde, kamen dorthin und holten sich die Waren der Levante und Indiens, gegen die sie Bernstein, Pelzwerk, Sklaven, Wachs und andere Artikel austauschten. Ihr Weg ging von Kiew, wo jährlich im Mai sehr viele Kaufleute sich versammelten, den Dniepr abwärts zum Schwarzen Meer. In Kiew und Nowgorod erschienen dann die deutschen Kaufleute aus den Häfen der Ost- und Nordsee, um die russischen und morgenländischen Waren gegen deutsche Erzeugnisse, namentlich Tuch, einzutauschen. In den ältesten Zeiten waren es die slavischen Plätze der Ostsee, Schleswig, Vineta, Ripen, vorzüglich aber Wisby auf der Insel Gotthland, in deren Händen dieser Handel war, später nahmen auch Hamburg, Lübeck, Bremen Anteil an dem russischen Handel und bemächtigten sich desselben bald (p. 171) ganz. Der Levantehandel der Russen verfiel jedoch bald. Die Eroberung Konstantinopels durch die Lateiner und die stets wachsende Bedrängnis des griechischen Reichs, die Einfälle der Mongolen in Rußland und die Vernichtung der slavischen Völkerschaften der Ostsee hoben nach und nach den Handelsweg durch Rußland auf. Der Verkehr auf dem Schwarzen Meer litt darunter nicht, im Gegenteil belebte er sich jetzt mehr denn früher durch die Tätigkeit der italienischen Städte. Genua entfaltete seine Flagge auf dem Pontus, dessen Küsten ringsum einen blühenden Kranz genuesischer Pflanzstädte trugen. Pera und Galata, die Vorstädte Konstantinopels, wurden genuesisch, am Bosphorus war ein genuesischer Zoll, der zusammen mit der Fischerei im Schwarzen Meer 200 000 Goldgulden ertrug, auf den Küsten entstanden die Niederlassungen Soldaia, Sorgathi, Cembalo, Cerco, Samastro, Fronda, Altolocco, Sis, Tana, Kaffa (Feodosia in der Krim). Nach dem Schwarzen Meer strömten nicht bloß die Waren der näheren asiatischen Gebiete, sondern auch Hindostans und Chinas. Die hohen Zölle, welche die ägyptischen Sultane erhoben und andere Ursachen führten den indischen Verkehr auf diesen Weg, teils kamen die Waren aus dem persischen Meerbusen und dann den Euphrat und Tigris hinauf über Diarbekir, teils gingen sie auf inneren Karawanenstraßen über Herat und Balkh und dann weiter über Tauris bis an die Ufer des Schwarzen Meeres. Von dem Wege nach China existieren genaue Beschreibungen. Soldaja in der Krim war der Ausgangspunkt der Karawanen, die von da über Tana am Ausfluß des Don und Astrachan nach Urgenz am Oxusflusse gingen. Von da gelangte man in 35 Tagen nach Otrar am Siveflusse, wo die Kameele durch Esel ersetzt werden mußten, in weiteren 45 Tagen nach Armaleceo in Kurdistan, in 75 Tagen war man in Kameku auf chinesischem Gebiet, in 80 Tagen hatte man Kissen am Hoangho erreicht, in 30 Tagen Peking. So wichtig war der Handel im Schwarzen Meere, daß im Frieden von 1299 die siegreichen Genuesen den Venetianern die Bedingung auferlegten: „Dreizehn Jahre lang werden keine venetianischen Kriegsschiffe die Küsten Syriens und das Schwarze Meer befahren.“ Mit dem Jahre 1474, mit der grausamen Zerstörung von Kaffa durch Mohamed II., wobei 70 000 Menschen in die Sklaverei geführt wurden, schließt die genuesische Periode, das Schwarze Meer wurde der christlichen Handelsflagge verschlossen und es begann der Verfall, den wir jetzt mit Anfängen des Besserwerdens vermischert erblicken.

¹ Daß die österreichische Regierung die Bedeutung des Schwarzen Meeres zu erkennen anfängt, und ihre Tätigkeit nach dieser Richtung hin entfaltet, ist bereits in der Biographie des Ministers von Bruck (s. Nr. 266) gesagt und belegt worden.

Spencer, Ed.

Travels in European Turkey, in 1850, through Bosnia, Servia, Bulgaria, Macedonia, Thrace, Albania, and Epirus; with a visit to Greece and the Ionian Isles. And a homeward tour through Hungary and the Slavonian Provinces of Austria on the Lower Danube. By... London, Colburn and Co., 1851. 2 vol. XI—416 p.; XV—484 p. With a Map.

Contents:

Vol. II. Route to Adrianople — Plain of Thrace — Tumuli — Description of Adrianople — Great mosque — Observations upon Islamism — Its tendencies — Insalubrity of Adrianople — Sketch of the Great Fair at Usundji — Notices on the fairs of European Turkey — Arrival at Philippopoli — Its inhabitants — Commerce — Armenian nationality — Their characteristics — The Paulinists, a religious sect at Philippopoli, p. 339; Geographical position of Thrace and Macedonia — Considered with respect to their military importance — Sketches of the country and its inhabitants — Tatar-Bazardjik — Turkish misrule — Characteristics of the Osmanli — Social habits of the people — Superstitions — View of the Balkan — Ascent of the Balkan — General aspect of the country — Inhabitants — Industry — Torrents of the Balkan — The Great Isker — Difficulty of fording it — Sagacity and affection of the horse — Anecdote of the horse, p. 357; Arrival at Sophia — Its ancient and modern history — Sketch of the Bulgarian nationality — Public buildings at Sophia — The cholera and the plague — Turkish fatalism and indolence — Journey through the mountains to Ternova — Some account of the capital of the ancient Kralis of Bulgaria — Sketch of the Bulgarian revolution of 1838—1840, p. 371; Political state of European Turkey — Administration — Causes that led to the Bulgarian insurrection of 1850 — Rapacity of Zia Pacha of Widdin — Turkish officials and Greek bishops — The Servians and Bulgarians contrasted — Alliance between the Turkish Government and the dignities of the Oriental Church — Effects of spiritual despotism — Discontent of the Rayahs in European Turkey — How increased by the Hungarian and Polish refugees — Probable destiny of the rule of the Turks in these provinces — Hints and observations, p. 384; Journey to Schoumla — Fortress of Schoumla — Considered as a military position — The town and its inhabitants — Route to Varna — Description of the fortified town of Bulgaria, on the Danube and the Black Sea — The political and commercial importance of Bulgaria — The Balkan and its defiles — Position and future prospects of the Bulgarian nationality — Hints to travellers — Observations upon the navigation of the Danube, p. 396—409.

Vol. II (p. 346) On emerging from a forest, we entered the valley of the Usundji — or, as the Turks call it, Usunschova — so famous for its great fair; here we were overtaken by a violent thunder storm; and although the rain poured in torrents, we found encamped from eighty to a hundred thousand people, some in tents and booths, but by far the greater number lay about in groups, rolled up in their sheep-skins and mantles, seemingly indifferent to the weather.

While galloping towards the village to seek some han or nook to shelter us from the pitiless storm, I was hailed by some person from an extensive booth, who called to me, in the Italian language, to stop. On entering, I was greeted with a hearty welcome from the Austrian Consul, a worthy Venetian. I had also the pleasure of meeting several merchants from Germany, Italy and Switzerland. Here I passed the night, and part of the next day, to enjoy the fun; the scene was amusing, as the people had journeyed hither from nearly every part of Turkey, for the purpose of disposing of their wool, hides, raw cotton, leeches, and other produce (p. 347) of the country, and purchasing in return the manufactures of the West. Hundreds of camels, horses, mules, buffaloes and asses, belonging to the traders and peasants, were to be seen grazing on the vast plain; and every species of wheeled carriage, from the hexamoba of the Tatar, to the araba of the Turk and the Slavonian, drawn up in circles, inside of which the trader, in a small way, retailed his wares to the eager multitude, using the grass instead of a counter. Every approach to the fair was guarded by the Kavas, mounted, and on foot, for the purpose of maintaining order, and perhaps to repel any attempt the Haiduc might make from his mountains. Extensive sheds had been erected in the village by the Government, as warehouses for the merchants, and every house was converted into a han for the reception of strangers.

Previous to my arrival here, I was not aware of the existence of this, the most important fair in these provinces; and I doubt much that it is generally, if at all, known, to our manu-

facturers in England. Besides this great fair, which is held in the autumn, and lasts for several weeks, there are several others in various parts of European Turkey. The most considerable are those at Jannina, in Albania; Strouga, on the lake of Ocrida; Novi-basar, in Upper Moesia; Istivni, in Thrace; at Prelip and Nicopoli, in Macedonia; at Eski-Djouma, in Bulgaria, at Zeitoun and Pharsalia, in Thessaly. These fairs are invariably held after the harvest is finished — during the months of (p. 348) August and September, and last for several weeks, attracting a vast concourse of people from every part of the country. From some negligence on the part of the Consuls of England and France, the existence of these fairs seems to be nearly unknown to the mercantile classes of the countries they represent — the trade being entirely in the hands of German, Swiss and Italian merchants.

(p. 350) Philippopoli, or as the natives call it, Philippi, built on the summit and around the base of an isolated rock, in the midst of a wide and fertile valley, forms a very beautiful and picturesque object in the distance, to which the Maritza that encircles it, with a moat of clear running water, adds all its charms.

The Acropolis, and the old town with its massive walls, the beautifully sculptured marble column forming the gate of entrance, are peculiarly interesting to the traveller from their great antiquity. Here is the residence of the Governor and the barracks for the Nizam. Beneath this is the Tcharchia, or commercial town, with its bazaars and shops, for the display of merchandize; each particular species being confined to its own proper quarter.

Among the forty thousand inhabitants of Philippi, the Greeks and Slavon-Greeks are the most numerous; consequently the Greek idiom is spoken in most of the shops and bazaars of the town; next to these come the Spanish Jews; then the Armenian, who is found everywhere in these provinces, and always engaged in commerce. . . .

(p. 351) As traders, either in buying or selling, the Armenians have not their equal; commerce may be regarded as reduced to a science among this people. We would even recommend our smart shopmen of London to come out here and take a lesson. The Turk wearies you with his taciturnity. The Jew with his endeavours to sell. The Greek with his flattery and desire to please. While the shrewd Armenian, with his calm, patriarchal manners, appears to take but little interest in the sale of his wares, places them before you in the most inviting position, and with a slight salute, laying his hand most gracefully on his breast, names the price. It is more than probable, after making the round of the bazaar, and bargaining with others, you come back to the honest-looking Armenian, and pay a higher price than the article is really worth.

(p. 374) On the fall of the Romans, another Scythian horde from Asia, the followers of the chieftain Bulgar, spread themselves over the Balkan and the rich plains around it, conquered the Illyrians, and from an affinity of language and tradition, amalgamated into one people under the name of Bulgarians, and from barbarians became a civilized, industrious, commercial, and enterprising people, and founded Ternova, which became the capital and residence of their kral. . . .

(p. 275) Having now disposed of what Bulgaria was, we will return to Sophia, a town which, notwithstanding all that it suffered from a long siege, and the excesses of the Turks on taking possession, arrests the attention of the traveller, who sees in the beauty and magnificence of the churches, and one or two other public buildings, memorials of the wealth, industry, and civilization of the Bulgarians. . . .

(p. 376) The caravanserai or han, partly in ruins, was the most magnificent building ever erected in these provinces, for the reception of the traveller and his merchandize. It was constructed entirely of cut stone, arched throughout, and fire proof. In wandering through its vast stables, warehouses, galleries, and endless private rooms, we have abundant proof of the great commerce of Sophia, in the Middle Ages, when this han alone, the only one that escaped utter destruction, was sufficiently large to accommodate a thousand travellers.

(p. 398) Shoumla is said to contain nearly thirty thousand inhabitants, and as usual in these towns of European Turkey each distinctive race and religion has its proper quarter. In the Grad around the citadel, nestle twenty thousand Mahometans in their wooden huts, protected by its cannon. Here may be seen several mosques with their minarets and domes covered with lead, shining in the sun like burnished silver. The Varosh, the poorest quarter, is exclusively inhabited by the Rayahs, who may be said to amount to six or seven thousand. Adjoining this is the commercial district, where we find collected the rich traders — Armenians, Greeks and Franks; Israelites, Zinzars, and Slavonians, each having their own street and their own temples of worship, and at the same time adhering most strictly to their own language and peculiar costume, as if their very existence depended upon the cut and form of their garments. . . .

(p. 399) Varna, the ancient Odessus, still exhibits melancholy traces of the bombardment of the Russians. As a naval and commercial position, the bay is deep, and of great extent; the anchorage sure, and completely protected against the winds of the north and south — the most

disastrous to shipping in the Black Sea; with one great advantage over its rival, Odessa in South Russia, that navigation is never interrupted during the severest winter.

Varna should be declared a free port, the surest and most expeditious means of elevating a place like this to commercial importance, with a vast and fruitful territory adjoining, rich in all the raw productions so necessary to the manufacturer and the trader, at the lowest possible rate, and to obtain which he is obliged to resort to the more distant countries of Russia.

In these provinces, the corn of every description cannot be surpassed in weight and nutritious qualities, the wine and fruits are excellent, with oil, tallow, hides, wax, honey, timber, and live stock of every description, all of which might be quadrupled in a few years, if the inhabitants had a market for the sale of the surplus produce of their labour.

The want of a commercial outlet is severely felt by the industrious population of the rich and fertile Bulgaria; in the absence of roads they are obliged to (p. 400) transport the produce of the country on the backs of mules and horses, across steep mountains and rugged defiles, to seek a market in the large towns on the Danube, and those of Thrace and Macedonia, where agriculture is, in a great measure, neglected by the indolent natives, Turks and Greeks. . .

(p. 401) Having already given a slight historical sketch of the Bulgarians, adverted to their first settlements in this part of Europe, and how they gradually subdued province after province, till they gave their laws to the whole of the inhabitants, we will now proceed to point out the various positions this race still occupy, who, if they are not the most warlike, are certainly the (p. 402) most numerous, moral, and industrious, of all the nationalities in European Turkey; and are, therefore, likely at no distant day to exercise considerable political influence over the destinies of the inhabitants of these provinces.

A despotic government may alter the names of districts, even the designation of a people, but their language, customs, manners, and habits remain unchanged. Our readers must not, therefore, imagine that the unimportant district, marked in the map by the Turkish authorities as the kingdom of Bulgaria, comprehends all that properly comes under this denomination.

The large district, through which we travelled on the banks of the Maritza, in Thrace, and which still retains its ancient Bulgarian name, Zagora, with Philippi for its capital, may be regarded as a province of Bulgaria; the same may be said of a large district of Macedonia in the vicinity of Seres, where we find the Bulgarians the dominant race. Then we have the Balkan district with Sophia for its capital, the Danubian province, with Widdin for a capital, Varna with its immense plain, the Dobrouji and finally the banks of the Morava, in Upper Moesia; in short, throughout the whole of that vast district, extending from the frontier of Servia, the Danube, and the Black Sea, to Salonica on the Aegean Sea, and through Thrace to the Gulf of Saros, the Bulgarian language is spoken, and that people constitute the dominant race, comprising altogether a population, according to the statements of well-informed natives and resident Franks, of about four millions and a half.

(p. 403) We can easily account for the wide dissemination of this race in European Turkey. While the Greek, too proud to submit to the extortion and contumely of an Osmanli tyrant, sought a living in commerce; and the equally proud Servian expatriated himself beyond the Danube, and founded a new Servia in Hungary, or ascended the mountains, and became a shepherd and a haiduc; the patient submissive Bulgarians took their place as agriculturists. Thus, while the other nationalities, the indolent Osmanli and the commercial Greeks, the inhabitants of towns and sea-ports, were carried off by plague, pestilence, and malaria; and the ever-turbulent fiery Servian, in his eternal wars with the Mahometans, by the sword; the phlegmatic Bulgarians, ever following the healthful occupation of husbandry, and protected by the lords of the land — the Osmanli, multiplied, and at the same time secured to themselves, by their industry, possession of one of the most fertile districts in Europe, equally important as a commercial position, having the Danube, the Black Sea, and the Aegean, as a boundary, and watered besides by the Maritza, the Morava, and several other rivers, which might be rendered navigable.

Boué, A.

Sur l'Établissement de bonnes Routes et surtout de Chemins de fer dans la Turquie d'Europe, par. . . Vienne, G. Braumüller, Libraire de la cour, 1852. VI — 52 p.

Table des matières:

Première partie: Les Routes de la Turquie d'Europe; Route de Belgrade à Constantinople; Route de Belgrade à Seres, Salonique et Larisse; Routes à travers le Balkan; Routes de Con-

stantinople à l'Adriatique; Route d'Aulone à Salonique; Routes de la Turquie centrale; Routes de montagnes de la Haute Moésie, Bosnie et Herzégovine. — Seconde Partie: Les Chemins de fer en Turquie d'Europe; Route de fer de Belgrade à Constantinople, et en général de la Turquie orientale; Route de fer de Belgrade à Scutari en Albanie; Impossibilité de la tracer par la Bosnie et l'Herzégovine; Routes de fer au centre de la Turquie; Route de fer de Constantinople à l'Adriatique; Exécution, avantages, et partie financière des chemins de fer en Turquie; Avantages pour leur établissement; Importance économique relative; Avantages généraux; Moyens financiers d'exécution.

Duemmler, E.

Über die südöstlichen Marken des fränkischen Reiches unter den Karolingern 795—907. Von . . . — A r c h i v für Kunde österreichischer Geschichte—Quellen. Herausgegeben von der zur Pflege vaterländischer Geschichte aufgestellten Commission der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. 10. Bd. Wien, 1853. p. 1—85.

Inhalt:

Vorwort, p. 3; Untergang des avarischen Reiches, p. 5; Geographische Einteilung der Grenzlande, p. 10; Politische Einteilung der Grenzlande, p. 15; Kirchliche Einrichtungen in den Grenzlanden, p. 20; Empörung des Liudewit. Kämpfe mit den Bulgarien, p. 25; Innere Veränderungen in den Jahren 814—856, p. 30; Die Marken unter der Verwaltung Karlmanns, p. 35; Kirchliche Angelegenheiten in den Jahren 814—880, p. 42; Die Regierung der Söhne Ludwigs II. und des Königs Arnulf, p. 47; Ankunft und Niederlassung der Ungarn, p. 52; Untergang des mährischen Reiches, p. 58; Fortsetzung des Vorigen, p. 63; Der Sieg der Ungarn im Jahre 907 und seine Folgen, p. 69. — Anhang I. Über einige wegen Verdachtes der Unechtheit nicht benutzte Urkunden, p. 76; Anhang II. Über den Abfall der dalmatischen Chorwaten von den Franken, p. 79; Anhang III. Über das Jahr, in welchem der bulgarische Fürst Bogoris getauft war, p. 80; Anhang IV. Über Aventins Nachrichten von der Ungarnschlacht im Jahre 907, p. 82.

(p. 50) . . . In der Fastenzeit des Jahres 890 begab sich Arnulf nach Omuntesberg in Pannonien und hielt dort mit dem Herzog Suatopluk eine Zusammenkunft¹, in Folge deren zwischen beiden Reichen von Neuem ein feindliches Verhältnis eintrat, das nach mehreren erfolglosen Unterhaltungen² bald zum offenen Kriege führte. Denn als Suatopluk 892 zu einer Unterredung zu kommen sich weigerte, beschloß der König einen Feldzug gegen ihn zu unternehmen³, an welchem auch der Herzog Brazlawo, mit dem er zuvor zu Hengstfeld in Kärnthen⁴ Verabredungen traf, mit seinen Streitkräften sich beteiligte. Nach Beendigung dieses Zuges schickte Arnulf im September auch eine Gesandtschaft an Wladimir, den ältesten Sohn und Nachfolger des bulgarischen Fürsten (p. 51) Michael⁵, um den tullner Frieden vom Jahre 892 mit ihm zu erneuern und das Gesuch an ihn zu richten, daß er in Zukunft die Salzeinfuhr von Bulgarien nach Mähren verbieten möge. Die Gesandtschaft reiste durch das Gebiet des Brazlawo und kehrte im Mai 893 nach ehrenvollem Empfange mit Geschenken zurück. Es ist dies für lange Zeit das letzte Mal, daß ein unmittelbarer Verkehr zwischen dem ostfränkischen Reiche und den Bulgaren erwähnt wird. . . .

¹ Ann. Fuld., 890. . . .

² Ann. Fuld., 891.

³ Ib. 892.

⁴ Nach Kopitar's Vermutung jetzt Hengstberg bei Wildon (Glagol. Clozian., p. LXXII).

⁵ „Ad Bulgariorum regem eorum Laodomur“; vgl. Vita St. Clementis c. 19; Constantin de adm. imp. c. 32, wo er wahrscheinlich durch ein Versehen des Schreibers, der ihn mit dem Serbischen Fürsten dieses Namens verwechselte, Vlastimir heißt. Die Erzählung bei Regino, 868 von den Söhnen des Michael wird schon dadurch hinlänglich widerlegt, daß Johann VIII. in den Jahren 879—880 noch Briefe an den König Michael richtete. . . .

Ubicini, A.

Lettres sur la Turquie ou tableau statistique, religieux, politique, administratif, militaire, commercial, etc., de l'Empire ottoman. Depuis le Khat-ti-Cherif de Gulkhanè (1839); Par . . . 2^e éd., entièrement refondue et accompagnée de Pièces justificatives. Paris, J. Dumaine, 1853—1854. 2 Pars. IX—594 p.; X—481 p. — 1 f.

Première partie: Les Ottomans.

Deuxième partie: Les Raïas (Grecs, Arméniens, Arméniens-Catholiques, Israélites, Latins).

1^{ère} partie. Préface, p. V; Introduction. Aperçu géographique et statistique, p. 17; Idée générale du tanzimat, p. 29; Le coran, p. 57; De la société religieuse, p. 71; Suite de la société religieuse, p. 95; Du pouvoir politique, p. 121; De la législation, p. 143; De l'administration de la Justice, p. 177; De l'instruction publique, p. 197; Des bibliothèques. Aperçu sur la bibliographie ottomane, p. 219; Du journalisme en Turquie, p. 259; Finances, p. 263; Suite des finances, p. 275; Suite des finances, p. 295; Suite des finances, p. 327; De l'agriculture et de l'industrie: Considérations générales. — Dignité singulière dont la loi et la tradition religieuses ont empreint la profession de l'agriculteur et du commerçant en Turquie. — Avantages que présente la Turquie sous le rapport de l'agriculture et du commerce. — Aspect et principales productions de la Turquie d'Europe et de l'Asie Mineure. — Contrastes. — Tentatives faites par le Gouvernement pour améliorer l'état de l'agriculture. — Commission d'enquête. — Commissions d'amélioration. — Examen des causes principales du dépérissement de l'agriculture. — Ignorance des cultivateurs. — Manque de bras. — Rareté du numéraire. — Absence de voies de communication. — Décadence de l'industrie indigène. — Ses principaux produits. — Impossibilité pour la Turquie de lutter avec l'industrie étrangère, p. 355; Du commerce: Considérations générales. — Système commercial de la Turquie. — Commerce intérieur. — Echanges des Echelles et places commerçantes de la Turquie entre elles. — Echanges entre la Turquie et ses provinces tributaires. — Commerce extérieur. — Evaluation générale. — Aperçu sur les principaux pays de provenance et de destination. — Angleterre. — France. — Autriche. — Russie. — Perse. — Belgique. — Grèce et Iles Ioniennes. — Italie, Suisse, Hollande, etc., p. 393; Des transports par terre et par mer: Caravanes. — Grande caravane de la Mecque. — Principales lignes de caravanes. — Khans ou caravanerais. — Navigation à voiles. — Mouvement général de la navigation dans les Echelles. — Aperçu sur les principaux ports. — Constantinople. — Trébisonde et mer Noire. — Salonique et littoral de Roumélie. — Smyrne et littoral d'Anatolie. — Beyrouth et littoral de Syrie. — Littoral de l'Adriatique et de la mer Ionienne. — Mer Rouge et golfe Persique. — Archipel ottoman. — Navigation à vapeur. — Compagnie d'Alexandrie. — Lloyd autrichien. — Services maritimes de messageries impériales. — Compagnies anglaises. — Paquebots de la poste russe, p. 411; Armée, p. 439; Marine, p. 479; De la prédestination, de la polygamie et des rangs en Turquie, p. 491; Pièces justificatives, p. 527; Vocabulaire des mots turcs, arabes et persans, p. 575.

2^{ème} partie. Préface, p. V; Introduction, p. 1; Les Grecs: Précis historique, p. 37; L'église, p. 115; La nation, p. 171; Les Arméniens: Précis historique, p. 245; L'église, p. 269; La nation, p. 293; Les Arméniens-Unis, p. 321; Les Israélites; p. 351; Les Latins, p. 385; Appendice: les protestants, p. 406; Conclusion, p. 415; Pièces justificatives, p. 427; Vocabulaire des mots turcs, grecs, arméniens, etc., p. 469.

Partie I. (p. 182) Tribunaux mixtes de commerce. L'institution de ces tribunaux remonte au mois d'avril 1847. L'essai s'en fit d'abord à Constantinople par la réorganisation de l'ancienne chambre de commerce, *tidjaret*, conformément aux règles de procédure en usage dans nos tribunaux civils. Le mémorandum, adressé à cette occasion aux légations à (p. 183) Constantinople,¹ portait que celles-ci nommeraient d'un commun accord dix notables commerçants, choisis parmi leurs nationaux, lesquels rempliraient, à tour de rôle, l'office du juge. La Porte, de son côté, désignait dix autres notables pris parmi ses sujets, musulmans et raïas, de manière à ce que le tribunal fût composé dès lors, comme il l'a toujours été depuis, de juges ottomans et européens en nombre égal. Comme ces derniers sont nommés par le concours de toutes les légations, la partie étrangère, sous quelque protection qu'elle soit placée, est tenue de choisir ses arbitres parmi les négociants en exercice; mais le drogman de la mission à laquelle elle appartient assiste au procès et surveille la procédure.

¹ 25 *re bil-akhir* 1263 (10 avril 1847).

Le tribunal mixte de commerce siège chaque jeudi, de quatre à dix heures à la turque¹ en été, et en hiver, de cinq heures jusqu'à onze.

L'expérience ne tarda pas à démontrer les avantages de cette institution, une des plus importantes dont la réforme eût doté jusque-là la Turquie, et qui mettait fin à des abus nombreux, que l'on avait crus longtemps irrémédiables. Des tribunaux semblables furent établis successivement à Andrinople, à Salonique, à Smyrne à Beyrouth, etc. jusqu'à ce qu'un firman impérial, du mois de mars 1850, étendit la même mesure à l'Égypte, poussée ainsi plus avant chaque jour dans la voie qui tend à l'assimiler entièrement aux autres grandes provinces de l'Empire².

(p. 184) A la même époque (mai 1850), l'on institua à Constantinople un tribunal mixte de commerce maritime (I m a n - o d a c i), à l'instar du tidjaret, pour juger les différends qui pourraient survenir entre les sujets de la Porte et les étrangers, en matière de commerce maritime.

(p. 312) Subvention à la banque ottomane, 30 000 000 de piastres. Une banque ottomane, organisée d'après les mêmes principes que les banques publiques de l'Europe, a été instituée à Constantinople par un firman impérial, en date du 5 avril de cette année (1851).³

(p. 313) Le Gouvernement garantit à cette banque une subvention annuelle de 30 000 000 piastres, pendant quinze ans. Par contre, la banque s'engage: 1^o à retirer successivement de la circulation les anciennes monnaies ottomanes d'une valeur nominale bien inférieure à leur titre; 2^o à restituer à l'État, sans intérêt, à l'expiration des quinze années, les caïmès (bons du trésor) acquittés, et, jusque-là, à les maintenir au pair dans la circulation; 3^o à maintenir le change sur l'Europe au maximum de 110 piastres pour une livre sterling, dans les transactions commerciales.

Avant d'expliquer le mécanisme et les conditions de cette banque, il est indispensable de rétrograder de plusieurs années en arrière, afin de mieux saisir les circonstances qui ont fait de son établissement une des nécessités les plus pressantes de la Turquie.

Tout le monde sait que les monarques ottomans, chaque fois qu'ils se trouvèrent en présence d'un déficit dans le budget, ou dans l'obligation de faire face à quelque nécessité imprévue, adoptèrent de bonne heure le funeste usage de diminuer la valeur intrinsèque de la monnaie, tout en lui maintenant sa valeur nominale. L'époque de l'altération la plus sensible fut celle de 1774, quelque temps après la paix de Kaïnardji⁴, où nous voyons la piastre turque (g h o u r o u c h), correspondant, dans l'origine, au talari de la reine, tomber tout à coup à 2 fr. 60 c. Depuis lors, cette valeur alla toujours en diminuant, jusqu'au règne du sultan Mahmoud, où le titre et la forme de la monnaie changèrent trente-cinq fois pour l'or et trente-sept fois pour l'argent. En 1829, à l'époque où fut (p. 314) frappée la monnaie de billon dite b e c h l i q (pièce de 5 piastres, b e c h, cinq), pour payer l'indemnité russe de la guerre de 1828 et de 1829⁵, la piastre était tombée à vingt centimes, ce qui était encore plus que sa valeur intrinsèque, laquelle n'atteignait pas même treize centimes.

Vers la même époque, commença la première émission des caïmès. On appelle ainsi des bons du trésor, de la valeur de 50 à 1000 piastres, sans échéance fixe, et constituant une sorte de papier-monnaie, sauf qu'ils rapportent un intérêt, dont le service se fait régulièrement. La première émission de ce papier monnaie remonte à l'année 1841. Le Gouvernement, par une juste crainte du danger que pouvait faire courir un précédent semblable, procéda, d'abord, avec une certaine circonspection, et la quantité de caïmès qu'il mit en circulation, et auxquels on attribua un intérêt annuel de 12 p.%, payable par semestre, ne dépassa pas la valeur de 60 millions de piastres (13 800 000 fr.). Ce faux ruineux pour l'État, bien que conforme au taux ordinaire de l'argent en Turquie, n'avait rien de trop élevé, si l'on songe aux risques que pouvaient faire courir aux porteurs de caïmès l'ajournement indéfini du remboursement et l'absence totale de garanties de la part de l'État. Cependant, l'année suivante, c'est-à-dire en 1842, le ministre des finances, Izzet pacha, réduisit cet intérêt à 6 %, en opérant le remboursement d'une partie des billets émis l'année précédente. Depuis, de nouvelles émissions, les

¹ Les Turcs comptent les heures de la journée d'un coucher du soleil à l'autre coucher.

² Une copie de ce firman fut transmise par la porte, aux légations, sous forme de memorandum le 16 avril suivant. — Voy. Pièces justificatives, XII.

³ Voy. Pièces justificatives XVI.

⁴ Par un article séparé du traité de Kutchuk-Kaïnardji, la Porte s'engageait à payer à la Russie une indemnité de guerre de 7 500 000 piastres, faisant en monnaie russe 4 500 000 roubles.

⁵ Cette indemnité montait à 11 500 000 ducats de Hollande (environ 138 millions de fr.), tant pour les frais de la guerre que comme indemnité d'anciennes pertes éprouvées par les sujets et négociants russes en Turquie.

unes au même taux de 6 p. %, les (p. 315) autres sans intérêts, ont porté à environ 176 millions de piastres la somme totale de caïmès actuellement en circulation dans l'empire. Nous voyons, par la brochure de M. Cor, que malgré l'exactitude avec laquelle les semestres furent acquittés, les caïmès subirent, en peu de temps, une dépréciation assez notable: toutefois, cette dépréciation ne dépassa pas 3 p. %, la banque du Gouvernement s'étant engagée à les échanger à vue, avec une perte égale à ce taux de 3 p. %.

Les bechliqs se multiplièrent avec plus de rapidité que les caïmès. Bientôt l'on compta pour près de 500 millions de piastres de cette monnaie en circulation dans l'Empire, dont un quart, à ce que l'on suppose, était importé d'Europe. Les inconvénients résultant d'un pareil abus se laissent voir d'eux-mêmes. Ces inconvénients n'existaient pas seulement pour la Turquie; ils atteignaient surtout le commerce européen à Constantinople et dans les Echelles. „L'altération successive de la monnaie, par laquelle le Gouvernement ottoman pensait se procurer de faciles ressources, n'était qu'un impôt déguisé et de la pire espèce; de plus, c'était pour les pays qui faisaient la négoce avec la Turquie, une cause incessante de déceptions et de pertes. On conçoit, en effet, que les marchandises vendues à de longs termes et à des prix stipulés en piastres, prix qui présentaient un bénéfice au moment de la vente, devaient, en fin de compte, laisser une forte perte aux importeurs, le jour où il s'agissait de convertir, à des changes désastreux les piastres du Grand-Seigneur¹ en traites sur la France.²

(p. 316) Dans les dernières années du règne de Sultan Mahmoud, et alors que les idées européennes commençaient à se faire jour dans ses conseils, diverses tentatives furent faites pour amener la fixité du change en arrêtant la dépréciation des monnaies. Mais ces tentatives, scontrariées sans cesse par les circonstances, n'aboutirent à un résultat sérieux que sous le règne suivant, en 1844, époque à laquelle furent établis la Banque de Constantinople et cet ensemble d'opérations connu sous le nom de système du maintien du change.

Le Gouvernement ordonna d'abord le retrait des anciens types dont il entreprit la démonétisation jusqu'à 7 500 000 piastres par an. En même temps, il commença par émettre progressivement un nouveau numéraire d'un titre égal à celui des monnaies européennes neuf cent seize et demi pour l'or, et huit cent trente pour l'argent.

Les nouvelles monnaies, dites medjidiè, du nom du sultan régnant, étaient composées de dix sortes de pièces.

Pièces d'or	de	100	piastres.
—	de	50	—
Pièces d'argent	de	20	—
—	de	10	—
—	de	5	—
—	de	2	—
—	de	1	—
Pièces de cuivre	de	20	paras ³
—	de	5	—
—	de	1	—

(p. 317) On estime à environ 200 millions de piastres la valeur totale de ces pièces frappées depuis 1844.

Une ordonnance impériale interdit alors la circulation, parmi les sujets de la Porte, de toutes les monnaies étrangères et de toutes les anciennes monnaies ottomanes.⁴ Il était enjoint de les porter, pour être changées, à Constantinople, à l'Hôtel des monnaies et dans tout l'Empire aux agents de cette administration,⁵ chargés d'en distribuer la contre-valeur, suivant un

¹ La piastre turque est dite aussi du Grand-Seigneur, pour la distinguer de la piastre forte d'Espagne, qui vaut un peu plus de 5 fr.

² Note de M. Chataud, directeur du comptoir national d'escompte (p. 316) de Marseille, insérée dans le Sémaphore de cette ville, du 21 novembre 1850.

³ J'ai dit précédemment que la piastre turque, ou piastre du (p. 317) Grand-Seigneur, se divisait en 40 paras. Le para se divise en 3 aspres ou a q t c h è s.

La monnaie ottomane ne reçoit pas, comme la nôtre, l'effigie du prince, mais, seulement le chiffre impérial (t o u g h r a), monogramme composé des noms et titres du sultan, en caractères t a ' a l i k s avec l'année de son avènement et l'indication de la valeur en piastres ou en paras.

⁴ Les seules monnaies dont le cours fut maintenu provisoirement furent, outre le b e c h l i q, dont il a été parlé plus haut, et ses subdivisions, la pièce de six piastres, a l t l i q, d'un titre un peu moins altéré, et la pièce d'or ancienne de 20 piastres.

⁵ De la Réforme en Turquie.

tarif annexé à l'ordonnance. Ce tarif, dont l'indication peut servir à donner une idée de la valeur des principales monnaies étrangères sur le marché de Constantinople, était ainsi fixé:

	Piastres	Paras
Livre sterling	108	5
Impériaux russes	87	32
Pièces de vingt francs	85	"
Ducats de Venise	51	"
Id. d'Autriche et de Hollande	50	3
Piastres fortes d'Espagne	22	33
Talaris d'Autriche, dits de la Reine, ainsi que ceux à épée	21	36
Pièces de cinq francs	21	10
Carbovantz russes (roubles d'argent)	16	37

Malgré cette interdiction, les anciennes monnaies, de (p. 318) même que les monnaies étrangères, continuèrent de circuler, la quantité du nouveau numéraire émis ne suffisant pas à couvrir la valeur des échanges commerciaux. En même temps ce dernier, ainsi que les monnaies étrangères, devint, par suite de l'infériorité relative de l'ancienne monnaie, l'objet d'un agio qui s'éleva, dans les dernières années, jusqu'à plus du dixième de leur valeur. Ainsi, l'année dernière, à Constantinople, la pièce d'or de 20 fr. était reçue habituellement, dans le commerce, pour 100 piastres, le ducat pour 55, la pièce de 5 fr. pour 24, le rouble argent pour 19; de même, les medjidiès d'or de 100 piastres pour 22, etc. A Smyrne, le taux de l'agio était encore plus élevé.

La Porte, ayant renouvelé, par une seconde ordonnance,¹ les anciennes prohibitions, sous peine pour les réfractaires de payer, comme amende, le quart de la somme saisie, elle crut qu'elle arriverait ainsi à maintenir la piastre à un taux à peu près invariable, et s'occupa dès lors à résoudre le problème de la fixité du change, c'est-à-dire du rapport constant de la piastre à la livre sterling, prise pour unité dans l'évaluation des principales monnaies européennes.² Le Gouvernement s'entendit, à cet effet, avec les chefs de deux principales maisons de Constantinople, MM. Jacques Alleon et Emmanuel Baltazzi, lesquels s'engagèrent, moyennant une indemnité annuelle, à émettre, sous leur propre nom, des traites sur l'Europe, au taux fixe de 110 piastres la livre sterling, soit 172 paras le franc, c'est-à-dire (p. 319) qu'ils s'engageaient à fournir, au prix de 110 piastres, pour une livre sterling, aux négociants de Constantinople, le papier qui leur était nécessaire pour faire leurs retours à Londres, Vienne, Trieste, Paris, Marseille, etc. De cette manière, et en laissant toujours au commerce la faculté d'échanger les monnaies turques contre une valeur européenne, le Gouvernement parvint à consolider la circulation des monnaies existantes, en même temps qu'il imprima une sécurité plus grande aux transactions.

Toutefois, ce n'était là encore qu'une entreprise privée qui, par cela même et en raison du service considérable auquel elle devait suffire, pouvait ne pas paraître réunir toutes les conditions désirables de stabilité. Aussi, le Gouvernement ottoman, éclairé par l'expérience de plusieurs années, et par les résultats d'un système dont il apercevait mieux, de jour en jour, les avantages, voulut-il consolider et perpétuer son oeuvre en la prenant pour son propre compte.

De là, l'origine de l'ancienne Banque impériale de Constantinople, fondée en 1848, au capital de 25 millions de piastres, et dont MM. Jacques Alleon et Emmanuel Baltazzi furent nommés directeurs.

Son but, non pas exclusif (car elle formait en même temps un bureau d'escompte qui devait escompter les caïmès à 3% de perte pour les porteurs), mais son but principal était, ainsi que je viens de le dire, de maintenir la fixité du change sur l'Europe.

Le capital de 25 millions fourni par le Gouvernement qui se rendait garant et responsable de toutes les opérations, servait à couvrir les pertes résultant des frais de commission, intérêts, assurances, nolis, etc.

La Banque émettait des traites sur ses agents de Marseille, Londres, Paris, etc. trois fois par mois, les 5, 15 et 25, jours correspondants aux départs des bateaux (p. 320) à vapeur du Gouvernement français. Ces traites étaient délivrées sur demande écrite et moyennant versement préalable de leur montant, au taux invariable de 172 paras pour un franc et de 110 piastres pour une liv. st. De ce mécanisme, il résultait qu'au moment de ses émissions la Banque en outre de son capital primitif de 25 millions, avait en mains la contre-valeur intégrale des sommes émises sur ses correspondants d'Europe, ce qui ôtait toute crainte à ceux-ci relativement au remboursement.

¹ Memorandum du 7 moharrem 1267 (11 novembre 1850).

² On prend, à Constantinople, la livre sterling pour terme de comparaison, parce que la plus grande partie des paiements, les trois quarts environ, se font en Angleterre.

D'après le compte rendu de la Banque impériale publié dans le Journal de Constantinople du 24 février de cette année (1851), les traites qu'elle avait dû fournir au commerce pendant deux années, du 1^{er} mars 1848 au 1^{er} mars 1850, s'élevaient:

Sur Londres, à	P. 635 479 016
Sur Marseille et France à168 225 151
Sur Vienne, à 6 555 393
		P. 810 259 560

La perte totale, pour les deux années, avait été de P. 26 282 744, soit 3¹/₂ p. % du montant de la somme fournie, ce qui portait à plus de 13 000 000 de piastres, sans compter le traitement alloué aux directeurs de la Banque, le montant du sacrifice que la Porte faisait, chaque année, pour maintenir la fixité du change.

L'année suivante, par suite du développement effrayant qu'avait pris l'agio des nouvelles monnaies et des monnaies étrangères, cette somme atteignit presque le double. En effet, les medjidiés n'existant pas en quantité suffisante, avaient été en grand partie accaparés, ce qui en élevait le prix de 10 à 15 p. %; l'agio sur les monnaies étrangères avait crû dans la même proportion, et le bechlik lui-même qui ne vaut en réalité (p. 321) que le quart de sa valeur nominale, avait haussé de 3 p. %.

Dès lors, la Banque se vit constituée en pertes périodiques. Ne pouvant couvrir avec des bechliqs ses correspondants d'Europe, elle était obligée d'acheter à un prix très élevé les nouvelles pièces en or et en argent du pays, ainsi que l'or et l'argent étrangers. Par exemple, elle payait 115 et 116 piastres la livre sterling qu'elle escomptait, d'après ses statuts, à 110 piastres aux négociants de Constantinople qui demandaient des traites sur l'Europe.

Ce n'est pas tout: la Banque n'avait été instituée que pour fournir du papier aux négociants qui devaient effectuer des paiements en Europe. On trouva moyen de la faire sortir de ce cadre naturel, et de lui faire même acheter ses propres lettres de change. Par exemple, certains négociants prenaient à la Banque, pour des valeurs très fortes, des lettres de change sans avoir rien à payer en Europe. Celle-ci, quand elle manquait de numéraire à envoyer en Europe pour l'acquittement de ses traites, demandait du papier aux négociants de Constantinople, qui lui donnaient, endossées par eux, ses propres lettres de change qu'elle rachetait avec une augmentation de 2 à 4 p. %.

De pareilles opérations, renouvelées régulièrement à chaque départ de paquebot, eussent été ruineuses pour de plus grands établissements que la Banque de Constantinople, Celle-ci liquida vers la fin de l'année dernière (1852), avec un déficit de 35 000 000 de piastres. Le Gouvernement dut aviser d'abord à combler ce déficit, ensuite à trouver un autre moyen de maintenir le change sur l'Europe, tout en rétablissant l'équilibre dans son budget. Un emprunt fut décidé. On sait comment il échoua, tant par le fait des négociateurs, qui outrepassèrent leurs instructions, que par la résistance de l'opinion publique en Turquie à une mesure (p. 322) qui choquait les habitudes et les idées reçues. C'est alors que se forma la société pour l'établissement de la nouvelle banque, sous la dénomination de Banque Ottomane.

Les statuts de cette société viennent d'être publiés, après avoir été autorisés par le sultan; ils se composent de 39 articles, qui font connaître le but et la composition de la société, son organisation, le mode, ainsi que la durée de ses opérations.

En voici l'analyse en peu de mots:

La Banque est instituée avec privilège et par actions de deux mille piastres chacune, au capital de deux cent millions de piastres.

Sa durée est fixée à quinze années. A l'expiration de ce terme, elle aura la faculté de proroger pour dix ans son existence et la jouissance de son privilège mais sans dotation, ni subvention, de la part du Gouvernement.

Son but principal est, ainsi que je l'ai dit, de régulariser le cours et la circulation des monnaies de l'Empire, en retirant de la circulation les monnaies altérées, bechliqs, al t l i q s¹ et leurs subdivisions, jusqu'à concurrence de la somme totale de 497 291 700 piastres (environ 112 millions de francs), et en les remplaçant par des monnaies de bon aloi. Elle s'engage, en outre, à maintenir au pair dans la circulation les caïmès portant intérêt, qui s'élèvent à la somme de 132 millions de piastres (30 360 000 fr.), ou à les échanger à bureau ouvert contre espèces, au pair. A l'expiration des quinze années, formant la durée du privilège de la société, tous ces caïmès acquittés seront (p. 323) restitués par elle à l'Etat sans intérêts. Quant aux caïmès en circulation ne portant pas intérêt, qui s'élèvent à la somme de 45 millions de piastres (10 350 000 fr.), la Banque les recevra et les donnera au pair jusqu'à concurrence du tiers de ses paiements ou de ses recettes.

¹ Pièce de 6 piastres (al t l i, six) d'un titre un peu supérieur à celui du bechliq.

Les autres opérations de la Banque consistent :

A maintenir le change au maximum de 110 piastres pour une livre sterling, à usance de trois mois, dans les transactions commerciales;

A escompter les effets de commerce;

A recouvrer les effets qui lui seront remis;

A recevoir en compte courant, sans intérêts, les sommes ou valeurs qui lui sont déposées, soit en numéraire ou lingots, soit en titres et effets de commerce, et à payer les dispositions faites sur elle et les engagements pris à son domicile, jusqu'à concurrence des couvertures en caisse;

A fournir des mandats sur l'intérieur ou à l'étranger.

En retour des engagements pris par la société, l'Etat lui accorde, pendant quinze années consécutives, une subvention de 30 millions de piastres (6 900 000 fr.), avec garanties, plus une dotation de 30 autres millions qui lui seront restitués intégralement sans intérêt, à l'expiration des quinze années.

Aux termes des statuts, les fondateurs de la société doivent être sujets ottomans. Il n'est fait d'exception qu'en faveur de trois notables négociants de Constantinople, MM. David Glavany, sujet français, Hanson, sujet anglais, et Zarifi, sujet russe.

Les statuts déterminent encore le mode de direction et d'administration de la Banque ottomane, les attributions du directeur général, du conseil général, composé des douze fondateurs et de trois membres choisis parmi les autres actionnaires. La société est (p. 324) administrée par trois comités: le comité d'administration, le comité d'escompte et le comité de censure; les attributions de ses divers comités sont tout à fait distinctes.

Le directeur général de la société est M. Mihran Duz, directeur général de l'hôtel des monnaies et l'un des plus riches capitalistes de la Turquie. Il y a trois sous-directeurs: MM. David Glavany, Hanson et Démétrius Psychari.

L'institution de la Banque ottomane, avec ses agences établies dans la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, est un fait considérable en lui-même; elle remédie à d'innombrables et désastreux abus, assure les transactions commerciales, fonde le crédit public et particulier dans toute l'étendue de l'empire. Elle fait entrer ainsi la Turquie dans une voie nouvelle, et, par les garanties qu'elle crée à son commerce, elle y fera affluer peu à peu les capitaux de l'Europe. Mais elle n'augmente pas les ressources propres du trésor; au contraire, elle lui impose une nouvelle charge de 30 millions. Or, nous voyons, par l'examen comparatif du budget, que les recettes et les dépenses de la Turquie se font à peu près équilibre. Jusqu'ici en temps ordinaire, c'est-à-dire, si l'année avait été bonne, si les rentrées s'étaient faites régulièrement, et qu'aucune nécessité imprévue ne fût venue grever le budget, bien des services, il est vrai, étaient laissés en souffrance, bien des améliorations que réclamait le pays étaient négligées faute d'argent; mais, enfin, la balance était maintenue. Mais vint une année de disette, que les dîmes, au lieu de 220 millions qu'elles rapportent, ne rendissent que les deux tiers ou la moitié de cette somme, ou bien, que quelque circonstance amenât une augmentation de l'effectif soit de l'armée, soit de la marine, l'Etat se trouvait tout à coup en présence d'un déficit de 100 ou de 150 millions, qu'il (p. 325) était hors d'état de couvrir. C'est ainsi que les armements de la Porte en 1849, la guerre de Bosnie de 1850 et de 1851, les dernières expéditions du Hauran et du Monténégro, joints à d'autres causes que j'énumérerai tout à l'heure, produisirent la crise financière actuelle, à laquelle on n'a pas encore trouvé de solution satisfaisante. En France, lorsque des cas analogues se présentent, on en est quitte pour imputer le surcroît de dépenses d'une année sur le budget de l'année suivante, et le déficit se trouve ainsi soldé par une augmentation plus ou moins sensible dans le chiffre de la contribution, soit foncière, soit mobilière. Mais, en Turquie, l'on ne saurait procéder ainsi sans altérer le caractère même de l'impôt. N'existe-t-il donc aucun moyen pour le Gouvernement ottoman d'accroître le chiffre de ses revenus et d'élever proportionnellement celui de ses dépenses, de manière à ne se trouver jamais pris au dépourvu et à pourvoir à toutes les améliorations que réclame l'état du pays? C'est ce que je vais m'occuper de rechercher.

(p. 355) La Turquie, par sa position géographique, par la variété de son climat, par l'étendue et la richesse de son sol, par les moeurs de ses habitants et les traditions religieuses dont elles ont reçu l'empreinte, est une puissance essentiellement agricole et commerciale (p. 356). Touchant, d'un côté, à l'Autriche et à la Russie, de l'autre à la Perse, atteignant vers le sud les régions mystérieuses de l'Afrique centrale, composée des plus belles et des plus riches contrées appartenant aux trois continents de l'ancien monde, baignée par six mers différentes sur une longueur de 1200 lieues de côtes, traversée par de nombreux cours d'eau, presque toutes les productions de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, se sont acclimatées sur son sol, et rencontrent partout des débouchés naturels, propres à en faciliter l'écoulement et l'échange.

A ces considérations, pour ainsi dire géographiques, s'en ajoutent d'autres tirées des mœurs et du caractère propre de la nation. Issus de ces hordes à la fois conquérantes et pastorales qui, après avoir quitté les hauts plateaux du Turkestan, descendirent dans les plaines de l'Asie Mineure, chassant devant elles leurs troupeaux et les habitants, les Turcs, grâce à l'influence secrète de cette terre d'Asie qui semble avoir reçu le don d'immobiliser tout ce qui vit à sa surface, demeurèrent ce qu'ils étaient à l'origine, un peuple guerrier d'abord ensuite agriculteur, plutôt, il est vrai, pasteur qu'agriculteur, mais ayant soin toujours, à l'exemple des anciens Romains, d'emprunter les bras des peuples vaincus, au défaut des siens propres, pour coloniser le sol au fur et à mesure de la conquête.

L'influence des idées religieuses, la tradition surtout, toute puissante en Orient, la loi elle-même, interprète fidèle de la religion, avec laquelle elle se confond, corroborèrent cet instinct primitif de la race. Si l'islamisme place en première ligne, parmi les professions honorables à l'homme et chéries de Dieu, le métier des armes qui a pour objet la défense et la propagation de la foi, il place au second et au troisième rangs le commerce et l'agriculture, d'après ces paroles (p. 357) de l'envoyé céleste, recueillies par la tradition: Le commerçant droit et juste est mis au rang des âmes les plus élevées par la piété, et: L'agriculteur est récompensé par son Dieu. Viennent ensuite les divers arts et métiers qui forment la quatrième classe, et qui sont également recommandés à l'homme par ce hadis: L'homme n'a rien à attendre que du fruit de son travail. ... Encore aujourd'hui les marchands, que les caravanes transportent d'une extrémité à l'autre de l'Orient, ne sont pas seulement les voyageurs et les hôtes par excellence, ce sont encore les conteurs, les poètes privilégiés; seuls, ils conservent (p. 358) et répandent les traditions, servent à la communication des idées non moins qu'à l'échange et au transport des marchandises, et, pareils à de grands fleuves qui relient entre elles les contrées lointaines qu'ils traversent, ils établissent des points de contact entre les peuples à d'infranchissables distances, et répandent partout, sur leur passage, le mouvement, l'activité, la vie.

Il faut avoir assisté à l'arrivée de la grande caravane d'Ispahan ou de la Mecque, dans quelque village de l'intérieur de l'Asie, pour se faire une idée de la valeur sociale du commerçant en Orient. Quelques jours avant le passage de la caravane, dont l'époque invariable a été calculée à l'avance comme celle des migrations périodiques d'oiseaux, toute la population du village et des villages environnants est sur pied. Au jour fixé, la caravane paraît et défile lentement avec ses dix-huit cents ou deux mille chameaux et cette multitude de marchands et de voyageurs réunis de toutes les parties de l'Orient et parlant tous les idiomes, usités depuis les bords du Gange jusqu'à la chaîne de l'Atlas, et depuis le Caucase jusqu'à l'extrémité de la péninsule arabique. Bientôt l'on fait halte; les chameaux s'agenouillent d'eux-mêmes pour qu'on les débarasse de leurs fardeaux; les ballots sont ouverts et étalés en plein air; la localité s'approvisionne de toutes les denrées et marchandises nécessaires à sa consommation ou à son usage d'une année, châles et tabac de Perse, cafés et tissus manufacturés d'Europe, et livre, en échange, les rares produits de son industrie ou quelques groupes de numéraire ammassés à grand'peine. Puis arrive le soir: les opérations commerciales sont terminées ou suspendues; la caravane dresse son campement pour la nuit sur le bord de la source entourée de hauts platanes, ou dans le khaan que la bienfaisance publique, ou la (p. 359) dévotion particulière de quelque turc a élevé pour la commodité des marchands et des voyageurs. Les tapis et les selles destinées à servir d'oreillers sont étendus par terre, les pipes sont allumées, et, tandis que les serviteurs, mêlés à quelques habitants du village, préparent le pilau et rôtissent les quartiers de mouton, les autres se pressent autour des marchands accroupis sur leurs manteaux, et écoutent, suspendus à leurs lèvres, les récites qu'ils leur font des endroits qu'ils ont quittés en dernier lieu, des villes où ils ont recueilli les nouvelles les plus récentes ou les plus extraordinaires.

Jamais pélerin au Moyen Âge, revenant de visiter les saints lieux, ne réunit autour de lui un groupe d'auditeurs plus attentifs et plus charmés. Quand la curiosité, toujours discrète d'ailleurs, de ces hommes voués pendant le reste de l'année à un isolement absolu, a été satisfaite, tout à coup l'un des marchands, qui joint à sa profession celle de conteur, élève la voix et entame un de ces récits qui plaisent tant à l'imagination des Orientaux, dont il a recueilli le fond quelque part dans ses voyages, mais dont les ornements et la mise en scène lui appartiennent en propre; et le silence religieux qui a régné autour de lui tant qu'il a parlé, se prolonge encore au delà de son récit. Chez nous, au le mot seul de commerçant réveille l'idée d'un homme debout derrière un comptoir, dans une boutique, ou assis du matin au soir à un bureau, dans une pièce étroite et sombre, d'où il n'aperçoit pas même un coin du ciel, étranger la plupart du temps à tout ce qui n'a pas un rapport direct à son négoce, nous ne nous faisons pas une idée bien nette des instincts élevés et poétiques que développent chez les hommes voués à la même profession, dans l'Orient, l'habitude des longs voyages, la fréquentation du désert,

la vie presque tout entière passée la nuit sous la tente, le jour en (p. 360) plein air, sub d'io, Cependant, cet aspect que conserve encore aujourd'hui le trafiquant en Turquie et en Perse, est le même que celui sous lequel nous apparaît le marchand ou le voyageur dans l'antiquité, moins la poésie particulière au ciel et aux habitudes de l'Orient. On peut juger par plusieurs passages de Plaute et des auteurs comiques latins quelle était à Rome l'importance sociale du *mercator*, avant que les légions de la République eussent porté leurs conquêtes plus loin que n'avaient pénétré ses vaisseaux. En Grèce, le négoce après avoir été le lien qui avait opéré le rapprochement entre les différents peuples de la péninsule, s'était élevé peu à peu à la hauteur d'une institution nationale et religieuse. Les grands temples d'Apollon étaient les banques de la Grèce et de l'Ionie, de même que les jeux qui se célébraient chaque année à Pise, à Corinthe, à Athènes, en étaient les foires et les grandes assemblées.¹ Partout la même pensée avait présidé à leur institution, pensée à la fois morale et religieuse, politique et commerciale, comme celle qui donna naissance au pèlerinage dans l'islamisme.

Sous l'influence combinée de ces diverses causes, l'agriculture et le commerce prirent un rapide essor en Turquie, et portèrent l'empire à ce point éclatant de prospérité matérielle, aidé de la puissance des armes, où il se soutint jusqu'à la fin du XVII^e s. A côté, de ces deux sources principales de la richesse des Etats, l'industrie, bien que reléguée à un rang inférieur parmi les professions recommandées par l'islamisme, atteignit à son tour à un degré de splendeur que l'Occident jaloua longtemps sans pouvoir l'égalier; et Damas, Alep, Baghdad, Diarbekir, Bousse, pour ne (p. 361) rien dire de l'Inde et de la Chine, furent longtemps le siège de manufactures florissantes qui envoyaient leurs produits dans les trois parties du monde. Mais, à partir de cette époque, tout déclina rapidement: le mouvement industriel se ralentit; la culture de la terre fut à demi délaissée; le commerce passa presque tout entier des mains des indigènes entre celles des Européens, et le chiffre des exportations, qui, auparavant, dépassait de beaucoup celui des importations, baissa de jour en jour dans une proportion qui accusait hautement l'abandon des ressources naturelles du sol et la diminution de la richesse publique. Cet état de choses que le temps ne fit qu'empirer, et auquel il s'agit de remédier aujourd'hui, outre les symptômes qui marquèrent la décadence générale de l'Empire, tient à plusieurs causes particulières qu'il peut être utile de rechercher.

(p. 375) Cependant l'on peut déjà constater les heureux effets du tanzimat sur le développement de l'agriculture. Les provinces qui l'ont reçu les premières, telles que la Bulgarie et la Roumélie, voient chaque année les produits de leur sol s'améliorer, surtout en ce qui concerne la culture des céréales, au point qu'aujourd'hui les blés inférieurs égalent les meilleures qualités qu'on en tirait il y a quatre ans. D'un autre côté, l'exportation a plus que quinuplé depuis 1840.² Les Turcs eux-mêmes, naguère les pires cultivateurs de la contrée après les Albanais et les Serbes, s'adonnent (p. 376) aux travaux agricoles avec autant d'ardeur que les Bulgares,³ et concourent pour un tiers à la production.

p. 393—409: Du commerce

(p. 393) Il n'y a peut-être pas, dans le monde entier, un pays qui professe de principes plus larges en matière de législation commerciale que la Turquie. Là on ne connaît aucune de ces prohibitions que les nations européennes font peser sur le commerce, et le libre échange, réclamé avec tant d'insistance par les abolitionnistes, en France et en Angleterre, est pratiqué sans difficulté, de temps immémorial. On peut en juger par l'extrait suivant de la déclaration insérée (p. 394) dans le *Moniteur ottoman*, du mois de septembre 1832: „Le bon sens, la tolérance, l'hospitalité, ont, depuis longtemps, réalisé pour l'Empire ottoman ce que les autres Etats de l'Europe cherchent à effectuer par des combinaisons politiques plus ou moins heureuses. Depuis que le trône des sultans s'est fixé à Constantinople, les prohibitions commerciales sont inconnues; ils ont ouvert tous les ports de leur empire au commerce, aux manufactures, aux produits territoriaux de l'Occident, ou, pour mieux parler, de l'univers entier. La liberté de commerce a régné sans limites, aussi large, aussi étendue qu'il était possible de l'imaginer. Jamais le Divan n'a songé, sous aucun prétexte d'intérêt

¹ Urquhart, la Turquie et ses ressources, t. II.

² En 1840, il ne fut exporté de la Bulgarie et de la Roumélie qu'une quantité de blés d'environ 296 000 hectolitres; en 1848, l'exportation a été estimée approximativement à 1 600 000 hectolitres.

³ „Les Bulgares, dit M. Cyprien Robert, sont les cultivateurs les plus intelligents de la Turquie d'Europe. Ils pratiquent l'irrigation avec une admirable entente des lois de la statique; les moindres ruisseaux sont utilisés chaque sillon reçoit son tribut rafraîchissant; pas une goutte d'eau n'est perdue.“

national, ou même de représailles, à restreindre cette faculté, qui a été et est encore aujourd'hui exercée, dans le sens le plus illimité, par toutes les nations qui désirent fournir à la consommation de ce vaste empire, et prendre leur part des produits de son territoire. Là, chaque objet d'échange est admis et circule sans rencontrer d'autre obstacle que le paiement d'une partie infiniment petite de la valeur à l'administration des douanes. La chimère de la balance du commerce n'est jamais entrée dans les têtes, assez raisonnables pour n'avoir jamais calculé s'il y avait plus de profit à vendre qu'à acheter. Aussi, les marchés de la Turquie, approvisionnés par tous les pays, ne repoussent aucun des produits que l'esprit commercial peut mettre en circulation; n'imposent aucune taxe sur les navires qui apportent les produits; ne sont que rarement, ou, pour mieux dire, ne sont jamais le théâtre de ces mouvements désordonnés occasionnés par la rareté imprévue de tel ou tel article, qui font parfois élever les prix d'une manière exorbitante, et font du commerce une carrière d'alarmes et de dangers perpétuels."

Après avoir ainsi mis en opposition la liberté commerciale (p. 395) de la Turquie et les restrictions des Etats européens, la constance de la demande et du prix des marchandises sur les marchés turcs, comparée aux variations produites par le système européen, la feuille du Gouvernement ajoute: „On a souvent répété que les Turcs sont campés en Europe; ce n'est certainement pas leur conduite envers les étrangers qui a pu donner naissance à cette idée d'occupation précaire. L'hospitalité qu'ils offrent à leurs hôtes n'est pas celle de la tente, ce n'est pas, non plus, celle de la loi, car le code musulman, dans son double caractère civil et religieux, n'est pas applicable à ceux qui professent une autre foi que le mahométisme. Les Turcs ont fait plus que tout cela: ils ont garanti à l'étranger la souvegarde de ses propres lois, appliquées par des fonctionnaires de sa nation. Dans ce privilège, si fécond en conséquences bienfaisantes, se montre l'esprit de la noble et véritable hospitalité. En Turquie, et là seulement, l'hospitalité se présente sous un aspect grand, noble et digne d'elle-même; ce n'est pas un abri pour moment d'orage, mais c'est cette hospitalité qui, s'élevait elle-même de la simple bienveillance à la dignité d'une réception politique, embrasse l'avenir aussi bien que le présent. Lorsque l'étranger a mis le pied sur la terre du sultan, il est salué du nom d'hôte (m u s s a f i r). Aux enfants de l'Occident qui viennent se confier aux musulmans, l'hospitalité a été garantie avec ses deux compagnes, la liberté civile, suivant la loi, et la liberté commerciale, suivant les lois de la nature et de la raison."

Bien que cette déclaration de la Porte n'énonçât aucun principe nouveau en fait de législation commerciale, et ne fût qu'appliquer une règle suivie constamment en Turquie et découlant des préceptes mêmes de l'islamisme, ce n'en est pas moins un fait digne d'attention que celui qui nous montre les sultans (p. 396) ottomans, depuis plus de trois siècles, devançant dans l'application les théories les plus avancées des économistes modernes, et les premiers en Europe proclamant la liberté absolue du commerce. Liberté absolue, ai-je dit, car des restrictions temporaires, nécessitées par l'obligation de pourvoir à la subsistance ou à la sécurité du pays, ne peuvent pas être considérées comme une négation du principe. C'est ainsi qu'au commencement de 1846, sur la nouvelle transmise au Gouvernement par ses agents en Syrie, que quelques négociants étrangers introduisaient dans cette province des fusils qu'ils vendaient aux montagnards révoltés, la Porte publia un mémorandum pour défendre l'importation en Syrie des fusils et armes à feu de n'importe quelle province.¹ De même, la Porte crut devoir, à plusieurs reprises, dans le cours de ces dernières années, à la suite des achats de plus en plus considérables de grains pour l'Europe, prohiber la vente et l'exportation des céréales dans certaines parties de l'empire, notamment dans l'Asie Mineure (M é m o r a n d u m d e 26 r e d j è b 1261. — 31 juillet 1845), en Roumélie (M é m o r a n d u m d u 25 z i l h a d è. — 25 novembre de la même année), à Salonique et dans les échelles qui en dépendent (M é m o r a n d u m d e s 5 m o h a r r e m 1262 et 13 r e b i u l - e v v e l 1263. — 4 janvier 1846 et 1er mars 1847). Mais ces prohibitions n'ont jamais constitué que des mesures préventives et momentanées, motivées par des circonstances extraordinaires, et cessant de plein droit avec elles.

Les divers traités ou ordonnances en matière commerciale intervenus depuis, tels que le traité de commerce (p. 397) négocié, en 1838, avec la France et l'Angleterre, et accepté successivement par toutes les puissances, y compris la Russie², quoique celle-ci, en vertu de

¹ M é m o r a n d u m d u 29 m o h a r r e m 1262 (janvier 1846). V. le M o n i t e u r grec du 20 février de la même année.

² Le dernier traité de commerce et de navigation entre la Porte et la Russie, signé le 18—20 avril 1846, à Balta-Liman, en vingt articles, se borne à stipuler, en faveur des sujets et des bâtiments russes en Turquie, la pleine et entière jouissance de tout droit, bénéfique ou avantage qui est ou qui serait accordé aux nations étrangères les plus favorisées. (V. le J o u r n a l de Saint-Pétersbourg du 14—26 septembre 1846.)

ses conventions, antérieures, jouit d'une situation commerciale plus avantageuse; le règlement inséré dans le Journal de Constantinople du 6 janvier 1846, relatif au droit d'ancrage des navires étrangers mouillés dans le port de Constantinople¹; l'ordonnance publiée l'année suivante, qui étend ce même règlement à tous les ports de l'empire indistinctement²; l'organisation des tribunaux mixtes de commerce; la promulgation récente du nouveau Code de commerce applicable à ces tribunaux (Mémor. du 2 moharrem 1267. — 6 novembre 1850): tout cet ensemble de faits qui créent au commerce étranger en Turquie des privilèges et des avantages sans analogues dans aucun pays, sont une conséquence, ou plutôt, un abus du même principe. „En effet, les concessions que la Porte a faites à la généralité des Etats européens, déterminée par la bienveillance à l'égard des uns, par la nécessité avec les autres³, forment un contraste choquant avec le (p. 398) principe de prohibition, les droits d'entrée exorbitants, adoptés par ces mêmes gouvernements, auxquels la Porte ne demande en retour aucune prérogative. Les capitulations enfin accordent aux Francs des avantages tels, que les regnicoles ne peuvent soutenir la concurrence. De là vient que les spéculateurs en grand donnent de préférence essor à leur génie vers les contrées asiatiques, et que ceux qui entretiennent des relations avec l'Europe n'y trouvent un avantage réel qu'autant qu'ils ont la protection d'une des puissances liées avec la Porte par des traités de commerce“⁴. Les Grecs furent ceux qui se montrèrent les plus empressés à recourir à cette protection, et ils parvinrent bientôt, à l'aide bérats⁵ qu'ils achetaient des ambassades, à accaparer une grande partie du commerce du Levant. A l'abri sous la protection de l'Autriche et surtout de la Russie, souples, entreprenants, industriels (p. 399), supérieurs dans la pratique aux négociants européens, doués de connaissances locales qui compensaient amplement pour eux les 2% de droit qu'ils payaient de plus sur leurs marchandises⁶, ils étendirent de jour en jour le cercle de leurs opérations, et conquièrent peu à peu le premier rang qu'ils occupent aujourd'hui dans le commerce de la Turquie. C'est ainsi que les maisons grecques de Constantinople, avec leurs succursales à Londres, à Marseille, à Livourne, à Gênes, à Trieste, à Odessa, atteignirent à un degré de prospérité toujours croissant, tandis que les autres indigènes virent de jour en jour décliner la leur.

Commerce intérieur. Le commerce de la Turquie se divise en commerce intérieur et commerce extérieur.

Le commerce intérieur peut être envisagé sous deux rapports: 1^o sous le rapport des échanges des Echelles⁷ et places commerçantes de la Turquie entre elles; 2^o sous le rapport des échanges entre la Turquie et ses provinces tributaires.

L'absence de documents officiels fournis jusqu'à ce jour, soit par la direction des douanes, soit par le ministère du commerce à Constantinople, rend extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, une (p. 400) évaluation exacte du premier, même approximative

¹ Ce droit extrêmement modique, si on le compare aux droits analogues perçus dans les autres pays, est fixé à 1 para et demi (moins d'un centime) par chaque 40 kilès (1128 kilogr.)

² Mémorandum du 28 rebiul-akhir 1263 (13 avril 1847). Ce même règlement établit un droit d'entrée de 2 piastres du G. S. par 1000 kilès, payables aux capitaines de ports.

³ Quoique la plupart des avantages commerciaux stipulés en (p. 398) dernier lieu en faveur des Francs, et notamment le traité de 1838, doivent être regardés comme des concessions arrachées à la faiblesse plutôt qu'au bon vouloir de la Porte, on ne doit pas perdre de vue que les capitulations, source première des droits dont jouissent les étrangers en Turquie, remontent au règne de Suleiman c'est-à-dire à une époque où la puissance musulmane n'avait point de rivale en Europe.

⁴ Pertusier, la Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire ottoman, p. 113.

⁵ Les bérats étaient des diplômes qui conféraient à un Raïa, jusqu'à un certain point, les privilèges des Francs. Anciennement les ambassadeurs délivraient les bérats pour protéger les Raïas employés à leur service; mais ils changèrent cette prérogative en un monopole abusif, et vendirent ou accordèrent leur protection indistinctement aux sujets chrétiens de la Porte. A la fin, l'abus devint tel, surtout de la part de la Russie, que les autres puissances européennes, voyant cette dernière accroître le nombre de ses protégés, d'une manière inquiétante pour la Porte et pour elles-mêmes, durent solliciter du sultan Mahmoud la suppression des berats.

⁶ Les Francs payaient anciennement 3 p. 100, les Musulmans 4, les Raïas 5.

⁷ On comprend, d'après un usage ancien, sous le nom général d'Echelles du Levant (en turc, iskelè), toutes les places maritimes de l'Afrique septentrionale, de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Turquie d'Europe, de la Grèce, et des îles Ioniennes.

La valeur des échanges entre la Turquie et les provinces tributaires, dont les détails appartiennent à la seconde partie de cet ouvrage, peut être calculée approximativement à 50 millions de francs, importation et exportation réunies, qui se partagent ainsi entre les quatre provinces:

	Importation	Exportation	Totaux
	fr.	fr.	fr.
Valachie	2 700 000	8 300 000	11 000 000
Moldavie	2 000 000	5 000 000	7 000 000
Serbie	3 680 000	5 320 000	9 000 000
Egypte	8 000 000 ¹	15 000 000	23 000 000
	16 380 000	33 620 000	50 000 000

Commerce extérieur. Le commerce extérieur se compose des échanges entre la Turquie et les pays étrangers:

Les renseignements officiels manquent également pour cette partie du commerce. Néanmoins, l'on parvient à combler, en partie, cette lacune au moyen des comptes rendus annuels publiés par la plupart des Etats qui entretiennent des relations commerciales avec la Turquie, et dans lesquels se trouve mentionnée la part de cette dernière, tant à l'importation qu'à l'exportation. Or, il résulte, tant du relevé de ces comptes rendus que des indications personnelles que j'ai été à même de recueillir sur les lieux, que le commerce extérieur de la Turquie peut être évalué, en moyenne, à 450 millions de francs.

Ces 450 millions se répartissent ainsi, d'après les principaux pays de provenance et de destination:

(p. 401) Pays de provenance et de destination	Importation	Exportation	Totaux
	fr.	fr.	fr.
Angleterre et Malte...	58 000 000	30 000 000	148 000 000
Idem ... (transit avec la Perse) ...	45 000 000	50 000 000	
France	32 800 000	550 000 000	87 800 000
Autriche	41 000 000	560 000 000	97 000 000
Russie	27 000 000	180 000 000	45 000 000
Perse (commerce direct)	25 000 000	20 000 000	37 000 000
Belgique .. (id.)	7 500 000	15 000 000	9 000 000
Grèce et îles Ioniennes	4 000 000	60 000 000	10 000 000
Italie, Hollande, Suisse et divers	16 700 000	95 000 000	26 200 000
	257 000 000	193 000 000	450 000 000

La plupart des chiffres qui ont servi à former le total ci-dessus sont extraits textuellement des tableaux officiels publiés par les Gouvernements mêmes des Etats auxquels ils se rapportent, en prenant pour base la moyenne des trois ou quatre dernières années. Le chiffre seul de 26 200 000 fr. pour l'Italie et les autres pays dont je n'ai pu me procurer les statistiques, est approximatif, mais ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité.

La remarque la plus importante, résultant de la comparaison de ce tableau, déduction faite, toutefois, du transit avec la Perse, c'est la balance à peu près exacte entre le chiffre des importations et celui des exportations.

¹ Approximatif, la valeur, des importations n'étant point mentionnée sur les tables anglaises.

Comparées, non plus d'après la valeur, mais d'après (p. 402) la nature de leurs produits, l'importation européenne en Turquie et l'exportation de la Turquie pour l'Europe donnent encore ce résultat, que, pour la première, les tissus de toute sorte entrent pour environ la moitié dans la totalité, les produits fabriqués autres que les tissus pour un quart, les denrées et matières premières pour l'autre quart; tandis que, pour la seconde, les objets manufacturés de toute espèce figurent pour un huitième, et les denrées et matières premières pour sept huitièmes.

Je vais entrer maintenant dans quelques détails relatifs aux divers pays de provenance et de destination.

A n g l e t e r r e. Le premier rang qu'occupe aujourd'hui l'Angleterre dans le commerce d'importation de la Turquie a été de sa part le fruit de longs et infatigables efforts. En effet, les Anglais dirigèrent de bonne heure leur attention vers l'Orient de Jacques 1^{er}, environ cinquante ans avant l'expédition des chartes qui constituèrent les compagnies des deux Indes et du Sud, arriva bientôt à supplanter la France dans le commerce de la Turquie, malgré les privilèges immenses stipulés en faveur de cette dernière, alors qu'elle s'était fait constituer par la Porte protectrice de tous les Francs trafiquant dans le Levant, et qu'un firman du Grand-Seigneur interdisait à tous les bâtiments européens de se présenter dans les mers de Turquie sous un autre pavillon que celui de France. Mais c'est surtout depuis les dernières années que ce progrès est sensible. Ainsi, le chiffre total de l'importation anglaise en Turquie, qui, en 1827, ne dépassait pas 12 500 000 fr., dans lesquels les cotons figuraient pour plus des trois quarts, (p. 403) atteignait déjà 26 000 000 fr. en 1830. Il est aujourd'hui de 103 000 000 fr.

Des ces 103 000 000 fr., il convient de déduire environ 45 000 000 fr. appartenant au commerce de transit avec la Perse. Ce transit s'effectue presque en entier par voie de Trébisonde, où les marchandises anglaises arrivent, soit directement, soit par l'intermédiaire de Constantinople, et sont ensuite dirigées sur Tiflis. L'Angleterre en reçoit la contre-valeur, deux tiers en espèces, un tiers en produits bruts, et principalement en soies écruës.

Les 58 000 000 restants représentent la valeur de l'importation spéciale de l'Angleterre en Turquie. C'est à peu près le double de l'importation française dans le même pays. Les articles qui figurent au premier rang sont les cotonnades, les tissus de laine, la quincaillerie et l'horlogerie fines, les denrées coloniales, le fer et le charbon de terre. Les exportations de la Turquie pour l'Angleterre consistent en laines et soies brutes, graines oléagineuses, céréales, opium, poils d'Angora, etc.

F r a n c e. La comparaison des années 1849, 1850 et 1851, donne, en moyenne, pour la valeur générale des échanges entre la Turquie et la France, un total d'un peu moins de 88 millions de francs, dont 33 millions, environ à l'importation, et 55 millions à l'exportation. La moyenne du commerce spécial pour ces mêmes années a été:

Importation	21 500 000 fr.
Exportation	38 500 000
		Total 60 000 000 fr.

(p. 404) La différence de 88 à 60 millions représente la valeur du transit, dont trois quarts environ appartiennent au commerce de la Suisse, et un quart au commerce de la Belgique.

Voici, d'après le **T a b l e a u g é n é r a l d e s d o u a n e s**, la statistique comparée de l'importation française en Turquie et de l'exportation turque pour la France pendant l'année 1851: [v. p. 294.]

Depuis 1789, le chiffre de l'importation française en Turquie, a baissé d'environ les deux cinquièmes. Cette baisse porte principalement sur les tissus de coton, dont l'Angleterre a accaparé, la fourniture, les denrées coloniales, et surtout sur les draps, dans le commerce desquels nous avons été supplantés par l'Autriche, comme nous-mêmes avions supplanté l'Angleterre, comme l'Angleterre avait supplanté Venise. On voit, par le relevé des douanes de Marseille, que, jusqu'en 1790, la France exportait annuellement de 70 à 80 000 pièces de drap dans le Levant. Aujourd'hui, c'est à peine si nous fournissons le quart de cette quantité. En revanche, il y a augmentation sur les articles de mode et de luxe, la bijouterie, fine, les objets d'art, et notamment sur les envois de livres, gravures, musique, etc. La moyenne de 1830 à 1840 était pour cette dernière branche de 135 000 fr.; en 1851, nous la voyons contée à 820 000 fr. Je cite ce fait, moins pour son importance commerciale que comme un indice du mouvement de civilisation qui s'accomplit aujourd'hui en Turquie.

Importation de France en Turquie		Exportation de la Turquie pour la France	
	fr.		fr.
Tissus { de laine	3 825 000	Soies	14 876 000
{ de soie	3 320 000	Graines oléagineuses	6 433 000
{ de coton	831 000	Poils	302 000
Sucre raffiné	1 270 000	Huile d'olive	3 637 000
Peaux préparées	2 102 000	Laines en masse	1 733 000
Outils et ouvrages en métaux	1 365 000	Coton en laine	1 916 000
Papiers, livres et gravures	820 000	Tabac en feuilles	437 000
Poteries, verres et cristaux	694 000	Peaux brutes	758 000
Mercerie et boutons	963 000	Eponges	190 000
Peaux ouvrées	574 000	Bois en billes	115 000
Orfèvrerie et bijouterie	229 000	Oeufs de vers à soie	129 000
Meubles	441 000	Perles fines	180 000
Horlogerie	91 000	Cuivre brut	122 000
Effets à usage	384 000	Tresses et nattes	111 000
Parfumerie	310 000	Essences	108 000
Vins	292 000	Merrains de chêne	320 000
Essence de térébenthine	159 000	Os et cornes de béail	156 000
Eaux-de-vie et alcools	164 000	Opium	105 000
Morues	125 000	Sangsues	893 000
Tabletterie et bimbelotterie	107 000	Peaux de lièvre	33 000
		Noix de galle	345 000

La comparaison avec les dix années antérieures donne les chiffres suivants (commerce spécial):

	Importation	Exportation	Totaux
	fr.	fr.	fr.
1841	11 836 000	28 585 000	40 421 000
1842	11 425 000	30 989 000	42 414 000
1843	11 717 000	36 442 000	48 159 000
1844	13 159 000	30 128 000	43 287 000
1845	14 810 000	32 853 000	47 663 000
1846	12 878 000	38 782 000	51 660 000
1847	15 855 000	72 980 000	88 835 000
1848	12 035 000	22 073 000	34 108 000
1849	18 698 000	33 249 000	51 947 000
1850	22 989 000	43 559 000	66 548 000
1851	22 764 000	38 809 000	61 573 000

(p. 406) A u t r i c h e. L'Autriche, depuis la réunion à ses domaines des Etats maritimes de la République de Venise, est devenue une des premières puissances commerçantes dans le Levant, où elle expédie, soit directement, soit par voie de transit, les draps de la Saxe et de la Prusse rhénane, les verres de Bohême, l'ambre de la Baltique, les produits des manufactures de la Suisse et de la Belgique, les soieries de la Lombardie, etc. pour une valeur approximative de 97 millions de francs. La majeure partie de ces expéditions se fait par la voie de Trieste, devenu le grand entrepôt du commerce de l'Autriche et de l'Allemagne avec le Levant. Le commerce de terre embrasse une frontière qui s'étend depuis la Croatie jusqu'à la Bukovine. Le chiffre de ses opérations s'élevait déjà, en 1847, à 28 500 000 florins, dont les deux cinquièmes, à peu près, appartenaient au commerce de l'Autriche avec les Principautés danubiennes et la Serbie.

Russie. La Russie envoie en Turquie, par Odessa¹ et par la Baltique, du beurre, du suif, du caviar, du goudron, des toiles, des cordages, du fer, des fourrures et des grains provenant de la Pologne et de la Crimée, et reçoit d'elle, en échange, des huiles, des savons, des cotons en laine, des tissus, des fruits secs, etc. (p. 407). Les 45 millions qui forment le total de son commerce (1851) se répartissent ainsi entre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie:

	Importation	Exportation
Turquie d'Europe	24 400 000	15 200 000
Turquie d'Asie	2 600 000	2 800 000

Perse. A part le commerce de transit dont j'ai parlé plus haut, il se fait un commerce direct assez étendu entre la Perse et la Turquie, mais au préjudice de celle-ci, à qui il enlève une grande partie de son numéraire. En effet, la Perse est en possession d'approvisionner les marchés de la Turquie, non seulement de chales, de tapis, de mousselines brodées, de tumbéki², apportés par les grandes caravanes, mais encore de perles, de diamants, de pierres précieuses qui arrivent par le golfe Persique à Bassora, d'où ils se répandent dans les différentes parties de l'empire, surtout dans la capitale, où le luxe des harems les attire.

Belgique. Les expéditions de la Belgique en Turquie se font, soit directement par le port d'Anvers, soit par voie de Trieste ou de Marseille. Le chiffre de 9 millions, porté au tableau, comme représentant la valeur des importations et des exportations directes, est formé de la moyenne des quatre années 1848—51. Les marchandises (p. 408) ordinaires que la Turquie importe de Belgique consistent principalement en sucre, café, tissus de laine, cuivre, fer, clous, pointes de Paris, verres à vitres, cuirs, indigo, blanc de céruse.

Grèce et îles Ioniennes. Le commerce direct de la Grèce avec la Turquie se fait en entier par les deux ports du Pirée et de Syra. Ce commerce est presque nul à l'importation en Turquie. Les exportations de la Turquie en Grèce consistent en savons, bestiaux, bois, poissons salés, soies, blés et cire, pour une valeur de 1 800 000 à 2 000 000 fr.

La Turquie exporte dans les îles Ioniennes des grains, du gros et du menu bétail, du riz, et reçoit d'elles en échange, outre un petit nombre de produits indigènes, des objets divers, tels que tissus et sucre, la plupart réexportés d'Angleterre.

Italie, Suisse, Hollande, etc. La presque totalité du commerce d'Italie avec le Levant appartient aux Etats sardes. La Toscane exporte quelques taffetas et velours de Florence, et remporte, en échange, des soies et des cotons de Syrie, du cuivre, de l'asphalte.

La Suisse, par ses envois nombreux d'objets manufacturés, est au premier rang des puissances commerçantes de second ordre en Turquie. Toutefois, l'absence de douanes dans les divers Etats de la Confédération ne permet d'évaluer que d'une manière approximative le chiffre de son commerce. Ses expéditions, en échange desquelles ses retours sont presque nuls, consistent en montres et horlogerie de Genève, en cotonnades pour lesquelles elle fait concurrence à (p. 409) l'Angleterre, en lustrines et taffetas, et en produits des manufactures du Zollverein que les fabricants ont l'art d'approprier au goût des diverses contrées du Levant. Tous ces produits sont expédiés en transit par Trieste et Marseille.

Les échanges de la Turquie avec les Pays-Bas sont à peu près les mêmes que ceux avec la Belgique. Quant à leur évaluation exacte, elle est assez difficile. Les tables officielles du commerce néerlandais, pour l'année 1849, donnent 4 800 000 florins à l'importation (en Hollande), et 13 400 000 à l'exportation: en tout 18 200 000 florins. Mais ce chiffre se compose de la totalité des échanges, non seulement avec la Turquie, mais avec tous les pays du Levant, en y comprenant l'Autriche et l'Italie.

Les autres Etats qui entretiennent des relations commerciales avec la Turquie, mais sur un pied tout à fait secondaire, sont les Etats-Unis, qui en tirent chaque année sept à huit chargements de fruits secs, et y importent, par occasion, du rhum, du café, du bois de campêche et autres produits coloniaux, les Villes libres d'Allemagne, le Grand-Duché d'Oldenbourg, le Danemarck, la Suède et la Nor-

¹ Odessa était, il y a une soixantaine d'années, une obscure bourgade, appelée par les habitants Khodja-Bey, et qui comptait à peine trente maisons. Aujourd'hui, elle est devenue une des premières places commerçantes de l'Europe.

² Tabac de Ghiraz, qui sert pour le narghilé.

vège. Cette dernière contrée a exporté, en 1851, en Turquie, pour 1 775 000 fr. de denrées, parmi lesquelles 1 765 000 fr. de poissons fumés et salés.

p. 411—438; Des transports par terre et par mer.

(p. 419) On évalue approximativement à cent mille la quantité de chameaux employés annuellement au service des caravanes en Turquie. Sur ce nombre un dixième succombent aux fatigues des voyages malgré les soins dont ils sont l'objet de la part de leurs conducteurs.

(p. 423) Sur le littoral européen [de la mer Noire] nous trouvons Varna, au fond d'une rade ouverte. Ce port sert à l'écoulement (p. 424) des produits de la Bulgarie, laquelle s'étend sur une longueur de deux cents milles, depuis le Balkan, jusqu'à l'embouchure de la branche Saint-Georges du Danube.

Soulinea, à l'embouchure de la branche du Danube du même nom, est le point le plus fréquenté de toute cette côte. C'est l'unique endroit par où l'on puisse pénétrer de la mer Noire dans le Danube; aussi a-t-il une importance extrême politiquement et commercialement.¹

Les autres ports de la Turquie d'Europe sur la mer Noire sont Baltchik, à six heures de Varna, dont le commerce est de peu inférieur à celui de cette dernière place, et Bourgaz, qui exporte annuellement des blés de la Roumélie pour une valeur de quatre à cinq millions de francs.

(p. 430) De la navigation à vapeur. La navigation à vapeur pour le transport des voyageurs et des marchandises, soit entre les différentes échelles de la Turquie, soit entre ces échelles et les ports d'Europe, a pris un accroissement considérable depuis plusieurs années. Outre le service des paquebots à vapeur ottomans, dont il a été question précédemment, elle comprend d'autres services qui sont:

Le service des paquebots de la compagnie d'Alexandrie.

- — du Lloyd autrichien.
- — des Messageries impériales.
- — des Compagnies anglaises.
- — de la Poste russe.

a). — Service des paquebots de la Compagnie d'Alexandrie.

Ces paquebots arrivent d'Alexandrie à Constantinople, tantôt deux, tantôt trois fois par mois, et en repartent trois jours après leur arrivée.

(p. 431) b). — Compagnie du Lloyd autrichien.

Le premier rang que l'Autriche, ou plus particulièrement Trieste, occupe dans les mers du Levant pour la navigation à vapeur, est dû au Lloyd autrichien.

On sait que cet établissement fut fondé en 1833 sur le modèle du Lloyd britannique, par la réunion des compagnies d'assurances maritimes qui existaient alors à Trieste. Le patronage du Gouvernement lui fut acquis en 1836. Depuis lors, il se trouve partagé en deux départements bien distincts: l'un s'occupe de la centralisation et de la publication des renseignements que les nombreux agents de la compagnie recueillent et lui transmettent dans l'intérêt du commerce et de la navigation de l'Autriche; l'autre est chargé des services à vapeur de l'Adriatique et du Levant, pour l'organisation desquels une nouvelle compagnie s'est formée par actions à la même époque. On connaît les progrès rapides qu'a faits cette entreprise. Après avoir débuté, en 1833, avec un simple bateau faisant le trajet chaque semaine entre Triest et Venise, le Lloyd possédait, à la fin de 1849, trente et un pyroscaphes, de la force de 4030 chevaux et du port de 12 055 tonneaux; il a, plus, récemment encore, accru son matériel de trois nouveaux bâtiments.

On jugera de l'importance et des progrès des opérations du Lloyd par les chiffres suivants, qui en présentent le résumé succinct:

	1849	1850
Mouvement des voyageurs	143 000	216 000
— des lettres	342 000	417 000
— des marchandises	19 337 000 kil.	24 484 000 kil.
— des groupes d'espèces	96 804 000 fr.	113 544 000 fr.

La création des services maritimes du Lloyd avait (p. 432) été, dès 1830, précédée par celle de la navigation à vapeur sur le Danube (I.-R. privilegiata Società di navigazione a vapore sul Danubio), qui possède actuellement 54 pyro-

¹ Voy. Pièces justificatives XX.

scaphes d'une force totale d'environ 6000 chevaux. Les deux compagnies se sont concertées pour le transport en commun des voyageurs et des marchandises à Constantinople et dans le reste du Levant, par la voie de Vienne et du Danube. Les Lignes desservies actuellement par le Lloyd, en prenant Constantinople et Smyrne pour points de départ, sont au nombre de sept, savoir:

1^o Ligne du Levant, entre Constantinople et Trieste, en 142 heures.¹ Départ de Constantinople tous les lundis; arrivée à Trieste, le mardi de l'autre semaine; échelles intermédiaires: Gallipoli, Dardanelles, Ténédos, Cab Baba, Metelin, Smyrne, Chio, Syra, Pirée, Zante, Sainte-Maure, Corfou.

Au Pirée, il existe une ligne d'embranchement sur Trieste en 103 heures, par l'isthme de Corinthe, Lépante, Patras, Missolonghi, Zante, Corfou, Brindisi et Ancône.

2^o Ligne d'Anatolie, entre Constantinople et Smyrne, en 28 heures. Départ le jeudi; arrivée le samedi de chaque semaine.

3^o Ligne de Caramanie, Syrie et Palestine, entre Smyrne et Jaffa, en correspondance avec la précédente. Traversée en 141 heures. Départ tous les quinze jours, le samedi, à l'arrivée du paquebot de Constantinople. (p. 433) Arrivée, le second lu. . . après le départ. Echelles, Rhodes, Mersina (Tarsous), Alexandrette (Alep), Lattaquié, Larnaca (Chypre), Beyrouth, Caïfa.

4^o Ligne d'Egypte, entre Smyrne et Alexandrie, en correspondance avec la ligne d'Antioche. Traversée directe en 68 heures. — Départ tous les quinze jours, le samedi, à l'arrivée du bateau de Constantinople.

5^o Ligne de Thessalie, entre Constantinople et Stilida, en 65 heures. Départ, le samedi de chaque semaine. Arrivée, le mercredi suivant. Echelles: Gallipoli, Dardanelles, Salonique, Larizza (Larisse), Xerochori (Eubée), Volo.

6^o Ligne de la mer Noire, entre Constantinople et Trébisonde, en 59 heures. Départ le lundi, tous les quinze jours. Arrivée, le jeudi suivant. Echelles: Ineboli, Sinope, Samsoun.

7^o Ligne du Danube, entre Constantinople et Ibraïla, en 57 heures. Deux départs: l'un hebdomadaire, le mardi; arrivée, le vendredi; l'autre, bi-mensuel, le samedi; arrivée, le mardi. Echelles: Bourgaz, Varna, Soulina, Toultscha, Galatz.

A Galatz, transbordement sur les bateaux de la compagnie du Danube, pour Vienne. Cette Compagnie vient d'établir (mars 1853) un nouveau service accéléré au moyen de trois bateaux neufs, chacun de la force de 140 chevaux, sans transbordement à Orsova. Le départ de Galatz a lieu, le vendredi matin, après l'embarquement des passagers arrivés, la veille au soir, de Constantinople par le Lloyd. Arrivée à Vienne, le jeudi suivant, le dixième jour après le départ de Constantinople, et le septième de Galatz, après avoir touché à Ibraïla, Routhouk, Giurgevo, Vidin, Orsova et Pesth. Le retour de Vienne à Galatz s'effectue en 100 heures. (p. 434) de sorte que les voyageurs partis de Paris ou de Londres arrivent le dixième jour à Constantinople

c). — Compagnie des services maritimes des Messageries impériales.

C'est au Gouvernement français qu'appartient l'honneur d'avoir, le premier, relié la Turquie à l'Europe par un service régulier de navigation à vapeur entre Marseille et Constantinople. L'exemple donné par la France ne tarda pas à être suivi par l'Autriche, par l'Angleterre et par la Russie, et c'est ce concours, ou cette lutte de quatre grandes puissances pour une même entreprise, qui a fait de Constantinople un des ports les plus importants du globe sous le rapport de la navigation commerciale.

Le service organisé par la France en 1836, pour le transport des dépêches et des voyageurs, au moyen de paquebots construits dans les chantiers du Gouvernement et commandés par des officiers de la marine militaire, fut placé pendant longtemps sous la direction de l'administration des postes. Mais cette organisation utile pour frayer la voie, alors que l'industrie particulière était encore étrangère à la navigation à vapeur, ne pouvait être que temporaire. On conçoit, en effet, combien la gestion par l'Etat se prête mal à une exploitation toute commerciale, quelles entraves oppose à de pareilles opérations la rigueur des règles administratives dont elle ne saurait s'affranchir, et combien il est difficile, dans de telles conditions, de se tenir constamment au courant et à portée des exigences du commerce.

En 1851, le Gouvernement résolut de mettre un terme aux dépenses excessives que lui créait cet état de choses, et, à l'exemple de l'Angleterre, dont toute la navigation postale est exécutée à l'entreprise, les (p. 435) paquebots-postes de la Méditerranée passèrent à la compa-

¹ 142 heures de navigation, non compris le temps de relâche dans chaque échelle, qui double presque la durée du trajet.

gnie des Messageries impériales, qui devint ainsi acquéreur du matériel appartenant à l'administration des postes.

Suivant l'accord passé entre elle et l'Etat, cette compagnie se charge du transport des lettres et dépêches à destination des pays du Levant pour une période de vingt années, moyennant une subvention annuelle de 3 000 000 francs pendant les dix premières années de l'exploitation, en décroissant annuellement de 100 000 francs à partir de la sixième année. Elle est tenue d'avoir toujours seize paquebots disponibles, et, en cas de guerre, les bâtiments et tout leur matériel sont réunis à l'Etat, qui s'engage à payer à la compagnie, pour tout loyer, une somme représentant l'intérêt à 5 p. 100 du capital constaté par le dernier inventaire.

Provisoirement, l'exploitation est restée la même; rien n'a été changé, ni aux itinéraires, ni aux tarifs, sauf quelques modifications de détail et l'ouverture de deux nouvelles lignes, la première qui relie Constantinople à l'Egypte par la côte de l'Asie Mineure et la Syrie, la seconde qui parcourt divers points de l'Archipel grec.

Voici le tableau des lignes desservies actuellement par les Messageries impériales, en prenant Constantinople pour point de départ:

1^o Ligne du Levant. Départ de Constantinople les 5, 15, 25 de chaque mois, pour Marseille. Arrivée, le onzième jour, les 6, 16, 26, après avoir relâché à Gallipoli aux Dardanelles, à Mételin, à Syra et à Malte. La distance en ligne droite est de 465 lieues marines, et de 616 avec les stations intermédiaires.

A Syra, embranchement sur le Pirée, et de ce dernier (p. 436) port sur Chalcis (Eubée), Salonique, Nauplie et Calamata.

A Malte, correspondance avec la ligne d'Italie, par Messine, Naples, Civita-Vecchia, Livourne et Gênes.

2^o Ligne de Syrie et d'Egypte, entre Constantinople et Alexandrie. Départ tous les vingt jours les 8, 18, 28, etc., etc., Arrivée, le quinzième jour, en touchant à Smyrne, Rhodes, Mersina, Alexandrette, Lattaquié, Tripoli, Beyrout et Jaffa. La distance en ligne droite est 300 lieues marines, et avec les stations, de 548.

Quoique toute récente, la substitution de l'industrie privée à l'exploitation par l'Etat, a déjà réalisé des avantages incontestables.

Dès 1852, un mouvement de 32 à 33 000 voyageurs et de 11 000 tonneaux environ de marchandises a été effectué par la compagnie concessionnaire du service postal de la Méditerranée; et sous ce dernier rapport, surtout, il y a lieu de constater un véritable progrès. L'administration des postes s'interdisait volontairement le transport de nombreuses catégories de marchandises; la compagnie a appelé à elle ces divers produits, elle leur a ouvert ses voies de transport et le commerce a pu trouver ainsi des débouchés qui, jusque-là, lui avaient fait défaut et dont l'absence lui causait chaque année un préjudice notable.

D'autres améliorations sont encore attendues. Ainsi l'on annonce déjà qu'au printemps prochain l'effectif des navires et leur échantillon, augmentés de plus d'un tiers, permettront de multiplier les ordinaires et de remanier les tarifs d'une manière avantageuse au commerce. On espère aussi que le trajet de Constantinople sera abrégé de onze jours à sept jours et demi, et que la voie de France, complétée par les chemins (p. 437) de fer, sera la plus courte que puissent prendre les voyageurs et les marchandises à destination du Levant.

Paquebots à vapeur anglais.

1^o Compagnie péninsulaire et orientale. Cette compagnie, créée en 1840 en vertu d'un bill du parlement, entretient un service direct de paquebots entre Constantinople et Southampton. Deux forts bateaux, de la portée de 1100 à 1800 tonneaux, et de 450 à 500 chevaux de force, le Haddington et le City of London, sont affectés à ce service. Ils partent de Constantinople, le 19 de chaque mois, et arrivent à Southampton le seizième jour, après avoir touché à Smyrne, Malte et Gibraltar. — Une seconde ligne est établie entre l'Egypte et Malte. Les bateaux qui font ce service quittent Alexandrie à l'arrivée de la malle de l'Inde, le 6 et le 20 de chaque mois, et arrivent en trois jours à Malte. Là, la ligne se bifurque; un embranchement est dirigé en droiture sur Marseille (3 jours); l'autre atteint Southampton en douze jours, après une relâche de 24 heures à Gibraltar. Cette dernière ligne (d'Alexandrie à Southampton) reçoit de l'Etat une subvention de 587 500 fr. par an.

2^o Compagnie anglaise de Liverpool. Il existe encore un service régulier de bateaux à vapeur anglais entre Constantinople et Liverpool. Ces bateaux, de la force de 300 à 350 chevaux, partent vers le 2 et le 16 de chaque mois, et arrivent en dix huit jours à destination, après avoir touché à Gallipoli, aux Dardanelles, à Smyrne, Syra, Malte, Gibraltar. La même compagnie dessert en outre deux autres lignes: 1^o La Ligne de Constantinople à Trébisonde où elle porte une grande partie des marchandises de l'Angleterre à destination de la Perse: les bateaux affectés au (p. 438) service de

cette ligne partent de Constantinople deux fois par mois, et sont de retour dans ce port au bout de dix à douze jours; 2^o La Ligne de Syrie et d'Egypte, entre Smyrne et Alexandrie: le service de cette ligne a été interrompu l'année dernière, à partir du mois de mars, par suite d'avaries.

On évalue, en moyenne, à 1 500 000 fr. la valeur des marchandises, composées presque exclusivement de manufacture fine, que les bateaux de la compagnie péninsulaire et de la ligne de Liverpool apportent mensuellement à Constantinople.

Paquebots à vapeur de la poste russe.

Trois bateaux à vapeur de la marine impériale russe, représentant une force collective de 1200 chevaux, Odessa, la Crimée, la Chersonnèse, desservent la ligne d'Odessa à Constantinople, en droiture. Leur départ de cette dernière ville a lieu les 4, 14 et 24 de chaque mois (vieux style), ils retournent les 2, 12 et 22.

Ces bateaux transportent annuellement de 850 à 900 passagers (aller et retour); ils ont perçu en 1849, pour 305 000 fr. de frêt, ont exporté d'Odessa des marchandises et du numéraire pour une valeur de 6 469 000 fr. et y ont importé pour une valeur de 1 775 000 fr.

Doering, Ed.

Handbuch der Münz-, Wechsel-, Maß- und Gewichtskunde oder Erklärung der Wechsel-, Geld- und Staatspapiere—Kurzzettel, der Wechsel—Usancen, Masse und Gewichte aller Länder und Handelsplätze. Mit gründlichen Erläuterungen über Münzwesen, Papiergeld, Banken, Wechselwesen und Staatspapierhandel. Nebst der Allgemeinen Deutschen Wechselordnung. Von... Gänzlich umgearbeitete, verbesserte und vermehrte 2. Aufl. Coblenz, J. Hölscher, 1854. VII—535 p.

p. 259—263: Konstantinopel.

(p. 259) Hauptstadt des türkischen Reiches, mit 1 Million Einwohnern. Man rechnet wie im ganzen türkischen Reich nach Piastern à 40 Paras à 3 Asper, auch wird der Piaster in 100 gute Asper oder Minas geteilt. Die Türken selbst nennen den Piaster Grusch oder Gurusch.

Der Beutel Silber (Keseser), nach welchem alles was in oder aus dem Schatz des Großherrn kommt, berechnet wird, hat 500 Piaster. — Der Beutel Gold (Kitze) hat 30 000 Piaster.

Nach dem Stand der neuesten Münzausprägung in der Türkei, von 1845, sind 235 türkische Piaster auf die Vereinsmark fein Silber zu rechnen und darnach ist 1 türkischer Piaster wert: 1 Sgr. 9⁴/₅ Pf. preuß. Kur. oder 6²/₆ kr. im 24 1/2 fl. Fuß.

Wirklich geprägte türkische Münzen

An ein geordnetes, regelmäßiges Münzwesen ist in der Türkei, diesem Lande der Willkür, nicht zu denken, Gehalt und Gewicht der eingeführten Gold- und Silbermünzen sind seit vielen Jahren sehr oft und nach Belieben geändert, d. h. jedesmal verringert worden. Die Münzveränderungen werden in der Regel vorgenommen, ohne daß das Publikum ordentlich davon benachrichtigt oder über den neuen Münzfuß irgend etwas bekannt gemacht wird; die umlaufenden Münzen werden bei harten Strafen zur Einschmelzung und Umprägung eingefordert, und dann neue, nämlich geringere dafür in Umlauf gesetzt. Es war der türkische Piaster wert: im Jahre 1764 22 1/2 Sgr. preuß. oder 1 fl. 18 3/4 kr. im 24 1/2 fl. Fuß, im Jahre 1815 7 Sgr. oder 24 1/2 kr., im Jahre 1837 1 3/4 Sgr. oder 6 1/3 kr.

p. 260. Um der Münzunordnung und dem weiteren Sinken des Piasters Einhalt zu tun, wurde im Jahre 1839 eine durchgreifende Münzreform beschlossen; es erhielt die großherrliche Münze eine neue Einrichtung und Maschinen aus England und nachdem alle alten türkischen Münzen zur Umprägung einberufen worden, wurden im Jahre 1844 die neuen Münzen in Umlauf gebracht.

Da die älteren Münzsorten nach und nach fast gänzlich aus der Zirkulation verschwunden sind, so verdienen nur die neueren eine Erwähnung.

(p. 261) In Kupfer werden seit 1845 geprägt: Stücke zu 5 Paras und zu 1 Para; von jenen gehen 43 513 Stück, von diesen 218 352 Stück auf die Vereinsmark und es wird die Vereinsmark Kurfer demnach ausgebracht zu 9 Sgr. 9 Pf. preuß. 34 1/8 Kr. im 24 1/2 fl. Fuß.

Wirklich geprägte türkische Münzen	Rauhe Vereinsmark	Feingehalt		Feine Vereinsmark	W e r t im fl. 24 1/2 Fuß in Preußischem Kur.				
	Stück	kar.	Grän	Stück	fl.	kr.	R thr.	Sgr.	P .
<i>In Gold:</i>									
Fonduk oder Zechine von 1789 . . . b)	67'149	19	2 1/4	83'991	4	36'53	2	17	10'39
Zermahub-Zechine von 1789 . . . b)	100'258	19	3	124'997	3	3'12	1	22	3'85
Onilik à 12 Piaster von 1821 . . . b)	146'267	18	—	195'023	1	57'37	1	3	6'41
Memduhie Rubieh à 5 Piaster von 1835, b)	581	20	—	697'2	—	32'83	—	9	4'57
Stücke zu 10 P. von 1823 . . . b)	146'267	19	11'9	175'591	2	10'36	1	7	2'96
Stücke zu 10 P. von 1834 . . . b)	260'560	20	11'25	268'672	1	16'64	—	21	10'77
Stücke zu 20 P. von 1827 . . . b)	131'282	21	—	150'037	2	32'54	1	13	7'01
Stücke zu 20 P. von 1834 . . . b)	130'280	20	11'25	149'336	2	33'28	1	13	9'53
Stücke zu 20 P. von 1840 . . . b)	147'317	19	11'5	177'150	2	9'21	1	6	11'02
Stücke zu 40 P. von 1827 . . . b)	65'016	21	—	74'304	5	8'06	2	28	0'21
Stücke zu 40 P. von 1830 . . . b)	65'008	19	—	82'175	4	38'75	2	19	7'73
Seit 1845									
Stücke zu 100 P. a)	32'408	21	11'8	35'381	10	46'92	6	4	10'14
b)	32'448	21	11'1/2	35'465	10	45'43	6	4	4'89
detto zu 50 P. a)	64'816	21	11'8	70'767	5	23'47	3	2	5'07
b)	64'467	21	11'3/4	70'394	5	25'17	3	2	10'87
<i>In Silber:</i>									
Piaster zu 40 Paras v. 1801 b)	18'229	7	13	37'769	—	38'92	—	11	1'44
detto v. 1818 b)	23'971	7	3'55	53'289	—	27'58	—	7	10'58
Stücke zu 1 Para von 1829 b)	1510	1	6	18120	—	0'08	—	—	0'28
detto zu 10 Paras von 1836 b)	289'331	2	12	1735'986	—	0'85	—	—	2'90
detto zu 6 Piaster von 1840 b)	18'321	7	—	41'876	—	35'01	—	10	0'34
detto zu 1 1/2 Piast. von 1840 b)	75'193	6	13	178'972	—	8'02	—	2	4'16
detto zu 1/2 Piaster von 1840 b)	153'585	2	11	941'123	—	1'55	—	—	5'35
Seit 1845:									
Stücke zu 20 Piaster a)	9'722	13	5	11'715	—	5'48	1	5	10'22
b)	9'733	13	4 3/4	11'740	2	5'21	1	5	9'32
detto zu 10 Piaster a)	19'444	13	5	23'430	2	2'74	—	17	11'10
b)	19'249	13	4 3/4	23'220	1	3'37	—	18	1'05
detto zu 5 Piaster a)	38'886	13	5	46'859	1	31'37	—	8	11'55
b)	39'032	13	4 3/4	47'083	—	31'22	—	8	11'15
detto zu 2 Piaster a)	97'237	13	5	117'173	—	12'54	—	3	7'01
detto zu 1 Piaster a)	194'555	13	5	234'443	—	6'27	—	1	9'50

Die 10 Piasterstücke werden Onlick, die 5 Piasterstücke Beschick genannt; die kupfernen 5 Parasstücke werden zwar auch Beschick genannt, man versteht aber unter dieser Benennung, ohne nähere Bezeichnung, in der Regel die 5 Piasterstücke.

Papiergeld oder Schatz-Anweisungen (Schims) hat die türkische Regierung seit 1838 in Umlauf gesetzt in Abschnitten zu 50, 100, 200 und 5000 Piastern. Es sind von diesem Papiergeld nach und nach über 200 Millionen Piaster ausgegeben worden; dasselbe trug anfangs 12% Zinsen, welche aber späterhin auf 6% herabgesetzt wurden und halbjährlich regelmäßig bezahlt werden. Bei allen Steuerzahlungen werden die Papiergeldscheine (auch Kaymes genannt) dem baren Geld gleich angenommen, auch werden sie von der im Jahre 1849 hier errichteten Bank mit 3% Verlust eingelöst.

Von fremden Münzen kursieren hauptsächlich russische Halb-Imperialen, Dukaten, 20 Francs-Stücke, spanische Quadrupeln oder Dublonen, englische Sovereigns; sodann russische Rubel, spanische Piaster, deutsche Konventionstaler, 5 Franken-Stücke.

Wechselkurse werden notiert, von den Privat-Wechselhäusern auf:

Amsterdam	für 1 fl. niederl.	* 380 Paras
Genua	„ 1 Lira nuova	* 180 „
Livorno	„ 1 Lira toscana	* 145 „
London	„ 1 Liv. St.	* 112 1/2 Piast.
Marseille	„ 1 Franc	* 175 1/2 Paras
Odessa	„ 20 Kopeken Papier	1 Piaster
Triest, Wien	„ 1 fl. im. 20 fl. Fuß	* 425 Paras

Geldkurse, das Stück:

Spanische Quadrupel	* 360 Piaster	
Russische Halb-Imperialen	* 90 „	40 Para
Holländische Dukaten	* 51 „	15 „
Kremnitzer Dukaten	* 52 „	10 „
20 Francs	* 89 „	— „
Englische Sovereigns	* 112 „	20 „
Russische Rubel	* 17 „	20 „
Spanische Piaster	* 23 „	24 „
Theresien-(Konventions-) Taler	* 22 „	24 „
5 Francs	* 21 „	30 „

Zur Befestigung des Kredits und des Geldwesens hat die türkische Regierung mit den Bankierhäusern J. Alléon & C. und Eman. Baltazzi in Konstantinopel einen Vertrag abgeschlossen, nach welchem diese Bankiers Wechsel auf die Hauptorte Englands, Frankreichs und Oesterreichs (London, Marseille, Paris, Wien) zu einem gewissen festgesetzten Kurse abgeben, welcher nicht von einiger Bedeutung überschritten werden darf. Diese Kurse sind 447 Para für 1 fl. im 20 fl. Fuß auf Wien, 172 Para für 1 Franc auf Marseille und Paris, 110 Piaster für 1 £ auf London. Der Regierung soll dieser Ver- (p. 262) trag ein Opfer von jährlich 4 bis 5 Millionen Piaster kosten, wogegen dieselbe eine Entschädigung findet in der Befestigung ihres Kredits und besserer Regelung des Münzwesens und durch die Ersparung bei den Rimessen für die vielen für ihre Bedürfnisse aus jenen Ländern bezogenen Artikel. — Man hat daher zweierlei Kursnotierungen: 1) jene oben angegebene der Privatwechselhäuser und 2) die der genannten beiden Wechselhäuser oder (seit Errichtung der Bank, welche unter der Direktion dieser beiden Wechselhäuser steht) der Großherrlichen Bank.

Wechselrecht. Seit 1848 ist im türkischen Reiche das französische Handelsgesetzbuch mit den für die hiesigen Verhältnisse nötigen Abänderungen, in einer türkischen Übersetzung, eingeführt und es gelten daher seitdem die Bestimmungen des französischen Wechselrechts s. Paris.

Wechselstempel. Seit 1845 sind Wechsel und alle auf den Verkehr bezügliche Dokumente einem Stempel unterworfen und die Stempelgebühr beträgt:

für die Summe von	100 bis	500 Piaster:	20 Para
„ „ „ „	500 „	1000 „	1 Piaster
„ „ „ „	1000 „	2000 „	2 „
„ „ „ „	2000 „	3000 „	3 „

und so fort für jede weitere 1000 Piaster 1 Piaster mehr; für 100 000 Piaster und alle Summen darüber beträgt die Stempelgebühr 150 Piaster.

Bank. Im Jahre 1849 wurde hier eine Bank, Die Großherrliche Bank, errichtet, deren Unternehmer die schon oben erwähnten Bankier J. Alléon und E. Baltazzi sind, welche die Regierung zu Direktoren der Bank ernannt hat. Die Regierung hat sich bei

der Anstalt mit 25 Millionen Piaster beteiligt und sie autorisiert, für 100 Millionen Piaster Aktien zu emittieren. Die Operationen der Bank bestehen hauptsächlich im Diskontieren der Papiergeldscheine (Kaymes) des Staates gegen 3% Verlust des Papiers und in der Abgabe von Wechseln auf Europa für Rechnung der Regierung zur Aufrechterhaltung des gegenwärtigen Münzsystemes. — Die Bank ist demnach wesentlich Staatsanstalt zur Aufrechterhaltung des Kurses des türkischen Papiergeldes und der Wechselkurse auf Europa.

Seit 1840 besteht hier ein Handelsgericht für die Handelsprozesse zwischen Türken und Fremden.

Türkische Maße und Gewichte

Längenmaß. Der Pik (Draa) für Seidenwaren und Tücher wird = 27 engl. Zoll gerechnet, also = $\frac{3}{4}$ engl. Yards = 0,6858 Meter = 1,253 frankf. Ellen = 1,0283 preuß. Ellen = 0,8801 wiener Ellen. Man rechnet 108 Pik = 100 wiener Ellen.

Der Endaseh für alle sonstige Fabrikate ist = 0,6525 Meter = 1,19215 frankf. Ellen = 0,9783 preuß. Ellen = 0,8374 wiener Ellen. Man rechnet 9 Endaseh = 8 wiener Ellen.

Der Halebi oder Arschin beim Feldmessen = 27,9 engl. Zoll = 0,7087 Meter.

(p. 263) Der Agatsch, die türkische Meile = 5334 Meter, $20 \frac{5}{6}$ Agatsch gehen auf 1 Grad des Äquators, also 1 Agatsch = 0,72 deutsche Meilen. Von einem anderen Meilenmaß, Berri, sollen 75,3 nach anderen $66 \frac{2}{3}$ auf 1 Grad des Äquators gehen. — Von den türkischen Seemeilen sollen $84 \frac{2}{3}$, von den armenischen, Farsang, 25 auf 1 Grad des Äquators gehen.

Getreidemaß. Das Fortin hat 4 Kilos, 1 kilo = 35,266 Liter = 0,12128 engl. Imper. Quarters = 0,64165 preuß. Scheffel = 0,57344 wiener Metzen. — Das Kilo Roggen wiegt 21 bis 24 Oke, das Kilo Reis 10 Oke, — 3 hiesige Kilo = 2 Kilo in Smyrna, 4 hiesige Kilo = 1 Kilo in Saloniki.

Flüssigkeiten werden meistens nach dem Gewicht verkauft; die Alma oder Almud für Öl ist 5,2047 Liter und soll 8 Oke wiegen.

Gewicht. Der Kantar oder Cantaro (Zentner) hat 44 Oke oder auch 100 Rottel. 1 Rottel = 562,53 Gramm. 1 Oka hat 400 Drachmen und ist = 1278,48 Gramm = 2,73348 preuß. = 2,28295 wiener. Man rechnet 1 Kantar =

114 $\frac{1}{2}$ Pfd. in Amsterdam	120 $\frac{3}{4}$ Pfd. in Preußen
113 " " Bremen	138 " " Rußland
116 $\frac{1}{2}$ " " Hamburg	100 $\frac{3}{4}$ " " Wien
124 $\frac{1}{2}$ " " London	56 $\frac{1}{2}$ Kilogramm

Bei Baumwollengarn wird der Kantar zu 45 Oken gerechnet.

Gold-, Silber-, Edelstein- und Medizinalgewicht. Der Tscheky oder Cheky hat 100 Darhem oder Drachmen à 16 Kara oder Kilos à 4 Grän = 319,62 Gramm = 1,36674 preuß. Mark = 1,13888 wiener Mark. — Zur Bezeichnung des Feingehalts wird der Tscheky beim Golde in 24 Kara à 4 Grän, beim Silber in 100 Kara à 4 Grän geteilt.

1 Tscheky Opium hat 250 Drachmen; 1 Tscheky Kammeelhaar hat 800 Drachmen; 1 Medikal Rosenöl hat $1 \frac{1}{2}$ Drachmen; 1 Teffeh Seide von Brussa hat 610 Drachmen; 1 Batmann persische Seide hat 6 Oke; 1 Mazzo ist 50 Stücke.

Hommaire de Hell, X.

Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848, par . . . Cet ouvrage est accompagné de Cartes, d'un Album de 100 planches par Jules Laurens. Paris, P. Bertrand, 1854—1860. 4 T.

Table des matières:

T. I. 1^e partie. Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. Guigniaut, membre de l'Institut, p. 7 à 11; Notice nécrologique sur M. Hommaire de Hell, par M. de la Roquette, p. 12 à 38; Départ de France. . . — Arrivée à Florence, p. 39 à 82; Florence. . . , p. 82 à 96; Civita-Vecchia, . . . Départ de Rome, p. 96 à 110; Constantinople moderne: le Bezestein; Péra; les incendies. — Génération actuelle; modification des idées et du costume; moeurs conjugales; le Harem. — Progrès de l'enseignement public; les

journaux, la littérature. — Considérations politiques. — Le sultan Abdul-Medjid, p. 110 à 123; Départ de Thérapia, entrée dans la mer Noire; aspect de la côte. — Kidendérèh. — Voussounia. — Kilia. — Notre équipage; premier campement. — Pêcheurs bulgares; Baloukhanès. — Exploration des dunes. — Détails pittoresques. — Tempête nocturne. — Karabournou; Francis II; Ali-tchaou; station forcée; description de ruines; débris de naufrages; fête grecque. — Vallée de Kalamitch; industrie charbonnière; gîtes de vautours; caractère de la côte. — Midiah; ses cryptes taillées dans le roc; traditions historiques. — Injada; Achmet, p. 123 à 151; Actéboli, impression pittoresque; un café à Wassilikos; Sizopolis; villages Bulgares; fertilité du sol; Bourgas, son développement commercial. — Ankialou, nombreux débris de sculpture; Ismaël-Agha, repas turc, pêche de nuit; Messemvria, ses églises; le cap Emona, scène imprévue, un bûcher homérique, les ombres fantastiques. — Varna, ses fortifications; vieil esprit des janissaires; pasteurs bulgares. M. Olive, agent français. Départ de Varna, p. 151 à 165; Impressions pittoresques. Baltchik, costume des indigènes; triste aspect de Kavarna, goût artistique des pâtes bulgares; Kalagriah, une partie d'échecs; le phare de Schébler; Mangalia; le bel enfant aux yeux bleus; Custendjeh (souvenirs d'Ovide), détails topographiques; village tatar; vallée de Trajan, bords du Danube; Tchernovoda; Hospitalité moldave, scène de mœurs; Matchina, animation du fleuve; quarantaine de Galatz, p. 166 à 181; Considérations résumant les précédents chapitres; détails commerciaux. — Les Turcs deviennent agriculteurs. — Mauvaise foi des négociants de Galatz; divers détails à ce sujet. — Les coups de bâton impunis. — Une petite-fille de Gall. — Aventure de chasse. — Le consulat de France. — Bosco à Galatz. — La chanoinesse Talbot. — Madame Bogdan. — La carötsa moldave. Arrivée à Jassy, description pittoresque, p. 181 à 191; Coup d'oeil rétrospectif sur l'histoire moldave: Alexandre le Bon. — Invasion de Bajazet II en Moldavie. — Resboyéni. — La noble Hélène. — Etienne le Victorieux. — Ballade moldave. — L'image de la Vierge. — Vale Alba. — Testament d'Etienne le Grand. — Le prince Démétrius Cantémir. — Pierre Ier à Jassy. — Traité russo-moldave. — Oeuvres du prince Cantémir. — Juifs moldaves. — Détails de mœurs. — Le prince régnant. — Départ, p. 192 à 210; Commerce de Galatz. — Barre de Soulina. — Convention austro-russe. — Le Ferdinando Primo. — Traversée. — Encore la comtesse Talbot. — Considérations générales sur le commerce de la mer Noire. — Retour à Constantinople, p. 210 à 219; Le colonel Taylor. — Visite dans un harem. — Miss Harriett. — La belle Géorgienne. — Intérieur turc. — Un dîner de pacha. — Singulières musiciennes. — Danses et collation. — Une famille arménienne, p. 220 à 237.

T. I. 2^e partie. Hôtel Josépina à Péra. — Départ pour l'Asie Mineure. . .

T. I. (p. 130) Une longue promenade dans la matinée du lendemain, faite avec toutes les munitions d'exploration et de travail, nous procura la bonne fortune de rencontrer près de Voussounia une cinquantaine de Bulgares et de Grecs occupés à jeter leur filets dans la mer, et mettant à cette importante occupation toute la gravité et tout le recueillement obligés.

Notre présence excita vivement leur curiosité; ils en furent même assez distraits pour laisser échapper ça et là quelque menu fretin, tout heureux de regagner le fond de la mer.

Cette scène, éminemment pittoresque, devint, une fois les filets repliés, de la plus bruyante animation. Ils mangèrent, ils chantèrent et, se prenant tous par la main, ils firent une espèce de ronde assez semblable à la farandole provençale. Puis la plus grande partie monta dans une pirogue spéciale à la pêche, tout entaillée d'ornements byzantins enluminés de vives couleurs. Une douzaine de vigoureux rameurs lui donna une impulsion si rapide, qu'elle disparut en un clin d'oeil derrière la première pointe de récifs.

Ainsi vont ces hommes, fouillant la mer pour le compte des hauts fermiers de la pêche. Partout où se trouvent le poisson et quelques bras sur la plage voisine pour retirer leurs filets, se renouvelle la scène (p. 131) pittoresque à laquelle nous venions d'assister, et dont M. Laurens prit un charmant croquis.

Ce sont presque exclusivement les Bulgares, population à la fois maritime et agricole, fort semblable par son type de race et de costume à nos Bretons de France, qui ont le monopole de ces travaux de pêche dans le Bosphore et aux environs de son embouchure dans la mer Noire.

Leurs élégantes barques apparaissent à des jours et des heures fixes, sillonnant avec une rapidité extraordinaire, même à côté des caïques si renommés de Constantinople, les eaux du golfe de B u y u k-D e r e , qui paraît être leur quartier général. La palamède, sorte de petit thon exquis, constitue le plus important objet de leurs pêches. Ce sont également des Bulgares qui tiennent les singuliers établissements de pêcherie qu'on voit dans ces parages et qui sont une des originalités les plus heureuses pour l'album du peintre.

On en trouve sur tout le parcours du Bosphore, depuis Bechiktach et Scutari jusqu'aux Fanarakys d'Europe et d'Asie. On dirait des niches à chien, mais tout éclopées et vermoulues de vétusté, suspendues au moyen de cordages, de chevilles et de haillons, au sommet d'un indescriptible système de perches. De là-haut, pétrifié dans son immobilité, un homme, au

regard de bête fauve, est penché au-dessus de la mer, au fond de laquelle il épie le passage de ses moindres habitants et les capricieuses variations du courant. Un (p. 132) rempart de filets, disposé en enceinte carrée, tombe au moindre signal du guetteur sur la bande entière des poissons.

Une chose encore plus primitive, sinon plus pittoresque que ces cabanons aériens, ce sont de simples poteaux surgissant fort avant dans le canal du Bosphore, d'une quinzaine de pieds audessus du niveau des eaux, et au milieu de la hauteur desquels est cramponné, accroupi on ne sait comment, quelque chose ayant forme humaine, et qui se trouve être un Bulgare.

(p. 153) Nulle part, le long de la côte, je n'avais remarqué autant de bien-être qu'en offre la population de S i z o p o l i. Le pays au reste, paraît d'une admirable fertilité. De magnifiques plaines, des collines boisées, des vignes, de nombreux villages bulgares, d'immenses champs de blé et de maïs, semblent classer cette contrée parmi les plus favorisées. La ville compte trois cent cinquante maisons. Son port est constamment (p. 154) rempli de navires qui viennent s'y approvisionner pour Constantinople et l'étranger. L'exportation seule en blé est très considérable. Il coûte sur place 22 piastres les 45 okes, et la qualité en est excellente. . .

A partir de S i z o p o l i, la côte présente un caractère de richesse agricole vraiment exptraordinaire. De nombreuses fermes bulgares dominent les hauteurs; des collines, couvertes d'arbres fruitiers, descendant en pentes douces jusqu'à la mer, ont remplacé ces masses trachytiques qui n'offraient d'autre image que celle de la désolation et de la stérilité.

(p. 155) B o u r g a s est l'un des points les plus animés de la côte, grâce à deux capitaines génois qui ont fondé sa réputation commerciale, il y a à peine sept ou huit ans.

Avant cette époque, aucun négociant ne connaissait (p. 156) cette localité, même de nom. Quelques opérations faites par ces Génois furent suivies d'autres tout aussi heureuses qui attirèrent l'attention des voisins. De ce moment, les choses marchèrent si rapidement qu'au mois de novembre 1842, plusieurs négociants de Constantinople, entre autre deux Français (MM. Barthélemy Médan et Joseph Bonnard), établirent à B o u r g a s de nombreuses agences. En 1845, 109 chargements constituèrent un effectif de 1 200 000 kilogrammes de blé. Tous ces chargements passent par Constantinople, et sont, en grande partie, expédiés en Europe. Depuis ces dernières années, la qualité des blés s'est considérablement améliorée, quoique inférieure encore à celle des blés de Galatz et d'Odessa. Mais avec les progrès que fait l'agriculture parmi les Bulgares, on peut espérer que bientôt la qualité de leurs céréales ne laissera rien à désirer.

Jusqu'à présent aucun bâtiment français n'a paru dans le golfe de B o u r g a s. Notre drapeau tricolore est le seul qui se soit montré dans ce coin bien inconnu de l'Europe, mais-appelé, dans un avenir prochain, à acquérir une grande importance commerciale. La population s'élève déjà à près de 2500 âmes, et chaque année en augmente l'accroissement.

Le port de T c h i n g h e m é - I s k é l é s i, situé en face de B o u r g a s, est, sans contredit, le meilleur de toute la côte occidentale. Les navires peuvent y entrer et eu sortir par tous les vents, et mouiller fort près du rivage (p. 157). C'est un point de relâche pour les bâtiments surpris par une de ces bourrasques si fréquentes dans la mer Noire.

Les environs de B o u r g a s sont couverts de chariots attelés de magnifiques buffles, conduits par des Bulgares qui portent à la ville le produit de leurs récoltes.

C'est un va-et-vient, une animation qui fait plaisir à voir. Les rues encombrées de matelots, de courtiers, de bois de construction traînés par des ânes, présentent l'aspect le plus tumultueux qu'on puisse se figurer. Les maisons s'élèvent comme elles peuvent, sans plan arrêté, sans ordre et sans symétrie. Le temps est bien trop précieux pour s'amuser à aligner des rues, à tracer des places, à construire des édifices. L'important est de se caser n'importe de quelle façon, le reste viendra plus tard.

(p. 159) La principale ressource d'A n k i a l o u est l'agriculture à laquelle se joint l'exploitation d'assez bonnes salines. La pêche y est tout à fait nulle, chose surprenante dans des parages où le poisson abonde. Au résumé, cette ville fait un curieux contraste par son aspect calme, ses ruines antiques et ses prétentions aristocratiques avec la turbulante Bourgas et ses chargements de blé.

(p. 165) Il s'opère actuellement sur les côtes de Bulgarie un mouvement commercial des plus remarquables, sur lequel devrait être attirée l'attention de la France, non moins que celle de la Porte. M e s s e m v r i a, B o u r g a s, V a r n a et B a l t c h i k, depuis cinq ans, les centres d'une considérable exportation de céréales et d'autres produits, tels que laine, coton, suif, etc. Mais Varna, favorisée, par sa position géographique et les aptitudes agricoles de sa population, en est naturellement le principal. Il paraît qu'une trentaine de millions de piastres est enfouie chaque année au fond du sol par les paysans peu confiants dans les garanties des divers décrets pour la liberté agricole. Les Turcs, en fait d'impositions, paient simplement la dîme de leurs produits. Les rayas paient en outre suivant leur fortune,

de 30 à 60 paras par tête. Les articles de consommation locale paient, jusqu'à ce jour, 32 pour 100; mais on prétend que cet impôt va être aboli.

En 1842 seulement fut organisée à Varna la première maison (p. 166) européenne par un négociant français. M. Olive, nommé, depuis, agent de notre gouvernement. Impossible de donner une idée de toutes les difficultés qu'il rencontra au milieu de concurrents, tous indigènes, qui exploitaient et volaient horriblement les cultivateurs. Le pavillon français fut arboré, en 1844, en dépit de la plus vive opposition. On doit déplorer l'extrême timidité des négociants marseillais qui ne font sur cette place aucune demande directe, vendant à trop haut prix les objets de leurs premières expéditions, sans calculer la nécessité des sacrifices présents en vue des succès de l'avenir.

(p. 181) On peut partager le littoral que je viens de parcourir en trois parties bien distinctes, autant par leur topographie maritime que par le développement des populations, et par leurs ressources industrielles et commerciales.

La première s'étend entre le Bosphore et le golfe de Bourgas. Elle est composée, sur toute sa longueur, de côtes tellement inaccessibles et de régions montagneuses si peu favorisées au point de vue agricole, (p. 182) qu'il n'y a nullement à espérer qu'un jour elle puisse sortir de sa position actuelle, c'est-à-dire produire autre chose que du combustible.

La seconde, comprise entre Bourgas et la promontoire de Kalagria, présente au contraire le plus grand intérêt. Ils'y développe, tant au nord qu'au sud de la branche orientale des monts Balkans, une suite de régions basses, admirablement propres à l'agriculture, et possédant les meilleurs ports de la côte occidentale du Pont Euxin. Aussi ces contrées, depuis les réformes qui déclarèrent, il y a peu d'années, la liberté agricole et l'abolition des monopoles dans l'Empire ottoman, sont-elles en véritable progrès. De mauvais villages ont été soudain transformés en échelles commerciales d'une haute importance; et l'on voit successivement apparaître dans les bulletins de la navigation, à côte de Varna, les noms complètement inconnus jusqu'alors, de Bourgas, Baltchik, Messembria et Ankialou. En 1841, deux capitaines de navire ont l'idée de porter du sel à Bourgas et d'y opérer un chargement du blé. Quatre ans plus tard, la même ville exportait en céréales, 350 000 charges pour Marseille; Varna en exportait 650 000 et Baltchik 250 000. Il n'a donc fallu qu'un peu de sécurité dans les transactions pour donner un élan général à toutes ces populations et les faire participer au grand mouvement commercial de notre époque. Remarquons en passant, que les Turcs sont tout aussi laborieux (p. 183) que les Bulgares. Ils forment, en dépit de bien des notes et rapports statistiques, un bon tiers des travailleurs. C'est aussi parmi eux que sont choisis la plupart des courtiers servant d'intermédiaires entre les producteurs et les négociants. Ne doit-on pas reconnaître le point de départ d'une révolution extrêmement salutaire pour l'avenir des musulmans? Ce ne sont plus ces conquérants de passage, ne faisant que camper en Europe. Leur rôle au milieu des races qu'ils ont vaincues n'est plus anormal. Quels arguments peuvent tenir contre cette vigoureuse population labourant le sol, charriant ses produits jusqu'à cinquante lieues de distance, et s'élançant avec confiance dans la voie nouvelle qui vient de lui être ouverte?

Enfin, la troisième région, qui concerne particulièrement le bassin du Danube, présente telles ressources agricoles et commerciales à l'Empire ottoman, qu'il est presque inutile de s'appesantir sur le rôle qu'elle est appelée à jouer dans un avenir prochain.

(p. 216) Mais avant de quitter les côtes septentrionales de la mer Noire, il importe de compléter les notions précédentes par quelques détails sur ce qu'il serait nécessaire d'entreprendre pour activer et faciliter le mouvement agricole et commercial de ces contrées. On a vu que l'agriculture, dans l'espace de quelques années, a subi une amélioration de plus en plus importante, non seulement chez les rayas, mais encore chez les Turcs du littoral, stimulés par l'appât du gain et la sécurité des transactions.

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup occupé de la question des fermes modèles. Nulle part elles (p. 217) n'exerceraient une plus heureuse influence qu'au sein des contrées agricoles de la Bulgarie et de la Roumélie. Ce serait naturellement dans les environs de Bourgas, de Varna et de Baltchik qu'il faudrait choisir leur emplacement. De cette manière elles seraient en contact avec les lieux de débouché les plus importants, et se trouveraient placées sur les grandes lignes suivies par les convois agricoles. Ces établissements dans lesquels on mettrait à profit tous les procédés les plus perfectionnés de l'agriculture moderne, la plupart inconnus dans ces contrées, seraient un grand bienfait pour les populations primitives du Danube qui suivent en fait d'agriculture, une routine de plus en plus nuisible à leurs intérêts.

Parmi ces échelles de la mer Noire, Bourgas semble devoir prendre le rôle le plus important. Placée au fond d'un vaste bassin à l'entrée des grandes plaines qui s'étendent dans la direction de l'ouest, cette ville réunit dans ses magasins toutes les productions méridionales

du Balkan. Ce n'est qu'accidentellement, et pour compléter un chargement, que les navires vont mouiller devant *Messemvria* et *Anhialou*.

Varna, située au delà du cap *Emona*, présente à peu près la même situation géographique. Vers son port se dirigent les convois qui viennent des régions septentrionales des Balkans. Quant à *Baltchik*, dont la rade est séparée de *Varna* par une chaîne de collines accidentées, elle attire naturellement à elle les produits (p. 218) des riches plaines qui s'étendent jusqu'au Danube.

Les transports ont régulièrement lieu deux fois par an, au printemps et en automne. Ils se font à l'aide de mauvais chariots traînés par des buffles qui franchissent souvent une distance de plus de soixante lieues. Cette question de transport est une des celles qui devraient préoccuper le plus vivement le gouvernement turc, car d'elle seule dépend presque exclusivement le prix des céréales et, par suite, le plus ou moins grand développement de l'exportation.

Jusqu'à ce jour, nulle tentative n'a été faite pour créer des voies de communication régulière. Quand la saison est bonne, les convois marchent facilement; mais dès que les pluies commencent, les routes sont la plupart impraticables. Aussi le prix des transports monte-t-il souvent à 40 pour 100 sur la valeur des produits. Cette année, il a presque atteint la valeur même des céréales. Cette simple donnée suffit pour constater le besoin qu'a ce pays de bonnes voies de communication: ici, encore, une ferme modèle rendrait de grands services en introduisant un meilleur système dans la construction des chariots et des attelages.

Grâce à leur topographie, les abords de *Bourgas* et de *Varna* sont assez faciles. Mais il en est autrement de *Baltchik*, dont les maisons sont jetées sur le versant escarpé d'une haute falaise. Les routes qui ou aboutissent ne peuvent livrer passage à deux chariots de (p. 219) front et l'on voit des convois entiers rester parfois quarante-huit heures en dehors de la ville, par suite, de l'encombrement des routes. Toutes les difficultés disparaîtraient à peu de frais, et il serait urgent que l'on s'en occupât sérieusement.

Je dois également signaler l'absence de tout phare sur le littoral occidental de la mer Noire, inconvénient très grave, auquel le gouvernement turc devrait remédier le plus tôt possible. Les longues et brumeuses nuits d'hiver rendent ces côtes fort dangereuses, surtout celles si basses qui s'étendent au sud des embouchures du Danube. Des feux de reconnaissance devraient surtout être établis sur le cap *Emona* et dans le voisinage du cap *Kalagria*. Le premier, tout en signalant la côte de *Varna*, préciserait l'entrée du golfe de *Bourgas* pour la navigation ascendante et descendante. Quant au second, il indiquerait la position de *Kalagria* et la ligne si dangereuse de *Mangalia*, de *Kustendjeh* et de *Kara-Kerman*. On m'a bien assuré qu'un phare était en construction sur le sommet du cap *Emona*; mais dans ma station au pied de ce cap, je n'ai rien vu qui annonçât des travaux de ce genre.

La belle construction élevée à *Schebler*, en 1765, étant encore presque intacte, il suffirait, pour le deuxième phare, de retabir les escaliers, et d'y installer un appareil d'éclairage. Cet édifice, tout construit de belles pierres de taille, m'a paru si remarquable que j'en ai levé le plan avec toute l'exactitude possible.

Neugebauer, J. F.

Beschreibung der Moldau und Walachei von . . . 2. Aufl. Breslau, Joh. Urban Kern, 1854. X—386 p.

Inhalt:

Allgemeine Übersicht der Moldau und Walachei, p. 1; Geschichtliche Nachrichten über die Moldau und Walachei, p. 22; Geographische Zusammenstellungen, p. 83; Über die Bevölkerung dieser Länder, p. 113; Die Hospodare dieser Fürstentümer, p. 131; Die Verwaltung, p. 144; Handel, p. 228; Einleitung, p. 228; 1. Handelsverträge, p. 234; 2. Gegenstände der Ausfuhr, p. 240; 3. Einfuhrhandel, p. 242; 4. Handelsübersichten, p. 246; Vom Jahre 1842, p. 246; Vom Jahre 1843, p. 260; Übersicht der Schifffahrt auf der Donau, p. 264; Übersichten nach der Angabe der Landes-Regierung, p. 266; Preise der Frachtsätze, p. 269; 5. Besondere Gegenstände, p. 270; Über den Buchhandel in der Walachei; p. 270; Handel mit Blutegeln, p. 275; Handel mit den benachbarten Ländern, p. 275; Die Sprache der Moldau-Walachen, p. 277; Die Städte und die Industrie, p. 288; Das Leben in der Moldau und Walachei, p. 312; Wissenschaft und Kunst, p. 321; Literatur, p. 325;

Die Fremden unter den Konsulaten, p. 347; Die Umgebungen der Moldau und Walachei, und ihre Beziehungen zu diesen Fürstentümern, p. 357.

(p. 229) Endlich suchten Genua und Venedig auch mit den Bulgaren in Verbindung zu treten, welche die Donaumündungen beherrschten. Man kennt einen Vertrag mit Venedig über die Durchgänge der Waren vom Jahre 1352 und zwischen Genua und dem bulgarischen Fürsten Juanchus vom Jahre 1387; im letzteren wurde einem genuesischen Konsul ein Grundstück zur Erbauung einer Loge und einer Kirche angewiesen. Logen hießen damals die Niederlassungen der Konsuln.

Auf diese Weise wurde der Donauhandel gesichert; schon in dem Jahre 1368 gingen Waren aus Pettau in Steiermark die Donau hinunter und unter Kaiser Maximilian wurden Augsburg und Nürnberg (p. 230) bedeutende Niederlagen für den levantischen Handel; die Schiffe von Regensburg erhielten besondere Vorrechte und auch Breslau war ein bedeutender Platz für den Handel mit der Levante. Da auf diesem Handelswege den Muselmännern Waffen im Kampfe gegen die Christen zugeführt wurden, während die Venetianer die Christenkinder vom Kaukasus an die Türken für den Harem zu Verschnittenen und zu Mameluken verkauften, so verbot Gregor X. auf dem Konzil zu Lyon (1274) allen Verkehr mit den Sarazenen. Erst Johann XXII. gestand ihn 1317 ausnahmsweise wieder zu. . . .

Bei der Einnahme von Konstantinopel hatten sich die Genueser den Besitz von Galata zu sichern gewußt. Dennoch sank seit jener Zeit der genueseische Handel nach dem Schwarzen Meere immer tiefer und kam besonders nach dem Jahre 1474, als der genuesische Konsul Giustiniani einen Prätendenten des Tartarchan zu begünstigen drohte, immer mehr in Verfall. Mit Hilfe Mohameds II. wurde damals Kaffa genommen und 70 000 Einwohner in Konstantinopel verkauft, ein mit Beute beladenes Schiff, welches im Schwarzen Meere unterging, mußte von den in Pera und Galata wohnenden Genuesern ersetzt werden; auch die genuesischen Niederlassungen zu Saldaia und Mancop wurden zerstört. Im Jahre 1478 erkaufte die Venetianer das Recht, im Schwarzen Meer Handel zu treiben; doch konnte sie es nur kurze Zeit behaupten.

Seit jener Zeit verlor das Schwarze Meer die Bedeutung für den Handel, die es durch Genua gewonnen hatte. Frankreichs Einfluß begann im Oriente vorzuherrschen; Ludwig XII. erhielt für das heilige Grab günstige Bedingungen und Franz I. war der erste französische König, welcher einen Freundschaftsvertrag mit den Ungläubigen schloß, und so nahm der Handel mit dem Orient seinen Weg über Syrien und Ägypten, bis die Umschiffung des Vorgebirges der guten Hoffnung und der Seeweg nach Ostindien dem Handel mit dem Orient eine andere Richtung gab. Dennoch gaben die Genuesen ihre Pläne nicht auf und suchten sich den Handelsweg über das Kaspische Meer durch Südrußland wieder zu eröffnen; allein die Unterhandlungen des Abgesandten Paul Centurioni scheiterten, weil er damit Bekehrungsversuche des russischen Czaren verband.

So geschah es, daß der Welthandel sich vom Schwarzen Meere zurückzog, und erst 1829 wurde dasselbe eigentlich wieder durch die Russen dem Handel eröffnet; die Dampfschiffahrt auf der Donau nach Konstantinopel und Trapezunt hat dem Welthandel durch diese Gegenden einen neuen Weg vermittelt, und wenn die Eisenbahnen von Hamburg und Stein über Leipzig, Breslau, Krakau und Wien mit Lemberg (p. 231) und Temeswar in Verbindung treten, und nicht früher eine Eisenbahn über Brody nach Odessa als eine solche über Jassy zustande kommt, dann wird der Welthandel sich wieder nach diesen Gegenden ziehen.

(p. 257) Aus Bulgarien wurden in die Walachei eingeführt: Südfrüchte, gesalzene Fische, Schlachtvieh, Tabak, Rauchapparate, Rosenöl und eine bedeutende Quantität Sumach.

(p. 275) Der Handel in Bulgarien scheint jetzt die Aufmerksamkeit der auswärtigen Staaten auf sich gezogen zu haben. Oesterreich hat vor (p. 276) kurzem Konsularagenten, d. h. Abgeordnete eines Konsulats, was etwas mehr ist als ein Starost, wie sie die hiesigen Konsulate in den bedeutenden Orten haben, in Matschin und selbst auf dem rechten Donauufer an mehreren Orten angestellt.

England hat durch den im Jahre 1838 mit der Pforte abgeschlossenen Vertrag es erlangt, daß aus Bulgarien Getreide und Talg ausgeführt werden kann, und daß die früheren Monopole aufgehoben worden sind. Da dadurch aber die Pascher viel an ihren Einkünften verloren haben, legen diese dem freien Handel bisweilen Schwierigkeiten in den Weg. Da es in Bulgarien an reichen Leuten, besonders an großen Gutsbesitzern fehlt, hat der arme Bauer weniger als in anderen Ländern Gelegenheit, sich über die Bedrückungen der Paschas zu beschweren. Sollte eine geregelte Verwaltung in diesem Lande eingeführt werden, so würde die Ausfuhr an Getreide und Talg sehr bedeutend werden; dennoch ist bisher wenig Getreide nach Braïla gebracht worden. Der größte Teil der Erzeugnisse in Bulgarien geht zu Lande nach Varna und Konstandie, so daß von Rustschuk und Silistria wenig verschifft wird, weil

man die Donaumündungen gern vermeidet. Aus Fultscha [sic] wird viel Eichenholz zum Schiffbau aus Bulgarien ausgeführt, besonders auf die Schiffswerften von Sulina; auch in Fultscha [sic] selbst werden Schiffe gebaut. Das bulgarische Schiffbauholz zu einem Schiffe von 300 Tonnen kostet zu Braila oder Galatz 520 Dukaten.

Ungewitter, F. H.

Die Türkei in der Gegenwart, Zukunft und Vergangenheit, oder ausführliche geographisch-, ethnographisch-, statistisch-historische Darstellung des Türkischen Reiches, nebst einer vollständigen und sorgfältig ausgeführten Topographie der europäischen und asiatischen Türkei von . . . Erlangen, J. J. Palm und Ernst Enke, 1854. VI—320 p.

Inhaltsverzeichnis:

Das Türkische Reich im weiteren Sinne, p. 1; Die Europäische Türkei; deren geographische Lage, Grenzen, Flächeninhalt und Bevölkerung. Geographischer Überblick der politischen Bestandteile der Europäischen Türkei. Türkische Verwaltungs-Einteilung, p. 2; Klima, Bodengestalt, Gebirgssystem, Meerbusen, Landseen, Flußsystem, Bodenbeschaffenheit, p. 20; Die Naturprodukte der Türkei und ihre Benutzung. Die Kunstprodukte, p. 29, Naturprodukte aus dem Pflanzenreiche, p. 30, aus dem Tierreiche, p. 32, aus dem Mineralreiche, p. 33, Die Gewerbsindustrie in der Europäischen Türkei, p. 34, Die türkischen Buchdruckereien, p. 37; Der Handel der Türkei. Geschichtlicher Rückblick auf die mittelalterlichen europäischen Handelsverbindungen mit den Ländern, welche gegenwärtig Bestandteile des Türkischen Reiches bilden. Die Handelsverhältnisse der Gegenwart, p. 39. Die Handelsverbindungen der west- und mitteleuropäischen Länder mit den unteren Donauländern, mit Kleinasien, Syrien etc. während des Mittelalters, p. 40. Damalige Haupteinfuhr- und Ausfuhrartikel Konstantinopels, p. 41. Der damalige morgenländische Handel überhaupt, p. 44. Die damaligen Fabriken in Konstantinopel, p. 48. Die Genueser, als Nebenbuhler der Venetianer im Schwarzen Meere, p. 53. Der deutsche Handel mit der Levante während der Kreuzzüge, p. 56. Der Handel mit der Levante seit der Eroberung Konstantinopels durch die Türken, p. 62. Die neueren Handelsverhältnisse der arabischen Küstenplätze am Roten Meere, p. 64. Mißhandlung des französischen Konsuls in Dschedda, p. 67. Die allgemeinen Handelsverhältnisse der Türkei in der Gegenwart, p. 68. Hauptaufuhrartikel und Haupteinfuhrartikel der Europäischen Türkei, p. 69. Die jetzigen Haupthandelsplätze der Europäischen Türkei, p. 69—73. Der pontische Handelsweg oder europäisch-türkische Handel mit Persien über Trapezunt, p. 73. Der Handelsverkehr der türkischen Donauländer, p. 81. Die Mokanen oder die siebenbürgischen Viehzüchter in den türkischen Donauländern, p. 86. Die Überschwemmung dieser Länder mit englischen Baumwollfabrikaten, p. 93. Der türkische Eingangszoll, p. 94; Geschichte der Türkei. Kurzgefaßte Geschichte des oströmischen oder byzantinischen Kaisertums. Stammsitz der Türken oder Osmanen, ihre Ausbreitung in Vorderasien und ihr endliches Vordringen nach Europa. Kurzgefaßte Geschichte des Türkischen oder Osmanischen Reiches bis auf die neueste Zeit, p. 94; Die Bewohner der Türkei, mit Beziehung auf ihre Stamm- und Religionsverhältnisse c. p. 155. Topographie der Europäischen und der Asiatischen Türkei, p. 179. Das türkische Finanz- und Steuerwesen, p. 241. Ursachen des türkischen Staatsbankrottes, p. 242—244. Hauptquellen der türkischen Staatseinnahmen, p. 244. Die türkische Staatsökonomie, p. 245—247. Gräuel des türkischen Erpressungssystems, p. 248. Das türkische Militär und die türkische Flotte. Kurzgefaßte Darstellung der russischen Land- und Seemacht p. 248; Die türkische Staatsverfassung und die türkische Staatsverwaltung in der Theorie und in der Wirklichkeit. Der praktische Wert der türkischen Reformen und der großherrlichen Firmans. Der praktische Wert der von der Pforte vertragsmäßig übernommenen Verpflichtungen, p. 264; Die wahre tiefere Bedeutung des Kampfes zwischen der Türkei und Rußland. Um was ist es Rußland der Türkei gegenüber hauptsächlich zu tun? Welches Hauptinteresse hat England bei der Aufrechthaltung der Türkei? Welches Hauptinteresse hat Österreich, welches Frankreich, welches Preußen bei dem einstweiligen Fortbestehen oder dem gänzlichen Untergange der Türkei? Aussichten in die Zukunft, p. 279.

(p. 39) Nachdem die Handelsverbindungen, welche im Mittelalter die deutschen Städte Augsburg, Ulm und Regensburg mit den Ländern der unteren Donau unter-

hielten, durch das Hereindringen der Türken vernichtet worden waren, blieben diese von der Natur so sehr begünstigten weiten Landstriche Jahrhunderte hindurch in Barbarei versunken und waren selbst noch am Schlusse des vorigen Jahrhunderts der europäischen Handelswelt kaum anders bekannt, als durch armenische, griechische und jüdische Einkäufer aus Jassy und Bucharest, die auf den Leipziger Messen erschienen, und durch die schwunghaften Detailgeschäfte, welche gewerbstätige Bürger des siebenbürgischen Handelsplatzes Kronstadt schon seit unverdenklichen Zeiten von Siebenbürgen bis an den Balkan betrieben. Für den Zug des Welthandels war jedoch das türkische Donaugebiet eine terra incognita, der mächtige Donaustrom war für die Schifffahrt an der Grenze des Banats durch die Schrecken des Eisernen Tores, noch mehr aber durch den Quarantäne-Zwang gesperrt, das Meer hingegen war durch die erbärmliche türkische Verwaltungspolitik geschlossen, die den Naturprodukten der Donauländer über Konstantinopel hinaus keine Ausfuhr gestattet; der Grundbesitz hatte wenig Wert, nur ein kleiner Teil des kulturfähigen Bodens, war bebaut, der Rechtszustand im allerhöchsten Grade unsicher und die ohnehin spärliche Bevölkerung durch den fortwährenden Druck, durch innere Unruhen, Seuchen und die Verheerungen der fortwährenden Kriege dezimiert und verarmt.

Eben so nachtheilig wirkte die türkische Herrschaft auf den pontischen Handelsweg und auf die Verhältnisse des europäisch-persisch-indischen Verkehrs ein. Nämlich unter den von Europa nach Asien führenden Handelswegen ist der pontische, d. h. derjenige, der die Nordostküste Kleinasiens berührt und sich da weiter verzweigt, einer der ältesten und bedeutendsten. Schon frühzeitig von den griechischen Kolonisten ausgebeutet, kam er durch die Vermittlung der Genueser und Venetianer in immer höheren Schwung. Noch zeugen die Reste der befestigten Faktoreien, welche jene betriebsamen Handelsvölker an den wichtigsten Küstenpunkten errichteten, von der Aus- (p. 40) dehnung ihres Verkehrs; noch sind zum Teil die Hasendämme vorhanden, die zur Aufnahme ihrer Galeerenflotten dienten und die Sorgfalt beurkunden, welche sie an der unwirtbaren, von natürlichen Häfen entblößten Küste der Schifffahrt widmeten. Zugleich ist die Kunde nicht erloschen, wie reiche Karavanenzüge die Faktoreien besuchten, um ihre Waren gegen fränkische Artikel auszutauschen und diese wiederum bis in das Herz von Asien zu schaffen. Die blühenden Zustände jener Zeit erreichten mit dem Vordringen der Türken ihr Ende. Die fränkischen Niederlassungen wurden theils zerstört, theils freiwillig aufgegeben. Mit ihnen hörte die fremde Schifffahrt, hörte der Karavanenhandel auf, und der alte pontische Handelsweg kam in Vergessenheit. Kaum daß seitdem ein unbedeutender Zwischenhandel unter den einzelnen Seepfätzen bestand, welche, durch einheimische Küstefahrer ermittelt, sich mit lokalen, zum täglichen Lebensbedarfe gehörigen Artikeln befaßte. Im Innern des Landes herrschten die Derebey, eine den Feudalherren des Mittelalters vergleichbare Klasse türkischer Chiefs, deren Fehden und Plünderungssucht das Aufkommen neuer Handelsverbindungen verhinderten.

Wie, wann und durch welche Umstände sich diese Handelszustände an der unteren Donau und in dem nordöstlichen Küstenlande Kleinasiens geändert haben, werden wir weiterhin sehen und bei dieser Gelegenheit auch die dortigen Handelsverhältnisse der Gegenwart genau kennen lernen.

(p. 42) Was zunächst den abendländischen Handel anbelangt, so waren die A v a r e n, Bulgaren und Ungarn vom 6. bis 12. Jahrhunderte nacheinander im Besitz des Handels mit Konstantinopel und den nordwestlichen Ländern Europa's.

Bis zum Anfange des 9. Jahrhunderts hatte das erstgenannte mächtige Volk, die A v a r e n, die Donauprovinzen zwischen dem deutschen und oströmischen Reiche inne (letzteres wurde übrigens damals nicht mehr das oströmische, sondern gewöhnlich das griechische oder byzantinische Kaisertum oder Reich genannt), und vermittelte daher auch den Handel zwischen Konstantinopel und Lorch in Oberösterreich, unweit der Mündung der Enns in die Donau. Der bischöfliche Sitz, im Jahre 737 nach Passau verlegt, hatte auf diesem Grenzplatze den Stapel der im griechisch-deutschen Handel umgesetzten Waren veranlaßt. Unter einiger Theilnahme der benachbarten Wenden führten die Avaren die morgenländischen und griechischen, über Konstantinopel gekommenen Waren nach Lorch, zum weiteren Vertrieben durch Deutschland bis in die Niederlande und nach Skandinavien, und nahmen die deutschen Ausfuhrn in Empfang. Es ist unbekannt, ob sich ihr Aktivhandel bis nach Kostantinopel erstreckt habe, oder ob ihm der griechische Kaufmann entgegengekommen sei. Wie der Handel unter den Völkern Licht und Leben verbreitet, aber häufig ein Licht, das zuletzt die Nationen blendet, ein Leben voll Genüße, deren Übertreibung ins Verderben stürzt: dazu liefert auch die Geschichte der Avaren einen Beitrag. Durch lebhaften Verkehr gelangte dieses Volk zu manchen bürgerlichen Kenntnissen und zu einer gewissen Geistesgewandtheit; daher galt es bei den Griechen für das aufgeklärteste unter den Barbaren. Im Vergleiche mit dem rohen Zustande

der andringenden Bulgaren war die gesellschaftliche Ausbildung der Avaren schon Verzärtelung. Sie wurden von den überlegenen Stammverwandten völlig unterjocht. Gefangene, die vor Krum oder Krum, den Fürsten der siegenden Feinde, geführt wurden, nannten auf die Frage, was die Ursache der Schwäche und des Verfalls ihrer Nation sei, Entartung des Handelsgeistes als die hauptsächlichste Quelle des Unglücks.

An ihre Stelle traten die Bulgaren in merkantilischer, wie in politischer und sittlicher Hinsicht, und behaupteten dieselbe vom 9. bis zum 11. Jahrhundert. Von den Bulgaren ist es bekannt, daß sie aktiv bis nach Konstantinopel handelten und Reichtümer erwarben, die den Neid der griechischen Kaufleute daselbst erregten. Zwei konstantinopolitanische Handelshäuser, Staurak und Kosmas, die am eifersüchtigsten auf sie waren, entwarfen den Plan, den Bulgaren den Handel nach Pannonien (s. oben Kap. 2) aus den Händen zu spielen und denselben, da dieses Volk die Territorialherrschaft an der Donau besaß, auf einem Umwege über Thessalonich zu führen. Abgesehen von der Beschaffenheit des gewählten Mittels, ergibt sich hieraus wenigstens, daß noch einige griechische Kaufleute Einsicht genug hatten, den Vorzug anzuerkennen, den der Aktivhandel damals durchaus vor dem Passivhandel hatte. Der Vater des damaligen griechischen Kaisers Leo des Weisen, Zautzas, hatte einen Verschnittenen, der über seinen schwachen Gebieter alles vermochte. Diesen Menschen gewannen jene beiden Häuser. Sein Einfluß auf Zautzas bewirkte, daß derselbe den Urhebern der Handelskabile die Zolleinnehmerstellen an der Straße nach Pannonien von dem Sohne verschaffte. Übermäßig drückten und plagten nun die neuen Einnehmer die bulgarischen Kaufleute, um dieselben von Konstantinopel zu verdrängen. Die Bulgaren führten Beschwerde bei ihrem Fürsten Simeon. Leo, gefesselt von der väterlichen Autorität, vernachlässigte die Vorstellungen des bulgarischen Regenten. Simeon griff endlich zu den Waffen und so führten Handelsirrunge oder vielmehr der Neid einiger griechischer Handelshäuser einen langwierigen und für die Griechen verderblichen Krieg herbei.

Nach dem Verluste ihrer Selbständigkeit im Jahre 1019 wurden die Bulgaren mutlos und ihre Handelstätigkeit verschwand immer mehr. Jetzt bewarben sich ihre Nachbarn, die Ungarn, um die erledigte Stelle, ergriffen den aktiven ungarischen und den Zwischenhandel nach Deutschland und behaupten ihn bis in die zweite Hälfte des 12. Jahrhunderts. Sie bezogen den Markt in Konstantinopel und vermittelten den Verkehr zwischen diesem und den deutschen Donauländern. Die ungarischen Kaufleute müssen entwe- (p. 44) der jedesmal ziemlich lange in Konstantinopel verweilen, oder gar Faktoreien daselbst unterhalten, mithin ausgebreitete Geschäfte auf diesem Platze gemacht haben, da ihr König Stephanus I. oder der Heilige der 1038 starb, ihnen eine prächtige Kirche daselbst erbauen ließ. Daß die griechischen Goldmünzen in Ungarn kursierten und daß der Nationalwohlstand bis zur zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts sehr zunahm, scheint ein Beweis zu sein, daß Ungarn in dem Handel mit Konstantinopel gewonnen habe. Semlin oder Zeugme war damals ein reicher Handelsort und gehörte wahrscheinlich zu den Hauptplätzen, über die der Transithandel geführt wurde.

(p. 45) In dem Maße wie die byzantinischen Schiffe von dem Ägeischen und Mittelländischen Meere sich zurückzogen, nahmen die rastlosen Italiener ihre Stelle ein. Die konstantinopolitanischen Handelshäuser beschränkten ihre Aktivunternehmungen immer mehr auf das Schwarze und Azow'sche Meer und überließen größtenteils den Italienern die Fahrt durch den Hellespont. Am kühnsten drängten sich die Venetianer vor. Seit dem Anfange des 9. Jahrhunderts finden sich Spuren nicht nur von Handelsverhältnissen zwischen Venedig und Konstantinopel, sondern auch bestimmt von Beziehungen dieser Verhältnisse Auf den Handel nach Syrien und Ägypten. . . . Zu Ende des 10. Jahr- (p. 46) hunderts erwarb sich Venedig für seine Bürger, die nach Konstantinopel handelten, bedeutende Freiheiten und Rechte, was für sie ein Anreiz zur Erweiterung des Spezereihandels war. Alexius I. Comnenus, der Zeuge des ersten Kreuzzuges, erteilte in Aufwallungen der Dankbarkeit für gewisse militärische Unterstützungen den zudringlichen Republikanern außer der Zollfreiheit wichtige Besitzungen in der byzantinischen Hauptstadt. Viele Venetianer ließen sich nun daselbst nieder und verheirateten sich mit Töchtern aus angesehenen Häusern.

(p. 56) Während der Kreuzzüge gingen folgende griechische Natur- und Kunstprodukte und indische Spezereien aus Konstantinopel über Ungarn nach Deutschland: Lorbeerblätter, Safran, Haselnüsse, Olivenöl, Lakritzen, rohe Seide, Zindel, seidene und halbseidene Priesterornate, Purpurmantel, Goldstoffe, Degenkoppeln mit Messing oder Kupfer beschlagen; — Pfeffer, Ingwer, Gewürznelken, Muskatnüsse, Galgantwurzel & c.

Dagegen wurden aus Deutschland nach Konstantinopel ausgeführt: Leibeigene; Waffen, Sattlerarbeit, Wollzeuge, Leinwand, Holzwaren; Gold, Silber, Kupfer, Zinn, Blei, Quecksilber. Leibeigene kommen übrigens im Donauhandel nur bis ins 10. Jahrhundert vor. Es waren fast lauter wendische Sklaven, aus Böhmen und Mähren herab nach Österreich verkauft und von da nach Griechenland, besonders nach Konstantinopel, wo sie zu schweren Arbeiten, namentlich auch zum Treten der Blasebälge an den Orgeln, gebraucht wurden. . . .

(p. 57) Zum Handel mit den das Schwarze Meer umgebenden Völkern, unter andern mit den nördlichen, hatte Konstantinopel die trefflichste Lage und benutzte dieselbe auch schon sehr früh dazu. Mit den griechischen Kolonien an der taurischen Küste (Küste der Halbinsel Krimm) bestand ein lebhafter Umsatz. Aus Bosphorus (Wospor, ursprünglich Pantikapäum genannt, jetzt Kortsch), einer griechischen Pflanzstadt an der Ostküste der Halbinsel Krimm, und am Bosphorus Cimmerius (nämlich an der, aus dem Schwarzen Meere in das Azow'sche führenden Meerenge von Jenikale), war schon seit dem 6. Jahrhundert viel Schlachtvieh eingeführt, wovon dieser Ort der Stapel für die Hirtenvölker in Taurien (Halbinsel Krimm) und auf dem benachbarten Kontinente war. Mit den Nationen vom Turkstamme (zu dem auch die Türken gehören und der seine Wurzeln an der Nordostgrenze der Freien Tatarei hatte), die vom Ende des 7. bis zum Ende des 12. Jahrhunderts nacheinander die eben genannten Gegenden beherrschten, den Chazaren, Patzinaken (Petschenegen) und Kumanen (Uzen, Polovzern) stand Konstantinopel beständig in Handelsverbindung; wiewohl im 12. Jahrhundert die Venetianer einen großen Teil der Geschäfte an sich zogen, ohne diesen Platz zu berühren. Anfangs machte derselbe bloß mittelbare Geschäfte dahin, namentlich mit den Patzinaken über Cherson, an der Westküste der Halbinsel Krimm. In der Folge reisten die Handelsleute dieser Nationen selbst nach Konstantinopel, um die Importen aus der ersten Hand, oder wenigstens mit Übergebung einer Instanz, abzuholen. Sie müssen unter den Tauro-Scythen (p. 58) verstanden werden, mit denen die griechischen Kaufleute Konstantinopels im Jahre 1043 in blutige Händel verwickelt wurden, woraus sich ein verderblicher Krieg entspann, in den auch die Russen als Feinde der Griechen verwickelt wurden.

Mit den Russen war übrigens der Verkehr besonders lebhaft, und den „slavischen Gästen“, d. h. den russischen Kaufleuten bewiesen die Griechen, aus Überzeugung von der großen Wichtigkeit des rissischen Handels, vorzügliche Achtung und Zuvoorkommenheit, wozu das Vertrauen beitrug, das diese Kaufleute bei den russischen Magnaten genossen. Denn die nach Konstantinopel reisenden russischen Kaufleute waren zugleich die Geschäftsführer der Großen ihres Vaterlandes und wurden sogar, da sie der griechischen Sprache und Gebräuche kundig und in Verhandlungen geübt waren, den diplomatischen Personen beigegeben. Sie hatten in Konstantinopel ihr besonderes Absteigequartier in der St. Mamants-Vorstadt. Wie sehr sie in Konstantinopel willkommen waren, erhellt vorzüglich aus dem in 10. Jahrhunderte vorkommenden Gebrauche, daß sie daselbst auf öffentliche Kosten verpflegt wurden und ein in Brot, Fischen, Fleisch, Wein und Obst bestehendes Deputat monatlich erhielten. Die einheimischen Kaufleute Konstantinopels, zu verzagt und gemächlich, um für eigene Rechnung Versendungen und Reisen in das ferne Rußland zu unternehmen, verließen sich auf den Ruf ihres Platzes und auf den unbeschränkten Warenzug, der in allen Richtungen nach diesem Mittelpunkt stattfand und sie in den Stand setzte, große Geschäfte zu machen, ohne viel zu wagen und ohne ihren Herd zu verlassen. Höchstens bezogen sie den stark gesuchten Markt von Marcianopel, der alten Hauptstadt Nieder-Mösiens, östlich von Schumla. Meistens aber reisten die russischen Kaufleute nach Konstantinopel. Von Nowgorod im baltischen Rußland und am Ilmensee (südlich und 22 M. von St. Petersburg), von Ezernikow am mittleren Dnieper, und von Mielniza in Volhynien und einigen anderen Orten kamen in Kiew (am Dnieper, südlich und 20 M. von Smolensk) zusammen und fuhren von da gemeinschaftlich den Dnieper hinab, um den möglichen Anfällen der Patzinaken gewachsen zu sein. Konstantinopel war das Ziel dieser Karavane. Die Nationen, welche Konstantinopel besuchten, wurden bald durch die Umstände auf die Möglichkeit aufmerksam gemacht, den griechischen Bewohnern im Handel überlegen zu werden, ohne Zwischenkunft derselben unmittelbar unter sich in Handelsverhältnisse zu treten und die Stadt bloß als Tauschplatz zu benutzen. Die Venetianer, Genueser und Deutschen benutzten am eifrigsten diese Wahrnehmung, ...

(p. 59) Die Ausfuhr, sowohl nach Taurien und Zichien (s. oben), als nach Rußland, begriff folgende morgenländische und griechische Natur- und Kunsterzeugnisse: Gold und Silber, griechische und ägyptische Seidenzeuge, Tressen, gestickte Gürtel, griechischen Saffian, griechische Früchte und Weine, morgenländische Gewürze, vorzüglich Pfeffer.

Die Einfuhr (nämlich nach Konstantinopel) bestand in Eisen, Bauholz, Pech, Honig, Wachs, Häuten, getrockneten und gesalzenen Fischen, Getreide, Pelzwerk und Sklaven beiderlei Geschlechts.

(p. 62) Die Eroberung Konstantinopels durch die Türken (1453) zog sowohl den Verfall des auswärtigen Handels als den der Industrie dieser einst so blühenden Stadt nach sich. Die Verheerungen dieser Barbaren ließen kaum Spuren des konstantinopolitanischen Gewerbefleißes übrig; der Verkehr mit Asien und auch der mit dem westlichen Europa sank zum unbedeutenden herab.

Aus der engen politischen Verbindung, welche Frankreichs Könige im 16. Jahrhunderte, zuerst unter Franz I., mit der ottomanischen Pforte anknüpften (in der jämmerlichen Absicht, Österreich zu schaden) ging zwar bald auch ein erweiterter Handelsverkehr zwischen beiden Ländern hervor, doch blieb der Umsatz eine geraume Zeit noch unerheblich. Andererseits hätte auch das Aufhören oder die große Verminderung des Handelszuges von Indien nach Ägypten und Konstantinopel dem Verkehr dieser Gegend des Orients seine Wichtigkeit genommen; zugleich war der Verbrauch europäischer Erzeugnisse in der Türkei sehr beschränkt, und so blieb denn die Importation aus Frankreich von geringem Belange, selbst nachdem im 17. Jahrhunderte Richelieu sich sehr behr bemüht hatte, den levantischen Handel zu heben. Größeren Erfolg zeigte das Bestreben Colbert's in dieser Hinsicht. Er förderte, mit anderen Zweigen des Verkehrs, den levantischen Handel nicht nur unmittelbar, sondern auch mittelbar dadurch, daß er die Fabrikation einer für die türkischen Märkte besonders passenden Art von Wollzeug der s. g. Londomes, sehr begünstigte. Dieser Artikel war im 18. Jahrhundert ein höchst wichtiger Gegenstand der Ausfuhr; auch mehrere andere Fabrikate und außerdem namentlich Kaffee, Zucker und andere Kolonialwaren wurden nach der Türkei ausgeführt. Außer den Franzosen nahmen besonders die Venetianer, Genueser und vornehmlich die Engländer Teil an dem Handel mit der Levante. Die Engländer sendeten besonders wollene Zeuge dahin, und zu Anfang des 18. Jahrhunderts war ihr Verkehr mit diesen Gegenden bedeutender als der der Franzosen, die dagegen in der letzten Hälfte des vorigen Jahrhunderts hier das Übergewicht hatten, indem sie kurz vor dem Jahr 1789 für beinahe 38 Millionen, die Engländer aber nur für 33 1/2 Millionen Ware dahin ausführten. Der durch die französische Revolution herbeigeführte Krieg gestaltete jedoch das Verhältniß gänzlich um; denn der Handel der Franzosen mit dem türkischen Reiche ging nun meist auf die Britten über, die seitdem fast mit jedem Jahre ihre Exportation dahin erweiterten, wozu allerdings auch der Umstand einwirkte, daß die englischen Baumwollwaren, von denen früher nichts oder sehr wenig in die Türkei eingeführt worden war, jetzt hier Eingang fanden. Auch der Verkehr der Holländer und Italiener war durch jenen Krieg fast venichtet. Die Engländer beherrschten beinahe den ganzen Handel der europäischen und asiatischen Türkei, wozu wesentlich auch der Umstand (p. 63) mitwirkte, daß die türkischen Hauptausfuhrartikel: getrocknete Früchte (z. B. Smyrnaer Feigen), rohe Seide und Drogueriewaren nirgends einen so ausgedehnten Markt wie im brittischen Reiche fanden. Die Russen verkehrten, so lange die Krimm und andere Küstenländer des Schwarzen Meeres noch der Pforte unterworfen waren, überhaupt nicht mit Konstantinopel. Erst nachdem sie 1774 den Türken die Krimm entrissen hatten, fingen sie an, mit der Türkei direkt zu verkehren.

Nach dem Frieden von 1815 knüpften die Franzosen und andere Nationen ihre, durch den Krieg unterbrochenen früheren Handelsverhältnisse mit der Türkei wieder an; indessen behielten hier auch jetzt die Engländer das Übergewicht, besonders weil sie die Baumwollwaren am wohlfeilsten zu liefern imstande waren. Nur der Handel Österreichs machte in der Türkei erhebliche Fortschritte; Triest führte dahin bedeutende Massen von Fabrikaten und anderen Waren aus.

Der auswärtige Verkehr der Türken, wenigstens der europäischen, war meist Seehandel. Es bestand zwar auf der Donau, wie in früheren Zeiten, ein Warentransport, der aber keineswegs von grosser Erheblichkeit war, teils weil der Seeweg über Triest wohlfeiler war, teils weil die Donauschiffahrt damals noch mit großen Hindernissen zu kämpfen hatte, wie bereits im Eingange dieses Kapitels erwähnt worden ist.

(p. 68) Wir wollen nunmehr die jetzigen allgemeinen Handelsverhältnisse der Türkei kurz durchgehen und sodann die interessantesten Einzelheiten über den s. g. pontischen Handelsweg und den Handelsverkehr in den türkischen Donauländern mitteilen.

Um den Handel (welcher, besonders in der asiatischen Türkei, viel mit Karavanen geht) bekümmert sich die türkische Regierung wenig, obwohl sie freilich seit 1838 mit auswärtigen Staaten Handelsverträge abzuschließen von diesen Staaten (England, Frankreich, Österreich usw.) veranlaßt worden ist; auch wird der innere Handel fast nur in Bazars von Türken, Juden, Armeniern und der auswärtige, an dem die Türken nur geringen Anteil nehmen, fast ausschließlich von Griechen, Armeniern, Franken und Juden betrieben (dabei verdient nicht unerwähnt gelassen zu werden, daß reiche Kaufleute im Lande es auch jetzt noch für höchst notwendig erachten, ihren Reichtum möglichst geheim zu halten, um vor Beamten-Erpressungen einigermaßen geschützt zu sein). Nichtsdestoweniger ist der Handelsverkehr der Türkei mit dem Auslande sehr wichtig, und im Jahre 1846 umfaßte er einen Gesamtwert von 453 Millionen Francs.

Es repräsentierte nämlich der Handelsverkehr Englands (Malta und die Jonischen Inseln mit eingerechnet) mit der Türkei einen Wert von 188 Millionen Fr. Hiervon kamen 58 Millionen auf seine direkten Einfuhren und 30 Millionen auf seine Ausfuhren, und 100 Millionen auf seinen Transitohandel nach Persien über Trapezunt (auf

dem s. g. pontischen Handelswege). Der Handelsverkehr Frankreichs hatte einen Gesamtwert von 77 856 000 Fr. (wovon 24,989,000 auf die Einfuhr und 52 867 000 auf die Ausfuhr kamen); derjenige Österreichs den von 68 753 000 Fr. (Einfuhr 26 153 000, Ausfuhr 42 600 000); derjenige Rußlands den von 39 432 000 Fr. (Einfuhr (p. 69) 22 360 000, Ausfuhr 17 072 000); derjenige des K. der Niederlande den von 8 150 000 Fr. (Einfuhr 6 077 000, Ausfuhr 2 073 000); derjenige Belgiens den von 1 547 000 Fr. (Einfuhr 1 069 000, Ausfuhr 478 000); derjenige Sardinien's den von 3 238 000 Fr. (Einfuhr 841 000, Ausfuhr 2 397 000); derjenige Griechenlands den von 4 700 000 Fr. (Einfuhr 400,000, Ausfuhr 4 300 000); derjenige der Schweiz, der Ver. Staaten usw. zusammen den von 34 824 000 Fr. (Einfuhr 21 111 000, Ausfuhr 13 713 000) und endlich derjenige des direkten Handelsverkehrs Persiens mit der Türkei den von 26 1/2 Millionen Francs (Einfuhr 25 Millionen, Ausfuhr 1 1/2 Millionen).

In demselben Jahre hatte der Handelsverkehr der ottomanischen Pforte mit den tributpflichtigen Provinzen einen Gesamtwert von 63 1/2 Millionen Francs; davon der mit Ägypten den von 39 1/2 Millionen (Einfuhr 21 Millionen, Ausfuhr 18 1/2 Millionen), der mit der Wallachei den von 14 1/2 Millionen (Einfuhr 8 700 000, Ausfuhr 5 800 000), der mit der Moldau den von 7 1/4 Millionen (Einfuhr 4 350 000, Ausfuhr 2 900 000) und der mit Serbien den von 2 1/4 Millionen (Einfuhr 1 1/4 Millionen, Ausfuhr 1/2 Million).

Die vornehmsten Ausfuhrartikel der europäischen Türkei sind: Baumwolle, Türkische-Garn, Hornvieh, Schweine, Wein, getrocknete Früchte, Teppiche, rohe Seide, Hasenbälge, Ziegen- und Kameelhaare, Meerschaum- und andere Pfeifenköpfe, Opium, türkische Säbel.

Die vornehmsten Einfuhrartikel sind: europäische Modeartikel, feine Stahlwaren, Messingblech und Draht, Gußöfen, Nägel, Nürnberger-Waren, Glaswaren (aus Böhmen), Fensterglas (aus Belgien), Spiegel (aus Frankreich und Österreich), Papier (aus Triest, Frankreich und den italienischen Häfen), Fayence (aus England), Porzellan (aus Bayern und Österreich), Sohlleder, Sattler- und Kalbleder.

(p. 71) ... Andere Handels- und Fabrikorte der europäischen Türkei sind namentlich folgende:

In Rumelien: Selimnia, eine Stadt mit 25 000 E., ist berühmt durch ihre Handelsmessen, Wollzeuge, Waffen und Rosenöle; Philippopel (Stadt mit 60 000 E.) treibt Wollzeugweberei, Seidenhandel, Wein- und Reisbau. Auch ist Philippopel der Zentralpunkt des österreichischen Handels mit Rumelien, und dieser Handelsverkehr wird auf beinahe 3 Millionen Gulden jährlich geschätzt.

In Bulgarien: Sofia, bulgarische Hauptstadt, unterhält Fabriken in Tuch, Seide und Tabak, und treibt wichtigen Handel. Schumla, feste Stadt und Mittelpunkt der Donaustraßen über den Balkan, treibt ebenfalls wichtigen Handel, ist außerdem berühmt durch ihre Kupfer- und Blechschmiede, und hat zahlreiche Gerbereien und Gelbgießereien, auch Seidenspinnereien und einige Seidenfabriken. Giumi, bei Schumla, hat sich seit mehreren Jahren durch die Größe seines Warenumsatzes zu einem der ersten Meßplätze Bulgariens gehoben, an welchem die österreichischen Fabrikate einen wesentlichen Anteil nehmen. Varna, Handelsplatz mit dem besten türkischen Hafen am Schwarzen Meere, wo jährlich gegen 180 Schiffe einlaufen, welche Getreide, Mehl, Talg, Eier und Käse ausführen und Kolonialwaren, Glas, Nägel, Twiste und Baumwollgewebe einführen. Rustschuk, Mittelpunkt der aus dem Innern des Landes hier zusammenstoßenden Militär- und (p. 72) Handelsstraßen und ein vorzüglicher Stapelplatz des Donauhandels, mit Saffian-, Musselin- und Seidenfabriken. Tultscha, in der (im 2. Kapitel beschriebenen) Dobrudscha und an der Donau, hat in seinem Donauhafen eine stark besuchte Schiffstation. Sistor, an der Donau, hat zahlreiche Flußfahrzeuge, welche stromaufwärts zum Getreidetransporte dienen und als Rückfracht in den wallachischen Scalen (Stapelplätzen) Steinsalz laden. Nikopolis, Widdin, Lompalanka und Oreawa, an der Donau, haben, ebenfalls solche Flußfahrzeuge wie Sistor.

(p. 72) ... Über die Handelsplätze in Serbien, der Wallachei und Moldau, wird (p. 73) weiterhin in der Darstellung des Handelsverkehrs in den türkischen Donauländern das Bemerkenswerteste mitgeteilt werden.

(p. 81) Wir wenden uns nunmehr zu dem Handelsverkehr der türkischen Donauländer, über die wir im Eingange dieses Kapitels bemerkten, daß sie selbst noch am Schlusse des vorigen Jahrhunderts der europäischen Handelswelt kaum anders als durch die auf den Leipziger Messen erscheinenden armenischen, (p. 82) griechischen und jüdischen Einkäufer bekannt waren, und daß Hindernisse mancherlei Art dem direkten Verkehre mit ihnen im Wege standen.

Die dortigen Verhältnisse haben sich jedoch wenige Jahre nach dem Adrianopeler Frieden von 1829 auf eine überraschende Weise geändert; denn die Mol-

dau, Wallachei und dann auch Bulgarien sind seitdem in den Bereich des Weltverkehrs getreten, ihre Städte haben sich belebt, ihr Ackerbau hat sich gehoben, ihr Handel einen erstaunlichen Aufschwung genommen und bei der Urkräftigkeit des Bodens und der günstigen klimatischen und geographischen Lage steht diesen von der Natur gesegneten Ländern, wenn sie in ihrem Entwicklungsgange durch keine politische Erschütterungen gestört werden, noch eine weitere Entfaltung ihrer noch kaum zum Leben erwachten Kräfte bevor.

Auf diesen Umschwung der national-ökonomischen Zustände in den türkischen Donauländern wirkten vornehmlich zwei Umstände ein: die Freigebung der Ausfuhr aller Bodenerzeugnisse und die Errichtung einer ununterbrochenen Dampfschiffahrtslinie von Wien nach Konstantinopel.

Durch die Entfesselung des Ausfuhrhandels wurden die Moldau und Wallachei und später auch Bulgarien mit allen ihren Handelsplätzen längs der Donau dem Seehandel geöffnet, die Verwertung ihres Bodenreichtums war ermöglicht, ihre Naturprodukte gelangten auf dem Seewege nach den großen europäischen Emporien und im Rücktauche strömten aus dem Westen Fabrikate, Kolonialwaren und andere Handelsgüter ein.

Durch die Dampfschiffahrt wurden die Landschaften der unteren Donau untereinander, sowie einerseits mit Zentral-Europa und andererseits mit Konstantinopel in eine regelmäßige ununterbrochene Verbindung gesetzt, und der mächtige Strom bewährte sich als die kürzeste Handelsstraße vom westlichen Europa nach der Levante, deren natürlichen Übergang die türkischen Donauländer bilden. Gleich von Anfang an wurde die Richtung des Handelsverkehrs dieser Länder hauptsächlich durch die Donau bestimmt, jede der zahlreichen Uferstädte von den Engpässen des Eisernen Tores (dicht unterhalb Orsova) bis zur Sulina- (Donau-) Mündung bildet eine Station nach der Levante, einen Ausfuhrplatz für die Naturprodukte der Umgebung nach Ost und West, einen Stapelplatz für die europäischen Fabrikate, die von der Donau landeinwärts auf altherkömmlichen Handelswegen den Märkten des Binnenlandes zugeführt werden.

Die in die Donau einlaufenden Kauffahrteischiffe segeln gewöhnlich nicht weiter stromaufwärts als bis Galatz (am Einflusse des Pruth in die Donau und zur Moldau gehörig) und Braila (zur Wallachei gehörig, am linken Donauufer, 3 1/2 M. oberhalb Galatz gelegen), also nur 16 bis 20 Meilen in die Donau hinauf, oder so weit, wie die nach Hamburg kommenden Seeschiffe die Elbe hinauffahren. Die oberhalb dieser Endpunkte (p. 83) der Seeschiffahrt gelegene Stromstrecke ist der Flußschiffahrt vorbehalten. Die Handelstätigkeit der im Bereiche der letzteren liegenden Uferstädte ist daher auch mehr oder weniger lokal, und wird durch den größeren oder kleineren Bezirk bestimmt, dessen Hafen sie bilden. Alle Verkehrsrichtungen vereinigen sich in den beiden Donauplätzen Braila und Galatz, die als Seehäfen die gesamte Handelstätigkeit der unteren Donauländer vermitteln, und die Handelsbewegung nicht mehr nach lokalen Zuständen, sondern nach der Gestaltung des Weltmarktes leiten, an dessen Konjunkturen und Krisen die beiden Donauhäfen tätigen und leidenden Anteil nehmen.

Die Darstellung der Handels- und Schiffahrtsverhältnisse der türkischen Donauländer muß daher auch von zwei Gesichtspunkten aufgefaßt werden, von dem der Flußschiffahrt und von dem der Seeschiffahrt aus.

Wir wenden zunächst unsere Blicke nach dem Bereiche der Flußschiffahrt und des damit in Verbindung stehenden Handelsverkehrs, von Orsova (zu Serbien gehörende Stadt auf einer Donauinsel, unterhalb oder östlich und 22 M. von Belgrad gelegen) beginnend und bis Braila und Galatz (s. oben) reichend.

Die nach den türkischen Donauländern und der Levante bestimmten Waren werden bis Orsova mittels Dampfschiffe befördert, und dort nach beendigter zollamtlicher Behandlung auf Barken über das Eiserne Tor nach Skela-Cladowi (in Wallachien) oder nach Cladosnizza (in Serbien) geschafft, um je nach ihrer Bestimmung für das wallachische oder bulgarische Ufer oder für Konstantinopel von den dort aufgestellten Dampfbooten weiter befördert zu werden.

Das so eben erwähnte Eiserne Tor oder Demirkapi ist eine dicht unterhalb Orsova in der Donau befindliche, 200 Schritt breite Stromschnelle, deren gefährlichste Felsenriffe zwar 1834 gesprengt worden sind, die jedoch immer noch nicht tief beladenen größeren Fahrgen die Durchfahrt gestattet.

Skela-Cladowi ist ein wallachischer kleiner Handelsort an der Donau, 2 1/2 M. unterhalb Orsova's. Ihm gegenüber, am rechten Donauufer, liegt der serbische und ebenfalls an sich kleine Handelsort Cladosnizza. Widdin ist eine bulgarische Stadt und Festung am rechten Donauufer, 16 M. unterhalb Orsova's. Widdin gegenüber liegt auf dem linken Donauufer der wallachische Handelsort Kalafat oder Calafat. Etwa 5 M. unterhalb Widdin's liegt am rechten Donauufer der wallachische Handelsort Lom-Palanka.

Noch weiter stromabwärts liegt am rechten Donauufer der bulgarische Handelsort *Oreawa*. Dann folgen stromabwärts die bulgarischen Städte des rechten Donauufers: *Nikopoli* oder *Nikopolis* (unterhalb oder östlich und 21 M. von Widdin), *Sistowa* oder *Sistowa* (unterhalb oder östlich und 8 M. von Nikopoli) und *Rustschuk* (unterhalb oder östlich und 14 M. von Nikopoli). *Rustschuk* gegenüber, am linken Donauufer, liegt die wallachische (p. 84) Stadt *Giurgewo*. Unterhalb oder östlich und 45 M. von Widdin liegt am rechten Donauufer, die bulgarische Stadt und Festung *Silistria*. Unterhalb oder östlich und 8 M. von *Silistria* liegt, am rechten Donauufer, die bulgarische Stadt *Rassowa*, woraus dann noch weiter stromabwärts die bereits oben erwähnten wallachischen und moldauischen Städte *Braila* und *Galatz* folgen.

Durch die *Donau-Dampfschiffahrt* (nun wurden im Jahre 1847 aus Österreich und dem deutschen Zollvereine über Orsova nach den türkischen Donauländern und der Levante 60 064 Wiener Zentner Waren im beiläufigen Werte von 11 667 000 fl. Konv. Mze. vermittelt — 21 936 Zentner (und dem Werte nach über 4 1/2 M. fl.) mehr als das Jahr zuvor. Diese Waren bestanden hauptsächlich in Seidenzeugen, Tuch, Hosenstoffen, Wiener Chawls und anderen Wollwaren, Baumwollgarnen und Baumwollwaren, kurzen Waren, Galanteriearbeiten, Porzellan- und Glaswaren, Ledersachen, Papier, fertigen Kleidern, Stearinkerzen u. dgl. mehr, teils Industrieerzeugnissen aus den deutschen Zollvereinstaaen, teils Gewerbeerzeugnissen aus Österreich, zum Teil auch englischen und französischen Waren von den Leipziger Messen.

Von den Waren erhielten *Skela-Cladowi* 878 Ztr., *Cladosnizza* 17, *Widdin* 1203, *Kalafat* 132, *Lom-Palanka* 261, *Oreawa* 4, *Sistowa* 348, *Rustschuk* 5297, *Giurgewo* 20 636, *Silistria* 92, *Braila* 2395, *Galatz* 10 030, andererseits aber auch *Odessa* 635, *Konstantinopel* 17 085, *Salonik* 661, *Smyrna* 358 und *Trapezunt* 32 Zentner.

Außerdem wurden mittels der Dampfboote nach verschiedenen dieser Städte ausgeführt 278 Wagen, wovon 153 nach *Galatz*, 77 nach *Giurgewo* und 35 nach *Konstantinopel* bestimmt waren, und sodann Kontanten zum Belaufe von 570 892 fl., worunter die Geldsendungen von 292 603 fl. nach *Galatz*, von 143 099 fl. nach *Giurgewo*, von 58 829 fl. nach *Konstantinopel* und von 22 000 fl. nach *Rustschuk* die bedeutendsten waren.

Die aus den türkischen Donauländern über Orsova mit den Dampfbooten nach Österreich bewerkstelligte Ausfuhr an Wolle, Talg, Seide, Leder und diversen Waren betrug an Gewicht 178 488 Wiener Zentner — nicht weniger als 128 727 Ztr. mehr als im Jahre 1846. Davon hatte die Wallachei 167 194 und Bulgarien 11 254 Ztr. ausgeführt.

Abgesehen von den Dampfbooten wird auch mit anderen Flußfahrzeugen über Orsova ein lebhafter Verkehr unterhalten. So wurden im Jahre 1847 mit Flußbarken und auf dem Landwege über Orsova in die eigentliche Türkei und die Wallachei eingeführt: 29 348 Zentner Waren (Guß- und Streckeisen, Stahl, Zeugschmied- und Schlosserwaren, Kupferwaren, Glas, Baumwollgarn und Baumwollwaren, Farbstoffe und Steinkohlen), — ferner Alaun, Blei roh und gegossen, Bleiglätte, Messingwaren, Spezereien, (p. 85) Holzwaren, Silberarbeiten und dgl., — Bau- und Brennholz im deklarierten Zollwerte von 19 777 fl. Konv. Mze., — Stromfahrzeuge im Werte von 14 734 fl. K. M., und gemeine Wagen und Schlitzen, Töpferwaren, Kürschnerarbeiten, fertige Kleider, Kram- und Galanteriewaren &c., im Werte von 63 043 fl. Konv. Mze. — Ebenfalls mittels Donaubarken und auf dem Landwege wurden aus der eigentlichen Türkei und der Wallachei über Orsova nach Ungarn ausgeführt: 7200 Ztr. Wolle, 7000 Ztr. Talg., 4415 Ztr. Schaf- und Ziegenfelle, 2500 Ztr. Knoppern, 1643 Ztr. Sumach und 5709 Ztr. gesalzene Fische, Kaviar, Honig, Wachs, Reis, Mehl, Schafdärme, in Kräutern gearbeitetes Meschinleder &c., außerdem 261 268 Wiener Metzen Getreide (darunter 112 951 Metzen Mais). Das bulgarische Getreide, besonders aus der Umgegend von *Sistov*, ist von guter Qualität, der Weizen wird dem wallachischen vorgezogen. Übrigens übt der Pascha von Widdin indirekt ein Handelsmonopol aus und beherrscht durch ein mit ihm verbundenes Handelshaus die Ausfuhr der Landesprodukte. Er kauft sonach billiger ein als Privatpersonen, welche überdies den Plackereien der türkischen Zollpächter ausgesetzt sind, über die sich viele Klagen vernehmen lassen. Außerdem wird der Ausfuhrzoll, der an sich 12 p. Zt. beträgt, sehr willkürlich und ungleich erhoben und manche Artikel werden einer höheren als der gesetzlichen Besteuerung unterworfen. Die Folge hiervon sind teils Zolldefraudationen, teils die Verlassung des alten Handelsweges auf der Donau. Viele Waren Bulgariens, die sonst auf der Donau verführt wurden, nehmen ihren Weg zu Lande über Serbien, wo in den Zollstätten noch der alte Wertzoll von 3 p. Zt. erhoben wird.

Außer den oben genannten Donau-, Hafen- und Handelsörtern, deren geographische Lage kurz angedeutet worden, liegen unterhalb *Skela-Cladowi's* an dem niedrigen, nicht selten Überschwemmungen heimgesuchten linken wallachischen Donauufer die Hafen-

und Handelsörter Tschernetz, Iswor, Kalafat oder Calafat (mit dem vorzüglichsten Hafen der fruchtbaren Kleinen Wallachei), dann Islaz, Turno, Simnizza und Kalarasch. Alle diese Plätze versehen den Markt in Braila mit bedeutenden Zufuhren von Getreide und anderen Landesprodukten. Der wichtigste Platz für die Stromschiffahrt auf der wallachischen Seite ist das schon erwähnte Giurgewo, welches zugleich als Hafenort für Bukarest betrachtet werden kann, wovon es nur 4 1/2 M. entfernt liegt. Mit den Donau-Dampfschiffen wurden im Jahre 1847 in 39 Fahrten nach Giurgewo 22 719 Ztr. Waren (darunter 18 406 Ztr. aus Österreich und dem deutschen Zollvereine) eingeführt und außerdem daselbst 77 Wiener Wagen für Bukarest ausgeschifft. — Silistria (s. oben), die alte Hauptstadt Bulgariens, ist seit dem Kriege von 1828 u. 29 in Verfall geraten und beim Donauhandel wenig beteiligt. Die Umgegend ist jedoch sorgfältig angebaut und das Getreide von guter Qualität. Daher (p. 86) verschifft Silistria jährlich wenigstens nicht unbedeutende Quantitäten Getreide, und zwar nach Braila und der dortigen Umgegend.

Die aus den türkischen Donauländern ausgeführte Wolle stammt weniger von den dort einheimischen Schafen her, als von denen, die alljährlich von Siebenbürgen aus dorthin auf die Weide getrieben werden. Daher verdient über den Verkehr der siebenbürgischen Viehzüchter hier das Nähere mitgeteilt zu werden.

Daß durch die nordöstlichen Ausläufer des Balkan gebildete Hochland, welches von Silistria parallel mit der Donau bis Tultscha (in der, im 2. Kapitel beschriebenen Dobrudscha) hinzieht, hat in seinen Bergabhängen und Talmulden herrliche Triften. Dieses Weideland nun wird vorzüglich von siebenbürgischen Hirten benutzt, welche hier, fern von der Heimat, die Viehzucht in einem ausgedehnten Maßstabe betreiben, unter eigentümlichen, durch Verträge und Herkommen garantierten Verhältnissen.

Diese Hirten, unter dem Namen der Mokanen bekannt, wandern jährlich im Herbst mit ihren zahlreichen Herden, Schafen, Ziegen und Pferden, aus Siebenbürgen nach der Wallachei und Moldau, setzen bei Giurgewo, Kalarasch (s. oben), Gura-Jalomnizza (ostwärts von Bucharest) und Braila oder Galatz über die Donau und überwinternd teils im nordöstlichen Bulgarien in den Distrikten zwischen Tultscha (s. oben) und Varna (am Schwarzen Meer), teils in den Niederungen der Dobrudscha an der Donau.

Ihre Herden bleiben in jeder Jahreszeit Tag und Nacht unter freiem Himmel, bei starkem Schneefall werden sie in die mit Rohr und Weidengebüsch bewachsenen Niederungen (Balten) getrieben, wo sie vor den, besonders den Schafen gefährlichen Schneestürmen mehr geschützt sind; hier werden sie mit Heu gefüttert, oft aber, wenn der Winter lange anhält, und die Heuvorräte aufgezehrt sind, müssen die ausgehungerten Tiere mit Weidenzweigen und abgeschälten Baumrinden hingefristet werden, wobei oft viele Stücke zu Grunde gehen.

Mit der ersten Frühlingssonne werden die Herden auf die höher gelegenen Weiden getrieben, wo sie bei dem üppigen Graswuchse sich bald von den Entbehrungen des Winters erholen. Die Mokanen besorgen dann das Geschäft der Lammung und der Wollschur, und treiben im Monate Juni die Herden wieder nach Siebenbürgen zurück; gleichwohl bleiben viele den Sommer über in Bulgarien. Die größeren Viehzüchter halten auch Rinderherden und pachten von den türkischen Ajanen oder Grundherren Weidegründe (Türten genannt), auf denen sie ihre Hürden errichten. Diese Wanderungen der Mokanen nach Bulgarien und zurück nach Siebenbürgen finden seit unvordenklichen Zeiten statt und sind auf ein uraltes Herkommen und spätere ausdrückliche Konventionen mit der ottomanischen Pforte gestützt.

(p. 87) Die siebenbürgischen Hirten in Bulgarien genießen die traktatmäßigen Rechte der österreichischen Staatsbürger; sie sind als solche von Abgaben befreit, denen die Rajahs unterworfen sind, und stehen unter der Gerichtsbarkeit des österreichischen Konsulats in Galatz. Trotz wiederholter Versuche der türkischen Lokalbehörden, die Mokanen abgabepflichtig zu machen, wurden deren Vorrechte durch die Bemühung ihrer Konsularbehörde stets mit Erfolg aufrecht erhalten. Gegenwärtig zahlen sie außer dem privatrechtlichen Pachtgelde [(Miri) für die Weidegründe bloß ein Zählgeld (Saimak para) für jede Herde.

Die nach Bulgarien zur Überwinterung eingetriebene Viehmenge ist nach Umständen verschieden. War der Sommer trocken und sind die Weideplätze durch die Sonnenhitze ausgebrannt, und ist wenig Heu im Lande, so halten die Mokanen ihre Herden lieber in Siebenbürgen und in der Wallachei zurück; ist hingegen eine reichliche Spätweide vorhanden, so ziehen sie mit ihren Herden über die Donau. Im Winter 1846—47 waren nur 250 000 siebenbürgische Schafe in Bulgarien, von denen gegen 30 000 Stück durch den strengen Nachwinter im März zu Grunde gingen. Von diesen Schafen wurden im Frühjahr 1847 332 000 Ocke (oder 830 000 Pfund) W o l l e gewonnen, wovon 212 000 Ocke (530 000 Pfund) nach Kronstadt in Siebenbürgen gesendet, 60 000 Ocke (150 000 Pfund) an die türkische Tuchfabrik in Sliwno (bei Adrianopel)

zu 3 7/10 türk. Piaster die Ocke (II Kreuzer Konv. Mze. das Pfund) abgesetzt, und 60 000 Ocke (150 000 Pfund) in Bulgarien verkauft wurden. Außerdem wurden im Jahre 1847 von den Mokanen noch 46 764 Schaf- und Ziegenfelle und 6000 Lammfelle das Paar zu 8 Piaster türkisch (1 fl. Konv. Mze), zu Markte gebracht.

Im Herbst 1847, wo die Weideverhältnisse sich sehr günstig zeigten, gingen 281, siebenbürgische Viehherden aus 2095 Pferden, 4454 Ziegen und 473 353 Schafen, zur Überwinterung über die Donau. In Bulgarien überwinterten beiläufig 3000 Pferde, jene Ziegen und 150 000 Schafe, so daß sich im Frühjahr 1848 5095 Pferde, 4454 Ziegen und 623 353 Schafe befanden.

Diese Herden standen unter der Obhut von 4189 Hirten, Chobanen genannt; außerdem waren viele siebenbürgische Hirten bei türkischen und bulgarischen Viehzüchtern im Dienste, so daß sich die Zahl der damals in Bulgarien befindlichen Mokanen auf wenigstens 5000 Seelen belaufen mochte.

Rechnet man im Durchschnitt ein Schaf zu 25 türk. Piastern (3 fl. 20 Kreuzer Konv. Mze.) und ein Pferd zu 500 P. (62 1/2 fl. Konv. Mze.), so gaben die oben angeführten Viehherden ein Kapital von 14 1/2 Mill. türk. Piaster (etwa 1 812 500 fl. Konv. Mze.) siebenbürgisches Nationaleigentum, das eine zahlreiche Menschenmenge ernährte und einen guten Ertrag abwarf. Ein Schaf gibt im Durchschnitt 2 bis 2 1/2 Ocke (5 bis 6 1/4 Pfund) Wolle, (p.88) auf 1000 Schafe werden jährlich 600 Lämmer gerechnet. Im Frühjahr 1849 lieferten die in Bulgarien befindlichen siebenbürgischen Schafe (die der Lämmer mitgerechnet) 1 200 000 Ocke oder 27 000 Wiener Zentner Wolle, die an Ort und Stelle durchschnittlich mit 4 bis 4 1/2 türk. P. (30 bis 34 Kreuzer Konv. Mze.) die Ocke gezahlt wird. Ein Teil dieser Wolle wird an der Donau gewaschen, wobei sich ein Gewinnverlust von 35 p. Zt. herausstellt, und sodann (wenigstens das nicht in Bulgarien selbst verkaufte Quantum) mit den Dampfbooten nach Orsova geschafft; der größere Teil aber wird ungewaschen, nach Kronstadt (in Siebenbürgen) gesendet, dort gereinigt und sortiert, und weiter in den Handel gebracht. Die Mokanenwolle (wie man diese Wolle nennt) gibt zwei Sorten: die langhaarige Z i g a j a w o l l e und die sogenannte C z u r k a n a. Jene wird nach Pest und Wien gesendet und mit 50 bis 60 fl. Konv. Mze. für den Zentner verkauft. Die letzte ordinäre Gattung wird in Kronstadt zu Kotzen und einer Sorte groben, aber äußerst festen Tuches (Dimik) verarbeitet. Die Fracht von Bulgarien bis Kronstadt wird mit 7 Kreuzern die Ocke (nicht ganz 3 Kreuzer das Pfund) berechnet; von Kronstadt nach Wien kommt der Transport von einem Zentner auf 4 bis 5 fl. Konv. Mze. zu stehen.

Die nach Kronstadt eingeführte Wolle der siebenbürgischen Mokanen unterliegt keinem Eingangszolle, wenn sie mit den Ausfuhrscheinen der entsprechenden Anzahl Schafe gedeckt ist. Auch die Schaf- und Lammfelle der Mokanenherden gehen zollfrei nach Kronstadt. Die Auslagen der Mokanen für ihre Schafherden sind mäßig und beschränken sich auf das Pachtgeld (Miri) für die Weideplätze von 2000 bis 3000 Piastern (250 bis 375 fl. Konv. Mze.) für eine Herde von 1000 Stück und auf die Kosten der Heufütterung im Winter, die nach den Witterungsverhältnissen verschieden, wohl aber auf 3 bis 4 Piaster (22 1/2 bis 30 Kreuzer K.M.) für das Schaf anzuschlagen sind. Der Unterhalt der Knechte ist äußerst billig, der Lohn wird ihnen zum Teil in Schafen oder Lämmern verabreicht, wodurch sie mit der Zeit zu einer eigenen Herd gelangen. Hieraus ist ersichtlich, wie sich die uralten Gebräuche der Hirtenvölker bei den siebenbürgischen Mokanen noch bis jetzt erhalten haben.

Die in den fetten Weidentriften der Umgegend von Silistria und Hirsova (Hirsova liegt in der bulgarischen Dobrudscha am rechten Donauufer, zwischen Silistria und Galatz), und in dem Distrikte von Kustendsche (Kustendsche liegt am Schwarzen Meere, zwischen Varna und der Donaumündung) gezogenen P f e r d e werden mit Vorteil an die kaiserl. österr. Remontierungs-Kommissionen abgesetzt und mit 23 Dukaten pr. Stück bezahlt.

Auch in der Wallachei, namentlich in den Bezirken von Braila und Rimnik (Rimnik liegt westlich und 8 M. von Braila, im nordöstlichsten Teil der Wallachei) sind zahlreiche siebenbürgische Viehzüchter als Grund- (p. 89) pächter etabliert, und die Zahl der dort gehaltenen Schafe kann auf 500 000 angeschlagen werden.

Die M o k a n e n gehören dem wallachischen Volksstamme an, und ihre Lebensweise ist sehr einfach. Sie wohnen in Erdhütten (Burde), sind gegen alle Witterungsunbilden abgehärtet, kleiden sich in grobe Leinwand und Schafpelze, und leben größtenteils von Maisbrot (Mamaliga), der wallachischen Nationalspeise. Sie stehen noch auf einer niedrigen Kulturstufe, obgleich auf einer höheren als ihre Stammgenossen in der Wallachei, und haben die Tugenden und Fehler der nomadisierenden Hirtenvölker. Viele unter ihnen sind wohlhabend und besitzen außer zahlreichen Herden noch bedeutende Summen in barem Gelde.

In früheren Zeiten war nur die Wallachei, oder auch wohl die Moldau, das Ziel ihrer Wanderungen. Die Ausdehnung des Ackerbaues hat ihnen aber hier den größten Teil ihrer Weidentriften entzogen, sie wenden sich daher immer mehr nach B u l g a r i e n, wo bei der schwachen Bevölkerung noch drei Viertel des kulturfähigen Bodens brach liegen. In jenen

Gegenden ist daher noch auf viele Jahre hinreichender Raum für ihre Herden vorhanden ; doch läßt sich nicht leugnen, daß die Art und Weise der Viehwirtschaft, wie sie von den Mokanen betrieben wird, mit den Fortschritten des Ackerbaues unverträglich ist und daher mit der Zeit auch in Bulgarien ein Ende nehmen muß. Es werden dann jene Viehzüchter allmählig zum System der Stallfütterung und Wiesenkultur sich bequemen müssen, sobald dort der Getreidebau allgemeiner wird.

Wir wenden uns nunmehr wieder zu dem Handel der türkischen Donauländer überhaupt. müssen jedoch zunächst einen Blick auf den Landhandel der Wallachei und Moldau werfen. Insofern der zu Lande betriebene Handelsverkehr dieser Donaufürstentümer seine Richtung gegen die Donau nimmt, ist derselbe allerdings bereits oben besprochen worden; aber hier kommt noch der Handel mit den Leipziger Meßwaren und der Verkehr mit Siebenbürgen über Kronstadt zu berücksichtigen.

In diesen beiden, seit lange festgestellten Verkehrsverhältnissen ergeben sich übrigens weniger Veränderungen, und daher auch weniger Störungen als im Seehandel.

Die Leipziger Ostermesse von 1847 war freilich von Kaufleuten aus Jassy und Bukarest nicht stark besucht, um so glänzender aber fiel hinsichtlich der Einkäufe aus den Donaufürstentümern die Michaelismesse aus. Die Bukarester Marktbesucher allein realisierten auf dieser Messe Wareneinkäufe von einer Million Taler, abgesehen von den Einkäufen, die sie auf ihrer Durchreise in Wien bewerkstelligten.

Aus der Moldau waren auf dieser Michaelismesse 72 Einkäufer anwe- (p. 90) send, welche für Jassy, Fokschan, Foltischan, Bottuschan und andere kleinere Städte im Betrage von 500 000 Talern einkauften.

Auf beiden Leipziger Messen von 1847 wurden von Seiten der moldauischen und wallachischen Kunden für 2 1/2 Millionen Taler Waren eingekauft, als: englische Kattune und ordinäre Schnittwaren, Halbwoollstoffe, Jacquards, Orleans, Alapas, Lyoneser, fassonierte und glatte Seidenstoffe, Elberfelder und Berliner Seidenwaren, sächsische Merinos, schottische Leinwand, Wollwaren verschiedener Art, sächsische und rheinische Tuche, Galanterie- und kurze Waren aus dem deutschen Zollvereine usw. Französische und niederländische Tuche kamen für die Donauländer zu teuer. Von Wien waren aber Chawls, Teppiche, Hosenzeuge und Handschuhe besonders beliebt; auch Namiester und Brünner Tuche hielten mit der Zollvereinsware die Konkurrenz aus.

Die siebenbürgischen Industrie-Erzeugnisse oder Kronstädter Waren (wie sie in den Donauländern gewöhnlich genannt werden), Artikel des notwendigen Hausbedarfes für Land und Stadt, fanden auch im Jahre 1847 in den Donaufürstentümern den gewöhnlichen vorteilhaften Absatz, und zwar im Betrage von 2 044 000 fl. Konv. Münze.

Die Kronstädter Waren werden im Wege der im Zunftverbände stehenden Gewerbe erzeugt, wodurch in Kronstadt viele fleißige Familien ihren Erwerb fanden; der Verkauf geschieht im Kleinen, erfordert kein großes Anlagekapital, wirft aber freilich nur einen bescheidenen Gewinn ab. Übrigens haben in neuerer Zeit die in Kronstadt verfertigten Eisenwaren, Fenster- und Türbeschläge, grobe Eisengeschmeidewaren verschiedener Art durch die englische Konkurrenz großen Abbruch erlitten. Auch belgisches Fensterglas hat sich bereits einen Weg nach den Donaufürstentümern gebahnt.

Nach den Donaufürstentümern gelangen auch Industrieerzeugnisse Galiziens und der Bukowina, als: grobes Tuch und Leinwand, Fensterglas, Eisengeschmeide, leichte Wagen &c. Diese Artikel werden auf den stark besuchten Jahrmärkten von Bottuschan und Foltischan abgesetzt.

Für die Ausfuhr der moldauisch-wallachischen Naturprodukte ist auf der Landseite Kronstadt der wichtigste Punkt. Aus den unteren Donauländern werden nach Siebenbürgen im Durchschnitt jährlich eingeführt: 2000 Stück Büffelhäute, 130 000 Stück gesalzene Ochsenhäute, 30 000 gesalzene Ziegenhäute, 40 000 St. Pferdehäute, 50 000 Stück Schaffelle, 300 000 St. Lammfelle, 200 000 St. Hasenfelle, 100 Ztr. Hornspitzen, 500 000 Ocke (1 250 000 Pfund)-ungewaschene Wolle, 100 000 Ocke (250 000 Pfund) Wolle zweiter Schur, 400 000 Ocke (1 000 000 Pfund) gesalzene Karpfen, 15 000 Ocke (37 500 Pfund) Karpfen-Rogen, 5000 Ocke (12 500 Pfund) (p. 91) schwarzer Fischrogen, 5000 Ocke (12 500 Pfund) Fischmilch, 20 000 Ocke (50 000 Pfund) gesalzener Hausen, 600 Ocke (1500 Pfund) Hausenblase, 400 Ocke (1000 Pfund) Hausen-Rückenknorpeln, 6000 Ocke (15 000 Pfund) Fischtran, 6000 Ocke (15 000 Pfund) frische Frische, 300 Ztr. Honig, 50 000 Ztr. Sumach, 30 000 Eimer Landwein (aus der Moldau), nebst einigen anderen Artikeln in geringerer Menge, als Flachs, Süßwurzholz, Ochsenhörner, Ochsenklauen usw.

Der Verkehr der Moldau und Wallachei untereinander ist durch die mit dem 1. Januar 1848 ins Leben getretene Zollvereinigung der beiden Fürstentümer um Vieles erleichtert worden.

Was nun den oben erwähnten (freilich unmittelbar nur von Galatz, Braila und Tultscha betriebenen) Seehandel der unteren Donauländer betrifft, so belief

sich der Gesamthandelsverkehr von Galatz und Braila im Jahre 1847 auf einen deklarierten Wert von 42 733 000 Gulden Konv. Mze., und derselbe ließ den Verkehr von 1846 (der nur 28 Mill. Gulden betrug), sowie den der Jahre 1845 und 1844 (beide mit 17½ Millionen Gulden) weit hinter sich.

Die auf dem Seewege nach diesen beiden Donauhäfen gebrachten Manufakturen und Fabrikate waren meistens Erzeugnisse Englands, welches in Roheisen, Stahl-, Eisen- und Blechwaren, in Gespinnsten, einfarbigen und gedruckten Kattunen, Musselinen, mit Baumwolle gemischten Waren und Maschinen-Leinwand den Markt beherrscht.

Von den 7569 Ballen und Kolli Gespinnste und Gewebe, die im Jahre 1847 in beide Donauhäfen eingeführt wurden, kamen 6586 Kolli unter englischer, jonischer, griechischer und österreichischer Flagge aus Großbritannien; Braila bezog ausschließlich britische Erzeugnisse. Sämtliches Eisen, Guß- und Stangeneisen, zusammen 49 000 Zentner, war (mit Ausnahme einer Partie russischen Eisens von 4600 Zentner) durchgehends englischen Ursprunges. Der Gesamtwert der unter englischer Flagge in beide Donauhäfen eingeführten Industrie-Gegenstände betrug 3 033 000 Gulden Konv. Münze.

Ausgeführt wurden aus Galatz und Braila hauptsächlich Getreide und zwar vornehmlich nach Marseille, Genua und Livorno (Weizen) und außerdem nach Großbritannien (Mais).

Die Dampfschiffahrt entwickelte 1847 in den Häfen von Galatz und Braila eine große Tätigkeit. Die Seelinie zwischen Konstantinopel und Galatz, mit den Zwischenstationen Varna, Tultscha und Braila war von der Gesellschaft des österreichischen Lloyd mit Pünktlichkeit und Zuverlässigkeit versehen und die Fahrten wurden ohne die geringste Störung tarifmäßig eingehalten. Ebenso war die das Jahr zuvor etablierte Dampfschiffahrtlinie zwischen Odessa und Galatz vollauf beschäftigt. Das zur Herstellung dieser Verbindung verwendete russische Dampfschiff führte auf 20 Fahrten in (p. 92) Galatz Güter zum Werte von 440 880 Gulden ein, und Waren zum Werte von 868 019 Gulden Konv. Münze von dort aus.

Der an der nordöstlichen Spitze Bulgariens zwischen Galatz und der Donaumündung, dem russische-bessarabischen Ufer gegenüber gelegene türkische Donauhafen Tultscha ist eine stark besuchte Schiffstation, da die meisten Donaufahrer Tultscha anlaufen, um sich daselbst mit Mundvorrat zu versehen, die an der Sulina- (Donau-) Mündung notwendigen Operationen des Lichtens vorzubereiten, Lootsen aufzunehmen oder zu entlassen.

Mit den Lloyd-Dampfschiffen, die auf ihren Fahrten zwischen Konstantinopel und Galatz jedesmal in Tultscha anlegen, wurden 1847 daselbst von Konstantinopel und Varna 67 980 Pfund Manufakturwaren, 25 843 Pfund Eisen, Nägel, &c. zum Schiffbau, 49 066 Pfund diverse Waren und Kontanten im Betrage von 203 029 Gulden Konv. Münze eingeführt und dagegen von dort nach Varna und Konstantinopel 4000 Pfd. Kaviar, 1260 Pfd. Butter, 426 Pfd. Honig, 7253 Pfd. diverse Waren und 27 546 Gulden Konv. M. bares Geld ausgeführt. Auch herrschte in dem genannten Jahre auf den Schiffswerten von Tultscha eine große Tätigkeit und es wurden daselbst 3 Fahrzeuge unter österreichischer und 22 Fahrzeuge (worumter 6 Dreimaster von 360 bis 500 Tonnen Gehalt) unter türkischer Flagge vom Stapel gelassen.

Von den bulgarischen Seehäfen am Schwarzen Meere wurde im Jahre 1847 Varna von 266 Schiffen (darunter 36 österreichische Dampf- und 18 österreichische Segelschiffe, 69 türkische, 93 griechische und 15 russische Schiffe), und Balttschik (nordöstlich und 4 M. von Varna) und Kavarna (2 1/2 M. von Balttschik) zusammen von 231 Schiffen (darunter 6 österreichische Segelschiffe, 95 türkische, 74 griechische, 18 russische, 13 sardinische und 16 jonische Schiffe) besucht.

Von den rumelischen Seehäfen am Schwarzen Meere wurden Burgas (südlich und 12 M. von Varna), Ankialo und Missevria (beide nordwärts und nicht sehr weit von Varna) zusammen von 131 Seefahrzeugen besucht.

Diese Schiffe brachten Kaffee, Zucker, Öl, Pfeffer, Fensterglas (belgisches,) Nägel, Twiste, Baumwollgewebe und andere Manufakturwaren (meist englischen Ursprungs) &c., und führten dafür Getreide, Mehl, Talg, Eier, Rosenwasser usw. aus.

Auf den Handelsverkehr der türkischen Donauländer im folgenden Jahre, nämlich im Jahre 1848, wirkten die europäischen Revolutionen, ganz besonders aber die ungarische Revolution, höchst nachteilig ein; denn abgesehen von den Handelsstockungen überhaupt, sperrten die ungarischen Revolutionsmänner die ganze Wasserstraße der Donau, von Niederingarn an bis zur türkischen Grenze und ließen weder Dampf-, noch gewöhnliche Flußfahrzeuge (p. 93) stromauf oder stromabwärts passieren. Bloß in den ersten Monaten des genannten Jahres durften die Fahrten noch fortgesetzt werden, und in diesem kurzen Zeitraume vermittelten die Donaudampfschiffe nach den unteren Donauländern und der Levante eine Wareneinfuhr, die natürlich nur gering gegen das Jahr zuvor ausfallen konnte. Sie betrug an Waren 3 682 383 Pfund Gewicht weniger als im Jahre 1847. Schon im Mai 1848 hatten die Dampfschiffe die größte Mühe, die ungarischen Ufergegenden zu passieren, und mußten nach der

politischen Gesinnung der dortigen Bewöhner bei jedem Landstriche die Flagge nach den Nationen wechseln; später wurden sogar die Namen der Schiffe beanstandet, welche, um kein Ärgernis zu geben, ausgelöscht und durch fortlaufende Nummern ersetzt werden mußten; sodann wurde einzelnen Schiffen der Durchgang unter dem Vorwande verwehrt, daß man ihrer zum Truppentransporte bedürfe; endlich, als der wütendste Rassenkampf an der südlichen Donau ausbrach, der bald in einen brudermörderischen Vertilgungskrieg ausartete, war keine Möglichkeit mehr vorhanden, die Verbindung auf dem österreichischen Hauptstrome zu erhalten. Tausende von Waren-Kolli blieben in den Depots der einzelnen Stationen liegen, die meisten Dampfschiffe blieben ohne Beschäftigung oder wurden von den ungarischen Revolutionismännern eigenmächtig in Beschlag genommen, die Fahrzeuge der unteren Donau gingen leer oder mit geringer Ladung auf und nieder, und dem Donauhhandel wurde ein unersetzlicher Schaden zugefügt.

Diese Stockung alles Donau-Verkehrs von Österreich und Deutschland her benutzen als bald die Engländer und bemühten sich eifrigst, diese schöne Gelegenheit nicht vorübergehen zu lassen, ohne die österreichischen und deutschen Erzeugnisse von dem walachischen und moldauischen Marktre wo möglich ganz zu verdrängen. Besonders mit ihren Baumwollfabrikaten und den mit Baumwolle gemischten s.g. Leinwandartikeln und Wollwaren überschwemmen sie nunmehr die Donaufürstentümer, wobei ihnen insbesondere ein griechisches Haus auf Scio hilfreich zur Seite stand. Auf diese Weise gelang es ihnen, den Donaufürstentümern im Jahre 1848 über tausend Ballen Baumwolle zu Spottpreisen dieser schlechten Waren, bis in die kleinste Bauernhütte hineinzuschachtern. Das genannte sciotische Handelshaus manövierte zum Besten der Engländer so geschickt, daß es, namentlich durch bewilligte Kredite, alle Detaillisten und Hausierer in der Moldau und Wallachei in seine Hände bekam und dehnte seinen Absatz dergestalt aus, daß die beiden Länder durch seine Kommissionäre wie mit einem Netze umgarnt wurden. So haben denn die eben so schlechten wie wohlfeilen englischen Waren die soliden, aber freilich nicht zu solchen Spottpreisen zu verschleudernden deutschen Artikel gleicher Gattung aus der Konkurrenz verdrängt und insbesondere den Verbrauch deutscher Leinwand auf das Minimum herabgedrückt. (p.94) Die Eingeborenen tragen jetzt meist nur englische Halbleinwand, und die romanischen Bauern sogar nur ungemischte Baumwollstoffe als Leibwäsche, wogegen sie zuvor ausschließlich grobe Flachs- und Hanfleinwand aus Siebenbürgen trugen.

Im Jahre 1849 waren die Handelsverhältnisse in den unteren Donauländern um nichts besser als das Jahr zuvor.

Von Serbien ist nur noch zu bemerken, daß außer Orsova und Cladjiniza (s. oben) auch die Stadt Usicza (südwestlich und 20 M. von Belgrad) als Mittelpunkt des Handels für West-Serbien erwähnt zu werden verdient, und daß Belgrad durch seine Gewehr-, Teppich-, Seiden-, Baumwoll- und Lederfabriken sich auszeichnet.

Bei der Darstellung des pontischen Handelsverkehrs haben wir gesehen, daß der in der Türkei zu entrichtende Eingangszoll nicht höher als der Transitozoll ist, nämlich nur 3 pCt. vom Warenwert beträgt; und bei der Darstellung des Handverkehrs in den unteren Donauländern haben wir gesehen, daß der Ausgangszoll volle 9 pCt. mehr, nämlich 12 pCt. vom Warenwert beträgt. Es besteht also in der Türkei ein Zollsystem, welches nicht nur mit dem Zollsystem aller übrigen, wenigstens aller zivilisierten Staaten, sondern auch mit dem gesunden Menschenverstande oder doch mit den Grundsätzen einer vernunftgemäßen Staatsökonomie geradezu in Widerspruch steht. Wir werden auf diesen Gegenstand bei Gelegenheit der Besprechung des türkischen Verwaltungssystems zurückkommen.

Duckett, W. A.

La Turquie pittoresque. Histoire — Mœurs — Description, par . . . Préface par Théophile Gautier. Illustrée de vingt gravures sur acier représentant les vues et monuments les plus remarquables de Constantinople et du Bosphore. Paris, Victor Lecou, 1855. XVIII—304 p.

Table des matières:

1^e partie. De la fondation de l'Empire ottoman à la mort de Bajazet I^{er} (1300—1403) . . . Déclaration de la guerre à la Russie (1853) p.1—174.

2^e partie. I. Géographie de l'Empire ottoman. — Agriculture, industrie, commerce. — Populations. — Religions et langues diverses, p.177; Constantinople. — Vue générale de la ville et du port, p.191; Principaux édifices de Constantinople. — Le sérail. — Les mosquées. — Château des sept tours. — Le Phanar. — Balata, p.198; La Corne-d'Or. — Galata. — Pera. — Top-Hané. — Eyoub. — Scutari, p.213. Les Bazars. — Le Bezestan, — Cafés. — Bains. — Intérieur des maisons. — Les harems, p. 221; Eaux-Douces d'Europe et d'Asie. — Environs de Constantinople. — Rives du Bosphore. — Villages et palais, p.231; Diverses provinces de la Turquie d'Europe et principales villes. — Le Danube. — Les Balkans, p.238; Turquie d'Asie, province et villes principales. — Les îles, p.250; Organisation politique. — Administration religieuse et militaire de l'Empire ottoman, p.291.

(p. 183) Le commerce en Turquie, jouit d'une protection et d'une liberté très grandes. Presque tous les produits étrangers sont admis à l'importation et ne paient qu'un droit d'entrée de 3 p. 100 a d v a l o r e m. Les produits indigènes, exportés de port à port turc, sont admis en franchise.

Le commerce est presque entièrement aux mains des Grecs, des Arméniens, des Arnauts et des Juifs. Sauf ceux des caravanes, qui ne font qu'une espèce de colportage sur une grande échelle, la masse des commerçants turcs ne trafique qu'au détail et en boutique.

Le commerce intérieur est entravé par le mauvais état, le peu de sûreté ou plutôt l'absence presque complète de routes. En Asie, l'hiver interrompt d'une manière absolue toutes les communications. Par ces motifs les transports s'y font principalement à (p. 184) dos de bêtes. Constantinople, Andrinople et Salonique, en Europe, Smyrne, Alep, en Asie, sont les principales places de commerce de l'Empire.

Presque toutes les nations de l'Europe participent aux profits du commerce du Levant. Elles y envoient les produits de leur industrie, des denrées coloniales et jusqu'au café des Antilles, malgré le voisinage de l'Arabie et en retirent des fruits du sud, dont l'exportation annuelle s'élève à plus de 100 000 quintaux, du coton, de la soie, de la gomme, des drogueries, des parfumeries, des noix de galle, de la cire, du bois de construction, du poil de chèvre et de chameau, et quelques produits de l'industrie. L'Angleterre, la France, la Russie et l'Autriche ont les plus fortes parts dans ce commerce.

(p. 221) Les bazars sont centralisés à Constantinople et forment comme une ville à part dans la grande cité

(p. 222) Pujis, on arrive au grand-bazar, au b e z e s t a n, ou mieux au b e z z a z i s t a n, le plus beau et le plus vaste de tous, où débouchent tous les autres. C'est un immense espace voûté, à demi éclairé; M. Théophile Gautier qui est un poète, mais qui ne se laisse pas toujours entraîner par son imagination, le compare au Temple de Paris. Les richesses qu'il renferme sont incalculables, à ce point qu'il est défendu d'y fumer, chose inouïe en Orient. C'est l'endroit consacré à la vente des armes et des objets de prix. . . .

(p. 223) Les marchands du bēzestan sont tous musulmans et très attachés aux anciennes idées, ils ont gardé le vieux costume national et sont excessivement riches. Ils se retirent à midi et l'on ferme alors les portes de fer du bazar. En général, ils se montrent peu pressés de vendre; ils ne vantent pas leur marchandise et c'est à grande peine qu'ils répondent même aux interrogations les plus pressantes. S'ils n'acceptent pas les prix qu'on leur offre, ils se contentent de renverser la tête en arrière et de lever les yeux vers la voûte, comme pour prendre le ciel à témoin de l'injustice qu'on leur fait. Si l'acheteur s'éloigne, ils se gardent bien de le rappeler. Il y en a qui ont des procédés magnifiques et qui, dès les premiers pourparlers, vous offrent la pipe et le café. M. Alexis de Valon raconte que, marchandant un jour une écritoire, comme il n'en offrait que la moitié du prix qu'en demandait le marchand, celui-ci lui répondit qu'il ne pourrait s'en dessaisir pour si peu, mais que si l'étranger en avait envie, il se ferait un plaisir de lui en faire cadeau. . . .

(p. 224) Outre les bazars proprement dits, il y a des k h a n s, espèces d'hôtels réservés aux gros commerçants qui y suivent le cours de leurs affaires, et des c a r a v a n s é r a i l s, c'est-à-dire séjour des caravanes, espèces de halles où descendent les voyageurs et les marchands avec leurs bagages. On sait en effet que dans toutes les villes musulmanes, particulièrement en Asie, et d'espace en espace sur toutes les routes, le gouvernement ou des personnes charitables font construire de ces édifices où les voyageurs et leur escorte trouvent un abri assuré.

Enault, L.

Constantinople et la Turquie. Tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire ottoman. Par . . . Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1855. VII—455 p.

p. 297—313: Agriculture, industrie, commerce.
p. 350—354: Les bazars.

(p. 302) . . . La Turquie est le pays du libre échange et de la liberté commerciale par excellence. Le *Moniteur ottoman* du mois de décembre 1832 contenait à ce sujet une déclaration de principes que personne n'est en droit de démentir.

„Le bon sens, la tolérance, l'hospitalité, ont, depuis longtemps, réalisé pour l'Empire ottoman ce que les autres Etats de l'Europe cherchent à effectuer par des combinaisons politiques plus ou moins heureuses. Depuis que le trône des sultans s'est fixé à Constantinople, les prohibitions commerciales sont inconnues; ils ont ouvert tous les ports de leur empire au commerce, aux manufactures, aux produits territoriaux de l'Occident, ou, pour mieux parler, de l'univers entier. La liberté de commerce a régné sans limites, aussi large, aussi étendue qu'il était possible de l'imaginer. Jamais le divan n'a songé, sous aucun prétexte d'intérêt national, ou même de représailles, à restreindre cette faculté, qui a été et est, encore aujourd'hui, exercée, dans le sens le plus illimité, par toutes les nations qui désirent fournir à la consommation de ce vaste empire, et prendre leur part des produits de son territoire. Là, chaque objet d'échange est admis et circule sans rencontrer d'autre obstacle que le payement d'une partie infiniment petite de la valeur à l'administration des douanes. La chimère de la balance du commerce n'est jamais entrée dans les têtes, assez raisonnables pour n'avoir jamais calculé s'il y avait plus de profit à vendre qu'à acheter. Aussi, les marchés de la Turquie, approvisionnés par tous les pays, ne repoussent aucun des produits que l'esprit commercial peut mettre en circulation; n'imposent aucune taxe sur les navires qui apportent les produits; ne sont que rarement, ou, pour mieux dire, ne sont jamais le théâtre de ces mouvements désordonnés occasionnés par la rareté imprévue de tel ou tel article, qui font parfois élever les prix d'une manière exorbitante, et font du commerce une carrière d'alarmes et de dangers perpétuels.“

Les principales relations du commerce extérieur de la Turquie la rattachent à l'Angleterre, à la Perse, à la France, à l'Autriche, à la Russie (quand on n'est pas en temps prohibé), à la Belgique, à la Grèce, aux îles Ioniennes, à l'Italie, à la Hollande et à la Suisse; j'ai suivi dans ce classement les degrés d'importance de ces différents pays.

Le commerce avec l'Europe se fait par mer au moyen de navires à voiles et de nombreux paquebots, aux départs fixes, dans presque tous les grands ports de la Méditerranée.

Le commerce avec l'Asie compte aussi quelques échelles sur les côtes du Levant, mais il se fait principalement au moyen des caravanes. . . .

Lavallée, Th.

Histoire de l'Empire Ottoman depuis les temps anciens jusqu'à nos jours par . . . Paris, Garnier Frères, 1855. VII—528 p. Avec gravures.

Table des matières :

L. 1^{er} Description de la Turquie: Turquie d'Europe, Province du Danube, p. 1; Le Danube, son cours, ses villes et son embouchure, p. 2; La Valachie et la Moldavie, p. 9; La Bosnie, p. 14; La Servie, p. 17; La Bulgarie, p. 21. Turquie d'Europe, Les provinces de l'Archipel, p. 28; La péninsule hellénique, p. 28; La Thrace, p. 29; Les Dardanelles et la mer de Marmara, p. 32; Constantinople, p. 34; Le Bosphore, p. 38; La Macédoine, p. 40; La Thessalie, p. 44; Turquie d'Europe, Provinces de la mer Adriatique, p. 47; L'Hertzegovine, p. 47; Le Monténégro, p. 48; L'Albanie, p. 49. La Grèce et les îles de l'Archipel, p. 55; Province du Nord, p. 56; La Morée, p. 58; Îles, p. 59; Turquie d'Asie, Le Caucase, l'Arménie et l'Euphrate, p. 60; Le Caucase, p. 60; Bassins du Phase, du Kour et de l'Araxe, p. 63; Montagnes de l'Asie occidentale, p. 66; Bassins de l'Euphrate et du Tigre, p. 66. Turquie d'Asie, Asie Mineure ou Anatolie, p. 70; Cilicie, Pamphylie et Lydie, p. 71;

Carie, Lydie et Mysie, p. 71; Bithymie, Pont et Paphlagonie, p. 74; Galatie, Phrygie et Cappadoce, p. 76; Les îles de l'Asie Mineure, p. 77. Turquie d'Asie, La Syrie et l'Arabie, p. 78; Montagnes de Syrie, p. 78; Côtes et villes de la Syrie, p. 80; La Palestine, p. 82; Arabie, p. 84. Divisions administratives et statistique, p. 85; Divisions administratives, p. 85; Statistique, p. 86.

L. 2^{ème}. Histoire de l'islamisme jusqu'à la prise de Constantinople; Origine de l'islamisme. Le Koran. Conquêtes des Arabes. L'Empire des khalifes jusqu'à l'avènement des Turcs-Seldjucides, p. 89; Antagonisme de l'Orient et de l'Occident, p. 89; Mahomet, le Koran, ses dogmes et ses préceptes, p. 90; Erreurs du Koran, p. 93; Mort de Mahomet. Conquêtes des Arabes, p. 96; Les premiers khalifes, les Ommiades, les Abassides, p. 100. Depuis l'avènement des Seldjucides jusqu'à celui des Ottomans. Les Croisades, p. 104; Origine des Turcs. Décadence du khalifat, p. 104; Causes politiques des Croisades, p. 107; Conduite des Grecs à l'égard des Latins, p. 110; Deuxième croisade, Etablissement des Normands en Albanie, p. 113; Nouredin et Saladin, p. 114; Prise de Constantinople par les Latins. Etablissement des Français en Grèce, p. 115; Invasion des Mongols. Croisade de saint Louis, Entreprises de Charles d'Anjou, p. 118; Suite des conquêtes des Mongols. Destruction du califat de Bagdad. Résumé des six siècles précédents, p. 121. Les Turcs-Ottomans jusqu'au règne d'Amurat I^{er} (1231—1360), p. 125; Origine des Ottomans. Erthogrul, p. 125; Règne d'Osman, p. 126; Règne d'Orkhan; Institution des janissaires, p. 130; Conquêtes d'Orkhan. Les Derviches, Etat des sciences, p. 133; Prise de Gallipoli, p. 136; Histoire de la Serbie, de la Bosnie, de l'Albanie, p. 138. Règnes d'Amurat I^{er} et de Bajazet I^{er} (1360—1402), p. 141; Amurat I^{er}, Conquête d'Andrinople. Défaite des Serbes. Prise des places de l'Hémus, p. 141; Acquisitions dans l'Asie Mineure; Organisation féodale des sipahis, p. 143; Nouvelles conquêtes en Europe et en Asie; Bataille d'Iconium, p. 145; Bataille de Kassova. Mort d'Amurat, p. 146; Bajazet I^{er} (Bajezid Ilderim), Avilissement des empereurs grecs, Acquisitions dans l'Asie Mineure. Conquête de la Valachie et de la Bulgarie, p. 148; Soumission de l'Asie Mineure: Bataille de Nicopolis. Conquête de la Grèce, p. 150; Conquêtes de Tamerlan, p. 153; Guerre entre Timour et Bajazet. Bataille d'Angora, Mort de Bajazet, p. 155; Règnes de Mahomet I^{er}, d'Amurat I^{er} et de Mahomet II, jusqu'à la prise de Constantinople (1403—1453), p. 157; Interrègne. Guerre entre les fils de Bajazet (1403—1413), p. 157; Règne de Mahomet I^{er} (1413—1421), p. 160; Amurat II (1421—1450). Guerre civile. Siège de Constantinople, Soumission des Etats turcs de l'Asie Mineure, p. 163; Guerres en Albanie, Valachie et Serbie, Hunyade Corvin, Défaite des Ottomans, p. 165; Bataille de Varna, Scanderbeg, Bataille de Kassova, p. 167; Règne de Mahomet II: Siège et prise de Constantinople, p. 170.

L. 3^{ème}. Depuis la prise de Constantinople jusqu'à la paix de Carlowitz (1453—1699); Règne de Mahomet II, depuis la prise de Constantinople (1453—1481), p. 177; Etat des Grecs après la conquête, p. 177; Conquête de la Serbie, p. 179; Asservissement de la Morée. Guerre contre Scanderbeg. Conquête en Asie, p. 181; Conquête de la Valachie; Cruautés de Wlad le Diable, p. 182; Conquête de la Bosnie; Guerre contre les Vénitiens et en Albanie, Prise de Négrepont, p. 184; Conquête de la Karamanie, p. 186; Guerre de Moldavie, Conquête de la Crimée, p. 188; Prise de Croïa, Siège de Scutari: Paix avec la Vénitiens, p. 189; Expédition dans la Hongrie et l'Italie; Siège de Rhodes, p. 190; Caractère de Mahomet II; Ses institutions, Les Oulémas, p. 191. Règnes de Bajazet II et de Sélim I^{er} (1481—1520), p. 197; Révolte et aventures de Djem, p. 197; Expéditions en Hongrie, en Moldavie, dans l'Asie Mineure, p. 200; Premières relations avec la Russie, Guerre avec les Vénitiens, p. 202; Révoltes de fils de Bajazet, Sa mort, p. 203; Sélim I^{er} (1521—1520). Guerre avec la Perse, p. 205; Conquête de l'Egypte, Mort et caractère de Sélim, p. 208; Règne de Soliman I^{er} jusqu'à l'année 1535, p. 212; Premiers actes de Soliman, Prise de Belgrade et de Rhodes, p. 212; Le grand vizir Ibrahim, Troubles en Egypte, en Crimée, en Valachie, p. 214; Politique nouvelle de la France à l'égard de l'Empire ottoman, François I^{er} demande des secours à Soliman, Lettre du sultan, p. 216; Bataille de Mohacz, p. 220; Révoltes en Asie, Hérésie de Kabiz, Affaires de Hongrie, p. 221; Nouvelles relations de François I^{er} et de Soliman, p. 222; Deuxième expédition de Hongrie, Siège de Vienne, p. 224; Troisième expédition de Hongrie, Ambassade de François I^{er}, Siège de Güns, Paix avec l'Autriche, p. 225; Guerre avec la Perse, Prise de Bagdad, Chaireddin—Barberousse, Prise de Tunis par Charles Quint, p. 227; Premières capitulations de la Porte avec la France, p. 229; Règne de Soliman depuis les capitulations avec la France jusqu'à sa mort, p. 233; Suites de l'alliance franco-turque, Guerre avec Venise, p. 233; Affaires de Hongrie. Prise de Bude, p. 234; Nouvelle alliance de la Turquie avec la France, p. 236; Guerres en Asie, p. 239; Affaires de Hongrie. Siège d'Erlau, Suites de l'alliance franco-turque, p. 240; Guerre avec la Perse. La sultane Roxelane. Mort de Moustapha, p. 242; Affaires de Hongrie. Révolte et mort de Bajazet, p. 244; Paix avec l'Autriche. Affaires navales. Siège de Malte, p. 245; Nouvelle guerre en Hongrie. Siège de Szigeth. Mort de Soliman, p. 246;

Institutions de Soliman, p. 247. Règnes de Sélim III et d'Amurat III (1566—1595), p. 253; Sélim III, dit l'ivrogne (1566—1574). Révolte des janissaires. Paix avec l'Autriche, p. 253; Relations avec la France, p. 254; Expédition en Arabie, p. 256; Conquête de Chypre, p. 257; Bataille de Lépante, p. 258; Ambassade française. Paix avec Venise, p. 260; Prise de Tunis. Affaires de Pologne et de Moldavie. Mort de Sélim, p. 261; Amurat III (1574—1595). Premiers actes de son règne, p. 263; Guerre avec la Hongrie. Relations avec la France, p. 264; Vénalité de la Porte. Disgrâce et mort de Sokolli, p. 266; Guerre avec la Perse, p. 267; Relations avec la France, l'Angleterre, Venise, etc., Paix avec la Perse, p. 269; Révoltes des janissaires et troubles dans les provinces, Nouvelles guerres en Hongrie. Mort d'Amurat, p. 272. Règnes de Mahomet III et d'Achmet I^{er} (1596—1617), p. 274; Premiers actes et caractère de Mahomet III. Révolte en Asie. Indépendance de la Valachie, p. 274; Guerre en Hongrie. Ménagements des vizirs pour les chrétiens; Michel le Brave, p. 276; Relations de la Porte avec la France. Savary de Brèves, p. 278; Guerre et traité avec la Perse, Traité de Sitvatorok, p. 281; Renouveau des capitulations avec la France, p. 283; Mission de Savary de Brèves. Influence de la France en Orient, p. 286; Résumé du règne d'Achmet, p. 291; Règnes de Moustapha I^{er} et d'Osman II, d'Amurat IV et d'Ibrahim (1617—1649), p. 292; Règnes de Moustapha I^{er} et d'Osman II, p. 292; Restauration de Moustapha I^{er}. Règne d'Amurat IV (1623), Guerre de Perse, p. 293; Caractère d'Amurat, Etat de l'Armée, p. 295; Relations avec la France, Deshayes, Césy, Marcheville, p. 297; Déprédations des Barbaresques, Tentatives de répression par la France, p. 299; Ibrahim I^{er}, Guerre contre Venise, Intervention diplomatique et armée de la France, p. 302; Règne de Mahomet IV jusqu'en 1669, p. 304; Insolence des janissaires; révoltes en Asie. Guerre en Transylvanie, en Serbie, en Moldavie, p. 304; Ambassade de M. de la Haye, Rupture diplomatique avec la France. Mort de Kupruli I^{er}, p. 307; Guerre en Hongrie. Intervention de la France. Bataille de Saint-Gothard, Traité de Vasvar, p. 310; Hostilités de la France contre les Barbaresques. Ambassade de M. De la Haye fils, p. 311; La France secourt Candie. Prise de cette ville, p. 315; Nouveau désaccord avec la France, p. 317; Ambassade de Nointel. Nouvelles capitulations (1673), p. 319; Rapports de la France avec les populations chrétiennes de la Turquie, p. 323. De la prise de Candie à la paix de Carlowitz (1669—1699), p. 331; Etat de l'Empire ottoman après la prise de Candie. Soumission des Cosaques. Guerre de Pologne, Traité de 1676, p. 331; Mort d'Ahmed-Kupruli. Kara-Moustapha lui succède, Guerre avec la Russie, Paix de Radzin (1681), p. 335; Guerre de Hongrie. Politique de la Louis XIV. Siège et délivrance de Vienne, p. 337; Puissance de la France dans la Méditerranée. Ambassade de M. de Guilleragues, p. 342; Guerre contre la Sainte Alliance. Déposition de Mahomet IV, p. 345; Soliman II, Continuation de la guerre. Vizirat de Kupruli-Moustapha, p. 348; Règnes d'Ahmet II et de Moustapha II. Paix de Carlowitz (1699), p. 353.

L. 4^{ème}. Depuis la paix de Carlowitz jusqu'à la paix d'Yassi (1699—1792): De la paix de Carlowitz à la paix de Passarowitz (1699—1718), p. 357; Administration de Kupruli-Huçein. Déposition de Moustapha II, p. 357; Achmet III. Diminution de l'influence française. Commencement des prétentions de la Russie. Charles XII à Bender, p. 358; Guerre contre la Russie. Paix de Falksen, p. 361; Guerre contre Venise et contre l'Autriche. Traité de Passarowitz, Nouveau traité avec la Russie, p. 362. De la paix de Passarowitz à la paix de Belgrade (1718—1739), p. 364; Politique malheureuse de la Turquie, Guerre contre la Perse, p. 364; Mahomet I^{er}, Paix avec la Perse, Guerre de la France. Traité de Belgrade, p. 370. Depuis la paix de Belgrade jusqu'à la paix de Kaïnardji (1740—1774), Traité avec la Suède. Capitulation de 1740, p. 373; Guerre de la succession d'Autriche. Neutralité de la Turquie. Ambassade française de Castellane et de Desalleurs, p. 375; Efforts de la France pour éclairer la Turquie. Empiètements de la Russie, p. 377; Nouvelle administration de la Valachie et de la Moldavie. Les Fanariotes, p. 379; Osman III. Changement de politique de la France. Affaire des lieux saints, p. 381; Moustapha III. Intervention de la Russie en Pologne, ses intrigues dans les provinces grecques de la Turquie, p. 385; Etat des provinces asiatiques. L'Egypte sous Ali-bey. La Syrie sous Daher, p. 389; Efforts de la France pour décider la Porte à la guerre contre la Russie. Lettres de Louis XV, p. 391. Guerre contre la Russie (1768). Soulèvement de la Morée. Victoire navale des Russes. Opérations dans la Valachie, p. 394; Efforts de la France en faveur de la Turquie, p. 397; Menaces de l'Angleterre à l'égard de la France. Suite de la guerre. Mort de Moustapha, p. 400; Avènement d'Abdul-Hamid. Traité de Kaïnardji, p. 404. De la paix de Kaïnardji à la paix d'Yassi (1774—1792), p. 406; Suites de la paix de Kaïnardji. Convention de 1779, p. 406; Nouveaux efforts de la France en faveur de la Porte. Conquête de la Crimée par les Russes, p. 409; Changement de politique de la France, p. 412; Nouveaux empiètements de la Russie. Conduite de l'Angleterre, p. 413; Nouvelle guerre contre les Russes, Mort d'Abdul-Hamid, p. 416; Sélim III (1785). Continuation de la guerre. Paix d'Yassi (1792), p. 417.

L. 5^{ème}. Depuis la paix d'Yassi jusqu'à nos jours (1792—1852): De la paix d'Yassi à l'avènement de Mahmoud II (1792—1808), p. 421; Contre-coup de la Révolution française à Constantinople. Ambassades de Descorches, de Verninac et d'Aubert-Dubayet, p. 421; Changement de politique de la France. Projets de conquête de l'Égypte, p. 424; Expédition d'Égypte. Rupture de la France avec la Porte. Paix de 1802, p. 427; Réforme de l'armée. Pasvan Oglou. Troubles de la Serbie, p. 431; Ali-pacha, p. 434; Mission de Sébastiani dans le Levant, p. 436; Rupture de la paix d'Amiens. Conduite de la Porte. Contre-coup de la victoire d'Austerlitz, p. 437; Troubles dans la Roumélie. Insurrection de la Serbie, p. 439; Rupture de la Porte avec la Russie et l'Angleterre. Les Russes envahissent les provinces danubiennes, p. 440; Napoléon envoie des secours à la Porte. Départ de l'ambassade anglaise. L'amiral Dukworth passe les Dardanelles, p. 443; Sébastiani décide le sultan à la résistance. Mesure de défense. Retraite des Anglais, p. 446. Les Turcs attaquent la flotte russe. Refroidissement entre la Porte et la France, p. 448; Expédition des Anglais en Égypte, p. 450; Révolte des Yamaks. Déposition de Sélim, p. 451; Mustapha IV (29 mai 1807 au 28 juillet 1808), Paix de Tilsitt, Projets de partage de l'Empire ottoman, p. 453; Conspiration de Baraïctar. Déposition de Moustapha IV, p. 454. Règne de Mahmoud II jusqu'à la paix d'Andrinople (1808—1829), p. 457; Puissance et chute de Baraïctar, p. 457; Discussion de Napoléon et d'Alexandre sur l'Empire ottoman. Reprise des hostilités avec la Russie, Traité de Bukharest, p. 459; Suite de l'insurrection de la Serbie, p. 462; Les Wahabites. Puissance de Méhémet-Ali. Révolte d'Ali-pacha, p. 464; L'Hétairie. Insurrection de la Grèce. Tentative d'Ypsilanti, p. 466; Meurtre du patriarche grec. Progrès de l'insurrection, p. 470; Mort d'Ali-pacha, Massacre de Chio. Dissensions des Grecs, p. 472; Intervention des troupes du pacha d'Égypte. Prise de Missolonghi, p. 473; Discussions de la Porte avec la Russie, p. 474; Convention d'Ackerman, Traité du 6 juillet 1827, p. 477; Bataille de Navarin. Déclaration de la guerre à la Russie, p. 478; Destruction des janissaires, p. 480; Expéditions des Français en Morée, p. 484; Campagnes de 1828 et 1829; Traité d'Andrinople, Indépendance de la Grèce, p. 484. De la paix d'Andrinople jusqu'à nos jours (1830—1852), p. 489; Relations de la France avec le Levant pendant la Restauration et après la Révolution de 1830, p. 489; Puissance de Méhémet, Sa rupture avec la Porte, Bataille de Homs et de Koniah, p. 491; Intervention de la France et de la Russie, Traité entre le sultan et le pacha d'Égypte, Traité d'Unkiar-Skelessi, p. 494; Nouvelle rupture entre le sultan et le pacha d'Égypte, Réformes de Mahmoud, p. 496; Effets de la diplomatie européenne, Bataille de Nezib, Mort de Mahmoud, p. 497; Avènement d'Abdul-Medjid, Traité du 15 juillet 1840, Conclusion du différend entre le sultan et le pacha d'Égypte, p. 498; Sommaire des événements du règne d'Abdul-Medjid, p. 502; Pièces justificatives (Lettre du sultan Mahomet III aux consuls de Marseille (1595) et capitulations de 1740), p. 507.

p. 229—232: Premières capitulations de la Porte avec la France.

(p. 229) . . Ce fut donc sous la forme d'un hatti-sheïf, c'est-à-dire d'un ordre émané du sultan, que (p. 230) parurent les premières conventions qui unirent la France et la Porte; et ce hatti-sheïf fut la base de toutes les capitulations conclues depuis cette époque entre les deux puissances.

Le traité fut signé à Constantinople dans les premiers jours de février 1536, au retour de la campagne de Perse. Soliman y donne à François 1^{er} le titre qu'il portait lui-même, celui de p adischah, que la diplomatie européenne a traduit par le titre d'empereur. C'était une distinction très grande, car ce titre était regardé comme sacré par les Osmanlis, et il ne fut accordé dans la suite qu'à un seul monarque chrétien, le czar de Russie, en 1774 . . .

Les premiers articles portaient: 1^o Que, comme il y avait paix et concorde entre le Grand Seigneur et le roi de France, leurs sujets respectifs et tributaires pouvaient librement naviguer, et aller dans leurs différents ports pour leur commerce, acheter, vendre, charger, conduire et transporter par eau et par terre d'un pays à l'autre toutes sortes de marchandises non prohibées, en payant les droits ordinaires, sans qu'ils pussent être soumis à aucune imposition, tribut ou charge

(p. 231) 5^o Qu'on ne pourrait se servir des navires marchands appartenant aux sujets du roi, ni de leur artillerie, munitions et équipages contre leur gré, même pour le service du Grand Seigneur. 6^o Que si quelque sujet du roi quittaient les États du Grand Seigneur sans avoir satisfait à ses dettes, le consul, ni aucun Français, n'en seraient responsables; mais que le roi ferait satisfaire le demandeur sur les biens ou la personne du débiteur, s'il était en son royaume. Que les marchands français et sujets du roi pourraient librement tester, et que les 7^o biens de ceux qui mourraient à b i n t e s t a t seraient remis à l'héritier par les soins et l'autorité du consul.

Pour comprendre toute l'importance de ces articles, il faut rappeler qu'une barrière infranchissable de haine séparait les chrétiens et les musulmans; qu'ils se regardaient mutuellement

comme des ennemis pour lesquels il n'y avait aucun droit; que les préjugés religieux leur prescrivait de n'avoir de communication entre eux que par la guerre. C'était donc un grand progrès que l'établissement de rapports de justice, de paix, et même de bienveillance entre les deux peuples; mais telle n'était pas seulement la portée des articles cités; ils introduisaient dans le droit des gens une importante innovation, en autorisant les Français à emporter sous une domination, étrangère leur nationalité, leurs lois, leurs usages; en leur donnant, sous beaucoup de rapports, plus de droits et de liberté que n'en avaient les sujets ottomans, en les plaçant presque entièrement sous la dépendance protectrice de leurs magistrats nationaux. Ces prérogatives, qui sont telles qu'aucune nation n'en a concédé de semblables à une nation étrangère, changèrent les comptoirs français, pour ainsi dire, en petites colonies. Elles furent encore augmentées par la sollicitude des consuls, qui transformèrent presque complètement leurs attributions de commerce et de police en une magistrature civile et en fonctions politiques, et finirent par s'arroger un droit si extraordinaire de protection dans l'Empire ottoman, que la dénomination de Francs fut attribuée même à certains sujets du sultan.

Les autres articles du hatti-shérif de 1536 n'ont pas moins d'importance: . . . (p. 232). Les marchands européens, dont les gouvernements n'étaient pas liés avec la Porte par des traités d'amitié, pouvaient naviguer sous le pavillon français dans toutes les mers, et trafiquer, sous la protection de la France, dans tous les pays de la domination ottomane. — Venise seule avait, à cette époque, des traités de commerce avec la Porte¹: par conséquent toutes les autres nations chrétiennes durent recourir au drapeau protecteur de la France pour commercer avec la Turquie.

p. 406—409: Suites de la paix de Kaïnardji. — Convention de 1779.

(p. 406) Les funestes conséquences du traité de Kaïnardji ne se firent pas immédiatement sentir pour la France. Ce fut même dans les quinze années qui suivirent ce traité que notre commerce dans le Levant atteignit sa plus grande prospérité. Nos importations s'élevèrent alors à 38 000 000 de francs, dont 29 000 000 en soie, laine, cotons bruts, 7 000 000 en denrées, 2 000 000 en étoffes; nos exportations s'élevèrent à 36 000 000 de francs, dont 12 000 000 en draperies et étoffes diverses, 10 000 000 en sucre et café d'Amérique, 6 000 000 en matières d'or et d'argent, 3 000 000 en bois de teinture, indigo, drogues, etc. Ce commerce occupait 20 000 matelots, sept cents bâtiments, et était réparti entre soixante-dix-huit comptoirs. M. de Saint-Priest lui donna un grand développement en établissant entre les ports de la mer Noire et ceux de la Méditerranée des rapports qui n'avaient existé jusqu'alors qu'entre Constantinople et l'Archipel. Enfin, comme nos marchands étaient, à cette époque, inquiétés par les pirates (p. 407) qui infestaient les côtes de la Grèce et particulièrement les ports de Corinthe et de Mégare, la marine française, sur la demande de la Porte, détruisit ces brigands, et fit pendant plusieurs années la police de tout l'Archipel.

Cette prospérité commerciale, notre influence sur les chrétiens d'Orient, qui ne diminuait pas malgré les intrigues des Russes, la persévérance que nous mettions à éclairer la Porte sur les causes de ses désastres, tout cela rendait plus ardente la ligue des puissances rivales de la France.

p. 508—521: Capitulations de 1740. —

Ubicini, A.

La Turquie actuelle. Par . . . Paris, L. Hachette et C^e, 1855. XXVIII—474 p.

Table des matières:

Introduction; p. I; Gueliboli boghazi (Les Dardanelles), p. 1; Brusa (Brousse), p. 16; Stamboul (Constantinople), p. 53; Le Padichah (Le Sultan), p. 102; Padichah Evaldi (La

¹ Ces traités dataient de l'arrivée des Turcs en Europe, et plaçaient Venise sur le pied de vassale et de tributaire des sultans. Dès 1408, elle leur payait un tribut de 1600 ducats, tribut qui fut ensuite porté à 10 000. Quand Mahomet II se fut emparé de Constantinople, elle acheta de lui la paix et la continuation de son commerce; elle dut alors payer pour les établissements qu'elle avait dans le nouvel empire un tribut annuel de 36 000 ducats, et il fut stipulé qu'elle enverrait, comme par le passé, à Constantinople, un chargé d'affaires ayant le titre de bayle, et que les Turcs regardaient et traitaient comme un otage. Chaque paix ou trêve qu'elle fit avec les Turcs fut achetée à prix d'or.

famille impériale) p. 131; Pacha capouci (La Sublime Porte), p.153; Kalemiiè (Les emplois de la plume), p. 189; Seifiiè (Les emplois du sabre), p. 209; L'Uléma (La justice et le culte), p. 235; Le sélamlik (Etude de la vie privée), p.261; Le harem (Les femmes), p. 366; Bey-Oghlou (Péra), p. 430.

p. XXV—XXVIII: Commerce.

(p. XXV) Le commerce intérieur de la Turquie peut être envisagé sous deux rapports: 1^o Echanges des Echelles¹ et des places commerçantes de la Turquie entre elles; 2^o Echanges de la Turquie avec ses provinces tributaires.

Sur le premier point, le manque de documents officiels rend à peu près impossible une évaluation quelconque. Quant aux échanges de la Turquie avec ses provinces tributaires, elles peuvent être calculées approximativement entre 60 et 65 millions, qui se partagent ainsi entre les quatre provinces:

	Importation	Exportation	Totaux
Egypte	21 000 000 fr.	18 000 000 fr.	39 000 000 fr.
Valachie	8 750 000	5 750 000	14 500 000
Moldavie	4 400 000	1 875 000	6 275 000
Serbie	1 750 000	500 000	2 250 000
	3 590 000	26 125 000	62 025 000

(p. XXVI) Ces divers échanges s'effectuent, d'une part, au moyen des caravanes qui établissent une communication régulière et périodique entre les Echelles et les grandes villes de l'intérieur, soit de la Turquie, soit des contrées voisines de l'Asie et de l'Afrique; de l'autre, au moyen de la navigation à voile et à vapeur. Cette navigation est dite *n a v i g a t i o n d e c a r a v a n e*, par opposition à la grande navigation, qui a pour objet les échanges avec les Etats et les ports européens. On estime de 25 000 à 30 000 (environ 3 millions et demi de tonneaux) le nombre des navires, sous pavillon ottoman, égyptien, valaque, moldave, samien, de Jérusalem, affectés à ce service dans les ports de Constantinople, Smyrne, Beyrout, Salonique, Trébisonde, Varna, Candie, Alexandrette et Basra (golfe Persique).

Le commerce extérieur de la Turquie était évalué en 1852 à 450 millions (importation et exportation réunies) répartis comme il suit, d'après les principaux pays de provenance et de destination:

	Importation	Exportation	Totaux
Grande-Bretagne et dépendances	58 000 000 fr.	30 000 000 fr.	8 800 000 fr.
Idem (transit avec la Perse)	50 000 000	50 000 000	10 000 000
France	25 000 000	53 000 000	7 800 000
Autriche	26 000 000	42 000 000	6 800 000
Russie	22 000 000	47 000 000	6 900 000
Hollande	6 000 000	2 000 000	800 000
Belgique	1 000 000	460 000	1460 000
Sardaigne	800 000	2 300 000	3100 000
Grèce	400 000	4 000 000	4400 000
Perse (commerce direct)	25 000 000	1 500 000	2 6480 000
Suisse, Etats-Unis etc. . .	21 000 000	14 000 000	4 6000 000
	225 200 000 fr.	216 260 000 fr.	45 1460 000 fr.

¹ On comprend, d'après un usage ancien, sous le nom d'Echelles du Levant (en turc, *iskèlè*) toutes les places maritimes de l'Afrique septentrionale, de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Turquie d'Europe et de la Grèce.

(p. XXVII) Le tableau rapide que nous venons d'esquisser marque seulement les premiers pas de la Turquie dans la voie des réformes; le temps et l'appui durable de la France et de l'Angleterre compléteront l'oeuvre de Mahmoud et d'Abdul-Medjid.

La providence, d'ailleurs, réservait à celui-ci, un autre auxiliaire qui avait fait défaut à Mahmoud, le succès. L'expérience de cette dernière année a donné gain de cause à la réforme, La Turquie a montré qu'elle n'était plus ce qu'on l'avait vue en 1828, au lendemain de la destruction des janissaires. Et cependant, déjà à cette époque, les résultats de la première campagne inspiraient au cabinet russe de sérieuses réflexions. J'ai cité ailleurs les curieux aveux consignés dans une dépêche du comte Pozzo di Borgo à M. de Nesselrode, datée du mois de novembre de cette même année 1828: „Lorsque le cabinet impérial examina la question de savoir s'il moment était arrivé de prendre les armes contre la Porte, il aurait pu exister des doutes, relativement à l'urgence de cette mesure, aux yeux de ceux qui n'avaient pas assez médité sur les effets des réformes sanglantes que le chef ottoman venait d'exécuter avec une force terrible. . . Maintenant, l'expérience que nous venons de faire doit réunir toutes les opinions en faveur du parti qui a été adopté. L'empereur a mis le système turc à l'épreuve, et Sa Majesté l'a trouvé dans un commencement d'organisation physique et morale qu'il n'avait pas eue jusqu'à présent. Si le sultan a pu nous opposer une résistance plus vive et plus régulière, tandis qu'il avait à peine réuni les éléments de son nouveau plan de réformes et d'améliorations, combien l'aurions-nous trouvé plus formidable dans le cas où il aurait eu le temps de lui donner plus de solidité!“

La même chose était arrivée quarante ans auparavant dans la guerre de 1787, qui suivit le fameux voyage de Crimée (p. XXVIII). Les pauvres diables de Turcs, comme on disait dans les entretiens de Catherine et de Joseph II, se défendirent avec une opiniâtreté qui mit à mal plus d'une fois leurs agresseurs.¹ En 1854, le malade de l'empereur Nicolas a prouvé qu'il lui restait encore assez de vigueur pour lutter seul contre le géant du Nord et le orcer à reculer.

Reden, Fr. W. von

Die Türkei und Griechenland in ihrer Entwicklungs-Fähigkeit. Eine geschichtlich-statistische Skizze vom . . . Frankfurt am Main, Karl Theodor Völcker, 1856. VIII—389 p. — Ost-Europa. Kampf-Gebiet und Sieges-Preis in geschichtlich-statistischer Darstellung vom . . . 2. Abteil.

Inhalt:

Geschichtliche Einleitung, namentlich über die Entstehung und den Fortgang der Reiche der Moslem und der Neu-Griechen, p. 1; Literarische Auswahl der besseren Schriften über die hier in Betracht kommenden Verhältnisse (sämtlich in meinem Besitze), p. 60; Geographische Lage, Begrenzung, Gestalt, Küstenentwicklung, größte Länge und Breite, Entfernungen, A. Türkei, p. 64; B. Griechenland, p. 66; Flächengehalt und Verhältnisse der Bevölkerung, A. Türkei, p. 66; B. Griechenland, p. 90; Beschaffenheit und Benutzung des Bodens und dessen Erzeugnisse im Allgemeinen (Berge, Gewässer). A. Türkei, p. 97, B. Griechenland, p. 108; Erwerbs-Verhältnisse, 1. Eigentum und Erwerb im Allgemeinen. A. Türkei, p. 113, B. Griechenland, p. 118; 2. Erwerb durch Bodenbau. A. Türkei, p. 119; B. Griechenland, p. 134; 3. Veredelnde Erwerbszweige. A. Türkei, p. 139, B. Griechenland, p. 148; 4. Handels-Erwerb. a. Rhederei, Schifffahrt. A. Türkei, p. 151, B. Griechenland, p. 153; b. Innerer Verkehr und Anstalten dafür (Landstraßen, Postverwaltung, Messen, Märkte, Kreditanstalten, Geldwesen, Maße, Gewichte usw.) A. Türkei, p. 156, B. Griechenland, p. 178; c. Verkehr mit dem Auslande im Allgemeinen, nach Staaten, Gegenständen, einzelnen Landesteilen usw. A. Türkei, p. 191, B. Griechenland, p. 260; d. Grenz-Abgaben, Zoll-Gesetzgebung, Handels- und Schifffahrtsverträge. A. Türkei, p. 265, B. Griechenland, p. 280; Staatsverfassung und Verwaltung. 1. Allgemeines, System und dessen Wirkungen. A. Türkei, p. 283, B. Griechenland, p. 301; 2. Einzelne Verwaltungszweige a. Unterricht und Erziehung, Wissenschaft und Kunst. A. Türkei, p. 306, B. Griechenland, p. 310; b. Rechtspflege. A. Türkei, p. 313, B. Griechenland, p. 316; c. Landheer. A. Türkei, p. 317, B. Griechenland, p. 329; d. Kriegsflotte. A. Türkei, p. 330, B. Griechenland, p. 332; e. Staatshaushalt. 1. Ordent-

¹ „Pouvait-on croire que cet empire musulman délabré eût pu mettre l'Empire russe dans le plus triste état?“

(Lettre du prince de Ligne, datée du camp devant Ockzakow, juin 1787.)

liche Staatsroheinnahmen, p. 334; 2. Ordentliche Staatsausgaben, p. 336; 3. Staatsschuld, p. 338; Die Entwicklungsfähigkeit (Versuch einer Entwirrung der s. g. Orientalischen Frage auf geschichtlich-statistischen Grundlagen), p. 341.

(p. 125) Der Bodenbau macht in Bulgarien erfreuliche Fortschritte. Überhaupt ist der bulgarische Bauer fleißiger als der Wlache und Moldauer. Er verwendet große Sorgfalt auf die Saat und scheut kein Opfer, sein Erzeugnis durch guten Samen zu verbessern. Die Getreideausfuhr an der bulgarischen (p. 126) Seeküste während des Jahres 1846 betrug 1 837 605 Kilo weichen, 757 720 Kilo harten Weizen, 28 238 Kilo Gerste und 53 090 Kilo Roggen, zusammen 2 930 473 Kilo (100 Kilo=43 1/3 Star). Sisto w ist der Mittelpunkt der Getreidestapelplätze des oberen Bulgariens, dessen Weizen und Roggen von vorzüglicher Güte ist. An der Donau liegen außerdem noch die bulgarischen Handelsplätze Widdin, Lom-Palanka, Rahova, Nicopolis und Rustschuk, welche in der Regel den größten Teil ihres angesammelten Getreides über Galatz und Braila versenden; während die der Küste des Schwarzen Meeres näher belegenen Distrikte von Bulgarien ihr Getreide über Varna und Balttschik absetzen. . . .

(p. 127) Un Rumelien sind einzelne gute Getreide-Bezirke (z. B. das Ejalet von Nissa), welche namentlich Roggen und Weizen über den Hafen von Burgas am Schwarzen Meer verkaufen.

Die Ausfuhr von Burgas war in konst. Kilo :

(p. 128)	1851 Kilo	1852 Kilo	
Weicher Weizen	153 220	530 067	} Wert fl. 178 000
Harter "	86 500	152 722	
Roggen "	31 970	172 340	
Gerste	8 020	76 064	
Mais	11 800	8 000	
Hafer	4 000	3 000	

(p. 156) Der Handel von Mittel- und Westeuropa mit der Türkei befindet sich wesentlich und überwiegend in den Händen der Ausländer verschiedener Nationen, wovon die Griechen einen wichtigen und zahlreichen Bestandteil bilden. Im Levantiner- und Küstenhande, dagegen sind auch viele türkische Untertanen beschäftigt, namentlich griechischen, armenischen, albanesischen und bulgarischen Stammes. Die Armenier bilden eine Handelsklasse-Beratli genannt, welche, gegen bestimmte Abgaben, den Ausländern hinsichtlich der Handelsbegünstigungen (z. B. Zölle) gleichgestellt sind. Die Bankiers und Sarafe, Wechsler, eine Handelsklasse, in deren Händen große Reichtümer sich befinden, bestehen fast nur aus Armeniern und Griechen. Sie sind besonders dadurch einflußreich, daß sie den Provinzial-Befehlshabern (eine Würde, welche oft von der Regierung dem Mehrstbietenden erteilt wird) einen Teil des Pachtschillings vorschießen und für die Zahlung des übrigen Sicherheit leisten.

(p. 161) Von höchster Wichtigkeit für fast alle Erwerbszweige der Türkei sind die Messen und Märkte. Das ist zwar in jedem Lande der Fall, wo der große Verkehr und dessen Vermittlungs-Anstalten noch in der Kindheit sich befinden, im Orient jedoch mehr, als irgendwo, weil diese Art des Handels den dortigen Sitten und Neigungen ganz besonders zusagt. Auch für die Handelsbeziehungen zum Auslande haben jene Massen ein bedeutendes Interesse und allerdings ist deshalb auffallend, daß die Engländer und Franzosen so wenig von denselben wissen; obgleich Edm. Spencer (Travels II 347) irrt, wenn er glaubt, daß sie den brittischen Kaufleuten völlig unbekannt seien. Die Kenntnis der Meßgeschäfte der Europäischen Türkei ist (wie so vieles andere über die dortigen Erwerbsverhältnisse) lediglich den Berichten der österreichischen Konsulate zu danken, denen deshalb auch die nachfolgenden Angaben entlehnt sind. Die wichtigste aller Messen findet im Herbst zu Usundschova (p. 162) statt, einer Ortschaft in Thrazien, etwa 7 Meilen nordwestlich von Adrianopel. Die Bestellungen vom Auslande werden lange voraus nach dem Bedarf für diese Messe geregelt und im Lande selbst bereitet man sich das ganze Jahr zu deren Beschickung vor. In Städten und Dörfern versorgt man sich während der übrigen Zeit nur mit dem Notwendigsten; in der Regel vertröstet der Familienvater, vom einfachen Landmanne bis zu dem wohlhabenden Stadtherrn, die Seinigen auf den Zeitpunkt, wo die Kaufleute des Ortes von Usundschova zurückkehren. Alle europäischen und asiatischen Provinzen des Türkischen Reiches beschicken diese Messe mit ihren Kaufleuten und Erzeugnissen, aber auch die Vertreter

anderer asiatischer Länder, wie Perser, Tscherkessen und andere, fehlen dort nicht. Sie bildet den Hauptmittelpunkt für den orientalischen Handel und ist tonangebend für die Bedürfnisse vom Auslande. Die nicht selten eintretende Unsicherheit der Straßen hält dann eine bedeutende Anzahl Kaufleute von dem Besuche Usundschova's ab. Dieses Übel hat einen doppelten Nachteil, es hält die Kaufleute vom Reisen zurück und erschwert die Einkassierung, welche dort von wandernden Skontisten (Taxindars) besorgt wird. Ein weiterer Grund des Leidens der Messen sind die Z o l l p l a g e n. Sie hindern die freie Entwicklung, das Emporblühen namentlich dieser Messe, welche durch alle Umstände und ihre Lage so sehr begünstigt erscheint. Die Quälereien der Mautpächter verleiden dem Handelsstande den Besuch der Messe und lassen manchen, der dahin gegangen ist, es bereuen. Der jährliche Pachtzins, welchen die Pforte für die Zolleinnahmen während der Messe empfängt, wird zu 50 000 bis 70 000 Piaster angegeben, weil das dortige Zoll nur von den einheimischen Erzeugnissen erhoben werden soll, nachdem für die ausländischen Waren schon an den Grenzeintrittspunkten die Zollquittungen gelöst werden müssen. Um dieser im Verhältnisse zu den Nachteilen so unbedeutenden Summe willen wird die Abhaltung der für den gesamten Handel so wichtigen Messe in Frage gestellt. Wo es sich um eine so große Stütze zur Hebung des Gesamtverkehrs handelt, dürfte diese Summe doch als kein zu großes Opfer für die Staatskasse erscheinen. Aber nicht einmal einen solchen Erlaß verlangt die kaufmännische Welt; man ist bereit, den Kaufschilling zu (p. 163) erlegen. Es handelt sich nur darum, Usundschova aus dem a l l g e m e i n e n Mautpachtetze zu befreien, dessen System, mit seinen Handhaben, die bisher abgeschlossen gewesene Zahl der ägyptischen Plagen zu vermehren vollkommen würdig erscheint. — Man ließ alle Waren frei zur Messe führen, und erst nach dem Abzuge, eine halbe Stunde vom Orte entfernt, wurde in eigenen, für diesen Zweck vorbereiteten Zelten untersucht, ob die Kaufleute bei Lösung des Teskerés (Zollquittungen) richtige Angaben gemacht haben. Die A b g a b e n sind für zwei Hauptklassen von Waren zu entrichten, für Eschahi Machlut, das ist für in der Türkei und für Manufakturen das ist für im Auslande erzeugte Waren. Die Berechnung findet in der Regel für einen Araba (Lastwagen) statt und betrug je nach der Ware ziemlich willkürlich 80—350 Piaster. Mit Lösung dieser Teskerés ist es aber noch nicht abgetan, da an den erwähnten Zelten den Wächtern die Untersuchung des Inhalts der Kisten gestattet war, wobei sich die Kaufleute manchen argen Übergriffen ausgesetzt fanden. — Usundschova selbst ist ein ganz unbedeutender, außer der Marktzeit beinahe verödeter, zwischen Philippopol und Adrianopol gelegener Ort, von beiläufig 5—600 Häusern, deren Besitzer die übrige Zeit des Jahres nicht alle daselbst, sondern teilweise in dem benachbarten Hassköi wohnen. Dieses ist zugleich der Hauptort des Bezirkes, zu welchem der Meßplatz gehört. Die L a g e U s u n d s c h o v a's ist sehr günstig wegen der dasselbe umgebenden reichen und weit ausgedehnten Weideplätze, wahrscheinlich ursprünglich schon deshalb gewählt, weil nebst den Bedürfnissen für die Nahrung der Zugtiere, auch ein bedeutender Handel mit Pferden, Ochsen, Kühen, Büffeln, Ziegen und Schafen betrieben wird. Alle Lebensmittel, Geflügel u.dgl. sind reichlich und sehr billig vorhanden; die Einwohner leben vorzüglich von dem während der Messe gelösten Mietzins und von einigem Bodenbau, worunter, in Verbindung mit den umliegenden Dörfern, die Ausfuhr des Tabaks ziemlich Bedeutung hat. Man gibt an, daß im Jahre 1852 von dort erzeugten Tabak mehr als 600 000 Oke, im Durchschnittspreise von 3 Piaster zu 1 Oka, ausgeführt worden seien; wozu noch ein Wertzoll von 9% und Intisam (im ganzen 15 Para für eine Oke zu rechnen) kommt. Die Kaufleute bedeutenderer Städte haben in demselben (p. 164) Hause ihre beständigen Meßräume, andere vereinigen sich, wie der Platz es eben gestattet, jedoch in der Regel unter möglichster Beobachtung der geografischen Nachbarschaft. Die Käufer beziehen Magazine, die Verkäufer offene Verkaufsläden, deren Zahl nach Bedarf vermehrt werden kann. Die Zahl der letzteren wurde in der 1852 Messe auf ungefähr 3000 angegeben. Der Zins wechselt, je nach der Größe und Lage der Räume, von 40—400 Piaster; sonst haben die Meßbesucher keine Art von Abgaben zu entrichten. — Die ausführliche Schilderung des Verfahrens auf der Messe von Usundschova wird nicht nur durch ihre Wichtigkeit gerechtfertigt, sondern gestatet auch eine kürzere Behandlung der übrigen Messen, deren Geschäftsbehandlung ähnlich ist. Diese kleineren Messen werden häufig benutzt, um für die Hauptmesse sich einige Geldmittel zu verschaffen. Dazu gehören in Thrazien noch die Messe zu N e v r o c o p e und die zu M a r a s s i a (einer Vorstadt von Philippopol), welche in der Umgebung des s. g. Maras Chan, eines an der Maritza gelegenen großen Einkehrhauses, abgehalten. Der Chan selbst enthält in zwei Stockwerken Gemächer, welche an die Kaufleute vermietet werden; vor denselben aber noch immerhalb des Hofraumes des Chan werden nur für die Meßzeit Hütten abgestellt, soweit sich Bedarf dafür zeigt. Die außer der Ringmauer errichteten Buden dienen für Verzehrggegenstände, und für die öffentliche Belustigung. Der Zins dieser Räume wechselt, je nach Lage und Größe von 25—150 Piaster. Sonst haben die Kaufleute keine Abgabe zu zahlen, nur der Eigentümer oder Pächter des Chan hat eine übrigen unbedeutende Steuer abzuführen, wogegen von der Regierung während der Marktzeit dort ein Wachposten zur öffentlichen Sicherheit aufgestellt

wird. Als vorzüglichste zu Märkte gebrachte Gegenstände sind aufzuführen: englische, leipziger und wiener Manufakturen, leichte wiener und leipziger Seide- und Leinenstoffe, englische weiße Leinwand verschiedener Güte, sowie gefärbte Baumwollwaren, rote türkische Kappen (Fess), Kerzen, Manufakturen, als: Spiegel, Uhren, Präsentierteller u.dgl., Glaswaren, Schalen, Service und verschiedene andere Gegenstände aus Wien. In Kolonialwaren wird wenig gehandelt; dieser Gegenstand ist mehr für die Platz-Kaufleute, da er sehr in's (p. 165) Gewicht geht und im Preise verhältnismäßig niedrig ist. Die kleineren Geschäfte werden gewöhnlich gegenbar abgemacht, größere mit 3,4 bis 5 Monate Zeit; bei den gegenwärtigen ungünstigen Handelsverhältnissen müssen sogar achtmonatliche Lieve gegeben werden. Ein Haupthindernis des Verkehrs bildet auch dabei das maslose beständige Steigen der Münzsorten und das Unstäte, Willkürliche in der Wertbestimmung derselben. Zwischen Stadt und Land (oder eigentlich nur Vorstadt wie Marassia genannt werden muß), ergab sich ein Unterschied von 3% im Kurse. Selbst die Mannigfaltigkeit der Münzsorten trägt nicht wenig zu dieser, empfindliche Verluste verursachenden Störung bei, und mit stäter Bangigkeit sieht der Handelsstand erstens wohlwogenen Masregeln der Regierung in dieser Beziehung entgegen, indem diese Schwankungen sehr traurige Folgen nach sich ziehen.

In Bulgarien sind die Messen Scharkoi (Bulgarisch Pirot) an der Sakowa, 11 Meilen nordwestlich von Sophia; von Karasu unweit Rasgrad am Kara Lom, 5 1/2 Meilen nordwestlich von Schumla; von Giama, zwischen Schumla und Rasgrad, am wichtigsten. Die Messe von Scharkoi soll am Marienstage des griechischen Kalend. (27. August) eröffnet werden und etwa 8 Tage dauern. Sie pflegt von 120 bis 150 fremden Kaufleuten besucht zu werden, jedoch werden von den angebrachten Waren, welche in günstigen Jahren 8 bis 9 Millionen türkische Piaster Wert haben, nur 12 bis 15% verkauft. Der Zins der Kaufläden ist 120 bis 200 Piastern und dieselben sind mit einer Abgabe (Serje) von 45 bis 80 Piaster (in Abgaben — Münzsorte zahlbar, also 20 — höher) belegt. — Auf der Messe von Karasu nehmen (wie in Usundschova) die englischen gefärbten und geblumten Baumwollstoffe, Garne und die s. g. „Amerikanischen“ Leinwände, die nach dem dortigen Landesgebrauche die Stelle der Leinen vertreten, den ersten Rang ein. Hieran reihen sich die Frauenkopftücher (Gzembers) — zum Teil schweizer Fabrikat; — Shawls und ordinäre Seidenstoffe. Feine inländische Kopfbinden (Kalemkeries) fehlten in neuester Zeit. Dieser Gegenstand wird in der Hauptstadt selbst verfertigt und ist wegen seiner Kostspieligkeit nur für die bemittelte Klasse zugänglich, daher keine eigentliche Marktware. Auch Tülbends (p. 166) (türkische aus Baum- und Schafswolle gewebte Frauenschleier) kommen nur in geringer Menge, feinere Seidenstoffe fast gar nicht an den Platz. Der Absatz in allen diesen Gegenständen wird im Großhandel auf 1 Million Piaster, im Kleinhandel auf 7—800 000 Piaster geschätzt. — Österreichische und aus dem übrigen Deutschland eingeführte Waren finden in der Regel sich reichlich auf dem Platze vor, und haben eines guten Absatzes sich zu erfreuen. Der vorzüglichste Gegenstand, darunter ist Tuch, und davon die mittelfeine Sorte dunkler Farbe besonders begehrt. Grobe und feine Tuche werden aus Wien, Mittelsorten mehrstens aus Sachsen bezogen. Die sächsischen mittelfeine Tuche zeichnen sich durch billige Preise und Festigkeit aus. Der Tuchabsatz wird in neuester Zeit jede Messe 3—400 000 Piaster betragen haben. Von sächsischen Demikotonen ist beiläufig ebenso viel verkauft; besonders gesucht ist die Mittelgattung, 1 Elle zu 100 Para oder 12 bis 13 Kr. K.-M. — Fesse, durchaus österreichische Ware, werden zum Betrage von ungefähr 80 000 Piaster abgesetzt; am meisten gesucht ist die gewöhnliche Gattung — die Kopfbedeckung der Landleute in der Dobrutscha — zu 20 Piaster das Dutzend. — Die echtfarbigen roten Zize aus Wien, die einen beliebten Kleidungsstoff für die Bäuerinnen abgeben, sind gleichfalls begehrt und ihr Umsatz mag auf beiläufig 20 000 Piaster sich belaufen. — Glaswaren besserer Gattung finden nur geringen Absatz, da dieselben von dem Landvolke, das sich in Karasu zu versammeln pflegt, zu den Luxusgegenständen gezählt werden. — Eisenwaren findet man nur in geringer Zahl am Platze, weil der kleine Vorrat der Nachfrage genügt; Stahl wird in kleinen Mengen abgesetzt. Ein immer mehr in Schwung kommender Gegenstand sind die aus Wien bezogenen fertigen Männerkleider, deren Verschleiß jedoch mehr in dem ständigen Verkaufsgewölbe, als in der Marktbude gedeihen zu wollen scheint. Besondere Erwähnung verdienen die s. g. kronstädter Waren, welche größtenteils in Hanfleinwand, Kotzen, Strichwerken und hölzernen Geräten bestehen. Seit einer langen Reihe von Jahren wird Bulgarien mit diesen Gegenständen aus Siebenbürger versehen, und die ältesten Kaufleute, welche dort Handel treiben, wissen sich keiner Veränderung und Vervollkommnung dieser (p. 167) Erzeugnisse zu erinnern. Daß sie dennoch Absatz finden und dieser sogar seit einigen Jahren gestiegen ist, steht mit der Entwicklungsstufe, auf der die Abnehmer sich befinden, im engsten Zusammenhange. Der materielle Wohlstand der Bulgaren, der in den letzten Jahrzehnten bedeutend zunahm, hat das Kaufvermögen vermehrt und eine gesteigerte Nachfrage zur Folge gehabt. — Zu den Gegenständen der Siebenbürger-Industrie, die in Karasu guten Absatz finden, gehören namentlich gewöhnliche Handgewebe zur Bereitung von Segeln, Säcken und anderen

Verpackungen. Sie werden in Stücken von 40—80 Ellen zu 30—45 Para verkauft. Der Umsatz beträgt 30—40 000 Piaster. — Von Seilen und Tau en, sowie verschiedenen anderen kleineren und größeren Strickwerken werden an 50 000 Stücke verkauft und dafür 30 000 Piaster eingenommen. — Hölzerne, buntbemalte Kasten (Truhen) zur Aufbewahrung von Kleidungsstücken, Wäsche u. dgl. können um beiläufig 10 000 Piaster verkauft werden. Die Fracht dieses Gegenstandes stellt sich von Kronstadt bis zum Ablagerungsplatze auf fl. 4.40 Kr. für je 120 Oke; 6 Truhen werden im Durchschitt mit 150 Piaster gezahlt. — Von K o t z e n werden die kleineren zu 35, die mittleren zu 45 und die größeren zu 80 Piaster verkauft, und im ganzen 20 000 Piaster dafür eingenommen. — Gewöhnliches graues und blaues Tuch, 1 1/2 Elle breit, 1 Elle zu 14—15 Piaster, kann um beiläufig 25 000 Piaster abgesetzt werden. — Zu den übrigen minder bedeutenden Gegenständen gehören hölzerne Feldflaschen und Pipen, odrinäres Papier, Kopfbedeckungen aus grobem, weißem Tuch, Siebe, Pfeifenröhre, Pferdeketzen und Pferdehalter, dann Hemden und Beinkleider aus grober Leinwand. — Alle diese Gegenstände wurden 1853 in 8 Verkaufsbuden ausgeben und meistens im Großen um den Betrag von 180 000 Piaster abgesetzt; davon sind drei Viertel bar gezahlt und der Rest auf 3 Monate geborgt worden. — Von den bulgarischen Erzeugnissen finden besonders die aus gemeinem Abätuche Verfertigten Bauernkleidungen, sowie einige Holz- und ordinäre Eisenwaren guten Absatz. — Der Viehmarkt wird stark mit Ochsen und Pferden versorgt; auch in Häuten und Fellen werden ziemlich lebhaft Geschäfte gemacht. — Der Gesamtsatz von Waren wird auf 4 bis 5 Millionen Piaster geschätzt, wovon ungefähr 1/4 bar gezahlt (p. 168) der Rest aber auf Borg mit viertel-, halb- und auch ganzjähriger Verfallzeit hingegeben wird. — Der Stand der Münzen war 1853 wie folgt: Kaiserl. Randdukaten 60 Piaster, Taler 25 Piaster, Kollonato 26 Piaster, Kreuztaler 28 Piaster, Jirmilik 23 Piaster, Russische Imperial 105 Piaster, Rubel 20 Piaster, Mahmudie 100 Piaster, Liv. Sterling 130 Piaster. — Diese Einzelheiten werden zur Charakterisierung des bulgarischen Meßhandels genügen.

(p. 192) Der Türkei wurden von Österreich zugeführt: Baumwollwaren, Brantwein, Grob- und Strecheisen, Stahl, Zeugschmiedwaren, Schlosserarbeiten, Fische, Galanterie-, Krämerei- und Putzwaren, Baumwollgarne, Mehl, Glaswaren, Gold-, Goldgespinnste-Flittern, Borden und Draht, Filzhüte und Filzkappen, Spielkarten, Käse, Kleidungen, Kupferschalwaren und Kupfergeschirr, Leinwand, Messingarbeiten und lernische Waren, Papier, Rieme- und Sattlerarbeiten, Schafwollwaren, Schuhmacherarbeiten, Seidenwaren, Silbergeschirr, Tischlerarbeiten, Wagen und Weine. Dagegen lieferte die Türkei nach Österreich: Bluteigel, Edelsteine, Felle und Häute, türkischen Weizen, Gold und Silber, Bau- und Brennholz, Knoppere, Leder, Meerscham, gedörrtes Obst, Pottasche, Schafwolle, Schmalz, Unschlitt, Schlacht- und Stechvieh, Pferde.

(p. 197) Der Handel mit England hat erst in den letzten Jahren eine gewisse Wichtigkeit angenommen und jetzt fahren zwischen den beiden Ländern regelmäßig vier Dampfschiffe hin und her. Die Einfuhren aus England bestehen hauptsächlich aus Baumwollwaren, Wollstoffen, Strumpfwaren, Uhren, Kolonialwaren (Zucker, Pfeffer, Piment, Indigo, Kochenille), Eisen, Steinkohlen, Steingut und Farbhölzern. Die Ausfuhren nach England sind der Hauptsache nach: Getreide, Schafwolle, Rohseide, Leinsaat, Sesam, Opium, Angorawolle, Kreuzbeeren, Buchsbaumholz, Talg, Knoppere, Galläpfel, Rosinen, Korinten, Schwämme und Rosenöl. — Der Handel mit Frankreich, welcher vormals fast ein Monopol war, hat teilweise in Folge der hohen Zolle, welche Frankreich von türkischen Erzeugnissen erhebt, bedeutend abgenommen. Die Einfuhrgegenstände aus Frankreich sind: (p. 198) Baumwollwaren, Kaffee, Wollstoffe, Raffinade, Seidenwaren, Leder, Papier, Steingut, Glas, Kochenille, Modewaren und Möbel. Die Ausfuhr nach Frankreich umfaßt Rohseide, Leinsaat, Sesam, Wolle, Ziegenhaar, Öl, Schwämme, Tabak, Rosenöl, Opium und Galläpfel. — Der Handel mit Österreich schließt einen großen Teil desjenigen der anderen Deutschen Staaten über Triest und die Donau in sich. Die Einfuhren bestehen aus: Tuch, Glaswaren, Bernstein, leinenen und baumwollenen Geweben, Eisen- und Stahlwaren, Drogen und Farbestoffen. Die Ausfuhren dorthin sind hauptsächlich: Südfrüchte, Getreide, Krapp, Rohseide, Galläpfel und Tabak. Aus Rußland führt die Türkei ein: Butter, Talg, Kaviar, Theer, Seilerwaren, Ketten, Stabeisen, Häute und Getreide. Sie führt nach Rußland: Öl, Seife, Baumwolle und Südfrüchte. — Aus Holland und Belgien erhält die Türkei ganz und halb-raffinierten Zucker, Kaffee, Wollstoffe, Kupfer, Eisen, Nägel, Fensterglas, Leder, Indigo, Bleiweiß und Waffen, wahren die Ausfuhren dorthin in Getreide und Leinsaat bestehen. — Sardinien vermittelt beinahe den ganzen Handel Italien's mit der Türkei, die Einfuhrgegenstände von dort sind: Seidenstoffe, Sammet, Leder und Kolonialwaren, die Ausfuhr beschränkt sich dagegen ausschließlich auf Getreide. — Die Einfuhren aus Griechenland sind sehr unbedeutend und bestehen hauptsächlich aus Wein, Öl und Feigen; die Ausfuhrgegenstände nach dort sind: Seife, Vieh, Holz, Salzfische, Seide,

Getreide und Wachs. — Die Einfuhren aus Persien mit Einschluß der Transitgüter nach Europa sind: Rohseide, Shawls, Tapetenstoffe, gestickte Musselje, Tumbeki, (Tabak und Schiraswein) Schreibröhre, bares Geld, Perlen und Diamanten. Die Ausfuhren dorthin bestehen aus verschiedenartigen Mannufakturwaren. — Aus der Schwiez führt die Türkei ein: Uhren, Baumwollwaren, Möbel und Seidentaffet. Die Vereinigten Staaten versorgen die Türkei mit Rum, Kaffee, Farbhölzern und anderen Kolonialwaren, wogegen die Wolle und Südfrüchte mitnehmen. — Brasilien sendet jährlich 12 bis 15 Schiffsladungen Kaffee nach der Türkei. — Die übrigen Staaten wie Toskana, Neapel, die Hansestädte, Schweden und Norwegen machen mit der Türkei nur wenige Geschäfte, wiewohl in den letzten 10 Jahren Norddeutschland beträchtliche Mengen (p. 199) von Südfrüchten, Roggen und Buchsbaumholz direkt aus der Türkei erhalten hat.

(p. 204) b. Burgas. Seine Geschäftstätigkeit hängt fast nur von der Ergiebigkeit der Kornerte ab. Der reichliche Ertrag derselben im Jahre 1852 machte daher auch den Handelsverkehr von 1852 sehr günstig. Die Ausfuhren betragen an:

(p. 205)	1851 Konstantinopel	1952 Kilo
Weichem Weizen	153 220	530 067
Hartem Weizen	86 500	152 722
Roggen	31 970	172 340
Gerste	8 020	76 064
Mais	11 800	8 000
Hafer	4 000	3 000
Zusammen :	295 510	942 193

Die gesamte Körnerausfuhr im Jahre 1852 hatte einen Wert von 1 178 460 fl. K. M. Außer Kornfrucht, waren die vorzüglichsten Ausfuhrgegenstände: Abatuch, Tapeten, Blutegel, Reis, Zwieback, Rosenwasser, Tassdauben usw., zusammen für 620 997 fl. wonach die Gesamtausfuhr auf 1 799 457 fl., gegen 1 223 841 fl. in 1851 sich beläuft. Die Wareneinfuhr erreichte 1852 einen Wert von 731 164 fl. gegen 801 336 fl. in 1851. Die Haupteinfuhrgegenstände sind Kupfer, gearbeitet und in Platten, Eisen und Glaswaren, Tuch, rohe und verarbeitete Baumwolle, Garne, Leder, Erdgeschirre, Mühlesteine, Öl, Seife, trockene Früchte, Kaviar, Oliven, Kaffee, Zucker, Branntwein, Rum etc.

c. U s u n d s c h o w a. Unter den Gegenständen, die auf dessen Messen zum Verkaufe kommen, sind es namentlich die englischen Webwaren, worunter vorzugsweise die bedruckten Baumwollstoffe und Garne, welche an 80% des ganzen Meßumsatzes ausmachen; sogenannte Amerikanische Leinwand, sowie sächsische Wollen- und Halbwollenfabrikate bilden zum größten Teile den übrigen Verkehr. Der Gesamtumsatz während der Messe von 1852 wird auf 10 Mill. Piaster geschätzt (zu vergl. die vorhergegangene Darstellung der Messen).

(p. 225) 6. Bulgarien (Mösien) oder die Paschaliks Widdin und Silistra, mit den Handelsplätzen: Sofia, Widdin, Rustschuk, Silistra, Varna, Schumla und Tultscha.

a. Die Haupttätigkeit des nahe der serbischen Grenze gegenüber dem wlachischen Kalafat belegenen festen Platzes Wjddin bildet die Ausfuhr von Rohprodukten, namentlich Schafwolle, Seide, Häute und Felle. Die Gesamtausfuhr im Jahre 1852 betrug 380 165 fl. K. M., wovon nach Österreich für 314 648 fl., während die nach allen anderen Gegenden nur auf 65 417 fl. sich belief. Die Gesamteinfuhr berechnete sich im Jahre 1852 auf 4680 Kolli, 6648 Ztr. im Werte von 248 000 fl., wovon auf Österreich allein 700 Kolli mit 1100 Ztr. im Werte 56 000 fl. kamen (Konsularbericht an der Austria 1853, Seite 1624 und 1632).

b. S i s t o v, der zweite Hauptplatz für den Handel, an der ausgedehnten bulgarischen Donau-Uferstrecke des Paschalik von Widdin. [v. p. 335]

Nach Konstantinopel, Ibraila und Galatz wurden 1852 versandt: 90 000 Konst. Kilo Weizen, 146 000 Kilo Mais, 15 000 Kilo Roggen und 4000 Kilo Gerste. Von der gesamten Warenausfuhr wurde etwa 1/4 nach Österreich verschifft, der Rest neben den bezeichneten Fruchtmengen nach anderen Plätzen der Donau bis Konstantinopel und Varna verführt. Der ganze Warenumsatz von Sistrov in 1852 betrug: 158 130 Ztr., 1 360 569 fl. K.—M., wovon auf Österreich beiläufig 17 397 Ztr., 363 264 fl. K.—M.; 1851 belief sich der Gesamtwarenumsatz auf 251 343 Ztr., 1 532 900 fl. K.—M. (Konsulargericht in der Austria von 1853, Seite 1681).

Gesamtausfuhr im Jahre 1852:

	Kolln	Ztr.	Wert fl. K. M.
Durch Dampfschiffe	3 745	8 293	325 737
„ Segelschiffe	10 962	43 832	494 160
Zusammen:	14 707	52 125	819 897

Gesamteinfuhr 1852:

	Ztr.	Wert fl. K. M.
Durch Dampfschiffe	2 383	232 262
„ Segelschiffe	103 622	348 410
Zusammen:	106 005	580 672

(p. 226) c. Rustschuk ist durch seine Eigenschaft als Hauptsort des General-Gouvernements von Silistria, durch seine Größe und Bevölkerung (40 000); seinen bemittelten und unternehmenden Handelsstand; seine ausgedehnteren, direkten Geschäftsverbindungen; endlich durch seine Lage (Giurgewo in der Wlachei gegenüber usw. der bedeutendste Handelsplatz auf dem bulgarischen Stromgebiete. Ausgeführt wurden) im Jahre 1852 durch die Dampfschiffe:

	Kolln	Ztr.
Schafwolle	258	2556
Tabak und Pfeifen	80	175
Honig und Fett	282	358
Glaswaren, Pfeifen und Schuhe	6	11
Manufakturwaren u. Militäreffekten	540	293
Manufakturwaren	1397	2017
Rindschmalz	1905	5421
Zusammen:	4460	10 829

(p. 227) Eingeführt wurden durch Dampfschiffe 5738 Kolln, 11 597 Ztr., die Einfuhr zu Lande betrug 71 106 Ztr. im Werte von 1 295 440 fl. Nebst diesem Landverkehr und der Ein- und Ausfuhr durch die Dampfboote hat Rustschuk noch einen bedeutenden Verkehr durch Segelschiffe. Man kann die Zahl der in 1852 daseibst gelandeten derlei Fahrzeuge auf 800 anschlagen; der größte Teil derselben gehört der griechischen Flagge. Die durch diese Transportmittel eingeführte Waren bestehen der größeren Menge nach in Stein- und Meersalz, nebst Kaffee, Seife, Öl und anderen Kolonialwaren. Die wichtigste Ruckfracht bildet Getreide (Konsularbericht in der Austria 1853, Seite 1689).

d. Silistria, starke Festung mit etwa 20 000 Einwohnern; bedeutende Geschäftstätigkeit, namentlich durch große Viehschlachtungen im Herbst; durch Zubereitung von Fellen; grobe Tuchfabrikation; Verfertigung von Seife, Kerzen, Tschervis usw.

Außerdem verkehrt Silistria noch mit dem nächsten Inlande und den benachbarten Donau-skalen. In erster Beziehung ist die diesem Platze eigene Erzeugung von Seife, Kerzen, Tschervis, die Verarbeitung von Fellen und ordinären Tuchen, die Bereitung von gesalzenem und geräuchertem Fleische bemerkenswert. In den Herbstmonaten werden mehrere Tausend Stück Hornvieh in großen Schlachtereien aufgearbeitet. Im Küstenverkehr ist die Ausfuhr von Mais, Weizen, Gerste nennenswert. In der Ausfuhr (im Handel mit Osterreich) ist

Zu L a n d e wurden von Rustschuk a u s g e f ü h r t nach:

	Kolll	Ztr.	Wert fl.
der Wlachei :			
gesalzene Fische	2500	5 000	70 000
Zitronen	—	—	27 000
verschiedene Früchte	—	11 000	80 000
Kaviar	13	104	8 240
Öl	—	250	3 750
Tachin und Halva	785	1 860	52 675
Tabak	2620	2 200	96 000
ordinäres Tuch	1100	—	260 000
Pelzwaren	360	—	87 000
verschiedene Waren	1500	4 500	8 500
Varna und Konstantinopel :			
Schläuche, Fett	730	6 570	131 400
Rindfett	130	1 170	35 100
Rindschmalz	Fäßchen 1365	3 200	92 800
Giurgiewo :			
Trauben	4550	—	3 900
Steine	—	—	2 700
Bukarest und Kronstadt :			
Kitzfelle	—	—	70 000
Büffelhäute	—	—	15 600
Kuhhäute	—	—	19 200
Matschin und Tultscha :			
Wein	—	—	7 000
Konstantinopel und Braila :			
Weizen	—	112 300	208 300
Gerste	—	22 370	25 000
Mais	—	18 400	16 000
Zusammen :	—	188 924	1 267 165

Die A u s f u h r mittels der D a m p f s c h i f f e nach
Ö s t e r r e i c h war im Jahre 1852:

	Kolll	Ztr.
Hasenbälge	8	12
Schafhäute	85	72
Pferdehäute	70	93
Lammfelle	3	3
Kalbfelle	19	28
Büffelhäute	1	2
Kuhhäute	20	31
Ziegenfelle	19	63
Schafwolle	3	5
Saitlinge	2	2
Gelbholz	—	870
Zusammen :	230	1181

das Jahr 1852 dem (p. 228) von 1851 bei weitem überwiegend, diese letztere belief sich auf 2100 fl. K.—M., während in 1852 der Wert der Häute und Felle, die nach Österreich ausgeführt wurden sich auf 1500 fl. stellte. Die E i n f u h r von Seiten Ö s t e r r e i c h s belief sich im Jahre, „

1852 auf 89 Kolli 138 Ztr. österreichischer Industrieerzeugnisse (Konsularbericht in der Austria 1853 S. 1705).

e. Varna (der beste Hafen und wichtigste Platz an der Westseite des Schwarzen Meers).

Warenausfuhr: 1851: 2 072 779 fl. K. — M.

1852: 2 299 763

Einfuhr: 1851: 2 715 166 „

1852: 2 674 950 „

Die Ausfuhr von 1852 bestand in 62 490 Kilo hartem und 893 396 Kilo weichem Weizen, 52 800 Kilo Gerste, 7170 Kilo Hirse, 13 004 Kantar Talg, 8918 Kantar Butter und Käse, 9249 Säcken Mehl, 8325 Behältern mit Geflügel, 4000 Kantar Knochen, 11 207 Tonnen Brennholz, 107 Tonnen Faßdauben, 3207 Kilo Wolle und verschiedenen anderen Gegenständen.

f. Tultscha ist der Hauptplatz der Dobrudscha und seine Lage an dem Trennungspunkte des Südausflusses der Donau nötigt fast alle Segelschiffe dieses Stroms, dort anzulegen. Sein Handel und Schiffahrt wird deshalb als in steter Zunahme begriffen geschildert, obgleich alle näheren Zahlenangaben fehlen. Bei einer Annahme vom durchschnittlich 2000 Segelschiffen, welche den Hafen jährlich berühren sollen (?), würde (wenn jedes Schiff auf der Hin- und Rückreise jedesmal für 50 fl. Bedarfsgegenstände einkaufen würde) eine jährliche Verkehrssumme von 200 000 fl. sich ergeben, die den Kaufleuten von Tultscha durch einen solchen Kleinhandel zu Gute kommt. Die gesamte Getreideausfuhr von 1852 betrug 62 000 Kilo (Konsularbericht in der Austria von 1853, S. 1561).

g. Das Ejalet von Nissa, mit dem Hauptstapelplatze Sofia, treibt einen beträchtlichen Ausfuhrhandel nach den inneren Provinzen. Man nimmt an, daß von den Hauptgegenständen als: Butter 400 000 Oke, Unschlitt 300 000 Oke und Käse 350 000 Oke jährlich nach der Hauptstadt geführt werden. Eine ziffermäßige Angabe der gesamten Ausfuhr ist wegen dem Mangel amtlicher Aufnahmen unmöglich. Der einzige Ort, von dem (p.229) einige verlässliche Angaben vorhanden sind, ist Alexinatz, einer der Übergangspunkte nach Serbien. Im Jahre 1852 wurden über diesen Ort folgende Gegenstände in Pferdelaungen von 120 Oke ausgeführt:

	Pferdelast	Wert in Piaster
Blätter-Tabak	3114	2 241 600
Reis	2742	978 000
Öl	944	1 132 000
Rohe Baumwolle	588	355 000
Lamm-, Schaf- und Ziegenfelle	2230	2 230 000
Rohe Schaffelle	175	105 000
Ausgearbeitete Rindshäute	150	45 000
Bären-, Wolfs-, Fuchshäute	93	40 000
Trockene u. gesalzene Fische	204	97 000
Rohe Seide und Seidenzeuge		1 590 000
Baumwollzeuge	125	—
Schafwollzeuge	446	—
Roher Hanf	265	60 000
Seilerwaren	152	20 000
Wachs	10	2 160
Paprika	193	6 000
Rohes und geschmiedetes Eisen	228	98 000
Korn und Mais	134	60 000
Getrocknete Weinbeeren	93	5 400
Oliven	3300 Oke	8 500

ordinäre irdene Pfeifen 26 Pferdelaung für 16 000 Piaster; Zwiebel 9000 Oke für 3000 Piaster; Blutegel 246 Oke für 10 000 Piaster; Essig 16 600 Oke für 16 000 Piaster; Wein 220 000 Oke für 200 000 Piaster; fette Schweine 1060 Stück, Wert 6000 Piaster; Saffian und Meschin 2300 Pferdelaung, etwa 2 300 000 Piaster wert.

Der Gesamtwert der Ausfuhr mag sich auf etwa 12 Mill. Piaster belaufen haben; eine Summe, welche für eine Austrittsstation nicht unbedeutend ist. Über die Einfuhr

bestehen gar keine Ermittlungen; man schätzt die in das Ejalet eingeführten Verbrauchsgegenstände auf etwa 6 Millionen Piaster österreichische und englische, für 400 000 Piaster Nürnberger, für 150 000 Piaster Eisen und für 3 Millionen Piaster Kolonialwaren.

(p. 259) Die Handelsbewegung der wichtigsten Plätze des Türkischen Reichs ist nach den vorenthaltenen Erörterungen, für ein Mitteljahr von 1850/3 in Tlr. Kour. etwa wie folgt zu schätzen:

I. Unmittelbare Besitzungen in Europa:

	Einfuhr nach der Türkei	Ausfuhr aus der Türkei
1. Konstantinopel (ohne den Durchgang von und nach Trapezunt)	21 750 000	15 500 000
2. Monastir in Rumelien	2 880 000	1 890 000
3. Burgas	525 000	1 050 000
4. Salonich in Mazedonien	2 360 000	2 110 000
5. Serres	1 020 000	860 000
6. Kavallo	85 000	1 065 000
7. Volo in Thessalien	460 000	2 400 000
8. Jannina nebst den übrigen Plätzen von Südalbanien	1 750 000	1 050 000
9. Skutari in Albanien	1 225 000	805 000
10. Antivari	35 000	28 000
11. Durazzo	455 000	672 000
12. Widdin an der Donau in Bulgarien	175 000	266 000
13. Rustschuk	1 505 000	1 990 000
14. Silistria	150 000	220 000
15. Sistova	406 000	574 000
16. Tultscha	50 000	210 000
17. Nissa in Bulgarien, an der Grenze Serbiens und zugehörige Plätze	570 000	720 000
18. Varna am Schwarzen Meer in Bulgarien	18 90 000	1 530 000
In den unmittelbaren Landesteilen der Europäischen Türkei	37 291 000	32 940 000

Centraleisenbahn

Die grosse türkische Centraleisenbahn. — Die Grenzboten. Zeitschrift für Politik und Literatur . . . 16. Jahrg. I. Semester. I. Bd. Leipzig, 1857. p. 99—104.

(p. 99) Die jetzige Bedeutung des osmanischen Reiches liegt nicht in dem Staat, sondern in seiner geographischen Lage. Die türkischen Länder in Asien, Europas und Afrika bilden zusammenbetrachtet den Mittelpunkt des großen Kontinents, welcher sich aus den drei Erdteilen zusammensetzt, die Herzgegend der ganzen östlichen Hemisphäre. Diese Situation im Zentrum des Weltganzen hat diese Ländermassen in allen Zeiten zum Durchgangspunkt aller universalen Bewegungen gemacht. Die Kultur der Pharaonen, die Zelte Moses standen auf dem Grunde, welcher jetzt türkisch ist. Von hier aus kam durch die Phönizier Seehandel und Buchstabenschrift in die Welt, hier erblühte die Schönheit griechischen Lebens. Um seinen Weltoberungsplänen nachzugehen, mußte Alexander diese Länder in seinen Händen halten, weil von ihnen aus sich Deboucheen nach drei Erdteilen eröffnen; Roms Herrschaft über das Mittelmeerreich, über Asien und Afrika wurde gewonnen, als es seine Adler hierhergetragen, hier entschieden die Schlachten von Pharsalus und Actium, wer über den Orbis herrschen sollte; das Christentum nahm von hier aus seinen Ausgang, desgleichen der Islam, und der in den Kreuzzügen gescheiterte Versuch, das (p. 100) kirchliche Rom zur Herrscherin der Erde zu machen, irrte mindestens nicht in der Richtung. Von jeher lag hier das Entscheidungsfeld für den Kampf um die Welt. Noch jüngst stießen das westliche Europa und Rußland hier zusammen, hierhin strebt nicht allein der Zar, sondern mit ihm zugleich Österreich, Frankreich und

England, freilich kein Staat mit so großer Energie wie Großbritannien und Rußland. Es war die Bedeutung des letzten Krieges, daß er den ersten Zusammenstoß zwischen den beiden Riesen bezeichnet, den Anfang einer Reife von Kämpfen, zu denen beide Mächte bereits ihre Vorbereitungen treffen, ohne daß zu sagen wäre, wann der nächste ausbrechen werde, und noch weniger: wem der letzte Triumph beschieden sein wird.

In diese große politische Perspektive fallen alle Gesichtspunkte der englischen und russischen orientalischen Politik. Wenn England Hoffnung hätte, daß dem Osmanenreich jemals wieder ein selbstständiges Leben eingehaucht werden könnte, so würde es nichts Besseres tun als an diese Aufgabe alle seine Kräfte zu setzen. Leider hat England dieselbe Überzeugung wie Rußland von einer unrettbaren Hinfälligkeit des türkischen Staats. Wenn es die Reformen befürwortet, so geschieht es nicht, weil es von denselben eine Heilung für das Reich, sondern nur eine Verlängerung seines Lebens erwartet, und mehr noch als alle Reformen liegt ihm am Herzen, was seine eigene Macht in das Gebiet einführt. Daher von englischer Seite die jetzt vorwiegende Auffassung, die Türkei sei ein Verbindungsgebiet, durch welches Verkehrsstraßen im englischen Interesse herzustellen sind. Um dieselben gegen einen russischen Handreich der Zukunft zu sichern, gibt es für England kein anderes Mittel als ein zweckmäßiges System europäischer Allianzen und Verträge, als letztes Auskunftsmittel ein direktes Ankämpfen wider den Zaren. Diese Politik mag selbstsüchtig sein — und welche andere wäre es nicht, oder verdiente den Namen, wenn sie es nicht wäre? Aber die heutige britische Politik ist auch eine europäische und dient den besten Interessen des Erdteils.

Wenn es jetzt als erste handelnde Macht vortritt, um sein Anrecht auf die Nutzbarmachung der türkischen Landesräume für den Weltverkehr geltend zu machen, so ist das keine unberechtigte Anmassung, sondern auch Erfüllung der ihm zu Teil gewordenen Mission und ein Schritt im Gemeininteresse des Erdteils. Denn hier ist das große Schlacht- und Entscheidungsfeld auch der europäischen Zukunft für den Kampf zwischen Gesittung und Barbarei, zwischen Knechtschaft und Freiheit.

Handel und Krieg haben hier wenigstens ein gleiches Interesse. Dieselben Bahnen, welche man heute projiziert, und morgen in Angriff nehmen wird, um zunächst zwischen Europa und Innerasien oder dem Indischen Ozean die britischen Warenballen im Fluge dahingleiten zu lassen, werden dereinst die Operationslinien für englische Armeekorps und, wie wir hoffen, für mittel- (p. 101) europäische Heere werden, um über die Geschicke der Welt zu entscheiden. Das Meer, Englands Domäne, ist ihm sicher, hier sieht es zunächst seine Verbindungs- und Operationslinien, um unabhängig von den Wechselfällen der europäischen Politik zu bleiben und nötigenfalls auf sich selbst zu stehen. Das Projekt, in welchem dieser Anschauung Rechnung getragen wird, ist der bekannte Entwurf der *E u p h r a t b a h n*, die Verbindung des persischen Meerbusens (Indischen Ozeans) mit dem Mittelmeer, in politischem Sinne eine doppelte Basierung der Türkei, auf Englands mediterrane Machtstellung und auf seine indische. Diese Bahn von Celeucia oder dem Orontes bis zur Mündung des Schat-el-Arab soll also zunächst England selbst in den Stand setzen, den fraglichen Raum kommerziell zu beherrschen und bei neu entstehendem Konflikt die asiatische Türkei und Persien wider Rußland zu verteidigen. Für die nächsten Zeiten wird sie, das kann man im voraus erkennen, diesen Zwecken genügen. Aber sie wird es nicht für alle Zukunft vermögen. Sie läßt den Hauptmittelpunkt des türkischen Reiches, der freilich von der See zu erreichen ist, Konstantinopel, unberührt, und durchschneidet nicht den Hauptsitz der osmanischen Bevölkerung, Kleinasien, sondern nur Syrien und Irak. Um das Ganze des Padischahreiches erfassen zu können, ist eine andere Verbindungslinie herzustellen und durch bedeutendere militärische Kräfte, zu decken, als England besitzt. Das ist die große Mission, die dem *d e u t s c h e n V o l k e* von fern winkt, dereinst als nächster Vorkämpfer für die Sache Europas auf das Entscheidungsfeld zu treten, England aber liegt die Pflicht ab, ihm dazu die Wege zu ebenen.

Wenn die europäische Türkei von einer Bahn durchzogen sein wird, die, bei Belgrad beginnend, in Konstantinopel ihren Ausgang hat, und eine andere Bahn von Skutari quer durch Kleinasien nach Celeucia oder dem Orontes führt, dann wird es auch den deutschen Heeren möglich sein, am Bosphorus und am Euphrat zu erscheinen, und Rußland wird sich nicht mehr in der vorteilhaften Lage befinden, mittelst seiner ungeheueren Fronten jeden Angriff zu überflügeln und seine Gegner zu umklammern, wie dies namentlich noch von kurzem gegenüber Österreich möglich gewesen, sondern es wird sich selbst in der Lage befinden, der umfaßte Teil und konzentrisch wirkenden Angriffsstößen ausgesetzt zu sein. Endlich wäre mit dieser Bahn unter Anschließung derselben an die von Celeucia nach Bassora die Hälfte der Arbeit getan, um eine Landverbindung mit Indien herzustellen.

Die Energie des britischen Volkes hat bewirkt, daß auch dieses großartige Projekt nicht mehr Projekt ist, sondern mit gebotener Vorsicht seiner Ausführung entgegengeschoben wird. In diesem Augenblick läßt England das türkische Reich nicht nur von Ingenieuren und Feldmessern, sondern auch von Militärs aller Grade und im besondern von jungen und tatenvollen

Genieoffizieren durch. (p. 102) reisen. Diese sind teils der englischen Linienarmee, teils der ostindischen Kompanie entnommen, und sie führen ihre Exkursionen unter den verschiedensten Vorwänden aus, um ihre Untersuchung über das Innere des Landes und seine Verbindungsfähigkeit geheim zu halten.

Den Lauf der Bahn zu verstehen, muß man einen Blick auf die Natur des Landes werfen. Man weiß, daß Kleinasien von jeher kein zentrales Leben hatte. Die Halbinsel ist als selbstständiges Ganze, etwa wie Spanien oder Italien, niemals aufgetreten. Ihr fehlte dazu der Mittelpunkt. Alle ihre Entwicklung war eine peripherische. Auf der Peripherie lagen im Altertum Troja, Heraklea, Pergamum, Smyrna, Sardes, Ephesus, Magnesia, Halicarnasus, Partara, Seleucia, Trachea und Tarsus; desgleichen Prusa, das pontische Heraklea, Miletus, Sinope, Amisus, Polemonium und Trapezus; das Innere dagegen war im Vergleich damit öde und zwar aus doppeltem Grunde, wegen der großen Schwierigkeit der Verbindung, welche das gebirgdurchzogene Land darbot, und sodann, weil gerade an der Stelle, wo der innerste Lebenspunkt seinen Platz gefunden hätte, da, wo sich die Diagonalen des großen Vierecks kreuzen, eine weitausgedehnte Salzsteppe gelegen ist. Es ist die Ebene des Salzsees, oder des Tugöl, die unwirthbare Region zwischen Sivri Hissar und Ak Serai. Der Flächenraum, den diese Gegend einnimmt, kommt etwa dem des Königreichs Sachsen gleich; wenn man aber die angrenzenden mehr oder weniger wüsten Landschaften einrechnet, ist er um vieles größer. Heute durchziehen den Strich die große Straße, ein Karawanenpfad, und das Kameel leistet hier ebenso unerläßliche Dienste, wie im Sande der arabischen Wüste oder der Sahara. Im vergangenen Sommer wurde diese Straße als die kürzeste Linie der Eisenbahn von der Times protegirt. Seitdem hat man die Überlegung genommen, daß von einer kommerziellen Ausbeutung Kleinasiens durch diese Bahn nur wenig zu erwarten sei. Deshalb hat man jetzt die Linie modifizirt, und wenn auch noch nicht zu einer definitiven Entscheidung, ist man dennoch über die nachstehenden Hauptpunkte zu einem vorläufigen Beschluß gekommen.

Die Bahn wird, wegen engstmöglicher Verbindung mit der Bahnlinie Belgrad-Konstantinopel, von Skutari ihren Ausgang nehmen, und sich von dort zunächst auf Ismid dirigieren, welches einer der wichtigsten Knoten für den kleinasiatischen Verkehr werden dürfte, Südlich von Ismid streicht ein hohes Gebirge, welches noch wenig erforscht, und über dessen Wegsamkeit erst die britischen Ingenieure genaue Auskunft gegeben haben, sie bezeichnen das Tal des Sakariastromes, der bekanntlich ins Schwarze Meer mündet, als das am bequemsten gelegene Defilee, um in dieses Labyrinth von Bergen und Schluchten einzubrechen und zu den dahintergelegenen Gegenden einem Plateauland, Zugang zu gewinnen. Den eigentlichen Kamm wird die Bahn (p. 103) bei Tereklü und Turbalü überschreiten und sich auf Angora wenden, das wiederum ein bedeutender Knotenpunkt werden mag. Es ist nämlich hier der bequemste Abzweigeort für eine Bahn, welche Armenien und Transkaukasien mit dem Bosphorus verbindet. Das Tal des Kısıl İrmak ist von Angora nicht weit entfernt, und ist es einmal gewonnen, so hat man mit ihm einen sicheren Faden in den Händen, an dem man die Eisenstraße weiter bis Kaisarieh (Cäserea) führen kann. Die betreffende Stromstrecke scheint ebenfalls ganz neuerdings erforscht, und ein sehr zufriedenstellender Bericht darüber nach London gesendet worden zu sein. In Cäserea hat man die eigentliche Mitte der östlichen Halbinsel erreicht, und wieder einen Punkt in Händen, von dem später Schienenwege nach verschiedenen Richtungen auslaufen können. Nordpersien ist von hier aus am ehesten zu erreichen; hier liegt die Wasserscheide zwischen dem Euxin und dem Mittelmeer und hier ist der Zugang zu den Defileen des In-Deressi zu gewinnen, der den Taurus durchbricht und in seinem Tal den bequemsten Weg zum Gestade der Mittelländischen See weist. In der Küstenebene ist sodann Adana ein wichtiger Stationspunkt. Endlich hat die Schienenlinie, um bei Alexandrette anzulangen, noch das Amanusgebirge oder die dazwischen gelegene Bergkette, bei Kurd Kuluk zu durchschneiden. Ihre beiden Endpunkte liegen nach einer Überschlagschätzung 930 Kilometer auseinander, nicht ganz hundert und vierzig deutsche Meilen. — Um den Anschluß an die Euphratbahn zu erreichen, ist von Alexandrette aus noch das berühmte Defilee der Pylae syriacae zu passieren, welches in der Richtung auf Antiochia ausmündet.

Es ist berechnet worden, daß die ganze Ausdehnung der Bahn von Skutari über Alexandrette und Antiochia nach Bassora sich auf nicht mehr wie 2500 Kilometer belaufen werde oder auf etwa 350 deutsche Meilen, und daß man auf Grund dieser Schätzung hoffen dürfe, binnen höchstens drei Tagen den ungeheuren Weg von Konstantinopel bei Bassora oder zum persischen Meerbusen zurückzulegen. Es ist das dieselbe Distance, welche die Mündung des Schat-el-Arab (Bassora) von dem westlichsten Punkte des britischen Indiens trennt; und es ergibt sich hiernach, als das Resultat eines kühnen Kalküls, daß Hindostan später nicht weiter als sechs Tagefahrten von Stambul gelegen sein wird. — Da nun die Bahn vom Bosphorus bis Belgrad, der Anschluß an das mitteleuropäische Schienennetz, in etwa zwölf Stunden zu durchmessen sein wird und von Belgrad bis Leipzig, etwa zwei und ein halber Tag zu rechnen sind, so beabsichtigt das englische Unternehmen, ihren Leipzigen eine Vergnügungsreise nach Bassora in etwa zehn Tagen

möglich zu machen, und ein sächsischer Gerichtsdirektor wird seinen Sommerurlaub nicht besser benutzen können, als zu einem kleinen Ausflug zu den Bramanen und dem Himalaja. Die Zeitdistanzen der Route via Mittelmeer, Seleucia-Bassora, persischer Bu- (p. 104) sen und Indisches Meer stellen sich von London aus etwa so: von London nach Seleucia elf Tage, von dort nach Bassora zwei, von Bassora bis Bombay sieben, im ganzen mithin etwa zwanzig Tage.

Mathieu, H.

La Turquie et ses différents peuples, par . . . Histoire. Géographie. Statistique. Moeurs. Coutumes. Langues. Religions. Gouvernement. Justice. Finances. Commerce. Instruction publique. Littérature. Sciences. Beaux-Arts. Spectacles. Industrie. Armée de terre. Marine. Réformes. Paris, E. Dentu, (1857). 2 T. XXIV—364 p.; 396.

T. I. Essai sur l'histoire des Turcs, p. 1—355.

T. II. Description de la Turquie, p. 1—371.

T. II. p. 126: Bulgares:

(p. 133) Le cultivateur bulgare n'en est pas, comme on l'a prétendu, au temps des patriarches pour les connaissances agricoles; il sait approprier les cultures aux terrains, et entend admirablement les irrigations; mais l'administration turque, dont la rapacité est proverbiale, dévore tout ce qu'il produit.

L'absence de sécurité dans sa personne et dans ses biens décourage plus que tout le reste le malheureux Bulgare; aussi préfère-t-il aller exercer la plus chétive industrie dans les villes, ou s'engager comme domestique, que de continuer à cultiver son champ, dont on lui enlèvera la récolte. Beaucoup d'entre eux émigrent chaque année en Servie et en Valachie, où ils trouvent au moins quelque sécurité.

Pour entreprendre un commerce quelconque, il faut des capitaux, mais si le Bulgare réussit à amasser quelque argent, il est obligé de le cacher pour ne pas exciter la cupidité des Turcs. Il en résulte que le crédit, ce ressort vivifiant du commerce, ne peut s'établir. Au lieu de ces associations commerciales, qui chez nous, donnent tant d'extension aux affaires, on ne voit en Bulgarie que des individus qui trafiquent d'après les errements des siècles barbares. On n'y voit ni émulation, ni communication de découvertes, ni associations d'aucune sorte.

Quand les négociants de la Thrace ou de l'Asie Mineure vont en Bulgarie pour y faire des achats de laine, de soie brute, de grains ou de bestiaux, ce n'est pas aux propriétaires des marchandises qu'ils s'adressent: ils se rendent chez le mudir du canton, débattent avec lui le prix de chaque objet, et payent comptant. Le magistrat (p. 134) turc ordonne alors aux paysans de lui livrer les marchandises dont il a besoin, et en fixe la valeur au tiers ou au quart de ce qu'il a reçu. Pour neutraliser l'effet des plaintes qui pourraient parvenir au pacha de l'arrondissement, on lui fait une part dans les bénéfices, et cette précaution prise, les paysans spoliés doivent se taire, sous peine du bâton ou de la vie. Souvent même on les oblige à signer des adresses de remerciements pour le mal qu'on leur a fait; mais ils pourraient répondre comme les députés d'Epire à Valentinien: „Seigneur, de toutes les extorsions qui nous font gémir, l'éloge que Probus nous arrache n'est pas ce qui nous coûte le moins.“

C'est de cette façon que le trop fameux Rustem opéra pendant le séjour des alliés à Varna. Des paysans étaient souvent requis pour les transports, et on remettait le prix de leurs journées au pacha, qui ne donnait rien à ces malheureux ou les soldait en coups de bâton. Quand on lui demandait des boeufs, il en achetait à un prix fixé par lui, et les revendait aux alliés avec un bénéfice énorme. L'ambassadeur d'Angleterre fut instruit d'une de ces opérations: les Anglais avaient payé 150 francs des boeufs qui n'en avaient pas coûté 40 au pacha. Un calcul rigoureux démontra que Rustem avait ainsi volé plus de 300 000 francs d'un seul coup, et lord Redcliff demanda à la Porte le remboursement de cette somme. Le Divan se renseigna alors, et le concussionnaire fut obligé de rendre gorge. D'autres prévarications d'une nature plus grave arrivèrent à la connaissance de l'intègre Kubrizli-Mehemmet, alors grand vizir, qui fit traduire Rustem en jugement. Des actes monstrueux étaient reprochés (p. 135) au rapace gouverneur, et ils furent tous prouvés. Plus de trente millions de piastres avaient été extorqués par lui aux malheureux Bulgares. Son immense fortune pesa sans doute dans la balance de ses juges, car il fut simplement condamné à aller passer deux ans en exil à Samsoun. Ce fait se passait quelques jours après la publication du hattî-chérif qui promettait de punir les prévaricateurs, de quelle condition qu'ils fussent, avec toute la rigueur des lois!

Les Bulgares possèdent tout ce qui peut développer la prospérité d'une nation. Ils ont un heureux climat, un sol fertile, un grand fleuve et une mer pour limites, des ports de commerce, des montagnes boisées, des mines de fer et d'argent, des troupeaux susceptibles d'un accroissement illimité; mais indépendamment de l'impôt personnel, ils sont soumis au *tchibouk* pour les moutons, au *salian* pour les immeubles, au dixième de leurs récoltes, bestiaux et volailles pour leurs seigneurs musulmans, sans parler d'un second dixième pour leur évêque et d'un troisième pour leurs curés; aux logements forcés pour les troupes de passage ou pour les gens du pacha; aux réquisitions en nature, aux corvées, aux contributions de guerre, aux impôts de toute espèce levés par les agents du gouvernement, en dépit des *hatti-chérifs* du *padischah*.

Or, comme il n'y a pas à hésiter entre le paiement immédiat et la bastonnade, le *raya* s'exécute, vend son chétif mobilier, ses instruments aratoires et se trouve réduit à la plus extrême misère. Alors il émigre.

La soldatesque musulmane, si peu de temps qu'elle (p. 136) reste dans un endroit, y cause tant de dommage, que les malheureux habitants se voient souvent dans l'impossibilité de se procurer le blé nécessaire pour leurs semences. Tout leur manque également pour cultiver leurs vignes, que les Turcs ont déracinées. . . .

Les Turcs entrent quand bon leur semble dans la maison du Bulgare et y prennent ce qui leur convient. La plainte est plus dangereuse que la résistance, et les plus simples garanties accordées aux derniers des hommes dans les pays les plus arriérés de l'Europe seraient, en Bulgarie, des faveurs immenses.

Salvador, Ed.

Histoire commerciale, politique et diplomatique des Echelles du Levant, l'Orient, Marseille et la Méditerranée par . . . 2^e éd., revue et augmentée d'une Introduction et d'un chapitre sur les Résultats de la Guerre de Crimée. Paris, Amyot, 1857. 20—502 p.

Table des matières :

Introduction: Quelques mots à mes lecteurs sur cette seconde édition, 1—20; Le Bassin de la Méditerranée. — L'ancienne Phocée, p. 1; L'empire d'Orient. — Mahomet. — Les Maures d'Espagne. — Charles Martel. — Charlemagne. — Les Croisades. — Le Consulat de la mer, p. 21; Les consuls du Levant. — Prise de Saint Jean-d'Acrc. — Traité de commerce. — La Provence. — Résultats industriels de la nouvelle Croisade. — Marseille se constitue de nouveau en République. — Vaincue par Charles d'Anjou, comte de Provence, en 1257. — Origine du port franc. — Ligue de Gênes et de Pise contre Marseille, p. 39; Les Républiques italiennes du Moyen Age: Venise, Florence, Gênes. — Banques. — Office de Saint Georges, p. 65; Le roi René. — Traité avec les puissances barbaresques. — Nouvelles manufactures. — Agnès Sorel, p. 81; Jacques Coeur. — Son voyage à Damas. — Montpellier, métropole de son commerce avec le Levant. — Jean de Village, facteur à Marseille. — Sa mission auprès du Soudan d'Egypte. — Lettre du Soudan à Charles VII. — Franchises et privilèges de Marseille, au XV^e s. — Transactions commerciales de Jacques Coeur avec les échelles du Levant. — Jacques Coeur, maître des monnaies de Paris et de Bourges. — Propriétaire de mines à Lyon. — Son hôtel de Bourges. — Allégorie mystérieuse. — Agnès Sorel. — Portrait de Charles VII. — Condamnation de Jacques Coeur, à Lusignan, près Poitiers, p. 97; — Siège et prise de Constantinople par Mahomet II, le 29 mai 1453. — Nouveau projet de croisades contre les infidèles. — Le duc de Bourgogne au congrès de Francfort. — Expédition du prieur de Géresme dans l'archipel grec. — Jacques Coeur, chef de l'expédition. — Sa mort. — Son portrait, p. 135; — Marseille réunie à la France en 1481. — Edit de Louis XI contre la currence des Italiens. — Découvertes de l'imprimerie, de la boussole, de l'Amérique. — Christophe Colomb. — Vasco de Gama. — Fernand Cortez. — Magellan, etc. etc — Contrat d'assurance maritime. — Droit des neutres. — Droit de visite. — Traité de commerce de Marseille avec la république de Gênes. — Capitulations de François Ier, en 1536, avec la Porte. — Peste de 1580. — Renouveau des capitulations de François Ier par Henri IV. — Traité de 1604. — Entrepôt des blés de la mer Noire concédé à Marseille par Louis XIII. — Pêche du corail. — Richelieu. — Colonisation. — Compagnie de Saint-Christophe; Compagnie de la Nouvelle France; Compagnie d'Orient. — Résumé du commerce du Levant jusqu'à Louis XIV, p. 163; Louis XIV. — Colbert. — Compagnies des Indes orientales et occidentales. — Puget. — Compagnies du Bastion de France et de Guinée. — Lettre

de Louis XIV aux échevins de Marseille. — Edit de 1669, constitutif de la franchise de port de Marseille. — Arrêt du Conseil du 12 décembre 1664 sur les consuls du Levant. — Les amirautés. — Ordonnance de la marine de 1681. — La compagnie Michel et Roland Fréjus autorisée, en 1666, à faire le commerce du Maroc. — Chambre d'assurances créée à Marseille par Colbert. — Traité d'Andrinople du 5 juin 1673. — Duquesne aux Dardanelles. — Mission de l'ambassadeur d'Ortières en Orient. — Tourville à Cadix en 1693. — Inscription maritime. — Effectif de la flotte française sous Louis XIV. — Mort de Colbert, le 6 septembre 1683. — Son portrait. — Fin du règne de Louis XIV, p. 191; Duguay-Trouin, Jean Bart. — Louis XV. — Peste de 1720 à Marseille. — Banque de Law. — La rue Quincampoix. — Dupleix. — Mahé de la Bourdonnais. — Pertes de Chandernagor. — du Sénégal, — de Québec, — du Canada, — de la Louisiane, — de Pondichéry. — Expédition de Mahon. — Georges de Roux et la Martinique. — Capitulations de 1740. — Lieux saints; p. 245; Guerre de l'indépendance américaine. — Franklin. — L'amiral de Suffren. — M. de Vergennes. — Le libre-échange avec l'Angleterre. — Commerce avec la mer Noire. — M. de Saint-Joseph. — Jurande de Carcassonne. — Règlements de Colbert. — Jurandes et maîtrises. — Liberté industrielle. — Le monopole des denrées du Levant. — Les majeurs de Marseille. — Salonique. — La Cavalle. — Alexandrie. — Smyrne. — Acre. — Rama. — Seyde, p. 275; Suppression des jurandes et des maîtrises. — Nuit du 4 août 1789. — Expédition de Napoléon en Egypte, du 19 mai 1798. — Description de l'Egypte. — Victoire des Pyramides. — Campagne de Syrie. — Victoire du mont Thabor. — Victoire d'Aboukir. — Traité de paix entre la France et la Porte, du 25 juin 1802. — Entrepôt mixte établi à Marseille. — Opinion de Napoléon sur l'établissement d'un port franc. — Décret de Berlin, du 21 novembre 1806, sur le blocus continental. — Principales dispositions de ce décret. — Décadence du commerce du Levant. — Lettre de la Chambre de commerce de Marseille, du 12 juin 1807, au Ministre de l'intérieur, sur cette décadence, p. 309; Sièges de Constantinople, du 3 mars 1807. — Lettre de Napoléon au sultan Sélim. — Description de Constantinople. — Entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Tilsitt, en juin 1807. — Ferme résolution de Napoléon de ne jamais céder Constantinople aux Russes. — Ses prévisions sur une alliance des Français et des Anglais pour contenir l'ambition des Russes en Orient. — Aggravation du blocus continental. — Les licences. — Décadence du commerce du Levant opéré par la voie de terre. — Paris métropole de ce commerce. — Révolution produite par le blocus continental dans l'industrie indigène. — Tarif funeste au commerce du Levant, consenti par le marquis de Rivière sous Louis XVIII. — Traité de commerce du 25 novembre 1838, entre la France et la Porte ottomane. — Les consulats réorganisés en 1833 par M. de Broglie. — Marseille cesse en 1835 d'être la métropole exclusive du commerce du Levant et de nommer des consuls, p. 341; Marseille moderne. — Chemin de fer d'Avignon à Marseille. — Arles. — La Camargue. — La Crau. — Le canal d'Adam de Graponne. — Le canal et le port de Bouc. — La mer de Berre. — Les étangs de la Valduc, de Rassin, de Citis, du Pourra, d'Engrenier, etc. — Le canal de Provence. — L'aqueduc de Roquefavour. — Ateliers de constructions navales de MM. Taylor, Benet et C^e — Nouvelles industries. — Embellissements de Marseille. — Le Prado. — Nouvelle Cathédrale. — Nouvelle Bourse. — Mouvement actuel du port. — Le Frioul. — Nouveau port de la Joliette. — Troisième port d'Arenç. — Paquebots-poste du Levant, de la Compagnie des Messageries impériales. — Marseille, étape obligée de la malle de l'Inde. — Influence des paquebots-poste sur le commerce des échelles. — Exportations de Marseille en Afrique. — La Syrie. — Beyrouth, Damas, Alep, p. 385; Les conséquences de la guerre de Crimée et du traité du 30 mars 1856. — Le hatt-i-humaïoum ou firman du 18 février 1856. — La déclaration du 29 mars 1854 sur le droit des neutres. — La neutralisation de la mer Noire. — La Crimée. — Trébizonde. — Erzeroum. — Cherson. — Bakchi-Sarai. — Odessa. — Taganrok. — Varna. — Kertch. — Simphéropol. — La neutralisation de l'embouchure du Danube. — Les ports moldo-valaques. — Ibraïla et Galatz. — La Bulgarie. — Percement de l'isthme de Suez. — Canal maritime de Suez à Alexandrie, p. 431.

(p. 444) Le littoral de la mer Noire a, de tout temps, attiré l'attention des peuples navigateurs; dès la plus haute antiquité, vers le VII^e s. avant J.—C., les Milésiens apparurent pour la première fois, sur les rives du Pont-Euxin. La prospérité qu'ils durent à cette opulente contrée y attira bientôt une nouvelle colonie grecque d'Héracléens, qui s'établirent dans la presque île connue sous le nom de Chersonèse et jetèrent les premiers fondements de la célèbre république de Cherson. Les Romains succédèrent aux Grecs, et l'on sait que l'empereur Trajan, qui s'était nourri de la superbe ambition d'égalier et de faire oublier les exploits d'Alexandre en Asie, d'effacer le prestige des trophées d'Arbelles et de Gaugamèle du héros macédonien, après avoir réduit en provinces romaines l'Arménie, l'Arabie-Pétrée, traversé l'Euphrate, imposé un traité au roi des Parthes, Valogèse, après avoir descendu le Tigre, le golfe Persique (p. 445) et côtoyé l'Océan jusqu'à la mer Rouge, où il s'empara de la ville d'Aden, l'une des clés principales de cette mer, soumit les populations du Caucase et le littoral de la mer Noire, où subsiste

encore un vestige monumental de son passage connu sous le nom de *Muraille de Trajan*, dans cette vallée de la Dobrudscha, qui doit un nouveau relief de son antique splendeur à la gloire récente de nos armées. . . .

(p. 460) Parmi les autres villes riveraines de la mer Noire, il faut encore signaler Varna, la principale échelle de la Bulgarie, célèbre dans l'histoire par la fameuse bataille livrée sous ses murs, le 19 novembre 1444, entre Ladislas VI, roi de Hongrie et de Pologne, et Mourad II, chef des Ottomans, et devenue récemment célèbre, comme ayant servi de base principale à nos opérations militaires en Crimée.

Varna est située sur la côte de la mer Noire, à 30 lieues sud-est de Silistrie. à l'embouchure d'une rivière du même nom qui se jette dans un grand lac marécageux. Sa rade est assez abritée et sûre pour recevoir une escadre. Elle est bornée (p. 461), d'un côté, par le cap Galata, et de l'autre, par le cap Hodrova ou Sokhaulik; ouverte aux vents de l'est et du sud-est, elle se trouve à l'abri des vents du nord-est, les plus dangereux de la mer Noire. Le fond en est très bon; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller à une profondeur de huit à quinze brasses. Du côté de la terre, elle est entourée par une muraille extérieure que coupent des embrasures multipliées à l'infini; des fossés étroits, peu profonds, et quelques ouvrages avancés en défendent l'accès. Du côté de la mer, s'étend une chemise crénelée de quatre-vingts centimètres d'épaisseur. La plupart de ses maisons sont en pierres de taille ou en bois, et comme noyées, à l'exemple de toutes les villes turques, dans des touffes d'arbres et de verdure. Les vignes grimpent en festons sur les murs et les enlacent de leurs dentelures mouvantes. Rien n'est plus attrayant à voir et plus bizarre à la fois que ces murs qui (p. 462) semblent s'entr'ouvrir pour laisser un libre cours aux caprices de la nature, et vivre avec les lianes, les ormes, les frênes, les figuiers, les fleurs, dans les liens de la plus étroite intimité.

La vallée, à l'extrémité de laquelle est bâtie la ville, continue, à l'est et à l'ouest, bordée par les deux contreforts des Balkans dont la prolongation dans la mer Noire forme la baie de Varna.

Au pied des remparts de la ville s'étend le lac, et, autour du lac, de verdoyants et gras pâturages.

Un vaste plan incliné, traversé par les ondulations du sol, va rejoindre la base des montagnes qui élèvent à plus de mille pieds de hauteur leurs collines abruptes et leurs escarpements rocheux.

La position est fermée, au sud, par les remparts de la ville, et, au nord, par les Balkans; quatre petits forts détachés la défendent à l'est et à l'ouest. On peut imaginer ce que les armées (p. 463) alliées ont répandu de bruit, d'agitation, de mouvement et d'améliorations matérielles; dans ce port pour faciliter les arrivages du matériel de l'armée.

Varna est le principal entrepôt du commerce de la Bulgarie et de la Valachie avec Constantinople. On y compte vingt-cinq mille habitants environ. Les paquebots des Messageries impériales, qui s'y dirigent aujourd'hui, en ont fait un point de la plus sérieuse importance pour le commerce de Marseille.

(p. 468) Si de la rive gauche on passe à la rive droite du Danube, on entre dans une province d'une fertilité non moins remarquable. la Bulgarie, baignée par ce fleuve et par la mer Noire, également destinée au plus riche avenir de prospérité.

Les immenses plaines qui s'étendent autour de Vidin sont très propres à la culture du blé de première qualité. Le terrain le plus accessible à tous les genres de cultures se trouve le long du littoral du Danube; il n'est pas jusqu'aux hauteurs des Balkans qui ne recèlent de vastes plateaux d'une abondante fertilité.

Les produits les plus importants de la Bulgarie consistent en blé, soie, peaux d'agneaux, laine, beurre, suif, peaux et cornes de buffles, mines de fer, poissons salés. Les foires les plus connues sont celles de Djouma, de Kara-Sou, de Smil.

(p. 469) Les villes principales, riveraines du Danube, sont Vidin, place forte, peuplée de 40 mille habitants, la plupart musulmans; Lom-Palanka, Nicopolis, qui se distingue par un grand nombre d'antiquités grecques; Wiethy, Sistov qui, depuis 1828, a été détrônée par Bucharest et Routschouk; Rahova composée, en grande partie, de pêcheurs; Touroutukai, Silistrie, ville forte de 40 mille habitants, construite par les Russes, en 1832; Rasova, Hyrsowa, Matchin, Saktza, Toutcha.

Rien n'indique mieux les ressources de la Bulgarie que le chiffre progressif de ses exportations; ce chiffre s'est élevé en 1851 à 32 millions 539 800 francs; celui de ses importations a été, dans cette même année, de 28 millions 122 000 francs.

Pitzipios-bey, J. G.

L'Orient. Les réformes de l'empire byzantin, par . . . Paris, E. Dentu, 1858. XIII—224 p.

Table des matières :

Lettre à S.M. Abdul-Medjid, p. I; Avant-propos, p. IX; La question d'Orient, p. 1; L'Occident et la Russie, p. 8; Les missionnaires latins et les agents politiques de l'Occident, p. 11; La guerre d'Orient, p. 16; Conférences et combinaisons politiques, p. 20; Le hattî-houmayoun, p. 25; Observations sur les différents articles de cet acte, p. 34; Existe-t-il aujourd'hui un gouvernement à Constantinople, p. 41; Application du hattî-houmayoun d'après le système des ministres turcs, p. 54; Prétendue amélioration du sort des chrétiens d'Orient, p. 67; Les chrétiens d'Orient sont-ils admis dans les fonctions publiques depuis les prétendues réformes de 1839 et le hattî-houmayoun de 1856, ou en sont-ils exclus?, p. 77; Principaux obstacles à l'application des réformes décrétées, p. 86; Le traité de Paris et ses conséquences forcées, p. 89; Les principes du droit naturel, du droit public et du concert européens comparés à ceux de l'islamisme p. 100; Mauvais vouloir, p. 112; Fanatisme mahométan, p. 121; Impossibilité de réformer le système turc, p. 127; La fusion et la terreur qu'elle inspire aux gens du pouvoir, p. 142; L'islamisme peut conquérir, mais ne peut pas gouverner, p. 151; Nécessité pour le sultan de se proclamer chrétien, p. 155; Préjugés politiques, p. 159; Ce que l'on doit faire si le sultan refuse de se proclamer chrétien, p. 168; Droits de la dynastie du sultan sur le trône de Byzance et du peuple de ce même empire, p. 173; Intérêts politiques des grandes puissances, statu quo, événements imprévus, p. 178; Commerce et entreprises industrielles des Occidentaux en Orient, p. 186; Annexe première: Principes et doctrines de l'islamisme, p. 197; Annexe deuxième: Le traité éternel de Mahomet, p. 213.

p. 186—196: Commerce et entreprises industrielles des Occidentaux en Orient.

(p. 186) En 1821, au moment de l'explosion de la révolution grecque, le commerce de gros et de détail de l'Orient se trouvait en général entre les mains des chrétiens de l'Empire de Byzance.

(p. 187) Les négociants en gros qui, par leur nombre, leurs capitaux et leurs crédits inspiraient le plus de confiance, étaient de Constantinople, de Scio, de Janina, de Salonique, de Smyrne et de quelques autres villes de l'Empire byzantin.

Ces négociants recommandables, issus pour la plupart des anciennes familles patriciennes, étaient liés par une commune solidarité et jouissaient d'une réputation de savoir et de probité qui a suivi tous ceux d'entre eux que le désastre de leur pays natal ou les persécutions des Turcs ont forcés de chercher un refuge en Europe. Ils avaient ordinairement leur établissement principal à Constantinople, à Smyrne ou à Alexandrie, et des maisons d'association ou de correspondance dans toutes les Echelles du Levant, en Asie, aux Indes, en Afrique et dans les grandes places commerciales de l'Europe, telles que Londres, Marseille, Amsterdam, Vienne, Trieste, Venise, Gênes, etc.

Le commerce en détail se faisait exclusivement par les chrétiens indigènes et par les mahométans du même pays, mais ceux-ci n'y avaient qu'une très faible part.

La banque et les autres opérations financières étaient aussi entre les mains des chrétiens d'Orient.

Les fabriques de toile ou de cotonnades, de soieries, de tissus d'or ou d'argent et des autres industries orientales se trouvaient également entre les mains des indigènes, chrétiens ou mahométans; mais ici encore les chrétiens avaient partout la supériorité.

Un relevé aussi exact que possible des maisons de commerce en gros dirigées par des chrétiens orientaux, avant 1821, nous a donné le chiffre d'environ deux mille trois cents établissements.

Dès la première année de la révolution grecque, le système d'extermination adopté par Haleb-Effendi, ce favori (p. 188) rapace et altéré de sang et dont les pernicieux conseils furent trop longtemps suivis par le sultan Mahmoud, avait ruiné et anéanti toutes ces maisons de commerce.

Quelques-uns des établissements détruits avaient pu sauver et transporter dans l'Europe libre une minime partie de leurs capitaux. Ces faibles débris de leur opulence furent consacrés en grande partie pas les négociants spoliés au rachat de leurs femmes et de leurs enfants, que le gouvernement et les janissaires, intimement liés encore à cette époque, faisaient vendre à l'encan dans les bazars à esclaves de Constantinople et des autres villes de la domination turque. Il leur fallut ensuite faire face aux pressants besoins de l'émigration. Les maisons d'association

ou de correspondance qu'ils possédaient quelque temps auparavant dans l'Europe libre avaient éprouvé le contre-coup de la ruine des établissements principaux, ou avaient été entraînées par les désastres qui en avaient été la conséquence.

A l'origine de ces événements, la nombreuse marine des Grecs de l'Archipel, ce puissant auxiliaire du commerce de tous les chrétiens d'Orient, leur avait manqué. Ils en étaient en grande partie propriétaires, mais leur patriotisme n'en avait pas regretté la perte. Tous ces légers bâtiments s'étaient transformés en croiseurs, en brûlots ou en escadrilles de guerre au premier cri de douleur de la commune patrie, et promenaient fièrement l'étendard de la croix dans ces mers où les flottes turques n'osaient les affronter.

Le commerce de l'Orient passa alors dans les mains de quelques Occidentaux établis depuis longtemps dans le pays, ou dans celles de leurs commanditaires, également occidentaux. Un très petit nombre d'autres négociants européens, comptant sur les immenses avantages que les circonstances semblaient leur promettre, et profitant de la (p. 189) protection politique et des privilèges exceptionnels que le malheureux gouvernement turc est forcé d'accorder à tout étranger, en vertu de ses traités avec les puissances chrétiennes, vinrent aussi établir des maisons de commerce dans l'Empire byzantin.

Le commerce en gros de l'Orient qui en 1821 florissait entre les mains d'environ deux mille établissements indigènes, qui procurait l'aisance ou les moyens d'existence à la moitié des habitants de l'Empire byzantin et produisait d'immenses ressources au trésor du Sultan, se trouva absorbé ainsi par trente à quarante négociants occidentaux.

On pourrait supposer que ces négociants réalisèrent des bénéfices énormes et consolidèrent la prépondérance de l'élément occidental dans le commerce de l'Orient: il n'en fut rien! Dix ans après cette époque, si brillante pour ces trente à quarante négociants, les exploitateurs de ce nouveau Pactole sonnaient déjà la retraite! Les uns s'en retournaient chez eux, trop heureux d'en être quittes pour quelques pertes légères, et les autres désolés d'avoir tout sacrifié à ce mirage trompeur. Les plus anciens dans le pays, qui furent en général les plus prudents, se contentèrent de rentrer dans leur sphère avec la même fortune qu'ils possédaient avant d'en sortir. C'est que les négociants orientaux, après avoir erré à l'étranger, après avoir acquis quelques chétives ressources par une application soutenue à des professions souvent pénibles, par leur stricte économie et par des privations de toute nature, étaient revenus, avec le sauf-conduit des protections étrangères et avaient promptement reconquis leur ancienne supériorité dans le commerce de leur propre pays.

Quelques années après, ces négociants indigènes étaient rentrés en possession de tout le commerce de l'Orient, et beaucoup d'entre eux avaient réalisé des fortunes infiniment (p. 190) plus considérables que celles qu'ils avaient perdues. Les protections politiques des puissances européennes, dont ils ont su se couvrir, les garantissent maintenant contre les vexations et les avanies d'un gouvernement barbare, contre la rapacité des employés turcs et contre les brutalités d'une populace soldatesque; en outre, elles les exemptent, comme résidents étrangers, de tout impôt ou contribution envers ce gouvernement, et des trois quarts des droits commerciaux qu'ils payaient lorsqu'ils étaient sujets du sultan.

Au moment où la guerre d'Orient éclata, et à cette époque il n'y avait déjà plus de persécutions politiques contre les chrétiens indigènes, un pareil revirement se manifesta dans le commerce de détail de l'Empire byzantin. Ce commerce parut passer tout à coup, et de la manière la plus complète, entre les mains des Occidentaux, dans la plupart des Echelles du Levant, surtout à Constantinople. Un grand nombre de petits commerçants anglais, français et allemands avaient cru pouvoir profiter de la présence des troupes occidentales en Orient et du désordre phénoménal du gouvernement turc, ainsi que des énormes prérogatives dont le premier étranger venu jouit sans conteste dans ce pays au détriment des indigènes chrétiens ou mahométans. Ils accoururent donc pour exploiter aussi un peu l'Orient et contribuer par là, autant qu'il dépendait d'eux, à la civilisation de ce pays barbare. Ils s'empressèrent à cet effet d'acheter en bloc, et à des prix exorbitants, aux marchands chrétiens et mahométans du pays, les propriétés ou les baux de leurs boutiques, avec toutes les denrées qu'elles renfermaient, et de monter ces établissements à la manière occidentale.

Mais ce revirement du commerce en détail de l'Orient ne fut pas plus avantageux aux petits marchands occidentaux que ne l'avait été pour leurs compatriotes du haut (p. 191) commerce celui de l'exploitation en grand de ce même pays, et il ne put même se soutenir aussi longtemps. L'argent qui arrivait d'Europe pour les frais des troupes alliées n'en était pas moins absorbé en grande partie par les indigènes, surtout par les chrétiens; les petits commerçants de l'Occident commencèrent alors à s'apercevoir, dès la première année de la guerre, que les chrétiens d'Orient étaient bien difficiles à civiliser, du moins sous ce rapport.

Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette lutte politico-commerciale, c'est que les négociants orientaux non seulement ne furent pas exclus par ceux de l'Occident de leur prépondérance sur le commerce de l'Orient, mais profitèrent même de cet éblouissement des

Occidentaux pour leur enlever une notable partie du commerce de l'Occident; car, tandis que ceux-ci s'efforçaient par tous les moyens de s'emparer à Constantinople du commerce de l'Orient, à l'aide de protections et de combinaisons politiques, les Orientaux, se basant sur des calculs purement commerciaux, allèrent s'établir en grand nombre dans les principales villes du commerce de l'Europe, et surtout en Angleterre. Là, déployant toute leur activité, toute leur vigilance, et surtout l'ordre et l'économie qui les caractérisent, ils réalisèrent pour la plupart de grandes fortunes et acquirent dans le commerce universel du monde entier une prépondérance et un crédit bien supérieurs à leurs capitaux et à leur situation politique.

Un résultat analogue aux précédents se produisit après la signature du traité de Paris. Les grandes spéculations qu'on s'imagina alors pouvoir entreprendre en Orient firent rêver des fleuves d'or aux Midas de l'Occident; mais, en réalité, quel fut le résultat de ces mirifiques projets? Les nouveaux Pactoles ne roulaient que de la boue quand ils n'étaient pas à sec! Demandez à tous les journaux de (p. 192) France et Angleterre, si pleins d'espérances et d'illusions à cette époque, ce que sont devenues ces nombreuses concessions de chemins de fer, de banques, de percement d'isthmes, de creusement de canaux, d'assainissement de lacs, de débâtement de ports, de navigation de fleuves, d'établissements de fabriques, d'entreprises d'éclairage, de chauffage, de pavage, de bocks à l'anglaise ou à la française, de télégraphes électriques, sous-marins ou souterrains, ces constructions, ces améliorations et ces perfectionnements de toutes choses. Tout cela s'est changé en plaisanteries proverbiales chez tous les peuples, et la phrase consacrée: *des châteaux en Espagne!* s'est trouvée remplacée par celle-ci: *des entreprises en Orient!*

Les hommes sérieux qui connaissent ce pays et qui s'intéressent véritablement à son sort considèrent les projets de toutes ces concessions, de toutes ces entreprises comme autant de railleries des réformes que les grandes puissances s'efforcent en vain d'introduire en Orient.

La cause principale qui encourage, qui provoque même dans ce pays ce malhonnête *t o h u - b o h u*, c'est que les ministres turcs, pour contenter tout le monde et gagner du temps, qui est pour eux de l'argent, font de larges concessions à tous ceux qui en veulent; mais il ne faut pas oublier que la cause principale et *s o u s - e n t e n d u e* des firmans qu'ils délivrent avec une générosité sans pareille, est que toutes ces concessions resteront éternellement à l'état de projets irréalisables! . . .

Voici ce qu'on écrivait à ce sujet de Constantinople, à l'un des principaux journaux de Paris, le 27 avril 1857:

„Après avoir proclamé à son de trompe, pendant huit mois consécutifs, d'abord la conception, ensuite la naissance de la banque, le gouvernement ottoman est menacé aujourd'hui d'avoir à enterrer ce nouveau-né dans la tombe où reposent déjà tant de projets merveilleux qui (p. 193) ont fait pâmer d'admiration et d'attendrissement la crédule Europe. La banque Wilkins agonise déjà, et M. Trouvé-Chauvel a trouvé un successeur pour le consoler de ses échecs. Dans tout autre pays de pareilles déconvenues affecteraient profondément la population et le gouvernement; mais en Turquie, les choses marchent tout autrement“. (*L'U n i - v e r s*).

En effet, l'avortement du fameux projet de banque de M. Wilkins, et les difficultés insurmontables que rencontrent dans l'exécution toutes les concessions des ministres turcs, sans en excepter une seule, ont deux causes primordiales que tous les hommes de bon sens connaissent, mais qu'on ne saurait trop répéter, et qui sont:

1^o Le manque absolu de confiance de la part des véritables capitalistes de l'Occident dans le gouvernement actuel du sultan.

2^o L'entêtement stupide des ministres turcs de prétendre tout combiner à l'aide des étrangers et de repousser systématiquement l'élément indigène de toute affaire du pays.

Le fait suivant confirme ces observations de la manière la plus éclatante:

Tout le monde sait que le vide toujours béant qui fait ressembler le trésor impérial de Constantinople au célèbre tonneau des Danaïdes est la preuve manifeste d'une prodigalité sans frein qui se combine avec l'incurie, le désordre et les dilapidations des ministres turcs. Tout le monde sait aussi que ces plaies incurables du gouvernement ont acquis force traditionnelle en Turquie, et que la pénurie du trésor est plus grande depuis la guerre d'Orient qu'elle ne l'avait jamais été; eh bien! les gros capitalistes de l'Occident, qui pourtant se disputent les chemins de fer, les banques et tous les autres avantages à obtenir de ce gouvernement, ont-ils en lui un atome de confiance et sont-ils disposés à l'aider d'une manière quelconque mais *r a i s o n n a b l e* (p. 194), financièrement parlant? non évidemment! C'est encore la maison des frères Baltatzy, Grecs de Smyrne, mais sous la protection autrichienne, qui a prêté à plusieurs reprises différentes sommes à la Sublime Porte.

Le sultan aurait trouvé sans doute plusieurs Baltatzy parmi ses propres sujets, s'il n'avait le malheur d'avoir des loups pour ministres et des singes pour conseillers. Un tel entourage peut-il avoir d'autre but que celui d'isoler de tout le monde sa propre victime, de priver le

souverain de tout conseil salutaire, de lui cacher la véritable situation [des affaires, de l'empêcher de prendre ou de recevoir aucune information, et de lui faire croire que ses propres sujets conspirent contre lui et veulent le chasser ou l'assassiner? N'est-ce pas cet entourage qui entretient Abdul-Medjid dans les plus étranges et les plus funestes erreurs, qui pousse l'impudence jusqu'à lui insinuer que les représentants de ses alliés ne visent qu'à le tromper? Que peut-il attendre de gens qui osent l'employer comme un aveugle instrument de leurs sordides calculs et de leurs ignobles passions!

Mais quand même le commerce et les spéculations industrielles des Occidentaux pourraient réussir en Orient et aboutir à l'expulsion complète des indigènes, en quoi cela profiterait-il aux véritables intérêts politiques des grandes puissances? On ne doit pas oublier que les plus petits poissons vivent et grandissent dans l'eau, mais que le lion lui-même y serait noyé s'il prétendait s'y établir. De même qu'on ne peut changer la nature des êtres physiques, on ne saurait non plus changer celle des êtres moraux. Ainsi les spéculations commerciales et industrielles peuvent bien faire la fortune ou assurer l'existence des particuliers; mais aux gouvernements il faut avant tout des moyens rationnels et politiques. Voilà pourquoi nous avons vu tant de gouvernements marchands faire banqueroute et (p. 195) disparaître ou descendre au plus bas degré des puissances, tandis que la France, gouvernement aux grandes idées politiques, lutta contre les plus terribles secousses et fut toujours un Etat de premier ordre.

Les funestes conséquences politiques du gouvernement de la compagnie des Indes prouvent jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion.

Il résulte de tout ce que nous venons d'exposer dans le présent chapitre:

1^o Que le commerce des Occidentaux en Orient n'a pas pu prospérer et encore moins se consolider, malgré les circonstances exceptionnelles qui les favorisèrent dès le commencement de la révolution grecque de 1821 jusqu'à 1830 et pendant la guerre d'Orient;

2^o Que ce commerce, au contraire, est passé de nouveau entre les mains des chrétiens du pays;

3^o Que ce flux et reflux a fait du commerce de l'Orient une espèce de monopole exploité exclusivement, ou à peu près, par ceux des chrétiens de ce pays qui se sont placés sous la protection des puissances étrangères;

4^o Que ce résultat, qui n'a procuré aucun avantage aux gouvernements et aux peuples de l'Occident, a eu des suites très onéreuses et de très graves inconvénients pour les populations orientales, en même temps qu'il occasionnait des pertes énormes au trésor du sultan;

5^o Que les entreprises industrielles des Occidentaux n'ont pu également réussir en Orient et n'y réussiront jamais, tant qu'il n'y aura pas dans ce pays un gouvernement auquel les véritables capitalistes de l'Europe pourront accorder quelque confiance et tant que l'élément indigène n'y prendra pas part;

6^o Que le commerce en général n'a besoin que de la protection (p. 196) du gouvernement, mais qu'il ne souffre jamais qu'on le mène ou qu'on lui impose des conditions; qu'au contraire, il tient tellement à sa propre indépendance, que le chemin qu'on prétend lui tracer n'est jamais celui qu'il suit;

7^o Enfin, que les entreprises commerciales et industrielles peuvent bien assurer l'existence des particuliers, mais qu'il faut avant tout des moyens politiques aux gouvernements.

Poujade, E.

Chrétiens et Turcs. Scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient, par . . . Paris, Didier et C^e, 1859. III—556 p.

Table des matières:

Préface, p. I; Introduction: La France, l'Angleterre, la Russie et les peuples musulmans, p. 1; Les religions et les races, p. 21; L'Albanie et la Grèce, p. 89; Les Turcs en Valachie, en Bulgarie, en Bosnie et en Serbie, p. 254; Les Turcs, les Russes et les Autrichiens sur le Danube et dans les Principautés, p. 359; Les Principautés avant et après la guerre, p. 435; Appendice: Lettres du maréchal Bugeaud, p. 543; Kioprili Mustapha-Pacha, d'après Cantimir, p. 457; Population de la Turquie d'Europe, p. 549; Misri-Effendi, p. 549; Population de l'Epire, p. 551; Les Kioprili et les Ghika, p. 552; Note sur la famille Ypsilanti, p. 554.

(p. 253) La Bulgarie a été un royaume indépendant avant de tomber sous la domination ottomane, et malgré la division en pachaliks, au moyen de laquelle la Porte facilitait l'administration en même temps qu'elle brisait l'unité des pays conquis, cette province a conservé

une homogénéité qui tend chaque jour à se fortifier et à se développer. Voici quelle est aujourd'hui la situation de cette partie considérable de la Turquie d'Europe.

En Bulgarie, les impôts sont les mêmes pour les Bulgares et pour les Turcs, excepté le kharatch (impôt personnel) que payait chaque chrétien mâle, et qui était de 15 piastres à partir de quinze ans jusqu'à vingt-cinq, et de 30 piastres au delà de vingt-cinq ans. Les impôts communs aux musulmans et aux chrétiens sont:

1^o 35 piastres par famille (salian).

2^o 8 piastres par douloums de vigne.

(p. 254) 3^o La dîme de tous les produits des champs, celle des moutons et des porcs, si l'on en a des troupeaux.

Voici comment s'opère la perception des impôts. Chaque ville est divisée en mahalés (quartiers) nommés d'après la race des habitants qui y sont établis. Ainsi, il y a le mahalé turc, le mahalé bulgare, grec, juif, etc. Chaque mahalé élit un chef qui fixe le montant de la dîme et lève les impôts. Dans les villages, la perception de l'impôt s'opère d'une autre façon. On afferme plusieurs villages au moyen d'enchères publiques. Les fermiers payent la somme entière au gouvernement et la perçoivent ensuite des villageois à différentes époques, soit en nature, soit en argent; c'est là ce qu'on appelle l'iltizam, système fécond en abus, ainsi que nous l'avons démontré.

Les revenus de la Bulgarie s'élèvent là 75 000 000 piastres

Les dépenses montant à 43 000 000 ..

Excédant 32 000 000

C'est là le budget des trois pachaliks qui forment aujourd'hui les divisions politiques et administratives de cette grande province qui a été un royaume. Ces pachaliks sont:

1^o Pachalik de Varna, résidence Varna.

2^o Pachalik de Silistrie, résidence Routschouk.

3^o Pachalik de Viddin, résidence Viddin.

Le gouvernement ottoman ne fait aucune amélioration en Bulgarie avec les impôts, qui sont employés à (p. 255) la solde des troupes régulières qui occupent la province, à celle des employés du gouvernement qui sont presque tous Turcs. Tout l'excédant entre dans les caisses du Trésor.

La propriété en Bulgarie est constituée sur des bases assez solides, bien que la terre, dans cette province comme dans toutes celles qui ont été conquises par le sabre des Osmanlis, appartient au sultan. Le paysan bulgare est libre et peut devenir propriétaire. Celui qui peut cultiver un terrain ou bâtir une ferme (tchyflyk) fait un arrangement avec le gouvernement et reçoit pour une somme très minime, un certificat de propriété et l'indication de la quotité de l'impôt qu'il doit payer. Quand il a acquitté les impôts bien peu lourds que j'ai indiqués plus haut, il jouit tranquillement de son indépendance; il ne doit pas fournir de relais de chevaux ou de bœufs pour l'armée; il ne doit pas loger de soldats; il ne doit supporter aucune charge pour le gouvernement, tout ce qu'il possède est à lui, et s'il est à son aise, s'il a des bras à sa disposition, il peut s'approprier, en payant la dîme, des terrains en friche dont l'étendue est immense en Bulgarie. Les négociants des villes ont des fermes aux environs de ces villes, mais la dixième partie est à peine ensemencée, bien qu'il soit facile de trouver des laboureurs et à bon marché. Le tableau que je viens de tracer de la situation du paysan bulgare est vrai en temps de paix et encore faut-il y mettre quelque ombre; ainsi un pacha ou un cadî peut avoir du goût pour une jolie femme ou (p. 256) une vigne appartenant à un raya, et alors il est bien difficile que l'administré ne soit pas obligé de lui en faire la cession; le fonctionnaire ottoman la reconnaît par un échange qui n'en est jamais l'équivalent, quand il veut bien le faire toutefois, mais après avoir vivement protesté qu'il n'entend nullement gêner le tchorbagi¹ dans sa volonté.

Mais, en temps de guerre, les ombres de ce tableau s'épaississent. Forcé de quitter la Valachie au coeur de l'hiver, j'ai traversé la Bulgarie de Routschouk à Varna au mois de février 1855, au fort même de la guerre. Quelle désolation le long de la route qui servait de passage aux troupes ottomanes! Les villages musulmans n'étaient pas plus épargnés que les villages chrétiens, et un grand nombre de ces derniers, notamment ceux qui se trouvent le long du beau lac de Devnja, avaient été complètement abandonnés par les habitants, qui préféraient quitter leurs champs et leurs maisons que de succomber sous le poids des charges que leur impose le passage des troupes. Et quelle patience, quelle résignation, quel bon sens chez ces paysans! Pendant mon voyage, le soir, après avoir installé ma noble et courageuse compagne de voyage le moins mal possible dans des chaumières qui manquaient de tout, après (p. 257) avoir bouché

¹ On appelle en Turquie t c h o r b a g i les gens aisés, littéralement celui qui fait sa soupe ou qui a sa soupe assurée. Cette appellation ne se donne plus guère qu'aux chrétiens. C'est un souvenir des janissaires. Le chef d'une orta s'appelait ainsi. Les musulmans sont agas, effendis, beys, etc. Les Arabes appellent les chrétiens Hawadjas, négociants.

avec de l'étope toutes les ouvertures par lesquelles pénétrait la bise glacée, collé du papier sur les fenêtres béantes et préparé un maigre ordinaire, à peine suffisant pour faire cesser la faim, je m'asseyais ou plutôt je m'accroupissais presque sur l'âtre même où brûlaient des branches énormes, je devisais avec mes hôtes musulmans ou chrétiens, et je pénétrais dans le vif de leur existence. Les Bulgares demandaient l'abolition des abus et se plaignaient qu'on ne fit rien pour leur pays avec les sommes fournies par le kharatch et les impôts. Nous dirons plus loin quelles sont les améliorations qu'ils souhaitent.

Dans les environs de Viddin il y a des propriétaires turcs et bulgares qui possèdent des villages dont les paysans donnent aux propriétaires la dîme ou la fournissent en cultivant leurs champs. Ces paysans donnent ainsi une double dîme. C'est un reste de servage, et c'est là ce qui a provoqué l'insurrection bulgare en 1851 [sic 1841]. Dans les villes, les Bulgares sont plus heureux que dans les villages. On ne peut dire qu'ils soient riches, mais ils sont en général à leur aise. Les plus entreprenants ont commencé depuis plusieurs années à importer des marchandises étrangères, et leur fortune augmente rapidement. Dans quelques années, Roustchouk sera le principal centre du commerce de la Bulgarie sur le Danube, surtout si, comme on n'en peut douter, cette ville devient la tête d'un chemin de fer.¹

(p. 258) Les principales améliorations matérielles que les Bulgares réclament sont: la construction de quatre routes commerciales de Roustchouk à Varna, de Roustchouk à Schoumla, de Schoumla à Viddin, et de Schoumla à Philippoli (Macédoine); un changement dans le mode de perception actuel de la dîme dans les (p. 259) villages. Pour un pays où le commerce est presque tout intérieur, les routes et les chemins sont de première nécessité et, pour cette entreprise, les Bulgares concourraient volontiers de leur argent et de leurs bras. On pourrait percevoir les impôts des villages de la même manière que ceux des villes, en nommant des percepteurs (p. 260) du gouvernement pour un certain nombre de villages.

I m p o r t a t i o n s

Draps de différentes sortes	4 500 000 fr.
Etoffes demi-coton	450 000
Strouque (draps de laine)	125 000
Etoffes en laines	75 000
Toiles en chanvre et lin	75 000
Bas en coton	37 000
Mouchoirs de poche en coton	75 000
Mouchoirs de coton pour servir de coiffures aux femmes	375 000
Châles en coton	250 000
Etoffes de soie	125 000
Calicot	2 008 000
Fil en or et argent	210 000
Fil de coton	3 250 000
Toiles dites d'Amérique	4 500 000
Percaline blanche	500 000
Montres	250 000
Café	1 250 000
Sucre	1 250 000
Fourrures de renard et autres	250 000
Ferrailles	125 000
Articles divers — Aiguilles. etc.	125 000
Sel marin	450 000
	<hr/>
	A reporter 20 222 000 fr.
(p. 259)	Report 20 222 000 fr.
Sel gemme	1 650 000
	<hr/>
	21 872 000 fr.
A cette somme il faut joindre celle des importations qui se font pour les foires de Djouma et de Karasou.	
Pour la foire de Djouma	5 000 000
Pour celle de Karasou	1 250 000
	<hr/>
	Ce qui donne un total de 28 122 000

¹ Voici deux tableaux, l'un des exportations, l'autre des importations (p. 258) de la Bulgarie en 1851, qui pourront donner une idée du commerce de cette belle province.

Exportations

Maïs, orge, blé, seigle et millet	25 000 000
Soie grège	750 000
Essence de roses	325 000
Peaux diverses non tannées	825 000
Peaux d'agneaux et de chevreaux tannées	1 500 000
Cire	150 000
Miel	400 000
Suif	700 000
Beurre	687 000
Soies de porcs	50 000
Laine	825 000
Peaux d'animaux sauvages	187 500
Sumac	187 500
Patrachiva (graine de genièvre)	37 800
Riz	715 000
Salpêtre	250 000
	<hr/>
	32 589 800 fr.

Beer, Ad.

Allgemeine Geschichte des Welthandels. Von . . . Wien, Wilhelm Braumüller, 1860—1884. 2 Bde in 5 Tlen.

Inhalt:

I. Bd. Erste Abteilung.

I. Buch. p. 65—86: VII. Kapitel: Die Griechen. — Topisches. — Geschichtlicher Überblick. — Hauptplätze der Industrie und des Binnenhandels. — Kolonien im Allgemeinen. — Die hellenischen Kolonien in Kleinasien und auf den Inseln. — An den Küsten des jonischen Meeres. — In Italien und Sicilien. — In Gallien und Iberien. — Handelsstraßen. — Waren. — Handels-Gesetze und Formen. p. 87—92: VIII. Kapitel: Der Handel im makedonischen Zeitalter. — Geschichtliches. — Rhodus. — Ägypten unter den Ptolomäern. — Das Reich der Seleuciden. — Seereisen der Griechen.

II. Buch. p. 167—173: III. Kapitel: Der byzantinische Handel. — Politische und soziale Zustände des Osterreiches. — Handelsgegenstände. — Die indischen Waren. — Verkehr mit dem Nordwesten. — Avaren, Bulgaren, Magyaren. — Verkehr mit russischen Stämmen. — Fall Constantinopels.

II. Bd. Erster Teil.

p. 494—519: XVI. Kapitel: Griechenland, Rumänien, Serbien, das Osmanische Reich. — Griechenlands Stellung im Welthandel. — Landwirtschaft. — Industrie. — Zolltarif. — Die wichtigsten Handelsartikel. — Patras. — Nauplia und Kalamata. — Corfu. — Rumänien. — Handelsbeziehungen zu Osterreich. — Serbiens Produktion. — Deutschland und Serbien. — Handelsverträge. — Die europäische Türkei im 18. Jahrhundert. — Zollsystem. — Handelsverträge. — Handel. — Constantinopel. — Makedonien. — Albanien. — Bulgarien.

I. Bd. (p. 171). . . 4. Den Handelsverkehr Constantinopels mit den nordwestlichen Ländern vermittelten bis ins zwölfte Jahrhundert die in den mittleren und unteren Donaugegenden wohnenden Völker. Zuerst die Avaren, welche vom Ende des sechsten bis zum Ende des achten Jahrhunderts die mittleren Donauländer inne hätten; ihre Herrschaft reichte über die Ukraine, Moldau, Wallachei, Ungarn, Böhmen, Mähren, bis an den Nordgau. Durch die von den Avaren eingenommenen Donaugebiete ging der Warenzug von Constantinopel bis nach Lorch, unweit der Donau und Enns, wo deutsche Kaufleute die morgenländischen Produkte in Empfang nahmen, und weiter verführten. Ob Avaren dabei aktiv beteiligt waren und selbst in Constantinopel die Waren holten, oder was wahrscheinlicher, ob sie von Griechen in diese Gegenden gebracht wurden, ist bei der Mangelhaftigkeit der Quellen unbekannt. Höhere Interessen vertrat das avarische Volk nicht, ihr Ideal war auf ein Genußleben gerichtet. Der ganze Verkehr war natürlich bei den unkultivierten Zuständen dieser Gebiete ein höchst spärlicher. Die Schätze, welche die Avaren teils durch Raub und Brandschatzung oder im friedlichen Verkehr zusammenbrachten, waren unermesslich. Als fränkische Heere in die

avarischen Gegenden bis an die Raab und Theiss vordrangen und die aufgehäuften Schätze, welche man erbeutet, verteilt wurden, stiegen die Lebensmittel in den nächsten zehn Jahren durch die eingetretene Geldentwertung fast um ein Drittel¹.

Die Eroberungen Karl's des Grossen und seines Sohnes bahnten die gänzliche Vernichtung des Avarenreiches an, welches schon früher durch die Einfälle der Slaven und Bulgaren in die von ihnen bewohnten Gegenden bedeutend geschwächt worden war. Der Markgraf von Triaul macht ihrem Reiche in Verbindung mit dem Karantänenherzog Moimir ein Ende.

Vom neunten bis zum elften Jahrhundert traten nun als Vermittler der morgenländischen Waren die Bulgaren an ihre Stelle, die aktiv bis nach Constantinopel Handel trieben und in jeder Hinsicht eine höhere Stufe in der Kultur einnahmen als (p. 172) ihre Vorgänger. Besonders für Handel und Gewerbe zeigten sie eine gewisse Vorliebe². Simeon, der Sohn des Boris, seit 888 Fürst der Bulgaren, begünstigte Wissenschaften und Gewerbe. Die Bedrückungen, welche der bulgarische Handel in Constantinopel und in Thessaloniki durch die Eifersucht griechischer Handelshäuser zu erleiden hatte, bewogen Simeon, dem Kaiser Leo dem Weisen Vorstellungen machen zu lassen. Als diese keinen Erfolg hatten, kam es zwischen den Bulgaren und den Griechen zu einem langwierigen Kriege.³

Die Magyaren, welche in die von ihnen seitdem bewohnten Gegenden im 9. Jahrhundert eingewandert, traten nach dem Verfall des Bulgarenreiches als Zwischenhändler auf, und brachten aus Constantinopel Waren auf die Märkte an die obere Donau. Sie müssen dort einige Begünstigungen erlangt haben; unter ihrem Könige Stephan erhielten sie die Erlaubnis zum Baue einer eigenen Kirche in der Hauptstadt des griechischen Kaisertums. Als Hauptort des Transporthandels wird Semlin (Zeugme) genannt.⁴ Erst seit den Kreuzzügen belebte sich der Donauhandel durch die direkte Teilnahme der Deutschen, welche selbst Constantinopel besuchten. Im Jahre 1140 besaßen sie daselbst eine Kirche.⁵

Heuschling, Xav.

L'Empire de Turquie. Territoire. Population. Gouvernement. Finances. Industrie agricole, manufacturière et commerciale. Voies de communication. Armée. Culte, etc. Suivi d'un appendice contenant le texte des traités et conventions cités dans l'ouvrage Par . . . Bruxelles, H. Tarlier, Paris, Guillaumin et C^e, 1860. XV—475 p.

Table des matières:

Préface, p. V. Territoire: Limites et divisions, p. 1; Aspect général du pays, p. 11; Altitude, p. 20; Hydrographie, p. 23; Composition du sol et production des trois règnes, climat, p. 28; Aspect, production du sol et climat de l'Asie Mineure et de la Syrie, p. 39.

Population: Population absolue et relative, p. 51; Population par race, p. 56; Population par culte, p. 68; Etat civil des habitants, p. 72; Langues, 76; Constitution physique et caractère des habitants, p. 80; Hospitalité, p. 90, Habitations, p. 96.

Agriculture: Constitution de la propriété territoriale, p. 102; Etat de l'agriculture, p. 105; Animaux domestiques, p. 109; Produits agricoles et horticoles, p. 120.

Industrie: Mines et usines métallurgiques, p. 144; Industrie manufacturière, p. 154; Industries diverses, p. 164.

Commerce: Commerce extérieur, p. 179; Moyens de transport par terre et par mer, p. 190; Navigation à voiles, p. 192; Navigation à vapeur, p. 211; Foires et marchés, p. 216; Poids et mesures, p. 219; Monnaies, p. 232.

Voies de communication: Routes, canaux et chemins de fer, p. 233; Postes et télégraphes, p. 239.

¹ Guerard, Politique de l'abbé Irminon, I. 140.

² Safarik, Slavische Altertümer, übersetzt von Aehrenfeld. Leipzig 1844. Bd. II. S. 169.

³ Safarik a. a. O. S. 186 und Hüllmann, Geschichte des byzantinischen Handels S. 78. Vgl. auch Gesch. der Bulgaren von Hilferding aus d. Russisch. Bautzen 1857.

⁴ Kurz, Österreichs Handel in alten Zeiten. Linz 1822, Hüllmann, Stadtwesen, I. 335.

⁵ Hüllmann a. a. O. und Gesch. d. byzantin. H. 106 ff.

Gouvernement: Le sultan et son gouvernement, p. 245; Division administrative et financière, p. 257.

Justice: Législation, p. 265; Organisation judiciaire et magistrature musulmane, p. 267; Police, p. 277.

Instruction publique: Ecoles turques, p. 278; Ecoles spéciales, p. 284; Ecoles grecques, arméniennes, catholiques et juives, p. 286; Lettres et sciences, bibliothèques et journaux, p. 290.

Cultes. Islamisme, p. 295; Communautés chrétiennes et israélites, p. 299.

Armée: Armée de terre, p. 321; Marine, p. 333.

Finances. Recettes et dépenses de l'Etat, p. 335; Dette publique, p. 343.

Appendice: Hatti-chérif du 22 novembre 1830, contenant les privilèges accordés à la nation serbe, par le sultan Mahmoud II, p. 349; Constitution proclamée à Belgrade le 24 février 1839, p. 352; Texte du traité de Paris du 30 mars 1856 et ses trois annexes, p. 362; Traité conclu à Paris, le 19 juin 1857, fixant la frontière entre la Russie et la Turquie, en Bessarabie, le delta du Danube et l'île des Serpents, et dont les ratifications ont été échangées à Paris, le 31 décembre 1857, p. 379; Texte de la convention pour l'organisation définitive des principautés danubiennes de Moldavie et de Valachie, Stipulations électorales, p. 380; Nouveau code du Monténégro, p. 390; Firman impérial sur le taux uniforme de l'intérêt, p. 403; Conditions arrêtées par le gouvernement impérial au sujet de la colonisation en Turquie des familles qui, venant de l'étranger, désireraient s'y établir, en devenant sujets de l'Empire ottoman, p. 405; Exposition des produits turcs à Londres, en 1851, p. 408; Liste des médailles et mentions honorables décernées, par le grand jury, aux exposants de l'Empire ottoman, p. 409; Traité de commerce avec l'Angleterre, p. 411; Traité de commerce avec la Russie, p. 413; Police des douanes et de la navigation en général, p. 420; Règlement provisoire de la police du port de Soulina, p. 422; Acte de navigation du Danube, conclu à Vienne, le 7 novembre 1857, entre l'Autriche, la Bavière, la Turquie et le Wurtemberg, et revêtu des ratifications solennelles échangées à Vienne, le 9 janvier 1858; p. 428; Instruction adressée par le ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte à Cabouli Effendi, premier interprète du Divan, relativement à la ratification de l'acte de navigation du Danube, p. 438; Projet de statuts d'une nouvelle banque ottomane, p. 447; Hatti-chérif (Tanzimat) du 26 schaban 1255 (3 novembre 1839), p. 449; Hatti-humayoun du 18 février 1856, p. 455; Statuts de l'ordre impérial du Medjidié, p. 460; Firman du sultan qui établit l'équité des chrétiens et des musulmans devant la justice, p. 464; Rapport sur les travaux de l'école impériale de médecine de Constantinople, pendant la 12^e année scolaire 1267 à 1268, p. 466.

p. 97—143: Agriculture.

(p. 120) Les céréales cultivées en Turquie comprennent le froment, l'épeautre, le seigle, l'orge, l'avoine, le sorgho, le blé noir ou sarrasin, le millet, le maïs, auxquels on peut ajouter le riz.

La culture du froment est répandue partout en Turquie, à l'exception des lieux élevés et des vallées trop froides. Dans la province d'Andrinople, on emploie 1 kilo de semence (28 litres) pour 1 arpent de terre; une bonne récolte donne 15 kilos, une récolte ordinaire seulement 9 à 12 kilos par arpent.

(p. 122) En général, l'exportation des céréales est restreinte aux provinces danubiennes, à la Bugarie, à la Thrace et à la Macédoine (provinces qui peuvent être considérées comme le grenier de la Turquie d'Europe), ainsi qu'à certains districts au Nord de l'Asie Mineure.

(p. 123) La Bulgarie exporte la majeure partie de ses céréales par les ports de la mer Noire, Varna, Kustendje, etc.; les villes bulgares du Danube exportent également beaucoup de grains par les ports de Braïla et de Galatz. Sistov est le centre du commerce de grains de la Haute-Bulgarie. En 1846, il a été exporté:

Froment blanc	1 837 605	kilos de Constantinople ¹
Froment roux	757 720	" "
Seigle	53 090	" "
Orge	28 238	" "

p. 124. D'après un rapport du consul russe à Andrinople, la Roumélie² et la Thrace auraient produit en 1849:

¹ Le kilo de Constantinople pèse 22 oques = 28 kilogr. 282 gr.

² Sous le nom de Roumélie, on désigne généralement la partie sud-est de la Turquie d'Europe entre l'Archipel, la mer Marmare (à l'exception de Constantinople) et la mer Noire, comprenant les districts et les villes d'Andrinople, Monastir, Seres, Bourgas, Philippopoli, Gallipoli, Usundschova, etc.

Froment	600 000	kilos, dont	65 000	ont été exportés
Maïs	450 000	„ „	16 000	„ „
Riz	850 000	„ „	200 000	„ „
Orge	500 000	„ „	76 000	„ „
Avoine	250 000	„ „	154 000	„ „

En 1853, le blé dur valait à Andrinople 10 piastres, et le blé tendre, 12 à 14 piastres le kilo. Rendu au port d'Enos, le prix variait de 14 à 16 piastres (environ 12 1/2 à 13 francs l'hectolitre). Voici la décomposition de ces frais:

- 50 paras d'Andrinople à Enos, par eau;
- 50 à 60 paras de droit de douane;
- 40 paras pour les sacs, les portefaix, etc.;
- 40 „ de frais à Enos, non compris les frais du commissionnaire et de l'expédition à Enos.

La Roumélie a exporté par le port de Bourgas:

	1851	1852
Froment blanc, kilos	153 220	530 067
Froment roux	86 500	152 722
Seigle	31 970	172 340
Orge	8 020	76 064
Maïs	11 800	8 000
Avoine	4 000	3 000

En 1847, la production intérieure de la Macédoine a fourni une valeur en céréales s'élevant à 66 869 000 piastres (15 380 000 fr.)

(p. 125) La récolte dans le district de Seres a fourni en 1851 et 1852 les quantités suivantes:

	1851	1852
Froment et orge	1 000 000 kilos	1 500 000 kilos
Maïs	400 000	1 000 000
Seigle	300 000	500 000
Millet	100 000	200 000
Riz	25 000	100 000

Le port de Salonique, le plus important de la Macédoine, a exporté en 1852:

Maïs	1 200 000	kilos, au prix de 11 à 14 1/2 piastres
Froment	1 000 000	„ „ „ 10 à 12 „
Orge	390 000	„ „ „ 7 1/2 à 8 „

L'Albanie exporte peu de grains; les principaux centres de son commerce sont: Janina, Prevesa et Arta dans l'Albanie méridionale; Albassan et Durazzo dans la Moyenne Albanie, et Scutari dans la Haute Albanie.

En Thessalie, le district de Volo est le plus riche en céréales; la récolte d'une année moyenne est évaluée aux quantités suivantes:

Froment	2 800 000	lugek ¹ ; on en a exporté 300 000
Maïs	940 000	„ „ 50 000
Orge	280 000	„ „ 70 000
Seigle	100 000	„ „ „
Avoine	30 000	„ „ „

¹ 1 lugek pèse 20 oques = 25³/₄ kilogrammes.

L'exportation des céréales de tous les ports de la Turquie d'Europe a été évaluée, en 1846, à 9 millions de kilos (environ 225 millions de kilogrammes), d'une valeur de 200 millions de piastres (46 millions de francs, à raison de 23 centimes la piastre).

(p. 128) Dans la Turquie d'Europe, la culture des rosiers pour la fabrication de l'eau et de l'huile de rose se rencontre dans les villages situés au pied méridional du Balkan, à Tschipka, Schukerli, Islivné, Zaara, Cardovo [sic] et surtout à Kezanlik, à deux journées d'Andrinople. L'huile de rose se recueille dans les villages et est purifiée par une seconde distillation dans les villes des mêmes environs. En 1849, la fabrication de l'huile de rose s'est élevée, en Roumélie, à 180 000 miscaux (le miscal pèse 4 gr. 81). On a évalué la production de 1852 à 300 000 miscaux.

p. 174—232: Commerce.

(p. 174) Le gouvernement de la Turquie a, de tout temps, professé les principes les plus larges en matière de législation commerciale. Depuis plus de trois siècles, les sultans ottomans ont appliqué les théories du libre échange en proclamant la liberté absolue du commerce. Aucune de ces prohibitions que les nations européennes font peser sur le commerce n'est connue en Turquie. Aussi les marchés de l'empire, approvisionnés par tous les pays, ne repoussent aucun des produits que la spéculation commerciale peut mettre en circulation. Le gouvernement n'apporte des restrictions à cette liberté que lorsqu'elles sont nécessitées par l'obligation de pourvoir à la subsistance ou à la sécurité du pays; mais ces mesures ne sont que temporaires et momentanées, et cessent avec les circonstances qui les ont fait naître.

Les rapports commerciaux de la Turquie sont réglés par des traités ou capitulations qui en déterminent (p. 175) les conditions, ainsi que les droits de douane à l'importation et à l'exportation. Parmi toutes les nations chrétiennes, c'est la France qui a ouvert les premières relations suivies et régulières avec l'Empire ottoman. Soliman le Législateur, voulant témoigner à François 1^{er} sa satisfaction pour les bonnes relations qui existaient entre la France et la Turquie, lui concéda en 1535 les premières capitulations, qui furent renouvelées plusieurs fois par les successeurs de ce grand empereur.

Les dispositions essentielles de ces capitulations se résument en celles-ci: liberté de commerce accordée aux Français, moyennant un droit de douane de 5 p. c. à l'entrée et à la sortie des marchandises; pour les affaires et conflits s'élevant entre eux, ils sont justifiables de l'autorité française. La France et les autres puissances qui furent ensuite traitées sur le même pied sortaient souvent de l'esprit des capitulations, et cherchaient à en tirer tous les avantages que le temps et les circonstances leur avaient donnés. La Turquie demanda plusieurs fois la révision et même la réforme des capitulations dans ce qu'elles avaient de contraire au développement des relations commerciales de l'Europe avec l'empire. La Sublime Porte réduisit d'abord le droit de douane de 5 à 3 p. c. à l'entrée et à la sortie, et, ensuite, recourait aux monopoles pour sauvegarder les intérêts du trésor public. Cet état de choses, aussi préjudiciable au commerce indigène qu'au commerce étranger, dura jusqu'au 16 août 1838, date à laquelle l'Angleterre a conclu avec la Sublime Porte un (p. 176) traité de commerce qui abolit tous les monopoles en Turquie, ainsi que les lignes de douanes qui existaient à cette époque entre les diverses provinces de l'empire.

Le 25 novembre de la même année, la France a conclu avec la Porte un traité de commerce qui repose sur les mêmes bases; les Etats-Unis du Nord de l'Amérique et la Toscane ont également accédé à ces traités en modifiant ceux déjà conclus le 7 mai 1830 et le 12 février 1833. Les mêmes traités de commerce ont été acceptés successivement par toutes les puissances, savoir: Villes anséatiques, 18 mai 1839; Belgique, 3 août 1839 et 30 avril 1840; Sardaigne, 2 septembre 1839; Suède et Norvège, 31 janvier 1840; Espagne, 2 mars 1840; Hollande, 30 avril 1840; Zollverein, 22 octobre 1840; Danemark, 1^{er} mai 1841; Deux-Siciles, 16 octobre 1841, renouvelé le 5 mai 1851; Portugal, 22 mars 1843. L'Autriche a adhéré à ces traités pour les provinces turques dont le littoral est baigné par la mer; mais elle a maintenu ses anciens traités pour les provinces de la Turquie d'Europe, limitrophes de la monarchie autrichienne, ce qui lui assure le commerce de transit par terre avec le Levant. La Russie a également adhéré à ces traités. En vertu de ses conventions antérieures, cette dernière puissance jouit d'une situation commerciale plus avantageuse que les autres nations. Le dernier traité de commerce et de navigation entre la Porte et la Russie, (p. 177) signé le 18/30 avril 1846, à Balta-Liman, en vingt articles, se borne à stipuler en faveur des sujets et des bâtiments russés en Turquie, la pleine et entière jouissance de tout droit, bénéfique ou avantage qui est ou qu serait accordé aux nations étrangères les plus favorisées.

La Grèce n'a pas encore conclu de traité de commerce avec la Porte; cependant, par une note du 24 avril 1831, la Conférence de Londres a décidé que les sujets de la Porte et du royaume de Grèce seront traités réciproquement, en ce qui concerne le commerce et la navigation, de la

même manière que les sujets des autres Etats qui ont conclu des traités avec ces deux puissances. Une note du Divan, du 21 juillet 1840, est conçue dans le même sens.

D'après le traité du 16 août 1838, toutes les marchandises, à l'entrée ou à la sortie, sont imposées à la valeur. Tous les dix ans, des délégués de chaque légation établissent pour la nation à laquelle ils appartiennent, et de concert avec les représentants de la Porte, un tarif des différents produits, manufacturés ou autres, qui entrent dans la consommation. Les marchandises importées dans l'empire payant 3 p.c. pour le droit d'entrée proprement dit, et 2 p.c. de droit supplémentaire au sortir de la douane, en remplacement des anciens droits de circulation à l'intérieur; les marchandises provenant du sol et de l'industrie de la Turquie, payent, à la sortie, 12 p.c., dont 9 p.c. à l'arrivée (p. 178) des marchandises au port où elles doivent être embarquées et 3 p. c. lors de l'embarquement. Le droit de transit est fixé à 3 p. c.

En concluant les traités de commerce de 1838 et de 1846, la Turquie n'a pas porté atteinte à son indépendance, et, tout en se conformant aux stipulations que ces traités renferment, elle peut faire, en matière de commerce et d'industrie, tous les règlements intérieurs qu'elle juge indispensables. C'est ainsi que le commerce de détail, exclusivement réservé aux indigènes, peut, par tolérance, être exercé par les étrangers; mais alors ceux-ci doivent se soumettre, comme les sujets de la Porte, aux règlements locaux sur la matière, payer les droits d'octroi et le droit de patente. Quand une marchandise étrangère entre dans les Etats du Grand Seigneur, on ne peut lui demander qu'un droit d'entrée fixé à 5 p. c. de sa valeur. Mais lorsque cette marchandise est passée des mains du négociant étranger dans celles d'un négociant indigène ou de tout autre sujet qui la transporte pour la revendre dans les villes ou dans d'autres localités de l'intérieur où un octroi se trouve établi, elle doit en payer les droits, sans qu'il y ait atteinte aux conventions commerciales.

L'importance du commerce intérieur, qui se trouve pour la plus grande partie entre les mains de détaillants grecs, arméniens, alépins, juifs et turcs, échappe à toute évaluation.

p. 179—190: Commerce extérieur.

(p. 179) Le commerce extérieur, auquel les Turcs prennent une faible part, se trouve presque exclusivement entre les mains des étrangers de plusieurs nations, et principalement des Grecs, qui, grâce à la protection que leur accordent les puissances liées avec la Sublime Porte par des traités, à leurs connaissances tout autant qu'à leur génie entreprenant et industriel, occupent le premier rang dans le commerce de la Turquie. Néanmoins beaucoup de sujets de l'Empire turc, Grecs, Arméniens, Albanais et Bulgares, prennent une part (p. 180) plus ou moins active au commerce du Levant et du cabotage.

Le commerce extérieur se compose: 1^o des échanges entre la Turquie et les pays étrangers: 2^o des échanges entre les Echelles du Levant¹ et les provinces tributaires, les principautés danubiennes et l'Egypte.

En l'absence de documents statistiques publiés jusqu'à ce jour par l'administration ottomane, l'importance du commerce extérieur de la Turquie ne peut être calculée que d'après les tableaux officiels publiés par la plupart des Etats qui entretiennent des relations commerciales avec l'empire. M. Ubicini, en établissant une moyenne, a évalué le commerce à 450 000 000 fr. y compris les échanges des provinces tributaires, dont 257 000 000 fr. pour les importations et 193 000 000 francs pour les exportations. Le baron de Reden l'a évalué à 500 981 600 fr., dont 227 475 000 fr. pour les importations et 273 506 600 fr. pour les exportations. D'après M. Michelsen, cité par le baron de Reden, le commerce extérieur aurait atteint, en 1852, la somme de 561 693 000 fr., dont 295 582 000 fr. pour les importations et 266 111 000 fr. pour les exportations. Il résulte des chiffres qui ont servi à former le tableau suivant, extraits des documents officiels publiés par les gouvernements des Etats auxquels ils se rapportent, que le commerce extérieur de la Turquie a pris (p. 181) un développement considérable depuis les dix dernières années.

¹Echelle, en style de marine, est un port auquel touchent les navires, les paquebots. Ce sont toutes les places maritimes de l'Afrique septentrionale, de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de la Turquie d'Europe, de la Grèce et des îles Ioniennes.

Pays de provenance et de destination	Années	Valeur des denrées et des marchandises		Total
		Importées en Turquie	exportées de la Turquie	
		Fr.	Fr.	Fr.
Grande Bretagne (comm. général direct) ¹	1856	141 337 850 ²	80 063 950 ³	221 401 800
France (comm. gén.)	1856	91 860 000	131 546 200	223 406 200
Autriche	1850	73 140 000	59 675 000	132 815 000
	1851 ⁴			
Allemagne	1850	33 750 000	48 750 000	82 500 000
Russie	1850	23 062 000	16 185 000	39 247 000
Perse (comm. direct)	—	25 000 000	3 000 000	28 000 000
Belgique (comm. gén.)	1856	8 018 000	5 128 000	13 146 000
Pays-Bas id.	1856	7 578 000	3 626 000	11 203 000
Sardaigne	1855	2 940 000	5 794 000	8 734 000
Etats-Unis	1851	1 206 000	4 777 000	5 984 000
Autres pays ⁵	—	30 000 000	14 000 000	44 000 000
Provinces tributaires				
Egypte (évaluation d. M. Ubicini)	—	8 000 000	15 000 000	23 000 000
Servie id.	—	3 680 000	5 320 000	9 000 000
Valachie id.	—	2 700 000	8 300 000	11 000 000
Moldavie id.	—	2 000 000	5 000 000	7 000 000
Total général	—	454 271 850	406 165 150	860 437 000

¹ Dans le commerce direct de l'Angleterre ne sont pas comprises les opérations qui se font pour le compte britannique par l'entremise de Gibraltar, de Malte et des îles Ioniennes.

² Ce chiffre se décompose comme il suit :

Pour la Turquie proprement dite	fr. 117 700 500
Pour la Syrie et la Palestine	" 19 335 500
Pour les principautés, la Valachie et la Moldavie	" 4 301 850
	<u>141 337 850</u>

³ Ce chiffre se décompose de la manière suivante :

De la Turquie proprement dite	fr. 59 575 725
De la Syrie et de la Palestine	" 3 368 675
Des deux principautés	" 17 119 550
	<u>89 063 950</u>

⁴ Commerce par mer de 1851 : imp. 24,197,000 fr.; exp. 28,738,000 fr.

⁵ Portugal, Espagne, Italie, Suisse, Grèce, îles Ioniennes, Brésil, etc.

p. 182. Ainsi, d'après ce tableau, le commerce extérieur de la Turquie atteint 860 millions de francs, dont 454 millions pour les importations et 406 pour les exportations.

Bien que quelques-uns des chiffres indiqués dans le tableau remontent à quelques années et ne se rapportent pas à la même époque pour chaque pays, ils peuvent néanmoins servir à une évaluation approximative du commerce extérieur de l'empire.

L'Angleterre occupe le premier rang dans le commerce d'importations; elle y compte pour près de 31 p. c. C'est surtout depuis les dernières années que les expéditions de la Grande-Bretagne en Turquie ont pris un grand développement. En 1831, les marchandises anglaises (indigènes et coloniales) importées dans l'empire et ses dépendances s'élevaient à

	22 216 350 fr.;
en 1840, elles atteignaient	34 039 725 "
en 1850 " "	77 841 975 "
en 1855 " "	177 054 100 "
en 1856 " "	141 337 850 "

Les documents publiés par l'Angleterre n'indiquent pas si le commerce de transit avec la Perse par Trébizonde est compris dans ces chiffres; M. Ubicini l'a évalué à 45 millions pour les importations et à 5 millions pour les exportations.

Les nomenclatures suivantes, qui se rapportent au commerce de l'année 1856, font connaître les principaux articles qui constituent les échanges entre les deux pays

(p. 183)

Importation en Turquie

I. Produits anglais

	Unités	Quantités	Valeurs Fr.
Tissus de coton	mètres	208 958 479	80 887 475
Idem	—	—	544 875
Fil de coton	kilogr.	7 778 795	14 214 725
Tissus de laine	pièces	31 783	1 161 675
Idem	mètres	513 566	794 400
Idem	—	—	269 225
Id. de soie	—	—	512 600
Toile de lin	mètres	582 905	584 975
Idem	—	—	60 850
Fil de lin	kilogr.	14 840	41 925
Sucre raffiné	id.	6 062 574	7 579 500
Fer et acier ouvré et non ouvré	id.	20 448 190	4 758 325
Houille	id.	273 558 740	3 264 725
Cuivre ouvré et non ouvré	id.	353 822	1 124 100
Poterie de terre et porcelaine	—	—	1 052 225
Provisions diverses	—	—	1 923 950
Quincaillerie, coutellerie	kilogr.	674 827	1 748 725
Bière	litres	1 934 751	1 069 475
Mercerie vêtements, etc.	—	—	915 375
Etain non ouvré	kilogr.	247 091	783 650
Etain ouvré et en plaques	—	—	627 750
Verreries	—	—	712 750
Orfèvrerie et joaillerie	—	—	619 050
Machines et mécaniques	—	—	561 600
Autres articles	—	—	7 155 250

Total 132 919 175

II. Produits coloniaux ou étrangers

Indigo	kilogr.	104 952	1 558 550
Café	id.	992 856	1 186 175
Sucre brut et sucre raffiné	—	—	993 475
Cochénille	kilogr.	92 608	985 100
Rhum	litres	735 721	527 175
Poivre	kilogr.	280 224	322 175
Riz	id.	688 696	182 175
Autres articles	—	—	2 217 100
		Total	8 418 675
		Total général	141 337 850

(p. 184)

Exportation en Angleterre
III. Produits turcs

	Unités	Quantités	Valeurs Fr.
Froment	hectol.	793 704	17 805 350
Maïs	id.	752 600	10 380 200
Orge	id.	324 934	3 921 650
Autres céréales	id.	88 810	1 003 375
Garance, ralines séchées	kilogr.	5 302 606	7 828 650
Poils de chèvre	id.	1 166 350	6 973 200
Vallonnée	id.	19 070 835	6 435 225
Soie grège	id.	91 953	4 102 025
Eponges	id.	121 745	3 695 375
Raisins secs	id.	2 764 587	2 687 050
Figues	id.	1 767 535	1 826 700
Graine de lin	hectol.	63 307	1 489 225
Opium	kilogr.	33 936	1 474 875
Tabac	id.	529 242	1 065 000
Laine	id.	309 928	728 150
Huile d'olive	id.	498 365	595 325
Millet	id.	1 780 032	569 400
Graine jaune (djehl)	id.	342 950	413 500
Bois de buis	id.	1 740 725	398 025
Noix de galle	id.	166 827	345 025
Tapis et couvertures de laine	—	—	330 500
Noisettes	litres	387 055	205 200
Scammonée	kilogr.	4 645	276 650
Suif	id.	103 886	121 005
Autres articles	—	—	5 397 500
Total			80 063 950

Le commerce avec la France avait diminué considérablement par suite de la concurrence de l'Angleterre qui s'est emparée de l'importation des tissus de coton et des denrées coloniales, et de celle de l'Autriche, qui lui a enlevé en grande partie le commerce des draps; mais depuis 1850, la France tend à reprendre l'importance (p. 185) qu'elle avait jadis; les nouveaux objets importés en Turquie portent plus particulièrement sur les articles de luxe: la bijouterie fine, les objets d'art, les livres, gravures, musique, etc. D'après le Tableau général du commerce des années 1847 à 1856, les échanges directs avec la Turquie et avec les îles qui en dépendent s'élevaient aux sommes ci-après indiquées:

Années	Valeurs réelles (commerce général)		Total
	des importations de France en Turpule	des exportations de Turquie en France	
	Fr.	Fr.	Fr.
1847	16 697 271	33 271 197	49 968 468
1848	20 099 246	19 297 750	39 396 996
1849	28 662 854	51 098 456	79 761 310
1850	31 677 194	54 266 664	85 943 858
1851	27 382 975	45 098 371	72 481 346
Moyenne	24 103 908	40 606 488	65 510 396
1852	26 128 265	60 794 614	86 922 879
1853	26 045 271	75 188 776	101 234 047
1854	40 608 506	60 189 958	100 798 464
1855	109 481 646	93 675 520	203 157 166
1856	91 860 014	131 546 215	223 406 229
Moyenne	58 824 740	84 279 017	143 103 757

Ainsi, en tenant compte même de l'augmentation que la guerre d'Orient a pu exercer sur la valeur des échanges, le commerce général de la France avec la Turquie a plus que doublé depuis 1850.

(p. 186) Les principales marchandises importées de France en Turquie pendant l'année 1856, sont énumérées dans le tableau suivant:

	Unités	Quantités	Valeurs Fr.
Tissus de soie	kilogr.	76 989	12 500 358
Tissus de laine	id.	365 700	9 750 991
Tissus de coton	id.	726 077	7 012 297
Passementerie et rubans	id.	163 568	609 918
Vins	hectol.	37 095	5 389 712
Peaux préparées	kilogr.	803 314	4 933 846
Sucre raffiné	id.	4,565 200	4 565 200
Café	id.	2,914 400	4 080 111
Viandes salées	id.	3,725 300	3 679 139
Outils et ouvrages en métal	id.	2,071 157	9 576 163
Armes	id.	255 906	3 334 254
Mercerie et boutons	id.	323 259	3 256 067
Vêtements et pièces de lingerie	id.	121 754	3 077 053
Froment (farine)	id.	3,816 600	2 289 960
Eau-de-vie et alcool pur	hectol.	9 367	2 200 094
Ouvrages en peau et en cuir	kilogr.	79 281	1 540 984
Papier, carton, livres et gravures	id.	756 501	1 368 392
Poterie, verre et cristaux	id.	1,710 823	1 304 881
Meubles	—	—	1 013 913
Orfèvrerie et bijouterie	hectol.	5 687	968 840
Soie	kilogr.	17 891	897 466
Parfumerie	id.	143 784	718 920
Cochenille	id.	68 264	716 772
Machines et mécaniques	id.	772 700	702 732
Fromages	id.	267 800	698 767
Huile d'olive et de graines grasses	id.	288 200	503 695
Riz en graine	id.	829 300	497 600
Acide stéarique ouvré	id.	142 894	400 103
Médicaments composés	id.	37 706	372 311
Coutellerie	id.	27 779	350 015
Modes et fleurs artificielles	—	—	260 959
Tissus de phormium-tenax écru	kilogr.	43 310	75 792
Autres articles	—	—	9 212 709
Total			91 860 014

La France exporte de la Turquie la plus grande masse de denrées et de matières premières, environ (p. 187) 33 p. c. du commerce général; voici la nomenclature des principaux articles exportés en 1856;

	Unités	Quantités	Valeurs Fr.
Froment	hectol.	828 787	27 349 971
Farine de froment	kilogr.	466 000	265 620
Maïs	hectol.	441 789	7 952 202
Seigle et orge	id.	67 079	1 142 315
Avoine	id.	119 325	1 014 262
Gruaux	kilogr.	649 500	389 707
Soies écrués	id.	646 545	39 439 245
Soies en cocons	id.	805 600	16 905 000
Oeufs de vers à soie	id.	6 439	965 850
Bourre de soie en masse écrue	id.	74 766	574 128
Laine en masse	id.	4 628 500	8 314 111
Graines oléagineuses	id.	15 640 300	6 667 372
Peaux brutes	id.	1 899 900	4 462 968
Raisins secs	id.	1 926 300	2 311 577
Viandes salées	id.	1 943 200	1 954 471
Vins	hectol.	18 215	1 484 375
Huile d'olive	kilogr.	1 249 100	1 398 961
Millet	id.	2 196 500	768 770
Eponges	kilogr.	96 099	727 890
Noix de galle et vallonée	id.	353 900	672 387
Tabac en feuilles ou en côtes	id.	651 800	606 212
Coton et laine	id.	296 500	459 5 6
Bois de teinture	id.	306 200	459 372
Sangsues	—	—	390 000
Huiles volatiles ou essences	kilogr.	617	366 120
Cuivre pur, de première fusion	id.	97 252	316 069
Os, sabots et cornes de bétail	id.	488 700	192 961
Peaux de lièvres brutes	id.	31 277	156 387
Tapis de pieds	id.	8 245	105 059
Nattes	id.	36 266	36 266
Autres articles	—	—	3 695 043
Total			131 546 215

L'Autriche est une des premières puissances commerçantes dans le Levant; la majeure partie de ses expéditions ont lieu par le port de Trieste; le commerce de terre embrasse une frontière qui s'étend depuis la (p. 188) Croatie jusqu'à la Bukowine. L'Autriche envoie en Turquie des draps, de la verrerie, de l'ambre jaune de la Baltique, des tissus de lin et de coton, des outils de fer et d'acier, des drogues et des couleurs; elle reçoit de la Turquie des fruits, des grains, de la garance, de la laine, de la soie écrue, des noix de galle et du tabac.

Les articles qui constituent les échanges de la Turquie avec les autres Etats de l'Allemagne, la Prusse, la Saxe, la Bavière, etc., sont à peu près les mêmes que ceux de l'Autriche. Toutes les marchandises sont expédiées en transit par les ports de Trieste et du Danube.

La Russie exporte en Turquie des toiles à voiles, des cordages, des fers de Sibérie, des peaux, des grains, du beurre, du suif, du caviar; elle ne tire de la Turquie que des huiles, du savon, du coton, du tabac et des fruits secs.

La Belgique expédie en Turquie des sucres raffinés, des clous, du verre à vitre, des armes à feu, des machines et mécaniques, de la céruse, des draps; elle exporte de cette contrée des grains, de la laine, des graines oléagineuses, des fruits secs.

Les échanges de la Hollande avec la Turquie sont à peu près les mêmes que ceux de la Belgique.

La Sardaigne envoie en Turquie des tissus de soie, des velours, du cuir et des denrées coloniales; elle n'en exporte pour ainsi dire que des grains.

Le commerce de la Grèce est à peu près nul à l'importation en Turquie, il ne comprend que du vin, de (p. 189) l'huile et des figues; la Grèce exporte de la Turquie du savon, du bétail, du bois, des poissons salés, de la soie, des grains et de la cire.

Les îles Ioniennes envoient en Turquie, outre un petit nombre de produits indigènes, des objets divers, tels que tissus et sucre, la plupart provenant de la Grande-Bretagne; elles reçoivent en échange des grains, du gros et du menu bétail et du riz.

Outre le commerce de transit avec les pays de l'Europe par la voie de Trébizonde, la Perse envoie directement sur les marchés de la Turquie des châles, des tapis, des mousselines brodées, du tabac, des perles, des diamants et des pierres précieuses; la Perse n'exporte de la Turquie que du numéraire et quelques articles manufacturés.

La Suisse, par ses envois nombreux d'objets manufacturés, dont la valeur s'élevait à 12 millions de francs en 1857, s'est placée au premier rang des puissances commerçantes de second ordre en Turquie. C'est par des consignations suivies et importantes que les Suisses ont fait connaître leurs produits et établi dans tout le Levant un commerce considérable. Leurs expéditions, en échange desquelles ils reçoivent peu de produits ottomans, consistent en montres et horlogerie de Genève, en cotonnades de couleur et imprimées pour lesquelles elle fait concurrence avec l'Angleterre, en lustrine et taffetas. Tous ces produits sont expédiés en transit par Trieste et Marseille.

Les Etats-Unis importent en Turquie des cargaisons de rhum, de café, de bois de teinture et d'autres (p. 190) denrées coloniales; à leur retour, les navires chargent de la laine et des fruits secs.

Le Brésil envoie annuellement en Turquie 12 à 15 navires chargés de café. Les autres Etats, tels que la Toscane, Naples, les villes hanséatiques, la Suède et la Norvège, font peu d'affaires avec la Turquie; cependant, depuis une douzaine d'années l'Allemagne du Nord achète à la Turquie des quantités considérables de fruits secs, de seigle et de bois d'ébénisterie.

En comparant la nature des objets importés en Turquie avec la nature de ceux que cet empire exporte, on trouve que les produits fabriqués entrent pour les trois quarts de leur valeur dans la totalité des importations européennes, tandis que les denrées et les matières premières forment environ les sept huitièmes du commerce d'exportation de la Turquie.

(p. 194) Le gouvernement turc ne publiant aucun document officiel sur le commerce du pays, le mouvement général de la navigation est d'autant plus difficile à établir que dans les petits ports de mer, dont la Turquie possède un grand nombre, on ne tient aucun registre; en outre, dans les ports principaux, une notable partie des renseignements échappe même au contrôle de la douane. Toutefois, d'après des données recueillies auprès des diverses chancelleries par M. de Reden, on peut évaluer, année moyenne, à 20 500 le nombre des bâtiments à l'entrée des ports; ces navires jaugeant ensemble 3 000 000 de tonneaux. En ne tenant pas compte des bâtiments du petit cabotage, le mouvement de ces ports peut s'évaluer de la manière suivante:

Constantinople	11 000	bâtiments de	1 700 000	tonneaux		
Salonique	530	" "	64 000	"		
Orphano	160	" "	20 000	"		
La Cavale	150	" "	18 000	"		
Volo	540	" "	65 000	"		
Les ports de l'Albanie	1 150	" "	140 000	"		
Les ports de la Bulgarie	2 800	" "	336 000	"		
Smyrne	1 073	" à voiles de	130 000	"		
			387	" à vapeur	168 000	"
			100	" à voile	102 000	"
73	" à vapeur					
Les ports du littoral de la						
Syrie	1 050	" de	158 000	"		
Braila	520	" "	60 000	"		
Galatz	940	" "	113 000	"		
	20 473		3 074 000			

(p. 198) Le nombre des bâtiments qui ont visité la rade de Varna, pendant l'année 1857, est de 175 navires à voile, jaugeant 36 068 tonneaux; il y a eu 274 voyages de bateaux à vapeur, jaugeant 109 081 tonneaux. La valeur totale des échanges s'élevait à 14 862 470 francs, dont 7 098 755 francs pour les importations et 7 763 715 pour les exportations. Les principaux articles dont se composaient les échanges sont les suivants:

Importations		Exportations	
4 388	ballots manufactures	134 544	charges de blé dur et tendre
4 891	sac de café	32 683	„ d'orge
1 117	barriques de sucre	8 098	„ de maïs
3 819	quintaux métriques de fer	7 082	quintaux de suif.
22 221	côlis de marchandises diverses	4 414	„ de beurre et fromage
15 585	quint. métr. de sel	2 008	„ de laine fine
1 320	„ „ de caroubes	4 432	sacs de farine
2 585	„ „ de vallonée	11 092	cages de volailles
396	„ „ de cuivre	8 217	colis de marchandises diverses
198	„ „ de campêche	22 110	tonneaux de bois à brûler
13 500	„ „ de charbon de terre	66	tonneaux de charbon de bois

(p. 199) Les articles manufacturés sont compris pour moitié environ dans la valeur des importations; ils comprennent le coton filé, la toile américaine, les indiennes, les draps, les mouchoirs coloriés, les châles les mérinos, etc.; la majeure partie se compose d'objets anglais, le reste d'articles d'Allemagne, de Suisse et très peu d'articles français. Les quincailleries, verreries, toiles grossières pour emballages, couvertures, instruments aratoires, etc., proviennent de l'Allemagne; les verres à vitres, les clous, une faible partie d'indienne et de drap est importée de Belgique; le fer et le sel minéral proviennent de l'Angleterre ainsi qu'une partie du charbon de terre; le café et le sucre viennent des dépôts de Constantinople; il en est de même d'une grande partie des denrées alimentaires, salaisons, fruits secs, huile, etc.; le savon provient de l'île de Candie. Tous ces articles sont achetés dans les dépôts de la capitale, à l'exception des articles d'Allemagne qui sont transportés par la voie du Danube à Sistov, Routchouk et Silistrie et de là par terre envoyés aux foires de Djuma, Bazardji, et Kara-Sou et sur les marchés les plus importants de l'intérieur: Schoumla, Turnova, Razgat [sic], etc.

(p. 213) La Compagnie danubienne est la plus puissante entreprise de navigation fluviale de l'Europe; elle dessert le cours du Danube depuis la frontière allemande de l'Autriche, jusqu'à Galatz en Moldavie, ainsi que les trois principaux affluents de ce fleuve: la Drave, la Save et la Theisse. Elle possédait, à la fin de 1857, 106 bateaux à vapeur, de la force de 100 à 400 chevaux pour la plupart, et plusieurs centaines d'autres bateaux. Elle a transporté la même année, 605 270 voyageurs, 869 205 568 kil. de marchandises, indépendamment des voitures, des meubles, des animaux vivants parmi lesquels figurent 78 190 porcs, et des groupes d'argent s'élevant à 35 964 980 francs.

p. 216—219: Foires et marchés

(p. 216) Pour toutes les branches d'industrie de la Turquie, les foires sont d'une très grande importance. S'il en est de même dans les autres pays où les communications sont rares et difficiles, où les relations commerciales se trouvent encore dans l'enfance les foires ont, en Turquie, une importance beaucoup plus grande à cause des mœurs et des usages des peuples de l'Orient. Les foires présentent également un grand intérêt pour le commerce d'exportation, mais ce n'est que depuis peu d'années qu'elles commencent à être fréquentées par les Anglais et les Français.

La foire la plus considérable de la Turquie d'Europe est celle qui se tient pendant la seconde moitié du mois de septembre à Ouzoundjaova, village de la Thrace (Roumélie), situé sur la route d'Andrinople à Philippopoli, à égale distance (environ 52 kilomètres) de ces deux villes. Les négociants étrangers y envoient longtemps d'avance leurs produits et leurs commandes, et les petits marchands du pays viennent s'y approvisionner pour toute l'année, de 400 à 500 kilomètres à la ronde. La situation de ce village est des plus favorables pour la vente des chevaux, des bœufs, des vaches, des buffles, des chèvres et des bêtes à laine, à cause des grands pâturages qui l'entourent. Cependant le mauvais état des routes et les droits élevés perçus sur les marchandises exposées en vente, empêchent le libre développement de cette foire comme de toutes les autres qui (p. 217) se tiennent en Turquie. Les fermiers prélèvent à Ouzoundjaova, sur chaque personne, sans exception, une taxe de 1 piastre, et 13 p. c. sur les marchandises qui sont apportées à la foire.

Voici une indication sommaire des principales marchandises étrangères mises en vente à cette foire, en 1857.

Fourrures supérieures, 200 boutiques d'une valeur moyenne de 100 000 piastres.

Draps de Saxe, d'Autriche et d'Angleterre, 38 boutiques dont la valeur variait de 100 000 à 400 000 piastres.

Étoffes de coton, anglaises, allemandes, suisses et françaises environ 200 boutiques; la valeur des marchandises exposées dans toutes ces boutiques, peut s'élever à 30 000 000 de piastres (6 900 000 fr.).

Produits coloniaux, environ 40 boutiques, dont 15 d'une valeur variant de 100 000 à 400 000 piastres; le reste variant de 10 000 à 50 000 piastres.

Fers (du pays et étrangers), 28 boutiques, représentant une valeur de 700 000 piastres.

La grande majorité des articles d'importation étrangère appartient à l'Autriche; viennent ensuite l'Angleterre, la France et la Prusse.

Les foires de Nevrocop, village dans le Rhodope, et d'Islivné, ville située dans un cul-de-sac des montagnes du Balkan, sont également renommées.

Les principales foires de la Bulgarie sont celle de Scharkei (le Pirot des Bulgares) qui se tient le 27 août; celle d'Eski-Djouma, ville aux environs de Schoumla, située dans une plaine favorablement disposée pour la (p. 218) nourriture des bestiaux; celle de Karasou, non loin de Rasgrad, à 40 kilomètres nord-ouest de Schoumla. Les échanges qui se font sur cette dernière foire sont évalués à un million de piastres pour le grand commerce, et à 800 000 piastres pour le commerce de détail.

En Macédoine, de grandes foires se tiennent, en été, à Prilip et à Janina; mais la foire la plus considérable est celle de Seres. En 1852, la valeur des marchandises manufacturées et des denrées coloniales envoyées à cette foire, s'élevait à 4 503 000 francs, dont 1 292 000 francs pour l'Autriche, 1 260 000 fr. pour l'Allemagne et 1 950 000 pour l'Angleterre.

Parmi les foires de la Thessalie, il n'y en a que deux qui soient renommées: celle de Kumi, près de Turnawo, qui a lieu le 23 avril, et celle de Pharsale, qui se tient le 30 août; sur l'une et l'autre de ces foires la vente du bétail forme l'objet principal des transactions, notamment la vente des mulets et des chevaux. On y vend aussi beaucoup de laine; la quantité en est évaluée à 400 000 oques par an, qui s'exporte par Janina, Prévésa, Corfou et Volo, en destination pour Trieste et une petite partie seulement pour la France.

Dans les principautés danubiennes, la foire la plus renommée est celle qui se tient au mois de juin à Folticzeni, chef-lieu d'un district de la Moldavie.

Il se tient également deux grandes foires dans l'Asie Mineure, . . .

p. 219—222: Poids et mesures

(p. 219) Les renseignements suivants concernent les poids et les mesures actuellement en usage dans la capitale de l'empire.

P o i d s. L'oka (oque), unité du poids en Turquie, est compté dans le commerce pour 1 kilogr. 28556¹. L'oque se compose de 400 drammes ou drachms (drachmes) et compte 64 grains qui valent 3 g. 2139; le grain = 50 mg. 2.

(p. 220) Le cantaro ou kantar (quintal) se compose de 44 oques ou rottel et pèse 56 kilogr. 565.

Dans le commerce du coton filé ou étoffe de coton, le cantaro compte 45 oques, et pèse 57 k. 850.

Le rottel (poids fictif), 1 centième de cantaro, vaut 0 k. 56565.

Le batman compte 6 oques et vaut 7 k. 713.

La tonne compte 136 batman et vaut 1049 kilogr.

Le métical ou miscal, pour les essences de rose et autres, égale 1 1/2 dramme et vaut 4 g. 8208.

Le tcheki, pour l'opium, égale 250 drachmes et vaut 803 g. 475.

Le tcheki, pour le poil de chameau, égale 800 drammes et vaut 2 k. 571.

Le teffi, pour la soie de Brousse, égale 610 drammes et vaut 1 k. 610.

Le tcheki, unité des poids pour l'or, l'argent, la pharmacie et les pierres fines, égale 100 drachmes et vaut 321 g. 39 ou 16 kara = 3 g. 2139.

M e s u r e s d e l o n g u e u r. L'aune des Turcs, appelée pic, se divise en 16 parties ou rouples. On distingue le grand pic, égale 0 m. 6858, pour les étoffes de laine, les draps et les tapis; et le petit pic, égale 0 m. 6528, qui sert au mesurage des étoffes de soie, de fil et de coton. Les deux pics sont invariables dans tout l'empire.

¹ D'après un poids authentique, vérifié à la monnaie de Londres en 1821, l'oque vaut 1 kilogr. 2829.

L'agatsche ou farsang, mesure itinéraire, compte 3 berris et a 5001 mètres; le berri vaut 1,667 mètres.

Measure agraire. — L'halebi égale 0m. 7086. Les Turcs ont encore une autre mesure de superficie qu'ils appellent dounoum, valant environ 45 pieds carrés. La (p. 221) mesure agraire des Slaves s'appelle joutro; c'est l'espace carré qu'on peut labourer, avec une paire de bœufs, en un jour. Les Grecs ont une mesure agraire qu'ils appellent stremo, valant 65 mètres 95 centimètres carrés.

Mesures de capacité pour les liquides. — Les liquides se vendent au poids comme les marchandises sèches, l'oque en est également l'unité; mais dans le commerce de détail, on fait usage de mesures ayant des capacités correspondantes au poids des liquides qu'elles peuvent contenir.

Mesures de capacité pour les grains. — Le kilo de Constantinople est la seule mesure de capacité pour les grains dont l'usage soit légal dans tout l'empire; il contient 35 litres 266; le fortin égale 4 kilos et vaut 141 litres 064. Le kilo se divise en 2 olcheks et compte généralement dans le commerce pour 22 oques.

Il est essentiel de faire remarquer que dans presque toutes les provinces de l'empire, on emploie des mesures dont les dénominations et les valeurs diffèrent avec celles indiquées ci-dessus. Le tableau suivant¹ des poids et mesures usités dans la principauté de Valachie, en donne un exemple:

Poids

1 oka = 4 litres = 400 drammes.	1 kilogramme 287
1 litra = 1/4 oka = 100 drammes.	3 décagrammes 119
1 dramme.	3 centigrammes 119
1 kançar = 45 okas.	57 kilogrammes 517

p. 222. Dans le commerce, on compte 79 okas pour 100 kilogrammes ou 1 oka pour 2 1/4 livres de Vienne.

Mesures de capacité pour les liquides

1 oka = 4 litres = 400 drammes	1 litre 095
1 litra = 1/4 oka = 100 drammes	2 décilitres 799
1 dramme	0 décilitre 027
1 vadra ou vedro = 10 okas	1 décalitre 095

Mesures de capacité pour les matières sèches

1 banitza, boisseau	la grande = 40 okas	51 litres 12
	la petite = 20 okas	25 litres 26
1 kila ou kilo = 400 okas		5 hectolitres 11
1 oka		0 hectolitre 012

Mesures de longueur

1 stingène, toise	1 mètre 962
1 palma, palme = 1/10 stingène	1 décimètre 962
1 detjète, pouce = 1/100 stingène	1 centimètre 962
1 linié, ligne = 1/1000 destingène	1 millimètre 962

Mesures itinéraires

1 mille = 2 heures de marche = 4 000 stingènes	7 848 mètres
1 poste = 2 milles	15 696 mètres

Mesures de superficie

1 pogoune, arpent = 1,296 stingènes carrés.

p. 222—232: Monnaies.

(p. 222) La monnaie turque se compose de pièces d'or, d'argent et de cuivre. La piastre, monnaie courante d'argent, en est l'unité; elle se divise en 40 paras, le para en 3 aspres (aqçhès); l'aspre est le 1/120 de la piastre.

La piastre turque fut battue sur le modèle de celle d'Espagne et valait, dans le principe, environ 5 à 6 francs de notre monnaie actuelle. Les altérations (p. 223) successives des monnaies turques ont causé, au commerce européen, des pertes considérables: en 1774, la piastre turque ne valait plus que 2 francs 60 centimes; en 1780, sa valeur était descendue à 2 francs; en 1811, à 1 franc; en 1828 et 1829, elle était tombée à 20 centimes, somme qui était encore supérieure à sa valeur intrinsèque, laquelle n'atteignait pas même 13 centimes. La piastre turque est comptée aujourd'hui dans le commerce pour 23 centimes.

¹ Extrait du rapport de M. Jacques Poumay, consul de Belgique à Bucharest, adressé au ministre des affaires étrangères, sous la date du 3/15 octobre 1858.

On classe les monnaies turques en trois catégories:

1^o Les monnaies d'or et d'argent frappées sous les anciens sultans et sous le sultan Mahmoud jusqu'à une certaine certaine époque; ces monnaies sont à des titres variables, mais acceptables.

2^o Les monnaies émises par le sultan Mahmoud pour payer à la Russie les contributions de guerre stipulées par le traité d'Andrinople, et dont l'émission a été continuée par le sultan Abdul-Medjid jusque vers 1842. C'est à cette classe qu'appartiennent les beschliks¹.

3^o La monnaie d'or et d'argent de bon aloi, frappée par l'ordre d'Abdul-Medjid.

La monnaie ottomane ne reçoit pas, comme dans les autres pays de l'Europe, l'effigie du souverain, mais seulement le chiffre impérial (*toughra*) en lettres s'enveloppant les unes les autres, mots composés des noms et titres du sultan, avec l'année de son avènement et l'indication de la valeur en piastres ou en paras. Pour les sommes importantes, les Turcs comptent (p. 224) par *kis* ou bourse de 500 piastres; le *kitze* ou *chise* (bourse d'or) représente une valeur de 30 000 piastres ou 15 000 *seccchini*: le *juk* représente 100 000 aspres ou 833¹/₂ piastres.

Le seul hôtel de la monnaie est à Constantinople, dans l'enceinte du sérail et sous la direction de fonctionnaires très entendus.

Voici la nomenclature des nouvelles monnaies d'Abdul-Medjid qui y ont été frappées

Nom des monnaies	Valeur relative	Poids en grammes	Titre en millième	Valeur réelle en francs
Monnaies d'or				
Le youtzlick	100 piastres	7,216	916	22 50
L'ellilik	50 piastres	3,608	916	11 25
Pièce de 10 piastres	10 piastres	0,722	916	2 25
Pièce de 5 piastres	5 piastres	0,361	916	1 12
Monnaies d'argent				
Le medjidié, yrmilik	20 piastres	24,055	830	4 553
L'onlik ou bejasonlik	10 piastres	12,095	830	2 276
Le bechlik	5 piastres	6,013	830	1 138
L'ikilik	2 piastres	2,405	830	0 443
Le bir-lik	40 paras	1,202	830	0 221
Le yrmilik, 1/2 piastre	20 paras	1,101	830	0 110
Monnaies de cuivre				
Le bech paras	5 paras	5,362	—	0 027
Le bir paras	1 paras	1,071	—	0 005

La tolérance est de 2 millièmes pour les monnaies d'or; elle est de 3 millièmes pour les monnaies d'argent.

(p. 225) On évalue à 200 000 000 de francs la valeur des nouvelles monnaies frappées pendant les années de 1844 à 1854. Non seulement la quantité de ces monnaies ne suffisait pas aux besoins de la circulation; mais, eu égard à leur valeur intrinsèque, l'ancienne banque de Constantinople, fondée en 1849, en faisant, dans un but de lucre, des envois considérables à l'étranger. Les nouvelles monnaies disparurent donc en grande partie et furent remplacées par des monnaies d'un titre inférieur, provenant de l'Italie, de l'Angleterre, des Etats-Unis, des îles Ionniennes et de la Grèce. Aussi, les monnaies indigènes et étrangères n'avaient-elles plus cours dans le commerce que pour leur valeur réelle. Pour remédier à cet état de choses, la banque devait, moyennant une commission fixe, régulariser le cours des monnaies et procurer au gouvernement des lettres de change sur les places de l'Europe.

Comme conséquence de cette décision, un édit promulgué en 1852, n'autorisa plus que la circulation des monnaies du sultan actuel, et des pièces de 5, 2¹/₂, 6, 3, 1¹/₂ piastres d'argent, des pièces de 20, 10 et 5 piastres d'or, frappées sous Mahmoud. Ces monnaies ne devaient avoir cours que pour leur valeur d'émission. Le gouvernement interdisait en même temps la circulation de toutes les anciennes monnaies ottomanes et des monnaies étrangères; les agents de l'administration étaient chargés d'en distribuer aux possesseurs, la contre-valeur suivant un tarif annexé à l'édit. La valeur des principales monnaies étrangères, était tarifée comme il suit:

¹ Bech-lik veut dire cinq piastres.

	Piastres	Paras
(p. 226) Livre sterling	108	5
Impériaux russes	87	32
Pièces de 20 francs	85	—
Ducats de Venise	51	—
Ducats d'Autriche et de Hollande	50	3
Piastres fortes d'Espagne	22	33
Talaris d'Autriche, dits de la reine, ainsi que ceux à l'épée	21	36
Pièces de 5 francs	21	10
Carbovantz russes (roubles d'argent)	16	37

D'après les registres de l'hôtel des Monnaies, il a été frappé pour 497 291 770 piastres de monnaies altérées de 6, 3, 1^{1/2} piastres, et de 5, 2^{1/2}, 1, 1/2 et 1/4 piastres, le tout n'ayant qu'une valeur intrinsèque de 262 000 000 de francs. L'ordonnance de 1852 maintenait, en outre, le cours forcé, mais à Constantinople seulement, du papier-monnaie émis par l'Etat.

A Constantinople, le gouvernement n'a pu faire exécuter son édit sur les monnaies. Les monnaies turques anciennes et les monnaies étrangères y circulent toujours, mais en moindre quantité, il est vrai, qu'avant l'édit. Telle monnaie, émise autrefois pour 2 piastres, l' *ikilik* d'argent, par exemple, avait cours, au mois de juin 1853, pour 11 piastres *beschliks*; les *beschliks* de la première émission valaient, à la même époque, 18 piastres *beschliks* courants, au lieu de 5. Il en était de même pour les monnaies d'or; le *yazili*, émis pour 25 piastres, avait cours pour 88 piastres effectives: le *dhur*, émis pour 12^{1/2} piastres, avait cours pour 27 piastres effectives ou métalliques. Il n'y avait donc plus, en 1853, qu'une piastre courante, effective, métallique, de bas aloi, dont 5 forment le *beschlik*; quand (p. 227) on stipulait un paiement quelconque, en métallique ou en effectif, il était entendu que c'était en *beschliks* ou autres monnaies prises au taux de leur valeur du jour en *beschliks*.

Pour avoir des ressources nouvelles, le gouvernement a émis des bons du trésor appelés *caïmès*, qui sont de véritables assignats, car on ne les change nulle part, à bureau ouvert, contre du numéraire.

Il y a deux sortes de *caïmès*: ceux de 10 et de 20 piastres chaque, ne portant pas intérêt, leur émission est évaluée à 55 000 000 piastres; ceux de 100 à 5000 piastres chaque, qui portent intérêt à 6 p. c. l'an; l'émission de ces bons peut s'élever actuellement à 300 000 000 de piastres. Il n'y a qu'un nombre restreint de bons dont les intérêts soient payés effectivement, attendu que, deux mois environ avant l'échéance, le gouvernement retient les *caïmès* qui

Monnaies d'or :

Date de l'avènement du Sultan qui a émis la monnaie	Noms des pièces d'or	Valeur (juillet 1853)					
		d'émission	en francs, argent de banque	<i>caïmès</i>	<i>beschliks</i>	argent de banque	abusive
		Pi. pa.	Fr. c.	Pi. pa.	Pi. pa.	Pi. pa.	piastres
1223	Roubieh	2 20	2 04	10 00	8 32	9 28	10/rogné
"	Adlick neu	12 00	4 08	20 00	17 24	19 16	20 ^{1/2}
"	Adlick vieux	12 00	4 49	22 00	19 14	21 14	22 ^{1/2}
"	Yermilik	20 00	4 49	22 00	20 00	21 14	22 ^{1/2}
"	Stambol	12 20	6 13	30 00	26 16	29 4	32
"	Dhur	12 20	6 13	30 00	26 16	29 4	32
"	Haineli	25 00	20 11	98 20	86 27	95 22	100 à 105
"	Mahmoudieh	25 00	20 11	98 20	86 27	95 22	100 à 105
"	Yazili	25 00	20 42	100 00	88 00	97 00	105
"	Youtzlik	100 00	23 48	115 00	101 3	111 22	116 à 120
1255	Yermilik	20 00	4 49	22 00	20 00	21 14	22 ^{1/2}
"	Haïrieh	20 00	5 31	26 00	22 23	25 9	26

Monnaies d'argent

Date de l'avènement du sultan qui a émis la monnaie	Noms des pièces d'argent	Valeur (juillet 1853)					
		en plâtres effectives lors de l'émission	en francs d'après la valeur argent de banque	en plâtres calmés	en plâtres effectives beschliks	en plâtres argent de banque	abusive au Bazar de Constantinople
1187 de l'hégire		Pi.pa.	Fr. c.	Pi.pa.	Pi.pa.	Pi.pa.	Pi. parais
Abdul-Hamid Khan	Ikilik	2 00	2 45	12 00	10 22	11 25	12,00
1203, Selim Khan	Yuzlik	2 20	3 06	15 00	13 8	14 22	15 à 16,00
1203, Selim Khan	Ikilik	2 00	2 45	12 00	10 22	11 25	12 00
1223, Mahmoud	Altılık	6 00	1 27	6 20	6 00	6 2	6 20
"	Demi-altılık	3 00	0 63 ^{1/2}	3 10	3 00	3 1	3 10
"	Beschlik vieux	5 00	4 08	20 00	17 24	19 16	20 à 21 00
"	Demi-Beschlik vieux	2 20	2 04	10 00	9 4	9 28	10 à 12 00
"	Beschlik de la dernière émission	5 00	1 12	5 20	5 00	5 13	5 20
"	Demi-beschlik de la dernière émission	2 20	0 56	2 30	2 20	2 21 ^{1/2}	2 30
"	Piastre da la dernière émission	1 00	0 23	1 5	1 00	1 4	1 00
1255 Abdul Medjid	Altılık	6 00	1 27	6 20	6 00	6 2	6 20
"	Demi-Altılık	3 00	0 63 ^{1/2}	3 10	3 00	3 1	3 10
"	Medjidié ou yrmilik	20 00	4 49	22 00	20 00	21 14	22 20

passent dans les caisses publiques où l'on y applique l'estampille noire et le coup d'emporte-pièce qui constatent le paiement. Jusqu'à présent, les caïmès ne sont pas remboursables en monnaie métallique.

Dans le courant du mois de septembre 1858, le gouvernement a remplacé les caïmès de 20 piastres (p. 228) par la mise en circulation d'un nouveau papier-monnaie dont le mode de confection tout particulier, en rendra la falsification très difficile. Les nouveaux caïmès sont sur papier mince et de plus grand format que les anciens. Les chiffres, les écritures et les ornements sont assez complexes et bien dessinés.

Il y a journellement quatre cours différents de monnaies, qui haussent ou baissent à peu près proportionnellement entre eux.

Les deux tableaux suivants, indiquent la valeur des principales monnaies d'or et d'argent, en juillet 1853:

Quelques explications sont nécessaires pour l'intelligence des tableaux qui précèdent:

1^o La valeur abusive, c'est la valeur attribuée aux monnaies par les gens des bazars, par les acheteurs de marchandises européennes. C'est ainsi que la livre turque ou y o u t z l o u k, pièce d'or émise à 100 piastres, était donnée, en juillet 1853, en paiement par les marchands de bazar à Constantinople, acheteurs de marchandises (p. 230) d'Europe, moyennant 116 à 120 piastres, tandis que la valeur, au même jour, était de 115 piastres caïmès, ou de 101 piastres beschliks. Dans d'autres cas, l'acheteur donnait en paiement des missirs d'or au taux abusif de 28 piastres. Il n'y avait pas de perte apparente, parce que le m i s s i r d'or vaut 28 piastres caïmès; mais ces 28 piastres caïmès supposent la pièce intacte. Or, tous les missirs en circulation étant rongés, on doit faire compte pour la perte de poids, qui varie de 2 à 30 p. c.

2^o Toutes les affaires, à moins de convention contraire, se traitent en caïmès, par la raison que les négociations de papier sur l'Europe sont faites en caïmès; la valeur des monnaies en piastres caïmès est la plus utile à connaître, parce que les autres valeurs se règlent, à peu de chose près, d'après elle. Les monnaies s'échangent contre caïmès au cours du jour. Un yazli d'or, émis à 25 piastres, a pour contre-valeur, 5 bons de 20 piastres, soit 100 piastres papier.

3^o Valeur en beschliks ou en métalliques. Il y a, entre le caïmè et le métallique, une différence qui variait sans cesse en 1853, et qui se composait de deux éléments: l'escompte du caïmès et la prime au agio du métallique. A la fin du mois de juin 1853, l'agio en faveur du métallique était, à Constantinople, de 40 p.c., contre caïmès au pair, ou de 1 p.c. escompte du caïmès déduit. En juillet 1853, l'agio était à 14 p.c., ou 11 p.c., escompte du caïmès déduit, et d'autres termes, cet agio est le taux de la perte du papier-monnaie par rapport au métallique, et comme le métallique est lui-même une monnaie avilie, qui vaut à peine la moitié (p. 231) du prix pour lequel elle circule, on peut juger, par ce qui précède, de la situation financière de l'empire turc. La perte était donc de 14 p.c. en juillet 1853; elle n'est peut-être pas moindre aujourd'hui. Cette dépréciation est facile à comprendre. Le gouvernement avait besoin de beschliks pour payer les soldats, les matelots, les ouvriers des arsenaux; et les beschliks étaient rares. Connaissant la valeur en caïmès, on n'avait qu'à déduire 14 p.c. pour avoir la valeur en beschliks; aussi, le h a i n e l i d'or valait 100 piastres caïmès et 88 p.c. beschliks.

4^o Valeur argent de banque. Les traites fournies sur l'Europe sont payées au change venu en caïmès sous escompte de 30 p.c.; le change varie, l'escompte reste fixe. Ainsi, le haineli d'or, qui vaut 100 piastres caïmès, égale 97 piastres argent de banque.

En résumé, la livre turque, dont la valeur d'émission était de 100 piastres, valait exactement, le 5 juillet 1853:

Valeur abusive, de 117 à 120 piastres.

Valeur caïmès 115 id.

Valeur beschliks, 101 id.

Valeur argent de banque, 111 $\frac{1}{2}$ id.

Ces cours variaient beaucoup. Fin juin 1853, l'agio sur le métallique était de 8 p.c.; le 3 juillet, il était de 10 p.c.; le 5, de 12 p.c.; le 32, de 14 p.c.

En mai 1853, il y avait à Salonique une différence de 20 p.c. entre le beschlik et la monnaie de compte. Le beschlik valait 6 piastres.

Les cours des monnaies étrangères ne varient pas moins; les plus répandues, en 1853, étaient les monnaies russes.

(p. 232) Les traites fournies sur Constantinople et payables en métallique, sont payées en espèces au cours du jour ou en caïmès, avec l'agio du métallique.

Le change se règle par paras pour les francs, par piastres pour les livres sterlings.

Au temps de l'ancienne banque, le cours de la livre sterling était fixé à 110 piastres, pour du papier à 3 mois. Quand la banque fut embarrassée, elle imposa d'abord la condition d'être couverte moitié en monnaie qu'elle prenait à un prix arrêté par elle; ensuite, elle voulut recevoir toutes les sommes demandées en métalliques également au taux de son tarif; enfin, elle ne

donna plus que du papier à 4 mois. Il en résultait que le taux fixe nominal de 110 devenait du 115. Depuis, le change a monté jusqu'à 128, et peut-être plus.

Il se tient, tous les mercredis, bourse à Galata, où les changes, sur les principales places de l'Europe, se règlent librement selon l'offre et la demande. Un directeur enregistre les transactions et délivre des bulletins de change qui font foi.

Dans les principautés danubiennes, la piastre est pareillement l'unité de la monnaie; mais ce n'est qu'une monnaie de convention; car elle n'existe nulle part en réalité. La réduction des monnaies de compte en francs, donne les résultats ci-après indiqués:

piastre = 40 paras ou	fr. 0 37
1 zwanzig (monnaie d'Autriche) = 2 ¹⁰ / ₄₀ piastres ou	0 84
1 ducat d'Autriche = 31 ²⁰ / ₄₀ piastres ou environ	11 80
1 ducat hollandais = 31 ²⁰ / ₄₀ piastres ou environ	11 80

Thornbury, W.

Turkish Life and Character. By . . . London, Smith, Elder and Co., 1860, 2 vol. XII—283 p.; 1 f—293 p. — 1 f.

Contents:

Vol. I. The Tramping Artist, p. 1; Twisting the Bowstring, p. 27; The late Insurrection in Turkey, p. 47; Dancing and Howling Dervishes, p. 70; Turkish Street Fountains, p. 97; Chap. VI. Turkish Shops and Turkish Shopkeepers, p. 117; Madhouses in Constantinople, p. 143; Turkish Prisons and Turkish Galley Slaves, p. 168; Turkish Burial-Grounds, p. 196; The Valley of the Sweet Waters, p. 217; Inside a Mosque, p. 241; The Bazaars of Constantinople.

Vol. II. A Turkish Steamboat, p. 1; The Great Circassian Exile, p. 18; Street Dogs of Constantinople, p. 38; Street Sights in Constantinople, p. 56; After Dinner at Misseri's, p. 78; Over in Scutari, p. 97; Stories of the Turkish Hippodrome, p. 113; Saint Sophia, p. 126; A Turkish Watering-Place, p. 140; Rides in Asia Minor, p. 159; The Sultan's Firman, p. 169; An Evening at a Pera Hotel, p. 210; Going up Mount Olympus, p. 233; Back by the Danube, p. 249; Appendix: Turkish Art and Architecture, p. 263.

Collas, B. C.

La Turquie en 1861. Par . . . Paris (Impr. Ch. Jouaust), 1861. VII—399 p.

Index:

Considérations générales; Aperçu historique; Géographie, population, religions; Gouvernement; Justice et organisation religieuse musulmane; Armée, marine; Finances; Propriété; Capitulation et traités; Poids et mesures, monnaies; Commerce général; Produits du sol; Commerce particulier; Agriculture; Industrie; Transports, postes, chemins de fer, phares, télégraphie électrique; Conclusion.

Pièces justificatives: 1. Noms des Eyalets (gouvernements généraux); 2. Firman du khalife Omar, XV^e année de l'hégire (636 de l'ère chrétienne); 3. Traité intervenu entre Philippe le Hardi et le roi de Tunis. — An 1270; 3 bis. Lettres de Soliman le Magnifique à François I^{er}; 4. Capitulations ou traités anciens et nouveaux entre la cour de France et la Porte ottomane; 5. Hatti-Chérif du 26 schaban 1255 (3 novembre 1839); 6. Hatti Humayoun du 18 février 1856; 7. Traité de paix entre la République française et la Sublime Porte ottomane, signé à Paris le 6 messidor an X (25 juin 1802); 8. Traité de commerce entre la France et la Porte ottomane (25 novembre 1838); 9. Traité conclu à Londres (13 juillet 1841); 10. Traité de paix et d'amitié conclu le 30 mars 1856 entre la France, l'Autriche, le royaume unj de la Grande Bretagne et d'Irlande, la Prusse, la Russie, la Sardaigne et la Turquie; Trois annexes de ce traité; Déclaration du 16 avril 1856, qui règle divers points de droit maritime; 11. Traité conclu à Paris le 19 juin 1857, fixant la frontière entre la Russie et la Turquie, en Bessarabie, le delta du Danube et l'île des Serpents; 12. Convention relative aux Provinces Danubiennes (19 août 1858); Stipulations électorales annexées à la convention; 13. Firman du Sultan qui établit l'égalité des chrétiens et des musulmans devant la

justice (février, 1854); 14. Conditions arrêtées par le Gouvernement impérial au sujet de la colonisation en Turquie des familles qui, venant de l'étranger désireraient s'y établir en devenant sujets de l'Empire ottoman; 15, 16. Tableaux indiquant le commerce et le mouvement maritime de quelques localités de l'Empire ottoman; 17. Traité de commerce conclu entre la France et la Sublime Porte (mars 1861).

(p. 94) Les capitulations sont des conventions particulières qui confèrent certains droits ou privilèges aux sujets des nations étrangères avec lesquelles la Turquie entretient des rapports de commerce ou d'amitié.

Il ne faut pas confondre les capitulations avec les traités de paix ou de commerce. Le traité est le résultat de conférences, de discussions; il constate des arrangements pris après débats contradictoires; les capitulations ont été à leur origine des *concessions gracieuses* accordées par les sultans, sans discussion préalable, de leur plein gré. Les traités sont venus s'appuyer plus tard sur les capitulations, rappeler les privilèges qu'elles confèrent, et se les annexer.

Capitulations et traités ont été choses parfaitement distinctes dans le passé, qu'on a très souvent mêlées et confondues.

La capitulation est un acte où on ne trouve qu'une volonté: celle du Gouvernement qui confère les privilèges. Son caractère est d'être révocable au gré du gouvernement (p. 95) qui l'octroie. Le traité est un contrat qui lie au même degré les parties contractantes, qui est réciproquement obligatoire pour toute sa durée.

Les traités, en s'appuyant sur les capitulations, leur ont enlevé, leur caractère révocable. Les puissances étrangères ont transformé en contrat les privilèges que la Turquie leur avait concédés temporairement.

Le première capitulation dont il est fait mention fut accordée, la 15-e année de l'hégire (636 ère chrétienne), par le calife Omar¹.

Ce firman, qui a été souvent invoqué par les moines grecs de la Terre-Sainte, qui le présentent comme leur titre le plus précieux, fut délivré, d'après eux, à Zéphirinus ou Sophronius, qui était le patriarche de Jérusalem lorsque les Musulmans s'emparèrent de cette ville. Cet acte doit être considéré comme apocryphe. En 1630, un commissaire de la Porte, nommé Hassan Aga, fut chargé de l'examiner; il reconnut que cette capitulation n'était qu'une *odieuse falsification*. D'autres examens sérieux ont donné le même résultat.

Le 28 avril 1690, le divan impérial, par jugement, déclare à son tour la fausseté absolue de ce document; ce qui n'empêche pas les moines grecs de le tenir pour authentique, malgré les allégations contraires des orientalistes les plus distingués.

Le premier acte offrant un caractère réellement historique est le traité passé, en 1270 entre Philippe le Hardi et le roi de Tunis. Après la mort de saint Louis, son fils Philippe parvint à relever le courage de l'armée décimée (p. 96) par la peste; il remporta quelques avantages et les mit habilement à profit. Il conclut une paix honorable qui assura aux chrétiens et aux commerçants le libre exercice de leur culte et la sécurité dans leurs transactions.²

Ce traité, qui liait pour quinze années Philippe le Hardi, roi de France, Charles, roi de Sicilie, Thibault, roi de Navarre, Baudouin, roi de Constantinople, et le roi de Tunis, est la première convention internationale régulièrement conclue entre un gouvernement mahométan et des puissances chrétiennes. Il termina les croisades et donna naissance au protectorat que la France a toujours exercé depuis en Orient.

Plus tard (1507), Bajazet II octroya à Jean-Pierre Benette, consul de France et de Catalogne à Alexandrie, une capitulation commerciale en faveur des négociants ou voyageurs appartenant à ces deux nations. Cette capitulation contenait 20 articles; elle a été le point de départ des libertés commerciales et des garanties qui ont été stipulées postérieurement entre la Porte et les gouvernements chrétiens.

Soliman Ier, voulant donner à François Ier une preuve de son affection, lui accorda (1535), sans avoir été sollicité, des capitulations nouvelles, plus étendues que les précédentes. Ces capitulations s'appliquaient presque exclusivement au commerce et aux rapports des étrangers avec leurs consuls, en matière de crimes, délits ou contestations.

(p. 114) Les sultans ont mis en pratique la liberté commerciale plus de trois siècles avant que les économistes de l'Europe aient commencé leurs discussions théoriques sur la protection et le libre échange. Le régime des prohibitions et des droits exagérés n'a jamais été en usage en Turquie; les produits, quelle que soit leur nature ou leur provenance, y sont introduits actuellement moyennant 3 pour 100 d'entrée et 2 pour 100 de mise en consumma-

¹ Pièces justificatives, 2.

² Pièces justificatives, 3.

tion, qui remplacent les anciennes taxes de circulation intérieure. Ces 5 pour 100, maximum des exigences du fisc, sont perçus, *ad valorem*, d'après un tarif soumis à une révision décennale. Une commission composée des principaux négociants étrangers appartenant à chaque nationalité, présidée par S. E. Ismail Pacha, ancien ministre du commerce, vient de fixer les valeurs d'après lesquelles les droits seront perçus.

La Turquie a toujours accordé la liberté commerciale aux autres peuples, sans avoir ni reçu ni réclamé aucun avantage. Les taxes et les surtaxes qui ont frappé ou qui frappent encore ses produits à leur arrivée sur les marchés étrangers n'ont jamais modifié sa conduite. Le tarif des douanes françaises nous montre que chez nous la plupart des produits ottomans sont encore ou soumis à des droits, qui équivalent à la prohibition absolue, ou moins favorisés que les denrées similaires provenant d'autres pays avec lesquels nos échanges sont beaucoup moindres.

(p. 138) Les céréales occupent le premier rang parmi les exportations de Turquie en Europe.

Le blé froment croît partout dans les conditions les plus favorables. Les provinces danubiennes, la Bulgarie, la Thrace, la Macédoine, l'Asie Mineure, en expédient constamment des quantités considérables. Le commerce apprécie beaucoup ces blés, dont la qualité est excellente.

(p. 139) . . . L'exportation des céréales a lieu principalement: des provinces danubiennes par les ports de Braila et Galatz; de la Bulgarie, par Varna et Kustendjé¹; de la Roumédie, par Bourgas, Rodosto et Gallipoli; de Thrace, par Enos; de Macédoine, par Salonique; de Thessalie, par Volo; des côtes asiatiques de la mer Noire, par Trébizonde, Samsoun, Iéniboli et Sinope; des côtes de l'Archipel, par Smyrne et Scala-Nova; des îles de l'Archipel, par les ports principaux; des côtes de Syrie et de Palestine, par Jaffa, Beyrouth, Saïda, Latakîé, Alexandrette, etc.

(p. 186) Les laines, les poils de chevreau, les os et sabots de bétail, les peaux brutes, le miel, la cire, sont envoyés en Europe par toutes les provinces.

L a i n e s². — Les laines occupent la première place parmi ces exportations.

Les laines de Roumédie (Turquie d'Europe), les meilleurs, sont d'une qualité généralement estimée. Elles contiennent trois sortes: 60% de blanche, 20% de noire fine de première qualité, et 20% de grise de deuxième qualité. Elles sont vendues presque en totalité à la France, où les fabriques à peignes les utilisent.

La Roumédie comprend trois divisions: La Bulgarie, la Thrace, la Macédoine, auxquelles nous ajouterons l'Albanie et la Thessalie. La Bulgarie nourrit des troupeaux nombreux, surtout dans la partie N.-E., voisine du Danube, nommée Dobrutscha. Les pâturages y sont abondants.

Pendant l'été, les Mokans autrichiens s'y rendent avec leurs troupeaux, et, l'hiver venu, ils se retirent en Transylvanie, où ils vendent leurs laines. On peut évaluer la production dans cette province à 1 500 000 ocques.

Elle comprend trois qualités:

- 1^{er} Zigay, laine fine;
- 2^e Stogos, moins fine; (p. 187)
- 3^e Tzourkana, ordinaire.

La majeure partie de la laine fine (400 000 à 500 000 ocques) provient des Mokans autrichiens; elle se vend en Transylvanie.

La consommation locale est de 300 000 ocques.

Le Zigay, ou laine fine, s'exporte: pour la Transylvanie et l'Aurtiche, 200 000 à 250 000 ocques; le reste va à Marseille et Trieste.

La laine exportée n'est pas lavée.

La Macédoine, la Thessalie et l'Albanie produisent 2 500 000 ocques de laine, dont un tiers seulement est exporté. La plus grande partie de l'exportation est expédiée à Marseille; le reste sur l'Angleterre, l'Égypte et Smyrne, où on le charge pour l'Amérique du Nord.

L'exportation de la Macédoine par Salonique et les autres ports s'élève à 700 000 ou 800 000 ocques, presque toutes laines blanches. La laine n'est pas lavée.

¹ C'est à Kustendjé, sur la mer Noire, qu'aboutit le chemin de fer de Tchernavoda (Danube). Cette ligne vient d'être ouverte à la circulation (4 octobre 1860). Elle paraît destinée à détourner au profit de Kustendjé une large part du mouvement maritime qui a appartenu, jusqu'à ce jour, directement au Danube. Le chemin de fer de Kustendjé à Tchernavoda a été concédé à une compagnie anglaise qui a pris l'engagement d'améliorer le port de Kustendjé.

² J. Jooris, rapports déjà cités.

La Thrace, située au delà des Balkans, comprend le territoire d'Andrinople, Phillipoli et Sophia. Les pâturages n'y sont pas aussi abondants que dans la Bulgarie (p. 188) et la Macédoine, parce que la culture y est plus étendue. Cependant, la ville d'Andrinople est encore un marché assez considérable.

En 1858, son commerce a été:

Laines en suint . . . 200 000 ocques, exportation en France.
 — — 150 000 — consommation locale.
 — pèlades . . 40 000 — pour Marseille.

Les laines d'Andrinople se chargent dans les ports de Bourgas, Enos et Rodosto. On évalue la production de la Thrace et de l'ouest de la Bulgarie à 2 500 000 ocques, dont deux tiers sont exportés en France, et un tiers consommé sur les lieux.

On opère rarement le lavage de ces laines, à cause de l'absence de moyens mécaniques et de la cherté de la main-d'oeuvre.

La bonne qualité des laines d'Andrinople contient 40 à 45 pour% de laine fine.

(p. 195) C'est à Constantinople que s'arrêtent les navires qui sont affrétés pour les ports de la mer Noire et du Danube. Ces ports ont une navigation très active, surtout lorsque la récolte des grains est mauvaise en Europe. Le commerce de la mer Noire, de la mer d'Azof, du Danube, appartient directement ou indirectement à Constantinople (p. 196); il se confond avec celui qui est particulier à cette ville.

(p. 203) S a l o n i q u e. — Ce port est le centre du commerce de la Macédoine, de la Thessalie, de la Bulgarie, de la haute et basse Albanie et de l'Epire. Il occupe une des premières places dans les importations et les exportations de l'Empire ottoman. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement suffisamment exact sur le mouvement commercial et maritime du port de Salonique.

(p. 208). V a r n a e t K u s t e n d j é. — Varna exporte des blés durs et tendres, de l'orge, de l'avoine, du maïs, du suif, des laines en suint, du bétail, du bois à brûler, du charbon de bois et des bois de construction; l'importation se compose de manufactures, de café, de sucre, de fer, de clous et de sel.

Le mouvement commercial a été:

	Importation	Exportation
1857	7 099 000 fr.	7 764 000 fr.
1858	7 509 769 fr.	6 837 119 fr.
1859	6 459 867 fr.	8 712 880 fr.

En 1859 le mouvement maritime a été, voiles et vapeur réunies, de 640 navires, jaugeant 187 811 tonneaux, sur lesquels la marine à vapeur figure pour 313 navires et 131 965 tonneaux.

Le chemin de fer de Kustendjé à Tchernavoda (Danube) ayant été ouvert à la circulation le 4 octobre 1860, le port de Kustendjé recevra désormais des produits du Danube et privera Varna du mouvement que lui procuraient les foires qui se tiennent deux fois par an à Karassou.

(p. 209) Une compagnie hollando-belge a obtenu la concession d'un chemin de fer entre Varna et Roustchouk (Danube). Cette ligne ne paraît pas devoir être commencée de longtemps; elle serait cependant très productive; elle enlèverait au chemin de Kustendjé presque toutes les marchandises du haut Danube, et elle aurait en outre un trafic important sur son parcours.

Farley, J. L.

The Resources of Turkey considered with especial reference to the profitable investment of capital table in the Ottoman Empire. With statistics of the trade and commerce of the principal commercial towns, viz. Constantinople, Smyrna, Brussa, Trebizond, Samsoun, Salonica, Volo, Monastir, Rhodes, Mitylene, Scio, Cyprus, Cos, Crete, Ibraila, Galatz, Ismail, Reni, Beyrout, Jerusalem, Damascus, Aleppo, Aintab, Marash, Orfa, Alexandretta, Tripoli and Latakia. By . . . London, Longman, Green, . . . 1862, VIII—288 p.

Contents:

General survey of Turkey, p. 1; Tenure of Land, p. 7; Finances, p. 15; Agricultural Resources, p. 35; Mineral Resources p. 50; The Growth of Cotton, p. 55; Banking in Turkey, p. 63; Constantinople, p. 75; Smyrna, p. 78; Brussa, p. 102; Trébizonde, p. 116; Samsoun, p. 128; Salonica, p. 132; Volo, p. 140; Monastir, p. 143; Bosnia, p. 151; Rhodes, p. 156; Mitylene, p. 162; Scio, p. 165; Cyprus, p. 174; Cos, p. 182; Crete, p. 185; Ibraila, p. 191; Galatz, p. 193; Ismail and Reni, p. 198; Syria, p. 203; Beyrouth, p. 209; Jerusalem, p. 227; Damascus, p. 229; Aleppo, p. 233; Aintab, p. 243; Marash, p. 248; Orfa, p. 253; Alexandretta, p. 253; Tripoli, p. 257; Latakia, p. 262. — Appendices. I. Treaty of Commerce between Great Britain and Turkey (August 16, 1838), p. 267; II. Hatti-Humayoun of February 18, 1856. p. 272; III. Treaty of Commerce between Great Britain and Turkey (April 29, 1861) p. 279.

(p. 41) **T o b a c c o.** This plant is cultivated in every part of Turkey where the elevation of the temperature admits of its production. In Macedonia there are two species, known under the name of *nicotiana latifolia* and *nicotiana rustica*, which occupy an eighth part of the ploughed lands, and by the cultivation of which twenty thousand families are supported. The annual harvest, or gathering, of tobacco in Macedonia is estimated at 100 000 ba/es; of which 40 000 bales are consumed in European Turkey, 30 000 are exported to Egypt, 10 000 to Barbary, and 20 000 to Italy.

The increased exports from the district of Cavalla will be apparent from the following table.

p. 42) Quantities of Tobacco annually Shipped from Cavalla District to different Home and Foreign Markets from the Year 1848 to 1859 inclusive

Years	Destination							total
	Great Britain	Austria	France	Greece	Russia	Sardinia	Turkish Empire	
	lbs.	lbs.	lbs.	lbs.	lds.	lbs.	lbs.	lbs.
1848	. . .	650 000	878 000	35 000	150 000	. . .	6 500 000	8 213 000
1849	6 440	177 200	1 493 000	55 000	150 000	. . .	6 432 000	8 303 640
1850	489 440	572 000	1 072 500	11 000	200 000	385 000	6 503 000	9 232 940
1851	502 320	770 000	1 304 000	24 750	230 000	302 500	6 360 000	9 494 570
1852	722 568	572 000	. . .	171 000	280 000	125 400	7 140 000	9 010 968
1853	1 506 200	. . .	1 255 000	646 000	300 000	. . .	8 300 000	11 807 200
1854	2 758 756	460 000	244 300	215 000	330 000	195 700	10 400 000	14 603 756
1855	167 120	1 200 000	604 900	134 000	370 000	155 000	14 000 000	16 631 020
1856	1 155 465	1 410 000	1 129 200	150 005	400 000	. . .	13 500 000	17 744 665
1857	2 164 708	1 150 000	. . .	325 000	420 000	. . .	14 200 000	18 259 708
1858	679 980	1 453 200	1 238 800	390 314	450 000	130 480	17 200 000	21 542 774
1859	297 040	448 000	2 691 228	457 408	450 000	224 000	14 100 000	18 667 676

Heyd, W.

Die italienischen Handelscolonien am Schwarzen Meer. — Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft. 18. Bd. Jahrg. 1862 u. 19. Bd. 1863. Tübingen. p. 653—718, 162—211.

Achtzehnter Band: (p. 713) Mit Samastri schließen wir unsere Musterung der südlichen Küstenländer des Schwarzen Meers, Noch bleibt uns die Betrachtung der Westküste übrig. Indem wir hiebei den kleinen Strich überspringen, welcher zum byzantinischen Reich gehörte, wenden wir uns sogleich zu der größeren Nordhälfte dieser Küste, die von den bulgarischen Königen beherrscht wurde. Bulgarien war hauptsächlich wegen seines Reichthums an Getreide von unseren Italienern frequentiert. Eine Anordnung des Officium Gazariae in Genua vom 22. März 1316 gibt uns die erste Kunde von kommerziellen Beziehungen der Genuesen zu diesem Königreich. Genuesen waren auf bulgarischem Gebiet mit Gewalt (p. 714) ihrer Habe

beraubt worden, und der König Swätislaw¹, selbst Miturheber dieser Beraubung, verweigerte sowohl die Entschädigung der davon Betroffenen als die Bestrafung der Schuldigen. Nun verbot das genannte Kolonialamt bei hohen Geldstrafen allen Genuesen, Bulgarien unter irgend einem Vorwand zu betreten oder Waren dahin zu bringen.² Ob dieser Konflikt noch zu Lebzeiten Swätislaws — er starb im Jahre 1322 oder 1323³ — ausgeglichen und damit die Handelsperre wieder aufgehoben wurde, können wir nicht sagen. Gewiß ist, daß auch später immer neue Gewalttaten, Räubereien und Todschläge vorkamen. Wir (p. 715) ersehen dies aus einem Vertrag, welcher am 27. Mai 1387 in Pera im Pallast des genuesischen Podestà zwischen der Republik Genua (vertreten durch den Podestà von Pera Giov. de Mezano und durch die Gesandten Gentile de'Grimaldi und Giannone del Bosco) einerseits und dem Bulgarenfürsten Juanchus (vertreten durch die Gesandten Costa und Jolpani) andererseits abgeschlossen wurde.⁴ Zuvor aber ein Wort über Juanchus selbst. Da unter den Nachfolgern Swätislaws auf dem bulgarischen Königsthron keiner dieses Namens vorkommt, auch Juanchus im Vertrag nicht al-König, sondern bloß als Herr (dominus) bezeichnet ist, so können wir in ihm nur einen Dynasten sehen, welcher einen Teil des bulgarischen Landes (vielleicht als Vasall des damaligen Königs Sisman) beherrschte, und zwar muß dieser Landesteil ein Küstenland gewesen sein; denn im Vertrag wird verlangt, Juanchus solle im Fall des Wiederausbruchs der Feindseligkeiten den genuesischen Kaufleuten in seinem Land Schiffe anweisen, auf denen sie sich rechtzeitig zurückziehen können. Auf eine weitere Fährte leitet uns die Bezeichnung des Juanchus als *filius bonae memoriae magnifici domini Dobordize*. Dobordiza, unseres Juanchus Vater, ist nicht ganz unbekannt in der Geschichte. Einerseits hat Canale in genuesischen Archivalakten gefunden, daß die Genuesen im Jahre 1375 in Krieg mit ihm verwickelt waren⁵, andererseits gedenkt Laonicus Chalcocondylas eines Angriffs des Ungarnkönigs Ladislaus auf das Gebiet des mysischen Fürsten Dobrotikeus am Schwarzen Meer, wobei die zwei zu demselben gehörenden Städte Varna und Kalliakra (Kavarna) belagert wurden⁶. Unser Dobordiza war also Herr des bulgarischen Küstenlandes, welches unter dem Namen Dobrutscha bekannt ist, wahrscheinlich der erste, der dasselbe als ein gesondertes politisches Gebiet beherrschte; denn es scheint, daß die Landschaft hier wie (p. 716) so oft den Namen von dem ersten Beherrscher erhalten hat. Nun hat Engel aus türkischen Quellen entnommen, daß um 1388 das bulgarische Küstenland von Varna nordwärts unter einem Dobritz a Ogli d. h. Sohn des Dobritz a stand.⁷ Dies wäre eben unser Juanchus. Silvestere de Sacy, dessen Untersuchung ich im Bisherigen fast durchaus gefolgt bin, geht nun aber noch weiter und will wahrscheinlich machen, daß Juanchus identisch sei mit dem Januka-Ban, welcher im Jahr 1382 die Verteidigung der Stadt Sofia gegen die Türken leitete.⁸ Dem Einwurf, daß Sofia tief im Innern der Hämushalbinsel weit ab von dem Küstenlande liege, welches nach dem Bisherigen das eigentliche Gebiet der Herrschaft des Juanchus war, sucht dieser Gelehrte dadurch zu begegnen, daß er sich viele Mühe gibt nachzuweisen, unter Dobrutscha sei nicht immer bloß das Küstenland, sondern zuweilen ein weit ins Innere sich erstreckendes Gebiet verstanden worden. Die Frage ist aber die, ob gerade Juanchus von der pontischen Küste bis ins Herz der Hämushalbinsel hinein geherrscht haben kann, und wir müssen dies verneinen, weil sonst für den bulgarischen König und für die anderen Teilfürsten (Vasallen), welche doch notorisch damals auch existierten⁹, kein Herrschaftsgebiet übrig bliebe. Doch wir gehen zu dem Vertrag über. Juanchus hatte die in seinem Gebiet sich aufhaltenden Genuesen mit ihren Familien wie

¹ In der zu Grunde liegenden Stelle Fedixclavus, bei den Byzantinern (Niceph. Greg. 1, 283.318.390. Pachym, 1, 430, Cantacuz. 1,13.104.108.169.462) *Σφενδοσθλάβος* oder *Σφεννοσθλάβος* genannt. Er führt neben dem Titel *imperator et dominator Bulgariae* noch den zweiten *Imperator de Zagora*, welcher auch sonst für die bulgarischen Könige üblich war (s. Ducange *famil. byzant.* p. 310. Kunstmann, *Studien über Marino Sanudo d. Ae.* in den *Abh. der Münchn. Akad. Cl.* 3. Bd. 7. Abt. 3. S. 713) und von der Stadt Zagora (s. Schaffarik, *slav. Alterth.* 2, 218) hergenommen ist.

² Off. Gaz. p. 382—6.

³ s. außer den Byzantinern Vretos, *la Boulgarie ancienne et moderne* 1856, p. 95.

⁴ Mitgeteilt von Silv. de Sacy in *Not. et. extr.* XI, 65—71 und kommentiert von demselben in den *Mém. de l'Acad. des inscript.* T. VII. (Paris 1824) p. 292—334.

⁵ Canale, *della Crimea* 2, 59 f.

⁶ ed. Bonn, p. 326. *ἑσρατοπεδεδετο κατὰ τὴν τοῦ Εὐξείνου περαλλαν Δοβρουκωῶς τοῦ Μυσοῦ χώραν, ἐπὶ Καλλιᾶκρον τε καὶ ἐπὶ Βάρωνην*. Über Kalliakra s. Vretos, *la Boulgarie* enc. et omd. p. 191 f.

⁷ *Geschichte der Bulgaren in d. allg. Welthistorie*. Tl. 49, S. 458.

⁸ Hammer, *Gesch. d. osm. R.* 1. 187.

⁹ s. Engel a. a. O.

Gefangene behandelt und sich widerrechtlicher Weise genuesischen Guts bemächtigt, so der Habe eines in seinem Lande gestorbenen Lodisjus de Guasto. Man versprach sich nun gegenseitig das Vergangene zu vergessen, Juanchus insbesondere die usurpierten Güter herauszugeben, die Genuesen in seinem Gebiet mit ihren Angehörigen freizulassen, daß sie hingehen können wo sie wollen. für die Zukunft verhiess der Fürst die Genuesen freundlich und respektvoll zu behandeln und sie und ihre Habe zu schützen. Ein genuesischer Konsul soll ungehindert, ja vielmehr vom Fürsten bereitwilligst unterstützt den in seinem Gebiet angesessenen Genuesen vorstehen und Recht (p. 717) sprechen. Ein passendes Territorium soll den Genuesen eingeräumt werden, wo sie eine Warenhalle (*logiam*) und Kirche bauen und sich ungestört aufhalten können. Die Genuesen sollen im bulgarischen Gebiet alles, auch Lebensmittel (wofen nicht eintretende Hungersnot ein Ausfuhrverbot nötig machte) kaufen und ausführen dürfen wie sie wollen und als Eingangs- und Ausgangszoll je 1 Proc. des Werts der Ware zahlen. Leider konnten sich die Genuesen der Vorteile, welche ihnen dieser Vertrag gewährte, nicht lange erfreuen; denn wenige Jahre nach dem Abschluß desselben vollendeten die Türken die Eroberung des bulgarischen Reichs (1390—2), und damit nört jede Spur von genuesischen Niederlassungen südlich der Donaumündungen auf¹. Nördlich derselben fand der belgische Reisende Guillebert de Lannoy im Jahr 1421 Genuesen angesiedelt in *Moncastro*, dem heutigen Akkerman, welches damals dem Woiwoden Alexander, Fürsten der kleinen Wallachei und der Moldau gehörte². An den Donaumündungen selbst sollen die Genuesen Lichostomo (jetzt Kilia) besessen und dort ein Kastell gebaut haben, allein diese Nachricht ist einer sehr trüben Quelle entnommen³. Was aber endlich die Mitteilung betrifft, welche ein moldauischer Starost dem reisenden Abbate Boskowich im Jahr 1762 machte, er habe in Sutzava, der alten moldauischen Metropole, nicht weniger als 30 Kirchen voll genuesischen Inschriften und ein Kastell mit dem Wappen Genua's gesehen⁴, so finde ich es überaus (p. 718) unwahrscheinlich, daß die Genuesen in einer vom Meer soweit entfernten Binnenstadt wie Sutzava ist (es liegt nordwestlich von Jassy) eine so bedeutende Niederlassung gehabt haben sollen.

Wie die Genuesen, so knüpften auch die *Venetianer Handelsverbindungen* mit der *Bulgareien* an. Der bulgarische König Alexander war es, der im Jahr 1352 ihnen kommerzielle Privilegien in seinem Reich gewährte. Er verhiess ihnen Sicherheit ihrer Habe namentlich auch daß sie bei Schiffbrüchen und in Sterbfällen nicht sollte von Unberechtigten angetastet werden, setzte den Zoll auf 3 vom Hundert fest und erlaubte ihnen, wo sie wollen ein Terrain zu kaufen und darauf eine Kirche und eine Warenhalle zu bauen. Da übrigens dieser Vertrag samt einem Brief des Königs an den damaligen Dogen Andrea Dandolo durch den *venetianischen Konsul von Varna* im Oktober 1352 an die Republik geschickt wurde, so ist klar, daß die Venetianer schon vor dem Abschluß desselben eine Niederlassung in der Bulgareien und zwar in Varna hatten.⁵

Wir haben nun die ganze sehr ansehnliche Reihe von Ländern und Städten an der Ost-, Süd- und Westküste des Schwarzen Meeres an unserem geistigen Auge vorübergehen lassen, in welchen die Italiener Handelsniederlassungen besaßen; nunmehr kehren wir zu den Kolonien in der Krim und am Asow'schen Meer zurück, von denen wir bis jetzt bloß die Anfänge betrachtet haben. Sie blieben immer die hervorragendsten unter allen pontischen Kolonien; weder Trapezunt noch Amastri konnte sich je hinsichtlich der kommerziellen Bedeutung mit Kaffa une

¹ Einzelne Städte, wo solche bestanden, lassen sich nicht mit Sicherheit namhaft machen. Auf Grund eines unedierten Werks, betitelt *Origine delle famiglie nobili di Genova*, über dessen Alter und Verlässlichkeit ich kein Urteil habe, behauptet Serra 4, 56. die Genuesen haben Costrice besessen, einen Ort zwischen Varna und Kawarna (Ekerne), den auch die mittelalterlichen Karten verzeichnen.

² *Voyages et ambassades de Messire Guillebert de Lannoy* (ed. Serrure). Mons 1840. p. 38. 39. Über Alexander vgl. Engel, *Gesch. d. Moldau in der Allg. Welthistorie*. Tl. 49. Bd. 4. Abt 2. S. 115 ff.

³ Sie erscheint bei einem moldauischen Geschichtsschreiber des vorigen Jahrhunderts Nic. Costin in Verbindung mit anderen aller geschichtlichen Wahrheit widerstrebenden Angaben s. *Not. et extr.* XI. p. 337.

⁴ Boscowich, *giornale di un viaggio da Costantinopoli in Polonia*. Bassano 1784. p. 127. u. daraus bei Serra 4, 57. Über Sutzava s. Neigebauer, *Beschreibung der Moldau und Wallachei*. Leipz. 1848. s. 369.

⁵ s. diese Dokumente im Auszug bei Marin 4, 174—6. Es ist fast zu vermuten, daß das von Filiassi, *mem. stor. de Veneti* VI, 2. p. 236. kurz angeführte „*Pactum cum Alexand. Imp. Zagorie ann. 1346 actum in Varna*“ dasselbe mit dem obigen ist, obgleich Filiassi die Jahreszahl anders wiedergibt.

Tana messen. Über sie fließen auch die Quellen reichlich genug, um eine zusammenhängendere Geschichte derselben zu ermöglichen, während wir über die meisten anderen leider nur abgerissene Notizen geben konnten.

Allard, C.

Souvenirs d'Orient. La Bulgarie Orientale, par. . . Suivie d'une notice sur le Danube, par M. J. M i c h e l, . . . et de l'explication des inscriptions, par M. L é o n R é n i e r, . . . Paris, A. le Clere et C^e, Ed., C. Dillet, Ed. (1864). 295 p. Avec 7 gravures et 2 cartes.

Les deux cartes sont: 1. Carte de la Route de Rassova à Kustendjé et des Fossés de Trajan, d'après les documents recueillis par la mission danubienne en 1855; 2. Carte de la Bulgarie Orientale.

Table des matières:

Coup d'oeil géographique; Varna; La Dobrodja; Kustendjé; Tomis et Ovide; La route française et les fossés de Trajan; Les pays des bouches du Danube et les lacs; Rassova et Sili-
strie; Le Deli-Orman; La population de la presqu'île danubienne; Histoire naturelle; Clima-
tologie; Conditions de salubrité et d'hygiène; Maladies régnantes; Le Danube; Lettre du T.R.P.
Boré; Explication des inscriptions, p. 281.

(p. 274) Dans une note sur la navigation du Danube, publiée par la *Revue maritime et coloniale* (tome IV, [Avril, 1862] page 820), on lit ce qui suit:

„D'après une statistique établie sur les documents fournis par la commission européenne du Danube, le mouvement général de la navigation du port de Sulina pendant l'année 1861 est représenté à l'entrée par 2859 navires jaugeant 473 914 tonneaux, et à la sortie par 2883 navires jaugeant 480 944 tonneaux. C'est une diminution, sur la navigation de 1860, de 432 navires et de 77 812 tonneaux à l'entrée, et de 412 navires et 78 612 tonneaux à la sortie; cette diminution est attribuée aux tarifs trop élevés fixés par la commission européenne, et qui font que beaucoup de bâtiments préfèrent aller charger dans la mer d'Azov.

„Le nombre des navires qui ont chargé sur la rade de Sulina a beaucoup augmenté cette année. Ces bâtiments ne sont soumis qu'à un droit fixe de 50 francs, d'après le règlement du 25 juillet 1860 de la commission européenne. Ils reçoivent leurs chargements au moyen de schleps appartenant pour la plupart à la compagnie danubienne; ces allèges payent un droit de un franc par tonneau de la cargaison qu'ils portent en rade“ . . .

(p. 276) „Cent cinquante-six bâtiments de commerce ont été pris par les glaces dans le Danube pendant l'hiver de 1861.“

Collas, B. C.

La Turquie en 1864. Par. . . Paris, E. Dentu, 1864. XI — 480 p.

Table des matières:

Considérations générales; Aperçu historique; Géographie, population, religions; Gouver-
nement; Justice et organisation religieuse musulmane; Armée, marine; Finances; Propriété;
Capitulations et traités; Poids et mesures; Commerce Général; L'Exposition nationale des
produits ottomans en 1863; Produits agricoles; Produits industriels; Commerce particulier;
Agriculture; Industrie; Routes, moyens de transport, chemins de fer, phares, télégraphie élec-
trique, postes; Conclusion; Pièces justificatives.

(p. 269) Bulgarie: Bourgas, Varna, Kustendjé, Soulina. —
La Bulgarie occupe une superficie de 3600 lieues carrées; elle est bordée par la mer Noire et
par le Danube. Sa population est d'environ 2 millions d'individus, appartenant deux tiers
à la religion grecque et un tiers à la religion mahométane. Le sol est très fertile; la plus grande
partie est encore en friche; elle a de gras pâturages, où l'on élève de nombreux troupeaux de
bêtes à cornes et de moutons. C'est vers la Bulgarie de préférence, dans les plaines de la Dobrood-
ja, que le gouvernement ottoman dirige les émigrants circassiens et tartares qui, refusant
d'accepter la domination russe, viennent demander un asile à la Turquie. On évalue à 250 000

le nombre de ceux qui depuis trois ans sont établis sur les terrains que l'Etat leur a concédés gratuitement. Ces émigrants, presque tous cultivateurs, se livrent à l'agriculture et ils ont considérablement augmenté déjà la production en céréales de la Bulgarie.

Bourgas possède un bon port sur la mer Noire, qui exporte beaucoup de céréales. C'est une escale de la ligne du Lloyd autrichien. En 1863, du 15 août au 31 décembre, le mouvement de ce port, bateaux du Lloyd non compris, s'est élevé, entrée et sortie réunies, à 70 navires jaugeant 9140 tonneaux. Le commerce y est en progrès.

Varna, escale des bateaux du Lloyd autrichien et des servies de la Compagnie des Messageries impériales, est le port le plus fréquenté de la Bulgarie. Son importation s'élève actuellement environ à 14 millions, et l'exportation à peu près au même chiffre. Le mouvement (p. 270) commercial, tant à l'importation qu'à l'exportation, augmente considérablement; ce résultat est dû aux colonies tartares et circassiennes qui viennent d'être fondées dans la Dobroudja. On s'occupe de la création d'un chemin de fer qui relierait Varna à Roustchouk, sur le Danube, et de couper par un canal la petite langue de terre qui sépare la rade de Varna, ouverte et peu sûre, du vaste lac Dvina, dont la profondeur d'eau est de 25 à 30 mètres. Ce travail, facile et peu coûteux, doterait la ville de Varna d'un des plus beaux ports du monde, et en ferait le centre de la navigation dans ces parages.

Du 15 août 1863 au 31 décembre, le mouvement maritime à Varna a été (vapeurs du Lloyd et des Messageries non compris) de 189 navires jaugeant 14 743 tonneaux, entrée et sortie réunies.

Kustendjé est la tête de ligne de la voie ferrée qui relie la mer Noire au Danube, à Tchernavoda. Cette concession a été accordée pour 99 ans à une compagnie anglaise, qui a pris en même temps l'engagement d'améliorer le port de Kustendjé et de l'entretenir pendant toute la durée de la concession. La compagnie est autorisée à prélever divers droits sur les navires fréquentant ce port.

Le chemin de fer est en activité depuis le 4 octobre 1860. Quant au port, on construit les digues. Les quais peuvent dès à présent recevoir cinq à six navires en chargement. Les travaux de dragage permettent en outre à une vingtaine de navires de mouiller dans le port, mais ils n'y sont pas en sûreté quand la tempête survient. Kustendjé et Tchernavoda sont devenus la grande voie de passage des voyageurs à destination de Constantinople, (p. 271) pendant l'été; ils n'ont ainsi qu'un très petit parcours par mer à effectuer; mais ce moyen de communication reste forcément interrompu durant l'hiver par les glaces du Danube, qui interceptent la navigation à vapeur entre Tchernavoda et Baziach, point extrême des lignes ferrées d'Autriche en communication avec l'Europe.

Soulina. — L'article 16 du traité de Paris du 30 mars 1856 porte que l'embouchure du Danube doit être améliorée par des travaux exécutés sous la direction d'une commission européenne. Les travaux entrepris à l'entrée du bras dit la Soulina sont terminés; ils ont accru le tirant d'eau du lit du fleuve. C'est à l'endroit où ce bras se jette dans la mer Noire que s'élève la ville de Soulina. Son mouvement commercial, presque tout de transit, est très actif pendant l'été. C'est là que chargent les navires qui ne remontent pas jusqu'à Galatz et Brahilow. Leurs cargaisons de céréales sont transportées par des allèges.

En 1862, le nombre des navires à voiles qui ont franchi les passes de la Soulina, soit pour entrer dans le Danube, soit pour en sortir, a été:

	Navires	Tonneaux
Entrée	2 748	597 314
Sortie	2 822	403 309
Total	2 570	800 623 [sic !]

En outre, 199 bâtiments à vapeur de commerce français, autrichiens, russes et ottomans, se sont rendus dans les différents ports du Danube.

L'exportation des céréales s'est élevée à 8 500 000 hectolitres, (p. 272) dont les deux tiers provenaient des provinces moldo-valaques et le reste de la Bulgarie. Les autres produits du bas Danube ne donnent que des chiffres insignifiants.

Le Danube est l'artère de l'Europe centrale; la navigation commence à Ulm et continue jusqu'à la mer Noire, le fleuve devient de plus en plus profond et rapide sur ce parcours de 1547 milles. Avant d'arriver à la mer, après Galatz, le Danube se divise en cinq branches ou canaux dits bouches du Danube. On les nomme: Soulina, Kilia, Saint-George, Jalova, Portitsa. La Soulina est la seule où on ait exécuté des travaux qui rendent aujourd'hui la navigation facile; les difficultés proviennent surtout des barres qui se forment à l'entrée. La commission européenne du Danube s'occupe, dit-on, de l'amélioration des autres branches, notamment de Kilia et de Saint-George. De novembre à mars les glaces arrêtent la navigation.

Jacobovits

Die Consulate als Gerichtsbarkeiten im osmanischen Reiche. Ihr Wirkungskreis, Innere Justizgebarung, Aufhebung, eventuell Organisierung derselben. Dargestellt von. . . Wien, Wilhelm Braumüller k. k. Hofbuchhändler, 1865. 26 p.

Inhalt:

Wirkungskreis der Consulate in der Levante als richterliche Behörden, p. 3—12; Allgemeine innere Justizgebarung, p. 13—26.

(p. 3) In den Ressort der österreichischen Consulate im osmanischen Reiche fallen alle Rechtshändel, insoferne es sich dabei um Rechte österreichischer Untertanen oder Schutzgenossen (auch „Schutzverwandte“ oder „Schutzbefohlene“ genannt) handelt. In allen anderen Rechtsstreitigkeiten muß der Kläger dem Gerichtsstande des Verklagten folgen mit der einzigen Ausnahme der türkischen Untertanen, welche, ohne Unterschied der Nationalen, bei Vorkommenheiten ihre eigenen Gerichte traktatenmäßig in Anspruch nehmen.

In der auf die Kompetenz der Consulate Bezug nehmenden Ministerialverordnung vom 31. März 1855, R.G.B. Nr. 58, § 1 lesen wir Folgendes:

„Die Zivil-Gerichtsbarkeit über die österreichischen Untertanen und Schutzgenossen im osmanischen Reiche wird von den Consulaten in erster Instanz im vollen Umfange ausgeübt.“

Diese Jurisdiktions-Befugnis beruht auf der im Art. 5 des Passarovitzer Friedensvertrages vom 17. Juli 1718 enthaltenen diesfälligen Stipulation, welche durch den österreichisch-türkischen Handelsvertrag vom 14. Febr. 1784 und durch den Sistower Friedenstraktat vom 4 August 1791 bestätigt worden ist.

Andree, K.

Geografie des Welthandels. Mit geschichtlichen Erläuterungen. Von. . . Stuttgart, J. Engelhorn, 1867—1872. 2 Bde. 668 p.; XX — 975 p. — Bibliothek der Gesamten Handelswissenschaften. Bd. 1. u. 2.

p. 54—56: Die Donauländer und die Türkei. (Messen und Märkte.)

(p. 55) . . . In der Türkei sind die Jahrmärkte recht eigentlich „Herz und Seele des Handels“, von denen aus der Verkehr das Land durchdringt. Sie haben für eine nähere oder entferntere Umgegend eine nicht geringe Wichtigkeit. Das gilt z.B. von Jannina, der Hauptstadt von Süd-Albanien, von deren Jahrmärkten die Kaufleute Maroquin, Goldstoffe und Seidenzeuge holen; von Struga, einem kleinen Ort in Mittelalbanien, unweit vom Ochrida-See; Monastir in Bosnien, Nowi Bazar im südlichsten Teil des noch türkischen Serbiens an der Morawa, wohin auch Einkäufer aus Mazedonien kommen. Belangreich sind ferner die Märkte von Islivni in Thracien, und Nicopolis in Mazedonien, von Eski Dschuma in Bulgarien und von Zeitun in Griechenland. Diese Stadt liegt zwischen den Ausläufern des Othrysgebirges unweit vom alten Lamia. Auch Phersa oder Pharsala in Thessalien hat einen wichtigen Jahrmarkt, aber der bei weitem größte Warenumsatz findet auf jenem von Usundschi in Rumelien, etwa 10 deutsche Meilen nordwestlich von Adrianopel, statt. Wenn auch die Angabe, daß auf demselben nahe an 100 000 Menschen sich zusammenfänden, übertrieben sein mag, so ist doch wahr, daß in Wolle, Häuten, Baumwolle, Blutegelein und anderen Landeserzeugnissen große Geschäfte gemacht werden und anderseits der Absatz von europäischen Gewerbszeugnissen einen bedeutenden Umfang erreicht. Die Regierung läßt für die Verkäufer eine Menge Buden aufschlagen, aber die größere Anzahl der Marktbesucher muß unter freiem Himmel sich behelfen. Dieser Markt fällt in den Frühherbst bald nach der Ernte und wird auch von Kaufleuten aus Deutschland und der Schweiz besucht. Von Belang ist auch die Jahresmesse von Perlep oder Prelip in Mazedonien, wohin viele Einkäufer aus Mittelalbanien, Seres, Saloniki, Sofia, Adrianopel und Philippopol kommen (p. 56) und mit englischen Waren sich versehen. Am Bosphorus hält man große Jahrmärkte bei heiligen Quellen, z.B. bei jener der heiligen Jungfrau der Fische, und am 1. August bei der Quelle des heiligen Elias. In Kleinasien steht der Markt von Balakhissar allen übrigen voran.

Viquesnel, A.

Voyage dans la Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace, par. . . Ouvrage publié sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique. Paris. A. Bertrand, Ed., 1868. 2 T. XXVII — 636 p.; 544 p.

Table des matières :

T. I. 1^{ère} partie. Aperçus historiques, statistiques et politiques. Coup d'oeil sommaire sur l'histoire ottomane, p. 1; Coup d'oeil sommaire sur l'origine et sur l'Ethnographie des diverses races qui habitent la Turquie d'Europe, p. 21; Etendue de l'Empire ottoman et statistique de sa population, p. 33; Essai sur le mouvement de la population de Constantinople, p. 56; Divisions administratives de l'Empire ottoman, p. 99; Idée générale du tanzimat, p. 152; Le Coran, p. 160; Origine et caractère du pouvoir politique, p. 165; Origine et nature de la propriété, p. 169; Société religieuse des ottomans, p. 175; Sociétés religieuses et civiles des sujets non musulmans, p. 182; Municipalités, p. 197; Coup d'oeil sur la législation, p. 202; Administration de la justice, p. 212; Instruction publique, p. 216; Forces de terre et de mer, p. 230; Finances, p. 235; Agriculture. Poids, mesures et monnaies, p. 257; Poids, p. 257; Mesures itinéraires, p. 258; Mesures de longueur, p. 258; Mesures agraires, p. 259; Mesures de capacité pour les matières sèches, p. 259; Mesures de capacité pour les liquides, p. 260; Monnaies, p. 260; Productions naturelles de la Turquie d'Europe, p. 262; Etat de l'agriculture, p. 264; Contrastes entre la fécondité du sol et l'étendue considérable des terres incultes, p. 264; Avantages de la position géographique incomparable des provinces de l'empire, p. 265; Tentatives faites par le gouvernement pour améliorer l'état de l'agriculture, p. 266; Examen des causes principales de son dépérissement, p. 266; Evaluation de la quantité et de la valeur de certaines productions dans la Turquie d'Europe, p. 269; Céréales, p. 269; Sésame, p. 271; Tabac p. 272; Huile d'olive, p. 272; Moutons, p. 273; Soie, p. 273; Evaluation de la quantité et de la valeur de certaines productions dans la Turquie d'Asie, p. 274; Céréales, p. 274; Sésame, p. 275; Tabac, p. 275; Opium, djéhri, vallonée, garance, p. 276; Coton, p. 276; Huile d'olive, p. 276; Soie, p. 277; Chèvre d'Angora, p. 277; Renseignements divers sur quelques districts de la Thrace, p. 280; Fécondité des céréales dans le district d'Andrinople, p. 280; Prix et loyer de la terre dans quelques provinces, p. 281; Productions naturelles du district d'Andrinople, p. 283; Productions naturelles du district d'Andrinople, p. 283; Productions naturelles du district de Philippopoli, p. 284; Productions naturelles de plusieurs kazas dépendant du livra de Drama, p. 285; Productions naturelles du district de Sérès, p. 286; Productions naturelles de l'île de Thassos, p. 287; Prix courants de quelques objets de consommation dans l'intérieur du Rhodope, p. 287; Prix du commerce de détail, p. 288; Prix des chevaux ordinaires de voyage à Constantinople, p. 290; Quotité des impôts dans quelques districts du Rhodope, p. 291; Industrie. Etat de l'industrie, p. 292; Causes de la décadence de l'industrie ottomane, p. 292; Tentatives du gouvernement pour relever l'industrie, p. 292; Coup d'oeil sommaire sur l'état de l'industrie, p. 293; Tissus de coton, p. 293; Filatures de soie, p. 294; Tissus de soies, p. 296; Tissus de laine et tapis, p. 298; Bonneterie, p. 299; Teinturerie, p. 299; Passementerie, p. 299; Broderie, p. 299; Tannerie, p. 299; Sellerie, p. 300; Cordonnerie, p. 300; Poteries, p. 300; Armes et coutellerie, p. 300; Bijouterie et orfèvrerie, p. 300; Chaudronnerie, p. 301; Mines, p. 301; Liste des produits de l'industrie ottomane envoyés à l'exposition universelle de Paris, en 1855; produits manufacturés, p. 302; productions naturelles du sol, p. 311; produits de mines et de carrières, p. 312; Liste des récompenses décernées à la Turquie par le jury international de l'Exposition universelle de 1855; p. 313; Commerce. Système commercial de la Turquie, p. 317; Liberté absolue du commerce, p. 317; Droits de douane, p. 318; Commerce général de l'Empire ottoman, p. 318; Importations et exportations de la Turquie, p. 319; Commerce de la France avec la Turquie, p. 320; Valeurs des importations et des exportations de 1825 à 1854, p. 321; Statistique comparée du commerce spécial entre la France et la Turquie, année 1853, p. 322; Navigation de 1825 à 1854; p. 323; Des transports par terre et par mer, p. 323; Transports par terre, p. 323; Poids de la charge du chameau, du cheval, et du hamal ou porte-faix, p. 323; Prix des transports en Asie et en Europe, p. 323; Transports par mer, p. 325; Mouvement général des principaux ports de l'Empire ottoman, p. 326; Constantinople, p. 326; Nombres officiels des navires entrés et des individus venus par mer à Constantinople pendant dix années (1841—1850), p. 327; Moyennes, p. 327. — Mouvement général de la navigation étrangère en 1841, p. 328; Même mouvement de 1841 à 1852, d'après plusieurs publications, p. 329; Comparaison entre ces chiffres et les chiffres officiels, p. 329; Répartition du mouvement d'entrée entre les divers pavillons importa-

teurs, p. 330; Evaluations des opérations commerciales, p. 330; Lacunes regrettables dans les renseignements, p. 331; Trébizonde et littoral de la mer Noire, p. 332; Trébizonde, p. 332; Samsoun, p. 333; Autres ports du littoral asiatique; ports du littoral européen, p. 333; Littoral de la mer de Marmara, p. 333; Littoral de la Thrace sur la mer Egée, p. 334; Enos, p. 334; Baie de Xéro ou d'Ibridjé, p. 336; Andrinople, p. 336; Echelles intermédiaires entre Enos et Kavala, p. 338; Kavala, p. 338; Sérès, p. 340; Littoral de la Macédoine et de la Thessalie, p. 341; Salonique, p. 341; Volo, p. 343; Littoral de l'Adriatique et de la mer Ionienne, p. 343; Smyrne et littoral de l'Anatolie, p. 344; Smyrne, p. 344; Skala Nova, p. 350; Tarsous et littoral de la Caramanie, p. 350; Bairout et littoral de la Syrie, p. 351; Bairout, p. 352; Alexandrette et Latakia, p. 354; Tripoli, p. 355; Sour et Saida, p. 355; Kaifa et Saint-Jean d'Acre, p. 355; Jafa, p. 356; Archipel ottoman, p. 356; Ile de Candie, p. 356; Ile de Chypre, p. 358; Ile de Rhodes, p. 358; Ile de Co, p. 359; Ile de Samos, p. 360; Ile de Chio, p. 360; Ile de Mételin, p. 360; Littoral de la mer Rouge et du golfe Persique, p. 361; Djedda; Basra, p. 361; Renseignements additionnels, p. 361; Trébizonde, p. 362; Samsoun, p. 362; Sinope, p. 362; Skoutari (d'Albanie), p. 362; Ile de Candie, p. 363; Bairout et littoral de la Syrie, p. 363; Coup d'oeil sur la situation politique des races chrétiennes et sur leurs aspirations particulières. Considérations préliminaires, p. 365; Les Grecs ou Hellènes, p. 367; Les Albanais, p. 371; Les Moldo-Valaques ou Roumans, p. 372; Les Serbes, p. 382; Les Bosniaques, p. 390; Les Herzégoviniens, les Croates et les Monténégrins, p. 393; Les Bulgares ou Bulgares, p. 397; Les Arméniens, p. 400; Conclusions, p. 405; Résumé général, p. 409; Coup d'oeil sur la situation actuelle de l'Empire ottoman, p. 428. Appendice: Coup d'oeil sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves et de leurs voisins les Turcs et les Finnois, p. 458.

T. II. 2^{ème} partie. Météorologie. Tableaux des observations météorologiques faites dans le bassin du Bosphore, p. 1; Sur le nivellement barométrique de la Thrace (Roumélie), de M. Viquesnel, p. 113; 3^{ème} partie. Géographie. Explication de la carte de la Thrace, p. 131; Itinéraire suivi par l'auteur, depuis le 20 mai 1847 jusqu'au 2 janvier 1848: Route de Constantinople à Enos, p. 145; Route d'Enos à Andrinople, p. 160; Route d'Andrinople à Philippopoli, p. 175; Route de Philippopoli à Névrokoup, p. 186; Route de Névrokoup à Sofia, par Razlouk et Samakov, p. 198; Route de Sofia à Kostendil (Keustendil ou Ghioustendil), p. 216; Route de Kostendil à Sérès, p. 224; Route de Sérès à Névrokoup, par Drama, p. 236; Route de Névrokoup à Kavala, p. 242; Route de Kavala à Ismilan, près des sources de l'Arda, p. 252; Route d'Ismilan à Gumourdjina, p. 259; Route de Gumourdjina à Férédjik, p. 269; Route de Férédjik à Khas Keui (ou Khaz Keui), p. 273; Route de Khas Keui à Andrinople, p. 280; Route d'Andrinople à Kéchan, p. 282; Route de Kéchan à Aktobol, p. 283; Route d'Aktobol à Kirk-Kilissé, p. 287; Route de Kirk-Kilissé à Constantinople, p. 289; Route de Constantinople à Ormanli, et retour, p. 292; Indications sommaires de quelques ruines antiques reconnues dans la Thrace (Turquie d'Europe), en 1847, p. 296; 4^{ème} partie. Géologie. Géologie descriptive. A. Route de Constantinople à Enos. Littoral de la mer de Marmara et de la mer Egée, p. 305; B. Route d'Enos à Andrinople. Vallée inférieure de la Maritza, et montagnes orientales du Rhodope qui bordent la rive occidentale de la Maritza, p. 327; C. Route d'Andrinople à Névrokoup. Vallée inférieure de l'Arda, et coupe du Rhodope, de Philippopoli à Névrokoup, p. 350; D. Route de Névrokoup à Samakov. Vallée supérieure du Karasou, de la Mtaritza, de l'Iskra et du Strymon, p. 366; E. Route de Samakov à Kavala. Vallée du Strymon et cavité de Drama, de Lissa. Vallée inférieure du Karasou, p. 374; F. Route de Kavala à Andrinople. Littoral de la mer Egée, et coupes à travers le massif du Rhodope, p. 387; Gr. Retou. d'Andrinople à Constantinople. Tékir Dag et chaîne côtière, p. 413; Paléontologie; Faune secondaire, p. 450; Faune tertiaire, inférieure, p. 451; Faunes tertiaires moyenne, supérieure et plus récentes, p. 470. Appendice deuxième: Rapport à Monsieur le Directeur général de l'administration des tabacs, à Paris, sur la production, l'exportation, la consommation locale, les procédés de culture et le commerce des tabacs dans les provinces de la Turquie d'Europe situées autour des montagnes du Rhodope et dans l'intérieur de ce massif. Plan du rapport. Production du tabac dans le massif du Rhodope, exportation et consommation locale: Position géographique des districts du Rhodope, qui produisent le tabac à fumer, p. 486; Nature des terrains employés à la culture du tabac, p. 494; Importance des districts du Rhodope, sous le rapport de la production du tabac destiné à l'exportation et à la consommation locale, p. 500; Quantités de terres plantées en tabac, et produits moyens par mesure de terre cultivée dans les différents districts du Rhodope, p. 505; Culture et commerce: Procédés de culture en usage, p. 512; Opérations postérieures à la livraison des tabacs jusqu'au moment de l'embarquement, p. 516; Prix moyen des tabacs récoltés dans les districts du Rhodope, p. 519; Droits divers dont la production et le commerce du tabac sont frappés en Turquie, p. 521; Mode d'achat en usage en Turquie, p. 525; Observations relatives aux achats faits pour le compte des soumissionnaires français chargés d'approvisionner l'administration générale des tabacs, p. 526.

T.I (p. 257) P o i d s , m e s u r e s e t m o n n a i e s . Nous aurons des occasions si fréquentes, dans le cours de ce chapitre, de comparer les poids, mesures et monnaies turcs avec les unités françaises, qu'il nous paraît indispensable de commencer par faire connaître les rapports qui existent entre le système ottoman et le système français.

P o i d s . — Nous devons à notre savant ami M. le docteur Verrolot la communication d'un tableau comparatif entre les poids usités à Constantinople et les poids français. La base de ses calculs a été prise dans l'Annuaire du Bureau des longitudes (année 1850) où le poids de l'oka est indiqué comme représentant 1kil; 284gr; 825. De son côté, M. Bilézikdji, architecte arménien, a présenté à l'Académie des Sciences, le 26 mars 1854, une notice sur le même sujet¹, dans laquelle il donne à l'oka un poids de 1kil; 282. La légère différence entre ces deux rapports s'explique par l'absence d'un étalon légal.

	D'après le docteur Verrolot kil. gram.	D'après M. Bilézikdji ² kil. gram.
Le dirhem (drachme ou dragme) ³	3,2120625	3,205
L'oka = 400 diahems	1,284,825	1,282
Le kantar ou quintal = 44 okas	56,532,300	56,408
Le lydra (livre) miskhal = $\frac{1}{100}$ e du kantar	565,323
Le tchèki de bois et le tchèki de pierre = 180 okas	231,268,500	230,760
Le tchèki d'opium = 250 dirhems	803,015
Le tèfèh de soie = 210 dirhems	674,538
La livre médicale (de 12 onces) = 96 dirhems	308,358
Le meskal (médical) d'huile de rose = $\frac{1}{8}$ dirhem	4,818	4,807

L'oka est le poids ordinairement employé pour peser les marchandises courantes, telles que la viande, les fruits secs ou frais, le coton, le lin, le tabac, etc. Dans les villages et même dans les villes, on voit souvent les marchands se servir de pierres ou de morceaux de fer informe pour faire leurs pesées de l'oka et de ses subdivisions. Le gouvernement n'exerce pas plus de surveillance sur les poids que sur les mesures de longueur. On doit donc considérer les rapports ci-dessus comme approximatifs et non comme offrant une exactitude rigoureuse.

M e s u r e s i t i n é r a i r e s . — La lieue ottomane est une mesure arbitraire, représentant la distance qu'un cheval de charge parcourt en une heure de marche au pas ordinaire. Aussi a-t-on l'habitude en Turquie de compter les distances par heures. La longueur de la lieue ou de l'heure varie suivant les localités et les difficultés du terrain. En plaine, l'heure représente environ 6 kilomètres; dans les pays entrecoupés de collines, environ 5 kilomètres; dans les montagnes, environ 4 kilomètres.

M e s u r e s d e l o n g u e u r . Les mesures de longueur employées dans le commerce n'ont aucun fixité. Le gouvernement n'ayant pas adopté un étalon légal, laisse à chaque

	mèt.	Autorités
Archine, ou pic, grande mesure	0,6691	Prony
Archine, ou pic, grande mesure	0,6690	Mutton
Archine, ou pic, grande mesure	0,7083	Paucton
Archine, ou pic, petite mesure ou bilèdi	0,6609	Paucton
Archine, ou pic, petite mesure	0,6499	Prony
Archine, ou pic, pour canevas	0,8284	Paucton
Indazè	0,6418	Paucton
Pied	0,3550	Mutton
Archine, ou pic, pour la soie	0,66908	Sans nom d'auteur
Archine, ou pic, de Stamboul	0,6479	

¹ Note sur les poids et mesures de l'Empire ottoman, accompagnée d'un projet ayant pour but de faire concorder lesdites mesures avec le système métrique.

² M. Bilézikdji ne mentionne dans son tableau ni le lydra, ni la livre médicale. Il donne au tchèki d'opium et au tèfèh de soie un poids très différent de celui que leur assigne le docteur Verrolot. Il compte le tchèki d'opium pour 2 okas ou 800 dirhems et le tèfèh de soie pour 1 oka $\frac{1}{2}$ ou 600 dirhems.

³ Le dirhem se subdivise en 16 carats.

industriel la liberté de prendre les mesures qui sont à sa convenance, et de s'entendre à ce sujet avec les acheteurs. Les mesures turques rapportées en Europe à diverses époques, et comparées au mètre offrent, d'après les notes inédites que M. Silberman a bien voulu nous communiquer, les rapports suivants:

(p. 259) D'après M. Bilëzikadji, la grande archine et l'indazè offrent les rapports suivants dans lesquels les millimètres ont été négligés :

Grande archine, à l'usage des constructeurs, environ.	0,75
Grahde archine, à l'usage des marchands de velours et de toile, environ.	0,68
Indazè, environ.	0,64

Mesures agraires. La mesure agraire en usage dans la Turquie porte le nom de *denum*, et couvre une superficie carrée dont les quatre côtés mesurent chacun quarante pas, ou selon M. Boué, quarante archines. A défaut de renseignements exacts sur la longueur conventionnelle du pas, ou de l'archine en usage, on peut admettre, d'après les renseignements ci-dessus, qu'elle se trouve comprise entre 70 et 85 centimètres; ce qui donnerait un carré de 784 à 1156 mètres. C'est entre ces deux limites extrêmes que doit se trouver la valeur réelle du *denum*. La moyenne étant de 970 mètres, nous admettons que la mesure agraire en usage dans la Turquie équivalait environ à 20 ares et que 10 *denum* représentent à peu près 1 hectare.

Mesures de capacité pour les matières sèches. — Le kilè est une mesure qui se compose, suivant les localités, de 20 à 22 ou même 24 okas. Nous avons vu employer à Philippopoli et dans l'intérieur du Rhodope des kilès de 34, 38 et 48 okas. Le kilè de riz à Philippopoli et à Drame ne contient que 10 okas. De toutes ces mesures, la plus généralement employée est le kilè de 200 okas dit de Constantinople. C'est la seule en usage dans les transactions commerciales avec l'étranger.

Le recueil que le ministère du commerce et de l'agriculture publie sous le titre de *Fait s c o m m e r c i a u x*¹ renferme (voyez No 3, mars 1852) le passage suivant:

„Les mesures employées sur la place de Jaffa pour les céréales sont l' *ardeb* et le *quilo* (kilè) qui vaut 1/5 e d'ardeb; ces mesures de capacité se convertissent en *ocques* (okas), mesure de poids; mais la conversion ne peut être uniforme et varie nécessairement selon la pesanteur spécifique de la graine mesurée. Ainsi:

1 ardeb = 5 kilès d'orge.	= 95 okas
1 ardeb = 5 kilès de maïs	= 100 okas
1 ardeb = 5 kilès de blé	= 110 okas

De ces renseignements nous déduisons les chiffres suivants, en adaptant le rapport donné par l' *A n n u a i r e*, 1 oka = 1kil, 284.

1 kilè d'orge	= 19 okas = 24 kilogrammes 396 grammes
1 kilè de maïs	= 20 okas = 25 „ 680 „
1 kilè de blé	= 22 okas = 2S „ „

Dans cette circonstance, la publication ministérielle considère le kilè comme une mesure dont la capacité est invariable, quelle que soit la pesanteur spécifique des substances.

Un autre rapport publié dans le même recueil émet, sur la nature du kilè, une (p. 260) opinion beaucoup moins explicite que la précédente. Le No 3 (janvier 1850) contient à la page 9 une note ainsi conçue: „Le kilè de Constantinople = 35 litr., 110. Il correspond en poids à 20 okas de grain ou 25kil, 640.“

Il est clair que si le kilè se compose invariablement d'un poids déterminé, il cesse de représenter une mesure de capacité. En effet, d'après les nombreuses pesées exécutées par M. Silberman, le pesanteur spécifique d'un hectolitre de blé sec varie de 65 à 78 kilogrammes. Deux kilès de la même espèce de céréales peuvent donc contenir des volumes très différents. Cependant on trouve dans les ouvrages spéciaux le rapport du kilè à l'hecto-litre, sans aucun commentaire. Si l'on cherche quel est le poids de l'hectolitre correspondant au chiffre indiqué, on obtient le tableau suivant, en admettant qu'el oka = 1kil, 284: [v. p. 384].

Dans ces rapports ci-dessus, le kilè a été considéré comme une mesure dont la capacité varie avec la pesanteur spécifique du solide mesuré. Le rapport: 1 kilè = 35 litres correspond à celui de: 1 hectolitre = 73kil, 371. Ce dernier chiffre se rapproche beaucoup de la moyenne (71kil, 500) trouvée par M. Silberman pour la pesanteur spécifique du blé. C'est celui que nous avons adopté. S'il s'agit d'une autre espèce de céréales que le blé, on peut établir des calculs analogues aux précédents, et basés sur la pesanteur spécifique; mais quoi qu'on fasse, on n'obtiendra toujours que des résultats approximatifs.

¹ Ce recueil puise ses matériaux dans les rapports adressés par nos consuls, auxquels le ministère laisse la responsabilité des faits avancés par eux.

Autorités	lit.	kilog.	hecto l. kilog.
Annuaire du Bureau des Longitudes	1 kilè = 33,148 = 25,680		d'où 1 = 77,470
Faits commerciaux, No 1	1 kilè = 33,684 = 25,680		d'où 1 = 76,237
Faits commerciaux, No 7	1 kilè = 35,000 = 25,680		d'où 1 = 73,371
Faits commerciaux, No 3	1 kilè = 35,110 = 25,680		d'où 1 = 73,141
Raport fourni par M. Silberman, sans nom d'auteur	1 kilè = 36,300 = 25,680		d'où 1 = 70,743

En résumé, le kilè de Constantinople est généralement considéré, selon M. Cor, comme représentant un poids de 20 okas. L'usage contraire de regarder le kilè comme une mesure réelle de capacité paraît être particulier à certaines localités.

Mesures de capacité pour les liquides. — La mesure pour les liquides en usage dans toute la Turquie porte le nom d'oka. D'après M. Bilèzikdli, une oka remplie de liquide représente en poids 400 dirhems = 1 oka (mesure de poids) = 1 kil. 284. Sa capacité doit donc varier selon la pesanteur spécifique du liquide mesuré.

L'Annuaire du Bureau des Longitudes mentionne l'almod qui correspond à 25 litr. 227.

Dans son relevé inédit des mesures étrangères, M. Silberman mentionne (sans nom d'auteur) l'almod = 17 litr. 174.

Monnaies. L'altération du titre de la monnaie ottomane, commencée en 1584, sous Murad III, continua sous le règne de ses successeurs. Pendant les trente-deux années du gouvernement de sultan Mahmoud II le titre et la forme de la monnaie changèrent trentecinq fois pour l'or et trente-sept fois pour l'argent¹. L'honneur (p. 261) d'une réforme devenue indispensable était réservé à son digne successeur, le sultan actuel. L'hôtel de la Monnaie, pourvu des machines en usage en Europe, a commencé, dès 1844, à battre la monnaie nouvelle dont la valeur et la qualité ne le cèdent en rien aux pièces émises sous la garantie du gouvernement français. Ces nouvelles monnaies sont encore en trop faible proportion pour suffire aux besoins des transactions. Les anciennes pièces, dont la démonétisation imposerait au trésor une charge trop lourde dans les circonstances actuelles² continuent à circuler dans le commerce et subissent une dépréciation, ainsi que le démontre le tableau suivant dont nous devons la communication (avec les notes qui l'accompagnent) à M. le docteur Verrolot.

La piastre turque se divise en 40 paras et le para en trois aspres.

Nous avons remarqué, pendant nos différents voyages en Turquie, que la valeur de la piastre comparée à la monnaie française était un peu plus élevée en province qu'à Constantinople. C'est pour ce motif que nous n'avons pas fait, dans nos calculs, l'emploi rigoureux des chiffres du tableau ci-dessus.

On verra plus loin que dans les évaluations relatives à l'agriculture, à l'industrie, ou commerce, nous avons généralement considéré la piastre comme représentant 24 centimes.

(p. 264) Etat de l'agriculture. Tous les voyageurs qui parcourent les diverses provinces de la Turquie d'Europe s'accordent à tracer un tableau pénible du délaissement de certaines parties du sol qui contraste avec sa fertilité naturelle. Les pierres et les mauvaises herbes encombrant souvent de grandes étendues de terrain. Dans la partie septentrionale de la Thrace, des champs envahis par de hautes légumineuses présentent quelquefois des surfaces d'une lieue carrée. Ailleurs les ronces, les fougères et les bouillons-blancs envahissent la plus belle terre végétale. Dans d'autres lieux, surtout en Macédoine, de beaux champs de bleds sont remplis de chardons; cette dernière plante s'est tellement multipliée dans le bassin d'Uskiup, qu'elle couvre à elle seule des étendues considérables.

¹ Parmi les nombreuses publications qui ont fait connaître les noms et la valeur des monnaies turques, nous nous contenterons de citer la Turquie d'Europe (v.t. III, p. 121), le travail de M. Cor et l'Almanach de l'Empire ottoman pour l'année 1850. Ce dernier opuscule indique les prix auxquels l'hôtel de la Monnaie et la Banque ottomane achetaient les anciennes monnaies du pays, le 17 novembre 1849, et le cours auquel les diverses monnaies étaient reçues, à la même époque, dans les bazards, en paiement de marchandises.

² Nous avons vu, page 246, que la Banque ottomane s'était engagée, envers l'Etat, à retirer successivement de la circulation les anciennes monnaies d'une valeur nominale bien supérieure à leur titre; et que malheureusement la guerre actuelle avait forcé le Trésor à interrompre ses relations avec un établissement qui, bien dirigé, rendrait d'immenses services au gouvernement et au commerce.

Valeur de la piastre turque à diverses époques, d'après M. le docteur Verrolot

Epoques	Valeur réelle dans deux hypothèses		Epoques	Valeur réelle en francs	Epoques	Valeur réelle en francs	Observations
	en francs	en francs					
En 1400 ¹	142,20	47,40	En 1660	2,32	En 1810	0,83	Nous avons vu, p. 246, qu'en 1855 la valeur de piastre turque a subi de nouvelles dépréciations par suite de l'agiotage sur le change.
En 1500 ²	23,70	7,90	En 1760	2,32	En 1820	0,70	
En 1580 ²	23,70	7,90	En 1770	2,12	En 1830	0,34	
En 1584 ³	13,68	4,56	En 1780	2,00	En 1840	0,24	
En 1588	. . .	3,60	En 1790	1,34	En 1850	0,22	
En 1591	. . .	2,32	En 1800	1,37	En 1854	0,19	

¹ En 1400, le ducat de Hongrie, de 11 fr. 85, équivalait à 10 aspres, ce qui mettait l'aspre à raison de 1 fr. 18,5. La piastre se subdivisait probablement alors en 40 aspres; mais si l'on admet qu'elle se composait de 120 aspres, comme aujourd'hui, on trouve que la piastre aurait valu, en 1400, 142 fr. 2¹.

² En 1500 et 1580, le ducat de Hongrie, de 11 fr. 85, équivalait à 60 aspres, ce qui mettait l'aspre à raison de 0 fr. 19,75. La piastre se composait alors de 40 aspres; elle valait donc 7 fr. 90. Dans la supposition où la piastre se serait composée de 120 aspres, elle aurait valu 23 fr. 70.

³ En 1584 commence l'altération des monnaies. L'aspre valait alors 0 fr. 11,4. La piastre, composée de 40 aspres, représentait donc 4 fr. 56. Dans la supposition où elle se serait composée de 120 aspres, elle aurait valu 13 fr. 68.

La vallée de la Maritza, les vallées de la Servie, certaines parties des vallées de la Bulgarie, etc., etc., forment une opposition consolante avec la négligence et l'abandon, que nous venons de citer. De vastes champs y présentent des cultures dépourvues de ronces et de plantes parasites.

L'agriculture, dans la Turquie d'Europe, se trouve généralement à l'état où elle était en Europe au Moyen Age. Elle ne consiste qu'en une routine, et n'est basée sur aucun principe...

Les prairies artificielles sont inconnues; mais les Bulgares, les Grecs et les Albanais sont très ingénieux à profiter du moindre ruisseau comme des plus fougueux torrents, pour les irrigations. Des rigoles conduisent l'eau dans les prairies naturelles et dans chaque sillon des champs ensemencés.

Depuis quelques années l'agriculture, encouragée par les demandes de l'Europe, a pris un grand développement dans les districts assez voisins du littoral pour livrer leurs (p. 265) produits au commerce extérieur. On lit dans des rapports adressées au Ministère du commerce: „Les agriculteurs ont mis à profit l'expérience des pays étrangers. Rien n'a été négligé par eux pour étendre leurs travaux et pour améliorer leurs exploitations. Aussi l'augmentation des produits ne pourrait-elle que difficilement devenir plus grande, la Bulgarie étant faiblement peuplée, et les bras n'étant pas en rapport avec l'étendue du sol (F a i t s c o m m e r c i a u x, No 3, janvier 1850).“ Et ailleurs: „Les progrès agricoles et commerciaux de cette partie du littoral de la mer Noire, durant les dernières années, paraissent menacer Odessa d'une concurrence sérieuse. Les ports ottomans de Bourgas et de Varna, et aussi celui de Bal-tchik, contribuent déjà dans une assez forte proportion à l'approvisionnement en grains de l'entrepôt de Marseille. . . L'amélioration des produits de la Bulgarie et de la Roumélie en céréales, a été telle que les blés inférieurs de ce pays égalent aujourd'hui les meilleures qualités qu'on en tirait, il y a quatre ans. Les Turcs eux-mêmes s'adonnent aux travaux de l'agriculture dans ces provinces, avec autant d'ardeur que les Bulgares, et contribuent pour un tiers environ aux envois sur les marchés étrangers“. (F a i t s c o m m e r c i a u x, No 2, septembre et octobre 1847).

(p. 284) Productions naturelles du district de Philippo-poli, en 1845. Les principales productions récoltées dans ce district sont, d'après M. Vernazza père:

	Mesures françaises
1 ^o Riz. — 300 000 à 400 000 kilès de 10 okas	= 3 852 000 à 5 136 000 kilogr.
Et même 450 000 dans les années abondantes comme en 1844.	5 778 000 —
Sur ces quantités, 12 000 à 15 000 kilès (154 000 à 192,600 kilogrammes) suffisent à la consommation locale; le reste s'exporte en Serbie, en Bulgarie, en Moldavie, à Andrinople, à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, etc.	
2 ^o Blé. — 12 000 à 15 000 kantars destinés à l'exportation, outre les quantités consommées sur place	9240 à 11 505 hectol.
3 ^o Orge. — 6000 kilès de 34 okas, en sus des quantités consommées sur place....	3 570 —
4 ^o Haricots — 180 000 okas	231 120 kilogr.
Et dans les mauvaises années 100 000 à 120 000 okas	128 400 à 154 080 —
5 ^o Vin. — 70 000 à 80 000 okas qui se vendent au prix de 20 à 30 paras (12 à 17 centimes) l'oka	
6 ^o Laine. — 25 000 à 30 000 okas coûtant de 5 à 5 ¹ / ₂ piastres (1 f. 15 à 1 fr. 27) l'oka, soit 0 fr. 93 c., à 1 fr. 32 cm. le kilogramme, et servant à l'alimentation des fabriques du pays pour la confection des draps communs, dits a b a s , c h a y a k s , etc. . .	32 100 à 38 520 klgr.
7 ^o Soie. — 3000 à 3500 okas dont 2500 environ pour l'exportation	3852 à 4 494 —

(p. 317) **Système commercial de la Turquie.** Les souverains ottomans, depuis plus de trois siècles, devançant dans l'application les théories les plus avancées des économistes modernes, proclamèrent les premiers en Europe la liberté absolue du commerce. Les restrictions temporaires qu'ils apportèrent quelquefois à l'exercice illimité du principe, furent nécessitées par l'obligation de pourvoir à la subsistance ou à la sécurité du pays. Ainsi, au commencement de 1846, la Porte défendit l'introduction en Syrie des fusils et armes à feu que des négociants étrangers vendaient aux montagnards révoltés. De même, elle crut devoir, à plusieurs reprises, dans le cours des dernières années, à la suite des achats de plus en plus considérables de grains pour l'Europe, prohiber la vente et l'exportation des céréales dans certaines parties de l'empire. Mais ces mesures préventives cessèrent de plein droit avec les circonstances qui les avaient motivées.

Les divers traités ou ordonnances en matière commerciale, intervenus depuis vingt ou trente ans, créent en faveur du commerce étranger des privilèges et des avantages sans analogue dans aucun pays.

(p. 318) **Commerce général de l'Empire ottoman.** Ni la Direction des douanes, ni le Ministère du commerce à Constantinople n'ont publié jusqu'à ce jour de documents officiels. L'absence de ces documents rend extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, une évaluation du commerce intérieur. Les renseignements officiels manquent également pour le commerce extérieur; néanmoins on parvient à combler, en partie, cette dernière lacune, au moyen des comptes rendus annuels publiés par la plupart des États qui entretiennent des relations commerciales avec la Turquie. M. Ubcini, combinant les relevés de ces comptes rendus avec ses renseignements personnels, évalue à 500 millions de francs le commerce de l'Empire ottoman; mais il ne comprend pas dans cette somme les échanges que les Echelles et les places commerçantes de la Turquie font entre elles (*Lettres sur la Turquie*, t. I, page 400). Le chiffre de 500 millions est donné comme moyenne des trois ou quatre années antérieures à 1853. De son côté, M. Edward H. Michelsen, traitant plus tard la même question, porte son évaluation à 2 246 775 000 piastres, soit, en nombres ronds, 538 900 000 francs (voyez *The Ottoman empire, and its resources*, London, 1854).

(p. 320) L'Angleterre, l'Autriche et la France sont les trois nations qui prennent la plus large part à ce mouvement commercial.

L'Angleterre importe le fer, les denrées coloniales, les tissus de laine et de coton, la faïence, la quincaillerie, etc. Les bateaux à vapeur de Londres à Constantinople et à Trébizonde effectuent des importations considérables qui sont en partie dirigées sur la Perse.

L'Autriche, par les bateaux à vapeur de l'Adriatique et du Danube, envoie les produits de la Belgique, de la Prusse, de la Saxe et de la Suisse; toutes ces nations luttent avec l'Angleterre pour la fourniture des produits manufacturés, mais surtout pour les draps et les lainages.

Les importations françaises consistent principalement en vins, soieries, crêpes de Lyon, quincailleries, merceries, peaux préparés, horlogerie, objet de modes et articles de Paris.

Les draps, qui formaient autrefois la principale branche du commerce français dans le Levant, sont aujourd'hui fournis en grande partie par la Belgique et surtout par la Saxe; ceux de Goerlitz, façon d'Elbeuf, sont généralement préférés. . . .

Commerce de la France avec la Turquie. Le tableau général du commerce de la France que publie chaque année la direction des douanes, fait connaître le chiffre des importations et des exportations. Le dépouillement de ces documents officiels nous a fourni les moyennes et les chiffres suivants:

(p. 321) Commerce de la France avec la Turquie et ses dépendances, c'est-à-dire les provinces moldo-valaques, la Syrie et les îles turques.

Epoques	Valeur officielles en francs					
	commerce général			commerce spécial		
	marchandises françaises et étrangères réunies			marchandises françaises seulement		
	importations	exportations	totaux	importations	exportations	totaux
1825 à 1834 (moyenne de 10 ans)	16 311 400	11 810 000	28 121 400	12 639 700	8 024 200	20 663 900
1835 à 1844 (moyenne de 10 ans)	34 039 900	15 837 500	49 877 400	22 873 600	10 628 000	33 501 600
Année 1845	51 241 000	24 966 000	76 207 000	32 853 000	14 810 000	47 663 000
Année 1846	52 868 000	24 989 000	77 857 000	38 782 000	12 878 000	51 660 000
Année 1847 ¹	98 028 000	27 982 000	26 010 000	72 980 000	15 855 000	88 835 000
Année 1847	24 724 000	29 074 000	53 798 000	22 073 000	12 035 000	34 108 000
Année 1849	55 233 000	34 188 000	89 421 000	33 249 000	18 698 000	51 947 000
1845 à 1849 (moyenne de 5 ans)	56 418 800	28 239 800	84 658 600	39 987 400	14 855 200	54 842 600
Année 1850	59 660 000	35 810 000	95 470 000	43 559 000	22 985 000	66 548 000
Année 1851	49 931 000	32 092 000	82 023 000	38 809 000	22 764 000	61 573 000
Année 1852	55 667 000	28 911 000	84 578 000	44 044 000	20 658 000	64 702 000
Année 1853	68 040 000	28 677 000	96 717 000	51 075 000	21 928 000	73 003 000
Année 1854	52 361 000	37 591 000	89 952 000	41 585 000	25 639 000	67 224 000
1850 à 1854 (moyenne de 5 ans)	57 131 800	32 616 200	89 748 000	43 814 400	22 795 600	66 610 000

¹ Année exceptionnelle par suite de la disette.

Les valeurs officielles dont le tableau précédent renferme les résultats ne sont plus, depuis quelques années, l'expression de la valeur réelle des marchandises. Par suite des révisions motivées par les changements survenus dans les prix, l'administration des douanes ajoute à ses documents annuels, depuis 1847, une colonne intitulée: Valeurs actuelles. En comparant les valeurs actuelles aux valeurs officielles, on reconnaît que ces dernières don-

Année 1853		Valeurs actuelles	Valeurs officielles	Différences
Commerce général	{ Importations	75 188 776	68 039 659	-7 149 117 = environ ¹ / ₁₀
	{ Exportations	26 045 271	28 677 200	+ 2 631 929 = environ ¹ / ₁₀
	Total	101 234 047	96 716 859	-4 517 188 = environ ¹ / ₂₁
Commerce spécial	{ Importations	57 489 459	51 075 268	-6 414 190 = environ ¹ / ₉
	{ Exportations	20 963 676	21 927 592	+ 963 916 = environ ¹ / ₂₁
	Total	78 453 134	73 002 860	-5 450 274 = environ ¹ / ₁₅

Statistique comparée du commerce spécial entre la France
et la Turquie
Année 1853

Importations de Turquie en France			Exportation de France en Turquie		
Marchandises étrangères mises en consommation			marchandises françaises exportées		
Désignation des marchandises	valeurs officielles	valeurs actuelles	désignation des marchandises	valeurs officielles	valeurs actuelles
	Francs	Francs		Francs	Francs
1. Soies écruës grèges	20 126 800	25 158 500	1. Sucre raffiné	3 987 620	2 458 724
2. Froment, épeautre et méteil (grains)	7 184 812	7 953 587	2. Tissus de coton	1 314 806	852 286
3. Graines oléagineuses	8 237 737	4 456 714	3. Tissus de laine	2 779 277	2 549 312
4. Laines en masses	3 942 897	3 942 897	4. Armes	1 889 435	1 798 039
5. Poils	2 740 160	389 340	5. Tissus de soie	1 677 908	2 115 905
6. Huile d'olive	1 637 020	2 250 902	6. Peaux préparées	1 676 499	1 583 757
7. Coton en laine	893 197	1 079 280	7. Papier, carton, livres et gravures	1 044 052	1 063 356
8. Noix de galle pesantes	434 214	542 768	8. Outils et ouvrages en métaux	986 099	1 645 695
9. Tabac en feuilles ou en côtes	249 396	99 758	9. Café
10. Soies en cocons	1,231 110	5 745 180	10. Mercerie et boutons	764 360	1 207 215
11. Peaux brutes	505 454	670 332	11. Poteries, verres et cristaux	530 409	378 140
12. Maïs (grains)	78 777	262 590	12. Effets à usage	503 280	580 645
13. Eponges	437 978	505 255	13. Orfèvrerie et bijouterie	313 976	313 976
14. Seigle (grains)	81 761	223 481	14. Peaux ouvrées	406 120	452 165
15. Natte ou tresses de paille pour paillassons	255 840	118 080	15. Parfumerie	363 475	311 550
16. Peaux de lièvre brutes	296 784	148 392	16. Cochenille
17. Cuivre pur de première fusion	196 442	384 881	17. Tissus de lin ou de chanvre	310 397	88 015
18. Garance en racines sèches	11 252	6 750	18. Vins	270 585	701 984
19. Sangsues	204 780	1 237 380	19. Poivre
20. Tapis de pied	116 850	71 444	20. Meubles	275 788	275 788
21. Huiles volatiles ou essences	154 240	188 140	21. Capsules de poudre fulminante	249 666	416 110
22. Graines à ensemençer	181 896	133 391	22. Huile d'olive et de graines grasses	47 970	33 794
23. Os, sabots, et cornes de bétail	125 358	98 212	23. Horlogerie	48 742	73 672
24. Opium	65 152	69 224	24. Peaux brutes grandes
25. Cuivre allié d'étain, de première fusion	44 608	48 857	25. Acide stéarique ouvré	128 900	54 138
26. Buis en billes	105 988	105 988	26. Médicaments composés	135 265	135 749
27. Gommés pures exotiques	48 038	44 606	27. Modes	85 087	85 087
28. Bois de teinture en bûches	85 943	98 831	28. Huiles volatiles ou essences	59 700	4 582
29. Nerprun	21 118	105 587	29. Essence de térébenthine	57 733	93 198
Autres articles	1 379 666	1 349 141	30. Fer étiré en barres	420	503
			Autres articles	2 020 023	1 691 297
Total	51 075 268	57 489 458	Total	21 927 592	20 963 676

nent des évaluations trop faibles à l'importation et des évaluations trop fortes à l'exportation; or, les marchandises importées en France, représentent des sommes environ trois fois plus élevées que les marchandises françaises exportées en Turquie; par conséquent les valeurs officielles réduisent à un chiffre trop bas le total des transactions annuelles entre les deux puissances. Prenons pour exemple l'année 1853: [v. p. 387]

En résumé, les transactions entre la France et la Turquie ont atteint en 1853, près de 5 millions et demi de plus que ne l'indiquent les valeurs officielles. Elles sont trois (p. 322) ou quatre fois plus considérables actuellement que pendant la période décennale de 1825 à 1834.

Le tableau suivant fait connaître la nature des objets échangés en 1853, entre les deux pays et les articles sur lesquels portent les différences qui viennent d'être signalées. [v. p. 388]

Les échanges entre la France et la Turquie s'opèrent par la voie maritime. Le mouvement de la navigation pendant les trente années comprises entre 1825 et 1853 donnent les résultats suivants, dans lesquels ne figure pas le mouvement sur lest.

(p. 323) Navigation entre la France et la Turquie

Epoques	Entrée et sortie réunies							
	navires français		navires ottomans		navires étrangers		totaux	
	navires	tonneaux	navires	tonneaux	navires	tonneaux	navires	tonneaux
1825 à 1834 (moyenne de 10 ans)	109	17 642	3	654	50	11 299	162	29 595
1835 à 1844 (moyenne de 10 ans)	214	58 091	6	1 191	206	42 821	426	102 103
1845 à 1849 (moyenne de 5 ans)	375	110 266	43	7 501	429	83 104	847	200 871
1850 à 1854 (moyenne de 5 ans)	454	102 750	25	5 052	218	45 320	697	153 122
1847 (année exceptionnelle par suite de la disette)	542	167 182	143	24 613	1 017	191 667	1 702	383 462

L'introduction en France, pendant l'année 1847, de quantités inusitées en céréales devai nécessairement donner une grande activité à la navigation. La marine française a pris part au mouvement environ pour un tiers, tandis que dans les années ordinaires elle y entre à peu près pour les deux tiers.

Le port de Marseille absorbe à lui seul la presque totalité de la navigation entre la France et les ports de la Turquie.

(p. 334)a. E n o s . Malgré l'ensablement de son port, et malgré les fièvres qui déciment sa population (v. antè, p. 268, les détails que nous donnons sur ces sujets), Enos est encore le lieu d'embarquement le plus important du littoral méridional de la Thrace.

Les renseignements que nous avons recueillis sur le commerce d'Enos nous ont été communiqués par M. Pierre Vernazza, agent consulaire de France, qui a bien voulu nous offrir une cordiale hospitalité. Ces renseignements sont relatifs à l'année 1847, et ne concernent que certains objets d'exportation. Le silence des F a i t s c o m m e r c i a u x sur le port d'Enos nous détermine à les publier, malgré leur insuffisance.

À l'époque de notre passage à Enos, en mai 1847, les quantités de céréales arrivées par la Maritza ou attendues par la même voie s'élevaient environ à 1 500 000 kilès de Constantinople, soit 525 000 hectolitres, savoir: blé tendre et blé dur, environ 1 000 000 de kilès, soit 350 000 hectolitres, seigle, orge et maïs, environ 500 000 kilès, soit 175 000 hectolitres.

Le blé tendre vient de Philippopoli seulement; le blé dur du même district et de tous les points de la vallée; l'orge ne peut être expédiée, à cause des frais, que d'une petite distance, le maïs arrive des kazas de Khaskeui, Tchirpan, Eski-Zaghra, etc.

Ces quantités de céréales, destinées à l'exportation, dépassent considérablement le chiffre des années antérieures. Avant 1847, ce chiffre variait de 300 000 à 400 000 kilès (105 000 à 140 000 hectolitres). L'accroissement momentané, dans les mouvements commerciaux du port, résulte des achats exécutés pour le compte des puissances européennes qui ont demandé à la Turquie les grains nécessaires pour rétablir l'équilibre entre la production et les besoins de

la consommation. Mais la presque totalité, des achats se traite à Andrinople, à Philippopoli, etc. Enos n'a contracté de marché, en 1847, que pour 150 à 200 000 kilés de céréales, c'est-à-dire environ 50 000 kilés de plus que dans les années antérieures. Cette ville est donc d'une faible importance commerciale, et n'est guère que l'échelle d'embarquement du bassin hydrographique de la Maritza et notamment de la ville d'Andrinople, placée au centre du bassin.

Le tableau suivant donne les prix des céréales (rendues en magasin), en 1847, comparés à ceux des années antérieures.

(p. 353)

Désignation des céréales	Premier trimestre de l'année 1847			Années antérieures		
	prix du kilè		prix de l'hectollitre en francs	prix du kils		prix de l'hectollitre en francs
	en plastres	en francs		en plastres	en francs	
Blé tendre	De 22 à 23	5,28 à 5,52	15,08 à 15,77	De 8 à 10	1,92 à 2,40	5,49 à 6,86
Blé dur	De 22 à 23	5,28 à 5,52		De 14 à 17	3,36 à 4,08	9,60 à 11,16
Orge	De 7 à 10	1,68 à 2,40	4,80 à 6,86	De 6 à 7	1,44 à 1,68	4,11 à 4,80
Seigle	De 15 à 16	3,60 à 3,84	10,29 à 10,97	De 5 à 7	1,20 à 1,68	
Mais	De 18 à 20	4,32 à 4,80	12,34 à 13,71	De 5 à 7	1,20 à 1,69	

(p. 336) c. Andrinople. Cette ville si heureusement située au point où la Maritza reçoit ses deux principaux affluents, la Tondja et l'Arda, forme l'entrepôt central du commerce de la Thrace, et traite une grande partie des opérations commerciales de la province, soit à l'importation, soit à l'exportation. La Maritza, navigable jusqu'à son embouchure pendant les mois de mai, juin, octobre, novembre et décembre, offre des facilités pour la réception et l'expédition des marchandises. Autrefois, les bateaux d'Enos remontaient le fleuve jusqu'à Andrinople, et portaient de 80 à 350 kantars (environ 4500 à 20 000 kilogrammes); actuellement le trajet d'Enos à Feredjik ne peut être franchi que par des barques d'un faible tirant d'eau; les fortes barques s'arrêtent près de cette dernière ville où s'opère le transbordement des marchandises (voyez *antè*, p. 268, les difficultés que le cours inférieur du fleuve oppose à la navigation).

Feu M. André Vernazza nous a communiqué les renseignements suivants sur les principaux articles qui alimentent le commerce d'Andrinople.

(p. 337) Principaux articles importés à Andrinople en 1846

Désignation des articles	Quantités		Prix en francs		Valeurs en francs
	pièces	mètres	fr.	fr.	fr.
Toile américaine (calicot) ⁶ / ₈	300 000	?	12,00		3 600 000
Toile américaine (calicot) ⁷ / ₈	500 000	?	14,40		7 200 000
Toile américaine (calicot)	300 000	?	19,20		5 760 000
Toile américaine (calicot)	100 000	?	36,00		3 600 000
	balles	kilogr.			
Fil de coton première qualité	800 =	160 800	2, 9		480 792
Fil de coton deuxième qualité	700 =	161 800	2,62		423 916
	caisses				
Indigo	150 =	213 800	13,08 à 16,82		3 197 000
	barils				
Etain en verge	160 =	25 500	2,62		66 819
Sucre		385 000	0,93 à 1,50		4 680 000
Café		642 000	0,93 à 1,31		7 200 000
Savon		56 500	0,84		47 460
Huile		32 000	0,93		29 760
Figues et fruits secs		64 000	0,28		17 920
Miel		64 000	0,65		41 600
		Ensemble			36 345 258

Principaux articles exportés d'Andrinople en 1846

Désignation des articles	Quantités en mesures turques	Prix en monnaie turque	Quantités en mesures françaises	Prix en monnaie française	Valeurs en francs
	kilès	piastres	hectolitres	fr. c. fr. c.	
Blé	2 500 000	8 à 12	845 000	5 48 à 8 23	6 000 000
Orge	1 000 000	5 à 5 ¹ / ₄	350 000	3 43 à 3 60	1 230 000
Seigle	1 200 000	7 à 8 ¹ / ₂	420 000	4 80 à 5 83	2 232 000
Maïs	500 000	6 à 8	175 000	4 11 à 5 48	840 000
	okas		kilogr.		
Sésame	1 500 000	1 ¹ / ₂ à 1 ³ / ₄	2 926 000	0 28 à 0 33	585 050
		paras			
Graine de lin	1 600 000	30 à 32	2 054 400	0 14 à 0 15	298 000
		piastres			
Laine	580 000	4 à 5	744 720	0 75 à 0 93	626 000
Soie courts guindres }	45 000	{130 à 140	{57 780	{24 30 à 26 17}	1 410 000
Soie longs guindres }		{120 à 132		{22 49 à 24 67}	
Vallonée	300 000	65 (les 100 okes)	385 200	0 22 67	45 000
Sangsues	2 500	400 à 500	3 210	74 76 à 93 45	270 000
Tabac	750 000	3	963 000	0 56	539 000
		paires			
Peaux de buffles	5 000	300	5 000	72 (la paire)	360 000
Peaux de boeuf	7 000	150	7 000	36 (la paire)	252 000
		pièces			
Peaux de mouton	60 000	3	60 000	0 72 (la pièce)	43 000
Peaux d'agneau	60 000	3	60 000	0 72 (la pièce)	43 000
		okas			
Balais	800 000	24	1 027 200	0,11 (la pièce)	113 000
Langues fourrées de buffle et de boeuf ¹	(mémoire)	piastres	(mémoire)	1,56 à 2,88	(mémoire)
		6 ¹ / ₂ à 12		Ensemble	14 886 000

¹ Les langues fourrées d'Andrinople jouissent d'une grande réputation et s'expédient dans toute la Turquie d'Europe et d'Asie.

(p. 338) Autrefois le commerce d'importation et d'exportation se trouvait réuni entre les mains de quatre maisons françaises établies à Andrinople. Elles recevaient directement de Marseille, par les bâtiments qui abordaient à Enos, les marchandises étrangères dont elles fournissaient les bazars; elles expédiaient par les mêmes navires les productions de la contrée. Depuis vingt ou trente ans la concurrence leur a donné de nombreux rivaux, et a dépossédé la France de l'influence qu'elle avait acquise sur ce marché. Les articles d'importation proviennent aujourd'hui de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Suisse, etc.; les articles d'exportation sont dirigés sur Smyrne ou Constantinople, d'où ils sont expédiés en Europe ou en Amérique.

Belin

Des capitulations et des traités de la France en Orient. Par... Paris, Challamel Aîné, 1870. 138 p.

— Extrait du *C o n t e m p o r a i n*, revue d'économie chrétienne, 1869.

Table des matières :

Sens et signification du terme Capitulations, son correspondant dans les chancelleries orientales; Capitulations, des Mérovinges à l'établissement du royaume de Jérusalem; De la création du royaume de Jérusalem à la dernière croisade; Des derniers temps du royaume de Jérusalem et des capitulations byzantines, chypriotes et égyptiennes, à la conquête de l'Égypte par les Ottomans; Capitulations et traités de la France avec la porte ottomane; Appendice: I. Index chronologique des capitulations, traités et autres documents français; Traduction des capitulations de 1604. Sultan Ahmed I — Henri IV. Bérat ou exequatur délivré par le gouvernement ottoman aux consuls français. Liste des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et envoyés de France près la Porte ottomane.

[Brunswik, Benoit]

· Etudes pratiques sur la Question d'Orient. Réformes et Capitulations Paris — Strasbourg, Veuve Berger—Levrault et Fils, 1869. 1 f. — IV — 393 p.

Table des matières :

Première partie: *S i t u a t i o n d e l a R é f o r m e*. Physiologie du Traité de Paris. Hatti-Chérif et Hatti-Houmaïoun; La réforme depuis 1856; Organisation des vilayets; Lois sur les immeubles. Droit de propriété des étrangers; Lycée de Galata-Seraï; Le Conseil d'Etat. La Cour suprême de justice; Administration des finances; Une objection et un cri d'alarme; 1869 Conclusion de la première partie. Deuxième partie: *C a p i t u l a t i o n s*. Etat de la question; Les Capitulations devant l'histoire; devant la Réforme. Leur plaidoyer; devant l'hypocrisie. Les Capitulations et la Question d'Orient. Les Capitulations, modèle de la Réforme.

A p p e n d i c e s. Traité de Paris; Hatti-Chérif de Gulikkané. Mémoire de lord Stratford de Redcliffe. Mémoire d'Ali-Pacha. Hatti-Houmaïoun du 18 février 1856. Loi sur les vilayets. Lois de 1867 sur la propriété foncière. Note d'Ali-Pacha aux représentants des grandes puissances. Note identique remise à la Sublime Porte. Mémoire collectif des représentants des grandes puissances. Loi concédant aux étrangers le droit de propriété immobilière dans l'Empire ottoman. Protocole sur le droit de propriété des étrangers. Circulaire relative au droit de propriété concédé aux étrangers par la Sublime Porte. Hatt impérial adressé par le sultan au grand-vizir sur l'administration des finances. Dépêche adressé par lord John Russel à sir H. Bulwer. Mémoire des Agents financiers ottomans à Paris. Firman impérial concernant le service militaire des chrétiens. Note circulaire de la Sublime Porte aux légations étrangères. Traité de commerce conclu entre la France et la Turquie. Traité de 1838 entre la France et la Turquie. Capitulations françaises de 1740. Extraits des Capitulations et des Traités relatifs à la compétence des tribunaux turcs. Extraits des Capitulations et des Traités relatifs à la mission des drogmans. Extraits des Capitulations et des Traités relatifs aux procès pour crimes et délits. Règlement publié en mars 1854 concernant la procédure pour crimes et délits. Conclusion de la brochure de M. le baron J. de Testa relative au Mémoire sur les Capitulations.

Hochstetter, F.

Reise durch Rumelien im Sommer 1869. — Mitteilungen der kaiserl. und königl. geographischen Gesellschaft in Wien. XIII. Band (der neuen Folge 3. Bd.) p. 193—212; 350—364; 545—552; 585—606; XIV. Band (der neuen Folge 4. Bd.) p. p. 65—80; 161—180; 324—341; XV. Band (der neuen Folge 5. Bd.), p. 112—130. Wien, 1871, 1873.

Inhalt:

Bd. XIII. 1. Das östliche Thrazien, von Constantinopel nach Adrianopel, p. 193—212
2. Adrianopel, p. 350—364; 3. Von Adrianopel über Jamboli nach Burgas, p. 545—552; 4. Von Burgas am Schwarzen Meere dem Balkan entlang nach Philippopel, p. 585—606.

Bd. XIV. 5. Philippopel (Mit einem Plan von Philippopel), p. 65—80; 6. Von Philippopel nach Samakov, das Ichtimane Mittelgebirge und die Eisenindustrie von Samakov, p. 161—180; 7. Ausflüge von Samakov auf den Vitosch (Sofia) und nach dem Rilo Kloster, p. 324—341.

Bd. XV. 8. Dubnica, Köstendil, Radomir, Trn, das Vlasina-Gebirge, Vranja, Lescovac, Niš, p. 112—130.

Bd. XIII. (p. 354) In Handel, Gewerbe und Industrie kann sich Adrianopel weit aus nicht messen mit Philippopel. Die früher so blühende Seidenzucht ist in Folge der Seidenraupenkrankheit sehr zurückgegangen. Von einer größeren Anzahl von Seidenspinnereien arbeitet gegenwärtig nur eine, die Kokons werden meist als solche auf dem Landweg nach Rodosto gebracht und von dort nach Marseille verschifft. Der Handel ist in den Händen weniger Monopolisten, die aus Furcht, durch Konkurrenz ihr Privilegium zu verlieren, dem Eisenbahnunternehmen wenig günstig gestimmt sind. Gerberei, Kuchenbäckerei, Traubenverkauf sind noch heute ein ausschließliches Vorrecht der Emir's, die sich durch grünen Turban als Nachkommen des Profeten kennzeichnen.

(p. 551) Burgas hat 5000 Einwohner, Türken, Griechen, Bulgaren und Armenier. Man rechnet 150 [sic!] christliche und 350 [sic!] türkische Häuser. Es besitzt 2 Moscheen, eine griechische, eine armenische und eine katholische Kirche. Von fremden Nationen ist nur Italien und Griechenland durch Konsuln, Oesterreich durch einen Konsularagenten vertreten; auch der österreichische Lloyd hat einen Agenten hier, zur Zeit unseres Besuches Herr Glücklich, der mir manche Gefälligkeiten erwies.

Der Handel von Burgas ist hauptsächlich in Händen der Griechen. Die Ausfuhr besteht in Getreide und Abah (ein Wollstoff, welcher in Sliwno fabriziert wird). Der Getreideexport wird auf eine Million österreichischer Metzen jährlich berechnet, man bringt das Getreide namentl. (p. 552) lich aus den oberen Maritza-Gegenden; aus den fruchtbaren Ebenen von Jeni und Eski Sagra und von Philippopel. Große Getreidemagazine sind zu diesem Zweck am Hafen errichtet. Der Distrikt Burgas soll jährlich 300 000 Kilo Weizen, 100 000 Kilo Gerste und Hafer und 55 000 Kilo Roggen erzeugen. Hievon verbleibt ein Viertel im Innland, der Rest wird nach Frankreich, Italien und England verladen.

(p. 588) S l i w n o (türk. Islimiè oder Islivnè) mit ungefähr 24 000 Einwohnern, (4000 Familien) ist Hauptstadt eines Liwa mit 7 Kazas¹ und Sitz eines Paschas. Die Bevölkerung besteht aus Bulgaren, Türken, Armeniern und Juden. Zu meiner großen Freude traf ich hier einen deutschen Arzt, Dr. G e r h a r d , der mir aufs freundlichste entgegenkam und in dessen Familie ich angenehme Stunden zubrachte, an die ich mich gerne erinnere. Die von Bäumen grün durchwachsene Stadt hat eine sehr bedeutende Ausdehnung und Spaziergänge durch die schlecht gepflasterten, fast zu reichlich von Wasser übersiedelten Straßen, auf halbrecherischen Trottoirs, gehören durchaus nicht zu den Annehmlichkeiten. Große, ziemlich elegante Kaffehäuser und ein Kasino, in welchem böhmische Harfenistinnen Abendkonzerte veranstalten, sind die Sammelpunkte der besseren Klassen. Die Stadt hat gegen 30 Moscheen, 3 griechische, 1 armenische Kirche und 1 Synagoge, ferner türkische, armenische, jüdische und bulgarische Knabenschulen, neben 2 Mädchenschulen. Berühmt sind die Büchsenmacher von Sliwno, deren Fabrikate bis nach Arabien gehen sollen. Die Großindustrie ist vertreten durch eine kaiserliche Tuchfabrik. Das sehr ansehnliche Fabriksgebäude liegt weithin sichtbar auf einer Anhöhe am nördlichen Ende der Stadt, unmittelbar vor dem Ausgange einer Selidsche Dere genannten Gebirgsschlucht. Die Fabrik liefert hauptsächlich blaue Militärtücher, 100 000 (zu 12 türkischen Ellen und etwa 3/4 wiener Ellen

¹ Diese 7 Kazas sind Sliwno, Jamboli, Jeni Saghra, Akhiolu, Aidos, Russocastro, Karnabat.

breit) jährlich und Habas, eine Art Loden aus gelbbrauner ungefärbter Schafswolle, wovon das Stück 65 bis 90 Piaster ($6\frac{1}{2} = 9$ fl. Oe.W.) kostet. An allen Bergabhängen um Sliwno sieht man Schafswolle zum Bleichen ausgelegt. Auch langhaarige Woldecken sollen hier besonders gut erzeugt werden.

(p. 589) Tabak und Baumwolle gedeihen bei Sliwno nicht, dagegen produziert die Stadt 5—6000 Okka Seide jährlich und hat viel Weinbau. Der Gemeindevorstand der bulgarischen Gemeinde, der nebenbei bemerkt früher Falschmünzer gewesen sein soll und in Ketten Sliwno kam, brachte mir als Probe einen vortrefflichen süßen Wein, von dem die Okka 4 Piaster kostet¹ und trug sich mit dem Gedanken eine Champagnefabrik zu errichten.

Bd. XIV. (p. 67) Eines der sehenswertesten Gebäude der Stadt [Philippopol] ist der Kurschum-Han (Bleihaus) mit feuerfesten Magazinen für Kaufleute, zugleich der Sitz der Bankiers. Der Wert eines besseren Hauses in Philippopol beträgt 6 bis 8000 fl.; das größte Wohnhaus, das dem Fremden als eine Stadtmerkwürdigkeit, etwa (p. 68) wie der Heinrichshof in Wien, gezeigt wird, kostet 40 000 fl.ö.W. Die Jahresmiete für ein hübsches, geräumiges Familienhaus mit kleinem Vorgarten in den besten Lagen kommt daher nicht höher als auf 3000 bis 4000 Piaster (300 bis 400 fl.ö.W.).

... Das Ausland ist durch einen österreichischen, französischen, russischen und griechischen Konsul repräsentiert.

(p. 69) Durch die vorteilhafte Lage und den Fleiß seiner Bewohner ist Philippopol der Mittelpunkt eines bedeutenden Handels und Exports und übertrifft in dieser Beziehung weitaus das fast doppelt so große Adrianopel. Da die Türken und Bulgaren keinen Handel treiben, sondern sich nur mit Ackerbau und Viehzucht beschäftigen, so befindet sich der Handel fast ausschließlich in Händen der Griechen oder eingewanderter Fremder. Von sechzig großen Handlungshäusern in Philippopol sollen mit Ausnahme von vier, alle griechisch sein. Man kann sich daher vorstellen, welche Bestürzung in Philippopol herrschte, als während des Aufstandes auf Kreta mitten im Winter der Pascha der Befehl ergehen ließ, daß innerhalb 24 Stunden alle Griechen, die nicht ottomanische Untertanen geworden, die Stadt verlassen müßten. Glücklicherweise kam es nicht zur Ausführung dieses barbarischen Befehls und ein Hauptverdienst dabei hatte der österreichische Konsul v. Hempfling, der dadurch den österreichischen Handel mit Philippopol vor großen Verlusten bewahrt hat.

Die Kaufleute importierten österreichische und englische Manufaktur- (p. 70) waren, Zucker, Kaffee, Pelze, Eisen, Kolonial- und Galanteriewaren, und exportierten inländische Schaf- und Ziegenfelle, Pelze und Getreide. Nähere Details über Ein- und Ausfuhr gibt die von Herrn v. Hempfling zusammengestellte und im Anhang mitgeteilte Tabelle I. Inländisches und englisches Roheisen wird zu Sensen, Sichern usw. verarbeitet.

Die österreichischen Waren werden von Lom Palanka, Sistov und Rustschuk auf Ochsenkarren befördert; diese gehen gewöhnlich in Karawanen von 40 bis 50 Wägen und wird dafür von den Kaufleuten den betreffenden Fuhrleuten 32 Para = 8 Kr. bis 1 Piaster = 10 Kreuzer per Okka bezahlt. Die aus England und Frankreich importierten Waren gehen zur See nach Constantinopel und von hier auf Segelschiffen oder türkischen, teilweise französischen Dampfern nach Rodosto und Gallipoli. Von beiden Ladungsplätzen geschieht die Beförderung wieder mit Ochsenkarren um denselben Preis, wie für die österr. Waren. Zur Winterszeit steigt der Preis der Fracht bis auf 2 und 2 1/2 Piaster.

Der normale Zinsfuß in Filibe beträgt 12 Prozent, steigt jedoch bei dem vorherrschenden Geldmangel auf 18 bis 20 Prozent. Gerberei von Ochsen-, Schaf- und Ziegenfellen ist eines der wichtigsten Gewerbe; sehr schwunghaft wird die Verarbeitung des importierten Kupfers zu Geschirren getrieben. Ein höchst eigentümliches Produkt des Gewerbefleißes in Philippopol sind Entenpelze, welche aus den grün und blau schillernden Köpfen der Stockente sehr kunstvoll zusammengesetzt werden. Ein solcher Pelz, der ungefähr tausend Entenköpfe enthält, kostet 3 bis 4 türkische Lire (35 bis 40 fl. ö. W. Silber).

Die Industrie besteht hauptsächlich in der Verfertigung von Abbas, einer Art von Loden, welcher die vorzüglichste Bekleidung der Eingeborenen, namentlich des bulgarischen Landvolkes bildet.

Herrn v. Hempfling verdanke ich die Bekanntschaft mit dem ausgezeichneten Repräsentanten der Industrie in Philippopol, mit Herrn G ü m ü s h e r d a n oder M i c h a l a k i B e y, einem Griechen, dessen vielseitige Tätigkeit und Wirksamkeit mich mit wahrer Hochachtung erfüllte. Es ist unmöglich von Philippopol zu berichten, ohne die vom schönsten Erfolge begleiteten Bestrebungen dieses Mannes auf dem Gebiet der Industrie und Landwirtschaft zu berühren. Die große Tuchfabrik im Dermen-Dere, zwei Stunden von Filibe, die jährlich 4000 Stück Tuch zu 25 Ellen (das Stück kostet 300 Piaster) produziert, ist seine Schöpfung. Die Fabrik besteht seit 36 Jahren und hat 150 Arbeiter, Griechen, Bulgaren und

¹ Von geringeren Sorten Wein kommt die Maß auf ungefähr 4 kr.Oe.W.

Zigeuner, die unter einem Wiener als Werkmeister stehen. Die Maschinen wurden alle aus Brünn gebracht. Die ausgedehnten Güter, welche Michalaki Bey am Fuß der Rhodope besitzt, werden musterhaft bewirtschaftet; er hat Baumschulen errichtet, Dreschmaschinen ein- (p. 71) geführt, die Rosenkultur zur Erzeugung von Rosenöl aus dem Balkan nach der Rhodope verpflanzt, Straßen gebaut, Schulen gegründet und ist der reichste Mann von Filibe geworden. Der Sonntag, den ich seinem Landhause in Dermen-Dere, umgeben von allem europäischen Luxus, im Kreise seiner großen Familie zubrachte, ließ mich gänzlich vergessen, daß ich mich im Inneren der Türkei befand.

(p. 72) Die bulgarische Landbevölkerung treibt durchgehends nur Ackerbau, und zwar auf die primitivste Weise. Von Maschinen oder sonstigen Neuerungen keine Spur. Die durchschnittlich sehr reiche Ernten sind nur der Fruchtbarkeit des Bodens zuzuschreiben. Es wird hauptsächlich Korn, Reis und türkischer Weizen gebaut. Der Getreideexport im Jahre 1867 belief sich auf einen Wert von 70 Millionen Piaster. Über die Landwirtschaft- (p. 73) liche Produktion gibt die im Anhang mitgeteilte Tabelle II. näheren Aufschluß. Die Viehzucht beschränkt sich fast ausschließlich auf Schafzucht, welche von den sogenannten Kara-Kadschans getrieben wird. Es ist dies ein nomadisierender Volksstamm, der aus Epirus her stammt und seit er durch die Grausamkeiten des Pascha Apli Tepelin von Janina vertrieben wurde, Schafzucht treibend heimatlos umherirrt. Sie sprechen einen halb-griechischen, halb wallachischen Dialekt. Jedes Jahr im Frühjahr marschieren sie mit ihren Herden von Süden nach Norden, und verweilen in den Balkans bis zum Herbst. Die Weideplätze mieten sie von den Grundbesitzern und zahlen pro Schaf pro Jahr 60 Para oder 15 Kr. ö. W. Alle Butter und aller Käse, der in der Provinz konsumiert wird, ist von ihnen bereitet. Mit eintretenden rauherer Jahreszeit ziehen sie mit ihren Herden wieder ab und wandern nach dem Meere in die Umgebungen von Enos und Koralla, wo sie den Winter in Baraken zubringen, um mit dem beginnenden Frühjahr wieder zurückzukehren. Ein großer Teil der im Sommer in den Balkans bei Kisanlik und Karlowa weidenden Schafe sind Eigentum des Staates. Es sind dies spanische Schafe, welche seinerzeit zur Hebung der Schafzucht importiert wurden. Selbe stehen unter der Aufsicht Regierungsbeamten (hier zu Lande Espagna-Mudiri genannt), welche die Schur überwachen und nachdem dieselbe vorüber und die Wolle nach Constantinopel in die Magazine des sogenannten Teps-hans abgeführt ist, wieder abreisen. Diese Schafe bezahlen selbstverständlich nichts für die Weideplätze.

Ein großer Teil der Einwohner türkischer Nationalität treibt die Zucht jener Schafe, welche nicht in den Balkans weiden, sondern in den Dörfern gezogen werden. Ein Export von Schafen in andere Provinzen findet von Philippopel aus nicht statt. Hornvieh wird in der Provinz Philippopel keines gezogen. Das zum Ackerbau nötige Zugvieh, Ochsen oder Büffel, wird hauptsächlich aus dem Distrikt Samokov in der Provinz Sofja zugetrieben.

Die Dorfbewohner in den Balkans fristen vielfach ihr Leben durch Verfertigung bunter, beiläufig 10 Fuß langer und 12 Fuß breiter Zimmerteppiche, welche in den Städten viel Anklang finden und zu 2—500 Piaster (20—50 fl.) verkauft werden. Die Bergbewohner in den Distrikten Karlowa, Sopot usw. verfertigen Winterszeit auch Kappas (langhaarige, seidenartige Kotzen), welche als Bettdecken verwendet werden und zu 200—1000 Piaster (20 bis 100 fl.) per Stück Abnahme finden. Dieselben sind ihren Dauerhaftigkeit und bunten Farben halber namentlich von den Türken sehr gesucht.

(p. 76) Halbwegs Philippopel, etwas seitwärts von der Poststraße liegt der große Marktflecken Uzundschowa, berühmt durch eine der größten Messen in der Türkei, welche hier alljährlich im September abgehalten wird. 20—30 000 Menschen strömen zu dieser Zeit zusammen, und der Umsatz allein an österreichischen Waren (Tüchern, Manufakturwaren, Glas, Garne usw.) auf dieser Messe beträgt 15 bis 20 Millionen Piaster; der Totalumsatz gegen 40 Millionen Piaster. Es soll die musterhafteste Aufrechthaltung der Ordnung und die rascheste Erledigung vorkommender Differenzen bei dieser Messe stattfinden. Österreichischer Handel und Industrie kämpfen hier, wenigstens bis jetzt noch, erfolgreich gegen englische Waren, welche von persischen Häusern in Constantinopel auf den Markt gebraucht werden, und hoffentlich wird sich die Ausführung der Eisenbahn dem österreichischen Handel nur förderlich erweisen.

Ich füge zum Schluß noch einige statistische Daten über die Provinz Philippopel bei.

Die Provinz (Liva oder Sandschak) von Philippopel ist eingeteilt in 8 Kazas: Eski-Zara, Kisanlik (Kazanlik), Tschirpan, Hasskiöi, Sultanieri, Akhir-Tschelebi, Tatar-Bazardschik und Philippopel. Der Courier d'Orient vom 1. Mai 1869 brachte über diese 8 Kazas folgende statistische Notizen:

(p. 77). 1. Eski-Zara. Dieses Kaza enthält 127 Dörfer, deren Bevölkerung nach dem Noufous (offizielle Bevölkerungs-Statistik) besteht aus:

Mohamedanern	4 891	} 22 685
Bulgaren	16 111	
Juden	506	
Zigeunern	1 177	

In der Stadt gibt es vier Kirchen, 6 Knaben- und 4 Mädchenschulen. Unter den Dörfern besitzen 15 eine Kirche, 18 eine Schule, und eines auch eine Mädchenschule. Augenkrankheiten sind besonders häufig in diesem Kaza.

2. Kiz anlik. 38 Ortschaften mit:

Muselmanen	10 100	} 22 602
Bulgaren	11 728	
Zigeunern	646	
Juden	128	

Die Stadt Kizanlik hat 4 Knaben- und 1 Mädchenschule, 16 Moscheen, 4 Kirchen und 1 bulgarisches Frauenkloster, 18 Dörfer haben Kirchen, 17 Schulen. Das Klima ist gesund, frisches Wasser im Überfluß.

3. H a s s k i ö i. Dieser Kaza stößt an das Vilajet von Adrianopel, und enthält mehr als 200 Dörfer mit:

Muselmanen	21 681	} 41 514
Bulgaren	18 361	
Zigeunern	1 413	
Juden	56	
Griechen	3	

Die Gegend ist fruchtbar und gesund. Die Frauen zeichnen sich durch die Regelmäßigkeit und Feinheit ihrer Gesichtszüge aus. Die Stadt hat 3 Kirchen.

4. T s c h i r p a n. Die Stadt nebst 42 Dörfern zählt:

Muselmanen	4 151	} 19 189
Bulgaren	14 132	
Zigeuner	806	

Die Stadt Tschirpan hat 3 Kirchen, 4 Knaben- und 1 Mädchenschule. 5 Dörfer haben 1 Kirche und 9 eine Schule. Das Klima ist gut, Steinkrankheit hämfig.

5. S u l t a n i e r i (in der Rhodope, südlich von Philippopel, eine Gebirgsgegend mit 45 Dörfern, deren Bewohner Daghliden (Bergbewohner) heißen.

(p. 78) Muselmanen	10 303	} 10 603
Bulgaren	102	
Zigeuner	198	

6. A k h i - T s c h e l e b i (in der Rhodope, weiter südlich als Sultanieri).

Muselmanen	5 821	} 10 579
Bulgaren	4 517	
Zigeuner	241	

In diesem Kaza leben viele sogenannte Pomaken, das sind Bulgaren, welche in Folge türkischer Bedrückung, vom Christentum zum Muhamedanismus übergegangen sind und eine slavisch-türkische Mischsprache sprechen.

7. T a t a r - B a z a r d s c h i k. Dieses Kaza enthält 111 Dörfer mit:

Muselmanen	28 826	} 72 907
Bulgaren	41 531	
Zigeunern	2 122	
Juden	230	
Kutzo-Walachen	103	
Armeniern	91	
Griechen	4	

Die Stadt hat 4 Knaben, 1 Mädchenschule und 4 Kirchen. Das Klima wegen vieler Reisfelder ungesund.

8. P h i l i p p o p e l. Das Kaza ist bevölkert von:

Muselmanen	26 521	} 96 220
Christen (Bulgaren u. Griechen)	64 763	
Zigeunern	3 961	
Juden	495	
Armeniern	480	

Name des Landes, woher importiert wurde	Artikel :	Betrag in österreich. Gulden à 10 Plaster	Name des Landes, nach welchem exportiert wurde	Artikel :	Betrag in österreich. Gulden à 10 Plaster
Sachsen und Osterreich	Tuch in verschiedenen Qualitäten	500 000	Deutschland	Stein- und Baum-Marder	18 000
" "	Kasimir f. Beinkleider in versch. Qualit.	120 000	"	Itlis	7 000
Osterreich	Demikottons in versch. Qualitäten	300 000	"	Taxin	2 500
Schweiz	f. Kopftücher (sog. Mumis)	50 000	"	Kastor	400
Osterreich	Halb-Wollstoffe	150 000	Triest	Hasenfelle	12 500
"	Seidenstoffe	50 000	Osterreich	Lsmmsfelle	25 000
"	Türkische Kappen (Fez)	150 000	Frankreich	Ziegenfelle	50 000
"	Eisen-Waren	50 000	"	Kokons	20 000
"	Stahl-Waren	50 000	Osterreich	Gegerbte Häute in alle Arten	250 000
"	Glaswaren	25 000	Frankreich	Rosenöl	20 000
"	Steingut- und Porzellan-Waren	25 000	Frankreich und Agypten	Gettreide in verschiedenen Arten	7 000 000
"	Kautschuk-Waren	25 000		Verzeichnis im Inlande erzeugter und konsumierter Artikel	
"	Parfümerie-Waren	50 000		Abbá	400 000
Siebenbürgen	Stricke	15 000		Kappás	100 000
Wien und Leipzig	Pelzwaren (feine Qualitäten)	50 000		Teppiche	20 000
Osterreich	Kolonialwaren (Färbestoffe)	10 000		Kinlis	100 000
"	Kupfer	15 000		Babuschen	100 000
Wien und Leipzig	Sammt	15 000		Lederwaren (Sattelzeug)	25 000
Osterreich	Quincaillerie-Waren	35 000		Strumpfwirkerei	50 000
"	Baumwollengespinnste	75 000		Bretter	100 000
England	Zwirn in allen Qualitäten	750 000		Schafwolle	650 000
"	Zitz " " " Shirtings	1 200 200		Tabak	50 000
"	Amerikan. Calicots u. Shirtings	1 100 000		Posamontierwaren (ordinäre)	50 000
"	Kanevas	50 000			
"	Kolonialwaren	100 000			
"	Cochenille und andere Färbstoffe	60 000			
"	Roheisen	120 000			
"	Blei (Kugeln und Schrott)	15 000			
"	Kupfer	50 000			
"	Zucker	200 000			
"	Kaffee	220 000			
"	Rum und Kognak	5 000			
Frankreich	Kalb- und Lacklederwaren	100 000			
Rußland	Schlosserarbeiten	20 000			

(p. 80)

Tabelle II

über Produktion, Ausfuhr und inländischen Konsum verschiedener Getreidearten, Feldfrüchte usw. in der Provinz Philippopel im Jahre 1867

Benennung des Artikels:	Produktion in Kilés in Okas		Export In Kilés	Preise pr. Kilé und Oka Piaster Gulden 1 fl.=10 P.				Gehalt des hiesigen Kilés bei verschiedenen Fruchtgattungen in Okas à 400 Drammes	Land, nach welchem exportiert wurde, und inländischer Konsum
Weizen harter	1 420 000	—	290 000	Kilé	80	8		58	1/3 Marseille, 1/3 Agypten u. Archipel
Weizen weicher	2 140 000	—	680 000	"	60	6		55	Frankreich
Roggen	700 000	—	110 000	"	50	5		52	England
Gerste	150 000	—	45 000	"	30	3		40	England
Hafer	10 000	—	—	"	20	2		35	Inland
Türkisch. Weizen	300 000	—	60 000	"	40	4		52	England
Reis	500 000	—	—	"	28	—	0 Kr.	10	Inland, Adrianopel, Rodosto, Salonik, Nisch
Sesam	—	80 000	—	Oka	3	—		—	Inland, Solia, Nisch
Leinsame	120 000	—	70 000	Kilé	120	12		43	Frankreich
Anis	—	300 000	—	Oka	3	—	30 Kr.	—	Inland, Sofia, Nisch
Kokons	—	80 000	70 000	Oka	20	2		—	Frankreich
Tabak	—	130 000	—		—	4		—	Inland

Die ganze Provinz Philippopol würde nach dieser Zusammenstellung 296 299 Einwohner zählen.

(p. 174) Gegenwärtig sind in der Umgegend von Samakov 18 Hämmer und mehr als 80 Schmelzhütten im Gange, die jährlich 36 000 türk. Zentner zu 60 Okka oder 53 000 österr. Zentner Schmiedeeisen liefern. Sämtliche Schmelz- und Hammerwerke werden mit Wasserkraft betrieben und liegen weit zerstreut voneinander, namentlich am Isker aufwärts und abwärts von Samakov, an der oberen Mariza bei Kizkiöi, Banja, Machla Radoil, Kostendsche und Sestrina, am oberen Palagaria bei Jarlova, an den Quellen der Struma bei Studena, Krapez usw.

Fast die ganze Produktion wird in Tatar Bazardschik an Händler verkauft, welche das Eisen dann weiter nach Philippopol, Eski Sara, Adrianopel und Rodosto verkaufen.

Die Erzeugungskosten für Roh- und Schmiedeeisen sind nach den Daten, welche mir Herr Dr. U n t e r b e r g in Samakov gab, folgende:

360 Okka oder 1 Fuhr Erz.	25 Piaster
7 Körbe (à 30 Okka) Kohlen zu einem Gange des Schmelzofens	52
1 Fuhr Haselnußholz.	5
Arbeitslohn.	50,30 ..
Aufsichtspersonal, Reparatur, Verköstigung.	5 ..
Kosten eines Klumpens Roheisen.	92,30 ..
(p.175) 2 Körbe weiche Kohlen im Hammerwerk.	15 ..
Arbeitslohn im Hammerwerk.	4,30 ..
Reparaturen, Verköstigung, Aufsicht, Steuerabgabe.	10 ..
Erzeugungskosten von 1 türk. Zentner Schmiedeeisen.	<u>122,20 Piaster</u>
Verkaufspreis von 1 türk. Zentner Schmiedeeisen.	<u>160 Piaster</u>

Der Gesamtwert der Produktion von Schmiedeeisen der Gegend von Samakov beträgt also 5 760 000 Piaster oder circa 550 000 fl. ö.W. . . .

Übrigens ist Samakov eine gewerb- und industriereiche Stadt auch in allen anderen Richtungen und macht von der Wasserkraft des Isker die beste Anwendung. Besonders schwungvoll wird die Gerberei betrieben. Man sieht im Flußbett des Isker Hunderte von hölzernen Trommeln aufgestellt, die vom strömenden Wasser in rotierende Bewegung versetzt werden, und in welchen Felle für die Gerberei vorbereitet werden. Die hohen Ziegenfelle werden aus den Marica-Gegenden, aus Salonik und aus Albanien bezogen und als Safianleder nach Wien exportiert. Die Saffianfabrikation von Samakov ist die bedeutendste in ganz Rumelien, jährlich über 24 000 Ballen. Außerdem arbeiten zahlreiche Posamentierfabriken mit gegen 250 kleinen Maschinen, ihre Erzeugnisse gehen meist nach Albanien und Bosnien. Die Fabrikation grober Tücher endlich aus Schafwolle ist der eigentliche Erwerbszweig des weiblichen Teiles der christlichen Bevölkerung, so daß jedes Haus durchschnittlich 1 — 1 1/2 Zentner Schafwolle jährlich braucht. Große Verdienste um die Hebung der Industrie in Samakov hat sich der dort lebende deutsche Arzt Dr. U n t e r b e r g, ein geborener Österreicher, erworben, der eine Mühle daselbst gebaut hat und der türkischen Regierung jetzt bei der Einrichtung einer Tuchfabrik an die Hand geht. Die (p. 176) Gebirgsgegenden bei Samakov, die leider fast aller Waldbedeckung beraubt sind, werden hauptsächlich zur Weide benützt. Man sagte mir, daß gegen 100 000 Pferde in den Gebirgen weiden. Auch von walachischen Schafen kommen jedes Frühjahr gegen 160 000 Stück aus der Umgegend von Constantinopel zur Sommerweide und gehen im Herbst zurück. Außerdem liefert Samakov jährlich gegen 24 000 Stück gemästeter Schafe und Ziegen nach Stambul und hat auch den ganzen Transit aus Bosnien und Albanien, von wo ebenfalls über 150 000 Schafe jährlich nach Constantinopel gehen sollen. Getreide, Obst, Wein, Spiritus usw. muß dagegen eingeführt werden.

Farley, J. L.

Modern Turkey. By . . London, Hurst and Blackett, 1872. XII — 353 p.

Contents :

Part I. Beyrouth, p. 1; Beit-Miry, p. 17; Mount Libanon, p. 23; Travelling in Syria and Palestine, p. 41; A Day with the Bedawins, p. 52; Syria, Past and Present, p. 60. — Part II. The Empress Eugénie's Visit to Constantinople, p. 69; The Suez Canal, p. 104; Turkish Women, p. 113; Turkish Armaments, p. 134; Public Instruction, p. 150; The Capitulations, p. 160; Turkey as a Field for Emigration, p. 177. — Part III. British Interests in Turkey, p. 193; Turkish Finances, p. 203; The Stock Exchange, p. 217; Geographical Position of the Empire, etc. p. 224; Agricultural Products, p. 231; Fisheries, p. 248; Mines, p. 257; Petroleum, p. 267; Roads, p. 272; Railways, p. 297; Railway to the Persian Gulf, p. 306; Docks and Harbours, p. 324; Public Works, p. 336; Appendix, p. 347.

(p. 232) It is impossible to obtain accurate agricultural statistics in Turkey. In 1847, however, the value of the agricultural produce exported from Macedonia, by Salonica alone, amounted to upwards of £ 800 000, of which cereal productions formed an item of £ 600 000. In 1848, the quantity of corn exported from Bulgaria and Roumelia exceeded 4 440 000 bushels. In 1855, Galatz and Ibraïla exported upwards of 2 000 000 imperial quarters of grain, while the annual produce of corn in Anatolia, in 1858, was estimated at 25 000 000 Turkish kilos, equal to 25 473 250 bushels. In 1860, Turkey exclusive of Egypt, exported wheat, barley, and maize to Great Britain alone, to the value of £ 3,011, 277.

Synvet, A.

Traité de Géographie Générale de l'Empire Ottoman, par . . Constantinople, Typ. et Lith. Centrales, 1872. IX—235 p.—1 f.

Table des matières :

Vilayet d'Edirné (Thrace). — Bornes. — Divisions. — Villes principales. — Productions. — Industrie, commerce et population, p. 24—28; Vilayet de Touna (Bulgarie). — Bornes. — Divisions. — Villes principales. — Lieux remarquables. — Productions, industrie, commerce et population, p. 29—33; Vilayet de Sélanik (Macédoine). — Bornes. — Divisions — Villes principales. — Lieux remarquables. — Productions, industrie, commerce et population, p. 45—49; Agriculture : Rapports généraux de la géographie avec l'agriculture — Terres labourables. — Prairies et paturages. — Vignes et autres plantes à boisson. — Arbres à fruits. — Jardinage, légumes, fleurs. — Forêts. — Animaux domestiques, p. 186—194 Industrie : Définition, classification et importance de l'industrie. — Mines et carrières. — Sels. — Tapis. — Poteries usuelles. — Armes. — Meubles, etc., p. 195—201; Commerce : Considérations générales sur le commerce. — Voies navigables. — Chemins de fer. — Route de terre, postes, télégraphes. — Côtes, ports, navigation, pêche. — Importations et exportations, p. 201—209.

(p. 24) Le vilayet d'Edirné (ancienne Thrace), est borné au nord par les monts Eminé et Kodja Balkan, au sud par le district de Constantinople, la mer de Marmara, les Dardanelles et l'Archipel, à l'est par la mer Noire, à l'ouest par Despoto-dagh.

Divisions : — Ce vilayet se divise en cinq mutessarifliks qui sont : Andrinople, Rodosto, Gallipoli, Islimié et Filibé.

(p. 26) Islimié ou Selivno, au pied des Balkans, possède une manufacture impériale de drap; on y fabrique aussi d'excellentes armes à feu et de l'essence de rose. Cette ville est ouverte au sud, mais au nord elle est fermée par les contreforts du Balkan. Il y a, à Islimié, des foires importantes. La population est d'environ 20 000 âmes.

Filibé ou Philippopolis est une des villes les plus florissantes de la Turquie. Placée sur une butte de 408 mètres de hauteur, au centre du pays, son commerce est très actif, et son industrie prospère. . . .

(p. 28) Productions, industrie, commerce et population. Le vilayet d'Edirné produit d'assez grandes quantités de blé et d'orge; on y cultive le coton, on

y élève des vers à soie et un nombre considérable de moutons. Ajoutons encore l'essence de rose, la cire jaune, l'huile d'olive, le sésame, la vallonée, la vigne, toutes sortes de fruits et de légumes.

On fabrique dans ce vilayet du drap grossier, des armes à feu; on extrait l'essence de rose, on y prépare le cuir et du fromage renommé. Le tabac est assez estimé.

Le [sic. La] population du vilayet s'élève à plus d'un million d'habitants; composée d'Osmanlis et surtout de Grecs et de Bulgares.

(p. 29) Le vilayet de Touna (Bulgarie) est borné au nord par le Danube qui le sépare de la Roumanie, par la Servie; à l'ouest, par le vilayet de Perzerim; au sud, par le vilayet de Sélanik et le Balkan qui le sépare de la Thrace; à l'est par la mer Noire.

Ce vilayet se divise en six mutessarifliks qui sont; Roustchouk, Toultscha, Varna, Tirnova, Widdin et Sophia.

Le chef-lieu du vilayet est Roustchouk, place forte, ville considérable située sur le Danube en face de Gurgevo, le port de Bucharest; elle est entourée d'une enceinte garnie de canons, surtout vers le Danube. Roustchouk est reliée à Varna par un chemin de fer; elle possède des manufactures de laine, coton, etc. Prise par les Russes en 1812 et occupée de nouveau en 1828, elle soutint un siège contre eux en 1854. La population est d'environ 30 000 habitants.

(p. 30) Varna, vaste port de commerce et de guerre sur la mer Noire. Cette ville est située sur le côté septentrional d'un golfe formé par deux caps, dont l'un à gauche est une pente du Balkan, et sur l'autre à droite est située Galata.

C'est à Varna que Mourad II vainquit les Valaques et les Hongrois commandés par Hunyade en 1444. Varna est le meilleur port de la Turquie d'Europe sur la mer Noire et sa possession est nécessaire à toute armée qui veut traverser le Nadir-Derbend; 20 000 habitants.

Tirnova, ancienne résidence des derniers rois de Bulgarie et actuellement celle désignée pour l'Exarque, sur la Yantra, est bâtie en amphithéâtre sur le revers des contreforts du Balkan. Il y a, à Tirnova des teintureries de fils de coton et de soie rouge. On y fabrique des draps grossiers et on y cultive les vers à soie. Cette ville peut avoir 12 000 habitants.

Widdin, une des trois grandes places de la ligne militaire du Danube, est assez industrielle et commerçante, elle peut avoir 20 000 âmes.

(p. 32) Samakow, riches mines de fer; l'établissement (p. 33) de Samakow fournit annuellement 12 millions de kilogrammes de fer pour la taillandrie, la cloutellerie, etc.

Productions, industrie, commerce et population. Le vilayet de Touna produit de la soie, des laines belles et longues. On y élève une quantité considérable de bœufs et de moutons dont les peaux forment un article important d'exploitation. On y cultive le maïs, le blé tendre et dur, l'orge, le lin, etc. On y trouve des mines de fer et de houille et même quelques sources minérales.

L'industrie est assez active, on y travaille les peaux et l'on y fabrique un drap grossier dont se servent les habitants du pays pour confectionner leurs vêtements. Les mines de Samakow ont créé autour de cette ville une industrie pour travailler le fer.

Le vilayet de Touna exporte de la laine, de la soie, de la graine de lin, des peaux de mouton et de bœuf, du blé, etc. Elle reçoit de l'Europe les objets de luxe, les cotons ouvrés, les étoffes de soie, etc.

La population de la Bulgarie est évaluée à trois millions d'habitants sur une superficie d'environ 100 mille kilomètres carrés.

(p. 45) Le vilayet de Salonique est borné au nord par les vilayets d'Edirné, de Touna et de Perzerim; à l'est par le vilayet d'Edirné; au sud par l'Archipel et le vilayet de Iania; à l'ouest par le vilayet de Ianja et le gouvernement de Scodra.

Ce vilayet se divise en quatre mutessarifliks qui sont: Sélanik, Sérès-et-Drama, Monastir, et Ochrida.

(p. 48) Productions, industrie, commerce et population. Le vilayet de Sélanik, quoique généralement montueux, a de belles vallées et des plaines fertiles où réussissent les cultures les plus variées: vignes, mûriers, oliviers, cotons, tabacs sans rival dans le monde entier; blés, maïs, arbres à fruits magnifiques, bois de construction. On y rencontre de riches gisements miniers.

On fabrique dans ce vilayet des soieries, des étoffes de coton, des maroquins, des essences de rose; on y travaille le cuir.

La Macédoine exporte du tabac, de la soie, du coton, des peaux provenant des nombreux troupeaux qu'on y élève.

(p. 49) La population est une race forte, énergique et intelligente, composée de Bulgares, de Grecs, d'Arméniens et d'Israélites. Le quart des Macédoniens adoptèrent l'islamisme au XV^{ème} siècle.

Dumont, A.

Le Balkan et l'Adriatique. Les Bulgares et les Albanais. — L'administration en Turquie. — La vie des campagnes. — Le panslavisme et l'hellénisme, par. . . Paris, Didier et C^{ie}, 1873. IV—411 p.—1 f.

Table des matières :

La mer de Marmara. — Les communautés grecques et les paysans turcs, p. 1; Andrinople. — L'administration d'une province turque, p. 61; Philippopolis. — Le réveil bulgare, p. 127; La Dalmatie et les Slaves du Sud, p. 189; Scutari et les Albanais. — Les tribus des montagnes et les mœurs de la Grèce héroïque, p. 257; Le Pachalikat d'Épire, et l'hellénisme en Turquie, p. 331.

(p. 136) La foire principale de cette partie de la Turquie est celle d'Ouzoungova, qui se tient (p. 137) à mi-chemin entre Andrinople et Philippopolis. Au mois d'octobre, deux villages de tentes et de baraques en planches s'élèvent en cet endroit, l'un pour les boutiques, l'autre pour les acheteurs. Tout autour s'alignent des milliers de chariots qui ont amené la foule, paissent des troupeaux de grands bœufs à longue corne recourbée, des chevaux qui ont traîné les véhicules. Ces voitures grossières, souvent à roues pleines, sont construites pour aller à travers champs, au milieu des marais. La cuisine se fait en plein air; on tue les agneaux et les bœufs dans des fosses remplies de débris et de sang, on rôtit les viandes à de grands feux dans la plaine. Cette foire, où viennent plus de vingt mille personnes, dure plusieurs semaines. On y vend surtout des étoffes communes et ces petits objets de mercerie indispensables dans la vie du ménage. Le paysan y apporte des fourrures; les riches propriétaires y rencontrent des Européens qui voyagent dans le pays pour les soies, la laine et les céréales. Je n'y ai pas remarqué de ces beaux bijoux dont les Grecques, les Albanaises ou les Slaves aiment à se parer; une verroterie très vulgaire suffit aux femmes bulgares. Ce qui frappe peut-être le plus, c'est le silence de cette foule, qui circule sans gaieté; il n'y a là ni musiques, ni baladins, ni tout l'accompagnement habituel de ces sortes de fêtes, même en Orient. La Thrace a toujours eu des réunions de ce genre; au cinquième siècle avant notre ère, la plus célèbre se tenait à la ville d'Agora (le marché), qui était située non à l'intérieur du pays, mais à l'entrée de la Chersonèse.

(p. 183) Dès le IV^e s. avant notre ère, les commerçants grecs visitaient la Thrace barbare; ils y venaient sans doute comme nous allons aujourd'hui dans les cantons reculés de l'Australie, dans les parties du Soudan qui avoisinent l'Algérie et le Sénégal. Ils ont laissé dans la vallée supérieure de l'Hèbre des monnaies qui sont des dates, des tétradrachmes d'Athènes de l'ancien et du nouveau style, des pièces de Thasos, de Maronée, de Byzance. La Turquie d'Europe, que Strabon appelle l'Illyrie et la Thrace, recevait deux sortes de voyageurs: les uns venaient d'Athènes, des colonies de la mer Egée et du Bosphore, et remontaient jusqu'au delà de l'Hémus: ils s'arrêtaient à la rive droite du Margus; les autres appartenaient aux grandes villes de l'Adriatique, en particulier aux colonies de Dyrrachium et d'Apollonie; ils exploitaient la moitié occidentale de la péninsule. La comparaison des médailles recueillies jusqu'ici en Roumélie, en Serbie, en Bosnie, rend ces conclusions évidentes, elle permet de retrouver la plus ancienne géographie commerciale de ce pays. Au III^e (p. 184) s. la civilisation pénètre dans l'Hémus. On peut voir dans le cimetière turc de Tatar-Bazarjik (l'ancienne Bessapara) un marbre contemporain d'Alexandre. Les Ottomans le regardent comme une pierre sacrée, ils viennent y attacher des fils arrachés aux vêtements des malades, y prendre une poussière qui a des vertus miraculeuses. C'est une stèle grecque qui porte une inscription en très beaux caractères; elle témoigne de l'existence, dans cette région, d'une ville et d'une administration helléniques; elle fait mention de panégyries, du culte d'Apollon, de récompenses décernées aux vainqueurs agonistiques. C'est à la même époque que se rapportent des objets de bronze qui ont toute la perfection des œuvres athéniennes des plus beaux temps. Plus tard, cette civilisation s'étendit dans toute la Thrace, mais surtout dans les plaines. Les inscriptions et les bas-reliefs attestent l'existence de centres importants. Le nom de ces bourgs est perdu; mais nous constatons facilement combien ils étaient nombreux. On admettait généralement que la civilisation répandue dans le pays à l'époque de la conquête romaine était latine; il faut renoncer à cette opinion. Sous l'empire, la langue générale des villages et (p. 185) des villes était le grec les textes latins sont d'une extrême rareté. Les campagnes de Thrace, comme celles de la Gaule aux temps romains, étaient divisées en pagi ou villages; plusieurs pagi formaient une famille ou gens. Les villes avaient la même administration que toutes les grandes cités gréco-romaines.

(p. 238) Fondée au VII^e s., cette république [Raguse] a subsisté jusqu'à l'année 1808. Plus favorisée que Zara, Trau, Almissa, elle se défendit contre Venise, dont cependant elle accepta parfois le représentant. Elle fut l'alliée des rois de Raschie, des Hongrois, plus tard des Turcs. Au XVI^e s., elle comptait plus de trois cents navires, traitait avec Louis XII, avec Charles-Quint. De grands malheurs l'accablèrent: sa flotte fut brûlée par les Turcs pendant leur guerre contre la maison d'Autriche; elle répara ses désastres. Dès le XV^e siècle, elle faisait le commerce au Levant et jusque dans la mer Noire; elle avait une colonie à Constantinople, des comptoirs à Andrinople, à Philippopolis, dans le Balkan. Une convention signée à Brouses en 1359 avec Orchan II, alors que les progrès des Osmanlis étaient encore incertains, lui accordait le privilège de trafiquer dans les lieux que soumettraient les armes du Grand Seigneur. Aujourd'hui en Thrace, on retrouve encore les tombeaux de ces marchands raguséens. La république sut si bien ménager les Ottomans qu'elle fit ajouter au traité de Passarowitz (p. 239) l'article qui coupe la Dalmatie en trois morceaux; elle était ainsi défendue contre les Vénitiens par deux enclaves ottomanes.

Martens, F.

Das Consularwesen und die Consularjurisdiction im Orient von ... Mit Ergänzungen des Autors übersetzt von H. Skerst. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1874. VI—594 p.

Inhaltsverzeichnis:

Vorwort, p. III; Einleitung, p. 1; Das Wesen der internationalen Verwaltung und die Organe derselben, p. 18; Von den Gesetzen der Entwicklung der internationalen Verwaltung und ihres Rechts, p. 29. — **E r s t e r A b s c h n i t t.** Erstes Kap. Historischer Überblick der Konsularinstitutionen im Orient, p. 44; Erste Periode. Geschichte der Konsulate bis zur Eroberung von Konstantinopel durch die Türken, p. 52; Erste Abteilung. Von den Konsulaten in Ländern unter christlicher Staatsgewalt, p. 53; Zweite Abteilung. Die Entwicklung des Konsularrechtes, inmitten muhammedanischer Völker, p. 104; I. Von den Konsulaten in Ägypten, Syrien und Palästina, p. 108; II. Von den Konsulaten in der Berberei, p. 133; III. Die Grundprinzipien der Kapitulationen, p. 148; A. Maßregeln zur Wahrung der Rechte und Interessen der Christen: 1. Sicherheit der Person und Freiheit des Verkehrs, p. 149; 2. Die richterliche und administrative Gewalt der Konsuln, p. 150; 3. Besitz von Faktoreien, Kirchen u. dergl., p. 157; 4. Individuelle Verantwortlichkeit, p. 159; 5. Abschaffung des Strandrachts und Bergung der Güter Schiffsbrüchiger, p. 160; 6. Aufhebung des Heimfallsrechtes (droit d'aubaine), p. 161; 7. Gegenseitiges Verbot des Piratenwesens, p. 163; 8. Verschiedene Maßregeln zur Hebung des Handelsverkehrs, p. 164; B. Pflichten der Christen und ihrer Regierungen in den muselmännischen Ländern: 1. Beschränkung des Verkehrs auf bestimmte Häfen, p. 166; 2. Vorschriften hinsichtlich der inneren Einrichtung der Faktoreien, p. 168; 3. Einige Handelsverordnungen, p. 169; a) Über Kontrebande, p. 170; b) Über das Vorkaufs- und Beschlagnahmungsrecht, p. 170; 4. Gegenseitiger Beistand und Schutzgewährung, p. 171; Zweite Periode. Historische Entwicklung des Konsularrechtes vom Jahre 1453 bis zum Traktate vom Jahre 1784 zwischen Rußland und der Türkei, p. 176; Dritte Periode. Die Stellung der Konsulate im Orient seit dem Traktate vom Jahre 1783 bis auf die Gegenwart, p. 248. — **Z w e i t e r A b s c h n i t t.** Rechte und Pflichten der Konsuln im Gerichtswesen, p. 277; Zweites Kapitel. Erste Abteilung. Von der Organisation der Konsulargerichte, p. 279; Drittes Kapitel. Zweite Abteilung. Gerichtsverfahren in Zivil- und Handelssachen, p. 315; Von dem Gerichtsstande, p. 316; A. Kompetenz in Sachen zwischen Angehörigen ein und desselben Staates, p. 321; B. Kompetenz in Sachen zwischen Angehörigen verschiedener Staaten, p. 357; C. Kompetenz in Sachen zwischen Angehörigen christlicher Staaten und Einheimischen, p. 388; Von Kompetenzkonflikten, p. 409; III. Ordnung des Verfahrens und der Entscheidung in Zivil- und Handelsprozessen, p. 414; Viertes Kap. Dritte Abteilung. Gerichtsverfahren in Kriminalsachen, p. 431; I. Vom Gerichtsstande, p. 434; A. Gerichtsstand für Verbrechen, begangen von Angehörigen ein und desselben Staates unter sich, p. 436; B. Gerichtsstand für Verbrechen, begangen von Ausländern an Ausländern, p. 463; C. Gerichtsstand für Verbrechen, begangen an Inländern, p. 464; II. Ordnung der Untersuchung und Entscheidung von Kriminalsachen, p. 479; III. Vollziehung gerichtlicher Urteile, p. 486; Vierte Abteilung. Obliegenheiten und Befugnisse der Konsuln, betreffend die nichtstreitige Gerichtsbarkeit: I. Sorge für Hinterlassenschaften, p. 489; Notariusbefugnisse und freiwillige Jurisdiktion der Konsuln, p. 494; Fünftes Kapitel. Von der Gerichtsreform in Ägypten und der Türkei, p. 500. — **Dritter Abschnitt.** Sechstes Kapitel. Befugnisse und Obliegenheiten der Konsuln als Vollzugsorgane, p. 551; I. Bestimmung

des Wirkungskreises der Konsuln, p. 552; II. Befugnisse und Verpflichtungen der Konsuln in bezug auf Privatpersonen, p. 553; III. Befugnisse und Verpflichtungen der Konsuln in bezug auf die Kriegs- und Handelsmarine, p. 566; IV. Obliegenheiten der Konsuln in Kriegszeiten, p. 569; Siebentes Kapitel. Von der Organisation der Konsulate, p. 571.

(p. 85) . . . Wir haben soeben gesagt, daß auch in der Bulgarei bis zur Invasion der Türken Konsulen existierten. Und in der Tat, die italienischen Handelsrepubliken besaßen im XIV. Jahrhundert in diesem Lande ihre Konsulen, deren Rechte durch die mit dem bulgarischen Könige geschlossenen Traktate festgesetzt waren. Eine Verordnung des oben erwähnten Amtes für die Angelegenheiten der Krim zeugt dafür, daß zwischen dem genuesischen Freistaate und der Bulgarei Handelsbeziehungen bestanden haben müssen¹. In Folge der Ausplünderung der Genuesen durch den bulgarischen König Swätoslaw und die Untertanen desselben verbot nämlich das *Officium Gazariae* jeglichen Verkehr mit diesem Lande. Jedoch im Jahre 1337 wurde zwischen der genuesischen Republik und dem bulgarischen Fürsten ein Vertrag geschlossen, auf Grund dessen den Genuesen die ihnen genommenen Güter zurückgegeben und ein freier Zutritt in das Land gestattet wurde. Der Fürst versprach, die Rechte der Genuesen nicht zu verletzen und ihnen ihr Eigentum nicht wegzunehmen. Ferner wurde ihnen bewilligt, einen Konsul in der Bulgarei zu halten, welcher das Recht der Jurisdiktion über alle Genuesen besaß. Der Fürst verpflichtete sich nicht nur, sich in derartige Angelegenheit nicht einzumengen, sondern versprach sogar den Konsuln jeden Beistand zu gewähren, wenn sie bei ihm um denselben nachsuchen sollten.

Unter der Gerichtsbarkeit der Konsulen standen alle Zivil-, Handels- und Kriminalsachen. Der Fürst war verpflichtet, ihre Mitteilungen und Erklärungen zu jeder Zeit anzuhören. Nicht ein einziger Genuese sollte nach dieser Vereinbarung für die Schuld eines anderen leiden, und nur nach Ablegung eines Schwures konnte ein Bulgare gegen einen Genuesen zeugen. Bemerkenswert ist die Bestimmung, daß derjenige Kontrahent, welcher diesen Vertrag verletzen würde, verpflichtet sein sollte, (p. 86) dem anderen als Entschädigung eine sehr bedeutende Summe Geldes zu zahlen. Außerdem waren den Genuesen auch noch andere Rechte eingeräumt, die für die Entwicklung der Handelsbeziehungen sich als sehr vorteilhaft erwiesen². Doch nicht lange war es dem genuesischen Freistaate vergönnt, die Vorteile dieses Traktats zu genießen, da im Laufe der Jahre 1390—1392 die Bulgarei von den Türken erobert wurde.

Die venetianische Republik trat gleichfalls mit der Bulgarei im Verkehr, wovon der Traktat zeugt, der im Jahre 1352 zwischen ihr und dem bulgarischen Könige Alexander geschlossen wurde. Indessen auf Grund anderer historischen Quellen können wir schliessen, daß Beziehungen zwischen den genannten Staaten bereits vor dem Jahre 1352 angeknüpft wurden, weil noch vor Abschluß des Vertrages vom genannten Jahre ein venetianischer Konsul in Varna war.³

Seinem Inhalte nach unterscheidet sich dieser Vertrag nicht wesentlich von den anderen, die in jenen Zeiten zu Stande kamen. Auch in ihm wurde festgesetzt, daß kein Venetianer für ein Vergehen oder die Schulden anderer verantwortlich gemacht werden dürfe; sogar der Vater verantwortete nicht für den Sohn, noch der Sohn für den Vater. Das Vermögen eines verstorbenen Venetianers gelangte in die Obhut und Verwaltung der Venetianer, oder ihres Konsuls und nur nach venetianischen Gesetzen durfte das Recht der Erbfolge bestimmt werden. Endlich wurden den Venetianern auch noch andere Rechte zugestanden, die aber unserer Betrachtung nicht unterliegen, wie z.B. das Recht, Kirchen zu bauen.⁴

¹ Heyd. *Colonie commerciali* t.II, p. 92 verweist auf Schaffarik. *Slavische Altertümer* II, p. 218. Vergl. Miltitz t. II, part. I, p. 108.

² Silvestre de Sacy. *Notices et extraits* XI, p. 65 et suiv. Außerdem in den *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t.VII (Paris 1824) p. 292 et suiv.

³ Heyd. *Colonie commerciali* t.II, p. 98.

⁴ Marin. *Storia del commercio* t.IV, p. 174—176.

Miltitz. *Ricotti. Liber jurium* I, p. 1350.

Canale. *Storia di Genova* t.II, p. 624. Vergl. Heyd I, p. 316 e seg. *Manuel des Consuls* t.II, part. I, p. 45.

Depping. *Histoire de commerc* t.II, p. 106.

Rockstroh, E.

Bericht über eine Reise von Samakov nach Melnik von . . — XI. Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden. Wissenschaftlicher Theil. Redaction: Professor Dr. C. Meinicke. Dresden, 1874. p. 35—80. 1 Karte.

(p. 35) Am Oberlauf des Isker, in der Nähe der Schlucht, durch welche dieser Fluß dem Rilo Dagh enteilt, liegt Samakov, eine Stadt von hervorragender industrieller Bedeutung für die Türkei. Am Rande eines ehemaligen Seebeckens, dessen Gewässern der Durchbruch des Isker zwischen Vitosch und Brdo-Balkan Abfluß verschaffte, erbaut, überragt von steilen, zerrissenen Hochgebirgen, bietet die Stadt ein anziehendes Bild. Ihre zahlreichen Minarets und Moscheenkuppeln, die hohe bulgarische Kirche, einige Häuser reicher Kaufleute nehmen sich anmutig aus in dem Meer von Grün der Gartenbäume, in das im Sommer die kleineren, unansehnlichen Gebäude (circa 3000) getaucht sind.

Auch im Innern unterscheidet sich die Stadt vorteilhaft von den anderen des Landes. Zwar ist das türkische Stadtviertel auch hier eine bebaute Lehmgrube: gelb der Straßenschmutz, gelb die nie austrocknenden Pfützen, gelb die Trittsteine, gleich gefärbt die zerbröckelnden schiefen Mauern zu beiden Seiten; die Warosch, der bulgarische Stadtteil, ist dagegen für eine orientalische Stadt fast schön zu nennen, denn hier kann man breite, leidlich gepflasterte Straßen, von denen die Häuser nicht immer durch Mauern abgetrennt sind und an denen Läden mit den mannigfachsten Handelsprodukten liegen, begehen, ohne um Hals und Glieder Sorge tragen zu müssen.

Was im Frühjahr und Sommer die Natur in überschwenglicher, zuweilen recht lästiger Fülle in Samakov bietet, ist Wasser. Wasser über uns, Wasser unter uns! Gewaltige Regengüsse entladen sich nur zu oft in diesen Jahreszeiten und schwellen alle Bäche und den Isker hoch an. Nur wenige Straßen der Warosch gibt es, durch oder unter welchen nicht ein Rinnsal hinlief, in dem das Wasser gurgelnd dahinschießt. Durch die meisten Höfe und Gärten führt ein Graben, dessen rasch fließendes Wasser allen Schmutz davonführt.

Diesem Reichtum fließenden Wassers haben sich die betriebsamen Bewohner von Samakov und dessen Umgebung recht gut zu Nutze gemacht. Zahlreiche Hammerswerke sind dem Isker entlang gebaut, Mühlen errichtet, und noch manchem anderen Gewerke kommt die große Wasserkraft zu Gute. An den Pfeilern, welche die lange, über den Isker führende Brücke tragen, sind zahlreiche, 2—3 Meter lange, zylinderförmige Geräte befestigt, in denen die Gerber, von denen es in Samakov sehr viel gibt, ihre Felle wässern. Das Flußwasser, welches durch kleine Öffnungen durchdringen kann, setzt diese Zylinder in rotierende Bewegung.

Berühmt ist Samakov wegen seiner Eisenindustrie, die aber wohl nach Beendigung der neuen Bahnlinien durch Einführung besseren und billigeren ausländischen Eisens einen harten Stoß erhalten wird, wenn sie überhaupt fortbestehen kann. Die Gewinnung des Eisenerzes sowohl, als auch seine Verarbeitung, ist in der Zentraltürkei eine äußerst primitive. Der Syenit, welcher den Grundstock des Vitosch und des Gebirges zwischen Samakov und Ichtiman bildet, hat einen ziemlich bedeutenden Gehalt an Magneteisen. Bei der rasch vor sich gehenden grusigen Verwitterung des entstehen- (p. 37) den Gesteins wird auch das Magneteisen frei und als der schwerere Teil sammelt sich der feine schwärzliche Sand in den Wasserrinnen der Schluchten. Diesen natürlichen Schlemmprozeß vervollständigen die dortigen Bewohner durch Anlegung von Sammelbassins und künstlichen Wasserleitungen. Das Eisen wird hier also durch Magneteisenwäschereien gewonnen. Wo solche bestehen, und sie sind sehr zahlreich, bietet der von tausend Wasserfurchen zerrissene, völlig alles Pflanzenwuchses beraubte Bergabhang ein auffallendes Bild. Eine halbe Meile östlich von Samakov führt eine über drei Meilen lange Wasserleitung über das Gebirge. Aus derselben kann das Wasser an Stellen, wo es gebraucht wird, abgelassen werden und damit Berggehänge abzuschlemmen. Der hinabgerissene Sand wird in Sammelkästen (Wirr) aufgefangen und die Masse öfters umgerührt, damit das darüberströmende Wasser die erdigen Bestandteile mit fortnehme. Am erfolgreichsten ist diese Wäscherei im Frühjahr. Eine Wagenladung (360 Okka oder 7,5 Ztr.) solchen Erzsandes, den man Ruda nennt, kostet 18—24 Piaster (3,6—4,8 Mark).

Die Öfen von Samakov, in denen die Ruda geschmolzen wird, sind höchst primitiver Konstruktion, sogenannte Katalonische Öfen. Zwei Mann sind im stande, einen solchen Ofen binnen dreier Tage aufzumauern. Der Bau geschieht auf folgender Weise: Über eine Grube von 30 Zentimeter Breite und Tiefe wird auf drei Steinen eine Sandsteinplatte gelegt und auf diese drei andere Platten so befestigt, daß sie Seitenwände und Rückwand des Ofens bilden.

Zu beiden Seiten des Ofens wird jetzt die Gramada, eine rohe Steinmauer, aufgeführt, welche denselben stützt. Zwischen den erwähnten Platten und der Gramada bleibt ein circa 40 Zentimeter breiter Raum frei, welcher mit Eisen- oder Steinplatten ausgelegt wird. Ist (p. 38) dies fertig, so baut man die Gramada bis zur Gicht auf und stampft dann den ganzen inneren Raum mit feuerfestem Tone aus, in dem jetzt erst der Ofenraum ausgehöhlt wird, so daß über der Bodenplatte noch etwa 20 Zentimeter hoch Ton bleibt, in den eine kleine Eisenplatte gelegt wird. Die Ofenbrustmauer, welche aus Leten besteht, wird durch einen Vorsatzdeckel geschlossen, der aus 5 Letenklumpen zusammengesetzt ist und in dem man eine Öffnung für ein Rohr läßt, durch welches die kolossalen Blasebälge, die durch Wasserkraft gehoben werden, Luft zuführen. Der ganze Ofen ist circa 2 Meter hoch, unten etwa 70 Zentimeter, an der Gichtöffnung 30 Zentimeter breit. Der Schmelzprozeß beginnt damit, daß man eine Partie zerkleinerter Holzkohlen, die auf den Boden geschüttet sind, in Brand setzt, die Ofenbrust schließt und den Ofen bis zur Gicht mit Holzkohlen und Haselnußholz füllt. Ist diese Füllung unter Mitwirkung der Blasebälge etwas gefallen, so gibt man angefeuchteten Erzsand auf, und setzt das im Aufschütten von Holzkohle, Haselnußholz und Erzsand wechselnd, 8 Stunden lang fort, bis 7 Körbe (à 30 Okka) Holzkohle verbrannt und 360 Okka (also eine Wagenladung) Erzsand aufgegeben sind. Dabei fliegt ein großer Teil dieser Ruda aus der Gicht und fällt als Pepelina auf die Dächer der umliegenden Häuser nieder. Die Füllung läßt man nun noch herunterbrennen, bricht die Ofenbrust auf und wuchtet den Roheisenklumpen, der sich gebildet hat, mit eisernen Hebeln heraus. Ein solcher Klumpen heißt Usgeria und wiegt circa 100 Okka, ist aber noch so stark mit Schlacken versetzt, daß er unter dem Hammer kaum 1 Kantar (60 Okka) Schmiedeeisen gibt. Zu Bedienung braucht der Ofen 5 Mann und da Tag und Nacht gearbeitet wird, so sind 10 Mann nötig. Da aller 8 Stunden abgestochen wird, so liefert ein Ofen täglich 300—360 Okka Roheisen. Auch (p. 39) der Frischfeuerherd ist außerordentlich einfach eingerichtet und auch hier ist das Schmelzen ein sehr unvollkommenes.

Die Hämmer von Samakov sind unbedeutende schluppenähnliche Gebäude, mit einem großen Herd, auf dem ebenfalls unter Zuhilfenahme großer Blasebälge, das Roheisen gegläht wird, worauf einer der Kowatsch (Schmiede) einen Klumpen mit einer großen Zange heraushebt und zu einem langen Stabe aushämmern läßt. Die Hämmer sind von verschiedener Größe 5—10 Ztr. schwer und werden durch Wellen in Bewegung gesetzt, die durch die Wasserkraft getrieben werden. Ein Hammerwerk braucht 6 Mann zur Bedienung, liefert täglich 10—12 Ztr. Schmiedeeisen und braucht also 4 und zuweilen noch mehr Schmelzöfen, um voll beschäftigt zu sein.

Die Gesamtproduktion der 18 Hämmer und 80 Schmelzhütten in der Nähe Samakov's beträgt 36 000 Kantar à 60 Okka (circa 60 000 Ztr.) Die Erzeugungskosten von 1 Kantar Schmiedeeisen betragen 122 Piaster 20 Para (circa 8 Tlr.); der Verkaufspreis ist 160 Piaster (circa 10 1/2 Tlr.), der Wert der Gesamtproduktion etwa, 5 760 000 Piaster (circa 370 000 Tlr.). Das allermeiste Eisen der Werke von Samakov wird von Händlern im Tatar Basardschik östlich von Samakov, wohin eine gute Straße führt, aufgekauft und im östlichen Teile der europäischen Türkei verbraucht.

Die dargelegten Verhältnisse stellen es wohl außer Zweifel, daß man in Samakov mit ausländischem Eisen nicht konkurrieren können, wenn dasselbe per Bahn z.B. von Österreich eingeführt werden wird, zumal schon jetzt die Beschaffung von Brennmaterial immer schwieriger wird und man die Kohlen zum Teil aus meilenweiter Entfernung auf elenden Gebirgswegen vermittelt Lasttieren zu beziehen genötigt ist.

(p. 40) Außer Gerberei und Eisenindustrie ist in Samakov noch die Verfertigung von Strümpfen und Schnüren, sowie das Weben seidener Shawls ziemlich bedeutend. Von seinen 15 000 Bewohnern (Samakov besitzt über 3000 bewohnte Gebäude und dehnt sich weit aus) sind ein Drittel Türken, ein Drittel Bulgaren; der übrige Teil gehört den verschiedensten Volksstämmen an. Juden und Griechen sind stark vertreten und unter ihnen findet man viele sehr reiche Leute, die zum Teil auch ihre Häuser mit europäischem Komfort ausgestattet haben; — gibt es doch sogar einige Klaviere in Samakov!

Samakov ist Hauptort eines Kasa und der oberste türkische Beamte, welcher hier befiehlt, hat den Rang und Titel eines Kaimakan. Einen großen Vorzug besitzt Samakov vor vielen anderen Städten in der Anwesenheit eines europäischen Arztes, des Herrn Dr. Unterberg, der schon seit Decennien in der Türkei lebt und dessen gastfreundlicher Aufnahme ich mich dankend erinnere. . . .

Braun-Wiesbaden, K.

Eine türkische Reise von... Stuttgart, August Auerbach, 1876—1877:
3 Bde.

Erster Band: Die Donau. — Serbien. — Rumänien.

Zweiter Band: Fragmente aus der Türkei: Constantinopel, Adrianopel, Saloniki; Türken, Bulgaren, Arnauten, Albanesen, griechische Griechen und türkische Griechen, Serben, Juden, Sephardim; bei einem zerbrochenen Wagen. Anhang: eine böhmische Woche.

Dritter Band: Fragmente aus der Türkei: Die Konsulargerichtsbarkeit. — Türkische und ägyptische Justiz. — Das internationale Recht und dessen Reform. — Postalische Zustände in der Türkei. — Türkisch-Serbische Unterhaltungen in den Herculesbädern bei Mehadia (1876). — Die türkische Frauen.

Bd. III. p. 29: Kapitulationen und Verträge mit anderen Mächten. Verträge mit Rußland. Der Pariser Friede.

Die Kapitulationen mit den europäischen Staaten, welche jetzt noch in Kraft stehen, haben folgendes Datum: mit Österreich, 24. Februar 1781; England, 2. September 1675; Dänemark, 25. Februar 1757; Frankreich, 28. Mai 1740; Italien, a. Republik Venedig, 1454; b. Königreich Neapel, 1740; den Niederlanden, 1680.

(p. 30) Mit den andern Ländern sind ähnliche Stipulationen abgeschlossen, jedoch nicht in Form von Kapitulationen, sondern von Freundschafts- und Handelsverträgen. Somit: Preußen, am 22. März 1761; dem Zollverein, am 10. Oktober 1840 und am 20. März 1862; den deutschen Hansa-Städten, Lübeck, Bremen und Hamburg, am 10. März 1842 und am 27. September 1862; Belgien, 1839 (und schon 1810, Spanien, am 14. September 1782; den Vereinigten Staaten von Amerika, am 7. Mai 1830 und 13. Februar 1862; Griechenland, am 27. Mai 1855; Portugal, am 20. März 1843 und am 23. Februar 1868; Rußland, am 10. Juni 1783. am 30. April 1846 und am 15. Februar 1862; Schweden und Norwegen, am 10. Januar 1737 und am 5. März 1862.

Ich muß mich hier darauf beschränken zu sagen, daß diese Verträge im Wesentlichen, soweit es sich um die Stellung und die Gerichtsbarkeit der Konsulate handelt, denselben Inhalt haben wie die Kapitulationen, namentlich wie die mit Frankreich abgeschlossenen, weshalb ich es für überflüssig halte, dieselben einzeln zu erörtern. Wer sich näher darüber unterrichten will, der findet einen vollständigen Abdruck dieser Kapitulationen und Verträge in der Sammlung von Aristarchi Bey (Législation Ottomane, ou Recueil des lois, règlements, ordonnances, traités, capitulations et autres documents officiels de l'empire Ottoman, par Aristarchi Bey, Grégoire, publiée par Demetrius Nicolaïdes, directeur-éditeur du Journal (p. 31) „Thrakya“, Constantinople, Bureau du Journal Thrakya, 1874, Partie IV^{ième} droit international), eine Sammlung, die niemand entbehren kann, der sich über türkische Rechtszustände gründlich unterrichten will. Beiläufig bemerkt, ersieht man aus derselben, daß die Türkei keineswegs, wie die Leute gewöhnlich glauben, arm an geschriebenem Recht ist. Sie ist vielmehr so reich an Gesetzen, Instruktionen, Ordonnanzen und Reglements — in der Regel nach westeuropäischem, insbesondere französischem Muster zugeschnitten — daß man auf sie beinahe das harte Wort anwenden kann, welches Tacitus über das römische Kaiserreich ausspricht: „Je schlechter der Staat, desto zahlreicher die Gesetze“ („Pessima respublica — plurimae leges“), namentlich, da die meisten Gesetze vergeblich auf Vollzug warten.

Couret, A.

La Russie à Constantinople. Premières tentatives des Russes contre l'Empire grec 865—1116. — Revue des questions historiques. 10^e an. 37^e livr. [T. 19] Paris, 1876. p. 69—129.

Table des matières:

Les Scandinaves à Constantinople avant la fondation de la Russie. — Le patriarche Photius et la première expédition des Russes contre Constantinople. — Le légende d'Oleg. —

La défaite d'Igor. — Seconde expédition d'Igor et condition des Russes à Constantinople. — Sviatoslav et Zimiscès. Invasion des provinces danubiennes 969—972. — Vladimir le Grand et Anne de Constantinople. — Novgorod et Constantinople.

(p. 104) A l'époque où nous sommes arrivés, en 967, les Bulgares ne possédaient plus, outre quelques districts montagneux sur les confins de la haute Macédoine et de l'Illyrie méridionale, que l'ancienne Moésie inférieure, c'est-à-dire le territoire compris entre les Balkans, le Véliki-Balkan, le Danube et la mer Noire, complété, du côté de la Thrace, par une longue bande de terrain, comprenant la vallée supérieure de l'Hèbre, et partant du golfe de Bourgas pour aboutir au Mont Tchégla, dans la massif du Rhodope. . . .

(p. 105) Un commerce lucratif s'était même établi entre les Grecs et les Bulgares, que leur situation de riverains du Danube n'avait pas tardé à rendre les intermédiaires obligés de tout le trafic entre Constantinople et les villes de l'Allemagne septentrionale. Les Bulgares achetaient à Byzance et faisaient circuler jusqu'au Rhin et à la mer du Nord, la pourpre, les soieries, les bijoux, les pierres précieuses, les épices et les vins de la Grèce et de l'Orient, et livraient en échange aux Grecs l'argent brut et les chevaux de Bohême, le plomb, le mercure, les draps de la Dalmatie, les armures d'Allemagne, la cire et les fourrures de Russie et le blé qu'ils recevaient de leurs congénères les Bulgares du Volga.¹

Hilberg, A.

Nach Eski-Djumaia. Reise-Skizzen aus Bulgarien von. . . Im Anhang: Bericht über die Messe von Eski Djumaia im Mai 1876 von Sr. Exc. Graf Edm und Zichy. Wien, Alfred Hölder, 1876, 63 p.

Inhalt:

Vorbemerkung, p. 5; Eine Nachtfahrt im bulgarischen Lande, p. 7; Der Panajir, p. 29; Durch's Abasenland, p. 44; Anhang. Bericht über den Markt von Eski-Djumaia, p. 55.

(p. 55) Bericht über den Markt von Eski-Djumaia am 7. Mai; des Jahres 1876. Die heutige Messe ist wegen der politischen Unruhen in der Türkei, die nach den allerletzten Nachrichten sich auch bis Philippopel und Bulgarien ausgedehnt haben sollen, nicht eine normale gewesen, und wenn sie einerseits von Käufern weniger besucht war, so bot sie für den Fremden die Möglichkeit sich leichter zu orientieren, da doch alle Artikel in gebührendem Maße vertreten, während die Gewölbe nicht überfüllt waren. Dank der Hilfe der Herrn Rappoport und Kutschera wurden meine Bemühungen so erleichtert und ich glaube mit dem Beiräte dieser beiden Herrn und aus eigener Anschauung die Fragen beantworten zu können, die das Orientalische Museum in seiner Instruktion an den Direktor richtete:

1. Welche sind die Konsumtionsgebiete, welche durch diesen Markt versorgt werden?

Ad 1. Es ist die zunächst das östliche Bulgarien zwischen Varna und Rustschuk und von da stromabwärts die Rohprodukte als: Wolle, Felle, Rohseide finden Abnehmer nach Constantinopel und nach außen.

2. Welche sind die türkischen Produktionsgebiete, die den Markt beschicken?

Ad 2. Beinahe dieselben, die die Abnehmer der Industrie-Produkte sind; jedoch kommen sporadisch einzelne Großhändler aus Constantinopel, Trapezunt, Brussa und aus den (p. 56) bulgarischen Distrikten der europäischen Türkei, namentlich aus Gabrowa, Tirnowa, Schar-koj, Rustschuk, Varna etc.

3. Von welchen türkischen Handelsplätzen wird der Markt beschickt und welche sind die Kommunikationsmittel, deren man sich bedient?

Ad 3. Constantinopel bedient sich der Seefracht via Varna, von da teils Bahn, teils Landfuhrwerk. Rustschuk und die Donauprovinzen senden per Bahn via Rasgrad. Denselben Weg nimmt die ganze rumänische Provenienz. Der Rest von Adrianopel und Gabrowa kommt per Landfuhr (Telegah genannt).

¹ Heeren, Essai sur l'influence des Croisades, p. 313—315, 378 (Paris, 1808) — Pariset, Histoire de la soie, t. II, p. 314 à 318, 365. — Karamsine, t. I, p. 319; t. II, p. 23.

4. Wie viel Personen haben den Markt besucht?

Ad 4. Könnte erst nach dem Schlusse des Marktes und das nur beiläufig angegeben werden. Die Bahn benützten circa 1000 Personen. Während meiner Anwesenheit können circa 5000 Menschen da gewesen sein.

5. Welche Nationalitäten und Stämme sind unter den Marktbesuchern vertreten?

Ad 5. Die sich in den verschiedenen Provinzialstädten der Türkei aufhaltenden Angehörigen verschiedener Nationalität, nämlich Bulgaren, Türken, Griechen und spanische Israeliten. Auch einige Perser und Kaukasier waren am Markte erschienen.

6. Wieviel bewerten die Total-Zufuhren?

Ad 6. Ist nicht zu berechnen. Es wurde eine große Menge Waren contremandiert und andere waren nicht ausgepackt. Ein Viertel der vorhandenen Magazine waren ganz leer, die übrigen nur sehr schwach gefüllt. Einen Anhaltspunkt dafür gibt die Gewölbsmiete, so z. B. wo voriges Jahr 25 Livr. Miete gezahlt wurde, wurden heuer nur 10 Livr. gezahlt.

7. Wieviel entfällt auf die einzelnen Provenienz- und Destinationsgebiete?

Ad 7. Ist nicht zu beantworten.

8. Welche sind die Artikel fremdländischer Provenienz, die auf dem Markt erschienen?

(p. 57) Ad 8. Vor allem Baumwollstoff, Seidenstoffe, Shawls, Wollstoffe und Tücher, Leinenwaren, Garne, Tarbatan, Glas und Glaswaren, Zucker, Kolonialwaren, Kerzen, Drogen und Farbwaren, Seifen- und Parfumerie-Artikel, Kurzwaren aller Art, Quincailleries, Drechselwaren, Lacksachen, Zündwaren und Petroleumlampen.

9. Welche sind die Produkte heimischer Provenienz, die zu Markte gebracht werden?

Ad 9. Aus Osterr.-Ungarn werden importiert zunächst die Kronstädter Artikel, als: Riemzeug, grobe Tücher, buntbemalte Kisten, Bürstenbilder-Arbeiten und grobe Metallwaren. Der Versuch, landwirtschaftliche Instrumente einzuführen, wie z. B. den einfachsten Pflug, mißlang bis jetzt. Ferner aus Osterr.-Ungarn Sensen . . . in Kisten zu 100 Stück um 5 Liren = 45 fl. Silber eingeführt, Bröselzucker in Ballen, Tuche mit der Marke „Superior Savonja“, braun und schwarz, von Baum und Dearth in Bielitz, rotes Tuch von Siebert in Friedland. Auch sahen wir Muster aus Leipzig von G e v e r s u n d S c h m i t t, doch wurde uns gesagt, daß 10 Ballen österr. Tuch verkauft würden, ehe 1 Ballen Leipziger verkauft wird. Auf diese zwei Firmen halten die Leute sehr, doch ließen sie durchblicken, daß „Savonja Superior“ jetzt auch in England nachgemacht würde. Dann Zündwaren von Pollak, auch sog. schwedische von österr. Firmen nachgemacht. Zigarettenpapiere unter fremder Marke, wahrscheinlich aus der Fabrik von Knepper (Werthheim), Shawls aus Wiener Fabriken, Fesse aus böhmischen Fabriken, die Firmen nicht zu eruieren, Hofmann'sche Tropfen in großer Menge aus einer Pester Fabrik, Petroleumlampen von Gebrüder Brüner, wohlfeilster Qualität, Tinte aus Pest, Chemikalien aus Pest, Pharmazeutische Präparate aus Wien, Kochgeschirr aus emailliertem Eisen (Marke Grafenkrone, sonst undeutlich), Papier, minderer Sorte, Packfong und Chinasilber.

(p. 58) 10. Welches ist die Provenienz der auf den Markt gebrachten fremdländischen Artikel?

Ad 10. Von fremdländischen Artikeln sind alle Baumwollwaren englisches oder schweizer Produkt, namentlich von letzterem die Kopftücher, von denen mehrere Muster angekauft wurden, welche per Stück zu 100 Para¹ verkauft werden. Es liegt bei eine reiche Sammlung von Mustern und Dessins bedruckter Kotone, circa 370 Stück, die das Constantinopler Haus H o z z o p u l o bei englischen Fabriken bestellt und en gros auf den Markt bringt. Mit der größten Gefälligkeit gab mir der Vertreter dieses Hauses ein ganzes Assortiment der modernsten und gangbarsten Waren. Die Preise per Meter variieren von 3—4 Piastern. Die teuersten sind die roten, auch die gesuchtesten; die einfach gestreiften blau-rot oder rot-weiß, rot-rosa, imitierten die Aleppiner und Damaskus-Stoffe, und sind ob ihrer Billigkeit außerordentlich beliebt. Auch findet sich viel sogenanntes Segeltuch, wovon das Stück 11 engl. Pfund wiegt, 35—36 Pik enthält und am 62 Piaster verkauft wird. Es wird größtenteils zu Unterhosen von der inländischen Bevölkerung verwendet. Dasselbe kommt feiner und breiter unter dem Namen amerikanische Leinwand vor, mit einem höheren Preis von einen halben Piaster per Pik. Das letztere wird von inländischen Fabrikanten häufig färbig bedruckt und dient dann als Stoff zur Verfertigung von Bettdecken. Ich habe zwei Muster davon mitgebracht, die größere zum Preise von 19 Piastern, die kleinere im Preise von 14 Piastern. Die mitgebrachten Muster sind in Cypern bedruckt worden.

Als Muster brachte ich französische Tarlatans, die die türkischen Frauen zu ihrem Kopfbüschel („Fdos“) verwenden. Sie haben als Marke Kinder, die exerzieren, die recht hübsch in Farbendruck ausgeführt sind. Der Verkäufer beklagte sich bitter, daß ihm auf der Douane in

¹ 100 Para = 25 Kreuzer.

Varna die meisten Etiquetten herabgerissen wurden, wodurch seine Ware an Wert sehr verloren habe, so daß sie jetzt schwerer Abgang findet.

(p. 59) Ich habe zwei Muster trappfarb und gelb von französischem Seidenstoff gekauft per Pik zu 11 Piaster, sie sind in aller Farben zu finden und es werden aus denselben die Mäntel („Feredsche“) gemacht, in welche sich die türkischen Frauen verhüllen. Ich habe eine Sammlung türkischer Badetücher mit rauhem Fond gekauft, die beispiellos billig sind und einen sehr guten Importartikel bilden könnten. Diese sind türkische Produkte und werden in Gabrowa von Bulgaren erzeugt. Die Preise sind auf den einzelnen Stücken markiert.

Aus England stammt ein Shawl, wie er hier als Turbantuch gebraucht wird; in demselben Lager war eine ziemliche Auswahl von Wiener Shawls, die aber minder schön waren, dagegen aber billiger. Als Muster habe ich auch zwei persische Shawls mitgebracht, die teils als Turban, teils als Leibbinden verwendet werden. Ebenso einen aus Damaskus, da diese Gattung jetzt sehr in der Mode ist und als Muster dienen kann.

Ich habe ferner eine kleine Kollektion englischer Spitzen gekauft (die Preise sind überall ersichtlich), die von türkischen Frauen sehr benützt werden. Dieselben könnten sehr leicht im Erzgebirge nachgemacht werden und einen Handels-Artikel bilden. Es wäre sehr leicht diese Sammlung zu vergrößern, wenn die Idee einen Anklang findet. Auch liegt eine französische Posamenterie bei, mit schwarzem Glas (Jet) verziert, die nachdem die Glasperlen in Böhmen erzeugt werden, ein Gegenstand des Exportes werden dürfte. Glaswaren brachte ich keine; ich fand nur englisches Glas, der schlechtesten Qualität, gegossen und gepreßt, meistens im Fuß 4—5 cm dick. Ich fand dasselbe färbig, besonders grün; nur die ungeheure Billigkeit und relative Festigkeit verschafft ihnen einen Absatz. Porzellan sah ich keines, dagegen das schädlichste Steingut englischer Provenienz mit gedruckten Landschaften, der Teller en détail zu 2 Piaster (20 Kr.). Hier kann unser Porzellan siegreich konkurrieren, da diese Teller bei großer Hitze leicht rissig werden und dann immer schmutzig aussehen. Es lohnt sich nicht der Mühe, von diesen Artikeln Muster zu bringen, da bei uns kaum ein so schlechtes Fabrikat gemacht würde.

(p. 60) Ich bringe ferner einige russische Schlösser aus Moskau und Tiflis und ein Pulvermaß mit, der Preis ist von 2—3 Piastern. Auch sah ich Türschlösser, Scheren, grobe große Messer, alle von der schlechtesten Qualität. Letztere waren von Tirnowa aus Eisen von Samakoff und erinnerten stark an Zigeunerarbeit. Von Eisenwaren befand sich außer Sensen keine österreichische Marke auf dem Platze. Ich sah wohl Stabeisen, sogenanntes Zahneisen, welches sehr weich ist . . . Vielleicht ist das ein österreichisches Fabrikat. Es dient zur Verfertigung von Nägeln für die Pferdebeschläge.

Es liegen Muster bei von englischen Nägeln in verschiedenen Qualitäten, die in Fässern von 39 Oka Nettogewicht = 100 Zollpfund verkauft werden, um 110 Piaster. Eigentlich sind es gezogene Drahtstiften.

Ich bringe mit einen Hut Zucker aus Marseille zum Preise von 7 Piastern (die Oka wiegt 2 1/3 Zollpfund) die Oka, im Gewicht von 2 1/2 Oka = 5 Pfund der Hut.

Kerzen werden aus Holland importiert in Kisten von circa 30 Pfund, das Muster kostete en détail 3 Piaster das halbe Pfund.

Die Kisten tragen zumeist den Namen der Stadt G a n d a und H o l l a n d als Marke¹. Ein Paket englischer Stärke im Gewichte von 1 1/2 Oka um 10 Piaster. Auch dies ist ein Detail-Preis, dürfte en gros nur 8 Piaster sein.

Im Ganzen wurde auf diesem Markte nur comptant verkauft und keine Kredit gewährt mit Ausnahme von alten Firmen an sehr bekannte kreditfähige Detaillisten.

11. In welcher Weise ist das Markt-Kommissariat organisiert?

Ad 11. Das Markt-Kommissariat ist auf folgende Weise organisiert. Der Kaimakam von Eski Djumaja war um 9 Uhr früh schon im Amte am Marktplatze erschienen. Er nebst dem Kadi und einem Delegierten des Rustschuker (p. 61) Handelsgerichtes üben die Gerichtsbarkeit aus. Auch sah ich dort den Chef der Polizeibehörde, einen tscherkessischen Major. Für die Sicherheit der Straßen ist sehr gesorgt, da auf allen zum Markte führenden Straßenzügen alle halbe Stunden weit ein Wachtposten (Karaul) von 8—10 Mann sich befindet, die mitunter lächerlich bewaffnet sind und deren Gewehre bis in die Steinzeit zurückreichen. Doch ist überall ein Zapfiéh (Gendarm), der ein Repetiergewehr besitzt, auf dem Posten. Der Markt ist in einem viereckigen geschlossenen Raum, der 25 Joch haben dürfte. Die Quartiere sind teils aus Holz, teils aus Lehmziegeln aufgeführt, in Straßen eingeteilt und Patrouillen sorgen für die Sicherheit, während in einem außerhalb der Vierecke aufgestellten Zeltlager einige Bataillone regulärer Truppen die Sicherheit des Marktes beschützen. Um den ganzen Marktplatz herum stehen Tausende von Wagen (Telegah), die die Zufuhr besorgen. Erwähnen muß ich noch, daß

¹ Es ist die unverschämteste Nachahmung in der Etiquettierung und Verpackung unserer Apollokerzen.

außerhalb dieses Carré's der Pferde- und Hornviehmakt ist, der jedoch teils sehr schlecht beschickt war, teils schon viel verkauft hatte. Namentlich soll die türkische Regierung gestern und vorgestern für ihre Remonte gesorgt haben. Diese begegnete ich auf der Fahrt nach Schumla; kleine, gedrungene, gut aussehende Pferde. Preis circa 100 fl. — 11 bis 12 Lire.

12. In welcher Weise erfolgt die Installation der Verkaufs-Güter?

Ad 12. In den obenerwähnten Boutiquen aus Holz und Lehm teilweise auch unter Zelten. Mitunter, wie z.B. Verkäufer von Lebensmitteln, stellen sich unter großen Sonnenschirmen auf.

13. Welche sind die Gebühren, die der Marktbesucher zu entrichten hat?

Ad 13. Der Marktbesucher zahlt keine Gebühren, außer die Miete seines Gewölbes, welche er an den Eigentümer desselben direkt entrichtet. Diese letzteren (Grundeigentümer) haben außer der in allen Städten der Türkei üblichen Grundsteuer (Emlek) keine weitere Gebühr an die Regierung zu entrichten.

14. In welcher Weise geschieht die Zollmanipulation?

Ad 14. Die Zollmanipulationen finden am Markte nicht statt.

15. Welche sind auf dem Markte notierten Kurse? Welches die Maße und Gewichte, in denen gehandelt wird? Münzen? Kreditgewährung?

Ad 15. Es gelten die Kurse von Constantinopel; gezahlt wird in Gold und Silber in allen möglichen Münzen. An jeder Straßenecke des Marktes sind Geldwechsler, die sofort Umwechslungen besorgen. Dasselbe gilt von Maßen und Gewichten. Es wird in Zollzentnern, metrischen Gewichten, Oka usw. gehandelt und als Maß Pik, Meter, Yard gebraucht.

16. Resumé.

Ad 16. Aus dem Vorhergehenden wird sich ziemlich entnehmen lassen, welche Artikel im Vorteil aus Österreich importiert werden können. Ich glaube Zucker, Kerzen, grobe Glaswaren, Tuch, Zündwaren, grobes Porzellan mit buntem Rande, zu welchem die mitgebrachten englischen Muster der Baumwoll-Dessins dienen dürften und mit Farbendruck billig erzeugt werden können, sowie Kurzwaren und Quincaillerien könnten von uns mit Vorteil importiert werden, eben so Emailgeschirr in Eisen, Eisen-Möbel schwarz lackiert mit Goldverzierungen, Gold- und Silbergespinnste zum Sticken der Frauenkleider, Tinte, Papier, Chemikalien, pharmazeutische Ware und Präparate, Packfong, Chinasilber, Parfumerien ordinärer Sorte, die die Apotheker verkaufen, Bier, Liqueure.

Als Hauptregel möchte ich den Grundsatz aufstellen, daß für Constantinopel feine Waren verlangt wird, während für den Detailhandel in der Provinz nur die größte Billigkeit den Vorzug hat.

Will ein Engros-Händler sich die Detaillisten als Kunden erhalten, so muß er stets 10 cm per Stück über das Maß geben. Dies ist bestimmend für den Absatz.

Eine bunte Etiquettierung, sowie bei den Stoffen, eingewebte glänzende Marken entscheiden für den Verkauf.

Verzeichnis der für das Orientalische Museum erworbenen Musterkollektion:

1. Sieben schweizer Kopftücher à 2 1/2 Piaster.
2. Englisches Turbantuch, 20 Piaster.
3. Turbantuch aus Damaskus, 30 Piaster.
4. Persischer Gürtel, 60 Piaster.
5. Persischer Gürtel, größer, 180 Piaster.
6. Zwei Stück Spekli Alkazar, französischer Seidenstoff zu türkischen Frauenmänteln, 11 Piaster die Pik.
7. Zwei Stück Tarlağan zu Kopfschutz, 15 Piaster per Stück. Französische Ware.
8. Englische Spitzen.
9. Französische Posamenterie.
10. Englische Stärke, 1 1/2 Oka 10 1/2 Piaster.
11. Ein Paar Handtücher aus Tirnowa, 5 Piaster.
12. Ein Paar Handtücher aus Tirnowa, 10 Piaster.
13. Ein Paar Handtücher aus Tirnowa mit gelbem Seidenrande, 10 Piaster.
14. Ein Paar Badetücher aus Tirnowa, 35 Piaster.
15. Goldborten (falsch) aus Adrianopel, zusammen 12 Piaster.
16. Ein halbes Pfund holländische Kerzen, 3 Piaster.
17. Russische Schlösser aus Tiflis und Moskau, zusammen 20 Piaster.
18. Russisches Pulvermaß, 3 Piaster.
19. Französischer Zucker.
20. Französische Schuhwichse, 1 Piaster.
21. Englische Nägelproben.

22. Zigarettenpapier. Produkt der Firma H. Panajottow in Tirnowa, 1/2 Piaster alle zusammen.
23. Schuhwische der Firma H. Panajottow in Tirnowa, 1/2 Piaster.
24. Einheimische gedruckte Stoffe aus Cypem zu Bettdecken, 14 Piaster.
25. Bettdeckenstoff aus Cypem, 19 Piaster.
26. Schwarzer Zwirn aus Trapesunt, 2 Piaster.
27. Zweihundertsiebzig Dessins von englischen Kotonnen, Kollektion des Herrn Haz-zopulo.

Edmund Graf Zichy

Jireček, C. J.

Geschichte der Bulgaren. Von. . . Prag, F. Tempsky, 1876. XI—586 p.

Inhalt:

Vorwort, p. III; Geographische Übersicht, p. 1; Die Thrako-Illyrer und die Römer, p. 53; Die slawische Kolonisation der Balkan-Halbinsel, p. 72; Leben, Sitten, Ansiedlungen der eingewanderten Slawen und deren Berührung mit den Ureinwohnern, p. 96; Die Einwanderung der Bulgaren, p. 126; Krum und Omortag, p. 139; Die Christianisierung der Bulgaren, p. 150; Der Zar Simeon, p. 161; Die Bogomilen, p. 171; Die Russen in Donau-Bulgarien, p. 185; Zar Samuel und die Šišmaniden von Trnovo. Untergang West-Bulgariens, p. 189; Die Byzantinerherrschaft in Bulgarien im XI. und XII. Jahrhundert, p. 201; Der innere Zustand Bulgariens im XI. und XII. Jahrhundert, p. 211; Wiederherstellung des Reiches durch die Brüder Asên I und Peter, p. 223; Die Kämpfe der Bulgaren mit den Lateinern, p. 235; Zar Joannes Asên II, p. 248; Die letzten Asêniden, p. 263; Bürgerkriege. Zar Konstantin Asên. Der Usurpator Ivajlo. Tatarische Oberherrschaft, p. 269; Die kumanischen Terteriden und die Bdyner Šišmaniden, p. 285; Der größte Aufschwung des serbischen Reiches, p. 297; Religiöse Wirren in Bulgarien im XIV. Jahrhundert, p. 310; Die ersten Kämpfe der Südslawen mit den Türken, p. 317; Die Eroberung Bulgariens durch die Türken, p. 337; Bulgarien im XV. Jahrhundert, p. 357; Altbulgarisches Staats- und Kulturleben im XII.—XIV. Jahrhundert: Ursachen des Falles von Bulgarien, Name, Grenzen und Einteilung des Reiches. Staats- und Völkerrecht. Hofleben. Boljaren. Hof- und Reichsämtler. Staatskirche. Städte. Leibeigenschaft. Rechte, Gesetze, Reichstage, Landesverwaltung und Finanzen. Ackerbau und Handel. Kriegswesen. Volkscharakter, p. 372; Altbulgarische Literatur, p. 422; Die Türkenherrschaft in Bulgarien im XVI.—XVIII. Jahrhundert, p. 448; Pasvanoglu und die Krdžalijen, p. 479; Die fanariotischen Bischöfe und der Hellenismus in Bulgarien, p. 505; Die Wiedererwachung des Bulgarenvolkes, p. 517; Die russischen Feldzüge und die griechische Revolution, p. 524; Die bulgarische Nationalbewegung, p. 535; Der bulgarische Kirchenstreit, p. 544; Neubulgarische Literatur, p. 563; Beilage (Wohnsitze und Volkszahl der Bulgaren), p. 574.

(p. 411) Münzwesen. Den ausführlichsten Bericht über altbulgarische Münzen findet man in dem Handelsvertrag der Venetianer mit dem Zaren Alexander 1352¹. Die *perpera* (*πέρπερον*) war eine Goldmünze von 16 2/3 Karat Gewicht²; die *zlatica* der Virpiner Urkunde ist mit ihr wohl identisch. Die gewöhnliche Silbermünze hieß *groš* und zerfiel in sechs *asper*. Auf eine *Perpera* kamen 6 *Groši* und 5 *Asper*. Man fand auch Kupfermünzen, mitunter concav. Aus der Zeit vor 1018 ist noch kein Münzstück bekannt. Die Münzen der Zaren von Trnovo sind nach byzantinischen Mustern geprägt, außer denen Michael Asên's, welche den venetianischen nachgebildet sind und eine lateinische Inschrift tragen (Michael Asenus imperator); auch Sracimir hielt sich an venetianische Muster. Die Inschriften enthalten meist Monogramme, die schwer zu enträtseln sind. Prof. Ljubić in Agram hat in seiner südslawij. (p. 412) schen Numismatik 224 Stück beschrieben, die bis auf 12 Kupfermünzen alle von Silber geprägt sind und nur von 8 Zaren herrühren; von 12 Herrschern, von denen einige wie

¹ Ljubić Mon. III. 247.

² Mijatović suchte 1869 in seiner Abhandlung über die altserbischen Finanzen (Glasnik 25, 198—207) nachzuweisen, daß die serbische *Perpera* nur eine Rechenmünze war; man kannte damals noch keine serbischen Goldmünzen. Die ersten altserbischen Goldstücke, vom Zaren Dušan, vier an der Zahl, wurden im September 1874 von Prizren nach Belgrad gebracht, wo ich sie bei dem Metropolit und bei Dr. Janko Šafařík selbst sah. Neue vier Goldstücke (von Milutin, Dušan, Vlkašin und Lazar) beschrieb heuer Stojan Novaković in der Belgrader „Otađzbina“ 1875.

Kalojan, Konstantin und Alexander lange Jahre regierten, sind bis jetzt Münzen nicht aufgetaucht. Allerdings hat in Bulgarien selbst noch niemand slawische Münzen gesammelt; auch die okzidentalischen Sammlungen mögen noch manche bulgarische Stücke enthalten, die bisher nicht bestimmt worden sind¹.

(p. 413) H a n d e l. Die fremden Kaufleute hießen in Bulgarien, ebenso wie bei allen Slawenvölkern, *g o s t e* (Gäste)². Am eifrigsten besuchten das Bulgarenland die Ragusaner (Dobrovčane), welche in dem benachbarten Serbien und Bosnien einen bedeutenden Einfluß und Besitz sich verschafft hatten; große Privilegien erhielten sie von Asên II und seinem Sohne Michael Asên. Die Venetianer unterhielten zwar freundliche Beziehungen z.B. mit den Zaren Svetslav und Alexander, verkehrten aber mit Bulgarien weniger als mit Serbien und Byzanz. In den Pontusstädten und an den Donaumündungen war der Handel größtenteils in der Hand der Genuesen, der Herren der Krym und des Schwarzen Meeres. Die Kaufleute dieser drei Nationen, sämtlich Katholiken, hatten in allen größeren Städten ihre L o g i e n und Kirchen und wohnten dort mit ihren Frauen und Konkubinen, Kindern und Sklaven³. Ihre Vertreter gegenüber den Behörden, zugleich ihre Richter, hießen schon damals K o n s u l e n; der venetianische Konsul wohnte in Varna, die genuesischen in den Hafenstädten⁴.

Was die Rechtsverhältnisse dieser Kaufleute betrifft, so war in den Verträgen mit den Venetianern und Genuesen fest- (p. 414) gesetzt, daß weder der Sohn für den schuldigen Vater noch der Vater für den schuldigen Sohn Sühne leisten solle. Wenn ein Ragusaner auch ohne Begleitung starb, mochte er ein Testament gemacht haben oder nicht, so wurde seine Habe von den Behörden geschützt und dem Boten des Fürsten von Ragusa ausgeliefert. In gleicher Weise wurde der Nachlaß eines Venetianers behandelt. Die Genuesen waren nach dem Verträge mit Ivanko (außer Viktualien zur Zeit einer Hungersnot) berechtigt, Waren aller Art auszuführen; Gold, Silber, echte Perlen und Schmucksachen (*perlae veraces et jocalia*) waren zollfrei; im Falle einer Kriegserklärung durften sie ihre Waren binnen einem Monat Salz und Schiffe binnen sechs Monaten aus dem Lande ungehindert hinausschaffen.

Über einheimische Kaufleute sind zwei Nachrichten erhalten. In dem Verträge Michael Asêns und den Ragusanern (1253) wurde bestimmt, daß die bulgarischen Kaufleute, ohne am Tore, an der Brücke oder an der Furt einen Zoll zu entrichten, in die Stadt Ragusa (slaw. Dubrovnik) kommen und dort alles kaufen oder verkaufen dürfen, und daß sie von dort Gold, Silber, Gewänder, goldgewirkte Stoffe (*zlatne postave*) und alles andere ausführen dürfen; nur für die Ausfuhr des Getreides war die Bewilligung des Fürsten erforderlich. Das Ryler Chrysobull (1378) verleiht den Untertanen des Klosters das Recht, im ganzen Reiche frei und ungehindert Handel treiben zu dürfen.

Als Längenmaße werden (in der Legende vom hl. Michael von Poțuka) der allen Slawen bekannten *lakŭt* (Elle) und *sažyn* (Klafter) erwähnt. Das griechische *σταδιον* hieß bulgarisch *πρριște*.

S t r a ß e n (*paț* oder *drom* = *ὁρόμος*) Die Hauptrichtungen der Wege haben sich seit der Römerzeit bis auf den heutigen Tag wenig geändert. Eine uralte Verkehrsader ist die Straße von Constantinopel über Adrianopel, Philippopel, Sofia und Niš nach Belgrad. Der wichtigste Balkanpaß scheint im Mittelalter das Eiserne Tor (*πόλι Σιδηρατ*, Demirkapı, S.10) bei Sliven gewesen zu sein. Was Marschgeschwindigkeit betrifft, so gelangte Alexander 1333 mit seinem Heere in fünf Tagen von Trnovo nach Rosokastron. Von Constantinopel nach Philippopolis brauchte man sowohl im XIII. (p. 415) als auch im XVII. Jahrhundert 9 Tage⁵. Der Warentransport wurde durch Saumtiere vermittelt; das Wort *karvan* (Karavane) liest man in ragusanischen Urkunden schon 1398.

S c h i f f a h r t. Über den Verkehr auf der unteren Donau in dieser Zeit ist fast nichts bekannt. Nach russischen Annalen plünderte der Abenteurer Ivan Berladnik mit den Petschenegen 1159 zwei *Kubaren* (*kubara κουμβάριον* langes Schiff) auf der Donau und fügte dem Fischfang von Galjč (jetzt Galac) großen Schaden zu. Kantakuzenos drohte 1341 dem Zaren-

¹ Sime Ljubić, Opis jugoslavenskih novaca. Zagreb 1875. Auf Taf. I.—III. 60 bulgarische Münzen von Asên I., Peter, Asên II., Michael Asên, Svetslav, Michael dem Šišmaniden, Sracimir und Šišman. Cf. auch Dr. J. Šafařík, Serb. Numismatik, Glasnik III. Taf. 8.

² Ljubovnym vsevěrnym gostem carstva mj. Asên II.

³ Cum uxoriibus et concubinis et liberis ipsorum etiam naturalibus. Vertrag der Genuesen mit Ivanko 1387. Über die Konkubinen lateinischer und deutscher Kaufleute klagte man in Bosnien 1373 (Rad VIII. 134).

⁴ Über den mittelalt. Bimnenverkehr auf den Halbinsel siehe die vorzüglichen Studien über die Geschichte des serb. Handels von Mijačović, Glasnik Bd. 23, 27, 28.

⁵ Villehardouin ed. Wailly p. 205 und Hadži Chalfa.

Alexander, er werde den vertriebenen Šišman II. mit Trieren auf der Donau nach Bdyn senden¹.

(p. 460) Die Venetianer und Genuesen haben ihre Freiheiten nach dem Falle der alten Reiche zwar nicht eingebüßt, konnten aber die Konkurrenz mit den Ragusanern, die bald den ganzen Binnenverkehr auf der Halbinsel in ihre Hand bekamen, nicht aushalten. Von den türkischen Sultanen, mit denen sie seit 1365 freundliche Beziehungen unterhielten, erhielten die Ragusaner Freiheitsbriefe in serbischer Sprache (S. 369) und zahlten ihnen dafür einen jährlichen „Harac“ von 12 500 venetianischen Dukaten. Sie wohnten frei in den Städten, verrichteten ungestört ihren Gottesdienst und ihre Karawanen zogen unbehelligt im Reiche herum. Einen Zoll (2%) zahlten sie nur in den kaiserlichen Städten Constantinopel, Adrianopel und Brussa, früher auch in Philippopolis und Kratovo. Viele orthodoxe Eingeborene wurden, um sich Freiheit und Sicherheit zu schaffen, Katholiken und zugleich ragusanische Untertanen. Die Flagge der Ragusaner sah man damals auf allen Meeren, ihre Kolonien, Konsulate und Faktoreien in allen Städten des Orients. Die Blüte, welche die südslawische (serbo-kroatische) Poesie in Ragusa erreichte, verschaffte dieser Stadt den Beinamen des südslawischen Athens. Aber das furchtbare Erdbeben von 1667 lähmte Ragusa's Macht und Ruhm in einem Tage.

Ragusanische Kolonien² gab es von Alters her in allen serbischen und bulgarischen Städten, z. B. an der Donau in (p. 461) Belgrad, wo 1552 der Ragusaner Trojan Gundulić sogar eine serbische Druckerei besaß, in Ruščuk, Silistria und vor allem an den Donaumündungen. Dort war Babadagh ihr Hauptort, wo sie eine Pfarre hatten, deren Priester auch Izakča, Ismail, Tulča, Bender und Kilia besuchten, um den dortigen Kaufleuten auf einen übertragbaren Altar die Messe zu lesen. Der ragusanische Gesandte Matthäus Gundulić bemerkt, daß die dortigen Kolonisten über ihre Priester sehr strenge wachten, damit dieselben sich nicht in „pratiche disoneste con le donne de'Turchi“ einlassen und ihren Landsleuten nicht Verlegenheiten bereiten. Im östlichen Balkangebiete wohnten Ragusaner in Varna, Šumen, Passardžik und besonders in Provad, wo sie eine alte gewölbte Kirche besaßen. Große Ragusanergemeinden waren in Adrianopel (1550 angeblich 30 000 Feuerstellen zählend), wo Kaufleute aus Rumänien, Ungarn, Polen und Rußland zusammenströmten, um färbige Korduane, Pelze, Teppiche, Messer, Tücher, Kupfer, Zinn usw. einzukaufen, dann in Philippopolis (1674 40 000 Einw.) in dessen Umgebung seit dem XV. Jahrhundert der Reisbau aufkam, und in dem großen Emporium Sofia, von welchem Straßen nach allen Richtungen ausliefen. In Sofia hatte die ragusanische Faktorei große Tuchmagazine. In Makedonien war Skopje der Hauptstutz der Ragusaner, welche um die Stadt herum ausgedehnte Weinberge besaßen; besonders Wachs und Korduane, die 1669 an 700 Gerber beschäftigten, wurden von hier ausgeführt. In den serbischen Ländern hatten sie Kaufhöfe (fondacco) in Novi Pazar (1580 6000 Häuser), in Prokopje und im bosnischen Sarajevo.

In diesen großen Städten entstanden während der Türkenzeit auch Kolonien spanischer und ungarischer Juden, in Sofia, Skopje, Philippopolis (1550 an 3000) und Adrianopel (1000 Häuser).

Die belebteste Verkehrsader war die alte Route von Constantinopel nach Belgrad (20 Tagereisen), von welcher sich in Sofia die über Köstendil, Skopje und Prizren nach Alessio, führende Straße, in Niš die Ragusaner Straße abzweigte, auf welcher man in 25 Tagen von Constantinopel nach Ragusa gelangen konnte. Die längste Route war über Niš und Novi Pazar nach Spalato; hier brauchte vom Bosphorus bis zur (p. 462) Adria 38—50 Tage. Von Belgrad nach Salonik pflegte man 18 Tage zu reisen.³ Die Hauptstraßen waren damals in einem weit besseren Zustande als jetzt; wir erwähnen vor Allem die herrliche gepflasterte Kunststraße von Constantinopel nach Adrianopel, die jetzt ganz in Trümmern liegt. An den Straßen standen überall große steinerne Karawanserai's und in den Städten geräumige und feuerfeste Chane.

¹ Ipatijevskij lětopis. S. Petersburg 1843, 83, Stritter II. 856.

² „Relazione dello stato della religione nelle parti dell'Europa sottoposte al dominio del Turco“ von Matthäus Gundulić (ital. Gondola), welcher bis zum Juli 1674 28 Monate in der Türkei sich aufhielt, verfaßt in Rom, 1675; herausg. von Banduri, Imperium Orientale (Paris II. 1711) vol. II. Animadversiones in Const. Porph. de adm. imp. 99—106. Drinov, der im Per. Spisanie von Braila II. 65 aus einer Handschrift einen Auszug brachte, kannte diese Edition nicht. Cf. Matković über altital. Reisetagebücher, Rad XV.

³ Siehe die Auszüge aus unedirten italienischen Reisetagebüchern von Prof. Matković, Rad XV. Nach Hadži Chalfa zählte man von Constantinopel nach Silistria 10 Tagereisen, nach Vidin und Salonik 14, Sofia 13, Skopje, Ochrida 16 usw. Längs der Donau von Vidin nach Silistria 4 Tage.

Einen solchen Chan (Kaufhaus) in Belgrad beschreibt Vratislav von Mitrovic (1591). Es war ein viereckiges mit einem Bleidach gedecktes Gebäude. Im Erdgeschoß waren gewölbte Magazine, im ersten Stockwerke eine Gallerie rund herum, Kaufläden und Wohnzimmer. In der Mitte des Chans stand auf einem großen Hofe eine Fontaine. Solcher alten Chane kann man in der Türkei noch jetzt genug sehen, wie z. B. in Skopje den Kursumli-Chan (Blei-Chan), ein festungsartiges zweistöckiges Haus, welches nur im zweiten Stocke stark vergitterte Fenster nach Außen hat. Durch ein großes eisenbeschlagenes Tor gelangt man auf einen mit Quaderplatten gepflasterten und von gewölbten Gängen umsäumten Hof mit einem Springbrunnen in der Mitte. Von den Gemächern des oberen Stockwerkes ist jedes von einer kleinen mit Blei gedeckten Kuppel überwölbt. Einheimische Händler und Mietsleute bewohnen jetzt das verfallene Gebäude, aber auf den Pfeilern stehen noch mit roter oder schwarzer Farbe eingeschrieben, die Namen der nunmehr verschollenen Ragusaner.¹ Sonst scheint der mächtige Handel dieser Republik vernichtet durch die graue Krdžalijenzzeit (1792—1804) und durch die Aufhebung des ragusanischen Freistaates, auf der Halbinsel bereits in Vergessenheit geraten zu sein.²

(p. 463) Im XVI. Jahrhundert gab es in der Türkei noch einet wohlgepflegten Bergbau, dessen jährlicher Ertrag sich (nach Spandugino) auf 90 000 Dukaten belief. Um 1550 baute man noch am Kopaonik. Berühmte Gold- und Silberbergwerke gab es in Kračovo, wo auch ein Münzamt stand; noch 1563 wohnte hier der „fromme und Christum liebende Gospodar, knez Dimitr“³, vermutlich ein Nachkomme des Konstanin oder Dragaš (S. 333). Hadži Chalfa erwähnt den Bergbau von Samokov, wo auch eiserne Werkzeuge (z. B. Anker) geschmiedet wurden, dann Silberbergwerke bei Berkovica, Novo Brdo usw.

Die Ragusaner waren insgesamt Katholiken. Neben ihnen gab es in der Türkei auch andere katholische Christen, türkische Untertanen.

Ein Hauptort der Katholiken war das Städtchen Čiprovec (oder Kiprovec) im West-Balkan, mit einer Kirche und 4000 katholischen Einwohnern. Auch die nahen Dörfer Kopelovci, Klisura und Železna hatten eine katholische Bevölkerung. Es gehörte 1674 der Sultanin Mutter, welche aber keine Einkünfte dort einhob, so daß die Einwohner ganz steuerfrei waren. Damals residierte dort auch der katholische Erzbischof von Sofia, ein aus Čiprovec selbst gebürtiger Franziskaner, welcher mit seinem Amte nicht offen auftrat und aus Furcht vor den Türken Sofia selten besuchte. In den österreichisch-türkischen Kriegen wurde Čiprovec 1688 von den Türken ausgeplündert. Die Einwohner entflohen nach Siebenbürgen, wo ihnen Kaiser Leopold I. 1700 Sitze in Alvinc anwies und sie mit Privilegien ausstattete, die von Karl VI. 1738 bestätigt wurden. Es wurde ihnen erlaubt im ganzen Reiche Handel zu treiben, einen eigenen Magistrat aus ihrer Mitte zu wählen und einen unmittelbar vom Bischof abhängigen Pfarrer zu haben. Aus der Bestimmung, (p. 464) daß niemand unter dem Titel des Adels sich den allgemeinen Lasten entziehen dürfte, ersieht man, daß es unter ihnen auch Boljaren gegeben haben mochte. In Folge von Reibungen mit den Nachbarn, übersiedelten dann einige dieser Alvincer Bulgaren nach Déva und Karlsburg. Jetzt haben sie sich bis auf 207 Seelen romanisiert⁴.

(p. 535) Die Bukarester Kaufleute und Emigranten. Das von Paysij und Sofronij begonnene Werk der nationalen Wiederbelebung des Bulgarenvolkes gewann eine dauernde Kräftigung durch die politischen Ereignisse zu Anfang unseres Jahrhunderts. Ein großes Verdienst erwarben sich dabei einige der Bukarester Kaufleute und Emigranten, indem sie, obwohl mit geringen Mitteln ausgerüstet, die Gründung des nationalen Schulwesens und der Literatur in Angriff nahmen. Es waren dies die Gabrover Kaufleute Konstantin und

¹ Hahn, Reise von Belgrad nach Salonik 110.

² Von den zahlreichen Reiseberichten aus dieser Zeit, die jedoch meist nur den Weg von Belgrad nach Konstantinopel beschreiben, erwähne ich hier nur den besonders reichhaltigen des Wenzel Vratislav von Mitrovic, welcher 1591 mit der kaiserlichen Gesandtschaft nach Konstantinopel reiste. Er beschreibt z. B. die bulgarischen Frauentrachten in (p. 463) Dörfern zwischen Sofia und Ichtiman. An den Pässen von Ichtiman zeigte man ihm die Ruinen des Schlosses, wo der letzte bulgarische Despot „Marek Karlovic; (Marko Kraljević) gewohnt haben soll. Von den Bulgaren bemerkt er, daß sie slawisch sprechen, so daß wir Böhmen uns mit ihnen wohl verständigen können“ (böhm. Prag 1855, 1874, deutsch Leipzig, 1786, engl. London, 1862).

³ Gleichzeitige Notiz bei Grigorovič, Reise 190. Dimitr war der κρηωο (Beschützer) des Klosters von Slēpče bei Prilēp. Ib. 136.

⁴ Gundulić 1674 bei Banduri op. cit. 101. Cf. Periodičesko Spisanje II. 65. Engel 462 Anm. v. Nach Lejean (Petermann's Mitt. 1870, 290) ist jetzt in Čiprovec außer einem Stein mit der Inschrift A. D. 1612 keine Spur von Katholiken. Czoernig, Ethnographie der österreich. Monarchie, Wien, 1855. III. 146.

Dimitr Mustakov, die des Serbenfürsten Mijoš Geschäfte in Bukarest führten, Ivan Dobrjov Bakaloglu, Jordan H. Genovič, der Archivbeamte Georg Pěšakov aus Vidin (geb. 1785), die Schriftsteller Anastas Stojanovič aus Kipilovo bei Kotel (+1868) und Peter Sapunov aus Trěvna, endlich Vasil N. Nenovič, der zu Bukarest und Kronstadt Handelsgeschäfte trieb. Zu ihrem Kreise gehörte auch der junge Peter Ch. Berovič oder Bern aus Kotel (geb. 1797, + angeblich ermordet 1871). Er hatte in Bukarest und Kronstadt, dann seit 1826 in München studiert und war 1832—9 Kreisarzt in Krajova; als er sich ein großes Vermögen erwarb, nahm er seinen bleibenden Wohnsitz in Paris. In Kronstadt (slaw. Bra'ov), wo eine privilegierte Gesellschaft „griechischer“ (p. 536) Kaufleute, meist Bulgaren, ihren Sitz hatte¹, gab er mit Unterstützung des dortigen Handelsmannes Antonjov Joanovič 1824 einen bulgarischen B u k v a r heraus².

North, R.

Etude sur la Question d'Orient, par... La Turquie et les réformes. L'Administration. La Justice. L'Instruction. Les Finances. Les Capitulations. Les Populations chrétiennes de la Turquie. Le Panslavisme et le Pangermanisme. L'Autriche-Hongrie. Turin, Rome, Florence, 1876. 146 p.

(p. 64) Les historiens français ont accoutumé de regarder les capitulations comme l'œuvre, de la France et d'en attribuer l'origine à la fameuse alliance que François I conclut, en 1535, avec Soliman, inaugurant le principe d'après lequel la politique est athée. Mais, de longs siècles auparavant, lors du splendide réveil de vie et d'activité des Communes italiennes, les villes maritimes de la péninsule avaient noué de nombreuses relations commerciales avec l'Empire grec et les Arabes; leurs nefes, qui sillonnaient tout le bassin de la Méditerranée, se portaient de préférence aux rivages de l'Egypte et la Syrie, où affluaient les produits précieux de l'Inde et de l'Arabie; l'échange reliait déjà l'Orient et l'Occident.

Isolés au milieu de populations d'autre race, d'autres mœurs, d'autre religion, les négociants italiens, ainsi que leurs concurrents de Marseille, Narbonne et Montpellier, eurent besoin d'être protégés dans leur vie, dans leurs droits, dans leurs trafics. Dès le IX^e s., les républiques maritimes de l'Italie avaient conclu d'importantes stipulations avec les sultanies musulmanes: telle fut l'origine des capitulations. Des garanties et des franchises de toute nature leur furent accordées. Entre autres privilèges, elles obtinrent que les différends commerciaux de leurs sujets fussent portés devant des magistrats de leur propre nation, magistrats qui seraient défendus contre toute atteinte par leur inviolabilité, (p. 65) entourés de considération, revêtus d'une autorité judiciaire qui ne devait tendre qu'à s'accroître et désignés par le nom, qu'à l'exemple de l'ancienne Rome, portaient les chefs annuels de ces petits États: le nom de consuls.

Peu à peu cette juridiction s'étendit; de commerciale qu'elle était au début, elle devint aussi civile et pénale. L'importance des consuls grandit: ils eurent le droit d'être introduits deux fois par mois à la présence du calife ou du gouverneur, et de lui exposer leurs griefs. Les droits étaient acquis; ils furent conservés. Lorsque les califats et les sultanies arabes, affaiblis par leur morcellement, ébranlés par les fréquentes attaques des Turcs, devinrent, l'une après l'autre, la proie de ces conquérants, les anciens traités durent être confirmés par les nouveaux maîtres du Levant. La France fut la première puissance à laquelle les sultans de Constantinople octroyèrent des capitulations.

Bien que les musulmans ne les regardassent que comme des concessions gracieusement accordées, n'impliquant de leur part aucune obligation durable, les capitulations étaient en réalité de véritables traités, qui établissaient des engagements réciproques et créaient une espèce de droit public, adapté aux relations internationales entre le monde chrétien et le monde mahométan. Leur caractère bilatéral, que la Porte a, de nos jours, vainement essayé de méconnaître, devient de toute évidence à partir du „traite de paix“ conclu entre Soliman et François I, par Jean de La Forêt et Ibrahim pacha.

¹ Die bulgarische Kaufmannschaft hob sich im XVIII. Jahrhundert besonders in Svištov, Gabrovo, Trnovo und Philippopolis. Bald fand man bulgarische Kaufleute selbst in Smyrna, Moskau und besonders in Wien, wo sie durch die Privilegien der „türkischen Großhändler“ geschützt waren. Anfangs hielten sie zu den Griechen, später fand aber das bulgarische Element an ihnen die mächtigsten Beschützer. — Die Kronstädter Bulgaren waren aus Ruščuk, Svištov, Gabrovo, Sliven, Philippopolis, ja selbst aus Veles und Kastoria.

² Bibliographie N. 24. Neu abgedruckt 1843, 1862.

Les capitulations marquèrent un immense progrès (p. 66) sur l'ancienne rigueur des lois musulmanes. Elles dérogeaient aux préceptes de haine et d'hostilité que contient le Coran contre les infidèles, — contre ces *harbys*, ces ennemis-nés, qu'il considère comme ne formant qu'une même nation. L'Islam défend à ses adeptes de leur accorder la paix; la guerre sainte est enjointe par Allah lui-même, par la bouche de son prophète. Il ne sera pardonné qu'à l'infidèle qui se rend apostat et embrasse l'islamisme, car alors il devient frère et son passé est oublié. Les concessions contenues dans les capitulations n'impliquent donc qu'une cessation d'hostilités, une trêve temporaire et non pas une paix jurée. Dans le fait et en réalité, les capitulations ont reçu ce caractère de perpétuité que les musulmans prétendaient leur refuser, Accordées successivement aux principales puissances de l'Europe, constamment renouvelées jusqu'à nos jours, elles ont créé aux Européens en Orient une sorte d'exterritorialité, un système de privilèges qui partout ailleurs seraient inconcevables, et que les Etats de l'Occident se sont toujours montrés jaloux de conserver à leurs sujets. Elles ont constitué, par le passé, et elles forment encore aujourd'hui, quoique avec moins d'influence, la seule garantie de justice et de liberté, qui protège l'Européen en pays ottoman.

C'est grâce aux capitulations que les routes de l'Asie sont restées ouvertes au commerce de l'Occident, et que l'industrie et le travail de quelques courageux Européens ont pu féconder quelques lambeaux de cette belle terre d'Orient, jetée, par les hasards de l'histoire, sous les pieds d'une race qui ne (p. 67) trouva d'énergie que pour la guerre et la persécution. C'est grâce à elles que les étrangers ont pu, par le passé, naviguer dans les eaux de l'empire, faire escale dans ses baies, débarquer leurs marchandises dans ses ports, exercer le commerce sur ses côtes et à l'intérieur. Ils étaient libres d'importer leurs usages et leurs habitudes, libres même de remplir les devoirs de leur culte. En ce qui concerne les taxes et les impôts, ils étaient placés sur le même pied que les musulmans, sauf toutefois par rapport aux impôts fonciers, car il leur a toujours été interdit d'être tenanciers de propriétés immobilières. Aujourd'hui encore, c'est en vertu des capitulations qu'ils ont le droit de soumettre à leurs consuls et à leurs tribunaux consulaires des différends civils qui s'élèvent entre eux. Les procès criminels où des Européens sont en cause peuvent également être portés devant ces mêmes autorités judiciaires. Les autorités locales sont tenues de prêter main forte aux consuls pour l'exécution des sentences. Si un différend surgit entre indigènes et étrangers, le tribunal du *Nizam* est compétent, sous de certaines garanties d'impartialité, telles que la présence du drogman consulaire. Si la cause excède une certaine valeur déterminée, elle doit être référée au tribunal supérieur, siégeant à Constantinople. Le domicile de l'Européen est inviolable. L'étranger peut tester librement. En cas de mort ab intestat, faculté est laissée au consul de recueillir la succession. Les personnes de nationalité ottomane employées au service des ambassadeurs et des consuls jouissent de tous les privilèges accordés aux étrangers.

Ubicini, A. et Pavet de Courteille

Etat présent de l'Empire Ottoman. Statistique, gouvernement, administration, finances, armée, communautés non musulmanes, etc., etc. d'après le *Salnamèh* <Annuaire impérial> pour l'année 1293 de l'hégire <1875—1876> et les documents officiels les plus récents. Par . . . et . . . Paris, J. Du-maine, 1856. VIII—267 p.

Table des matières :

Avant-propos, p. V; Introduction. Vue générale du *tanzimat*, p. 1; Aperçu géographique, p. 10; La population, les races et les religions, p. 17; Première partie: Gouvernement, p. 71; L'administration, p. 88; Les finances, p. 123; La justice, p. 144; L'instruction publique. — La presse périodique, p. 153; L'armée et la marine, p. 176; Les communautés non-musulmanes, p. 185; . . . grecque, p. 191. . . arménienne, p. 200; . . . israélite, p. 204; . . . arménienne-unie, p. 212; . . . grecque-melxite-catholique, p. 217; . . . bulgare, p. 219; . . . latine, protestante, bulgare unie, p. 225; Appendice: I. *Khatt-i-chérif*, p. 231; II. *Khatt-i-humaïoun*, p. 235; *Iradeh impérial*, p. 254.

(p. 151—152) Tribunaux de commerce. (Mehkemèh-i-tidjâret),
(p. 151) L'institution de ces tribunaux remonte à l'année 1847¹; néanmoins, ce n'est que treize ans plus tard qu'ils ont été organisés définitivement². Ils sont actuellement au nombre de cent vingt-deux dans tout l'empire, savoir:

Dans la Turquie d'Europe 49³
 " d'Asie 71⁴
 " d'Afrique 2⁵

Les tribunaux établis à Constantinople et dans les villes du littoral sont composés de deux chambres, l'une pour les affaires du commerce de terre, l'autre pour celles du commerce maritime.

(p. 152) Les sentences sont portées en appel devant le mehkemèd-i-nizamiyèh de la cour suprême de justice.

Le Code en vigueur est calqué sur le Code de commerce français.

Jusqu'à la fin de l'année dernière, les mehkemèh-i-tidjâret relevaient du ministère du commerce. Ils en ont été détachés par l'ordonnance du 9 décembre 1875, et réunis au département de la Justice.

Bugistre-Belleysan, D.

La vérité sur les massacres de Bulgarie. 2^e éd. Budapest (1877).
XV—322 p.—1 f.

p. 59—69. Chap. VI. Le vilayet du Danube ou la Bulgarie proprement dite. Roustchouk, son commerce et ses établissements. Valilik de Sophia.

p. 70—81: Chap. VII. Étude sur le vilayet d'Andrinople et les pays de la Turquie habités par des Bulgares.

(p. 61) Le commerce de la ville de Roustchouk se borne à des fabriques de lainages et de coton; elle est en outre l'entrepôt d'un commerce important des marchandises autrichiennes amenées par le Danube.

(p. 63) Au nombre des grands établissements de récente formation à Roustchouk, ayant une utilité publique, nous devons mentionner la succursale de la Banque Ottomane de Constantinople établie en octobre 1875, suivant un acte conventionnel passé entre le gouvernement Ottoman et la direction de cette importante administration financière.

Directeur M. W. Heintze (Allemand),
Sous-Directeur M. Ed. Court (Français),
Caissier M. A. Marcopoly (Austro-Hongrois),
Secrétaire principal M. Schlumberger (Français).

Le vrai rôle de la succursale de la Banque Ottomane de Roustchouk serait d'être en quelque sorte le trésorier payeur de grands et efficaces services. Néanmoins, malgré les difficultés et le peu de mouvement de fonds auxquels le gouvernement général du vilayet peut l'utiliser, les efforts de la banque ont toujours tendu à faciliter financièrement l'administration locale, soit en l'aidant pour ses transmissions de fonds à Constantinople et par l'échange des monnaies contre or devant servir pour ses paiements à l'étranger. Le but de la Banque Ottomane tend aussi à procurer au commerce en général et aux consuls (p. 64) toutes les facilités possibles pour leurs opérations de vente et achat de change, échange de monnaies, cajmés, etc. . . .

Onze puissances sont représentées à Roustchouk:

¹ Lettres sur la Turquie, I, 182.

² Appendice au Code de commerce ottoman (9 chewal 1276 — 30 avril 1860), dans Nicolaïdes, II, 353.

³ Vilâyet d'Andrinople, 7; — du Danube, 15; — de Bosnie, 2; — de Ianina, 9; — de Monastir, 4; — de Salonique, 4; — des îles, 5; — de Candje, 3; — Total, 49.

⁴ Vilâyet de Khoudâvendkiar, 8; — d'Aïdin, 3; — de Konièh, 7; — d'Angora, 4; — Castamouni, 4; — de Trébizonde, 5; — de Sivas, 4; — d'Erzeroum, 7; — de Diarbékir, de — d'Adana, 4; — d'Alep, 4; — de Syrie, 8; — de Bagdad, 9. — Total, 71.

⁵ Vilâyet de Tripoli, 2.

Russie et Perse

B. Kojevnikov, Consul général.
Krilow, Conseiller d'état, Secrétaire de 1^e classe.
Ellissichine, Secrétaire de 1^e classe.
D. Karamikaloff, 1^{er} Drogman.
Carvonides. Drogman.

p. 65) Autriche-Hongrie

O. Montlong, Consul général et doyen du corps consulaire.
* * * Vice-consul.
Ch. Oliva, Elève-consul.
Sartini, Secrétaire.
Canetti, Drogman.

France

G. Aubaret, ancien capitaine de Frégate, consul de 1^e classe.
Podhayski, Drogman chancelier de 1^e classe.
Ulysse Vernazza, Elève-drogman.

Angleterre et Amérique

R. Reade, Consul de 1^e classe.
Grégoire Abrahamian, Drogman.

Italie

De Gubernatis, Consul de 1^e classe.
* * *
Drogman

Allemagne

Docfeur Kalisch, Consul.
* * *
Drogman.

Grèce

I. Ioannides, Consul de 1^e classe
Victor Lévy, Drogman.

Belgique et Hollande

Mathieu Clician, Consul.
* * *
Drogman.

(p. 74) Pris dans leur ensemble, les Bulgares, surtout ceux de la plaine, sont un peuple pacifique, ne répondant nullement à l'idée qu'on se fait de leurs féroces ancêtres, les dévastateurs de l'Empire byzantin. Bien différents des Serbes, ils n'ont aucune fierté guerrière; ils ne célèbrent point les batailles d'autrefois et même ils ont perdu tout souvenir de leurs aïeux. Dans leurs chants, ils se bornent à raconter les petits drames de la vie journalière, ainsi qu'il convient à un peuple soumis. (p. 75) Le vrai Bulgare est un paysan tranquille, laborieux et sensé. Presque toutes les denrées agricoles que la Turquie expédie à l'étranger, elle les doit au travail des cultivateurs bulgares. Ce sont eux qui changent certaines parties de la plaine méridionale du Danube en de vastes champs de maïs et de blé rivalisant avec ceux de la Roumanie. Ce sont eux aussi qui, dans les campagnes d'Eski-Zagra, au sud du Balkan, obtiennent les meilleures soies et le plus excellent froment de la Turquie. On dit que c'est avec ce froment que l'on prépare le pain et les gâteaux servis sur la table du sultan. D'autres Bulgares ont fait de l'admirable plaine de Kezanlik, également située à la base de l'Haemus, la contrée agricole la plus riche et la mieux cultivée de toute la Turquie; la ville elle-même est entourée de noyers magnifiques et de champs de rosiers d'où l'on extrait la célèbre essence, objet d'un commerce si considérable dans tout l'Orient. Enfin les Bulgares qui habitent le versant septentrional des Balkans, entre Cherkeui (Piro) et Tirnova, ont aussi une grande activité industrielle. Là chaque village a son travail particulier: ici l'on fabrique des couteaux, ailleurs des bijoux en métal, plus loin les poteries, les étoffes, les tapis, et partout les simples ouvriers du pays donnent la preuve de leur grande habileté de main et de la pureté de leur goût. Un remarquable esprit d'entreprise se manifeste également parmi les Bulgares méridionaux du district de Monastir ou Bitolia. Dans ces régions reculées se trouvent des villes industrielles, en premier lieu Monastir lui-même, Kourchova, Florina, d'autres encore.

Jireček, C. J.

Die Heerstraße von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe. Eine historisch-geographische Studie von. . . Prag, F. Tempsky, 1877. VI— I f.—172 p.

Inhalt:

Vorwort, p. III; Die Römerstraße von Singidunum nach Byzanz, p. 1; Die Heerstraße von Belgrad nach Constantinopel im Mittelalter, p. 69; Die Heerstraße von Belgrad nach Constantinopel in der Türkenzeit, p. 113; Die Balkanpässe, p. 139.

(p. III) Die wichtigste Verkehrsader der Balkanhalbinsel ist die Straße von Belgrad nach Constantinopel. An ihr liegen die Städte Niš, Sofia, Philippopel und Adrianopel; ihr Besitz sichert in strategischer und kommerzieller Beziehung die Herrschaft über den größten Teil der Balkanländer.

Die Bedeutung dieses Weges beschränkt sich aber keineswegs auf die Halbinsel, sondern reicht weit über die Grenzen derselben hinaus. Lange Zeit war er die einzige Festlandsroute zwischen Orient und Okzident. Die Straßenanlagen und Feldzüge der Römer, die Raubzüge der Hunnen und Avaren, die Wanderungen der Goten und Slawen, die friedlichen und kriegerischen Unternehmungen der Byzantiner, und vor allem die Kreuzzüge haben ihm eine weltgeschichtliche Rolle zugewiesen: in der Richtung desselben begannen die Türken ihre Eroberungen nach Europa auszudehnen und ebendasselbst wurden sie gezwungen, der Herrschaft über die Halbinsel teilweise zu entsagen, zuerst durch die Österreicher, später durch die Serben. Gegenwärtig ist der Weg verfallen und vergessen, aber von neuem wird er aufleben, sobald sich Constantinopel, bisher fast nur zur See zugänglich, mit dem Okzidente durch eine Eisenbahn längs der alten Römer- und Kreuzfahrerstraße in Verbindung setzen wird.

Von nicht geringerem Interesse sind die zahlreichen Abzweigungen dieser Heerstraße zur zweiten Verkehrsader des Süd- (p. IV) östlichen Europas zur Donau. Die Geschichte dieses Verbindungsweges ist zugleich die Geschichte der Balkanpässe.

Die vorliegende Abhandlung ist ein Versuch, sowohl den Landweg nach Constantinopel, als auch die Balkanpässe historisch zu beleuchten. Für die antike Periode boten die ältere Arbeiten von Wesseling, Marsigli, D'Auville, Mannert und Katačič und die neueren Forschungen von Kiepert, W. Tomaschek und Kanitz eine ausreichende Grundlage. Dagegen wurde der mittelalterlichen Geographie der Hämusländer bisher eine nur fragmentarische Pflege durch Safa'ik und Tafel zu Teil. Für die ältere Türkenzeit liegt eine reichhaltige Reiseliteratur vor. Natürlich wurden überall auch die neuesten wissenschaftlichen Reiserwerke, so wie nicht minder die einschlägige serbische, bulgarische und neugriechische Literatur zu Rate gezogen.

Was die Methode anbelangt, so suchte ich die geschriebenen Quellen aller Zeiten und Sprachen nicht nur untereinander zu vergleichen, sondern vor allem an der Hand der vorhandenen Baudenkmäler und mit steter Rücksicht auf das Terrain zu erläutern. Ueberdies war ich bemüht, Einzelheiten aus der Kriegs-, Handels- und Kulturgeschichte, der Archeologie und Ethnographie von der Steinzeit angefangen bis zur modernen Kulturstufe, soweit sich dazu natürliche Anhaltspunkte boten, einzubeziehen. Manches davon dürfte als Nachtrag zu meiner „Geschichte der Bulgaren“ gelten.

Innerhalb der Zeit, die ich dieser Monographie widmen konnte, war es nicht möglich bezüglich des Quellenmaterials eine erschöpfende Vollständigkeit zu erreichen; ich mußte mich damit begnügen, ein möglichst kritisches und verlässliches Bild in den Hauptumrissen als Grundlage für weitere Forschungen auszuführen.

Aus demselben Grunde unterblieb auch die beabsichtigte Beigabe einer historischen Kartenskizze. Es konnte davon um so eher abgesehen, als die vorhandenen wissenschaftlichen Karten, wie Kiepert's Generalkarte der Europäischen Türkei (2. Aufl. 1871, 4 Bl.) und die neulich vom k.k. militär- (p. V) geographischen Institut in Wien herausgegebenen Karten der Balkanländer, dann für die Strecke Niš-Ta'ar Pazardžik die Detailkarte Hochstetters (Petermann's Mitteilungen 1872) jedermann zugänglich sind. Unbrauchbar ist dagegen der größte Teil der ephemeren Kriegskarten unserer Tage, die meist 30 Jahre der Wissenschaft nachhinken und trotz der Forschungen von Lejean, Hochstetter und Kanitz z.B. den Vid noch immer bei Ichtimen entspringen und den Balkan durchbrechen lassen oder gar das Trajanstor in den Balkan hineinverlegen.

Kohl, J. G.

Über die Weltstellung Konstantinopels oder über die Land- und Seewege, die zum Bosphorus führen¹. Von . . . — D a s A u s l a n d. Überschau der neuesten Forschungen auf dem Gebiete der Natur-, Erd- und Völkerkunde. 50. Jahrg. Nr. Nr. 48, 49, 51, 52. Stuttgart, 1877. p. 943—947; 994—997; 1014—1017; 1033—1035.

Inhalt:

1. Der Hafen und die nächste Umgegend. — 2. Nordwestlicher Weg. Die Donau bis Belgrad und der serbisch-thrakische Festlandweg. — 3. Südöstlicher Weg. Konstantinopel, Klein-Asien, Euphrat-Tigris, Babylon, Bagdad etc. — 4. Westlicher Weg. Konstantinopel—Salonichi—Brundisium, Italien etc. — 5. Östlicher Weg. Konstantinopel — Trapezunt, Kolchis etc. — 6. Nördlicher Weg. Westliche Küste des Schwarzen Meeres, der Dnjepr, Rußland. — 7. Nordöstlicher Weg. Die Krim, der Don, das Asow'sche Meer. — 8. Südlicher Weg. Konstantinopel, der Nil, Ägypten etc. — 9. Südwestlicher Weg. Konstantinopel, Athen, Korinth, Peloponnes, Italien, Adriatisches Meer. — 10. Resumé.

(p. 974) 2. Nordwestlicher Weg. — Die Donau bis Belgrad und der serbisch-thrakische Festlandweg.

Die Donau strömt aus der Nachbarschaft des Rheins und Frankreichs durch Deutschland und Ungarn in das große Halbinselland der „europäischen Türkei“ hinein.

Ihr aus Nordwesten nach Südosten gerichteter Hauptkanal zielt bis zur Gegend von Belgrad ziemlich direkt auf die Mitte dieser Halbinsel und in der Richtung auf Konstantinopel hin, und durch ihn sind daher stets Verkehr und Geschichte der Donauländer mit denen des Bosphorus und der Levante verbunden gewesen.

Schon im hohen Altertume zogen die Kelten (Bewohner Süddeutschlands, der Rheinlande und Galliens) längs der Donau zum Bosphorus, Griechenland und Klein-Asien hinab. Ihnen folgten in einer späteren Zeit aus denselben Gegenden, auf derselben Donaustraße die Expeditionen der „Kreuzfahrer“.

So wie diese und andere kriegerische Völkerströmungen sich im Donautale herabbewegten, so rückten in umgekehrter Richtung die Makedonier, die Oströmer, die Türken nordwestwärts hinauf. Die Türken trieben ihre Märsche und Eroberungen längs des Stroms bis in die Nähe von Wien hinauf.

Zu alten Zeiten ging auch ein mehr oder weniger lebhafter Handel und Warentransport aus Deutschland und dem Nordwesten längs der Donau nach Konstantinopel hinab und hinauf, bei welchen zu verschiedenen Zeiten die Avaren, Bulgaren, Ungarn und andere zwischen dem Bosphorus und Deutschland postierte Donauvölker eine vermittelnde Rolle spielten. Eine Kolonie von deutschen Handelsleuten und eine deutsche Kirche gab es in Konstantinopel schon um das Jahr 1140.

In unserer Zeit sind die Handelsinteressen des großen Donaustaates (Österreich) vielfach mit denen der Türkei und Konstantinopel verflochten und österreichische und deutsche Waren erreichen auf diesem Strome und auf den ihn begleitenden anderweitigen Natur- und Kunstbahnen das Goldene Horn, sowie umgekehrt vielerlei orientalische Waren sich von dort aus auf dem Flusse in seinem Tale hihaufbewegen.

Beim Anfange ihres untern Laufs, ungefähr im gleichen Abstände vom Schwarzen und Adriatischen Meere, wird der Lauf der Donau durch einen mächtigen Gebirgsriegel, dem die Türken den bezeichnenden Namen des „Eisernen Tores“ gegeben haben, gehemmt. Sie hat denselben nur in einer engen und tiefen Schlucht in wilden Strudeln und Katarakten durchbrechen können. In diesem felsigen Engpasse, in welchem die Donau schäumend sich auflöst, hörte sie als Verkehr vermittelnder Schiffahrtskanal auf. Auch hören hier zwischen den hohen beengenden Gebirgen zu beiden Seiten die natürlichen Landwege und Marschrouten aus Nordwesten auf. Wo der Strom jenseits dieses Durchbruchs wieder in ebenes Land (in die Wallachei) hinaustritt, erscheint er gewissermaßen neugeboren, als ein anderes Gewässer, mit verändertem, östlichen und dann nördlichem, nicht mehr direkt auf Konstantinopel gerichtetem Laufe. In alten Zeiten hat man auch beiden Stromabschnitten, als wären es ganz verschiedene

¹ Diese Abhandlung wurde zuerst mitgeteilt in dem Buche: „Die geographische Lage der Hauptstädte Europa's“, Leipzig 1874 bei Veit u. Comp., und erscheint hier nur in verbesserter Gestalt.

Flüsse, besondere Namen gegeben und die Benennung „Danubius“ bloß bis zum Passe des „Eisernen Tores“ gelten lassen, das untere Flußstück von da an abwärts oder „Ister“ genannt.

Die Donau im Nordwesten des „Eisernen Tores“ ist stets ein in hohem Grade schiffbarer und zu beiden Seiten sehr gangbarer Kanal gewesen. Dicht vor dem Riegel, wo er seine bisher südöstliche, ziemlich direkt auf (p. 975) Konstantinopel ziehende Richtung aufgibt, erlangt er seine größte Mächtigkeit. Dort neigen sich alle Nebenzweige des Hauptsammlers: die Theiss, die Drau, die Sau &c. mit ihrer Tälern und Ebenen in einem Punkt zusammen, der als ein Endpunkt der bisher südöstlichen Richtung des Flusses und gewissermaßen als ein zentraler und innerer Donau-Mündungshafen anzusehen ist. An dieser Stelle wurzelten daher von jeher sehr bedeutsame Handelsstädte und Festungen; Sirmium, Singidunum, Semlin, Belgrad &c., auch daselbst eine Schaubühne großer Kämpfe und Völkerschlachten, ein Tummelplatz römischer, griechischer, türkischer Kaiser und Feldherren. Bis zu diesem Punkte schifften oder marschierten im Mittelalter jene Kreuzritter auf und längs der Donau hinab und verließen dieselbe bei „Belgrad“, um von da Konstantinopel und den Orient auf direktem Wege zu erreichen. Hier war es, wo die Türken von Südosten her ins ungarische und deutsche Donaugebiet einbrachen und dann für längere Zeit ein den Fluß begleitendes Paschalik bis an die Grenzen Deutschlands organisierten, so daß die Sultane von ihrem Serail am Bosphorus aus vermittelst der Donau bis Wien geboten. Hier bei Belgrad wurde dann später auch zu wiederholtenmalen die Macht der türkischen Großherren und ihrer Janitscharen durch ungarische und deutsche Kraft gebrochen.

Die südöstliche Richtung, welche die Donau vor dem „Eisernen Tor“ bei Belgrad aufgibt, wird durch andere, von der Natur angebahnte Wege durch eine sehr merkwürdige Verkettung von Flüssen, Tälern, Bergpässen und Ebenen bis Konstantinopel fortgesetzt. Zuerst bietet sich in dieser Richtung das breite und bequeme Tal des Hauptflusses von Serbien, der Morawa, dar, die mit einem ihrer oberen Arme und Täler, der Nissawa, noch weiter in der Richtung auf Konstantinopel hinausgreift, und sich über die Hochebene von Sofis hinweg den Quellen und oberen Tälern des Hauptflusses von Thracien, der Maritza, nähert. Diese Maritza und ihr bequemes Tal zwischen den hohen Bergrücken des „Balkan“ im Norden und des „Despoto“ im Süden sind bis Adrianopel eben so wie die Donau oberhalb Belgrad und wie die Morawa direkt aus Nordwesten nach Südosten auf den Bosphorus gerichtet. Die Maritza ist zwar bei Adrianopel unter einem rechten Winkel nach Südwesten um und läuft, die östliche Partie des Despoto-Gebirges durchbrechend, zum Ägäischen Meere hinab. Aber eine einladende und sehr gangbare Boden-Depression zwischen Anhöhen zur Seite führt in der anfänglichen Richtung von diesem Maritzawinkel bis Konstantinopel fort.

Auf diese Weise hat die Natur von Konstantinopel bis zu jenem Hauptzentral- und Wende-Punkte der Donau bei Belgrad eine ziemlich geradlinige Kette zusammenhängender Flüsse, Täler und Bodenvertiefungen hergestellt. Dieselbe kann als eine südöstliche Fortsetzung der oberen Donau-Talinie betrachtet werden, während der große Strom selbst, wie gesagt, beim „Eisernen Tore“ von ihr nach Osten abspringt. Sie war der natürliche Kanal, in welchem von jeher das innere Leben der großen griechisch-illyrischen Halbinsel hauptsächlich pulsierte. Schon die Römer hatten in dieser Richtung die bedeutendste Handels- und Militärstraße der Halbinsel von Konstantinopel bis Singidunum (Belgrad) ausgebaut. Auf dieser Straße zogen die römischen, byzantinischen und später die türkischen Armeen zu jener Donaustelle hinauf, bei welchem die mittlere Partie des Flusses angefaßt werden mußte. In denselben Kanal wurde Gottfried v. Bouillon, und wie er, so auch viele andere, von Nordwesten kommende Eroberer und Heere bei Belgrad hineingeworfen und in ihn lenkte auch der Handelsverkehr auf seinem Marsche aus Deutschland zur Levante ein.

Noch jetzt und schon seit lange liegen an dieser Straße die größten Stationen, Märkte und Festungen Adrianopel, Philippopel, Sofia, Nissa, Kragujewatz und an beiden äußersten Enden Konstantinopel und Belgrad.

Es ist auch derjenige Weg, den man in neuerer Zeit vor allen Dingen mit Telegraphendrähten zu versehen sich beeifert hat, und eben so derselbe, den man im Jahre 1855, als der Sultan dem Tansimatrate den Auftrag gab, ein türkisches Eisenbahnetz zu entwerfen, „als die für die europäische Türkei und Konstantinopel wichtigste und deshalb zuerst auszubauende Bahn“ bezeichnete.

Wenn ich oben den unvergleichlichen Hafen von Konstantinopel als ein Naturverhältnis bezeichnete, welches das Hauptleben, auf der ganzen Berührungslinie Asiens und Europa's zwischen Pontus und Archipelagus, für immer an diesen Fleck fesseln mußte, so kann man auch wieder diese Maritza-Morawa-Linie als eine eben solche Naturbahn ansehen, durch welche zunächst Thracien und dann auch die ganze weiter rückwärts liegende Gegend bis Belgrad hinaus gegen Konstantinopel hin besser und direkter geöffnet ist, als gegen irgend einen anderen Punkt am Bosphorus oder Hellespont.

Obwohl die Donau, wie gesagt, bei Belgrad und beim „Eisernen Tore“ ihre anfänglich südöstlich auf den Bosphorus zielende Richtung verläßt und sich direkt nach Osten und dann etwas nach Norden abwendet, so ist sie doch auch in diesem untersten Abschnitte ihres Laufs stets von großer Bedeutung für Konstantinopel gewesen. Zunächst ist sie von da aus gewöhnlich als sehr bequemer Schutzgraben des vom Bosphorus her beherrschten Reichs benutzt worden, wobei dann das ihr parallel laufende Gebirge der hohen und rauhen Balkan als Schutzwall diente. Alsdann aber wurde und wird doch auch der Handels- und Völkerverkehr durch das „Eiserne Tor“ nicht ganz und gar aus dem Donautale und Strome hinausgeworfen und nicht vollständig in jene serbisch-thrakische Festlandsbahn hineingedrängt. Vielmehr tröpfelte (p. 976) im Laufe der Zeiten, wie das Donauwasser selbst, so auch allerlei Verkehr, kriegerische und friedliche Bewegung durch die verschiedenen Durchlässe und Pässe des Riegels hindurch. In neuerer Zeit hat man ihn vermitteltst Kanal- und Chausseebau zur Seite des Stromes, ferner vermitteltst Wegsprennung von Felsen und Einsetzung energischer Dampfkraft noch besser geöffnet, und den „Ister“ mit dem „Danubius“ in innigere Verbindung gebracht. Der Handel aller Städte an der unteren Donau und an der Mündung des Stromes ist in Folge davon — und freilich auch in Folge anderer Reformen und Wandlungen — wieder sehr belebt worden. Dampfkraft fördert den Verkehr von Wien und Deutschland her nicht nur auf jenem serbisch-thrakischen Festlandswege, sondern auch auf dieser unteren Donau-Strombahn bis zum Pontus und Konstantinopel. Die österreichisch-ungarischen Dampfer befahren die letztere und gehen von der Donaumündung aus schnell zum Bosphorus hinüber.

Um für manche Arten von Transport den großen Umweg und Angriff, den die Donau kurz vor ihrem Ende nach Norden macht, zu vermeiden, hat man auch einige Festlandwege und Eisenbahnen von der Schwarzen Meersküste her zum Stromkanal hin ausgebaut, namentlich die Eisenbahn von der Donau-Ecke bei Tscherna Woda zu dem Hafin Küstendsche, in welcher Linie schon die Römer einen Graben und eine lebhafteste Straße hatten; auch eine Straße von Varna zur Donau hin. Noch andere wichtige Militär- und Handelsstrassen, die aber, obgleich seit Jahrhunderten benutzt, von der Kunst noch wenig gebessert sind, führen von verschiedenen unteren Donaustädten, von Silistria, Ruschtschuk, Nikopoli nach Konstantinopel hin.

In Summa also strömt und tröpfelt die Bewegung des Völkerlebens und Verkehrs auf vielen Festland-, Fluß- und Seewegen von der unteren Donau zu Konstantinopel hin und konzentriert sich daselbst so, daß diese Stadt fast als der eigentliche schließliche Donau-Mündungsplatz betrachtet werden kann.

(p. 1034) 10. R e s u m é .

Mit wenigen Worten kann man zum Schluß das im Obigen über die Position Konstantinopels etwas eingehender Entwickelte folgendermaßen zusammenfassen:

Die Stadt ist zunächst an einem von der Natur äußerst vorteilhaft gestalteten Hafen, dem sogenannten „Goldenen Horn“ erwachsen. Dieser Hafen hat in bezug auf seine der Schifffahrt günstigen Qualitäten rings umher und weit in die Welt hinaus nicht seinesgleichen. Namentlich ist er der beste und der einzige seiner Art auf der ganzen Linie der Berührung Europa's und Asiens, längs der Küste des Marmora-Meeres und seiner beiden Auslässe, des Bosphorus und des Hellesponts.

Er liegt im Fokus und Kreuzungspunkte vieler von allen Seiten, aus Nähe und Ferne sich heranziehender natürlicher Wasser- und Landwege, die man nach den Haupt-Weltgegenden etwa so gruppieren kann:

1. Nach Westen führt von Konstantinopel aus die Schifffahrt längs der Südküste Thrakiens und Makedoniens durch das Marmora-Meer, den Hellespont und die nördliche Partie des Ägäischen Meeres fort bis in den nordwestlichen Busen des letzteren, bis zu dem wichtigen Verkehrsplatze Tesselonichs, um den sich die beiden Hauptsektionen der großen illyrisch-griechischen Halbinsel, die östliche oder thrakische und die südliche oder griechische, wie um ihren Angelpunkt herum schwingen. Diese Richtung wird zu Lande über den albanisch-makedonischen Isthmus, durch die „Via Egnatia“ hinübergelenkt zu der engen Straße von Otranto nach Italien und zum Adriatischen Meere. Sie ist der geradeste Weg zwischen Italien und Konstantinopel und verbindet mit diesem auch Makedonien.

2. Nach Osten führt die sehr geradlinige Nordküste Klein-Asiens vom Bosphorus über Sinope und Trapezunt und zu dem östlichen Winkel des Pontus beim Phasis in dem goldenen Vließlande Kolchis. Hier bietet sich zwischen den armenischen Gebirgen im Süden und den Kaukasus im Norden die merkwürdige Boden-Depression dar, in welcher der Phasis und der Kur fließen und die zum Kaspischen Meere und nach Persien führt. Auch gehen viele durch Gebirgspässe angebaute Wege aus Persien und vom Euphrat-Tigristale her nach Trapezunt hinab und setzen Konstantinopel über diesen Hafen hin mit den entfernteren Gegenden des Orients in Verbindung.

Die Wege 1) und 2), die in dieselbe Linie fallen, kann man als eine und dieselbe große zusammenhängende, östwestlich gerichtete Naturbahn bezeichnen, welche in ihren Enden Italien im Westen und Persien im Osten und als Zwischenstationen Dyrrhachium, Thessaloniké, Sinope, Trapezunt, als das ganze beherrschende Zentralstation aber Konstantinopel hat.

3. Nach S ü d e n bietet sich die Schifffahrt längs der Westküste Klein-Asiens dar. Sie führt in das Ost- (p. 1035) becken des Mittelländischen Meeres hinab, wo sich die in Konstantinopel wurzelnde Macht und Herrschaft sowohl unter den Oströmern als auch unter den Osmanen längs der Nordküste Afrika's ausbreitete. Doch ist hier das Hauptobjekt der Nil und das ihm beigegebene Rote Meer, welche die südliche Richtung fortsetzen und Ägypten und das westliche Arabien mit in den Verkehrs- und Herrschaftskreis Konstantinopels hineingebracht haben.

Sowohl vom Meere her, wo die südlichen Seewege aus Konstantinopel gerade auf Ägypten hinabführen, als auch von der Festlandseite her, wo Ägypten durch den Isthmus von Suez mit Syrien und dirch dieses mit Klein-Asien zusammenhängt, gehört Ägypten zu dem ganzen Komplex von Ländern und Meeren, deren Mittelpunkt Konstantinopel ist.

4. Nach N o r d e n zielt von Konstantinopel aus die Westküste des Schwarzen Meeres. Sie führt sehr geradlinig in den Busen von Odessa, in dessen Spitze schon vor alten Zeiten Olbia und andere Neben- oder Vorhäfen Konstantinopels erblühen und wo jetzt Odessa emporgewachsen ist. In diesen Busen mündet der große Fluß Dnjepr, der von Norden nach Süden strömt und seit alten Zeiten die von Byzanz ausgehenden Kulturströmungen ins Innere von Scythien oder Rußland hinaufgeführt hat. Andererseits hat er die Blicken der Russen auf Konstantinopel geleitet, und die schon sehr alte, aber in neuerer Zeit besonders brennend gewordene russisch-orientalische Frage geschaffen.

Die Wege 3) und 4) kann man als eine und dieselbe große, nordsüdlich gerichtete, durch Küstensäume und Meere angebahte Linie betrachten, die an ihrem einen Ende Alexandrien, Ägypten und den Nil und an dem anderen Ende Odessa, Rußland und den Dnjepr mit den Zwischenstationen Smyrna, Varna den Donaumündungsstädten &c. hat und wieder in der Mitte das zentrale, die ganze Linie beherrschende und an ihr alles vermittelnde Konstantinopel.

5. Nach N o r d e n eröffnet der Don und beim Mündungsbecken, das Asow'sche Meer, eine der Linie 4 verwandte Bahn. Sie kommt wie diese aus dem weiten Scythien, knüpft vermittelst der benachbarten Wolga mit dem Kaspischen Meere und den dasselbe umgebenden orientalischen Ländern Verbindungen an. Von Konstantinopel aus befuhren diese Bahn die alten Griechen und Römer, dann die Venetianer und Genuesen, und jetzt die Türken und Russen, und schmückten sie mit Kolonien und Handelsstädten (Theodosia, Phanagoria, Tanais, Kaffa, Taganrog &c.) Einer der wichtigsten Seewege geht von Konstantinopel aus in dieser nordöstlichen Richtung zur Krim und zum Don.

6. Aus N o r d w e s t e n kommt auf Konstantinopel die Donau herab. Sie hat die westlichen Völker Europas, ihre Wanderungen, kriegerischen Märsche und Handelsströmungen dahin geführt: die Kelten, die „fränkischen“ Kreuzfahrer, die Ungarn und die Deutschen. Sie vermittelte hauptsächlich den Verkehr Konstantinopels mit Zentral-Europa (Deutschland). Die großen Naturbahnen in den Tälern der serbischen Morawa und der thrakischen Maritza schließen sich bei Belgrad, wo die Donau von ihrer anfänglichen südöstlichen Richtung abspringt, an und setzen den oberen Donauweg auf Konstantinopel fort. Es ist die Hauptmarschroute von der oberen Donau zum Bosphorus, die wichtigste mittlere Heer- und Handelsstraße der ganzen großen griechisch-illyrischen Halbinsel.

7. Aus S ü d o s t e n zielt die große Bahn des Tigris-Euphrat auf die kleinasiatische Ländebücke und auf Konstantinopel hin. Große Heer- und Karawanenzüge gingen im Laufe der Zeiten vom Euphrat her, um dem Meerbusen von Issus (oder Iskanderun) sich herumschwingend, in schräger, nordwestlicher Richtung durch Klein-Asien auf den Bosphorus hin. Auf diesen Bahnen zogen die Perser, die Makedonier, die Griechen, die Kreuzfahrer hin und her, beim Bosphorus und Hellespont übersetzend oder zu ihm hinstrebend. Das ganze Euphrat- und Tigrisland war daher wiederholt (zu Alexanders, zu der Oströmer und der Türken-Zeiten) ein Anhängsel der am Bosphorus gebietenden Macht und der kommerzielle, politische und militärische Verkehr zwischen Bagdad und Konstantinopel ist noch jetzt für beide Städte von hervorragender Wichtigkeit. Ein Nebenzweig dieser großen Bahn, der bei dem Busen von Issus oder Iskanderun längs der Küste Phönikiens südlich geht, kettet Syrien und auf dem Festlandwege auch wiederum Ägypten an Konstantinopel.

8. Nach S ü d w e s t e n geht von Konstantinopel aus die Schifffahrt in einer Diagonale des Parallelogramms des Ägäischen Meeres zunächst auf Athen, den Isthmus von Korinth und den Peloponnes, die stets für Konstantinopel so wichtig waren, die dem alten Byzanz Kolonien und Faktoreien schickten, es eine Zeit lang beherrschten und später von ihm aus beherrscht wurden. Auch führen in dieser Richtung die Seewege um die Südspitze des Peloponnes.

ponnes zwischen dieser Halbinsel und Creta herum ins Jonische Meer zu den Küsten Italiens und weiter ins Adriatische Meer hinauf zu der nördlichsten Spitze desselben nach Venedig und Triest, sowie dann auch in die entfernteren Westgegenden des Mittelländischen Meeres.

Le Play, F.

Les ouvriers européens <2^e édition>. T. 2. Les ouvriers de l'Orient et leurs essais de la Méditerranée. Populations, soumises à la tradition, dont le bien-être se conserve sous trois influences dominantes: le décalogue éternel, la famille patriarcale et les productions spontanées du sol, par. . . Paris, Dentu, 1877. XXVI—560 p.

p. 231—271: Forgeron bulgare des usines à fer de Samakowa (Turquie centrale). (Journalier-propriétaire dans le système des engagements forcés), d'après les documents recueillis sur les lieux, en 1848 et en 1849, par MM. A. Daux et F. Le Play.

Observations préliminaires définissant la condition des divers membres de la famille. Définition du lieu, de l'organisation industrielle et de la famille. Etat du sol, de l'industrie et de la population; Etat civil de la famille; Religion et habitudes morales; Hygiène et service de santé; Rang de la famille. — Moyens d'existence de la famille; Propriétés (Mobilier et vêtements non compris); Subventions; Travaux et industries. — Mode d'existence de la famille. Aliments et repas; Habitation, mobilier et vêtements; Récréations. — Histoire de la famille. Phases principales de l'existence; Mœurs et institutions assurant le bien-être physique et moral de la famille; Budget des recettes de l'année; Budget des dépenses de l'année; Comptes annexés aux budgets. — Faits importants d'organisation sociale. Particularités remarquables; appréciations générales; conclusions. Sur la constitution de la propriété territoriale en Turquie (texte complété avec le concours de Suavi-Effendi); Sur le caractère de la dette qui lie, à Samakowa, les ouvriers chrétiens aux patrons musulmans; De l'influence qu'exerce l'acquisition des vêtements et des bijoux sur le développement de la prévoyance chez les peuples de l'Orient; Sur l'institution de la justice et la hiérarchie des ulémas, par Suavi-Effendi.

More, R. J.

Under the Balkans. Notes of a visit to the district of Philippopolis in 1876. By. . . London, Henry S. King and Co., 1877. XII—272 p. With map and ill.

Contents:

Chap. II. Ceremonial visit to the governor; M. Vambery's advice; Atmosphere of official life; The population and trade of Philippopolis and district; The state of agriculture; Tithe farming; Condition of Bulgarian farmers; Educational movement; The new consul, Mr. F. Calvert.

(p. 18) For the following mercantile details we are indebted to the courtesy of Mr. Gesthoff, one of the leading merchants of Philippopolis:

Trade in the district of Philippopolis

I. Exports.

Food produce and raw materials.

Cereals.	Average annual quantity available for export:		LT
Hard wheat	100 000 to	125 000 qrs, value	180 000
Soft "	275 000 "	300 000 " "	350 000
Indian corn	125 000 "	150 000 " "	75 000
Rye	70 000 "	80 000 " "	60 000
Barley	20 000 "	30 000 " "	20 000
Oats	10 000 "	15 000 " "	10 000
Beans, millet, linseed, etc.	30 000 "	40 000 "	40 000
Exported for France, Italy, England, Greece, etc.,		aggregate LT	73 5000
Anise seed, 1000 tons, exported for France, etc., value			20 000
Rice, 6000 to 7000 tons, exported for interior of Turkey			100 000
Lamb and kid skins, 250 000 tons, exported for France and Germany value			40 000
Cocoons, 500 000 okes (1 oke=2 ³ / ₄ lbs), exported for France			6 000
Wool, 100 000 okes, exported for France and Germany			10 000
Tobacco, 1 000 000 okes, exported for Constantinople, Russia, etc.			50 000
Ox and buffalo hides, exported for Greece			18 000
Cattle, 7000; sheep, 100 000 exported for Constantinople			100 000
Horns, bones, rags, etc., exported for France etc.			5 000
		LT	1 084 000

Industrial products

Otto of roses. Average annual production in the cazas of Philippopolis and Kazanlyk, 300 000 misskâls (6 mets=1 oz.) exported for France, England, Germany, America, etc.	value	LT
(p. 19) Aba (coarse woollen cloths), exported for Asia Minor	"	80 000
Shyaks (woollen cloths), exported for Constantinople, etc.	"	20 000
Ghaitan (woolen braid), exported for Servia, etc.	"	70 000
Timber (boards, etc.), exported for Smyrna and Greece	"	100 000
Wine and raki, exported for different parts of Turkey	"	100 000
Tanned sheepskins (Meshin) and goatskins (Sahtian), exported for Austro-Hungary, etc	"	16 000
	Aggregate	436 000
Food produce and raw materials		1 084 000
	LT	1 520 000

(N. B.—11 LT=£ 10.)

II. Imports

Germany and Switzerland — woollen cloths, handkerchiefs, matches, cutlery, hardware, paper, drugs, steel, furs, etc.	annual value	200 000
England — cotton goods, yarn, indigo, colonial goods, copper, cochineal, earthenware, etc. . . .	annual value	100 000
France and Germany — sugar, coffee, candles, leather, glass, drugs, articles de mode, etc.	annual value	50 000
Different parts of Turkey — Samakov iron, Metelin and Crete soap and olive oil, Gabrovo cutlery, Smyrna dried fruits, Vrania ropes, Pirot carpets, Slivnja and Bosnian rugs, Damascus cotton stuffs,		

salt, fish, etc.	annual value	100 000
America — petroleum, coffee, etc.	annual value	20 000
Greece, Russia, Persia, Italy, etc.	say about	50 000
	Aggregate annual value	LT 170 000

From the above it will be seen that the balance of trade in favour of the district of Philippopolis amounts to LT 1 000 000. If from this sum be deducted the taxes the people have to pay, and the sums extorted by rapacious tax-gatherers, tithe-farmers, zaptiehs, etc., the actual sum left for the population will be very small indeed.

(p. 20) Revenue and expenses for the district of Philippopolis, for 1874—75.

Saint-Clair, S.G.B. and Brophy, Ch.A.

Twelve yearstudy of the Eastern Question in Bulgaria. Being a revised edition of „A residence in Bulgaria“. By . . . and . . . London, Chapman and Hall, 1877. VIII—319 p.

Contents:

Rayah villages of Bulgaria, p. 1—10; Bulgarian superstitions, manners and customs, etc. p. 20; Bulgarian songs. Eastern Christianity, and its effects in Bulgaria. Brigandage in the Balkan, p. 54; Oriental commerce, p. 101; The real position of the Bulgarian Rayah, his system of agriculture. The exemption of the Rayah from military service, and its effect upon the Turk, p. 114; The taxes of Turkey, p. 135; The tenure of landed property; the tapou, the méra, the right of foreigners to possess land. What the Bulgarians wish for, and what they do not wish for. Tartar and Circassian immigrants. Turks of the town and Turks of the country; Relative positions of town and country; British Consuls and the consular reports. The capitulations, p. 145; The policy of Foreign Powers in Turkey, and its effects. The army and the military resources of Turkey, p. 221; Government and government functionaries, administration of justice, etc., Turkish reforms and reformers, p. 261; Mithat Pasha, p. 287; The political parties of Turkey. Comparison between the Bulgarian Rayahs and the Turks, p. 295; Appendix, p. 312.

Saint-Priest

Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant, par M. le comte de . . . Suivis du texte des traductions originales des Capitulations et des Traités conclus avec la Sublime Porte ottomane. (Avec une introduction par Ch. Schefer). Paris, Ern. Leroux, Ed., 1877. XIV—542 p. — Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes. T. VI.

Table des matières:

Avant-propos, p. I; Mémoire sur l'ambassade de France en Turquie, p. 1; Introduction, p. 7; 1ère partie, p. 29; 2ème partie, p. 179; Liste des ambassadeurs, ministres et agents politiques des Rois de France à la Porte Ottomane depuis François 1er jusqu'à Louis XVI, p. 179; Jean Frangipani, p. 179; Antoine de Rincon, p. 180; Jean de la Forest, p. 181; Jean de Montluc, p. 181; Marillac, p. 182; César Cantelmo, p. 183; Antoine Polin, baron de la Garde, p. 183; Gabriel d'Aramon, p. 185; Chesneau, p. 187; Codignac, p. 187; La Vigne, p. 188; Pétremol, p. 190; Du Bourg, p. 191; Grandchamp, p. 192; La Friquerie, p. 193; François de Noailles, évêque d'Acqs, p. 193; Gilles de Noailles, p. 196; Jugé, p. 197; Germigny, baron de Germolles, p. 197; Berthier, p. 199; Jacques Savari, seigneur de Lancosme, p. 199; François Savari, seigneur de Brèves, p. 201; François de Gontaut Biron, baron de Salignac, p. 204; Achille de Harlay Sancy, baron de la Môle, p. 205; Philippe de Harlay, comte de Cézy p. 207; Henry de Gournay, comte de Marcheville, p. 211; Jean de la Haye, seigneur de Vantelec, p. 215; Jean François Roboly, p. 219; Denis de la Haye, sieur de Vantelec, p. 221;

Charles-François Olier de Nointel, p. 227; Gabriel-Joseph de la Vergne de Guilleragues, p. 232; Jean-Baptiste Fabre, p. 237; Berre de Girardin, p. 238; L'abbé de Girardin, p. 241; Pierre-Antoine de Castagnères de Châteauneuf, p. 241; Charles de Ferriol, baron d'Argental, p. 246; Pierre Puchot, seigneur de Clinchamp, comte des Alleurs, p. 252; Jean-Louis d'Usson, marquis de Bonac, p. 255; Jean-Baptiste-Louis Picon, vicomte d'Andrezel, p. 258; Gaspard de Fontenu, p. 259; Louis-Sauveur de Villeneuve, p. 260; Michel-Ange, comte de Castellane, p. 263; Roland Puchot, comte des Alleurs, p. 265; Charles-Gravier, comte de Vergennes, p. 267; 3^{ème} partie, p. 265; Mémoire sur le commerce et la navigation de la France en Levant, p. 269; Tableau général du commerce français dans le Levant et de l'exploitation générale de ce commerce dans chaque échelle, p. 327; Appendices: Confirmation par Soliman II du Traité fait antérieurement, sous la domination des Sultans mamelucks d'Egypte, avec les consuls de France à Alexandrie, p. 345; Traité conclu entre Sultan Suleyman et François I^{er}, p. 353; Articles accordés par le Grand Seigneur, en faveur du Roi et de ses sujets, à Monsieur Claude du Bourg, pour la liberté et sûreté du trafic, commerce et passage es pays et mers de Levant p. 362; Lettre du Roi au Grand Seigneur (6 janv. 1581), p. 375; Lettre du Roi à Sinan Bassa, sur le renouvellement des capitulations, p. 379; Capitulations du Roi avec le Grand Seigneur, confirmées et renouvelées de M. de Germigny (juill. 1581), p. 381; Lettre du Grand Seigneur au Roi, sur le renouvellement des capitulations faites par les soins du sieur de Germigny, p. 392; Confirmation d'alliance avec le Grand Seigneur par Henry IV (1597), p. 398; Lettre du sultan Mehemet III à Henry IV, p. 410; Capitulations de 1604, p. 415; Notes sur quelques articles du précédent Traité, p. 430; Lettres de Henry IV à M. de Brèves, p. 439; Lettre du Roi au Grand Seigneur, p. 444; Mémoire des prétentions de M. l'Ambassadeur pour le renouvellement des capitulations, p. 446; Capitulations de 1673, p. 454; Traité entre la France et la Porte Ottomane (1740), p. 475; Traité de Paix entre la République française et la Sublime Porte ottomane (Paris, 25 juin 1802), p. 523; Traité de commerce conclu entre la France et la Porte Ottomane (25 novembre 1838), p. 527.

p. 269—324: Mémoire sur le commerce et la navigation de la France en Levant.

(p. 269) Si l'ambassade de France à la Porte ottomane est intéressante relativement à politique, on doit convenir que son activité à cet égard n'est pas continue. Les Turcs n'entrent guère dans les mesures qui occupent les cabinets de l'Europe que lorsqu'ils y sont directement intéressés. Mais l'objet du commerce de la France en Levant ne laisse point de relâcher à l'ambassadeur du Roi sur la vigilance constante qu'il doit y apporter. . . .

On ne se propose pas dans ce mémoire d'embrasser les détails de ce négoce et ses variations relativement à la France; la matière, quoique intéressante, est trop étendue pour entrer dans le plan qu'on s'est formé. On s'attachera d'avantage (p. 270) à l'histoire de son origine et de ses progrès, et à rendre compte des traités existants entre la Porte ottomane et la France, dont les stipulations ont le commerce pour objet.

M. Huet, dans son Histoire du commerce et de la navigation des anciens, nous apprend que, du temps de César, époque à laquelle les Européens ne trafiquaient guère que dans la Méditerranée, celui des Gaules se faisait essentiellement à Marseille. Cette ville fondée par les Phocéens, peuple de l'Asie Mineure, vers les commens, cements de Rome et du temps de ses rois, conserva longtemps les mœurs grecques et en donna le goût aux Gaulois, nation, comme on l'a observé dans tous les temps, avide de nouveautés. Marseille qui fit des lois maritimes, établit par la navigation la communication des Gaules avec le Levant, et un échange de denrées qui n'a jamais cessé depuis et se perpétuera probablement dans l'avenir par la convenance mutuelle.

(p. 271) . . . La plus ancienne anecdote qu'offre sur ce commerce l'histoire de France est du VI^e s., sous le règne de Dagobert I^{er}. „Saint Eloi, dit le président Hénault, fit lui-même pour le monarque, un siège d'or massif.“ Ces richesses provenaient du commerce du Levant. On voit, sous la seconde race de nos rois, Charlemagne occupé de faire creuser un canal pour joindre le Rhin au Danube; outre le but de faciliter ses expéditions militaires contre les Hongrois, ce vaste génie avait eu en vue la communication du commerce de ses Etats du Rhin avec le Levant par la mer Noire; mais ce projet n'a pas eu son accomplissement.

(p. 272) . . . Outre les Vénitiens qui devaient à la mer leur existence, Pise et Gênes devenues libres ainsi que les autres villes de Lombardie, sous Frédéric Barberousse, s'appliquèrent au commerce et à la navigation du Levant. . . . On lit dans les dépêches de l'évêque d'Acqs, ambassadeur de France à la Porte, en 1572, que ce monarque [Saint Louis] obtint des Soudans la liberté d'établir un consul à Alexandrie et un autre à Tripoli de Syrie pour le commerce des Français qui tiraient alors du Levant, dit ce prélat, des (p. 273) drogueries, des cotons, des cuirs, des tapis, de la porcelaine; et y apportaient des draps, du canevas, du vert-de-gris

et du papier. Cet envoi de draps est remarquable, et montre l'ancienneté de cette branche de commerce de la France en Levant.

(p. 278) Des motifs politiques produisirent, en 1535, entre François I^{er} et sultan Soliman, un traité de paix et d'alliance qui devrait plutôt être qualifié de traité de commerce. . . Cet instrument, en dix-neuf articles, contient à près le fond de tous les traités de commerce que la Porte a faits depuis avec les princes chrétiens.

Le premier article assure la paix entre les deux puissances contractantes pendant la vie des deux souverains et la liberté de commerce à leurs sujets respectifs. . .

(p. 282) A la faveur de ce traité, le commerce de la France ne tarda pas à s'étendre en Turquie dans les différentes échelles, expression traduite du mot turc *Iskelé* qui signifie lieu du débarquement des marchandises : Dès l'année 1557, on commença à établir des consuls français. Jean Reinier le devint à Alep, trois ans après François I^{er} était mort en 1547, et le grand Soliman finit ses jours en 1566, ce qui, aux termes du premier article mettait fin au traité.

(p. 283) . . . [Claude du Bourg, seigneur de Guélines] parvint, au mois d'octobre 1569, à en conclure un nouveau en dix-huit articles. . . (p. 284). Ce traité de 1569 n'est guère que la répétition de celui de 1535 avec quelque extension de ses stipulations. . . La république de Venise avait fait sa paix avec les Turcs dans l'intervalle de ces deux traités, et elle avait obtenu quelques privilèges que l'article seize de celui de 1569 rend communs aux Français.

(p. 285) Gilles de Noailles, successeur de l'évêque d'Acqs, ayant obtenu son rappel de Turquie, cette ambassade demeura vacante quelque temps. La reine Elisabeth, dans cette occurrence, conclut avec l'Empire ottoman un traité d'amitié et de commerce où l'admission du pavillon anglais dans le Levant fut stipulée. . .

(p. 233) Henri III envoya peu après en ambassade à ce Sultan [Murad III.], Jacques de Germoles, baron de Germigny, pour renouveler les traités entre les deux nations. Cet ambassadeur en signa un nouveau en vingt-sept articles, au mois de juillet 1581.

On voit au premier, les Vénitiens, Génois, Anglais, Portugais, Catalans, Siciliens, Anconitains, Ragusais et autres, assujettis à naviguer en Levant sous la bannière française. Chose étrange après l'admission du pavillon anglais près la Porte deux ans auparavant.

(p. 287) Quoique le traité de 1581 n'eût pas son terme au décès des souverains contractants Henri IV s'occupa de renouveler les traités de sa couronne avec l'Empire ottoman dès que la France fut délivrée des troubles intestins par ses victoires. Le comte de Brèves, son ambassadeur auprès de Méhemet III, fils et successeur de Murad, conclut avec la Porte, au mois de février 1597, un nouveau traité de commerce, qualifié improprement (p. 288) de traité d'alliance, dans la copie qui en existe au dépôt des Affaires étrangères. Cet acte contient trente-deux paragraphes non numérotés.

Cette fois les Anglais et les Vénitiens sont exceptés de l'assujettissement à l'usage de la bannière française, mais il leur est interdit de donner la leur aux autres nations.

On y voit la liberté accordée aux Français d'exporter du Levant des cuirs cordouans et des cotons filés : marchandises dont l'exportation était précédemment interdite.

Un autre paragraphe défend à l'hôtel des monnaies de l'empire de forcer les Français à lui livrer des espèces venues du dehors, et à payer des droits sur cet objet.

(p. 290) Méhémet III, qui mourut en 1604, eut pour successeur, son fils, Ahmed I^{er}. Le comte de Brèves s'occupa du renouvellement des capitulations sous le nouveau règne comme cela s'était pratiqué à l'avènement de chaque sultan depuis Soliman. L'acte en fut rédigé [1604] en quarante huit articles.

(p. 291) Malgré l'engagement pris dans le traité de 1604 d'empêcher l'usage du pavillon anglais en Levant à d'autres nations, une lettre qu'on a (p. 292) d'Ahmed I^{er} à Henri IV, portant désaveu de cet abus, prouve qu'il avait subsisté. Cela n'empêcha pas ce sultan de conclure en 1612, un traité d'amitié avec les Etats généraux des Provinces Unies et d'admettre leur pavillon dans ses ports, ce qui forma une troisième exception au privilège exclusif de la France à cet égard.

Ce prince mourut en 1617, et sous les règnes de ses enfants Osman II, Murad IV et Ibrahim, ainsi que pendant les deux courts règnes de son frère Mustapha I^{er}, les capitulations précédentes furent confirmées sans aucune addition. Le commerce de la France ne s'était guère étendu jusqu'alors à Constantinople. Le comte de Cézay, qui y était ambassadeur de Louis XIII, écrivait, en 1626, qu'il n'y avait que deux négociants français en cette capitale, et qu'il n'y venait que peu de bâtiments de sa nation. Le fort de ce négoce devait alors être à Alep, puisqu'en 1630, dans un accord que firent entre eux les Français, les Anglais, les Hollandais et les Vénitiens pour y payer en commun les frais de l'échelle, les premiers en supportèrent les deux cinquièmes.

(p. 295) Les négociants français avaient introduit en Turquie une monnaie d'argent de la valeur de cinq sols, nommée *Témîn* ; elle est encore monnaie de Constantinople en certaines échelles, quoique devenue idéale. Dès qu'elle parut, son cours fut prodigieux. Ce succès en fit

fabriquer en contrefaçon pour le Levant dans plusieurs pays de l'Europe et spécialement à Gênes, où on les altéra au point que les Turcs ayant ouvert les yeux sur leur bas aloi, l'introduction des témoins en Turquie fut prohibée, l'an 1670, ce qui força les Français d'y substituer, pour les achats de leur commerce, des piastres espagnoles. . . .

Colbert, devenu ministre des finances de Louis XIV, s'occupa de vivifier le commerce du Levant; convaincu de l'inconvénient qu'il y avait pour les Français à se servir de l'organe (p. 296) des Juifs et autres interprètes du pays, ce ministre y fit passer avec M. de la Haye le fils, douze enfants français pour y apprendre les langues orientales et être ensuite employés à servir d'interprètes à leurs compatriotes; ce qui s'exécuta dans la suite. C'est l'origine de nos drogmans nationaux.

En 1669, la ville de Marseille fut déclarée port franc dans le but spécial d'y attirer le concours des marchandises de tous les pays et d'en faire l'entrepôt de celles du Levant, qui devaient repasser ensuite à l'étranger. Ce ministre forma deux ans après une compagnie pour le commerce de Turquie, dans laquelle il intéressa des riches financiers.

(p. 299) Chardin raconte que, dans la prévention où l'on était en France qu'Ahmed Kupruly ne pouvait souffrir les Français, il fut prescrit à M. de Nointel dans ses instructions de ne parler d'affaires à ce vizir qu'au divan et de s'adresser directement au Grand Seigneur. . . .

(p. 299) Un propos que tint ce ministre [Kupruly] montre la manière dont les Turcs envisagent le commerce: „Vous me vantez beaucoup la grandeur de votre roi [Louis XIV], dit-il, à M. de Nointel, comment un prince, aussi puissant que vous le dites, pourrait-il mettre tant de chaleur à de vils intérêts de marchands.“

(p. 300). . . M. de Nointel fut mandé à Andrinople et produisit de nouveau les conditions que le Roi exigeait dans le renouvellement des capitulations. . . p. 301. . . , et le 17 août [1673] les nouvelles capitulations furent signées avec l'addition de 17 articles.

(p. 302) Il existe, aux archives de l'ambassade, un mémoire de l'an 1682, pendant l'ambassade de M. de Guilleragues, successeur de M. de Nointel, d'un sieur le Fèvre François, d'abord négociant à Constantinople, ensuite échevin à Marseille. Il y dit qu'à l'époque citée, il n'y avait en cette capitale que quatre maisons françaises: que la masse de leur commerce n'excédait pas la valeur de 600 000 piastres et consistait en sucre, poivre, gingembre, cochenilles et quelques (p. 303) draps grossiers, dits de Paris, quoique fabriqués en Normandie, et d'autres nommés Pinchinas; que les retours en cuirs, laines et camelots d'Angora n'allaient pas au tiers de cette somme, et qu'à peine y venait-il de France huit ou neuf navires par an.

Mais à Smyrne, à Alep, en Syrie et en Egypte, le commerce français l'emportait sur celui des autres nations étrangères. M. le marquis de Bonac dit quelque part, qu'en 1685, la totalité pour le Levant montait à la valeur de quatre millions.

(p. 304) Les malheurs des Turcs dans la guerre où ils étaient engagés contre les cours de Vienne et de Berlin, la Russie et la République de Venise, (p. 305) en même temps, furent pour le commerce et la navigation de la France une époque de prospérité. Le pavillon français suppléa celui des Véniciens pour le cabotage turc et pour le transport du riz et du café d'Egypte dans la capitale et les autres ports de l'Empire ottoman. Ce fut alors que l'échelle de Salonique, devenue aujourd'hui l'une des plus considérables du Levant, commença d'être fréquentée par les navires français. Ricaut rapporte que quatorze de ces bâtiments, arrivant à Constantinople en 1686, préservèrent cette ville d'une famine menaçante.

(p. 312). . . , le marquis de Villeneuve ayant, par une glorieuse médiation, rendu en 1739, la paix à l'Empire ottoman, il parvint, l'année suivante, à renouveler les capitulations avec addition de quarante-deux nouveaux articles.

(p. 322) Ce fut, en 1727, qu'on commença à introduire à Constantinople des soieries et des dorures de Lyon. Le premier envoi fut de la valeur de 5400 livres. Cette branche de commerce s'y étendit malgré une manufacture de galons qui s'établit peu après dans la capitale. La beauté de ceux de Lyon les a fait préférer, quoique plus chers, par les consommateurs recherchés.

Handbook

Handbook for travellers in Turkey in Asia including Constantinople, the Bosphorus, Plain of Troy, Isles of Cyprus, Rhodes, etc., Smyrna, Ephesus, and the Routes to Persia, Bagdad, Moosool, etc. With general hints for travellers in Turkey, vocabularies etc. 4th ed. London, John Murray, 1878. XII—496 p. With maps and plans.

Contents:

Introduction, p. 1; Constantinople, the Bosphorus, the Hellespont, p. 47; Excursion from Constantinople, p. 101; Turkey in Asia. Special introductory information, p. 157; Cyprus, Rhodes, Crete, and the Turkish Islands of the Aegean, p. 174; Roufès through Turkey in Asia, p. 247; Routes in Lycia, Eastern Turkey, and Persia, p. 354; Armenia, Persia, Euphrates Valley, p. 412.

p. 20—22: Money in Turkey. — p. 22—23: Turkish Weights and Measures.

(p. 20) Money in Turkey. The circular notes of the London bankers, the best and most convenient mode of taking money abroad can easily be negotiated at Smyrna, Constantinople, and at all large cities throughout Turkey, where the traveller can also procure letters of credit on merchants in the towns of the interior. Money can be remitted by the government post in gold coin.

The coinage consists of copper, silver, and gold, at the rate of 100 piastres to the Turkish pound or lira, the par of exchange for the pound sterling being £10. The Turkish pound is reckoned at 18 s., worth intrinsically 18 s. 0¹/₂ d. The chief unit is the ghrush, called by (p. 21) Europeans the piastre. The Turks do not understand piastre. They say Lira, Mek-jideea, Cheyñek (1/2 mejideea) Ghrush, Para.

Turkish money of account: —

40 paras make 1 piastre or ghrush
100 piastres make 1 lira
500 piastres „ kese, purse
200 kese „ yuk, load

The money of account always reckons 100 piastre to the lira, but of actual copper coins you will obtain according to the rate of exchange which is constantly varying.

The coins are — Copper:

besh para	5 paras = farthing =	s.	d.
on	10 „ = halfpenny =	1	1/4
yirmi	20 „ = penny	1	1/2
ghrush	1 piastre = wo pence =	2	1

Silver: —

1 piastre =	2
2 „ =	4
5 „ = (cheyrek or 1/4 mejid)	11
10 „ =	1 9 ³ / ₄
20 „ (silver mejideea) =	3 7 ¹ / ₂

Gold: —

25 piastres, or 1/4 lira	4 6 ¹ / ₂
50 „ or 1/2 lira	9 1
100 „ or lira or gold mejid	18 2

There is besides a debased currency proposed to be withdrawn, and which is called beshlik and altülük, dirty-looking stuff.

10 paras	
20 „ yermilik.	
40 „ 1 piastre or ghrush.	
100 „ 2 ¹ / ₂ piastres or half beshlik.	
3 piastres, half altzuluk.	
5 „ beshlik.	
6 „ altülük (whiter than the beshlik).	

Table of foreign coins, with their equivalents in piastres: —

	(Usual value)
Sovereign at par	110 piastres
Napoleon „ 86 „	= 122
English crown	= 96
English shilling	= 30
Five-franc piece	= 6
One-franc piece	= 24
Spanish dollar (Colonnado)	= 5
American dollar	= 27
	= 24

These values are only approximate, the value of foreign coins depending upon the supply and demand.

The Imperial Ottoman Bank has large establishments at Constantinople (p. 22) and Smyrna, and branches or agencies in the local capitals. It issues notes, which are coming intonse.

(p. 22—23) Turkish Weights and Measures

4 grains make 1 seed.

16 seeds, or 64 grains, make 1 dram.

1 $\frac{1}{2}$ miskal " " (used for pearls, etc.)

400 drams make 1 oke (okka)=kilo. 1:282.

6 okes " patman.

44 okes " kintal (kantar).

176 okes " cheki.

(1 oke is equal to 2.832 pounds avoirdupois.)

There are two piks: one, arshun, is 28 inches English, and is used for measuring silk and broadcloths; the other, endازه, is a little over 26 inches, and is employed for carpets. Land is measured by doonoon, which is a square of 400 arshyn on each side, equal to 416 endازه,

Liquides are sold by weight.

The measures for grain is as follows:

2 kooti (box) make 1 shinik

8 kooti, or 4 shinik, make 1 Constantinople kile (bushel).

(p. 23) One French litre is equivalent to 0.030158 or 1/3 of a kile of Constantinople; the kile is therefore equal to 2 quarts $\frac{1}{4}$ pint English.)

The kile used in different parts of Turkey is very different from that of the capital.

37 $\frac{8}{10}$ koot make one kile of Alexandria.

13 $\frac{3}{10}$ " " Smyrna.

18 $\frac{1}{8}$ " " Cyprus.

39 $\frac{4}{10}$ " " Candia.

46 $\frac{4}{5}$ " " Salonica.

Hellwald, Fr.

Die heutige Türkei. Bilder und Schilderungen aus allen Theilen des Osmanischen Reiches in Europa. Herausgegeben von . . . und D. C. Beck. Leipzig, Otto Spamer, 1878. VIII — 424 p. 120 Text-Abb., 5 Tonbild. u. 1 Karte.

Inhaltsverzeichnis:

Geographische Übersicht des Osmanischen Reiches, p. 1; Ethnographie und Geschichte des Osmanischen Reiches, p. 21; Türkische Zustände, p. 53; Rumänien, p. 115; Serbien, p. 163; Montenegro, p. 215; Bulgarien. Geographische Charakteristik. — Ökonomische und strategische Bedeutung Bulgariens. — Das Völkerkaleidoskop in Westbulgarien. — Die Bulgaren. — Ihre Zustände unter der türkischen Herrschaft. — Die Hellenisierung der Bulgaren. — Der bulgarische Kirchenstreit. — Die Versuche einer Union mit der Römisch-katholischen Kirche. — Bulgarische Sprache. — Die Ansiedlung der Tscherkesen in Bulgarien. — Die türkischen Greuel zu Jamboli. — Gladstone's Schriften. — Gegenwärtige Wirtschaft der Türken in Bulgarien. — Wanderung in Bulgarien längs der Donau. — Widdin. — Die Straße über den Balkan. — Die Donauplätze Lom Palanka, Nicopoli, Schwischtow, Rustschuk, Silistria. — Die Dobrudscha. — Das ostbulgarische Festungsviereck. — Varna. — Schumla. — Der Balkan und Kanitz-Wanderungen über denselben. — Tirnovo. — Unterkommen auf Reisen in Bulgarien. — Über Selvi und Gabrovo über den Schipka-Paß nach Kazanlik. — Der Travna-Balkan. — Von Lovez über den Trojan-Balkan und Rosalja-Paß nach Karlovo. — Das Iskertal und Defilé. — Vraza. — Sofia, p. 249; Bosnien und die Herzegowina, p. 311; Albanien, p. 335; Thessalien und Makedonien p. 367; Thrakien, p. 391

(p. 250) Bulgarien ist einer der reichsten und fruchtbarsten Landstriche der Illyrischen Halbinsel; mit Ausnahme der nackten Firnen des Balkan und einiger Sumpfigenden der Dobrudscha ist es ein äußerst wirtbares kulturfähiges Land, unter den Provinzen des Nordens

für die Pforte bei weitem die wichtigste und wertvollste. Freilich ist wie überall unter dem Halbmonde der Boden schlecht bevölkert und angebaut. Das offenbart sich hier dem Reisenden schon auf den ersten Anblick der Gegenden, die er durchzieht. Man kann auf gewissen Strecken oft tagelange Reisen machen, ohne eine menschliche Wohnung und ein bebautes Feld anzutreffen. In der Nähe der Ortschaften aber, vorzüglich in den Umgebungen der Städte und der großen Dörfer, gewährt das Land durch seine Kultur überall einen erfreulichen Anblick. So ist zum Beispiel auf der Route von Rutschuk nach Varna sowie auf jener von Rutschuk nach Silistria und weiter gegen Osten streckenweise alles so schön angebaut, so grün und saftig, daß man sich nach Schwaben oder Sachsen versetzt glauben könnte. So sehr aber auch in diesem Gebiet der Ackerbau und die Industrie sich noch heben können, das fruchtbare Land hat dennoch großes volkswirtschaftliches und finanzielles Interesse für die türkische Regierung. Die Einkünfte aus dieser Provinz bilden etwa den zehnten Teil der gesamten Staatseinkünfte (p. 251). Es kommt dazu, daß Bulgarien die eigentliche Kornkammer des Osmanischen Reiches bildet; zahlreiche Küstenpunkte des Schwarzen Meeres beziehen von hier das notwendige Getreide, und namentlich entnimmt Konstantinopel seinen Bedarf mindestens zur Hälfte daher. Wenn Krieg oder Unruhen einen Stillstand des Ackerbaues in dieser Provinz herbeiführen, so pflegt in Stambul leicht Teuerung oder Mangel hereinzubrechen. Zu dem Reichtum an Getreide kommen herrliche Waldungen, Reichtum an Schlachtvieh, besonders Ochsen und Büffel, und Heubau an der Donau.

Engelhardt, Ed.

Du régime conventionnel des fleuves internationaux. Etudes et projet de règlement général précédés d'une introduction historique. Par. . . Paris, A. Cotillon et C^{ie}, 1879. VIII — 270 p.

Table des matières :

Préface, p. V; Introduction historique, p. 1; Etendue du domaine fluvial soumis au régime de la communauté, p. 55; Démarcation des frontières fluviales entre riverains opposés, p. 71; Liberté de la navigation, p. 77; Police de la navigation, p. 109. Travaux de correction et d'entretien des voies fluviales, p. 115; Droits de navigation, p. 124; Douanes riveraines et ports francs, p. 157; Quarantaines fluviales, p. 167; Neutralité dans son application à la navigation intérieure, p. 173; Autorités fluviales, p. 185; Régime conventionnel des affluents, p. 194; Contrôle des États non riverains sur le régime des fleuves conventionnels, p. 199; Suppressions éventuelles des droits de navigation; p. 213; Liberté de navigation sur les fleuves, rivières et canaux n'appartenant qu'à un seul Etat, p. 219; Conclusion, projet de convention sur le régime des fleuves internationaux, p. 225; Appendices, p. 243.

(p. 48) Le Congrès de Paris de 1856, en soumettant le Danube sur toute son étendue au régime des fleuves „conventionnels“, semble avoir voulu rétablir à cet égard la loi méconnue de l'égalité universelle.

Il importe de relater avec quelque détail les circonstances dans lesquelles s'est accompli cet acte de haute justice et de réparation.

L'Autriche-Hongrie occupe le long du Danube un territoire à peu près égal à celui de ses cinq (p. 49) coriverains. Néanmoins jusque vers 1830, elle n'exploitait que la région du fleuve située en amont des Carpathes et son pavillon n'apparaissait que rarement sur les eaux inférieures. A cette époque, le comte Zecheny entreprit une exploration au delà du passage dangereux des Portes de Fer et démontra la possibilité de créer et de maintenir une communication continue des frontières bavaroises jusqu'aux embouchures. Cet événement provoqua un tel enthousiasme en Hongrie que Pesth se crut déjà port de mer. Une société de navigation à vapeur ne tarda pas à se constituer sous les auspices du comte Zecheny, puis sous le patronage officiel du gouvernement impérial; elle organisa un service régulier de transports de marchandises et de voyageurs sur tout le cours du fleuve jusqu'en Moldavie et elle prit à la longue des développements à défier toute concurrence.

L'Autriche parvint ainsi à dominer le commerce danubien et l'on doit reconnaître que les provinces orientales, qu'elle rattachait ainsi à l'Occident, puisèrent dans l'activité extraordinaire de la „Compagnie impériale et royale privilégiée“ de précieux éléments de bien-être et de civilisation.

Cependant, et c'est ici que se montrent les analogies que l'on retrouve à l'origine de toutes les libertés fluviales, la Russie possédait de fait, depuis 1828, l'embouchure de Soulina

et on lui prêtait le dessein d'entraver, dans l'intérêt du port d'Odessa, le trafic auquel cette branche servait d'unique (p. 50) débouché. Pour prévenir de ce côté toute entreprise hostile, le cabinet de Vienne conclut avec celui de Saint-Petersbourg le traité du 25 juillet 1840.

A part les formules stéréotypées du congrès de 1815, cet arrangement portait que le gouvernement russe aviserait au débâlement de l'embouchure de Soulina, à la construction d'un phare, etc., engagements qui, paraît-il, ne furent qu'imparfaitement remplis. L'Autriche songea un moment à se rendre indépendante de la Russie en cherchant à se ménager une voie par l'embouchure neutralisée du Saint George; mais elle dut reculer devant les difficultés matérielles de ce projet. Elle tenta même de se frayer un passage terrestre vers la mer Noire par Tchernavoda et Kustendjé. Survint la guerre de Crimée. Lors des négociations qui s'ouvrirent à Vienne, entre les belligérants, le gouvernement de l'empereur François-Joseph profita naturellement de son rôle de médiateur pour placer au nombre des conditions de paix la liberté du Danube et de ses embouchures. Mais dans sa pensée, et les mesures qu'il proposa ne laissent aucun doute à cet égard, il ne devait s'agir que du Danube inférieur, la navigation en amont n'ayant jamais, disait-il, suscité de conflits entre les Etats riverains.

Au congrès de Paris, le gouvernement français, renouant le fil de traditions nationales et s'autorisant du fait que la Turquie serait admise à participer aux avantages du droit public et du concert européen, insista pour que les principes du congrès (p. 51) de 1815 prévalussent sur le Haut comme sur le Bas Danube et en conséquence de l'accord unanime qui s'établit sur ce préliminaire, il fut décidé par les articles 15 et 16 du traité du 31 mars 1856 que, sauf les règlements de police et de quarantaine à édicter pour la sûreté des Etats limitrophes, il ne serait apporté aucun obstacle quel qu'il fût, à la libre navigation du Danube et que, sous le rapport des droits à prélever aux embouchures, comme sous tous les autres, les pavillons de toutes les nations seraient traités sur le pied d'une parfaite égalité.

L'article 5 du traité de Paris de 1814 ne pouvait recevoir un commentaire plus formel et plus précis.

Néanmoins, lorsque les délégués danubiens s'assemblèrent pour discuter la convention spéciale à laquelle ces clauses les conviaient, l'on vit surgir des résistances qui rappelaient en plus d'un point celles dont l'article 109 du traité de 1815 avait été l'objet dans les conférences des riverains de l'Elbe, du Weser et du Rhin.

Plusieurs dispositions arrêtées à Vienne dans ces circonstances parurent en désaccord avec les vues des signataires de la seconde paix de Paris et donnèrent lieu à des représentations de la part des quatre grandes puissances occidentales et de la Russie. Je citerai simplement ici comme élément de la question générale exposée dans cette introduction, les articles en vertu desquels les riverains seuls auraient eu le droit de pratiquer la navigation intermédiaire, c'est-à-dire le cabotage fluvial.

(p. 52) Jusqu'à présent le règlement du Danube du 7 septembre 1857 n'a point été mis à exécution.¹

p. 256—266: Appendice V. Index des traités, conventions et règlements relatifs aux fleuves internationaux et à leurs principaux affluents.²

(p. 256) I. Fleuves d'Europe.

1. Danube. 1718. Juillet 27 (Paix de Passarowitz: Autriche, Turquie). Art. II.

1799. Mai 13 (Teschen: Autriche, Palatinat). Art. v. Rec. II, 671.

1784. Février 24 (Autriche—Turquie). Art. IV. R. III, 723.

1784. Août 31 (Autriche—Bavière). Art. IV. R. III, 755, (p. 257) 1816. Avril 14 (Autriche—Bavière). Art. IX. N. R. III, 15

1840. Juillet 13/25 (Autriche—Russie). N. R. G. I, 209.

1850. Novembre 13 (Autriche—Russie). Protocole sur la prolongation de la Convention de 1840. Art. IX R. Man. VI, 433.

1851. Décembre 2 (Autriche—Bavière et en 1855, Wurtemberg).

¹ La disposition de l'article 55 du traité de Berlin du 13 juillet 1878, rapprochée du Ve protocole du congrès de Paris de 1856, peut être considérée comme une importante concession faite à l'Autriche-Hongrie.

² La plupart des données de cet index sont tirées des ouvrages de M. Wurm (Cinq lettres sur la liberté fluviale, 1858), de M. Caratheodory (Droit international sur les cours d'eau, 1861), de M. Heffter (Droit international d'Europe, 1866). V. notamment pour les citations: Recueil des traités de Martens (R.), Nouveau recueil (N. R.), Nouveau recueil général (N. R. G.), Recueil manuel de Cussy (R. Man.).

1853. Juin 30 (Bavière—Russie). R.M. VII, 245.
1856. Mars 30 (Paix de Paris). Art. XV—XX.
1857. Janvier 6 (protocole de Paris).
1857. Novembre 7 (Convention entre les riverains). Ann. des deux mondes de 1858.
1858. (Conférence de Paris).
1865. Novembre 2 (Acte public de la Commission européenne du Danube).
1876. Révision de cet acte.
1871 et 1877 (Conférences de Londres).
1878. Juillet 13 (Traité de Berlin).

Heyd, W.

Geschichte des Levantehandels im Mittelalter von Dr. . . . Stuttgart; Verlag der J. G. Cotta'schen Buchhandlung, 1879. 2 Bde. XXII—604 p., VI—781 p.

Inhalt:

Bd. I. Vorbemerkungen über einige der benützten Quellen und deren Abkürzungen beim Zitieren, p. XI—XXII. — *E r s t e P e r i o d e*: Die Anfänge. Von der Völkerwanderung bis zu den Kreuzzügen. Die Zeiten Kaiser Justinians und seiner Nachfolger, p. 1—29; vom Auftreten Mohammeds bis zum Beginn der Kreuzzüge. 1. Die Araber und die Handelsstraßen durch ihr Gebiet, p. 29—59; 2. Die Griechen, p. 59—65; Rußland und Scandinavien, p. 65—85; a) Verkehr mit den Arabern, p. 65—77; b. Verkehr mit Byzanz, p. 77—85; 4. Deutschland, p. 85—97; 5. Großbritannien, p. 97—99; 6. Frankreich, p. 99—104; 7. Italien, p. 104—138; 8. Die Juden, p. 138—142. — *Z w e i t e P e r i o d e*: Blütezeit. Grundlegung der Handelskolonien im vorderen Orient (Zeitalter der Kreuzzüge), p. 145—469; 1. Die Kreuzfahrerstaaten in Syrien im ersten Jahrhundert ihres Bestehens, p. 145—208; a. Die Handelskolonien in den Kreuzfahrerstaaten, p. 140—158; b. Die Kreuzfahrerstaaten als Sitz des Levantehandels, p. 180—208; 2. Byzanz unter den Komnenen und Angeli, p. 208—291; 3. Lateinisches Kaisertum, p. 291—343; 4. Die Kreuzfahrerstaaten in Syrien im zweiten Jahrhundert ihres Bestehens, p. 343—396; die Insel Cypern als Vorland der Kreuzfahrerstaaten, p. 396—402; 6. Kleinarmenien als befreundetes Nachbarland der Kreuzfahrerstaaten, p. 402—410; 7. Das muslimännische Syrien als Hinterland der Kreuzfahrerstaaten, p. 410—417; 8. Ägypten, p. 417—469; Erhöhte Blüte des Levantehandels in Folge der Erschließung von Innerasien (vom Ende des 13. Jahrhunderts bis gegen das Ende des 14. Jahrhunderts), p. 470—604; A. Vordere Gebiete des Levantehandels, p. 470—604; 1. Griechisches Reich unter den Paläologen und gleichzeitige fränkische Herrschaften in Griechenland bis zum Turiner Vertrag 1381, p. 470—577; 2. Bulgarei, p. 577—583; 3. Das türkische Kleinasien, p. 584—604.

Bd. II. *Z w e i t e P e r i o d e*: Blütezeit. Erhöhte Blüte des Levantehandels in Folge der Erschließung von Innerasien (vom Ende des 13. Jahrhunderts bis gegen das Ende des 14. Jahrhunderts), p. 1—254; B. Alter südlicher Warenausgang aus dem Orient ans Mittelmeer, p. 1—68; 1. Cypern, p. 1—24; 2. Ägypten und Syrien p. 24—68; C. Neue Gebiete und Straßen durch die Tataren eröffnet, p. 68—254; 1. Auftreten der Tataren (Mongolen), p. 68—78; 2. Kleinarmenien als Pforte zum inneren Asien, p. 78—94; 3. Trapezunt als Pforte zum inneren Asien, p. 95—108; 4. Persien, p. 108—142; 5. Indien, p. 142—157; 6. Die Kolonien am Nordgestade des Pontus, p. 158—216; 7. Zentralasien und China, p. 216—254. — *D r i t t e P e r i o d e*: Niedergang. Erschöpfung der Handelsnationen am Mittelmeer, Verschüttung der Wege nach und durch Asien, Entdeckung eines neuen durch die Portugiesen; 1. Osmanen, Griechen und Franken auf der Balkanhalbinsel 1381—1453, p. 257—312; 2. Osmanen 1453—1512, p. 313—351; 3. Das türkische Kleinasien, p. 352—360; 4. Letzte Zeiten des Kaisertums, Trapezunt, p. 360—365; 5. Ausgang der Kolonien am Nordgestade des Pontus, p. 365—406; 6. Cypern, p. 406—426; Ägypten und Syrien, p. 427—494; 8. Indien, p. 494—501; 9. Zentralasien, China und Persien, p. 502—505; 10. Die beiden Schlußkatastrophen: das Erscheinen der Portugiesen in Indien und die Eroberung Ägyptens durch die Osmanen, p. 505—540. — Anhänge: 1. Gegenstände des Austausches zwischen Morgenland und Abendland, p. 543—699; 1. Menschen (Sklaven), p. 543; 2. Naturprodukte, p. 550; 3. Fabrikate, p. 678; Die Abnehmer für die orientalischen Waren, p. 700—724.

Bd. I. (p. 91) Im Norden des byzantinischen Reichs breiteten sich damals die Donaubulgaren aus. Man kann nicht sagen, daß sie zu ungebildet gewesen, um sich mit Handel zu

befassen; wie ihre Brüder an der Wolga liebten sie vielmehr den Handel und unterhielten früher schon einen durch Verträge geregelten Verkehr mit den Griechen¹ Kaufleute aus ihrer Mitte siedelten sich bleibend in Konstantinopel an und trieben ihre Geschäfte mit so großem Erfolg, daß sie den Neid griechischer Kaufleute erregten und in Folge von Intriguen der letzteren gezwungen wurden, ihren Sitz in ein Emporium zweiten Rangs, nach Thessaloniki zu verlegen, was zu einem Kriege (p. 92) zwischen dem Bulgarenkönig Symeon und dem Kaiser Leo VI. führte². Soweit wären die Sachen gut gestanden, abgesehen davon, daß die vielen Kriege zwischen Bulgaren und Griechen doch auch wieder dem Handel beträchtlichen Eintrag taten.

(p. 577) 2. Bulgare i.

Im Lande südlich der unteren Donau hatten seit 1186 die Bulgaren ein neues Reich gegründet, das den byzantinischen wie den lateinischen Kaisern großen Abbruch tat. Solange die bulgarischen Zaren im Bunde mit den Kaisern von Nicäa auf die Vertreibung der Franken aus Konstantinopel hinarbeiteten, lebte die Republik Venedig, die Bundesgenossin und Stütze der letzteren, naturgemäß im Kriegszustande mit der Bulgarei; der Handstreich, welchen eine venetianische Flotte unter Jacopo Doro im Jahre 1256 gegen das bulgarische Mesembria ausführte³, eröffnet uns einen Blick in dieses gegenseitige Verhältnis und zeigt uns, wie wenig jene Zeit kommerziellen Beziehungen zwischen beiden Mächten günstig war. Die Genuesen aber befuhren damals in Folge des Übergewichts der Venetianer in Constantinopel mit ihrer Handelsmarine selten den Bosphorus und noch seltener den Pontus. So überließen denn die Italiener während des dreizehnten Jahrhunderts den Großhandel in der Bulgarei meist den Ragusanern, welche schon als Stammverwandte dort willkommen waren und von dem Zar Johannes Asen II (1218—1241) als seine „getreuesten lieben Gäste“ mit grossen Privilegien begabt wurden.⁴ Da der ganze nördliche Teil der Hämushalbinsel schon damals in den Händen slavischer Fürsten und Völker war, fanden die halbslavisirten Ragusaner auch im (p. 578) Innern überall landmannschaftliche Sympatien als deren Ausdruck eine lange Reihe von Privilegienbriefen großer und kleiner Gebieter in der Herzegowina, in Bosnien und Serbien sich darstellen;⁵ so wurde ihnen der Landung bis ans Schwarze Meer wesentlich erleichtert und sie wählten wohl öfter diesen als die Seefahrt durch den Bosphorus, obgleich sie auch in Constantinopel eine Ansiedlung und somit eine Art von Etappenstation besaßen.

Erst als das lateinische Kaisertum untergegangen war, aber auch das bulgarische Reich von der imposanten Größe, die es unter der Dynastie der Aseniden erreicht, viel eingebüßt hatte, knüpften die italienischen Handelsmächte nachweisbar mit der Bulgarei Verbindungen an. Die Genuesen, welche damals das Schwarze Meer mit ihrer Handels- und Kriegsmarine beherrschten und die Küstenländer in dessen ganzen Umkreis befuhren, scheinen den Anfang gemacht zu haben. Ihrem Beispiel folgten die Venetianer denen dabei die constantinopolitische Niederlassung als Stützpunkt diente. Auch sie nämlich kamen dem bulgarischen Lande von der Seeseite aus bei. Nur eine Ausnahme mochte es sein, wenn einzelne ihrer Kaufleute von Dalmatien aus den Landweg durch die südslavischen Länder einschlugen und auf demselben bis zum Schwarzen Meer vordrangen. Der König Stephan Urosch III. von Serbien (1320—1331) empfahl, zwar den Venetianern neben dem Besuch seines Landes⁶ auch die Route durch dasselbe bis zum Pontus und Bosphorus, indem er allem aufzubieten versprach, daß den Durchreisenden keine Unbill widerfahre, und sein Nachfolger Stephan Duschan (1331—1355) wiederholte diese Einladung. Aber die zögernde, ausweichende und mißtrauische Haltung, welche die Republik dem Vorschlag der Serbenkönige gegenüber einnimmt, zeigt deutlich, daß man bei der Unkultur der Landesbewohner auf die Sicherheit dieses Weges nicht eben stark baute⁷. Sicherer

¹ Theophanes ed. Bonn. I, 775. Zur Vermittlung desselben halfen freilich auch die griechischen Kaufleute in den Seestädten am Pontus, wie Mesembria und Anchialos, welche die bulgarischen Könige den byzantinischen Kaisern abgewonnen hatten.

² Theophanes contin. p. 357. Leo Grammaticus p. 266 f. Georgius Hamartolus ed. Muralt. p. 771. Theodosius Melitenus ed. Tafel (Monum. saecul. acad. Monac. 1859) p. 186. Vergl. auch Cedren. 2, 254.

³ Dandolo p. 366.

⁴ Miklosich, monum. serb. p. 2 f. Johannes Sohn Michael Asen erneuerte 1253 diese Privilegien aus Anlaß eines politischen Bündnisses mit Ragusa. Ib. p. 35 ff.

⁵ Miklosich hat sie in der Monumenta Serbica spectantia historiam Serbiae, Bosnae, Ragusii (Vienn 1858) gesammelt.

⁶ Die Studien, welche Mijatovic über die Geschichte des serbischen Handels in der Zeitschrift Glasnik, Bd. 23, 27, 28. niederlegte, sind mir leider unzugänglich.

⁷ Monum. Slav. merid. I, 156. 162. 166. f. 377. 276. 77. Vergl. auch Marin 4, 177 f. Wenn Stephan Urosch im Jahre 1330 den venetianischen Kaufleuten freien Durchzug durch sein

fühlte man sich unbedingt auf den eigenen Schiffen. Auch eignete sich der Hauptausfuhrartikel (p. 579) Bulgariens mehr zum Verladen auf Schiffe als zum Transport auf langen, noch dazu wenig gebahnten Landwegen. Getreide war nämlich weitaus das wichtigste Produkt des Landes. Die Seestädte Varna, Mesembria, Anchialos, Sozopolis und andere galten als bedeutende Stapelplätze für Weizen;¹ sie gehörten aber zum Gebiet der Bulgarenzaren und nur die südlicheren derselben wurden zeitweilig von den Griechen zurückerobert, ohne daß diese übrigens sie länger behaupten konnten.² Aus diesen Städten bezog Constantinopel einen Teil seines Bedarfs an Getreide und die Italiener waren es, die für die Zufuhr sorgten;³ bestand ja doch der bulgarische Handel der Venetianer und der Genuesen zumeist darin, daß sie dort Frucht aufkauften und nach Constantinopel schafften.

Die frühesten geschichtlichen Spuren dieses Handels datieren von einer Störung, welche derselbe zur Regierungszeit des Bulgarenzars Theodor Svetoslav (1295—1322) erlitten hat. Um 1314 nämlich waren genuesische Kaufleute von Untertanen des letzteren beraubt worden.⁴ Zweimal versuchte es die Republik Genua eine Entschädigung vom Zar auszuwirken, aber vergebens. Nun brach sie den Verkehr mit seinem Reiche ab, befahl allen ihren Bürgern, die sich in Bulgarien niedergelassen, das Land binnen 40 Tagen zu räumen, verbot das fernere Betreten desselben mit oder ohne Waren bei hoher Geldstrafe und gestattete dagegen die straf-freie Schädigung des Zaren und seiner Untertanen (22. März 1316). Da Svetoslav den byzantini-schen Griechen außer Mesembria und Anchialos auch Sozopolis wieder entrissen hatte,⁵ so waren diese Städte selbstverständlich von der Handelssperre mitbetroffen; es fällt daher auf, daß die Behörde, welche (p. 580) diese Handelssperre verfügte, ausdrücklich in einem besonderen Paragraphen Sozopolis darunter subsumiert, vielleicht hielt man dies für nötig einzuschärfen, weil Sozopolis ein sehr beliebter Stapelplatz für genuesische Kauffahrer war⁶. Ob dieser Konflikt noch zu Lebzeiten Svetislav's, welcher im Jahre 1322 starb, ausgeglichen wurde oder erst später, ist uns nicht bekannt. Jahrzehnte hindurch schweigen die Geschichtsquellen über die Beziehungen der Genuesen zur Bulgarei.

Dagegen treten nunmehr die Venetianer auf den Plan. Der Doge Andrea Dandolo näm-lich schickte im Jahr 1352 den Marino Faliero als Gesandten an den Zar der Bulgaren Johannes Alexander Asen (1331—1365), um einen neuen Handelsvertrag abzuschließen. Die Bedeutung eines erstmaligen Anknüpfens von kommerziellen Beziehungen zu Bulgarien kann diese Mission nicht haben, da bereits in der Person des Mareo Leonardo ein venetianischer Konsul in Varna saß, welcher eben den durch Faliero abgeschlossenen Handelsvertrag nebst einem Begleitschreiben des Zaren nach Venedig beförderte, und noch ein paar orientierende Worte über bulgarische Münzwerte beifügte. Auch hielten sich schon im Jahre 1343 Orsato di Boninsegna und andere Venetianer in der Bulgarei auf, wo sie durch Beraubung zu Schaden kamen⁷. Aber es wurden jetzt neue Vergünstigungen erzielt und vom Zaren eidlich be-

Gebiet nach dem byzantinischen Reich anbot, aber dagegen den nach Bulgarien ausschloß (1 377), so erklärt sich dies daraus, daß er zu jener Zeit in Krieg mit dem Bulgarenzar verwickelt war. S. Jirecek, *Gesch. d. Bulgaren*, S. 293.

¹ Pegol. p. 25. Uzzano p. 88. Taf. und Thom. 3, 179 (wo übrigens Varai auch Berrhöa bedeuten könnte, nicht Varna, wie die Herausgeber annehmen), 219 unten. 146.

² Jirecek a.a.O. S. 272. 286. 289. 290. 298. 299. 325.

³ Im Jahr 1320 klagt der venetianische Bailo in Constantinopel über eine Zollabgabe, die den Griechen dort auferlegt werde, wenn sie von venetianischen Kaufleuten Frucht kaufen, welche diese aus dem Schwarzen Meer, aus Mesembria und Anchialos (Achillo) herbeibringen. Taf. und Thom. umgedr.

⁴ Eine dieser Beraubungen fand in „Manocastro“ statt. Es kann hier nicht wohl an das bessarabische Akjerman gedacht werden, welches im Mittelalter als Manocastro und Moncastro vorkommt; denn das Gebiet des bulgarischen Reiches erstreckte sich nicht bis nach dem heutigen Bessarabien. Wohl aber begegnet uns auf mittelalterlichen Karten der Name Mauro zwischen Mesembria und Varna; es soll das jetzige Cap Kara-burun sein. Lelewel, *portulan* p. 12. Thomas, *der Periplus des Pontus Euxinus* in den *Abh. d. bayer. Akad. Cl. I. Bd. 10. Abt.* 4. S. 235.

⁵ Jirecek a.a. O. S. 286.

⁶ Das Dekret selbst und dieser Nachtrag als *Decretum de non eundo* in Zagora. S. bei *Off. Gaz.* p. 382 ff. 385. Sozopolis heißt im Kontext ganz richtig Sinopoli, im Rubrum aber Sinopoli, was niemand verleiten darf an Sinope zu denken; auch Pegol. p. 25 hat Sinopoli offenbar für Sozopolis. Schon im Jahre 1317 wurde den genuesischen Kaufleuten von ihrer Heimatbehörde verboten in Varna und Anchialos Frucht zu holen und nach Constantinopel zum Verkauf zu bringen, solange jene Städte in ihrem Abfall vom griechischen Kaiser beharren. *Atti della Soc. Lig.* 13, 120.

⁷ *Monum. Slav. merid.* 2, 208.

schworen. Neben den gewöhnlichen Garantien für die Sicherheit des Eigentums der venetianischen Kaufleute in Schiffbruch- und Sterbfällen, neben der weiteren Versicherung, daß keiner derselben für die Vergehen oder Schulden eines Landmanns haftbar gemacht und keine Verpfändung im Hause eines Venetianers außer auf gerichtlichen Spruch hin vorgenommen werden solle, gewährt dieser Vertrag vom 4. Okt. 1352 der Republik das Recht überall, auch im Binnenland Kirchen und Warenhallen (*loza*) zu bauen. Der Zoll wurde zu 3 vom Hundert festgesetzt: auch die Wägegebühren und die Hafensteuern wurden aufs Neue reguliert.¹

(p. 581) Wie diese Handelsbeziehungen sich weiter entwickelten, das ist wieder in Dunkel gehüllt; denn der Vertrag von 1352 ist überhaupt der einzige Beleg für ihre Existenz. Nach Johannes Alexanders Tod zerfiel Bulgarien und ging mit Riesenschritten seinem Untergang entgegen. Er war im Grunde der letzte gewesen, der sich den stolzen Titel eines Zars der Bulgaren beilegen konnte, an dessen Stelle in den lateinisch abgefaßten Urkunden² und bei abendländischen Autoren³ gewöhnlich der eines Imperator de Zagora⁴ tritt. Fortan beherrschten nur noch Teilfürsten das bulgarische Gebiet, welches in drei von einander unabhängige Herrschaften gespalten war. Das Küstenland⁵ fiel an den Despoten Dobordiza (Dobrotiz)⁶, welcher schon zu Lebzeiten des Zaren Alexander ein Paar Burgen bei Mesembria inne hatte. Er war ein Mann von Unternehmungsgeist und spielte keine ganz unbedeutende Rolle unter den Machthabern am Pontus. So mischte er sich z. B. in die trapezuntischen Angelegenheiten und befohlene die Genuesen in der Krim, schon im Jahr 1375⁷, noch heftiger aber um 1384 auf die Einflüsterungen jenes Giovanni Muazzo hin, welcher als venetianischer Statthalter von Tenedos diese Insel gegen die Bestimmungen des Turiner Friedens und gegen den Willen seiner Vaterstadt auf eigene Faust behauptete und durch Gewalt gezwungen werden mußte sie zu räumen, worauf er seine Zuflucht zu Dobordiza nahm (1383)⁸. Die gegenseitigen Feindseligkeiten, unter welchen die Gefangensetzung aller auf dem Gebiet des Fürsten betroffenen Genuesen (p. 582) zu erwähnen ist, dauerten fort, solange Dobordiza lebte, und sterbend vererbte er sie mit der Herrschaft selbst auf seinen Sohn Ivanko (Ivanchus)⁹. Doch wurden sie im Jahr 1387 beigelegt. Zu diesem Behuf traten im Palast des Podestà zu Pera die Gesandten Ivanko's Costa und Jolpani mit dem genannten Podestà namens Giovanni de Mezzano und mit zwei Abgeordneten aus Genua Gentile de'Grimaldi und Giannone del Bosco zusammen und vereinbarten mit Hilfe eines Dolmetschers einen Vertrag. Man versprach sich gegenseitig das Vergangene zu vergessen, Ivanko insbesondere die festgenommenen Genuesen freizulassen, sequestrierte Güter herauszugeben. Für die Zukunft verhielt der Fürst die Genuesen freundlich und respektvoll zu behandeln und sie nebst ihrer Habe zu schützen. Konsuln, welche die Republik Genua bestellen würde, sollen vom Fürsten nicht gehindert, vielmehr in ihrer richterlichen Tätigkeiten bereitwilligst unterstützt werden. Ein passendes Territorium soll dieser Nation eingeräumt werden, wo sie eine Warenhalle (*logia*) und Kirche bauen und sich ungestört aufhalten.

¹ Ib. 3, 246—248. Schon Marin hat diese Aktenstücke, den Vertrag sogar (p. 581) am Schlusse noch etwas vollständiger, mitgeteilt 4, 174 ff. Mir Unrecht verlegt Filiasi mem. stor. de'Veneti VI, 2. p. 236. das Paktum ins Jahr 1346.

² Off. Gaz. I. c. Mon. Slav. merid. I. c.

³ Sanuto secr. fid. eruc. p. 72. Ej. istoria del regno di Romanja bei Hopf, Chron. grec. rom. p. 142. Ej. Epist. 6 bei Kunstmann S. 801. Laur de Monac. p. 146 f.

⁴ Nicht etwa weil die Bulgarenzaren in der Stadt Zagora zu wohnen pflegten, wie Kunstmann a. a. O. S. 713 vermutet—ihre gewöhnliche Residenz war vielmehr Ternovo — sondern weil man den Grundstock ihres Reichs, das alte Mösien, auch mit dem Namen Zagorie (das Land hinter dem Gebirge) bezeichnete. Jirecek. a. a. O. S. 375.

⁵ Mit der Hauptstadt Kalliakra (am Cap. gl. N. nordöstlich von Varna) wenn man das Kallacerska des Schiltberger (S. 93) so deuten darf. Verg. die mittelalterlichen Karten und die gleich zu erwähnende Stelle des Laon-Chalc.

⁶ ἡ τοῦ Ἐδξελνου παραλία Δοβρότσως, νῦν Μυσῶν χώρα. Laon. Chalc. p. 326, später eben nach diesen Fürsten Dobrutscha genannt. Jirecek a. a. O. S. 12. 320.

⁷ Ein gegen ihn in diesem Jahr ausgerüstetes genuesisches Kriegsschiff läuft in den Rechnungen der Kolonie Kaffa-Canale della Crimea 2, 59 f.

⁸ Hopf, Griechenland bei Ersch. w. Gruber 86, 28.

⁹ Dieser wegen kurzer Regierungszeit wenig genannte bulgarische Teilfürst, dessen Gebiet landeinwärts nicht einmal bis Silistria sich erstreckt zu haben scheint — letzteres gewann erst sein Nachfolger Mirza (Jirecek a. a. O. S. 324. 345 f.) —, hat nichts zu schaffen mit dem Ban (Statthalter) Janko (Januka), welcher nach türkischen Quellen das tief im Binnenlande gelegene und zu Zar Sisman's III. Teilfürstentum gehörige (Jirecek S. 324) Sofia an die Türken fallen ließ (1382). Silvestre de Sacy hielt beide für identisch, seine Konjectur hat sich aber als haltlos erwiesen.

könne. Die Genuesen sollen im bulgarischen Gebiet alles, auch Lebensmittel (wofern nicht eintretende Hungersnot ein Ausfuhrverbot nötig machte) kaufen und ausführen dürfen. Der Einfuhr- wie der Ausfuhrzoll wurde auf den geringen Betrag von je 1 Prozent des Wertes der Ware festgesetzt; Schiffe, Gold, Silber, echte Perlen und Juwelen sollten von allem Zoll frei sein¹. Leider konnten sich die Genuesen der Vorteile, welche ihnen dieser Vertrag gewährte, nicht lange erfreuen; denn nur wenige Jahre nach dem Abschluß desselben, vollendeten die Türken die Eroberung der Bulgarei (1393—1398) und damit hört jede Spur von genuesischen Niederlassungen südlich der Donaumündungen auf.

Doch mag hier, obgleich damit die Grenze des Bulgarenlandes schon überschritten wird, noch der nördliche Mündungsarm (p. 583) der Donau in den Kreis der Betrachtung einbezogen werden. Dort lag Lykostomion oder, wie die Italiener es gewöhnlicher nannten, Licostomo², einer der vielen pontischen Stapelplätze für Getreide. Hier verkehrten die Genuesen und die Venetianer. Im Jahre 1360 finden wir unter einer Reihe von Klagepunkten, welche die venetianische Regierung in Genua vorbrachte, auch den, daß die genuesischen Fruchthändler den Venetianern den Ankauf von Getreide daselbst verwehren, außer wenn letztere mit ihnen in ein Verhältnis der Association treten; haben dann die Venetianer sich dazu verstanden, so werden sie von den Genuesen betrogen, indem diese heimlich Frucht kaufen, so daß die Venetianer nichts davon haben und oft mit halb leeren Schiffen davon fahren müssen³. Die Genuesen scheinen sich dieses Stapelplatzes, welcher befestigt war, um dieselbe Zeit bemächtigt zu haben; ein Konsul aus ihrer Mitte führte dort das Regiment schon im Jahre 1382⁴.

Neben Licostomo wird als Hauptstapelplatz für Getreide das benachbarte Moncastro (jetzt Akjerman) genannt. An diesem Orte, welcher damals dem Woïwoden Alexander, Fürsten der kleinen Walachei und der Moldau gehörte, traf der belgische Reisende Guillebert de Lannoy im Jahre 1421 Genuesen angesiedelt⁵. Als im Jahr 1445 Valeran de Wavrin, der Führer einer Flotille des Herzogs von Burgund, die Türken an der unteren Donau bekämpfte, war Stadt und Festung Moncastro in den Händen der Genuesen; im Hafen aber lagen Schiffe, die den Trapezuntiern und den Armeniern gehörten.⁶

Vivien de Saint-Martin

Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle. Contenant 1^o la Géographie physique: . . . ; 2^o la Géographie politique: . . . ; 3^o la Géographie économique: Indication des productions naturelles de chaque pays, de l'industrie agricole et manufacturière, du mouvement commercial, de la navigation, etc. ; 4^o l'Ethnologie: . . . ; 5^o la Géographie historique: . . . ; 6^o la Bibliographie . . . , par . . . Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1879—1895. 7 T.

T. IV. (1890) p. 177—181: M e r N o i r e .

(p. 180) Commerce. — Depuis le temps d'Homère jusqu'à celui d'Alexandre le Grand, tout le littoral de ce bassin fut couvert de colonies grecques, parmi lesquelles se distinguaient Panticapée et Phanagorie, des deux côtés du Bosphore Cimmérien; elles s'étaient rendues maîtresses des routes commerciales et dominaient sur le Don, à l'embouchure duquel elles fondèrent la ville de T a n a i s . Au temps de Philippe de Macédoine, il se faisait déjà un commerce considérable de blé sur les bords de la mer d'Azof; cette dernière mer eut dès les temps les plus reculés un rôle important dans le commerce général et parmi les marchés du monde. Toutes les notions sur le commerce ainsi que sur le royaume du Bosphore disparaissent pendant la période de la migration des peuples, qui dut agir d'une manière désastreuse sur la grande route qui reliait entre elles l'Asie et l'Europe. Lorsque ce mouvement des peuples se fut en peu calmé, Byzance, au VI^e s., s'empare de la ville de Bosphore (Kertch); mais elle ne

¹ Silvestre de Sacy hat diesen Vertrag mit anderen genuesischen Archivalakten in Not^{et} et. extr. XI., l. p. 65—71 herausgegeben und in den Mem. de l'Acad. des Inser. T. 7. (1824) p. 292 ff. kommentiert. Vergl. dazu Atti della Soc. Lig. 13, 145 f. 152 oben.

² Lelewel, portulan p. 12. Thomas, Periplus des Pontus Euxinus S. 258. Atl. Luxoro p. 123. 246. Der Name Kilia kommt erst gegen das Ende des Mittelalters neben Licostomo auf den Karten vor; beide scheinen nicht identisch zu sein, so daß die Annahme, L. sei der Ältere, K. der neuere Name für dieselbe Örtlichkeit keinen Anspruch auf Exaktheit hat.

³ Taf. und Thom. ungedr.

⁴ Notiz aus dem Cartolarjo della masseria di Caffa bei Desimoni, Atl. Lux. p. 123.

⁵ Voyages et ambassades de Messire Guillebert de Lannoy ed. Serrure. Mons 1840 p. 38 f.

⁶ Ichan de Wavrin, anciennes croniques d'Engleterre ed. Dupont T. 2. p. 95.

peut y maintenir longtemps sa domination contre les masses de populations étrangères qui affluent vers cette contrée. Plus tard, au XI^e s., après la chute de la puissance des Khazars, s'élève presque subitement auprès du détroit de Kertch une principauté russe, celle des princes de Tmoutarakan, qui disparaît ensuite non moins rapidement. Au commencement du XIII^e s., cette contrée entre de nouveau en relations suivies avec l'Europe, au moyen du commerce universel que faisaient alors Gênes et Venise. Les Génois dominent sur la mer Noire; les Vénitiens établissent à l'embouchure du Don la colonie de T a n a , qui devient l'entrepôt des caravanes de l'Asie. Une guerre acharnée éclate alors entre Gênes et Venise. Les deux républiques luttent surtout pour la domination commerciale dans le bassin de la mer d'Azof. Bientôt le littoral de cette mer et celui de la mer Noire tombent au pouvoir des Tatars, qui font peser leur joug sur la Russie après la victoire de la Kalka (K a l m i o u s), non loin du rivage septentrional de la mer d'Azof. Dans les premiers temps de la domination des Tatars les colonies italiennes continuent de se maintenir; mais depuis la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453, et la soumission des Tatars par ces derniers en 1473, le commerce dépeuple complètement dans ces contrées. Les noms mêmes des villes florissantes disparaissent. Les Turcs s'emparent du monopole du commerce, et ferment la mer Noire et la mer d'Azof aux navires étrangers.

Avec Pierre la Grand, à partir de la prise d'Azof, en 1696, commence une période nouvelle pour l'histoire du littoral septentrional de ces deux mers et (p. 181) pour la reprise de ses relations commerciales; cette contrée est entièrement rendue au commerce et à la navigation à partir du règne de Cathérine II, à la suite de ses brillantes campagnes contre les Turcs et de la fixation des frontières méridionales de la Russie. On a vu alors reparaître sur les deux mers des centres de commerce et des ports; des villes de sont élevées, particulièrement sous le règne d'Alexandre I^{er}, le mouvement d'échange international s'est constamment accru sur ces rivages, où a reparu, avec un nouveau développement, la vie commerciale que les Milésiens y apportèrent les premiers, plus de 650 ans avant l'ère chrétienne.

Quant au commerce actuel qui se fait sur la mer Noire, nous ne pouvons donner ici que les chiffres concernant le mouvement des échanges de la Russie avec d'autres puissances, les chiffres concernant la Roumanie, la Bulgarie et la Turquie nous étant inconnus. Pendant une période de 40 ans, de 1840 à 1879 inclusivement, la Russie a exporté par mer des marchandises pour une somme de 1 447 225 400 roubles (3 818 063 500 fr., au cours de 250 francs pour 100 roubles), et importé pour une somme de 775 385 100 roubles (1 938 462 750 fr.). En 1881 l'exportation se chiffrait par 104 117 400 roubles (260 293 500 fr.) et l'importation par 57 477 100 roubles (144 192 750 fr.). Ces échanges consistent en objets de première nécessité, surtout en vivres; les céréales jouent le rôle le plus important à l'exportation (82,5 pour 100 de toutes les marchandises exportées durant la période de trois ans comprise entre 1879 et 1881); suivent les matières premières et celles qui ont subi un commencement de préparation (16,2 pour 100), et enfin les objets manufacturés (1,3 pour 100). A l'importation, la première catégorie de marchandises figure pour 27,3 pour 100 de toutes celles qu'on fait venir en Russie dans la même période, la deuxième pour 51,3 pour 100 et la troisième pour 21,4 pour 100.

Samakow

(Samakow.) — G l o b u s. Illustrierte Zeitschrift für Länder und Völkerkunde. 37. Bd. Nr. 24. Braunschweig, 1880. p. 382.

(p. 382) Das Feuilleton der „Schlesischen Zeitung“ enthielt jüngst eine Reihe von Reise-schilderungen aus Bosnien, Serbien, Bulgarien etc. von F. R., unter denen, besonders die eines Ausfluges nach dem schon von Ami Boué und Heinrich Barth besuchten und geschilderten Rilo-Kloster von Interesse ist. Wir geben hier wieder, was dort von der bulgarischen Stadt S a m a k o w gesagt wird: Ihre Lage (in 912 m Meereshöhe) nördlich von dem Rilo-Gebirge bringt es mit sich, daß in ihrer Umgebung Obstbäume nicht mehr vorkommen, während bei dem circa 100 m höher, aber südlich vom Gebirge gelegenen Rilo-Kloster an der betreffenden Jahreszeit noch Äpfel- und Pflaumenbäume mit reifen Früchten zu sehen sind. Was die Natur jedoch versagt hat, haben die Einwohner dieser Stadt durch ihren Fleiß und ihre Betriebsamkeit zu ersetzen gewußt; denn Samakow ist eine der blühendsten und betriebsamsten Städte Bulgariens. Als Hausindustrie wird besonders die Tuchfabrikation betrieben, und die hiesigen Tschajaks (feine Tuchsarten) haben auf der ganzen Balkanhalbinsel einen Ruf. Die Herstellung des Aba, des groben bulgarischen Tuches, hat dagegen in der Neuzeit nachgelassen, weil Bosnien, der frühere Hauptabnehmer desselben, nach der Okkupation durch die Österreicher nur noch wenig bezieht. Als Ersatz dafür hat die Darstellung der Gajtans, der Wollschmüre zum Besatz der Männerkleidung, neuerdings bedeutend zugenommen, wozu lediglich die Mode

Veranlassung gegeben hat, indem die bulgarische Tracht, die seit der nationalen Wiederherstellung des Staates Bulgarien in starke Aufnahme gekommen ist, mehr Besatz als die früher vorherrschende türkische Tracht erfordert. Unter Benutzung der überall vorhandenen Wasserkraft hat man daher neuerdings sogar mechanische Gajtanspinnereien angelegt, die recht gut rentieren sollen.

Babelon, E.

Du commerce des Arabes dans le nord de l'Europe avant les croisades, par. . . Paris, (Vienne, Typ. Ad. Holzhausen) 1882. 55 p.

(p. 37) Le monnayage des Bulgares et des Khazares prouve aussi que ces peuples étaient en relations commerciales avec les Arabes, car leurs monnaies sont des imitations de la monnaie arabe.

(p. 39) Les marchands qui commerçaient avec les Rous, les Bulgares et les Khazares, étaient, nous l'avons vu, particulièrement des Arabes et des Persans qui, d'après le récit de Maçoudi, pénétraient même jusque chez les Slaves. „Les Slaves, dit-il, touchent à l'Orient et s'étendent bien loin dans la direction du couchant. Le premier d'entre les rois des Slaves est celui des Dir qui compte dans ses états de vastes cités et beaucoup de terres en culture. Les négociants musulmans se rendent dans sa capitale avec toute espèce de marchandises.“¹ Il y avait pourtant aussi, avec les Arabes, des représentants de ces races qui semblent nées pour le commerce, les Juifs et les Arméniens.

(p. 41) Chez les chroniqueurs et chez les poètes scandinaves, nous trouvons comme chez les géographes musulmans, des souvenirs assez précis du commerce que les Danois entretenaient du VII^e au XI^e s. de notre ère, avec les Bulgares et avec les Varègues, lorsque ceux-ci quittèrent les bords de la mer Baltique pour aller s'établir à Novogorod vers le milieu du IX^e s.

(p. 42) Parmi les chroniques danoises, une des plus importantes, celle de Saxon le Grammairien, écrite à la fin du XII^e s., relate des souvenirs d'antiques relations commerciales des Danois avec les pays slaves. Il raconte que le roi Haldfan III se trouvait en Russie, lorsqu'il apprit par des marchands que Guritha consentait à devenir son épouse.²

Kanitz, F.

Donau-Bulgarien und der Balkan. Historisch-geographisch-ethnographische Reisestudien aus den Jahren 1860—1879. 2. neubearbeitete Aufl. Von . . . Leipzig, Renger'sche Buchhandlung Gebhardt und Wilisch, 1882. 3 Bde. 30 Ill., 10 Taf. u. 1 Routier-Karte.

B a n d I. (p. 39) Seit 1878 ist in Vidjiner Handelsverkehr ein starker Rückschritt bemerkbar. Der Import litt durch den Abzug der starken türkischen Garnison und eines Teiles der Zivilbevölkerung, der Export aber ist in Folge der letzten Mißernte und der Epizootien, welche den Viehstand nahezu vernichteten, auf ein Minimum gesunken. Noch immer sind jedoch die Firmen: Ceko Vanciov, Hadži Jončo Ruskov, Hadži Petko Petkovič, Josef Cappon, Pinkas und Söhne als Importeure von österreichisch-englischen Garnen, Baumwoll-, Kolonial-, Eisenwaren, Farbstoffen usw, dann Cappon, Tuscio Moja Asic, P.S. Nisim Kalef als Exporteure von Getreide und Rohprodukten belangvoll, obschon Vidin, seit der (p.40) Abtretung des Nišer Distrikts an Serbien zwischen dieses und Rumänien eingekeilt, also ohne eigentliches Hinterland, an kommerzieller Bedeutung viel verlor. Diese würde aber noch mehr schwinden, falls die moslimische Bevölkerung wirklich auswandern sollte und Vidins Kaufleute einzig auf den kargen Lokalbedarf der Bulgaren angewiesen blieben.

(p. 85) Durch die neue Straßenanlage hat namentlich die Kreisstadt Lom sehr gewonnen. Sie ist durch den neuen Straßenzug der Haupteinfuhrhafen walachischen Salzes, von Manufaktur- und Kolonialwaren für das ganze nordwestliche Bulgarien geworden, und ebenso der Ausfuhrhafen für seine mannigfachen Bodenprodukte, für Getreide, Vieh, Felle, Wolle usw. Bald dürften die primitiven Verkehrsmittel aus und nach dem Innern des Landes nicht mehr genügen. Wenn irgend eine Nebenlinie von der projektierten Niš-Constantinopler Haupt-Eisen-

¹ M a ç o u d i , Les prairies d'or, éd. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. III, p. 64.

² S a x o G r a m m a t i c u s , liv. VII, éd. de J. Stephanus, 1644, p. 137.

bahnstraße gerechtfertigt erschiene, so wäre es die Abzweigung von Sofia, Pirot oder Bela-Palanka nach Lom. Ihre Ausführung ist nur eine Zeitfrage, der Handel von Bulgarien mit Österreich-Ungarn und den Donaufürstentümern wird sie in nicht ferner Zeit dringend verlangen.

Schon heute gehört die Lomer Agentie der K.K. Donau-Dampfschiffahrts-Gesellschaft bezüglich des Frachtverkehrs zu den bedeutendsten der unteren Donau, ein Aufschwung, welchen sie in erster Linie dem allgemeinen Verlassen des serbischen Transitweges, andererseits aber der Tätigkeit des durch viele Jahre dort stationierten, äußerst umsichtigen Agenten Rojesko verdankt. Besondere Verdienste erwarb sich derselbe während der Tscherkessen-Einwanderung, für welche Lom einen der stärksten Ländeplätze bildete. Man begegnete in Lom auf Schritt und Tritt den ehemaligen Söhnen des Kaukasus.

(p. 138) Unter dem Einflusse der russischen Okupation hat sich namentlich der Rusçucker Import auch bedeutend erhöht. Die Haupteinfuhrartikel sind: Mehl, Zucker, Kaffee, Wein, Bier, Spiritus und Eisenwaren; die Hauptexportartikel blieben: Häute und Felle. Das größte Drogengeschäft heißt: V. Cano, die bedeutendste Eisenfirma: H. Radjev, sonst gibt es nur wenige einheimische en gros Kaufleute. Im Gefolge der Russen kamen jedoch viele ausländische Spekulanten, von welchen die kleineren Droguisten, Wirte usw. wohl wieder mit dem Aufhören der russischen Okupation abziehen werden; einige größere ungarische Weinfirmen wie: Jálícs et Cie., Flandorffer, Pálagjay, ferner die Dreher'sche Bierbrauerei, Siglitz, Vertreter eines Reimser Weinhauses, Gebr. Schmidt's Mehldepot u. a. dürften jedoch weiter fortbestehen.

(p. 161) Lange blieb Tirnowo die Hauptstadt Donau-Bulgariens, von der aus des Sultans Statthalter es regierten. Vor einem Jahrhunderte war Tirnowo auch eine der wichtigsten türkischen Gewerbestädte und sollen namentlich seine Webereien Tausende von Stühlen beschäftigt haben. Seitdem zog sich diese Industrie tiefer in den Balkan, nach Gabrovo, Bebrovo, Elena und Travna zurück. Noch heute aber enthält Tirnowo's Bazar Niederlagen, in- und ausländischer Waren, welche hohe Werte repräsentieren, die umliegenden Gebiete mit dem Nötigen versorgen und einen schwungvollen Zwischenhandel nach der Donau treiben. Deshalb hielten hier auch bis zur Gründung des „Tuna Vilajets“ Österreich, Frankreich und Rußland Konsulate und es ist in mehrfacher Beziehung bedauerlich, daß dieselben später aufgelassen wurden. Sie hätten wahrscheinlich manch wohlthätiger Reform auf dem Gebiete der Volkswirtschaft und Kommunikationen beschleunigteren Eingang erwirkt; oder ist diese Vermutung im Hinblick auf den früheren durchschnittlichen Einfluß des occidentalen Konsularkorps im Orient allzu sanguinisch?

(p. 193) Svištov sollte ich bei einem zweiten Besuche näher kennen lernen; am nächsten Frühmorgen stieg ich nur zu den Mauerresten der „Cuka“ hinan, welche von seiner Vergangenheit erzählen. Die Stadt wird von den neubulgarischen Schriftstellern auch Sveještov, im Occident aber allgemein Sištov genannt und gilt als einer der wohlhabendsten Handelsplätze an der unteren Donau.

(p. 195) Ohne seine für den Handel so außerordentlich günstige Lage würde Svištov nach den 1797 durch des rebellischen Pasvan Oglu's Krdžalíen und 1810 über dasselbe hereingebrochenen Zerstörungen wohl, nur mehr in den geschichtlichen Annalen zu finden sein. . . .

Die kurz darauf dem unteren Donaugebiete pulsierendes Leben vermittelnde österreichische Dampfschiffahrt brachte Svištov eine neue Epoche, bald war es einer der wichtigsten Stapelpunkte für das mittlere Donau-Bulgarien, Thracien und Macedonien, und sicher würde es sich zu noch höherer Blüte entwickelt haben, wäre seine von Midhat Pasa geplante Bahnlinie über den Balkan nach Philippopol von den nachfolgenden Vali nicht fallen gelassen worden.

(p. 217) Gabrovo ist sowohl Fabrik- als Handelsstadt. Sein Schwerpunkt liegt aber jedenfalls nach ersterer Seite. Man könnte es eine einzige große Werkstätte nennen und darf sagen, die Stadt lebt vom Wasser, denn da ist kein Haus, in dem nicht irgend ein industrieller Zweig gepflegt und nicht größtenteils mit Wasserkraft betrieben wird. Männer, Frauen, Kinder bis zum zartesten Alter findet man allerorts beschäftigt und wenn nichts anderes, so wird doch gewiß „Seig“ in jedem Hause produziert.

(p. 237) Wie wunderprächtigt das Kasanlíktal, dafür spricht schon, daß von den 123 thrakischen Orten, welche die Rosenölproduktion als Hausindustrie treiben, 42 ihm angehören, und daß von 1650 Kilogramm, die durchschnittlich im „Europäischen Güllistan“ jährlich gewonnen werden, etwa 850, somit mehr als die Hälfte, auf dasselbe entfallen. Diese Ziffern steigen und fallen natürlich je nach der buchstäblich von „Wind und Wetter“ abhängigen Rosenernte. Die thrakische Rosenproduktion betrug beispielweise im außerordentlich günstigen Jahre 1866 nahezu 3000 Kilogramm und sank 1872, durch Frost und Hagel, auf 800 Kilogramm. Welch riesiges Terrain aber die Rosenkultur beansprucht, geht daraus (p. 238) hervor, daß durchschnittlich 3200 Kilogramm Rosen erst Kilogramm Öl geben. Die thrakische Rose (*Rosa damascena*, *sempervirens* und *moschata*) mit ungefüllten leichtroten Blüten gedeiht am besten auf sandigen, der Sonne ausgesetzten Hängen. Die Pflanzung erfolgt im Frühling und Herbst, die Ernte

im Mai bis Anfang Juni. Der bäuerliche Rosenzüchter ist auch größtenteils Ölproduzent, es gibt jedoch bereits solche, welche ihre Ernte in natura an die größeren Destillationen der Stadt, unter welchen die Firma „Brüder Papasoglu“ die berühmteste, abliefern. Sie erhalten je nach dem Ausfall der Qualität pro Oka = 2 1/4 Wiener Pfund 30—60 Para = 7 1/2 — 15 Neukreuzer. Die an den Abhängen des Bakans wachsende Rose ist um 50% öhaltiger als jene in der Ebene, sie gibt auch das stärkere Öl, ist teurer und mehr gesucht schon deshalb, weil es in geringen Quantitäten auf den Markt kommt.

Die Rosenproduktion war zweifach besteuert. Im Mai wurde zunächst die Rosenernte von Regierungsorganen abgeschätzt und von den Pächtern der anderen Naturalsteuern mit 12 1/2% der anzuheffenden Ernte zum Durchschnitts-Verkaufspreise des Jahres in Geld eingehoben. Das Öl selbst war aber mit einer besonderen zweiten Steuer belastet und zwar vor 12 Jahren so übermäßig hoch, daß dieser blühende Industriezweig ernstlich bedroht erschien und die Bauern an Stelle der Rosen Mais usw. pflanzten. Zu jener Zeit nahmen die türkischen Zollämter noch überdies pro Muskal 50 Para = 12 1/2 Neukreuzer Ausfuhrtaxe. Zuletzt erhob die Regierung außer dem Zehent aber nur mehr 5 Para pro Muskal (1 1/4 Neukreuzer pro Muskal) Ausfuhrzoll und der Preis von 123 Muskal = 1 Wiener Pfund Rosenöl bester Qualität betrug an Ort und Stelle nur durchschnittlich 185—200 fl. ö. W. Die Versendung des Rosenöls erfolgt in runden, hermetisch verlöteten Blechflaschen à 500 Muskal, welche in dichtes, trefflich schützendes Tuch (bulg. plos) eingenäht werden.

(p. 263) Ich darf Travna nicht verlassen, ohne seiner berühmten Weber zu gedenken, welche die durch ganz Bulgarien gesuchten wasserdichten pokrivka (Pferdedecken) aus grauem Ziegenhaar mit weiß-braun-schwarzen Streifen entfertigen. Sie sind gewöhnlich 3 Arsin lang, 2 1/2 A. breit und kosten am Platze 38 Piaster. Ein Weber mit 3 Knaben bringt täglich ein Stück fertig, freilich arbeiten sie, mit alleiniger Unterbrechung von 3 Stunden für die verschiedenen Mahlzeiten, von 4 Uhr früh bis 8 Uhr abends. Was würden unsere Fabrikarbeiter zu solcher Arbeitsdauer bei so kärglichem Verdienst sagen? Aus demselben gestreiften Stoffe werden für die Pferdeausrüstung: disagi (Pferdesäcke) und popreg-kolani (Gurten), dann auch postilka (ordinäre Teppiche) erzeugt. Sie sind alle für den Export sehr gesucht.

B a n d II. (p. 27) Svištov, dessen ereignisreiche Vergangenheit ich im I. Bande (S. 193) erzählte, gewährt, von der Donau gesehen, einen sehr freundlichen Anblick. Die Stadt lehnt teilweise amphitheatralisch an den mit Obst- und Weingärten bepflanzten (p. 28). Hängen des „Kad bair“. Früher gaben ihr die nun zerbröckelten Ruinen des mittelalterlichen Schlosses auf der „Cukahöhe“ einen malerischen Abschluß. Unten, am Donauufer, dehnt sich eine langgestreckte Zeile hübscher einstöckiger Gebäude und Magazine aus, welche meist erst nach dem letzten bedeutenden Brande im Juni 1870 im europäischen Style aufgebaut wurden. Hier herrscht reger Verkehr im Sommer; namentlich zur Zeit des Cerealienexports beleben unzählige Büffelwagen-, Pferde-Karavannen, Remorqueure, ladende Schleppschiffe, Karlaßen usw. die Lände. Die „Agentia“ bildet dann den Mittelpunkt eines außerordentlich bunten Treibens, an dem der Fremde sich gerne ergötzt.

Die Einnahmen des Svištover Zollamtes beliefen sich durchschnittlich in den Jahren 1870—75 auf 1 1/2 Mill. Piaster, wovon 1/3 für den Import, 2/3 aber für den Export. Die Stadt ging übrigens von 1873—76 bedeutend im Wohlstande zurück, denn die früher schwunghaft betriebene Viehzucht, die Haupteinnahmequelle der bulgarischen Stadt- und Landbevölkerung, wurde durch das ihr zum Zwecke der Tscherkessen-Ansiedlung entzogene Weideland ansehnlich reduciert. Auch der Feldbau litt in den letzten Jahren durch die mangelnde Aussaat, und es war durch die verkehrten Maßregeln des türkischen Regiments zu befürchten, daß Bulgariens gesegneter Boden dem traurigen Schicksal der anatolischen Provinzen, anheimfallen könnte! Nicht wenig wurde Svištov's raschere Entwicklung auch durch die Folgen der großen europäischen Bank- und Handelskrisis 1873 empfindlich beeinflußt, welche den aller Hilfsquellen baren Osten Europas furchtbar traf. Da es an Kreditinstituten fehlt, ist seitdem die rege Baulust zu Svištov wieder eingeschlummert.

(p. 34) Svištov's bedeutenden Export namentlich für Getreide, Häute, Honig, Wachs usw. vermittelten 1879 größtenteils die Firmen: J. D. Stančioglu, A. Dulgerov, Načov und Taškov; von den Kaufleuten, welche auch den Import von Kolonial-, Glas, Eisenwaren betrieben, sind zu nennen: J. Jordanov, G. E. Panica, Hadži A. Konstantinov, J. Panef Söhne, E. Ivanov, endlich für Manufaktur- und Schnittwaren: D. Načovič, A. Cvetkov und Cie, K. Solokov, Načev und Monev, A. M. Beškov, Kristov und Teodorov, A. Gigov, Draganov und Damianov.

Während des russischen Provisoriums, wurde die schon von Midhat Pasa projektierte Bahnlinie von Svištov nach Tirnovo zu verwirklichen gesucht, doch wollte das erforderliche Aktienkapital sich nicht in Rußland finden und das Unternehmen wurde 1878 fallen lassen. Dem Handel kommt nur die Verbesserung der Straßen nach Pleven und Tirnovo zu statten. Auch hier erwartet man, aber sehnsüchtig die endliche Regelung der handelspolitischen

Beziehungen mit dem Auslande. Gegenwärtig befindet sich der Postverkehr mit dem Innern in den Händen eines geringe Garantien bietenden Privatunternehmers. Die Zölle werden wie früher mit 7% vom Faktura, d. i. vom deklarierten Werte der zu importierenden Ware erhoben, für Spirituosen besteht neben der Akzisegebühr eine besondere Besteuerung der Händler; es ist schwer zu wissen, was heute die Norm bildet, das meiste ist der Interpretation der Beamten überlassen und der gegenwärtige Chef des Svištover Zollamtes Herr A. Cankov ist angewiesen, in verwickelteren Fällen sich beim Rusčuker Gouvernement Rats zu erholen. Das Steuerwesen ist gleichfalls noch nicht geordnet und werden die Abgaben mit geringen Änderungen nach türkischem System eingehoben. Mit der erfolgten Thronbesteigung des Fürsten Alexander dürfte die Lösung dieser und noch anderer hochwichtiger Fragen durch das berufene Ministerium, wohl ernstlich in Angriff genommen werden!

(p. 49) Im Getreide- und Rohwarexport spielen zu Nikopoli namentlich jüdische „Spagnuolen“ die erste Rolle. Ihr Viertel, nahe der verfallenen katholischen Kirche, enthält die nettesten Gebäude der Stadt; sämtlich einstöckig und europäisch ausgestattet, sprachen sie für den sprichwörtlichen Fleiß und für den Wert, welchen diese durch spanischen Fanatismus hierher verschlagenen Kaufleute einem angemessenen Komfort beilegen. Die Majorität der Stadtbevölkerung sowohl Türken als Bulgaren, betrieb neben Agrikultur und Fischerei das Kleingeschäft. In der Caršia sah ich trefflich ausgestattete Läden; schwere, weniger gesuchte Seidenstoffe, Tuche, dann Glaswaren und Goldgespinste werden aus Wien bezogen; leichtere bunte Foulards mit orientalischen Desseins; sowie eigens für den türkischen Geschmack erzeugte, mit Etiquetten in allen denkbaren Sprachen versehene Waren aus Constantinopel, wohin sie von der rührigen Schweiz und Frankreich importiert werden. Auch englischen Artikeln, besonders Porzellan, Gummi- und Kurzwaren begegnete ich und daneben erschienen primitive, durch Handarbeit verfertigte Lederarbeiten, Teppiche, Armbänder, Kupferwaren, messingne Leuchter, Gurtelschnallen und andere bulgarische Industrie-Erzeugnisse, welche trotz der ausländischen Konkurrenz, wegen ihrer unglaublichen Billigkeit, viele Käufer finden.

Nicopoli's unbedeutende Stellung im Donauhandel und ungebrochener orientalischer Anstrich erklärten sich durch seine vorherrschend türkische Bevölkerung. Es zählte 1871 neben 900 moslimschen und 25 israelitischen, nur 30 Bulgarenhäuser.

(p. 175) Rahova's Handelslage hat sich durch die neuen Verhältnisse nur wenig verändert. Zölle und Steuern werden bis zur erwarteten Bestimmung durch das Parlament wie früher eingehoben. Vom Getreide wird der Zehent, für Schafe 80 Centimes, für Schweine 60 Centimes, zu den Zöllen ein Zuschlag von 1/2% entrichtet. Die Regulierung der städtischen Straßen und die Verbesserung der nach Vraca führenden Chaussée wurden in Angriff genommen. Eine geregelte Postverbindung soll demnächst eingeführt werden. Mit der Ausfuhr von Getreide, Rohprodukten, Sumach, Talg und der Salzeifuhr beschäftigen sich namentlich die größeren Firmen: Atanas Karakaš, M. Dimitrov und Cie, Stojan Ivanov, Šaban Halima, Hadž Hassan, Kilio Rajkov, Aleksj Teodorov und Balaban Boboševski und Cie. u. a.; mit dem Import von Kolonialwaren usw. die bedeutenderen Firmen; D. Milčov, Kristov und Teodorov, C. Milčov, N. Račov, J. Milčov, Balaban Boboševski und Cie, J. Mladenov und Cie u. a.

(p. 205) Sofia erhielt dessen Namen erst im 14. Jahrhundert; früher hieß es bei den Slaven Sredec, bei den Byzantinern Triadica. Durch seine günstige Lage im Iskerbecken, am Kreuzungspunkte der wichtigeren Straßen, welche Dyrrhachium (Durazzo) mit Ratjaria an der Donau und Singidunum (Belgrad) mit Byzanz verbanden, erhielt Sofia schon in römischer Zeit als Serdica hohe strategische Wichtigkeit und schwang sich rasch zur bedeutendsten Stadt zwischen Philippopolis und Naissus auf. An der Straße von Serdica nach Philippopolis bildete nach dem Itin. Ant. das 39 Mill. entfernte Heljice die erste Mansion, an deren Stelle heute das strategisch wichtige Ichtiman steht. Nach Naissus gelangte man über Scretisca mit 24 Mill. zur ersten Mansion Meldja, Vorort des gleichnamigen Stammes an der auf dem Höhenzuge zwischen Isker und Nišava laufenden thrakisch-mösischen Grenze. Die Tab. Peut. entfernt Meldja von Serdica 28 Mill. Dieses Maß fällt auf Dragoman, das sich also den Archäologen zu genauer Durchforschung empfiehlt.

(p. 210) Die Aufrichtung der Zollgrenze bei Aleksinac, durch das selbständig gewordene Serbien bildet eine andere wichtige Ursache, welche Sofia empfindlich schädigte. Die serbische Abschneidung förderte indirekt nur Niš, das als Grenzstadt den Donauverkehr an sich zog. Hätte die hohe Pforte der kommerziellen Entwicklung ihrer nördlichen Provinzen nur einige Sorgfalt geschenkt, so müßte die Linie Salonik-Sofia-Belgrad längst vollendet sein. Trotz dieser und anderer großer Unterlassungssünden der türkischen Verwaltung, begann das einst mit Philippopolis an Größe und Wohlhabenheit rivalisierende Sofia sich zu heben und nicht wenig (p. 211) trug hierzu das umfassende Straßennetz bei, welches auf Midhat's Anordnung durch die Mutessarifé Rasim-, Feim- und Essad Paša im letzten Decennium ausgeführt wurde. In Sofia münden 5 große Routen, welche das städtische Weichbild durchschneidend,

zugleich seine 5 größten Verkehrsadern bilden. Es gehen diese Straßen durch das Kuršumli Kapu NNW über den Berkovica-Balkan nach Lom und Vidin, durch das Čauš-Paša Kapu O. über den Etropol-Balkan nach Plevna und Rusčuk, durch das Stambul Kapu SO über Philippopel nach Constantinopel, und durch das Alkalar Kapu über Köstendil nach Salonik, wohin man nach Hadzi Chalfa von Sofia 13 Tagereisen zu Pferde rechnet.

(p. 214) Sofia's größere, wohl assortierte Magazine, aus welchen Leinwand, Tuche, Seide und Quincaillerie-Waren en gros ins Land abströmen, befinden sich beinahe ausschließlich in den Händen der Juden und Bulgaren, welche durch Kommissionäre direkt mit den ersten europäischen Plätzen verkehren. Der großen Zahl und Wohlhabenheit der spanischen Israelliten-Gemeinde, welche auch viele Handwerker und Tagelöhner zählt, entspricht die im letzten Decenium erbaute man darf sagen monumentale neue Synagoge mit hoher Kuppel. . . .

Die jüdische Kolonie zu Sofia datiert aus der Zeit ihres Exodus in Folge der spanischen Inquisition, und ist jedenfalls eine der ältesten des Landes, denn schon 1578 wurde sie von Reisenden erwähnt. Wie gegenwärtig in der „Čarši“ hielt sie früher ihre wertvollen Warenlager in Besestens und Karavanserai, deren imposante Ruinen mich staunen machten. Noch im Jahre 1719 müssen sie in vollem Glanze bestanden haben; denn Driesch rühmt sie als „erbaut von purem Stein, gegen Feuer wohl verwahrt“. In diesen festen Gebäuden hatten wahrscheinlich auch die großen Tuchniederlagen der ragusanischen Faktorei ihren (p. 215) Sitz, denn noch heute heißt eines „Čohadžiski han“ (Tuchhaus). Diese Besestens überragten jedenfalls an architektonischem Wert, mit Ausnahme der alten Römerwerke, alles, was Sofia an älteren und neuen Bauten besitzt; sie rufen jene Epoche türkischen Glanzes, unter dem großen Murad ins Gedächtnis, welche Adrianopel und alle bedeutenderen Städte an der Route Belgrad-Constantinopel mit herrlichen Serai, Moscheen, Brücken und Bazaren schmückte. Später wurde Sofia's größter wahrscheinlich von byzantinischen Meistern aus prächtigen Quadern und Backsteinen in alternierenden Lagen aufgeführter Besestens, gleich jenem in Hafsa und anderen Orten zum bequemen Steinbruch verwandelt; nur einzelne Teile seiner kühnen Spitzbogengalerien dienen noch zu Magazinen und wie vor Jahrhunderten orientalische, füllen sie heute occidentale Waren, denn der Türke produziert nichts, verstand es auch nicht die primitive bulgarische Hausindustrie den wachsenden Anforderungen entsprechend zu entwickeln und dadurch zur Konkurrenz mit der europäischen zu befähigen.

Sofia trieb von Alters her, als berühmtes Handelsemporium, mit den Küstenländern an der Adria bedeutenden Verkehr, dafür spricht allein, daß ein jährlich neu gewählter ragusanischer Konsul hier residierte; auch heute noch kommt ein großer Teil seiner Warenlager von dort zur See über Salonik. Der Import aus Österreich-Deutschland nach der Türkei hält noch immer dem englisch-belgisch-französisch-schweizer'schen die Wage, östlich von Sofia, über Philippopel, Adrianopel, Skopia hinaus aber nicht mehr. Durch die von Constantinopel, Enos und Salonik ins Innere führenden Schienenwege ging namentlich dem österreichischen Handel ein Gewinn bringendes Absatzgebiet verloren, das er selbst nach der Vollendung der Belgrad—Sofier Bahnlinie schwerlich mehr ganz zurückerobern wird. Die spanisch-jüdische Kolonie spielt auch in Sofia's Export eine hervorragende Rolle. Durch ihre Kommissionäre zu Lom, Vidin und Niš wandern viele Tausende in Sofia und Samokov gesammelte Rohhäute, halb verarbeitete Korduanfälle usw. nach Pest, Wien und weiter; das Marseiller Haus Richard allein bezieht alljährlich an 40 000 gesalzene Ziegenfelle für französische Handschunfabriken.

Sehr beträchtlich ist in gesegneten Jahren auch Sofia's Majs- und Getreideexport: der dortige Regierungs-Ambar, in dem die Abgabe von Getreide zu 8% in natura eingelagert wurde, war auf 300 000 Kilo berechnet, was allein 2 400 000 Kilo Produktion ergibt. Die Preise sind je nach dem Ausfalle der Ernte großen Schwankungen unterworfen; 1870 wurden auf dem Platze per Kilo Mais im Jahre 1871 nur 20 Para bezahlt. Bedeutend ist auch Sofia's Umsatz in Spirituosen, ein Sprichwort behauptet sogar: nirgends trinkt man so viel wie in Sofia: wirklich sollen der Wein und Raki aus seiner nächsten Umgebung kaum dessen Bedarf decken. 1871 bestanden zu Sofia 135 Wirtsgeschäfte, deren Flor sich schon aus dem großen Gewinne erklärt, den sie nahmen. Man bezieht aus Niš gewöhnliche Weinsorten en gros zu 30 Para pro Oka und verkauft sie en détail mit 60; Stanimak's berühmter dunkler Feuerwein kostet 50 Para en gros, im Kleinverkauf aber 2 Piaster. Der meist aus Philippopel bezogene Brantwein wird dort en gros mit 3 1/2—4 Piaster, zu Sofia en détail mit 6—8 Piaster pro Oka bezahlt.

(p. 251) Konsul Lutteroti in Sofia hatte mich Herren Leonida George Lemonides, welcher temporär Einkäufe zu Vraca für das berühmte Marseiller Haus Richard besorgte, warm empfohlen.

(p. 252) Auf diese „Golema piaca“ mündet von W. her die große, nicht minder belebte Bazarstraße; denn Vraca ist heute noch, wie vor Alters, eine der berühmtesten Handelsstädte Bulgariens, welche durch gute Straßenzüge mit den Dampfschiffahrtshäfen Lom und Rahova kommuniziert. In seinen Magazinen strömen deshalb Rohhäute, Ziegenfelle, Wachs, Honig, Wein, Majs, Rind- und Kleinvieh usw. aus dem Küçük- und Büjök-Sofia-Balkan zusammen,

um nach der Donau verladen zu werden, oder in großen Pferde-Karavanen ihren Weg jenseits des Balkans zu nehmen. Der Wein des Vracaer Kasa gehört zu den besseren Bulgariens und wird en gros mit 3 Piastern pro Oka durchschnittlich bezahlt. Rinder, Hammel, Mutterschafe usw. werden größtenteils lebend nach Constantinopel transportiert. Kleinvieh, Lämmer, Ziegen aber in der Stadt geschlachtet; ihr Fleisch wurde vor dem letzten Kriege zu Spottpreisen, mit 18 Para pro Oka (2 1/4 Pfund à 5 Kreuzer) verkauft. Der Handel mit Lamm- und Ziegenfellen des Vracaer Kreises ist gleichfalls bedeutend; das erwähnte Marseiller Haus Richard kaufte 1871 allein hier gegen 300 000 zum Durchschnittspreis von 17 Piaster pro Paar. Dieser Preis ist jedoch in letzterer Zeit durch Vidiner Agenten, welche mit Wien arbeiten, sehr gestiegen und die vermehrte Konkurrenz wird ihn noch bedeutend höher treiben, denn das bulgarische Ziegenfell eignet sich vortrefflich für Schuhwaren aller Art.

(p. 253) Nächst der Lederfabrikation wird auch das Cocon- und Seidengeschäft durch spanische Israeliten zu Vraca betrieben. Es bildet den Sammelpunkt für die gesamte Produktion des Kreises, welche jährlich 10 bis 12 000 Oka Cocons und an 1000 Oka Seide beträgt. Einzelne Orte wie Hujoven und Karaš produzieren 1500—2000 Oka, andere wie Lakačnik, nur 100. Die Seide wird beinahe ausschließlich in der kleinen primitiven Filatur des Salomon Kapital aus Sofia gesponnen. Ich traf in derselben viele Bulgarenmädchen mit Sortieren, Auskochen und Spinnen der Cocons beschäftigt, wodurch sie 3—4 Piaster (40 Kreuzer) täglich verdienen. Die fertige Seide wird namentlich an die Kleidersticker Albanjens verkauft, die Cocons wandern aber in die größeren Filaturen zu Tirnovo und Adrianopel oder durch Agenten nach Frankreich. Leider sank die bulgarische Seidenzucht, welche namentlich einst im benachbarten Kasa Orhanieh eine Haupteinnahmequelle bildete, durch Raupenkrankheit und hohe Besteuerung auf 1/10 ihres früheren Ertrages herab.

Eines besonderen Rufes erfreuen sich durch ganz Bulgarien und Thracien Vraca's „Kojundžiji“ (Silber—Filigran—Arbeiter). Der berühmteste Künstler Kujundži Koci ist, wie sein Name sagt, Sohn eines Schäfers. Ich fand ihn vollauf mit der Zusammenlötung von Rosetten, Arabesken, Blättern und Rippen eines Fruchtkorbes beschäftigt, der, obwohl Koci weder Modell, noch Zeichnung entworfen hatte, doch ein wahres Meisterstück wurde, so zart und sinnreich waren die einzelnen Teile gearbeitet. Gerne hätte ich ein Werk seiner Hand erworben; wie er jedoch mit gerechtfertigtem Stolz versicherte, besaß er kein Stück vorrätig, da er kaum die bestellten fertig brachte und fremde Hilfsarbeiter verschmähete. Er wies mich an einen Kollegen, dessen Zigarettenspitzen, Frauenschmuck, Kaffeebecher usw. mir aber lange nicht so gut gefielen. Diese Filigranobjekte werden gewöhnlich zu festen Preisen nach dem Gewichte berechnet. Koci ließ sich pro Dram Silber 3 1/2 Piaster und für seine Arbeit 2 1/2 P. bezahlen.

(p. 282) Der nächste Frühmorgen traf mich auf derselben in einem Gewisse ungeschlichter, von Büffeln und Ochsen gezogener Fuhrwerke, welche walachisches Steinsalz nach letzterer Stadt führten. Bekanntlich besitzt die Türkei keine eigenen Gruben und dieser notwendige Lebensartikel wurde aus Österreich, Frankreich und Rumänien importiert. In Lom fand ich Gelegenheit, mich über die Salzpreise aus den walachischen Gruben, von Okna zu unterrichten. Dort kosteten (1871) 100 Oka=126 Kilogramm 41 1/2 Piaster, ihre Fracht bis zum Donau-Ufer 20 1/2 Piaster, dann mittels Dampfer nach Lom 8 P., türkischer Einfuhrzoll 38 1/2 P., ihre Übertragung auf Wagen 1 1/2 P., Fracht nach Berkovica 8 P., Summa 118 Piaster=11,8 Gulden österr. W., daher 9,46 Kreuzer pro Kilogramm oder 5,55 Kreuz. pro österr. Pfund; also trotz der ungeheuren Fracht- und Zollspesen doch billiger als in Österreich, wo das Salz en détail 7—8 Kreuzer pro Pfund kostete. Nachdem das provisorische russische Gouvernement den Salz-Importzoll sehr ermäßigt, wurde er vom bulgarischen Finanz-Ministerium zur Vermehrung der Staatseinnahmen erhöht, was ihm Jahre 1879 heftige Klagen in der National-Ver-sammlung herbeiführte.

B a n d III. (p. 22) Sliven besitzt eine sehr ausgebildete Hausindustrie. In der Čarši wurde ich auf langhaarige Wolldecken aufmerksam gemacht, welche sich eines begründeten Rufes und großen Absatzes in der östlichen Türkei erfreuen. Schon Hadži Chalfa erzählte, daß Slivens Einwohner, größtenteils „Kotzenmacher“ seien; doch sträubte sich sein asiatischer Stolz dagegen, die Vorzüge ihres Fabrikates vor dem von Angora und Beggazar der Geschicklichkeit des Arbeiters zuzuschreiben; er fand sie lieber in „Slivens Wasser und Luft.“ Auch die Wollfabrikation wird in der Stadt und den ihr nahen Dörfern schwunghaft betrieben, an allen Bächen wird Wolle gewaschen und auf sonnigen Lehnen zum trockenen ausgebreitet. Hauptkäufer war die staatliche Militärtuchfabrik, welche hier 1834 zur Uniformierung der neuen Nizamtruppe gegründet wurde.

(p. 24) In sämtlichen Abteilungen der Fabrik arbeiteten im Juli 1872 gegen 330 Personen von 4 Uhr morgens bis 11 1/2 Uhr, man machte hierauf 1/2 Stunde Mittag und endete um 8, Uhr abends; trotz solch langer Arbeitszeit verdienten die Weber doch nur 6 Piaster = 1 1/5 Mark, die Frauen 3—4, Knaben und Mädchen 2—2 1/2 Piaster. Die fertige Ware, blaue, rote und graue

Tücher, dann das sogenannte lichtgelbe „Aba“ für Kavalleriemäntel, wurde in Stücken magaziniert.

Nach meinen Aufzeichnungen betrug das jährliche durchschnittliche Fabrikat 1100 Ballen (1 = 5 Stück zu 35 Aršin) also 192 500 türkische Ellen verschiedener Tuche, welche man auf Pferden und Kameelen nach den entfernten Militärzentren, insbesondere nach Adrianopel ver lud. Stellte sich auch das hier fabrizierte Tuch für den Staat teurer als die importierte Ware, so gereichte andererseits die geopferte Mehrausgabe dem Slivener Kreiße und der Dobruča zum großen Vorteil, da die jährlich verarbeiteten 120 000 Oka Wolle zu 10—12 Piastern per Oka, ausschließlich in diesen Landschaften angekauft wurden.

Höchst anmutigen Reiz verleihen Sliven's südlicher Umgeburg ausgedehnte Maulbeerpflanzungen, welche in guten Jahren 5000 Oka. Seide produzieren sollen, dann ihre prächtigen Obst- und Weingärten.

(p. 39) Rahovica und seine nächste Umgeburg betreiben die Seidenzucht sehr schwunghaft. In guten Jahren erzeugt der Bezirk 12—15 000 Oka Cocons, welche 1871, wo die Ernte nur gegen 10 000 Oka betrug, mit 20 Piastern pro Oka bezahlt wurden. Im Laufe der letzten Jahre sind die Cocons großen Formates beinahe verschwunden. Der gesamte Ertrag von Galetten, Cocons und roher Seide wandert nach Tirnovo, das in Nord-Bulgarien allein die Seidenfabrikation im größeren Style betreibt. Um die Hebung dieses wichtigen Industriezweiges machten sich dort namentlich die Pächter der Karagiozogu'schen Filatur Bianchi und Notari verdient. Diesen Herrn verdanke ich einige interessante Mitteilungen über bulgarische Seidenzucht, welche hier um so passender ihre Stelle finden, als über dieselbe nur wenig außerhalb des Balkangebietes bisher verlautete.

Bekanntlich verbreitete sich in alter Zeit von Byzanz aus die Züchtung der Seidenraupe gegen W. und wurde aus fiskalischen Gründen von dessen Herrschern begünstigt. In Bulgarien wird seit Menschengedenken, namentlich zwischen dem Isker- und Jantragebiete, die Seidenzucht schwunghaft betrieben; doch bedroht sie die Krankheit der Raupe sehr empfindlich. Um das Versiegen dieser (p. 40) wichtigen Produktionsquelle zu hindern, versuchten die Pächter der Karagiozogu'schen Filatur, echten japanesischen Samen einzuführen und wie man sehen wird, nicht zu ihrem Nachtheile. Der Samen wurde unter die Seidenzüchter in den Vorbergen und Niederungen des Tirnover Pašaliks zur Verbesserung der einheimischen Zucht unentgeltlich verteilt, dafür verpflichteten sich aber die Produzenten ihre Cocons ausschließlich an die Tirnover Filatur abzuliefern.

Im Jahre 1871 wurden 500 Kartons japanesischer Samen im Bereiche der Tirnover Filatur zu 1—3 Kartons an die bäuerlichen Seidenzüchter abgegeben. Der 22 Franks kostende einzelne Karton (3/4 Lot Samen) lieferte durchschnittlich 36 Kilo Cocons=2 Kilo Seide. Die gewonnenen Cocons wurden mit 21—50 Piastern per Kilo abgelöst, ein mäßiger Preis, wenn man den von 36—60 Piastern in Betracht zieht, welchen italienische Agenten in Serbien oft bezahlten¹. Die gesponnene bulgarische Seide schlechter Qualität bewertet sich pro Kilo mit 40—50, mittelgute Sorten mit 50—60 und in bester Qualität mit 90—100 Francs. Im Ganzen verarbeitete die Tirnover Filatur 1871 etwa 20 000 Kilo Cocons, hiervon beinahe 700 Kilo eigener Zucht. Für die Ernährung der Würmer wurden im Umkreise der Filatur Maulbeerbäume mit 10 Piastern=2 Mark pro Jahr gepachtet. Fünf Mädchen waren ununterbrochen mit dem Zutragen der Blätter aus den Pflanzungen beschäftigt, vier andere besorgten die Würmer und zwar zum geringen Lohne von 4 Piastern per Tag. Alle Spinnvorrichtungen sind nach neuestem System eingerichtet. Die, bei 20 im Gange befindlichen Maschinen angestellten bulgarischen Mädchen zeigen beim Abspinnen der Seide ganz besonderes Geschick, auch wird ihr Fleiß sehr gerühmt. 20 dieser Mädchen erhielten den für jenes Land hohen Lohn von 10 Piastern, 40 Hilfsarbeiterinnen nur 4 P. täglich. Für jedes in der Filatur versponnene Kilo Cocons empfing der Filatur-Eigentümer Karagiozogu als Pacht für die Lokalitäten und Maschinen 1 1/4, und der die gesamte Fabrikation beaufsichtigende Direktor 3000 Francs jährlichen Gehalt. Die Herren Bianchi und Notari waren 1871 mit den Erfolgen ihres Unternehmens sehr zufrieden und prognostizierten der bulgarischen Seidenzucht, als deren Zentrum Adrianopel gilt, obwohl von Seite der Regierung für die Hebung derselben gleich wenig wie für andere Produktionszweige geschah, einen erheblichen Aufschwung in naher Zukunft.

(p. 53) Eski Džuma, die „alte Freitagsstadt“ ist vorherrschend moslimisch. Ihre 8 türkischen Mahle zählten 1872 gegen 1400 Häuser, ihre 3 bulgarischen nur etwa 400; letztere sind jedoch meist solider als die moslimischen gebaut und selbst in größeren Städten sah ich wenige Privathäuser, welche an Schönheit und Behäbigkeit sich mit jenen der Džumaer Corbaşi messen konnten. . . .

Ich befand mich nun an der Quelle und notierte aus den Steuerregistern, daß von den 45 türkischen Orten des Kreises nur 8 von Bulgaren, 5 von Tscherkessen und 3 von Tataren

¹ Über serbische Seidenzucht: Kanitz „Serbien“ S. 599.

mitbewohnt werden. Die Majorität des städtischen und bäuerlichen Elements war also auch im Džumaer, wie im Osmanpazarer Kreise zweifellos auf Seite der Moslims. Minorität bedeutet jedoch nicht Inferiorität. Auch hier konstatierte ich im Bazar, daß sich nahezu der gesamte lokale Handel (p. 54) in bulgarischen Händen konzentriert, und dasselbe Verhältnis herrschte auch im Gewerbe. So zählte 1874 beispielsweise das für den Export schwungvoll betriebene Töpferhandwerk allein vierzig christliche Meister, welche ihre buntglasierte keramischen Erzeugnisse von höchst originellen Formen, mit aufgelegtem Gold und Silber reich zu verzieren verstehen. Noch überzeugender tritt aber die intellektuelle und namentlich kaufmännische Überlegenheit des Bulgaren gegenüber dem Türken auf der alljährlichen großen Majmesse zu Eski Džuma hervor.

Merkwürdiger Weise ahnte man selbst in österreichischen Handelskreisen kaum ihr Dasein, obschon sie in guten Jahren wenig der berühmten thrakischen Schwestermesse zu Uzundžova an Bedeutung nachsteht. Die sehr interessanten Details, welche mir einzelne Kaufleute während meines Bazarbesuches über die Messe erzählten, reiften in mir den Entschluß den gepriesenen „panajir“ im nächsten Jahre persönlich mitzumachen; schon diesmal wollte ich aber des Terrains ansichtig werden, auf dem er sich abspielt. Da es ziemlich ferne von der Stadt, stieg ich in abendlicher Kühle die östliche, mit zahllosen moslimischen Leichensteinen bedeckte Höhe hinan; mein Führer wies auf ein riesiges, von Mauern umfanges Viereck „burda panajir!“ Es war der neuerbaute Mittelpunkt der größten danubo-bulgarischen Messe, deren Schilderung ich gelegentlich ihres Besuches, im IX. Kapitel folgen lasse. Wenn von Neuschöpfungen in Donau-Bulgarien die Sprache ist, so ahnt der Leser bereits, daß sie aus Midhat's Valizeit datieren. Wie der neugestaltete Panajirplatz dankten ihm auch andere geradlinig aus der Tiefe vom älteren Barakenwerk sich abhebende Bauten ihr Dasein; so hart neben dem Kreiskonak die neue Zapf-Kaserne, der Uhrturm u. a.

(p. 125) Pravadi's ragusanische Kolonie zählte zu den ältesten Bulgariens. Die Anwesenheit zahlreicher Ragusaner dort, zu Tirnovo und in anderen benachbarten Städten im XVI. Jahrhundert, beweist der Aufstandsversuch, welchen Gjorgiç (p. 126) mit Hilfe seiner Landsleute, von Tirnovo aus, im Jahre 1595 organisierte. Vergeblich war jedoch sein Plan, mit Fürst Sigmund Bathory von Siebenbürgen, welcher dem Sultan den Krieg erklärt hatte, die Befreiung der Christen ins Werk, zu setzen. Die bedeutendsten ragusanischen Faktoreien zu Pazardžik, Pravadi, Šumla und Varna brachten nicht nur Tücher, Seidenstoffe, Glas und andere Luxuswaren des Occidents in ihren festen, mit Blei gedeckten Besessens und Hanen zu Markte, sondern traten auch als Käufer der reichen Produktion Bulgariens, von Teppichen, Pelzen, Korduanleder, Kupfer, Zinn, Reis usw. auf. Ihre Filial-Niederlassungen erstreckten sich bis zu den Donaumündungen. In der Dobruča bildete Babadagh einen Zentralpunkt mit Pfarre, deren Priester Izakča, Ismail, Tulča, Bender, Kilja besuchten, um den dortigen Kaufleuten auf einem tragbaren Altar die Messe zu lesen; ganz so wie heute, wo italienische Geistliche der Nikopolitanischen Mission im Svištover Kreise ab und zu nach Vidin kommen, um dort im österreichischen Konsulate für dessen katholische Schutzbefohlene Gottesdienst zu halten. Mathäus Gundulič (ital. Gondola), der als ragusanischer Gesandter sich vom Jahre 1672—1674 in der Türkei aufhielt, bemerkte in seiner 1675 zu Rom verfaßten „Ralazione“, daß die Kolonisten an der Donau sehr strenge über ihre Priester wachten, damit dieselben sich nicht in „prätische dioneste con le donne de'Turchi“ einließen und ihren Landsleuten nicht Verlegenheiten bereiteten. Auch in diesem Punkte scheinen vor zweihundert Jahren die Verhältnisse im römischen Passionistensprengel ziemlich genau den heutigen geglichen zu haben, welche ich im II. Bande schilderte. Hier möchte ich jedoch Jireček's weitere Mitteilung¹ berichtigen, daß die vier katholischen Dörfer bei Svištov im Jahre 1874 „wegen der Zügellosigkeit ihrer italienischen Geistlichen den lateinischen Ritus aufgaben und den bulgarischen Unjaten sich anschlossen.“ Denn so vielfach begründete schwere Klagen diese von ihren Priestern arg mißhandelten Gemeinden führen, haben sie bisher mit dem Abfall nur gedroht; er dürfte jedoch sicher eintreten, wenn es Bischof Paoli, dem zu Bukarest residierenden Oberhaupt der Mission, nicht gelingt, seine Patres auf bessere Wege zu bringen.

Mit dem Verfall des türkischen Reiches, durch die es zerrüttenden Krdžalien-Aufstände, endete des ragusanischen Freistaates einträglicher Verkehr mit dem bulgarischen Binnenlande und damit auch Pravadi's Glanzepoche als Handelsstadt. Heute enthält sein Bazar in kleinen, schlecht assortierten Läden, nur den notwendigsten Bedarf für die ländliche Bevölkerung, in welcher der spekulative Sinn allmählig so ersickt wurde, daß viele Bauern selbst ihr Getreide nach Varna fahren, wozu sie auf den elenden Straßen oft 8 Tage gebrauchen, bevor sie sich entschliessen, 10—14 Piaster Eisenbahnfracht zu bezahlen. Solche Vorkommnisse waren leicht in einem Staate zu erklären, wo die Regierung als (p. 127) Verkäufer der „dimne“, des Naturalzehents vom Getreide in absurdester Weise spekulierte. 1871 wurde ihr beispielsweise

¹ Jireček, Gesch. d. Bulgaren. S. 465.

für die bedeutende Zehentqualität des gesamten Kreises, der anständige Preis von 85 Piastern pro Kilo geboten, sie zögerte jedoch so lange mit dem Verkaufe, bis das in den schlechtgebauten Speichern schwarz gewordene Getreide endlich mit 45 Piastern verschleudert werden mußte.

(p. 197) Gleich viel, oder richtiger gleich wenig, wie für den Hafen und Eisenbahndamm leistete das Pfortenregiment auch für Kai-, Molo- und andere notwendigen Bauten zu Varna. Türkische Kommunen sind aber bescheiden und bereits zufrieden, wenn ihre Entwicklung nicht geradezu von oben gehindert wird. Man erkannte es beispielsweise dankbar an, als das unvernünftige Verbot des Cerealienexports aus Bulgarien endlich aufgehoben wurde. Schon 1847, während des Notjahres (p. 198) in Frankreich, betrug die Getreideausfuhr gegen 10 Millionen Piaster. Der Export hob sich seitdem und namentlich im Jahre 1865 sehr bedeutend, doch wurde er, gleich dem bulgarischen Donauverkehr, durch das im Dezember 1876 erneuerte Verbot der Cerealien- und Viehausfuhr, ferner durch die nahezu ausschließliche Benützung der Rusčuk-Varnabahn für Militärzwecke, in den letzten Jahren im höchsten Grade geschädigt. Die durch den Triester Lloyd vermittelte direkte Handelsverbindung zwischen dem Pontus und der Adria, führte Österreich bereits im Jahre 1841 zur Etablierung der ersten fremdländischen Konsulat-Agentur zu Varna, die später zum Range eines Vice-Konsulats erhoben wurde; Frankreich folgte 1843, Griechenland 1845, Sardinien 1846, Rußland 1847, England im selben Jahre, Belgien 1848, 1872 flaggten zu Varna 13 Konsulate, darunter ein rumänisches und 1880 kam auch ein persisches hinzu. Einzelne Konsulen vertraten zwei Staaten, beispielsweise der zu Marseille geborene Spagnuolo Alexander Tedeschi früher Österreich-Ungarn und Frankreich.

(p. 214) Im Jahre 1878 fand nach den „Mitteilungen der K. und K. österreichisch-ungarischen Konsulats-Behörden“ (Wien, 1880) auf der Reede von Varna der nachstehend ausgewiesene Verkehr von Handelsfahrzeugen statt:

	Zahl	Tonnen	Ladungswert in östr. Fl.	
			beim Einlauf:	beim Auslauf:
Österreichisch-ungarische Dampfer	129	125 804	5 628 506	2 074 390
„ Segelschiffe	1	525	leer	18 750
Englische Dampfer	20	6 975	96 035	49 340
„ Segelschiffe	3	425	leer	1 800
Griechische Dampfer	7	1 834	295 150	136 200
„ Segelschiffe	43	5 968	93 350	322 020
Italienische Dampfer	2	51	leer	6 000
„ Segelschiffe	3	604	2 000	38 350
Französische Dampfer	1	804	210 685	52 280
Schwedische	2	847	19 000	leer
Türkische Segelschiffe	419	33 587	332 800	882 400
Russische	3	171	11 600	12 400
Samiotische	5	467	40 500	36 600
Dampfer:	161	136 315	6 249 376	2 318 210
Segelschiffe:	477	41 747	530 250	1 312 320
Im Ganzen:	638	178 062	6 779 626	3 630 530

Aus obiger Zusammenstellung geht hervor, daß von den im Varnaer Hafen erschienenen Dampfern 3 Viertel auf die österreichisch-ungarische Flagge entfielen. Es waren dies durchaus Boote des Lloyd, welcher einen regelmäßigen halbwochentlichen Dienst zwischen Varna und Constantinopel unterhält. Im Vergleich zum Vorjahre ergab sich durch mehrere Verträge zwischen der türkischen Regierung und der Lloyd-Gesellschaft in betreff des Transportes von Lebensmitteln usw., dann auch von Auswanderern, deren Gesamtzahl sich im Jahre 1878 auf 31 000 belief, eine Zunahme um 18 Dampfer von 33 308 Tonnen, gleichzeitig aber eine Verminderung um 2 Segelschiffe von 627 Tonnen. Bei der Segelschiffahrt behauptete auch unter den

neuen Verhältnissen die türkische Flagge den ersten Rang, doch befanden sich unter den oben 419 ausgewiesenen Segelschiffen dieser Nationalität viele kleine Fahrzeuge von nur 40 bis 50 Tonnen Tragfähigkeit, welche zumeist den Verkehr entlang der Küste vom Bosphorus nach der Donau (p. 215) versahen. Die Zahl der nach Varna kommenden österreichisch-ungarischen Segelschiffe wird mit jedem Jahre kleiner; die Hauptursache dieser Erscheinung liegt darin, daß es nach Getreidesendungen nach Triest fehlt, wohin nur mehr eine geringe Menge Kornfrüchte mittels der Lloydampfer verschifft wird.

Im Jahre 1878 umfaßte der hiesige Export folgende Gegenstände: 282 232 Star Weizen, 13 530 Mais, 9115 Star Gerste, 1960 Colli Butter und Käse, 1134 Ballen Schafwolle, 12 048 Ballen Häute, 3079 Steigen mit Hühnern, 1378 Kisten Eier, 16 800 Säcke Mehl, 11 900 Stück Hammel, 375 Tonnen Knochen, 5400 Ztr. Brennholz und 27 342 Colli verschiedene Waren. Der Gesamtwert dieser Ausfuhren bezifferte sich mit Einschluß der Feld-Sendungen im Betrag von 821 584 fl. auf 4 452 114 fl. und zeigt dem Vorjahre gegenüber eine Abnahme um 315 970 fl. Diese ist zunächst eine Folge der geringen Verschiffung von Kornfrüchten, die durch eine schwächere Ernte und auch durch die mit Rücksicht auf den Bedarf der in Bulgarien sich aufhaltenden Truppen erlassenen Ausfuhrverbote hervorgerufen wurde. Der Export über Varna vermindert sich von Jahr zu Jahr was für das Land einen empfindlichen Verlust nach sich zieht; denn da die Einfuhr den Export weit übersteigt, übergibt sich als Differenz ein namhafter Betrag, für welchen Bulgarien, Europa, beziehungsweise Constantinopel gegenüber Schuldner bleibt. Die vermehrte Ausfuhr von Häuten im Jahre 1878, im Ganzen 12 048 Ballen, welche größtenteils nach Österreich ihren Weg nahmen, ist dem Umstände zuzuschreiben, daß die Anhängerschaft von russischen und türkischen Truppen im östlichen Bulgarien, einen größeren Schlachtvieh-Konsum hervorrief.

Die im Jahre 1878 zur Einfuhr gelangten Gegenstände sind: 6173 Kolli Manufakte, 637 Kolli Kurzwaren, 5344 Säcke Kaffee, 6238 Kolli Zucker, 12 547 Säcke Reis, 9741 Kolli Tabak, 10 002 Fässer Spiritus, 27 500 Ztr. Salz, 2 888 Tonnen Steinkohlen, 320 Tonnen Eisenbahnschienen, 9500 Stück Beretter und 135 187 Kolli Diverse. Alle diese Güter repräsentierten einen Wert von 6 779 626 fl., zu welchen noch ein Betrag von 600 279 fl. an Bargeldsendungen hinzukam. Im Vergleich zum Jahre 1877 ist der Wert der Wareneinfuhr durch die namhaften Bezüge von Bedarfsgegenständen für die russischen Truppen, um 3 649 276 k l. gestiegen. Bemerkenswert erscheint, daß sich die Einfuhr von Spiritus gegen das Vorjahr um 8502 Fässer vermehrte, von welchen ungefähr 1/5 aus Triest nach Varna gebracht und von dort nach Constantinopel dirigiert wurde.

Unter den heutigen geänderten Verhältnissen beruht Varna's Bedeutung auf seiner kommerziellen Stellung als Echelle des neu geschaffenen Fürstentums, sowohl für die Ein- als Ausfuhr. Mit Rücksicht darauf empfiehlt sich die Errichtung von Musterlagern europäischer Industrie-Erzeugnisse, verbunden mit Auskunfts-komptoiren. Es ließen sich umso gewisser ansehnliche Vorteile erzielen, als es noch so manchen Artikel einzuführen gilt, der dort trotz seiner (p. 216) Nützlichkeit, bisher völlig unbekannt geblieben ist. Äußerst lebhaft macht sich auch das Bedürfnis nach Kredit-Instituten fühlbar, um unter günstigeren Bedingungen, als dies früher möglich war, die reichen Naturschätze des Landes ausbeuten zu können. In den Varnaer Handelsgeschäften bereitet sich eine gründliche Umgestaltung vor. Die Kaufleute wollen ihren Warenbedarf nicht mehr von Constantinopel, sondern aus den Erzeugungsländern selbst beziehen, um den doppelten Zoll zu ersparen. Ohne Zweifel erscheint Österreich-Ungarn befähigt, in den Transaktionen mit dem neuen Fürstentum einen hervorragenden, wenn nicht den ersten Rang einzunehmen; schon die geographische Lage beider Länder ermöglicht dies, falls in der entsprechenden Weise vorgegangen würde.

(p. 241) Der Besuch des Panajirplatzes bildete den Glanzpunkt meiner Streifzüge durch Pazardžik. Nur eine Viertelstunde nördlich von der Stadt entfernt, liegt er links an der großen Straße nach Medžidie und erscheint in seiner Gesamtanlage als bescheidene Wiederholung des gleichfalls von Midhat Pasa erbauten berühmten Meßplatzes zu Eski Džuma. Auch hier umschließt ein riesiges Mauerquadrat viele Reihen enger Zeltgassen mit Buden, auch hier gibt es kleine permanente Bauten für Polizei und Handelstribunal; eine Moschee und eine Menge bloß zur Meßzeit arbeitender Han's, welche den Platz umstehen, sprechen aber dafür, daß er während des Panajir's ebenso belebt sein dürfte, als er sonst verödet aussieht. In der Tat bildet Pazardžik ein günstig gelegenes Zentrum zur Versorgung mit Waren für das musivische Volksgemeinde des über hundert Orte zählenden Kreises. Gute Straßen ziehen von der Stadt sternartig ins Innere, zur Donau und zum Meere; jener nach Balčik, Kavarna und Medžidie gedachte ich bereits; nach Silistria gelangt man über Dinekler, Karapelit, Lođžak, Arabadži und B. Kainardži — in 12 Stunden; andere Wege führen nach Küstendže, Mangalja, Varna und Kozludža.

(p. 284) Am 3 Majabend meldete mein Dragoman, daß er reisefertig sei, und am nächsten Morgen dampfte ich aus dem Rusčuker Bahnhofs gegen Razgrad, um ein bereits 1872, während

meines ersten Besuches von Eski Džuma geplantes Vorhaben auszuführen, nämlich seine berühmte Maimesse kennen zu lernen. Eine Unzahl von Warenballen und Kisten war bereits über Rusčuk nach Džuma gegangen, andere warteten in den Bahnhofsmagazinen auf ihre Beförderung; denn der Andrang der meist auf der Donau herabschwimmenden Frachtstücke aus Österreich und Deutschland ist von und während der Messzeit so groß, daß die Fahrmittel der nur 224 Kilometer langen Rusčuk-Varnabahn für ihre Beförderung schwer genügen. Wenn der europäische Osten durch die Beschaffenheit (p. 285) von Klima, Boden und Menschen noch auf lange hinaus dazu bestimmt scheint, den Ausfall von Lebensmitteln für den etwas erschöpften, dichter bevölkerten Occident zu decken, so führt dieser dem Orient wieder seine industriellen, technischen und geistigen Erzeugnisse zu, welche dort mit der steigenden Kultur ein immer lohnenderes Absatzgebiet finden.

In diesem auf voller Gegenseitigkeit beruhenden Austausch friedlicher Leistungen bildet die Rusčuk-Varna-Eisenbahn ein wichtiges Mittelglied des großen orientalisches-occidentalen Verkehrszuges, namentlich seit 1875, in welchem Jahre die direkte Verbindung zwischen Constantinopel-Wien und damit zugleich die kürzeste zwischen dem Bosphorus und Westeuropa hergestellt wurde. Diese Route besitzt den großen Vorzug für viele Kategorien von Waren und für Reisende die billigste zu sein. Gegenwärtig besteht auch während des Winters ein direkter Personen-Verkehr zwischen Constantinopel-Varna mit Wien, Oderberg, Granitza, Krakau, Lemberg, Czernowitz, Suczawa, Roman, Jassy, Braila, Galatz und Bukarest. Durch diese direkte Verbindung wurde der Linie Rusčuk-Varna eine neue, dauernde Einnahmequelle erschlossen, welche bei der herrschenden Unlust der ruralen Bevölkerung sich der Eisenbahn zu bedienen, ihrem Budget sehr zu statten kommt. Die Gesamt-Einnahmen aus dem Personenverkehr betragen; 2 203 206 20 Goldpiaster, mit dem Durchschnittsergebnisse:

Ertrag pro Kilometer	9835	Goldpiaster
Ertrag pro Reisenden und Kilometer	66,5	„
Ertrag pro Wagenklasse, Reisenden u. Kilometer	24	Para
Jeder Reisende hat durchschnittlich befahren	110,8	Kilometer
Auf jeden Kilometer kommen durchschnittlich	148	Reisende

Die Einnahmen unter diesem Titel betragen im Verhältnis zum Gesamtertrage der Linie 34 3/10 Percent; jene aus dem Personenverkehr für alle im Betriebe stehenden türkischen Linien (1467 Kilometer) belaufen sich 1875 auf 10 950 446 25 Goldpiaster oder 7861 Goldpiaster per Kilometer, somit lieferte die Rusčuk-Varnabahn (224 Kilometer) mehr als den fünften Teil der Gesamteinnahmen aus diesem Titel. Der Eilgut- und Reisegepäckverkehr bildet die schwächste Seite der türkischen Bahnen, er betrug 1875: 5 351 366 Kilogramm und auch auf der Rusčuk-Varnalinie nur 705 475 Kilogramm = 2,6% ihres Erträgnisses¹.

Die stetige Entwicklung der türkischen Eisenbahnen tritt am sprechendsten im Warenverkehr der Rusčuk-Varnalinie zu Tage, welche 1875, trotz ungünstiger Einflüsse, eine Gesamt-Frachtenbewegung von 60 824 Tonnen erzielte, was im Vergleiche zur Güterbewegung im Jahre 1874 mit: 50 287 Tonnen Steigerung von: 10 537 Tonnen = 20 Percent repräsentiert. An dem (p. 286) Gesamtverkehre per 60 824 Tonnen partizipierten folgende Hauptartikel, deren Gewicht mehr als 1000 Tonnen betrug und zwar: Getreide und Mehl mit 73, Holz 7, diverse Güter 3, Manufakturen 2,5, Steinkohlen 2 Prozent. Dieses günstige Resultat ist hauptsächlich drei Momenten zu danken: nämlich der Hebung des früher vernachlässigten Transportverkehrs zwischen Donau und Pontus, der Heranziehung des Donau-Getreideexportes, und der Steigerung des Lokalverkehrs durch die fortschreitende Besiegung der konkurrierenden primitiven Transportmittel, obschon sich der türkisch-bulgarische Bauer noch immer sehr ungern zur Bezahlung der ihm hoch erscheinenden Frachtpreise in Gold versteht, das er überdies nur schwer zu beschaffen weiß.

Die Artikel, welche zum obigen Erträgnisse beitrugen, sind nach Tonnen berechnet: Getreide und Mehl 44 566, Holz 4170, Salz 930, Knochen und Hadern 943, Obst und Gemüse 513, Steinkohle 1159, Marmor 325, Tabak 146; Importartikel: Kolonialwarenⁿ 673, Petroleum 213, Manufakturen 1408, Seife, Kerzen 176, und diverse Wagenladungsgüter 1913. Außerdem haben noch Geflügel, Fische, Felle, Eier, Leder, Getränke, Emballagen, Wolle, Seidenwaren, Papier etc. etc. nennenswerte Frachten gebildet. Die verschiedenen Einnahmetitel der Rusčuk-Varnalinie ergaben: (v. p. 452)

(p. 288) Bei unserer Ankunft auf der Station (Razgrad) hatte die Sonne den Zenit bereits weit überschritten und Signor Castravelli, der Beamte en chef, spornte den für mich aquirierten Arabadži zur Eile, damit wir Eski Džuma noch vor Sonnenuntergang erreichen konnten.

¹ Österreichische Monatsschrift für den Orient, 1877 S. 143. Nach einer Mitteilung der General-Inspektion, aus der ich die vorstehenden und folgenden Angaben ohne Kritik wiedergebe.

Jahre	Personen- verkehr :	Eilgut- gepäck:	Frachten- verkehr:	Dlverse Einnahmen	Militär- Transport:	Total- Einnahmen	Besondere Einnahmen in Francs:
Gold-Piaster							
1875	2 203 206,20	167 511,30	3 720 613,20	211 907,37	—	6 303 237,07	1 434 592,93
1874	2 239 144,05	164 943,—	3 233 387,10	237 366,25	—	5 874 810,40	1 342 830,—
1875	—35 937 85	—2 586,30	+487 226,10	+74 540,12	—	+428 396,12	+91 762,93

Es war glücklicherweise einer der vielen Rusçuker Birżaren (Fjaker), welche die Aussicht auf reichen Gewinn während der Messzeit nach Razgrad lockt, von wo sie die Passagiere nach Dżuma und retour befördern. Unser Wagen war ein stark invalider Phaëton, der seine Glanz-epoche wahrscheinlich zu Pest oder Bukarest verlebt hatte. Der geforderte Preis erschien mir etwas hoch; allein ich hätte noch mehr bezahlt, um nur nicht in eine landesübliche Taliga klettern zu müssen. Ihr Bau gestattet nämlich nicht die geringste Aussicht, auf die es mir aber sehr ankam, da ich den wichtigen, selbst auf Kiepert's Karte von 1871 fehlenden Straßenzug zwischen Razgrad und Dżuma einzeichnen wollte. Der Birżar schnürte unser Gepäck geschickt auf Kutschbock und Hinterteil seines Vehikels, mein Dragoman postierte sich neben ihn, und rasch ging es die Serpentina abwärts zur S. im Tale liegenden Stadt, von der ich jedoch diesmal nur die ihr rote Dachgewirr überragende Hauptmoschee-Kuppel zu sehen bekam. Wir durchschnitten das südöstliche Viertel und hatten kaum seine letzten Häuschen hinter uns, als hohe Telegraphenstangen und riesige Staubwolken den Beginn der Dżumaer Straße kennzeichneten. Unzählige Fahrzeuge aller Art, mit buntester Staffage beladen, suchten sich unter ihrer Kutscher tolem Schreien in wilder Hetzjagd den Vorsprung abzugewinnen, um dann beim nächsten ambulanten Kaffeezelt länger des auch auf Reisen unentbehrlichen Kefs pflegen zu können.

Nach 1 St. erblickten wir auf der rechtseitigen Höhe das Reste alter Bauten bewahren sol-lende, rein bulgarische Arnautlar mit 220 Häusern; im XVII. Jahrhundert siedelte hier ein Razgra-der albanesischer Gouverneur christlich-arnautische Landbauer an, welche jedoch später nord-wärts wanderten. Unmittelbar hinter dem Orte konstatierte ich die Wasserscheide zwischen den Donau- und Pontusadern weit mehr N. als auf unsere Karten, und zugleich die ungekannten Sodżak Kamçik Quellen, deren stärkste 3,9 Meilen W. von dem im letzten Kriege wiederholt ge-nannten Sakar tepe abfließt. Nun ging es fortwährend abwärts über kleine Queradern und Sporne am rechten Ufer des Sodżak dere; das gleichnamige Dorf bieb links, Sekere, Kubadin ließen wir rechts am Wege, welcher nahezu parallel mit dem Kamçik läuft und ziemlich gut genannt werden kann.

(p. 289) Die türkische Meßpolizei hatte das Ihrige für die Sicherung der Staße geñan. In Abständen von kaum einer Stunde lagerten Piquets in Zelten oder in provisorischen Beklemeh's aus Aswerk, gewöhnlich am Saume eines Wäldchens oder an Stellen, welche sich am meisten zu räuberischen Überfällen eignen. Als Nebenerwerb betrieben diese mit alten Flinten, Pistolen und Handscharen ausgerüsteten türkisch-tatarischen Milizen die Bewirtung der Reisenden; und da Schenken fehlten, erzielten sie reichen Gewinn. Überall brannten einladende Feuer und neben ihnen hockten kaffeetrinkende Reisende auf ausgebreiteten Teppichen; ich glaube kein noch so sehr Eile habender Orientale und insbesondere kein Arabadžik (Kutscher) widersteht der Versuchung, wenn ihm ein Schälchen des köstlichen Trankes aus dem heiligen Arabien winkt. Um ihn zu schlürfen, kletterten Türken und Bulgaren, Spagnuolen und Armenier, bei jedem Beklemeh, oft zu sechs und acht, mit staunenswerthem Geschick aus ihrer bunť angestrichener feder- und fensterlosen Taliga. Diese Wagenart ist eine tatarische von den Türken verschlech-terte Erfindung, ein raffinierter Marterkasten, gegen welchen die russische Kibiťke ein wahres Ideal von Bequemlichkeit ist; der Türke bedient sich aber mit Vorliebe dieses tonnenartigen Vehikels, weil es ihm die gewöhnte hockende Stellung auf sitzlosem, mit Teppichen bedecktem Boden und die sichere Bergung seines Harems vor fremden Blicken gestattet.

Bei einem stark besetzten Beklemeh kreuzte die Straße den Başışler dere zwischen Karab-köi und Kodżadoanar, nach dem ich W. abbog, um genauere Erkundigungem über die nörd-lichen Kamçikquellen einzuziehen. Darüber rückte der Tag weit vor und es dunkelte, als wir die sanften Hänge bei Ailadin hinabrollten. Eine große Karavane befrachteter Wagen hatte am Raine eines Wäldchens, bereits Konak gemacht, da sie nicht mehr hoffen dürften, die Meßstadt vor „Akşam“ (Abend) zu erreichen. Unser Birżar riß im Han zu Dautlar seine Pferde

ein letztes Mal tüchtig bei Schöpfen und Ohren, um ihre Lebensgeister aufzurütteln, und trieb sie sodann mit gellender Zusprache über die sanft zum Kirk giçid zu hinabziehenden Höhen. Die Eichen- und Birkengehölze warfen bereits lange Schatten, immer häufiger wurden die Bivouakfeuer lagernder Arabadžik, die Sonne ging zur Rüste und bald befanden wir un allein auf der Straße. Endlich leuchteten am abendlichen Horizont des Panajirplatzes weiße Mauern auf, vor ihnen die langen Zeltreihen des Nizamtabors und der Reitereskadron, welche zur grösseren Sicherung der zusammenströmenden Meßwerte aus Sumla zeitweilig hirher befordert waren. Im Militärlager herrschte Stille und wir hörten deutlich den Anruf der Patrouillen; in Džuma's Bazarstraße wogte aber noch geräuschvolles Leben und ebenso im Hause des Corbaşi, der mich auf von Rusçuk erfolgte telegraphische Benachrichtigung an der Spitze seiner festlich gekleideten Familie mit herzlichem „dobro doše“ empfing. Die freundlich getäfelte Stube (p. 290) bot für meine geringen Ansprüche genügenden Komfort, das Abendbrot schmeckte trefflich und der im Garten plätschernde Springquell brachte mich mit seiner einschläfernden Musik bald dem Reiche der Träume näher, in das ich nach dem bewegten Tage allerdings auch sonst den Weg gefunden hätte.

Eski Džumas Phisionomie und Bewohner lernte ich bereits während meines ersten Besuches der Meßstadt im Sommer 1872 kennen, der Leser finder sie auf S. 53 geschildert. In türkischen Städten ändert sich in zwei Jahren wenig; das Pflaster war, wo eines vorhanden, gleich abscheulich geblieben, Gassen und Straßen so enge und architekturlos wie früher. Nur auf dem Konakplatze verriet sich das große Jahresereignis durch einige Rusçuker altertümliche Kaleschen, welche auf Fahrgäste zum Meßplatze warteten. Er war der Brennpunkt, welcher jeden, der irgend etwas zu kaufen oder zu verkaufen gesonnen war, auf viele Meilen in der Runde anzog. Natürlich beherrschte der „Panajir“ alle Gemüter und Gespräche in der Stadt. Wie wird er ausfallen, was dem Einzelnen bringen? Eski Džuma's große Maimesse behauptet nämlich für das nord-östliche Donau-Bulgarien den gleichen Rang, wie jene von Uzunçova für das mittlere Thrakien; Kaufleute von Constantinopel und Kleinasien erscheinen dort, selbst die persische Filzmütze tritt sporadisch auf.

Der Arabadžik, dessen Kutsche ich bestieg, stülpte eine blaue Staubbrille auf und stürzte sich hierauf in einen Strom von Wagen und Karren, der uns bald in riesige Staubwolken einhüllte; im Galop ging es über das unduljierte Terrain, das, so weit man blicken konnte, Menschen und Tiere bedeckten. Nach einer Viertelstunde hielten wir vor dem von Nizamsoldaten bewachten Haupteingange des Mauervierecks. Gleich am Tore stehen zwei einstöckige Gebäude, in welchen Delegierte des Rusçuker Handelsgerichtes und der Kadi entstehende Rechtssteite rasch mit Ausschluß alles Schreibens schlichteten, auch der Kajmakam des Kreises amtierte hier und war seit frühem Morgen mit Sekretären und Zaptie's stark beschäftigt. Der freundliche Efferdi durchflog meinen Ferman und erwies sich ungemein gefällig im Erteilen der gewünschten Auskünfte. Ich erfuhr, daß der Tirnovoer Mutessarif-Paşa gewöhnlich die Messe in der Hauptwoche besuche und daß auch der Rusçuker Vali oft auf derselben erscheine. Früher spielte sich der Markt in einem ungemein feuergefährlichen hölzernen Budenbazar ab. Midhat legte den neuen Panajirplatz an und beabsichtigte, im Zentrum eine Moschee, an seinen vier Ecken aber nach Außen vorspringende Karavanseraj im großen Style zu errichten. Auch dieses schöne Projekt legten des reformeifrigen Vali's Nachfolger unter das „minder“ (Sitzkissen), wo es der neubulgarische Gouverneur vielleicht noch vorfindet. Der Kajmakam wollte mir einen Čauş als Begleiter durch das Marktgewühl aufnötigen, ich lehnte aber diese Aufmerksamkeit ab, da unnütziges Aufsehen meine Zwecke (p. 291) gehindert haben würde, und eilte mit meinem Dragoman zum Budenplatze, dessen bunten Inhalt ich zu studieren gedachte.

Die Messe zu Eski Džuma beginnt am 4. und dauert bis 18. Mai. Wohl zwei Drittel des ausgedehnten Meßplatzes fand ich der Breit und Länge nach von fünf Straßen durchquert, was 36 Budenvierecke mit ebenso vielen Höfen, ergab. Oft gehört ein abgeschlossenes Budencarré einem Eigner, der die einzelnen Magazine an Händler weiter vermietet. Der Gewölbezins hängt vom Besuche der Messe ab; bei straker Frage steigt er bis 2500 Piaster und höher, in schlechten Jahren bleiben aber viele Buden leer, denn manche Kaufleute ziehen es dann vor, ihre Waren unausgepackt zurückzusenden. Die solideren Bauten gehören grobenteils bedeutenderen einheimischen Großisten, die ausgedehntesten Niederlagen den Firmen: Demeter Zlato (Wiener Waren), G. Hadži Argiroglu aus Philippopol, Eduard Heyler (englische Nägel und Droguen), Fer Karadunçov (Reis, Droguen, amerikanisches Petroleum) aus Constantinopel u. a.

Über den Ursprung der zur Messe gebrachten Waren verzeichnete ich folgende Nachweise: mittelst Donaudampfen gelangten 1874 allein via Rusçuk dahin 10 000 Zentner verschiedenster Artikel; weit größere Quantitäten gingen aber von Constantinopel via Varna dann von Salonik, Adrianopel, Philippopol u. a. O. mittelst Lasttier-Karavanen über den Balkan auf die Messe. Von österreichischen Waren kamen speziell bedeutende Mengen sogenannter Kronstädter Artikel: Riemenzeug, grobe Tücher, Metallwaren, buntbemalte Truhen,

Bürsten usw., außerdem Wiener Shawls, Manufakte, geblumte Kopftücher, Goldspitzen-künstliche Blumen, schlesische Tuche, Zündwaren, Zigarettenpapier, steierische Sensen, böhmische Fesse und Gläser, wohlfeile Petroleumlampen, emailliertes Kochgeschirr, Pakfong- und Chinasilbergeräte, Papier aus Josephstal; ferner Chemikalien, Tinte und Hofmannsche Tropfen aus Pester Fabriken, ebenso Stabeisen und ordinäres Papier aus Ungarn; durch griechisch-armenische Kommissionäre: von Manchester bezogene Baumwollgarne, englische Turbantücher, geblumte Demi-Kottons, Spitzen, grobes Segeltuch und feineres, teilweise farbig bedruckt in inländischen Fabriken, z. B. in Cypern; ferner französischen Tarlatan-Kopftücher, Seidenstoffe für Feredži's (Frauenmäntel), gepreßtes Glas, ordinäres Stein-gut; aus England: Stahlwaren, Drahtstifte in Fässern, Nadeln, Sägen usw. Von fremden Fabri-katen traf ich noch: billige gestreifte Baumwollstoffe aus Sachsen, Elberfelder türkische Rotwaren, Metall-Arbeiten vom Rhein, Taschen- und Wanduhren aus dem Schwarzwalde; Imitationen derselben mit Messingwerken aus Frankreich, Eisen- und Messingschlösser aus Rußland usw.

Von inländischen überraschten mich durch Schönheit und Güte: Weißwaren mit bunten Rändern aus dem thrakischen Eski Sagra, Decken mit roten Streifen, blau mit weiß karierte Stoffe, dann braun ornamentierte Damaste (p. 292) aus Pirdop bei Zlatica, ordinäre Metall-waren aus Gabrovo und Šumla, Sattel- und Riemzeug aus Constantinopel, dessen Kaufleute auch englische Drogen, Farbywaren, amerikanisches Petroleum, Marseiller Zucker, holländische Stearinkerzen und walachisches Salz en gros und en détail feil hielten. Von einigen orientalischen Kaufleuten wurden Trapezunter Shawls mit 15 Napoleons pro Oka, Tümbük-çi-Tabak aus Iran mit 18 Piastern pro Oka, grüne Kenna aus Damaskus zum Färben der Fingernägel mit 7 Piastern pro Oka, Kokosnüsse aus Mekka mit 5 Piastern pro Stück usw. ver-kauf.

Bunte und polyglotte Etiquetten, auf welchen selbst die Urschrift der Bibel nicht fehlt, dann flimmernde, mit Gold- und Silberfäden eingewerbte Marken, sind bei den Orientalern sehr beliebt und erleichtern ungemein den Warenabsatz. Die aus England durch dortige Kom-misionäre bezogenen Waren wurden per comptant, jene via Wien gewöhnlich auf 4 Monate Ziel verkauft. Der Meßverkehr vollzieht sich größtenteils nach heimischen Maß und Gewicht, der Arşin oder Pik (türkische Bazar-Elle) 0,68 Meter, eine Oka = 1,228 Kilogramm. Als Wert-messer für die Gold- und Silbermünzen, welcher in den türkischen Provinzen ein sehr ver-schiedener ist, gelten die Constantinopler Kurse. Ambulante Banquiers besorgten übrigens an den Ecken der Budencarré's hinter kleinen Tischen die Umwechslung der mannigfaltigen Geld-sorten aus aller Herren-Ländern, welche in der Türkei umlaufen, und suchten den bäuerlichen Schönen auch die antiken Münzen ihres Halsschmucks um ein billiges abzuhandeln. Rechtsgil-tige Geschäftsabschlüsse vollzogen viele Schreiber, welche über, die notwendigen Stempelpa-piersorten verfügten.

Ich übergehe hier den mit der Messe verbundenen Rohprodukten- und Viehmarkt, welch letzterer namentlich für die angrenzenden Kreise von großer Bedeutung ist, und ebenso das den Ethnographen speziell interessierende bunte Nationalitätsgemenge und reiche Volksleben auf und nahe dem Meßplatz, in seinen langen Gassen, in den Schenken, Zelten, improvisierten Laubhütten, unter weiß und rot gestreiften riesigen Sonnenschirmen usw. Ich lasse auch das Treiben im Freien unberührt, die Kniffe der Roßkämme und Telals, jener öf-fentlichen Ausrufer, weiche Pferde, Waffen, Uhren und sonstige Gegenstände an den Mann zu bringen suchen. Am buntesten ging es in den ambulanten kleinen Kramläden her, in welchen man Stück für Stück um „altmischpara“ ausschrie. Da kostete alles: eine Tabakdose, Staubbril-le usw. nur 12 Pfennige; allerdings waren es größtenteils Ladenhüter der mit Maschinen bil-lig produzierenden europäischen Industrie, mit welcher der nur die Handarbeit kennende Orient nicht zu konkurrieren vermag. Dies zeigte sich sehr deutlich im Sommer 1873 auf der Wiener internationalen Ausstellung, welche der europäische Osten zum ersten Mal mit seinen Erzeug-nissen für Haus und Luxus in möglichster Vollständigkeit beschickte.

(p. 293) Unter den Kaleidoskopbildern, welche diese Weltausstellung entrollte, äußerten unstreitig die farbenprächtigen des Orients auf die große Masse eine ungeschwächte Anziehungskraft. Die hundert Kleinigkeiten zu 2 Francs und darüber, welche der braune Tabuletkrämer aus dem h. Lande am Palaste des Khedive ausbot, waren gleich sehr unworbene Brennpunkte allgemeiner Schaulust, wie die riesigen Smyrnaer Teppiche zu 5000 bis 10 000 Francs, und der von Schah Nadir 1739 aus Delhi geraubte Pfauentron, dessen Wert (in seiner einstigen Voll-ständigkeit) mit 150 Millionen französischer Livres von Tavernier wohl stark überschätzt wurde. Mit seinen unermeßlichen Naturreichtümern, durch Glanz, Farbe und Bizarrerie in der gewerb-lichen Produktion feierte der in vielhundertjährigen Traditionen stationär gebliebene Osten im Industriepalaste und seinen südlichen Annexen einen vollständigen Triumph. In der Maschinenhalle jedoch, wo Tausende sinnreich kombinierte Apparate der occidentalen Welt unter dem betäubenden Lärme tributär gemachten Naturkräfte, die erstaunlichsten Leistungen

vollbrachten, glänzte der märchenhaft träumerische, alt gewordene Orient durch seine Abwesenheit. Mußte diese auffallende Erscheinung den Ethnographen und Handelspolitiker nicht allein schon zu den interessantesten Schlüssen führen? In Wahrheit, was vermöchte sprechender als diese merkwürdige Tatsache des Orients heutige wirtschaftliche Stellung zum Occident zu illustrieren? Ein Gang von nur hundert Schritten aus dem orientalischen Flügel des Palastes hinüber zur Maschinenhalle genügte, um selbst dem Laien jenen tiefen Gegensatz zu enthüllen, auf dessen geschickter Ausbeutung der handelspolitische Erfolg unserer westeuropäischen Industrieländer beruht.

Und Österreich, der Staat, dessen Name schon nach Osten verweist, der durch seine geographische Lage, Land- und Wasserstraßen, Geschichte und Völker, so eng mit dem europäischen Orient verbunden ist? Aus meinem Studium der Messe von Eski Džuma resultierte mit voller Gewißheit, daß die österreichischen Fabrikate eine riesige Konkurrenz mit der englisch-französischen Industrie und selbst mit jener von Deutschland, Holland und der Schweiz zu bestehen hatten. Diese Tatsache wird erklärt durch die geringe Neigung des österreichischen Fabrikanten, seine Erzeugnisse dem Geschmacke fremder Völker anzupassen, auch fehlt es an geschickten Agenten; nicht der kleinste Teil der merkwürdigen Erscheinung liegt aber an der verkehrten Inangriffnahme der türkischen Eisenbahnbauten von der See her gegen Norden, statt in umgekehrter Richtung von der österreichischen Südgrenze hinab zum Meere. Obschon nämlich das „rumelische Bahnnetz“ von österreichischen Ingenieuren trassiert wurde und obgleich man dessen Ausführung auch materiell durch energische Protektion der berüchtigten „Türkenlose“ usw. förderte, verstand es die Wiener-Diplomatie doch nicht, als Lohn für ihre eifrige Mitwirkung, den Ausbau der (p. 294) türkischen Bahnen von den Grenzen des Kaiserstaates gegen Süden vertragsmäßig ihm zu sichern.

Durch keine Konvention verbunden, erachteten es die Unternehmer für ihre Interessen vorteilhafter, den Bau der Bahnlirien von Enos, Salonik und Constantinopel her zu bringen. Dies entzog nicht nur der österreichischen Montan-Industrie die Lieferung des riesigen Bedarfs an Schienen und rollendem Material, sondern es entstand auch ein Bahnnetz, dessen Tendenz sich geradezu gegen Österreich richtete, in dem es ausschließlich Westeuropa's auf wohlfeilem Seewege verfrachtenden Industriestaaten zu statten kam. Diese vermochten nun ihre bereits in den türkischen Häfen eingebürgerten Fabrikate zu jeder Jahreszeit mittelst Bahnen im Innere zu befördern, während die österreichische Industrie im Winter selbst von ihrer einzigen, verhältnismäßig wohlfeilen Donaurachtenstraße abgeschnitten, den Kampf mit der westeuropäischen Konkurrenz aufgeben mußte. Denn wollte sie auch die teuren Südbahn- und Lloydlinien via Triest benützen, so verstand es ihre Konsular-Vertretung in den türkischen Provinzen wieder nicht, bei den Pfortenorganen die Verbesserung des bosnisch-albanesischen Straßennetzes durchzusetzen, welches von der slawonisch-kroatischen Grenze und Adria den Warenverkehr in das Innere der Türkei ermöglicht hätte.

So erklärt sich in natürlicher Weise die hervorragende merkantile Stellung der großen seefahrenden Industriestaaten, welche im Krimkriege Land, Leute und Bedürfnisse der Türkei eifrig studierten und andererseits Österreichs Herabsteigen von dem hohen Platze, den es einst im orientalischen Handel einnahm. Es gab nämlich eine Zeit, in welcher die türkischen Landesprodukte, z. B. Wolle, Felle, Leder, Wachs, Tabak usw. fast ausschließlich ihren Weg nach Österreich oder transito über dasselbe nahmen und wo seine Fabrikate den türkischen Markt souverain beherrschten; daß dem nicht so, blieb manchen Kreisen kein Geheimnis. Die Menge kannte jedoch diese Tatsache ebenso wenig als die ihr zu Grunde liegenden Ursachen, und es erregte nicht geringes Aufsehen, als mein Bericht über die Eski Džuma gesammelten Erfahrungen aus der Märznummer der „Monatsschrift des Wiener Orientalischen Museums“ (1875) in viele Tagesblätter überging. Man hielt es kaum für möglich, daß Österreich selbst den Handel in Zucker und Salz an Frankreich, jenen in Stearinkerzen an Holland usw. verloren habe. Einen Monat später reiste, durch meine Mitteilungen angeregt, eine von Graf Edmund Zichy geführte kleine Expedition, an welche auch das österreichische General-Konsulat zu Rusčuk sich beteiligte, zur Eski Džumaer Messe und bald darauf fand ich die traurige Genugtuung, alle meine Wahrnehmungen buchstäblich bestätigt zu sehen.

Gelegentlich des Berliner Kongresses suchte Österreich in „Vorverträgen“ und später durch langwierige Unterhandlungen mit Serbien und der Türkei den (p. 295) endlichen Ausbau der lange entbehrten „rumelischen Anschlußlinien“ zu sichern. Folgt dem Worte die Tat, so wird dies nicht nur für die österreichische, sondern auch für die deutsche Industrie von großer Tragweite sich erweisen und einigermaßen die Wunden verschmerzen lassen, welche die letzten Kriegsjahre im Orient dem gesamten mitteleuropäischen Verkehr schlugen. Während der Jahre 1877—1879 konnte auch an die Abhaltung der Messe in dem am 25. Januar 1878 von den Russen besetzten Eski Džuma nicht gedacht werden. Erst ein fürstliches Dekret vom Januar 1880 bestimmte, daß sie in diesem Jahre und weiter stets am 13. Mai eröffnet werden und volle 8 Tage dauern solle. Um den Kaufleuten aus Ost-Rumelien die Teilnahme zu erleichtern, verfügte das

Finanz-Ministerium die Rückerstattung des Zolles für ihre unverkauft über die Grenze des Fürstentums zurückgehenden Waren. Vom össterreichisch-ungarischen Konsulate zu Rusčuk folgt diesmal ein abgesendeter Experte dem Gange der wieder in das Leben tretenden Messe.

Heyd, W.

Histoire du commerce du Levant au moyen-âge, par . . . Ed. française refondue et considérablement augmentée par l'auteur. Publiée sous le patronage de la Société de l'Orient Latin, par Furcy Raynaud. Leipzig, Otto Harrassowitz; Paris, E. Lechevalier, 1885—1886. 2 vol. XXIV—1f.—554 p.; 2 f.—799 p.

Table des matières :

Vol. I. Avis du traducteur, p. III—IV; Préface de l'édition allemande, p. V—VIII; Remarques préliminaires au sujet des sources et des abréviations adoptées dans les notes. 1^e période. Les Débuts. Depuis les grandes invasions jusqu'aux Croisades: Epoque de l'empereur Justinien et de ses successeurs, p. 1—24; Depuis l'apparition de Mahomet jusqu'à commencement des Croisades, p. 24—128; Les Arabes et les routes commerciales sur leur territoire, p. 24—51; Les Grecs, p. 52—56; Les Russes et la Scandinavie, p. 57—74; a. Trafic avec les Arabes, p. 57—68; b. Trafic avec Byzance, p. 68—74; L'Allemagne, p. 75—86; La Grande-Bretagne, p. 87—88; La France, p. 88—93; L'Italie, p. 93—125; Les Juifs, p. 125—128; — 2^e période. Le développement. Fondation des colonies commerciales sur les côtes du Levant (Epoque des Croisades), p. 129—426; Les Etats croisés de Syrie pendant le premier siècle de leur existence, p. 129—190; a. Les colonies commerciales dans les Etats croisés, p. 129—163; b. Les Etats croisés considérés au point de vue du commerce du Levant, p. 163—190; Byzance sous les dynasties des Comnènes et des Anges, p. 190—264; L'empire latin, p. 264—310; Les Etats croisés de Syrie au II^e s. de leur existence, p. 310—359; L'île de Chypre, considérée au point de vue de ses relations de voisinage et d'amitié avec les Etats croisés, p. 365—372; La Syrie musulmane, considérée au point de vue de sa situation en arrière des Etats croisés, p. 372—378; L'Egypte, p. 378—426; Développement du commerce du Levant par suite de l'ouverture du continent asiatique (depuis la fin du XIII^e s. jusque vers la fin du XIV^es.), p. 247—554: Première zone. A. Marchés les plus rapprochés du commerce du Levant, p. 427—554; L'empire grec sous les Paléologues et les principautés franques de Grèce jusqu'au traité de Turin en 1381, p. 427—527; La Bulgarie, p. 528—534; L'Asie Mineure turque, p. 534—554.

Vol. II. 2^e e période. Le développement; Développement du commerce du Levant par suite de l'ouverture du continent asiatique (de la fin du XIII^e s. à la fin du XIV^es.), p. 3—253; B. Ancien courant commercial de l'Orient à la Méditerranée au midi, p. 3—64; Chypre, p. 3—23; L'Egypte et la Syrie, p. 23—64; C. Nouveaux marchés et nouvelles voies ouverts par les Tatars, p. 64—253; Apparition des Tatars (Mongols), p. 64—73; La Petite Arménie, considérée comme vestibule de l'Asie Centrale, p. 73—92; Trébizonde, considérée comme vestibule de l'Asie centrale, p. 92—107; La Perse, p. 107—140; L'Inde, p. 140—156; Les colonies de la côte septentrionale du Pont, p. 156—215; L'Asie centrale et la Chine, p. 215—253. 3^e période. Décadence. Epuisement des nations commerçantes de la Méditerranée, obstruction des routes d'Asie, à l'extérieur et à l'intérieur, découverte d'une nouvelle route par les Portugais, p. 255—552; Les Osmanlis, Les Grecs et les Francs dans la péninsule des Balkans, 1381—1453, p. 257—313; Les Osmanlis, 1453—1512, p. 313—351; L'Asie Mineure turque, p. 351—360; Les derniers temps de l'Empire de Trébizonde, p. 360—365; Fin des colonies de la rive septentrionale du Pont, p. 365—407; Chypre, p. 407—426; L'Egypte et la Syrie, p. 427—497; L'Inde, p. 497—504; L'Asie centrale, la Chine et la Perse, p. 504—508; Les deux catastrophes finales; l'apparition des Portugais dans l'Inde; la conquête de l'Egypte par les Osmanlis, p. 508—552. — S u p p l é m e n t s : Articles d'échanges entre l'Orient et l'Occident, p. 555—711; Hommes (les esclaves), p. 555—563; Produits naturels, p. 563—676; Produits fabriqués, p. 677—741; La clientèle du commerce du Levant, p. 712—737; Index, p. 739—799.

Vol. I. (p. 81) Au nord de l'Empire grec, les Bulgares du Danube occupaient tout le pays. On ne peut pas dire qu'ils fussent trop peu civilisés pour s'occuper de commerce, loin de là; comme leurs frères du Volga, ils l'aimaient et avaient entretenu avec les Grecs,

dès une époque très reculée, des relations réglées par des traités;¹ il y avait à Constantinople des marchands de cette race établis à poste fixe, et leurs affaires prospéraient au point d'exciter la jalousie des marchands grecs, tellement qu'à la suite d'une série d'intrigues on les força de transporter leurs comptoirs sur un marche secondaire, Thessalonique; cet acte fit éclater la guerre entre le roi Bulgare Siméon et l'empereur Léon VI.²

p. 528—534; L a B u l g a r i e.

(p. 528) Depuis 1186, les Bulgares s'étaient taillé un nouvel empire au sud du Bas Danube, aux dépens des deux empires grec et latin. Tant que dura l'alliance contractée entre les czars bulgares et les empereurs de Nicée, dans le but de chasser les Francs de Constantinople, Venise, l'alliée et le soutien des Francs, fut naturellement en guerre avec la Bulgarie; le coup de main exécuté, en 1256, sur la ville bulgare de Mesembria, par une flotte vénitienne sous les ordres de Jacopo Doro³, nous donne un aperçu de cette situation, et démontre que l'époque n'était rien moins que favorable à l'établissement de relations commerciales entre les deux nations. Quant aux Génois, la prépondérance dont jouissaient les Vénitiens à Constantinople les éloignait de ces quartiers, et leur marine marchande comme leur marine militaire se montraient rarement dans le Bosphore et plus rarement encore dans le Pont. Il se trouve de la sorte que, pendant le XIII^e s., le grand commerce italien négligeant la Bulgarie, le champ resta ouvert aux entreprises des R a g u s a n s : ceux-ci, d'ailleurs, avaient l'avantage de la communauté d'origine qui leur assurait un bon accueil dans le pays; le czar Jean Asen II (1218—1241) les appelait „ses hôtes bien-aimés et très fidèles“ et leur accorda de grands privilèges.⁴ Toute la partie septentrionale de la péninsule de l'Hémus étant déjà occupée par des princes et des populations slaves, les Ragusans, devenus eux-mêmes à moitié slaves, étaient traités jusqu'au coeur du pays en compatriotes, et cette sympathie générale se traduisit pour eux en une série de privilèges concédés par les souverains grands et petits de l'Herzégovine, de la Bosnie et de la Serbie.⁵ Cette situation exceptionnellement favorable levait pour eux les obstacles dont eût été semée, sans cela, la route de terre entre Raguse et la mer Noire; aussi préféraient-ils souvent la suivre que de faire le voyage par le Bosphore, bien qu'ils eussent à Constantinople un établissement qui pouvait jusqu'à un certain point leur servir de station.

A la fin du siècle, l'Empire latin était tombé, et l'Empire bulgare, bien déchu de la grandeur à laquelle il s'était élevé sous la dynastie des Asenides; les puissances commerçantes d'Italie pouvaient dès lors nouer des relations avec la Bulgarie. Les G é n o i s semblent avoir fait (p. 529) les premiers pas; c'étaient eux qui dominaient à leur tour dans la mer Noire et leurs navires de guerre et de commerce en visitaient toutes les côtes. Les V é n i t i e n s suivirent leur exemple: leur base d'opérations était Constantinople; eux aussi abordaient la Bulgarie par mer. On pourrait bien citer des exemples de marchands vénitiens pénétrant en Bulgarie par la Dalmatie et suivant la voie de terre à travers les pays slaves jusqu'à la mer Noire; mais c'était l'exception. Il est vrai que déjà Miloutine-Ouroch II, roi de Serbie (+1321) avait invité les Vénitiens à passer par son pays pour aller à la mer Noire⁶; mais, dans sa pensée peut-être, et en tout cas, dans celle de ses successeurs, Etienne-Ouroch III et Etienne-Douchan, qui renouvelèrent la même offre en 1330 et 1340,⁷ le but de cette invitation n'était pas de faciliter les relations des Vénitiens avec la Bulgarie, mais bien avec Constantinople ou l'Empire grec en général; le fait est qu'Ouroch III refusa formellement de garantir sa protection aux voyageurs à destination de la Bulgarie: il faut dire qu'il était alors en guerre avec le souverain

¹ Théophanes, éd. Bonn, I, 775. Ils avaient pour intermédiaires les marchands grecs des villes maritimes du Pont, telles que Mesembria et Anchialos, que les rois bulgares avaient enlevées aux empereurs byzantins.

² Theophanes contin. p. 357; Leo Grammaticus, p. 266 et. s.; Georgius Hamartolus, éd. Muralt, p. 771; Theodosius Melitenus éd. Tafel (Monum. saecul. acad. Monac. 1859), p. 186. V. aussi Cedren. II. 254.

³ Dandolo, p. 366.

⁴ Miklosich, Monum. Serb., p. 2 et s. En 1253, Jean, fils de Michel Asen, renouvela ces privilèges à l'occasion de la conclusion d'une alliance politique avec Raguse. I b. p. 35 et ss.

⁵ M. Miklosich a réuni tous ces documents dans ses Monumenta Serbica spectantia historiam Serbiae, Bosnae, Ragusii (Vienn, 1858).

⁶ Extrait du cinquième livre perdu des Misti (ann. 1317—1320), dans l'Archiv. Vernet., XVII, 266; XXIII, 77.

⁷ Monum. Slav. merid. I, 337; II, 75 et s. Les mêmes documents se trouvent encore dans les Monum. Hung. hist., Acta externa, I, 282, 394 et s. (et une seconde fois avec une date fautive, I, 159 et ss.).

de ce pays.¹ D'ailleurs, et ceci est le point important de la question, l'attitude défiante, les tergiversations, les réponses évasives de Venise² démontrent clairement que l'on connaissait trop bien les moeurs des populations à peine civilisées de ces régions pour se fier beaucoup à la sécurité de cette route. Les Vénitiens se sentaient infiniment plus en sûreté sur leurs vaisseaux. Et puis, le grand article d'exportation de la Bulgarie, le produit le plus abondant du pays, le blé, était beaucoup plus facile à transporter sur mer que sur terre, étant donnés surtout la longueur des voyages et le mauvais état des routes. Varna, Mesembria, Anchialos, Sozopolis et autres ports étaient en même temps d'importants marchés pour les blés³; mais ils se trouvaient sur le territoire du czar bulgare; les Grecs reconquirent bien pour un temps les plus méridionaux d'entre eux, mais ils ne surent pas les conserver.⁴ Constantinople tirait de là une partie de son approvisionnement en grains et c'étaient les Italiens qui en entreprenaient le transport;⁵ en somme, les opérations des marchands vénitiens (p. 530) et génois de ce côté se bornaient à peu près à des achats de grains qu'ils revendaient à Constantinople.

En remontant dans l'histoire, l'indice le plus ancien que l'on possède de l'existence de ce commerce est une interruption qu'il subit sous le règne du czar Théodore Svétislav (1295—1322). Vers 1314, certains marchands génois avaient été pillés par des sujets du czar; deux fois la république de Gênes fit des démarches auprès de celui-ci pour obtenir un dédommagement; deux fois elle échoua. Alors, le gouvernement génois rompit toute relation avec lui, envoya à tous ses sujets établis en Bulgarie l'ordre de quitter le pays dans un délai de quarante jours, leur interdit sous peine d'une forte amende d'y mettre dorénavant le pied avec ou sans marchandises, et leur garantit l'impunité pour tout le mal qu'ils pourraient faire au czar et à ses sujets (22 mars 1316). A cette époque Svétislav avait reconquis sur les Grecs Mesembria, Anchialos et Sozopolis⁶; ces villes se trouvaient donc tout naturellement comprises dans le territoire mis en interdit; or, chose curieuse, dans l'ordonnance rendue à l'effet de mettre cette interdiction en vigueur, il y a un paragraphe spécial pour Sozopolis; comme c'était un des marchés préférés du commerce maritime génois, on croyait, sans doute, nécessaire d'insister tout particulièrement⁷. Svetislav mourut en 1322; nous ignorons si ce conflit fut accommodé de son vivant. Pendant une longue suite d'années, les sources gardent un silence absolu sur les relations de Gênes et de la Bulgarie.

A partir de ce moment, au contraire, les V é n i t i e n s passent au premier plan. En 1352, nous voyons le doge Andrea Dandolo envoyer Marino Faliero en ambassade auprès de Jean Alexandre Asen, czar des Bulgares (1331—1365), pour conclure avec lui un nouveau traité de commerce. Je dis un nouveau traité, car il est évident que cette mission ne pouvait pas être la première démarche faite pour nouer des relations d'affaires avec la Bulgarie, puisqu'il y avait déjà à Varna un consul vénitien, nommé Marco Leonardo; ce fut lui, précisément, qui reçut (p. 531) la mission de porter à Venise le texte du traité avec une lettre du czar et il y joignit une note sur la valeur des monnaies bulgares. Précédemment encore, en 1343, il y avait un certain nombre de Vénitiens établis en Bulgarie, parmi lesquels on cite un nommé Orsato di Boninsegna: on les connaît parce qu'ils avaient été victimes de vols⁸. Mais le traité du 4 octobre 1352 contenait de nouvelles faveurs et le czar en jura solennellement l'observation. Il renfermait d'abord les garanties ordinaires pour les biens des marchands vénitiens en cas de naufrage ou de décès, puis l'assurance qu'aucun ne pourrait être rendu responsable des méfaits ou des dettes de l'un de ses compatriotes et que l'on ne pourrait pas opérer une saisie dans la maison

¹ Jirecek, *Gesch. der Bulgaren*, p. 293.

² *Monum. Slav. merid.*, I, 162 (bis), 167 (bis), II, 77.

³ Pegol. p. 25; Uzzano, p. 88; Taf. et Thom., III, 179 (dans ce passage le nom Varai pourrait bien signifier Berhoea et non Varna, comme l'admettent les éditeurs), 219, 246.

⁴ Jirecek, *Op. cit.*, 272, 286, 289, 290, 298, 299, 325.

⁵ En 1320, le baile vénitien de Constantinople fait une plainte au sujet d'un droit de douane imposé aux Grecs pour les achats faits aux marchands vénitiens (p. 530) de grains importés par ces derniers de la mer Noire, de Mesembria et d'Anchialos (Achillo). Taf. et Thom., IV, 165.

⁶ Jirecek, *op. cit.*, p. 286.

⁷ Ce décret, avec son supplément, est publié sous le titre; *Decretum de non eundo in Zagora*. *V. Off. Gaz* : p. 382 et ss., 385. Dans le contexte, Sozopolis est dénommée Susopoli, ce qui est exact, tandis que dans le Rubrum il y a Sinopoli; mais cette erreur ne peut tromper personne et faire supposer qu'il s'agisse là de Sinope; Pegol. écrit aussi, p. 25, Sinopoli, évidemment pour Sozopolis. Dès 1317, les autorités génoises interdirent à leurs compatriotes d'acheter à Varna et à Anchialos des grains à destination de Constantinople, tant que ces deux villes s'obstineraient dans leur révolte contre l'empereur grec. *Atti della Soc. Lig. X III*, 120.

⁸ *Monum. Slav. merid.*, II, 208; et dans les *Monum. Hung.*, I, c., II, 37 etc.

d'un Vénitien sans un jugement; enfin, il donnait à la République le droit de construire des églises et même des entrepôts (loza) partout où lui plairait, jusque dans l'intérieur du pays. Les droits de douane étaient fixés à 3%; les taxes de pesage et les droits de port étaient réglés à nouveau.¹

Que si l'on demande jusqu'à quel point ces relations commerciales se développèrent, c'est un point resté obscur: le traité de 1352 est la seule preuve de leur existence. Après la mort d'Alexandre, la Bulgarie tombe en décadence et marche à pas de géant vers la ruine définitive. Ce prince fut le dernier qui put à bon droit porter fièrement le titre de czar des Bulgares, que les chartes écrites en latin² et les écrivains occidentaux³ traduisent d'ordinaire par les mots *Imperator de Zagora*.⁴ Après lui, la Bulgarie se divisa en trois principautés indépendantes l'une de l'autre. La région des côtes⁵ de la mer échu au despote *Dobroditza* (*Dobrotitz*)⁶ qui, du temps du czar Alexander (p. 532) possédait déjà deux châteaux-forts aux environs de Mesembria. Doué d'un esprit entreprenant, il joua parmi les souverains des pays riverains du Pont un rôle qui ne fut pas sans importance. Ainsi, il s'immisça dans les affaires de Trébizonde et fit la guerre au Génois en Crimée, une première fois en 1375⁷ et plus énergiquement encore, en 1384: en ces circonstances il agissait sous l'inspiration de Giovanni Muazzo, ce fameux gouverneur de Ténédos qui, après s'être refusé de sa propre autorité et en dépit des stipulations du traité de Turin et de son gouvernement, à livrer l'île aux Génois, avait dû être réduit par la force et s'était réfugié auprès de lui (1383).⁸ Les hostilités durèrent tant que vécut *Dobroditza*. Entre autres exemples, mentionnons qu'il fit jeter en prison tous les Génois qu'il put faire saisir sur son territoire: en mourant il légua sa haine en même temps que sa principauté à son fils *Ivanko* (*Juanchus*).⁹ Cependant les difficultés finirent par s'aplanir en 1387. Une conférence se réunit à Péra dans le palais du podestat, Giovanni de Mezzano: elle se composait de deux envoyés d'Ivanko, Costa et Jolpani d'une part, du podestat lui-même et de deux délégués de Gènes, Gentile de Grimaldi et Giannone del Bosco de l'autre; avec l'aide d'un interprète on arriva à s'entendre sur la rédaction d'un traité dont voici le résumé; les deux parties se promettent mutuellement l'oubli du passé, et Ivanko en particulier s'engage à rendre la liberté aux Génois arrêtés par son ordre et à leur restituer leurs biens. Pour l'avenir, il assure aux Génois égards et bons traitements, et protection pour leurs personnes et pour leurs biens. La République génoise pourra dorénavant nommer des consuls sans craindre que le prince mette obstacle à leur installation, et même ils seront certains de trouver chez lui un appui bienveil-

¹ *Ibid.* III, 246—248. Marin a déjà publié ces pièces: il donne même la fin du traité d'une manière un peu plus complète, IV, 174 et ss.; *M. Filiasi* (*Mem. stor. de Veneti*, VI, 2, p. 236) place à tort le Pactum à l'année 1346.

² *Off. Gaz.*, l.c.; *Mon. Slav. merid.*, l.c.

³ *Sanuto, Secr. fid. cruc.*, p. 72; *id. Istoria del regno di Romania*, dans *Hopf, Chron. grec.-rom.*, p. 142; *id. Epist.* 6, dans *Kunstm.*, p. 801; *Laur. de Monac.*, p. 146, et s.

⁴ Ce nom vient, non pas de ce que les czars bulgares auraient eu leur résidence habituelle dans la ville Zagora, comme le suppose *M. Kunstmann*, op. cit., p. 713, car ils habitaient ordinairement Ternovo, mais de ce que le noyau de leur empire était l'antique Moesie, qu'on nommait aussi, à cette époque, Zagorje (Le pays au-delà de la montagne); *Jirecek*, *Op. cit.*, p. 375.

⁵ La capitale était *Kalliakra* (sur le cap du même nom au NE de Varna) si l'on peut admettre que ce soit la même que la *Kallacerka* de *Schiltberger* (p. 93). V. les cartes du Moyen Age et la citation de *Laon Chalc.* dans la note ci-dessous. Je vois dans les *Bulletins de la société I. R. de Géographie de Vienne* (Nouvelle suite, v. XI, p. 490), que *P. Matkovic* admet l'identité de *Kalliakra* et de la ville actuelle de *Kartal*.

⁶ *ἦτοῦ Σόξελίου παραλλὰ Δοβροῦτσκωρ του Μυσού χάρα.*, *Laon. Chalc.* p. 326, (p. 352) nommé également, par la suite, du nom de ce prince, *Dobroutcha*; *Jirecek*, *Op. cit.*, p. 12 250.

⁷ On trouve dans les comtes de la colonie de Caffa pour cette année là, les frais d'armement d'un vaisseau équipé pour le combat; *Canale, Della Crimea*, II, 59 et ss.

⁸ *Hopf, Griech. Land*, dans *Ersch et Gruber*, LXXXVI, 28.

⁹ Ce prince bulgare est peu connu, son règne ayant été très court; il semble que, vers l'intérieur des terres, son domaine ne s'étendait pas même jusqu'à *Silistrie*; ce fut son successeur *Mirza* qui acquit cette ville à la principauté (*Jirecek*, *Op. cit.*, p. 324, 345 et s.). Il n'y a rien de commun entre cet *Ivanko* et le ban (gouverneur) *Janko* (*Janouka*) qui, au dire des sources turques, laissa prendre par les Turcs la ville de *Sofia* (1382): cette ville, située très loin dans l'intérieur, faisait partie de la principauté du czar *Sisman III*. *Silvestre de Sacy* tenait ces deux personnages pour un seul et même individu, mais il est démontré que son opinion est insoutenable.



lant dans l'exercice de leurs fonctions judiciaires. Le prince concédera aux Génois un terrain convenable, où ils pourront élever une église et un entrepôt et (p. 533) s'installer en toute tranquillité. Ils sont autorisés à vendre sur le territoire bulgare et à en exporter toutes sortes de marchandises, même les articles de consommation (sauf le cas où une famine obligerait d'interdire la sortie des vivres). Les droits d'entrée et de sortie sont fixés à un taux très bas, 1% ad valorem; les navires, les matières d'or et d'argent, les perles fines et les bijoux sont déclarés entièrement exempts.¹ Les Génois ne jouirent par longtemps des avantages que leur assurait ce traité: quelques années après, les Turcs achevèrent la conquête de la Bulgarie (1393—1398), et les dernières traces d'établissements génois ne tardèrent pas à disparaître des territoires situés au sud des bouches du Danube.

Avant de quitter cette région, il faut encore, bien que cela nous entraîne au-delà des limites des pays bulgares, jeter un coup d'oeil sur le bras septentrional des bouches du Danube. Il y avait là un port fréquenté à la fois par les Génois et par les Vénitiens, un des nombreux entrepôts de grains de la région du Pont, Lycostomium, nommé plus habituellement Licostomo² par les Italiens. Au milieu d'une série de griefs présentés, en 1360, par le gouvernement de Venise à celui de Gênes, nous voyons que le premier accuse les commerçants en grains génois d'empêcher leurs confrères vénitiens de faire des achats sur ce marché, à moins que ceux-ci ne les acceptent comme associés: s'ils consentent à cet arrangement, les Génois les trompent en faisant de leur côté des achats sous main, de sorte que les Vénitiens ne trouvent plus rien et se voient fréquemment obligés de repartir avec leurs vaisseaux à moitié vides.³ Licostomo était une ville forte: il paraîtrait que les Génois s'en emparèrent vers cette époque: un conseil à eux y faisait déjà les fonctions de gouverneur en 1332.⁴

Dans le voisinage de Licostomo on nomme encore un grand marché de grains, celui de Moncastro (actuellement Akkerman). En 1421, cette localité appartenait au voivode Alexandre prince de la petite Valachie et de Moldavie. En 1441, le voyageur belge Guillebert de Lannoy y trouva des Génois établis en résidence fixe.⁵ En 1445, quand Valeran de (p. 534) Wavrin, commandant d'une flottille du duc de Bourgogne, livra un combat aux Turcs dans le bas du Danube, la ville et la forteresse de Moncastro étaient au pouvoir des Génois: dans le port, il y avait des vaisseaux dont les propriétaires étaient habitants de Trébizonde ou Arméniens.⁶

Vol. II (p. 347) A côte des Italiens, les marchands de Raguse surent se maintenir dans les bonnes grâces des sultans. Ils en avaient obtenu des passeports⁷ qui leur assuraient le libre parcours des routes de caravanes jusqu'au Bosphore, à la mer Noire et aux bouches du Danube. De tous ceux qui firent ces voyages pendant le Moyen Age, il n'en est malheureusement pas un qui nous ait laissé son itinéraire. C'est par un Vénitien, Ramberti (V. plus haut), que nous connaissons la route qu'ils suivaient d'ordinaire pour atteindre Constantinople: elle était dangereuse sur certains points et à peu près impraticable sur d'autres. A propos de l'un des gîtes d'étape de cette route, celui de Fotcha (qu'il nomme Cozza), Ramberti note expressément que les marchandises expédiées de Raguse à Constantinople ou réciproquement passaient par cette localité.⁸ Dans certaines grandes stations, particulièrement dans celles qui se trouvaient situées sur un embranchement de routes importantes, les Ragusans entretenaient des colonies, parfois nombreuses, autour desquelles les autres Latins venaient

¹ Silvestre de Sacy a publié ce traité, au milieu d'autres pièces des archives de Gênes, dans les *Notes et extraits*, XI, 1, p. 65—71, et il en a donné un commentaire dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, VII (1824), p. 292 et ss. V. *Atti della Società*, XIII, 145 et s., 152.

² Lelewel, *Portulan*, p. 12, Thomas, *Periplus des Pontus Euxinus*, p. 258; *Atlas*. Luxoro, p. 123, 246. Le nom de Kilia n'apparaît sur les cartes, à côté de celui de Licostomo, que vers la fin du Moyen Age; il ne semble pas qu'ils s'appliquent à la même localité: il est donc inexact de dire que Licostomo est le nom ancien et Kilia le nom moderne d'une seule et même ville.

³ Taf. et Thom., inéd.

⁴ Tiré du *Cartolario della masseria di Caffa*, dans Desimoni, *Atlas*. Lux., p. 123.

⁵ *Oeuvres de Lannoy*, éd. Potevin, p. 59.

⁶ Jehan de Wavrin, *Anciennes chroniques de l'Angleterre*, éd. Dupont, II, 95.

⁷ Passeports signés par Mahomet II, l'un en 1480, l'autre sans date, par Bajazet II en 1481, par Sélim I er en 1517; Miklosich, *Mon. serb.*, p. 523 et s., 524 et s., 526 et ss. 550 et ss.; Cf. Luccari, p. 96, 101, 127; Engel, *Gesch. von Ragusa*, p. 196.

⁸ Ramberti, l. c., p. 113, a.

habituellement se grouper. Citons, par exemple, celles de Novi Bazar,¹ de Sophia (Sredez),² de Tatar-Bazardjik, de Philippopoli, d'Andrinople³, à côté desquelles nous nous permettons encore de nommer, bien qu'elles fussent situées en Bessarabie, celles de Kilia et d'Akjerman, où les Turcs avaient déjà trouvé, au moment de la conquête, des Ragusans dont ils avaient pillé les magasins⁴. Les Ragusans mettaient leur orgueil à fonder et à entretenir dans ces colonies des églises où l'on célébrait le culte catholique-romain.⁵ On comprend d'après cela qu'ils devaient trouver les papes bien disposés (p. 348) en leur faveur quand ils allaient leur demander d'autoriser par grâce, leur trafic avec les Turcs mécréants; en 1468, Paul II leur accorda, sans se faire prier, une licence à cet égard.⁶

Parmi les articles que les marchands de Raguse allaient chercher dans les pays soumis au joug des Turcs, nous pouvons citer en particulier les pelleteries, la cire, le poivre, les objets en maroquinerie fine, spécialité d'Andrinople, l'or et l'argent des mines de la Serbie, que l'on transformait à Raguse en objets artistement travaillés⁷. Mais ce commerce d'exportation avait relativement peu d'importance: les Ragusans se livraient surtout à l'importation en Turquie des articles de fabrication européenne. Les soieries et les draps de Toscane arrivaient par Ancône sur le marché de Raguse, où, d'ailleurs, il ne tarda pas à se monter des fabriques;⁸ de là il se répandaient dans l'intérieur. Ce marché recevait également de divers points de la péninsule d'autres articles fabriqués spécialement pour la Turquie.⁹ De la sorte, Raguse était un centre assez important d'échange entre l'Orient et l'Occident, et cette situation, qui était pour son commerce une source de beaux bénéfices s'est maintenue jusque dans les temps modernes.

Tomaschek, W.

Zur Kunde der Hämus-Halbinsel. Von . . . II. Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabers Idrîsî. — *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*. 113. Band. Wien, 1886. p. 285—373.

Inhalt:

(Vorrede), p. 285—291; Ungarische Städte; Geschichte der Donaulinie, p. 292—297; Die Donaulinie bei Idrîsî, p. 298—303; Küstenweg von Konstantinopel bis zu den Donaumündungen, p. 303—309; Weg von Varna landeinwärts; Sumen und Umgegend, p. 310—315; Weg von Anchialos landeinwärts nach Sumen, p. 315—318; Weg von Anchialos westwärts nach Sliwen, p. 318—321; Weg von Konstantinopel nach Sliwen; ein Seitenweg zum Pontus p. 321—323; Weg von Konstantinopel nach Beroë und Philippopolis; Hämus und Hebrus, p. 324—329; Der Hellespont; Küstenweg von Konstantinopel bis Gallipoli und die sich anschließenden Inlandwege, p. 329—335; Das Adriatische Meer; Gebirge,

¹ Ramberti, p. 114, a; Caterine Zen., p. 8; Jirecek, Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien waerend des Mittelalters, dans les Abhandlungen der boehm., Ges. der Wissenschaften, 6^e suite, X, 77.

² Ramberti, p. 115, a; Cat. Zen., p. 10; Luccari, p. 115; Jirecek, Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe (Prag, 1877), p. 128. Il y avait là de grands magasins de drap appartenant à des Ragusans.

³ Pour ces trois localités, v. Jirecek, Die Heerstrasse etc., p. 131—133.

⁴ Luccari, p. 116.

⁵ Par exemple, l'église de Ste Marie d'Andrinople; Luccari, p. 89 (a. a. 1431); Gondola Matteo, Relazione dello stato della religione nelle parti d'Europa sottoposte al dominio del Turco, dans Banduri, Imperium orientale, II (ed. Paris), p. 104.

⁶ Farlati, Illyr, sacr., VI, 180.

⁷ Philippus de Diversis, cité dans Appendini, Notize sulla antichità de, Ragusei, I, 232; Ramberti, l. c., p. 117, a. Ce sujet est traité spécialement dans les §§ 7 et 8 de l'intéressante étude de M. Jirecek intitulée: Die Handelsstrassen und Bergwerke in Serbien und Bosnien, l. c.

⁸ Appendini, I, 233, 234.

⁹ Phil. de Vivers, ibid. 233.

Flüsse und Hauptorte an der Küste, p. 335—339; Küstenweg längs der Adria von Triest bis Arta; die Inseln, p. 339—348; Weg von Valona über Larisa nach Volo und Salonik, p. 348—352; Weg von Durazzo nach Salonik und Kawala (Via Egnatia), p. 353—360; Weg von Ochrida über Skopja und Melnik zur Mündung der Struma, p. 360—366; Weg von Skopja über die Struma nach Sofia und von da nach Belgrad; einige abseit gelegene serbische Orte, p. 366—373.

Jacob, G.

Der Nordisch-baltische Handel der Araber im Mittelalter. Dargestellt von. . . Leipzig, Georg Böhme, 1887. 152 p.

p. 103—108: Das Wolgagebiet.

(p. 103) Dem russischen Mönchen Nestor, der um 1100 im Höhlenkloster zu Kijew lebte, sind die Handelsstraßen noch wohl¹ bekannt, wenn er erzählt (II, 92); „Solcher Gestalt kann man aus Rußland auf der Wolga zu den Bulgaren und Chwalisen reisen und gegen Osten in das Loos der Semiten gelangen; auf der Düna aber zu den Warägern, von den Warägern nach Rom und von Rom zu dem Geschlechte Chams. Der Dnjepr ergießt sich durch drei Mündungen in das Pontische Meer, welches Meer auch das Russische genannt wird.“

Nach den Berichten der Araber müssen wir die Wolga für die wichtigste Verkehrsstraße nach Norden halten. Auf ihr kam man zunächst ins Land der Chazaren, über die wir bereits gehandelt haben; von den Chazaren aber zu den Burtas, die der Hauptsache nach auf dem linken Ufer des Stromes saßen. Man kann mit ziemlicher Sicherheit behaupten, daß sie von Landesprodukten hauptsächlich Honig und Wachs in den Handel brachten. Denn einerseits werden diese Dinge als Handelsartikel beim nordischen Verkehr von Ibn Fadlân, Istachri, Ibn Hauqual (pag. 231) und Muqaddesi (pag. 325) genannt; andererseits sind die Tschuwachen noch heute als Bienenzüchter bekannt. Das widerspricht nicht der Angabe Muqaddesi (pag. 355), der Honig speziell als Reichtum des Chazarenlandes nennt. Auch aus nördlicheren Gegenden wurde er exportiert; so hatte noch Ibrahim Ben Jacqûb das Reich des MSCHQH (westlich von den Rûs, südlich von den Brûs) an ihm Überfluß. (Kuniks al-Bekri S. 36). (p. 104). Der Bedarf muß im Orient ein großer gewesen sein; man gebrauchte den Honig nicht nur in der Medizin (Ibn Baitâr), sondern auch zu anderen Zwecken, z. B. als Zahnreinigungsmittel, mit Essig vermischt. Andererseits beschränkte sich der Handel der Burtas nicht auf diese Erzeugnisse. Daß sie vielmehr auch die kostbaren Güter des Nordens, wohl namentlich Rauchwaren, dem Morgenland überlieferten, beweisen die Verse Firdûsi:

Zuerst legt er an den Schatz der Braut
von China und von Burtas, von Rûm und von Rûs.

(nach Hammer-Purgstall, Wiener Jahrbücher der Literatur, Bd. IX. 1830). Nach Mascûdi (II, 16) scheinen namentlich Fuchspelze aus dem Lande der Burtas gekommen zu sein; die schwarzen, welche im Kalifenreich besonders geschätzt wurden², nannte man sogar „burtasische“, womit allerdings aber noch nicht bewiesen ist, daß diese Tiere im Lande der Burtas vorkamen.

Weiter stromauf gelangte man nach Bulgâr. Durch Frâhn, Stüwe und andere ist die Vorstellung erweckt, daß der Hauptanteil am nordisch-baltischen Handel den Wolga-Bulgaren gebühre, über die aus arabischen Quellen bereits viel Material gesammelt wurde. Doch muß ich darauf aufmerksam machen, daß derjenige Autor, welcher hier am eingehendsten Bescheid weiß, Ibn Fadlân, es offen (p. 105) bar vermeidet, das Volk mit Bulgar zu bezeichnen. Er spricht nur von dem König der Slawen, wenn er den Fürsten meint, zu dessen Reich die Stadt Bulgâr gehörte. Frâhn (Ibn Fozlan pag. 69) setzt sich darüber kurz hinweg mit den Worten: „Man hat den König der Bulgaren an der Wolga zu verstehen.“ Bei Muqaddesi wird Bul-

¹ Gleichfalls ein Beweis, daß der Handel nicht mit dem zehnten Jahrhundert aufgehört.

² Schwarzes Pelzwerk scheint überhaupt mit Vorliebe getragen worden zu sein; wahrscheinlich färbte man sogar Zobel schwarz. Die schwarzen Hasenfelle sind nach Ibn Baitâr die besten. Diese Neigung erklärt sich vielleicht daraus, daß Schwarz die Farbe der Abbâsiden war, nordische Pelze aber wohl ausschließlich von reichen hoffähigen Leuten gekauft werden konnten. Daher überbrachte wohl auch der bulgarische Königssohn, welcher die Pilgerreise machte, dem Kalifen schwarze Häute oder Pelze zum Geschenk.

gar viermal genannt, jedoch stets nur als Name einer Stadt: pag. 51. 325, 355 (als Stadt der Chazaren) und 361. Auch weiß er nichts davon, daß Suwâr, welches er dreimal erwähnt 51, 355¹, 361, im Lande dieser Wolgabulgären liege; Istachrî verrät pag. 225² dieselbe Unwissenheit. Jâqût endlich sagt ausdrücklich: Bulgâr . . . Stadt der Slawen usw. und Art. Itil (I, 112): der Slawen, und sie sind die Bewohner von Bulgâr. Zwar kennen die Araber auch ein Volk Bulgâr, meinen aber mit diesem Namen in den weitaus meisten Fällen die Donaubulgaren; vielfach fließen jedoch die Vorstellungen von der Wolgametropole und dem gleichnamigen Handelsvolk im Norden Konstantinopels ineinander. Obwohl nun Bulgâr häufig als Völkername übersetzt und aufgefaßt wurde, wo ich nur an die Stadt und ihre Bewohner denke, will ich doch nicht verschweigen, daß dieses Wort bei Istachrî in Parallele mit Rûs und Burtâs vorkommt. Nicht in Abrede zu stellen ist ja der Umstand, daß Völker finnischer Abkunft, Brüder der danals bereits slawisierten Donaubulgaren, Väter der heutigen Mordwinen in und um Bulgâr saßen³ und der Name dieser Stadt eine Hinterlassenschaft des nach Südwest gezogenen Volkes ist. Daß aber noch ein nationales Reich der Wolgabulgaren mit den Hauptstädten Bulgâr und (p. 106) Suwâr bestand, dafür finde ich wenigstens in arabischen Quellen nicht die genügenden Anhaltspunkte. Überhaupt scheint es mir fraglich, ob wirkliche Bulgaren oder nur Mordwa zurückblieben; denn daß der Name eines längst verschwundenen Volkes oft an der Scholle (und deren neuen Insassen) haften bleibt, ist eine bekannte Tatsache.

Der erörterten Bedenken halber beschränken wir uns auf eine kurze Schilderung der Stadt, von der Stüwe (pag. 265) etwas unvorsichtig behauptet: „Der neue Reisende sucht vergeblich noch einige Trümmer von jener Hauptstadt des bulgarischen Volkes etc.“ Noch heute liegen ihre Ruinen (Wälle, Turm, Bäder etc.) um das Dorf Bulgary a(n) der Wolga herum im russischen Gouvernement Kasan. Vergl. über dieselben Ermans Archiv VI, pag. 91. Der Verdienst Peters des Großen um die Erhaltung dieser Ruinen gedenkt Dorn, das Asiatische Museum der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg. S. 3. Wenn wir Bulgâr eine Handelsmetropole nannten, so haben wir dabei dem Standpunkt der südrussischen Steppenvölker Rechnung getragen; nach unseren Begriffen war es nicht mehr als eine große Kosakenstanize, kaum im Range von Nowo Tscherkask. Hinsichtlich der Einwohnerzahl ist letztere ihr sogar mehrfach überlegen, doch hatte Bulgâr, wie wir teilweise schon gesehen haben, eine höhere Kulturmission zu erfüllen. So werden von den arabischen Geographen Bäder daselbst genannt. Vermutlich waren es russische Dampfbäder, welche schon Nestor (Schlögers Ausgabe II, S. 96) erwähnt. Oder aber haben wir hier an arabische Kultureinflüsse zu denken? Mascûdî spricht nämlich den Slawen die Bäder ab, beschreibt aber dann richtige Dampfbäder, die er wohl nur ihrer primitiven Einrichtung wegen nicht mit einem Namen bezeichnen wollte, der im Orient unzertrennlich mit dem Begriff des Luxuriösen, verbunden gewesen sein mag. Wir werden überhaupt nicht irren, wenn wir uns die Bewohner Bulgârs (p. 107) teilweise arabisiert vorstellen; ihr König ALMS scheint arabisch verstanden zu haben. Derselbe hatte, wie wir durch Ibn Fadlân erfahren, einen Hofschneider aus Bagdâd, was am besten die nordischen Zustände beleuchtet. Die Abbäsidenstadt ist für jene Länder das große Kulturzentrum gewesen, weshalb sie Frähn trefflich mit dem Paris seiner Tage vergleicht. Aus mehreren Stellen bei Ibn Fadlân geht hervor, daß des arabische Einfluß in Bulgâr schon vor der Gesandtschaft bedeutend gewesen sein muß; doch wird er seinen Kulminationspunkt erst durch diese erreicht haben. Am Anfang des zehnten Jahrhunderts trat nämlich die Stadt zum Kalifenreich in das Verhältnis eines Schutzstaates, indem ihr Beherrscher, der König der Slawen, Gesandte nach Bagdâd an den Abbäsiden Muqtedir schickte mit der Bitte um Unterweisung in der Lehre des Propheten. Der Kalife schickte nun die Gegengesandtschaft⁴, bei der sich auch Ibn Fadlân befand, welche — und das ist für die Wege des Handels von Bedeutung — über Bochârâ, Chowarezm und das Land der Baschkiren reisend, an ihren Bestimmungsort gelangte. Dort festlich empfangen, bekleidete der Gesandte den König, der sich fortan Emîr nannte, mit dem schwarzen Gewande der Abbäsiden und bedeckte seine Stirn mit einem Turban von gleicher Farbe. Um die Großartigkeit des Unternehmens würdigen zu können, müssen wir uns vergegenwärtigen, daß Bulgâr etwa einen halben Grad nördlicher lag, als Königsberg i. Pr.

Obwohl die Steuern von den Untertanen nach Ibn Fadlân in Rinderhäuten bezahlt wurden⁵ war ihnen doch (p. 108) Geld — natürlich arabisches — bekannt, wie denn ausdrücklich berichtet

¹ In den Goejes Indices ist hier ein Druckfehler (255).

² Suwar kommt nur dies eine Mal bei ihm vor.

³ Das bestätigt Mascûdî. Auch stimmt dazu die Notiz Istachrîs und Ibn Hauqals: „Und die Sprache der Bulgaren ist wie die Sprache der Chazaren.“

⁴ 921 n. Chr.

⁵ Wie noch heute von einigen Völkern Rußlands in Zoberpelzen. Siehe ferner Rahmân Qûlîs Brief an den Pädischâh in Kasem-Beg, Grammatik der türkisch-tatarischen

wird, daß man die Gesandtschaft des Khalifen, um sie zu ehren, mit Dirhems überschüttete. Eigene Münzen werden in Bulgâr erst später geschlagen sein. Frähn hat solche zuerst vom Jahre 950 und 976 n. Chr. nachgewiesen. (Mém. de l'acad. imper. des sciences de St. Peterbourg. 6. Série Bd. I., vergl. ferner Frähn Opuscula postuma ed. Dorn, Bd. I. S. 50).

S l a w e n. Charmoy hat das Nötige über sie zusammengestellt. Ihm noch nicht zugänglich war der Bericht des Ibrâhîm B. Jaûqb, der sich namentlich mit den nördlichen Slawenländern beschäftigt, von denen die anderen Araber so gut wie gar nichts wissen. Auch er gedenkt des slawischen Handels:

„Ihre Waren gehen zu Lande und zu Wasser zu den Rûs und nach Konstantinopel.“

Vandal, A.

Une ambassade française en Orient sous Louis XV. La mission du Marquis de Villeneuve 1728—1741, par. . . 2^e éd. Paris, E. Plon, Nourrit et cie, 1887. XV—461 p.

Table des matières :

Avant-propos, p. I; Note sur les documents employés, p. XIII; La France en Orient au commencement du XVIII^e s., p. I; Les débuts d'un ambassadeur, p. 67; Arrivée du comte de Bonneval, p. 116; Une révolution à Constantinople, p. 147; La succession de Pologne, p. 182; La Turquie et les deux empires, p. 242; Guerre d'Orient, p. 294; La paix de Belgrade, p. 359; Conclusion, p. 416.

(p. 1) Au début du XVIII^e s., notre pays possédait en Orient une influence qui résultait d'une politique traditionnelle et formait l'un des ressorts de sa puissance. Il en retirait trois avantages principaux, répondant au triple moyen qu'il employait pour maintenir et propager son crédit dans les pays du Levant. Par ses relations avec la Porte, la France obtenait que les armées ottomanes fussent employées à prévenir, détourner ou amortir le choc de ses propres adversaires; la protection qu'elle accordait aux catholiques de Turquie ajoutait à son prestige aux yeux de la chrétienté toute entière; enfin le commerce qu'elle avait établi avec les Etats du sultan figurait parmi les éléments nécessaires de sa prospérité.

(p. 2) Lorsque François I^{er}, vaincu à Pavie et prisonnier, avait vu son épée brisée et la fleur de sa chevalerie tombée, il avait douté de toute assistance chrétienne et s'était donné au Turc; cette inspiration du désespoir devint le point de départ d'un système.

(p. 16) En matière de commerce, l'Orient nous rendait tous les services d'un empire colonial, sans en présenter les inconvénients. Le but que poursuivaient les Etats, à cette époque de (p. 17) transactions restreintes, en acquérant des territoires lointains et en s'y maintenant à grands frais, était de s'assurer un débouché certain pour leurs produits en même temps qu'un lieu où ils s'approvisionnaient à bon compte de quelques-uns des articles nécessaires à leur consommation. La Turquie nous offrait l'un et l'autre, en consentant à accueillir nos objets d'exportation et à nous livrer les siens dans des conditions exceptionnellement favorables.

Au XVI^e s., Soliman nous avait ouvert les ports de son empire, alors qu'il les fermait encore à tous les autres peuples. Grâce à cette faveur exclusive, notre commerce du Levant avait pris un subit essor puis nos troubles intérieurs l'avaient suspendu et ruiné. Au XVII^e s., nos droits en Orient ne constituaient plus un monopole, mais demeuraient un privilège. En vertu des capitulations de 1673, moyennant une taxe réduite au taux modéré de 3%, nos marchandes se répandaient dans toutes les parties de la monarchie ottomane; de plus, les sultans n'avaient encore étendu le bénéfice des capitulations qu'aux Vénitiens, Anglais et Hollandais. Frappés de ces avantages, dans le même temps qu'ils relevaient les manufactures du royaume et en particulier celles du Midi de la France, Colbert et ses successeurs s'étaient occupés de diriger les produits de ces fabriques vers le marché spécial qui leur était assuré; le développement du commerce avec le Levant leur avait paru le corollaire indispensable de la renaissance de notre industrie. D'autre part, comme le trafic avec des populations lointaines, à demi barbares, souvent hostiles aux chrétiens, ne pouvait se maintenir et s'étendre qu'à force de prudence

Sprache, deutsch von Zenker. Leipzig 1848. S. 257; auch beachte man folgenden Umstand: kunja russ. „Marder“ ist die Koseform von einem alten kuna, dessen Plural (p. 108) kuny „Marderfelle“ schon zur Zeit der Normannen im Sinne von Geld gebraucht wurde. (v. Kunik).

et de précautions, l'Etat s'est emparé despotiquement de sa conduite; (p. 18) renchérissant sur les principes admis à cette époque à l'égard du commerce en général, il couvre et accable parfois celui du Levant d'une protection impitoyable, l'enferme dans un cercle de prescriptions spéciales et étroites, et considérant qu'il répond à un besoin de la nation, l'a organisé comme un service public.

L'administration de ce commerce forme dans l'Etat un corps distinct, pourvu d'organes particuliers. Son chef est le ministre de la marine; la direction du négoce dans les Echelles relève directement de ce secrétaire d'Etat et compose l'une des parties les plus absorbantes de sa charge. La correspondance entretenue à ce sujet par Colbert, Seignealy, Pontchartrain, est incessante, presque quotidienne; elle montre avec quelle vigilance toujours en éveil, avec quel soin poussé jusqu'à la minutie le ministre pénétrait dans tous les détails de la fonction qui lui était confiée. Rien de ce qui se passe dans les différents ports de Turquie ne lui échappe; il connaît par leur nom les sujets du roi établis sur ces côtes lointaines et de son cabinet contrôle leur conduite; c'est l'esprit de centralisation atteignant ses dernières limites.

Le ministre possède pourtant un auxiliaire d'une compétence indiscutable dans la chambre du commerce de Marseille. Cet établissement a été réorganisé en 1650 et destiné à s'occuper exclusivement du négoce oriental, dont Marseille forme le grand entrepôt. La chambre se compose des échevins de la ville, de huit conseillers choisis par le ministre et de quatre députés élus par les commerçants; l'intendant de la province a le droit de la présider. Elle délibère tantôt seule, tantôt avec l'adjonction des plus notables négociants de Marseille. En quelques matières, elle a reçu le pouvoir de prendre des décisions, „sauf le bon plaisir de qui de „droit“, c'est-à-dire sous réserve de (p. 19) l'approbation du gouvernement. Dans la plupart des cas, son rôle n'est que consultatif, mais n'en est pas moins considérable; il consiste à servir d'intermédiaire entre le secrétaire d'Etat et les marchands, à transmettre les requêtes ou les doléances de ces derniers, en y joignant ses observations, à étudier et à instruire toutes les affaires concernant le Levant; presque tout aboutit au ministre, mais tout passe par la chambre du commerce. Elle est investie en outre d'attributions financières étendues; avec le produit d'un droit dit *cottimo* qu'elle est autorisée à lever sur le chargement de tous les navires qui se rendent de France aux échelles ou qui en reviennent, et dont la quotité varie suivant les circonstances, elle doit pourvoir à certaines dépenses applicables à l'ensemble du commerce, telles que l'entretien du port de Marseille et le paiement d'une partie des appointements de l'ambassadeur. Dans le Levant même, les agents du commerce sont cet ambassadeur, les consuls et vice-consuls. Le premier veille à l'exécution des ordonnances royales et des décisions ministérielles, et statue provisoirement dans les cas urgents; surveillant général du commerce, il doit en être surtout le protecteur attentif et infatigable. Les consuls placés dans chaque échelle remplissent un rôle analogue sur un théâtre plus restreint; nommés, suivant l'importance des postes, par le roi ou par l'ambassadeur, ils correspondent à la fois avec ce dernier et directement avec le ministre, agissent sous l'autorité de l'un et de l'autre et les représentent auprès des marchands.¹

Le nombre de ceux-ci est peu élevé; il ne dépasse pas cinq (p. 20) à six cents². Le gouvernement se préoccupe de le limiter plutôt que de l'étendre. Il considère que l'accroissement de la population française dans les échelles, en favorisant la concurrence, diminuerait les profits du commerce, et que des colonies trop importantes, par leur composition nécessairement mêlée, risqueraient de nuire au bon renom du pays. Un petit groupe d'hommes, formé avec discernement et que le ministre peut tenir tout entier dans sa main, répond mieux à son but. Nul n'est admis à résider au Levant s'il n'est muni d'une autorisation individuelle, valable pour dix ans seulement. C'est la chambre du commerce qui accorde ces permissions et peut les renouveler; elle les délivre après enquête, n'admet que des sujets présentant toutes garanties, choisit de préférence des jeunes gens issus de familles traditionnellement adonnées au négoce; elle les envoie faire leur apprentissage dans ces échelles que Colbert appelait „le séminaire propre à former de bons marchands.“³ L'exclusion des femmes est la règle: il n'y est dérogé que par de rares exceptions, et seulement sur l'autorisation spéciale du ministre. Les consuls eux-mêmes n'ont la faculté de se faire accompagner de leurs femmes que si elles

¹ Archives des affaires étrangères, volumes intitulés: *Chambre du commerce de Marseille*, t. II et t. III, année 1683—1697, cartons intitulés: *Mémoires sur le commerce du Levant*, années 1717 à 1731. — Inventaire des archives historiques de la chambre de commerce de Marseille, p. 10 à 34.

² Archives des affaires étrangères, carton intitulé: *Maisons de commerce du Levant et liste de Français*.

³ Lavallée, *Relations de la France avec l'Orient*, dans la *Revue indépendante* de novembre 1843.

sont „d'un âge avancé et de bonnes moeurs“¹; il leur est interdit, dans tous les cas, d'emmener leurs filles non mariées, qu'ils doivent laisser dans un couvent.

Les mariages des Français d'Orient avec les femmes du pays n'en sont pas moins rigoureusement défendus². L'indolente (p. 21) frivolité et le goût pour la parure des belles Levantines forment le motif principal de cette mesure. „Il n'en est point, écrit un ambassadeur, qui n'ait pour deux, trois ou quatre mille piastres de pierreries“.³ Elles immobilisent ainsi sur leur personne une fortune qui fructifierait entre les mains de leur mari. En édictant de telles prohibitions, le gouvernement s'est aussi préoccupé d'écarter des marchands tout ce qui pourrait les distraire de la mission nationale et temporaire qui leur est confiée. „Ce sexe divise les négociants, dit la chambre en parlant des femmes, et les détourne de leur commerce.“⁴ C'est dans le même but que le ministre réglemente la vie privée des négociants, la veut sage, rangée, laborieuse, accumule les défenses autour d'eux, défense de jouer aux jeux de hasard, défense de quitter le costume européen, défense de s'assembler dans des lieux de plaisir ou de réunion autres que ceux autorisés par le consul. La sanction de ces prescriptions est le droit accordé à l'ambassadeur de faire embarquer les contrevenants et de les renvoyer en France. D'autre part, rien n'est omis de ce qui peut rehausser la considération et le prestige de „Messieurs du commerce“; les nobles de Provence peuvent se livrer au négoce sans déroger; au plus infime des marchands, le secours de la puissance française ne fait jamais défaut, lorsqu'il s'agit de venger une injure ou de poursuivre le redressement d'un grief. Dans la réglementation excessive dont on use à leur égard, tout semble se rattacher à l'idée, qu'ils ne sont point seulement des Français attirés au devoir par un intérêt particulier (p. 22), mais en quelque sorte des fonctionnaires chargés d'une oeuvre utile à L'État et tenus d'honorer par leur conduite l'office dont ils sont investis.

Dans chaque échelle, les Français sont formés en une communauté qui s'appelle la nation. Cette réunion a lieu d'autorité; nul ne peut s'y soustraire. Elle prend même une forme matérielle et visible; les marchands habitent dans le même lieu et y vivent côte à côte, étroitement serrés les uns contre les autres. Dans les grandes villes, la nation possède un quartier spécial, la contrée; et les Français qui y pénètre croit pour un instant avoir retrouvé la patrie. Ce n'est plus la cité orientale avec le désordre pittoresque de ses rues, son mélange de palais et de masures, sa population bruyante et bigarrée. Dans la contrée, les rues sont entretenues avec soin, éclairées pendant la nuit; des gardes spéciaux veillent à la sûreté des habitants.⁵ Les maisons se groupent autour de l'église nationale et de la demeure du consul, où flotte la bannière blanche fleurdelysée. Dans les petites échelles, les marchands sont réunis dans un seul bâtiment, le khan ou le fondique, sorte de caserne qui sert en même temps de magasin; chacun ne possède qu'une chambre dans l'habitation commune, et la vie qui y mènent nos Français tient à la fois de celle du moine et de celle du soldat. Ils doivent sortir le moins possible de la contrée ou du khan, ne se mêler à la population que pour trafiquer.⁶ Dans les autres circonstances où la nation est obligée de dépasser les limites de son domaine, qu'il s'agisse de saluer un nouveau pacha, d'adresser une réclamation (p. 23) ou de figurer à une cérémonie, elle ne paraît qu'en corps; on la voit alors défiler dans les rues de la ville avec un appareil quasi militaire, formée en colonne, précédée du drapeau, conduite par le consul, qui chevauche au milieu de ses janissaires. Les Turcs ne trouvent jamais devant eux des Français dispersés, mais une petite France tout entière, puisant sa force dans sa cohésion.

Prise dans son ensemble, la nation jouit d'une liberté d'allures qui contraste avec l'étroit assujettissement où sont tenus ses membres en particulier; c'est d'ailleurs une tendance propre à l'ancien régime que de laisser subsister et de développer les forces collectives, tout en réglementant à l'excès l'action des individus. L'État reconnaît aux nations une existence distincte et le droit de s'administrer elles-mêmes. Ces privilèges, fondés sur la tradition, ont été confirmés et précisés sous Louis XIV par l'ordonnance de 1681 sur la marine et aussi par le règlement du 25 octobre 1685, code des Echelles du Levant.⁷ Chacune de ces dernières possède

¹ Inventaire des archives de la chambre de commerce, p. 35.

² Ordonnance des 11 Août 1716, 20 juillet 1726, 25 août 1728.

³ Lettre du marquis de Villeneuve au ministre de la marine, 30 Janvier 1729. Archives des affaires étrangères: Turquie.

⁴ Archives des affaires étrangères: Chambre du commerce, t. V, 1703—1706.

⁵ Archives des affaires étrangères, consulat du Caire.

⁶ Id., Chambre du commerce, t. III, années 1690—1697.

⁷ Ce règlement figure aux archives des affaires étrangères, dans le carton intitulé: Ordonnances du Roi concernant les consuls et le commerce du Levant. Ce recueil contient tous les actes émanés de l'autorité royale que nous citons au cours de ce chapitre.

en outre des lois qui lui sont propres. Tous les dix ans environ, un envoyé spécial est chargé de les visiter, „afin d'y mettre le bon ordre que le Roi a introduit dans autres parties de son royaume¹“; il est muni de pleins pouvoirs, un vaisseau de guerre l'amène, et souvent une escadre entière l'accompagne, rehaussant l'éclat de sa mission. A chacune des stations de son parcours, le voyageur officiel écoute les marchands, confère (p. 24) avec les consuls, s'enquiert des besoins locaux et y pourvoit par des règlements qui composent peu à peu à chaque nation une charte particulière, périodiquement soumise à révision.² Toutefois les différences dans l'organisation des colonies marchandes ne portent que sur le détail, et les traits essentiels ne varient point.

Chacune de ces républiques minuscules renferme dans son sein une aristocratie, les marchands, et une plèbe, les artisans. Les premiers participent seuls au gouvernement de la communauté; seuls, ils forment l'assemblée de la nation, pouvoir délibérant, et nomment chaque année deux députés, chargés de veiller à l'exécution des décisions prises. Le soin le plus important de l'assemblée et de ses délégués est la formation et la gestion du patrimoine commun, car la nation jouit d'une personnalité qui lui permet de posséder, d'acquérir, d'emprunter, et doit, à l'aide de ressources qui lui sont régulièrement affectées, faire face à ses dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires. Sa caisse s'alimente principalement du produit des droits d'a v a r i e qu'elle est autorisée, dans des cas prévus, à lever sur tous les navires français abordant à l'échelle, et qu'elle récupère par le moyen d'agents nommés e x a c t e u r s . L'administration des revenus ainsi formés appartient aux députés, qui rendent compte à l'assemblée. Celle-ci prend également des résolutions sur toutes les matières intéressant le négoce de son échelle.³ Hatons-nous de dire pourtant que les franchises dont elle jouit ne sauraient se comparer à une émancipation totale. La chambre du commerce a reçu sur les nations ce qu'on appellerait aujourd'hui la tutelle (p. 25) administrative et financière; toutes les délibérations des assemblées sont soumises à sa révision; les comptes des députés lui sont adressés de trois mois en trois mois pour être vérifiés et apurés. Avant que la chambre ait statué, le consul, qui promulgue et rend exécutoires les décisions de l'assemblée, peut en suspendre l'effet, mais non leur en substituer d'autres; investi des pouvoirs de police les plus étendus à l'égard des marchands, il ne gouverne pas la nation et doit se borner au contrôle de ses actes.⁴ La gérance du consulat, avec la perception des droits spéciaux qui lui sont attribués, et l'administration du patrimoine national se poursuivent parallèlement, sans se confondre: „Ce sont deux branches distinctes du commerce, dit un mémoire, comme celles du Nil à Rosette, et à Damiette.⁵“ Le consul est même obligé d'associer les délégués des marchands à ses prérogatives judiciaires, au pouvoir dont il est investi de juger les différends entre Français, et il ne fait que présider le tribunal de la nation, où siègent à ses côtés les deux députés.⁶

Vivant sous ses propres lois, isolée de la population locale, soustraite en quelque sorte à la domination du souverain territorial, il semble que la nation va pouvoir s'adonner avec calme à ses paisibles occupations. Il n'en est rien cependant; son existence est semée d'épreuves, de luttes; ses privilèges sont considérables, mais précaires, et leur maintien est au prix d'un perpétuel combat. Dans toutes les échelles, la contrée ou le (p. 26) khan sont toujours disposés de manière à soutenir une attaque. Il faut compter avec les accès de fanatisme, avec les fièvres subites qui s'emparent périodiquement de la multitude musulmane et la poussent furieuse contre la demeure des chrétiens, avec l'intention d'en forcer l'entrée de haute lutte ou de la réduire en l'enveloppant de flammes. Il faut des portes assez solides pour résister aux assauts de la foule, des murs assez épais pour braver l'incendie. La nation soutenait aussi d'autres sièges. Au premier bruit de peste, elle s'approvisionnait de vivres, s'enfermait dans son domaine, se barricadait, puis s'isolait pendant plusieurs mois de toute communication avec la ville contaminée. Parfois aussi elle émigrerait tout entière et se choisissait une résidence temporaire dans quelque lieu élevé et salubre des environs.

Aux fléaux intermittents, émeute, épidémie, se joignaient des difficultés permanentes, celles qui avaient pour cause la rapacité des officiers turcs, „cette passion enragée de l'argent,⁷ qui a fait le trait caractéristique du fonctionnaire musulman à toutes les époques. Aux yeux du pacha, gouverneur de la ville, de ses employés, des chefs de la milice, la caisse de la nation ap-

¹ Archives des affaires étrangères, cartons intitulés: V i s i t e s d e s E c h e l l e s .

² Ordonnance de 1681 et règlement de 1685.

³ Ordonnance de 1681 et règlement de 1685.

⁴ Arrêts du conseil des 31 juillet 1691 et 1694, cités dans la C o r r e s p o n d a n c e d e l a C h a m b r e d u c o m m e r c e , t. V, 1703—1706. Archives des affaires étrangères.

⁵ Archives des affaires étrangères: M é m o i r e s s u r l e c o m m e r c e d u L e - v a n t 1717—1731.

⁶ Ordonnance du 25 mai 1722.

⁷ Lettre déjà citée du Père de Saint Aignan.

paraissait comme une mine inépuisable, qui exerçait sur leur cupidité une étrange fascination. Tous découvraient mille moyens d'y puiser; c'étaient d'abord, sous le nom de présents réclamés à titre d'usage, de véritables prélèvements; c'étaient souvent de plus brutales exigences. S'armant du plus frivole prétexte, parce qu'un Français était rentré à une heure tardive dans le domicile commun ou avait noué commerce de galanterie avec une femme (p. 27) turque, le pacha prononçait contre la nation tout entière des amendes tellement élevées et tellement fréquentes qu'il avait fallu inventer un terme spécial pour les désigner, et que le mot d' *avanje* est devenu dans notre langue synonyme de vexation arbitraire. D'autres fois, c'était le caprice d'un tyran provincial qui élevait les droits de douane, sans motif et sans mesure. Dans ces divers cas, la nation ne se laissait point dépouiller sans se défendre: elle protestait, discutait, usait de ruse et d'intrigue, et entamait une lutte dont l'issue ne lui était pas toujours défavorable. Si les exactions se multipliaient et devenaient intolérables, elle avait recours à l'ambassadeur du Roi. S'armant du texte des capitulations, celui-ci sollicitait de la Porte un firman pour faire cesser l'abus signalé, l'obtenait souvent et veillait à son exécution. Les capitulations n'assurèrent jamais aux nations un régime stable et uniforme dans les diverses parties de l'empire, mais elles fournissaient à l'ambassadeur le moyen de poursuivre et de réprimer, ordinairement avec succès, des infractions locales sans cesse renaissantes.

Le groupement des marchands en nation, moyen de surveillance à la fois pour l'autorité française et pour l'autorité turque, n'avait point pour effet d'obliger nos Français à poursuivre leurs opérations d'échange en commun et d'installer dans chaque Échelle une petite compagnie de commerce. Chaque négociant trafiquait pour son compte et à ses risques. La plupart d'entre eux agissaient comme commissionnaires des maisons de Marseille, qui achetaient les produits de nos provinces industrielles pour les expédier aux marchands du Levant et les vendre par leur entremise. Il faudrait toutefois se garder de croire que cette opération se fit librement, (p. 28) sans intervention de l'État; c'est ici au contraire qu'éclate le triomphe de la réglementation officielle; tout a été prévu, rien n'est livré au hasard, et il nous faut quelque effort aujourd'hui pour nous figurer au milieu de quels obstacles protecteurs, à travers quel dédale de prohibitions, nos marchandises se dirigeaient lentement des mains de l'ouvrier qui les avait fabriquées vers celles de l'acheteur définitif.

Une balle de drap sort-elle des ateliers du Languedoc ou de la Provence, à destination du Levant? Avant tout, il lui faudra subir la vérification d'un inspecteur spécial, chargé de s'assurer de sa qualité, et recevoir une estampille qui lui servira de laissez passer¹. Pour la porter en Turquie, il est interdit d'emprunter le territoire ou les navires d'un État étranger, même le port français le plus rapproché; elle ne pourra sortir que par Marseille, seule porte ouverte sur le Levant. À Marseille, nouvelle visite, nouvel estampillage.² Cependant la marchandise est embarquée sur l'un de ces bâtiments de toute dimension et de toute forme, vaisseaux, caravelles, goëlettes, barques ou tartanes, dont les mâts se dressent en forêt autour des quais de la grande cité commerçante. Avant de partir, le capitaine devra demander un congé de l'amirauté, c'est-à-dire une permission de naviguer au Levant, qui ne lui sera accordée que pour un an.³ Muni de cette licence, le navire s'apprête à mettre à la voile, lorsque l'établissement d'un *tour* vient le condamner à la patience. Le *tour* est une mesure que prend l'autorité pour empêcher une affluence trop grande de marchandises (p. 29) françaises dans les échelles et par suite une baisse sur les prix de vente, pour proportionner les envois aux besoins de la consommation: elle consiste à obliger tous les navires en partance à prendre rang et à n'appareiller que successivement, à intervalles réguliers.⁴ Enfin notre navire voit arriver l'époque qui lui a été assignée; il n'attend plus qu'un vent favorable; soudain un ordre supérieur interdit momentanément tout commerce avec les échelles. Des pirates barbaresques sont signalés au large; ils guettent au passage nos bâtiments, et ceux-ci ne devront se mettre en route que lorsque des frégates de guerre seront accourues de Toulon ou de Brest pour leur servir d'escorte.⁵

Sous cette protection, faisant partie d'un long convoi, notre navire pénètre enfin dans ces mers du Levant, qu'il a cru ne jamais atteindre. Là, il ne saurait choisir indifféremment un port pour débarquer la marchandise qui compose son chargement; il se peut que cet article ait été porté depuis quelque temps avec trop d'abondance à l'échelle choisie, et que son introduction y soit momentanément interdite.⁶ Qu'il se garde aussi bien d'amener à une échelle des produits pour lesquels un port voisin a obtenu de la France une sorte de monopole; il est interdit aux

¹ Arrêts du conseil du 1^{er} septembre 1693 et du 16 mai 1714, ordonnance du 26 mars 1727.

² Ordonnance du 6 août 1727.

³ Ordonnance du 17 août 1684.

⁴ *Invéntaire*, p. 15 et 17, année 1698—1704.

⁵ V. notamment l'ordonnance du 6 juillet 1729.

⁶ Archives des affaires étrangères: *Chambre* du commerce, t. XIII, année 1728.

nations de se nuire les unes aux autres et de se faire concurrence.¹ Enfin le navire a atteint un lieu de destination convenable: son déchargement est effectué, et sa cargaison est allée s'entasser dans le magasin national (p. 30). Les marchands auxquels elle est adressée pourront alors la débiter aux Orientaux, mais par l'intermédiaire d'un courtier ou *censal*, désigné par la nation, et dont les services sont obligatoires. Les marchands conserveront seulement la faculté de fixer le temps et les conditions de l'opération, et encore le XVIII^e s. devait-il se montrer à cet égard moins libéral que les âges précédents. L'exportation en France des produits du Levant est soumise à des restrictions moins nombreuses, mais non moins étroites; elle ne peut se faire que sur bâtiments français et par Marseille, sous peine de payer un droit exorbitant de vingt pour cent.² D'ailleurs, fondée sur des principes fixes et rigoureusement protecteurs, cette législation se modifie sans cesse dans l'application; elle cherche à accommoder ses règles aux nécessités ou aux dangers du moment, mais n'arrive qu'à varier les prohibitions, et le commerce ne fait que changer d'entraves.

Ces précautions surannées nous paraissent injustifiables; il faut reconnaître toutefois qu'imaginées pour faire face à des besoins disparus, elles atteignaient à peu près leur but. Depuis que Colbert avait résolu de le relever, si le commerce d'Orient n'avait jamais pris un brusque et rapide élan, il n'avait cessé de se développer d'un mouvement sûr et continu. Au commencement du XVIII^e s., toute une partie de l'industrie française travaillait presque exclusivement pour le Levant, et à ne prendre que l'article d'exportation le plus important, les draps tissés à Narbonne ou à Toulouse allaient au delà des mers, à Constantinople, à Smyrne, en Egypte composer ces costumes d'une fantaisie éblouissante qui apparaissaient à (p. 31) l'étranger abordant sur ces côtes lointaines comme la première révélation de l'Orient. D'autre part, la marine qui servait de véhicule à nos produits occupait et faisait vivre la population presque entière de la côte provençale; en 1728, elle employait une flotte de quatre cents vaisseaux, sans compter une infinité de bâtiments légers.³ A la même époque, le chiffre de nos exportations s'élevait pour les différentes échelles à environ quinze millions de livres par an, chiffre considérable pour l'époque: il avait quadruplé depuis moins d'un demi-siècle, et dans le même espace de temps la moyenne des fortunes à Marseille avait presque décuplé.⁴ Ainsi le trafic avec le Levant était devenu l'une des fonctions normales et indispensables de la vie économique de la France; sa ruine eût immédiatement frappé de mort deux de nos plus importantes provinces; on conçoit dès lors qu'il ait pris une importance capitale dans les préoccupations de notre gouvernement, et que son intérêt soit devenu en plus d'une circonstance la règle de notre politique.

Si l'organisation de ce qu'on pourrait appeler un commerce d'Etat, à la différence de la protection accordée aux catholiques, avait eu plutôt pour objet de procurer à la France un profit direct et matériel que d'accroître au loin l'autorité de son nom, elle n'en avait pas moins eu pour effet de nous assurer en Turquie un dernier et puissant moyen d'influence. Un constant échange de produits avec la France était entré à peu dans (p. 32) les habitudes des populations sujettes de la Porte et devenait pour elles une nécessité. Dans chaque ville la nation française s'était rendue indispensable, et, en dépit des injures et des violences contre lesquelles elle avait à se défendre, demeurait une puissance. En beaucoup d'endroits, elle composait à elle seule toute la colonie européenne; la population marchande ne vivait que par elle, et l'arme la plus efficace qu'elle pût employer contre un pacha persécuteur était d'interrompre momentanément son commerce. Aussitôt les transactions s'arrêtent: le bazar se dépeuple; ce coeur de la cité orientale cesse de battre, et une multitude affamée se répand avec des cris de mort autour de la demeure du pacha, pour le sommer de composer avec les Francs. Profitant de notre commerce, les Turcs employaient aussi notre marine. Confessant que Dieu a réservé aux chrétiens l'empire de la mer, ils dédaignent de construire et de diriger des navires, et se bornent à l'entretien d'une massive flotte de guerre. Ce sont pour la plupart des bâtiments français qui s'emploient à la *caravane*, c'est-à-dire au commerce entre les différents ports de la Turquie; ils mettent en communication les provinces avec la capitale, conduisent en Egypte et en Syrie les gouverneurs nommés par le sultan, relient entre elles les diverses parties de l'empire et y font circuler la vie.

Aux privilèges commerciaux de la France doit se rattacher la protection qu'il lui était permis d'accorder aux navires et aux sujets étrangers. L'origine de ce droit remontait aux pre-

¹ Arrêt du conseil du 17 octobre 1741, portant règlement sur le commerce des Français dans les échelles de Morée et d'Albanie.

² Ordonnance de 1689, 1713, 1719.

³ Archives des affaires étrangères, instructions au marquis de Villeneuve; Turquie, 1728.

⁴ Id.: *Chambre du commerce*, t. VIII 1715—1718. Cf. *Démétrius Georgiadès, Smyrne et l'Asie Mineure*, Paris 1885, p. 201 et s. Cet ouvrage donne en partie les états annuels du commerce français avec l'Orient pendant le XVIII^e s. et permet de suivre la progression ascendante du mouvement d'affaires.

miers temps de notre établissement. Au XVI^es. le sultan considérait comme ennemis tous les peuples chrétiens, à l'exception du nôtre; il consentait toutefois, à titre de tolérance, qu'ils vinssent commercer dans ses Etats, mais (p. 33) sous la condition de renoncer momentanément à leur nationalité et de se glisser à la suite de la France, d'arborer notre pavillon et de se dissimuler sous ses plis. Cette obligation faisait alors de notre peuple l'intermédiaire unique entre l'islamisme et l'Europe trafiquante. Plus tard, par suite des capitulations accordées à d'autres puissances, la situation de modifia, moins profondément pourtant qu'on eût pu le penser. Autorisées à naviguer au Levant sous leur propre nom et à visage découvert, l'Angleterre et la Hollande s'arrogeaient également le droit, à l'exemple de la France, de prêter leur pavillon aux nations qui n'avaient point de traité avec la Porte et qui néanmoins commerçaient dans ses Etats. En fait, ces dernières se réduisaient à certains peuples d'Italie, les seuls qui entretenaient avec l'Orient des relations suivies, en dehors de ceux qui avaient été légalement admis à y paraître. Libre de choisir entre différents protecteurs, l'Italie n'usa guère de cette faculté: par tradition et par une certaine affinité de tempérament et d'habitudes commerciales, elle demeura fidèle à la bannière de France, demeurée par excellence le pavillon latin, et sa marine persista à s'abriter sous cet emblème respecté.

En même temps, le système de protection institué par la France se perfectionnait. Tandis que sur mer son pavillon continuait à servir de laisser-passer aux étrangers, elle leur offrait maintenant de les faire participer sur terre à la sécurité relative dont jouissaient ses sujets. On vit alors la plupart des nations qui n'avaient point de consuls dans les Etats ottomans, ou n'en possédaient qu'un petit nombre, rechercher le patronage des nôtres et se soumettre à leur juridiction. C'est ainsi qu'à Constantinople une colonie genevoise formait une annexe de la nation française; c'est ainsi que, dans (p. 34) plusieurs échelles, nos concurrents eux-mêmes, les Vénitiens, les Anglais, les Hollandais, trafiquaient sous l'autorité de la France.

Une dernière extension du droit de protection fut de l'étendre aux sujets du Grand Seigneur. Dans chaque échelle, la nation s'adjoignit un certain nombre d'habitants du pays dont elle employait les services et qui augmentaient sa force; en retour, grâce à des firmans obtenus de la Porte et qui constituaient de véritables lettres d'affranchissement, elle les faisait jouir de ses propres immunités. Une ordonnance du 4 février 1727 définissait les conditions à remplir par les Orientaux pour être admis à la protection. Ce privilège se concédait de préférence à une catégorie particulière de la population, et cette classe favorisée, on aurait peine à le croire si actes émanés de l'autorité royale n'étaient là pour l'attester, était celle des Juifs. La France avait compris l'importance de s'attacher „ces courtiers et ces agioteurs de tout le commerce du Levant¹, „et d'utiliser à son profit leurs aptitudes mercantiles. Notre gouvernement soutenait au dehors ceux qu'il persécutait au dedans, et tandis que les Juifs du royaume, privés de tout droit et traités en suspects, semblaient exilés dans leur patrie, de formelles décisions autorisaient les Juifs protégés d'Orient à accompagner la nation dans les cérémonies publiques, sous la condition de marcher les derniers, et de suivre de loin de bannière déployée de la France.²

Enfin, à un point de vue spécial et qui n'est pas le moins remarquable, la France avait pris sous sa protection l'ensemble (p. 35) des populations maritimes de la Turquie. Le temps des entreprises générales contre les Infidèles était passé; la guerre sainte n'apparaissait plus que comme un lointain souvenir, mais la guerre privée entre chrétiens et musulmans lui avait survécu. Tandis que les Barbaresques s'embusquaient sur toutes les routes du commerce avec leurs navires de proie, l'ordre de Malte s'était peu à peu transformé en une vaste entreprise de piraterie, ne s'attaquait plus qu'à la propriété des mécréants, et avait remplacé la croisade par la course. Vers le milieu du XVII^e s., la Méditerranée servait aussi de théâtre aux exploits profitables des armateurs particuliers. C'étaient des sujets de toute nation qui équipaient à leurs frais un ou plusieurs vaisseaux, y arboraient le pavillon de l'un des Etats qui n'avaient pas encore noué de relations pacifiques avec la Turquie, puis partaient en guerre contre l'Infidèle; ils ne se contentaient pas d'enlever les navires, mais insultaient les côtes et attaquaient les villes.³ Leurs déprédations, comme celles des chevaliers, figuraient parmi les fléaux du commerce français, car les Turcs se vengeaient des corsaires sur les marchands et se payaient de leurs pertes en violences et en extorsions. Durant la dernière partie du règne de Louis XIV, la France poursuivit impitoyablement les armateurs particuliers et parvint à en purger les mers; elle fit plus: par une convention avec le grand maître, elle imposa à l'ordre de Malte l'engagement de ne commettre aucun acte de guerre à moins de cinquante milles des établissements appartenant aux Pères de Terre Sainte.⁴ Comme ces (p. 36) religieux s'étaient intro-

¹ Archives des affaires étrangères, mémoire du chef d'escadre Duquesne, chargé de la visite des échelles, 1719—1720.

² Inventaire, p. 40.

³ Archives des affaires étrangères: *C h a m b r e d u c o m m e r c e*, t. II, p. 1683—86.

⁴ Id. Mémoires sur le commerce du Levant, 1717—1731.

duits dans presque tous les ports du littoral, l'espace laissé libre aux corsaires se réduisait à la haut mer. La France ne cessa plus de tenir la main avec une juste rigueur à l'exécution de ce pacte; en 1724, le roi écrivait en personne au grand maître pour lui signaler le méfait de l'un de ses chevaliers, qui avait capturé un navire dans la zone protégée, et ordonnait aux vaisseaux de France de courir sus au coupable.¹ La présence de nos nationaux était devenue une sauvegarde pour les côtes du Levant; la France demeurait fidèle à son rôle de médiateur permanent entre la chrétienté et l'Islam.

(p. 44) Au nord de l'Archipel, la France a deviné l'importance de Salonique et aborda la première à cette échelle, destinée à devenir l'une des places les plus fréquentées du Levant. Dès le milieu du XVII^e s., elle y a installé un consul; pendant quelque temps elle s'y est assuré le monopole du commerce. Jusqu'en 1719, les Anglais ne peuvent paraître à Salonique qu'à la condition de se placer sous notre protection et de se confondre dans nos rangs.² Dans la Macédoine et l'Epire, seuls de tous les Européens, les Français sont traités en amis; ils voyagent et trafiquent en sûreté; au contraire, les autres peuples sont considérés comme d'irréconciliables adversaires avec lesquels il est possible de conclure des trêves, mais point de paix définitive.³ Cependant, à mesure que l'on s'éloigne de la côte pour pénétrer dans les âpres régions de l'intérieur, les populations deviennent farouches; elles haïssent ou ignorent l'étranger; aussi quel étonnement, au milieu de ce chaos de montagnes qui couvre le nord de la péninsule hellénique et abrite les belliqueuses peuplades de l'Albanie, de découvrir une nation tout entière où le nom de la France est connu, vénéré et souvent invoqué! Quelques tribus albanaises, dont la principale est celle des Mirdites, sont demeurées catholiques au milieu de leurs compatriotes musulmans ou grecs, qui se portent entre eux une haine de frères ennemis. Rome a placé sous notre garde le troupeau qui lui est demeuré fidèle et ne réclame (p. 45) jamais en vain notre appui pour le défendre. A l'époque où éclate la guerre de la succession d'Espagne, lorsque Louis XIV tient tête à l'Europe coalisée, il sait se détourner de ses grandes préoccupations pour défendre les catholiques d'Albanie contre une subite persécution; il insiste, revient sans cesse sur ce sujet dans ses lettres à son ambassadeur; il faut que celui-ci, sans se contenter d'agir auprès de la Porte, se mette en rapport avec les commandants du pays, les gagne ou les intimide.⁴ Le consulat établi par la France à Durazzo, sur l'Adriatique, permet de faire passer aux tribus albanaises des secours et des encouragements, et les tient en communication avec le reste du monde latin.

(p. 54) Elle [la France] essayait en même temps de s'ouvrir la mer Noire. Jamais navire chrétien, franchissant les détroits, n'avait (p. 55) déployé son pavillon sur ces eaux dont la jalouse défiance des musulmans interdisait l'accès. Louis XIV fit demander pour nos bâtiments le droit d'y naviguer; la Porte répliqua par un refus. „Les Grand Seigneur, disaient les Turcs, ouvrirait plutôt aux étrangers les portes de son harem que l'entrée de la mer Noire.”⁵ Cette réponse découragea nos marchands; elle n'arrêta point nos missionnaires. Par l'Asie Mineure et l'Arménie, ils atteignirent le Caucase et les Etats chrétiens situés au fond de la mer Noire. Une poste de Français alla représenter la France à Tiflis; quelques relations s'établirent avec les peuplades de la Géorgie. Au nord de la mer Noire, la France trouva un plus solide point d'appui. La grande presqu'île de Crimée formait le siège d'un Etat musulman, débris des hordes tartares qui jadis avaient foulé la Russie et asservi les tsars. Repoussés jusqu'aux bords de la mer, les Tartares s'y étaient retranchés et y formaient une nation toute militaire, sous le commandement d'un khan désigné par la Porte. De 1706 à 1710, les Jésuites abordèrent en Crimée; ils y élevèrent des églises, ouvrirent des écoles, des hôpitaux, et méritèrent par leurs services la protection du khan; un jour, l'un d'eux reçut une patente qui l'accréditait en qualité de consul; quelque temps après, les religieux s'effaçaient, se renfermant dans leurs fonctions ecclésiastiques et laissaient la place à un agent régulier; là comme ailleurs, l'action religieuse avait devancé et préparé l'action diplomatique.⁶

Une correspondance régulière s'ouvrit entre la cour de (p. 56) Versailles et le prince tartare; nos souverains lui écrivaient en le qualifiant de „roi des grandes hordes”; il répondait avec l'emphase orientale, comparant les prières qu'il adressait au Très-Haut en faveur de Sa Majesté à „des fleurs dont l'odeur se formait de la sincérité de son amitié”.⁷ Ses sujets renchérisaient encore sur la prédilection que nous témoignaient les autres musulmans; pour expliquer cette sympathie, ils invoquaient d'anciennes traditions, répandues parmi eux,

¹ Inventaire, p. 29.

² Archives des affaires étrangères: Memoires sur le commerce du Levant, 1717—1731.

³ Lettres édifiantes, t. 1^{er}, p. 35.

⁴ Archives des affaires étrangères: Turquie, 1702—1704.

⁵ Schuyler, t. 1^{er}, p. 440.

⁶ Lettres édifiantes, p. 98 et s.

⁷ Archives des affaires étrangères: Turquie, 1729.

d'après lesquelles le peuple des Francs aurait tiré son origine d'un rameau détaché de la grande famille tartare et transporté en Occident après de fabuleuses migrations. Notre consul, seul étranger admis à la petite cour de Batchi-Saraj, servait au khan de médecin et de confident; il participait à ses secrets et dictait souvent ses résolutions. Sa tâche consistait à associer les Tartares aux mouvements que la Porte exécutait d'après nos inspirations, à exciter ou à modérer leur ardeur, à émouvoir ou à retenir cette avant-garde tumultueuse de l'Islam. L'agence établie en Crimée prenait de plus en plus une importance politique, et ce dernier créé de nos postes consulaires d'Orient devenait à quelques égards une succursale de l'ambassade.

XX SIECLE (1900—1911)

Noël, O.

Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés, par. . . Paris, Libr. Plon, E. Plon, Nourrit et Cie, Imp. = Ed., 1891—1906. 3 Tomes. Avec planches et cartes hors texte.

T. I: Temps anciens — Moyen Age.

T. II: Depuis les découvertes maritimes du XV^e s. jusqu'à la révolution de 1789.

T. III: Depuis la révolution française jusqu'à la guerre Franco-allemande 1870—1871.

T. I. L. II. Chap. III: Constantinople au Moyen Age. — Son commerce passe aux mains des étrangers. — Routes suivies par les négociants étrangers dans leurs relations avec Constantinople. — Industrie de la capitale de l'Empire d'Orient. — Ses relations avec les autres Etats. — Les Croisades et leur influence sur le commerce du monde. — Etablissement des Occidentaux sur les côtes de Syrie. — Les colonies franques. — Le trafic avec la Syrie au XII^e et XIII^e s. — L'Egypte. — Relation de l'Inde avec Alexandrie et avec l'Europe. — Importance de Chypre et son commerce à l'époque des croisades. — Consuls commerciaux, fondes et fondoucs. — Extension des connaissances géographiques. — Codes maritimes, leurs principes généraux, p. 148—167.

(p. 148) Tandis que les nationalités se constituent et s'organisaient dans le sud-ouest et dans le sud du vieux continent, et que s'opérait ce lent travail d'enfantement d'où devaient sortir les Etats modernes, le commerce, obéissant à l'impulsion que lui avait donnée l'antiquité, se concentrait dans la capitale de l'empire d'Occident, à Constantinople ou Byzance.

Toutefois, les malheurs de la Rome impériale n'avaient pu modifier la conduite de cette grande cité, ni la rendre plus prudente et plus sérieuse. Au lieu de répudier la politique scolastique que la faiblesse de ses empereurs avait laissée s'implanter dans les institutions et dans les moeurs, et qui avait déjà causé la chute de Rome, elle s'était de plus en plus livrée aux discussions frivoles, aux luttes théologiques qui, parfois, dégénéraient en combats sanglants dans les rues et dans le cirque, et à une débauche effrénée dont les excès devaient lui enlever toute force matérielle et tout ressort moral au jour suprême du danger.

Ses échanges s'étaient, malgré cela, maintenus assez actifs. La position géographique qu'elle occupait, à quelques pas de ces côtes d'Asie d'où partaient les caravanes de l'Inde et de l'Arabie, au point de jonction de la mer Noire, qui recevait les produits de la Perse et du nord de l'Asie, sur les bords de la Méditerranée, dont les flottes venaient enlever ces mêmes produits pour les échanger avec ceux de l'Occident, en faisait la clef du trafic oriental et l'entrepôt du monde.

Toutefois, ce commerce avait échappé à ses propres habitants, qui l'avaient laissé tomber de leurs mains débilés entre celles des étrangers, (p. 149) des Avars, des Bulgares et des Hongrois qui, du VI^e au XII^e s., furent les véritables maîtres du négoce de cette capitale avec le nord-ouest de l'Europe.

Par l'entremise des premiers, établis dans la région du Danube située entre l'Empire grec et l'Allemagne, Constantinople entretenait des communications avec Lorch, dans la basse Autriche, où s'entreposaient les denrées de l'Orient, pour, de là, s'écouler en Allemagne, dans le Nord et dans les Pays-Bas.

Au IX^e s., les Avars, corrompus au contact de la civilisation byzantine, cédèrent la place aux Bulgares, qui s'emparèrent du marché de Byzance et le conservèrent jusqu'au XI^e s., c'est-à-dire jusqu'à leur soumission à l'Empire grec. Leur intervention commerciale, pendant

les deux siècles que dura leur puissance, donna un vif essor aux relations de l'Europe avec l'ouest de l'Asie. Les Arabes, sollicités par les Bulgares, apportaient à ceux-ci, par caravanes, tous les produits des régions qu'ils habitaient ou avec lesquelles ils entretenaient des rapports. Leur principal entrepôt était Itil, aujourd'hui Astrakan, capitale de l'ancienne nation des Chasares, sur la côte nord-ouest de la mer Caspienne; dans cette ville affluaient les marchandises de l'Asie, de l'Arabie et de l'Afrique. Au nord, Bulgar ou Bolgari, près de Simbirsk, sur le Volga, ancienne capitale des Bulgares, formait le point central des relations avec les Arabes, qui limitaient là leurs voyages dans le Nord. K i e w était alors le centre de grandes foires tenues chaque année, et où les peuples septentrionaux affluaient pour troquer leurs produits contre ceux des Chasares et des Bulgares. Ce trafic devait être très important au XII^e s., car on a retrouvé de nombreuses monnaies arabes, des médailles et des objets de parure en or, en argent et en verrieres, qui attestent la valeur des transactions effectuées dans ces contrées par les Sarrasins.¹

Après la soumission des Bulgares, le commerce de Constantinople passa aux mains des Hongrois, qui devinrent dès lors les courtiers de l'Allemagne dans la capitale de l'Empire d'Orient, par l'entremise de Regensburg (Ratisbonne), qui était déjà, du temps de Charlemagne, le grand marché d'approvisionnement de la Silésie et de la Bohême, et de Vienne, en Autriche, dont les relations avec Byzance dataient de fort loin.

Cet ne fut toutefois qu'au XII^e s. que les Allemands apparurent pour la première fois à Constantinople, et en 1140 leur colonie était déjà assez forte pour qu'on leur accordât la faculté de posséder une église. L'esprit d'envahissement, stimulé, à la vérité, dans cette race par ses tendances prolifiques, ne date donc pas de nos jours.

Luschin von Ebengreuth, A.

Die Handelspolitik der österreichischen Herrscher im Mittelalter. Vortrag gehalten in der feierlichen Sitzung der kaiserlichen Academie der Wissenschaften am 31. Mai 1893 von. . . — A l m a n a c h der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. 43. Jahrg. Wien, 1893. p. 309—337.

(p. 312) Der Einbruch der Magyaren und die Niederlage des bayerischen Heerbannes am 5. Juli 907 vernichteten die Ostmark und mit ihr den blühenden Handel längs der Donau. Mehrere Menschenalter vergingen, ehe hier wieder geordnete Zustände eintraten; erst als in der Ostmark das kraftvolle Geschlecht der Babenberger die Grenzthut des Reiches übernommen und als König Stephan der Heilige (995—1038) von Ungarn die Bekehrung seines Volkes zum Christentum angebahnt hatte, konnte der Weltverkehr wieder seinen Weg durch die Länder an der mittleren Donau und Theiss nehmen.²

(p. 314) Regensburg war lange Zeit ein Umschlagsplatz für den Handel von Westen nach Osten und von Süden nach Norden (p. 315) und galt im 12. Jahrhundert als die reichste und am meisten bevölkerte Stadt in Deutschland³.

Der abendländische Verkehr mit dem Orient hatte um jene Zeit durch die Kreuzfahrer einen mächtigen Aufschwung genommen. Für den Donauhandel waren namentlich der 2. und 3. Kreuzzug von Bedeutung, weil beidemale von Regensburg, bezw. von Wien aus, als den Sammelplätzen der Weg durch Ungarn und die Balkanhalbinsel genommen wurde, wobei zahlreiche Flußschiffe sowohl zur Beförderung von Truppen als namentlich für Proviantnachschiebe zur Verwendung kamen⁴.

¹ H u l l m a n n , Histoire du commerce de Byzance jusqu'à la fin des Croisades. — D u e s b e r g , Histoire du commerce, de la géographie et de la navigation chez tous les peuples et dans tous les Etats. — L e l e w e l , Géographie du Moyen Age.

² H e y d . [Gesch. des Levantehandels] a.a. O. I. 93.

³ Der Biograph des Salzburger Erzbischofs Eberhards II. (1147—1164) nennt Regensburg eine urbs populiosissima und fügt bei „neque enim apud Germaniam populiosior urbem temetsi latiorum testantur qui norunt“. M. Germ. Ss. XI. 82.

⁴ Der unter A n s b e r t s Namen gehende Bericht über den 3. Kreuzzug erwähnt (S. 15), daß K. Friedrich Mauthausen an der Donau auf seiner Talfahrt zu Schiffe niedergebrannt habe, weil die Bewohner widerrechtlich Zoll von den durchziehenden Kreuzfahrern erhoben hätten. Contin. Zwetlensis alters MG. Ss. IX, 543 zum Jahre 1189. H ü l l m a n n , byzantin. Handel 95. Ad. B e e r , Gesch. d. Welthandels. I, 233.

Bonnac

Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople, par..., publié avec un Précis de ses négociations à la Porte ottomane, par M. Charles Scherer..., Paris, E. Leroux, 1894. LXXVIII—287p.

(p. XXVI) Le commerce des sujets français dans le Levant devait être aussi l'objet de toute la sollicitude de l'ambassadeur. Les revers qui accablèrent la France, pendant les années qui suivirent du testament de Charles II par Louis XIV, en avaient arrêté l'essor. Le rétablissement de la paix lui avait rendu la vie et, malgré la concurrence des Anglais et celle des Hollandais, il tendait à reprendre la place qu'il avait autrefois occupée.

Les draps fabriqués dans le Languedoc et connus sous les noms de Londres larges, Londres Mahout, Londres premiers et Londres ordinaires, étaient toujours recherchés en Turquie. On en expédiait du Languedoc, tous les ans, plus de cinq mille balles à Constantinople et dans les Echelles du Levant; après les draps, l'indigo était l'article d'importation le plus important, puis venaient les soieries et les étoffes d'or de Lyon, les toiles peintes de Marseille, les médicaments et quelques autres objets de luxe. Ces importations pouvaient atteindre le chiffre de quinze millions de livres.

(p. XXVII) La France recevait de l'Empire ottoman des céréales, du coton, des soies, du café et des matières premières nécessaires à son industrie. Elle tirait le blé de la Morée, de Salonique, de Volo; le riz, les fèves, le café, le séné, le safranum et les cuirs lui étaient fournis par l'Égypte, les cotons et les laines par Smyrne, Salonique et Saint-Jean-d'Acre, les cotons filés par Sayda, les soies par Tripoli de Syrie, Chypre, Smyrne, la Morée et Alep d'où l'on expédiait aussi une grande quantité de noix de galle. Le chiffre des exportations présentait avec celui des importations une différence peu sensible. . . .

Le commerce des Français dans le Levant était assujéti à des règles très sévères. C'est à Marseille que les marchandises destinées au Levant devaient être embarquées, sous la surveillance de la chambre de commerce, et c'était dans ce port que devaient être faits les retours. Les draps ne pouvaient être chargés que sur des navires français et aucun négociant ne pouvait les adresser, soit directement, soit indirectement, à des étrangers établis dans des villes de Turquie. Enfin, le temps de la résidence des sujets français dans le Levant était fixé à dix ans. Les marchands étaient souvent disposés à faire appel au crédit de l'ambassadeur, pour (p. XXVIII) favoriser certaines opérations peu régulières. . . . (C h . S c h e f e r).

Code

Code de la marine marchande italien promulgué le 24 octobre 1877, modifié par le décret royal du 3 avril 1881 et par la loi du 11 avril 1886. Suivi des principales dispositions du règlement pour l'exécution de ce Code. Traduit, annoté et précédé d'une introduction par Henri Prudhomme, . . . Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1896. LXXX—284 p.

p. X I I I—L X X V I I : I n t r o d u c t i o n , p a r H e n r i P r u d h o m m e .

p. X I I—X X I I I : L e d r o i t m a r i t i m e i t a l i e n , a p e r ç u h i s t o r i q u e .

(p. XIX) Le XIV^e siècle fut d'ailleurs, dans la République de Gènes, une époque d'extrême activité législative, et il convient de signaler spécialement les nombreux règlements maritimes promulgués de 1313 à 1344 par l'officium Gazariae.¹ On désignait ainsi un conseil de huit notables réunissant à la fois le pouvoir administratif, le pouvoir judiciaire et même, dans une certaine mesure, le pouvoir législatif, spécialement institué en vue de soustraire le gouvernement des colonies de la mer Noire aux incessantes fluctuations de la politique intérieure. Cette idée de faire ainsi bénéficier l'administration des établissements d'outre-mer d'une stabilité et d'une unité de direction dont les révolutions de la métropole faisaient mieux apprécier le prix, ne manque sans doute ni de sagesse, ni d'un certain cachet d'originalité, et l'histoire nous offre peut-être là un enseignement à méditer. . . Les règlements édictés par l'officium Gazariae contiennent d'intéressantes dispositions ayant pour but d'assurer la police des ports et la sûreté de la navigation.²

¹ Sous le nom de „Gazaria“ Gènes désignait ses comptoirs de la mer Noire.

² Ces statuts furent révisés dans le siècle suivant en 1404 et 1441.

Masson, P.

Histoire du Commerce Français dans le Levant Au XVII^e Siècle. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par. . . Paris, Hachette et Cie, 1896. XXXIII—533—XXXVIII p.

Table des matières :

Avant-Propos, p. I—III; Bibliographie, p. V—X; Introduction: Rôle des Français dans le Levant au XV^e et au début du XVI^e s. Les Capitulations de 1535, 1569, 1581. Etablissement des Français dans les échelles, et des consulats, progrès rapides de leur commerce, causes de sa décadence sous Henri III. Relèvement du commerce sous Henri IV: Savary de Brèves et le renouvellement des Capitulations, caractère nouveau de l'alliance turque, efforts pour réprimer les pirateries des Barbaresques et des Anglais, mais les abus apparaissent. Prospérité du commerce, p. XI—XXXIII; L. I. L'Anarchie commerciale (1610—1661). Les avanies: Ce que c'était qu'une avanie. Causes des avanies: l'amitié entre la France et la Turquie se refroidit, discrédit croissant des ambassadeurs: de Sancy, de Césy, de Marcheville, de la Haye, progrès de la corruption et de la vénalité chez les Turcs. Exemples variés d'avanies. Elles n'étaient parfois que des représailles exercées à la suite des ravages des corsaires chrétiens dans le Levant, ou les Provençaux se les attiraient par leur mauvaise foi. Echelles qui supportèrent le plus d'avanies. Les Français en souffrirent beaucoup plus que les Anglais et les Hollandais. Enormes dettes des échelles causées par les avanies, p. 1—23; La piraterie: Insécurité des mers et particulièrement de la Méditerranée au XVII^e s. Les Barbaresques: puissance d'Alger et importance qu'y prend la course. Guerre entre les Algériens et les Français (1609—28), mission de Sanson Napollon et paix de 1628. Les hostilités reprennent aussitôt (1629), croisières organisées par Richelieu (1635—41), impuissance de notre marine après lui. Les Tunisiens sont moins redoutables, cependant les traités de 1605, 1617, sont sans cesse violés. Politique particulière suivie par les consuls de Marseille à l'égard des beys de Tunis. Puissance croissante des „Tripolins“, ils ne sont jamais en paix avec la France. Les Saletins: traités de paix de 1630 et 1935 avec le Maroc. Pirateries des Turcs eux-mêmes. Ravages des corsaires chrétiens: des Majorquins (1635—59), des Anglais (1651—54), p. 24—47; Les impositions Impositions extraordinaires: dépenses supportées par le commerce pour les armements, pour les négociations avec les Barbaresques. Cottimos et droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, établis à Marseille (1610—1630). Les impositions dans les échelles: le 2% des ambassadeurs, les dettes de Césy, leur liquidation, le 3% constitué pour les payer, le cottimo de 1648 et le cottimo des Anglais de 1655, exactions des ambassadeurs, de Marcheville et de la Haye, impositions établies pour le paiement des dettes produites par les avanies. Impositions royales, établies malgré la franchise du port de Marseille. Les droits nombreux qui pèsent sur les étrangers leur font fuir le port de Marseille et causent la fortune de Livourne. Politique des Marseillais vis-à-vis des étrangers, droit de 2% du duc de Savoie et du prince de Monaco. Droit d'entrée de 5% payé aux Turcs dans les échelles. Conclusion, p. 48—76; Les abus dans les échelles: Mauvaise organisation des consulats: la vénalité, les consuls fermiers, leur mauvais recrutement. Nécessité dans laquelle ils se trouvent de vivre d'expédients. Ils cherchent à s'enrichir par toutes sortes de voleries. Au lieu de protéger les marchands, ils pratiquent le négoce eux-mêmes. Plaintes inutiles du commerce. Mauvaise conduite des marchands des échelles, leurs jalousies et leurs querelles, p. 77—95; Les défaillances de l'administration: Le bureau et les députés du commerce du Marseille, leur insuffisance, suppression du bureau du commerce, 1631. L'administration du commerce reste liée à celle de la communauté de Marseille, dangers qui en résultent. Responsabilité du gouvernement royal: les députés du commerce sont obligés de s'adresser directement au Conseil pour faire approuver leurs actes, rôle utile mais intermittent du parlement de Provence, les officiers de l'amirauté, par suite de leurs querelles avec les députés du commerce ne leur sont pas d'un grand secours, services rendus par les intendants dès leur apparition. Lenteurs et incompétence du Conseil, la corruption s'y exerce. Le gouvernement s'occupe peu du commerce avant Richelieu. Richelieu s'intéresse particulièrement au commerce du Levant, rôle du père Joseph, grandes idées de Richelieu, mais il accomplit peu de réformes pratiques. Bienveillance stérile de Mazarin pour le commerce, p. 96—117; La ruine du commerce français et les progrès des étrangers: Progrès du commerce des Anglais et des Hollandais, leur organisation: les compagnies de Londres et d'Amsterdam, les convois, Livourne, entrepôt général des Anglais et des Hollandais, Smyrne, marché de leurs draps, commerce particulier des Hollandais. Progrès des Italiens: les Vénitiens, efforts des Génois pour profiter de la ruine des Français; commerce de Livourne, de Messine, projets du duc de Savoie. Progrès de la décadence

du commerce français à partir de 1620, ruine de la marine provençale. Conclusion, p. 118—135. L. II. Le relèvement du commerce (1661—1715). Colbert et la réforme des abus : Colbert veut donner au commerce une forte organisation : il s'appuie sur le Conseil de commerce, écoute les gens d'expérience et trouve des auxiliaires habiles et dévoués, d'Oppède, Arnoul, les intendants Rouillé et Morant. Défiance de Colbert envers la Chambre du Commerce de Marseille et les Marseillais. Cependant influence croissante de la Chambre. Sévères instructions données à l'ambassadeur de Constantinople, cependant démêlés de la Chambre avec M. de Nointel. Réforme incomplète des consulats, malgré les nombreux arrêts du Conseil que fit rendre Colbert. Réforme de l'administration des échelles : l'ordonnance de la marine de 1681, cependant les abus ne disparaissent pas complètement. Réforme des drogmans : les enfants de langue. Colbert tente en vain de réprimer les désordres des résidents des échelles et d'empêcher les fraudes dans le commerce, p. 137—159; Le système commercial de Colbert : L'affranchissement du port de Marseille et la liquidation des dettes du commerce. La franchise du port de Marseille n'existe plus. Projet d'affranchissement, discussions qu'il soulève. L'édit du port franc de mars 1669 favorise surtout les étrangers, le droit de 10% et le monopole de Marseille, difficultés rencontrées pour la mise à exécution de l'édit, surtout au sujet du 20%, politique de Colbert vis-à-vis des étrangers. La liquidation des dettes du commerce et des échelles, établissement définitif du cottimo (1669) que Colbert regardait comme une imposition provisoire, lenteur de la liquidation, inachevée en 1683, p. 160—177; La compagnie du Levant et la balance du commerce. Idées de Colbert sur la nécessité d'une compagnie. Projet de Compagnie exclusive des Lyonnais, la Compagnie de Chaucigny, formation de la Compagnie du Levant et création de la Chambre des assurances de Paris, opérations de la Compagnie : elle s'applique à développer les exportations de produits de manufactures, elle a besoin d'un nouveau capital et il faut la réorganiser en 1673, découragement de ses membres. Seconde Compagnie du Levant (1678—84), son organisation et ses privilèges, elle a encore moins de succès que la première. Compagnie de la Méditerranée établie à Marseille (1685—89), manufactures de soieries qu'elle crée à Marseille, mais difficultés qu'elle éprouve. Nouvelle Compagnie de la Méditerranée (1689—94), elle ne réussit pas mieux. Cependant projet de Compagnie générale présenté en 1698. Causes des échecs des Compagnies. Idées de Colbert sur la balance du commerce et l'exportation de l'argent, Colbert cherche à empêcher le commerce des piastres d'Espagne, sévérité regrettable qu'il montra. Amélioration des manufactures de draps et projets de manufactures des Provençaux, p. 178—208; Le renouvellement des capitulations et la lutte contre les Barbaresques : Changement de politique vis-à-vis des Turcs conseillé par Colbert, ambassade de M. de la Haye le fils (1665), il échoue complètement, la brouille s'aggrave entre la France et la Porte, mission de Soliman aga en France (1669), cependant ambassade de M. de Nointel et négociations pour le renouvellement des Capitulations, les Capitulations de 1673, les relations tendues avec la Porte : M. de Guilleragues et l'affaire de Chio, elles s'améliorent définitivement après 1683. Colbert veut établir le système des convois et des escortes, il est mal accueilli, on y renonce, organisation de croisières. Projets de destruction des Barbaresques, cependant négociations avec les Algériens et traité de 1666, paix de 1665 avec les Tunisiens, elle est mal observée, guerre contre Salé, contre Tripoli (1661—81). Nouveaux projets de destruction des Barbaresques, guerre contre Alger (1681—84) : bombardements de 1682 et 1683, nouvelle guerre contre Tripoli, contre Tunis (1681—85). Paix générale en 1685, mais elle n'est pas respectée, bombardements de 1688; nouvelle paix avec Alger (1689), nouvelle politique vis-à-vis des Barbaresques. Ravages des corsaires Majorquins pendant la guerre de Hollande. Résultats de l'oeuvre de Colbert : progrès lents du commerce, p. 209—239; Les années de prospérité (1683—1701) : L'achèvement de l'oeuvre de Colbert par Seignelay et Pontchartrain. Seignelay et ses auxiliaires. Dernières querelles et réconciliation définitive de la Chambre du commerce avec l'ambassadeur à Constantinople. Seignelay accorde à la Compagnie de la Méditerranée la ferme des consulats : nouveaux abus des consuls soutenus par le ministre, cependant Seignelay s'efforça de réformer l'administration des échelles : mission de Dortières dans le Levant (1685—87). Achèvement de la liquidation des dettes et règlement du 25 décembre 1685 pour en prévenir le retour, réduction du cottimo en 1686. Arrêts du 15 août 1685 et du 3 juillet 1692 pour empêcher l'introduction en France des marchandises du Levant transportées par les étrangers. Interdiction aux capitaines de transporter des marchandises pour le compte des étrangers et de prêter leur nom aux étrangers, même défense aux marchands français d'Egypte, mesures malheureuses dirigées contre les étrangers qui se servaient du pavillon français. Prépondérance du rôle de la Chambre pendant le ministère de Pontchartrain, en même temps grandit le rôle des intendants de Provence : Lebrét inspecteur du commerce du Levant. Réforme définitive des consulats par Pontchartrain, le droit de tonnage, réforme des chancelleries. Choix du personnel des consulats, p. 240—268; Les abus de la réglementation et les prohibitions. Ordonnances du 21 octobre 1685 et du 3

novembre 1700 au sujet de la résidence dans le Levant, ordonnance du 3 août 1685 interdisant aux matelots de vendre et d'acheter directement aux Turcs, le règlement du tour pour les navires, contrainte exercée pour restreindre la concurrence entre les marchands des échelles. Règlements concernant les manufactures: l'inspection des draps à Marseille et à Montpellier. Tarifs prohibitifs et prohibitions établis pour empêcher l'introduction de diverses marchandises étrangères: toiles de coton, coton filés, bourres de soie et de coton, toiles de lin. Système des entrepôts. Nouvelles prohibitions pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg. La franchise du port de Marseille n'existe plus. Projet de la rétablir, p. 269—285; Les progrès du commerce. Progrès du commerce de 1688 à 1694. Avantages obtenus par l'ambassadeur Girardin pour le commerce avec l'Égypte, ses autres négociations pour l'extension de notre commerce. L'essor du commerce est arrêté par la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui parut au début le favoriser, elle suscite une nouvelle rupture avec les Tripolins en 1692—93, ravages des corsaires Flessinguois et Anglais, les croisières organisées par Pontchartrain. Arrêt dans la progression du commerce de 1694 à 1697, mais activité très grande après la paix, de 1698 à 1701, prospérité des manufactures de drap pour le Levant, les manufactures du Languedoc, activité des industries marseillaises. Le commerce français s'est relevé malgré la concurrence ardente des Hollandais et surtout des Anglais, efforts des Anglais pour s'emparer du commerce de l'Égypte, concurrence faite par les Juifs à Alep et à Alexandrie, situation comparée des Français, des Anglais et des Hollandais en 1700, p. 286—306; L a c r i s e (1701—1715): Les réformes et les projets de Chamillart et de Jérôme Pontchartrain. Idée générale sur la période de 1701 à 1715. Principales innovations de Pontchartrain et de Chamillart: création du conseil de commerce; les Fabre délégués de Marseille, mémoires présentés par les délégués des villes: les villes du Ponant, le Languedoc, Toulon, réclament l'abolition du monopole de Marseille, après de longues contestations, les Marseillais triomphent de cette coalition; l'arrêt du 10 juillet 1703 confirme leurs privilèges et rétablit la franchise du port, les entreprises des autres villes contre Marseille continuent, de son côté la Chambre du commerce veille jalousement au maintien du monopole, celui-ci est en effet maintenu au XVIII^e s. Pontchartrain se préoccupe aussi des désordres qui renaissent dans les échelles: mission et règlements de M. de Gastines. Projets au sujet de la mer Rouge et de l'Éthiopie, échec de la mission de du Roule (1703—1705). Efforts du gouvernement de Louis XIV pour ouvrir la Perse au commerce français, mission de J. B. Fabre et de Michel en Perse (1705—1710), ambassade persane en France (1714—1715). Etablissement d'un consul à Jérusalem. Missions scientifiques envoyées dans le Levant, p. 307—331. Les maux de la guerre de succession. Les faveurs obtenues par les marchands français en Espagne ne profitent pas longtemps au commerce du Levant. Le commerce souffre de la rareté des piastres. Arrêt des transactions causé par la guerre. Mauvais effet des expédients financiers de Chamillart: édits sur les monnaies, billets de monnaie, créations d'offices. Mais surtout la marine royale est impuissante à protéger la navigation contre les marines et les corsaires ennemis: les convois, les croisières, les suspensions de la navigation, les transports faits par les navires de guerre. Trouble profond du commerce français, les Livournais, les Vénitiens, les Génois en profitent, les étrangers abandonnent la protection du pavillon français, dettes de la Chambre et des échelles. La reprise des affaires. Les traités d'Utrecht ne portent pas atteinte au commerce du Levant. Les Marseillais peuvent reprendre immédiatement leur trafic, leur précipitation cause une crise passagère en 1715, le commerce du Levant reste ensuite plus actif que jamais, p. 332—352. L. III. Tableau du commerce du Levant à la fin du XVII^e s. L e s p o r t s f r a n ç a i s e t l e c o m m e r c e d u L e v a n t: Marseille: agrandissement de la ville, amélioration du port, l'arsenal des galères, curage du port, construction du Lazaret et travaux aux îles. Tous les Marseillais participent au commerce du Levant, industries marseillaises. Marseille était devenue aussi le grand port d'armement de la Provence. Toulon essaie en vain de rivaliser avec Marseille. Les ports du Languedoc: Agde et Cette. Rôle des ports du Ponant: ils n'ont jamais participé qu'indirectement au commerce du Levant; transports faits par les Malouins, p. 353—370; L e s é c h e l l e s d u L e v a n t; La Syrie, Alep: décadence de son commerce, les caravanes de la Perse et leurs routes, la ville et la nation française, Alexandrette port d'Alep. Tripoli de Syrie. Seïde et Damas. Barut, Acre, Rame et Jaffa. Consulat de Jérusalem. Chypre, Satalie, p. 371—396; L'Égypte. Décadence de l'Égypte. Le Caire: histoire troublée de l'échelle, rivalités des nations européennes, la nation française en 1700. Les ports du Caire: Alexandrie et les Biquiers, Rosette, Damiette. Valeur du commerce français: les caravaniers, marchandises d'Égypte, le commerce de la mer Rouge: Moka, Gidda, Zuez, importance du café, p. 397—415; Anatolie, Archipel, Turquie d'Europe, Morée. Smyrne supplante Alep dans la première partie du XVII^e s., la rue des Francs, la nation française, commerce de Smyrne: les caravanes de Perse, rôle des Arméniens, marchandises de l'Anatolie. Echelle neuve, Chio. Consuls de l'Archipel et commerce des îles. Candie. Constantinople, Gallipoli et les Dardanelles. Salonique et ses dépendances. La Cavalle. Négropont, Athènes. Echelles de Morée: Napoli de

Romanie, Cerigo, Coron, Modon, Patras. Iles Ioniennes: Zante. Consuls de Larta et Durazzo, p. 416—444; La vie dans les échelles à la fin du XVII^e s.: Les consuls: leurs attributions, leur train de maison et leur dépenses, leur droits de consulat et leurs appointements. Les assemblées et les députés de la nation. Les chanceliers et les drogman. Les religieux, chapelains, du consul et curés de la nation, leur rivalités, progrès des jésuites. Les résidents des échelles: marchands et artisans, réglemens au sujet de la résidence des femmes, les mariages dans les échelles, habitations des résidents: les camps et les contrées, vie large et facile des échelles, le costume, les divertissemens et les fêtes, p. 445—474; Les usages de la navigation et du commerce: Différentes sortes de navires employés au commerce du Levant. Les marins provençaux. Les affrètemens, cherté du fret. Les assurances maritimes. Les courtiers ou censeaux. Visites des officiers de l'amirauté: congés et passeports. Valeur des cargaisons. Routes suivies par les navires. Leur arrivée aux échelles. Les coagis ou commissionnaires français. Les courtiers juifs ou arméniens. Monnaies usitées dans les échelles, les différentes sortes de piastres. Retour des navires: les quarantaines, p. 475—502; Les articles du commerce: Articles d'importation: matières brutes destinées à l'industrie, cotons, soies, laines, cuirs, cires, etc., denrées alimentaires: cafés, huiles, blés; drogueries du Levant. Les débouchés des produits du Levant: l'industrie marseillaise et provençale, Lyon, le Languedoc, Nantes, Rouen, Dunkerque; l'Espagne, l'Italie; la Suisse et l'Allemagne: le transit du Rhône, insuffisance de ces débouchés. Articles d'exportation: Les draps et autres étoffes, les papiers, les métaux bruts et travaillés. Denrées alimentaires p. 503—520; Conclusion, p. 520—524; Table des matières, p. 525—533; Appendice: Note sur l'organisation et le fonctionnement de la Chambre du commerce de Marseille, p. I—X; Dépenses des consulats du Levant d'après l'arrêt du conseil du 27 janvier 1964 qui les règle définitivement, p. XI; Arrêt du conseil du 4 décembre 1691 qui fixe les droits de chancellerie à payer dans les échelles, p. XI—XII; Tableau de la recette des cottimos de 1670 à 1715, p. XIII—XIV; Valeur des exportations de chaque échelle de 1670—1715, p. XV; Note sur les chiffres de statistique donnés dans le livre I (1610—1661), p. XVI—XVII; Note sur les chiffres de statistique donnés dans le livre II (1661—1715), p. XVII—XIX; Tableau synoptique du prix des marchandises du Levant en 1680, 81, 82, 84, 85, 86, 88, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 1703, 1706, p. XX—XXV; Tableau des marchandises rapportées du Levant en France avec de brèves indications au sujet de leur nature et de leur usage, p. XXVI—XXXVIII.

(p. XI) Introduction. C'est au moment où le commerce du Levant semblait menacé de la ruine par la découverte de la route maritime des Indes et par l'établissement des Osmanlis, dans l'Archipel, la mer Noire, la Syrie surtout et l'Egypte,¹ que la France, en inaugurant le régime des capitulations lui ouvrit une nouvelle ère de prospérité. Le rôle des Provençaux dans le Levant avait été très effacé depuis la fin des croisades et c'est à peine si de loin en loin, au XIV^e s. et au XV^e s., on signale leur présence dans les échelles. Les efforts de Jacques Coeur, pour disputer aux Vénitiens et aux Génois ce commerce dont ils étaient les maîtres, n'avaient été, ni imités, ni poursuivis après lui. Cependant, Doriolo, général des finances, puis chancelier de France, adressait à Louis XI en 1468 un mémoire pour se plaindre „qu'on écoutât encore dans le Conseil un certain docteur de Lyon, envoyé pour faire lever la défense de tirer de l'Italie des épiceries qui se débitaient dans le royaume. . . A empêcher les Vénitiens de vendre en France des épiceries, le royaume gagnerait 3 ou 400 000 écus par an". Louis XI eut égard à ces remontrances en défendant de „laisser entrer en France aucunes épiceries ni autres marchandises du Levant, si elles n'étaient importées sur des vaisseaux français". Charles VIII hanté par des rêves de croisade, ne songea guère à développer le commerce du Levant et l'on vit Louis XII entrer dans une ligue de princes chrétiens contre la Porte, tandis que celle-ci offrit à Venise des secours qu'elle n'accepta pas contre les princes de la ligue de Cambrai. Cependant, le sultan Selim confirma, en 1514, un sauf-conduit accordé par Soliman I^{er} permettant aux marchands de France de venir trafiquer en Turquie (p. XII) en payant les droits accoutumés,² En 1528, l'espagnol Antoine Rincon, le plus intelli-

¹ Au sujet de la ruine du commerce du Levant au début du XVI^e s., voir Heyd [Histoire du commerce du Levant au moyen-âge. Leipzig, 1886], t. II, p. 258—552. — D e p p i n g [Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe, Paris, 1830], t. II, p. 209 et suiv.

² V. P o u q u e v i l l e. Mémoire [historique et diplomatique sur le commerce et les établissemens français au Levant. — Revue Encyclopédique. Juillet 1828, tome XXXIX], p. 36—St. P r i e s t. [Mémoires sur l'ambassade de Turquie et sur le commerce des Français dans le Levant. Paris, 1877], p. 276—77.—D e p p i n g, t. II, p. 345, note.—V. dans Heyd, t. II, p. 539—40, les intrigues de Philippe de Parètes en 1510 à Alexandrie pour donner la prépondérance aux Français en Egypte et l'ambassade au Caire d'André le Roy envoyé de Louis XII en 1512.

gent et le plus infatigable des agents de François I^{er} en Orient, obtint de Soliman II la confirmation des privilèges reconnus aux Français par Selim. Enfin, le besoin réciproque d'une alliance contre la puissance de Charles-Quint fit contracter à Soliman et à François I^{er} une alliance intime dont le profit le plus clair fut de donner à la France la prépondérance commerciale dans les états du Grand Seigneur.

Les premières Capitulations,¹ signées en février 1535 par un chevalier de Saint-Jean, Jean de la Forest, contenaient dans leurs dix-neuf articles le fond de tous les traités semblables que la Porte renouvela avec la France à diverses époques ou qu'elle accorda à d'autres pays chrétiens. Voici quel était le sens des principaux articles de cet acte fondamental: la liberté du commerce était assurée sujets des deux puissances. Celles-ci s'interdisaient d'établir de nouveaux droits sur les ventes et achats des marchandises. Le roi pourrait établir des bayles ou consuls pour juger les causes entre Français sans que les tribunaux du pays en pussent connaître. Les procès entre un Français et un sujet du Grand Seigneur ne pourraient être jugés par le tribunal turc sans présence d'un interprète et sans titre écrit. Les Français pratiqueraient librement leur religion. Aucun Français ne pourrait être rendu responsable d'un autre Français absent. Les Français seraient exemptés de toutes corvées. Leur libre retour était assuré en France et leur héritage, en cas de mort, garanti aux parents. — Les autres articles, concernant les restitutions d'esclaves et de marchandises déprédées, les règlements en cas de rencontre de navires des deux puissances, ou les naufrages, étaient moins importants. Le traité n'était conclu que pour la vie des deux souverains; cependant, après la mort de François I^{er} et de Soliman, on ne se hâta pas de le renouveler. Il fallut les plaintes des marchands d'Alexandrie, menacés contrairement à l'article 7 des Capitulations, d'une saisie de leurs effets par un certain (p. XIII) Juif créancier du roi, pour faire envoyer en ambassade Claude du Bourg, trésorier du roi, qui, au mois d'octobre 1569, obtint de Selim II de nouvelles Capitulations en dix-huit articles qui reproduisaient à peu près ceux de 1535. On y remarque, cependant, deux nouveautés importantes: le préambule parle pour la première fois du privilège de la France d'accorder son pavillon en Levant aux navires des étrangers et cite les Génois, Siciliens et Anconitains. Quelques années plus tard, les Ragusais, en leur qualité de protégés immédiats de la Porte, ayant voulu se soustraire à l'usage de la bannière française, furent contraints de la reprendre sur la réquisition qu'en fit à la Porte l'ambassadeur de France. De plus, la durée du traité, ne fut plus limitée à la vie des deux souverains qui l'avaient conclu. Cependant, Henri III envoya à Constantinople Jacques de Germoles, baron de Germigny, pour le renouveler. Cet ambassadeur signa en juillet 1581 les troisièmes Capitulations en vingt-sept articles. Elles confirmaient tous les anciens privilèges, mais renfermaient en outre trois articles exceptionnellement favorables. L'article un assujettissait formellement tous les étrangers sauf les Vénitiens, à l'usage de notre bannière: „Que, les V é n i t i e n s en hors, les G é n o i s, A n g l a i s, P o r t u g a i s, E s p a g n o l s, C a t a l a n s, S i c i l i e n s, A n c o n i t a i n s, R a g u s a i s e t e n t i è r e m e n t t o u s c e u x q u i o n t c h e m i n é s o u s l e n o m e t b a n n i è r e d e F r a n c e d ' a n c i e n n e t é j u s q u ' à a u j o u r d ' h u i e t l a c o n d i t i o n q u ' i l s a i e n t c h e m i n é, d ' i c i e n a v a n t, i l s a i e n t à y c h e m i n e r d e l a m ê m e m a n i è r e.“ Le troisième article assurait aux ambassadeurs de France la préséance sur ceux de tous les rois et princes chrétiens. L'article quatorze exemptait de tout impôts personnels les Français, même mariés, ce qui est une dérogation à la loi musulmane qui assujettit à la capitation les étrangers mariés dans le pays². Ainsi, les Français obtenaient par ces traités répétés une sécurité complète et des privilèges exceptionnels pour leur commerce et il semblait que chaque renouvellement des Capitulations allait les étendre encore. Seule avec celle de Saint-Marc la bannière française pouvait flotter sur les mers du Levant, et la France devenait la protectrice de tout le commerce des chrétiens occidentaux dans les états du Grand Seigneur.

¹ Ces premières Capitulations, celles de 1569 et de 1581, n'étaient plus connues au XVIII^e s. En effet le marquis de Bonnac, ancien ambassadeur de France à Constantinople, écrivait dans un Mémoire général au sujet du commerce des Français dans le Levant, adressé au contrôleur général Le Pelletier en 1727; „Les Français ne firent leur premier établissement et leur premier commerce qu'en vertu de quelques commandements ou ordres que les ambassadeurs obtenaient à mesure qu'ils en avaient besoin ou, s'il y avait quelque traité particulier pour cela, il n'est pas venu jusqu'à nous. Les premières Capitulations furent négociées en 1597 avec Mahomet III et M. de Brèves fit les secondes en 1604“. Arch[ives] Nat[ionales], F¹³, 645.

² S a i n t - P r i e s t, 277—287. Il est à remarquer que l'article I assujettit les Anglais eux-mêmes à l'usage de notre bannière quoique deux ans auparavant ils eussent fait admettre leur ambassadeur à la Porte. C'était un grand succès remporté par M. de Germigny. Sur son ambassade, voir Charrière, Négoc. dans le Levant, t. III et IV. Coll. des Doc. Inéd.

Les marchands français surent profiter de la situation avantageuse qui leur était faite; dès 1537 une flotte, sous les ordres du baron de Saint-Blancard, parti de Marseille, parcourut tout le littoral Barbaresque, longea les côtes de la Grèce, jusqu'à Prevesa, fit le tour du Péloponèse, passa en vue d'Athènes et vint mouiller à Constantinople où elle resta jusqu'au 6 avril. Elle revint à Marseille par le littoral de Syrie, d'Égypte et de Tunisie, après avoir montré le (p. XIV) pavillon français à tout l'Empire ottoman.¹

(p. 1) L'histoire du commerce du Levant pendant la première partie du XVII^e s. est celle d'une longue décadence; durant ces cinquante années, il souffrit tant de maux qu'on a peine à concevoir comment il put subsister. De tous ces fléaux, ceux qui lui firent le plus de mal et qui excitèrent de plus les doléances de marchands, furent les avanies et les ravages des corsaires. Les avanies² étaient des sommes d'argent que les pachas réclamaient aux marchands des échelles sous les prétextes les plus divers, prétextes la plupart du temps injustes, parfois extrêmement bizarres. Lorsqu'un pacha imposait une avanie, le consul assemblait la nation, qui cherchait le moyen d'en éviter le paiement. Elle savait qu'il était à peu près inutile de discuter, même (p. 2) quand les prétentions du pacha étaient insoutenables, mais elle essayait de l'intimider. Le consul, accompagné des marchands, allait lui représenter les capitulations qu'il violait et le menacer de porter plainte à la Porte. Si le Pacha n'était pas l'ami du grand vizir, ou n'était pas sûr de l'appui du Divan, il cédait devant des protestations énergiques, ou il engageait des négociations qui se terminaient par quelque adoucissement de ses exigences. Mais s'il avait des protecteurs à la Porte, la moindre résistance lui servait au contraire de motif pour exiger une avanie beaucoup plus considérable. Quand une échelle se trouvait trop accablée par les tyrannies d'un pacha, la nation se décidait à envoyer une députation porter plainte à Constantinople, ou bien elle en informait l'ambassadeur. Mais celui-ci ne faisait pas toujours diligence, le Divan tardait à s'assembler, souvent même le Grand Seigneur n'était pas à Constantinople et le Divan se tenait à sa suite; une fois l'affaire introduite devant lui, elle traînait en longueur, encore fallait-il distribuer à propos des présents sans lesquels il était impossible d'avoir justice, si bien qu'après avoir attendu longtemps, on obtenait parfois à grands frais un commandement du Grand Seigneur, ordonnant au pacha de restituer ce qu'il avait exigé, commandement qu'il était aussi difficile de faire exécuter que de faire expédier. D'ailleurs, le discrédit croissant de nos ambassadeurs rendit tout à fait inutiles les plaintes à la Porte; les pachas étaient sûrs de l'impunité.

(p. 431) Constantinople semblait désignée, au XVII^e s. comme aujourd'hui, par sa position et sa population considérable, pour faire un grand commerce. Elle était avec Paris et Londres la ville la plus grande de l'Europe³ et le débouché naturel de deux régions fertiles et bien cultivées: d'un côté les plaines de la Roumélie actuelle, dont les voyageurs qui venaient de Vienne admiraient, au sortir des terres dévastées de la Hongrie et des montagnes sauvages de la Serbie, les riches villages et les belles cultures; de l'autre, les vallées du nord-ouest de l'Anatolie. Ici la riche ville de Brousse était le lieu de formation des caravanes qui partaient pour l'intérieur de l'Asie-Mineure et même, cinq ou six fois par an, pour la Perse.⁴ Enfin, comme la mer Noire était fermée par les Turcs aux navires européens, Constantinople était l'entrepôt général où les bâtiments grecs et turcs et venaient décharger les marchandises des pays qui entouraient ce vaste bassin; particulièrement les fourrures de Moskovie, la boutargue, le caviar et autres produits des pêcheries de la mer d'Azov, les bois de construction des forêts de l'Anatolie du Nord.

Cependant, malgré tous ces avantages, Constantinople, pendant une grande partie du XVII^e siècle, fut de beaucoup la moins importante des cinq grandes échelles et le commerce français ne fit qu'y végéter jusque vers 1685. C'est qu'il était exposé, beaucoup plus qu'ailleurs, aux vexations: au lieu d'un pacha et de quelques (p. 432) officiers subalternes comme dans les autres échelles, c'était tout le divan du Grand Seigneur qu'il fallait satisfaire et les hauts

¹ P i g e o n n e a u [Histoire du commerce de la France. Paris, 1888], z. II, p. 131.

² „Terme qu'on prétend tirer du nom d'avany qui se donne en perse aux courriers de la cour et qui veut dire des gens qui prennent tout ce qu'ils trouvent, parce qu'effectivement ces courriers prennent sur leur route chevaux à toute sorte de gens quand ils en ont besoin“. C h a r d i n [Voyage de M. le chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient. Amsterdam, 1711], t. I, p. 5. Littre fait venir ce mot de l'arabe houân-mépris.

³ T o u r n e f o r t [Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi. Amsterdam, 1718], t. I, p. 179 et 182.

⁴ Tavernier dit qu'elles partaient de là et qu'il en partait très rarement de Constantinople. — „Cette ville (Prousia) est d'un grand abord et de grand trafic, toutes les caravanes qui viennent de Smyrne, d'Alep et la plupart de celles qui viennent de Perse à Constantinople passent par là... On y porte beaucoup de drâps d'Angleterre et on y fait beaucoup de soie, les plaines étant couvertes, de mûriers.“ W h e l e r [Voyage de Dalmatie, Grèce et du Levant. Amsterdam, 1689], p. 188.

officiers de la milice, dont les exigences se mesuraient à l'importance. La mauvaise conduite des ambassadeurs qui spéculaient sur cette situation pour pressurer eux-mêmes le commerce contribuait à accabler la nation de Constantinople d'impositions plus lourdes que partout ailleurs. Quand la réconciliation fut complète entre la France et les Turcs et qu'il fut définitivement interdit aux ambassadeurs de faire des levées d'argent sur les vaisseaux, sous aucun prétexte, le commerce de l'échelle entra dans une voie prospère, sans toutefois approcher de celui du Caire ou de Smyrne.

Ce qui le distinguait de toutes les autres échelles, c'était que les Français, les Anglais et les Hollandais y apportaient beaucoup plus de marchandises qu'ils n'en retiraient. Constantinople était surtout le grand marché de leurs draps; outre ceux que les vaisseaux des Francs y débarquaient, une partie de ceux qui étaient débarqués à Smyrne étaient ensuite transportés à Constantinople par les caravanes très fréquentes entre les deux villes. La cour nombreuse du sultan, la milice, l'aristocratie turque ou grecque qui peuplait Constantinople et la riche ville d'Andrinople, la seconde de l'empire, consommaient nécessairement des quantités considérables, non seulement de draps, mais d'étoffes précieuses de toutes sortes, tissus de soies, d'argent et d'or fabriqués surtout en France et en Italie¹, ainsi qu'une foule d'autres marchandises. Aussi tandis que dans les autres échelles les marchands français étaient obligés d'envoyer beaucoup d'argent pour pouvoir payer leurs achats, à Constantinople ils avaient toujours des sommes considérables à recouvrer et, pour établir la balance de leur commerce, ils faisaient tirer des lettres de change sur cette ville, par leurs correspondants de Smyrne ou d'Alep.

(p. 435) Quant à Andrinople, malgré l'importance de sa population et les séjours de plus en plus fréquents qu'y fit la cour du sultan dans la deuxième moitié du XVII^e, les nations franques n'y établirent pas d'échelle, un seul marchand français alla y résider dans toute la période qui s'étend entre 1685 et 1719.

Depuis les Dardanelles jusqu'à Athènes, les Français n'eurent pendant longtemps aucun établissement; ils ne faisaient aucun commerce sur toutes les côtes de la Roumélie et la Macédoine dont quelques marchandises seulement leur étaient apportées à Smyrne par les barques grecques. „De tout temps, cependant, disait la Chambre dans un mémoire en 1685, on est allé charger du blé dans les ports déserts du golfe de Tessalonie. Il est vrai que, ç'a toujours été en se tenant un peu au large, attendu qu'il est défendu en ces pays-là d'en sortir les denrées, ainsi que dans tout le reste du Levant, mais cette difficulté n'a jamais empêché les sujets du roi d'y négocier comme ils ont fait, en mettant un matelot à terre, qui convient du prix du blé, dont on ne fait le paiement qu'après qu'il est entièrement chargé dans le bâtiment“.² L'échelle de Salonique, créée en 1685, malgré la Chambre qui n'en voyait pas l'utilité³, resta quinze ans sans aucun marchand, mais trente un résidents vinrent s'y établir entre 1700 et 1719. On ne voit pas bien, pourtant, comment le maigre commerce qu'ils faisaient pouvait les faire vivre. Les deux premiers marchands de l'échelle avaient assez heureusement débuté, en 1700, en achetant pour 338 000 livres de blés et de laines, mais ce chiffre d'affaires ne fit que décroître les années suivantes pour tomber au-dessous de 50 000 livres par an, de 1709 à 1712. La peste, qui sévit cruellement cette année-là, enleva 6000 habitants de Salonique et cinq marchands ou protégés français, et força la nation à se tenir enfermée sembla vouloir consommer la ruine de l'échelle. Cependant, en 1714, les achats des Français atteignirent 634 000 livres en laines et en cotons. Ce relèvement devait être durable et le XVIII^e s. ouvrit pour Salonique une ère (p. 436) de prospérité qui récompensa les efforts faits par les Français pour y établir leur commerce.³

¹ „Les principales sont les satins de Florence, les tabis, les damasquettes de Venise à fleurs d'or et d'argent et les velours de Gènes à fleurs. Quoique toutes ces étoffes conservent le nom de leur ancienne fabrique, beaucoup néanmoins sont de Lion, de Tours, d'Amsterdam et de Londres qu'on vend aux tailleurs turcs et aux marchands arméniens pour vrais Venise ou vrais Gènes. . . C'est des brocards d'or et d'argent à fleurs qu'il se vend davantage. . . mais seulement de ceux faits exprès, sur des patrons propres à cette échelle. . . l'éclat et le bon marché surtout plaisent aux Turcs. Savary. Dict (ionnaire universel du commerce. Paris, 1723), col. 1021—1024.

² 19 octobre 1685. (Les Délibérations de la Chambre de commerce de Marseille) série BB, 4. fol. 152.

³ V. p. 288.

⁴ Quoiqu'un vaisseau par an eût suffi pour porter les chargements de Salonique, 133 bâtiments français y passèrent de 1700 à 1715; c'est qu'ils ne venaient seulement que pour commencer leurs chargements, achevés ensuite dans l'Archipel ou en Morée. — De 1700 à 1715, les Français exportèrent sur ces 133 bâtiments pour 2 776 000 livres de marchandises. — En 1700, 338 943: alicots 144, blé 232 260, cire 3420, coton 2270, laine 88 365, maroquins 195, peaux d'agneaux 2467, peaux de lapins 225, riz 272, soie 1900, tabac 1080, toiles

Ce qui nuisait en partie à son développement, c'est que les capitaines, au lieu d'aller jusqu'au fond de son golfe pour faire leurs chargements, s'arrêtaient dans les petits ports déserts de la côte de Macédoine, où ils faisaient directement leurs achats aux gens du pays, sans avoir à payer les frais des intermédiaires et du consulat. Les marchands de Salonique et le consul s'en plaignaient en 1715 et celui-ci établit un vice-consul à l'île de Skopelos (une des Sporades) et un autre au Volou (Volo) et à Larse (Larissa), capitale de la Macédoine, prétendant que toute la côte était de sa dépendance. Les capitaines en firent leurs doléances à la Chambre, mais on avait représenté au ministre que les marchands, par ces petits ports, introduisaient de mauvais draps de France, et qu'ils faisaient entrer des espèces malgré les règlements; pour empêcher ce trafic illicite, la Chambre et le ministre s'accordèrent pour établir deux consulats analogues à ceux de l'Archipel aux deux extrémités de la côte de Macédoine dont un à Volo.¹ Ce port, débouché des riches plaines de la Thessalie, qui prend aujourd'hui une importance croissante, commença alors à sortir de son obscurité.

Au moment où la création de l'échelle de Salonique semblait promettre d'heureux résultats, le marquis de Ferriol, ambassadeur, eut l'idée d'en créer une autre à la Cavalle (Kavala) au milieu de la côte de Roumélie, qu'on appelait encore alors la Macédoine. La Cavalle, écrit un voyageur, a été autrefois une grande ville de Macédoine dans une assiette qui la rendait imprenable,² „mais, vers 1715, elle était à peu près ruinée. Le premier consul qui y fut envoyé écrivait à la Chambre en annonçant son arrivée: „Il y a bien des travaux à pouvoir dresser une échelle si inconnue pour le négoce (p. 437) que celle-ci où il ne s'est jamais fait aucun commerce.“³ Le nouvel établissement rendit cependant des services et les bâtiments apprirent le chemin de la Cavalle, grâce à la disette des blés en France, puisque d'après un état dressé par le consul et envoyé à la Chambre, du 25 mai 1703 au 1^{er} avril 1710, cinquante-un bâtiments, dont un certain nombre de vaisseaux, chargèrent du blé à la Cavalle ou à ses dépendances.⁴

Tout le pays au sud de la Macédoine était regardé par les Provençaux au XVII^e s. comme appartenant à la Morée; pour eux Négropon et Athènes figuraient parmi les ports de ce pays. Négropon comptait, en 1675, sept à huit familles de Français et une maison de Jésuites, mais il n'y avait aucun Français et ce n'était que rarement que des barques provençales allaient y charger. On y établit un consul, vers 1700, qui, lui-même, créa aussitôt un vice-consul à Château-Rouge, mais la nouvelle échelle ne fut guère fréquentée et le consul se plaignait à la Chambre, en 1709, de sa triste situation⁵.

Schweiger-Lerchenfeld, A.

Die Donau als Völkerweg, Schiffahrtsstraße und Reiseroute. Von . . . Wien, Pest, Leipzig, A. Hartleben's Verlag, 1896. VIII — 949 p. Mit 467 Abb. u. Karten.

Inhalt s-Verzeichnis:

Vorwort, p. V; Einleitung, p. I; Hydrologischer und naturwissenschaftlicher Teil, p. 17; Das Stromgebiet der Donau, p. 19; Die Gestaltung des Stromlaufes, p. 40; Wasserstandsverhältnisse, p. 108; Geologische und bodenplastische Verhältnisse, p. 151; Das organische Leben, p. 179; Vorgesichtlicher und historischer Teil, p. 203; Die Vorzeit, p. 205; älteste Nachrichten. — Die Römer an der Donau, p. 243; Die Völkerwanderung und ihre Nachwirkungen, p. 275; Die Zeit der Staatengründungen, p. 345; Die Tükenkriege, p. 381; Nautisch-technischer Teil, p. 409; Entwicklung der Donauschiffahrt, p. 411; Stromregulierungen. — Obere Donau, p. 434; Stromregulierungen. — Mittlere Donau, p. 508; Stromregulierungen. —

6000. — En 1714, 634 755: blé 16 000, coton 228 235, laine 257 600, toiles 36 000), II, 13. V. au sujet de Salonique la correspondance consulaire. AA, 443—44.

¹ Délibération du 13 mars 1715. BB, 6. — Lettre du 3 avril 1715. BB, 83.

² Lucas [Voyage du sieur Paul Lucas fait en 1714, par ordre de Louis XIV dans la Turquie, l'Asie, Sourie, etc. Rouen, 1724], p. 50.

³ 21 janv. 1701 [la Correspondance reçue des ambassadeurs à Constantinople, des consuls et des marchands des échelles], série AA, 455. Ferriol, écrit le 20 juin 1702. „Sur plaintes que vous m'avez faites du consul de la Cavale, je le changerai pour y mettre le sieur Brunj qui a été plus de dix ans consul à Andros“. AA, 150. En effet ce consulat était une dépendance de l'échelle de Constantinople et de l'ambassadeur qui y jouait le rôle de consul.

⁴ 2 avril 1710. AA, 455.

⁵ 15 mars 1709. AA, 296. — Lettre de Ferriol. 10 avril 1702. AA, 150.

Untere Donau, p. 577; Verkehrsmittel und nautisch-technische Anlagen, p. 591; Schifffahrtskanäle, p. 622; Schildernder Teil, p. 661; Von der Donauquelle dis Theben (Obere Donau), p. 668; Von Theben dis Orsova (Mittlere Donau), p. 854; Von Orsova dis Sulina (Untere Donau), p. 906.

p. 411—434: Entwicklung der Donauschifffahrt.

(p. 411) Eine Geschichte der Donauschifffahrt ist bisher nicht geschrieben worden, so anziehend der Gegenstand sich erweist. Die Schwierigkeit in der Behandlung desselben scheint vornehmlich darin zu bestehen, daß es für ausgedehnte Epochen an zuverlässigen Nachrichten fehlt, die Gesamtdarstellung sonach sich lückenhaft gestalten würde. Nichts ist aber verdrießlicher als ein sprunghaftes Erschließen von Quellen, da und dort, eine Umschau von zumeist weit auseinanderliegenden Signalpunkten, zwischen welchen die wallenden Nebel den Zusammenhang der Dinge verhüllen. Dazu kommt, daß der Ausgangspunkt der Donauschifffahrt in eine zeitliche Entfernung zurücktritt, wie sie außer beim Nil, bei keinem zweiten Strome der Erde verzeichnet ist. Mit anderen Worten: eine Geschichte der Donauschifffahrt müßte mit dem Präludium der Argonautenfahrt anheben. In einer der ältesten Mythen der Menschheit wurzelnd, bedürfte das zu entwerfende Geschäftsbild der ausgiebigen Nachhilfe der Einbildungskraft auf Seite desjenigen, der die schwierige Aufgabe zu bewältigen hätte, die Verbindung zwischen Sage und Wirklichkeit zu suchen.

Aber selbst für den Fall, daß dieses Kunststück gelänge: woher das Material nehmen, um die vielen anderen gähnenden Lücken zu überbrücken, die „geschichtslose“ Zeit aufzuhellen, in welcher ein unbestimmtes Hin- und Herschwanen der am Gesichtskreise der Überlieferungen sich abspielenden Ereignisse eine sichere Federführung ausschließt. Der Donauverkehr im Altertume ist undurchdringlich verhüllt. Wie weit und mit welchem Erfolge Phöniker und Griechen den Strom von der Mündung heraufbefahren — wir wissen es nicht. Nicht einmal Andeutungen sind vorhanden. Daß die sehr rührigen Daker im Osten und die sehr handelsbeflossenen Noriker im Westen dem Strome aus dem Wege gegangen wären, ist nicht anzunehmen. Wer (p. 412) berichtet über ihre Robinsonaden, über die Betätigung des mächtigen Triebes, der den Menschen an die ins Unbekannte forteilenden Wasser heranzieht?

Als die Römer an der Donau erschienen waren, müssen sie einen ziemlich lebhaften Stromverkehr angetroffen haben. Obwohl über die Form und Ausgestaltung desselben nichts verlautet, scheint dieser Sachverhalt gleichwohl die rasche Ausbreitung der römischen Okkupation längs der Donaulinie wesentlich gefördert zu haben. Angesichts der Ausdehnung dieser Linie einerseits und der vielfachen Verkehrshindernisse im Strome selbst, wäre eine rasche Orientierung bezw. die Verbindung der einzelnen Posten auf dem Wasserwege nicht möglich gewesen, wenn dem fremden Eroberer nicht kundige einheimische Schifflente zu Seite gestanden wären. Die Wortkargheit der alten Schriftsteller und Berichterstätter ist umso bedauerlicher, als die Laufverhältnisse des Stromes damals vielfach andere gewesen sein müssen als gegenwärtig. Hydrographie und Navigation aber stehen in einem so innigen ursächlichen Zusammenhange, daß nur eine genaue Kenntnis beider Faktoren die einschlägigen Studien interessant und wertvoll zu gestalten vermöchte.

Leider geht die Verhüllung dieser Dinge noch weiter, als in Anbetracht der fortgeschrittenen Zeit, um welche es sich hierbei handelt, zulässig erscheint. Wir wissen nämlich auch vom Donauverkehr zur Zeit der Römer blutwenig. Nicht einmal über die Organisation ihrer Flottillen liegen ausführliche Nachrichten vor. Daß der Verkehr mancher Donaustationen untereinander auf den Wasserweg verwisen war, steht fest. Es kommen auch Andeutungen über Schiffszüge stromauf vor. Näheres hierüber erfährt man indessen nicht. Mit der Erschließung der Kakanenge durch Herstellung der Militärstraße Trajans, ging die Anlage eines Schifffahrtskanales am Eisernen Tore Hand in Hand. Letztere konnte der Natur der Sache nach nur einen nautischen Zweck haben. Ähnliche Maßnahmen griffen auch anderen Orts Platz. Daß die häufigen und ausgiebigen Truppenverschiebungen sich lediglich auf dem festen Lande vollzogen hätten, ist angesichts der großen Beweglichkeit der römischen Militärmacht nicht anzunehmen. Dem Kriegsfahrzeuge aber mußte konsequenterweise das Troßboot folgen und daraus läßt sich lediglich mit Hilfe der Einbildungskraft — das Bild von einem antiken Schiffszeuge auf der Donau ausmalen.

Die ersten Jahrhunderte des Mittelalters bilden die zweite dunkle Stelle in der Geschichte des Donauverkehrs. In der Zeit der Völkerwanderung, deren einleitende Ereignisse sich fast insgesamt an der Donau in ihrer ganzen Länge von der Quelle bis zur Mündung abspielten, muß der Strom für Kriegs- und Transportzwecke vielfach ausgenützt worden sein. Stabile Verhältnisse, die ab und zu platzgriffen, und sich mitunter über ein Jahrhundert lang erhielten, können nicht ohne Einfluß auf die Belebung des Stromverkehrs gewesen sein, doch wissen wir nichts über die Form und Ausdehnung desselben. Avaren und Magyaren scheinen sich —

als echte Reitervölker — vom Strome ferngehalten zu haben. (413) Erst um die Wende des ersten Jahrtausends griffen bessere Verhältnisse platz; Die Kreuzzüge eröffneten ein ungewöhnliches Leben auf der Donau. Den mächtigen Heeren folgten starke Geschwader von schweren und breiten Schiffen mit hoch aufgezogenen Segeln. Ein solches Geschwader schwamm zur Zeit des ersten Kreuzzuges die Donau herab bis nach Ungarn und ein anderes führte die Lebensmittel für die Kreuzfahrer Friedrich Barbarossas bis an die serbische Morava.

Un dieselbe Zeit trat Regensburg an die Spitze des Donauverkehrs. Seine Handelsbeziehungen längs des Stromes entwickelten sich ungemein rasch und im 12. Jahrhundert schwammen bereits mächtige Flottillen die Donau hinab. Ausgerüstet mit weitreichenden Handelsprivilegien, unterhielt die Stadt in allen größeren Donauplätzen einsschließlich der an den serbischen Ufern, Kaufhöfe und Faktoreien. Ihre „Gutschiffe“ besorgten den Warenaustausch zwischen dem zentralen Europa und dem Osten, wobei der als eine gewisse politische Macht respektierte Regensburger „Hausgraf“ in den einzelnen Donaugebieten und Donauplätzen die Kontrolle ausübte, ob die vertragsmäßigen Rechte und Interessen seiner Stadt und ihrer Kaufleute respektiert und gefördert würden¹. Obwohl die ersten Anknüpfungen dieser Art bis ins 9. Jahrhundert zurückweisen, fällt die Weiterentwicklung dieser Beziehungen und ihre nachdrückliche Förderung erst in die Epoche der Kreuzzüge. Noch unmittelbar nach denselben stand Regensburg auf der Höhe seiner merkantilen Macht. Nochmals verlor es diese Stellung infolge der Entwicklung des Levantehandels durch die italienischen Seerepubliken, welche durch ihr Kapital auch den Verkehr zwischen West- und Mitteleuropa und dem Osten an sich rissen². Hat nun auch ein direkter Verkehr mit der Levante möglicherweise nicht bestanden, so liegt es gleichwohl auf der Hand, daß es den neuen Handelsmächten im Osten nicht schwer fiel, den Verkehr nach den unteren (p. 414) Donauländern zu unterbinden, bezw. auf den Seeweg nach Italien, Mittel- und Westeuropa abzulenken³.

Die Beziehungen Regensburgs zu Wien scheinen erst unter dem Markgrafen Heinrich VI. enger geknüpft worden zu sein. Dieser hatte nämlich Schottenmönche aus Regensburg berufen und ihnen einen Grundkomplex im Westen von Wien angewiesen, wo jene ein Kloster, eine Pilgerherberge und eine Schule erbauten, die Niederlassung von Handwerkern förderten und die Handelsverbindungen mit Regensburg unterstützten⁴. Herzog Leopold VI. strebte an, Wien zu einem mächtigen Mittelgliede der Handelsbewegung zwischen dem Osten und Westen Europas zu gestalten, zu welchem Ende er der Stadt das Niederlagsrecht verlieh, wodurch alle Kaufleute gezwungen wurden, ihre Waren hier niederzulegen und diese nur an Bürger zu verkaufen. Nach der verheerenden Pest des Jahres 1349 und der großen Feuersbrunst des Jahres 1361 gewährte Rudolf IV. den Fremden wesentliche Erleichterungen. Damals erbauten sich die Regensburger (und mit ihnen die Kölner) Kaufleute große Warenhäuser im Westen der

¹ W. G ö t z, „Das Donaugebiet &c.“ S. 119 — Ein bis an den Pontos oder auch nur durch Serbien nach Konstantinopel ausgedehnter ständiger Handelsverkehr der deutschen Plätze und Regensburgs ist nach He i d („Geschichte des Levantehandels“) nicht erweislich, ja unwahrscheinlich.

² Aus rein geschäftlichen Gründen konnte sich der byzantinische Kaufmann der Notwendigkeit nicht entziehen, den italienischen Kaufmann bei sich daheim zu dulden. Zuerst siedelten sich Pisaner am Goldenen Horn an, um von der Quelle aus einen einträglichen Handel zu unterhalten. Weit tatkräftiger und großartiger fassten die Genuesen und Venetianer diese Aufgabe auf. Die Zahl genuesischer und venetianischer Kaufleute, welche am Goldenen Horn feste Handelskontore errichtet hatten, wurde so bedeutend, das schließlich ganze Vorstädte von Konstantinopel (Galata, Pera) zu italienischen Niederlassungen wurden. . . . Von diesem Augenblick an war das byzantinische Handelsmonopol durchbrochen. Die Italiener waren zwar noch immer Abnehmer des griechischen Großkaufmannes, bildeten aber bereits selbständige, mit kaiserlichen Privilegien ausgestattete Handelsgemeinden. Diese begnügten sich nicht mit der Vermittlung der byzantinischen Kaufleute, sondern trachteten, mit den fremden (asiatischen) Karawanenhändlern in unmittelbare Beziehung zu treten. Auf diese Weise entstanden die vielen und reichen italienischen Handelsniederlassungen am Nord- und Ostsaume des Schwarzen Meeres usw. (vgl. des Verfassers: „Das Mittelmeer“, Freiburg i. B. 1883, S. 300 u. ff.).

³ Im Hinblick auf den sehr regen Handelsverkehr auf der Donau im 11. und 12. Jahrhundert klingt es einigemaßen befremdlich, daß ein im Jahre 1278 in Wien gebautes und mit Waren für die Türkei befrachtetes Schiff, bei seinem Abgange derartiges Aufsehen erregt haben soll, daß das weit und breit herbeigeströmt war (vgl. die „Denkschrift der ersten K. K. priv. Donau-Dampfschiffarts-Gesellschaft zur Erinnerung ihres fünfzigjährigen Bestandes“, Wien 1881, S. 4)

⁴ K a r l W e i s s, „Zur Geschichte Wiens“, im Bande „Wien“ von „Die österr.-ung. Monarchie in Wort und Bild“, S. 6.

Stadt¹. Daß sie nur ungerne dem Zwange des Niederlagsrechtes sich fügten, ist begreiflicher. Als sie ihren Kaufschatz über den Zeiring (Semmering) nach Italien führen wollten, bestellte der Staatsrat mit Zustimmung des Landesfürsten daselbst einen Pfleger, damit keine anderen Kaufleute, als jene der Städte Enns, Linz, Freistadt, Wels und Gmunden, denen solches Recht verbrieft war, diesen Weg einschlugen². Unter Kaiser Maximilian I. endlich war es den unausgesetzten der Augsburger Kaufherren und ihren Genossen, die Aufstellung einer neuen Niederlagsordnung durchzusetzen, welche den Großhandel ausschließlich in ihre Hände brachte. Damit war das Übergewicht Regensburgs endgültig gebrochen.

(p. 416) Mittlerweile hatten auch die Einfälle der Osmanen und die ersten Türkenkriege eine völlige Handelsstockung nach dem Osten herbeigeführt. Zwar die fremden Eroberer selbst nützen die große Wasserstraße nach Kräften aus, vornehmlich für Nachschubzwecke und sonstige mit dem Krieg Hand in Hand gehende Transporte. Aus dem gleichen Anlasse entwickelte sich auf der oberen und dem größten Theile der mittleren Donau ein sehr lebhafter Verkehr, welcher sich gleichfalls in den Dienst des Krieges stellte. Ja, die Wirkung des letzteren ging so weit, daß sie Anlaß zu einer außergewöhnlichen Unternehmung gab. Bald nach der Besiegung der Türken vor Wien im Jahre 1683, bezw. mit ihrer allmählichen Zurückdrängung aus Ungarn, stellte sich das Bedürfnis militärisch-nautischer Verkehren ein, welche geeignet waren, die militärischen Operationen in wirksamer Weise zu unterstützen. Zunächst hatte Kaiser Leopold I beschlossen, an der Donau in Wien einen Schiffsbauplatz einrichten und auf denselben förmliche Kriegsschiffe für den Stromdienst herstellen zu lassen. Der Plan kam indessen nicht zur Ausführung und wurde auch durch Kaiser Josef I. nicht wieder aufgegriffen. Karl VI. endlich schritt zur Verwirklichung des von langer Hand geplanten Unternehmens und es ist interessant genug, etliche Einzelheiten über diese merkwürdige Episode mitzuteilen.

Im Jahre 1715 wurden die beiden Schiffsbaumeister Daniel D a v i d s aus England und Friedrich G e r s o n aus Hamburg nach Wien berufen, um den Bau einer Anzahl von schweren Donau-Kriegsschiffen für Truppen und Artillerie zu übernehmen. Demgemäß wurde zunächst am sogenannten „Kaiserwasser“ (dem südlichen Hauptarme der „alten“ Donau, welcher nochmals der Donauregulierung zum Opfer fiel) eine Schiffswerfte eingerichtet und hierauf sofort mit dem Bau der Fahrzeuge begonnen. Trotz des strengen Winters von 1715 auf 1716 wurden große Mengen Bauholzes aus dem Wienerwalde nach dem Prater befördert und die Arbeiten derart thätig betrieben, daß im April das erste dieser Kriegsschiffe, die „Santa Maria“, von Stapel gelassen werden konnte. Es wurde mit nicht weniger als 60 Geschützen bestückt. Am 15. Mai glitt das zweite Schiff, „St. Leopold“, in die Fluten. Die ersten Schritte waren getan und nun wiederholte sich Stapellauf auf Stapellauf mit geradezu verblüffender Raschheit, so daß noch vor Ablauf des Sommers sieben schwere Kriegsfahrzeuge auf den Wellen schwammen. Es waren dies, außer den bereits genannten, die Schiffe „St. Josephus“, „St. Carolus“, „St. Elisabeth“, „St. Stephan“ und „St. Franciscus“.

Das Schauspiel der Fertigstellung und Lanzierung dieser Schiffe lockte fortgesetzt große Mengen von Neugierigen an, „Weil — wie ein Zeitgenosse berichtet — man vorher noch nie dergleichen große Schiffe allhier gesehen. Es waren ziemlich große Maschinen, 133 Fuß lang und 28 breit, deren eines 50, ja noch mehr schwere Stück Geschütz geführt“. . . . Diese stattliche Flottille erhielt in der Person des dänischen Seemanns Peter v. Andersen einen Oberbefehlshaber mit dem Titel „Vice-Admiral und Oberst der Kaiserlichen Schiffs-Armada“. Der (p. 417) Bau neuer Schiffe wurde unterdessen ununterbrochen fortgesetzt, so daß bis Juni 1717 weiter drei derselben von Stapel gelassen werden konnten. Der „Capistan“, die „Theresia“ (so benannt nach der am 17. Mai 1717 geborenen Erzherzogin, der nachmaligen Königin Maria Theresia) und der „Eugenius“. Diese zehn Kriegsschiffe führten nicht weniger als 400 Kanonen und sollten in Kürze in Aktion treten. Nachdem die drei erstgebauten Schiffe bereits unterwegs waren, ging das eigentliche Geschwader von sieben Fahrzeugen unter Befehl ihres

¹ Durch das Niederlagsrecht war das Reiseziel zahlreicher Fremden geworden. Fast das ganze Jahr strömten Kaufleute und Händler zu und ab; „Die Kaufleute einer jeden Nation“, erzählt W. L a z, legen seit der Landesfürsten= (Niederlags=) Freiheit ihre Waren, die entweder auf dem Wasser nach Ungarn, der Türkei, nach Serbien und in die Walachei, oder auf dem Lande mit Wagen nach Böhmen, Polen, Schlesien, Slavonien, Dalmatien, Istrien, Italien geführt werden sollen, hier nieder. Aus Deutschland werden auf der Donau nach Wien und von hier weiter nach Ungarn, Eisenwaren, Getreide, Hüte und Kleider, aus Ungarn Vieh und Ochsenhäute, aus Welschland köstliche Weine, Sammt und Seide, Früchte und andere Annehmlichkeiten des Lebens gebracht. Die Polen und Böhmen führen Wien von hier weg und schicken dagegen Heringe, allerlei Fische und Fleisch, Tuch und Bier. Die Welschen führen vor hier weg: türkischen Weizen, Früchte, Gold und Silber.“

² Karl Weiss, a. a. O.

meunen „Vice-Admirals“ zu Tal, etwa im Juni. Schon am 10. August, gelegentlich der Schlacht vor Belgrad, leistete die Flottille vorzügliche Dienste, indem sie die türkische Festung nachdrücklich beschloß und dadurch viel zu deren Kapitulation beitrug. Damit hatte aber diese merkwürdige „Armada“ ihre Rolle ausgespielt, denn weiterhin verlautet nichts mehr über ihre Tätigkeit¹.

Schon Mitte des achtzehnten Jahrhunderts begannen sich Strebungen geltend zu machen, welche dahin abzielten, die dem Schiffsverkehr entgegenstehenden Hindernisse in der Donau zu beseitigen. Bei den unzureichenden Erfahrungen, dem allgemein herrschenden geringen Interesse für Angelegenheiten dieser Art und aus anderen Gründen waren die diesbezügliche getroffenen Maßnahmen selbstverständlich völlig unzureichend. Es handelte sich hauptsächlich um die Beseitigung der im sogenannten „Strudel“ unterhalb von Grein das Bett der Donau durchsetzenden Riffe und Felsbänke, welche die Schifffahrt seit jeher sehr gefährdeten. Wir werden im nächsten Abschnitte in diesen Gegenstand näher eingehen, und begnügen uns, vorläufig zu erwähnen, daß in den Jahren von 1781 bis 1792 mit Ausdauer und Energie für die damaligen Verhältnisse immerhin ersprießliche Korrektionsarbeiten in der Strudenenge durchgeführt wurden. Bis zur endgültigen Bewältigung der Hindernisse sollte freilich mehr als ein Jahrhundert verstreichen.

Im übrigen behielt die Donauschifffahrt durch Lange Zeiträume ihr typisches Gepräge. Um sich ein Bild von dem Zustande der Donau-Charybdis zu machen, wie ihn noch vor wenigen Jahrzehnten die von Regensburg und Passau auf den sogenannten „Ordinarischiffen“ herabfahrenden Reisenden wahrnahmen, bedarf es keiner zu lebhaften Vorstellungsgabe. Die schäumenden Schnellen bei Niederwasser, (p. 418) die mancherlei Felsbänke und Klippen, die Lootsensignale, der Widerhall an den Felsen, das weithin sichtbare Steinkreuz auf der Wörth-Insel: aus diesen Einzelheiten setzte sich ein Bild zusammen, welches unsere Vorfahren aus halbvergangenen Zeit als eine wenig anmutige Erinnerung von einer Donaureise bewahrten. Und trotz alldem, war es eine Idylle im Vergleiche zu der wilden Romantik und romantischen Wildnis, an welcher lange Jahrhunderte vorher Wassernot und Piratennot gleichen Anteil hatten.

Wenn der Lauf der Zeiten am Strome manches geändert hat, fehlt es gleichwohl nicht an Anzeichen, welche die Vergangenheit in Erinnerung bringen. Ruderschiffe für den Passagierverkehr gibt es freilich keine mehr. An Stelle der ausgehungerten Fahrgäste, welche die Gaststätten der Nachtstationen gleich einer wilden Hunnenhorde stürmten, sind die Schwärme von Sommerausflüglern getreten. Zu Ehren der Stammsassen an diesem Strom sei's gesagt, daß die Beutegier der Vorfahren ihrer Erinnerung entschwunden ist. . . Daneben zeigen sich mancherlei Bilder aus halbvergangerer Zeit, die Langen Schiffszüge mit den breithufigen Rossen, welche zu zehn, zwanzig und dreißig, die gewaltigen, bis 100 000 Kilogramm tragenden „Hohenauer“ stromauf schleppten. Unter den Hufen der schweren kräftigen Tiere wirbelte der Staub des „Trepplweges“ auf, die „Joddeln“ (Pferdeführer) schrieten und fluchten, die langen Zugseile schwangen sich über Buschwipfel, Streifbalken, Sandhaufen und Felsblöcke. Mitunter waten die Pferde im Wasser, oder sie sanken vollends im Uferbruch ein. Wie viele Tiere und Reiter auf diese in den langen Zeitläufen zu Grunde gegangen sind, ist niemals ermittelt worden. Die „Hohenauer“, wie die Schiffsführer hießen, waren ein wildes, gefühlloses Volk. Für ihre ertrinkenden Kameraden hatten sie keinen Blick; ihre einzige Sorge war, das Tau zu kappen, um sich selber zu retten. Ein solcher wilder „Hohenauer“ geht in der Wachen, der Stromenge unterhalb von Melk, als schwarzes Gespenst um. Er wird so lange in Sturm und Nebel reiten, bis das Strombett so trocken sein wird, wie der Gipfel des hohen Jauerling, der über das Donauland hinwegschaut.

Schon in der Zeit, da in der Strudenenge in den Achtziger-Jahren des vorigen Jahrhunderts die Sprengminen aufflogen, spielte sich in der Ferne ein Ereignis ab, das uns in die neue Ära hinüberleitet... Im Jahre 1788 fuhr der erste von dem Mechaniker W i l l i a m S y m i n g-

¹ M o r i z B e r m a n („Maria Theresia und Kaiser Joseph II. in ihren Leben und Wirken“, Wien 1881) teilt einige weitere Daten über Donau-Kriegsflottille mit. Darnach führte im Jahre 1719 der ehemalige dänische Konter-Admiral Baron T e i c h m a n n als k. k. Feldmarschal-Leutnant und Admiral den Oberbefehl über die Flottille: an seine Stelle trat nochmals Ludwig Emanuel de Cordia y Allagon Graf von S a n t a C r o c e mit dem veränderten Titel „General der spanischen Galeeren“. Von weiteren verdienstvollen Persönlichkeiten der Flotte sind anzuführen: J o s e f v. G h e s e l l e, „kais. Obristwachtmeister und Kommandant des kais. Kriegs-Schiffsarmements; der tüchtige Schiffs- und Brücken-Oberstleutnant Philipp Lorenz M a y e r; der „kais. Rat, Oberschiffamtsleutnant und Feld-Schiff- und Brückenhauptmann in Ungarn“, Johann Paul H e t z e r; Schiffsoberleutnant Christoph L i n g; Schiffsamtsverwalter Johann Adams T i r k; Schiffsamtsbauführer Josef G a s t e i n e r, und Kriegsschiff-Kompaniemeister Andreas N o b e l.

tion konstruierte Versuchsdampfer über den Spiegel des Dalstwintoner Sees. Der Träger dieses epochenmachenden Unternehmens war der Banquier Patrick Miller, ohne dessen materielle Beihilfe Symington sein Projekt eines „Geschwindbootes“ kaum verwirklicht haben würde. Auch der reiche Herzog von Bridgewater interessierte sich für das neue Bewegungsprinzip, und Symington hatte bereits den Auftrag, acht Schleppdampfer für die Schifffahrt auf den eben fertiggestellten Merseykanal zu bauen, als der Auftraggeber starb und die Kanaleigentümer Bedenken hegten, das Projekt zu verwirklichen.

(p. 419) Unterdessen hatten die Amerikaner, unabhängig von den gleichen Versuchen in England, die Idee des Dampfschiffes aufgegriffen. Als erster Pionier wird Evans genannt, der auf den Shykill ein Boot durch Dampfkraft in Bewegung setzte. Ihm folgte Fitch, der — in Anwesenheit der beiden größten Männer der jungen Republik: Franklin und Washington — die ersten gelungenen Probefahrten mit einem Dampfboote auf dem Delawarestrom anstellte. Gleichwohl war das allgemeine Interesse gering und niemand maß den Versuchen einen größeren Wert bei, als den einer technischen Spielerei. Zudem war Fitch arm und hatte infolge einer gewissen Härte in seinem Wesen entschieden mehr Widersacher und Feinde, als Gönner. Von einem tragischen Geschick verfolgt, sah er sein Leben umdüstert und unbelohnt, seine Idee von anderen verwertet. Fitch machte seinem Leben gewaltsam ein Ende. Nach seiner letztwilligen Verfügung wollte er am Ufer des Ohio begraben sein, „wo der Gesang des Schiffers die Stille seiner Ruhestätte beleben und die Musik der Dampfmaschine seinen Geist beruhigen werde“.

Und diese Hoffnung hat sich über das Grab des wackeren Pioniers hinweg vollwichtig erfüllt. Man stelle sich heute an irgend einen Punkt des gelben Stromes, der durch die industriereichsten Gebiete der östlichen Union dem Mississippi zuströmt, und vorgangswärtig sieh das Bild von dem riesigen Stromverkehr, der dort eisenraselnd und dampfpustend alles Leben erfüllt. . . Bis zu diesen Erfolge ist aber noch ein schweres Stück Weges. Die Idee des neuen Motors zu Wasser griff zunächst ein Landsmann Fitch's Robert Fulton, auf, der zu Paris und unter den Augen Napoleons I. mit einem Dampfboote neuerer Konstruktion gelungene Versuche anstellte. Der ruhmgekrönte Kaiser, dem man doch einem weiterem Ausblick in technischen Dingen zuzumuten berechtigt war, machte sich über Fulton's Erfindung lustig und bezeichnete dieselbe wegwerfend als „Schwindel.“ Vielleicht war es des verletzte Selbstgefühl, das aus diesem Urteile sprach, da der amerikanische Mechanikus es gewagt hatte, ihm, dem Eroberer Europas, den Vorschlag zu machen, wie mit Hilfe einer Anzahl solcher Dampfschiffe ein siegreicher Angriff auf das unnahbare großbritannische Inselreich zu bewirken wäre¹.

Nach der Abweisung durch Napoleon blieb Fulton nichts anderes übrig, als in seine Heimat zurückzukehren, wo er in der Person des früheren Gesandten der nordamerikanischen Republik, Livingston, einen Förderer seiner Pläne fand. Letzterer hatte das Fitch'sche Patent rückgängig gemacht und seinem Schützlinge die Geldmittel zu weiteren Versuchen vorgestreckt. So entstand „Fulton's Narrheit“, wie das spöttende Volk des Erfinders neuen Dampfer „Clermont“ benannte. Aber die Narrheit war so groß nicht, und als das Dampfboot mit zunehmender Geschwindigkeit in den Hudson einfuhr, verwandelte sich der Spott in Staunen und brausender Jubel empfang den Erfinder. — Das war im Jahre 1807. Der er-

¹ Die Probefahrt mit Fulton's erstem Dampfer fand auf der Seine am 4. Pluviose des Jahres XI. (1803) statt. Im „Conservatoire des Arts et Métiers“ in Paris wird ein Schreiben Fulton's an die Bürger Molan, Beaudell und Montgolfier verwahrt, welsches nachstehenden Inhalt hat: „Ich sende Ihnen anbei den Entwurf eines Mechanismus, welchen zu konstruieren ich eben im Begriff bin der mir das Mittel liefern soll, ein Schiff mittelst Dampfstromauf zu führen. Bei Aufstellung des Apparates hatte ich in erster Linie die großen Ströme meiner Heimat vor Augen, in welchen man die, meiner Ansicht nach, übrigens wenig praktischen „Leinpfade“ kennt, und die Dampf-Lokomotion sich als wesentlich praktischer, als die Fortschaffung mittelst Pferden und Menschen erweisen müßte. Die Zeichnungen selbst bieten im Grunde genommen nichts wesentlich neues, denn auch Wasserräder sind von früher her bekannt; doch bin ich überzeugt, daß deren Anwendung wohl möglich, wenn man festhält, daß der Fehler, der bisher sich geltend machte, nicht eigentlich in den Rädern als solchen, sondern vielmehr in der mangelhaften Beschaffenheit derselben, in der Unkenntnis der Geschwindigkeit, der Dampfkraft und noch anderen mechanischen Kombinationen liege, . . . Bürger! Sobald die (p. 420) Proben beendet sein werden, hoffe ich die Freude zu haben, sie zu deren Inauguration einladen zu können, und sollten sie gelingen, so will ich meine Erfindung der Republik entweder zum Geschenke machen, oder jene Vorteile mir zu wahren trachten, die nach dem Wortlaute der Gesetze mir zukommen. Diese Zeilen, welche ich in Ihre Hände lege, haben den Zweck, meine Prioritätsrechte zu wahren, falls irgend jemand mit einer ähnlichen Erfindung auftreten sollte. . . Robert Fulton. Nr. 50, Rue Vaugirard.“

ste Jubel hatte sich gelegt — die allgemeine Anerkennung blieb aus. Es ist nicht bekannt, wie Livingstone sich gegenüber seinem Schützlinge fernerhin verhielt; nur so viel weiß man, daß Fulton eine Reihe von Privilegien erhielt, welche die Beschiffung der amerikanischen Ströme mittelst Dampfbooten betrafen, daß aber das Geld zu deren Verwirklichung fehlte, und der Erfinder im Jahre 1815 mit einer Schuldenlast von 100 000 Dollars starb.

In England hatte sich unterdessen der neue Bewegungsmechanismus ganz unbedeutend entwickelt. Im August des Jahres 1812 machte eine Kundmachung des Schiffbaumeisters Henry Bell zu Glasgow über die eröffnende Dampfschiffahrt auf der Clyde gewaltiges Aufsehen. Der Unternehmer versprach, die Fahrt „mit der Kraft des Windes, der Luft und des Dampfes“ zurückzulegen, und setzte hinzu, daß „Eleganz, Komfort, Sicherheit und Schnelligkeit des Fahrzeuges“ das Publikum zufriedenstellen würden. Gleichwohl fanden Bell's Fahrversuche wenig Anklang. Die in den Tradition der „guten alten Zeit“ aufgewachsenen Glasgower entsetzten sich förmlich über die Tatsache, daß jemand es gewagt habe, ein so gefährliches Ding, wie die Dampfmaschine an sich ist, den Konstruktionsteilen eines Schiffes einzuverleiben und auf diese Art Leid und Gut der Mitmenschen zu bedrohen ... Auch an formeller Opposition fehlte es nicht und sie nahm bedenkliche Dimensionen an, als 1814 nun auch auf der Themse die ersten Dampfboote auftauchten. Im Jahre 1817 kamen die Klagen (sie gingen vornehmlich von den Bootführern aus, welche die bedrohliche Konkurrenz fürchteten) in das Parlament, doch wies der zur Prüfung derselben berufene Ausschuß die Beschwerde mit der Bemerkung zurück, daß keine Fakta vorlägen, welche ein legislatives Einschreiten begründen könnten, und daß es überhaupt wünschenswert sei, die mit der neuen Tätigkeit verbundenen mechanischen Fertigkeiten in keiner Weise zu beschränken, da „die Einführung des Dampfes ein mächtiges Agens von fast universeller Anwendbarkeit sei“ usw.

(p. 421) Damit war der Bann gebrochen. Unterdessen hatte bereits im Jahre 1813 der erste englische Seedampfer die Irische See zwischen Glasgow und Dublin gekreuzt und fast in derselben Zeit jenseits des Oceans der Dampfer „Phönix“ die erste Meerfahrt zwischen New-York und Philadelphia bewirkt. Im Jahre 1818 belebte sich Themse und Clyde, Mersey, Trent, Tyne, Avon, Severn usw. mit rauchenden und pustenden Dampfbooten, daß den Leuten vom neuen Weltwunder die Augen übergingen... Im Jahre 1818 erschienen die ersten Dampfschiffe auf dem Rhein und auf der Elbe, während noch zwölf Jahre vorüberstreichen sollten, ehe das neue Verkehrsmittel auf der Donau Eingang fand. Die erste Anregung hierzu erging schon 1813 seitens der österreichischen Staatsverwaltung, doch deren Ingerenz eine kaiserliche „Bekanntmachung“ erfolgte in welcher demjenigen, „der eine Erfindung, kraft welcher befrachtete Schiffe ohne Anwendung von Zugtieren stromaufwärts fortgeschafft werden können, anzeigen und deren Ausführbarkeit praktisch darstellen würde, auf diese Erfindung ein derselben angemessenes und ausschließliches Privilegium zugesichert würde.“ Da diese Aufforderung resultatlos blieb, erfolgte ein neuerliches kaiserliches Dekret (11. November 1817), durch welches verschiedene Verfügungen bezüglich der Privilegienerteilung genauer präzisiert, Direktiven für das Verhalten der Behörden und die bei der Ausübung der Schiffahrt notwendigen Vorschriften festgestellt wurden.

Es hatte die Ansicht, daß auch dieser Schritt ohne unmittelbare Folgen bleiben werde. Zwar erwarben Anton Bernhard und Ritter v. St. Leon im Jahre 1819 ein Privilegium zur Befahrung der Donau mit Dampfbooten, allein nach mancherlei mißglückten Versuchen erlosch die Konzession wegen Nichtausübung. Neben der Unvertrautheit mit dem neuen Verkehrsmittel, traten auch die Unkenntnis des Stromes, sowie die reservierte Haltung des Großkapitals dem Unternehmen hemmend entgegen. Erst im Jahre 1828 erfolgte eine neuerliche Anregung nach dieser Richtung durch die englischen Schiffbauer John Andrews und Joseph Prichard, welche bald hierauf (11. April 1828) ein ausschließliches Privilegium auf die Erfindung einer verbesserten Konstruktionsart von Dampfschiffen erwarben, um das Recht der ausschließlichen Befahrung der Donau mit Dampfschiffen ihrer Konstruktion, in einem von ihnen zu bestimmenden Umfange auf der Donau von 15 Jahren zu erhalten. Kurz hierauf (1829) hatten sich einige Wiener Banquiers entschlossen, im Wege der Kapitalsassoziation die nötigen Mittel hierzu zu beschaffen.

Dennoch machte sich auch jetzt noch eine gewisse Zurückhaltung geltend, trotzdem der Hof und hervorragende Staatsmänner (darunter ganz besonders Fürst Metternich) für die Sache ein lebhaftes Interesse an den Tag legten¹. Endlich (p. 422) erfolgte die konstituierende-

¹ Wie bedächtig und vorsichtig damals selbst die Führer der Haute finance vorgingen, beweist der Umstand, daß die Firma Arnstein & Eskeles und mit ihnen die überwiegende Mehrzahl der Subscribenten ihren Eintritt zu der zu gründenden Gesellschaft an den Vorbehalt knüpfen, daß „keine solidarische Haftung in diesem Unternehmen platzgreife, und in keinem Falle ein Nachschuß gefordert werden könne“. Nur die Firma Schüller & Co stellte die Bedingung, daß gleich vom Beginne des Unternehmens an eine Administration auf- (p. 422)

Generalversammlung (13. März 1829) und bald hierauf die Ordnung des Verhältnisses zu Andrew und Prichard. Das zu bauende Dampfboot wurde den genannten verpachtet. Indessen traten in der Fertigstellung desselben wiederholt Störungen ein und die Lage wurde wieder sehr unsicher, da die Hofkammer Bedenken trug, ein Privilegium zu erteilen, bevor nicht wenigstens das Dampfboot vollendet, bezw. in kommissioneller Fahrt erprobt war. Aus diesem Grunde erhielten die beiden Schiffsbauer nur die bedingte Zusicherung eines Vorrechtes zur Befahrung der Donau in ihrer Nebenflüsse mit Dampfschiffen (1. September 1829).

Diese verklaustrierte Konzession traten Andrews und Prichard an die im Entstehen begriffene Aktiengesellschaft ab (19. Dezember 1829). Es bedurfte noch ein Jahr, bis das im Bau begriffene Dampfboot „Franz I.“ vollendet wurde. Am 17. September endlich konnte es seine Probefahrt antreten. Das Boot legte die Strecke bis Budapest in der Talfahrt in 14 Stunden 15 Minuten und stromaufwärts in 48 Stunden 20 Minuten zurück. An die Aufnahme regelmäßiger Fahrten konnte indessen nicht sofort gedacht werden, da es sowohl an geeigneten Landungsplätzen (p. 423) und eingerichteten Kohlenstationen, als an verlässlichen, mit dem Fahrwasser vertrauten Steuerleuten gebrach. Die wenigen Fahrten, welche noch im Oktober und November 1830 stattfanden, beschränkten sich deshalb auf die Strecke zwischen Raab, Weitzen und Pest und hatten vornehmlich den Zweck, das Publikum mit dem neuen Verkehrsmittel bekannt zu machen. Am 1. Februar 1832 wurden die regelmäßigen Fahrten aufgenommen. Mittlerweile war die Konzession von den Erbauern des „Franz I.“ an die gegründete „Erste österreichische Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft“ abgetreten worden; zugleich trat deren Privilegium durch kaiserliche Entschliebung vom 1. September 1830 auf die Dauer von 15 Jahren in Kraft (vom 17. September 1830 an gerechnet); mit königlichem Reskript vom 22. April 1831 wurde dasselbe auch für die Länder der ungarischen Krone bestätigt.

Trotz der mancherlei Hindernisse, welche sich dem neuen Unternehmen gleich zu Beginn entgegenstellten, war das Jahresertragnis gleichwohl ein relativ befriedigendes und so entschloß sich die Gesellschaft für die Erbauung zweier neuer Dampfboote, welche gleichfalls an Andrews verpachtet werden sollten. Die Aussichten für die Zukunft waren im Großen günstige, so daß die frühere Zaghaftheit in das Gegenteil umschlug und nun mit optimistischem Feuereifer das Schlagwort „Freie Schifffahrt von Wien bis ins Meer“ zur allgemeinen Lösung wurde. Den größten Anteil an diesem Umschwunge hatte wohl (p. 424) Graf Stephan Széchenyi, jener Mann, den die ungarische Nation in dankbarer Anerkennung seiner unbegrenzten Vaterlandsliebe und seines rastlosen Mühens um die nationale, wirtschaftliche und kulturelle Wiedergeburt desselben mit dem Worte ihres beredtesten Sohnes „den größten Ungarn“ nennt. Mit wahrhaft elementarer Begeisterung griff Széchenyi die große Aufgabe der Erschließung des Donaustromes für den Weltverkehr auf. In öffentlichen Reden und in Druckschriften, mit Aneiferungsmitteln aller Art beförderte er die Absicht, die Dampfschiffahrt in der ganzen Ausdehnung der Donau bis ans Meer zu begründen und an sie den Seeverkehr in den orientalischen Gewässern anzuknüpfen. Zu diesem Zwecke unternahm Széchenyi, in Begleitung von Fachmännern, eine Donaufahrt über das Eiserne Tor hinaus und dehnte seine Reise bis Konstantinopel aus, von wo er mit berechtigten Hoffnungen für die Zukunft wieder in seine Heimat zurückkehrte.

Die Früchte der wahrhaft patriotischen und weitblickenden Agitation Széchenyi's sollten nicht lange auf sich warten lassen. Seiner glühenden Beredsamkeit war es zunächst zu danken, daß die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft den Bau weiterer Schiffe beschloß. Seinen Intentionen und dem Wunsche der Staatsverwaltung gemäß, wurde eines dieser neuen Dampfboote, die „Argo“, nach der unteren Donau dirigiert, zugleich aber der Bau eines Seedampfers in Triest veranlaßt. Bald darauf durchfuhrte letzterer — die „Maria Dorothea“ — das (p. 426) Meer und trug die österreichische Flagge nach dem Orient. Die weiteren Maßnahmen betrafen die Herstellung der Seeverbindung zwischen der Donaumündung und Konstantinopel und die Anknüpfung von Handelsbeziehungen im Osten. Es ging nun ein großer Zug durch das Unternehmen. Im Jahre 1835 wurde das Pachtverhältnis bezüglich der auf der oberen Donau verkehrenden Dampfer gelöst, diese gleich den anderen in den Eigenbetrieb der Gesellschaft übernommen, ein Winterhafen in der Nähe von Pest ausfindig gemacht und zugleich die dem letzteren nahegelegene Insel bei Alt-Ofen zur Anlage einer Schiffswerfte genommen. Die Durchführung der letzteren Aufgabe übernahm der aus Triest berufene Schiffbaumeister Fowles, dessen Rührigkeit es ermöglichte, das im Entstehen begriffene Etablissement insoweit auszunützen, daß schon 1836 der renovierte „Franz I.“ und kurz nachher der neuerbaute „Arpad“ die Werfte verlassen konnten. Alsdann wurde unverzüglich das Was-

gestellt werde, welche die Arbeiten und zweckmäßige Verwendung der Gelder genau überwachen solle (vgl. die „Denkschrift der Ersten k. k. priv. Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft zur Erinnerung ihres fünfzigjährigen Bestandes, Wien, 1881, S. 8).

schiff „Eros“ in Bau genommen. Der raschen Fortentwicklung des Schiffbaues auf der Alt-Ofener Werfte trat der Umstand hindernd entgegen, daß in jener Zeit auf ihr nur der Schiffskörper und die Schiffseinrichtung hergestellt werden konnten, während die Maschinen aus England bezogen werden mußten. Um indessen auch die inländische Industrie heranzuziehen, wurde versuchsweise die Maschine für den ersten Remorqueur bei der Wiener Firma M. F l e t s c h e r & I. P u n s h o n in Bestellung gegeben.

Mit der Ausdehnung des Betriebes auf die untere Donau stellten sich bald die mit den Schiffahrtshindernissen in der sogenannten Kataraktenstrecke und am Eisernen Tor verknüpften Erschwernisse ein. Um dieselben wenigstens teilweise wett zu machen, setzte Széchenyi den Bau der ihm benannten Kunststraße durch die Enge des Kazan, dem Strompasse oberhalb von Orsova, durch. Der Bau wurde von dem Ingenieur P a u l V á s á r h e l y in den Jahren 1836—1840 in musterhafter Weise durchgeführt. Nebenher liefen auch Störungen politischer Natur, indem die türkische Regierung — offenbar durch England aufgestachelt — dem jungen Unternehmen allerlei Schwierigkeiten bereitete. Nichtsdestoweniger nahm letzteres den Wettkampf mit England auf, und stellte zu diesem Behufe die neuen Seedampfer „Fürst Clemens Metternich“ und „Sтамбул“, welche die Bestimmung hatten, das Schwarze Meer zu befahren, in Dienst. Nebenher liefen eine Reihe wirksamer administrativer Maßregeln. Einen neuen Ansporn zum Fortschritte gab die Begründung des „Österreichischen Lloyd“ in Triest und jene der bayerisch-württembergischen Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft¹.

(p. 427) Um das Unternehmen zu erweitern, wurden nun auch die Schiffahrtsverhältnisse in der Theiss und Save Studien unterzogen. Im Oriente machten Vertreter der Gesellschaft (die Kapitäne A n t r a n und P r e m u d a) ausgedehnte Reisen, um Handelsverbindungen anzuknüpfen, während von den Projekten S z é c h e n y i ' s zunächst nur die prachtvolle Kunststraße durch die Kazanenge zu stande kam. Die Pläne des Ingenieurs V á s á r h e l y hingegen — die Regulierung am Eisernen Tore und in der Kataraktenstrecke betreffend — fanden ein frühes Grab in den Archiven der Hofämter. Eine wesentliche Erleichterung im Orientverkehr erwuchs der Gesellschaft durch die seitens Rußland durch Konvention vom 25. Juli 1840 übernommene Verpflichtung, die Sulina-Mündung zu regulieren. Da die Durchführung dieser Arbeit bald folgte, konnte die Gesellschaft schon 1843 die mit Schwierigkeiten und Opfern verbundene Landroute Czernavoda-Küstendje auflassen.

Inzwischen machte sich eine zunehmende Ingerenz seitens der Staatsgewalt in die Angelegenheiten der Gesellschaft bemerkbar, welche schließlich ihren prägnanten Ausdruck in der Delegierung eines landesfürstlichen Kommissärs zu den gesellschaftlichen Generalversammlungen fand (1843). Einen schwarzen Punkt bildete ferner die neuerliche Haltung der türkischen Regierung, welche — diesmal von Rußland aufgestachelt, welches den österreichischen Donauverkehr zu unterbinden trachtete und zu diesem Zwecke die Solinamündung gänzlich versanden hatte lassen jeden geschäftlichen Verkehr mit den gesellschaftlichen Schiffen untersagte. Auch der Seeverkehr war empfindlich bedroht. Der „Österreichische Lloyd“ hatte sich rasch entwickelt und da die Staatsgewalt beide Unternehmungen unter ihren Schutz genommen hatte, bereitete ihr die Konkurrenz, welche sich jene gegenseitig machten, ein arges Dilemma. Um dieses lösen zu helfen, blieb der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft nichts anderes übrig, als den Seeverkehr aufzugeben und ihre 6 Dampfer samt Realitäten, Werkstatt usw. dem „Österreichischen Lloyd“ um die Pauschalsumme von 560 000 Gulden zu überlassen. Durch ein spezielles Übereinkommen blieb indessen der direkte Anschluß von der unteren Donau in die Levante gesichert (1845). In dasselbe Jahr fällt die endgültige Feststellung der Normen bezüglich des Oberaufsichtsrechtes der Staatsgewalt. Durch die Einsetzung einer eigenen Direktion war die neue Ära in der Verwaltung und in der Gesamtentwicklung der Gesellschaft angebahnt; durch die Erneuerung

¹ Da diese letztere sofort mit der österreichischen Gesellschaft in Fühlung trat, kam am 25. November 1836 ein Übereinkommen zu stande, nach welchem die erste k. k. priv. Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft das ihr laut Privilegium vom 1. September 1830 zustehende Recht, die österreichische Donau ausschließend mit Dampfern zu befahren, für die Strecke von der bayerischen Grenze bis Linz der k. bayerisch-württembergischen Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft unter der Bedingung überließ, daß für den Fall, als eine der beiden Gesellschaften in der Lage sein sollte, den Kurs nach Linz zu nehmen, bevor die andere im Stande wäre, die ihr zustehende oder die ihr Kraft des erwähnten Untereinkommens überlassene Stromstrecke (p. 427) zu befahren, der die Station Linz mit einem Dampfschiffe erreichenden Gesellschaft das Recht zustehen sollte das ganze Stromgebiet zwischen Linz und Ulm so lange zu befahren, bis die andere Gesellschaft erklärte, daß sie die ihr zustehende oder kraft des Übereinkommens überlassene Stromstrecke selbst in Benützung nehmen wolle und könne. Und dieses Übereinkommen sollte nur der Vorläufer einer innigeren, die beiderseitigen Interessen umfassenden und auf dem Grundsätze der Reziprozität festeren Vereinigung der beiden Gesellschaften bilden (vgl. „Denkschrift &c.“, S. 21)

des Privilegiums des ausschließlichen Vorrechtes der Befahrung der Donau in ihrer Ausdehnung von Passau bis Orsova mit Dampfschiffen auf die (p. 428) Dauer von 35 Jahren, wurde diese neue Ära eröffnet. Inzwischen war es auch gelungen, die Kataraktenstrecke mit dem Dampfer „Ludwig“ zu befahren, wodurch die Möglichkeit direkter Fahrten nach den Handelsplätzen an der unteren Donau angebahnt wurde.

Trotz all diesen erfreulichen Errungenschaften, drängten die Verhältnisse immer wieder zu neuen Taten. Im Juli 1846 fuhr das erste Dampfschiff — die „Pannonia“ — zu Rekognoszierungszwecken die Theiss hinauf bis Szolnok, das nächste Jahr bis Ujlak, dem äußersten Punkte ihrer Schiffbarkeit. Durch die Eröffnung der regelmäßigen Fahrten seitens des russischen Dampfbootes „Peter der Große“ zwischen Galaz und Odessa (am 22. September 1846) wurde der Anschlußverkehr mit den Hafenplätzen des Schwarzen Meeres wesentlich gefördert. Dagegen drohte der Anschluß auf der oberen Donau verloren zu gehen, da mit dem Ablaufe des ersten Privilegiums der Gesellschaft das im Jahre 1836 mit der bayerisch-württembergischen Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft abgeschlossene Übereinkommen erloschen war. Die letztere hatte sich übrigens aufgelöst und waren die Schiffe an die bayerische Staatsverwaltung übergegangen. Es währte lange, ehe es gelang, den Anschlußverkehr aufrecht zu erhalten.

Andere Leistungen betrafen die Baggararbeiten in der Strecke Preßburg-Gönyö und am Eisernen Tor. Die Schwierigkeiten hieselbst waren jedoch solcher Art, daß die Gesellschaft allein ihnen gegenüber nicht aufkommen konnte. Fast ein halbes Jahrhundert währte es noch, ehe das große Regulierungswerk auf Grund entsprechender Konventionen mit allen zur Verfügung stehenden modernen Mitteln in Angriff genommen und zu Ende geführt wurde. Die Gesellschaft verfügte um diese Zeit über eine Flotte von 27 Dampfbooten mit 2512 Pferdekräften und 36 Schleppschiffen; Ende 1847 belief sich die Zahl der dienstfähigen Dampfschiffe auf 41 mit 4252 Pferdekräften und 111 Schleppe. Alle diese Schiffe gingen, mit äußerster geringen Ausnahmen, aus der Schiffswerfte in Alföfen hervor und waren aus Eisen konstruiert, nachdem die beiden letzten hölzernen Schiffkörper der Dampfboote „Neptun“ und „Eros“ durch neue, eiserne ersetzt, die hölzernen Warenboote außer Dienst gestellt waren.

Als die Gesellschaft eben mit frischem Eifer an die Ausgestaltung ihres Unternehmens ging, traten äußere Ereignisse von schwerwiegenden Folgen ein. Die Sturmjahre 1848/49. . . „Seit dem Entstehen der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft“, heißt es in der mehrerwähnten Denkschrift, der wir hier auszugsweise folgen, „war Ungarn das Hauptfeld ihrer Tätigkeit und die hauptsächlichste Quelle ihres stets zunehmenden Ausschwunges. Pest, Semlin, Szegegin, die Zentralpunkte des Handels auf der Donau, der Save und Theiss, waren zugleich die Hauptstationen, wo die gesellschaftlichen Schiffe sich kreuzten und von wo aus die meisten zur Belegung des Verkehrs angeordneten Verfügungen zur Ausführung gebracht werden mußten. Unter solchen Umständen war der Ausbruch eines verheerenden, gerade in dem Mittelpunkt der gesellschaftlichen Tätigkeit plötzlich auf- (p. 429) lodernnden Bürgerkrieges wie für das gesellschaftliche Vermögen, verhängnisvolles Ereignis.“ . . . Von einem Handelsverkehr war in dieser Zeit selbstverständlich keine Rede. Serben und Magyaren bemächtigten sich der Fahrbetriebsmittel, wo sie deren habhaft werden konnten, die kaiserlichen Truppen zogen die gesellschaftlichen Schiffe zur Dienstleistung heran, wobei manches derselben durch die feindlichen Kugeln schwere Havarien erlitt, andere, um sie dem Gegner nicht in die Hände fallen zu lassen, in den Grund gebohrt wurden.

Nur langsam vermochten sich nach dieser traurigen Episode Handel und Wandel wieder zu beleben. Zunächst mußte an die Erledigung der in Schwebe gebliebenen Angelegenheiten geschritten werden. Es gelang die Strecke Linz-Passau für den Warenverkehr wieder zu eröffnen. Schwerere Sorgen bereiteten die Verhältnisse an der unteren Donau, wo sich eine erprießliche Tätigkeit für die gesellschaftlichen Schiffe in Folge von Kontumazplackereien, unzureichende Verbindungen zur See und aus anderen, den lokalen Eigentümlichkeiten entspringenden Ursachen, sich nicht entwickeln konnte. Die Staatsverwaltung, welche hier in erster Linie hätte Abhilfe schaffen sollen, legte ein sehr geringes Interesse für diese Dinge an den Tag. Wohl aber zog sie die Zügel in der Ausübung des Aufsichtsrechtes noch strammer an als vorher. Das entsprach der damaligen reaktionären Strömung nach Niederwerfung der Insurrektionen.

Unter den Nachwirkungen dieser und ähnlicher Maßnahmen, litt die Gesellschaft umso mehr, als ihr die Möglichkeit, eine frische, tätigkeitsfreudige Aktion zu entfalten, fast gänzlich benommen war. Die Ingerenz der Staatsgewalt ließ sich immer drückender an. Während sie auf der einen Seite die Gesellschaft fortgesetzt zu neuen Opfern zwang, indem sie diese aufforderte, die Betriebsmittel den Bedürfnissen des Verkehrs angemessen zu vermehren, häufte sie bezüglich der finanziellen Gebahrung Schwierigkeiten auf Schwierigkeiten, die durch eine lange Reihe von Jahren das Unternehmen auf eine sehr schwankende Rechtsgrundlage stellten. Ein solches Verhalten der Staatsverwaltung muß umso mehr Verwunderung erregen, als der Donauverkehr eine dem Staatswohle zu Gute kommende Entwicklung genommen hatte, welche lediglich auf Rechnung der Opferwilligkeit der Gesellschaft und ihrer vom Geiste des Fort-

-schrittes getragenen Bestrebungen zu stellen war. Nichts ist logischer, als solches Vorwärtstreben zu fördern — nichts verstimmender als die Wahrnehmung wie das Werkzeug hiezu mißhandelt wird. Es mag dies ein hartes Wort sein, aber die Haltung der Staatsverwaltung gegenüber der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft in den Fünfziger-Jahren beweist, wie weit solche gouvernementale Verirrungen gehen und welchen Schaden sie anrichten können.

Nun die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft hat auch diese Prüfung überstanden — lediglich aus eigener Kraft. Nur durch außergewöhnliche Selbstverleugnung seitens der Gesellschaft und durch Festhaltung an das vorgesteckte Ziel, war es möglich, diese Hemmnisse, welche weit schädlicher als Strudel und Eisernes (p. 430) Tor waren, zu überwinden. Im Jahre 1853 besaß die Gesellschaft bereits 71 Dampfboote und 233 Schleppschiffe. Im Jahre 1852 hatte sie einen Teil der Kohlenlager von Fünfkirchen erworben, wodurch sie sich einigermaßen bezüglich des Kohlenbedarfes unabhängig stellen konnte. Damit im Zusammenhange stand die Anbahnung des Eisenbahnprojektes Fünfkirchen-Mohács. Die Eröffnung des Verkehrs auf dieser Linie verschob sich indes bis zum 1. Dezember 1858.

Da traten neuerlich äußere Störungen ein. Der Krimkrieg legte den kaum einigermaßen in Gang gebrachten Verkehr auf der unteren Donau wieder lahm. Zwar belebte sich derselbe rascher, als man zu erwarten berechtigt war, aber die politischen Folgen brachten die Gesellschaft an einen Wendepunkt von allergrößter Tragweite. Durch den Artikel XV. des Pariser Friedens vom 30. März 1856 wurde die Freiheit der Schifffahrt auf der Donau proklamiert und damit das Privilegium gestört, welches die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft für die schweren Opfer entschädigen sollte, die sie im allgemeinen Interesse gebracht hatte. Indessen erwuchs aus dieser veränderten Sachlage der Gesellschaft kaum ein wirklicher Schaden. Abgesehen davon, daß ihr Gedeihen niemals auf ihrem bisherigen Monopol fußte, war das Unternehmen im Laufe eines Vierteljahrhunderts derart ausgestaltet worden, daß es die freie Konkurrenz nicht zu fürchten hatte. Ja es lag in diesem Sinne sogar ein Ansporn vor, unentwegt fortzuschreiten, die errungene Stellung zu behaupten, was unter den obwaltenden Umständen nicht schwer war, sofern die Staatsgewalt dem Unternehmen eine wohlwollende Haltung entgegenbrachte. Bezeichnend für diesen Wandel der Dinge ist, daß im Pariser Friedenstraktate der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft mit keinem Worte gedacht, geschweige ein Entschädigungsanspruch anerkannt worden wäre.

Diesmal zeigte die Staatsverwaltung zwar einiges Entgegenkommen, doch kostete es in der Folge noch schwere Kämpfe, um das Garantieverhältnis, welches mancherlei Wandlungen erlebte, völlig zu klären, bezw. einen Zustand zu schaffen, kraft welchem die Unternehmung ihre völlige Unabhängigkeit, bei gleichzeitiger Verlängerung des Privilegiums auf unbestimmte Zeit, erringen konnte. Wir übergehen die Details dieses Abschnittes in der Verwaltungsgeschichte der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft, weil deren Mitteilung den diesem Kapitel gesteckten Rahmen weit überschreiten würde. Gute Zeiten waren es nicht, umsoweniger, als die Jahre 1856—1858 zu den ungünstigsten zählten, welche das Unternehmen erlebt hatte. Gleichwohl war von einem Stillstande keine Rede. Behufs leichterer Befahrung der Kataraktenstrecke wurden die eigens zu diesem Zwecke erbauten Dampfboote „Tachtalia“ und „Izlas“ in Dienst gestellt, neue Stationen zur Förderung dieses Verkehrs kreiert und die seit dem Krimkriege entfallene Seeverbindung Galaz-Odessa mit dem gesellschaftlichen Dampfer „Metternich“ wieder aufgenommen. Da dieser zur Bewältigung des Verkehrs nicht ausreichte, wurden ihm in Kürze die Schraubendampfer „Sulina“ und „Giurgevo“ und die gleichfalls seetüchtigen Schiffe „Galaz“, „Widin“ und „Rustschuk“ beigelegt.

(p. 431) Mit dem Eintritt in das siebente Jahrzehnt, bestand das gesellschaftliche Schiffsmaterial aus 95 Raddampfern mit 11 253 Pferdekraften, 24 Propellern mit 675 Pferdekraften, 437 Warentransportschiffen und 37 anderen Fahrzeugen, zu deren Instandhaltung vortrefflich eingerichtete Werkstätten dienten. Die Passagierboote erhielten um diese Zeit jene komfortable Einrichtung, welche seitdem ihren Ruf und ihre Beliebtheit beim Reisepublikum begründeten. Zur rascheren Bewegung der Betriebsmittel wurden 1862 die sogenannten Meilengelder für die Schiffsmannschaft eingeführt, welche Maßregel vom besten Erfolge begleitet war. An die bestehenden Schifffahrtslinien wurden neue angefügt: die Drau, die Donauastrecke Regensburg-Donauwörth (1862) und der Prut in der Strecke von seiner Mündung bis Germaneski (1864). Eine Vermehrung des Schiffsbedarfes wurde hiedurch nicht notwendig; wohl aber erschien es dringend geboten, den wachsenden Stromverhältnissen entsprechende kräftige aber sehr leicht gehende, Remorqueure zur Verwendung auf der Save, zum Lichterdienste in der Kataraktenstrecke und zwischen Preßburg und Gönyö in Dienst zu stellen. Eine namhafte Vermehrung erfuhr indessen der Schiffsbestand durch die Übernahme des bayerischen Schiffsparkes, bestehend aus 15 Dampfern und 19 Schleppschiffen.

Das Jahr 1863 erwies sich in Folge andauernder Dürre, welche abnorm niedrige Wasserstände zur Folge hatte, als eines der ungünstigsten seit dem Bestande des Unternehmens. Aber schon das nächste Jahr machte sich ein lebhafter Verkehr geltend, der zwar 1865 wieder durch allerlei

Mißgeschicke paralytisch wurde, aber von 1866 sich fortgesetzt in aufsteigender Linie bewegte. Im Jahre 1867 erreichte der Güterverkehr die außergewöhnlich hohe Ziffer von fast 24 Millionen Zentnern. Damit waren die ererbten finanziellen Schwierigkeiten überwunden. Im Jahre 1868 befuhr die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft beinahe allein den ganzen Strom von Donauwörth bis Sulina; sie besaß zwar kein Privilegium mehr von Gesetzeswegen, allein sie nahm eine dominierende Stellung ein kraft ihrer Leistungsfähigkeit und kraft der freiwilligen Zustimmung aller, welche des Donauverkehrs bedurften.

Die nächsten Jahre nahmen wieder langwierig Verhandlungen bezüglich des Verhältnisses zwischen Staatsverwaltung und Unternehmung in Anspruch. Das Jahr 1872 war wieder außergewöhnlich günstiges, denn es wies eine Personenfrequenz von einer bis dahin nicht gekannten Höhe auf, und auch der Güterverkehr blieb nur wenig hinter den glänzenden Ergebnissen der vorangegangenen Jahre zurück. Gleichwohl gebrach es auch jetzt nicht an mancherlei Erschwernissen. Der Versuch, in der Strecke Preßburg-Gönyö die Kettenschiffahrt einzuführen, scheiterte an dem Widerstande der Ungarischen Regierung. Dagegen erstarbte das Unternehmen neuerlich durch den Umstand, daß die „Vereinigte ungarische Dampfschiffahrtsgesellschaft“ sich gezwungen sah, schlechten Geschäftsganges halber, sich aufzulösen und ihren Schiffspark an die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft abzutreten. Diese verfügte nun Ende 1874 über eine Flotte von 200 Dampfern mit (p. 432) 17 801 Pferdekraften, 655 eisernen und 65 hölzernen Transportfahrzeugen und 5 Baggerschiffe.

Das Weltausstellungsjahr 1873 brachte an Stelle des erhofften Gewinnes Enttäuschungen und ernste Prüfung. Die in diesem Jahre hereingebrochene allgemeine finanzielle Krisis wirkte auch auf das Jahr 1874 nach, der Verkehr ging stark zurück, so daß ein großer Teil der vermehrten gesellschaftlichen Dampferflotte unbeschäftigt blieb. Im Jahre 1875 wurden die Nebenflüsse der Save, Bossuth, Spaéva und Studwa, die sich nur bei Hochwasser zur Schifffahrt eignen, zeitweilig befahren, um die Verschiffungen von Nutzholz, vornehmlich Faßdauben aus den Grenzwaldungen Slavoniens zu erleichtern. Im Jahre 1875 wurde nach Eröffnung des Donaudurchstiches bei Wien, der neue Landungsplatz am Praterquai bezogen, welcher, mit den nötigen Magazinen, Ein- und Ausladungsvorrichtungen versehen, allen Anforderungen eines großen Verkehrs entsprach und die Manipulation der Massengüter wesentlich förderte. Neues Mißgeschick brachte indessen das Jahr 1876 mit seinem außergewöhnlichen Hochwasser, welches sämtliche Landungsplätze bei Budapest hinab überflutete; die Altöfener Werkstätte stand durch 14 Tage unter Wasser. An der unteren Donau waren die niedrigen Uferstriche durch Monate inundiert, wodurch Verladungen nur unter den größten Schwierigkeiten bewerkstelligt werden konnten. (p. 433) Dann kam das Jahr 1877 mit seinen Kriegswirren an der unteren Donau, wodurch die Gesellschaft veranlaßt wurde, von dieser Strecke ihren gesamten Fahrpark — 29 Dampfer und 134 Schleppe — zurückzuziehen, und auf österreichisch-ungarischem Gebiete in Sicherheit zu bringen.

Erfreulicherweise brachte das Jahr 1878 wieder einen bemerkenswerten Aufschwung, der nun durch einige Zeit anhielt. Dann aber traten mißliche Verhältnisse ein, welche auf dem Unternehmen schwer lasteten und zuletzt wieder das Eingreifen der Staatsverwaltung als notwendig erwiesen. Neben inneren Schwierigkeiten trat nebenher auch die drückende Konkurrenz anderer Schifffahrtsunternehmungen immer fühlbarer zu Tage. Trotz alledem hat sich die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft ihre Führerrolle in der Donauschifffahrt erhalten, wenn auch nicht zu leugnen ist, daß gerade in jenem Abschnitte ihres Verkehrsgebietes, in welchem von Anbeginn her die Kraft und Lebensfähigkeit dieses Unternehmens wurzelte, eine vorwiegend vom nationalen Gesichtspunkte ausgehende, weniger durch Verkehrsbedürfnisse begründete Aktion, welche seitens des Staates wirksam gefördert wird, Dinge erstrebt werden, welche dem ferneren Aufschwunge der Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft nicht förderlich sind. Allerdings läßt die Freiheit der Schifffahrt auch neben dieser mächtigen Gesellschaft Raum genug für die Tätigkeit anderer, mehr oder minder bedeutender Unternehmungen, welche, dank einer gewissen Rührigkeit und schmiegsamen Anpassung an die Anforderungen des Handelsverkehrs, (p. 434) immer mehr Wichtigkeit erlangen. Aber all diese Dinge ändern nichts an der Tatsache, daß die Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft in den 65 Jahren ihres Bestandes eine Kulturmission ersten Ranges erfüllt hat und daß es leichter ist, auf geschaffenen Pfaden fortzuarbeiten, als solche zu erschließen, unter Erschwernissen, wie wir sie in den voranstehenden Mitteilungen kurz geschildert haben.

Lippmann, K.

Die Konsularjurisdiktion im Orient. Ihre historische Entwicklung von den frühesten Zeiten bis zur Gegenwart. Von. . . Leipzig, Veit & Comp., 1898. VI—192 p.

Inhalt:

Vorwort, p. III. Einleitung: Fremdenjurisdiktion und Fremdenschutz in Altertum; das Privilegium des Königs Amasis; die *προξενοι* und die *patroni*; der *praetor peregrinus*; Die Anfänge der Konsularjurisdiktion im Mittelalter; die *telonarii* bei den Westgoten; die *consules mercatorum*; *consules ultramarini*, p. 1; Die Konsularjurisdiktion im Orient: Erste Periode. Von den Kreuzzügen bis zur Eroberung Konstantinopels durch die Türken. I. Kap. Die Konsulate in den Ländern unter christlicher Staatsgewalt. A. in Byzanz, p. 13; B. in Syrien, Palästina und Cypern, p. 20; C. in Armenien und in den Ländern am Schwarzen Meer (Trapezunt, Bulgarien, in den venetianischen und genuesischen Kolonien in der Krim), p. 25; II. Kap. Die Konsulate in den Ländern unter mohammedanischer Herrschaft. I. Bedeutung und Inhalt der Kapitulationen, p. 28; II. Die Konsulate. A. in Ägypten, p. 37; B. in Syrien und Palästina, p. 46; C. in der Barberei, p. 48; Zweite Periode. Die Entwicklung der Konsulargerichtsbarkeit vom Jahre 1453 an bis zum Verträge von 1783 zwischen Rußland und der Türkei. I. Kap. Anknüpfung von Beziehungen mit dem neugegründeten osmanischen Reich durch Genua, Venedig, Florenz, Frankreich. Überwiegender Einfluß Frankreichs im Orient. Die Bedeutung der zwischen Frankreich und der Türkei abgeschlossenen Kapitulationen, p. 54; II. Kap. Abschluß von Kapitulationen mit England, Holland, Österreich, Schweden, Dänemark, Preußen, Spanien und Rußland, p. 75; Dritte Periode. Von 1783 bis auf die Gegenwart. I. Kap. Die Konsulate im osmanischen Reich (Verträge mit Sardinien, den Vereinigten Staaten, den Hansestädten, Belgien, Portugal, Griechenland. Der Pariser Kongreß. Die türkischen Handelsgerichte. Das türkische Gesetz vom 7. Sefer 1284. Der Berliner Kongreß. Die Aufhebung der Konsularjurisdiktion in Serbien, Rumänien, Bosnien und Herzegowina, Cypern), p. 94; II. Kap. Die Konsulate in den Barbareskenstaaten (Aufhebung der Konsularjurisdiktion in Algier und Tunis), p. 109; III. Kap. Die Konsulate in Ägypten. Die ägyptische Gerichtsreform; die Einschränkung der Konsularjurisdiktion durch die Errichtung der gemischten Tribunale, p. 116; IV. Kap. Die Konsulate in den übrigen Gebieten Afrikas. Die Konsulate auf Zanzibar, die britische Konsularjurisdiktion im Kongostaate; die Aufhebung der Konsularjurisdiktion auf Madagaskar, p. 134; V. Kap. Die Konsulate in der mohammedanischen Staaten Asiens. A. Maskat, p. 139; B. Sana (Senna), p. 141 C. Persien, p. 142; VI. Kap. Die Konsulate in den heidnischen (nichtmohammedanischen) Staaten Asiens. A. Siam, p. 148; B. China, p. 151; C. Korea, p. 161; D. Japan (Die im Jahre 1899 bevorstehende Aufhebung der Konsularjurisdiktion in Japan), p. 164; VII. Kap. Die Konsularjurisdiktion auf Samoa. Ihre Einschränkung durch die Jurisdiktion des Munizipalmagistrats von Apia und des Obersten Gerichtshofes von Samoa, p. 174; Anhang zum siebenten Kapitel. Übersicht der zur Zeit auf Samoa bestehenden, verschiedenen Jurisdiktionen, p. 182; Schlußbetrachtung. Mängel der Konsularjurisdiktion. Ersetzung derselben durch Einführung gemischter Tribunale, p. 185; Literatur, p. 190; Berichtigungen, p. 192.

(p. 26) Im Königreich Bulgarien hatten Genuesen und Venetianer im XIV. Jahrhundert die Befugnis zur Einsetzung eigener Konsuln mit voller Jurisdiktionsgewalt über ihre Staatsangehörigen eingeräumt erhalten¹. In dem zwischen Genua und Bulgarien geschlossenen Vertrag aus dem Jahre 1317 verpflichtete sich der bulgarische Herrscher, von jeder Einnengung in Prozesse der Genuesen unter einander abzustehen, vielmehr den Konsuln jeden gewünschten Beistand angedeihen zu lassen.

Dieselben Vorteile wurden den Venetianern durch den Vertrag vom Jahre 1352 zugesichert und ferner noch bestimmt, daß der Nachlaß eines verstorbenen Venetianers vom venetianischen Konsul oder einem venetianischen Staatsangehörigen in Verwahrung genommen und verwaltet werden, die Erbfolge sich nach venetianischem Gesetz regeln sollte.

In beiden Verträgen war der Prinzip der individuellen Verantwortlichkeit besonders betont. Vorher hatten die bulgarischen Machthaber (ähnlich wie die mohammedanischen) für das Verschulden eines Genuesen oder Venetianers stets die betreffende, gesamte Kolonial-

¹ Heyd, a. a. O. [Geschichte des Levantehandels im Mittelalter]. Bd I. S. 579 ff. Martens-Skerst [Das Konsularwesen und die Konsularjurisdiktion im Orient], S. 85 ff.

gemeinde haftbar gemacht und sich die willkürlichsten Erpressungen erlaubt; jetzt wurde festgesetzt, daß kein Genuese (bezw. Venetianer) für das Vergehen oder die Schulden eines anderen zur Verantwortung gezogen werden könnte. Der (p. 27) genuesische Vertrag enthielt noch die weitere Bestimmung, daß nur nach Leistung eines Eides ein Bulgare gegen einen Genuesen Zeugnis ablegen dürfe.

Vandal, A.

L'odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du Marquis de Nointel <1670—1680>, par. . . 2^e éd. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1900. XII—356 p. Avec 4 héliogravures.

Table des matières :

Introduction, p. VII. Louis XIV et l'Orient, p. 1; Deux missions: L'envoyé du Grand Seigneur, p. 22; La cérémonie turque, p. 31; Le marquis de Nointel, p. 37; Premières négociations: Devant Constantinople, p. 52; Le grand vizir Kupruly, p. 56; Les loisirs d'un ambassadeur, p. 68; Renouveau des capitulations: Le projet de Leibnitz, p. 77; La sortie du Grand Seigneur, p. 86; Les Capitulations d'Andrinople, p. 99; Le voyage des Echelles: Début et caractère du voyage, p. 113; Les îles, p. 122; La Terre Sainte, p. 133; Alep et l'Euphrate, p. 150; Athènes, p. 162; La disgrâce: Politique et casuistique, 178; Occupations artistiques et littéraires, p. 191; Premiers embarras, p. 213; L'affaire du sofa, p. 219; La colère royale, p. 232; Le spectacle de Constantinople, p. 241; Conclusion, p. 255; Appendice: Second Mémoire du Roi pour servir d'instruction au sieur de la Haye-Vantelet s'en allant à Constantinople, en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté vers le Grand Seigneur, p. 274; Instruction pour le sieur de Nointel, envoyé par le Roi en qualité de son ambassadeur vers le Grand Seigneur, concernant les affaires du commerce, p. 278; Les dessins du Parthénon sont-ils de Carrey? p. 280; Extrait de l'ouvrage de Cornejo Magni, p. 283; Lettres écrites de Palestine, de Syrie et de Grèce. M. de Nointel à M. de Pomponne, p. 285.

(p. 274) Appendice I. Archives des Affaires étrangères. Constantinople, vol. 7. f^o 202. 22 aout 1665. — Second Mémoire du Roi pour servir d'instruction au sieur de la Haye-Vantelet s'en allant à Constantinople, en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté vers le Grand Seigneur.

Il est certain que les Anglais et les Hollandais ont un grand commerce établi dans les Indes Orientales, d'où ils tirent une si grande quantité de marchandises de toutes sortes qui leur coûtent si peu qu'elles leur donnent un profit de 12 ou 15 millions de livres tous les ans, ce qui est d'une notoriété publique incontestable.

Il est certain de plus qu'ils remplissent toute l'Europe depuis le nord jusqu'au sud, de toutes marchandises venant des Indes, même la France, l'Italie et l'Espagne;

Qu'on peut encore avancer avec la même certitude que les mêmes marchandises venant à présent des Indes par le cap de Bonne-Espérance, avant que les Anglais et les Hollandais eussent doublé ce cap et porté leur commerce par mer jusque dans les Indes, venaient par les caravanes au travers les États du Grand Seigneur dans les échelles du Levant où elles étaient achetées par les Français et ensuite distribuées tant en France que dans toute l'Italie, Allemagne et autres pays de l'Europe;

Que ces mêmes marchandises venant par les caravanes sont beaucoup (p. 275) plus chères que celles qui viennent directement des Indes par mer, que les Anglais et Hollandais n'ont aucune place dans toute la mer Méditerranée et qu'ainsi ils sont obligés de porter également en Angleterre et en Hollande les marchandises qui leur viennent des échelles du Levant et des Indes, et celles-ci venant avec une prodigieuse abondance à un prix fort modique, celles-là sont beaucoup plus chères, et par conséquent ou ils y perdent ou ils y gagnent beaucoup moins, et sur la difficulté qui pourrait naître de ce discours que s'ils perdent ou gagnent moins sur celles venant des échelles que sur celles des Indes, ils ne devraient point prendre celles-là, il est facile d'y répondre, vu que le commerce ne consiste pas seulement à avoir avec abondance les marchandises nécessaires, mais même d'empêcher que les autres n'en puissent avoir, parce qu'alors ceux qui se sont pu rendre maîtres du commerce jusqu'à ce point mettent tel prix qu'ils veulent aux marchandises, et c'est ce qui fait le prodigieux gain que Hollandais et Anglais font sur le commerce, lequel a augmenté considérablement depuis qu'ils l'ont établi dans les États du Grand Seigneur, parce qu'auparavant les mêmes marchandises qu'ils

tiraient des Indes étaient aussi tirées par les Français des échelles, et étaient par eux distribuées en France, Allemagne et Italie, à un prix également plus avantageux que celles qui pouvaient venir dans les mêmes pays par la Hollande et Angleterre à cause du peu de trajet des échelles dans les ports de France, et de la facilité des rivières au lieu que ces deux nations sont obligées de traverser la Méditerranée, faire le trajet de l'Océan et ensuite porter ces mêmes marchandises et par terre et par rivières par tous les pays. Mais dès lors qu'ils ont pu parvenir à l'établissement de leur commerce dans les échelles du Levant, et ensuite à ruiner presque entièrement celui des Français tant par les mauvais traitements qu'ils ont reçu des Bachas et autres officiers du Grand Seigneur, que par les grandes guerres que nos rois ont soutenues qui ne leur a pas permis de s'appliquer à ce qui pouvait regarder le commerce, ils se sont rendus maîtres de toutes les marchandises, y ont mis tel prix que bon leur a semblé, et ne se sont point souciés, et au contraire ont été bien aise de n'en tirer des Etats du Grand Seigneur qu'autant qu'il en fallait pour empêcher les Français d'en prendre et tenir toujours le commerce de ceux-ci dans le mauvais état auquel il est réduit.

En sorte que toute cette conduite a attiré en même temps la ruine du commerce des Français et la diminution des douanes du Grand Seigneur. Et au cas que led. Amb^r ait la preuve de la diminution de ces douanes ainsi qu'il dit ci-dessus, on ne doute pas qu'il ne (p. 276) persuade facilement au Grand Vizir cette vérité, et quand même il n'aurait pas la preuve entière de cette diminution, il faut toujours que par le raisonnement ci-dessus il tâche de lui persuader lad. diminution, ce qui lui sera d'autant plus aisé que bien souvent les ministres du Grand Seigneur ne sont pas informés de ce détail.

Il est bien nécessaire que led. sieur Amb^r s'applique à posséder si parfaitement cette matière, qu'il puisse en bien persuader le Grand Vizir, et en même temps qu'il lui fasse naître l'envie de trouver les moyens d'y remédier; pour peu qu'il le trouve dans cette disposition, il pourra lui dire que si le Grand Seigneur veut faciliter le commerce des Français, ce qui attirera indubitablement l'augmentation desd. douanes, Sa Majesté peut faire des choses qui seront d'un très considérable avantage pour ses Etats.

La première est qu'elle formera une grande compagnie des principaux marchands de son royaume pour faire le commerce entier du Levant, et cette compagnie aura le nombre de vaisseaux nécessaires pour enlever toutes marchandises qui viendront dans les échelles.

Et la seconde, qui est encore infiniment plus considérable, consiste en ce que Sa Majesté ayant établi dans son royaume une puissante compagnie pour faire le commerce des Indes Orientales, laquelle a déjà occupé l'île de Madagascar, si le Grand Seigneur veut donner la liberté nécessaire pour établir des magasins à Suez en Egypte, au fond de la mer Rouge, et la sûreté pour le transport de toutes les marchandises, soit par voitures, soit sur le Nil, depuis lad. Ville de Suez jusque sur la mer Méditerranée où on pourrait établir d'autres magasins à condition d'accorder la décharge de toutes impositions à la réserve d'un demi cent suivant un tarif qui serait fait de la valeur de toutes lesd. marchandises.

Non seulement par ces deux moyens le Grand Seigneur rétablirait les revenus de ses douanes, d'autant que les marchandises seraient attirées en abondance par les caravanes, par le moyen de la grande compagnie française qui serait formée pour cet effet, mais même il attirerait encore par succession de temps au dedans de ses Etats toutes les marchandises qui passent à présent par mer à droiture des Indes dans l'Europe, en tournant à l'entour de l'Afrique, ce qui lui produirait un revenu fort considérable par la prodigieuse quantité de ces marchandises qui sont nécessaires à la consommation de l'Europe.

Mais pour parvenir à une fin si grande et si avantageuse, il serait nécessaire que le Grand Seigneur de sa part exécutât ce qui s'ensuit:

Qu'il donne aux Français des grâces pour leur commerce plus (p. 277) grandes qu'à toutes les autres nations comme par exemple de ne payer que deux pour cent au lieu de trois qu'elles payent.

Le Roi demandant au Grand Seigneur l'exécution de la capitulation de 1604 en conséquence de laquelle les Hollandais, comme les autres nations, doivent naviguer sous la bannière de France, la liberté qui leur a été accordée depuis led. temps étant directement contraire à lad. capitulation, le Grand Seigneur pourrait leur ôter cette liberté.

A l'égard des Anglais quoique la liberté qui leur a été donnée de naviguer sous leur bannière soit directement contraire à la capitulation de 1580, celle de 1604 les ayant exceptés, il suffirait que le Grand Seigneur mortifiât l'ambassadeur, en le faisant trouver dans toutes les cérémonies publiques pour le faire toujours précéder par l'ambassadeur de France, joint que Sa Hautesse pourrait donner ordre à ses officiers de troubler par toutes les voies le commerce de cette nation et faciliter celui des Français.

Il faudrait de plus que le Grand Seigneur envoyât un de ses officiers intelligents dans toutes les échelles avec ordre de travailler avec un Français nommé par l'ambassadeur pour

liquider toutes les dettes, punir tous ceux qui auraient fait des avanies aux Français, annuler toutes les promesses faites aux Maures et aux Juifs pour des intérêts ou usures, et commencer cette recherche et cette liquidation par l'échelle d'Alexandrie afin qu'elle pût servir de magasin général pour toutes les marchandises qui viendraient des Indes par la mer Rouge.

En exécutant toutes ces choses, le Grand Seigneur aurait avantage de voir en peu de temps ses douanes rétablies et en même temps le passage de toutes les marchandises des Indes dans ses Etats.

Pour réduire ce discours en peu de paroles.

Avant que les Anglais et les Hollandais eussent passé le cap de Bonne-Espérance;

Toutes les marchandises des Indes nécessaires pour la consommation de l'Europe étaient apportées par les caravanes, passaient par les Etats du Grand Seigneur, et étaient enlevées par les Français.

Depuis que ces deux nations ont passé le cap elles ont diverti le cours ordinaire de toutes ces marchandises, et les ont enlevées directement par la mer des Indes dans leurs Etats, et les ont ensuite distribuées dans toute l'Europe.

Après ce passage, les Français s'étant maintenus dans le commerce du Levant, ils ont continué de tirer une grande quantité de marchandises et s'étant contentés de peu de gain n'ont pas laissé de les distribuer aux pays qui étaient plus proches d'eux, et plus éloignés (p. 278) des deux nations, en sorte que le commerce du Levant s'est maintenu en quelque façon; depuis que les deux nations ont eu la liberté commune avec les Français d'établir leur commerce dans les Etats du Grand Seigneur, elles ont travaillé avec une grande application à ruiner le commerce des Français en Levant, afin de se rendre maîtresses de toutes les marchandises venant du Levant tant par la grande mer océanne que par les Etats du Grand Seigneur; et à mesure qu'ils ont avancé dans la ruine du commerce des Français ils ont diminué la traite des marchandises par led. Etats parce que ayant du côté de la mer, à beaucoup meilleur prix, toute la quantité qui leur était nécessaire, ils n'avaient aucune nécessité d'en tirer, et ainsi les douanes du Grand Seigneur ont diminué considérablement en sorte qu'il est certain qu'ils ont travaillé en même temps à diminuer le commerce des Français et les douanes du Grand Seigneur, et c'est ce qui a obligé Sa Majesté de chercher les expédients nécessaires non seulement pour rétablir l'un es l'autre, mais même pour les augmenter considérablement, en attirant au dedans des dits Etat le même commerce qui y était autrefois, ensemble une bonne partie qui se fait par mer directement des Indes en Europe. Et d'autant que sa Majesté est persuadée que le Grand Vizir connaîtra parfaitement la vérité de tout ce qui est dit ci-dessus, elle ne doute pas qu'il n'exécute les moyens proposés et ne donne promptement les ordres nécessaires pour cet effet dont il doit revenir de si grands avantages au Grand Seigneur.

Fait à Paris, le 22^e jour d'août 1665.

II. Archives de la marine. Volume B, 7, 51. — Instruction pour le sieur de Nointel, envoyé par le Roi en qualité de son ambassadeur vers le Grand Seigneur, concernant les affaires du commerce.

.....
Ledit sieur de Nointel doit être informé que tout le commerce des Indes orientales se faisait autrefois par deux voies différentes au travers des Etats du Grand Seigneur; la première par les caravanes qui (p. 279) viennent par terre des Indes de Perse, la seconde, beaucoup plus abondante, se faisait par les vaisseaux qui venaient de toutes les parties des Indes, entraient dans la mer Rouge, venaient débarquer à Suez. Ensuite les marchandises étaient portées à dos de mulets sur le Nil d'où elles descendaient au Caire et à Alexandrie et de là apportées et distribuées dans toute l'Europe. Ces deux voies faisaient la richesse de l'Egypte, apportaient de prodigieux droits de douane au Grand Seigneur et causaient le commerce que les Marseillais, les Vénitiens, et les Génois faisaient alors. La première voie de caravanes subsiste encore faiblement et produit le commerce qui se fait dans les échelles, la seconde voie a été entièrement abolie, en voici la raison.

Lorsque les Portugais eurent trouvé le passage du cap de Bonne-Espérance, en 1420, et qu'ils se furent établis puissamment dans les Indes par les conquêtes, ils s'appliquèrent à se rendre maîtres de toutes les marchandises qui venaient de ces grandes et riches provinces. Et, pour cet effet, ils se rendirent maîtres du détroit de Bab-el-Mandeb à l'embouchure de la mer Rouge, y tinrent toujours des vaisseaux, et, dans le cours de vingt années de temps, ils détruisirent et ruinèrent toutes les forces maritimes que les seigneurs tenaient dans la mer Rouge, et enfin interdirent entièrement l'entrée de cette mer à tous les vaisseaux des Indes, et par ce moyen se rendirent maîtres de toutes les marchandises qui entraient par cette mer et passaient ensuite par la Méditerranée dans toutes les parties de l'Europe, et s'appropri-

sient par ce moyen à eux seuls ce grand commerce qui a été la cause de toute leur puissance et de toutes les grandes conquêtes qu'ils ont faites dans toutes les parties du monde.

Sadite Majesté veut que ledit sieur de Nointel, après avoir bien examiné ce point sur les cartes et dans les conférences qu'il aura avec le Grand Vizir sur le renouvellement des capitulations, il lui fasse connaître l'avantage qui reviendrait à l'Égypte et aux autres Etats du Grand Seigneur de rappeler ce commerce par la mer Rouge et la facilité que Sa Majesté aurait de le faire si le Grand Seigneur voulait donner quelques préférences dans le commerce aux Français et les décharger de tout droit pour toutes les marchandises qu'ils transporteraient par cette voie, leur donnant la facilité de faire ce commerce à l'exclusion de tous autres. Et pour lui faire connaître la facilité de cet établissement il pourra lui donner part de la grande et puissante Compagnie que Sa Majesté a formée pour porter le commerce de ses sujets dans les Indes, des établissements qui y sont déjà faits, des forces maritimes au nombre de quinze grands vaisseaux (p. 280) de guerre qui y sont à présent et que Majesté y entretiendra toujours pour protéger ce commerce et de la facilité qui se trouve par l'avantageuse situation de son royaume pour transporter toutes les marchandises qui seront apportées à Alexandrie d'Égypte dans son royaume et de là dans toutes les provinces et Etats de l'Europe. Et cette proposition est fondée sur des raisons si claires et si convaincantes, qu'elle ne peut pas douter que ledit sieur de Nointel ne réussisse à les faire accepter par ledit Grand Vizir.

Et en cas qu'il la goûte et qu'il dise seulement que l'exclusion de toutes les autres nations et la franchise de tous droits ôteraient tous avantages que le Grand Seigneur en pourrait tirer, ledit sieur de Nointel lui pourra faire connaître que l'abondance qui viendra de ce commerce et les grands passages dans toute l'Égypte y attireront une infinité de commodités et de richesses qui viendront indirectement au profit du Grand Seigneur, d'autant que les peuples sont plus en état de payer leurs impositions. Et en cas qu'il insiste et que ledit sieur de Nointel ne puisse lui faire goûter la grandeur de cette proposition sans y faire trouver quelque avantage au Grand Seigneur, après qu'il aura employé toutes les raisons qu'il pourra facilement tirer de cette matière, Sa Majesté lui permet d'accorder un pour cent de toutes les marchandises qui passeront par cette voie, à condition que le Grand Seigneur donne l'exclusion à toutes les autres nations et qu'il pourvoie aussi à sûreté des chemins depuis Suez jusqu'à Alexandrie.

Rosedale, H. G.

Queen Elizabeth and the Levant Company. A Diplomatic and Literary Episode of the Establishment of our Trade with Turkey. Edited with Twenty-six Fac-simile Illustrations of Manuscripts and other Interesting Plates, from Manuscripts in His Majesty's Public Record Office, the Manuscript Department of the British Museum, and the Archives of Venice, etc. By. . . London, H. Frowde, 1904. XII—89 (91) p.

Table of contents:

Preface, p. V; Introduction, p. 1; Letter from the Sultana Safiye, wife of Murad III and mother of Mehemet III, to Queen Elizabeth (English), p. 2; List of presents sent to Murad III 1593—1594; Account of the Thereof to the Sultan of Turkey and other his Chief Bassas, p. 7; Dispatches from our Agent at „The Porte“ relative to the death of Murad III, p. 17; A curious italian „Document“, being an account of the (a) death and character of Murad III (b) accession, character and first acts of Mehemet III sent to the Lord Treasurer in 1595 (Italian translated), p. 19; Sonnets on the death of Mehemet's brothers (Italian translated), p. 33; A query as to the meaning of such a document among „State Papers“, p. 34; The Venetian Ambassador's dispatches on the same subject — marked differences and contradictions, p. 36; In elucidation: our representative's difficult position. The need of a present from Queen Elizabeth to the Sultan and his court. Sir Edward Barton's dilemma, p. 41; His schemes for meeting the difficulty; Awakens the Queen's interest in the new Sultan — by means of a specially prepared account of the affairs at the „Porte“, p. 45; Delay. Dispatch to Sir Thomas Heneage, p. 45; Official application from Sir Edward Barton for help from the Queen. Précis of his letter preserved in the British Museum, p. 46; The Turkey Company to co-operate. Application and petition from the Turkey Company, p. 59; Letters forwarded from the Sultan and Viceroy of Constantinople to Queen Elizabeth announcing „The accession“ and asking for an „Embassy“ (Italian and English), p. 56; Private influence with the Cecils. Dr. Christopher Parkin's letters, p. 61; — Résumé of the foregoing — additional circumstances tending to show that the italian document was designed and used for political ends, p. 65; 1. The importance accorded „The document“

by Lord Burleigh. Précis in his own handwriting, p. 66; 2. The unsatisfactory character of the author of the Italian document. His previous relations towards the Ambassador. His change of attitude, p. 67; 3. Quotations from contemporary history contradicting the statements in the Italian account of the character of Mehemet, etc., p. 68. Conclusions from the foregoing, p. 77; The victory of diplomacy. A second present sent to Turkey, p. 77; Receipt of the organ sent to Sultan Mehemet III. Extract from private diary of Master Thomas Dallam, p. 78; — Appendix A. Sir Edward Barton, p. 83; Appendix B. Sir Christopher Parkins, p. 84; Appendix C. The Levant trade in 1595, p. 87; Appendix D. Order of the bassas on the „Bench“, p. 90; Appendix E. The Venetian present, p. 91.

(p. 1) The history of the relations between England and Turkey is a subject full of interest; but so far as I have been able to investigate, the period from 1579 to the end of the reign of Queen Elizabeth, is by far the most entertaining.

I should have liked to trace the history of the various political and commercial enterprises which enabled Sir William Harborne, the pioneer of our Turkey trade, to effect such great things for this country's welfare in so short a time; but, to have attempted to do so, would have involved the necessity of raising larger issues and making a wider departure from our present subject than is possible in this volume.

At a time like the present, however, when memories connected with the accession of a new Sovereign are still fresh in our minds, there cannot fail to be some interest felt in a literary fragment, dealing with the official recognition by his nation of another monarch, intimately associated with the history of England more than 300 years ago. The consideration (p. 2) of such a document written in 1595 and forwarded to England by our Ambassador at Constantinople, is the theme I propose to bring before my readers.

Passing over the whole of Sir William Harborne's life (our first ambassador to Turkey-), as well as over the greater part of that of Sir Edward Barton, his successor, I shall begin my narrative in the year 1594, shortly before the death of Sultan Murad III and the accession of his son Mehemet III to the throne of Turkey.

(p. 41) In the year 1595 our trade with Turkey had only been in existence about 15 years. Sir Edward Barton was (p. 42) the second ambassador from England to the Turkish Empire and his position was an extremely difficult one. It involved the necessity for the greatest tact and judgement, in order to maintain friendly relations with the Sultan on the one hand and with the Privy Council, represented by Sir Francis Walsingham, on the other, whilst at Constantinople it was necessary for him to protect himself and the English merchants against the intrigues of the French and Venetian Ambassadors, who were very naturally anxious to oust the British competitor for the lucrative trade of the Levant. At home too, he was in constant danger of falling foul of the „Turkey Company“, who paid his salary and who appear to have been more desirous of making large profits and avoiding all possible expenditure, than of securing, for the future, their position with the authorities at the Porte. Between all these rocks and quicksands our representative had to steer his course.

Wasiliewski, W. G.

Kiew's Handel mit Regensburg in alter Zeit. Von. . . <Aus dem Russischen.> <Entnommen der Zeitschrift des Ministeriums für Volksaufklärung Juli 1888. Druck von W. S. Woloschew, St. Petersburg.>—Verhandlungen des historischen Vereines von Oberpfalz und Regensburg. 57. Band der gesamten Verhandlungen und 49. Band der neuen Folge. Regensburg, 1905. p. 183—223.

(p. 216) . . . Allerdings gab es für die Ausfuhr aus Griechenland auch einen anderen Weg, der früher sehr bedeutungsvoll war, jetzt aber wenig benützt wurde, nämlich den Weg zu Lande von (p. 217) Konstantinopel an die Donau. Frühere Forscher, welche sich mit der Geschichte des Handels beschäftigt haben, nahmen an, daß bis zum 13. Jahrhundert, d. h. bis zum Zeitraum, da der Handel *Genuas* und *Venedigs* emporblühte, alle Erzeugnisse des Orients (Gewürze etc.) wie auch Luxusgegenstände, aus den byzantinischen Fabriken nach Deutschland auf der Donau importiert wurden; anfangs über *Lorch*, dann über *Regensburg*. Aus dem Donautale gingen die Haupthandelslinien in die Gegenden der *Weiser* und *Elbe*, nach *Augsburg* und *Ulm*, den *Main* und *Neckar* hinunter, nach *Frankfurt a/M.* und weiter westlich nach den berühmten Jahrmärkten von *St. Denis*

und Trojes in Frankreich, und die Kaufleute von Mainz und Köln, welche im XII. Jahrhundert Regensburg und Enns besuchten, versorgten sich dort mit den von den Ufern des Bosphorus kommenden Waren. Als dann infolge von Volksbewegungen, wie z. B. im Anfang des X. Jahrhunderts infolge des magyarischen Einfalls, dieser Weg abgeschnitten wurde, gingen die für Deutschland bestimmten orientalischen Erzeugnisse entweder über Kiew oder Nowogorod nach der Ostsee oder über Breslau an die inneren Deutschen Märkte¹.

Aber im neuesten Hauptwerke über die Geschichte des levantischen Handels im Mittelalter wird angeführt, daß direkte Handelsbeziehungen der Donauländer mit Konstantinopel über Bulgarien und Ungarn anzunehmen sind und daß nicht nur im XIII. Jahrhundert, da in Venedig ein deutsches Handelskomptoir (Fondaco dei Tedeschi) gegründet wurde und da die Venetianer selbst die Märkte von Regensburg und Nürnberg zu besuchen begannen², sondern auch schon früher (p. 218) zwischen Süddeutschland und Byzanz die Italiener den Handel vermittelten. Wir können unsererseits zwei ziemlich gewichtige Zeugnisse zu Gunsten der alten Handelsbeziehungen zwischen den Gegenden an der mittleren Donau und dem Bosphorus anführen.

Herrn Heyd scheint auch bei der neueren französischen Bearbeitung seines Werkes ein interessantes Zeugnis eines jüdischen Kaufmanns, des Reisenden Ibrahim Ibn Iacub unbekannt geblieben zu sein. Durch dasselbe erfahren wir, daß byzantinische Stoffe nach Prag aus dem Lande der Türken, d. h. wie man aus dem Zusammenhang ersieht, aus dem Lande der Magyaren, durch Juden und Muselmänner eingeführt wurden; unter den Muselmännern können auch die bekanntesten ungarischen Chwalissen verstanden werden, von denen ein byzantinischer Schriftsteller des XII. Jahrhunderts Cynnamos, sagt, daß sie desselben Glaubens waren, wie die Türken-Seldjucken; diese Chwalissen oder Kalissen (Kaliz), welche oft in der ungarischen Chronik aus dem Jahre 970 erwähnt sind, werden auch Ismailiter genannt; und in der Tat bekannten sie sich, ähnlich wie die Bulgaren an der Wolga zum Mohametanismus der Ganefidischen Sekte; es wird zwar gewöhnlich angenommen, daß dieselben nach der Zerstörung des bulgarischen Königreichs durch die Russen von der Wolga wegzogen, aber sie konnten ja auch schon in einer früheren Periode den Magyaren gefolgt sein³. Außer diesem Zeugnis aus dem X. Jahrhundert übersah Heyd auch ein anderes, welches sich in einem byzantinischen literarischen Werke (p. 219) des XII. Jahrh. befindet und in welchem mit großer Lebenswahrheit der Jahrmarkt von Saloniki, der alljährlich am Tage des hl. Demitrios abgehalten wurde, geschildert wird. Dort wird berichtet, daß auf diesem Jahrmarkt nicht nur die Eingeborenen und nicht nur Griechen aus allen Gegenden des Reiches, sondern auch verschiedene Stämme der Mösier (Bulgaren) aus den Donauebenen und dem Scythenland, Italiener, Spanier, Lusitanier (Portugiesen) und Kelten (!) aus den Gegenden jenseits der Alpen erschienen. Unter den Kelten muß man der byzantinischen Ausdrucksweise gemäß die Deutschen verstehen. Wenn man die Worte des Byzantiners buchstäblich nimmt, so ergibt sich daraus, daß auch die Gegenden nördlich vom Schwarzen Meere ihre Vertreter auf dem Landwege mit Pferden und Lasttieren zu dem Jahrmärkte in Saloniki entstanden⁴. Man kann also die Möglichkeit eines direkten Handels der Gebiete an der mittleren Donau mit Byzanz nicht bestreiten; andererseits hat man aber keine Veranlassung, die Möglichkeit, daß byzantinische Waren von den Rusariern nach Regensburg aus Kiew eingeführt wurden, abzulehnen. Zu Gunsten der letzteren Annahme sprechen Analogien aus späteren Zeiten, auf die an dieser Stelle hinzuweisen nicht überflüssig sein dürfte⁵. Als die Italiener im XIII. Jahrh. Niederlagen für Waren aus dem

¹ Vergl. z. B. Kiesselbach, Der Gang des Welthandels, (Stuttgart, 1860) pag. 39, 40, 55, 228.

² Heyd, Geschichte des Levantehandels im Mittelalter (Stuttgart 1879) II, 717, 718. — Vergl. Heyd, Histoire du commerce du Levant au moyen âge, édition française, refondue et considérablement augmentée par l'auteur publiée par Raynaud (Leipzig 1866) II, p. 730, 731.

³ Cynnamos, pag. 247 (ed. Bonn.) Übrigens an einer anderen Stelle (pag. 107) sagt er von denselben Chwalissen, daß sie sich zum Mosaischen Glauben bekennen, obgleich nicht in seiner vollsten Reinheit: man könnte hier an die „Karaimen“ denken, wenn nicht ein anderes Zeugnis dafür spräche, daß die Chwalissen sich zum Mahometanismus bekannten. Vgl. „Über Chwalissen“ den Artikel von A. A. Kunik. (Annalen der Akademie der Wissenschaften Bd III, pag. 137.)

⁴ Τιμαρίων ἢ πρὸς τῶν ἡατ' αὐτὸν παθημάτων: Ellissen, Analecten der mittelgriechischen Literatur (Leipzig, 1860) IV, p. 46, 47. (cap. 5,6).

⁵ Das weiterfolgende ist aus Heyd, Geschichte des Levantehandels, II, 719—édition française II, 730, 731, entnommen.

Osten und Norden in K a f f a und T a n a (an der Mündung des Don, an der Stelle des alten Tanais) gründeten, bildeten sich Handelsbeziehungen zwischen diesen Städten und Deutschland; aber die Waren (p. 220) gingen nicht über das H a n s e a t i s c h e C o m p t o i r in N o w g o r o d, wie man vermuten könnte: die Waren für Deutschland schlugen niemals diesen Weg ein, vielmehr gingen sie aus K a f f a und T a n a nach L e m b e r g in Galizien und nahmen denselben Weg, welchen zuweilen die Eilboten und Militär- und Kolonialbeamten, die aus Genua nach Kaffa reisten, benützten, besonders dann, wenn der Seeweg von den Türken gesperrt war. Über L e m b e r g enthält die berühmte katalanische Seekarte aus dem XIV. Jahrhundert die Bemerkung, daß zuweilen Kaufleute aus dem Osten nach Lemberg kamen und von dort auf ihre Reise weiter über die Ostsee nach F l a n d e r n nahmen. . . .

Srbik, H.

Der staatliche Exporthandel Österreichs von Leopold I. bis Maria Theresia. Untersuchungen zur Wirtschaftsgeschichte Österreichs im Zeitalter des Merkantilismus von. . . Mit Unterstützung der kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1907. XXXVI —432 p.

I n h a l t:

Vorwort, p. III; Einleitung, p. XIX; Der Quecksilber- und Kupferhandel im Ausgange der Appaltzeit, p. I; Die Durchführung der Kameraladministration, p. 66; Die Zeit der eigenen Administration bis zur Verschuldung der Fonds, p. 97; Die Aufnahme der Staatsanleihen in Holland, p. 234; Der staatliche Exporthandel unter holländischer Herrschaft, p. 286; Der Kamerallexporthandel nach seiner Befreiung, p. 399.

(p. 68) ... Für eine gedeihliche Entwicklung der o r i e n t a l i s c h e n K o m p a n i e, so große Zoll- und Mautbegünstigungen ihr auch von der Regierung zuteil wurden¹, waren die Beziehungen zur Türkei noch viel (p. 69) zu unsicher; doch kam es jedenfalls zur Gründung einer Faktorei in Konstantinopel und einer, wenn auch bescheidenen, Verbindung mit der Levante. Aber die Kompanie litt schwer unter den politischen Verhältnissen: die Ausfuhr aller Arten von Munition, Waffen und zu ihrer Fabrikation dienender Metalle zu dem Erbfeinde war seit Jahrhunderten durch Kaiser und Papst strengstens untersagt². Eine nutzlose Maßregel, da Holland, England, Frankreich, nach dem Falle von Kadia und dem Frieden des Jahres 1669 auch Venedig sich trotz aller diplomatischen Intervention nicht hindern ließen, die Türkei mit Rohmaterial und Waffen zu versehen³, soweit deren Eisenbergwerke in Bosnien, Albanien und Mazedonien zur Bedarfsdeckung nicht ausreichten. Vornehmlich an der bedeutenden Einfuhr schwedischen Eisens durch die Seemächte scheiterte der Versuch der orientalischen Kompanie, dem Innerberger Eisen und Stahl in der europäischen Türkei und Vorderasien ein neues Absatzgebiet zu erwerben;⁴ der Import steirischer Senden und Sicheln dage-

¹ Über diese Kompanie, die nicht mit den Plänen des Roxas und Becher zur Errichtung einer indischen Kompanie vermengt werden darf, wie (p. 69) gelegentlich ist, sind wir noch wenig unterrichtet. Die erste Probe der „Handlung in die Türkei“ wurde im Frühjahr 1667 unternommen (Hofk. an die österr. Hofkanzlei 11. II. 1667, Hoff. [Hofffinanz Fasz. Nr.] 13.816, wegen Verhandlung mit dem Veziar zu Ofen); für das erste Jahr wurden alle Waren, die die Kaufleute der Kompanie aus den Erblanden in die Türkei und von da zurückführten, von Zoll, Maut, Aufschlag und Dreißigstem völlig befreit (Memorial nach Hof 20. IV. und Reskript an die i.-ö. Kammer 22. IV. 1667, I.-ö. M. [Innerösterreichisches Mautwesen Fasz. Nr.] 18.341). Vgl. Döberl a. a. O. [Das Projekt einer Einigung Deutschlands auf wirtsch. Grundlage, Forschungen z. Gesch. Bayerns 6.] S. 198, A. 73.

² Seit dem Generalmandat Ferdinands I. v. 15. X. 1544, Kod. Austr. I, 248 f.

³ Hofdekret an die i.-ö. Kammer, 2.X. 1670 (St.-A. Graz). Als der kais. Resident im Haag, v. Kramprich, ein Verbot der Lieferung von Kupfer, Stahl und Eisen an die Türkei in Holland durchsetzen wollte, wurde ihm bedeutet, dies sei unmöglich, da Frankreich und England dann desto mehr in die Türkei exportieren würden; nicht einmal die Verschwörung von Waffen in die Barbareskenstaaten konnten die Generalstaaten hindern; das Beste wäre, rief man dem Kaiser ganz richtig, wenn er selbst die Metallausfuhr in die Türkei zuließe (Bericht Kramprichs 5. I. 1671 (H.-H.-St.-A.))

⁴ Hofkriegsrat an die Hofkammer 19. X. 1668, ders., an den Kaiser 21. V. 1669 und

gen fand in den türkischen Gebieten guten Anwert, bis durch die fortwährenden Beschwerden des Hof- (p. 70) kriegsrates, der glaubte, die Türken könnten nicht von den anderen Völkern auch genug Sensen bekommen und schmiedeten Säbel aus steirischen Fabrikaten, auch dieser Zweig des Levantehandels zugrunde gegangen zu sein scheint¹. So günstig in den ersten Jahren ihres Bestandes die finanzielle Lage der Kompanie durch hohe Kapitaleinlagen der Interessenten sich gestaltete², so traten doch bald neben den erwähnten noch andere Hemmungen ein, die verderblich wirken mußten: die Einfuhr des türkischen Steinsalzes in die Erblande wurde zum Schutze des Ausseer Salzes, die der türkischen Wolle zugunsten der niederösterreichischen Wolle verboten oder mit hohen Aufschlägen belegt³, zurzeit der in der Türkei grassierenden Pest (1670) wurde überhaupt jede Einfuhr türkischer Ware untersagt⁴. Dazu scheinen verunglückte Spekulationen Triangls, der — Becher wurde bald verdrängt — eine Zeitlang die Direktion führte, gekommen zu sein; eine Krise in der Kompanie, Triangls Sturz, und „aus der orientalischen wurde eine Ochsenkompanie“, die den Appalt der Hornviehhandlung vom Balkan und aus Ungarn in und durch die Erblande inne hatte⁵. ...

(p. 167) ... Zu Le Moine de l'Espines Zeiten — und das gleiche war wohl vordem der Fall — finden wir holländischen Exportes von Quecksilber und Vermillon nach Smyrna, der Ausbruchspforte Westasiens, nach Konstantinopel, Aleppo und Ale (p. 168) xandrien gedacht.

Miller, W.

The Latins in the Levant. A history of Frankish Greece <1204—1566>. By . . . London, John Murray, 1908. XX—675 p. Maps.

Contents :

Greece at the time of the Frankish conquest p. 1; The Frankish conquest (1204—1207), p. 27; The organisation of the conquest (1207—1214), p. 49; The zenith of Frankish rule (1214—1262), p. 82; The Greek revival (1262—1278) p. 120; The angevins in Greece (1278—1307), p. 161; The Catalan Grand Company (1302—1311), p. 211; The Catalans and their neighbours (1311—1333), p. 235; The rise of the Acciajuoli (1333—1373), p. 269; The Navarrese Company (1373—1388), p. 303; Florentine and Venetian Athens (1388—1415), p. 334; The Greek reconquest of Achaia (1415—1441), 377; The Turkish conquest (1441—1460), p. 407; The Venetian colonies (1462—1540), p. 464; Corfù (1214—1485), p. 512; The Ionian islands under Venice (1485—1540), p. 550; The Duchy of the Archipelago (1207—1463), p. 570; The Duchy of the Archipelago (1463—1566), p. 611. — Table of Frankish Rulers, p. 651; Bibliography, p. 655; Index, p. 665.

Bericht der Direktoren der orient. Komp. an die Hofkammer Juli 1669 (Hoff. 13.820).

¹ Hofk. an den Hofkriegsr. 30. IV. 1677 (N.-ö. M. B. [Niederösterreich. Münz- und Bergwesen Fasz. Nr.] 17.327), Hofkriegsr. an die Hofk. 19. IV. (8. VI.) 1678 mit beiliegenden Akten (UMB. [Ungarisch. Münz- und Bergwesen Fasz. Nr.] 15.293) Vgl. auch A. v. Pantz, Die Innerberger Hauptgewerkschaft 1625 bis 1783, Forschungen z. Verf.- und Verw.- Gesch. d. Steierm. VI./2., 81.

² Bechers Polit. Discurs S. 601. Dazu vgl. d. Finalrelation Zorzis 19. I. 1671 (Fontes Rer. Austr. II./27, 135, zit. auch von Erdmannsdörffer, Deutsche Geschichte I, 445).

³ Reskr. an die i.-ö. Kammer 31. XII. 1670 und 28. I. 1671. (I.-ö. M. (Innerösterreichisch. Mautwesen Fasz. Nr.] 18.341).

⁴ Reskr. an die i.-ö. Kammer 28. III. 1671 (Aufhebung der Sperre), I.-Ö. [Innerösterreich. Fasz. Nr.] 18.123).

⁵ Vgl. Bechers „Närrische Weisheit und weise Narrheit“ (Ausg. v. 1707), S. 112 ff. Die Approvisionnement Wiens mit Rindfleisch hatte die Kompanie schon früher übernommen; Kontrakt mit den Wiener Fleischhauern 17. XII. 1668, St.-A. Graz.-R. Riedl, Der Wiener Fleischhandel in seiner geschichtl. Entwicklung, Jahrb. f. Gesetzg., Verwaltung und Volkswirtschaft N. F. 17., berührt diese Verhältnisse gar nicht.

⁶ Den Koophandel von Amsterdam (tweede druk Amsterdam 1715) S. 683, 689, 717, 725, 731 f., 738 f. — In Italien, Dalmatien, Griechenland, der Türkei, Kleinasien, Syrien und Egypten hatten ja die Holländer schon seit Anfang des 17. Jahrhunderts Konsulate und 1625 war in Amsterdam eine „Directie van den levantschen handel en navigatie in de Middellandsche Zee“ gegründet worden; vgl. P. J. Blok, Geschiedenis van het Nederlandsche Volk 4. (Groningen 1899) S. 364.

Ursu, J.

La politique orientale de François I^{er} <1515—1547> . Par. . . Paris, H. Champion, 1908. 204 p.

Table des matières :

Préface, p. 5; La Politique orientale jusqu'en 1525 (1515—1525): Le projet de croisade en vue de la candidature à l'Empire, p. 7; Les relations diplomatiques avec la Pologne (et la Hongrie) en vue de la candidature à l'Empire, p. 14; La politique française en Orient pendant la conquête de Rhodes par les Turcs, p. 18; Les relations diplomatiques avec la Pologne et la Hongrie pour gagner celles-ci contre la maison d'Autriche, p. 20. — La Politique orientale depuis 1525—1534; Les premières ambassades à Constantinople, p. 27; Relations avec la Pologne et avec Zapolya, p. 40; Relations avec la Porte par l'intermédiaire de Venise, démarche commune relative aux Lieux-Saints, p. 51; Relations directes de la France avec la Porte pour jeter les bases d'une alliance offensive contre l'Empereur, p. 54. — L'Alliance franco-turque (1534—1547): Alliance offensive contre l'Empereur et protectorat français dans le Levant, p. 83; La coopération militaire, p. 98; La duplicité du Roi et les efforts de Rincon pour maintenir l'alliance franco-turque, p. 107; Renouveau de l'alliance franco-turque contre Charles-Quint. L'intervention diplomatique de la France à la Porte en faveur des Vénitiens. L'assassinat de Rincon. Le capitaine Polin, p. 118; La nouvelle coopération militaire franco-turque, p. 141; Intervention diplomatique à la Porte en faveur de Ferdinand et de la „chrétienté“, p. 156; Négociations diplomatiques en vue d'entraîner la Porte dans une nouvelle guerre contre la maison d'Autriche, p. 167.

Appendices: Relazione del Clarissimo M. Bernardo Navagero ritornato ambasciatore dal Gran Turco del anno 1552, p. 173; Mémoire des Ambassadeurs et Agents de France à Constantinople, depuis qu'il y a alliance entre les Rois de France et les empereurs des Turcs, p. 174; Extrait de l'histoire manuscrite des traités faits par la France avec les puissances étrangères. Traités entre les Rois de France et les grands Seigneurs, p. 180; Memorie di Mr Antonio Longo, raccolte da Mr Francesco suo figliuolo, sopra l'origine, trattati, avvenimenti, e fine della Guerra mosca l'anno 1537 da Solimano Sultano de Turchi contra la Republica di Venezia, p. 181; — Index, p. 191; — Livres et Manuscrits consultés, p. 197.

Demorgny, G.

La Question du Danube. Histoire politique du Bassin du Danube. Etude des divers régimes applicables à la navigation du Danube, par. . . Préface de M. Louis Renault, Paris, L. Larose et L. Tenin, 1911. X— 380 p. Avec 1 carte.

Table des matières :

Préface, p. V. I-e partie: Géographie et ethnographie du bassin du Danube, histoire politique et diplomatique. — Géographie: Le fleuve et son bassin, p. 1; Caractère mondial et européen du Danube, p. 1; Sources, p. 1; Cours; Bassin, p. 2; Importance historique du fleuve, p. 4; Epoque romaine. Le Danube frontière de l'Empire, p. 4; Epoque des invasions. Le Danube voie de communication, p. 5; Ses affluents frontières des peuples et des Etats, p. 6; Le Danube économique, p. 7; Les grands travaux, p. 7; Les riverains du Danube et les Puissances; Allemagne, p. 19; Autriche-Hongrie; Les nationalités en Autriche-Hongrie, p. 25; Hongrois et Magyars; Slaves du nord et du sud, p. 28; Allemands, p. 30; Roumains de Hongrie, p. 31; Roumanie, p. 32; Les origines; La Roumanie nation danubienne; Les caractères ethnographiques; Régime politique; Statistiques; Serbie; Bulgarie; Bessarabie Russe; Les Puissances européennes aux embouchures; Histoire politique et diplomatique du Bassin du Danube; La Croix et le Croissant du XIII^e au XVII^e siècle; Le rêve d'Osman, p. 47; Décadence; XVIII^e siècle. Le Monde penche à l'Orient; L'Autriche et la Russie descendent vers le moyen et le bas Danube, p. 53; Rivalités et compromis austro-russes, p. 54; La politique française, p. 59; Napoléon et l'Orient; Alliance franco-turque, p. 61; Alliance franco-russe, p. 62; Eveil de l'esprit national dans le bassin du Danube et dans les Balkans, p. 62; Le traité de Paris de 1814, le Congrès de Vienne de 1815, p. 67; La question du Danube depuis le Congrès de Vienne de 1815 jusqu'au traité de Paris de 1856, p. 70; Les intérêts généraux

des puissances de 1820 à 1840, p. 70; La question d'Orient en 1840, p. 73; France et Roumanie, 1840—1856, p. 75; La guerre de Crimée et le Congrès de Paris, p. 80; Nouvelle organisation des Etats danubiens et des Etats balkaniques, p. 86; La guerre des Balkans. Le traité de Berlin de 1878 et le Danube, p. 93; La question d'Orient en 1870, p. 93; La guerre russo-turque, p. 97; Traité de San Stefano, p. 101; Le Congrès et le traité de Berlin de 1878, p. 102; La politique russo-roumaine depuis 1878, p. 104; L'équilibre danubien et balkanique actuel. Le „statu quo“, p. 106; Le développement des nationalités danubiennes et balkaniques, p. 106; Bulgarie, p. 106; Serbie, p. 110; Roumanie, p. 113, L'Autriche-Hongrie puissance européenne et danubienne, p. 146; Deuxième partie: La question de la navigation du Danube.—Le principe de la liberté de navigation, p. 171; Les fleuves en droit naturel, p. 171; Liberté de la navigation inter nationale. Le particularisme du consortium riverain. La propriété fluviale particulière de chaque Etat riverain, p. 173; La Commission européenne du Danube et les commissions riveraines, p. 176; Histoire de la navigation sur les fleuves internationaux jusqu'en 1815, p. 180; Droit romain, p. 180; Moyen âge, p. 181; Révolution française. Arrêté de 1792 et convention de 1804, p. 183; Traité de 1814 et Congrès de 1815, p. 184; Les régimes du Danube, p. 188; Le Danube avant 1856. Rivalités austro-russes, p. 188; Le Danube et le traité de Paris de 1856, p. 191; L'Angleterre crée le Syndicat européen. Memorandum de lord Clarendon, p. 193; L'Autriche cherche à instituer des commissions riveraines pendant le Congrès de Vienne, p. 195; Les préliminaires du traité de Paris et le traité de Paris de 1856 comportent le contrôle européen sur tout le cours navigable du Danube, p. 196; La commission européenne du Danube, p. 201; Les branches et les bouches, p. 201; La population du delta, p. 202; Sulina, p. 204; Le régime de la barre, p. 207; Les travaux, p. 210; Le tarif, p. 216; Le budget, p. 217; La statistique, 218; L'exécution du traité de Paris, p. 220; L'acte de navigation du 7 novembre 1857, p. 220, L'acte public du 2 novembre 1865, p. 225; La conférence de Paris de 1866, p. 226; Le traité de Londres de 1871, p. 229; Neutralisation de la mer Noire et liberté de navigation du Danube, p. 229; Régime politique du fleuve, p. 231; Prolongation de la Commission européenne du Danube, p. 231; La commission riveraine, p. 232; La Commission européenne du Danube et le traité de 1878, p. 233; Les articles 52 et 53 du traité de Berlin, p. 233; Les articles 55 et 57. Les travaux et le régime de la navigation aux Portes de Fer, p. 235; L'exécution et la surveillance de l'exécution du règlement international de Galatz aux Portes de Fer. La commission mixte autrichienne, p. 237; L'article 55 du traité de Berlin et le droit international, p. 238; La Roumanie et la commission mixte, p. 240; La Serbie et la commission mixte, p. 246; L'article 55 et la Bulgarie, p. 246; L'article 55 et les grandes puissances, p. 247; Allemagne et Autriche. Politique conforme, p. 247; La Russie sur le Danube. Intérêts spéciaux, p. 250; Angleterre. Italie. Turquie. France. Le projet Barrère, p. 253; La Commission européenne et la Conférence de Londres de 1883, p. 261; La Roumanie et la Serbie refusent d'y avoir une voix simplement consultative, p. 264; La Conférence et les Puissances signataires du traité de Berlin, p. 274; L'Autriche-Hongrie ne peut rendre exécutoire le règlement des Portes de Fer, p. 274; La Russie consent à la prolongation des pouvoirs de la Commission européenne du Danube si le bras de Kilia est enlevé à la juridiction de cette Commission, p. 276; L'Angleterre accepte les conditions de la Russie pour obtenir la prolongation de la Commission européenne du Danube et l'extension de ses attributions jusqu'à Braila, p. 281; L'Italie demande l'extension et la prolongation de la Commission européenne du Danube. Elle fait ses réserves sur la création de la Commission mixte. Elle estime que l'importance commerciale et politique du Danube est appelée à diminuer, p. 287; Situation actuelle, p. 295; Le régime actuel du Danube, p. 295; Le Danube et les partis politiques en Roumanie, p. 296; Le parti libéral, p. 297; Le parti conservateur démocrate, p. 299; Le parti national, p. 301; 304; L'Autriche-Hongrie aux Portes de Fer, p. 307; Les pouvoirs de la Commission européenne du Danube doivent être étendus jusqu'à Belgrade, p. 311; La représentation de la France à la Commission européenne, p. 312. — Annexes: Traité de Paris du 30 mars 1856, p. 317; Acte public relatif à la navigation des embouchures du Danube, p. 319; Traité de Londres du 13 mars 1871, p. 329; Traité de Berlin du 13 juillet 1878, p. 330; Traité de Londres du 10 mars 1883, p. 331; Acte additionnel à l'Acte public du 2 novembre 1865, relatif à la navigation des embouchures du Danube, p. 333; Règlement de navigation, de police fluviale et de surveillance applicable à la partie du Danube située entre les Portes de Fer et Galatz, élaboré en exécution de l'article 55 du Traité de Berlin, 13 juillet 1878, par la Commission européenne du Danube, avec l'assistance des Délégués des Etats riverains, p. 338; Convention relative à la navigation de Pruth, p. 364; Bibliographie, p. 371.

Masson, P.

Histoire du Commerce Français dans le Levant au XVIII^e siècle, par. . .
Paris, Hachette et Cie, 1911. XII—678 p.

Table des matières :

Avant-Propos, p. V—XII. L. I. La constitution du commerce du Levant: le colbertisme et les économistes. Centralisation et réglementation: Le système Maurepas-Villeneuve. — La responsabilité du système: les ministres; les auxiliaires des ministres, les ambassadeurs à Constantinople; l'inspecteur du commerce du Levant; le bureau du commerce, le premier commis; la tradition de Colbert. La cause occasionnelle. Le détail du système; les arrangements; les ventes par répartitions; limitation de la fabrication des draps; interdiction des ventes en Italie; interdiction des pacotilles et du troc; diminution et fixation du nombre des maisons; règlements sur la navigation; règlements sur les fabriques; règlements sur les marchandises de retour. L'ensemble du système; abandon des projets de compagnie. L'influence des économistes. Les théories nouvelles. L'avis des députés du commerce; L'enquête et le rapport Montaran; l'avis du bureau du commerce, la critique de Forbonnais; les réformes 1756; l'enquête de 1756 et les réformes de 1766. Languedoc et Marseille; Turgot, Necker et la Chambre du commerce; la situation en 1789, p. 1—42; La Chambre du commerce de Marseille au XVIII^e s.; La Chambre et la centralisation. La Chambre et les ministres; la Chambre et l'ambassadeur; la Chambre et les consuls; la Chambre et le député au bureau du commerce; la Chambre et l'inspecteur du commerce. Le rôle de la Chambre. La direction générale du commerce; la Chambre à Marseille; la Chambre et l'administration des échelles; la Chambre et le service du roi; hors de la Méditerranée. Le budget de la Chambre. Les recettes: suppression des droits de cotimo et de tonnelage; le droit de consulat; le droit de 20%; les droits sur les huiles; les emprunts; l'ensemble des recettes. Les dépenses: personnel de la Chambre; le port; les consulats; pensions et présents; avances au roi et dons gratuits. Le crédit de la Chambre. Les transformations de la Chambre. Réforme de 1751; réforme de 1779. La Chambre et la Municipalité, 43—76; Le monopole commercial de Marseille: Origines et caractère du monopole; Les Ponantais en 1701. Le Languedoc et Marseille: la Régence; la peste de 1720 et le port de Cette; maison languedocienne à Constantinople. La lutte définitive: Languedoc et Ponantais; intervention de la Normandie; consultation des chambres du commerce; Ferbonnais défenseur de la liberté; défense de la Chambre du commerce de Marseille; arrêt du conseil de 1759; appel à la Provence. Nouvelles revendications du Languedoc; efforts des Languedociens sous Louis XVI. Le monopole des vins; Amiens et les fils de chèvre; le monopole des soies, Lyon et Tours. Monopole et contrebande. Rôle des ports ponantais; Cette et Agde; les ports provençaux. L'influence du monopole, p. 77—104; Le port franc de Marseille: Les atteintes à la franchise. Les prohibitions; droits d'entrée et de sortie: cuirs tannés; toileries; papiers et cartons; amidons; huiles étrangères; poids et casse; entrepôts; les fermiers généraux et leur tactique; vexations des commis des fermes: visites dans la ville; visites dans les bastides; visites dans les bureaux de la Chambre; visites des navires; visites en mer. Le mémoire de 1775; la lutte finale 1786—1789; la franchise menacée 1788. Les complications de la franchise. Les industries marseillaises et le régime mixte; jalousie des villes et attaques des fermiers. Les étrangers dans le port franc: la liberté de commercer; Suisses et Hollandais; l'ordonnance de mars 1781 et les Marseillais; Juifs et Arméniens. La franchise et le commerce des colonies. Caractère et rôle de la franchise, p. 105—138; L'organisation des échelles: Les officiers du roi: les consuls, leur recrutement; fonctions consulaires, appointements consulaires; drogmans. La nation: certificats de résidence; cautionnements; résultats obtenus; médecins et chirurgiens; exclusion des femmes et interdictions des mariages; défense d'acquérir des biens-fonds; limitation de la résidence. Les Religieux. L'ordre dans les échelles: assemblées et députés de la nation; avaries et emprunts; étrangers protégés; capitaines et équipages; règlements divers; questions d'étiquette; progrès de l'ordre; régisseurs et majeurs; inspection des échelles; inspection du baron de Tott; ordonnance du 3 mars 1781. Jugement sur l'organisation des échelles, p. 139—184. L. II. Les influences extérieures. Influences économiques et financières: Influences générales. Les finances royales: les impôts; les expédients financiers; suppression de divers droits; droit de Villefranche; consulats d'Italie et d'Espagne. L'essor économique du royaume: agriculture; industries. Le protectionnisme: toiles de coton; autres produits manufacturés; matières et denrées; le café et la compagnie des Indes. Les voies de communication: le roulage; le canal de Tarascon et le port de Bouc; le canal de Provence; le canal du Languedoc. L'évolution commerciale; le Levant, l'opinion et la mode, p. 185—215; Influences

locaux. Le port de Marseille: bureau du port et curage du port, dévasement du port; barre et récifs; bouées dans la rade; phare de Planier; projets d'agrandissement. Le service sanitaire: règlements sanitaires; peste de 1720; conséquences de la peste. Le crédit et la banque à Marseille: rareté du numéraire; les courtiers royaux; la caisse des courtiers; le procès Mabilly 1764—1768; les fautes des courtiers; la crise de 1774 et la suppression des courtiers royaux, p. 216—245; La France et la Porte: L'ambassade de Constantinople; difficultés nouvelles au XVIII^e s.; déclin de l'influence française 1697—1715. Les ambassades du marquis de Bonnac et du vicomte d'Audrezel 1716—1727. L'ambassade du marquis de Villeneuve 1728—1741; débuts difficiles; heureuse révolution de 1730; renouvellement des Capitulations 1740. Les ambassades du comte de Castellane et du comte des Alleurs 1741—1754. L'ambassade du chevalier de Vergennes 1754—1768; le renversement des alliances: le traité turco-prussien; déclin de notre influence et fâcheuses affaires; après 1763; politique de Choiseul et insuccès de Vergennes. L'ambassade du chevalier de Saint-Priest 1768—1784. L'ambassade du comte de Choiseul-Gouffier 1784—92; la mission militaire française de 1784; Vergennes et la politique de neutralité, prépondérance russe; les intérêts commerciaux sont sauvegardés. Conclusion: Progrès de la sécurité commerciale, p. 246—280; L'anarchie turque: Progrès de l'anarchie. L'anarchie en Syrie: Kurdes et Turcmènes d'Alep; révoltes à Tripoli; les populations du Liban; le cheik Daher; la chute de Daher; Djezzar pacha. L'anarchie en Egypte; le gouvernement de l'Egypte; puissance croissante des mamelucs; les révolutions; période de transition 1725—1747; Ibrahim chaoux 1747—1754; Ali-bey 1755—1773; Ali-bey et les Français; les révolutions d'Egypte 1773—1786; l'abandon du consulat du Caire 1777; L'expédition du capitain pacha; les Français en Egypte au début de la Révolution. L'anarchie et la misère; les pertes, p. 281—316; Les guerres maritimes, la course, la piraterie: Les guerres et la course; la Chambre et la protection du commerce; Gibraltar, Minorque et Malte. Guerre avec l'Espagne 1719—1720. Guerre contre l'Autriche 1734—35; Guerre de la succession d'Autriche; campagne de 1744; campagne de 1745; campagne de 1746; campagnes de 1747—48. Guerre de Sept ans; campagnes de 1756—57; corsaires ennemis; corsaires français; principaux armements marseillais; les prises marseillaises; campagne de 1758; campagne de 1759; campagne de 1760; campagnes de 1761—62. Les Russes dans la Méditerranée 1770—74. Guerre d'Amérique 1778—83: les corsaires; les convois; pertes françaises; pertes anglaises. Dernières alarmes. Le bilan des querres. Les Barbaresques: leur affaiblissement; la nouvelle politique du roi; les résultats, p. 317—362; Les concurrents étrangers: Les anciens concurrents: Les Anglais; leurs avantages; leur décadence; le monopole de la Turkey company; regrets anglais et dernières inquiétudes; les Hollandais; les Vénitiens; les Livournais; les Génois; les Messinois: les ports sardes; les ports du pape. Les nouveaux concurrents: les Autrichiens; les Russes; Suédois, Danois, Hanséates; Les Prussiens. La caravane: les anciens concurrents; les Ragusais, p. 363—406. — L. III. Les résultats. Le commerce et la navigation du Levant: L'incertitude des statistiques; les années 1715—1720; les crises de 1720 et de 1730; la fin du ministère de Fleury; les deux guerres de Sept ans; la fin du règne de Louis XV et l'essor commercial; la crise de 1774; l'apogée du commerce. Commerce spécial et réexportations: la consommation du royaume; les débouchés espagnols et italiens; le transit vers la Suisse et l'Allemagne; les débouchés du Nord. Le Levant et la prospérité de Marseille; le Levant et le commerce français, p. 407—430; Le commerce du Levant et les industries françaises. Les importations. Les matières premières du Levant et leur utilisation: cotons et cotonades; laines et lainages; noix de galle, safranons, aluns; huiles et savonneries; peaux brutes et tanneries; cires et suifs. Les produits manufacturés: toiles de coton; camelots, soieries, tapis. Les denrées alimentaires: blés; cafés; riz, fruits secs, tabacs. Les drogueries. Le service du roi, p. 431—471; Les exportations. Produits manufacturés. Draps: les règlements; progrès des ventes; les marchés des draps; les diverses sortes de draps; les fabriques du Languedoc; la décadence des draps; soieries, indiennes, bonnets; papiers; corail, savons, faïences; mercerie, quincaillerie, métaux. Denrées: café; sucre; vins. Matières premières: indigo, cochenille, bois des îles. Numéraire, p. 472—508. Les échelles et l'expansion française. La Syrie, L'Asie Mineure et la Perse. Syrie: Chypre; Rame et Jaffa; Acre; Tripoli, Lattaquié; Seide et Damas; Barut, Sour; Alep. La route du golfe Persique; le traité de commerce avec la Perse 1715; Maurepas et le consulat de Perse; Maurepas, Bagdad et Bassora; échecs à Bagdad et à Bassora; l'agence de Bassora; Praslin et le plan de 1768; les consulats de Bagdad et de Bassora sous Louis XVI. L'Asie Mineure: Smyrne; Satalie; Chio, Mételin, Samos, Rhodes, p. 509—558; L'Egypte et la mer Rouge. La question d'Egypte; la tradition du XVII^e s., le chevalier Jauna; l'opinion française vers 1750; les Choiseul et les projets marseillais; les projets de partage après 1770; M. de Saint-Didier; Warren Hastings et le traité de 1775; Saint-Didier, de Tott et Saint-Priest; la mission secrète de Tott; Vergennes et Sartine; le marquis de Castries et Choiseul-Gouffier; Magallon, Truguet et les conventions de 1785; l'intervention

de la Porte; la nouvelle compagnie des Indes et les Marseillais; l'Égypte et l'opinion err 1789. La Haute-Égypte et l'Éthiopie: archéologues et missionnaires; le comte d'Esneval; le scepticisme du ministre Rouillé. Le commerce égyptien; le Caire; Rosette et Alexandrie; Damiette, 559—605; Turquie d'Europe, Adriatique et mer Noire. Candie; îles de l'Archipel. Constantinople; Salonique. Morée: progrès d'une nouvelle échelle; Coron, Modon; Patras; Athènes; commerce de Morée; Larta et l'Albanie du Sud. L'Adriatique: La Vallonne et le nord de l'Albanie; Bosnie et Dalmatie; Raguse; îles Ioniennes. La mer Noire: le consulat de Crimée; traité de Belgrade et capitulations de 1740; consuls de Crimée et débuts du commerce; le consul Peyssonnel et ses mémoires; les Choiseul, Vergennes, de Tott; après Kaïnardji; Antoine et le comptoir de Cherson, p. 606—655; Index général, p. 657—669; Index des auteurs cités, p. 671—672.

(p. 478) Les draps trouvaient leur écoulement dans toutes les parties du Levant, mais, de tout temps, les trois grands marchés de vente étaient restés Constantinople, Smyrne et Alep. Les fabricants d'Europe avaient d'abord exporté surtout des tissus fins, de qualité supérieure, qui ne pouvaient trouver qu'un débit restreint chez les riches Ottomans. Puis la fabrication européenne avait peu à peu supplanté les métiers locaux. La consommation avait fait de grands progrès, parce que le goût du luxe s'était (p. 479) répandu dans l'empire. Tous les observateurs signalaient ce phénomène qui n'était pas particulier aux états du Grand Seigneur. Les gens du peuple eux-mêmes s'étaient mis à acheter des draps d'Occident. Cette évolution avait d'ailleurs été encouragée par la mise en vente de draps de qualité inférieure et de prix moins élevés. Même alors ces étoffes, toujours assez claires, ne pouvaient convenir qu'à la population urbaine. La capitale avait une population bien supérieure à celle de toutes les autres grandes villes de l'empire; la richesse et le goût de la dépense y étaient beaucoup plus répandus qu'ailleurs. Constantinople était donc l'échelle où les draps trouvaient le plus grand débit sur place et où se vendaient les plus beaux. Mais Smyrne avait derrière elle toute l'Anatolie et même la Perse; les grandes caravanes emportaient chaque année les ballots de draps par centaines. Smyrne était donc le principal marché. A l'époque de l'apogée des exportations, dans les onze années qui s'écoulèrent de 1763 à 1773, 253 782 pièces en prirent le chemin. Constantinople n'en avait reçu que 218 357, malgré le voisinage de villes comme Brousse et Andrinople et l'envoi d'un nombre restreint de balles dans les villes de Roumélie, de Bulgarie et jusqu'en Moldavie. Alep, délaissée par les grandes caravanes, n'avait acheté que 127 408 pièces pour les villes du nord de la Syrie et pour celles du haut Euphrate et du Tigre.

(p. 611) Constantinople était devenue l'échelle la plus tranquille du Levant. Sous la protection directe et sous l'oeil de l'ambassadeur, le commerce s'y faisait à la fois avec plus de commodités et plus de régularité qu'ailleurs. C'est là seulement que les fameux règlements furent toujours appliqués à la lettre. Malgré ces avantages, Constantinople ne conquist jamais la place qu'aurait dû lui valoir, parmi les grandes échelles, l'excellence de sa position au débouché des plaines de Roumélie, de Bulgarie et de Valachie, des routes du nord de l'Anatolie, de la mer Noire et aussi l'importance de sa population. Comme ailleurs, les Français y avaient conquis la première place. De cinq, le nombre des maisons anglaises était tombé à deux. Le seul vaisseau que la compagnie envoyait à Smyrne n'allait pas toujours à Constantinople et parfois quelques barques suffisaient pour y apporter de cette échelle le peu de draps dont les facteurs pouvaient avoir besoin. Les deux maisons hollandaises avaient fort peu d'occupation; des draps de Leyde n'avaient presque plus de débit. Cependant, (p. 612) pour le chiffre d'affaires des Français, la capitale turque resta inférieure, non seulement à Smyrne, mais à Alep et au Caire, malgré la décadence de la Syrie et de l'Égypte, même à Salonique sa voisine, la dernière venue des grandes échelles. Toutefois, les achats de la nation étaient sensiblement supérieurs aux chiffres du XVII^e s.: 1 085 000 livres pour la période 1725—1729, 646 000 pour celle de 1730—1755, 1 402 000 pour les vingt années 1768—1787, avec un maximum de 3 753 000 en 1720. Constantinople restait surtout l'échelle des laines; on continuait aussi à y acheter les cires, les cuirs, les laines de chevron; enfin elle était devenue le principal marché de ces peaux de lièvre qui fournissait à la fin du XVIII^e s. une nouvelle matière première aux chappelleries marseillaises.¹

Laines, cuirs, cires, venaient en grande partie de la Bulgarie et de la Valachie et les marchands du pays qui les apportaient à Constantinople réalisaient de gros bénéfices sur ces articles. Les Français les savaient et, dès que cela parut possible, l'idée leur vint naturellement de se passer de ces intermédiaires. C'est ce que proposait à l'ambassadeur Villeneuve l'auteur

¹ Achats pour les cinq années 1763—67: total 8 788 000 livres; laines, 4 265 000; peaux de lièvre, 1 258 000; cire, 1 224 000; coton, 993 000; cuivre, 350 000; cuirs, 136 000; laines de chevron, 106 000. II, 5.

d'un intéressant mémoire. Il parlait d'établir une maison à la frontière nord de la Bulgarie, à Russich (Rouchtchouk), ou à Chistof (Sistova). „Ces villes voisines l'une de l'autre, disait-il, sont fort considérables. Nos draps n'y sont pas trop connus, les habitants de ces cantons faisant un grand usage des draps de Pologne qui sont infâmes et chers; il est incontestable que, si on en faisait passer des nôtres, ces gens là les goûteraient. On se trouverait à deux pas de la Valachie. Il y a peu de Valaques qui ne viennent une fois par an en temps de foire à une de ces deux villes; ils seraient charmés d'y trouver de quoi s'habiller comme d'honnêtes gens presque à si bon compte que s'ils achetaient des draps polonais.“ On ferait passer les draps par arabats de Rodosto, port de la mer de Marmara, à Russich; les cuirs et les cires prendraient la même route; en été ils coûteraient moitié moins par Varna et la route de mer. Il faudrait faire l'établissement sans éclat pour ne pas porter ombrage aux gens du pays. L'ambassadeur demanderait simplement un commandement à la Porte pour un Français qui voudrait aller faire un voyage en Bulgarie. „On (p. 613) irait d'abord à Selimno (Slivno),¹ profiter de la foire; au sortir de celle-ci on passerait à celle de Chistof. On viendrait de là à Russich, lieu de résidence où il ne serait pas difficile de se faire valoir avec les bonnes lettres de recommandation qu'on aurait portées d'ici pour les agas. On s'établirait peu à peu en disant qu'on n'est là que pour un an et pour finir quelques affaires dont on ne laisserait jamais voir la fin. Mgr l'ambassadeur pourrait dans la suite et dans quelque occurrence favorable demander à la Porte, sous quelque prétexte plausible, la permission d'établir un consul dans la Bulgarie, ce qui ne serait pas si difficile qu'on peut se l'imaginer, surtout si le grand douanier était un homme de crédit. On lui ferait comprendre qu'il serait très intéressé à la réussite.“² Mémoire suggestif qui fait saisir sur le vif les procédés de pénétration usités dans l'Empire ottoman.

Mais ce plan ingénieux resta sans exécution. En 1747, Castellane, successeur de Villeneuve, adressait à Maurepas un projet de commerce en Bulgarie et attendait une réponse favorable pour envoyer un consul à Philippopoli, tout en mettant en doute le bon vouloir du reis effendi. Plus tard, le ministre autorisait seulement l'ambassadeur des Alleurs à faciliter l'établissement d'un négociant et même d'un vice-consul à Philippopoli, s'il se présentait quelque'un de bonne volonté qui se décidât à tenter l'aventure à ses dépens. Ce fut encore un projet en l'air et ni la Roumélie, ni la Bulgarie, ne virent chez elles de négociants français. L'ordonnance royale du 17 août 1756 supprima même les vice-consulats d'Andrinople et de la Cavalle, dépendant de Constantinople, comme onéreux au commerce. Cela n'empêcha pas des facteurs des négociants français de l'échelle d'y rester établis. En 1768, l'un de ceux-ci réclamait inutilement le titre de vice-consul pour son régisseur.³ Plus tard, Félix de Beaujour signalait comme nuisible à Salonique l'activité des négociants francs d'Andrinople. Cette ville n'avait eu d'abord que des facteurs de la nation de Constantinople; on y comptait vingt-trois résidents en 1764. En 1785 quatre ou cinq maisons françaises y étaient établies, recevaient directement de Marseille les marchandises d'importation et expédiaient celles d'exportation (p. 614), spécialement les peaux de lièvre, par les ports d'Enos et de Rodosto.

Si les établissements français n'avaient pas pénétré plus avant, on avait vu accidentellement des marchands aventureux créer des comptoirs jusqu'en Moldavie. Tels les Linchou, le père et les deux fils, établis à Galatz autour de 1750, qui essayèrent de lancer le commerce des viandes salées. L'aîné des frères, jouissant de l'entière confiance du vaïvode, Constantin Rakovitzza, vivait auprès de lui à Jassy en qualité de trésorier. Mais les Linchou avait fait la triste expérience des révolutions du pays et des haines des grandes familles grecques qui s'y disputaient la suprématie. Suspects à Alexandre Ghika, successeur de Rakovitzza, ils avaient été chassés avec inhumanité, ruinés et l'aîné, impliqué dans des intrigues politiques, avait fini par être décapité à Constantinople en 1760, sans que Vergennes pût le protéger.⁴

Constantinople, siège de la cour du G[rand] S[eigneur], séjour d'une aristocratie et d'une bourgeoisie riches et dépensières, était par excellence l'échelle des ventes pour les Français. Dans aucune celles-ci ne l'emportaient aussi nettement sur leurs achats. Pour les douze années 1776—1787 leur moyenne s'éleva à 3 620 000 livres d'après les chiffres inférieurs à la réalité de la Chambre du commerce, avec un maximum de 5 251 000 livres en 1780.⁵ Toutefois, même à ce point de vue, Constantinople était un marché bien moins avantageux que Smyrne qui, dans la

¹ Au nord d'Andrinople, à moitié chemin de Rouchtchouk.

² Bibl. nat[ionale]. mss fr. 7 193, fol. 129—131.

³ Arch[ives départementales] des B[ouches]-du-Rh[ône]. C, 2 481.

⁴ P e y s s o n n e l. Traité sur le commerce de la mer Noire. T. II. p. 197 et 207—208. V. ci-dessus, p. 268.

⁵ Ventes pour les trois années 1787—1789: draps, 11 105 000 livres; sucre, 1 813 000; dorures, 733 000; café, 666 000; indigo, 550 000; cochenille, 445 000; bonnets, 386 000; caragroux, 260 000; papiers, 211 000; plomb, 161 000; étoffes or et argent, 143 000; poivre, 137 000; étoffes de soie, 103 000; étain, 71 000; galons or et argent, 71 000. II, 14.

même période, avait demandé pour vingt-huit millions de plus de marchandises. Si la capitale de l'empire avait sur le grand port de l'Anatolie quelque supériorité, c'était pour le débit d'une plus grande variété d'articles de luxe, tels que les soieries, les étoffes et les galons or et argent, produits de l'industrie lyonnaise. Imitant les ligues de marchands formées pour les ventes sous l'impulsion de l'ambassadeur Villeneuve, les drapiers arméniens et grecs avaient essayé de faire la loi aux Français en formant une société pour l'achat de leurs draps. Un firman du G. S. l'avait forcée à se dissoudre sous la menace de peines afflictives.

(p. 615) La nation établie à Galata était très nombreuse à la fin du XVII^e s. Le personnel de l'ambassade, les religieux,¹ les hôtes de passage grossissaient le nombre des Français. Si l'échelle de Constantinople n'avait plus que onze maisons en 1789 tandis que celle de Smyrne en comptait dix-neuf, les résidents vivaient en aussi grand nombre dans la capitale que dans le grand port d'Anatolie. Sans les religieux la nation comptait 146 membres en 1764. Les deux grandes échelles, avec leurs 300 résidents, réunissaient près de la moitié des 650 Français environ qui vivaient dans les échelles en 1764. Quand, aux occasions traditionnelles, l'ambassadeur se rendait à la Porte escorté par tous les nationaux, les badauds pouvaient voir défiler sur le pont de Stamboul un imposant cortège.²

Le commerce que les Autrichiens faisaient par le Danube en Bulgarie et en Valachie avait nui à l'essor de l'échelle de Constantinople, mais les progrès de Salonique avaient attiré vers celle-ci le commerce de régions dont le port du Bosphore était auparavant l'unique débouché.

L'échelle de Salonique, créée en 1685, avait eu des débuts plutôt pénibles; en 1715 le commerce n'y était pas encore solidement établi. En 1717 le consul de Boismond³, constatait ses premiers progrès. Deux ans après, seulement, les Anglais, suivant notre exemple, y envoyèrent un consul; les Hollandais et les Vénitiens eurent alors le choix entre la protection de la France et celle d'Angleterre. La nation française, dès lors en (p. 616) possession du plus grand commerce, comptait une trentaine de personnes; des artisans et deux jésuites⁴ s'y joignaient aux facteurs et commis des huit maisons de négociants. Les achats de ceux-ci, encore bien médiocres, n'atteignaient que 495 000 livres en moyenne pour la période 1725—1729. Aussi la Chambre du commerce protestait-elle contre les prétentions du consul qui demandait des appointements plus élevés, sous prétexte que le commerce avait augmenté. Vingt ans après, les Anglais, solidement établis, avaient cinq négociants avec leur consul; les Hollandais et les Vénitiens avaient créé à leur tour un consulat. Les achats des Français s'étaient abaissés à 385 000 livres pour les années 1730—1743. Ce n'est qu'après la guerre de succession d'Autriche que commença l'essor définitif de l'échelle. Entre 1748 et 1756 la moyenne des achats montait à 1 280 000 livres. Les états comparatifs dressés par le consul de Jonville montrent que la nation avait gardé sa supériorité. D'après lui les achats et les ventes des Français s'élevèrent à 822 000 et 294 000 piastres en 1750; ceux des étrangers à 553 000 et 519 000 et même dans ce dernier chiffre comptaient 300 000 piastres d'espèces apportées d'Italie à Salonique. Parmi les bâtiments entrés dans le port ou sortis pendant la même année pour le commerce d'Europe, figuraient

¹ Belin. Histoire de l'église latine de Constantinople, Paris, Challamel, 1872, in-8°; Hist. de la latinité de Constantinople, Paris, Picard, 1894 (2^e éd.).

² Importations des différentes nations à Constantinople: Français, 1 519 000 livres (1686), 3 844 000 (1783). — Anglais, 4 184 000 (1686), 2 482 000 (1777): draps, 656 000, mousselines, 691 000, chalons, 502 000, pendules et montres, 94 000. — Hollandais, 3 697 000 (1686), 1 372 000 (1778: draps, 583 000, mousselines, 298 000, clous, 67 000). — Vénitiens, 247 000 (1686), 980 000 (1782: draps, 217 000, mousselines, 97 000, papiers, 89 000, saya, 60 000). — Livournais, 899 000 (1686), 647 000 (1782: café, 188 000, chalons, 149 000, draps, 65 000, soufre, 65 000). — Triestins, néant (1686), 645 000 (1782: draps, 220 000, verreries, 63 000, bours, 55 000, mousselines, 53 000: — la plupart des articles sont pris chez les autres nations.) — Russes, 356 000 (1777: cordages, toiles). Arch[ives nationales. Anciennes archives de la] mar[ine. Série] B⁷, 440.

³ Consuls de Salonique: de Boismond, 1712—1721; Blanc de Favédie, 1725—1727; Bayle, 1727—1735; J.-Ange Bezud, 1736—1737; Thomas, 1737—1743; de Jonville, 1744—1752; de Clairambault, 1752—1755; d'Evant, 1756—1766; Mure, 1773—1774; Arasy, 1774—1779; de Saint-Marcel, 1779—1783; Cousinéry, 1783—1785; de Saint-Marcel, 1785—86; Cousinéry, 1787—1793.

⁴ Installés depuis 1693 et chapelains du consul depuis 1706, les Jésuites avaient fait ériger leur mission en paroisse par décret de la Propagande en 1740 et, deux ans après, avaient pu faire construire, sous le vocable de Saint-Louis, une église assez vaste dans la cour qui séparait le logement consulaire du leur.

130 Français et 47 étrangers; parmi les 122 caravaniers, il y en avait eu 80 Français.¹ Dès lors les étrangers étaient tout à fait supplantés. D'après O'Heguerty les Anglais ne possédaient plus que la maison du consul; leur compagnie n'y envoyait pas de vaisseaux; les quelques particuliers qui y faisaient du commerce avaient pour correspondants deux ou trois Français établis sous la protection anglaise.² Le négoce des Hollandais était „fort peu de chose“.

(p. 617) Après la guerre de Sept ans, les progrès du commerce français à Salonique furent encore plus marqués: les achats montèrent à 2 600 000 livres pour la période 1763—1769, à 3 318 000 pour celle de 1768—1787 avec un maximum de 5 084 000 en 1774. Il est vrai que ces dernières statistiques sont grossières, mais médiocrement, par les chiffres du commerce de l'Archipel. Le consul Félix de Beaujour explique comment la prospérité de Salonique fut atteinte après 1780. En 1778 des droits de sortie et de transit établis pour la première fois lui portèrent un premier coup. Puis les négociants d'Andrinople, étendant leurs opérations dans l'intérieur, ramenèrent une partie du courant commercial vers Constantinople, tandis que les nouveaux établissements tentés sur la côte d'Albanie attiraient un mouvement d'affaires vers l'Adriatique; enfin le commerce de Morée, un moment désorganisé par la guerre russo-turque et l'insurrection de 1770, avait repris son autonomie.³

Comme à Constantinople les laines avaient été d'abord la principale marchandise d'achats pour les Français. C'étaient surtout les laines de Grèce qui étaient transportées à Salonique. D'après un mémoire de 1722 il n'était permis d'en vendre aux Francs qu'après que les Juifs chargés de la manufacture du G. S. avaient terminé leur approvisionnement.⁴ Mais, bientôt, les cotons avaient pris de beaucoup la première place dans le trafic et Salonique était devenue le principal marché du Levant, après Smyrne, pour le précieux textile. Les cotons de cette échelle, cultivés dans les plaines de Macédoine ou de Thessalie, comptaient parmi les plus estimés du Levant. Les mêmes riches plaines continuaient en outre à fournir ces blés dont l'extraction avait été un des principaux motifs de l'établissement du consulat. Enfin Salonique restait avec Constantinople le grand marché des cires.⁵

Dans la correspondance sur la vente des draps destinés au Levant le nom de Salonique est souvent joint à ceux de Constantinople et de Smyrne. Mais jamais le port macédonien n'offrit (p. 618) aux fabricants du Languedoc un marché comparable à ceux de ces deux places, ni même à ceux d'Alep ou du Caire.⁶ C'est que, si la ville avait grandi, elle n'avait ni la population ni les débouchés de ces autres échelles. Beaujour lui attribuait 60 000 habitants à la fin du XVIII^e s., dont 30 000 Turcs, 16 000 Grecs et 12 000 Juifs qui jouaient un grand rôle dans le commerce. Leur grand K a k a m, chef du conseil des rabbins, qui exerçait sur eux une haute autorité, s'était mis sous la protection de la France. Malgré l'accroissement notable du commerce, le nombre des maisons françaises avait diminué; la nation en avait compté jusqu'à douze: elle n'en avait plus que sept après 1780. En 1764 le nombre des résidents s'élevait à trente.

¹ Entrées et sorties de bâtiments pour le commerce d'Europe: 17 Vénitiens, 9 Regusais, 7 Livournais, 5 Napolitains, 4 Hollandais, 4 Suédois, 1 Anglais. Entrées et sorties de bâtiments caravaniers: 28 Ragusais, 5 Anglais, 4 Hollandais, 3 Vénitiens, 1 Livournais, 1 Napolitain. HH. [Mémoires divers sur le commerce, industries, corps et métiers de la Chambre de commerce de Marseille] 35; Arch. nat. F¹² 645 et Aff. étrang. Mémoires. — Cf. Aff. étrang., ibid., des Mémoires de 1736—1744 et aux Mém. et doc. Turquie 8: Description des ports du département du consulat de Salonique. . . , 24 avril 1777 (consul Arasy).

² D'après Félix de Beaujour [Tableau du commerce de la Grèce] (t. II, p. 3—7). au contraire, la compagnie anglaise aurait conservé un monopole de fait à Salonique.

³ Tableau du commerce, t. II, p. 184. — Beaujour donne les plus grands détails sur le commerce de Salonique.

⁴ Mémoire au sujet du commerce des laines de Salonique en France, 1732. Arch. nat. mar. B⁷, 311.

⁵ Achats pour les trois années 1787—1789: total, 8 310 000 livres; cotons en laine, 6 287 000; laines, 740 000; cires, 733 000; toiles abats, 266 000; blé, 153 000. Les étrangers achetaient surtout des cotons et des tabacs.

⁶ Ventes pour les cinq années 1763—1767: draps, 3 341 000 livres; indigo, 1 100 000; café, 1 029 000; sucre, 260 000; cochenille, 168 000; bonnets, 108 000. Moyenne des ventes pour 1782—1785: 2 600 000 livres, d'après les chiffres du consul supérieurs à ceux de la Chambre.

ПОКАЗАЛЦИ INDEX



INDEX DES NOMS

- Abdul-Hamid 92 325 368
 Abdul-Medjid 223 226 238 304 326 345
 348 366 368
 Abou Talat 221
 Abrachamian, Grégoire 419
 Abu-Abdallah Garnati 260
 Abu Hamed Andalusi 259 260 261 262
 Abulfeda 263
 Achille 81 94
 Achmet-Pacha 141 249
 Achmet-Pascha cf. Achmet-Pacha
 Acorambono 251
 Acqs, évêque d' cf. Noailles, François de
 Adrien VI 241
 Agasse H. (éd.) 64
 Aglosthène 221
 Ahmed Aga 156
 Ahmed 239
 Ahmed I 92 325 392 429
 Ahmed II 92 325
 Ahmet III 61 92 116 325
 Albe, duc d' 246
 Alexander Asen, bulgar. König cf. Jean
 Alexandre Asen
 Alexander J. E. 130
 Alexandre le Bon 304
 Alexandre, empereur de Zagorie cf. Jean
 Alexandre Asen
 Alexandre le Grand 38 50 158 338 402 439
 Alexandre I 109 326 343 440 444
 Alexandre, voïvode 376 439 460
 Alexiades 25
 Alexis Comnène 253 254
 Ali-bey 325 507
 Ali Pacha 245 392
 Ali Pascha de Janina 84 229 326 395
 Allard C. 377
 Allen, William H. & C^o 130 271
 Alléon J. 286 302
 Alleurs, comte des cf. Puchct, Roland
 Alphonse III 222
 Alphonse de France, comte de Toulouse
 222
 Aly, grand vizir 246
 Ammianus Marcellinus 263
 Amurat I cf. Murad I
 Amurat II cf. Murad II
 Amurat III cf. Murad III
 Amurat IV cf. Murad IV
 Andersen, Petter von 486
 André le Roy 479
 Andree K. 379
 Andrews John 489 490
 Andrezel, vicomte d' 428 507
 Andros 483
 Anguillara 241
 Anjou, duc d' 246 247 248 249 250
 Anne 408
 Antheine M. 75
 Anthoine 108
 Antoine 508
 Antonio, don 249
 Antonjov 416
 Antran 491
 Anville, d' 108
 Apelle 221
 Apollon 402
 Apostoli 159
 Appendini 461
 Aramon, Gabriel d' 242 243 244 427
 Arasy 510 511
 Arcadius 55
 Archenholz J.W. (éd.) 74
 Argental, baron d' cf. Ferriol, Charles de
 Ariano 39
 Aristarchi Bey 407
 Arnold 143
 Arnoul 477
 Arnstein & Eskeles (Firma) 489
 Arnulf, König 282
 Arriano 39
 Asén I 412 413
 Asén II 413
 Asenides, Aseniden, dynastie 412 436 457
 Asher A. (éd.) 173
 Atanaskovitz D. 206
 Aubaret G. 419
 Aubert-Dubayet, d' 326
 Aubignosc L. P. B. d' 179
 Auerbach, August 407
 Aumale, chevalier d' 251
 Auville, d' 420
 Babelon E 441
 Baif, Lazare de 241
 Bajazet I 92 245 321 324
 Bajazet II 304 371 460
 Bakaloglu 416

- Balaban Boboŝevski und Cie 444
 Balbi A. 169 175
 Balerini 206
 Baldus 24
 Baltatzy 347 .
 Baltazzi Emmanuel 286 302
 Banduri 461
 Baraïctar 326
 Barbaro, Joseph 151
 Barbié du Bocage 82
 Barbier de Meynard 441
 Barlatier-Feissat et Demonchy (éd.) 235
 Bart, Jean 343
 Barth, Heinrich 440
 Bartholomæus de la Capra de Cremona 25
 Barton, Sir Edward 499 500
 Basile II, empereur 173 237
 Basilius der Zweite cf. Basile II, empereur
 Basman-Oglu 99
 Bathory Sigmund. Fürst von Siebenbürgen 448
 Battista 256
 Baudouin 371
 Bayer 42
 Beaudell 488
 Beaujour F. 51 58 101 147 509 511
 Beck, Christian-Daniel 47
 Beer, Ad. 351 474
 Bela, König von Ungarn 120
 Belin 510
 Bell 489
 Ben Gorion Joseph 17
 Benette, Jean-Pierre 371
 Benigni Albertini 206
 Benincasa 256
 Benjamin, rabbi 17
 Benoît 392
 Benoît XI 150
 Bentley, Richard 155
 Berger-Levrault, veuve et fils (éd.) 392
 Berghaus 195
 Berladnik, Ivan 413
 Berman, Moriz 487
 Bernhard, Anton 489
 Berovič, Peter Ch., Béron 416
 Berre de Girardin 428
 Berteza 235
 Berteaut S. 235
 Berthier 250 251 427
 Berthoud (Beregreet) 80
 Berton J. M. 113
 Bertrand, Ar. (éd.) 180 380
 Bertrand P. 303
 Beškov A. M. 443
 Bezud J. Ange 510
 Bianchi T. X. 238 447
 Bibiena 241
 Bilézikdji, architecte 382 384
 Bingley 110
 Biron, maréchal 250
 Bischoff 173
 Blackett 400
 Blanc de Favedie 510
 Blanqui 207
 Blok P. J. 503
 Bode, J. E. 140
 Boehme, Adam Friedrich (éd.) 58
 Bogdan 304
 Bogoris, bulgar. Fürst 282
 Böhme, Georg 462
 Bois, de 246
 Boismond, de 510
 Boistailié, de 244 245 246
 Boninsegna, Orsato di 437 458
 Bonnac, marquis de 428 475 507
 Bonnald, Joseph 305
 Bonnet, de 246
 Boré T. R. P. 377
 Boris 352
 Bosco 304
 Bosco, Giannone del 375 439 459
 Boscowich I., Boskowich 20 21 256 376
 Boué A. 176 180 281 383 440
 Bouillon 422
 Bourbon, cardinal de 250
 Bourlet 192
 Brabant, duc de 249
 Braumüller G. (éd.) 281
 Braumüller, Wilhelm 281 351 379 502
 Braun-Wiesbaden K. 407
 Brazlawo, Herzog 282
 Bridgewater, Herzog von 488
 Broglie, de 343
 Brognard 156
 Brown, Ed. 15
 Browne 111
 Bruck, von 229 274
 Brunswick 392
 Buchon 256
 Bugeaud 348
 Bugistre-Belleysan D. 418
 Buisson (éd.) 49
 Bulwer H. 392
 Burleigh, lord 500
 Busbecq 246
 Busch M. 87
 Businello P. 31
 Cabouli Effendi 353
 Calixte III 155
 Calvert F. 425
 Cambray, de 242
 Canale 404
 Canetti 419
 Cankov A. 444
 Cannabich 169
 Canning 172
 Cano 442
 Cantacuzène, Kantakuzenos 249 254 375 413
 Cantelmo, César 427
 Cantémir, Démétrius Cantimir 304
 Cappon, Josef 441
 Cara Moustapha, grand visir 224 325
 Caracalla 223
 Caratheodory 434

- Carlos, don 246
 Caroli 88 120
 Carrey 496
 Carvonides 419
 Casimir, Jean 248
 Castagnères, Pierre-Antoine de 428
 Castellane, comte de 325 428 507
 Castore 40
 Castravelli 451
 Castries 507
 Caterine Zen. 461
 Catherine II 277 440
 Catherine de Médicis 52 221 248 249 250
 252
 Cécilien, évêque 126
 Cedrenus, Cedrinus (Sycarum) 25 89 120 457
 Centurioni, Paul 308
 Cerigo 479
 Cézy, comte de 427 429 476
 Chaireddin-Barberousse 324
 Chalcocondylas, Laonicus 375 438 459
 Challamel Aîné (éd.) 392 510
 Chamillart 478
 Champion H. (éd.) 504
 Chanterelle 193
 Chapman and Hall, (éd.) 427
 Chardin 481
 Charlemagne 86 117 198 230 237 240 273
 342 428
 Charles I 212
 Charles II 475
 Charles Quint 241 242 243 244 245 324
 403 480
 Charles VII 342
 Charles VIII 479
 Charles IX 245 246 247 248
 Charles XII 325
 Charles d'Anjou 324 342
 Charles-Gravier 343 428 507 508 509
 Charles Martel 342
 Charles, roi de Sicilie 371
 Charluitii 89 120
 Charonda L. 24
 Charrière, E. 240 280
 Chataud 285
 Chavrinus, Gazi 96
 Chazane, Léon 222
 Child, Josiah 172
 Choiseul-Gouffier, comte de 156 507 508
 Chrysobull 413
 Cic 127
 Cicogna, Pascal 251
 Cinnamus 89 501
 Clairambault, de 510
 Clarendon, lord 505
 Clarke 156
 Clément VI 254 255
 Clément VII 241
 Clément VIII 119
 Clément, Jacques 252
 Clician, Mathieu 419
 Clinchamp, seigneur de 428
 Clouzier G. (éd.) 16
 Clovisier, Fr. (éd.) 15
 Codignac 242 244 245 427
 Cœur, Jacques 212 342 479
 Colbert 60 95 313 342 343 465 469 477 506
 Colburn, Henry 155
 Colco 39
 Coligny 246 247
 Collas B. C. 370 377
 Colomb, Christophe 150 235 342
 Columbus cf. Colomb, Christophe
 Comte 122
 Condé, prince de 246 248 263
 Conrad III 86 120
 Constantin, empereur 55 96 126
 Constantin Porphyrogénète, Konstantin der
 Purpurborene 42 127 262
 Contin 474
 Coquebert W. (éd.) 207
 Cor M. 285 384
 Coron 479
 Cortez, Fernand 342
 Costa 375 438 459
 Coste 243
 Costelnau 242
 Costin, Nic. 376
 Cotillon A. (éd.) 433
 Cotta J. G. (éd.) 435
 Couret A 407
 Court, Ed. 418
 Cousinéry E. M. 157 510
 Cujacius 25
 Cussy 434
 Czechenyi, Graf 272
 Dagobert 428
 Daher, cheik 325 507
 Dallam, Thomas 500
 Damianov 443
 Damville, maréchal de 248
 Dandelot 246
 Dandolo, Andrea 376 436 437 457 458
 Daru P. 117
 Daux A. 425
 Davids, Daniel 486
 Davis A. H. 142 171
 Dearborn H. A. S. 106
 De la Forêt, Jean 416 427 480
 De La Haye 325 427 429 476 477
 De La Haye, Vantelet 496
 De La Vigne 244 245 427
 Deligny 193
 Demeter-Zlato 453
 Demiri 261
 Demorgny G. 504
 Dentu, E. (éd.) 55 345 377
 Dentu J. G. (éd.) 92
 Depping G. B. 149 404 479
 Descorches 326
 Deucalion 221
 Deux-Ponts, duc de 246
 Didier et Cie (éd.) 348 402
 Didot, F. (éd.) 117 121 147
 Dimitr, knez 415

- Dimitrov und Cie 444
 Dinteville, François de 241
 Dioclétien 223
 Diodoro di Sicilia 39
 Dioscuri 40
 Diversis, Philippus de 461
 Djem 324
 Djenguyz-Khan 92
 Djezzar pacha 507
 Dobordiza, Dobrotikens 375 438 459
 Dobrjov, Ivan 416
 Dobrotikens cf. Dobordiza
 Dodieu de Velly 241
 Doering, Ed. 300
 Dolu 245
 Doria, Baldo 242 253
 Doriole 479
 Dorner, Jos. de 197
 Doro, Jacopo 436 457
 Draganov 443
 Dragaš 415
 Dragut 243 246
 Drake, amiral 251
 Du Bellay 242
 Dubois de Montperreux 277
 Du Bourg, Claude 246 249 427 428 429 480
 Dubroca 123
 Duckett W. A. 321
 Duemmler E. 282
 Duesberg 474
 Du Ferrier 246 247 249 250
 Dufrenoy 113
 Du Fresne 25
 Duguay-Trouin 343
 Dukworth 326
 Dulgerov A. 443
 Dumaine I. 283 417
 Dumont A. 96 402
 Du Mortier 242
 Dupleix 343
 Dupont 460
 Duprat 241
 Duquesne 213 343 470
 Durand A. 475
 Dušan 412
 Duz 221
 Duz, Mihran 288

 Eberhard, S. 87
 Egizi, gli 39
 Eguibeg 184
 Eichwaldt 277
 Elder, Smith 370
 Elgis, lord 172
 Elisabeth, reine d'Angleterre 172 245 246
 247 249 429 499 500
 Elisabeth, reine d'Espagne 246
 Elizabeth cf. Elisabeth, reine d'Angleterre
 Ellissichine 419
 Eminek-Beg 254
 Emo 250
 Erault L. 323
 Engel 460
 Engelhardt 277 433
 Engelhorn J. (éd.) 379
 Engelman (éd.) 197
 Enke, Ernst 309
 Eperon, duc d' 250
 Erasme 241
 Erman E. 259
 Ersch 459
 Eschilo 39
 Ese le Macédonien 123
 Esneval, comte d' 508
 Essad Paša 444
 Etienne 86
 Etienne Bathory 250 251
 Etienne le Grand 304
 Etienne, roi de Serbie 87
 Etienne-Douchan 457
 Etienne-Ouroch III 457
 Etimbeg 184
 Eton 95
 Eugène IV 153
 Eusébe 126
 Evant, d' 510
 Evliya 271
 Eyragues, marquis d' 220

 Fabre, Jean-Baptiste 428 478
 Faliero, Marino 437, 458
 Farjati 461
 Farley J. L. 373 400
 Feim-Paša 444
 Ferdinand d'Autriche 241 242 243 244 502
 Ferdinando Primo 304
 Ferrare, duc de 244
 Ferrières-Sauvebœuf 49
 Ferriol, Charles de 428 483
 Fèvre, François 430
 Filiasi 155 174 376 438 459
 Filippo, Re di Macedonia 38
 Firdûst 462
 Fischer, Fr. Chr. J. 42
 Flandorffer 442
 Fletscher, M. & I. Punshon 491
 Fleury. 126 507
 Foix, Paul de 252
 Fontenu, Gaspard de 428
 Forbonnais 506
 Foszlan 462
 Fourquevaux N. de 246
 Fowles 490
 Frähn 462
 Francesco 504
 François I 196 241 242 324 326 342 355
 370 371 416 427 428 429 480 504
 François II 242 245
 François-Joseph 434
 Frangipani, Jean 427
 Frankland, Ch. 155
 Franklin 343 488
 Franz I 313
 Franz, Fr. Chr. 46
 Fredegar 88
 Frédéric le Beau 87 120

- Fréjus, Michel 343
 Frère 192
 Fridericus I 120
 Friedrich der Erste 237
 Friedrich II 147
 Friedrich Barbarossa 485
 Friedrich der Schöne cf. Frédéric le Beau
 Fulton, Robert 488 489
 Fumeil 243
- Gabella, Antonio della 254
 Gabon et Comp. (éd.) 82
 Galati 162
 Gama, Vasco de 342
 Garnier 123
 Garnier Frères (éd.) 323
 Gastines, de 478
 Gautier, Théophile 321 322
 Gebhardt und Wilisch (éd.) 441
 Gechoff 425
 Genovič, Jordan H. 416
 Gerhard Dr. 393
 Germani 192 185 203
 Germigny, Jacques de 247 249 250 427
 428 429 480
 Germales, Jacques, baron de cf. Germigny,
 Jacques de
 Gerold [Carl] (éd.) 92 133 141 177
 Gerson, Friedrich 486
 Gheselle, Josef von 487
 Ghika, Alexandre 348 509
 Giani-Beg 254
 Gibbon 96
 Gigov A. 443
 Girardin, abbé de 428 478
 Girardin, Berre de 428
 Gisulfo, Biscarello de 254
 Githerkhan 151
 Giusti, Dondedeo de 153
 Giustiniani 308
 Gjorgič 448
 Gladstone 432
 Glavany, David 288
 Gli Egizj 39
 Goluchowski, Joseph (éd.) 105
 Gondola, Matteo cf. Gundulič, Mattäus
 Gontaut Biron, François de 427
 Gosselin, Ch. (éd.) 116
 Gott 125
 Gottfried 422
 Götz W. 485
 Gournay, Henry de 427
 Granchamp, Grantrie de 246 247 427
 Grasset, Franc et Comp. (éd.) 20
 Grasset Saint-Sauver 63 64
 Gregoire XIII 247 250
 Gregor X 308
 Griffith, Jules 116
 Grigorovič 415
 Grimaldi, Gentile de 375 438 459
 Grisebach A. 206
 Griselini 33
 Gritti 241
- Gruber C. A. 92 459
 Guasto, Lodisius de 376
 Gubernatis, de 419
 Guer 18
 Guerard 352
 Guérines, seigneur de cf. Du Bourg, Claude
 Guigniaut 303
 Guillaumin et Cie (éd.) 352
 Guilleragues, Gabriel-Joseph de la Verne,
 de 325 428 477
 Guise, duc de 244 246 248 251 252
 Gümüsgherdan 394
 Gundulič, Mattäus 414 415 461
 Gundulič, Trojan 414
 Gunz S. 90
 Guritha 441
 Gyllio 25
- Haase, Gottlieb (éd.) 90
 Hachette et Cie (éd.) 323 327 439 476
 506
 Hackluyt 172
 Hadgi-Bando 203
 Hadjee Achmet 155
 Hadži Argiroglu, G. 453
 Hadži Chalfa 413 414 415 445 446
 Hadži Hassan 444
 Hadži Konstantinov, A. 443
 Haebelin, Fr. 24
 Hahn 415
 Hakim 263
 Halet-Effendi 345
 Hamartolus, Georgius 436 457
 Hammer J. 131 224 226 271 375
 Hampden 212
 Hannard 241
 Hanson 288
 Hanza 251
 Harborne, sir William 500
 Harlay Sancy, Achille de 427
 Harlay, Philippe de 427
 Hartl, Sebast. (éd.) 42 44
 Hartleben, Konrad Adolph (éd.) 105 483
 Harun-al Raschid 260
 Hase M. 151 153
 Hassan Aga 371
 Hassan Pascha 170
 Hastings, Warren 507
 Hatleben C. A. 131
 Heeren A. H. L. 85 408
 Heffter (cf. Heyd) 434
 Heid 485
 Heinrich der Löwe 237
 Heinrich, Markgraf 485
 Heintze W. 418
 Hellwald, Fr. 432
 Hémard, Charles de 241
 Hempfling 394
 Hénault (cf. Heyd) 428
 Heneage, sir Thomas 499
 Henri II 243 244 245
 Henri III 248 249 250 251 252 476 480
 Henri IV 212 342 392 428 476

- Henri VIII 224 241
Henri, cardinal-roi 249
Henri de Valois 128 247 248
Heraclius 222
Herbig, Feriedrich Leudwig 275
Herodot 127
Hésiode 221
Heuschling, Xav. 352
Heyd W. 374 404 435 456 474 479 495 501
Heyler, Eduard 453
Hilberg A. 408
Hildd J. A. (éd.) 50 76 81
Hilferding 352
Hinrich J. C. (éd.) 129
Hochstetter F. 393 420
Hodges 206
Hoffmann W. 235
Hölder, Alfred 408
Holdfan III 441
Holzhausen. Ad. 441
Homère 39 80 221 439
Hommaire de Hell 303
Hopf 438 459
Hormayer, de 152
Hozzopulo 409 412
Hube 19
Huellmann cf. Hüllmann
Huet 127 128 428
Huetz J. 131
Hügel 271
Hüllmann, Huellmann 86 88 119 150 151
238 352 474
Humbert II 255
Hunyade 401
Hunyade Corvin 324
Hurst 400
Hussein 235

Ibn Baitâr 462
Ibn Fadlân 462
Ibn Haukal 259 260 263 462
Ibn Hauqual. Cf. Ibn Haukal
Ibn Todhjan 260 261 262
Ibrahîm Ben Jacqûb 462
Ibrachim Chaoux 507
Ibrachim, drogman 246
Ibrachim, grand vizir 324
Ibrachim, sultan 92 325 429
Ibrachin Ibn Hacub 501
Icalabis 263
Idrisi 262 263 264
Igor, Groß-Herzog von Rußland 19 408
Innocent IV 222
Ioannidis I. 419
Irminon, abbé 352
Isabelle d'Autriche 243
Iside 39
Ismaël-Agha 304
Ismail-Bey 157
Ismail, grand vizir 224
Ismail Pacha 372
Isnard 122 123

Istachri 260 462
Ithas 221
Ivailo 412
Ivanko cf. Juanchus
Ivanov, Stojan 444

Jacob G. 462
Jacobovits 379
Jacques Ier 77 212 294
Jaeckel J. 133
Jaklab 263
Jakob I. cf. Jacques Ier
Jálica et Cie 442
Janko cf. Juanchus
Janouka cf. Juanchus
Januka-Ban cf. Juanchus
Janus Bey 242
Jaropolk 264
Jaroslaw 263
Jaspar 271
Jauna, chevalier 507
Jean XXII 118 308
Jean Alexandre Asen, Johannes Alexandre
Asen, czar des Bulgares 155 174 376 404
412 413 414 437 438 458 459
Jean Asen II cf. Joannes Asên II
Jean de Hongrie 241 242
Jireček, C. I. 412 420 437 438 448 458 459
461
Jmrefi 275
Joachino 193
Joannes, imperator 120
Joannes Asên II 412 436 457
Joanovič 416
Johan XXII cf. Jean XXII
Johann VIII 282
Johann-Friedrich Junius (éd.) 40
Johannes VIII 141
Johannis Stella 25
Jolpani 375 438 459
Joinville, de 510
Jooris J. 372
Jordanov J. 443
Jorio M. 38
Josef I 486
Joseph II 195 265 487
Josèphe, historien 221
Jouaust, Ch. (éd.) 370
Joubert, Th. 262
Joyeuse, duc de 252
Juan d'Autriche 247 248
Juanchus 153 154 174 254 255 375 376 418
438 459
Juchereau de Saint-Denys 211
Jucundianus 25
Jugé, Sébastien 248 427
Julian 146
Jullius 25
Jurissitch, Nicolas 241
Justinian 24 25 55 141
Justiniani, Vincent 246
Jusuf-Bey 157

- Kabiz 324
Kalef, Nisim 441
Kalisch, docteur 419
Kalojan 413
Kaminski 156
Kanitz F. 420 432 441 447
Kantakuzenos cf. Cantacuzène
Karadjanem 162
Karadunčov, Fer 453
Karagiozoglou 447
Karakas, Atanas 444
Karamikaloff D. 419
Kara Moustapha cf. Cara-Moustapha
Karamsine 408
Karl VI 415 486
Karl IX 81
Karl der Große cf. Charlemagne
Karlmann 282
Karolinger 282
Katačić 420
Katharina, Kaiserin. cf. Catherine II
Kern, Joh.-Urban 307
Khadji Ivane 162
Khadji Mikhalaki Tscharobadji-Oglu 162
Kiepert 420
Kiesselbach B. 501
Kikhai-Bey Achmet 162
King Henty and Co. (éd.) 425
Kioprii cf. Kupruly
Kioprii, Mustapha-Pacha 348
Kleemann, Nikolaus Ernst 22 76
Koci, Kujundži 446
Kohl J. G. 277 421
Köhler, Dr 276
Koho I. G. 421
Kojevnikow B. 419
Konstantin 146 413 415
Konstantin Asen 412
Konstantin der Purpurborene. cf. Con-
stantin Porphyrogénète
Kopitar 282
Köppen 277
Kosmas 89 311
Krauss, Johann-Paul (éd.) 22
Krem cf. Krum
Krim-Giearai-Kan 104
Kristov 443 444
Krum, Krem 311 412
Kuchulin, Johann Heinrich (éd.) 24
Kuester (éd.) 89
Kunik A. A. 501
Kunike, Ad. 121
Kunstmann 438 459
Kunubert 192
Kupfer 277
Kupruli Ier 325
Kupruli-Hucein 325
Kupruly 348 496
Kupruly, Ahmed 325 430
Kurz 362
Kurzbeek, Joseph Edlea von (éd.) 49
Kutschera 408
Kutschuk-Achmet-Pascha 162
Kutuzow 141 156
Labiitte 228
Ladislav VI 108 344 375
Ladislaus cf. Ladislav VI
La Friquerie 427
Lagarde 116
Lala-Schachin-Pascha 141
La Mole 248 427
Lancosme, de 250 251 252 427
Lang V. M. de 153
Lannoy, Guilbert de 439
Laodomur 282
La Primaudaie F. E. de 253
La Rochette S. L. de 64
La Roquette, de 303
Larose L. 504
Larta 479
Lasky 241
Lavallée, Th. 323
Lazar, roi 412
Lebret, Pr. 33
Lechevalier I. B. 54
Lecou, Victor (éd.) 321
Leibnitz 496
Leieberstein 277
Lejean 415
Lelewel 437 439 460 474
Lemonides, Leonida George 445
Leo VI, der Weisen 89 311 352 436 457
Leo Grammaticus 89 120 436
Leo, Kaiser cf. Leo VI, der Weisen
Leon X 240 256
Leonardo Marco 437 458
Leopold I 415 486 502
Leopold, Herzog, archiduc 87 120 151 237
485
Leopoldo, duce cf. Leopold, Herzog
Le Pelletier 480
Lepetchin 256
Le Play F. 425
Lercari, Megollo 254
Leroux E. 475
Le Roy, André 479
Le Tasse 128
Leunchavius 97
Lev der Weisen cf. Leo VI, der Weisen
Lévy, Victor 419
Linchou 509
Lindau, Wilhelm Adolf (éd.) 143
Lindtweit 282
Lindner, Fr. L. 99
Ling, Christoph 487
Lippmann K. 495
Lise 248
Liste, L'abbé de 248
Littrow 169
Livingstone 488 489
Ljubič 412
Ljubič, Sime 413
Longman, Green (éd.) 111 171 373

- Longo, Antonio 504
Lori 120
Louis XI 342 479
Louis XII 308 403 479
Louis XIII 342 429
Louis XIV 325 342 343 466 470 471 475
478 483 496
Louis XV 343 507
Louis XVI 427 506 507
Louis XVIII 343
Louis de Bavière 119 273
Lubec, Arnold 151
Lucas, Paul 483
Luccari 123 460 461
Lucchino, Varino 254
Lucian 127 221
Ludwig II 282
Ludwig XII cf. Louis XII
Ludwig von Bayer cf. Louis de Bavière
Luedeke, Chr. W. 31 40
Lulle, Raymond 150
Luschin von Ebengreuth, A. 474
Luther 241
Luxoro 460
Lycurgue 221
- Mabilly 507
Maçoudi 441
Magallon 507
Magellan 342
Magni, Cornelio 496
Mahdi, Kajif 261
Mahmoud bey 123
Mahmoud II 179 215 220 225 231 238 239 284
285 292 326 345 352 366 368 384
Mahmud I 92 219 224 225
Mahmúd Páshá 271
Mahomet, prophète; Mohammed 92 221 222
226 342 345 435 456
Mahomet II 52 225 254 278 308 324 327
342 460
Mahomet III 92 325 480
Mahomet IV 92 110 325
Mahon 343
Maise, de 250 251 252
Malekewsky P. 74
Malitenus, Theodosius 457
Malte-Brun 172
Mannert 420
Manuel, empereur 253 255
Marcopoly M. A. 418
Marc-Pol 117
Marchant, baron 223
Marcheville, comte de 427 476
Marcus, Adolph (éd.) 119
Maria Stuart 246 251
Maria Theresia, cf. Marie-Thérèse
Marie d'Angleterre 244
Marie-Anne 196
Marie Dorothee 196
Marie-Thérèse, Maria Theresia 126 486 487
502
- Marillac 242
Marin 153 154 404 438 459
Marko Kraljević (Marek Karlovic) 415
Marmont 277
Marsigli 97 98 420
Martens F. 403
Martens (R.) 434
Martens-Skerst 495
Martinuzzi, cardinal 243
Mas Guckin Slane 263
Masson P. 476 506
Mas'Ūdi 260 261 262 263 462 463
Mathieu H. 341
Matkovic 414 459
Maurepas 78 506 507 509
Mauthousen, Friedrich K. 474
Mayenne, duc de 248
Mayer, Philipp Lorenz 487
Mayr du Zriny 197
Maximilien I 241 251 252 308 486
Maximilien II 246 248
Médan, Barthélemy 305
Mehemet III 428 429 499 500
Méhémet-Ali-Pacha 113 233 326
Mehemmet Kubrizli 341
Meinicke C. 404
Mela, Pomponio 40
Mélibée 115
Menadier, Fr. A. 156
Menavino 224
Mendez 243
Menetries 277
Mengheli-Gherai 254
Mercurio 39
Mérovings 392
Mesnage 242
Messine 247
Metternich, prince de 196
Meyer 277
Mezano, Giovanni de 375 438
Michael Asên 412 413 436 457
Michael, König 282
Michael Šišman 413
Michalakaki Bey 394 395
Michel 478
Michel-Ange 428
Michel Asen cf. Michael Asên
Michel le Brave 325
Michel M. J. 377
Michelsen, Edward H. 356 386
Michmandar 21
Михов, д-р Н. (Michoff) 84
Midas 347
Midhat Pasha 427 442 443 444 448 450
453
Miguez 249
Mijatovic 412 413 436
Miklosich 436 457 560
Milčov C. 444
Milčov D. 444
Milčov J. 444
Miller, Partrick 488

- Miller W. 503
 Miloch cf. Milosch, prince
 Miloš, cf. Milosch, prince
 Milosch, prince 182 192 288 233 416
 Miloutine-Ouroch II, roi de Serbie 457
 Miltitz, Al. de 173
 Miltitz 404
 Milutin cf. Miloutine-Ouroch II
 Mirza 438 459
 Misri-Effendi 348
 Miss Harriett 304
 Mithridate 117 278
 Mitrovic, Vratislav von 415
 Mljadenov J. und Cie 444
 Mocenigo, doge 149
 Modon 479
 Moezz-Lidin-Allah 263
 Mohamed II cf. Mahomet II
 Mohamed cf. Mahomet
 Mohammed Sokolly 246 249 325
 Moimir, Herzog 352
 Molan 488
 Möller 173
 Monev 443
 Mongolfier 488
 Montagnac 248
 Montague, lady 113
 Montaran 506
 Montbrun 248
 Montlong O. 419
 Montluc, Jean de 242 427
 Montmorency 241 242 245 246 250
 Morant 477
 More R. J. 425
 Morvillier 242 243
 Mourad II cf. Murad II
 Mouradja d'Ohsson 47 224 226
 Moussa Pacha 15
 Moustava Pacha 249
 Muawiah 221
 Muazzo, Giovanni 459
 Mueller, Müller 19
 Mu'is-le-Din-Allah 263
 Muqaddesi 462
 Murad I 92 226 324
 Murad II 96 141 158 183 344 401 445
 Murad III 224 249 250 384 429 500
 Murad IV 92 227 325 429
 Muralt, éd. 457
 Muratorius 25
 Mure 510
 Murray H. 171
 Murray, John (éd.) 109 503
 Mustakov, Dimitr 416
 Mustapha I 92 325
 Mustapha II 324 325
 Mustapha III 62 92 249 325 329
 Mustapha IV 326
 Mustapha, faux 246
 Načev 443
 Načovič 443
 Nadir Schah 454
 Napoléon 148 230 326 343 488 504
 Napollon, Sanson 476
 Nassi 249
 Navagero, Bernardo M. 504
 Navarre, prince de 247
 Neale, doktor 170
 Necker 506
 Neigebaur J. B. 307
 Nelkenbrecher J. C. 89
 Nenovič, Vasil N. 416
 Nesselrode, de 329
 Nestor 462
 Nicéphore, empereur 117 126
 Nicéphore, Grég. 375
 Nicolaidès, Demetrius 407 418
 Nicolle H. (éd.) 104
 Noailles, François de, évêque d'Acqs 244
 245 247 248 427 429
 Noailles, Gilles de 429
 Nobel, Andreas 487
 Noel O. 473
 Nointel, de cf. Olier de Nointel, Charles-François
 Nordmann 276 277
 North R. 416
 Notari 447
 Nouereddin 324
 Novakovič, Stojan 412
 Ochiali 251
 Oderico 153
 O'Heguerty 511
 Oleg, grand prince 19 253 407
 Oleg von Bußland, cf. Oleg, grand prince
 Olier de Nointel, Charles-François 325 428
 430 477 496 499
 Oliva, Ch. 419
 Olive 304 306
 Olivier G. A. 64 171
 Omar (Khalif) 128 370 371
 Omero cf. Homère
 Omortag 412
 Oppède-, d' 477
 Orange, prince d' 246 248 249
 Orkhan 92 324 403
 Ornano, Sampetre 246
 Orthogrul 92
 Ortières, d' 343
 Orto, Antonio dell' 253
 Osman cf. Othman
 Osman II 92 429
 Osman III 92
 Osman Pacha 249
 Othman 92 504
 Othon 184
 Ovide 304 377
 Pachymère G. 152 153 375
 Paléologue, Mich. 152 153 253
 Pálagjay 442
 Paléologues 456
 Pallas 276

- Palm Y. Y. 309
Panajottow H. 412
Panica G. E. 443
Paoli, Bischof 448
Papasoglu, Brüder 443
Pariset 408
Parkins, Dr Christopher 499 500
Parme, prince de 250
Parrot 277
Passard 228
Pasvan-Oglou, Osman 122 412 442
Paul III 242
Paul IV 244
Paulin de la Garde cf. Polin, Antoine, baron de la Garde
Paulus Imperialis 153
Pavet de Courteille 441
Paysij 415
Pedone-Lauriel 475
Pegol 437 458
Pegoletti Balducci 151 152
Pegoletti, Francesco Balducci 255
Pelissier 123
Pellicier, Guillaume 242
Penef J. — Söhne 443
Pen̄a, Lucas de 24
Père de Saint Aignan 467
Pertusier, Ch. 104 116 292
Perusio, Angelus de 24
Pěšakov, Georg 416
Peter, bulg. König 412 413
Peter der Große 20
Petermann (éd.) 420
Petkovič, Hadži Petko 441
Petremol 245 246 427
Peuchet 76
Peukler 225
Peyssonnel 213 215 255 508 509
Phidias 114 221
Phidon, roi 221
Philippe II 158 244 245 246 249 251
Philippe III, le Hardi 370 371
Philippe de Macédoine 439
Philippe de Parètes 479
Photius 407
Piali-Pacha 244
Picard 510
Picon, Jean-Baptiste-Louis 428
Pie V 246
Pierre II 228
Pierre le Grand 108 304 440
Pierre Tchersheb, prince 249
Pigeonneau 481
Pinkas und Söhne 441
Piombino 243
Pitzipios-bey J. G. 345
Plino cf. Pline
Pline 39 198
Plon-Neurrit Cie (éd.) 473 496
Plutarch 40
Podhayski 419
Polin, Antoine, baron de la Garde 242 427 504
Polluce 40
Polyb 127
Pommier 192
Pompilius, Numa 226
Pomponne M. de 496
Ponsonby, lord 204 220
Pontchartrain 122 465 477 478
Popovitch 193
Porter, Jaq. 20
Posedale H. G. 499
Potevin 460
Poujade E. 348
Poumay M. Jacques 365
Pouqueville F. C. H. L. 82 121 122 188 199 479
Pozzo di Borgo 329
Praslin 507
Premuda 491
Prichard, Joseph 489 490
Princesse de Galles 114
Probus 341
Prudhomme, Henri 475
Psychari, Démétrius 288
Ptolomäern cf. Ptolomées
Ptolomées 113 222 351
Puchot, Roland, comte des Ailleurs 325 428 507
Quatemère 263
Quiclet 15 225
Quitzmänn 277
Radiev 442
Raicewich 49
Raikov, Kilio 444
Rakovitza, Constantin voivode 509
Raļčov N. 444
Ramberti 460 461
Rambouillet, cardinal de 246 247
Rappoport 408
Rasim-Paša 444
Rasmussen V. 150
Rauch 87 120
Raynaldi 155
Raynaud 501
Reade R. 419
Redcliff, lord 341 392
Reden, baron de cf. Reden, Fr. W. vom
Reden, Fr. W. von 227 329 356 362
Reinaud 263
Reinier, Jean 429
Reisewich, von 43
Remer J. A. 44
Renault, Louis M. 504
René, roi 342
Rénier 377
Renty, de 244
Reschid-Pascha 204 220
Rhadija 221
Richard, Hans 445 446
Richelieu, duc de 126 313 342 476
Ricotti 404
Rince, Nicolas 241

- Rincon 242 427 479 504
 Rivière, marquis de 219 235
 Robert, Cyprien 228 290
 Roboly, Jean François 427
 Rockstroh E. 405
 Rojasco 442
 Roland Fréjus 343
 Ronouard J. et Cie (éd.) 175
 Roth J. F. 58
 Rouillé 508
 Roule, de 478
 Roussin, amiral 220 235
 Roustem, grand visir 224 244
 Roux, Georges de 343
 Roxelane 324
 Rudolf I 120
 Rudolf IV 485
 Rumler K. 271 499
 Rummy, Georg Carl Borromäus (éd.) 121
 Ruskov, Hadži Jončo 441
 Russel, John 392
 Rustem 341
- Šaban Halima 444
 Sacy, Silvestre de 153 154 155 174 255 375
 404 438 439 459 460
 Sadolet 241
 Šafarik J., Schaffarik 352 404 412 413 420
 Safiye, Sultana 499
 Saint-Blancard, baron de 481
 Saint-Clair S. 427
 Saint-Didier, de 507
 Saint-Eloi 428
 Saint-Joseph, de 343
 Saint-Leon 489
 Saint-Louis 324 371 428
 Saint-Marcel, de 510
 Saint-Priest 327 427 479 480 507
 Saladin 324
 Salcède 250
 Salignac, baron de 427
 Salvador, Ed. 342
 Salviati, chevalier 245
 Sameto, Marin 150 152
 Samuel, Zar 412
 Sancy 252 476
 Sanudo, Marino 375
 Sapital, Salomon 446
 Sapunov, Peter 416
 Sarpi, Paul 118
 Sartine 507
 Sartini 419
 Sassanides 221
 Sauli L. 174
 Sava 162
 Savari François, seigneur de Brèves 325
 427 428 429 480
 Savari Jacques, seigneur de Lancosme 427
 Savary 24 26 482
 Savoie, duc de 250
 Saweljew P. 259
 Saxe, Maurice de 243 244
 Saxo Grammaticus 441
- Scalis 25
 Scanderbeg 324
 Schaffarik cf. Safarik
 Shah-Abbas 251
 Schefer, Ch. 427
 Schefer G. 475
 Schiltberger 459
 Schlumberger 418
 Schmidt 442
 Schüller & Co 489
 Schultes 197
 Schnyler 471
 Schwandtner 86
 Schweiger-Lerchenfeld A. 483
 Schweighofer J. M. 43
 Scipion de Fiesque 246
 Sebastiani 326
 Sébastien de Portugal 249
 Seebass L. (éd.) 50 76 81
 Seignelay 465 477
 Selim Ier 224 460 479
 Selim II 246 248 249 480
 Selim III 62 92 179 184 208 324 325 326
 343
 Selim Khan 368
 Selve, de 243 244
 Septime Sévère 223
 Serrure, (éd.) 439
 Servius 221
 Servius Tullius 127
 Sesostris, Sesostri 39 113
 Shah-Ismael 248
 Shakespeare 172
 Sickler 173
 Siegertisch, David (éd.) 27
 Sigismond-Auguste, roi de Pologne 241
 247
 Sigismond, prince de Suède 50 251
 Siglitz 442
 Silberman 383 384
 Simeon, Symeon 89 311 352 411 436 457
 Sinan Pacha; Sinan Bassa 249 428
 Sisman 375 413
 Šišman II 414
 Sisman III 438 459
 Šišmaniden 412
 Sixte-Quint 250 251
 Sjögren 277
 Skerst H. 403
 Smithson Tenuant 111
 Sobeida 260
 Sofronij 415
 Sokolli cf. Mohamed Sokolly
 Soliman I 219 240 326 355 370 371 416 428
 429 479 504
 Soliman II 92 224 241 242 245 246 325 428
 480
 Soliman aga 477
 Soliman Pascha cf. Suleiman pacha
 Solino 39
 Solokov K. 443
 Sommer 169
 Sophie 196

- Sophronius 371
 Soranzus, Lazarus 97
 Sorel, Agnès 342
 Souma, Pietro 185
 Spamer, Otto, (éd.) 432
 Spanduginus, Theodore 97
 Spencer Ed. 279 330
 Sprengel M. C. (éd.) 58 63
 Sracimir 413
 Srbik H. 502
 Stančioglu J. D. 443
 Staurak 89 311
 Steger, Fr. 272 276
 Stein, Chr. G. D. 129
 Steinbuechel A. 177 194
 Stephan I, König 89 120 474 237 311 352
 Stephan Duschan 436
 Stephan Urosch III 436
 Stephani S. 89, 120
 Stephanus J. (éd.) 441
 Stephanus 25
 Steven 277
 Stojanovič, Anastas 416
 Strabon 39 40 402
 Strafford de Redcliffe cf. Redcliff, lord
 Strozzi, de 244
 Stuermer L. von 105
 Suatopluk, Herzog 282
 Suavi-Effendi 425
 Suffren 343
 Suidas 86 89 120
 Suleiman pacha 15 168
 Suleyman, sultan, cf. Soliman I
 Suleyman II cf. Soliman II
 Svetslav cf. Theodor Svetoslav
 Sviatoslav 262 408
 Swätislaw. cf. Theodor Svetoslav
 Swätoslaw, König, cf. Theodor Svetoslav
 Swjätoslaw cf. Sviatoslav
 Sygismond, prince de Transylvanie 244
 Synvet A. 400
 Széchenyi, Graf Stephan, 490 491
- Tacit 40
 Tafel 457 458 460
 Talbot, comtesse 304
 Tamerlan 151 324
 Tancrede, roi de Sicile 226
 Tarlier H. 352
 Taškov 443
 Tavernier 481
 Taylor, colonel 304
 Tedeschi, Alexander 449
 Tempisky F. 412 420
 Tenin L. 504
 Teodorov, Aleksii 444
 Terteriden 412
 Testa, Baron J. de 392
 Thamas, Shah 248
 Theodor Svetoslav 375 404 413 437 458
 Theodora 55
 Theodorich 120
 Theodorov 443
 Théodose II, empereur 25 55 148
 Theodosius II cf. Théodose II
 Theodosius Melitenus 436
 Theophanes 436 457
 Theophanes contin., 436
 Theophylactus Simocatta 89
 Thérèse, reine 196
 Theveócg, Johannis de 89
 Thibault, roi de Navarre 371
 Thielen M. Fr. 140
 Thomas 437 439 458 460
 Thomas, Etienne 152
 Thornbury W. 370
 Thornton, Th. 92
 Thouvernel 197
 Thunmann 173
 Timour 324
 Tirk, Johann Adams 487
 Tolomineo Sotero 40
 Tomaschek W. 420 461
 Tott, baron de 506 507 508
 Tournefort 26 481
 Tourville 343
 Trajan 146 148 343 377
 Treuttel et Würtz (éd.) 85 116
 Tricquerie 247
 Trouvé-Chauvel 347
 Truquet 507
 Tudele B. 17
 Tumpcha ou Etienne 246
 Turgot 506
 Turner W. 109
 Tusciu Mola Asic 441
 Tychsen 222
 Tyr, Guillaume de 86
 Tzerni George 182
- Ubicini A. 283 327 356 357 386 417
 Ungewitter F. H. 309
 Unterberg Dr. 406
 Urguhart 204 290
 Ursu J. 504
 Usbek 154
 Usson, Jean-Louis d' 428
 Uzzano 151 437 458
- Valens 127
 Valentinianus III 25
 Valentinien 341
 Valogèse 343
 Valon, Alexis de 322
 Vanciov, Ceko 441
 Vandal A. 464 496
 Vandenboeck und Ruprecht (éd.) 206
 Vantelec, seigneur de 427
 Varrentrapp und Wenner (éd.) 46
 Vászárhely, ingénieur 491
 Vaschtschenko 206
 Vassoevitch, prince de 206
 Vaux, Joachim des 242
 Veit et Cie (éd.) 495
 Veltwick, Gerard 242

- Veneti VI. 376
Vergennes, comte de cf. Charles-Gravier
Vernazza, André 390
Vernazza, Pierre 385 389
Vernazza Ulysse 419
Verninac 326
Verrollot 382 385
Vignay 252
Villehardouin 413
Villeneuve, Louis-Sauveur de 428 466 469
506 509 510
Villers l'il Adam 241
Villers, Charles 85
Viquesnel A. 203 380 381
Visconti, Pietro 256
Vivers, Phil. de 461
Vivien de Saint-Martin 439
Vladimir le Grand 408
Vlastimir 282
Vlkašin 412
Völcker, Karl Theodor 329
Vouseine 229
Vretos 375

Wagner, Moritz 277
Wailly 413
Walpole R. 111
Walsh R. 142 143 156 171
Walsingham, sir Francis 500
Washington 488
Wasiliewski W. G. 500
Wavrin, Jehan de 439 460
Wavrin, Valeran de 460
Weiss, Karl 485 486

Wells and Lilly (éd.) 106
Wesseling 420
Westley, Frederick and A. H. Davis (éd.)
142 171
Wheler 481
Wigand, Otto, (ed.) 235
Wilkins 347
Wimmer 169
Wittman 97
Wlad le Diable 324
Wladimir 282
Wladimir der Grosse 262 264
Wladislaus V, König 141
Woloschew W. S. 500
Woronzov, Graf 167
Wortley 114
Wurm M. 434
Wyat 244

Ybn-el-Wardi 263
Ypsilanti A. 162 163 326 348

Zach, Major von. 134
Zarifi 288
Zaunoy, Guillebert de 376 460
Zautzas 89
Zecheny, comte de 433
Zechevalier E. 456
Zeichy, Graf Edmund 408 412 455
Zéphirinus 371
Zeune 169
Zia Pacha 279
Zonaras 89

INDEX GEOGRAPHIQUE

- Abasie 255 277
 Abchasiën cf. Abasie
 Aboukir 343
 Abyssinie 18
 Acherman cf. Akkerman
 Achaïa cf. Achaïre
 Achaïre, Achaïa 211 503
 Achillo cf. Anchialos
 Achrida cf. Ochrida
 Açores 249 250
 Acre 106 109 222 507
 Acroceraune 190 191
 Actéboli 304
 Adaliman, Lemona 257
 Adana 340 418
 Aden 149 202
 Aderbejan 70
 Adria 265 270 414 445 449 455 462
 Adrianopel cf. Adrianople
 Adrianople, Adrianopel, Andrianople, Edirne, Edrene 19 40 41 49 50 60 61 67
 68 69 70 76 77 82 86 92 102 106 112 114
 115 122 123 124 128 130 133 134 141
 157 160 163 171 175 176 189 198 200
 203 205 208 209 211 227 230 231 234
 240 279 283 317 322 324 330 331 343
 353 354 355 363 366 373 379 380 381
 386 390 391 392 393 394 396 398 399
 400 401 402 403 407 411 413 414 418
 420 422 430 446 447 453 461 482 496
 508 509 511
 Adriatique, Mer Adriatique 52 53 68 85 86
 87 113 152 234 282 283 297 323 381 386
 402 508 511
 Adriatisches Meer 36 77 139 146 262 421
 423 461
 Aegean Sea cf. Mer Egée
 Aenos cf. Enos
 Aeran 236
 Africa cf. Afrique
 Afrika cf. Afrique
 Afrique, Africa, Afrika 17 27 96 100 117
 126 128 132 133 150 156 172 204 213
 236 243 244 247 249 250 251 261 263
 271 288 292 328 338 343 345 356 418
 424 474 495
 Ägäisches Meer cf. Mer Egée
 Agde 478 506
 Ägeisches Meer cf. Mer Egée
 Agio 200
 Agora 402
 Agram 412
 Agstein 195
 Ägypten cf. Egypte
 Ahïolou cf. Anchialos
 Aïaboli, Setopoli, Gatopoli 156
 Aidab 149
 Aidin 418
 Aidos 170 227 393
 Aigues-Mortes 149
 Ailadin 452
 Aintab 129 373
 Aix-la-Chapelle 153
 Akermann cf. Akkerman
 Akherman cf. Akkerman
 Akhioïo cf. Anchialos
 Akhioïlo cf. Anchialos
 Akhioïu cf. Anchialos
 Akhir-Tschelebi 395 396
 Akhteboli cf. Aktobol
 Akierman cf. Akkerman
 Ak-Ifjak cf. Wallachie
 Akjerman cf. Akkerman
 Akkerman, Acherman, Akermann, Akherman, Akierman, Akjerman, 53 74 75
 108 109 254 256 259 326 376 437 439
 460 461
 Ak-Lom 121 170
 Ak Serai 340
 Aktobol, Akhteboli, Stafida 256 381
 Alaïe 240
 Alassona cf. Alassone
 Alassone, Alassona 123 199
 Alba greque cf. Belgrade
 Albanïa cf. Albanie
 Albanie, Albania, Albanien 49 53 60 76
 84 106 109 124 139 165 173 177 180 181
 182 184 185 186 187 188 189 190 191 192
 193 199 200 206 207 211 228 230 234
 280 282 323 324 338 351 354 362 372
 373 379 399 469 471 502 508 511
 Albanien cf. Albanie
 Albassan cf. Elbassan
 Albe greque cf. Belgrade
 Aleksinac cf. Alexinat
 Aleksinitza cf. Alexinat
 Alessandria cf. Alexandrie
 Alep, Alepo, Aleppe, Aleppo, Haleb 24
 26 27 35 36 46 70 71 73 78 94 101 102
 103 106 129 130 149 182 214 215 228
 290 298 322 343 373 374 418 429 430
 475 478 481 482 496 507 508 511
 Alepo cf. Alep
 Aleppe cf. Alep

- Aleppo cf. Alep
 Alessandria cf. Alexandrie
 Alessio, Allesio, Alleso 121 184 228 414
 Alexandretta cf. Alexandrette
 Alexandrette, Alexandretta 26 102 105 298
 299 328 340 372 373 374 381 478
 Alexandria cf. Alexandrie
 Alexandria, Alessandria, Alexandria, Alexandrien 18 26 27 32 40 46 53 59 64 73
 77 102 109 113 149 155 182 195 233 240
 241 246 283 297 298 299 300 343 345
 371 428 473 478 479 480 498 499 503
 508
 Alexandrien cf. Alexandrie
 Alexinatz, Aleksinac, Aleksinitza 193 337
 444
 Alger, Algier 27 70 240 242 243 247 476
 477 495
 Algérie 402
 Algier cf. Alger
 Ali-Tchaous 304
 Alkalar Kapu 445
 Allemagne 15 18 52 67 68 84 85 86 87 97
 114 118 149 151 152 153 160 189 195
 202 206 209 214 215 229 231 235 242
 243 244 245 246 247 248 251 252 257
 295 296 357 361 362 363 364 408 456
 473 474 479 497 504 505 507 cf. aussi
 Deutschland
 Alleso cf. Alessio
 Almelegh 254
 Almissa 403
 Alossone 186
 Alpen cf. Alpes
 Alpes, Alpen 87 88 265 501
 Alsace 191
 Altenberg 79
 Altoloco 278
 Amalfi 149
 Amanus 340
 Amasia cf. Amasie
 Amasie, Amasia 106 244 274
 Amasra 254 255
 Amastris 178 179 376
 Ambalakia cf. Ambelakia
 Ambelakia, Ambalakia 129 175 205
 Amboise 245
 America cf. Amérique
 Amerika cf. Amérique
 Amérique, America, Amerika 71 73 79 128
 146 149 150 175 212 213 214 235 256
 271 327 342 392 419 426 427 507
 Amérique du Nord 173 372
 Amiens 326 506
 Amisus 178 278 340
 Amol 236
 Amorgo 106
 Amphipolis 157
 Amsterdam 17 48 49 98 178 302 303 345
 481 482 503
 Anaboli cf. Nauplie
 Anapa 109
 Anatolia cf. Anatolie

- Anatolie, Anatolia, Anatolien, Natolie, Natolien 55 72 73 92 102 103 106 228 255
 257 259 276 277 283 298 323 381 400
 478 481 508 510
 Anatolien cf. Anatolie
 Anchialos, Achillo, Ahiolou, Akhiollo, Akhiolo, Akhiolu, Anchialus, Ankialo, Ankialou, Azilo, Sidio 56 107 151 154 164
 165 178 257 305 306 307 320 393 436
 437 440 457 458 461
 Anchialus cf. Anchialos
 Ancône 82 84 85 149 189 195 200 234 298
 461
 Andros 64 106
 Andrianople cf. Adrianople
 Angermanland 236
 Angitas 158
 Angleterre 20 70 94 113 114 116 123 149
 152 153 182 185 192 197 199 200 201
 202 204 205 206 212 213—216 221 224
 226 229 230 233 243 244 247 249 250
 251 283 286 291 293 294 296 298 299
 322 323 325 326 341 343 347 348 353
 355 357 359 362 363 364 366 372 386
 392 419 439 460 470 481 496 497 505
 cf. aussi Engand
 Angora 26 27 41 68 94 129 130 215 254 324
 340 418 430 446
 Anjou 251
 Ankialo cf. Anchialos
 Ankialou cf. Anchialos
 Anthémonide 157
 Antibes 245
 Antilles 114 202 213 322
 Antioche, Antiochia 149-298 340
 Antiochia cf. Antioche
 Antiparos 64
 Antivari 234 338
 Antwerpen cf. Anvers
 Anvers 178 250 296
 Apia 495
 Apollonia cf. Sisopolis
 Apt 222
 Aqueduc de Valens (Bosdoghan-Kemer) 55
 Arabadži 450
 Araberreich 236
 Arabie, Arabien 49 73 102 103 114 149 150
 202 212 221 226 236 240 262 322 323
 324 325 343 393 416 424 452 473 474
 Arabien cf. Arabie
 Aragon 149 150
 Aral-See, Lac d'Aral 150 237
 Aramon 242
 Araxe 323
 Arbelles 343
 Arbre Noire 117
 Archangel 30
 Archipel, Archipelago, Archipelagus 22 26
 27 32 54 60 72 73 82 95 113 114 116 119
 151 165 212 214 234 246 253 283 299
 323 327 346 353 372 381 386 398 400
 401 422 471 482 483 503 508 511
 Archipelago cf. Archipel

- Archipelagus cf. Archipel 433 434 442 445 446 449 450 455 473
 Arda, Harpessus 231 381 390
 Argentera 106
 Argis 148
 Argos 122 221 228
 Argostoli 176
 Arles 343
 Armaleceo 278
 Armenia cf. Arménie
 Arménie, Armenia, Armenien 103 130 149 152
 169 198 236 323 340 343 431 457 471 495
 Armenien cf. Arménie
 Arnaout-keu 55
 Arta 84 123 190 354 462
 Asia cf. Asie
 Asiatic Turkey cf. Turquie d'Asie
 Asiatische Türkei cf. Turquie d'Asie
 Asie, Asia, Asien 17 29 31 39 47 67 69 92
 100 103 104 106 109 112 117 118 119 130
 132 143 146 150 151 152 160 171 172 177
 201 202 204 212 220 229 230 232 236 247 253
 254 260 263 264 271 274 276 280 289 304
 310 312 322 323 324 325 328 332 338
 343 345 380 391 417 418 422 423 430
 431 435 439 456 474 483 495
 Asie Mineure 67 68 69 70 71 72 73 149 151
 192 200 210 222 257 283 289 291 292 299
 304 323 324 328 341 352 353 356 364 372
 426 428 456 469 471 481 507 cf. aussi
 Klein Asien
 Asien cf. Asie
 Asow, Azow 20 30 481
 Asowsches Meer, Azowsches Meer 276 311
 312 376 421 424 cf. aussi Mer d'Azof
 Aspera (La Spera) 258
 Atrabad 236 254 255
 Astracan cf. Astrakhan
 Astrakhan, Astracan, Astrachan, Astrakan
 30 36 53 117 151 236 254 255 278 474
 Athen cf. Athènes
 Athènes, Athen 117 150 155 158 178 195
 221 224 228 290 414 478 481 482 483
 496 503 508
 Athos 158 201 234
 Atlas 289
 Augsburg, Augsburg 98 101 120 149 152
 153 243 308 478 500
 Augsburg cf. Augsburg
 Aulone 189 190 191 282
 Austerlitz 326
 Australie 402
 Austria cf. Autriche
 Autriche, Austria, Oesterreich, Österreich 15
 16 30 31 43 44 46 47 49 50 60 75 86 87
 100 101 109 113 114 116 132 140 144—147,
 149 152 153 155 156 173 176 179 182 184
 187 189 193 195 198 199 200—203 205
 206 214 215 229 230 234 237 243—246
 249 250 264—269 271 279 283 286 288
 292—298 302 308 309 311 313 314 316 317
 321—325 328 333—336 338 339 351 352
 355 357 359 361 364 367 370 372 374 378
 386 392 393 397 403 407 409 411 421 433
 433 434 442 445 446 449 450 455 473
 474 495 502 504 505 507 510
 Autriche-Hongrie, Österreich-Ungarn 416 419
 426 433 434 442 449 450 504 505
 Avarisches Reich 282
 Avichio, Strautho 258
 Avignon 149 343
 Avon 489
 Avranches 128
 Avrat-Issar cf. Avret-Hissar
 Avret-Hissar, Avrat-Issar 125 159
 Axius 123 124 128 159
 Azélani 18
 Azilo cf. Anchialos
 Azow cf. Asow
 Baba-Dagh 170 414 448
 Babunagebirge 207
 Babylone 17
 Bachtchiesaray cf. Bakchi-Sarai
 Bactcheserai cf. Bakchi-Sarai
 Bad-el-Mandeb 498
 Bagdad, Baghdad 17 46 102 103 129 130
 202 215 221 232 236 240 260 290 324 418
 424 463 507
 Bagna 124
 Bagnoles 151
 Bahrein 149 254 275
 Baie de Xéro 381
 Bains d'Hercule 197
 Baïrout cf. Beyrout
 Bakchi-Sarai, Bactcheserai, Bachtchie-
 saray, Batchi-Sarai 22 108 343 472
 Bakonywald 191
 Balaklaw 253 254
 Balatag 227
 Balathista 125
 Balaton 195
 Balchak cf. Baltchik
 Balchik cf. Baltchik
 Balčik cf. Baltchik
 Bâle 52
 Balk cf. Balkh
 Balkan, Balkangebirge, Tschengje 56 141 142
 143 148 155 164 169 170 173 208 210
 231 232 234 279 280 281 297 306 307
 310 314 317 322 344 355 364 373 393
 395 400 401 402 403 405 408 415 419
 420 422 423 424 427 432 441 442 443
 445 456 503 504 505 cf. aussi Haemus
 Balkangebirge cf. Balkan
 Balkanhalbinsel 412 474
 Balkanpaß 413
 Balkh, Balk 236 254 278 435 440
 Balsora cf. Bassora
 Balta-Liman 55 291 355
 Baltchik, Crami Balchak, Balchik, Balčik,
 Baltschik 56 107 108 297 304 305 306
 307 320 330 385 450
 Baltique cf. Mer Baltique
 Baltische Ländern 236
 Baltisches Meer cf. Mer Baltique
 Baltschik cf. Baltchik

- Baluklava 108
 Banja 399
 Banjaluka 228
 Bannat 52 60 197 300
 Barbaresken Staaten cf. Barbarie
 Barbarie, Barbarei, Barbaresques (Etats), Barbaresken Staaten, Barberei 26 150 152
 246 325 374 403 494 502 507
 Barbyssès 55
 Barcelone 149
 Bardowick 86
 Barout cf. Beyroute
 Barthin 70
 Bas Empire 108 125
 Basard 227
 Basel 60
 Basiach 273
 Bašišler 452
 Basra cf. Bassora
 Bassano 376
 Bassora, Basra, Balsora 46 79 130 236 296
 328 339 340 341 381 507
 Bastia 245
 Batak 195
 Batchi-Sarai cf. Bakchi-Sarai
 Bathkolpos 55
 Bautzen 352
 Bavière, Bayern 47 113 120 146 188 191
 195 196 197 198 201 202 230 266 314 353
 361 434 435 502
 Baxor 122 127
 Bayern cf. Bavière
 Bazardjik, Basardschik, Bazargic, Bazargik
 50 148 170 230 231 363
 Bazardschik cf. Barardjik
 Bazargic cf. Bazardjik
 Basargik cf. Bazardjik
 Baziach 378
 Bdyn cf. Vidin
 Beaucaire 210
 Beauce 246
 Beauvais 151
 Bebrovo 442
 Bechazar cf. Beibazar
 Bechik-Tash 55 304
 Begpazar cf. Beibazar
 Beibazar, Begpazar 26 68 446
 Beirut cf. Beyroute
 Bela-Palanka 442
 Belgique, Belgien 88 113 160 201 202
 209 215 216 283 293 294 295 296 314 328
 333 355 357 361 363 365 386 387 407 419
 495
 Belgrad cf. Belgrade
 Belgrade, Alba Greque, Belgrad, Singidunum
 15 16 22 43 46 77 92 98 99 115 122 134
 141 145 169 176 181—186 188 189 191
 192 193 194 199 200 203 206 228 231
 240 269 281 282 315 321 323 324 325
 340 353 412 413 414 415 420—424 444
 445 487 461 462 464 505 508
 Bender 22 325 414 448
 Bénévent 173
 Bengale 114 149
 Bérat 186 200 191
 Barberei cf. Barbarie
 Berdá'a 261
 Berée 157 159
 Bergame, Bergamah 129 201
 Bergerac 248
 Bergovacs cf. Berkovica
 Beroë, Berrhöa, Berhœa 437 458 461
 Bérithe 149
 Berkofdscha cf. Berkovica
 Berkovica, Bergovacs, Berkofdscha 169 415
 445 446
 Berlin 173 236 266 343 392 403 434 435 505
 Bermius 159
 Berrhöa cf. Beroë
 Berry 248
 Bertiscus 158
 Bessapara 402
 Bessarabie, Bessarabia, Bessarabien 22 67
 69 71 73 106 108 109 161 167 270 277
 353 370 437 461 504
 Bessarabien cf. Bessarabie
 Beyroute, Bairout, Barout, Beirut 228 283
 284 298 299 328 373 381
 Béziers 151
 Bibin cf. Vidin
 Bigead 430
 Birmingham 201
 Bisaltique 158
 Bithynie, Bithynien, Bitinia 39 54 178 278 324
 Bithynien cf. Bithynie
 Bitoglia cf. Monastir
 Bitolia cf. Monastir
 Bizanzio cf. Byzance
 Black Sea 106 107 171 279 281 cf. aussi Mer
 Noire
 Blois 248 252
 Bochara cf. Boukharie
 Bog cf. Bug
 Bogdan cf. Moldavie
 Bogordizko 259
 Bohême, Böhmen 19 30 73 79 153 201 265
 269 295 314 351 410 415 474 486
 Böhmen cf. Bohême
 Boiouk-déré cf. Buyuk-déré
 Bojana 84 181 199
 Bokhara cf. Boukharie
 Bolgaryn 463
 Bombay 194 341
 Bonila 84
 Bonn 119 375 457
 Bôras 122
 Boristene, Boristhene 39 74 259
 Bosforo cf. Bosphore
 Bosforos cf. Bosphore
 Bosna-Sarai, Bosna Serai 176 228
 Bosnie, Bosnien 17 49 53 60 76 116 122
 123 152 177 180—193 199 200 203 206
 211 229 240 279 282 288 292 323 324 348
 374 399 402 413 418 432 436 440 457
 461 495 502 508
 Bosnien cf. Bosnie

- Bosphore, Bosforo, Bosforos, Bosphorus,
 Bosporos, Bosporus 38 39 40 54 55 57
 64 67 73 87 94 104 106 108 133 148 150
 181 198 205 238 255 276 277 278 304 305
 306 321 322 339 340 379 381 402 414
 421—424 436 439 451 547 460 501 510
 Bosphorus cf. Bosphore
 Bosporos cf. Bosphore
 Bosporus cf. Bosphore
 Bossuth 494
 Boston 106
 Bouc 506
 Boudjiak 258
 Boudroun 109
 Boudva 201 203
 Boukharie, Bochara, Bokhara 88 150 236
 254 262 264 463
 Bourgas, Bourgaz, Bourghas, Burgas, Burgaz,
 Burgos, Poriti 55 56 107 108 116 124
 155 163 231 234 257 297 298 304 305
 306 307 320 330 334 338 353 354 372
 373 377 378 385 393 408
 Bourgaz cf. Bourgas
 Bourghas cf. Bourgas
 Bourgogne 342 460
 Boussillon 67
 Boyok Dere cf. Buyuk-déré
 Brabant 160
 Brahilow cf. Braïla
 Braïla, Braïlow, Ibraïl, Ibraïla, Ibraïla 97
 170 174 228 230 269 296 309 315—320
 334 336 343 353 362 370 372 373 374
 378 400 414 451
 Braïlow cf. Braïla
 Brésilien cf. Brésil
 Brašov, Brassaw 52 416
 Brassaw cf. Brašov
 Braunschweig 440
 Brazlawo 282
 Breikoff 168
 Bremen 278 303 407
 Brescia 84 85
 Brésil, Brésilien 147 334 357 362
 Breslau 46 153 307 308 501
 Brest 468
 Bretagne 248
 Brindisi 298
 Brod, Brody, Brood 99 101 185 186 189 190
 193 200 228 308
 Brody cf. Brod
 Broos cf. Brousse
 Brouage 248
 Broussa cf. Brousse
 Brousse, Broos, Broussa, Brusa, Bruse,
 Brus, Bursa 33 54 55 60 70 94 102 109
 129 130 158 181 192 206 228 274 290
 327 373 374 403 414 462 481 508
 Bruges 149
 Brünn, Bruni 153 265 268 483
 Brus cf. Brousse
 Brusa cf. Brousse
 Bruse cf. Brousse
 Brussa cf. Brousse
 Brussels cf. Bruxelles
 Bruxelles, Brussels 130 151 352
 Bucarest, Bucharest, Bukarest 92 105 116
 122 130 131 134 140 155 161 162 176 185
 200 205 257 310 317 319 326 336 344
 416 448 451 452
 Buchara cf. Boukharie
 Bucharest cf. Bucarest
 Bucharey cf. Boukharie
 Bucintro 63
 Budapest 418 490 494
 Bude 324
 Budjiak 108
 Bug 74 75 173 278
 Buhados 124
 Bukarest cf. Bucarest
 Bukowine, Bukowina 47 295 319 361
 Bulgar 259 260 263 264 464
 Bulgarie maritime 255
 Bulgarei cf. Bulgarie
 Bulgarenland 236 260 262
 Bulgaria cf. Bulgarie
 Bulgarie, Bulgarei, Bulgaria, Bulgarien 16
 49 50 55 60 67 69—73 87 106 107 108
 115 116 121 130 141 143 148 151 152
 154—157 161 163—167 169 173 174 186 187
 190 198 199 207—212 228 229 231—235
 254—258 261—264 276 277 279—282
 290 297 305 306 308 309 314—320 323
 324 330 332 334 338 341 342 343 344
 348—351 353 362 364 372—375 377—379
 385 386 400 401 408 412 427 432 435—
 443 446 447 449 450 456—459 495 501
 504 505 508 509 510 cf. aussi Bulgarenland
 Bulgarien cf. Bulgarie
 Bulgund 439
 Bunar-Issara 164
 Buoïuk-tchémedjé 124
 Burgados 20
 Burgas cf. Bourgas
 Burgaz cf. Bourgas
 Burgos cf. Bourgas
 Burie 17
 Burman 130
 Bursa cf. Brousse
 Burtâs 463
 Butrinto 228
 Butschiack-Tartarey 22
 Buyuk-déré, Boïouk-déré, Boyok Dere 55
 64 206 304
 Byblos 149
 Bylazora 123
 Bysance cf. Byzance
 Bysantisches Reich 88 236 238 374 437
 Byzance, Bizanzio, Bysance, Byzanz 39 40
 55 88 92 94 150 151 345 408 413 420 424
 435 439 444 447 456 473 474 475 495 501
 Byzantium cf. Constantinople
 Byzanz cf. Byzance
 Cab Baba 298
 Cachemire 68 94
 Cadix, Cadiz 48 109 182 251 343

- Cafadar 125
 Caffa cf. Kaffa
 Cagliari 254
 Cahors 176
 Caiacra cf. Kalliakra
 Caïfa 298
 Caïlari 122
 Caire, Cairo, Kairo 18 19 24 26 27 31 40 54
 61 63 94 97 104 106 109 175 466 478 479
 482 498 507 508 511
 Calafat cf. Kalafat
 Calais 130 148
 Calamata 299
 Calameria 207
 Calarités 200
 Calatia 108
 Calcandele, Calcandéren 124 128 207
 Calcandéren cf. Calcandele
 Caliocra cf. Kalliakra
 Calicut 149
 Callatia 178
 Calmünz 120
 Calvi 244
 Camargue 343
 Cambaie 149
 Cambrai 250 479
 Canaan 17
 Canada 343
 Canaries 150
 Candahar 215
 Candia cf. Crète
 Candie cf. Crète
 Canée, Canea 65 106 130
 Cap Balaban, Falconayra, Falconayre 258 259
 Cap de Bonne-Espérance 150 213 216 496
 498
 Cap Eminé 55
 Cap Kradah, Crobotomo 256
 Cap Malitra, Malatia, Malero 256
 Cap Sigée 55
 Cape Emeriah 107
 Capessovo 200
 Capoue 243
 Cappadoce, Kappadocien 240 278 324
 Capra de Cremona 25
 Capsa 124
 Cara-Agahatz, Karagadch 96 148
 Caramanie, Karamania 106 298 324
 Carambis 39
 Carasou 159
 Caratova cf. Karatova
 Caravéria cf. Karaveria
 Carcassonne 151 343
 Cardiff 201
 Cardovo 355
 Carie 324
 Cargnan 242
 Carinthie 15 173
 Carlowitz 324 325
 Carnabat cf. Karnabat
 Carniole 15
 Carpathes 130 433
 Carpathian Mountains cf. Carpathes
 Carthage 126
 Casan cf. Kazan
 Cäserea cf. Kaisarieh
 Caspian cf. Mer Caspienne
 Cassandre 153 154
 Castamouni 418
 Castel-Lastua 201
 Castelnaudary 151
 Castelnovo 63
 Castille 222
 Castoria 122 123 125 159 200
 Caswin 254
 Catalogne 371
 Cateau-Cambrésis 244 245
 Catreni cf. Kostriz
 Cattaro, Catharo 63 132 182 190 195 199
 200 201 203
 Caucase, Kaukasus 123 133 149 150 156 232
 247 254 289 308 323 343 423 442 471
 Čauš-Paša Kapu 445
 Cavailha cf. Cavala
 Cavala, Cavailha, Cavale, Cavalla, Cavalle,
 Kavala, Kavalie, Kavallo, Kawala 76 77
 121 158 160 161 207 232 338 343 362 374
 381 462 478 483
 Cavarna cf. Kavarna
 Cavschan 22
 Célétrum 122
 Celeucia 339
 Cephalonien 63
 Capi 178 179
 Cérasonte, Cerasunt, Cerasus 72 130 178
 278
 Cercamp 245
 Cercine 157
 Cerco 278
 Cerigo 64
 Cervia cf. Serbie
 Césarée 240
 Cette 478 506
 Ceuta 154
 Ceylan 149
 Chalcédoine, Chalcedon, Kadikeu 25 55 94
 Chalces cf. Chalcis
 Chalcide 180 201 207
 Chalcidique 158
 Chalcis, Chalces, Eubée, Xerochori 298 299
 Chali Kavack 155
 Châlons 151
 Champagne 149
 Chams 462
 Chandernagor 113 343
 Charente 246
 Charesm 262
 Chartres 246 252
 Chasarenland cf. Ghazarie
 Chassarien cf. Ghazarie
 Château-Rouge 483
 Châtelet 35
 Chatenay 248
 Chatista 122 125
 Chavarna cf. Kavarna
 Cherkeui cf. Pirot

- Cherson, Chersonèse, Chersonesus, Kherson, Kérésoun 44 56 74 75 106 109 178 238 253 300 312 343 402 508
- Chersonnèse Taurique, Chersoneso Taurico 38 117
- Chibka cf. Schipka
- Chilianova 44
- China cf. Chine
- Chine, China 17 149 254 278 290 435 456 462 495
- Chio 83 154 298 326 381 478 507
- Chionides 200
- Chiozza 117
- Chirvan 70
- Chistof cf. Sistov
- Chiwa 264
- Chorasan 261
- Choumla, Schoumla, Sciumlu, Sheumla, Shoumla, Shumla, Šumen, Šumla 21 98 105 130 131 142 148 155 156 162 165 169 170 175 279 280 318 314 332 334 344 350 363 364 411 432 448 461
- Chowarezm 463
- Christianstadt 236
- Chrysopolis cf. Scutari
- Chwalissen 501
- Chypre, Cypern, Cyprus 26 32 71 72 103 106 109 114 149 151 152 155 230 298 325 373 374 381 409 412 430 431 432 435 456 473 475 507
- Cicile cf. Sicile
- Cilicie 323
- Cimolis 64
- Cinq-Eglises (Fünf-Kirchen) 197
- Čiprovec, Kiprovec 415
- Circassie 71
- Cissus (Salomon) 157
- Citis 343
- Civita-Vecchia 299 303
- Cladosnitza 315 316
- Clendoropina 123
- Clyde 489
- Cojani 125
- Colchi cf. Colchide
- Colchide, Colchi 39 150 253
- Cologne 130 153
- Confédération du Rhin 113
- Constance, Constanitza, Constantza, Konstantz Kostainitza, 52 60 98 101 116 188 193 198 258
- Constanitza cf. Constance
- Constantiana 108
- Constantinopel cf. Constantinople
- Constantinople, Byzantium, Constantinopel, Constantinopolis, Istanbul, Istanbul, Konstantinopel, Stambol, Stanboul, Stambul 15 17 19 20 21 22 24—29 31 32 33 35 36 37 41—46 48 49 50 53—58 60 64 67 68 69 70 71 72 74 78 79 82 86—89 90 92 94—99 104—111 113 114 116 117 119 120 122 124 126 129 130 132—134 136 139—143 145 147—156 160 163—167 169 171 172 175 176 177 179 181 184—187 190 194—197 200—203 205 206 207 209 210 212 215 220 223 225—229 231 232 235—238 240 243 245 247 251 252—259 263 270 271 273—278 281—290 292 294 297—300 302—305 308—313 315 320—324 327 328 334 336 338—340 342—347 351 352 356 362 363 365—370 373 374 376 378 381—384 386 389 392—395 399 400 403 407 408 411 413—416 420—424 426 429—433 436 440 444 445 446 449—451 454 455 457 460 461 463 464 469 470 473 474 475 477 478 480 481 482 483 485 490 495 496 499 500—504 506—511
- Constantinopolis cf. Constantinople
- Constantza cf. Constance
- Contessa 234
- Cordoue, Cordova 221 222 263
- Cordova cf. Cordoue
- Corfou, Corfu, Korfu 17 63 123 175 176 228 298 351 364 503
- Corfu cf. Corfou
- Corinthe, Korinth 82 175 228 290 298 327 421 424
- Corne d'or, Goldene Horn 322 421 423
- Cornouailles, Cornwallis 79 153
- Cornwallis cf. Cornouailles
- Coron 82
- Corse 244 246
- Corthiat 157 159
- Cos 109 373 374
- Cosmopolis 123
- Costambol 94
- Costrice 376
- Côte des Abazes 55
- Coumanova 123 124
- Coumbourgas 124
- Coumlé-Keu 125
- Coutras 252
- Cozza 460
- Cracovie, Krakau 237 248 252 267 308 451
- Crami cf. Baltchik
- Crau 343
- Cravea 257
- Crénides 158
- Crépéni 122
- Crestonie 157 158
- Crète, Candia, Candie, Creta, Kreta 26 65 73 151 154 325 373 374 381 394 418 425 426 431 432 478
- Crimea cf. Crimée
- Crimée, Crimea, Crimm, Krim, Krimée, Krimm, Krym 22 31 55 70 71 104 108 109 149 151 153 169 215 236 240 252 253 254 257 258 259 277 296 300 312 313 326 329 342 343 344 363 375 381 404 413 424 434 438 459 471 472 495 505 508
- Crimeton 39
- Crimm cf. Crimée
- Crimmschen Tartarey 22
- Croatie 17 155 174 180 181 295 361
- Croïa 121 324
- Cromna 178
- Cropotomo cf. Cap Kradah
- Csernavodo cf. Tschernavoda

- Csernow cf. Tschernavoda
 Curzola 195
 Custendjeh cf. Kustendje
 Cyanées 55 104
 Cydaris 55
 Cypem cf. Chypre
 Cyprus cf. Chypre
 Cyrus 150
 Cytorus 179
 Csan 53
 Czernowitz 451
- Dacie 94
 Dalmatia cf. Dalmatie
 Dalmatie, Dalmatia, Dalmatien 17 46 76
 87 104 117 152 193 195 206 267 402 403
 457 481 486 508
 Dalmatien cf. Dalmatie
 Damas, Damascus, Damask, Damaskus 46
 70 73 78 94 106 113 114 129 130 149 228
 236 290 342 343 373 374 410 411 427 454
 Damascus cf. Damas
 Damask cf. Damas
 Damaskus cf. Damas
 Damiette, Damietta 31 72 109 467 478 508
 Danemark, Danemarck, Dänemark, Denemark
 173 251 296 355 407 495
 Danube, Donau, Danubio, Danubius 16 17 19
 22 30 31 39 42 43 46 52 53 55 59 60 70
 72 73 76 86 87 88 89 97 98 106 107 108
 109 113 114 116 118 119 120 121 131
 134 139 141 142 144 145 146 148 151
 152 153 155 156 160 162 163 170 171
 173 179 181 182 188 189 190 192
 194 195 196 197 198 206 208 210 211
 214 229 230 231 232 233 234 236 237
 255 256 262 265 266 268 269 270 277 279
 281 297 298 304 306 307 308 309 310
 311 313 314 315 316 317 318 319 320
 321 322 323 329 333 334 335 337 338
 343 344 348 350 351 352 353 361 363
 370 372 373 377 378 386 401 407 408
 412 413 414 418 419 420 421 422 423
 424 428 432 435 436 439 442 443 444
 446 448 450 451 452 474 483 484 485
 486 487 489 490 491 493 494 500 501
 Danubio cf. Danube
 Danubius cf. Danube
 Danzig 47 75
 Daphine cf. Dauphine
 Dardanelles, Dardanelen 55 64 67 68 69 72 73
 96 106 139 155 156 171 204 205 298 299
 323 326 343 400 478 482
 Darfour 128
 Dassaretie 123
 Dauphine, Daphiné 248 251
 Décan 149
 Delhi 454
 Deli Ormat 165 166 377
 Delvino 288
 Délos 64 106
 Demir-Capi cf. Eiserne Tor
 Demir-Kapi cf. Eiserne Tor
- Demir-Kapu cf. Eiserne Tor
 Denemark cf. Danemark
 Derbend 261
 Dermen-Dere 394 395
 Despoto-Dagi, Despoto deg, Despoto Ge-
 birge 189 400 422
 Despoto deg cf. Despoto-Dagi
 Despoto Gebirge cf. Despoto-Dagi
 Deutschland 32 36 42 46 59 79 88 89 98
 101 120 121 129 146 148 156 162 169
 236 237 264 265 266 274 310 311 332
 351 379 397 421 422 423 424 435 445
 486 455 474 451 500 502 cf. aussi
 Allemagne
 Deutsch-österreichisches Bundesland 268
 Deux-Siciles 173 355
 Déva 415
 Devnja 349
 Devonshire 79
 Diarbékir 103 129 228 240 274 278 290 418
 Dibres 200
 Dinekler 450
 Dionysiopolis, Dionysopolis 108 178
 Dioscuriade, Dioscurias 39 40 178 253 278
 Disoron 157
 Djedda 381
 Djerdap 195
 Dnieper, Dniepper, Dnjepr, Niéper 20 42 74 75
 108 253 258 259 278 312 324 421 424 462
 Dniester, Niester 74 75 109 113 254 256
 257
 Doberi, Doberus 122 123
 Dobrouji cf. Dobrudja
 Dobroutscha cf. Dobrudja
 Dobroutze cf. Dobrudja
 Dobruča cf. Dobrudja
 Dobrudja, Dobrouji, Dobroutscha, Do-
 broutze, Dobruča, Dobrutze, Dobruze
 108 154 170 174 198 231 254 255 281
 257 314 317 318 332 337 344 372 375
 377 378 432 438 447 448 459
 Dobruze cf. Dobrudja
 Doglia 77
 Doiran 123 124
 Don 72 150 173 256 263 278 421 424 439
 440 502
 Donau cf. Danube
 Donau-Bulgarien 441 442 448 453
 Donauische Oberdeutschland 89
 Donau-Mainkanal 266
 Donaumündungen 308 309
 Donaustrome 106
 Doolath Haghe 142
 Doubasar 109
 Doubowka 256
 Douratzo cf. Durazzo
 Dovletgic 125
 Dowin 236
 Drama 158 160 161 380 381 383 401
 Drau cf. Drave
 Drave 195 363 422 493
 Drenczowa cf. Drenkova
 Drenkova, Drenczowa 195 196 197 273

- Dresden 143 405
Dreux 246
Drin 121 159 181
Drista 148
Dristra, cf. Silistrie
Dschedda 309
Dschey, Ispahan 215 236 289
Dshidmai 165
Dschordschau cf. Giurgevo
Dschurdsuevo cf. Giurgevo
Dublin 489
Dubnica cf. Dupnizza
Dubrovnik 413
Dulath Hagi 143
Dumbrowitza 134
Dunkerque 479
Dupindscha cf. Dupnizza
Dupnizza, Dubnica, Dupindscha 124 169 393
Duradsch cf. Durazzo
Durazzo, Douratzo, Duradsch, Dyrrachium
26 84 92 121 122 130 139 189 190 200
201 204 205 228 338 354 402 424 462
471 479
Dyrrachium cf. Durazzo
Džuma, Giuma 314 332 452
- East 111 172
Eastern Livadia 106
Echelle Neuve 26
Ecosse 245 246
Edesse 157 159
Edinburgh 176
Edirné cf. Adrianople
Edrené cf. Adrianople
Egée cf. Mer Egée
Egitto 39
Egri Palanka, Egridere Palanca 124 177
181
Egribos 130 132
Egridere Palanca cf. Egri Palanka
Egypt cf. Egypte
Egypte, Ägypten, Egypt 17 18 27 31 41
44 58 62 64 65 72 73 79 88 102 103 104
106 109 113 114 117 122 127 130 146
149 150 151 152 157 202 204 205 214
216 220 222 239 240 241 254 263 284
292 293 298 299 300 308 311 313 324
325 326 328 343 356 357 372 374 392
400 416 428 430 456 469 473 475 477
478 481 479 497 498 499 507 508
- Eisenach 237
Eisernes Tor, Demir-Capi, Demir Kapi, Demir-Kapu, Portes de Fer 125 159 169 170
195 196 269 315 413 422 423 433 484
490 491 492 493 505
Ejbossan, Albassan, Ibessan 121 122 125 139
228 354
Ejbe 315 434 489 500
Ejbeuf 387
Ejbing 75
Elena 442
Elide 84
Eline 211
- Ellesponto cf. Hellespont
Emathie 122
Emine, Emineh, Emona 148 304 307 400
Emineh cf. Emine
Emona cf. Emine
Empire de Byzance cf. Empire byzantin
Empire byzantin, Empire de Byzance, Empire grec 86 150 151 152 153 206 345
346 407 409 456 457 473
Empire de Trébizonde 456
Empire de Turquie cf. Empire Ottoman
Empire grec cf. Empire byzantin
Empire d'Occident 86 473
Empire d'Orient, Imperim Orientale 127 228
234 342 414 473 474
Empire latin 457
Empire Ottoman, Empire de Turquie, Empire Othoman, Empire Turc, États Ottomans 18 53 64 72 73 74 82 92 93
95 97 109 110 116 142 147 160 172 175
176 182 198 204 105 211 213 214 219
222 225 229 235 238 239 245 283 290
292 306 321 322 323 325 326 327 352
353 355 373 374 381 384 386 392 400
407 429 430 481 cf. aussi Osmanisches Reich, Turkisches Reich, Turquie
Empire Russe 329
Empire Turc cf. Empire Ottoman
Ems 86
England 28 29 32 34 79 81 110 129 130 142
143 146 147 148 172 274 280 300 308
309 313 314 320 333 339 393 394 397
398 449 454 486 488 489 491 495 500
502 cf. aussi Angleterre
Angleterre cf. Angleterre
Engrenier 343
Enns, Ens 88 120 152 153 269 310 351 486
Ens cf. Enns
Enos, Aenos, Erford, Erfordia 50 53 54
61 67 68 77 133 139 156 176 206 207
232 233 234 354 372 373 381 389 390
392 395 445 455 509
Epernay 250
Ephesus 109 340 430
Epire, Epirus 82 85 122 123 139 190 200
211 341 348 395 402
Epirus cf. Epire
Erecli cf. Héraclée
Erford cf. Enos
Erfordia cf. Enos
Erfurt 42
Erigon 122 159
Erivan 68
Ersa, Mordwa 264
Erzeroum 68 130 194 201 215 240 343 418
Esclavonie 185 187 188 189 191
Eski-baba 124
Eski-Cavala cf. Néopolis
Eski-Djomas cf. Eski Djouma
Eski-Djouma, Eski-Djomas, Eski-Djumaia, Eski-Džuma 199 280 364 379 408 410
447 448 450 451 453 455
Eski-Djumaia, cf. Eski-Djouma

- Eski-Džuma, cf. Eski-Djouma
 Eski-Sagara, cf. Eski-Sagra
 Eski-Sagra, Eski-Sagara, Eski-Sara, Eski-Zaara, Eski-Zaghra, Eski-Zagra, Eski-Zara, 164 169 200 209 231 389 395 399 419 454
 Eski-Sara, cf. Eski-Sagra
 Eski-Zaara, cf. Eski Sagra
 Eski-Zaghra, cf. Eski-Sagra
 Eski-Zagra, cf. Eski-Sagra
 Eski-Zara, cf. Eski Sagra
 Eskykyrim 151
 Espagne, Espana, Spanien 17 67 79 82 113
 123 126 149 150 152 173 175 182 184
 201 205 206 213 215 224 225 239 243
 244 245 246 247 249 250 251 252 263
 285 286 340 342 347 355 357 367 407
 471 477 478 479 495 496 506 507
 Espana, cf. Espagne
 Esseg 191
 Etat de Tunis 240
 Etats autrichiens 200 201
 Etats balkaniques 505
 Etats d'Italie 243 250 251
 Etats du grand Seigneur 21 220
 Etats du Rhin 428
 Etats hongrois 188
 Etats Ottomans, cf. Empire Ottoman
 Etats romains 152
 Etats sardes 296
 Etats-Unis 173 202 216 296 328 355 357 362 366
 Etats vénitiens 201
 Ethiopie 478 508
 Etolie 148
 Etropol 185 186 187 445
 Eubée, cf. Chalcis
 Euphrat, cf. Euphrate
 Euphrate, Euphrat, Euphrates 194 277 278 323 339 340 343 423 424 431 496 508
 Euphrates, cf. Euphrate
 Europa, cf. Europe
 Europäische Tuerkei cf. Turquie d'Europe
 Europäisches Güllistan cf. Kasanlik
 Europe, Europa 16 17 18 24 29 32 39 41
 46 52 53 59 60 62 67 70 71 74 79 80 81
 84 86 87 92 93 100 101 103 106 108 113
 117 118 119 120 126 131 140 142 144
 145 146 147 149 150 159 171 173 175
 177 179 182 183 184 185 192 194 198 200
 202 204 208 209 212 214 215 221 229
 230 232 234 240 242 251 256 257 258
 260 263 271 274 275 277 281 285 286
 287 288 289 291 292 294 296 297 298
 304 305 306 309 310 312 315 322 323
 324 327 330 334 338 339 341 345 346
 347 355 362 366 369 370 371 372 373
 378 380 383 384 386 392 402 414 417
 418 420 424 426 428 430 432 434 439
 440 441 450 461 471 473 474 479 481
 485 488 496 497 498 508 510 511
 European Turkey, cf. Turquie d'Europe
 Euxin, cf. Pont Euxin
 Euxinus, cf. Pont Euxin
 Ezernikow 312
 Faki 21
 Falconayra, cf. Cap Balaban
 Falconayre, cf. Cap Balaban
 Faliero 437
 Falken 325
 Famagouste 246
 Fasi 40
 Fedonissi, cf. Ilan-Adasi
 Fedonxi, cf. Ilan-Adasi
 Feodosia, cf. Kaffa
 Feredjik, Feredschik 228 381 390
 Feredschik cf. Feredjik
 Ferriol 483
 Fetz 26
 Filibe cf. Philippopel
 Filleo cf. Ouskoum
 Filleoa cf. Ouskoum
 Fiume 267
 Flandern cf. Flandre
 Flandre, Flandern 149 152 247 250 502
 Flecken 178
 Florence, Florenz 149 150 151 249 296 303 342 416 482 495
 Florenz, cf. Florence
 Fiorina 125 159
 Floumera 199
 Fochia 127
 Folticzeni 364
 Fontarabie 249
 Foras cf. Foros
 Forchheim 86
 Foros, Foras 56 107
 Fotcha 460
 Foundoukii 55
 Fouroun 125
 France, Frankreich 15 21 28 29 30 34 37 46 54 57 61 62 63 66 67 68 71 72 73 74 75 76 79 80 81 82 84 85 94 101 102 113 116 122 123 147 148 149 150 151 152 153 157 160 173 175 177 192 201 202 205 206 209 211 212 213 214 215 216 217 219 220 221 226 228 229 232 233 234 235 240 241 242 243 244 245 246 248 250 251 252 254 274 280 283 285 287 288 291 293 294 295 298 299 302 303 304 305 308 309 313 314 322 323 324 324 325 326 327 328 329 333 338 342 343 347 348 355 357 359 360 364 370 373 374 375 380 387 388 389 392 394 397 398 407 419 421 426 427 428 429 430 435 442 446 449 454 455 456 464 465 466 468 470 471 476 477 479 480 481 482 483 495 496 497 504 505 507 511
 Francfort, Francofurt, Frankfort 25 136 342
 Francfort sur l'Oder 86 88
 Frankfort cf. Francofurt
 Frankfurt cf. Francofurt
 Frankfurt am Main 46 101 329 500
 Frankfurt an der Oder 236

- Frankreich, cf. France
 Freiburg 485
 Freistadt 486
 Freitagsstadt 447
 Friaul 352
 Friesland 237
 Friuli 15
 Fronda 278
 Fünfkirchen 197 493
- Gabrova, Gabrowa 162 164 165 228 408 410
 426 432 442 454
 Gabrowa cf. Gabrova
 Galac cf. Galatz
 Galas cf. Galatz
 Galasy cf. Galatz
 Galata 55 56 203 207 225 254 255 257 344
 401 485
 Galatie cf. Galizien
 Galato cf. Galatz
 Galatsch cf. Galatz
 Galatz, Galac, Galas, Galasy, Galato, Galatsch, Galaz, Galič, Gallaz 43 74 97 99 108
 109 116 133 139 156 176 190 195 196
 197 198 200 206 228 230 240 257 269
 272 273 274 298 304 305 309 315 316
 317 318 319 320 330 334 343 353 362
 363 372 373 374 378 400 413 451 492
 493 505 509
 Galaz cf. Galatz
 Galea 25
 Galepsus 158
 Galič cf. Galatz
 Galicien cf. Galizien
 Galipoli cf. Gallipoli
 Galizien, Galatie, Galicien, Gallicie 49 75
 97 319 324 502
 Gallaz cf. Galatz
 Gallicie cf. Galizien
 Gallien 351
 Gallipoli, Galipoli 64 68 69 133 139 156 160
 171 175 176 185 256 298 299 324 353
 372 394 400 461 475 478
 Gand, Ganda 149 410
 Ganda cf. Gand
 Gange 289
 Gasco 127
 Gatopoli, cf. Aïaboli
 Gaugamèle 343
 Gavari cf. Kavarna
 Gazaria cf. Ghazarie
 Gênes, Gênez, Genoa, Genova, Genua, Genuesische Republik, République Gênoise
 60 70 82 84 85 104 113 118 149 150 151
 153 154 155 174 178 179 182 244 248
 253 254 256 278 299 302 308 320 342
 345 374 375 376 404 428 430 437 439
 458 459 460 475 482 495 500 502
 Genève 250 251 296 362
 Gênez cf. Gênes
 Genoa cf. Gênes
 Genova cf. Gênes
 Genuesische Republik cf. Gênes
- Genussus 121
 Georgevskoi, bras du Danube 198
 Georgia cf. Georgie
 Georgie, Georgia, Georgien 71 106 132 156
 192 194 240 249 471
 Georgien cf. Georgie
 Georlitz 387
 Géresme 342
 Germany 279 426 480
 Geütnetleü 124
 Ghazarie, Chasarenland, Chassarien, Gazaria
 151 153 253 260
 Ghelegra, Sasilunca, Sibucicho 258
 Ghemlek 64
 Gheuslevé 108
 Ghiraz 296
 Gibraltar 26 109 299 357 507
 Gidda 478
 Giuma cf. Džuma
 Giurgevo, Dschordschau, Dschurdsuevo,
 Giurgewo, Guiorghow 106 108 155 170 228
 231 236 298 316 317 335 336 401
 Gladisnitza 321
 Glaris 196
 Glasgow 489
 Gmunden 486
 Gobi 254
 Goettingen cf. Göttingen
 Goldene Horn cf. Corne d'Or
 Golf d'Enos 73
 Golfe de Mélas 160
 Golfe de Mundania 64
 Golfe Persique 66 95 160 283 296 343 381
 Golfe Therméen 147
 Golfo di Saros, Gulf of Saros 157 281
 Gönyö 493 494
 Goodwin Sands 172
 Gorodischtsche 264
 Gotha 44 50
 Gothie 254
 Göttingen, Goettingen 88, 206
 Goulette 241
 Gourghen 255
 Gousinie 193
 Gozzo 243
 Grabora 175
 Gradisca 159
 Grahlow 236
 Granada, Grenade 81 222
 Grande Bretagne, Great Britain, Grossbritannien 28 173 216 220 271 328 339 357
 361 370 374 400 435 456
 Granitza 451
 Grätz 268
 Gravelines 244 245
 Great Britain cf. Grande Bretagne
 Grèce, Griechenland 17 19 20 27 29 51 53
 54 58 60 61 63 64 68 71 73 76 77 80 82 86
 109 113 114 115 117 119 122 127 132
 147 148 151 152 155 165 171 175 176
 177 189 190 197 205 211 221 234 253
 265 279 283 290 292 293 296 311 314
 323 324 325 327 328 329 333 348 351

- 355 356 357 361 366 374 379 393 402
 407 408 419 421 426 427 438 449 459
 481 495 496 500 503 511
 Grenade cf. Granada
 Grévene, Greveno 123 199
 Greveno cf. Grévene
 Griechenland cf. Grèce
 Griechisch-illyrische Halbinsel 424
 Grosea cf. Sout-Gheulou
 Grossbritannien cf. Ghande Bretagne
 Grosse Ocean 26
 Grossea cf. Sout-Gheulou
 Guibray 210
 Guilan 122
 Guinée 150 342
 Gujorghow cf. Giurgevo
 Gulf of Saros cf. Golfo di Saros
 Gulf of Venice 172
 Gumourdjina 381
 Guns, Güns 241 324
 Gura-Jalomnitza 317
 Guselhissar 129 130

 Haag 502
 Hacnaouli 124
 Haemus, Hämus, Hemus, Mount Haemus 55
 56 57 107 115 148 171 173 231 324 402
 419 461 cf. aussi Balkan
 Haie 96
 Håjon-Oros 207
 Haleb cf. Alep
 Halicarnasus 340
 Hamburg 30 31 74 77 79 87 178 278 303
 308 407 486
 Hampshire 172
 Hämus cf. Haemus
 Hämushalbinsel 375 432
 Hangtcheou 254
 Hannover 19
 Hansa-Städten 407
 Harpessus cf. Arda
 Harum 260
 Hassekio cf. Hassköi
 Hassi-Kilik 168
 Hasskiöi cf. Hassköi
 Hassköi, Hassekio, Hasskiöi 163 331 395 396
 Haut Danube 196 197
 Haute Albanie 123 184 206 354
 Haute Autriche 191 197
 Haute Bulgarie 353
 Haute Moesie 282
 Havanna 81
 Havre 246
 Hazargrad cf. Rasgrad
 Haz Oghu Bazarzik 21
 Hebdomon (Eioup) 55
 Hebidjé 124
 Hebre, Hebrus 115 160 402 408
 Hebrus cf. Hebre
 Heimburg 120
 Helice 444
 Hellade 122
 Hellespont, Ellesponto 39 55 64 67 68 70 94
 106 117 422 423 424 430 461
 Hel mstaedt 24
 Hemus cf. Haemus
 Hengstberg 282
 Heraclea cf. Héraclée
 Héraclée, Erecli Heraclea, Hereclea 82 159
 178 278 343
 Herat 278
 Hereclea cf. Héraclée
 Hermanstadt 46 52 60 116 132 200 228 269
 Herzégovine, Herzegowina 180 183 184 185
 186 187 189 190 193 200 229 282 323 432
 436 457 495
 Herzegowina cf. Herzégovine
 Hexamalia 55
 Hiemen 246
 Hille 129
 Himalaja 341
 Hindostan 278
 Hirsova, Hyrsowa 170 318 344
 Hoangho 278
 Hodrova 344
 Holland cf. Hollande
 Hollande, Holland, Niderland, Niderlande,
 Niederlanden, Pays-Bas 18 27 30 31 79
 88 102 126 149 173 184 212—216 236 237
 244 246 248 249 283 284 286 293 310 314
 323 328 333 350 355 357 361 367 407
 410 419 455 470 473 495 496 497 502
 Homs 326
 Hongrie, Hungary, Ungarn 15 16 17 18 20
 30 31 46 47 50 84 86 88 89 95 96 102 107
 108 120 122 123 125 129 143 145 146
 148 149 155 156 176 177 179 182 184 185
 186 187 188 189 191 192 194 196 200 201
 214 237 239 241 242 244 245 249 268
 269 270 272 273 279 281 311 316 324
 325 343 351 385 414 421 424 433 454
 474 481 486 490 492 501 503 504
 Hudson 488
 Hungary cf. Hongrie
 Hydra 106 176 214
 Hyrsowa cf. Hirsova
 Iagodina 228
 Iamboli cf. Jambol
 Ianina cf. Janina
 Iantra cf. Jantra
 Iberien 351
 Ibraïl cf. Braïla
 Ibraïla cf. Braïla
 Ibrigjé 381
 Ichtiman, Ikhtmane 164 169 228 393 405
 415 444
 Icone 149
 Iconium 324
 Idria 30
 Iéniboli 298 372
 Ienidsche-Vardar 228
 Ienidschei-Karasu 228
 Iérousaïem cf. Jérusalem
 Ikhtimane cf. Ichtiman
 Ilan-Adasi, Fedonxi, Fedonissi 258
 Ibessan cf. Elbassan
 Ile Bourbon 113

- Ile de Co 381
 Ile de Gerbé 245
 Ile de Leuce 94
 Ile de Naxos cf. Naxie
 Ile des Serpents 258 353 370
 Ile de Skopelos 483
 Ile de Vaman 254
 Iles de l'Asie Mineure 324
 Iles Britanniques 201
 Iles Cyanées 39 104
 Iles des Princes 64
 Iles de la Propontide 64
 Iles Ioniennes, Ionische Inseln 82 122 132
 175 176 283 292 293 313 356 357 361
 366 479
 Iles turques 387
 Illyrie, Illyrien 269 402 408 432
 Illyrien cf. Illyrie
 Illyrisch-griechische Halbinsel 423
 Illyrische Provinzen 101
 Imensee 312
 Imbro 106
 Iméreth 255
 Imperium Orientale cf. Empire d'Orient
 Impero Othomano cf. Empire Ottoman
 Inada 164
 Inde cf. Indes
 Indes, Inde, India, Indie, Indien, Indus 18
 40 78 79 100 103 104 105 108 113 117
 127 128 130 149 150 152 153 202 212
 215 230 254 275 278 290 294 339 342
 343 345 348 416 435 456 473 496 497 498
 499 506
 India cf. Indes
 Indie cf. Indes
 Indien cf. Indes
 Indisches Meer 341
 Indischer Ozean 339
 Indostan 194 213 216
 Indus 104
 Ineboli 298
 Ingé-Carasu 207
 Iniada 304
 Insel Gothland 278
 Inspruck 243
 Inian Isles 279
 Ionianislands 503
 Ionie 290
 Ipsara 214
 Iran 454
 Ireland cf. Irland
 Irische See 489
 Irland, Ireland Irrland, 28 75 271 370
 Irrland cf. Irland
 Isatschi 170
 Isdin 130
 Isiaci 39
 Iskanderun 424
 Isker, Iskra 115 141 169 279 381 399 405
 432 444 447
 Islas, Islaz 195 196 317
 Islamje cf. Sliven
 Islimie cf. Sliven
 Islivne cf. Sliven
 Islivni cf. Sliven
 Ismael cf. Ismail
 Ismail, Ismael 109 227 270 373 374 414 448
 Ismid 130 340
 Ismilan 381
 Ismir cf. Smyrne
 Isola di Delo 40
 Ispahan cf. Dschey
 Issedon 253
 Issus 424
 Istanbul cf. Constantinople
 Istamboul cf. Constantinople
 Istanbul cf. Constantinople
 Isthme, Isthmus 55 127 424
 Istib cf. Istip
 Istip, Istib, Stip, Stobi 124 125 147 200
 Istirie 117 152
 Istrie, Istrien 190 486
 Istrus 178 179
 Iswor 317
 Italie, Italien, Italy 17 26 29 30 42 52 53 58
 60 71 79 82 84 87 88 101 102 113 121 144
 149 151 152 153 173 177 178 266 267
 278 279 323 324 333 340 351 357 366
 374 393 404 407 416 419 421 423 424
 425 426 427 435 456 457 470 479 482
 485 486 496 497 506
 Italien cf. Italie
 Italy cf. Italie
 Itil 236 259 260 261 474
 Izakča 414 448
 Jaffa 109 149 157 277 298 299 372 381 383 507
 Jalova 378
 Jamaika 81
 Janina, Ianina 83 84 122 123 128 175 176
 185 186 187 189 190 199 205 206 228 240
 280 338 345 354 364 379 395 401 418
 Jambol, Iamboli 161 393 432
 Jantra, Iantra, Jantura 106 170 231 401 447
 Jantura cf. Jantra
 Japan, Japon 113 495
 Japon cf. Japan
 Jarlova 399
 Jarnac 246
 Jassy 104 304 308 310 319 325 326 376 451 509
 Jedda 149
 Jeni-Bazard cf. Jéni-Bazar
 Jeni-Bazard, Jéni-Bazar 123 148
 Jenikale 311
 Jenikieui 160
 Jeni-Sagra 393
 Jérusalem Jérusalem 109 149 240 2 41 371
 373 374 392
 Jezd 254
 Joinville 250
 Jonisches Meer 351 425
 Ionische Inseln cf. Iles Ioniennes
 Jossy 200
 Judda 106
 Jumurdscheni 163 165
 Kababa 156
 Kabrona [sic Gabrovo] 228

- Kadikeu cf. Chalcedoine
 Kaffa, Caffa, Feodosia, Théodosia, Théodosie,
 22 42 108 119 151 153 253 254 255 256
 257 278 308 376 381 424 438 439 459 502
 Kahira 79 133
 Kaidnardgy cf. Kaïnardji
 Kainardgy cf. Kaïnardji
 Kaïnardji, Kainardjik, Kaidnardgy, Kai-
 nardgy, Kainardsche, Kainardži 96 108
 131 225 284 325 327 450 508
 Kainardjik cf. Kainardji
 Kainardsche cf. Kaïnardji
 Kainardži cf. Kaïnardji
 Kairo cf. Caire
 Kaisarieh, Cäserea 340
 Kalafat, Calafat, Kalefat 142 315 316 317 334
 Kalagriah 304 306 307
 Kalamata 351
 Kalarach, Kalarasch 117 317
 Kalarasch cf. Kalarach
 Kalefat cf. Kalafat
 Kalekria cf. Kalliakra
 Kalissen, Kaliz 501
 Kalka, Kalmious 440
 Kallacerka 438 459
 Kalliakra, Caiacra, Caliocra, Kalekria 107
 108 258 375 438 459
 Kama 256
 Kamčik 155 452
 Kameku 278
 Kamtchi Sû cf. Kamčik
 Kappadocien cf. Cappadoce
 Kara Hirman 55 56
 Kara Kerman, Kara Erman 107 108
 Karabköi 452
 Karabouroun, Kara-burun 304 437
 Kara-burun cf. Karabouroun
 Kara-Enidsche 163
 Karagadch cf. Cara-Agahatz
 Karahissar 129 130
 Karak 43
 Kara-Lom 141 170 332
 Karamania cf. Caramanie
 Karanschess 228
 Karapelit 450
 Karaš 446
 Karassou, Karassou, Karasu 22 148 332 334
 350 363 373
 Karassou cf. Karasou
 Karastoran 124
 Karasu cf. Karasou
 Karatova, Caratova 175 181 201
 Karaveria, Caravéria 129 157 158 159
 Karbonera 191
 Karinabat cf. Karnabat
 Karlovo 164 395 432
 Karlsburg 415
 Karlstadt 228
 Karnabat, Carnabat, Karnabat, Karinabat 21
 130 131 155 163 170 393
 Kärnten 269 282
 Karta 1 459
 Kasa n cf. Kazan
 Kasanlick cf. Kasanlik
 Kasanlik, Kasanlick, Kasanlyk, Kezanlik 82
 164 169 209 228 231 355 395 396 419 426
 432 442
 Kasanliktal 442
 Kasanlyk cf. Kasanlik
 Kasem-Beg 463
 Kaspisches Meer, Kaspischer See 29 36 236
 237 308 423 424 cf. aussi Mer Caspienne
 Kaspischer See cf. Kaspisches Meer
 Kassova 324
 Katchukique 124
 Kathay 254
 Kaukasus cf. Caucase
 Kaukasusländer 132
 Kavadargik 159
 Kavala cf. Cavala
 Kavallo cf. Cavala
 Kavarna, Cavarna, Chavarna, Gavari, Ka-
 warna 56 257 304 320 375 376 450
 Kawak 274
 Kawala cf. Cavala
 Kawarna cf. Kavarna
 Kazan, Casan, Kasan 164 165 173 195 236
 259 491
 Kechan 381
 Kelkétz 123
 Kerch cf. Kertch
 Kérésoun cf. Cherson
 Kerman 68 254
 Kertch, Kerch, Kertsch, Panticapaeum, Panti-
 capee, Pontikapäum 108 178 179 253 254
 257 277 278 343 439 440
 Kertsch cf. Kertch
 Keschan 228
 Keuperli 147
 Keustendgé cf. Kustendje
 Keustendjeh cf. Kustendje
 Keustengi cf. Kustendje
 Kezanlik cf. Kasanlik
 Kezinky 109
 Khamil 254
 Khas Keui (ou Khaz Keui) 381 389
 Khodgea-Bey 215
 Khoudavendkiar 418
 Kherson cf. Cherson
 Khustrici cf. Kostriz
 Kiarvansarai 15
 Kidendéreh 304
 Kief cf. Kiew
 Kiew, Kief, Kijew, Kiow 20 42 116 153 236
 238 253 259 260 278 312 462 474 500 501
 Kijew cf. Kiew
 Kilia, Lachistoma, Lachostoma, Lichostoma
 258 304 376 378 414 439 448 460 461
 Kilia-Vecchia 255
 Kilianova, Killianova 22 76
 Kimpina 46
 Kimpulung 46
 Kiow cf. Kiew
 Kipijack 254
 Kipilovo 416
 Kiprovec cf. Čiprovec

- Kirdschala 163
Kirgisiensteppe 260
Kirk Iklesse cf. Kirk Kilisse
Kirkiöi 399
Kirkkilisia cf. Kirk Kilissé
Kirk Kilissé, Kirkkilisia, Kirk Iklesse 155
227 381
Kis Derbend 169
Kisil İrmak 340
Kisliak 188
Kiustingé cf. Kustendje
Kizkiöi 399
Kjustendil cf. Köstendil
Kladova 195 196
Klein A ien 130 169 274 277 309 310 339
340 421 423 424 453 cf. aussi Asie Mi-
neure
Klissoura, Klisura 186 415
Klisura cf. Klissoura
Kobejilar Khan 271
Kobelitza 207
Kodja Balkan 400
Kodžadoanar 452
Koeprili 207 228
Koslof cf. Koslov
Kojabeg 108
Kojani 189 200
Kolchis 278 421
Kolidscha 105
Köln 501
Kolva 236
Komanoff cf. Qomanova
Kongostaate 495
Koniah, Konièh 326 418
Konièh cf. Koniah
Königsberg 75
Konitza 190
Konstandil cf. Köstendil
Konstanizza cf. Constance
Kostantinopel cf. Constantinople
Konstanz cf. Constance
Kopelovci 415
Koralla 395
Korea 495
Korfu cf. Corfou
Korinth cf. Corinthe
Kosolow cf. Koslov
Koslov, Koslof Kosolow 108 259 277
Kosseir 149
Kostainicza cf. Constance
Kostainitza cf. Constance
Kostendil cf. Köstendil
Köstendil, Kjunstedil, Konstandil, Kostendil,
Koustandil 124 130 132 192 228 381 393
414 445
Kostendsche cf. Kustendje
Kostriz, Khustrici, Catreni 255 257
Kotel 416
Kouatcheou 254
Koumli-Kieui 159
Kour 198 323
Kourchova 419
Kourou-Tchesmé 55
Kouslidji 148
Koustandil cf. Köstendil
Kozludza 450
Kragoujevatz, Kragujewatz 186 422
Kragujewatz cf. Kragoujevatz
Krain 269
Krajova, Krajowa 416
Krajowa cf. Krajova
Krakau cf. Cracovie
Krapez 399
Kratoff cf. Kratovo
Kratovo 163 414 415
Kreta cf. Crète
Krim cf. Crimée
Krimée cf. Crimée
Krimm cf. Crimée
Kronstadt 46 49 132 162 175 200 228 269
310 317 318 319 333 336 416
Krym cf. Crimée
Kubadin 452
Kuchuk-tchémedjé 124
Kufa 236
Kumi 364
Kuprulu, Tchiouperli 123 124
Kurd Kuluk 340
Kurdistan 278
Kuršumli Kapu 445
Kustendjah cf. Kustendje
Kustendje, Custendjeh, Keustendjeh, Keusten-
ge, Keusten-gi, Kiustinge, Kostendsche,
Kustendjah, Kustendsche, Küstendže, Küs-
tendsche 56 107 108 195 196 227 258
304 307 318 353 372 373 377 378 399
423 434 450
Kustendsche cf. Kustendje
Küstendsche cf. Kustendje
Küstendže cf. Kustendje
Kutchuk Kainardji 284
Kzul Derbend 15
Lac d'Aral cf. Aral-See
Lac de Bolbe 157
Lac de Castoria 199
Lac Dvina 378
Lac de Scutari 181
Lachistoma cf. Kilia
Lachostoma cf. Kilia
Laconie 211
Lichostoma cf. Kilia
Ladyk 274
Lahana 160
Lakatnik 446
Lamia 379
Lanca 125
Landsberg 236
Languedoc 149 213 250 469 475 478 479
506 507 511
Larisa cf. Larissa
Larissa, Larisa, Larisse, Larizza, Larse 63 68
123 171 175 185 186 189 200 206 228 281
298 462 483
Larisse cf. Larissa
Larizza cf. Larissa

- Larnaca 298
 Larse cf. Larissa
 La Rochelle 149 247
 Larta 508
 Latakia, Latakié, Lattaquie 298 299 372
 373 381 507
 Latakié cf. Latakia
 Lattaquie cf. Latakia
 Lauriacum cf. Lorch
 Lausanne 256
 Lauter 44
 Lebevitha 15
 Leghorn cf. Livourne
 Leipzig 22 27 31 40 46 47 58 76 81 85 101
 129 156 182 197 200 229 235 264 272
 275 276 308 310 338 340 352 376 397
 409 415 421 432 441 456 462 464 479
 483 495 501 502
 Lemberg 97 308 451 502
 Lemnos 106
 Lemona cf. Adaliman
 Lenderin 16
 Lénidgé 128
 Lépante 247 298 325
 Lepenitza 188
 Les Biquiers 478
 Lesbos 64
 Lesch 186
 Lescoa cf. Lesconia
 Lesconia, Lescoa 16
 Lesina 195
 Leskovatz, Lescovac 184 393
 Lété 158
 Levant, Levante 24 25 26 27 28 30 31 33
 34 35 41 44 48 51 52 54 58 59 60 61 63
 64 65 66 67 68 70 71 73 75 76 77 78 80
 81 85 96 98 99 106 109 114 122 123 132
 149 150 152 153 154 156 158 172 173
 207 212 214 215 216 219 237 240 241
 244 245 247 269 275 278 279 292 294
 295 296 297 298 299 308 309 313 315
 320 322 323 326 327 328 342 343 345
 346 355 356 361 362 387 403 416 421
 422 427 428 429 430 456 464 465 466
 468 469 470 471 475 476 477 478 479
 480 485 491 496 497 498 499 500 501
 502 503 504 506 507 508 511
 Levante cf. Levant
 Levantischer See 25
 Levrat 296
 Leyde 508
 Liban, Libanon 400 507
 Libanon cf. Liban
 Liburnie 17
 Lichostoma cf. Licostomo
 Licostomo, Lichostoma, Lichostomo, Lyko-
 stomion 258 376 439 460 cf. aussi Kilia
 Liège 201
 Liegnitz 27
 Limni 165
 Linz 195 196 197 268 272 273 352 491 492
 Lion cf. Lyon
 Lisanus 121
 Lisbonne 239 251 252
 Lisca cf. Isker
 Lissa 381
 Listitza 123
 Livadia 106 228
 Liverpool 178 299
 Livourne, Livorno, Leghorn 26 49 60 70 82
 85 98 114 147 171 182 200 299 302 320 476-
 Livorno cf. Livourne
 Ljubatrin 207
 Lodomerien 47
 Lodžak 450
 Lom, Lom-Palanka 162 314 315 316 330 344
 394 432 441 442 445 446
 Lombardie, Lombardei 17 87 215 268 269
 295 428
 Lombardei cf. Lombardie
 Lom-Palanka cf. Lom
 London cf. Londres
 Londres, London 35 48 80 81 98 99 109 110
 111 130 143 148 155 171 173 178 194 210
 212 214 271 279 280 287 296 298 299 302
 303 340 341 345 353 355 364 370 373-
 386 400 415 425 430 431 435 481 482
 499 503 505
 Longjumeau 246
 Lo-pou 254
 Lorch, Lauriacum, Lorich 86 88 120 310 351
 473 500
 Lorich cf. Lorch
 Lorraine 246
 Losenstein 197
 Louisiane 343
 Lovez 432
 Lowat 264
 Lower Moesia 107
 Lübeck 278 407
 Lunebourg 86
 Lusignan 342
 Lycia 431
 Lydie 323 324
 Lykostomion cf. Licostomo
 Lyncestide 159
 Lyon, Lion 28 78 85 149 308 342 386 475-
 479 482 506
 Macédoine, Macedonia, Macedonien, Make-
 donien, Mazedonien, Mazedonjen 15 38
 49 52 59 76 96 106 107 122 123 125 127
 140 147 148 153 157 158 159 160 165 169
 171 173 176 180 181 182 186 187 190
 191 199 200 207 211 228 229 269 279 280
 281 323 338 350 351 353 354 364 372
 373 374 379 381 384 400 401 408 414
 423 432 442 482 483 502 511
 Macedonia cf. Macédoine
 Macedonien cf. Macédoine
 Madagaskar 495 497
 Madara 170
 Magdebourg 86 237
 Maghrib 261
 Magiar-Bouroun 55
 Magnesia cf. Magnésie

- Magnésie, Magnesia 94 128 156 340
 Maguelonne 222
 Mahalitsch 156
 Mähren 30 269 282 351
 Maida 129
 Main 197 198 500
 Mainz 236 501
 Makedonien cf. Macédoine
 Malabar 149 150
 Malacca 149
 Malatia cf. Cap Malitra
 Malero cf. Cap Malitra
 Malines 151
 Malte, Malta 109 182 213 240 241 243 244
 246 251 293 299 313 324 357 470 507
 Mangalia, Mangolia, Mankalia, Monkolia,
 Panigalia, Pangalia, Pangali 56 107 108
 227 258 304 307 450
 Mangolia cf. Mangalia
 Manissa 129
 Mankalia cf. Mangalia
 Manocastro 437
 Mans 246
 Marash 373 374
 Marassia 331 332
 Marava di Bulgaria 16
 Mar Caspio 40
 Marcianopel 312
 Marco-Crale-Palanca 125
 Mar di Marmora cf. Mer de Marmara
 Mardin 129 130
 Margus 402
 Marica cf. Maritza
 Maritsa cf. Maritza
 Maritscha cf. Maritza
 Maritza, Marica, Maritsa, Maritscha, Mariza,
 Marizza 49 50 53 134 141 157 160 169
 181 230 231 233 234 280 281 381 385
 390 394 399 422
 Mariza cf. Maritza
 Marizza cf. Maritza
 Marmara cf. Mer de Marmara
 Marmor Meer cf. Mer de Marmara
 Marmora cf. Mer de Marmara
 Maroc, Marocco, Marosch 26 189 240 244
 343 476
 Marocco cf. Maroc
 Marosch cf. Maroc
 Marseille 26 28 34 48 54 64 66 67 68 70 71
 77 79 82 85 106 110 113 114 127 128 147
 149 160 171 179 200 202 207 209 213
 219 235 285 286 287 294 296 298 299
 302 306 320 343 344 345 362 372 373
 385 389 392 393 398 399 410 416 430
 449 465 469 468 475 476 477 478 479
 481 482 506 507 509 511
 Martinique 81 343
 Masenderan 263
 Masten 74
 Matchin, Matschin 170 304 308 336 344
 Matia cf. Matis
 Matis, Matia 121
 Matschin cf. Matchin
 Mauro cf. Zeitoun
 Mavronoros cf. Mavrôvo
 Mavrôvo, Mavronoros 123 128 199
 Mazedonien cf. Macédoine
 Mazedonjen cf. Macédoine
 Meaux 246
 Mecque 221 283 289
 Médie, Media 147 148
 Mediterranean Dacia 107
 Méditerranée, Mittelländisches Meer, Mittel-
 ländischer See, Mittellaendisches Meer,
 Mittelmeer 17 24 26 27 29 30 31 39 48
 53 59 60 67 75 76 77 85 96 108 113 114
 127 131 149 150 192 210 214 230 231
 234 244 247 250 265 298 299 311 323
 325 338 339 340 341 342 416 424 425
 428 456 470 473 476 477 485 497 498 507
 Medžidie 450
 Megara cf. Mégare
 Mégare, Megara 178 228 327
 Mehadia 196 197 407
 Meissen 272
 Mekka 130 454
 Melasso 109
 Mélenc 160
 Melnik 405 462
 Mer Adriatique cf. Adriatique
 Mer d'Azof, mer d'Azoff, mer d'Azov, mer
 d'Azow 108 109 119 154 253 254 258
 373 377 439 440 cf. aussi Asowsches Meer
 Mer d'Azoff cf. Mer d'Azof
 Mer d'Azov cf. Mer d'Azof
 Mer d'Azow cf. Mer d'Azof
 Mer Baltique, Baltique, Baltisches Meer 70
 74 75 84 108 236 256 262 264 295 296
 361 441
 Mer de Berre 343
 Mer Blanche 230
 Mer Caspienne, Caspian 70 108 119 150 151
 171 234 246 253 254 255 474 cf. aussi
 Kaspisches Meer, Mar Caspio
 Mer Egée, Ägäisches Meer, Ägeisches Meer,
 Aegean Sea 229 234 281 381 402 422 424 431
 Mer Ionienne 283 381
 Mer Majeure 153
 Mer de Marmara, mer Marmare, Marmor Meer,
 Mar di Marmara, Marmora 55 139 156 190
 209 353 381 400 402 423 509
 Mer Marmare cf. Mer de Marmara
 Mer Noire 17 53 54 55 56 57 67 68 69 70
 71 72 73 74 95 104 108 109 113 116 117
 119 148 149 150 151 152 153 154 155
 160 173 174 181 194 196 204 210 212
 215 230 231 232 234 253 254 256 258
 259 283 297 298 304 305 306 307 327
 342 343 344 353 372 373 377 378 381
 385 400 401 403 408 428 434 440 457
 458 460 471 473 475 478 481 505 508
 509 cf. aussi Schwarzes Meer
 Mer Rouge 66 149 230 251 254 283 343 381
 478 497 498 499 507 cf. aussi Rotes Meer
 Mer de Zabach 151
 Mersey 489

- Mersina, Tarsous, Tarsus 298 299 340
 Mésembrie cf. Messemvria
 Mésopotamie 65 150
 Messembria cf. Messemvria
 Mésembrie cf. Messemvria
 Messemvria, Mesembria, Mesembrie, Messembria, Mesembrie, Misevria, Missevria, Messouri, Mosson, Mexember 42 56 107 164 165 178 257 259 304 305 306 320 436 437 438 457 458 459
 Messénie cf. Messine
 Messina cf. Messine
 Messine, Messénie, Messina 37 84 211 299 476
 Missouri cf. Messemvria
 Metelin, Mitilène, Mitylène, 72 73 106 109 153 154 156 298 299 373 374 381 426 507
 Metz 153 243
 Metzovo 186 200
 Mexember cf. Messemvria
 Mezze 228
 Miconi 26
 Midiah, Omidia 256 304
 Mielniza 238 312
 Milan 109
 Milet, Milettes, Miletus 109 178 179 278 340
 Milettes cf. Milet
 Miletus cf. Milet
 Milo 106 109
 Mingrèlie 255
 Minorque 245 507
 Misevria cf. Messemvria
 Missevria cf. Messemvria
 Mississippi 488
 Missolonghi 298 326
 Mitilène cf. Metelin
 Mitrovic cf. Mitrovitza
 Mitrovitza, Mitrovic 186 190 415
 Mittelländischer See cf. Méditerranée
 Mittelländisches Meer cf. Méditerranée
 Mittelmeer cf. Méditerranée
 Mitylene cf. Metelin
 Mocha cf. Moka
 Modon 508
 Moelk 195 197
 Moesia, Moesie, Mösien 107 148 180 190 280 281 312 334 408 438 459
 Moesie cf. Moesia
 Moghan 255
 Mohács, Mohacz, Mohatsch 196 197 201 241 273 324 493
 Mohacz cf. Mohács
 Mohatsch cf. Mohács
 Mohilow 109
 Moka, Mocha 100 114 214 478
 Moldau cf. Moldavie
 Moldavia cf. Moldavie
 Moldavie, Bogdan, Moldau, Moldavia 43 47 49 53 60 74 75 76 77 84 92 94 97 101 108 109 116 123 133 152 161 165 167 174 175 176 180 184 190 193 211 228 233 246 247 248 249 256 258 269 274 293 304 307 308 314 315 317 318 319 321 323 324 325 328 351 353 357 363 364 376 386 433 439 460 508 509
 Moldo-Valachie 229 230
 Moluques 149
 Monaco 476
 Monastir, Bitolia, Bitoglia, Toli 124 125 159 184 189 202 205 207 228 240 338 353 373 374 379 401 418 419
 Monca 437
 Moncastro, Montcastro 151 376 439 460
 Mondovi 245
 Mongolia cf. Mangalia
 Monkalia cf. Mangalia
 Monkolia cf. Mangalia
 Mont Bermius 159
 Mont Cercina 147
 Mont Lebanon 109
 Mont Pangée 160
 Mont Sina, Mount Sinai 109 226
 Mont Tchégla 408
 Montagne de Bourgourlou 64
 Montagne du Géant 55 64
 Montagnes du Kerman 68
 Montcastro cf. Moncastro
 Monte Caucaso 40
 Monténégro 176 180 181 182 184 186 190 199 203 288 323 353 432
 Montpellier 149 242 324 416 478
 Moosool cf. Mossul
 Morava, Grande Morava, Morawa 16 113 191 281 379 422 485
 Morava di Servia 16 237
 Moravie 201
 Mora-Vilajeti cf. Morée
 Mordwa cf. Ersa
 Morea cf. Morée
 Morée, Morea 26 53 60 72 82 84 106 122 133 140 152 211 239 247 323 324 325 475 478 482 483 469 508 511
 Morgenland 462
 Moschius 16
 Moscolouri, Moscolouri 123 128 199
 Moscou, Moskau 37 116 128 259 410 411
 Moscolouri cf. Moscolouri
 Moscovia cf. Moscovie
 Moscovie, Moscovia 231 244 263 481
 Mösien cf. Moesia
 Moskau cf. Moscou
 Mosson cf. Messemvria
 Mossul, Moosool 129 130 430
 Mostar 185 186 189 187 188 190 200
 Mount Haemus cf. Haemus
 Mount Sinai cf. Mont Sina
 Moustai Pacha 124
 Muchame 75
 Muhammedia 236
 Mühlberg 242
 München cf. Munich
 Mundania 67
 Munich, München 131 144 148 153 161 163 416
 Mussa Pacha Palankasi 15

- Mustapha Palanka 169
Myconi 64 106
Mysie 324
- Nadir-Derbend 401
Naissus cf. Nisch
Napoli cf. Naples
Napoli di Romania 26 92 130 140 155
Naples, Neapel, Napoli 37 38 52 60 82 83
84 147 182 189 202 205 241 243 244 299
332 362 407 478
Narbonne 151 416 469
Natolie cf. Anatolie
Natolien cf. Anatolie
Nauplia cf. Nauplie
Nauplie, Anaboli, Nauplia 140 176 299 351
Navare cf. Navarre
Navarin cf. Navarre
Navarre, Navare, Navarin 248 250 251 326
Naxia cf. Naxie
Naxie, Naxia, Naxis, Naxos, 26 64 106 221
Naxis cf. Naxie
Naxos cf. Naxie
Nazareth 109
Neapel cf. Naples
Neckar 500
Négatès 200
Nègrepont, Negropont 26 106 151 154 324
478 483
Negrocoup cf. Nevrocope
Negropont cf. Nègrepont
Némée 127
Nemours 250
Néopolis, Eski-Cavala 158
Nérac 249
Neschin 20
Nevrocop cf. Névrocope
Névrocope, Nevrocop, Névrocoup 60 331
364 381
Névrokoup cf. Névrocope
Neu Orschowa cf. Nouveau-Orschowa
Neuenburg 120
Neusatz 228 273
Newcastle 197
Niausta 200
Nicāa cf. Nicée
Nicaaria cf. Nicée
Nicée, Nicāa, Nicaaria 55 106 152 436 457
Nicomedia cf. Nicomédie
Nicomédie, Nicomedia 39 55 70
Nicople cf. Nicopoli
Nicopoli, Nicople, Nicopolis, Nikopolis 50
87 107 114 127 128 130 132 141 170 174
199 200 231 280 314 316 324 330 344
379 423 432 444
Nicopolis cf. Nicopoli
Niderland cf. Hollande
Nidgé 207
Niederlande cf. Hollande
Niederlanden cf. Hollande
Nieder-Mösien 312
Nieder-Österreich 88
Niegousch 203
- Niemen 74 75
Niéper cf. Dniéper
Niester cf. Dniester
Nikopolis cf. Nicopoli
Nil, Nio 31 64 104 106 421 424 467 497 498
Nio cf. Nil
Nisabur 236
Niš cf. Nisch
Nišava, Nissava, Nissawa 114 141 169 422
444
Nissa cf. Nisch
Nisch, Naissus, Niš, Nissa 15 99 114 115
200 203 228 330 337 338 393 413 414
422 441 444 445 498
Nissava cf. Nišava
Nissawa cf. Nišava
Nordgau 351
Nordsee 278
Noricum 120
Normandie 430 506
Norvège, Norwegen 236 296 297 334 355 362
407
Norwegen cf. Norvège
Nouveau-Orschowa, Neu Orschowa 99 206
Novgorod, Nowgorod, Novogorod, Nowo-
gorod 19 42 238 259 264 278 312 408
441 501 502
Novi Bazar, Novibazar, Novi-basar, Novi
Pasar 122 187 199 206 228 280 379 414 461
Novi Pasar cf. Novi Bazar
Novo Brdo 415
Novogorod cf. Novgorod
Nowgorod cf. Novgorod
Nowogorod cf. Novgorod
Nowo-Tscherkask 463
Nuremberg, Nürnberg 58 98 99 101 149 152
153 242 266 308 501
Nürnberg cf. Nuremberg
- Oberösterreich 310
Occident, Okzident 17 67 81 86 96 118 122
151 155 234 253 254 256 277 290 291
323 345 346 347 348 416 417 433, 442
448 451 455 456 461 472 473 508
Océan Indien 66
Ochrida, Achrida, Ocrida 123 125 181 184 228
280 401 414 462
Ochrida See 379
Ocrida cf. Ochrida
Oczacow, Okzakow, Okzakow 22 53 55 74 108
329
Oderberg 451
Odessa, Odesse 75 96 101 102 106 109 116
126 127 161 163 182 195 196 215 233
270 273 274 277 281 296 300 302 305
308 316 320 343 385 424 434 492 493
Odessa cf. Odessa
Odessus cf. Varna
Odgibid 75
Odinsky 75
Oesterreich cf. Autriche
Ohio 488
Okna 446

- Okzakow cf. Oczacow
 Okzakow cf. Oczacow
 Okzident cf. Occident
 Olbia 178 179 253 278 424
 Oldenbourg 296
 Olooson 60
 Oltar 254
 Olympe, Olympie, Olympus 70 127 370
 Olympie cf. Olympe
 Olympus cf. Olympe
 Omidia cf. Midiah
 Omuntesberg 282
 Oravitz 197
 Orchova cf. Oršova
 Oreawa cf. Rahova
 Oresticum 122
 Orfa 373
 Orfano cf. Orphano
 Orhanieh 446
 Orient, Oriente 17 39 43 67 73 81 84
 86 87 94 96 106 113 114 117 118 119 123
 127 128 134 144 145 147 149 150 151
 194 209 211 212 221 228 229 230 232
 233 234 236 251 255 274 277 289 290 294
 308 313 325 327 330 342 343 345 346
 347 348 360 363 371 377 392 395 402
 403 408 414 416 417 419 420 424 425
 435 441 451 454 455 456 461 462 463
 464 465 466 469 470 472 473 474 480
 481 490 491 495 496 500 504 505 cf. aussi
 West, Westen
 Oriente cf. Orient
 Orléans 246 319
 Ormuz 149 254
 Ortschuck cf. Roustchouk
 Orontes 339
 Orphano, Orfano 161 207 228 234 362
 Orschowa cf. Oršova
 Oršova, Orchova, Orschowa, Orsowa 52 60
 98 99 193 195 196 197 228 272 273 298
 315 316 318 321 484 491 492
 Orsowa cf. Oršova
 Osman-Bazar 162
 Osmanenreich cf. Osmanisches Reich
 Osmanische Staaten 37
 Osmanisches Reich, Osmanenreich, Othomani-
 sches Reich, Ottomanisches Reich, 37 44
 47 79 92 131 163 169 309 338 339 351
 379 432 433 cf. aussi Empire Ottoman et
 Turquie
 Ossa 129
 Osten 101 121 237 259 260 262 265 270 274
 422 423 424 433 454 485
 Österreich cf. Autriche
 Österreich-Ungarn cf. Autriche-Hongrie
 Ost-Europa 420 443
 Ostgotisches Reich 120
 Ostjaken 236
 Ostindien 37 103 265 308
 Ostmark 474
 Ostromdscha 130 132
 Ostrova 228
 Ost-Rumelien 455
 Ostsee 19 29 30 42 75 76 236 260 278 501 502
 Othomanisches Reich cf. Osmanisches Reich
 Othrysgebirge 379
 Otranto 423
 Otrar 278
 Ottomanisches Reich cf. Osmanisches Reich
 Oural 256
 Ouskoum, Filleo, Filloa 256
 Ousounjova cf. Ouzoundgiova
 Ouzoundgiova, Ousounjova, Ozongiova, Ou-
 zoungova 53 60 61 77 208 210 363 402
 Ouzoungova cf. Ouzoundgiova
 Oxus, Oxus-Fluß, Oxusfluss 104 150 236 278
 Oxus-Fluß cf. Oxus
 Ozongiova cf. Ouzoundgiova
 Padouan cf. Padoue
 Padoue, Padouan 152 251
 Pagoniani cf. Pogoniani
 Palagaria 399
 Palästina cf. Palestine
 Palatinat 434
 Paleo-Chori 122
 Palermo 263
 Palestine, Palästina 128 298 334 357 372
 400 403 495 496
 Palma 169
 Palude Meotide cf. Palus Méotides
 Paludi cf. Palus-Méotides
 Palus-Méotides, Palude Meotide, Palude Meo-
 tidi, Paludi 38 39 108 253
 Pamphylie 323
 Panchova 188
 Pandocrátas 207
 Pangalia cf. Mangalia
 Pangée 148 158
 Panigalia cf. Mangalia
 Pannonia cf. Pannonie
 Pannonie, Pannonia, Pannonien 17 89 120
 196 236 282 311
 Pannonien cf. Pannonie
 Panticapäum cf. Kertch
 Panticapée cf. Kertch
 Papezi 124
 Paphlagonie, Paphlogonien 278 324
 Paravadi cf. Pravadi
 Parga 63 190
 Paris 15 16 17 28 29 47 49 54 55 64 76 80
 81 82 89 92 98 104 108 109 113 116 117
 120 125 130 139 147 149 151 154 156
 157 174 175 179 180 192 197 207 210 211
 228 233 238 242 249 250 251 252 254
 266 283 286 295 298 302 303 321 323
 327 341 342 343 345 347 348 352 353 370
 377 378 380 381 392 402 404 407 408
 414 416 425 427 430 433 434 435 439
 441 456 461 463 464 469 473 475 477
 479 481 482 488 496 504 505 510
 Parme 242 243
 Paros 26 64 106
 Partara 340
 Parthenius 70
 Passarowitz 43 325 403 434

- Passau 88 236 237-243 310 487 492
 Patmos 109
 Patras 73 82 106 157 176 195 298 351 479
 508
 Patzinak, Phartzinak 17
 Pavie 464
 Paxo 63
 Pays des Afghans 215
 Pays-Bas cf. Hollande
 Pazibeck 75
 Peking 254 278
 Pekini 121
 Pelago 39
 Pella 157
 Pejoponnèse 119 122 421 424
 Péninsule Arabique 289
 Péninsule hellénique 323
 Péninsule de l'Hémos 457
 Pensa 264
 Péra 64 131 174 212 459
 Perasto 63
 Pereiaslaw 19
 Perekop, Prekop 22 254 259 277
 Pergamum cf. Pergamus
 Pergamus, Pergamum 109 340
 Péristéra, Peristeri 125 207
 Peristeri cf. Péristéra
 Perlep cf. Prilep
 Perlépé cf. Prilep
 Perm 256
 Permien 236
 Perpignan 151
 Perse, Persia, Persien 17 32 40 48 49 64 65
 66 67 70 97 100 102 103 106 108 111 130
 149 150 152 194 202 210 212 215 221
 226 234 240 241 242 243 244 246 249
 251 252 254 274 275 288 290 293 294
 296 299 303 309 313 314 323 324 325
 326 327 334 339 340 357 362 386 419
 423 424 427 430 431 435 456 473 478
 481 483 498 507
 Perserin 228 401
 Persia cf. Perse
 Persian Gulf 400
 Persien cf. Perse
 Perynthe 105
 Pest cf. Pesth
 Pesth, Pest 105 131 182 191 194 195 196
 197 200 265 268 269 270 272 273 298 318
 409 433 445 452 483 485 490 492 503
 Pétersburg cf. Saint-Péterbourg
 Peterwardein 228
 Petrich 228
 Phanagorie, Phanagoria 178 278 424 439
 Pharsale, Pharsala, Pharsalia, Phersa 128
 199 280 364 379
 Phase, Phasis 104 119 150 253 256 278 323 423
 Phasianke 17
 Phasis cf. Phase
 Phersa cf. Pharsale
 Philadelphia 489
 Philibe cf. Philippopel
 Philipopoli cf. Philippopel
 Philipopolis cf. Philippopel
 Philippi cf. Philippopel
 Philippopel, Filibe, Philibe, Philipopoli,
 Philipopolis, Philippi, Philipopoli, Phi-
 lippopolis 50 72 86 115 124 141 157 158
 162 163 164 169 189 200 206 208 209
 228 230 231 234 240 279 280 281 314
 331 350 353 366 373 379 380 381 385
 389 390 393 394 395 396 397 398 399 400
 402 403 408 413 425 426 427 442 444
 445 453 461 509
 Philippopolis cf. Philippopel
 Phocée 342
 Pholégandros 64
 Phönikién 424
 Photinitza, Photinitzia 123
 Photinitzia cf. Photinitza
 Phrygie 324
 Piémont 60 245
 Pinde, Pindus 122 200 207
 Pirdop 454
 Pirée 296 298 299
 Pirot, Cherkeui, Scharkeui, Scharkoï, Schar-
 koï 228 332 364 408 419 426 442
 Pise 149 150 153 290 342 428
 Plaisance 242
 Planier 507
 Platamina 228
 Plava 193
 Plevna cf. Pleven
 Pleven, Plevna 443 445
 Podborim 186
 Podgoritza 203
 Podolien 277
 Pogoniani, Pagoniani 128 199
 Poitiers 342
 Poitou 248
 Polemonium 340
 Polen cf. Pologne
 Policandro 106
 Polino 65
 Pologne, Polen, Polonia 18 20 47 49 53 71
 74 75 101 108 109 113 121 128 160 169
 215 237 240 241 246 247 248 250 251
 252 254 256 267 296 325 334 376 414
 464 486 504 509
 Polonia cf. Pologne
 Ponantais 506
 Ponant 478
 Pondichéry 113 343
 Pont Euxin, Euxin, Euxinus, Pont, Ponti-
 sches Meer, Ponto Eusino, Pontos, Pon-
 tum Euxinum, Pontus, Pontus Euxinus
 19 38 39 40 54 67 94 108 119 147 151
 154 157 177 252 265 270 274 276 277
 306 324 340 343 422 423 435—439 451
 452 456 457 459 460 461 462 485
 Pontikapäum 278
 Pontisches Meer cf. Pont Euxin
 Ponto cf. Pont Euxin
 Ponto Eusino cf. Pont Euxin
 Pontos cf. Pont Euxin
 Pontum Euxinum cf. Pont Euxin

- Pontus cf. Pont Euxin
 Pontus Euxinus cf. Pont Euxin
 Pontusstädten 413
 Poriti cf. Bourgas
 Port de Bouc 343
 Portage 256
 Porte dorée 55
 Portes de Fer cf. Eisernes Tor
 Portitsa 378
 Portugal 147 209 248 249 263 355 357 407 495
 Pourra 343
 Prag cf. Prague
 Prague, Prag 153 252 412 415 420 461
 Pravadi, Paravadi, Provad 148 170 227
 414 448
 Pravista 161
 Prekop cf. Perekop
 Prélépé cf. Prilep
 Prelip cf. Prilep
 Presburg 30 195 196 197 273 493 494
 Presqu'île de Cyzique 55
 Presthlaba, Perejaslacol 173
 Prévesa 63 84 200 205 354 364 481
 Preußen cf. Prusse
 Priepol 228
 Prilapus oppidum 125
 Prilep, Perlep, Perlepe, Prélépé, Prelip 124
 125 128 159 199 280 364 379 415
 Principautés Danubiennes cf. Provinces Da-
 nubiennes
 Principautés Valaques cf. Provinces Da-
 nubiennes
 Prisren, Prisrendi 124 187 200 202 412 414
 Prisrendi cf. Prisren
 Pristina 123 124 190 200 228
 Prokopje 414
 Propontide, Propontis 39 54 55 67 68 70
 72 73 94 106
 Propontis cf. Propontide
 Prousia cf. Pruess
 Provad cf. Provadi
 Provence cf. Provence
 Provence, Provance 35 213 242 343 466 468
 476 478 506
 Provinces Danubiennes, Principautés Danubi-
 ennes, Principautés Valaques, Provinces
 Moldovalaques 182 295 364 370 372
 378 387
 Provinces Moldo-valaque cf. Provinces Da-
 nubiennes
 Provins 151
 Prusse, Preußen, Prussie 113 121 146 147
 173 184 295 361 364 370 386 407 495
 Prussie cf. Prusse
 Pruth, Prut 113 139 315 493
 Pylae 340
 Pyrenäen 144
 Qomanova, Komanoff 163 240
 Québec 343
 Quedlinburg 237
 Ra, Rau, Reu, Rha cf. Volga
 Raab 195 196 268 352 490
 Radoil 399
 Radomir 192 393
 Radzin 325
 Radzivilou 109
 Raguese cf. Raguse
 Ragusa cf. Raguse
 Raguse, Raguese, Ragusa, Ragussa 46 107
 121 122 123 132 172 185 193 195 239
 247 403 413 414 436 457 460 461 508
 Ragussa cf. Raguse
 Rahova, Oreawa, Rasova, Rassova, Rassowa
 170 195 196 198 314 316 330 344 377 445
 Rahovica 447
 Rama, Rame 343 507
 Rasched 236
 Raschie cf. Rascie
 Rascie, Raschie 16 123 152 155 174 403
 Rasgrad, Hazargrad, Rasgratz, Razgrad 155
 162 165 170 332 363 364 408 450 451 452
 Rasgratz cf. Rasgrad
 Rasova cf. Rahova
 Rassein See 170
 Rassova cf. Rahova
 Rassowa cf. Rahova
 Rassin 343
 Ratisbonne cf. Regensburg
 Razloulk 381
 Redut Kaleh 277
 Regensburg, Ratisbonne 86 87 120 152 153
 195 196 197 237 266 272 474 485 487 500
 501
 Reni 270 373 374
 Republica Romana 40
 République Génoise cf. Gènes
 Resboyeni 304
 Réthymo 65
 Rhein cf. Rhin
 Rheinhessen 146
 Rhin, Rhein 113 121 198 230 237 272 273
 408 421 428 434 454 489
 Rhodes, Rhodus, Rodez 109 195 241 298 299
 324 351 373 374 381 430 431 504 507
 Rhodope 115 148 171 180 200 231 364 380
 381 395 396 408
 Rhodus cf. Rhodes
 Rhône 479
 Riga 74
 Riło Dagh cf. Riło-Gebirge
 Riło-Gebirge, Riło Dagh 405 440
 Riło Kloster 393 440
 Rimnik 317
 Ripen 278
 Risano 63
 Risopol 168
 Riszovat cf. Rahova
 Rodesto cf. Rodosto
 Rodez cf. Rhodes
 Rodosto, Rodesto 67 72 96 151 157 228 372
 373 393 394 398 399 400 509

Roman 451
Romania cf. Roumanie
Romanie cf. Roumanie
Romanien cf. Roumanie
Rome, Rom Romme 60 117 118 119 240 241
242 246 247 250 251 252 290 291 303 338
414 416 448 462 471 473
Romélie cf. Roumélie
Rosalia-Paß 432
Roscsig cf. Roustchouk
Rosette, Rosetto, Rosseta 26 31 109 467
478 508
Rosetto cf. Rosette
Rosokastron cf. Russocastro
Rosseta cf. Rosette
Rotes Meer 31 309 424 cf. aussi Mer Rouge
Rouchtchouk cf. Roustchouk
Roudchiouk cf. Roustchouk
Roudsjouk cf. Roustchouk
Rouen 479 483
Roujai 188
Roumanie, Romania, Romanie, Romanien,
Rumänien 15 86 119 151 152 153 276
351 401 407 414 419 432 438 440 441
446 459 479 495 504 505
Roumelia cf. Roumélie
Roumélie, Romélie, Roumelia, Roumilie,
Rumélien, Rum-Ilî, Rumîli 15 53 55 60
61 67 69 70 72 77 82 84 99 106 107 108
123 125 126 136 139 143 155 157 169
170 171 191 199 206 207 228 231 240
283 290 291 297 306 314 326 330 338
353 354 355 363 372 379 381 385 393 400
402 481 483 508 509
Roumilie cf. Roumélie
Roussillon 149
Rudstick cf. Roustchouk
Roustchouk, Ortschuck, Roscsiq, Roucht-
chouk, Roudchiouk, Roudsjouk, Rudstick,
Ruschîuk, Ruschtschuk, Ruschuck, Rus-
csuk, Ruščuk, Rusczuk, Rusdschuk, Russi,
Russzschuck, Rustschuk 22 23 43 98 105
106 108 116 121 130 131 141 143 148
155 162 170 175 190 200 228 231 269
298 308 314 316 330 334 335 336 338
344 349 350 363 373 378 394 401 408
414 418 423 432 433 445 449 451 453
455 456 509
Rûm 462
Rum-Ilî cf. Roumélie
Rumänien cf. Roumanie
Rumélien cf. Roumélie
Rumîli cf. Roumélie
Rûs cf. Russie
Ruščîuk cf. Roustchouk
Ruschtschuk cf. Roustchouk
Ruschuck cf. Roustchouk
Ruscuk cf. Roustchouk
Ruščuk cf. Roustchouk
Rusczuk cf. Roustchouk
Rusdschuk cf. Roustchouk
Rusland cf. Rußland
Russi cf. Roustchouk

Russia cf. Russie
Russie, Rûs, Russia 17 22 49 53 57 71 93
106 108 109 116 150 153 173 192 194
198 200 202 205 206 215 221 229 230
232 233 234 245 252 254 256 259 261
281 283 284 288 291 292 293 296 298
321 322 323 325 326 328 345 348 353
355 357 366 370 374 407 419 426 427 433
434 440 441 456 462—464 471 504 505
cf. aussi Rußland
Russisches Meer 278 462
Rußisches Reich cf. Rußland
Rußland, Rusland, Russisches Reich, Russ-
land 19 20 23 29 30 42 44 45 47 60 75
101 102 121 144 145 146 147 162 169
236 237 259 260 261 262 263 264 267 270
271 274 277 278 309 312 314 333 338
339 397 403 407 414 421 424 435 443
449 454 462 463 491 495 cf. aussi Russie
Russocastro, Rosokastron 393 413
Russzschuck cf. Roustchouk
Rustschuk cf. Roustchouk
Saba 18
Sachsen cf. Saxe
Saduk cf. Soldaia
Sahara 340
Saïda 372 381
Saint-Denis 151 246 500
Saint Domingue 213
Saint-Georges, San Zorzi 198 258 297 378 434
Saint-Germain 246
Saint-Gothard 325
Saint-Jean-d'Acre 149 342 381 475
Saint-Péterbourg, Pétersburg 19 29 30 36
49 150 219 291 312 414 434 464 500
Saint-Quentin 244
Sainte-Maure, San-Maura 63 298
Sakar tepe 452
Sakariastrom 340
Saki 129
Saklab 263
Sakowa 332
Saktza 344
Salam 236
Saldaia 308
Salé cf. Salee
Salee, Salé 26 27 477
Saline cf. Sunieh
Salms 202
Salmydesse 148
Salonica cf. Salonique
Salonichi cf. Salonique
Salanik cf. Salonique
Saloniki cf. Salonique
Salonique, Salonica, Salonich, Salonichi,
Salonik, Salinike, Saloniki, Saloniques,
Tessalonie, Thesalonika, Thessalonich, The-
salinika, Thesaloniki, Thessalonique 32
46 51 52 53 54 58 59 60 61 63 71 72 76
77 79 85 89 94 96 99 122 123 124 125 128
129 130 132 133 140 147 148 151 153 156
157 159 160 161 175 176 177 185 189 195

- 200 201 205 207 228 230 232 234 240
 269 271 281 282 283 284 291 298 299
 303 311 316 322 328 338 343 345 352
 353 362 369 372 373 374 379 381 398
 399 400 401 415 418 423 424 435 444
 445 453 455 457 462 467 471 475 478
 482 483 501 508 509 510 511
- Saloniques cf. Salonique
 Sajuces 249 250 252
 Salzwedel 237
 Samakof cf. Samokov
 Samakow cf. Samokov
 Samakowa cf. Samokov
 Samaria 109
 Samarkand 236 254 255
 Samastro 278
 Samikoff cf. Samokov
 Samoa 495
 Samokof cf. Samokov
 Samokov, Samakov, Samakow, Samakowa,
 Slamikoff, Samokof, Summakof 56 124
 164 169 177 181 381 393 395 399 401
 405 406 415 425 440 445
- Samos 106 109 177 188 381 508
 Samothraki 106
 Samsoun, Samsun 254 274 277 298 372 373
 374 381
 Samsun cf. Samsoun
 San-Maura cf. Sainte-Maure
 San Stéfano 505
 San Zorzi cf. Saint-Georges
 Sannar 18
 Santarem 263
 Santorin 106
 Sapienza 254
 Sarajewo 184 185 187 414
 Sarakioi 21
 Saratchik 254
 Sardaigne, Sardaine, Sardinia, Sardinien 173
 205 277 314 328 333 355 357 361 370
 374 449
- Sardaine cf. Sardaigne
 Sardes 340
 Sardica cf. Sofia
 Sardinia cf. Sardaigne
 Sardinien cf. Sardaigne
 Sartaline 507
 Sassiunca cf. Ghelegra
 Sau cf. Save
 Save, Sau 134 181 187 188 190 191 194 195
 234 263 273 422 491 492 493 494
 Savoie 476
 Saxe, Sachsen 42 126 191 242 295 361 364
 386 387 397 454
- Sayadez 123
 Sayda 106 475
 Scala Nova, Skaļa Nova 109 372 381
 Scala Sycæna 25
 Scala Timasi 25
 Scalabis 263
 Scaletta Darsina 25
- Scandinavie, Scandinavien, Skandinavien 150
 236 310 435 456 473
 Scandinavien cf. Scandinavie
 Scardus 207
 Scarpanto 106
 Scharkeui cf. Pirot
 Scharkoi cf. Pirot
 Scharkoj cf. Pirot
 Schasch cf. Taschkend
 Schat-el-Arad 339 340
 Schéblier 304 307
 Schik 227
 Schipka, Chibka, Tshipka 162 355 432
 Schirwan 249
 Schistab cf. Sistov
 Schlackenwald 79
 Schleswig 278
 Schligovitz 188
 Schottland, Scotia 262
 Schoumadia 191
 Schoumla cf. Choumla
 Sctab (Sistov) 170
 Schukerli 355
 Schwaben, Souabe 47 120 153
 Schwarzes Meer 19 20 29 30 31 32 36 42 43
 44 74 75 76 98 99 121 130 141 146 164
 170 177 178 179 237 238 260 270 272
 273 274 276 277 278 308 309 311 312
 313 314 317 318 320 330 338 340 374
 375 376 393 413 421 424 433 436 437
 485 491 492 495 501 cf. aussi Mer Noire
- Schwarzwald 454
 Schweiz cf. Suisse
 Schwiez cf. Suisse
 Schwischtow cf. Sistov
 Scinica 195 196
 Scio 32 33 64 70 72 94 106 153 156 230 321
 345 373 374
- Sciumlu cf. Choumla
 Scodra cf. Scutari
 Scopelo 106
 Scretisca 444
 Scurium 125
- Scutari, Chrysopolis, Scodra, Skutari, Sku-
 tarie, Skutary 55 73 92 121 122
 123 124 125 130 175 184 185 186 187
 188 189 190 193 199 200 201 205 206
 228 240 282 304 322 324 338 339 340
 354 381 401 402
- Scythenland 501
 Sea of Azof 106 cf. aussi Mer d'Asof
 Sea of Galilee 109
 Sea of Marmara 106 cf. aussi Mer de Marmra
 Sebastopolis, Sewastopol 253 259 277
 Sebencio 195
 Sedschistan cf. Serendsch
 Seide 507
 Seine 488
 Seleucia 340 341
 Selidsche Dere 393
 Selimia cf. Sliven
 Selimnia cf. Sliven

- Selimno, cf. Sliven
 Selina cf. Sunieh
 Sélivrie, Selivrea 60 147
 Selymma cf. Sliven
 Selymnia cf. Sliven
 Semendria 175 185
 Semisché 124
 Semlin 43 46 50 52 59 60 77 89 98 99 132
 134 143 177 185 186 187 188 189 191
 192 193 194 196 200 201 203 237 268
 269 272 273 311 352 422 492
 Sénégal 343 402
 Senitza 185 186
 Sera 254
 Seraglio cf. Serai
 Serai, Seraglio 122 255
 Serbiae cf. Serbie
 Serbie, Cervia, Serbiae, Serbien, Servia, Servie,
 Servien 15 16 49 53 60 67 87 98 108 114
 115 117 123 134 148 162 173 176 177 180
 181 184 185 187 188 189 191—194 199
 200 202 203 206 211 228 229 232 237
 269 279 281 293 295 314 315 316 321
 323 324 325 326 328 337 338 341
 351 357 379 385 386 401 402 407 413
 426 432 436 440 441 447 455 457 461
 485 486 504 505
 Serbien cf. Serbie
 Serendsch, Sedschistan 236
 Seres, Serres 129 147 157 158 160 175 189
 192 200 206 207 232 281 338 353 364
 379 380 381 401
 Sermitza 199 200
 Serpho 106
 Serra 376
 Serrès cf. Seres
 Servia cf. Serbie
 Servie cf. Serbie
 Servie méridionale 186
 Servien cf. Serbie
 Sestrima 399
 Setopoli cf. Aïboli
 Severn 489
 Séville 149
 Sewastopol cf. Sebastopolis
 Seyde 26 343
 Sheumla cf. Choumla
 Shiup 124
 Schlesien, Silésje 269 474 486
 Shoumla cf. Choumla
 Shumla cf. Choumla
 Siam 495
 Siatista 159
 Sibérie 256
 Sibucicho cf. Ghelegra
 Sicile, Cicile, Sicilia, Sicilien, Sicily 39 109
 117 152 215 263 351
 Sicilia cf. Sicile
 Sicilien cf. Sicile
 Sicily cf. Sicile
 Sidio cf. Anchialos
 Sidon 109
 Sidrekaissi 133
 Siebenbürgen 47 60 143 237 269 310 317
 318 319 321 332 397 415 448
 Sienne 243 244
 Sifanto, Sphanto 32 106
 Sika 55
 Sikino, Sikinos 64 106
 Sikinos cf. Sikino
 Silésje cf. Schlesien
 Silistra cf. Silistrie
 Silistria cf. Silistrie
 Silistrie, Dristra, Silistra, Silistria 107 129
 141 148 162 170 175 200 231 308 316 317
 318 334 335 338 343 344 349 363 377
 414 423 432 433 438 450 459
 Sililvi cf. Sylivri
 Simbirsk 236 474
 Simnitza cf. Zimnitza
 Simphéropol 343
 Sinear 17
 Singidunum cf. Belgrade
 Sinigaglia 82 85 200
 Sinope, Sinople, Sinopoli, Synope 40 72 73
 109 178 179 253 254 255 274 278 298
 340 372 381 423 424 437 458
 Sinople cf. Sinope
 Sinopoli cf. Sinope
 Sinus Thermaicus 140
 Siphanto cf. Sifanto
 Siris 147
 Sirmium 422
 Sirning 197
 Sirrha 147
 Sis 278
 Sisopol cf. Sosopolis
 Sisopoli cf. Sosopolis
 Sisopolis cf. Sosopolis
 Sissek 273
 Sistof cf. Sistov
 Sistov, Chistof, Schistab, Schtab, Schwisch-
 tow, Sistof, Sistova, Sistove, Sistow,
 Svejštov, Svištov, Tchistov 22 148 121
 162 163 170 231 314 316 330 334 338
 344 353 363 396 432 442 443 448
 Sistova cf. Sistov
 Sistove cf. Sistov
 Sistow cf. Sistov
 Sitvatorok 325
 Sivas, Siwas 130 274 418
 Sivefluss 278
 Sivri Hissar 340
 Siwas cf. Sivas
 Sizeboli cf. Sosopolis
 Sizopoli cf. Sosopolis
 Sizopolis cf. Sosopolis
 Skala Nova cf. Scala Nova
 Skandinavien cf. Scandinavie
 Skela-Cladova, Skela-Cladowi 196 197 315 316
 Skela-Cladowi cf. Skela-Cladova
 Skiato 106
 Skiro 106
 Skopelos cf. Skopje
 Skopia cf. Skopje

- Skopje, Skopelos, Skopia 414 415 445 462
 483 cf. aussi Uskioup
- Skusia 262
- Skutari cf. Scutari
- Skutarie cf. Scutari
- Skutary cf. Scutari
- Slavonian Provinces of Austria 279
- Slavonien 486 494
- Slèpcè 415
- Sliven, Islivn, Selimia, Selimnia, Selimno, Selymma, Selymnia, Slivnia, Slivno, Sliwen 53 60 61 132 141 143 157 162 164 165 169 170 228 231 280 314 317 355 364 379 393 394 400 413 427 446 447 461 505
- Slivnia cf. Sliven
- Slivno cf. Sliven
- Sliwen cf. Sliven
- Smignira cf. Stagnaria
- Smił 344
- Smolensk 312
- Smyrna cf. Smyrne
- Smyrne, Ismir, Smirna, Smirne, Smyrna 19 22 24 26 27 35 36 41 46 53 68 70 71 72 79 82 98 101 102 103 106 109 112 129 130 153 154 155 156 157 158 160 161 182 186 195 201 202 221 228 234 237 240 271 283 284 286 298 299 300 302 303 316 322 328 340 343 345 347 362 373 374 381 392 426 430 431 432 469 475 476 481 503 507 508 509 510
- Sodž ak dere 452
- Sofia, Serdica, Sophia, Sredec, Srèdez, Triadica, Triaditza 15 16 92 107 115 123 130 141 162 163 165 169 192 200 203 209 210 228 232 279 280 281 314 332 334 337 373 375 379 381 393 398 401 413 414 415 422 432 438 442 444 445 446 459 461 462
- Soganlik, Sokhanlik 56 344
- Sokhanlik cf. Soganlik
- Soldaïa, Saduk 151
- Solítico 259
- Sophia, Sophie cf. Sofia
- Sopot 395
- Sorigathi 151
- Sosopolis, Apollonia, Sésopoli, Sisopol, Sisopolis, Sizeboli, Sizeboly, Sizopoli, Sizopolis 56 57 107 163 165 178 179 256 257 304 305 402 437 458
- So-tcheou 254
- Souabe cf. Schwaben
- Soudagh 253 254
- Soudan 150 402
- Soudan d'Egypte 342
- Soukhava 256 258
- Soulina, Sulina, Sulinam, Suline-Bogosi 181 198 297 298 304 309 315 320 353 377 378 433 434 484 491 494 505
- Sour 381
- Sourie 483
- Sout-Gheulou, Grosea 258
- Southampton 172 299
- Sozopolis cf. Sosopolis
- Spaéva 494
- Spalato, Spalatro 132 195 414
- Spalatro cf. Spalato
- Spanien cf. Espagne
- Spezzia 214
- Spire 243
- Spirnatza cf. Ululeus
- Sporades 483
- Sredec cf. Sofia
- Srèdez cf. Sofia
- Stafida cf. Aktobol
- Stagnaria, Smignira 256
- Stambol cf. Constantinople
- Stamboul cf. Constantinople
- Stambul cf. Constantinople
- Stanimak 445
- Stanpalia 106
- Stara Planina 107 cf. aussi Balkan
- Stareka 170
- Stecziska 248
- Steiermark 269
- Stein 120
- Stetin 308
- Steuerdorf 197
- Stilida 298
- Stip cf. Istip
- Stobi cf. Istip
- Strandja 231
- Strasbourg 192 392
- Straubin 197
- Strautho cf. Avichio
- Stronga, Strongia 123 128 280
- Strongia cf. Stronga
- Strophaden 63
- Strouga, Struga 199 379
- Strouma, Struma, Strumdgia, Strymon 96-124 147 157 158 160 181 207 234 381 399 462
- Struga cf. Strouga
- Struma cf. Strouma
- Strumdgia cf. Strouma
- Strumitza 163
- Strymon cf. Strouma
- Studena 399
- Studwa 494
- Stuttgart, Stuttgart 197 407 421 435 501
- Stymphalide 123
- Styrie 15 201
- Suakem 149
- Suczawa, Sutzava 376 451
- Südalbanien 338
- Südrußland 308
- Suède, Sweden 102 173 236 251 252 296 325 334 355 362 407 495
- Sues cf. Suez
- Suez, Sues, Zuez 31 59 77 79 106 109 113 149 194 270 343 400 424 478 497 498 499
- Suisse, Schweiz, Schwiez, Switzerland 59 80 132 201 202 214 215 236 252 267 274 279 283 293 294 295 296 314 323 328 334 357 362 363 379 386 392 397 407 426 455 479 507

- Sukha-reka 164
 Sulina cf. Soulina
 Sulnam cf. Soulina
 Suline-Bogosi cf. Soulina
 Sultanie cf. Sultanieri
 Saultanieh cf. Sultanieri
 Sultaniei cf. Sultanieri
 Sultanieri, Sultanie, Sultanieh, Sultaniei 215
 254 395 396
 Suļu-Derbend 169
 Šumen cf. Choumla
 Šumla cf. Choumla
 Summakof cf. Samokov
 Sunieh, Saline, Selina 258
 Susa 40
 Sutzava cf. Suczawa
 Suwās, Suwār 260 463
 Sveještov cf. Sistov
 Sveťa-Horata 232
 Svištov cf. Sistov
 Sweden cf. Suède
 Swiajsk 260
 Switzerland cf. Suisse
 Sybaris 178
 Sylivri, Siliivri 124 190
 Symi 109
 Synope cf. Sinope
 Syra 106 176 195 296 298 299
 Syria cf. Syrie
 Syrie, Syria, Syrien 65 71 72 73 79 88 102
 106 114 117 149 150 151 152 153 155
 195 196 221 228 230 232 240 253 278
 283 291 292 296 298 299 300 308 309 311
 324 325 328 339 343 352 356 357 362
 372 374 381 386 387 400 403 416 418
 424 428 430 435 469 473 475 478 479
 481 495 496
 Syrien cf. Syrie
 Szegedin, Szigeth, Szighet 242 269 324 326 492
 Szolnok 273 492
- Tabriz, Tebris 111 277
 Tagonrok 45 106 109 343
 Tal Tempe 129
 Taman 108 253 255
 Tana 119 154 253 254 255 256 278 377 440 502
 Tarascon 506
 Tarsous cf. Mersina
 Tarsus cf. Mersina
 Tartarie, Tatarey 20 22 212
 Taschkend, Schasch 236
 Tasso cf. Thasos
 Tatarbasardjik cf. Tatar Bazardjik
 Tatar Bazardjik, Passardžik, Pazardžic,
 Tatar Basardschik, Tatar Bazardzick,
 Tatar Bazardschik, Tatarbasardjik 15
 124 163 169 185 186 208 279 395 396
 399 406 414 448 450
 Tatar Bazardschik cf. Tartar Bazardjik
 Tatar Bazardžick cf. Tatar Bazardjik
 Tatarey cf. Tartarie
 Taurida cf. Tauride
 Tauride, Taurida, Taurien 106 150 152 154
 238 312
 Taurien cf. Tauride
 Tauris cf. Taurus
 Tauro cf. Taurus
 Taurus, Tauris, Tauro 39 88 251 254 278
 Tchernia 231
 Tchernavoda, Csernavodo, Csernow, Tschernavodas, Tscherna Woda 141 198 304
 372 373 423 434
 Tchesmé 64
 Tchiffjick 124
 Tchingana cf. Tchinghemé-Iskélési
 Tchingané cf. Tchinghemé-Iskélési
 Tchinghemé-Iskélési, Tchingana, Tchingené,
 Tschingheneskele 56 107 163 305
 Tchiorlu 124
 Tchiouperli cf. Kupruļu
 Tchirpan, Tschirpan 82 389 395
 Tchistov cf. Sistov
 Tebris cf. Tabriz
 Téhéran 215 236 277
 Teimera 236
 Teke-Baba 166
 Tékir Dagh 381
 Temerenikow 20
 Temesoar cf. Temeswar
 Temeswar, Temesoar, Zanava, Zuovavarda 52
 228 243 258 269 308
 Temir Axac 20
 Ténédos 64 73 106 155 156 188 298 459
 Tereklü 340
 Ternovo cf. Tirnovó
 Terre-Sainte 371 496
 Tessalonic cf. Salonique
 Tessalonych cf. Salonique
 Tetjut 259
 Thabor 343
 Thainitza 122
 Thasos, Tasso 106 158 161 380
 Thébaïde 128
 Theben 197 484
 Theis cf. Theiss
 Theiss, Theis, Theisse 195 196 269 273 352
 363 422 474 491 492
 Theisse cf. Theis
 Themir-Lenk 254 256
 Themse 489
 Theodosia cf. Kaffa
 Théodosie cf. Kaffa
 Therapia 206 304
 Thermia 106
 Thermopylae 156
 Thermus 127
 Théroutanne 244
 Thesalie cf. Thessalien
 Thessalie cf. Thessalien
 Thessalien, Thesalie, Thessalie, Thessaly 15
 60 106 123 129 158 171 173 175 180 184
 186 191 199 200 211 228 280 298 323
 338 354 364 371 372 381 432 483 511
 Thessalonych cf. Salonique

- Thessalonik cf. Salonique
 Thessaloniki cf. Salonique
 Thessalonique cf. Salonique
 Thessaly cf. Thessalien
 Thiaqui 63
 Thionville 244
 Thiva 228
 Thrace, Thracien, Thrakien, Thrazien 49 54
 55 86 126 148 158 160 170 173 180 182
 185 186 187 188 190 199 200 206 208
 231 254 279 280 281 323 330 331 353
 363 372 373 379 380 381 384 389 390
 393 400 401 402 403 408 422 423 432
 442 446 454
 Thrace méridionale 199
 Thracien cf. Thrace
 Thrakien cf. Thrace
 Thrazien cf. Thrace
 Thüringen 237
 Tiberiopolis 108
 Ticfiche 125
 Tiflis 68 254 294 410 411 471
 Tigre, Tigris 194, 278 323 343 423 424 508
 Tigris cf. Tigre
 Tigrisland 424
 Tilsitt 326 343
 Tine, -Tino 26 64 106
 Tino cf. Tine
 Tirana, Tyranna 121 186 187
 Tirhala 129
 Tirnava cf. Tirnovo
 Tirnovo, Ternovo, Tirnovo, Tirnoff, Tirnova,
 Tirnowa, Tournovo, Trnovo, Turneva,
 Turnovo, Tyrnova 128 129 162 163 164
 166 170 228 230 232 280 363 401 411 412
 413 419 432 438 442 443 447 448 459
 Tirnoff cf. Tirnovo
 Tirnova cf. Tirnovo
 Tirnowo cf. Tirnovo
 Tirol cf. Tyrol
 Tium 178 179
 Tiya 155
 Tocat, Tokat 68 70 94 130 201 215 274
 Tokat, cf. Tocat
 Tokay 273
 Toli cf. Monastir
 Tomi, Tomis 178 377
 Tomis cf. Tomi
 Tondja cf. Tundscha
 Tor des Trajan 169
 Torissi 255
 Torlak, Torloqui 170
 Toscane 118 244 245 251 261 296 334 355 362
 Toujn 195 196
 Toulon 64 74 75 84 234 245 246 468 478
 Toulouse 149 151 222 469
 Toultscha cf. Tulča
 Tournovo cf. Tirnovo
 Touroutukai cf. Toutrakan
 Tours 482 506
 Toutrakan, Touroutukai, Turtukaï, Turtukei
 148, 166 344
 Touzla 188
- Trabisonda cf. Trébizonde
 Trachea 340
 Transilvania cf. Transylvanie
 Transkaukasien 340
 Transylvanie, Transilvania 52 155 189 200
 243 244 248 325 372
 Trapezunt cf. Trébizonde
 Trapezunt cf. Trébizonde
 Trapezus cf. Trébizonde
 Trau 403
 Travna cf. Trévna
 Travna-Balkan 432
 Travnik 64 122 188 199 228
 Trebisonda cf. Trébizonde
 Trebizond cf. Trébizonde
 Trébizonde, Trabisonda, Trapezunt, Tra-
 pezunt, Trapezus, Trebizond, Trebizonda
 39 71 97 109 129 149 151 177 178 194
 195 196 200 201 230 234 240 254 255
 258 274 277 278 283 294 298 299 308
 309 313 316 328 338 340 343 357 362
 372 373 374 376 381 386 412 418 421
 423 424 435 456 495
 Tremeses 26
 Trent cf. Trente
 Trente, Trent 243 489
 Trévna, Travna 416 442 443
 Triadica cf. Sofia
 Triaditza cf. Sofia
 Tricala, Trikaja 186 200 228
 Triest, Trieste 22 31 43 52 60 68 75 82 84 85
 109 114 132 147 177 182 185 193 195
 200 201 207 215 266 267 269 270 286
 295 296 302 313 314 333 345 361 362
 364 372 397 425 450 455 462 490 491
 Trikala cf. Tricala
 Tripoli 26 27 222 243 253 299 373 374 381
 418 428 475 477 478 507
 Tripoli di Soria 26
 Tripolitza 228
 Trn 393
 Trnovo cf. Tirnovo
 Troad cf. Troie
 Troie, Troad, Troade, Troja, Trojes, Troy
 64 72 109 155 221 340 430 501
 Trois Evêchés 243
 Trois-Fontaines 254
 Troja cf. Troie
 Trojan-Balkan 432
 Trojes cf. Troie
 Troude 201
 Troy cf. Troie
 Tschatal 227 228
 Tschengje cf. Balkan
 Tscherdin 236
 Tscherkaski 20
 Tscherkessenland cf. Tscherkessien
 Tscherkessien, Tscherkessenland 178 277
 Tschernia Woda cf. Tchernavoda
 Tschernetz, Tschernez 228 317
 Tschernigow 238
 Tschingheneskele cf. Tchingheme Iskélési
 Tschipka cf. Schipka

- Tschirpan cf. Tchirpan
Tschorlou 190
Tübingen 374
Tuerkey cf. Turquie
Tulča, Toultscha, Tultscha 170 298 309 314
317 319 320 334 336 337 338 344 401
414 448
Tultscha cf. Tulča
Tundscha, Tondja 134 390
Tunis 26 27 70 241 248 324 370 371 476 477 495
Tunisie 481
Turbalū 340
Turin 147 416 456 459
Turkish Empire cf. Empire Ottoman
Turno, Turna 170 314
Turnovo cf. Tirnovo
Türkei cf. Turquie
Turkestan 289
Turkey cf. Turquie
Turkie cf. Turquie
Türkische Europa cf. Turquie d'Europe
Türkische Staaten 90
Türkisches Reich, Tuerkisches Reich 31 40
46 105 129 131 143 227 300 309 313 330
339 448 cf. aussi Turquie et Osmaniches
Reich
Turkish Islands 431 cf. aussi Archipel
Turnawo, Turnavos (en Thessalie) 175 364
Turneva cf. Tirnovo
Turquie, Türkei, Turkey, Turkie 18—22 23 29
30 34—37 40 41 43 46 50 51 59—63 65—69
71 72 73 78 79 81 92 94 95 97—104 106 107
109 110 111 114 116 126—129 134 140
142 143 144 145 147 148 156 157 159
160 161 163 165 169 170 171 172 173
176 177 179—194 197—202 204 205 208—
217 219 220 223 225—229 234 235 238
240 242 243—251 266 271 275 276 279
282—285 287 288 290—297 300 303 309
313 314 316 321 323 324 325 327 328 329
331 333 334 339 341 347 348 349 353
355—361 363 364 370 371 372 373 374
477 379 380 382 383 384 386—389 392
409 411 414 415 416 419 421 422 426
427 429 430 432 434 440 445 446 454
455 464 469 470 471 475 476 479 485
486 500 502 511
Turquie d'Asie, Asiatic Turkey, Asiatische
Türkei, 111 171 288 296 309 313 322
324 380
Turquie d'Europe, Europäische Türkei, Euro-
pean Turkey, Turkie européenne, Tür-
kische Europa 52 53 92 99 104 111 126
130 131 132 136 141 156 158 164 159 171
176 180 181 182 210 211 279 280 281 282
283 288 290 292 296 297 309 322 233 330
338 349 351 353 355 356 363 372 380 381
384 385 391 401 420 421 478 508
Turtukai cf. Toutrakan
Turtukei cf. Toutrakan
Tyne 489
Tyr, Tyre 109 127 149 154
Tyranna, cf. Tirana
Tyre cf. Tyr
Tyrnova cf. Tirnovo
Tyrol, Tirol 58 152 201 269
Tzernejevitchka-Rieka 199 203
Ueskueb cf. Uskioup
Uj-Palanka 197
Ukraine 20 53 74 75 259 351
Ullak 492
Ulm 145 195 196 197 243 265 273 278 491 500
Ululeus, Spirnatza 121
Ungarn cf. Hongrie
Unkiar-Skelessi 326
Upper Moesia 280 281
Urana 107
Urgenz 254 278
Uscup cf. Uskioup
Uskioub cf. Uskioup
Uskioup, Skopje, Ueskueb, Uscub, Uskioub,
Uskiup, Uskub 124 147 193 200 207 228
384 cf. aussi Skopje
Uskiup cf. Uskioup
Uskub cf. Uskioup
Uspensk 259
Usundcha cf. Usunschova
Usundji cf. Usunschova
Usundschi cf. Usunschova
Usunschova, Usundcha, Usundji, Usundschi,
Uzonschava, Uzum Giova, Uzundschi 124
157 163 165 169 199 231 279 330 331 334 353
379 395 453
Uzonschava cf. Usunschova
Uzunčova cf. Usundschova
Uzum-Giova cf. Usunschova
Uzundschova cf. Usunschova
Vaika 195 196
Valachie 17 50 53 67 69 71 73 74 84 92 94 97
108 109 114 116 123 148 152 174 175 176
180 182 184 186 188 190 191 192 193
194 196 202 203 210 211 247 249 251
257 293 323 324 325 328 341 344 348
349 353 357 365 460 508 509 510 cf. aussi
Wallachei
Valduc 343
Vale Alba 304
Vallée de Kalamitch 304
Vallée de Trajan 304
Valona, Vallona, Valonne 84 190 462 508
Vallonne cf. Vallona
Valteline 52
Vardar, Varder, Wardar 96 125 128 181
190 200 207
Vardar-Sarigul 122
Vardizo cf. Vorditza
Varna, Odessus, Warna, 55 56 67 96 105
106 107 108 116 117 130 133 141 148
155 156 164 170 174 175 176 178 179
190 200 212 227 234 254 255 256 257
259 277 278 279 280 281 297 298 304
305 306 307 314 317 318 320 324 328
330 334 336 337 338 341 343 344 349
350 353 362 372 373 375 376 377 378

- 385 401 404 408 410 413 414 423 433 437
438 448 449 450 451 453 458 459 461
509
Varsovie, Warschau 75 247
Vaucelles 244
Veitza 200
Véliki-Balkan 408
Venedig cf. Venise
Venezia cf. Venise
Venice cf. Venise
Venise, Venedig, Venezia, Venice 18 26 30
31 33 49 52 60 67 68 70 82 84 85 97 107
109 113 117 118 119 122 123 126 132
149 150 151 152 153 154 155 174 175
178 179 182 190 202 215 224 241 242
243 244 245 246 247 248 249 250 251 252
253 254 257 266 267 269 270 286 294
295 297 325 327 342 345 367 404 405 407
425 436 437 438 440 441 458 460 479
482 495 499 500 501 503 504
Vereinigte Staaten von Amerika 334 407
Vesical cf. Vorditza
Veza cf. Vizeh
Vicentin 152
Vidin, Bibin, Bdyn, Viddin, Widdin, 22 43
98 99 107 142 170 279 315 316 330 334
338 344 349 350 401 414 416 431 441 445
448
Vienne cf. Wien
Vilayets d'Edirné 401
Vilayet de Jânina 401
Vilayet de Salonique 400 401
Vilayet de Touna 400 401 442
Villefranche 245 506
Vindelicien 120
Vineta 278
Vir 199
Vitosch 393 405
Vitzi 122
Vizeh, Veza, Viza 257
Vlacho-Klissoura 200
Vlasina-Gebirge 393
Vòdena, Vodina 207 228
Vodina cf. Vòdena
Volga, Wolga, Ra, Rau, Reu, Rha 36 119
148 150 151 173 236 246 259 260 261
262 263 264 408 424 436 456 462 463
474 501
Volhynien 277 312
Volo 71 72 96 200 298 338 354 362 364 372
373 374 462 483
Volou cf. Volo
Vonitza 63 181
Vorditza, Vardizo, Vesical 256
Voscopolis 122
Voussounia 304
Vraca cf. Vratza
Vrachóri 128 199
Vrana cf. Vranja
Vranja, Vrana 177 393 426
Vratislav 415
Vratza, Vraca, Vraza 162 432 444 445 464
Vraza cf. Vratza
Wallachei, Ak-Iftak, Walachei, Walachia,
Zara rumanaska 43 47 49 60 76 77 98 99
101 106 107 130 131 133 134 142 143 144 155
161 162 165 167 170 228 269 307 308
314 315 317 319 351 376 421 439 486
cf. aussi Valachie
Wardar cf. Vardar
Warnaé cf. Varna
Warschau cf. Varsovie
Warthe 236
Wasit 236
Wassilikos 304
Weichsel 74 75
Weimar 58 63 77 99
Weisses Meer 29 30
Weitzen 490
Weliki-Luki 264
Wels 486
Welschland 486
Weser 434 500
West 171 315 cf. aussi Orient
Westasien 503
West-Balkan 415
West-Bulgarien 412
Westen 101 121 259 277 424 cf. aussi
Orient.
Westeuropa 330 451 455 485
West Indies 171
Widdin cf. Vidin
Wien, Vienne 22 30 31 42 44 46 49 52 58 59
76 84 87 92 98 102 116 120 121 129 130
133 134 141 145 155 156 157 177 182 184
185 186 189 191 194—198 200 202 206
210 219 237 248 255 265 268 270 271 272
273 281 282 286 287 298 302 308 315 318
319 324 325 332 345 351 353 365 379 393
394 397 399 408 409 415 420 421 422 434
436 444 445 446 449 451 454 457 459 461
474 481 483 485 487 490 494 502 504 505
Wiethy 344
Wildon 282
Windismark 17
Wisby 42 149 278
Wolga cf. Volga
Wolsberg 197
Württemberg 113 146 191 266 353 434
Xéro 381
Xerochori cf. Chalcis
Yassus 109
Yemen 73
Yenicheu cf. Jenikeui
York 489
Ysicza 321
Zaara cf. Zagora
Zagara cf. Zagora
Zagora, Zaara, Zagara 58 82 158 174 230
281 355 375 437 438 458 459
Zagorie, Zagorje 155 174 438 459
Zagorje cf. Zagorie
Zagreb 413

Zanava cf. Temeswar
Zante 63 82 109 176 298 479
Zanzibar 495
Zapolya 504
Zara 132 133 195 243 254 403
Zara rumanaska cf. Wallachei
Zea 26
Zeitoun cf. Zeitoun
Zeitoun, Mauro Zeitoun, Zeitoun-Bouroun,
Zeitun, Zetoun 60 103 132 199 228 257
280 379 437
Zeitoun-Bouroun cf. Zeitoun
Zeitun cf. Zeitoun
Zelezna 415
Zelking 197
Zetoun cf. Zeitoun
Zeugme 352
Zia 106
Zichien 312
Zighna, Zigna 158 160
Zigna cf. Zighna
Zimmitza, Simnitza 162 163 317
Zingares, Sigeunerinsel 191
Zlatica 454
Zollvereinstaaten 267 355 407
Zuez cf. Suez
Zuovavarda cf. Temeswar

INDEX DES MATIÈRES

a. En langue française

- Abas 46 56 58 129
Abricots 72 73
Accordéons 201 202
Acides minéraux 217
Acide stéarique ouvré 360 388
Acier 114 175 201 202 217 358 361
Agneaux 21 115 187
Aiguilles 175 203 219 350
Aiguilles aimantées 202
Ail 209
Alcools 295 360
Alun 161 175 507
Amadou 181 191
Amandes 73 175
Ambre 201 295 361
Amidons 506
Anes 181 190 191 199
Animaux 363
Ardoises 202 217
Argent 15 16 66 82 84 97 115 116 118 122
125 128 148 154 175 179 181 182 183
184 185 191 193 201 210 211 215 216
221 222 223 224 255 285 288 342 350 364
365 366 368 369 384 408 461 482 509 510
Armes 84 118 119 127 149 151 201 202 210
360 380 388 400
Armes à feu 52 85 175 218 291 361 400 401
Armures d'Allemagne 408
Artichauts 209
Articles manufacturés 362
Articles en bois 175
Articles de luxe 294 510
Articles en métal 175
Articles de Paris 219 386
Asperges 209
Asphalte 296
Aubergines 72
Avelanèdes 216
Avoine 122 181 186 353 354 361 373
- Baïonnettes 114
Balais 391
Bancales 151
Bas 181
Bas en coton 350
Bâts 181
Baume 149 217
- Bêches 190 201
Bestiaux 181 208 209 296 341 342
Bétail 85 175 190 200 210 211 212 364 373
Bêtes à cornes 377
Bêtes fauves 200
Bêtes à laine 363
Betteraves 181 209
Beurre 56 69 73 82 97 108 109 116 190 200
215 296 344 351 361 363
Bière 202 217 358
Bijouterie 52 218 294 295 359 360 380 388
Bijoux 154 160 255 402 408
Blé, blés 50 54 71 72 82 84 94 95 96 97 108
109 116 122 125 151 175 181 185 186
190 200 205 208 210 222 257 258 290
296 297 305 306 342 344 351 363 372
375 383 385 386 391 400 401 439 479
482 483 507 511
Blés durs 373 388 401
Blés tendres 373 388 401
Bimbeloterie 295
Bitume 197
Bœufs 69 85 97 117 175 187 190 203 208
221 341 363 401
Bois 56 57 74 82 84 114 115 117 148 175 181
186 189 191 197 211 257 259 296 361
362 373 507
Bois à brûler 56 202 363 373
Bois de Brésil 201
Bois de campêche 81 296 363
Bois de charpente 73
Bois de chauffage 64 73 186 200 210 256
Bois de chêne 56 73 189
Bois de construction 64 73 74 84 108 116
189 190 202 256 257 258 322 373 401
Bois de cyprès 200 214
Bois d'ébène 214
Bois d'ébénisterie 362
Bois de mûture 116
Bois de menuiserie 64
Bois de pin 191
Bois de réglisse 200
Bois en billes 295 388
Bois résineux 181
Bois de teinture 200 217 361 388
Boîtes 201
Bonneterie 52 85 217 380

- Bonnets 83 85 175 214 509 511
Bottes 190 192 202
Boulets 85
Bourracans 210
Bourre de coton 478
Bourre de soie 361 478 510
Bouteilles 217 201
Boutons 295 360 388
Boyaux 188
Brandy 176
Bretelles 202
Brides 190
Briques 217
Briquets 190 202
Brocards d'or et d'argent à fleurs 482
Broderies 94 181 210 380
Bronze 222 223
Buffles 68 200 209 363
Buis 70 181 189 200 359
- Cacao 217
Cachemires 128
Café, cafés 57 73 82 83 85 94 95 114 117
128 175 188 201 202 214 216 289 296
322 350 358 360 362 363 373 388 390 430
475 478 479 506 507 509 510 511
Cafetières 71 211
Caleçons 186
Calicots 201 202 350 390 397 482
Camelots 68 94 175 201 257 258 259 430
Canards 115 187
Canevas 428
Canne à sucre 114
Cannelle 87
Canons d'armes à feu 201
Canons de bronze 95
Canons de fusil 95 201
Canons de pistolet 95 201
Capes 128
Capre 39
Capsules de poudre 388
Caragroux 509
Caroubes 363
Cartes géographiques 218
Cartes à jouer 218
Carton 360 388 506
Casimirs 190 201
Castradina 190 200
Caviar 72 73 108 109 215 258 296 361
Cédrats 190
Ceintures 190
Céréales 126 205 230 253 255 258 290 291
294 305 307 353 354 355 359 372 378
380 383 385 386 388 390 402 440 475
Cerfs 200
Céruse 72 296 361
Chagrin 129 136
Chaises 202
Châles 181 188 201 202 215 218 289 296
362 363
Châles de cachemire 210 215
Châles en coton 350
- Chalis d'Angora 68
Châlons 52 58 59 510
Chameaux 95 380
Chandeliers 202
Chandelles 191
Chanvre 57 108 256 257 258 259
Chapeaux 68 218
Chapellerie 201 202
Charbon 73 181 190 373
Charbon de bois 363
Charbon de terre 148 197 294 363
Charronnage 210
Charrues 114
Châtagnes 72 83
Chaudrons 211
Chaussons 83
Chaussures 186 190
Chaux 70 160
Chemises 158 186
Chevaux 20 21 49 95 104 115 149 159 175
181 182 186 188 189 190 191 192 194
196 199 203 208 209 224 259 363 364
380 382 408
Chèvres 68 97 187 200 209 363 803
Chiffons 202
Chocolats 217
Choux 209
Cire, cires 57 70 84 94 97 108 116 122 123
151 161 175 189 190 200 202 203 214
230 257 258 296 322 351 361 372 401
408 461 479 482 507 508 511
Citrouilles 209
Citrons 72 83 190
Clochettes 190
Clous 296 361 363 373 510
Clouterie 201 401
Cochenille 34 46 69 70 77 82 85 103 129
201 214 217 358 360 388 397 430 507
509 511
Cachon de lait 191 192
Cochons 175 181 182 190 200 203
Coffrets 201
Colle de poisson 109
Colliers de verre 115
Combustibles 73
Comestibles 82 104 216
Concombres 72 209
Confitures 208 216
Copahu 217
Coqs 187
Cordages 257 259 296 361
Cordes 190
Cordes d'instruments 188
Cordonnerie 380
Cordouan, cordouans 46 82 85 122 129 175
200
Cornes de cerf 71
Cornes de bétail 295 361 388
Cornes de buffles 344
Cotonnades 294 296 362 507
Coton, cotons 49 50 52 57 68 82 94 114 123
125 151 160 161 175 181 189 197 199
209 214 216 294 296 305 322 361 364

- 380 382 386 400 401 428 475 478 479
 482 483 507 508 511
 Cotons en laine 68 295 296 388
 Cotons filés 68 85 202 258 363 475 478
 Cotons ouverts 401
 Couleurs 217 361
 Courges 72
 Couteaux 85 190
 Coutellerie 127 219 358 360 380
 Couvertures 151 181 359 363
 Couvertures de laine 83 218
 Crayons 201
 Crêpes 94 218 386
 Crin 71 126 200
 Cristaux 217 295 360 388
 Cruches 181 201
 Crus 208
 Cuillers en bois peint 201
 Cuirs 57 62 69 94 108 116 117 175 190 200
 202 210 255 257 258 259 296 361 401
 428 430 475 479 506 508 509
 Cuivre 16 21 57 71 97 153 175 179 189 200
 201 216 222 224 254 256 295 296 358
 361 363 364 388
 Cuivre allié d'étain 388
 Cujottes 202
 Cupule du chêne Vélani 70
- Damasquettes 482
 Dattes 73 83 175 259
 Denrées 57 84 95 96 97 115 117 126 149
 150 152 153 154 179 180 209 212 216
 255 294 346 359 361 362 363 419 506
 Denrées alimentaires 479
 Denrées coloniales 175 210 214 215 216
 294 322 364 386
 Dentelles 202 216 218
 Dentelles d'argent 57
 Dentelles d'or 53 57
 Dents d'éléphant 217
 Diamants 81 85 296 362
 Dindes 115 187
 Dindons 209
 Djehri 359 380
 Doliches Lablab 181 190
 Dorure 52 430 509
 Drap, draps 52 57 67 82 85 117 122 149
 158 160 175 181 190 201 202 210 214
 215 216 217 257 258 259 294 295 350
 359 361 363 364 386 387 401 408 428 461
 475 478 479 481 482 506 507 508 510
 Draperies 149 151 160
 Draps d'or 33
 Drogueries 149 180 211 322 428 479 507
 Drogues 94 151 201 202 210 212 214 361
- Eau minérale 188
 Eau-de-vie 181 188 190 203 217 295 360
 Eau de roses 209
 Eau de Seltz 188
 Eaux sulfureuses thermales 196
 Ecarlate 151
 Echarpes 210
- Ecorce de grenade 70
 Ecrevisses 187
 Effets à usage 295 388
 Eméri 200
 Entrailles 188
 Epeautre 353 388
 Epicerie 149 151 213 217 257
 Epices 149 151 202 408
 Eponges 175 216 295 359 361 388
 Esclaves 83 94 104 117 128 149 182 224
 253 254 362
 Essence de roses 209 351 364 401
 Essence de térébenthine 295 388
 Essences 295 361 388 400
 Etain 52 153 201 214 217 358 390 509
 Etoffes 54 56 68 83 94 105 114 151 158 160
 188 202 217 218 259 479 508 509 510
 Etoffes brochées d'or et d'argent 218
 Etoffes de coton 190 259 364 401
 Etoffes de coton imprimées 181 202
 Etoffes demi-coton 350
 Etoffes de poil de chèvre 181 201
 Etoffes précieuses 482
 Etoffes de soie 94 114 122 149 175 190 201
 218 259 350 364 401 509
- Faïence 129 201 217 386
 Farine 72 185 200 361 363
 Faucilles 190
 Faux 190 201
 Faux bijoux 202
 Fer-blanc 201 214
 Fers 52 56 108 109 114 148 181 201 202 210
 217 256 294 296 342 344 358 361 363
 364 373 376 388 401
 Ferraille 190 201 350
 Feutre 257
 Fèves 209 475
 Fez 201 214
 Figs 72 83 175 259 359 361 388
 Fil de fer 201
 Fil d'indigo 203
 Fil de lin 358
 Fils 68 70 83 364
 Fils d'argent 84 201 202 350
 Fils de chèvre 506
 Fils de coton 200 203 350 358 390 401
 Fils d'or 84 201 202 350
 Fleurs 400
 Fleurs artificielles 360
 Fleurs d'oranges 72
 Fleurs de roses 72
 Foie 83
 Foin 181 186
 Fonte 201
 Fouets 181
 Foulon 210
 Fourrages 210
 Fourrures 53 71 83 151 175 201 202 210
 215 257 296 350 364 408
 Fromages 56 73 82 97 116 181 190 200 258
 360 363

- Froment 72 151 185 353 354 359 360 361 388
 Fruits 50 82 94 112 148 175 190 209 257
 259 322 361 400 401
 Fruits confits 83 217
 Fruits secs 84 214 215 216 258 296 361 362
 363 382 388 507
 Fusils 84 85 203 291
- Galanterie 80 92
 Galons 53 57 85 201 202 510
 Galons d'or 82 509
 Galons de soie 82
 Garance 122 174 181 209 216 359 361 380
 388
 Gazes 53 94 158 201 202 210
 Gibier 200
 Gingembre 87 430
 Girofle 87
 Glaces 84 117
 Gobelets 83
 Gommés 175 200 216 322 388
 Goudron 57 74 108 116 191 200 215 230
 256 296
 Gouttières 74
 Graine 383 388
 Graine d'Avignon 58 70 77
 Graine de genièvre 351
 Graine de lin 359 391 401
 Graine d'un rhamnus 70
 Graine jaune 359 108
 Graines grasses 360 388
 Graines oléagineuses 209 294 295 361 388
 Grains 39 50 54 56 57 71 72 82 95 96 108
 116 122 125 126 148 149 151 171 190
 215 255 257 258 259 291 296 341 361
 365 383 385 388 399 400 432 460
 Graisse 67 97
 Gravures 202 216 218 294 295 359 360 388
 Grenades 72
 Gros bétail 190 200 296 361
 Groupes d'argent 363
 Gruaux 361
 Guêtres 202
- Habits 16
 Habillements 219
 Hardes 104
 Haricots 187 209 386
 Harnois 21
 Herbages 72
 Horlogerie 52 201 215 294 295 296 362 386
 388
 Houille 197 200 358 401
 Huile, huiles 73 84 94 161 175 190 214 257
 258 259 296 361 363 390 479 507
 Huile de rose 188 200 355
 Huile de sésame 209
 Huile d'olive 175 200 216 295 359 360 361
 380 388 401
 Huiles volatiles 361 388
- Imprimerie 117
 Indiennes 149 363
 Indigo 34 46 59 60 77 82 85 102 103 129
 251 201 217 296 358 390 507 509 511
 Instruments 363
 Instruments d'arts libéraux 219
 Instruments de musique 219
 Intestins 188
- Jambons 192 200
 Jeux de cartes 21
 Joaillerie 358
- Kaléidoscopes 202
 Kamel des chèvres d'Angora 254
- Lainages 386 507
 Laine, laines 49 50 56 57 67 68 82 84 94
 108 117 122 125 128 149 158 175 181
 189 197 199 203 210 230 254 255 257
 258 294 295 305 341 344 351 359 361
 362 363 364 372 373 386 388 391 401
 402 479 482 483 507 508 511
 Laines de chevron 67 508
 Lait 69 200
 Lait caillé 73
 Laiton 201
 Laitues 209
 Lames de poignards 127
 Lames de sabre 95
 Langue de buffie 69
 Langues fourrées de bœuf 391
 Langues fourrées de buffie 391
 Lard 200
 Légumes 82 181 190 200 209 400 401
 Lentilles 181 209
 Licous 190
 Liège 217
 Lièvres 69 200
 Lignite 197
 Limes 201 218
 Lin 94 149 181 209 350 382 401
 Linges 219
 Liqueurs 75 175 208 217
 Livres 175 216 218 294 295 359 360 388 509
 Livres grecs 202
 Livres slaves 202
 Londres ordinaires 475
 Londrins 67 78 122
 Lunettes 202
 Lustrines 296 362
- Machines 218 358 360 361
 Mahout 475
 Maïs 72 84 94 122 125 143 181 186 191 200
 208 305 351 353 354 359 361 363 373 383
 388 391 401 449
 Manufactures 84 94 114 117 300 373
 Marbre 94 217
 Marchandises coloniales 52 85
 Marchandises confectionnées 114
 Maroquinerie fine 461
 Marroquins 69 70 160 401 482

- Mastic 83
 Matières premières 205 215 294 362 440
 475 507
 Matières de teinture 201 202 211
 Mâtures 74 108 258
 Mécaniques 358 360 361
 Médicaments 217 360 388
 Melons 72 181 209
 Menu bétail 296 361
 Menuiserie 74
 Merceries 122 160 219 295 358 360 386 388
 Mercure 217 408
 Mérinos 202
 Merrains 295
 Métaux 201 223 388 479
 Meubles 219 295 360 388 400
 Meules de moulins 181
 Miel 57 73 83 94 108 116 175 181 189 190
 200 203 214 257 258 259 351 372 390
 Millet (mil) 72 122 181 257 351 353 354
 359 361 416
 Miroirs 21 175 190 217
 Miroiterie 201
 Modes 202 216 219 294 360 386 388 426
 Montres 50 175 214 218 296 362 510
 Morue 214 295
 Mouchoirs 84 188 190 218 350 363
 Mousselines 128 201 202 296 362 510
 Moutons 21 67 69 97 115 125 187 188 190
 191 192 199 200 208 209 221 289 342
 377 380 401
 Muges 73
 Mufets 191 364
 Munitions de guerre 118 119 201
 Munitions navales 259
 Muscades 217
 Musique 294 359

 Natrons 216
 Nattes 181 190 295 361 388
 Nèfle 73
 Nerprun 388
 Noisettes 72 200 359
 Noix 72 200
 Noix de galle 70 71 82 175 180 189 190 200
 216 295 322 359 361 388 475 507

 Objets d'art 294 359
 Objets en bois 181
 Objets en bronze doré 202
 Objets de cristal 175
 Objets de fer 201
 Objets d'habillement 259
 Objets de luxe 202 216
 Objets manufacturés 294 296 362 440
 Objets précieux 95 210
 Objets de verre 175
 Œufs 21 116 190 200
 Œufs de vers à soie 295 361
 Oies 115 187
 Oignons 187 209
 Olives 72 84 176 190 200
 Opankes 190

 Opium 27 58 102 129 133 172 201 216 294
 295 359 364 380 382 388
 Or 16 18 51 97 122 154 183 201 202 211 215
 216 218 221 222 224 255 364 365 366
 367 369 384 461 482
 Or filé sur soie 217
 Oranges 72 83 190
 Orfèvrerie 218 295 358 360 380 388
 Orge 21 72 84 108 122 181 187 257 351 353
 354 359 361 363 373 383 386 388 391
 400 401
 Orpiment 71
 Os 295 361 372 388
 Ours 200
 Outils 214 295 360 361 388
 Ouvrages de fabrique 203
 Ouvrages de serrureries 201
 Ouvrages en bois 151
 Ouvrages en cuir 360
 Ouvrages en cuivre 218
 Ouvrages en étain 218
 Ouvrages en fer 151 218
 Ouvrages en chrysole 202
 Ouvrages en fonte 218
 Ouvrages en laiton 201
 Ouvrages en métal 295 360 388
 Ouvrages en pakfond 202
 Ouvrages en peau 360
 Ouvrages en plomb 218

 Paboudji 186
 Panthères 128
 Pantoufles 190
 Papeteries 52 181 202
 Papiers 23 28 33 34 52 53 58 60 77 84 102
 129 132 175 201 202 218 295 360 428
 479 506 509 510
 Parfumerie 295 322 360 388
 Parfums 151 180
 Passementerie 181 210 360 380
 Pastèques 72 181 209
 Pâtes parfumées 181
 Pâtisseries 83
 Peaux 181 189 199 200 218 230 351 361 401
 Peaux brutes 175 295 361 372 388 507
 Peaux d'agneaux 125 203 344 391 482
 Peaux de blaireaux 189
 Peaux de bœufs 69 122 203 391
 Peaux de buffles 122 125 344 391
 Peaux de cerfs 128 200
 Peaux de chagrin 108 116
 Peaux de chèvre 69
 Peaux de lapins 116 482
 Peaux de lièvres 50 69 108 189 200 295 361
 388 508
 Peaux de lions 128
 Peaux de lynx 189 200
 Peaux de moutons 187 203 391 401
 Peaux de renards 200 258
 Peaux d'ours 128 189 200
 Peaux ouvrées 295 388
 Peaux préparées 295 360 386 388
 Peaux tannées 175 218

- Peaux de vaches 69 203
 Pêches 72
 Pekmes 181 188
 Pelisses 53
 Pelleteries 53 71 117 128 149 151 153 180 189
 254 257 259 461
 Pendules 175 214 218 510
 Percales 201 214
 Perles 16 149 154 218 255 295 296
 Pharmacie 364
 Pièces de lingerie 360
 Pierre de touche 211
 Pierreries 16
 Pierres 94
 Pierres à aiguiser 202
 Pierres à fusil 181 190 191
 Pierres fines 364
 Pierres précieuses 210 218 296 362 408
 Piments 217
 Pipes 181
 Pistaches 73 83
 Pistolets 84 85 128
 Planches 74 256
 Plantes oléagineuses 200
 Plaqués 218
 Plaques de fer 180
 Plaques de marbre 202
 Plats de fonte de fer 190
 Plomb 52 153 181 201 214 408 509
 Poils 295 388
 Poils d'Angora 294
 Poils de chameau 214 322 364
 Poils de chèvre 68 199 200 214 322 359
 Poils de chevreau 372
 Pointes de Paris 296
 Poires 72
 Pois 209
 Pois chiche 72
 Poissons 117 151 180 190 200 296 304
 Poissons fumés 297
 Poissons salés 72 73 119 190 216 258 296
 297 344 361
 Poissons séchés 190
 Poivre 87 200 201 217 257 358 388 450 461 509
 Poivrons 181 209
 Poix 181 256
 Poix minérale 191
 Pommes 72
 Pommes de terre 181 187 201 209
 Porc salé 192
 Porcelaines 175 201 210 217 358 428
 Potasse 181 200 202
 Poteries 181 190 201 202 217 295 358 360
 380 388 400
 Poudre 201 203
 Poudre à fusil 191
 Poules 187 201
 Poulets 181 187
 Pourpre 408
 Poutargue 84
 Poutres 74
 Produits bruts 114
 Produits chimiques 117 216 217
 Produits coloniaux 296 364
 Produits manufacturés 220 380 386 506 507
 Provisions 108 115
 Provisions fumées 97
 Pruneaux 181 189 200
 Prunes 72 181 208
 Queues de martre 71
 Quincaillerie 52 85 190 201 214 215 257
 294 358 363 386
 Racine de garance 69 70 359
 Raisins 72 82 175 181 190 200 208 258
 Raisiné 259
 Raisins secs 72 200 359 361
 Râpes 218
 Ravan 201
 Raves 209
 Remontes de chevaux 125
 Renards 200
 Rhum 296 358 362
 Ricin 181
 Rideaux 158
 Riz 72 94 108 116 128 161 181 186 188 208
 209 210 257 259 296 351 353 354 358
 360 361 383 386 430 475 482 507
 Roses 181 209
 Rubans 218 360
 Sable aurifère 125
 Sabots de bétail 361 372 388
 Sacs de poil de chèvre 190
 Safranons 507
 Safranum 475
 Salaisons 363
 Salaisons de poissons 84
 Salep 216
 Salpêtre 181 201 202 251
 Salsifis 209
 Sangsues 180 181 189 192 193 295 361 391 388
 Sardines 84
 Satins 94 202 482
 Saucisses 188
 Savonneries 507
 Savons 83 181 201 202 257 258 259 296 361
 363 390
 Scammonée 359
 Scies 201
 Seigle 72 351 353 354 361 362 388 391
 Sel 16 56 108 116 117 149 151 175 181 188
 190 203 230 257 259 350 363 373 400
 Sel gemme 350
 Sellerie 128 151 186 190 210 380
 Selles 181 289
 Séné 475
 Serges 68 78 94 217
 Sésame 181 209 380 391 401
 Sirops 217
 Slivovitzza 188
 Soc 114
 Soieries 52 53 149 151 180 181 201 202 214
 215 295 386 401 408 430 461 507 510
 Soie, soies 50 70 82 87 94 122 123 128 149

158 175 181 189 200 203 210 211 214	215 217 218 296 350 361 363 383 390
216 253 294 295 296 322 341 344 351	482 483 511
359 360 361 364 380 383 386 388 391	Toileries 52 506
401 402 408 475 479 481 482 506 507	Toiles de coton 257 478 506
Solives 74	Toiles de lin 216 358 478
Sorbets 208	Toiles peintes 94 218 257
Sorgo, sorgho 353	Toisons brutes 114
Soufre 217 510	Tôle 201
Souliers 202	Tomates 209
Soya 510	Tortues 181 190 200
Strouque 350	Tresses 295
Substances alimentaires 64 72	Tripes 181 188
Sucre 57 73 83 85 94 114 150 151 175 181	Tuiles 181
189 201 202 214 216 217 295 296 350	Tumbéki 296
358 360 361 363 364 373 388 390 430	Tuyaux de pompe 74
507 509 511	
Sucs résineux 216	Ustensiles en fer 201
Suif 73 83 97 108 116 200 215 257 259 296	
305 344 351 359 361 363 373 507	
Sumac 70 351	
	Vaches 187 190 203 363
Tabac 83 84 94 108 116 122 128 175 181 188	Vallonée 82 85 181 190 200 359 361 363
189 200 208 209 216 289 295 296 359	380 391 401
361 362 380 381 382 388 391 401 482	Vases 201
507 511	Veau 191
Tabatières 190	Velours 53 94 158 202 296 361 383 482
Tabletterie 295	Vermeil 218
Taffetas 53 296 362	Vermillon 82
Taillanderie 401	Verre, verres 84 175 215 295 296 360 361 363
Tannerie 380 507	Verreries 52 117 149 181 190 201 202 210
Tapis 94 158 175 181 210 211 214 289 296	217 358 361 363 510
259 361 362 364 380 388 400 428 482	Verroterie 190 201
Teintures 117 190	Vers à soie 70 158 181 209 401
Teintureries 181 380	Vert-de-gris 428
Térébenthine distillée 217	Vêtements 186 360
Terre sigillée 175	Viande 181 382
Têtes de pipe 181	Viandes de moutons 187 200
Tissus 151 200 210 211 294 296 361	Viandes salées 360 361 509
Tissus d'argent 482	Viande séchée de mouton 190
Tissus de chanvre 388	Vif-argent 16
Tissus de coton 117 210 294 295 358 360	Vin, vins 15 56 57 70 73 82 94 115 116 117
361 388	125 151 175 181 187 188 190 191 200
Tissus de laine 294 295 296 360 380 386 388	203 208 214 215 217 257 259 295 360
Tissus de lin 361 388	361 386 388 408 506 507
Tissus d'or 482	Vitres 201 296 361 363
Tissus en soie 218 257 295 360 361 380 388 482	Voitures européennes 201 202
Tissus fins 508	Volaille, volailles 115 116 190 200 209 363
Tissus manufacturés 289	
Toile, toiles 109 175 181 199 201 202 214	Yougourt 73
	Zinc 201

b. En langue allemande

Abatuch, Aba, Abba 333 334 393 394 397	Amethyst 81
440 447	Amoniakharz 102
Alaun 27 29 237 316	Anis 129 139 398
Alapas 319	Apothekerwaren 28 31 33 132 411
Aleppiner Stoffe 409	Armbänder 263 444
Alizarin 102 122 200	Arzneimittel 41 75
Ambra 133	Asche 29
Amerikan 397	Atlas 23

- Babuschen 397
Badetücher 410 411
Balg 262
Balsam 133
Baumöle 41 129
Bänder 44 139
Bärenhäute 337
Bauernkleidungen 333
Bauholz 164 312 333
Bauholzstoffe 268
Baumwolle 23 27 28 29 31 32 33 34 36 41 45
50 58 59 60 78 92 98 101 102 121 129
132 136 139 140 141 156 170 207 265
266 268 271 274 314 320 321 334 379
394 441
Baumwollene Zeuge 29 103 132 156 207 263
337
Baumwollfabrikate 309 321
Baumwollgarn 29 50 92 98 148 316 454
Baumwollgespinnste 397
Baumwollgewebe 314 320 333
Baumwollstoffe 321 332 409 454
Baumwollwaren 58 132 313 316 321 332
333 409
Bergsalz 41
Bernstein 262 278 333
Bettdecken 412
Bettdeckenstoff 412
Biber 260 261
Bier 120 132 156 411 442 486
Blech 36
Blechwaren 29 320
Blei 27 28 29 35 44 58 59 78 79 129 132 270
311 316 397 448
Bleiweiß 333
Blumen 129
Blutegel 333 334 337 379
Bohnen 29
Borten 60
Branntwein 129 333 334
Brennholz 41 133 164 333 337 450
Brennstoffe 268
Bretter 397
Bröselzucker 409
Büchsen 165
Büffel 331 395 433 443 446
Büffelhäute 27 29 77 319 336
Bürsten 454
Butter 31 45 75 107 112 134 141 171 207
320 333 337 395 450
Cachemire 275 397
Casquetmützen 77
Chemikalien 409 411 454
Chibuke 275 276
Damaskus-Stoffe 275 409
Damaste 23 30 33 34 454 507
Datteln 129
Decken 454
Degengehänge 81
Degenklingen 263
Demicoton 332 397 454
Diamanten 81 122 132 156 275 334
Dolche 165
Dolchfutterale 81
Dosen 31
Draht 27 314 333
Drahtarbeit 81
Drahtstifte 454
Drechslerarbeit 132
Drogen 333 409 442 453 454
Drogueriewaren 313
Edelsteine 29 81 129 263 303 333
Eichhorn 261
Eier 141 207 314 320 320 450 451
Eisen 23 31 36 37 44 59 60 78 79 132 164
169 274 320 333 334 337 338 394 399
406 409 411 442 454 502
Eisengeschmeide 319
Eisen-Möbel 411
Eisenschlösser 454
Eisenwaren 132 319 320 332 333 397 410
441 442 443 486
Elfenbein 261
Emaille 80 81
Emaillesachen 81
Emailgeschirr 411
Entenköpfe 394
Entenpelze 394
Erdgeschirre 334
Erzsand 406
Esel 278
Essig 337
Fabrikate 92 315 320 455
Fabrikstoffe 267
Färbe-Materialien 75
Farben 23 164 266 332
Farbstoffe 316 333 397 441
Farbwaren 44 409 454
Fässer 44
Fayence 29 314
Federvieh 141
Feigen 36 41 103 129 313 333
Felle 92 129 132 156 333 334 335 399 405
408 441 442 451 455
Fensterglas 314 319 320 333
Feredsche, Feredži 410 454
Fesse 409 454
Fett 334
Feuergewehre 58 60
Filigranen 81 446
Filzkappen 333
Filzmütze 453
Fische 27 31 63 134 164 165 238 266 308 312
319 333 336 337 379 451 486
Flachs 129 139 140 319 321
Flanelle 44 202
Flaschen 261
Fleisch 33 75 132 143 207 238 260 312 335 446
Flinten 165
Flintenläufe 143 169
Flügelwerk 30
Frauenkleider 411

Frauenmäntel 411 454
Frauens Schmuck 446
Früchte 19 23 46 103 129 139 164 178 312
313 314 334 336 398 486
Füchse 36 45 260 261
Fuchspelze 201 337 426
Fuhrwerke 446

Gaitans 440
Gaitanspinnereien 441
Galanterie 319 333
Galanteriewaren 316
Galanteriewaren 34 78 80 132 156 316 394
Galletten 447
Galläpfel 27 29 103 123 333
Ganzfabrikate 267
Garne 28 41 46 58 103 129 136 139 156 266
314 332 334 395 409 441
Gartensämereien 139
Gaze 44 60
Geflügel 337 451
Gemüse 139 451
Gerste 330 334 335 336 337 393 398 450
Geschirre 120 129
Geschmeide 44 133
Gespinnte 320
Getränke 266 451
Getreide 19 29 30 31 34 58 61 77 92 102 103
120 129 130 133 134 139 140 157 207
260 266 269 271 274 277 312 314 316
317 319 320 330 333 334 335 337 374
393 394 397 398 433 437 439 441 443
444 445 448 449 486
Gewerbserzeugnisse 157 316
Gewürze 27 29 30 46 129 132 156 164 179
276 312
Glas 33 36 46 92 120 129 132 236 314 316
395 409 410 443 448 454
Gläser 44 454
Glaskorallen 58
Glasperlen 263 410
Glaswaren 31 58 60 129 132 156 314 316
332 333 334 335 397 409 411 444
Gold 19 30 33 37 41 46 62 63 76 81 90 91
133 136 165 236 263 271 276 303 311
312 333 394 411 413 415 439 448 451 454
Goldbrokat 34 237 411
Goldbleche 263
Golddraht 60
Goldfäden 454
Goldgeschmeide 102
Goldspitzen 60 454
Goldstoffe 263 264
Goldstücke 412
Goldverzierungen 411
Goldwaren 60 132
Grünspan 28 129
Gummi 27 58 102 129 133 444
Gürtel 276 312 411
Gürtelschnallen 444
Gusseisen 316 320

Haare 129
Hadern 451
Hafer 207 330 334
Halbfabrikate 267
Halbtuch 28
Halsbänder 263
Hammel 260 446 450
Handgewebe 332
Handschuhe 44 319
Handtücher 411
Hanf 75
Hanfleinwand 321 332
Hansöl 75
Harpune 263
Harze 92
Haselnüsse 311
Hasenbälge 129 132 156 157 314 336
Hasenfelle 58 319 397 462
Häute 75 92 102 120 129 132 139 140 156
262 278 312 333 334 337 379 442 442 443 450
Hemde 333
Hermelin 45 260 251
Hirse 337
Holz 23 29 38 81 129 139 411 451 333 334
336 410
Holzkohlen 406
Holzwaren 31 132 237 311 316
Honig 20 31 58 75 129 133 134 139 140 167
260 264 312 319 334 443 445 462
Hopfen 120
Hornspitzen 319
Hornvieh 47 314 335 395
Hosenstoffe 316
Hosenzeuge 319
Hufeisen 262
Hühner 207 450
Hüte 44 486

Iltis 397
Indigo 27 29 81 333
Industrieerzeugnisse 316 337
Industrie-Produkte 408

Jatagans 165
Juwelen 29 58 59 80 132 271 439

Kaffee 23 27 29 31 33 34 41 46 59 60 75 77
81 101 102 103 129 133 140 148 157 275
276 320 333 334 335 394 397 446 450
Kalbfelle 336
Kalbleder 314 397
Kalkan-Balyk 165
Kameele 106 278 340 447
Kameelgarn 29 46 92 129 136
Kameelhaar 27 31 92 102 103 129 133 271
303 314
Kamelotte 32 36 46 92 102 129
Kanarienvogel 92 129
Kannefas, Kanevas 44 397
Karphen 319

- Käse 29 129 132 141 156 164 314 333 337
395 450
Kastor 397
Kattune 27 58 169 320
Kautschuk-Waren 397
Kaviar 45 320 326 333 334
Kenna 454
Kermes 58 69 70 129 132 156 181 190
Kerzen 332 335 409 410 411
Ketten 263 333
Kisten 409 410
Kitar-Saiten 58
Kitzfelle 336
Kleider 238 260 261 316 333 486
Kleiderstoffe 177 332
Kleidungsstücke 333
Klingen 44 46 129 275
Knochen 262 337 450 451
Knöpfe 44 263
Knopperrn 129 333
Kochenille 27 29 81 333
Kochgeschirr 409 454
Kognak 397
Kohlen 164 406
Kokons 393 397 398 446 447
Kokosnüsse 454
Kolonienwaren 58 59 60 92 98 101 132 156
266 268 313 314 315 333 334 397 409
441 443 451
Kopftücher 397 409 411 454
Korallen 29 132 156
Korduan 50 129 132 414 445 448
Korinten 27 58 129 132 156
Kornfrüchte 450
Korn 41 46 132 133 141 156 157 266 268 337 395
Kornbranntwein 75
Kotton 44 46
Kotzen 141 332 333 395 447
Krämereien 141 142
Krämeriewaren 316 333
Krapp 129 333
Kräuter 276
Kreuzbeeren 58 333
Kronstädter-Artikel 409 453
Kronstädter-Waren 319
Kühe 331
Kuhhäute 336
Kümmel 139 237
Kunstblumen 454
Kunsterzeugnisse 312
Kunstgegenstände 267
Kunstprodukte 311
Kupfer 23 30 58 77 91 120 129 133 311 334
394 397 414 448 502
Kupfergeschirre 103 333
Kupferwaren 129 316 333 444
Kürschnerarbeiten 276 316
Kurzwaren 102 409 411 444 450
Lacklederwaren 397
Lacksachen 409
Lämmer 318 446
Lammfelle 59 318 319 326 337
Lampen 275 276
Leder 23 28 30 31 33 36 46 98 120 121 129
139 140 141 316 321 333 334 446 451 455
Lederarbeiten 46 444
Ledersachen 316
Leibbinden 410
Leinöl 75
Leinsaat 333
Leinsamen 129 132 156 398
Leinstoffe 332
Leinwand 22 30 32 36 44 45 60 75 78 92
105 120 129 132 133 237 311 318 319
320 321 330 332 333 409 445
Leinwaren 58 59 409
Lewantische Waren 102
Lifirida 165
Limonen 36
Linnen 75
Liqueure 411
Loden 394
Londner Tücher 78
Londrinen 46
Lorbeerblätter 120 237 311
Luxusartikel 264 266
Luxuswaren 448
Mais 260 316 320 330 334 335 336 337 450 455
Maisbrei 318
Malz 75
Mamaliga 318
Mamont-Knochen 216 262
Mandeln 129 164
Manna 129
Männerkleider 332 440
Mäntel 410
Manufakte 450 454
Manufakturen, Manufakturen 35 36 46 105
121 134 143 275 320 332 394 451
Manufakturwaren 46 102 143 207 320 395
Marder 261
Marmor 451
Maroquin 132 175 200
Maschinen 395 399 447
Mastix 27 102 129
Materialwaren 132 156
Matten 262 264
Meersalz 41
Meerschäum 129 140 275 314 333
Mehl 314 316 320 333 337 442 450 451
Merinos 319
Messer 31 44 414
Messerstiele 261
Messingblech 314
Messingwaren 44 316 454
Metalle 36 81 129 169 237 268 502
Metallarbeiten 46 454
Metallwaren 46 92 129 132 409 453 454
Militäreffekten 335
Militärtuch 446
Mineralien 164
Mineralwasser 63
Möbel 333 334
Möbelstoffe 275

Modartikel 314
Modewaren 333
Mühlsteine 120 334
Munition 502
Muskatnüsse 120 237 311
Musselin 22 23 30 46 58 78 79 102 105 121
275 314 320 334
Mützen 33 34 59 60 102 129 132 156 261
264
Nadeln 129 454
Nägel 45 58 314 320 333 410 453
Nähnadeln 58
Naturprodukte 267 311 315 319
Nesseltuch 29
Nürnberger Waren 23 31 132 156 314 338
Nüsse 77
Obst 134 164 238 275 312 333 399 447 451
Ochsen 30 75 132 321 333 395 446
Ochsenhäute 319
Ochsenhörner 319
Ochsenklauen 319
Ol 29 33 58 75 133 140 164 178 237 266 271
275 303 320 333 334 335 336 337 443
Oliven 103 164 334 337
Olivenöl 311
Opium 271 303 314 333
Orientalische Waren 237
Ostindische Waren 46
Otterpelze 261
Packtücher 75
Packfong-Waren 409 454
Papier 58 156 314 316 333 409 411 451 454
Paprika 337
Parfümerieartikel 409
Parfümeriewaren 397
Pech 75 312
Pelze 36 92 120 260 261 264 336 394 414
448 462
Pelzwaren 36 336 397
Pelzwerk 29 46 129 132 140 156 237 260
278 312 462
Perlen 102 133 275 276 334 413 439
Petroleum 400 451 453 454
Petroleumlampen 409 454
Pfeffer 36 77 81 120 237 311 312 320 333
Pfeifen 335
Pfeifenköpfe 129 314
Pfeifenrohre 275 276 333
Pfeifenstücke 50
Pferde 49 129 130 132 143 156 163 166 272
317 318 331 333 399 411 443 445 446
447 452 454
Pferdegeschirre 263
Pferdehaare 29 75
Pferdehalter 333
Pferdehäute 319 336
Pferdesäcke 443
Pferdezäume 129
Pflug 409
Piment 333

Pipen 333
Pistazien 103
Pökelfleisch 140
Porzellan 58 129 132 314 316 444
Porzellanwaren 397
Posamentierwaren 397
Potasche 27 75 333
Priestergewänder 120
Priesterornate 237
Puder 33
Pulver 129 270 410
Purpur 238
Purpurmäntel 237
Purpurstoffe 120
Putzwaren 333
Quecksilber 23 27 29 30 129 311 503
Quincailleries 75
Quincaillerieswaren 397 409 411 445
Rauchtabak 23 121 163
Rauchwaren 139 261 462
Reis 29 41 46 103 120 133 141 157 207 260
276 303 314 316 334 337 395 398 448
453
Rhabarber 27 102
Riemzeug 409 453 454
Rinder 445 446
Rindfett 336
Rindhäute 337
Rindvieh 129 132 143 156
Ringe 263
Roggen 303 330 334 393 398
Rohhäute 262 445
Roheisen 320 294 397 399 406
Rohprodukte 275 334 441 444 454
Rohstoffe 265 266 268
Rohseide 237 311 313 314 333 334 337 408
Rosen 443
Rosenöl 134 143 164 169 303 308 333 395
397 442 443
Rosenwasser 134 320 334
Rosinen 27 29 36 41 129 132 156 333
Rubinen 275
Rum 28 132 156 334
Säbel 128 314
Säbelblech 275
Säbelgriffe 81
Säcke 332
Sägen 454
Saffian 23 27 29 50 58 77 121 129 132 134
136 139 140 156 200 312 314 337
Safran 27 30 50 87 102 103 120 129 133 181
237 311
Salpeter 75 139 164
Salz 106 134 139 164 276 282 413 441 444
450 451 454 455 503
Salzfische 333
Sämereien 61
Sammt 23 33 36 58 60 333 397 486
Saphir 81
Sättel 129 237 311 333 454

- Sattelzeug 397 454
 Schachteln 37
 Schafe 317 318 331 394 395 399 444 446
 Schaffelle 45 316 318 319 337
 Schafhäute 132 336
 Schafpelze 318
 Schafwolle 23 75 102 121 132 137 141 333
 335 336 394 397 399 450
 Schafwollwaren 333
 Schagrin 29 80
 Schale 78 94 275 276 332 334 454
 Schellen 58
 Scheren 410
 Schiessgewehr 28 31
 Schiesswaffen 275
 Schildkrötenarbeiten 37
 Schildplatten 29
 Schiraswein 334
 Schlachtvieh 120 266 308 333 433 450
 Schlafhauben 44
 Schleifsteine 129 164
 Schlitten 316
 Schlosserarbeiten 333 397
 Schlosserwaren 316
 Schmalz 333
 Schminke 132 156
 Schmiedeeisen 399 406
 Schmuck 164 178
 Schmucksachen 236 413
 Schnittwaren 271 319
 Schnüre 263 406
 Schuhmacherarbeiten 333
 Schuhe 36 276
 Schuhwichse 411 412
 Schwämme 29 314
 Schwarzer Fuchs 58
 Schwarzer Zwirn 412
 Schwefel 134
 Schweine 30 129 132 156 167 314 337 444
 Schweinfett 75
 Segeltücher 32 44 45 75 129 409 454
 Seide 23 27 28 29 32 33 36 41 46 58 81 82
 92 102 129 132 133 136 140 141 156 163
 169 263 265 268 275 303 314 316 332
 321 394 445 446 447 486 507
 Seidenarbeiten 46
 Seidenbänder 32 37
 Seidenstoffe 33 34 92 263 319 397 409 410
 411 444 448 454
 Seidentücher 29 33
 Seidenwaren 32 33 58 60 75 129 132 134
 228 271 303 319 333 451
 Seife 333 334 335 409
 Seile 333
 Seilerwaren 333 337
 Senf 139
 Sennesblätter 27 29 129 133
 Sensen 31 44 394 410 454
 Sichern 394
 Silber 20 30 41 46 61 62 80 81 90 91 133
 165 169 236 263 264 271 276 303 311
 312 333 394 409 411 413 415 439 446
 448 486
 Silberarbeiten 129
 Silberfäden 454
 Silbergeschirr 333
 Silbergeschmeide 102
 Silbergespinste 411
 Sklaven 312
 Skumbria 165
 Sohlenleder 314
 Spezereien 23 26 31 41 75 103 237 311
 316
 Spezereien 27 30 33
 Spiegel 34 44 58 129 314 332
 Spielzeuge 31 132 156
 Spiritus 339 442 444 445 450
 Spitzen 44 446 454
 Stabeisen 410
 Stahl 23 27 36 44 102 129 316 320 332 333
 502
 Stahlwaren 28 31 58 60 132 274 314 393
 454
 Stearinkerzen 316 454 455
 Stecknadeln 58 263
 Steine 164 336 397
 Steingut 333 397 454
 Steinkohlen 31 316 333 450 451
 Steinsalz 446 503
 Stickereien 46 129
 Stoffe 30 77 102 103 106 133 165 207 276
 409 411 412 413 443 454
 Stricke 397
 Strickwerken 332 333
 Strümpfe 44 139 333 406
 Südfrüchte 92 266 308 333
 Sumach 308 319 444
 Süsswurzholz 319
 Tabak 28 46 58 75 92 103 129 132 139 140
 141 148 156 163 164 169 275 276 277
 308 314 331 335 336 337 394 397 398
 450 454 455
 Tabakbeutel 276
 Tabaksdosen 44
 Talg 45 75 134 140 314 316 320 333 337
 444
 Talglichter 45
 Talismane 275
 Tapeten 29 46 92 129 136 334
 Tarlatans 409 411
 Tau 75 203 333
 Teppiche 27 58 102 129 133 140 169 262
 314 319 321 395 399 414 444 448 452
 454
 Terpentin 129
 Tierfelle 262
 Tierhäute 262
 Tinte 411 454
 Tischlerarbeiten 28 132 156 333
 Topas 81
 Töpferwaren 316 448
 Trauben 336
 Tressen 34
 Truhen 333 453

Tuch 22 33 34 35 36 41 76 120 121 129 132 134 140 165 169 278 314 316 318 332 333 336 394 395 397 399 409 411 414 440 443 486	Weinbeeren 337 Weinstein 102 Weizen 320 330 333 334 335 336 337 393 395 398 437 450 486
Tüchel 44	Wolfshäute 337
Tücher 23 26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 44 46 58 59 60 61 75 77 78 79 101 103 132 133 140 156 157 165 169 271 303 319 324 444 445 447 448 459	Wolle 27 29 32 33 34 36 46 58 92 102 120 129 132 139 140 141 156 157 228 265 268 278 316 317 318 319 333 334 337 379 394 395 408 441 446 447 451 455 503
Tuchfabrikation 266 335 393 394	Wollgürtel 129
Tuchwaren 58 78	Wollschnüre 440
Tumbeki 334	Wollstoffe 333 393
Turban 276 410	Wollwaren 30 129 143 316 319 321
Turbantücher 410 411 454	Wollzeuge 29 31 44 121 129 139 141 169 237 263 311 313 314 409
Türkische Kappen 397	
Twiste 314 320	
	Ziegen 129 314 317 318 331 399 446 Ziegenfelle 316 318 336 337 394 397 399 445
Uhren 28 29 31 35 58 59 78 79 80 92 129 132 143 156 332 333 334 454	Ziegenhaar 27 34 36 41 102 333 443 Ziegenhäute 77 132 319
Vegetabilien 266	Zigaretten 446
Vieh 31 46 92 129 260 333 395 440 441 445 449 486	Zigarettenpapiere 409 412 454
Vitriol 29	Zindel 120 237 311
Vögel 63	Zink 81
	Zinn 23 27 28 29 35 58 59 78 79 120 129 132 311 414 448
Wachs 20 23 27 29 31 33 46 58 75 77 102 120 121 129 132 134 139 157 228 260 264 278 312 316 334 337 443 445 455 462	Zitronen 336
Waffen 120 165 178 237 275 311 314 333 454 502	Zitz 102 397
Wagen 317 319 333 410	Zobelpelze 36 45 59 260 264
Waid 139	Zuchtvieh 140
Wäsche 333	Zucker 29 34 46 59 60 75 77 81 101 102 103 129 148 157 179 320 333 334 394 397 409 410 411 442 450 454 455
Webwaren 334	Zündwaren 409 411 454
Weihrauch 133	Zwieback 334
	Zwiebel 337
	Zwirn 397

c. En langue anglaise

Aba 426	Cereals 400 426
Anise seed 426	Cheese 107 171
Apricots 112	Chickens 112
Asses 279	Coarse wollen cloths 426
Attar of roses, otto of roses 142 426	Cochineal 426
	Cocoons 426
Barley 400, 426	Coffee 171 426 427
Beans 426	Colonial goods 426
Beef 112	Copper 142 171 426
Bones 426	Corn 107 108 171 281 400
Boards 426	Cotton 171 176 177 374
Buffaloes 107 171 279 426	Cotton cloth 177
Buffalo hides 107 171	Cotton goods 426
	Cotton stuffs 177 427
Camels 279	Cotton thread 171
Candles 426	Cutlery 426
Carpets 177 426	
Cattle 142 426	Dried fruits 426
Caviare 171	Drugs 171 426

- Earthenware 177 426
Eggs 107 112
Essential oil 142
- Figs 112
Fish 112 171 427
Fine flour 112
Fowl 107 112
Fruits 281
- Ghaïtan 426
Glass 171 426
Goats'hair 171
Goatskins 177 426
Grapes 112 511
Guns 172
- Hardware 426
Hare skins 171
Herbs 112
Hides 279 281
Honey 171 281
Horns 426
Horses 112 142 279 281
- Indian corn 142
Indigo 426
Iron 107 426
Iron articles 117
Iron balls 177
Iron instruments 177
- Kidney-beans 176
- Lamb 426
Leather 171 177 426
Leeches 177 279
Linseed 426
Live stock 281
- Manufacture 142 279
Manufactured articles 142
Meat 142
Meshin 426
Mocha 171
Mules 279 281
Mutton 112
- Oats 426
Olive-oil 112 426
Oils 176 177 281 426
Ordinary flour 112
Oxen 176
- Paper 177 426
Petroleum 427
Pigs 172 176
Porcelain 171
Porcelain glass 177
Pork 176
Potatoes 176
Precious metals 113
Printed muslins 171
- Rags 426
Raki 142 143 426
Raw cotton 279
Raw materials 426
Rice 112 176 426
Rifle gunbarrels 142
Ropes 426
Rugs 427
- Sahtian 426
Salad 112
Salt 107 427
Shawls 177
Sheep 106 171 426
Sheepskins 426
Shirtings 397
Shyaks 426
Sickles 177
Silk 171 172 177
Skins 171 177
Slaves 171 172
Smoked tongues 112
Soap 426
Sugar 171 426
- Tallow 281
Tanned sheepskins 426
Timber 107 281 426
Tin 142
Tobacco 374 426
- Water-melons 176
Wax 171 182
Wheat 112 400 426
Wine 107 112 142 172 176 177 281 426
Wood 107 176
Wool 106 107 108 171 177 279
Woolen braid 426
Woolen cloths 107 142 177 426
- Yarn 426

d. En langue italienne

Carpe 39
Cera 39
Cuvi 39

Gemme 39
Grani 39

Legname 39
Legno di bosso 39
Lino 39

Mandorle 39

Mele
Metalli 39

Noci 39

Pecare 39
Pelli 39
Piante medicinali 39
Pistacchi

Reobarbato

Показалците са съставени от колектив при Централната библиотека под ръково дството на д-р Рачо Казански



TABLE DES MATIERES

Avant-propos — Prof. I. V. Stefanov, Membre de l'Académie Bulgare des Sciences	3—4
Préface — E. Savova, Maître des recherches, Directrice de la Bibliothèque centrale de l'Académie Bulgare des Sciences	5—6
Signes convenus	7—8
Liste des sources	9—12
EXTRAITS DE DIFFERENTES SOURCES (OUVRAGES ET ARTICLES) . . .	13—511
XVII siècle (1664—1700)	15—16
XVIII siècle (1701—1800)	17—57
XIX siècle. Première moitié (1801—1850)	58—271
XIX siècle. Deuxième moitié (1851—1900)	273—472
XX siècle (1900—1911)	473—511
Index alphabétique des noms de personnes	515—527
Index alphabétique des noms de lieux	528—558
Index alphabétique des matières	559—573
a) En langue française	559—565
b) En langue allemande	565—571
c) En langue anglaise	571—571
d) En langue italienne	573

ПРИНОС КЪМ ИСТОРИЯТА НА ТЪРГОВИЯТА
НА ТУРЦИЯ И БЪЛГАРИЯ

Акад. д-р Никола В. Михов

•
Отг. ред. Елена Савова
Техн. ред. Д. Костова
Коректор И. Д. Ничев

•
Дадена за набор на 28. IX. 1968 г.
Подписана за печат на 5. III. 1971 г.
Формат 71x100/16 Тираж 1200
Печатни коли 36 Издателски коли 42,84
Цена 5,42 лв.

•
Набрана и отпечатана в печатницата на Издателството на БАН
София, ул. 36, кв. Гео Милев
Поръчка № 1



B184628

Цена 5,42 лв.